This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 1,024,341

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN · LIBRARIES ·
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
1817

GÉOGRAPHIE

DU MOYEN AGE,

ÉTUDIÉE PAR

JOACHIM LELEWEL.

ACCOMPAGNÉ D'ATLAS
ET DE CARTES DANS CHAQUE VOLUME.

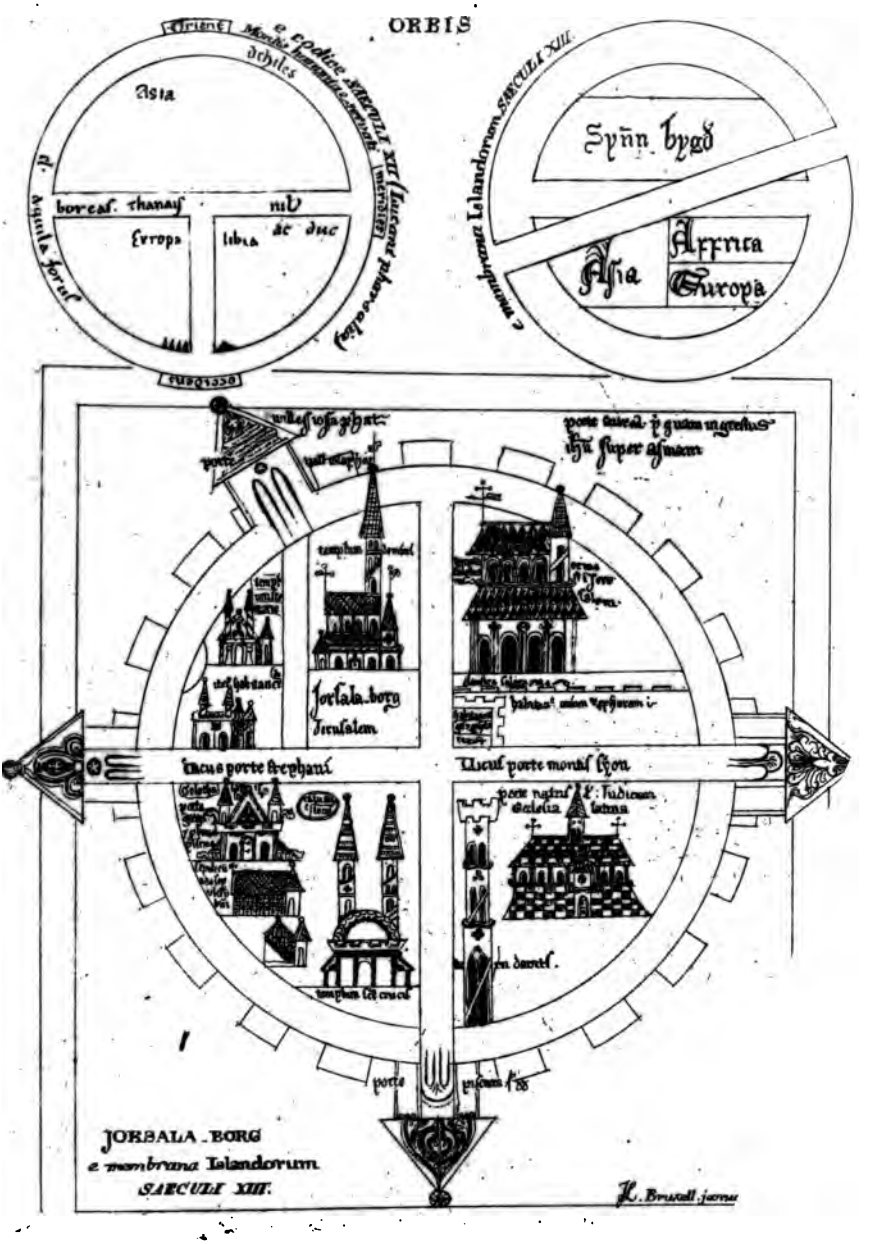
Sæpe pater dixit, studium, quid inutile tentas?
Ovid. trist. IV, 10.

TOME II.

BRUXELLES,
CHEZ Ve ET J. PILLIET, LIBRAIRES, SUCCrs DE P.-J. VOGLET,
RUE DE LA MONTAGNE, 29.

1852

G
89
.L54
v.2


ORBIS
Asia
Europa
libia
Syñn bygð
Asia
Affrica
Europa
Jorsala_borg
Jerusalem
JORSALA_BORG
e membrana Islandorum
SAECULI XIII.

GL - Stacks
6-13-61

V. LATINS.

PROGRÈS OCCULTE; LA NAVIGATION PRÉPARE LES CARTES NAUTIQUES, 1154-1320.

104. Revenant aux latins, nous avons beaucoup à observer pour bien comprendre la marche de la cartographie. Mais nous ne devons pas au bout du compte oublier le glorieux ouvrage de Sicile. Les efforts de Roger semblaient s'échapper de l'Europe, pour aller se perdre en Asie, éblouis par la lumière de l'orient. Sur le lieu même, les vestiges de leur produit se dérobent tout d'abord à notre vue; nous nous trouvons longtemps dans une obscurité profonde : mais ces efforts ne restèrent point stériles, ils produirent des conséquences dont nous pouvons heureusement dépister les traces dans nos investigations. Les arabes coopéraient à l'œuvre sicilienne et les études latines ne cessaient de puiser dans la science arabe : mais d'autres moyens, une autre pratique, d'autres idées donnaient à la marche de la cartographie latine une direction tout à fait différente de celle des arabes.

Depuis Hipparche et Ptolémée jusqu'au XVIe siècle, les théories astronomiques n'ont fait aucun progrès véritable; quelques points fondamentaux ont été mieux déterminés; chez les arabes, Albateni a mieux connu la longueur de l'année, l'excentricité du soleil et l'obliquité de l'écliptique; d'un autre côté, Thebit a fait retrograder la science par son système de trépidation des étoiles. La faveur avec laquelle cette idée malheureuse a été reçue par tous les astronomes qui l'ont suivi est une preuve qu'on observa bien peu, ou qu'on observa bien mal. Le vrai service que les arabes ont rendu à la science, est la face nouvelle qu'ils ont donnée à la trigonométrie et leurs soins continuels pour faciliter le calcul de l'astronomie sphérique. Leurs découvertes en ce genre, imparfaitement connues et plus mal appréciées, ont fait que les premiers restaurateurs de l'astronomie en Europe, se sont traînés longtemps sur les pas des arabes, qu'ils n'ont pas égalés : ils ont lentement et péniblement retrouvé ce qui était inventé 500 ans auparavant. C'est le résumé de la marche de l'astronomie dans le moyen âge (1).

Les latins se traînaient péniblement sur les traces des arabes, chez lesquels ils cherchaient de l'instruction depuis longtemps. Leur marche lente et nonchalante, commença à se ranimer enfin, et voici ce que décèle le XIIIe siècle sur plusieurs points de l'Europe.

(1) Delambre, hist. de l'astron. p. 455.

SAGGAR

En Angleterre, vers 1170, le moine Clément, de Langton, compo-
sait un ouvrage sur les orbes célestes; un autre moine Jean Halifax de
Holywood, ordinairement appelé de Sacrobosco ou Sacrobusco
(entre 1220 et 1256), se livrant aux études astronomiques, éprouva la
difficulté de se procurer les ouvrages. Il entreprit de suppléer à cette
disette générale, en composant une espèce d'introduction aux ouvrages
plus savants. Sans être astronome, il rédigea, sous le titre de sphæra
mundi, un abrégé de l'astronomie, extrayant les notions élémentaires
des écrits de Ptolémée, d'Alfragan et d'Albateni. Les arabes furent donc
ses instructeurs et son ouvrage acquit une autorité qui se maintint
pendant plusieurs siècles. Les savants, comme Roger Bacon, mort
en 1294, y discutaient de la position de l'habitable sur le globe et la
divisaient en deux parties égales d'après les arabes par arim-syene (2).

En Italie, l'empereur Frédéric II, roi de Naples et de Sicile (1197-
1250), aimait les lettres et avait à sa cour des mahommédans instruits.
Il possédait un globe ou une sphère céleste en or, sur laquelle les étoiles
étaient figurées par des perles; dans l'intérieur, on voyait les
planètes (3). Il fit traduire en latin la syntaxe de Ptolémée. Certaine-
ment son règne agité l'empêcha d'agir avec succès, mais on voit que les
études astronomiques et le concours des arabes ne furent pas étran-
gers aux Italiens.

En effet, avant l'avènement de Frédéric II au trône, le crémonais
Gérard (mort 1187), courut étudier l'arabe à Tolède; élaborant ensuite
les traductions des ouvrages de médecine, il prépara de l'arabe une
version de la syntaxe de Ptolémée et des ouvrages astronomiques de
Djeber et d'Arzakhel. Cent ans après lui, Gui Bonati de Fréjus compo-
sait en 1284, un traité d'astronomie ou plutôt de l'astrolabe. Pierre
d'Apono, savant médecin et alchimiste, en 1315 brûlé vif par l'inquisi-
tion à Bologne, composa un traité de l'astrolabe.

En Espagne, Alfons X, roi de Castille (mort en 1284), avant de
monter sur le trône, avait attiré à Tolède les astronomes les plus
célèbres, chrétiens, juifs et mahommédans. Parmi ces derniers, Abo
Ragel, Alhabit, Aben Musius, Mohammed, Aboufali, Abouma
plusieurs autres, réunirent leurs efforts pour composer les tabl
astronomiques. On sait que le rabin Isaak Aben Sid Hazan, celui à c
revient le principal honneur dans cette opération, reçut en récompe
40,000 ducats. Ces tables, connues sous le titre d'alfonsines
toletanes, parurent à la connaissance du monde l'an 1252, le 3

(2) Meridianum vero latus Indiæ descendit a tropico capricorni et secat æquinoctialem c
apud montem Malcum et regiones ei conterminas et transit per Syenem quæ nunc arym
Nam, in libro cursuum planetarum dicitur quod duplex est Syene, una sub æquinoctia
distans per 90 gradus. — Sed (terra) magis ab oriente elongatur propter hoc, quod longi
tabilis major est quam meditas cœli vel terræ et hoc versus orientem : et ideo arym ne
oriente per 90 gradus tantum; sed mathematici ponunt eam in medio habitationis sub
distans æqualiter ab occidente et oriente, septentrione et meridie : nec est contradictio
matici loquuntur de habitatione eis nota, secundum veras comprehensiones longitudi
dinum regionum et hoc, non est tantum quantum notum est per experientiam itine
tionis apud Plinium et alios naturales (opus majus, p. 195).

(3) Les arabes fabriquaient à leur usage de semblables sphères; on en connait
différentes époques. Assemani publia la description et la figure d'une sphère sembla
publication de M. Jomard en donnera plusieurs. — On ne connait pas de globe
pratique chez les arabes. Ne connaissant que l'habitable d'un quart, ils n'étaient p
à fabriquer les globes trois quart vides.

calendes de juin, jour où Alfons monta sur le trône. Bientôt, vers 1290, se trouva Henri Baten, ensuite d'autres, capables de signaler et de corriger les erreurs dans les tables alfonsines.

De même que la sphère céleste, différents instruments arabes se trouvaient aussi dans les mains des latins et on les fabriquait à l'usage des astronomes et des navigateurs. Raimond Lulle, en 1295, inventa et décrivit dans son arte de navegar, un astrolabe, car des instruments d'astronomie nautique, propres à trouver sur mer l'heure de la nuit au moyen des étoiles, existaient vers la fin du XIIIe siècle dans la marine catalane et majorquine.

Au XIVe siècle, les byzantins commencent à recommander leur science aux latins, mais la semence arabe jeta de profondes racines et guidait les observateurs du ciel. On examinait partout les tables astronomiques, le soleil, les astres, la sphère, l'astrolabe; on en écrivait des traités nouveaux. A la fin du XVe siècle Marc benevintin commenta le système de trépidation de Thebit, tout en s'occupant de très-nouvelles découvertes pour les études terrestres dans la géographie de Ptolémée.

La marche était excessivement lente, mais elle suivit les sentiers par lesquels pénétra la lumière astronomique de l'orient. Cette lumière fit connaître, sinon les cartes géographiques des arabes, du moins la méthode de leur construction. Chaque ouvrage astronomique traitait de la manière de lever les longitudes et les latitudes géographiques, c'en était la partie intégrante. Plusieurs furent accompagnés de tables de positions; de la distribution des pays entre les sept climats; d'une notice générale touchant la figure et la situation de l'habitable. Certainement nous pouvons dire d'avance, que ni la méthode, ni les positions indiquées par les arabes n'étaient admises dans la construction des carte latines; mais vu cette infatigable tendance de l'astronomie de se traîner à la remorque des arabes, il faut présumer une continuité des études géographiques, dans lesquelles un progrès, sinon rapide, au moins d'un certain mérite, devait se déclarer un jour; et quand on remarque quelque coïncidence des cartes latines avec celles des arabes, il faut conclure que les cartes et les connaissances des mahommédans exerçaient une certaine influence sur les géographes latins.

105. Les voyages des juifs de l'Europe, de *Benjamin ben Jona* de Tudèle (1160-1178), de *Petahhia* de Ratisbonne (1173-1183), de même que les descriptions succinctes du monde, de Groenland et d'autres parties du nord, chez les Islandais; la description de la partie septentrionale de l'Europe par *Helmold* le bozovien (1173); la description des pays de Galles et d'Irlande par *Giraud Rarry* (cambrensis vers 1180); la relation du pèlerinage à Jérusalem de *Henri* fils de Saemundr, abbé de Thingör en Island (1154); une autre détaillée de la traversée de Pays-Bas jusqu'à la Palestine par *Emon*, abbé de Werum dans Groningen (1217); celle de *Tecmarus* (1218); le voyage (perdu) de l'islandais Gissur, fils de Hall, par les parties méridionales de l'Europe (1206); les pèlerinages des juifs *Samuel ben Simson* de France (1220), de *Jacob* de Paris (1258) sont des monuments de la géographie descriptive, qui laissent des traces que la connaissance des pays présentait de l'intérêt.

Une plus haute étude des pays décèle un cadastre de Waldemar II, roi de Danemark (1231), ou récensement topographique de toutes les provinces de son royaume; et le tableau général et détaillé des possessions territoriales du clergé en Angleterre, que fit élaborer le roi Edward II (1291). Ces voyage et cadastre produisirent les dessins de cartes et de tableaux.

On connaît deux dessins de l'itinéraire de Londres à Jérusalem. Toute la route représente la suite des stations de journée en journée, les villes, dessinées, accompagnées d'épigraphes indiquant leurs nom, qualité et souvent quelque singularité (4) (voir n° 63, 64 de l'atlas; 3, 4, de la planche).

On rencontre quelquefois dans les manuscrits de cette époque les tracées du fleuve Jordan et de la terre sainte et le plan de Jérusalem, pour l'instruction des pèlerins (5) (voyez n° 100 de notre atlas).

D'après les monuments géographiques qui restent de cette époque, il paraît qu'en Angleterre toute l'attention se portait vers les itinéraires. On traçait les ébauches de ces itinéraires (voyez n° 61, 62 de notre atlas, n° 1 et 2 de la planche), et on les marquait dans les cartes composées avec un grand soin et avec une habileté remarquable, lorsqu'on réfléchit que sans qu'elles fussent basées sur des procédés géométriques, on se retrouve dans d'innombrables positions entre les détours compliqués de la multitude des rivières. Je pense qu'en examinant la carte prise du vélin de cette époque (n° 65 de notre atlas, 5 de la planche), on trouvera cette observation juste et on admirera l'habileté d'un dessinateur instruit, qui savait développer les cartes topographiques et chorographiques en conservant les proportions des provinces et du

(4) Le dessin de l'itinéraire à Jérusalem se trouve double en Angleterre, attaché aux manuscrits de Mathieu Paris dans les biblioth. royale de Londres et du collège benet. Gough en publia des fragments de Londres à Douvres, dont nous reproduisons une réduction. M. Jomard les donnera en entier dans sa grande publication.

(5) Nous donnons dans notre atlas un dessin très-peu diminué d'un manuscrit de Bruxelles de la biblioth. de Bourgogne. Du mons gaudii on voit la ville sainte et par : vicus ad civitatem on entre dans la ville par : porta David occidentalis. Dans la cité : sepulcrum domini; lapis scissus; golgota; caluarie — turris dauid; eclesia latina — les deux quartiers de deux autres sont séparés par : vicus porte s. Stephani; vicus porte montis syon — Dans ces deux autres quartiers on lit : Vicus ad portam iosaphat; iter ad portam spe gosam, qui se croisent; piscina; templum sancte Anne; templum domini; templum salomonis; Salomonis claustrum; cambium monete; forum rerum uenalium. — Par la porte David : vicus ad bethleem due leuge conduisent à Bethléem; muni d'un : presepo (mangeoir) pour les pèlerins; sepulcrum rachel; fons syloe; mons syon; cenaculum; porta Syon australis; acheldemach (haceldama ou cham des sang : Jean Vande Cotte, coup-d'œil p. 156), sepultura peregrinorum; bethania sont d'un côté de la cité; de l'autre près de : porta s. stephani septentrionalis, on a, sepulcrum s. stephani. — Au delà de la : porta iosaphat orientalis, coule, torrens cedron, et on passe vallis iosaphat, pour se rendre au sepulcrum s. marie; ecclesia s. marie; mons oliveti; ascensio domini. Au dessus est attaché un plan de la Palestine en raccourci, où l'on voit : nasareth; desertum; mons excelsus locus VI; mons chabor; hiericho; regio penthapolis. — à partir de : mons seyr; de mortuum mare; on monte la rivière par les : lacus genesaret; mare tiberiadis; mare galilee; jusqu'aux sources de : iordan, du mons liban. — ubi dominus ieiunauit locus XI; mons excelsus super quem assumptus fuit dominus a diabolo; mons synay; lapis percussus a Moyse.

Un semblable plan de Jérusalem se trouve dessiné à la fin du XIIIe siècle, chez les islandais (mss. arna magn. n° 736). En entrant par la porte piscium f. dd (sive David), on a à gauche : templum sancte crucis; sepulcrum Ade, sepulcrum domini; porta gregis et probacie (probaticæ) piscine; Golotha (Golgotha), lapis scitus (scissus), calvarie locus. — à droite : turie Dauids, porte natus (natiis? de nations) siue judiciari, ecclesia latina — vicus porte Stephani, vicus porte montis Syon, séparent les deux autres quartiers de la ville. — Dans celui de gauche, au delà de iter habitanti auvulsi se trouve, templum scte Marie (Anne); de l'autre côté de la rue qui conduit à la porte uallis Iosaphat, et ualles Iosaphat, dans une autre section du quartier on voit : templum domini, sous lequel est inscrit le nom de la ville Jorsala borg. Jérusalem. — Dans le quartier de droite : habitatio regis et prophetarum; habitatio ciuuium proph arum; elaustra Salomonis; templum Salomonis; ermest? i Jerusalem. Sur ce point la porte manque, seulement au delà de l'enceinte on lit : porte aurea per quam ingressus Ihesus super asinam. (Voyez fig. ci-jointe).

pays entier. L'Ecosse était moins connue au dessinateur anglais. C'est l'unique monument de ce genre qui donne une idée de l'adresse de l'époque et des cartographes postérieurs, dont le produit topographique est perdu pour nous.

On voit sur cette carte de vélin les routes et leurs distances, les fleuves et leur direction; les provinces se laissent distinguer et séparer. La partie occidentale, surtout Sussex, Kent, Essex, Suffolk, Norfolk sont remplis d'inscriptions qui deviennent rares dans l'intérieur et au nord, et disparaissent presque dans les parties occidentales. Quantité de ces inscriptions ont été enlevées par le temps destructeur; mais beaucoup plus de positions n'étaient point inscrites. Les plus importantes manquent souvent: Oxfort, Coventer, Lincoln, Doncaster, Carlile y restent innommées. Le dessin de la carte n'était pas achevé. L'écriture est très-fine, quelquefois trop petite, difficile à débrouiller. Plusieurs lettres ne se laissent pas distinguer à première vue, se ressemblent l'une à l'autre. Les élisions des lettres et de fortes abréviations, comme : ncest (Chichester) exercent la sagacité des investigateurs (voyez notre portulan général à la fin, p. 27-29) (6).

Mappam mundi descripsi in pelles duodecim pergameni, dit en 1265 un dominicain, annaliste de Colmar : mais nous ne l'avons pas, elle est perdue. Les mappemondes furent souvent dessinées sur une très-grande échelle. Une assez grande carte existe dessinée par un chanoine Henri, *imago mundi contexta per Henricum canonicum ecclesiæ sanctæ Mariæ civitatis Magontiæ, de rerum natura, imperatoribus, regnis, regibus et pontificibus usque ad Henricum imperatorem filium Henrici.* Elle accompagnait évidemment une chronique qui continuait jusqu'à Henri IV (mort 1106) (7).

(6) La plupart de ces cartes de la Bretagne se trouvent dans les manuscrits de Mathieu de Paris, conservés dans les bibliothèques royale de Londres, cottonienne et du collège benet. Richard Gough les a publiés dans son ouvrage : british topography, dont la première édition parut à Londres, en 1768 in-4°, la seconde à Londres 1780, de même in-4°, en 2 volumes; le premier vol. de la troisième édition a été réduit en cendres avec l'établissement de John Nichols en 1808. On compte 7 planches de monuments géographiques relatifs à la Gr. Bret. dans le 1er vol. et une 8me dans le second. Nous les reproduisons en grande partie dans notre atlas. En premier lieu, les quatre suivants : 1° *Quatuor stratæ per Britanniam* réduite en proportion de 25 à 8; 2° *Britannia nunc dicta Anglia quæ complectitur Scociam Galeweiam et Walliam*, réduite deux cinquièmes. On suppose qu'elle est de la main de Mathieu même (1269) parce qu'on présume que lui-même donna à l'abbaie de S. Alban son manuscrit qui passa ensuite dans la bibl. royale. — 3° Fragment de la mappemonde de Haldingham. — 4° La plus importante dessinée sur deux pièces du vélin, que nous avons réduite en proportion de 10 à 3 de l'échelle et reproduit *Kent et Sussex*, sur la grandeur de l'original (pl. VI, t. I, p. 76). Thomas Martin l'a heureusement exhumée et présentée en 1768 à la société des antiquaires, prétendant qu'elle est du temps d'Edward III. Elle est oblongue, tournée l'orient en haut et elle paraît être du XIIe siècle. Je dois les calques de ces cartes à l'amitié et aux soins de mes compatriotes, Pierre Jastrzembski et Valerien Krasinski, avantageusement connu dans le monde littéraire, par ses savantes publications sur l'histoire et l'état politique des Slaves. Je n'ai pu me procurer les calques de deux cartes qu'on voit dans l'ouvrage de Gough (t. I, p. 64, pl. III; et t. I, p. 67, pl. IV, n° 3), celle de la mappemonde de Henri et l'autre d'un manuscrit de Matthieu du collège benet, laquelle contient beaucoup de places qui ne se trouvent pas dans les autres. Gough explique toutes ces cartes et distingue leur mérite. Mais ceux qui ne connaissent pas l'ouvrage très-difficile de Gough, sont induits en erreur par une étrange opinion de Matthias Christian Sprengel (Gesch. der Entdeckungen, chap. 20 p. 230) fidèlement répétée par Malte-Brun (XIX, p. 507 de l'édit. Huot). Toutes ces cartes sont condamnées en globe, très-grossières, le dessin des principales villes et des abbayes avec leurs murailles, leurs clochers et leurs portes, occupe tant d'espace, qu'il n'a pas été possible de marquer les divisions des provinces, les endroits peu considérables et les petites rivières. Ce n'est qu'à l'occasion de l'Ecosse de Harding du XVe siècle (Gough. t. II, p. 580, n° 67 de notre atlas, 7 de la planche) que Sprengel se relève, ou plutôt retombe dans une autre erreur (p. 239) en faisant promener sur cette carte l'armée royale de station en station.

(7) Cette carte est conservée au collège benet. Gough a extrait de cette carte l'Angleterre et l'Irlande pour sa publication (t. I, p. 64, pl. III, n° 1). Elle se trouvera entière dans la publication des monuments géogr. de M. Jomard.

En Angleterre, Richard de Haldingham mit à exécution une immense mappemonde. Rien de plus grossier, on pourrait dire de plus monstrueux. La description de l'Asie mineure peut donner une idée de son exécution. Elle y est d'une forme qui représente à peu près un carré long, pouvant avoir six pouces dans un sens et sept à huit dans l'autre. La ville de *Nicée* est placée à l'angle supérieur vis-à-vis de *Constantinople;* puis successivement au-dessous de *Nicée*, le long d'une côte marquée verticalement par une ligne sans contours, on lit de haut en bas les noms de *Chalcedonia, Nicomedia, Prusias, Cisicum* et *Abidos* (ces deux derniers noms semblent s'appliquer à une seule et même ville), *Lamsacus, Lilium* et enfin *Troja ciuitas bellicosa.* Un peu après Troja, qui est l'*Alexandria Troas*, la côte se replie à angle droit; mais l'auteur de la mappemonde, confondant le détour que fait ici en effet la côte de la Troade pour former le golfe Adramytti avec celui de la côte carienne, trâce horizontalement, depuis Troie jusqu'au golfe d'Issos, une nouvelle ligne droite, qui figure la côte méridionale de la péninsule et sur cette côte il inscrit successivement, de gauche à droite, les noms de *Prienna, Miletus, Pacera* (Patara), *Mirrea, Listra, Telmessus* et *Atalia.* Après Atalia il n'y a plus de noms. Sur la côte septentrionale il n'y en a qu'un, celui de *Heraclea*, inscrit non loin de Nicca avec le fleuve Licus. Dans l'intérieur, *Ephesus* est placé presque au centre du pays; un peu plus loin sont les villes *Antiochea, Iconium* et *Tarsus;* puis, à l'extrémité vers l'orient, *Antioche* de Syrie et le *mons Cassius.* Une ligne sinueuse figure le fleuve Halys, qui est écrit *Helles.* Les noms des anciennes provinces : *Phrygia, Caria, Paphlagonia, Cappadocia,* etc., sont jetés pêle-mêle et comme au hasard. Du reste le tout est exécuté avec un très-grand soin calligraphique et les villes y sont figurées suivant leur importance traditionnelle, par une ou plusieurs tours parfaitement dorées et coloriées. Le Pont Euxin et la mer de Cypre sont représentés par d'étroits canaux peints en vert : et par une sorte de compensation de ce que de vastes mers perdent ainsi en étendue, les détroits qui se prolongent entre l'Euxin et l'Egée, y compris la Propontide, ont reçu d'énormes dimensions (8).

Cette description n'est pas flatteuse pour la grande mappemonde de Haldingham. Elle est ronde; Jérusalem y est au centre et certes elle n'est pas moins intéressante pour l'histoire, pour la géographie descriptive et pour la reconnaissance des vices qui chargent le dessin des cartes postérieures.

La carte d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, qui est dans notre atlas (n° 69) prise de cette grande mappemonde, donne aussi l'idée de la finesse du dessin et de la grossièreté de la composition. Haldingham, en qualité d'Anglais, a dû connaître les îles britanniques, mais sa composition prouve le contraire. La nomenclature des positions y est de l'époque, nationale et assez spécifiée; mais les îles ne décèlent leur forme que d'une manière très-incertaine. Le fleuve *bande* passe à tra-

(8) Cette description de l'Asie est tirée de l'ouvrage de M. Vivien de Saint-Martin, histoire des découvertes géographiques, chap. 12, t II, p. 486, 487.

vers *Hibernia* et divise l'Irlande en deux îles; le fleuve *tveede* sépare la *Scotia* de la *Bretannia* (9).

106. De la très-grande mappemonde, je passe à de toutes petites figurines. Celle de *Gautier de Metz*, dessinée dans différents manuscrits de son ouvrage (n° 36, 37 de notre atlas), est tout à fait insignifiante (10). Celle qui accompagne le manuscrit de la pharsale de Lucain conservée à Mons, en Hainaut, n'offre plus d'intérêt (11). Mais les trois autres que nous allons prendre en considération sont en apparence vides et chétives : elles méritent cependant un examen sérieux.

La figurine extraite d'un code de la bibliothèque nationale à Paris, est du commencement du XIIIe siècle ou de la fin du XIIe, (voyez n° 68 de notre atlas); les quatre points cardinaux y sont nommément marqués ce qui la distingue des précédentes. Le nord y est figuré par une étoile; le levant par une croix qui désormais représentera le signe de l'orient; le sud par un M (meridies) et le couchant par un P (ponente), employé plus tard dans la navigation. — Cette même figurine offre une pose inusitée dans les images antérieures, pose arabe, au haut de laquelle ne se trouve pas l'orient avec son paradis, mais le sud. Enfin cette ébauche de l'habitable retire Jérusalem du centre, probablement par inadvertance. La pose antérieurement inaccoutumée, ferait croire que le dessinateur se trouvait sous l'impression de la carte arabe (12).

Une figurine islandaise, conservée sur quelques feuillets de la fin du XIIIe siècle, tient la même pose arabe. Le nord est en bas, le sud en haut, le planisphère est divisé en deux demi-cercles, dont celui du sud forme *Synri bygdh*, ou région méridionale, placée au delà de la ligne équinoxiale : au reste, il est conforme à l'image suivante de Cecco, que nous allons analyser. Ce qui est encore spécial à l'ouvrage de la docte Islande, c'est que ce planisphère est traversé par une bande qui représente l'écliptique (13).

(9) La carte de Haldingham est conservée dans les archives de la cathédrale d'Ereford, enfermée dans une caisse ancienne construite à cet effet; elle ne remplit pas moins de douze planches papier grand aigle ou six planches doubles dans la collection des monuments de la géographie du moyen âge, dont la publication est préparée par le savant Jomard. — Notre copie des îles britanniques de cette carte a été faite sur celle de Gough t. I, p. 74, pl. V; elle n'est pas assez exacte. En 1849 parut à Hereford : a brief description of the map of the ancient world preserved in the cathedral church of Hereford, by S. Bannister, m. a. formely of queen's college Oxford, with a specimen, drawn by B. Nucker esq. L'ouvrage m'est arrivé trop tard. Le spécimen contient un fac-similé des îles britanniques et le coin de la carte, voisin de ces îles. Dans ce coin, on voit l'empereur Auguste assis; au dessus de sa tiare on lit : Lucas in euangelio exiit edictum ab Augusto cesare, ut describeretur huniuersus orbis. L'empereur tient cet édit. et le donne aux trois géomètres : Archodoxus (Zenodozus), Theodocus, Policlirus (Polyclites). L'édit. porte : Ite in orbem uniuersum et de omni eius continentia, referte ad senatum et ad istum confirmandam (extrait de la cosmogr. d'Eticus, p. 26, edit. de Gronove). Le sceau suspendu porte : Augusti ces arisimperatori, autour d'une main qui tient un sceptre. Au dessous est inscrit. Tuz ki cest estoire ont, ou oyront, ou liront, ou ueront, prient a Ihesu en de yce de Richard de Haldingham e de lafford (lord, seigneur), ept pite (et prient pour ice) kilat fet (qui l'a fait) e compasse, ki ioie (joie) en cel li sere donce.

(10) Nous en avons copié deux de celles qui furent publiées par Santarem.

(11) La figurine pour la pharsale de Lucain, indique le septentrion par les noms de deux vents : boreas et cl. (claudit?) aquilo fortis. (Voyez fig. ci-jointe.)

(12) Cette image que nous avons placée dans notre atlas réduite à moitié à côté du fragment de Haldingham, se trouve dans un code qui contient plusieurs articles de différents genres, de l'écriture du XIIe siècle. L'image n'appartient à aucun de ces articles, elle doit être considérée comme isolée, volante. M. Santarem la donne dans son grand ouvrage qui est sous presse. Je ne sais pas à qu'elle époque ni à qui il pense l'attribuer.

(13) Ce planisph. islandais est publié dans les antiq. amer. Hafniae 1837, p. 278. (V. fig. ci-jointe.)

Cecco (Francesco) Stabili d'Ascoli, naquit vers 1257; il se livra plus particulièrement à l'astrologie, introduite depuis longtemps d'orient en Europe et il la professa publiquement à Bologne, depuis 1322 jusqu'à 1325. Dénoncé au tribunal de l'inquisition pour avoir mal et irrégulièrement parlé de la foi catholique, il fut condamné à une pénitence publique et privé de ses titres et de tous ses livres d'astrologie. Le chagrin qu'il ressentit de ce jugement, l'engagea à quitter Bologne, pour se rendre à Florence où la mort l'attendait. Traduit de nouveau devant l'inquisition, il fut condamné au feu comme hérétique et brûlé vif en 1327. Il avait écrit, vers la fin du xiiie siècle, un commentaire sur la sphère de Sacrobosco et ce livre contribua à sa condamnation (14).

Cet ouvrage est accompagné d'une petite image (n° 38 de notre atlas), qui prouve les progrès des idées géographiques sous l'influence des connaissances astronomiques et de la vue des cartes arabes (15). Le globe terrestre y est divisé en zones habitables et inhabitables. L'habitable y est placé sur le quart du globe, étendu le long de toute la moitié de son hémisphère. Elle est donc oblongue (de 180 degrés); le méridien de Jérusalem la divise en deux portions égales. L'Europe et l'Afrique sont séparées entre elles par la mer méditerranée, et de l'Asie par le Tanaïs et le Nil; dans le continent de l'Asie pénètrent trois mers : la mer caspienne, la mer indienne (rouge et persique) et une de l'océan oriental. Toute la figure, contrairement à l'habitude antérieure, est tournée, à l'imitation des arabes, le nord en bas, le sud en haut. Cette déviation de la méthode usitée, en apparence insignifiante, s'explique de la manière très grave, par l'influence qu'exercèrent à différentes époques, sur les connaissances géographiques des latins, la géographie arabe et la géographie ptoléméenne. En ce cas, il serait difficile d'admettre qu'une description eût insinué à Cecco une semblable pose. N'était-ce pas plutôt la vue d'une carte. On pourrait dire que c'est le mode rogérien qui se maintint jusqu'à Cecco, et pénétra facilement en Islande. Toutefois c'est de l'arabe.

Mais en observant la petite figurine de Cecco, on voit que l'habitable n'est pas configuré sur la figure de la carte rogérienne ou de quelque autre arabe de ces temps reculés, mais évidemment sur la figure des cartes postérieures, où l'Afrique ne s'étendait plus tout le long au sud de l'habitable. Cecco, en ébauchant sa petite image, a donc eu devant les yeux une carte arabe assez récente du xiiie siècle, et il signala à la fin de ce siècle l'avancement des idées géographiques, élaborées dans l'obscurité de notre ignorance.

Quand la géographie fesait le progrès obscur pour nous, on ne peut douter que c'était la cartographie nautique qui avait le plus grand succès. Les Majorquins et les Catalans se servaient de *cartes de marear* bien avant 1286 (fenix del as maravillas de l'orbe, Raymundi Lullii). Les marins de l'Italie ne pouvaient se passer de cartes semblables : elles furent dessinées et perfectionnées. Lorsque la boussole était chez eux en plein usage au commencement du xiiie siècle, elle

(14) Fut imprimé pour la première fois à Bâle 1485, réimprimé avec les commentaires de François de Capoue et de Jean Lefebvre d'Etaples, Venise 1449, 1559, in-folio.
(15) La figure de cette image est copiée de la publication de Santarem.

engendra la méthode de fabriquer ces cartes (16). Mais celles-ci sont détruites ou du moins n'ont pas été retrouvées. Je ne veux pas anticiper sur ces indices très-positifs, n'ayant pas de monuments. Les monuments postérieurs expliqueront mieux le succès des cosmographes ou cartographes et de la marine, qui prenait chaque jour des dimensions plus larges et plus audacieuses.

107. La navigation s'étant développée par toute la mer méditerranée, s'élançait de cet enclos sur les eaux du vaste océan atlantique. Des tempêtes poussaient souvent les navigateurs égarés sur des points inconnus et les appelaient à des reconnaissances et à des expéditions hardies. Le commerce sur les côtes occidentales de l'Afrique et les notions acquises sur l'existence de quelques îles de l'océan, déterminèrent la république de Gênes à y envoyer, vers l'année 1275, une flotte et à prendre possession d'une île, qui reçut le nom de Lancelote du nom de Lancelot Malocello (Malus-aucellus, Maloisel, Marucelli), Génois d'origine française, qui bâtit dans cette île un château fort appelé Maloxelo, Maroxelo (17).

Ce succès encouragea les Génois à une expédition qui avait pour but de pénétrer jusqu'à l'Inde en cinglant autour de l'Afrique. En 1285, Thedisio d'Oria et Hugolin di Vivaldo, avec Guy, son frère et quelques autres, tentèrent ce voyage nouveau et extraordinaire : ils armèrent à leurs frais deux galères bien équipées, emmenèrent avec eux deux moines franciscains et se mirent ainsi en route pour l'Inde. Qu'elle a été l'issue de leur entreprise? on n'en a pas eu de nouvelles (18).

(16) Les soins de Humboldt ont exhumé les dates assez anciennes de l'usage de la boussole chez les marins de la mer méditerranée. — Jacq de Vitri, entre 1195 et 1218, dans son historia hierosolymitana dit : adamas in India reperitur ..... ferrum occultæ quadam natura ad se trahit; acus ferrea, postquam adamantem contigerit, ad stellam septentrionalem, quæ velut axis firmamenti aliis vergentibus, non movetur, semper convertitur : unde, valde necessarius est navigantibus in mari (cap. 89, edit. Bongars p. 1106). Vincent de Beauvais, mort en 1256, n'a pas négligé d'annoter cette vertu de l'aiguille : angulus quidam eius, cui virtus est attrahendi ferrum, est ad zaron, id est septentrionem (דרום darom, est sud); angulus autem oppositus ad afon, id est, meridiem (צפון Zafon est nord, Peritsol, cap. I, p. 10, etc.). Itaque proprietatem habet magnes, quod si approximes ei ferrum ad angulum ipsius qui zaron, id est septentrionem respicit, ad septentrionem se convertit. Si vero ad angulum oppositum ferrum admoveris, ad afon, id est meridiem se movebit (Specul. naturale, t. II, lib. IX, 19). Son contemporain, Albert le grand, mort 1282, n'a pas oublié d'en faire mention vers 1250 : angulus magnetis cujusdam est, cuius virtus apprehendi ferrum est ad zoron, hoc est septentrionalem et hoc utuntur nautae. Angulus vero alius magnetis, illi oppositus, trahit ad aphron, id est polum meridionalem. Et si approximes ferrum versus angulum zoron, convertit se ferrum ad zoron; et si ad oppositum angulum approximes, convertit se ad aphron (opera, Lugd. 1651, t. II, p. 243). L'usage de la boussole chez les marins n'est pas une chose nouvelle pour ces écrivains et Albert le grand a puisé sa relation sur l'aimant, dans un ouvrage apocryphe de mineralibus, attribué à Aristote; invention antérieure, probablement hébraïque d'un juif.

(17) Eo si quidem, patrum memoria, Januensium armata classis penetravit, dit Pétrarque (devita solitaria, II, 11). Toute une génération avant sa naissance qui arriva en 1304; or, l'expédition eut lieu vers l'année 1275. — Cette expédition explique pourquoi les cartes postérieures blasonnent de Gênes l'île Lansaroto : d'argent à la croix de gueules (pavillon de S. Georges) : la carte médicéenne de 1351, catalane de 1375, etc. Elles indiquent au sud-est de Lansaroto le fort de Maloxello, Marogello, et celle de 1455 faite par le génois Barthelemy Pareto inscrit : Lansaroto Maroxello Januensis. — Les relations postérieures relèvent en 1402 l'existence du castel que Lancelot Maloeset avait jadis fait construire (conquestes des Canaries, 32, 33) et les nobilières génois disent : li Marrucelli, nobili et antichi cittadini genovesi, hanno origine di Francia (D'Avezac, notice des découvertes dans l'océan atlantique, chap. 8, p. 47-53).

(18) C'est ainsi que s'est exprimé le contemporain Cecco d'Ascoli, né en 1257, mort en 1327. — Et questo anno Thedesio d'Oria et Ugoline di Vivaldo, con un suo fratello et alquanti altri tentorono di fare un viaggio novo et inusitato, cioè di volere andare in India verso ponente, et armorono due gallere molto ben ad ordine, et pigliorono con loro doi frati di S. Francesco, et usciti fora del stretto di Gibeltare, navigarono verse l'India, et non se n'è mai havuto nova alcuna. Et di questa naviga-

Ces parages océaniques furent fréquentés par toutes sortes de navires ; par ceux de Mayorque, de Pise, de Gênes, de Bruges, de Séville. Mais c'étaient ceux de l'Espagne qui devaient être les plus nombreux, parce qu'on donnait à toute la plage jusqu'au cap Cantin, le nom d'Espagnole. Arzilla, Sale, Niffe, Zamuro, Zaffi, sont piagge di Spagna (19). Mais les Italiens aussi, et spécialement les Génois, y avaient leur part, parce qu'on voit presque toutes les îles, tant les Canaries, que celles qui sont disséminées vers le nord, portant des dénominations italiennes (20). Les navires français n'étaient pas tout à fait étranger à ces parages, car (entre 1326 et 1334) une tempête les jetta sur la grande Canarie (21). En même temps le Portugal méditait à y prendre des possessions.

Le Portugal avait une marine qui lui était indispensable, dans sa position maritime, pour défendre ses côtes, participer aux croisades, combattre ses ennemis, et pour les besoins d'un commerce assez étendu. Mais il ne lui répugnait pas de chercher des étrangers habiles. Le roi Denis appela de Gênes, le génois Emmanuel Pezagno, et lui accorda par un traité passé en 1317 la charge héréditaire d'amiral, à condition de fournir et de tenir toujours au complet un état-major de vingt officiers génois pour le commandement et la conduite de ses galères (22). Quand le roi Alfonse IV conçut le projet de s'emparer des Canaries, il équipa en 1341, deux navires et une barque chargées de provisions, et en confia la conduite aux marins florentins, génois, castillans et autres d'Espagne. Cette expédition, sous la direction du génois Nicoloso di Recco et du florentin Angelino del Tegghia dei

tione fa mentione Cicco d'Ascoli, nel comento della spera (Agostino Giustiniano, castigatissimi annali di Genovo, III, fol. 111 verso). — La même note sur Tedisco Auria et Ugolino Vivaldo, répète Folieta : quorum hominum qui fuerunt casus, quique vastorum consiliorum exitus, nulla ad nos unquam fama pervenit (Uberti Folietae, historiae Genuensium libri, V, fol. 110 verso). — L'autre contemporain de l'expédition, Pierre d'Apono, mort en 1315, en fit aussi mention : dictum est etiam Arym civitatem Indiae existere. Quidam tamen aiunt hinc illuc, aut e converso, non posse transitum compleri.... Unde et parum ante ista tempora Januenses duas paravere, omnibus necessariis munitas galeas; qui per Gades Herculis transiere. Quid autem de illis contigerit jam spatio fere trigesimo ignoratur anno (Petri d'Abano, conciliator controversiarum quæ inter philosophos et medicos versantur, differentia 67, fol. 102). — Presque deux siècles plus tard, Antonio Usodimare, explorant les parages de l'océan, y rencontra en 1455, un Italien qui se disait unique rejeton de l'ancienne expédition de Vivaldo : reperi ibidem unum de natione nostro ex illis galeae credo Vivalde, qui se amiserunt sunt anni 170; qui mihi dixit et sic me affirmat iste secretarius, non restabat ex isto semine, salvo ipso, et alius (lettre de Lisbone d'Ant. Usodimare, datée 12 decembre 1455, dans les annali di geografia et di statistica, t. II, p. 287). C'est probablement à la suite de ce rencontre qu'Usodimare a su suppléer l'ignorance des contemporains. Anno domini 1285 recesserunt de ciuitate Januae duae galleae patronisatae per Hugolinum et Guidum de Vivaldis fratres, volentes ire in levantem, ad partes Indiarum. Quae galleae multum navigaverunt : sed quando fuerunt dictae galleae in hoc mari de Ghinoia, una earum se reperit infundo sicco per modum quod non poterat ire nec aute navigare; alia vero navigavit et transivit per istud mare usquedum venirent ad civitatem unam Ethiopiae, nomine Menam : capti fuerunt et detenti ab illis de dicta civitate qui sunt christiani de Ethiopia submissi presbytero Joanni ut supra. Civitas ipsa est ad marinam, prope flumen Gion. Praedicti fuerunt taliter detenti, quod nemo illorum a partibus illis unquam redivit. Quæ predicta narraverat Antoniotus Ususmaris, nobilis januensis (annali de geogr. e di statist. t. II, p. 290, 291). — Voyez d'Avezac, notice de découvertes dans la mer atlant. chap. 4, p. 22-25. — Je pense qu'on peut se contenter de l'ignorance des contemporains, et de passer outre sur cette ingénieuse amplification postérieure.

(19) Pegoletti, écrivain de l'année 1340, pratica della mercatura ; della decima t. III, p. 119, 216, 226, 254, 276-281).

(20) La carte catalane de 1375 le prouve, Madera (de haute futaye) est en italien Legname (de haute futaye).

(21) Georges Glas, history of the Canary island, p. 1.

(22) Contrato commiser Manuel Peçanho, nos additamentos a memoria sobre as verdadeiras epocas navegaçoes e descobrimentos no oceano atlantico, por J. J. da Costa de Macedo. — Les amiraux Peçanho s'éteignirent dans l'arrière-arrière-petit-fils de Manuel, vers 1450.

Corbizzi, retourna la même année en Portugal, emmenant quatre indigènes et différentes productions insulaires (23).

L'expédition était manquée, mais Alfonse IV ne renonça point à son projet, et lorsque le pape Clément VI donna, en 1344, l'investiture des îles Canaries, à titre de principauté héréditaire, à Louis d'Espagne (arrière petit-fils d'Alfonse le sage et de saint Louis), et le recommanda par ses lettres, aux rois de France, de Sicile, d'Aragon, de Castille et de Portugal, au dauphin de Viennois et au doge de Gênes, le roi de Portugal, le dit Alfonse IV, déclara dans sa réponse du 12 février 1345, que voyant ces îles plus voisines de ses états que de ceux d'aucun autre prince, il pensait qu'elles pourraient être plus convenablement subjuguées par lui-même; qu'en effet, dans l'intention de mettre à exécution son dessein, il avait déjà envoyé quelques navires pour examiner le pays, et que la conquête n'en avait été retardée que par la guerre qu'il était obligé de soutenir contre l'Espagne et les Sarrazins (24). La conquête différée n'eut pas lieu; les Espagnols et les Génois ne discontinuaient point de visiter toutes les îles bien connues (Canaries et Azores).

Les relations assez fréquentes qui s'étaient établies avec les Canaries exposaient les rivages de l'Afrique au delà du cap Cantin jusqu'au cap Boïador aux visites des navigateurs : mais les côtes ultérieures étaient moins accessibles. On sait qu'au delà du cap existait une petite anse de Boïador, refuge incertain pour ceux qui tenteraient de s'aventurer vers le sud; on apprit l'existence d'un fleuve d'or. L'insuccès de l'expédition génoise n'effrayait point ceux qui étaient disposés à faire des investigations. Le mayorquin don Jacq Ferer partit en effet le jour de S. Lorens qui est le 10 d'août dans l'année 1346, pour aller au fleuve d'or, et on ne savait pas ce qu'il est devenu (25).

(23) Anno 1341, a mercatoribus florentinis apud Sobiliam Hispaniae ulterioris ciuitatem morantibus, Florentiæ litterae allatae sunt... in quibus... continentur. Aiunt quidem primo die mense julii huius anni, duas naves, impositis in eisdem a rege Portugalli opportunis ad transfretandam commeatibus, et cum iis navicula una munita : homines florentinorum, januensium et hispanorum castrensium, et aliorum hispanorum, à Lisbona ciuitate datis velis in altum abiisse, ferentes insuper equos et arma et machinamenta bellorum varia ad ciuitates et castra capienda, quaerentes ad eas insulas quas vulgo repertas dicimus et had has favente vento secundo post diem pervenisse omnes : et demum mense novembris ad propria remeasse, secum haec pariter afferentes : primo quidem quatuor homines ex incolis illarum insularum duxère; pelles praeterea plurimas hircorum atque caprarum, sepum, oleum piscis, et phocarum exuvias, ligna rubra tingentia fere ut verzinum; insuper et arborum cortices aequo modo in rubrum tingentes, sic et terram rubram, et hujusmodi (de Canaria et de insulis reliquis ultra Hispaniam in oceano nouiter repertis, dans les : monumenti d'un ms. autografo di messer Giov. Boccaci de Certaldo trovati ed illustrati da Sebastiano Ciampi, pp. 53, 54). — Verum Niccolosus de Recco januensis alter ex ducibus navium illarum, rogatus aiebat a Sibilia civitate usque ad praedictas insulas esse millia passum fere nongenta (ibid. monumenti, p. 54). Le nom de l'autre capitaine de l'expédition, est indiqué dans le manuscrit de Boccacio par une note marginale : Florentinus qui cum his nauibus praefuit est Angelinus del Tegghia de Corbizzis, consobrinus filiorum Gherardini Giannis (ibid. p. 53). D'Avezac, notice . . c. 7.

(24) Attendentes quod praedictae insulae nobis plus quam alicui principi propinquiores existant, quodque per nos possent commodius subjugari ad hoc oculos direxerimus nostrae mentis et cogitatum nostrum jam ad effectum perducere cupientes, gentes nostras et naves aliquas illuc misimus ad illius patriae conditionem explorandum : quae ad dictas insulas accedentes, tam homines quam animalia et res alias per violentiam occuparunt et ad nostra regna cum ingenti gaudio apportarunt.... Verum cum ad praefatas insulas expugnandas armatam nostram mittere curaremus, cum militum et peditum multitudine copiosa, guerra primum inter nos et regem Castellae, diende inter nos et reges saracenos suborta, nostrum propositum impedivit (litteræ Alf. regis, in annal. eccles. t. XVI, edit. 1632, ann. 1344, n° 48).

(25) La carte catalane de 1375 annota le port de Bnietdere au delà du cap, et trace vaguement les rivages au delà de rio d'Oro jusqu'au cap Finisterre (cap Blanc); elle dit que dans ces plages-là, il se trouve beaucoup d'ivoire à cause de la multitude d'éléphants qui y vivent. C'est elle qui la première dénonça l'expédition mayorquine par l'épigraphe : partich luxer den Jac. Ferer, per anar al riu

Quelques années plus tard, d'autres expéditions eurent un meilleur succès. Les Français de la Normandie où les Normands, équipèrent à Dieppe deux navires; ils partirent au mois de novembre 1364, et dépassant les Canaries, arrivèrent vers la Noël au cap Vert, sous lequel ils mouillèrent dans une baie qui depuis ce temps a conservé le nom de baie de France. Après avoir recueilli de l'ivoire, ils continuèrent d'avancer au sud, touchèrent à Boulombel (Sierra leone), ensuite au cap de Monte et s'arrêtèrent enfin à l'embouchure d'une petite rivière près d'un village, qu'ils nommèrent Petit-Dieppe; ils opérèrent leur retour à Dieppe au mois de mai 1365.

Au mois de septembre suivant, 1366, des marchands de Rouen s'associèrent avec ceux de Dieppe, et il fut armé quatre navires pour renouer les relations commerciales avec les nègres. Deux des navires firent leur traite au Petit-Dieppe; un troisième alla opérer son chargement en malaguette, à l'embouchure d'une rivière plus éloignée, devant un village auquel ils donnèrent le nom de Paris; le quatrième navire poussa plus loin encore et se procura une grande quantité d'ivoire et quelque peu d'or chez des peuples moins sociables.

Ces expéditions furent continuées tous les ans par les armateurs de Rouen et de Dieppe, qui établirent ainsi des comptoirs au cap Vert, à Boulombel, au cap de Monte, au Petit-Dieppe et à Paris.

Ce n'est qu'en 1380, qu'un navire expédié de nouveau de Rouen s'avança jusqu'au lieu d'où l'on a d'abord rapporté de l'or; il y arriva en décembre, trouva les habitants mieux disposés et revint à Dieppe, après un voyage de neuf mois.

L'année suivante, 1381, le 28 septembre, il partit de Dieppe trois navires. L'un s'arrêta au point où l'on avait déjà traité, et qu'on appelait la Mine, à cause de la grande quantité d'or qu'on y avait recueillie; l'autre alla jusqu'à Mouré; le troisième jusqu'à Akara. On envoya de nouveau trois navires en 1383, deux étaient chargés de matériaux de construction pour bâtir à Mina un comptoir, où l'on laissa dix à douze personnes; le troisième, contrarié dans ses opérations par les marées, revint avant les autres et fut réexpédié, pour ravitailler la Mina.

Cet établissement prospéra jusqu'en 1410. A cette époque désastreuse pour la France, les expéditions se ralentirent, puis cessèrent tout à fait (26).

delor, algorn de sen Lorens, qui es a x de agost, e fo en lany MCCCXLVI. — Cette expédition est confirmée par une autre carte contemporaine du catalan Macia de Villadestes de l'année 1457 (Tastu sur la carte catalane, notices et extraits, t. XIV). — Un manuscrit de la bibl. d'Usodimare, qui appartenait autrefois aux archives secrètes de Gênes, répète cette mention avec quelques variantes et explications. Recessit de ciuitate Majorigarum galleatia una Joannis Ferne catalani, in festo sancti Laurentii, quod est in decima die mensis augusti a. d. 1346, causa eundi ad riu Auri, et de ipsa galleatia nunquam postea aliquid novum habuerunt. Istud flumen de longitudine vocatur Vedamel (وادى ملا et fleuve plein); similiter vocatur riu Auri, quia in eo colligitur aurum de paiola· (G. Graeberg, annali di geografia edi statistica, t. II, p. 290). Voyez D'Avezac, notice, chap. 4, p. 21; Malte-Brun, XIX, p. 521.

(26) Un chirurgien allemand Samuel Braun de Basle, pendant le séjour de trois années, qu'il fit à la côte d'or, de 1617 à 1620, au fort Nassau, apprit par les récits des indigènes que les Français avaient jadis un établissement en Guinée. In dieser Festung (Nassau zu More), wie auch zu Accara, hab ich Leuth gesehen, welche 130 jahr alt worden. Die haben mir gesacht : dass die Mina, schon vor etlichen Jahren, von den Frantzosen, so dahin gehandlet, seye angefangen worden. Und die weil alle jahr 3 monat lang, ein solch Regenwetter mit hartem Wind (welchen wir Travada heissen

La navigation vénitienne n'offre pas de dates aussi positives : mais il n'est pas douteux qu'elle visitait les mers septentrionales. Les Génois, d'un autre côté, dominant sur la mer noire, établirent leur marine sur la mer caspienne (27).

La marine variée sur tant de mers, animait le dessin des cartes dans

entstehet, in massen viel Wahren zuschanden werden, haben sie an die Einwohner begert, dass sie mogten ein Magasin oder Packhauss bawen. Welches inen auch die Schwartzen, so mit inen wol zufrieden sind, gern verwilliget haben. Haben also ein zimlich grosse Packhauss gemacht, und die Wahren auf das Land gebracht. Also einen guten handel bekommen, besonders weil damalen die Einwohner dess Lands, das Gold, mit gewogen, sonder beym Augenmass verhandlet. Da nun den Portugalesern kund gethan worden, dass die Frantzosen guten handel bey den Schwartzen bekommen, haben sie dieselbigen ohnversehens überfallen, und dass Packhauss eyngenommen.... Haben also endlich auss diesem Kauffhauss, eine Capell gemacht, welches jezt garfest ist (Fünff Schiffarten, Sam. Brauns, p. 27, publiés à Frankfort en 1652, par les soins de Jean Theodore de Bry). — Le souvenir de cet ancien établissement se conservait en même temps en Normandie. Le père George Fournier, né à Caen (1595, mort 1652), rapporte ce qui suit : avant que les Portugais nous eussent enlevé la Mine, toutte la Guinée était remplie de nos colonies, qui portaient le nom des villes de France dont elles estoient sorties (hydrographie, p. 202, de l'édition 1643; et p. 154, de l'édit. 1667). — En attendant, sur le lieu même, les nouveaux possesseurs de la Mina, les Hollandais, qui savaient qu'un magasin y avait été bâti par les Portugais en l'année 1484, distinguèrent les murailles et les constructions du fort, antérieurement érigées par des Français : dit kasteel (van de Mijn) wort geoordeelt een zeer oudt gebouw te zijn, gelijk zulx de verschillende jaer-aentekeninge in verscheide plaetsen aenwijzen. Aen een vervallen batery, by de onzen voor eenige jaren weer opgemaekt, en de Franse batery genoemt (ter oorzake het een Fransch gebouwscheen en de Fransen, na der inwoonderen zeggen, voor de komste der Portugesen daer gehuistvest waren), vinden d' onzen de zijfertallen van't jaer dertien hondert, zonder de twee volgende letteren te kunnen bekennen (Olivier Dapper (mort en 1690), naukeurige beschrijvinge der afrikaensche gewesten, Amsterd. 1668, p. 439). — Le voyage de D'Elbée en 1669 et 1670, confirme cette observation. — Ce magasin français transformé en église et fortifié par les Portugais gardait encore en 1667, la trace de ses anciens maîtres : Villault de Bellefond, qui visita alors ces parages, l'atteste de la manière la plus précise : les Hollandais, dit-il, se servent aujourd'hui pour leurs prêches, de la même église que nous y baptismes... dans laquelle on remarque encore les armes de France. Ensuite il donne le récit détaillé des expéditions dieppoises exécutées entre 1364 et 1410, que nul n'avait publié avant lui, quoique on sût que la Guinée était remplie de colonies françaises, qui portaient le nom de villes de France, avant l'arrivée des Portugais. Ce récit se trouve compris dans la relation qu'il adressa à Colbert et qu'il fit imprimer en 1669 sous le titre de : remarques sur les costes d'Afrique et notamment sur la coste d'Or, pour justifier que les Français y ont esté longtemps auparavant les autres nations (pp. 5, 410-429). — Ce récit est répété par Estancelin, recherches sur les voyages et découvertes des navigateurs Normands en Afrique, pp. 7 à 14; et par Vitet, histoire des anciennes villes de France, t. II, pp. 1 à 36; (D'Avezac notice des découvertes dans l'océan atlantique, chap. 1 et 10, pp. 2-5; 73 84). — Comment s'est il fait, que des entreprises aussi suivies de 1364 se soient éclipsées et aient été ignorées des écrivains jusqu'en 1617; qu'elles aient échappé à la connaissance des marins génois; de manière qu'aucune carte n'a su rendre compte d'une acquisition aussi immense pour la géographie; que le baron normand Bethencourt dans son entreprise de 1402, ignore la navigation dieppoise et n'en fait aucune mention? Il faut avouer que des doutes pénibles chargent ce mystère, démesurément agrandi, ou complétement controuvé. On voit que c'est la prise en possession de la Mina par les Hollandais, qui éveille l'évènement oublié, ou l'inventé; les récits des nègres et la vue des murailles pouvaient contribuer à illusionner l'imagination. La relation de Villault de Bellefond, il faut le présumer, a du être puisée dans les registres de l'amirauté de Dieppe, détruits ensuite dans le bombardement de 1694. Mais le relateur n'indiquant point ses sources, a pu être séduit par quelque invention obscure, qui précédemment avait pu surprendre la confiance de Fournier. Ces doutes ne sauraient être levés que par des témoignages contemporains. Les registres de l'amirauté sont détruits, mais ce n'est point là exclusivement qu'on pourrait trouver des témoignages. D'autres archives existent, celles de Rouen, de particuliers, les rouennais participaient aux expéditions dieppoises qui étaient des expéditions faites par des particuliers. Des entreprises qui durèrent quarante ans ont dû laisser quelques indices dans les chartes de commerce : or, ivoire, malaguette, Afrique, Guinée, ne se trouvaient-elles pas quelque part dans les documents de cette époque? Le moindre témoignage contemporain, directe ou indirect, confirmerait tout ce qu'on a narré postérieurement. Il faut espérer qu'un jour toute incertitude sera levé à cet égard.

(27) Et encore voz di que la mer... est appelé la mer de Gleveshela (Gheluchelan, Geluchelan, Glebache, Geluche, Cechichelam, Ghelukelar, Geluchelaz, Ghebachela, Gieluche, Gelachalat : variantes du nom de la mer caspienne ou Ghilan des arabes et Khvalinskoïe des russes) et zire environ sept cent milles, et est longe de tous mer, ben doze jornee, et hi met de denz le flu d'Eufrautes et maites autres flus, et est tout environee de montagne et de terre : et novelement les marchians de Jene, najerent por cel mer, car il nont mis leingn où il najerent, et d'iluech vint la soie ke est apelle gelle : dit dans l'annee 1296 Marco Polo (chap. XXIII). — La version latine de ce passage est assez infidèle : et sciatis quod mare Cechichelam, girat octingenta miliaria, et est longe ab omni mare bene duodecim dietas. Et intrant ibi, multa magna flumina, inter quae, intrat fluvius Eufrates, unus de fluminibus paradisi deliciarum. Et veniunt mercatores de levante et navigant per illud mare : inde venit sericum quod vocatur ghelle (cap. 15).

La méthode de dresser les cartes géographiques par la rose des vents n'était pas nouvelle. Elle était connue et pratiquée dans l'antiquité (32). Lorsque la marine des Pisans, des Génois, des Vénitiens et d'autres, prit de la croissance, elle ne put se passer de cartes géographiques. Comme la carte rogérienne était continentale, elle ne pouvait satisfaire les pilotes. Elle a pu servir de base pour une mappemonde, mais les cartes nautiques, tant spéciales que générales, exigeant une autre opération, toute l'attention des cartographes se porta vers la direction des vents. Pour approvisionner les marins de cette espèce de cartes, ils organisèrent dans les villes maritimes des établissements géographiques, où l'on dessinait toutes sortes de cartes : ainsi il ne manquait pas de portulans ni aux pilotes majorcains, ni aux pilotes italiens (33).

Les arabes avaient leurs images figuratives et leurs cartes géographiques. De même les latins ayant leurs images et connaissant les méthodes de la construction des cartes géographiques, se donnaient la peine de les dessiner quand le besoin s'en faisait sentir. Chez les premiers c'étaient les astronomes, les géomètres, les savants géographes versés dans les mathématiques qui dressaient les cartes. Chez les latins, les dessinateurs qui savaient manier un compas, qui comprenaient les courses des marins et les itinéraires des voyageurs continentaux composaient ces cartes et avaient à cet effet des ateliers. Le fait est avéré par les monuments du XIVe siècle qui en sont sortis. Mais ils possédaient des ateliers avant cette époque, et bien antérieurement ils se livraient à l'art du dessin, du temps de Roger et même avant; ils étaient alors probablement moins nombreux qu'au XIVe siècle, et quelque peu moins avancés dans leur connaissance, mais ils n'étaient point privés d'instruction : ils élaboraient lentement ce que le XIVe siècle mit au jour; quoique l'on ne connaisse pas de monument de leur connaissance et de leur capacité, rien n'autorise à les accuser d'ignorance. Supposant même qu'ils négligaient totalement le dessin des cartes : les qualifier d'ignorants ce serait comme si un savant auteur taxait d'ignorant un homme instruit, parce qu'il ne serait pas auteur comme lui et n'ambitionnerait pas la célébrité d'écrivain. Les latins étaient assez bons dessinateurs, assez instruits pour dresser et dessiner les cartes géographiques, et certainement aussi capables que les arabes. Ils différaient seulement par la méthode et par les bases de leur construction (34).

(32) La construction des cartes géographiques basées sur la rose des vents était connue dans les temps les plus anciens, et pratiquée par les navigateurs. Telle fut la carte de Timosthénès. Elle servit de modèle à Eratosthénès, qui n'eut qu'à la copier pour l'usage de l'école alexandrine (voyez mes recherches de géogr. ancienne II, 30, 34-37, III, 42-57, tabula 12, 13, 34). Cette méthode se perpétua dans la pratique des navigateurs. Reprise au moyen âge elle porta à un haut degré la perfection de la composition des cartes maritimes. Elle était connue chez les arabes qui dressaient les roses de positions relativement à Kaaba (centre sacré).

(33) Qu'on ne dise pas que ce que j'avance ici est hasardeux : nous verrons leur produit.

(34) Il n'arrive que trop souvent, qu'au lieu de chercher et d'apprécier le savoir et les connaissances des siècles reculés, on sème sur eux avec profusion un blâme d'ignorance. On fesait grand bruit d'ignorance de l'intérieur, à cause qu'en 1095 les moines ignorants de Tournay ne connaissaient pas la situation de l'abbaye de Ferrieres. On comptait parmi les découvertes géographiques l'apostolat d'Otton de Bamberg en Poméranie, connue par son commerce, dont l'existence fut ébranlée par l'influence continuelle des Allemands et du christianisme. Les marchands de Brème, en 1157, furent comparés à Cabral, parce que la tempête les avait jetés sur les côtes d'un pays connu, dont ils ignoraient les rivages (Fergusson, Sprengel, Malte-Brun, etc.).

109. La carte rogérienne s'est perdue, mais la pratique de dessiner les cartes resta debout et la culture de la géographie fut animée d'abord exclusivement chez les italiens. Leur marine commerciale et guerroyante comprit l'utilité et la nécessité de cette connaissance. Elle seule stimulait suffisamment cette étude et lui donnait l'impulsion et la direction.

La carte des géographes siciliens, inspirée par la science ptolémeenne et la pratique arabe, s'était basée sur les longitudes et les latitudes géographiques, explorées, trouvées ou convenues, sur les bases mathématiques et scientifiques. Pour les pilotes italiens, cette parade scientifique, qui décorait le continent, devenait superflue et même nuisible; parce qu'elle indiquait de fausses proportions, ils renoncèrent aux chiffres des longitudes et latitudes, ils ne voulaient guère graduer leurs cartes : aussi je ne qualifierai pas de scientifique la culture qu'ils ont faite de la géographie, mais simplement de connaissance de la géographie, dans laquelle ils ont progressé et excellé à un haut point.

Les bons dessinateurs et les hommes instruits préparèrent, à l'usage des pilotes, les portulans annotés ou dessinés (35). Les soins du dessinateur se portèrent plus spécialement sur le contour, que sur la peinture; on s'évertuait à faire ressortir les promontoires, les ports, les rades, les points dangereux, bas-fonds, écueils; à tracer les golfes, les sinuosités des bords; à fixer les distances et la position relative avec une certaine exactitude. Les portulans annotés suppléaient le dessin par des renseignements qu'ils donnaient sur les conditions de la sécurité des ports et des mouillages, sur les moyens d'approvisionnement, sur la qualité de l'eau de rivières, de citernes où de sources, sur les dispositions des habitants des villes et des rivages; enfin de tout ce qui pouvait être utile au cabotage des marins.

Les marins dessinaient eux-mêmes, ou fournissaient des renseignements aux géographes dessinateurs, qualifiés de cosmographes (36). Ils se passaient d'astrolabe, généralement connu chez les arabes. Une longue expérience, une vue exercée, l'ombre, les astres, le soleil, la lune, l'étoile polaire rapportée aux gardes de la petite ourse, la vitesse de la navigation, la direction, les vents fixaient leurs notices et leurs conceptions. Vient enfin la boussole ou l'aiguille aimantée, dont l'attribution de la glorieuse découverte, vers 1300, à Flavio Gioïa, est mise en déroute par l'antique connaissance de la vertu de l'aimant et par l'heureux usage que depuis plus d'un siècle déjà en faisaient les pilotes italiens, qui ne pensaient guère à relater de qui et depuis quand ils tenaient ce mystérieux secret. Chez les arabes, l'aimant retirait les clous de leurs navires, chez les latins il était le plus fidèle guide des marins (37). Les portulans dessinés et peints furent construits

(35) Je ne sais pas pour quelle raison on refuserait le titre de portulan aux cartes littorales de l'époque qui reproduisaient les dénominations des portulans écrits. C'est juste comme les anciens itinéraria annotata et picta : les portulans annotés et peints.

(36) Qu'on ne m'accuse d'inadvertance à cause de la qualification prématurée de cosmographe, donnée aux dessinateurs des cartes du XIIe siècle. Je le fais à dessein : parce que je pense que cette qualification, inventée dans le courant du VIe siècle, ne discontinua point à honorer les dessinateurs versés, les géographes de profession. Je suis certain qu'un jour on en trouvera des preuves.

(37) La nave over Zonchi, che navegano questo mar (de l'Inde).... portano uno solo timon; le qual

sur ces bases. Ces portulans fournirent en grande partie des matériaux à la composition des cartes générales, des mappemondes, et donnaient à ces mappes un certain fondement d'exactitude et de perfectionnement.

110. De grands évènements sur le continent, ébranlèrent aussi les habitudes surannées de la géographie, la configuration de différents points de la mappemonde et de toute sa figure. Les distances de l'intérieur de l'Europe, réunies par les investigations rogériennes, dirigèrent longtemps les cosmographes. De nouveaux renseignements confirmèrent leurs chiffres ou provoquèrent des rectifications. Quant à l'intérieur de l'Afrique et de l'Asie, il était plus difficile aux cosmographes de toucher à la table ronde de Roger. Mais l'Asie ouvrit ses entrailles aux latins.

L'invasion de Mongoux dans le khalifat délabré, fit espérer aux chrétiens de gagner un allié aussi formidable à l'islamisme, que favorable à la religion de l'évangile. Les espérances diplomatiques et la propagande traversaient avec ardeur les routes percées par le commerce. Les légations des frères cordeliers, *Jean Plan de Carpine* l'italien-pérousin, et de son interprète *Benott* le Polonais, envoyés en 1245 par le pape à la grande horde; du dominicain *Simon de S. Quentin,* au commandant des armées tatars en Perse; du franciscain *Guillaume de Ruysbroek,* brabançon, envoyé en 1253 par le roi de France à la grande horde, apportaient consécutivement des relations importantes qui changeaient la nomenclature habituelle de la géographie latine (38). Tous les efforts diplomatiques de la cour de Rome étaient certainement illusoires. Les conquérants du khalifat aimaient mieux simuler leur conversion à l'islamisme, afin d'affermir leurs conquêtes. Mais la propagande chrétienne fit un progrès parmi les populations orientales, et les évêchés, fondés jusqu'au delà de l'Indus, soutenaient une communication lente avec l'Europe, animée beaucoup plus par l'activité commerciale.

Souvent le marchand, enrichi par ses expéditions, jaloux des connaissances qu'il avait acquises, se garda de découvrir ses perlustrations, rebutées par des récits de danger réel ou imaginaire. Son heureux retour, ses succès excitèrent cependant la curiosité et la cupidité des autres, qui s'enflammaient à braver le péril et à pénétrer le mystère. Les marchands vénitiens *Polo,* eurent l'audace de s'aventurer dans un voyage de vingt ans (1250-1270). De retour sains et saufs, ils repartirent pour une autre excursion de trois ans (1271-1275), à

navega senza bossolo, perche i portano uno astrologo, el qual sta in alto e separato, e con l'astrolobio in man, da ordene al navegar (légende de 1459 de fra Mauro, apud Zurla, num. 30). Fra Mauro qui le dit, et les Vénitiens de son temps, avaient de nouvelles et des renseignements très-positifs de la mer rouge et de celle de l'Inde. L'usage de la boussole chez les arabes est tardif. Les écrivains mahommédans, qui aiment à jaser sans fin et à se copier réciproquement, ne disent rien de la boussole ou de l'aiguille aimantée, qui fut connue chez les Chinois tout au plus tard dans le XIIIe siècle. Voyez ce qu'en dit le savant Reinaud dans son introd. à la géogra. d'Aboulf. p. 202, et à la fin du volume.

(38) Mathias Christian Sprengel, Geschichte der geographischen Entdekungen, Halle, 1792, capit. 25, 26. — Malte-Brun, précis de la géogr. livre 20. — La profonde et l'inappréciable notice sur les anciens voyages de Tartarie, par d'Avezac, dans le recueil de voyages et de mémoires, publié par la société géogr. Paris, 1839, t. IV, p. 399-602. — Le texte des voyages de Plan Carpin et de Ruysbroek, par Hacluyt, Ramusio, etc., en dernier lieu, par d'Avezac et Thomas Wright dans le IVme du recueil susmentionné.

laquelle prit part le jeune *Marco Polo*. Conduit au fond de l'Asie, il entra en 1274 au service de Koublaïkhan, ce qui lui fournit le moyen d'explorer la Chine, l'Inde, les îles. Quand il reparut en Europe en 1295, il s'engagea dans la malheureuse expédition qu'entreprit sa patrie contre les Génois. Grièvement blessé dans la bataille de Curzola, il tomba au pouvoir des vainqueurs. Pendant les quatre années de sa captivité à Gênes, il fit venir les matériaux qu'il avait rassemblés et dirigea la rédaction du récit de son voyage, exécutée par le pisan *Rustigiello;* les Génois d'abord, ensuite tous ceux qui prirent connaissance de sa narration, furent émerveillés. Du vivant de Marco Polo, en 1307, *Thibau de Cépoy* traduisit son ouvrage en français, et bientôt en 1320, *François Pipin*, bolonésan, en prépara une version latine (39). Marino Sanuto avait peu de connaissance de cette exploration de son compatriote, toute récente encore, du moins il en fit peu de cas : mais la partie plus rapprochée de l'Asie était assez connue des Italiens pour qu'il ait pû former ses idées sur l'intérêt qu'elle devait offrir aux puissances chrétiennes.

Marino Sanuto, 1320.

111. Marino Sanuto (ou Sanudo), dit Torsellus, vénitien de Rivoalti, s'étant passionné dès son enfance pour la cause des chrétiens de l'orient, fit jusqu'à cinq voyages dans la Palestine et visita l'Arménie roubénite, l'Egypte, les îles de Chypre et de Rhodes et les côtes adjacentes. A son retour, il composa, en 1306, l'ouvrage intitulé : *liber secretorum fidelium crucis*, où il expose ses connaissances de l'orient, l'état de ses régions et de l'Egypte, le commerce, et argumente sur la nécessité et les moyens d'y établir la domination chrétienne.

Il parcourut ensuite diverses contrées de l'occident, afin d'exciter le zèle des princes chrétiens et essayer de les déterminer à une nouvelle croisade. En 1321, il présenta son ouvrage au pape Jean XXII, et quelques années plus tard, au roi de France.

Cet ouvrage fut publié par Jacq Bongars (gesta dei per Francos, Hanau 1611). L'éditeur s'est servi de deux manuscrits, l'un de Paul Petau, l'autre de Scaliger, qui ne contenait que le troisième livre; il y a joint trois cartes, mais il n'a pu se procurer la quatrième qui représentait la mer méditerranée. Plusieurs bibliothèques possèdent les manuscrits de son ouvrage accompagnés des cartes. Le plus magnifique et le plus authentique est celui de della ricca, rinomatissima collezione dell'ab. Canonici. Placido Zurla en a donné une description (40). Une carte d'un manuscrit de Paris a été publiée par Santarem. La bibliothèque de Bourgogne possède deux copies manuscrites avec les cartes. Nous n'avons pas fait grand usage de la publication de Bongars, n'ayant pu que jeter momentanément un coup-d'œil sur ses cartes. Nous nous

(39) Sprengel, chap. 28. — Malte-Brun, livre 20. — Placido Zurla, di Marco Polo e degli altri viaggiatori veneziani, dissertationi, vol. I. — Le texte publié en dernier lieu par Roux, dans le 1er volume du recueil de voyages, publiés par la société géographique à Paris.

(40) Sulle antiche mappe idro-geografiche, lavorate in Venezia, commentario del p. ab. Placido Zurla; Venezia, 1818. — Le même commentaire inclus comme appendice dans le second volume de dissertazioni, p. 299-392.

référons souvent à la description de Zurla, et nous allons faire une longue analyse de trois copies de la mappemonde que nous avons sous les yeux, une du manuscrit de Paris, deux bruxelloises. Nous commençons par ces dernières.

112. Les deux codes de la bibliothèque de Bourgogne nos 9404 et 9347, sont de la même époque, du xve siècle ou plutôt; ils sont tous deux conformes dans les moindres détails. Les mêmes accessoires se trouvent dans le même ordre; les figures et les cartes ont aussi le caractère de l'identité; une notice sur le jeu d'échecs et les figures des échecs, sont les mêmes : de façon qu'il est nécessaire de conclure que les deux codes sont des copies du même original, ou qu'ils ont été copiés l'un sur l'autre. On y voit la même orthographe des noms propres, et les omissions du texte complétées par des renvois aux insertions marginales.

Quant au dessin des peintures, celui du no 9404, que nous désignerons par A, est plus fini, plus certain : le dessinateur comprenait ce qu'il fesait, ce qu'il achevait. Le dessin du no 9347, que nous désignerons par B, décèle beaucoup d'incertitude. Le dessinateur, en voulant donner plus d'élégance à son ouvrage, en amaigrit la composition. On voit qu'il a suivi son modèle sans le comprendre, d'où résultent des défauts et des fautes. Tantôt il oublie de crayonner une jambe, tantôt il confond les têtes. En changeant de couleur, il déborde par-ci par-là. Asservi à son modèle, on voit qu'il ne l'a pas bien discerné sur chaque point et que maintes fois il ne l'a pas même compris. Cela est plus sensible encore, lorsqu'il se permet de changer l'attitude. Cette différence dans les peintures des deux codes prouve l'habileté du dessinateur de A et le manque de talent et de bon sens de celui de B, et que si l'un des deux servit de modèle à l'autre, ce ne peut être A. Mais il est plus probable que chacun de ces codes fut indépendamment exécuté sur le même modèle, comme l'examen des cartes me le fait présumer.

Il y a dans l'un et l'autre code bruxellois quatre cartes géographiques. Une de la Palestine, une autre contenant les plans d'Antiochie et de Jérusalem, la troisième représente l'Égypte, la Syrie et le littoral jusqu'à Rhode, la quatrième est la mappemonde. Tout y est identique, couleur, pose et direction des inscriptions, pointes du littoral, courbure des traits. Mais l'exécution du B est plus facile, plus déliée, plus claire; celle du A est pénible, on y remarque beaucoup de maladresse malgré le soin. La Palestine est exécutée dans tous les deux de la même manière : à l'aide des lignes en carreau dense, tracées au crayon. Le A a omis le nom de *Nicopolis*, et son écriture est tremblante, embrouillée. Au reste, les omissions des épigraphes sont les mêmes dans chaque copie (voyez no 77 de notre atlas).

La carte de l'Égypte et du littoral de la mer de Syrie (voyez no 76 de l'atlas) est exécutée dans les deux codes, sans aucune marque directrice.

Le A jette ses traits au onde partout où la place se présente; le B les traîne avec circonspection. Ce dernier a reussi à bien tracer le littoral de Cilicie, de la Pamphylie, de la Lycie et de la Carie, mais il s'est égaré dans l'insertion des épigraphes : à la suite de quoi il déplace l'île

de Rhode avec les autres îles adjacentes. Ces îles et les épigraphes du littoral sont mieux placées dans le A (41).

113. La *mappemonde* du A, n° 9404, offre une copie dans laquelle le dessinateur n'a pas réussi à donner un dessin net et clair. D'abord, sur deux pages désunies, où chaque moitié de la carte devait être dessinée, il a tracé les lignes croisées partant des points cardinaux avec inexactitude et très-irrégulièrement; puis il a dessiné en contours et en couleurs, le continent, les îles, les mers, les rivières et les montagnes, guidé dans tout par les lignes mal croisées. Le dessin est très-grossier. Ensuite il se mit à placer les inscriptions et on ne sait dans quel but, probablement pour leur vider une place plus claire, l'infortuné dessinateur fit gratter, sur plusieurs points de la carte, les lignes croisées, les rivières, les bords de la mer où les inscriptions passaient ou touchaient (42). Aucune inscription n'a subi d'effacement semblable. Enfin, peu content de son ouvrage à demi détruit, il fit ressortir sur plusieurs points, avec le noir, les contours de la terre, et avec le rouge plusieurs traits de division : ainsi que maintes fois, le rouge donne la couleur aux montagnes et aux rivières.

Le copiste du B, n° 9347, copiant sur une échelle un peu plus grande, évita un semblable embrouillement. Cependant il serait difficile de dire s'il a suffisamment distingué les contours du modèle. Ce qui est évident c'est que, sans se guider par des lignes croisées, il copia à vue d'œil les deux parties de la carte enfoncée dans la reliure d'un volume, et que son œil n'a pas su mesurer la profondeur de l'enfoncement de la carte dans le dos du volume (43) : par conséquent, tout le diamètre, depuis Sera jusqu'à Gades, offre un raccourci qui affecte et exténue toute la méditerranée et tout le diaphragme ultérieur de l'Asie, jusqu'à Sera. Enfin, après avoir achevé son dessin, il a croisé au crayon les lignes des points cardinaux.

En raison de cette défiguration, le dessin grossier, plus ou moins

(41) Les deux cartes de la Palestine et de l'Egypte avec le littoral de la mer de Syrie, ont été publiées du manuscrit de Petau par Bongars (t. II, de gesta dei par Francos, Hanau 1611). Nous donnons dans notre atlas (n° 76, 77) du manuscrit bruxellois, celle de la Palestine très-diminuée ; de l'autre, le littoral de la mer de Syrie réduit seulement d'un tiers d'échelle. Nous les reproduisons pour donner un exemple des cartes spéciales de l'époque ; quoique leur exécution ne se recommande pas beaucoup. Il y en avait pourtant à cette époque d'une exécution supérieure. L'angle du littoral de l'Asie mineure et de la Syrie est excessivement ouvert, de façon qu'il n'y a pas moyen de soumettre cette carte à la graduation ; les autres, de meilleure exécution, cèdent à cette épreuve.

La carte dudit littoral porte le titre : de *terra Egypti* : mais l'Egypte, quoique occupant avec son Nil assez de place y est presque nue et n'offre qu'une ébauche vide de sens. Le Nil se prolonge formant successivement deux îles, une innommée, l'autre portant le nom de *castrum degise*, à l'orient duquel est *Kayrus*, *Babilonia* et *castrum in monte*. A l'occident du Nil il n'y a que trois bâtiments *abbatie in deserto versus occidens*, avec une marque de *collectio aquarum subter abbaciis ;* deux tours, *istas. II. turres fecit pharao in capite sollitudinis ;* et un pont, *hunc pontem fecit bendogdar, ad tranceundum quando flumen habundat ad fecundandam terram.* Enfin on y lit une note ou citation d'érudit *Honorius. Egyptus. c, uillarum et inclita in teba prouintia a tebe ciuitate dicta, quam catinus agenoris filius edificauit, huic adiacet maxima solitudo in qua olim conuersabatur monachorum multitudo.* Nous ajoutons qu'à la suite du mons Seyr, est *aqua marat*, et tout à côté un carré attaché à la chaîne orientale avec l'épigraphe *lex*, la chaîne de cette montagne est terminée par un bâtiment *ecclesiæ sancte margarite.* Au reste c'est *mecha* et l'Arabie avec les mers adjacentes en raccourci forcé. — Sanuto sacrifia dans son ouvrage un chapitre (II, IV, 25, pour donner la description du littoral de cette carte : ce qui se trouve à la p. 85, 88, de l'édit. Bongars. Voyez notre portulan général, 20, p. 15, 16.

(42) De semblables gratinures, se font remarquer sur sa carte de Palestine.

(43) Le même cas affecta, comme nous l'avons observé, la carte ronde d'Edrisi du manuscrit parisien d'asselin.

cependant, quoiqu'il ait la même circonférence que la mappemonde parisienne, change les proportions dans la configuration de la terre. Il la diminue en donnant plus d'espace entre la terre et la circonférence; la mer méditerranée est plus courte dans sa longueur et plus large dans sa largeur que celle de la mappemonde parisienne (45). La mer de Sara (Caspienne, est plus éloignée de l'Euxin, diminuée et d'une autre forme; les Pyrénées n'y sont pas marquées et le nord de l'Europe est modernisé : les figures du Danemark et de la Suède sont toutes différentes et de nouvelle invention.

La mer caspienne, du modèle des copies bruxelloises, est presque triangulaire et privée du fleuve Otil (Volga), et porte le triple nom de *mare caspis, yrcanum, de sara.* Celle de la mappemonde parisienne est carrée et est accompagnée d'une longue inscription, pleine d'abréviations, dont la lecture devient quelquefois presque impossible. Elle parle d'abord des appellations de la mer. *Istud dicitur mare de Sara, propter civitatem inqua imperator morat; quod dicitur et Caspium propte uicinitates ad montes Caspios; Gorgianie, eadem caussa.* Puis elle raconte le danger de la navigation. *In eo catet uorago, vades reddebant aquas inaccessibiles, gressus propter urinorum opturata sunt. In eo mari tumescit per paludem in omni anno et iam plures hoc antea gressi destructe fuerunt, tandem ut quis delectaret intrare innataret antea non absque multorum periculo.* Ensuite elle signale le concours des peuples et le voisinage sablonneux. *Hic et convenits in estiua gens de Sara usque Noga, cum ponit militiam. Supra eo mare est regio arenosa temishira*, enfin, *fl. Otil magnus patet. . al. . bat.* (46).

117. La plus forte et la plus frappante différence entre la mappemonde parisienne et le modèle des copies bruxelloises, se présente dans l'Europe et spécialement dans sa partie septentrionale. Dans sa formation entière elle donne dans le dit modèle plus d'embonpoint à l'Espagne, à la France, pousse l'Allemagne plus au nord des Alpes et rétrécit le continent au delà du Danube. *Scotia* est réuni à l'*Anglia* par un isthme et conserve avec *Ybernia*, la même position. A l'est, au delà de *Holsatia*, sur la péninsule on lit : *Datia, Jutia*, et sur le dernier coin des côtes prolongées nord-est *infideles Kareli.* Ici est attachée par un isthme une autre péninsule plus vaste, qui se prolonge vers l'occident au dessus du Danemark, vers la Scotia chargée des noms de *Noruegia, Skania, Gocia, Suecia, Finlatia, Alania.* Cette forme correspond avec la figure de la Skandinavie que donnaient certaines cartes des XVe et XIVe siècles (voyez le n° 97 de notre atlas).

La mappemonde parisienne, par ses nombreuses inscriptions, et par la construction des côtes et des îles de cette partie, prouve qu'elle avait soin de rendre d'une manière suffisante ses conceptions sur la mer baltique. On y voit une seule péninsule excessivement prolongée vers le nord. Près de *Olsatia*, dans sa gorge, on lit :

(45) Il est évident que les deux copies bruxelloises dérivant du même modèle enfoncé dans un volume n'ont pas su prendre la dimension de l'enfoncement, le B ne l'a pas sondé jusqu'au fond, le A se l'imagina plus profond qu'il ne l'était réellement.

(46) Je ne sais pas si j'ai réussi à débrouiller cette longue épigraphe : la mappemonde du code dell' ab. Canonici, à sa place offre suivant Zurla : *Caspis, Yrcanum, de Sara, planicies Mogan in qua Tartari hyemant.*

introitus datie, puis *datia* ou *dana*, ensuite *cpaia datia*, qu'il faut probablement lire *prouincia iucia datia* ou *primaria dacia*, la première danie; et vis-à-vis *cp cpsor*, c'est-à-dire, *provincia posterior iucie;* au delà vers l'est sont les îles. La plus grande est chargée d'une inscription double excessivement difficile à débrouiller. L'une donne le nom de l'île *Zcania di. iditusme f. ol dacie*, peut-être *Scania diuidit insule sunt orientales dacie.* L'autre dit *regio dacie freiditiana* peut-être, *super ei ditione.* Sur l'île suivante on lit : *in hoc mari est maxima copia alctiorum;* sur les deux petites : *Rina* (c'est Rugia ou Rana) et *Yslandia*, nom qui sur ce point figurait déjà dans plusieurs cartes précédentes.

Nous reviendrons encore sur ce point de la carte de Sanuto; en attendant, sans s'arrêter à de nombreuses déviations moins importantes du modèle des copies bruxelloises, nous allons examiner les épigraphes.

118. Comme les copies bruxelloises, la mappemonde parisienne est atteinte de quelques déplacements et oublis, parce qu'il est impossible de ne point rappeler à cette cause l'insertion mal placée de *Pamphilia*, de *Galatia.* Les oublis ou les négligences sont plus nombreuses, parce qu'on ne peut attribuer qu'à cette cause les différences des copies bruxelloises, que nous allons énumérer.

En Afrique, le modèle des copies bruxelloises avait toutes ces inscriptions qu'on voit sur la mappemonde parisienne. Mais il avait de plus, ce qui ne se trouve pas sur celle-ci : *Locacessim; regio inhabitabilis propter calorem; Habesse terra nigrorum; Nese; Chus; Haden; Bedoni; Zinc et imo Zinziber dicitur.*

Entre les îles, la mappemonde parisienne nomme les deux îles *Meric* et *Afatie* : mais elle a négligé de nommer l'île *Kis* que connaît le modèle des copies bruxelloises (47).

En Asie, à l'exception de la longue légende de la mer caspienne, du fleuve *Atol*, de la *Media* et de la *Mésopotamia*, ce modèle contient toutes les inscriptions de la mappemonde parisienne, étant chargé de beaucoup d'autres. En commençant par le nord : *regio inhabitabilis propter algorem; Alania; hic fuerunt inclusi Tartari; Carab terra destructa; castrum Gog et Magog; Sera; hic nascuntur elefantes* (dans l'Inde); *hic convenit multitudo Tartarorum* (dans le centre de l'Asie); *ad Tauris* (48); *Taurisium* (ou Taurus mons); *Armenia* (avec l'épithète) *magna; Persia* (répétée comme appellation plus générale (49), *terra eufrates* (vers l'embouchure de ce fleuve); *porta ferréa;* (les villes) *Trapesunda, Gerala* ou *Gerasa, Ascara, Sebaste; Baldac; Jérusalem;*

(47) Les deux îles entre l'Arabie et l'Afrique : Meric et Asfacia, restent innommées sur la carte dell' abb. Canonici; Zurla donne une autre lecture de quelques autres. Au lieu de Larice dicta Camar, il lit : *insula lince di camai;* au lieu de Celtales et Termelic, il a : *Jettales* et *Timelit.*

(48) Zurla y voit *P. Tauris* et au lieu de montes Sythie il lit : *montes Syriae.* — La carte du mscrit dell' abb. Canonici donne le nom du fl. *Gyon*, qu'on ne trouve pas dans nos copies. Voici ce qu'en dit Zurla : *finis Indiae.* Nell' interno poi verso l'occaso trovasi espresso *flu. Gyon*, nonche *Indus flu.* e tra questi due sta scritto *hic convenit multitudo Tartarorum*, nonche *hic elefantes pascuntur, India magna*, al occaso dell' Indo *India parva que et Ethiopia.*

(49) Nous apprenons par la carte de l'Egypte et du littoral de la mer Syriaque, que tout le pays jusqu'au fleuve Tigre, portait le nom de Syrie, et au delà du Tigre jusqu'à l'Inde était la Parthie. Il y est dit : *Partia extenditur ultra Tygrum usque ad Indum fluvium, ubi India terminatur et claudit intra se Asyriam.*

Cette notice respire comme la carte elle-même, l'érudition antique, qui n'avait jamais été oubliée et commençait à reprendre parmi les Italiens. La notice reproduit fidèlement les mots d'Isidore de Séville, des ravennates et des géographes antérieurs : elle divise les trois parties du monde en provinces, établies du temps de la domination romaine. En Afrique pas un seul nom moderne ne se mêle à la description. En Europe, toutes les appellations postérieures ou modernes sont subordonnées à l'ancienne division et accidentellement rattachées. La seule description de l'Asie offre en partie une esquisse double, ancienne et moderne. *Moderni aliter diuidunt*, et ce que la notice a dit de cette division moderne est à peine soulevée par quelque nom de la mappe *de mari et terra*, qui abonde en appellations modernes dans la seule Europe.

Que cette notice marginale soit une partie intégrante de la carte de Sanuto, on le voit, non-seulement par l'aveu qu'elle a faite elle-même à la fin, mais par la conformité totale et partielle qu'elle présente avec les copies des cartes, surtout avec la copie parisienne. La Médie, la Mésopotamie se trouvent sur celle-ci, tandis qu'elles sont passées sous silence par les copies bruxelloises; les Vandales de la notice répondent à l'appellation de la vistule *Vandalus*, qui ne se trouve que sur la copie parisienne. La notice dit : *moderni ponunt ubi Sitia regnum Catay* et la seule copie parisienne répète : *Sitia siue regnum Catay*. Elle seule nomme les pays de *Lacedemonia*, de *Barbarico*, dont on trouve l'explication dans la notice.

121. D'après ce long examen des copies de la carte de Sanuto et les recherches auxquelles je me suis livré sur l'état de leur original, il est temps d'analyser la connaissance géographique de la carte et les sources où elle a pu puiser.

Personne je pense ne contestera des connaissances géographiques à Marino Sanuto, s'il entreprend de dessiner les cartes ou de les faire dessiner pour l'usage des ignorants; que les cartes nautiques lui étaient certainement assez familières et qu'il était au courant des explorations des voyageurs. Cependant, la notice qui accompagne les copies et la carte elle-même reposent sur les anciens antécédents, c'est un écho de ce qui a été répété depuis les géographes ravennates par mille bouches. On se copiait par habitude et dans cette répétition infatigable on semait des nouveautés et on se perfectionnait. Les géographes de Sicile avec Edrisi marchant plus indépendants de préventions, ouvrirent la voie à ce progrès imposant et fournirent des matériaux qui ne cessaient d'alimenter l'exercice italien. Nous avons dit que la récolte abondante de leurs efforts ne pouvait être perdue et en analysant la carte de Sanuto nous rencontrons le tableau de leur conception, et les paroles qu'ils ont tracées sur leur carte ronde.

Le premier coup-d'œil peut convaincre que la mappemonde de

aliquas. Duc sunt autem Germanie, superior juxta septentrionalem oceanum, inferior circa Renum (d'Ailly, cap. 26) : copié mot à mot de ce que dit la cosmographie du manuscrit de Bruxelles de l'année 1119 (p. 45); copié textuellement de originum d'Isidor de Seville. — La notice en entier dérive de cette source : elle est importante autant qu'elle admet des passages et des appellations plus modernes.

Sanuto est calquée sur la carte rogérienne d'Edrisi. La moitié n'est qu'une simple imitation et copie. Toute l'Afrique, avec ses rivières, montagnes et villes marquées sans noms, pourrait être chargée d'épigraphes tirées de la description d'Edrisi et de ces cartes, dont il a fait la description, par exemple au delà de Zanguebar, inscrivez *Sofala* et les deux bourgs qui s'appellent suivant Edrisi (I, 8, p. 65) *Djentama* et *Dendema*, situés sur les bords de la mer et qui sont marqués sur la carte de Sanuto dans le lieu désigné. Toute l'Asie, depuis l'embouchure du Nil, au sud des montagnes qui montent dans le sens incliné vers nord-est, n'est qu'une reproduction de la carte édrisienne, ainsi que celle de Sanuto invente deux mers caspiennes, une rapprochée à l'Euxin de la nouvelle exploration, et l'autre édrisienne plus éloignée et retirée vers l'orient, conformément au dessin antérieur des géographes de Sicile. Les nouvelles explorations italiennes prenaient évidemment leur assiette sur la configuration édrisienne.

122. La notice parle d'une région *Lacedemonia*, qui s'étendait en Europe au midi du Danube, ayant ce fleuve au nord, *a septentrione flumen*, située entre la Mésie, les Apennins ou les Alpes, l'Istrie et la Germanie, dont *Gallia belgica* est une partie (53). Ce pays de Lacedemonia est nommé sur la mappemonde de la copie parisienne et c'est le nom donné par les géographes de Sicile aux pays montagneux depuis la mer adriatique jusqu'aux extrémités de Hemus qui touchent l'Euxin. De même la mappemonde parisienne avance l'épigraphe de Carinthie jusqu'aux sources du Danube et du Rhin, conformément à la description d'Edrisi. Les Tatares inclus par Alexandre-le-grand, Gog et Magog, sont des contes arabes qu'Edrisi fit connaître aux Italiens. Les Kareli avec l'épithète d'infidèles, sont les Kalovri madjous d'Edrisi. Mais les explorations récentes acquirent de nouveaux renseignements, tant pour l'Asie centrale, que pour le nord.

Les îles de la mer de l'Inde sont latinisées : à peine reconnaît-on quelque nom des écrivains arabes. Cependant elles se retrouvent en partie par la description d'Edrisi (I, 9, 10, 11, 6). Ainsi l'île *Kis* est certainement كيش Kaïs du golfe persique; *Meric* (Messireh sur la côte d'Arabie), مرتان *Mertan* d'Edrisi. *Celtalcs*, répond à كله Kelah, Kelat; *insula Piperis*, est une antique dénomination; *Nebula*, c'est السحاب el sahab, ou des nuages des arabes (Edrisi, I, 8, 10, p. 68, 91); *insula Siledpa Camar* des copies Bruxelloises est sans doute Seledіba, Serindib, Ceilan, vis-à-vis du cap Comorin et confondue avec كمر Komor des arabes. Les copies de Paris et d'abb. Canonici offrent à la place de Siledpa *Lince de Camar* et décèlent la même confusion de Ceilon Lanka avec Komor. En effet, la carte d'Egypte et de Syrie des codes bruxellois, donnant à cette île le nom de *Larice Comar*, fait croire qu'il y est réellement question de l'île

(53) Lacedemonia, habet ab oriente Messiam, ab euro Ystriam, ab affrico montes Apeninos, ab occasu Galliam belgicam, a septentrione flumen quod Galliam et Germaniam dinidit (à Lacedemonia).

Komor Malaï, dont la capitale portait le nom de Leirane (d'après Ibn Saïd). Mais Komor Malaï, sur la carte de Sanuto paraît être représentée plutôt par *Termelic*. *Esfacie* ou *Afacie* et *Asizia*, sont plus embarrassants pour la comparaison (54). Nous trouvons dans Edrisi (I, 7, p. 59) à côté de l'Afrique, parmi le groupe des îles Zaledji, une île qui porte le nom Andjebeh, dont la capitale أنفوجة Anfoudja répond assez à Esfacie. Il y a dans Edrisi (VII, 9), deux villes chinoises qui portent le nom de Asfiria, Askiria, Asfizia ou Asfira, etc. (55), qui ont pu engendrer le nom d'une île. Le nom d'Asizia répond aussi à عاشورا Aschoura d'Edrisi (I, 9). Quelle que soit l'incertitude qui règne sur certains points, toujours est-il indubitable que la mappemonde de Sanuto dérive de la table ronde rogérienne, et que la description d'Edrisi lui donne certaines explications.

123. Au centre de l'Asie, *Tarse*, *Turquesten*, *Sym*, *India superior Johannis presbyteri; hic stat magnus canis*, tout le *Cathay*, *Belia*, sont le fruit des investigations des voyageurs et des envoyés. C'est par des informations de Plano Carpini qu'on s'avait que *Cumania* s'étendait au-dessus de la mer caspienne jusqu'à un immense fleuve, dont il n'existe pas le pareil. C'est encore lui qui donna des notions sur la province russe *Susdalia*, inscrite *p. iradalia* dans la copie parisienne, et *p. uradalia* dans les copies bruxelloises (56).

On avait de nouveaux renseignements assez détaillés sur les côtes sud-est de la mer baltique. Les exploits précédents des Danois, stimulés par l'esprit des croisades, et le nouveau commerce des villes anséatiques, leur donnèrent quelque retentissement. On y marche, à partir de la gorge de Dana et de la Olsatia, par *Slavia* (Meklenburg), *Pomaria* ou Pomerania, qu'avoisine l'île (*Rina*, Rugia, Rana, Runa); traversant *Odra*, on rencontre *Toronum*, peut-être Thorn, construit par les chevaliers teutoniques en 1235, sur la Vistule, qui est appellée *Vandalus* sur la carte; au delà de Vandalus, on voit *Prucia* et les *pagani Letoni* (Litvaniens); *Kurland*, *Lintesunia* (Lindanissa, nom de Revel), ville agrandie par les Danois; *Riga*, construite vers 1163 par les Allemands, et les provinces *Liuonia*, *Varlant* (Virland, Vironia), *Estonia* enfin *Kireli* ou *Kareli infideles*. Cette suite est quelque peu dérangée par des transpositions et la situation en est déplacée, mais on voit que des renseignements commerciaux arrivèrent aux Italiens de ce point éloigné. On le voit encore par la notice qui, à la fin de la description des petites îles situées dans la méditerranée, s'exprime ainsi : *post has insulas... Circa partes Anglie, Ybernie et Scotie sunt multe insule, quarum nomina sunt ignota. Circa partes Datie et maxime in mari quod apud indigenas orientale vocatur, sunt valde multe bone insule et bene habitate, que regno Datie sunt subiecte. In partibus regnorum Suetie et Norvegie sunt quam plures insule subjecte regnis*

(54) Ptolémée place dans le golfe persique une île Affania, elle pourrait-être déplacée, comme cette autre Kis.

(55) Asfetira du ferganien Ibn Ketiri, Aspitra de Ptolémée (edit. Golii, p. 35, notre, p. 77).

(56) Regnum Georgie habet ab oriente magnum montem vocatum *Albzor*, ubi multe nationes habitant, dit la notice : c'est la montagne de Ghilan, Elbrous.

predictis. Norvège et Suède ne se trouvent pas nommées dans la copie parisienne, mais leur existence n'était pas inconnue aux géographes de Sicile, du temps d'Edrisi.

Je ne touche pas à quelques épigraphes de cette carte, trop obscures et inintelligibles pour moi, et j'appelle toute l'attention de mes lecteurs sur le progrès, que la connaissance géographique avait fait dans la construction des cartes, ce que décèle la mappemonde de Marino Sanuto.

124. Sanuto dit lui-même, *anno domini* 1321, *die* 24 *mensis septembribus, ego Marinus Sanudo dictus Torxellus de Venetiis, gratia dei preuia, introitum habui ad sanctissimum patrem nostrum dominum papam, cuius sanctitati, duos libros super terra recuperatione et conservatione fidelium presentaui. Quorum unus coopertus fuerat rubeo, alter vero de croceo. Eidem etiam presentaui quatuor mappas mundi : unam de mari mediterraneo; secundam de mari et terra; terciam de terra sancta; quartam vero de terra Egipti :* qu'en 1321, le 24 de septembre il présenta au pape les deux volumes reliés en rouge et jaune, contenant son ouvrage sur la récupération de la terre sainte et sur la conservation des fidèles; qu'en même temps, il lui présenta quatre mappes, dont une représentait la mer méditerranée, l'autre la mer et le continent, *de mari et terra,* la troisième la Palestine et la quatrième l'Egypte; j'ignore s'il y a des manuscrits de l'ouvrage de Sanuto, qui contiennent toutes ces cartes; le manuscrit de Paris, autant que je sache, dont se servit Bongars, et ceux de Bruxelles n'en ont que trois : la carte *de mari et terra,* et celles de Palestine et de l'Egypte, Cependant au dire de l'auteur, la carte de la mer méditerrané figurait au premier rang, comme si elle était essentielle et de prédilection. Pour nous, elle aurait été de la plus haute valeur. Elle avait sans doute été dessinée par des mains habiles avec exactitude et aurait pu nous fournir un moyen indubitable d'apprécier l'aptitude des Italiens dans la construction des cartes.

Privé de ce monument nous sommes réduits à recourir à la mappemonde ou, suivant la qualification qui lui a été donnée par Sanuto *de mari et terra,* dans laquelle, celle de la mer méditerranée se trouve réduite à une échelle assez petite et enclavée dans la masse des continents. Le soin que décèle la copie parisienne, nous garantit de l'exactitude de sa réduction.

Nous avons observé que les cartes italiennes furent nautiques, produits de courses des marins et même dessinées par des marins. La carte de la mer méditerranée était nautique parcequ'elle représentait une mer et avait été confectionnée par des marins. La mappemonde, qualifiée de la mappe *de mari et terra,* par son titre même donnant la préférence à la mer, doit être considérée comme nautique, comme œuvre des marins qui donnaient le plus de soin à la mer méditerranée. Nous pensons que cette mer mérite d'être confrontée avec la connaissance qu'on en a aujourd'hui.

Or, pour donner une carte comparative de la carte de cette époque avec celle d'aujourd'hui, nous extrayons cette mer méditerranée de la copie parisienne et nous la plaçons sur les positions littorales graduées

de la mer méditterranée, suivant les longitudes et les latitudes géographiques déterminées par nos géographes modernes. A cet effet, je me suis servi de la projection ptoléméenne arbitrairement modifiée. Dans l'examen de la composition des cartes postérieures, j'indiquerai les motifs de l'arbitraire : en attendant je ferai remarquer que dans une semblable épreuve on n'applique pas la carte à une projection déterminée, mais on cherche la projection qui résulte de sa composition. Aussi pour graduer la carte de Sanuto, afin de comprendre ses proportions et les situations de ses positions, j'ai tracé les parallèles au rayon de 165 à partir de l'équateur (voyez n° 75 de notre atlas).

Sur la carte de Sanuto graduée de cette façon, je place les positions d'après les longitudes et les latitudes actuellement déterminées, et je trouve dans le nombre d'une trentaine de positions, quelques déviations, mais le total, l'ensemble de la construction de la mer méditerranée, déploie une admirable conformité avec la connaissance actuelle, tant dans la latitude que dans la longitude, depuis Alexandrie jusqu'à Venise et Tana, depuis Ceuta jusqu'à Antiochie. Les proportions de toute la mer en sa largeur et sa longueur offrent une dimension bien reglée.

Le savant Jomard en examinant la belle peinture de la carte parmesane des frères Pizigani, faite à Venise en 1367, a admiré l'exactitude de certaines parties qui présentent un singulier contraste avec la grossière imperfection d'autres cartes contemporaines. Je pense que si la précision des parties des cartes bien dessinées de cette époque, est digne d'admiration, l'harmonie et l'exactitude dans l'ensemble de toutes ces parties en est plus méritoire encore, et je défie de trouver les compositions de Visconti, de Pizigani ou autres contemporains inférieures à celle de Sanuto. Qu'on veuille les prendre à la même épreuve (57).

125. Les cartes italiennes de cette époque et celle de Sanuto, étant nautiques et l'œuvre des mariniers, ceux-ci portaient tout leur soin à la configuration de la mer, à faire ressortir les promontoires, les golfes, les petites sinuosités des côtes. Par ce soin spécial, on comprend bien que la mer gagnait sur la terre, et l'entraînement aquatique se plaisait à soutenir le courant des fleuves élargis. Par cette disposition des constructeurs de cartes, les lacs, les petites îles et péninsules paraissent agrandis, gonflés : mais le gros de la terre du continent est aminci quelquefois très-sensiblement. Dans la carte de Sanuto, l'Italie, par la pression aquatique, perdit de son étendue convenable.

Nous avons aussi observé ce raccourci des accessoires qui était en usage dans le dessin, dans la peinture, dans la sculpture et qui s'était installé dans la composition des cartes libres de toute projection et sans échelle déterminée. Ce raccourci a lieu dans les cartes de Sanuto, et

(57) Mon ouvrage était sous presse lorsque on m'a communiqué la publication savante de M. Vivien de Saint-Martin, hist. des découvertes géographiques. Voici ce qu'il y dit des cartes que nous examinons et analysons : Quoique les marins dont elles sont l'ouvrage, n'eussent pas à leur disposition le secours si important des observations astronomiques pour en fixer les points principaux dans le sens des longitudes, elles n'en présentent pas moins un merveilleux degré d'exactitude... Elle est d'autant plus remarquable, que les cartes du dernier siècle... étaient tombées fort au-dessous de ce degré d'exactitude des cartes du treizième siècle (chap. 12, t. II, p. 404). Nous tâcherons d'expliquer cette chute remarquable.

sur celle de *de mari et terra*, il est très-harmonieux. Sur cette carte, en proportion de la mer méditerranée, l'Espagne, la France, l'Allemagne sont diminuées à la suite de la précision de la mer méditerranée et de ces connaissances de la mer baltique qu'on a voulu préciser. Mais sous une autre et moindre échelle, les formes de ces parties sont harmonieuses et admirables (58).

Par une semblable composition, les distances continentales serrées, cédaient à cette pression des constructeurs. Toute leur attention portée sur la mer centrale s'emparait de la moitié du diaphragme du cercle, pour y développer exactement ses dimensions, le reste extérieur fut tracé pour la plupart en raccourci dans de justes formes, suivant les conceptions conçues par l'expérience des navigateurs, ou par les relations des voyageurs. Sous ce rapport même la carte de Sanuto *de mari et terra* offre un progrès remarquable, parce que personne ne contestera, je pense, que l'Espagne, la France et l'Allemagne, malgré leur contraction, sont bien assises; l'Angleterre et l'Irlande y tiennent leur position relative au continent. Certainement il a fallu visiter et bien observer les côtes de ces pays pour tracer une semblable configuration, qui ne dérive d'aucune forme connue, arabe ou ptoléméenne : elle est l'œuvre des géographes, cosmographes du siècle.

126. J'ai rédigé mon analyse et mes observations précédentes avant de recourir à la description des cartes sanutines publiées par Placido Zurla en 1818. La mer méditerranée de la mappemonde *de mari et terra* se présentait naturellement comme réduction d'une carte spéciale de cette mer qui composait l'assemblage de plusieurs cartes attachées à ce livre de secretorum fidelium crucis. Cette carte spéciale n'a pas été publiée, mais elle existe, elle est enfouie dans le manuscrit della rinomatissima collezion dell' abb. Canonici; manuscrit contemporain de Sanuto, préparé probablement par l'auteur lui-même à quelque haute destination. Placido Zurla en donne une notice, et ce qu'il en dit surpasse toute idée qu'on a pu se former d'une carte qui est qualifiée de la première des quatre. Nous en extrayons ce qui est essentiel.

La carte de *mari mediterraneo* est composée de cinq feuilles ou cartes (59). La première contient la partie occidentale de l'Europe, commence de la Flandre, qui avance comme un tronc, commençant par le nom de *Flissa, Flislanda*. Vis-à-vis est *Inglitera* avec les seules épigraphes de *Notigales* et *Sanbetor*. A côté est tracée l'Irlande ayant à l'occident un grand golfe avec l'épigraphe *gulffo de issole* CCCLVIII *beate et fortunate*. On voit sur cette carte la France, l'Espagne et toute l'étendue de l'Afrique jusqu'à Tunis, et ses côtes occidentales étendues jusqu'à Saffi et Daman. Les côtes sont remplies de noms des pays litteraux, ornés de pavillons coloriés et d'armoiries; toute la carte est repassée par les rombs des vents.

(58) Un semblable raccourci de la partie secondaire est poussé à l'exès sur la carte de l'Egypte et de la Syrie, où le dessinateur a tracé l'Arabie et toutes les îles jusqu'à l'île nébuleuse.

(59) La prima di queste carte, le quali generalemente occupano ciascuna due intere pagine di fronte contiene una parte soltanto del gran periplo dei mari cognite a que' giorni che qui è distinto in cinque carte, mercate tutte al dissopra colla generale indicazione de mari mediterraneo, di mano più recenta, non però arbitraria, mentre lo stesso Sanuto etc. (Zurla, p. 10, 300).

La seconde contient toutes les côtes de l'Italie, les îles de la mer ionienne et la partie correspondante de l'Afrique au sud de l'Italie : *ed è da ammirarsi la bellezza della forma e contorni di questa, quale appunto nei posteriori portolani si ravvisa : mentre i geografi soltanto alla fine del sec.* XVI *cominciarono a ben disegnarla sulle loro carte* (60).

La troisième représente l'Asie mineure, la Mésopotamie, la Syrie, l'Arabie, l'Eygypte avec les mers rouge et perse, une portion de la mer indienne avec ses îles; les cours du Tigre et du Nil, les indications et le dessin des villes intérieures, des monts et des fleuves à couleur verdâtre, accompagnés de courtes épigraphes (61).

La quatrième contient le périple de l'archipel et les côtes africaines vis-à-vis de celui-ci.

La cinquième enfin offre le périple de la mer noire. Suit une figure d'astrolabe à plusieurs cercles concentriques avec les signes du zodiac, etc., et un compartiment carré inscrit les noms de ces signes, le tout de la belle configuration et de couleurs variées.

C'est l'atlas de Sanuto composé de 8 à 9 cartes générales, spéciales, portulanes, topographiques et de plans des villes, accompagné d'une courte esquisse de géographie. Zurla ne nous a pas averti si ces cinq cartes de la méditerranée sont de la même échelle, pouvant ainsi se coordonner et joindre dans un seul tableau; ou si elles sont des périples de portulans détachées de différentes échelles, à rebords irréguliers : toujours est-il certain pour nous, qu'elles ont servi à composer la méditerranée entière *della forma e contorni quale appunto nei posteriori* de l'époque de la renaissance des lettres.

Dessinateurs.

127. Marino Sanuto a pû savoir dessiner et connaître la méthode de la construction des cartes : mais comme il ne le dit pas lui-même, nous ne devons considérer les cartes de son atlas que comme des copies des cartes de l'époque et des cartes antérieures, qu'il a fait faire, afin de les attacher à son ouvrage, pour donner la lumière aux ignorants. Elles sont de l'école vénitienne, de la fabrique vénitienne. Cette école a pû fournir à cette époque beaucoup d'exemplaires copiés. Le doge Francesco Dandolo (1329-1339), suspendit alors dans la salle ducale une carte nouvellement exécutée (62). On ne peut pas contester le *primato* dans l'art du dessin géographique aux Vénitiens, dont la puissance, le commerce, les relations, l'activité, les possessions maritimes, la marine, surpassaient toutes les autres nations : mais on ne peut refuser une collaboration fructueuses à d'autres cités, surtout aux Génois, qui se distinguaient par leurs entreprises océaniques. Le petit atlas de 1318, de Pietro Visconte de Janua (le génois), est là pour

(60) Nous verrons comment ces belles formes se sont perdues et ne reparurent que vers la fin du XVIe siècle.

(61) Zurla prévient que cette carte est la même qui est publiée par Bongars comme quatrième qualifiée par Sanuto *de terra Egypti :* nous la donnons presque entière sous le titre de littora maris Syriaci.

(62) Correva l'anno 1339, quando questo principe, ... vene a morte efu sepellito nel monastero de' minori. Dicesi ch' in suo tempo, fossero fatte le nobilissime carte di cosmografia, che tuttavia sono e si vedono se bene dopo rinnovate, e risarcite nella sala ducale (Paolo Morosini, istoria di Venezia, 1637, p. 233).

attester qu'à Gênes existait une fabrique de cartes non moins active : *Petrus Visconte de Janua fecit istas tabulas, anno domini* MCCCXVIII, dit une note de cet atlas (63). La carte castillane de 1346 n'est pas trop postérieure (64). Le portulan médicéen de l'année 1351 est un grand atlas, grand-folio, composé de huit cartes doubles sur parchemin (65).

Nulle part il ne manquait de dessinateurs plus ou moins exercés. Partout on copiait les cartes géographiques, il n'y avait à cet égard ni secret d'état, ni privilége, ni monopole quelconque, ni propriété intellectuelle, ni brevet d'invention : on dessinait, on copiait. Sanuto fit préparer plusieurs copies de son atlas et l'exposa à Rome, à Paris, à Bruges. Les italiens excellaient dans l'exécution, les Espagnols ne leur étaient pas inférieurs, et le produit partait de la même source. On se communiquait, on se recherchait mutuellement. L'école de Venise avait la connaissance de ce qu'on avait consigné en Sicile : tout le monde connaissait les récits de Marco Polo et pouvait avoir sous les yeux les cartes de la fabrique vénitienne. Plusieurs noms de dessinateurs de cartes de toutes les nations sont connus ; mais, à mon avis, on peut avec plus de certitude les considérer comme copistes que leur attribuer une composition nouvelle. Peut-être un jour aura-t-on le bonheur d'exhumer quelque auteur. Mais dans l'état actuel des connaissances : comme les copistes et l'auteur de l'atlas de Sanuto nous sont cachés, de même on n'a aucun droit de qualifier d'auteurs ceux qui ne s'appellent pas compositeurs eux-mêmes. Visconti, Marcus ne sont ni auteurs, ni compositeurs. Ils ont signé la date de l'exécution de leur copie comme font ordinairement les copistes. Et ceux qui composaient, comme Pizigani, avaient devant eux des compositions, des matériaux possédés aussi par les autres. Car les compositions ne s'improvisent point, elles ne se décèlent pas dans le XIVe siècle, comme invention récente d'un seul, l'art n'était pas nouveau. Les véritables auteurs de ces cartes, sont ces laborieux cosmographes, qualifiés d'ignorants, dont on ignore les noms, et qui travaillaient dans l'obscurité du siècle précédent ; le XIVe siècle nous ouvre l'abondante moisson de leurs labeurs.

PIZIGANI, 1367.

128. La grande carte de 1367, des deux vénitiens FRANÇOIS et DOMINIQUE PIZIGANI, est certainement de l'école de la fabrique vénitienne. Objet d'admiration. La dimension de la carte n'a pas moins de 138 cent^m^ sur 92 (4 pieds 1/4 sur 3 moins 2 pouces). Les huits vents principaux sont figurés et accompagnés de légendes comme beaucoup d'autres figures. De leurs huit points, sont tirées les lignes à l'usage des marins. On voit en outre de petits traits accompagnés de points disséminés en guise d'échelle sur différentes directions de vents. Les

(63) L'atlas hydrographique de Visconte 8e est d'une petite échelle. Il est conservé dans la bibliothèque de Vienne en Autriche. La copie se trouve depuis plusieurs années à Paris.

(64) Mss de la bibl. nat. de Paris, n° 6816 (Malte-Brun, géogr. de l'édit. de Huot, livre XX, p. 521).

(65) Baldelli Boni del portolano mediceo e delle scoperte dei Genovesi nell' Atlantico, inseré dans son storia del milione, p. 153-172. — La huitième carte de cet atlas offre un calendrier lunaire perpétuel, avec divers exemples qui tous se rapportent à l'année 1351, (D'Avezac, notice des découvertes dans l'océan atlantique, chap. 5, p. 32, 33).

pavillons des Vénitiens, Génois, Catalans, Portugais, etc., sont placés aux lieux de leurs domination et dans les mers que sillonnaient leurs vaisseaux. Les écritures sont nombreuses, variées, d'une grande délicatesse, heureusement, presque toujours lisibles, en latin quelque fois peu intelligent. Per tacere di quanto spetta al Europa, la quale giusta i limiti di que'giorni si stendo fino al Irlanda : l'exactitude de certaines parties présente un singulier contraste avec la grossière imperfection d'autres cartes contemporaines (66), sur lesquelles on a voulu juger la connaissance géographique de l'époque et mesurer l'ignorance des siècles.

La carte porte à son extrémité orientale la note suivante : MCCCLXVII *hoc opus compoxuit franciscus pizigano venetiarum et dominicus pizigano in venexia meffecit Marcus a die* XII *decembris*. Le dessinateur était un certain Marcus, et les compositeurs deux Pizigani vénitiens (67). Les compositeurs surveillaient et dirigeaient leur dessinateur et peintre : mais ils savaient dessiner eux-mêmes et certes, les Pizigani ne se sont pas bornés à composer une carte unique. Dans un code de l'abbaie de S. Michel de Murano se trouve, sur une petite feuille, le tableau des côtes de la méditerranée et deux autres tableaux peints de chiffres et de figures astronomiques et relatives à la sphère ; le premier tableau offre l'épigraphe suivante : MCCCLXXIII *adi* VIII *du zugno Francesco Pizigano viniziano in veniexia mefece* (68). Nous n'avons pas été assez heureux pour avoir à notre examen ces précieux monuments, mais nous ne négligerons pas d'utiliser quelque fragment de leur description (69). Le même XIVe siècle a vu paraître un manuscrit du libro da navegar per mi *Antonio Liprando*, qui contient plusieurs portulans de différente grandeur (70).

Ce sont de beaux monuments qui par leur exécution, leur peinture, leur scrupuleuse exactitude et la précision des détails, ont conquis l'admiration de savants géographes. Tous sont le produit de l'Italie. Inspirés par l'influence des arabes, des byzantins, des franks, les Italiens cultivaient les connaissances humaines, la poésie, la philosophie, les sciences. Acceptant l'initiative des autres, ils avançaient, créaient leur goût, leur méthode, leurs idées et façon, et bientôt initiaient les initiateurs eux-mêmes dans le mystère des sciences. Les connaissances géographiques, à dater des efforts rogériens et de la composition des cartes, étaient du nombre des connaissances qui se communiquaient de l'Italie à la chrétienté et la péninsule pyrenéenne se mit en première ligne pour suivre la marche des navigateurs et des cartographes italiens.

(66) La carte des Pizigani passa des mains de Girolamo Zanetti dans celles de P. Paciaudi, ensuite à la bibl. de Parme où elle est conservée. La bibl. de Paris s'en est procuré une copie en 1865.—Zanetti dell' origine di alcune arti principali appresso i Viniziani 1758 en a donné une description ; dont on a un extrait par Zurla, sulle antiche mappe idro-geographiche cap. 7-10.

(67) Voici la conjecture de Formaleoni, sur le modèle qui a pu servir à la composition de Pizigani. Constantinople porte une couronne et un double pavillon, dont un aux cinq croix, l'autre au lion ailé. Formaleoni conclut que le modèle fut dessiné immédiatement après la prise de Constantinople par les croisés en 1202. — Une lutte s'est engagée sur l'ancienneté de la carte des Pizigani entre P. Megnini et Angelo Pezzana.

(68) Voyez la note du chap. 10, sulla antique mappe idro-geographiche, de Zurla.

(69) Voyez ci-dessous chap. 117-119.

(70) Zurla, ibidem.

CARTE CATALANE 1375-1378.

129. La splandeur à laquelle les Catalans s'étaient élevés sous leurs comtes, dont le dernier, Raimond V, monta sur le trône d'Aragon, s'accrut encore en 1230 et 1231 par la conquête que le roi Jacq fit de l'île de Majorque et du royaume de Valence sur les Maures. Toutes les entreprises royales augmentaient la renommée des Catalans. Ils passaient pour les plus éclairés de la péninsule; leurs courses commerciales et militaires dans un grand nombre de ports des mers noire et méditerranée, ouvrirent une vaste connaissance de toutes les parties du monde dont elles étaient entourées. Ils avaient, bien avant 1286, leurs cartes marines, et se servaient des instruments d'astronomie nautique propres à trouver sur mer l'heure de la nuit par les étoiles. Depuis l'an 1303, ils succédèrent aux Génois dans la domination du vaste et faible empire grec et sous leur amiral Roger de Flor, soutinrent les guerres contre les Turks de ce pays. Majorque, depuis la conquête avait formé un royaume à part. Elle participait à l'activité entreprenante des Catalans en 1315. L'infant Ferdinand (mort en 1316) se fit nommer à Clarenza souverain de la Morée. Le roi de Majorque Jacq III, épousa en 1362, la reine de Naples et pensait à des découvertes de pays éloignés pour étendre la navigation et le commerce. Les Majorquins avaient de fréquentes relations avec l'Afrique, faisaient des courses vers l'océan et les îles appelées Canaries et autres. C'est dans l'océan que les investigations majorquines allaient faire de malheureuses expéditions (71); c'est là que se dirigeait vers le fleuve d'or, l'expédition de Jacq Ferer, dans l'année 1346 (72).

Par cette disposition, les Catalans et les Majorquins, s'ils n'étaient pas supérieurs aux Italiens, leur étaient égaux dans la marine et la connaissance géographique. Ils avaient d'autant plus besoin de cartes marines, d'autant plus que les ordonnances royales d'Aragon, prescrivirent, dès l'année 1359, que chaque galère devait avoir non-seulement une mais deux cartes marines. Dans la navigation, dans la composition de leurs portulans, de leurs cartes marines, de leurs mappemondes, ils suivaient la même méthode des vents et de la boussole que les Italiens. Leur boussole était italienne et portait les noms italiens des vents, quoique leur propre idiome et l'idiome provinçal, variassent tous deux.

Le roi de France Charles V, le sage, était curieux de connaître le monde, lequel depuis plus d'un siècle fatiguait la curiosité croissante des Italiens et des Espagnols. La rondelle surmontée de paradis, qu'on voit dans la chron. de S. Denis (n° 71 de l'atlas), devenait une image suspecte: il désirait avoir quelque chose de mieux, de plus positif dans sa bibliothèque. Il s'adressa donc à l'école catalane, aux cosmographes catalans, pour en avoir une mappe bien exécutée. La demande pouvait avoir lieu vers 1375, parceque la composition de la mappemonde s'arrête dans ses prolégomènes à cette année. On y lit : sachez comme chose certaine

(71) Tastu et Buchon dans la geogr. de Malte-Brun, livre XIX, p. 523, de l'édit. de Huot.
(72) Voyez le coin de notre copie de la carte catalane et la note.

que le nombre d'or de l'an 1375 court en VIII, une fois arrivé au janvier, nous laisserons VIII et nous prendrons IX, qui est le nombre d'or de toute cette année 1376 (73).

Ceci prouve que la composition avait lieu en 1375, mais la copie, le dessin n'a été fait que trois années plus tard en 1378, probablement mis à exécution à la suite de la demande qui arrivait en 1378. Voici les indications qu'en donne la carte elle-même.

Dans l'année de la composition 1375, mourut Jacq III roi de Majorque, en conséquence cette île était réunie au royaume d'Aragon : or, le dessinateur couvrit le sol de Majorque de pals d'aragon et écartela son pavillon d'Aragon et de Valence (74).

Rome et Avignon sont dépourvus de pavillons. Cette privation des deux capitales du chef de la chrétienté est significative. La seule vacance ordinairement de courte durée ne pouvait pas l'occasionner : un autre évènement plus grave a dû en être la cause. Le pape Grégoire XI arrivé d'Avignon à Rome le 17 janvier 1377, mourut dans cette dernière ville le 28 mars 1378. L'élection d'Urbain VI, son successeur, eut lieu à Rome le 18 avril 1378. Les mécontents, après un certain délai, élurent, le 20 septembre 1378, à Fundi, Clément VII qui prit possession d'Avignon; le schisme se déclara alors et commença à déchirer la chrétienté. C'est donc l'évènement qui a pu priver de pavillons les deux capitales des papes. Le roi d'Aragon et de Majorque Pierre IV, ne se déclara ni pour l'un ni pour l'autre, et le choix ne convenait pas au dessinateur catalan. Avignon et Rome sont par conséquent privés de pavillon et il est présumable, que cette copie de la composition de l'année 1375, n'a été commencée et exécutée que vers la fin de l'année 1378, au plus tôt, ou dans une des années suivantes (74).

Cette privation du pavillon des deux capitales du chef de la chrétienté, a lieu sur les dernières cartes, 5me et 6me de l'atlas. A la suite de quoi le dessinateur ayant marqué sur la première planche de prolégomènes, à l'interruption de la vignette de la bande circulaire, l'année MCCCLXXVI, ajoute à la seconde petite bande les trois indications LXXV, VI, VII, des années 1375, 1376, 1377, postérieures à la composition de la carte dont il exécutait la copie.

130. L'atlas se trouvait à Louvre à la chambre par bas vers 1380. On le voit dans l'indication faite en 1383 par Giles Mallet, gardien de la bibliothèque; après sa mort il est signalé dans un autre inventaire de 1411; il en est de même dans les années 1415, 1323, 1425, et il se trouve actuellement compris sous le n° 6846 ancien fonds.

Bien que son existence continue soit aujourd'hui aussi clairement dépistée, il restait cependant comme un reclus dans une oubliette pendant

(73) L'année courante 1375, est répétée plusieurs fois : sapiats que en lany 1375 corra lauro nomero en VIII .... quest ayn de 1375... e sapiat de sert que layn 1375 corre lauro nomre en VIII, fins que sarem al primor dia de janer e lexarem VIII e pandrem VIIII pertot a quel ayn de 1376.

(74) La pose des pals d'aragon est singulière.

(75) Tastu semble faire peu de cas des pavillons pour la détermination de l'époque des cartes; cependant il tire de cette source des conclusions décisives pour l'atlas catalan. Au fond nous avons suivi sa remarque, présumant toutefois une double rédaction de l'atlas : l'une de l'année 1375, l'autre postérieure à l'année 1378.

430 ans. Observé et examiné pour la première fois par Walckenaer vers 1804 (76), il ne fut retiré de sa cachette et publié que quarante ans plus tard par Buchon et Tastu, et il doit reparaître dans la grande publication des monuments géographiques (77).

Buchon et Tastu en rendant public le fac-simile de l'atlas catalan, exécuté au moyen de la lithographie, l'ont pourvu d'une notice de la version des légendes, et de l'impression de toute la nomenclature des lieux, expliqués ou collationnés avec les dénominations des anciennes cartes, c'est-à-dire de celles du XVIe et XVIIe siècle. A vrai dire, le collationnement de ces cartes anciennes avec une carte plus ancienne encore, n'offre que des variantes pour retrouver et déterminer avec plus de facilité les positions sur une carte moderne. C'est surtout les côtes d'Afrique, de la mer noire, de l'archipel, qui avaient besoin de cette confrontation, partout enfin, où la dénomination nouvelle remplaça ou défigura la nomenclature ancienne. Dans l'intérieur de l'Afrique et surtout en Asie, quantité de lieux sont répétés sans explication. Aussi il n'y a rien d'étonnant quand dans la masse des expliqués on remarque quelques interprétations hasardeuses ou qui demandent des rectifications (78).

131. L'atlas se compose de six tableaux en parchemin vélin, collés sur bois, peints en couleurs or et argent et renfermés en un seul volume à reliure ancienne. Chaque tableau a 23 pouces de hauteur sur 18 de largeur; ils se replient dans leur largeur en deux feuilles, chacune de 9 pouces de large. Les deux premiers tableaux contiennent un traité de cosmographie et d'astrologie en guise de prolégomène à quatre autres qui composent la mappemonde. Tout le long des replis des tableaux, le dessin et l'écriture sont plus ou moins affaiblis et endommagées (79).

(76) Voici comment Tastu signale cette première indication de son existence : Walckenaer, dit-il, fut le premier qui mentionna l'existence de l'atlas catalan de 1375. — 1° Dans sa traduction de Pinkerton 1804, 6 vol. et atlas, t. III, p. 398, 399, IV, p. 364, 361, 334 ; — 2° dans les annales des voyages, 1809, p. 211 (voyez la lettre de Malte-Brun à ce sujet, et celle de Graeberg à Malte-Brun sur les mss. d'Usodimare) ; — 3° dans ses recherches géogr. sur l'intérieur de l'Afrique, 1819, 8°, p. 18, 19 ; — 4° dans sa dissertation sur les voyages des frères Zeni (annales de voyages 1827). — Placido Zurla, Angelo Pezzana, Gio Batt, Baldelli Boni et Malte Brun répétaient les conclusions de Walckenaer.

(77) Tastu, observant avec une noble émotion cet oubli d'un monument aussi précieux, n'a pas réfléchi qu'il en rendit la publication presque inaccessible à bien de monde, en la reléguant dans le XIVe volume d'une collection volumineuse in-4°. — Résidant dans une capitale, je l'eus... pour quelques jours... (dépêchez-vous !) — Il est à regretter que toutes ces publications des monuments et des sources historiques, d'un prix élevé par leur nature, soient ordinairement excessivement renchéries par leur insertion dans des recueils énormes, par le peu d'exemplaires qu'on en tire, par le grand format et le luxe, par des exigences et des spéculations mal entendues. En général, ces publications ne sont accessibles qu'aux gens opulents. Comment un laborieux indigent pourrait-il aborder Rubriquis, Edrisi, Marc Polo, Aboulféda, Santarem et tant d'autres ouvrages côtés par 50 et centaines de francs ? Au lieu de populariser les connaissances, on élève des barrières insurmontables aux curieux qui veulent s'instruire ou élaborer quelque branche de connaissances humaines. J'ai vu tomber ces publications des mains de gens qui, l'œil mouillé, se détournaient des monuments qui les intéressaient A ces plaintes, à ces émotions on répond : chacun peut trouver ces ouvrages dans une bibliothèque bien approvisionnée. Oh ! quelle jactance ! quelle dérision !

(78) Nous avons remarqué que la lecture des noms est quelquefois en désaccord avec le fac-simile. Par exemple, au lieu de Chanfuy je trouve dans le fac-similé Chayansu ; Cimirey se laisse mieux lire ciuit rey; Godansse, Godansse (Gdansk, Dantzik et pas Gœttingue, qui est loin de la Baltique) ; ins. Cria, Eria ; Goppardia, Boppardia ; San d'araicus de Silves en Espagne, est San Dominicus de Silves ; insula de Sante, insule déserte, etc. Plusieurs épigraphes du fac-similé se laissent lire plus régulièrement que ne le fait présumer l'interprétation imprimée. (Voyez notre portulan.) — Je signale ces inadvertances et ces bévues parce qu'ils se trouvent dans la publication : mais je dois disculper l'éditeur Tastu, dont les soins éclairés firent disparaître de la publication une énorme quantité d'autres.

(79) Je prends sous ma responsabilité la lecture et l'interprétation de ce passage presque entière-

Dans son traité de cosmographie et d'astrologie, le cosmographe catalan parle d'abord de l'univers et le compare à un œuf; puis de la création qu'on peut s'imaginer de cinq manières; ensuite des quatre éléments. Il explique la forme, la position et l'intérieur du globe terrestre. Le grand cercle de la terre est de 180000 stades, c'est-à-dire vingt mille cinquante deux milles (80). C'est par l'entremise des arabes qu'il savait le nombre de stades inusités, nombre puisé dans les relations ptoléméennes. Les 20052 milles donneraient 9 (8,97) stades à un mille et 55,7 milles à un degré. L'origine d'une semblable supputation serait introuvable si l'on n'admettait pas une erreur du cosmographe ou de son dessinateur. Il semble qu'au lieu de 20052 on donnait 20520 milles à la circonférence de la terre. Ce nombre donnerait $8^{132}/_{171}$ $(^2/_3)$ de stades à un mille, 57 milles à un degré ou 19 parasanges, grandeur communiquée par les arabes.

Le cosmographe fait ensuite une courte et incomplète revue des trois parties de la zône ou du cercle de l'habitable, c'est-à-dire de l'Asie, de l'Europe et de l'Afrique (81). Il y reproduit quelques passages et étymologies d'Isidore de Séville, plus d'une fois nommé dans cet atlas. Il touche spécialement l'Italie, le Chypre, la Sicile et l'intérieur de l'Europe. Tout ce qu'y est, vient de la géographie ancienne romaine, modernisée par le langage catalan.

Voici ce que dit ce passage purement géographique. — La zône ou le cercle habitable que nous occupons ou que nous supposons se divise en trois parties. L'une est l'Asie, l'autre l'Europe et l'autre l'Afrique. L'Asie est septentrionale ou nord; l'Afrique s'étend du midi à l'occident et comprend toute la côte de Barbarie.

L'Italie vient ensuite, qui autrefois s'appelait Grèce, puis Saturnia, puis .... Latium.... ensuite elle fut appelée Ausonia et prit enfin le nom d'Italie (cf. Isidori originum XIV, p. 190 édit. Paris, 1601).... commence au pied des montagnes appelées Alpes, qui ont leur penchant du côté de la Lombardie et se terminent dans la mer Tyrrhenienne. Dans ce pays se trouve la ville de Rome qui a pris son nom de Romulus, roi, qui édifia antiquement. On bâtissait les villes en leur donnant la forme de grands animaux ou bêtes sauvages, voilà pourquoi Rome a la forme du lion dominateur de cent bêtes. Cette Rome est la capitale de toutes les villes. Tous ses édifices sont faits de brique et de tuile, voilà pourquoi elle est appelée Laternis, ce qui veut dire faite de briques. Brindes a la forme d'un cerf; Carthage a la forme d'un bœuf; Troie, prit la forme d'un cheval.

L'Afrique prit son nom d'Afer, un des bâtards d'Abraham. Elle est du côté de l'orient au sud-ouest du fleuve Indus et s'étendant vers le midi, s'en va vers l'occident.

Ile signifie endroit situé dans l'eau salée (Isidor, orig. p. 192). — Chypre se trouve dans la mer méditerranée en face de la Syrie; elle a

ment effacé aujourd'hui, dit l'estimable éditeur de l'atlas catalan, et que j'ai cru pouvoir lire il y a quelques années (notices et extraits de la biblioth., t. XIV, p. 11). Il n'y a pas de doute, chaque jour le temps fait de nouveaux ravages dans ces monuments et la multiplication de leurs copies marche à pas de tortue, s'ajourne, éprouve des peines inouïes, des obstacles incroyables.

(80) Emperò laredonea de la terra es mesurada per CLXXX millers de stadis, los quals son XX millia LII milles.

(81) La zona o cercle habitabile, laqual per nos es tenguda e pensada se departeis en III parts.

tiré son nom d'une ville appelée Ciper, qui se trouve dans la dite île. Elle est encore appelée Centapole, parce qu'elle renferme cent villes. Elle est située vis-à-vis la mer Libyenne appelée Adriatique. — Ensuite vient la Sicile, nommée d'abord Sicania et située de la même manière. Elle s'appelait aussi Trinacria, des trois monts qui s'y trouvent. Dans cette île est le mont Etna, où le soufre brûle en tout temps.

La mer rouge sort de la grande mer et prend cette couleur rose de la terre, qui est presque toute vermeille et vicie tous ses rivages (Isidor, orig. p. 181).

La mer est appelée mer, parce qu'elle est amère. Elle passe secrètement à les veines de la terre, y dépose son amertume et sort ensuite travers douce par les sources, après quoi elle reprend sa nature.

L'Europe a pris son nom d'Europus, roi, ou d'Europa, fille d'Agenor. Dans cette partie du monde, vers le nord, sont les monts Ryphées et le fleuve Tanaïs, qui doit son nom au roi Tanaïs. Là sont aussi les grands dépôts de la grande mer, qui se réunissent près de la ville de Theodosium (Cafa) au fleuve Tanaïs; et celle-ci est située au-dessous du Tanaïs et s'étend jusqu'au Danube.

Dans cette partie se trouvent les provinces d'Alania, de Dacia et de Gothie. Du Danube jusqu'aux Alpes est la grande Germanie, laquelle est ainsi nommée à cause de la confraternité des peuples; elle finit vers le couchant au fleuve du Rhônes et au nord au fleuve de Alba. Dans cette contrée se trouve la région de Sevia, qui est dite Amont (montante, supérieure). Celle-là est l'Allemanya, laquelle prit son nom du bassin dit Alaman (lac Leman).

La grande mer s'appelle Oceanus. Océan veut dire la même chose que lien ou limite de courroies ou cercles en fer.

De semblables notices accompagnaient de temps anciens les mappemondes et les images rondes.

Ayant touché l'océan, le cosmographe abandonne sa revue géographique pour expliquer le flux et le reflux, qu'il spécifie particulièrement sur les côtes opposées de la Manche. Il parle intermédiairement du cours du soleil et de la lune; comment on peut trouver cette dernière en mesurant les quarts des vents; l'heure de la nuit par les chariots et les deux frères; le lever et le coucher du soleil relatifs aux quarts des vents. Suivent les pronostics de tous les jours de la lune, la spécification des vents; puis le cosmographe compte le temps et donne pour les pronostics une figure humaine aux signes zodiacaux correspondants à ses membres, d'après ce qu'a dit Ptolémée : diu Tolomeu, l'astrologue (82). C'est ce que contient le premier tableau.

Le second tableau présente une suite de 37 cercles ou bandes circulaires déroulées d'un centre et entourées d'une bordure où figurent des entre lacs arabes qui cachent les informes caractes arabes. Aux quatre coins sont les figures des quatre saisons. Dans les bandes on distingue les noms, les chiffres, les figures représentant : calendrier, zodiaque, mois,

(82) Thamarat fi ahkam al nogium, est le titre d'un abrégé de ce que Ptolémée a écrit sur l'astrologie judiciaire, composé par Saouani, qui est peut-être un Severus, que Hadji khalfa prétend avoir été disciple du même Ptolémée; plusieurs auteurs ont fait des scharh, ou commentaires sur cet ouvrage : entre autres : Abou Josef al Oclidessi, Abou Mohammed al Schaïbani, Abou Saïd al Thamami, Ebn Thaïb al Djethaliki, al Sarakhsi, etc. (Dherbelot).

lettres dominicales, nombre d'or, heures, constellations, planètes; correspondant aux trois éléments et le quatrième élément, la terre, se trouve au centre, où l'astrologue mesure la hauteur du soleil. Les 28 constellations portent les noms arabes en écriture latine et orthographe catalane.

132. Chez le cosmographe catalan, *mapa mondi*, avait autant de valeur que la géographie. Plinus est maestre de mapa mondi, c'est-à-dire dans la géographie. Cependant, *mapa mondi vol dir aytant con ymage del mon e delos diversas ctats del mon e de los regions qui son sus la terra, de diversas maneras de gens qui en ela babiten,* signifie : image du monde (imago mundi) des divers états du monde, des régions qui sont sur la terre et des diverses espèces de gens qui l'habitent. C'est donc l'image et la description (83). Le cosmographe a dessiné l'image du monde ou de l'habitable en quatre tableaux ou cartes qui composent un seul tableau. Chaque carte est sous la rose de seize vents. Cette répétition de la rose ferait le tableau quatre fois plus long que large, mais ces roses s'empiètent l'une sur l'autre et diminuent un peu cette longueur; aussi le cosmographe, dans toute la longueur du tableau au nord et au sud, a-t-il étendu son dessin au delà de la rose, de façon que son tableau entier est trois fois plus long que large.

Pour notre examen et notre atlas, nous l'avons réduit à la proportion de 200 à 49, c'est-à-dire à un quart de l'échelle (v. nos 80, 81, de l'atlas). A la suite de quoi, sur toutes les côtes de l'embouchure de l'Elbe, en côtoyant l'Irlande, l'Angleterre, le continent jusqu'au détroit; la mer méditerranée et noire, et l'Afrique baignée par l'océan, nous n'avons inscrit qu'une partie des inscriptions qui chargent trop abondamment la mappe catalane. De même, j'ai pu désigner toutes les îles de la méditerranée, et à peine quelques-unes de celles qui sont dans l'adriatique. Au reste, dans les autres parties de la mappe et partout dans l'intérieur du continent toutes les nomenclatures s'y trouvent, à l'exception de deux ou trois des côtes de la mer caspienne. Quant aux longues légendes, elles sont insérées en entier ou en extrait pour autant qu'elles signalent la nomenclature, la situation géographique, la direçtion du commerce, ou qu'elles expliquent les figures; ce qu'elles disent des produits, de la saison, ou ce qui dérive de l'érudition, a été abandonné ou passé sous silence faute de place. Les figures, figurines, pavillons y sont tous (84). Les différences exceptionnelles de constructions, dans Tombouctou, san Jago de Compostella, Jérusalem, sainte Catherine, Mekke, tour de Babel, trois églises, Ssiras, Yssicol sont observées; les villes chrétiennes,

(83) *Mappemonde, bab mondou, maba mondi*, a la même valeur chez les arabes : carte et livre de géographie. *Kharthi* ou *Khartas* chez eux signifie ordinairement carte marine. — Les prolégomènes du cosmographe catalan décèlent une confusion de la valeur de mappa mundi : en effet : mappe, image, présentait une description géographique, partout où elle trouvait une place vide. La même confusion offre le mot latin *descripsit*. Au XVIe siècle encore on dirait : un tel descripsit regionem, parce qu'il a publié un volume de sa description; un autre descripsit eandem, parce qu'il a composé sa carte géographique.

(84) Quant aux pavillons (disent Buchon et Tastu) nous les avons marqués ne tenant pas toujours compte du blason, qui ne laisse pas d'être souvent d'une grande exactitude historique. — A quoi nous répondons : que c'est dommage que le fac-simile n'ait pas garanti l'exécution des pavillons et y ait laissé beaucoup de doutes. Tous les lions y sont de même forme. Le cosmographe ne les a-t-il pas distingués? a-t-il inventé pour tous une figure étrangère à l'héraldique? car partout, au lieu de la queue, le lion est décoré d'une aile. Je suis peiné d'avoir à l'observer.

surmontées d'une croix, et non chrétiennes, surmontées d'un globe, sont désignées. Je pense qu'on distinguera toutes les variations des villes dans leur figure, qui a été amoindrie, pour faire plus de place aux épigraphes, à un tour seulement à coupole ou appointée par une croix; à la tour accostée de deux tourelles crenelées; à la tour rehaussée en un étage ou en deux étages; enfin les figures doublées ou triplées, de Cambelech, Fes, Paris.

133. La carte, dans sa longueur, se laisse tourner indifféremment, nord, sud, en bas ou en haut, comme on le voit par les figures, par les longues inscriptions et les épigraphes en majuscules. Les dénominations des lieux sont inscrites en tous sens, continentales, comme de rigueur, sur le continent, à l'exception extraordinaire. Les dénominations insulaires sur la mer, celles de grandes îles, suivent le mode continental. Toutes ses dénominations partent du point qui indique la situation du lieu : une autre direction est à peine trouvable. Par ce mode d'inscrire les dénominations, abstraction faite des îles, se forme une seule série non interrompue de toute la nomenclature des rivages, qu'on peut suivre d'un bout à l'autre en tournant la carte à chaque grand pli et repli des rivages (cette nomencl. est examinée dans le portul. génér.).

Du paradis au sommet du monde, il n'y a pas de question; l'orient est à droite ou à gauche. Tourner la carte sud en haut, est la méthode arabe; sud en bas est une nouvelle méthode, introduite depuis l'invention de la boussole.

Le propos de la mesure de la circonférence du globe, est une vaine érudition pour cette image du monde. La dite image ou figure est ronde comme une balle à jouer : *cla dita ymago ho figura es rodona a manera de pilota* (85) : mais elle se déroule en tableau oblong, parce que les lisières septentrionales et méridionales du tableau sont en raccourci; toute la masse interminable de l'Afrique, qui s'étend du midi à l'occident est comprimée.

La carte est nautique. Elle avait pour sa partie occidentale tous les éléments pour une construction de cette nature. Pour la partie orientale elle est accablée par le continent asiatique. Le cours du Tigre et Baldac ou Bagdad, la Mekke, l'arche de Noé sur la montagne d'Ararat et la Tour de Babel, d'où se dispersèrent les peuples, constituent une ligne qui divise le tableau en deux moitiés égales. Or, l'immense Asie est aussi représentée en raccourci. Le cosmographe catalan savait qu'il construisit dans la moitié occidentale une carte nautique : quant au reste, il traça une image figurative. La seule mer de Sarra (caspienne) est dessinée en portulan.

Or, la seule partie occidentale mérite d'être confrontée avec la connaissance d'aujourd'hui, autant de la mer méditerranée que de côtes

(85) A cette occasion le catalan compare cette balle à un œuf *e a semblant dou* : comparaison analogue à celle d'Ibn al Ouardi. Mais il y a une différence extrême dans cette analogie. L'arabe comprend par la coquille, le blanc, et le jaune d'œuf, l'habitable, l'océan et le mont Kaf : la pensée du catalan se rejette tout de suite dans l'immensité de l'univers : La coquille c'est le ciel, le blanc l'air pur, le jaune l'air trouble, et la terre est enclose dans l'air (trouble) comme le semen est enclos dans le jaune d'œuf : e la terra es enclosa dins laer, axi con lagota de la grexa es enclosa en lo vermell. Ce sont les quatre éléments qui s'enveloppent : la terre, l'eau, l'air et le feu.

extérieures, et pour donner une carte comparative de la carte catalane avec celle d'aujourd'hui, nous procédons de la même manière que nous l'avons fait pour la carte sanutine (voyez n° 81 de notre atlas). Or, pour graduer, le méridien étant reglé et tiré par Venise sur la direction de Rome, le même rayon de 165 qui a servi à graduer la carte sanutine, indiqua les parallèles de la carte catalane. Il est évident, par cette graduation, que la composition de ces deux cartes de l'une et de l'autre est juste la même, toutes les proportions et poses, à quelques exceptions près sont les mêmes. De cette façon la portion nautiquement élaborée de la carte catalane, se trouve placée sur les positions littorales déterminées par nos géographes modernes. Chacun peut examiner et juger jusqu'à quel point elles correspondent avec celles de la carte catalane, et à quel point d'exactitude est arrivée la méthode nautique pour former un ensemble d'un espace de 50 degrés en longitude et de 20 en latitude, sans chercher à déterminer les longitudes ou les latitudes par des observations astronomiques.

Et je répète le défi de trouver les cartes de Visconti, de Pizigani et d'autres inférieures à celle-ci. Dans la composition de chacune, se feront sans doute remarquer des déviations, des irrégularités, mais la composition laborieuse avait déjà ses bases, ses certitudes pour soutenir la proportion et la configuration.

134. Il y est clair que le levant est une partie moins solide. Il semble que les navigateurs et les cosmographes ne purent pas saisir au juste les deux angles : aigu du golfe d'Alexandrette et obtus du littoral de l'Egypte et de la Palestine. C'est la cause pour laquelle la composition catalane s'égare très-sensiblement avec la Grèce et tout l'archipel, avec la mer noire et l'Asie mineure : c'est ainsi que Rhod, Constantinople, et tout ce qui tient les méridiens rapprochées, et la mer noire, montent presque à un degré trop au nord.

La graduation de ces cartes nautiques découvre un autre vice, affectant la totalité de la construction. Ce vice charge, je pense, toutes les cartes nautiques sans exception. C'est la position oblique de la mer, la déclinaison de la rose des vents : ainsi que la ligne d'est à ouest, représente à peu près la direction de E 1/4 SE à O 1/4 NO. Cette obliquité paraît être un peu plus forte dans la carte de Sanuto et monte à 10 degrés dans la carte catalane. Par conséquent la rose fait incliner l'Espagne et le détroit dans la direction de O 1/4 SO et fait remonter la mer noire vers E 1/4 NE.

Cette irrégularité est grave, elle montrerait que les marins ne savaient pas s'orienter au juste, leurs vents ne répondant pas aux points cardinaux. Leurs rumbs, partout et toujours dans la mer méditerranée, furent pris dans un sens incliné et tracés obliquement; leur Est n'était que E 1/4 SE; leur Nord était O 1/4 NO et ainsi de suite, de toutes les directions des vents. Ce désaccord vient évidemment de la boussole dont l'aiguille déclinait à l'est. Les marins, dès qu'ils commencèrent à se servir de boussole, remarquèrent certainement cette déclinaison : mais confiants dans leur instrument, ils s'abandonnaient à ses directions décorées des appellations des vents, ne se souciaient ni de l'élévation du pôle, ni des points cardinaux, s'habituant bientôt à

combiner la vue du ciel avec leur boussole. Les cosmographes n'ayant que les directions de la boussole et les distances rapportées par les navigateurs, composaient leurs cartes sur la rose de l'aimant, qu'ils qualifiaient rose des vents (86).

En examinant le littoral de l'océan atlantique, la carte catalane décèle un autre défaut qui était en train de la régularisation. C'est la petitesse de proportions extérieures, comparativement à celles de toute la mer méditerranée. Elles sont très-sensibles dans la carte de Sanuto, nous les avons qualifiées d'accourcies. Elles sont beaucoup moins diminuées dans la carte catalane : cependant le cap Boïador serait d'un degré plus au nord à raison de la graduation que nous avons appliquée à la mer méditerranée, et Lisbone, Paris, etc., se trouvent trop au sud. Les cartes postérieures établirent de plus justes dimensions de ces parages océaniques. Dans leurs compositions laborieuses, les cosmographes et les hydrographes s'efforçaient sans relâche à perfectionner les cartes nautiques et continuaient à faire un progrès remarquable.

Tous les marins étaient en possession de ces cartes. On les dressait, dessinait et copiait à leur usage, à Venise, à Palerme, à Messine, à Gênes, à Majorque, à Barcelone et ailleurs. Les marins savaient ce qu'ils possédaient et les savants ne les comprirent pas, lorsqu'ils se mirent eux-mêmes à battre la campagne pour devenir cosmographes.

Marche de la cartographie latine, comparée à celle des arabes.

135. Personne ne contestera, je pense, que les cosmographes qui dressaient les cartes spéciales, générales et les mappemondes, avaient à leur usage un bon approvisionnement de matériaux. Les portulans peints de quelques rivages ne leur auraient point suffi pour composer l'ensemble, s'ils n'avaient eu de la part des marins des données générales de distances à travers les mers. Le cabotage prépara des matériaux pour la construction des portulans; la navigation hauturière fournit des distances nécessaires pour la composition de la carte générale.

Les cosmographes comprenaient bien la position des lieux relative au pôle ou la latitude géographique, mais leur méthode de dresser les cartes ne se souciait pas de tracer les parallèles. Quant aux longitudes, elles leur convenaient encore moins. Les marins par conséquent, et les cosmographes, ne voulaient pas entendre de longitudes, et les cosmographes n'avaient aucun chiffre, ni de longitude, ni de latitude pour la composition des cartes. Leur carte ne se fondait point sur ces bases scientifiques. La construction sans assiette sur le globe, régulièrement couchée sur le plan, se basait sur les distances partant d'un point déterminé, dans la direction déterminée par la rose de la boussole.

(86) Il est impossible de ne pas admettre que le marin, habitué antérieurement à la direction du pôle, n'ait pas de suite remarqué la déclinaison de l'aiguille à laquelle il allait se confier. Colomb, s'avançant dans les hauteurs de l'autre hémisphère, le 13 septembre 1492, remarqua de suite que les boussoles, dont les directions avaient été au nord-est, déclinaient vers le nord-ouest et que cette déclinaison à l'ouest augmentait le matin suivant. Cabot, en 1497, remarqua aussi ce phénomène et indiqua le méridien (à 110 milles italiens de Florès) sur lequel l'aiguille montrait le vrai nord (Humboldt, examen de l'hist. de la géogr. du nouveau monde, t. III, p. 29 32). Dans cette remarque des investigateurs du nouveau monde, on ne voit que l'observation du contraire de ce qui était connu.

Les marins trouvaient la lune, en mesurant les quatre vents; ils déterminaient l'heure de la nuit par le charriot et les deux frères; ils observaient le lever et le coucher du soleil de différentes saisons et relataient les degrés aux quatre vents (87). Mais ces vents dans leur direction et leur langage, sont reportés sur l'indication de la boussole. Dans la composition des cartes, ils ne fournissent que les indications de la boussole, de sa rose. La pratique comprit de bonne heure les rumbs des grandes distances et détermina leur direction et leur dimension suivant que le navire avançait ou s'allarguait; ou bien elle les rendait à déterminer aux cosmographes (88).

Les cosmographes, par des combinaisons laborieuses et judicieuses, arrivaient à la formation de l'ensemble, ils soumettaient toute la carte à une rose de la boussole et fixaient les distances, l'éloignement du point déterminé sur les rayons pour préparer les moyens les plus faciles aux dessinateurs et pour les transmettre aux gens de leur école. Or, les cosmographes versés dans l'art de la composition des cartes, gardaient et conservaient chez eux les notes et les distances nautiques; ils gardaient aussi les distances continentales et les transmettaient toutes à leurs successeurs, à leurs disciples. Ils étaient en possession de ces matériaux, depuis des temps éloignés, si ce n'est à partir de l'école ravennate, au moins dès l'époque de Roger. Bien qu'aucune de leurs nombreuses notes ne nous soit parvenue, elles encombraient cependant leurs dépôts : les notes rogériennes et des marins postérieurs n'étaient guère perdues. C'est d'après ces notes, que les connaissances géographiques se développaient, et la cartographie se perfectionnait dans le cercle de l'habitable examinée par la navigation.

Rien encore n'appelait les cosmographes à réformer la partie orientale. Pour opérer cette réforme, il fallait ou accepter les cartes graduées des arabes ou réunir des matériaux suffisants pour convaincre de la nécessité de la réforme: fournir enfin le moyen de l'accomplir. Les premières, étant d'une autre nature et fondées sur d'autres bases, ne convenaient pas aux conceptions des cosmographes : ils se méfiaient du produit des infidèles, qui aurait ruiné le centre du monde et le cercle accepté. Par la même raison, ils récusèrent les proportions que pouvait offrir la grande carte rogérienne : elle était graduée, elle sentait trop l'arabe. Les cosmographes se contentaient des seules figurines rondes, tant siciliennes qu'arabes, aussi conformes à leur image du monde.

Quant aux matériaux, au moyen desquels on pouvait opérer la réforme des conceptions étroites des cosmographes, dès que les proportions et les dimensions arabes étaient désavouées, ils manquèrent très-longtemps : de nouveaux renseignements n'arrivaient point. Ceux qu'apportaient les marchands, les moines, les ambassadeurs, étaient insuffisants; les itinéraires gigantesques de Marco Polo n'offraient aucun appui connu pour en organiser une construction; les voyageurs narraient plus de géographie descriptive, que de chiffres nécessaires à la géographie des mappes. Tout ce qu'on aurait pu extraire pour cette

(87) Voyez, prolégomèna de l'atlas catalan de 1375, et Pigafetta, de la navigation.
(88) Science de marteloïo, voyez chap. 162 et sa note.

partie, se renfermait très-facilement dans la moitié orientale du monde, avant d'atteindre les flammes et la porte du paradis. Enfin on peut à certains égards accuser à juste titre les cosmographes de négligence impardonnable pour le continent oriental. Les cosmographes opéraient sous l'impulsion des pilotes qui ne s'enfonçaient pas dans les terres et ne visitaient point le lourd continent de l'Asie et de l'Afrique.

136. Toutes ces réflexions nous conduisent à distinguer le fond de la géographie des arabes et des latins. Chacun avait ses préjugés établis, ses habitudes, ses défauts, ses négligences, ses bases et moyens; le progrès et le perfectionnement incontestables qu'on remarque par la construction des cartes, chez les Arabes, la longitude acceptée, la défiguration de la Syrie, le Nil fantastique, la position houleuse de la cité d'Ariu et toutes sortes de contes fabuleux débités avec profusion, n'empêchaient pas de suivre la théorie scientifique, de progresser et de perfectionner la construction des cartes; chez les latins, le cerceau océanique entourant le monde, le nombril de l'habitable, le paradis, l'enfer, n'empêchaient point de progresser dans la connaissance géographique, d'étendre les investigations et de former de plus larges et plus exactes conceptions pour la construction des cartes.

Les uns et les autres négligeaient ce qui n'était point de leur possession; cependant cette négligence pesait d'avantage à charge des arabes. Ils ont précédé les latins dans la pratique géographique. Ardents dans leur curiosité, ils exploraient d'abord les pays dans le but de s'en emparer. Leur curiosité se ralentit ensuite et tomba dans l'insouciance touchant l'extérieur de leur possession, où ils ne tenaient plus à l'exactitude, se contentaient de notions vagues, l'accablaient de fables, déclamant leur ignorance à cet égard. Les latins, emportés plus tard dans l'arène, exploraient le monde pour étendre leur connaissance et leurs relations; cherchaient à connaître l'étranger comme ils connaissaient leur propre foyer, s'efforçaient de tracer dans leurs portulans peints, dans leurs cartes générales, les côtes et la figure des pays éloignés avec autant d'exactitude qu'ils dessinaient les domaines connus de leur possession. Et lorsque les arabes calèrent leur mât, les latins déployaient à pleines voiles leurs explorations.

Les arabes, suivant les routes théoriques de la science, avec leur astrolabe, observaient le ciel, exploraient le continent, inventaient les longitudes et les latitudes géographiques, négligeaient les mers. Les latins, agités et poussés par les vents, dirigés par la vue du soleil et de la lune, par la boussole, exploraient les eaux des mers et les parages, abandonnaient aux retardataires du continent, l'intérieur des pays et basaient leur connaissance sur les rayons de la rose. La géographie des arabes, savante mais embrouillée, était éminemment continentale; celle des latins d'expérience, mais régulière, exclusivement nautique. Celle-là suivant les règles de la haute science, sur des bases vicieuses, fournit des produits variés et discordants, s'emplit d'inextricables erreurs; cette autre marchant vers le grand chemin, par des sentiers étroits mais bien battus, élabora l'unique produit pour toutes les écoles qui se disputaient l'exactitude de son dessin.

Jugeant d'après ces monuments qui sont connus jusqu'aujourd'hui : les cartes arabes dressées sur les bases mathématiques étaient très-rares et d'aucun usage : elles ont existé en effet, mais elles sont introuvables. Les cartes latines, dressées sur les bases nautiques, chaque jour plus nombreuses, étaient d'une immense utilité pour la navigation : et elles existent malgré toute leur destruction, malgré cette masse énorme de la composition postérieure, qui les a remplacées.

Les dessinateurs latins excellèrent de bonne heure dans le dessin des cartes fictives et plus encore dans celles de situation, et ils surpassèrent les arabes, par la finesse de l'ouvrage et par la justesse des contours tracées à coup de main, sous la direction de la vue et de la bonne conception des formes et des proportions.

Les arabes, par leurs immenses possessions, avaient plus de champ et ils avaient une avance de plusieurs siècles dans leur exercice géographique. Les latins, rétrécis dans leurs étroites limites, restreints à une pratique peu reculée, avaient beaucoup moins d'espace et de ressources.

Les cartes géographiques des arabes décèlent une combinaison artificiellement coordonnée, soutenue par la gloire des observations astronomiques; elles offrent des parties de bonne et juste conception et des monstruosités de leur propre construction; l'ensemble déploye une désharmonie inconstante et peu gracieuse. Celles des latins développent un coup-d'œil hardi, clair, les parties et l'ensemble sont précis, bien conçus et tracés exactement; là où leur intérêt et leur connaissance cessaient, des raccourcis et des difformités empruntées. Il suffit de confronter la carte nautique des latins de la méditerranée avec les cartes arabes. Cependant les arabes étaient aussi bien que les latins, possesseurs de cette mer; or, on peut à juste titre exiger des arabes une connaissance de la méditerranée plus parfaite, et il serait impossible de prétendre des latins la même connaissance de l'intérieur de l'Asie. Enfin remarquons que les cartes nautiques des latins sont aptes à accepter la graduation des cartes modernes; graduées elles offrent un produit satisfaisant pour la méthode mathématique : les cartes continentales des arabes sont loin d'offrir un semblable résultat, étant jonchées de difformités nombreuses, qui font tort à l'ensemble. Toutes ces réflexions sont faites sur la culture de la géographie et spécialement sur la composition des cartes, des mappes, à l'époque où la géographie scientifique des arabes, arrivée à son apogée, s'arrêtait après avoir parcouru de vastes espaces, et où la connaissance géographique des latins, qui depuis longtemps couvait dans l'ombre, apparut, sortant de son mystérieux berceau. Je pense que le savoir géographique des arabes n'est pas en mesure de se mettre en parallèle avec le progrès ultérieur des latins.

Continuation de l'examen de la carte catalane 1375-1378.

137. Après cette excursion, qui va clore ce que nous nous sommes proposés de dire de la géographie arabe, nous revenons à la carte catalane qui, placée dans notre atlas (n° 80) dans une proportion diminuée, demande quelque éclaircissement.

Le cosmographe catalan, suivant l'habitude des temps antérieurs et de son époque, était un érudit. Il connaissait assez la bible pour alléguer le prophète Isaïe; il citait Pline et Isidore. Cependant sa carte n'a rien de l'antiquité. Tout y est nouveau, moderne, récente, de l'époque. Les seules dénominations de Meroe et de Trapobane, se sont introduites dans la famille nouvelle : car, les indications de Sebba, de la tour de Babel, des ruines de Ninive, de l'arche de Noé, du passage par la mer rouge des enfants d'Israël, etc., ne sont que des notes historiques ou explicatives.

C'est que partout, à Venise, à Gênes, à Majorque, en Italie et en Espagne, les cartes nautiques s'étaient délivrées de la nomenclature antique, surannée et inutile, qui jetait une confusion et inspirait de conceptions contraires aux investigations nouvelles. La carte génoise de Pizigani ne diffère point à cet égard; pour donner un exemple de cette conformité, nous mettons les fragments qui nous sont connus de sa description à côté de l'examen de la carte catalane.

Sur l'océan qui baigne l'Afrique, on voit sur ces deux cartes les Canaries également rangées en ordre convenable.

La carte des Pizigani nomme :	La carte catalane nomme plusieurs îles, ensuite :
Larenza (Lancerotto) portant sur sa surface en guise d'écu, une croix.	*Lanzaroto*, forme d'écu portant d'argent croisé de gueules.
La petite *Loncio marin* (Lobos).	*Insula del megi mari* (Lobos).
Fortaventura	*Forteventura.*
Zemari (Canaria).	*Insula de Canaria.*
Ysola del infierno (Tenerifa).	*Insula de Lanserano* (Tenerifa).
Ysola de Clarie (Gomer).	*Insula de Gomera.*
Ysola Palmie (Palme).	île de Palme, passée, omise.
L'île de fer innomée.	*Insula de lo Fero.*
Au nord, en montant vers le septentrion :	Au nord, en montant vers le septentrion :
Ysola Caprazia.	*Insula Salvatges.*
Ysola Canaria.	*Insule deserte.*
Ysole dicte Fortunate.	*Insula de legname.*
San Brandany.	*Porto sancto.*
Ysole Ponzele.	Tout à côté une longue légende entretient sur les îles *Fortunées* (89).
Près desquelles la figure de S. Brandan.	

(89) Voici la légende : Les îles *Fortunées* sont situées sur la grande mer du côté de la main gauche, touchant la limite de l'occident, elles ne sont pas loin en mer. Isidor le dit ainsi dans son xve livre : ces îles sont appelées *Fortunées*, car elles sont abondantes en tous biens, en blés, en fruits et arbres. Les païens supposent que là se trouve le paradis, en raison de la douce chaleur du soleil et de la fertilité de la terre (Isid. xiv, p. 193). Isidor dit aussi que les arbres y croissent au moins à cent quarante pieds et portent beaucoup de fruits et d'oiseaux. On y trouve du miel et du lait, surtout dans l'île de *Capria*, ainsi appelée de la multitude de chèvres qui l'habitent. L'île *Canarie* s'appelle ainsi de la multitude de gros et forts chiens qui l'habitent. Pline, ce maître dans la géographie, dit que parmi les îles *Fortunées*, il y en a une où croissent tous les biens de la terre, de même que tous les fruits sans les semer et sans les planter. Sur le haut des montagnes sont des arbres très odorants, couverts en tout temps de feuilles et de fruits. Les habitants en mangent une partie de l'année; puis font la moisson au lieu de couper l'herbe. Aussi les païens de l'Inde croient-ils que leurs âmes, après la mort, vont habiter ces îles et qu'ils continuent à y vivre éternellement du parfum de ces fruits. Ils croient que c'est là leur paradis : mais à dire vrai : c'est une fable.

A l'ouest du cap. de S. Vincent, *insula de Brazie. Oceanus magnio.*

Un peu plus au nord sur la ligne de Finisterre, la légende dit : *mare finistere occidentalis;* à la marge : *occidens* et dans un cercle une figure tournée vers l'Europe tenant dans la main gauche une large bande marquée de quelques lettres; et de la droite indiquant l'occident et avisant de ne pas se hasarder à aller plus loin : à quoi se rattache une légende explicative (92).

A l'ouest du cap de S. Vincent, *insula de Brazil, li Colunbi, insula de la ventura, Sanzorzo;* plus au nord, vis-à-vis d'Oporto *li Conigi, insula di corui marini* (90).

Le catalan ne connaît rien qui aviserait le danger ou empêcherait la navigation. La boussole est là pour diriger les navigateurs (91).

138. Les côtes africaines, baignées par l'océan, sont pleines de noms. Dans leur suite nombreuse :

La carte des Pizigani, nomme :	La carte catalane nomme :
Capo de Contil.	*Cauo Cantin.*
Safin.	*Saffi.*
Mongodor.	*Mogodor.*
Alvet sus.	*Alluet su.*
Caput finis Gozole.	*Cauo de No*, où commence la région Gozolo.

Les côtes de Gozolo offrent :

Moniste.	*Menist.*
Ansalem.	*Ansulin.*
Alvet nul.	*Alluet null.*
Danom.	*Cauo de sabium.*
Abac.	*Plages aronossos.*
Fele Ganuya (93).	*Vetenille.*
Les trois derniers lieux sont marqués par la figure d'un bâtiment, de même que les villes tourrelées, situées sur la ligne de Mogodor et de Contil, dans l'intérieur de la terre, savoir : *civitas Fessa, Micalenza* et *ciuitas de Maldechium.*	*Cauo de Buyetder.*
	Buyetder.
	Danom.
	Cap de Finistera occidental de Affricha.

(90) Voici comment, en 1436, la cinquième carte d'André Bianco range ces îles : *Antilla*, a tinta rossa informa d'isola grande assai, e rettangolare, davari porti intersecata in linea appunto dello stretto di Gibelterra. V' è pure indizio d'altra isola grande al nord detta *de la man satanaxio* tagliata dal margine con altre isole all' ovest della Spagna appellate : *corbo marinos, coriios* (di conigi), *de san Zorzi, de bentufla* (Ventura), *di colombi, de brazil:* e così pur altre due più al sud *Chapesa* (Caprera), *Lobo.* Veggonsi poile isole di *Porto sancto, de Madera* et altra viciua *dexerta.* Poscia le Canarie (Zurla sulle antiche mappe, cap. 14).

(91) La rose des vents de la carte catalane, porte la nomenclature italienne, équivalant à la catalane comme suit :

tramuntana, tramontana, septentriona.	N	
grego, grech. (NE), aquilo.	NNE	
levante, levant, lavant, llevant.	E	
laxaloch, exaloch, exeloch, axeloch, xaloch	SE	
metzo-di, mig-jorn, mitg-jorn, migt-dia.	S	
libetzo, lebeg, lebes, libeg, leves, llebeig.	SO	
ponente, ponent.	O	
magistro, mestre, mestral.	NO	

(92) Dans laquelle on lit : est mare sotile que non poxit tenebont naves.

(93) Perfide ou méchante Guinée ?

Près de Fele Ganuya suivent les traces (de l'embouchure) de *flum Palolus*, lequel prend son origine d'un vaste lac elliptique situé sur la ligne de l'embouchure un peu au sud des Canaries. Son épigraphe dit : *iste lacus exit de mons lune etransit per deserta arenosa.* Le fleuve, au milieu de son cours, fourche son lit pour former une île dite : *insula Palola hic coligitur auro.* En effet, l'or était appelé païola, et le fleuve Palolus est le fleuve d'or, d'ouro (95).

Au sud du lac s'étend le mont de la Lune et les quatre sources qui se jettent séparément dans le lac. L'épigraphe dit : *fons Nilidis.* A l'est du lac sur son bord : *ciuitas Nili*, située près du départ du lac de *flum Nilus* vers l'est.

Le mont de la Lune est sur la marge de la carte et la termine de ce côté. A son ouest : *desertum arnosom,* et près de la mer, sur la même ligne, on lit : *caput finis Africe et tere ocidentalis.* Au-dessus et sous le fleuve Palolus la légende porte : *incipit autem Africa a finibus Egypti pergiens iuxta meridiem per Thiopiam usque ad Achlantem montem, a septentrione vero mari mediteraneo claudit* (96).

Le long de la marge méridionale, s'étendent deux fleuves, sortis à l'ouest et à l'est du lac à l'épigraphe : *Ormuss siue la cus Nill* (94).

Le fleuve occidental innommé, sans diviser son lit verse ses eaux dans l'océan. A son embouchure est peint un vaisseau à pleines voiles et sa légende explicative dit : *partic luxer den Jac. Ferer per anar al riu de lor, al gorn de sen Lorens, qui es a de agost e fo en lany* 1346. Ce fleuve occidental innommé est donc le fleuve d'or, d'ouro; fleuve imaginaire avant que son appellation fut fixée.

Le fleuve oriental aussi innommé sortant du lac Nil, forme la branche occidentale du Nil. Forme en courant vers l'est l'*insula Meroem* et se réunit avec la branche orientale à Sohan.

Au-dessus du fleuve occidental ou de l'or, à son embouchure on lit : *Cap de finistera occidental de Affricha, issi camença Affricha e fenex en Alexandria e en Babilonia qui fa comensament, aci e compren tota la marina de Barbaria ues Allexandria eues mig ioan... Antiopi... e en questes plages se troba molt ivor per la molti lut oriffans el roay, qui aci ariban en los plages.*

La Barbarie de la carte catalane est séparée de l'Afrique méridionale, par une chaîne de montagnes. Sous sa courbure la légende

(94) La carte de 1436 d'André Bianco place ce lac sous le méridien de Sicile avec la légende : *est principalibus* (principium) *fluminis Nilli in partibus occidentalis* (Zurla, cap. 14).

(95) Aussi la mappemonde de fra Mauro 1457, place l'épigraphe de *oro de pajola* en outre les deux bras de *flum Mas* et *canal oro* qui vont al magna palude et d'un lac jusqu'à l'océan Atlantique (Zurla, de mappemonde de fra Mauro, chap. 33), et se rapportent plutôt à Sénégal et Gambia. — Les fleuves *Main* et *Citarlis* de son dessinateur André Bianco, de 1436, se déchargent dans l'océan au nord de Bojador, où la carte catalane et Beninca sa 1467 plaçent *Messa et Armille.* — Le manuscrit de la même époque d'Usodimare (in annali di geografia e di statistica de Peeberg, t. II, p. 290), confond ces appellations quand il dit : istud flumen (de l'Oro), de longitudine vocatur *Vedamel*; similiter vocatur *riu Auri*, quia in eo colligitur *aurum depajola.* — Niger de Ptolémée ou Nil Gana des arabes, agitait l'imagination des cosmographes et contribuait ensuite à la confusion. Les deux Andrés, Bianco et Beninca sa, négligèrent de tracer ou de mentionner le fleuve de l'Oro (voyez notre portulan général, 23).

(96) Zurla, sulle antiche mappe, idro-geografiche cap. 8, 9.

dit : *toute cette montagne dans sa longueur est appelée Carena par les Serrayns* (Sarrasins) *et montes claros* (monts éclatans plutôt Davos) *par les chrétiens et sachez que sur cette chaîne de montagnes il y a beaucoup de bonnes villes et de châteaux qui se font la guerre les uns avec les autres. Cette montagne produit encore abondamment du pain, du vin, de l'huile et toute sorte de bons fruits.* Dans sa partie occidentale il y a un défilé : la légende nous en avertit, elle dit : *c'est par ici que passent les marchands qui viennent dans la terre des nègres de Guinoïa et ce passage s'appelle vall de Darka.* La partie orientale de la montagne se fourche en deux branches : à ce sujet la légende dit : *c'est là le milieu de l'embranchement du mont. Sur cette montagne passent aucuns pèlerins sarrasins de l'occident qui veulent aller à la Mekke pour voir le tombeau de Mahomet, ce qui est pour eux la loi.*

139. L'Afrique méridionale se divise en différents pays. D'abord est Gozola : *tout ce pays est occupé par des gens qui sont enveloppés, de sorte qu'on ne leur voit que les yeux et ils campent sous des tentes et chevauchent sur des chameaux. Il y a des animaux qui portent le nom de lemp* (97), *du cuir desquels on fait les bonnes targes.*

Suit le pays *Asahra* et le *désert de hasahra.* Ensuite le pays *Ginya. Le seigneur nègre est appelé Musse Melly, seigneur des nègres de Gineua. Ce roi est le plus riche et le plus illustre seigneur de tout le pays à cause de la grande abondance d'or qu'on recueille sur ses terres.* Aussi la ville Melli est placée sur les bords du fleuve de l'or (ou Palolus). Le roi Musa Melli devint mieux connu par l'embassade récente de 1356 d'Ibn Batouta de la part de l'empereur de Maroc.

Ensuite vient le pays *Organa : ici règne le roi Organa sarrasin, qui fait une guerre continuelle aux sarrasins de la côte et à d'autres Alarahps* (Arabes). Ensuite *Nybia*, le nom ou titre du roi s'est effacé dans la légende : il en reste : *des sarrayns cité de la Nubie. Ce roi est toujours en guerre avec les chrétiens de Nubie qui sont sous la domination de l'empereur d'Ethiopie du pays de prêtre Johan* (98).

Enfin *désert de Egipte* et le sultan d'Egypte accompagné de la légende : *ce solda* (soudan) *de Babylonie est grand et puissant entre les souverains de ce pays.*

Le long de la mer rouge on voit *Chos* (Cosseïr) et plusieurs autres villes avec la légende qui dit : *c'est dans cette ville de Chos que l'on*

(97) Lant sive dant vel lamth : similitudine bovem referts hujus tergore clypei fortissimi conficiuntur (Leo afric. IX, p. 292).

(98) Dans la carte messine 1511, provenant de la fabrique catalane : dans l'intérieur de l'Afrique, au sud de l'Atlas, se succèdent d'ouest en est les figures de huit grandes villes disposées sur deux rangs, savoir, le long de l'Atlas, *civita Chiber*, *civita Buda*, *Tasich* et *Calbaidi*; et le long du bord inférieur de la carte, *civita-Te : : at*, *civita Meca*, *Nuchi* et *Sudechi.* Entre ces deux rangées de villes sont peintes trois grandes tentes, sous chacune des quelles est profilé le buste d'un monarque coiffé du turban; la première de ces figures, à gauche, est seule barbue; immédiatement au dessous est écrite cette légende : *a quista proovencia singorigia a questo rei de Genia*, *laqualle tieni la mina de lu or*, *molto poteros*, c'est-à-dire, cette contrée a pour seigneur ce roi de Guinée, lequel possède la mine d'or, est très-puissant; la seconde tente placée à peu près sous le méridien du Bougie, est accompagnée de la légende que voici : *aquesta proovencia singorigia questo rei de Nubia lo quale de continoi fa guera cum lo rei de Organia*; enfin, la troisième tente, placée sous le méridien de la grande Syrte, est accompagnée d'une dernière légende, ainsi conçue : *aquesta proovencia singorigia questo rei appellato rei de Organia* (D'Avezac, carte de la collection Barbié du Bocage).

apporte les épiceries qui viennent des Indes. On les transporte ensuite à Babylonia et à Alexandria.

140. Les Pizigani inscrivirent quelque chose d'analogue sur la mer qui baigne Adem. *Naves mercantibus Indie que descendunt in Addem, dimittit ibi decima partem specierum pro pasagio, postea intrat in mari rubro et descendunt ad amnem nomine.... et ibi exhonerant, deinde defertur species ad Alexandriam.*

Une ligne noirâtre donne le contour du rivage de l'Arabie et du golfe persique et se termine à la *ciuitas Hormisinia* (Hormision de la carte catalane) qui est le dernier point de ce côté de la carte des Pizigani, renfermant toute la mer caspienne.

Au coin le plus oriental de la mer caspienne, la carte des Pizigani, place *Deystim* ou *Deystam;* d'où une ligne courbe trace ses rivages jusqu'à *Geon* ou *Gion* point le plus septentrional; à l'orient se trouve une autre *ciuitas Vorgasia* située sur le fleuve *Vorgasia.*

Vers la marge septentrionale on voit un lac duquel deux fleuves roulent leurs eaux. L'un, le Tanaïs tombe dans la mer près de *Tana* sur laquelle flotte le pavillon portant le lion vénitien.

L'autre fleuve : *hic surgitur flumen Tirus magnus* (Atel ou Volga), court majestueusement sans toucher à aucune ville, jusqu'à la grande *civitas regio de Sara*, située non loin de ses nombreuses embouchures. A côté de cette cité la légende dit : *hic residet imperatorem de ista regione septentrionalli, cujus imperium finit in p* (provincia) *Urgalia, versus occidentem et finit in Vorgazio versus orientem.* A l'extrême coin nord-est se trouve une autre ville *civitas que d* (dicitur) *Marmorea* (99).

Au coin le plus oriental de la mer caspienne, la carte catalane place *Deystani.* Les rivages développent la mer vers le nord obliquement jusqu'à l'embouchure de Volga, de l'orient vient se perdre le fleuve *Organci*, sur lequel est située *ciuitat de Organci.*

Sur la marge septentrionale, le lac accompagné de légende : *cet étang s'appelle..... les orions et d'autres poissons d'une nature étrange s'y nourrisent;* deux fleuves débouchent vers l'est. L'un, le *Tanaïs*, tombe dans la mer près de *Tana*, sur laquelle le pavillon porte tamga et croissant tatares.

L'autre fleuve se réunit avec la branche de *flum Edil*, venant des *los munts de Sebu*, baignant les murs de plusieurs villes. Formant ensuite une *zizera* جزيرة et passe sous la *ciutat de Ssarra*, située non loin de ses nombreuses embouchures. La légende relative porte : *aci esta lemperador de a questa regio septentrional del qualle imperi en la prouincia de Burgaria et feneix en la ciutat de Organcio lo senyor es appellat jambeth senyor del Sarra.* Parmi les villes situées vers le nord-est on voit *ciutat de Marmorea.*

Nous avons fait ce rapprochement de quelques fragments qui nous sont connus de la description de la carte des Pizigani avec la carte

(99) Zurla, sulle antiche mappe idro-geografiche, cap. 10.

catalane, afin d'observer l'analogie et quelquefois l'identité des légendes et des connaissances, pour faire remarquer que souvent les mêmes sources servirent à composer les cartes de différentes écoles, que par conséquent il n'y a rien d'extraordinaire, quand on voit l'analogie et la conformité des cartes italiennes avec les cartes espagnoles.

141. Je ne pense pas cependant qu'aucune carte italienne ait donné l'Asie telle qu'elle se présente sur la carte catalane. Je n'entends point parler de la partie plus rapprochée de l'Europe, mais de la partie plus éloignée dans laquelle les Italiens vantaient les investigations de Marco Polo. Nous allons faire une revue rapide de cette partie du monde en commençant par son point de contact avec l'Europe.

D'abord est *Turchia*: *Asie mineure ou Turchia où se trouve beaucoup de villes et châteaux*, dit la légende. Entre l'Eufrate et le Tigre *Mesopotania appelée Turchia ou Asie mineure.* Au-dessus *Armenia major.* Les deux fleuves sortent de *mont Taurus* ou *Tabrus;* passent séparément jusqu'à Baldach (Bagdad) où un canal fait communiquer leurs eaux; ensuite ils vont séparément à leurs embouchures. Un bras s'échappe de l'Eufrate pour se perdre dans la mer méditerranée près d'Antiochie.

Entre la Palestine et l'Arabie, sont les légendes ordinaires aux cartes de l'époque : *ici est le corps de la vierge Catherine — mont de Sinay sur lequel Dieu donna la loi à Moyse — c'est par ce détroit que passèrent les fils d'Israël, lorsqu'ils sortirent d'Egypte. — Cette mer est appelée mer Roga* (mer rouge) : *c'est par là que passèrent les douze tribus d'Israël; sachez que l'eau n'y est pas rouge, mais c'est le fond qui est de cette couleur. La plus grande partie des épices qui viennent des Indes à Alexandrie passent par cette mer* (100).

142. Dans l'Arabie : *ciutat de Mecha. La Mecha. Dans cette ville se trouve le tombeau de Mahomet, prophète des sarrayns, qui y viennent de tous les pays en pèlerinage et ils disent qu'après avoir vu une aussi précieuse chose, il n'y a plus rien qui soit digne d'être vu. Et là ils se brûlent la vue en honneur de Mufamet. — Arabia Sebba est la province que possédait la reine de Sebba. Elle est habitée aujourd'hui par des sarrayns alharabs. On y trouve beaucoup d'aromates, tels que la myrrhe et l'encens. Elle abonde en or, en argent et en pierres précieuses. On y trouve, assure-t-on, un oiseau qui s'appelle fenix.*

Les trois légendes marines, sont les suivantes : *sachez que ces navires sont appelés inchi* (jonques) *et ont* 60 *coudées de carène et* 34 *coudées au moins d'œuvre morte; ils ont de quatre à dix mâts, et leurs voiles sont faites en roseaux et de feuilles de palmier. Dans la mer Indich, où sont des pêcheries, il y a des îles fort riches : mais les pêcheurs avant de descendre dans la mer, font leurs enchantements, lesquels font fuir les poissons, et si par hasard les pêcheurs plongeaient avant d'avoir fait leurs enchantements, les poissons les mangeraient : c'est une chose très-prouvée.* — Devant l'embouchure du *fleuve Baldach* (Tigris) *dans la mer*

(100) Naves mercantores Indie deferunt species ad locca occidentalia specialit (er) ad duo loca..... (Arabiae vel maris rubri) ubi est Addem i u principio (Pizigani).

de Indies et de Persia, on péche des perles, qu'on apporte ensuite dans la ville de Baldach. Et les pécheurs avant de descendre au fond de la mer, disent leurs paroles enchantées, qui font fuir les poissons. (101) — La légende près de Baldach, continue : *ici se trouvait Babylone la grande où régnait Nabuchadenor, elle s'appelle maintenant Baldacha. Sachez, que dans cette ville on apporte beaucoup d'épiceries et de belles choses qui viennent des Indes et se transportent ensuite par la terre de Suria et particulièrement dans la ville de Domasch.*

143. Les côtes de la mer de Perse et l'intérieur de la terre décèlent la connaissance du cosmographe très-insuffisante, égarée par mauvais renseignements.

Les fleuves *Eufrates* et *Tigris* sortent du mont *Taurus* ou *Abrus* (Elbrous), coulent séparément, ayant entre eux *Erminia major* (la grande Armenie), la ville *Moror* ou *Amar* (Mardin), et *Messopotamia la qual es appellada Turchia o Assia minor en la qual, son moltes bones prouentias et ciutas.* L'Eufrate se courbe et s'embranche vers Antiochie, ensuite passe les villes : *Malasia* (Malatia), *Brisam* (ancienne Bersima?), *Benzab* (ancienne Zenobia?), *Lira* (Hit? ou Hira?) et *Serug* (Sora? ou Soura?).

Le Tigre ayant à l'est *archa Noe* placée sur *monts Ararat*, et *III eccresie*, les trois églises (Elchmiatzin), traverse *Malascarti* (Malasdjert), *Pasalain* (Razelaïn), *Zizera* (Djezireh), Mosul : *a questa ciutat es appellada Niniue la gran, la qual es destrauida per las cupachat;* ensuite *Arba* (Arbelle) et *Baldach* (Bagdad) où les deux fleuves se communiquent par un canal et avançent séparément autour de *tora de Babel* : l'Eufrate se jette dans la mer par une double embouchure à l'est d'*Abdeni* (Abadan) et *Bassora* (Bassora), qui sont toutes les deux placées sur la mer; quant au Tigre, il se tourne pour verser ses eaux dans la mer à l'est de *Tainust* (Siniz). C'est la triple embouchure du fleuve Baldach.

Un autre fleuve coule parallèlement à l'est de celui de Baldach, sortant par deux branches de deux lacs, chacune accompagnée de deux villes. *Capreri* ou *Caperci* et *Argis* (Ardjis), sont situées près de *mar d'Argis* (lac Van); *Ormi*, (Ourmia), et *Marga* (Maraga), près de *mar de Marga* (lac Ourmia). La branche sortant de ce dernier baigne les murs de *Cremi* (Kermanschah) et se réunit avec l'autre, sous les murs de *Kade* et formant un seul fleuve (qui représente le fleuve Kerkhah), il verse ses eaux dans la mer près de *Chesi* (Haviza? ou Chersonnesus des rivages du golfe persique?). Vient ensuite sur les rivages de la mer *Serans* (rivière Schirin), *Ussa* (Essina sur la courbure méridionale) accompagné de *insula de Chis* (Kaïs); puis *Creman* (Kerman); enfin *Hormision* et *insula de Ormi* (Ormouz) : *cette ville s'appelle Ormes : c'est ici que commencent les Indes; sachez, que dans cette ville viennent des bâtiments qui ont huit à dix mâts avec des voiles de cannes.*

(101) Mare urbis..... et Viasara (Bassora) — mare Indicus, hic piscantur perlas, quas deferunt Viasara postea (Pizigani). — Edrisi (III, 6, p. 373-377) donne une longue description de la manière de pêcher les perles et ne connaît point d'enchantement. Marco Polo (chap. 174, III, 21) ne l'a pas oublié, donnant aux enchanteurs ad hoc l'appellation arabe d'abraïamaïn, abrivamaïn, abasamayn.

Dans l'intérieur des terres : *ciutat Ssiras*, accompagnée de la légende : *cette ville est appelée Ssiras; elle s'appelait autrefois Gracia* (Grèce); *c'est là que fut premièrement inventée l'astronomie par le très-savant Tolomeu* (Ptolémée le grec).

On y voit le roi de Tauris et ses villes *ciutat Rey*, *Soldania* (Soltania) et *Tauris*. On peut dire que le roi de Tauris n'est pas d'une trop récente nouvelle. Depuis la mort de Gazan Mouhammed, 1335, tout était déchiré dans cette possession des djenghiskanides; à Schiraz, régnait le dernier roi indépendent Zein alaheddin; les autres ailleurs; Tamerlan menaçait cette contrée.

La Perse se termine, *finis Persia*, par les *monts de Amol* (Hindoukouh), desquels coule *flum d'organci*. On pourrait présumer qu'il représente Sihoun, car le fleuve Amol (Djihoun) est représenté par l'embouchure de *flum Amol* : mais Organci est situé sur Amol, Dijhoun est donc doublé par les épigraphes. Une semblable confusion se déclare dans les positions. En apparence, elles font trois suites de routes : mais l'examen de leurs noms fait découvrir leurs situations confuses. *Trabicha* (Djarib gusken entre la caspienne et Aral?) (102) *Calay castro* (Kisil kala?), *Cara*, *Zaraspa* (Hazrasp), *Choya* (Khiva?), *Faray* (Farabr Amou), tout rapprochées qu'elles se trouvent sont en désordre; *Fista* (Sista Siistan?), *Eui*, *Amol* (Amou proche de Farabr,) obscursissent l'explication; *Bocar* (Bokhara), *Samarchati* (Samarkand), *Coyandi* (Khodjenda) sont placées au sud de Djihoun, comme l'avait dictée le sage Tolomée de Siraf. *Congicanti* (Ienghikant), *Cotam* (Khotan), *Timitri* (Termed) et *Badalech* (Balkh) sont toutes placées au delà des fleuves à l'est. D'ici la route continue par *Chabol* (Kaboul) et *Moltas* vers l'Inde, passant à l'ouest de *Camar* (Kaschmir).

Par tout, (il faut en excepter Camar) flotte la bannière du roi de Tauris : mais le pays de cette partie exposée aux ravages de Tamerlan, porte le nom de *Tarssia* (Zagatay). *Cette province est appelée Tarssia. C'est de là que sortirent les trois savants rois qui vinrent à Bethleem en Judée avec leurs présents; ils adorèrent Jésus-Christ et sont ensevelis dans la ville de Cologna, à deux journées de Bruges* (103).

Tout-à-côté on a, à l'est, un royaume mal assis dans la carte catalane : *ici règne le roi Chabech, qu'on appelle seigneur de Medein. Il reste dans le pays Emalech*. C'est Armalech, Almalig (Al-malik, roi d'Ili), Ilibalig, Ili, Ilé, Ilibalik, Abeile, aujourd'hui. Ili Gouldja, chez les Chinois Hoei-Yuan, sur la rivière Ili, capitale du royaume de Kaïdou à l'époque de la dissolution de l'empire djinghiskanien, visité par les Européens, situé au nord de Lop (la carte catalane le place au sud); sa domination s'étendait au nord de Kamil (104).

(102) Ou Otrar; à l'ouest d'Otrar on a plusieurs Kala.

(103) Ceci est en désaccord avec le récit de Marco Polo. Il dit, qu'en Perse est la cité qui est appelé Sava (Saba, Sabba, Sabada), de laquelle partirent les trois (rois). En ceste cité, sunt soveliz les trois, mais en trois sepouture mout grant et beles, et de son la sepouture a une maison quares et desoure n'ont nuit bien cures et est le une juste l'autre. Les cors sunt encore tuit entieres et ont chuoilz et barbe (chap. 31, de la version latine 2, 19). Marco Polo les a vu ainsi chevelus et barbus, sachant sans doute qu'à Cologne se trouvait leur duplicata.

(104) Voyez la carte de Klaproth de l'année 1290 pour l'histoire de la Chine. — Pegoletti et Paschalis 1335, 1338, se sont arrêtés un certain temps à Almalig. Marco Polo a signalé son existence par le nom de Gingitala. Sur les confins orientaux de ce royaume, non loin de Karakoroun, est un lac appelé Sanguintalguin, Sankintalaï, Chinchintalas, et le steppe Tzahantalaï, campus albus (des cartes de d'Anville, Hase et autres) qui ont pu donner origine à la dénomination

Dans les limites de Chabech-Emalech-Medeia se trouve *Yssikol*, situé sur un lac (Issi, Touz, Temourtou, du pays de Tourgouts au nord de la petite Boukarie). *Le lieu qui s'appelle Yssicol* (Issi-koul). *Dans ce lieu est un monastère de frères arméniens, dans lequel est, dit-on, le corps de saint Mathieu, apôtre et évangéliste.* Sous la domination de Chabech paraissent se ranger les villes de *Chabol* et *Camar*. Ce dernier pourrait dériver de Kamil : mais plutôt tous les deux sont une répétition et doublure de Kaboul et de Karschmir (105). La répétition est d'autant plus présumable, je dis même évidente, qu'elle est accompagnée de *ciutat de Baldassia* (Baladeschan, Baltistan, Balti, petit Tibet), Bandasca, Balaxian, Balacian, Balascia, Balasian, Bandasian, des manuscrits de Marco Polo (chap. 46, 49, 50; I, 33, 36, 37). Il dit encore et monte l'en (dans sa dépendance Vocan, Vakhan) tant que l'en dit que cel est le plus aut leu deo monde: et quant l'en est en cel haut leu, adonc treuve un plan entre deux montagnes en quel a u flum mont biaus (fleuve Djihoun). Ce mont est appelé par le catalan *mont de Baldasia* et u flum mont biaus, qui y prend sa naissance, forme *finis Indie* et coule vers le sud jusqu'à *Ianpa* (Ciamba) fleuve Maecaun, Mecon, fluvius totius Asiae maximus, dit Ortel.

La mer caspienne porte : *cette mer est appelée mer de Sara ou de Bacu.* Les Tatars y naviguent et y dominent : mais la forme allongée de la mer, la péninsule Bakou, le golfe sablonneux des monuments et les nombreux détails portulans, démontrent que le commerce italien y fit d'heureuses investigations.

C'est au nord de la mer Bakon que dominait l'empereur de Saraï, dont la capitale *ciudat de Ssarra*, insulaire *Zizara*, سراى الجزيرة Saraï al djezira, était située non loin de l'embouchure de Volga, *Edil*, et on lit au-dessus de zizera-Saraï : *c'est ici que réside l'empereur de cette région septentrionale, dont le commandement commence dans la province de Burgaria* (Boulgaria) *et finit à la ville d'Organcio* (Ourgenz). *Ce souverain est appelé Jambech* (mort 1357), *seigneur de Sara.* D'ici partaient les karavanes. *Cette karavane est partie de l'empire d'Assara pour aller en Catayo* (Chine) et voici sa marche et route : *sachez que ceux qui veulent traverser le désert, s'arrêtent et se reposent pendant une semaine entière dans une ville appelée Lop, dans laquelle eux et leurs bêtes se rafraîchissent et s'approvisionnent de tout ce qui est nécessaire pour sept mois, car dans le désert un homme peut marcher une nuit et un jour avant de pouvoir trouver de l'eau bonne à boire : mais ce jour et cette nuit passés, on en trouve tant qu'elle suffit à cinquante, cent personnes ou davantage : et s'il arrive que pendant la nuit, quelque voyageur, chevauchant s'endorme, soit par la maladie ou pour autre motif et qu'ainsi il quitte ses camarades, il advient souvent qu'il entend dans l'air de nombreuses voix de diables, semblables aux voix de ses compagnons; encore l'appelent-ils par son propre nom; enfin les diables le conduisent tellement*

de Marco Polo. Ce lac d'abord innommé, disparut ensuite des cartes de Klaproth. Sa grande carte de l'Asie centrale de 1836, offre, à l'ouest des possessions d'Ili, les positions nommées Khabtsikaï-gatoulga, Khalban-gatoulga, de même qu'est appelé Ghin-gitala.

(105) Cette répétition s'est perpétuée : on la voit dans les compositions publiées par Ortel, Mercator, etc.

ça et là par le désert, de même que le feraient ses compagnons, qu'il ne peut plus les retrouver. Et de ce désert mille nouvelles en sont connues. A la suite de cette description, *ciutat de Lop* est accompagnée de légende : *dans cette ville Lop se rendent les marchands de l'empire de Sarra pour aller au Cataï en droite ligne et ils y viennent avec des bœufs, et avec des voitures et des chameaux* (106).

144. Dans la partie orientale de l'Asie il nous reste à parcourir : les îles, l'Inde, le Cataï et le Gog et Magog ou l'histoire d'Alexandre-le-grand.

Dans la mer des Indes sont 7548 *îles, dont nous ne pouvons détailler ici les merveilleuses richesses qui y sont renfermées, aussi bien d'or et d'argent, que d'épices et de pierres précieuses.* En effet, il n'y en a de nommées que quatre.

Illa Iana, Ceylan, Lanka chez les Indiens. *Dans l'île de Iana, on trouve beaucoup d'arbres, bois d'aloës, camphre, sandal, les épices fines, lagalanga, noix muscade, les arbres de canelle qui est l'épice la plus précieuse de toute l'Inde et là se trouvent de même le macis et ses feuilles.* Dans un coin de cette île se trouve *regio feminarum.*

A côté de cette île : *insula mudorum,* des muets ou (nudorum) des hommes nus, *dans laquelle les hommes et les femmes portent une feuille par devant et une autre par derrière.*

La troisième île nommée, est *Caynam.*

La quatrième *illa Trapobana,* Soumatra (107); sur cette île *Malao* est accompagnée de cette légende : *cette ville est déserte à cause des serpents.* La légende relative à l'île porte : *l'île Trapobana : cette île est appelée par les Tartres* (Tartares) *Magno caulii* (108), *c'est la dernière qu'on rencontre en orient. Elle est habitée par des hommes bien différents des autres. Sur quelques montagnes de cette île il y a des hommes d'une grande taille, c'est-à-dire de douze coudées, comme des géants, très-noirs et dépourvus de raison; ils mangent les hommes blancs étrangers, quand ils peuvent les attraper. Chaque année, dans cette île, il y a deux étés et deux hivers. Les arbres et les herbes y fleurissent deux fois l'an. C'est la dernière île des Indes. Elle abonde en or, en argent et en pierres précieuses.*

La mer des îles offre encore deux tableaux et légendes. La première : *mer des îles de l'Inde, où sont les épices. Dans cette mer naviguent de nombreux vaisseaux de différents peuples. On y trouve deux espèces d'un poisson qui s'appelle syrène : l'une est moitié femme et moitié poisson; l'autre, moitié femme et moitié oiseau.* L'autre légende dit : *ces hommes*

(106) La note sur la ville de Lop et la légende de la karavane sont verbalement conformes avec la narration de Marco Polo, seulement celui-ci approvisionne la karavane pour un mois, le catalan pour sept; et Marco Polo parle de la traversée en général, le catalan détermine le départ de Sara et la direction vers Kataï. — Voyez Marco Polo, chap. 57, de la version latine, I, 44. — Des séductions diaboliques entretinrent très-longtemps encore les cartes postérieures, comme on le voit par celle de l'atlas de Fréderik de Wit, où on lit : in deserto Lop et Belgiam homines miris illusionibus et diabolico screatu seduci creduntur.

(107) Les Portugais admirent cette attribution de nom à l'île de Soumatra, comme on le voit par leurs cartes des xve et xvie siècles. *Siomatra, over Taprobana,* dit 1458 fra Mauro dans sa mappemonde, instruit par les Portugais. — Quant à la carte catalane, sa Taprobana est plutôt la péninsule Malaï. Voyez notre portulan vers la fin.

(108) *Magna cavillatio,* lieu où vous êtes trompé et où sont de grands trompeurs : *magni cavilli?*

sont des sauvages, qui vivent de poisson cru, boivent l'eau de la mer et vont tout nus (109).

145. L'Inde se présente sous la forme d'une presqu'île. Cette forme inconnue aux cartes italiennes, incompréhensible dans la relation de Marco Polo, était familière à de bonnes cartes géographiques des arabes et certainement fut relatée par différents explorateurs du temps. Elle est divisée en plusieurs royaumes dont trois sont spécifiés.

L'Inde commence de *insula de Ormi* et de *Hormission*, de Hormouz. Le premier roi qui s'y présente est *del rey Dalli*, de Dely : *ici est un solda* (sultan) *grand, puissant et fort riche : ce sultan a sept cents éléphants et cent mille hommes à cheval sous ses ordres; il a aussi des fantassins sans nombre. Dans cette partie de la terre il y a beaucoup d'or et de pierres précieuses.* Par le pavillon portant un pal on voit que le sultan était possesseur d'un spacieux littoral : commençant de Hormouz : *Necran* (Mekran), *Chesimo, Damonela* (Daybol), *Semenat* (Soumenat), *ciutat de Goga* (Gogeh), *Canbetum* (Kanbaïet, Kamboïe) sur un golfe; *Neruala* (Nahrval) dans l'intérieur de la terre, aussi bien que de *Bargalidoa* (Fouroukabad au nord de Kanodj), *Ialeym* (Gaulna), *Hocibelech* (Hosoungabad sur Nerbudda) et de *Delly* (Delhy) sa résidence; puis suivant les rivages : *Barochi* (Baroch), *Cocintaya* ( ), *Paychinor* (Baçaïm) *Chintabor* (Geitapour), *Nandor* (Onor), *Pescanor* (Bacanor ou Calianpour), jusqu'à *Mangamor* (Mangalor). *Désert de les Indies* sont les déserts sablonneux à l'orient de l'Indus.

Le second roi de la péninsule est : *ici regne lo rey Colombo* (Koulam, Koulan) *qui est chrétien. Province de Columbo*, et *ciutat de Columbo.* Son pavillon flottant sur *Elly, Bixder* (Wastara), *Diogil* (Dindigul?) porte une croix et un oiseau.

Le troisième roi Etienne est aussi chrétien : *ici règne le roi chrétien Steve : ici se trouve le corps de l'apôtre saint Thomas : tournes tes yeux vers la cité de Butiflis.* Or, ses possessions s'étendaient sur les rives du Coromandel. *Carocam* (Karrikal) *Setemelli* (sept pagodes), *Mirapor* (Meliapour) et *Butiflis* sus-mentionnée où repose le corps de saint Thomas. Son pavillon portant un lion flotte dans l'intérieur des terres sur *ciutat de Balcia* (Balki près de Beder dans le Dekan) et *Carachoïant* (Gurrumkonda).

Bengala n'est pas formée en un royaume spécial, mais n'est pas non plus la dernière des provinces. Son nom est suivi par *Bassia* (Bisa ruinée, SE. d'Assam, au nord d'Ava au pied du mont Tabka); *Michem* (Mien, Pegou); *Penta* (île Bintang), *Thige, Lingo, Ianpa* (Zampa); après quoi *finis Indie,* est fermée par un fleuve qui vient des montagnes Baldassia (fleuve Meakoun, Mecon) (110).

(109) Tout ce que dit le catalan des îles de la mer de l'Inde est rapporté d'une manière différente dans la relation de Marco Polo. Ce dernier ne parle pas de Sirènes, ne se sert ni de l'appellation de Taprobana ni de celle de Iana; le catalan ignore les dénominations des îles énumérées par Marco Polo qui fait monter leur nombre à 7748, suivant le dire de sages marins (chap. 161, vers lat. III, 6), et même à 12700 selonc qe moister le compas et la scriture de sajes mariner qe uzent en cel mer de Indie (chap. 192, vers. lat. III, 43).

(110) L'Inde du catalan commence à l'occident de Nocran, comme la grant, greingnor Indie de Marco Polo de Ras-macoran, mais la description de chaune est très-différente. La mère de cinq rois-frères de Maabar ne vivait plus, la grante brige faite ensemble, ne put faillir, ils destrucrent le un l'autre. D'autres puissances surgirent aux pavillons indiqués par le catalan.

146. De l'autre côté de l'embouchure *ciutat Caynam* voisine de l'île du même nom, et la frontière occidentale de Kataï : *açi finis Catayo.* Le pays était assujétit aux Tatars (Mongoux). La ruine de leur domination en 1363 était proche, mais le souvenir de leur première puissance continuait à avoir du retentissement : La légende dit : *le plus grand prince de tous les Tartres : il s'appelle Holubeim* (du nom de Houpilaï ou Koublaï petit fils de Djenghiskan, premier fondateur de la dynastie, chez lequel séjournait Marco Polo) *qui veut dire grand khan* (111). *Cet empereur est beaucoup plus riche que tous les autres empereurs du monde; il a pour sa garde habituelle douze mille chevaux ; il a quatre capitaines qui ont chacun douze mille chevaux sous leur commandement; chaque capitaine se rend à la cour du souverain avec sa compagnie pendant trois mois de l'année et ainsi de trois autres, successivement et par ordre.* Il réside à *Chambalech, capitale du grand khan de Catayo. — Sachez que près de la ville Chambalech existait autrefois une grande ville nommée Guaribalu. Le grand khan trouva par l'astronomie que cette ville se révolterait un jour contre lui : il la fit donc dépeupler et fit bâtir cette ville Chambalech* (112). *Cette ville a environ vingt-quatre lieues* (leguis) *et est enceinte de bons murs. Elle est quadrangulaire : chaque carré à six lieues et les murs sont hauts de vingt pas et épais de dix. Il y a douze portes et une grande tour où est placée une grosse cloche qui sonne après et avant le sommeil, de sorte que dès qu'elle a sonné personne n'ose aller par la ville. Il y a à chaque porte mille hommes de garde, non par crainte mais par respect pour le souverain.*

Kataï est traversé par un fleuve ramifié en six immenses bras et six embouchures. Il y a 46 villes en y comptant celles de la Tartarie jusqu'à *Lop, Carachora* (Karakoroum), *Tanduch* (Tenduch), et les villes (de Tangut) signalées jusqu'au mont Sebur. Il y aurait trop de peine pour nous, et peut-être sans succès, à les examiner. Les relations de Marco Polo contribuèrent sans doute à composer ce dénombrement des villes : mais les renseignements postérieurs s'y mêlent sans doute et forment les bases de la composition. En effet, une autre disposition des états de la péninsule indienne, et tout ce qu'on y voit de la Chine met à l'évidence ces nouveaux renseignements qui méritent d'être étudiés et approfondis. La configuration donnée aux fleuves et aux pays fait présumer que les descriptions arabes n'étaient pas inconnues et qu'une image figurative arabe guidait l'école catalane (au reste, voyez notre art. sur les cartes de l'Inde et de la Chine, 29, 30, et le portul. 30-32).

(111) Les éditeurs de la carte catalane indiquent l'origine de holubeim dans Ouloug-beig. — Cublai kaan est apelez, que vaut a dire a nostre lengaje le grant seingnors (Marco Polo, chap. 76, vers. lat. II, 1).

(112) Cet événement avait lieu en 1267. Or, vos conterai (dit Marco Polo, chap. 85) de la grant ville dou Catai, la ou cestes palais sunt, por coi fui faite, et comant il est voir que iluec avoit une ansiene cite grante et noble que avoit a non Ganbalu, que ce vaut a dire en nostre lengaje la cite dou seignor; et le grant kan treuvoit sez astronique que ceste cite se devoit revelere et faire gran contenire contre l'enpier; et por ceste chaison le grant kaan fist faire ceste cite dejostre celle qe ne i a qe un flum emi, et fist traire les jens de celle cite et metre en la ville q'il avoit estoic, qui est apele *Taidu.* — C'est sur ce passage de Marco Polo (chap. de la version latine II,) que le catalan dit : da piats de esta la ciutat de *Chambalech*, auia y nagean ciuitat mult gran et ja aja nom *Guaribalu;* ela gran chan troua per l'estronomia que a questa ciuit se deuia reuelar contra el; ay i qscula desabitar e fe ufer a questa ciuitat de *Chabalech.* — Marco Polo savait que Cambalu était situé à 2 journées de l'océan (chap. 94, vers. lat. II, 20); le catalan l'ignorait et enfonça Chambalech au fond de la terre : erreur qui se perpétua jusqu'au XVIe siècle.

Ici naissent des hommes petits, qui n'ont que cinq palmes de hauteur et ainsi soit qu'ils sont petits et incapables de faire des travaux de force; ils sont cependant aptes et habiles à tisser et à garder du bétail. Et sachez que ces hommes, dès qu'ils ont atteint douze ans, dès cet âge ils engendrent et ordinairement vivent jusqu'à quarante ans et ne sont pas trop heureux. Ils se défendent vaillamment des grues, les prennent et les mangent. Ici finit le pays du seigneur de Catayo.

Mais au nord ses pavillons avancent jusqu'à Tenduch. *Sachez que les hommes et les femmes de cette contrée, quant ils sont morts, sont portés au bûcher au son des instruments et avec de grandes réjouissances. Cependant les parents du mort pleurent et il arrive quelquefois, mais tardivement, que les femmes des morts se jettent dans les flammes ainsi que leurs maris, cependant les maris ne s'y jettent jamais avec leurs femmes* (113).

A côté de ce pays dans l'océan septentrional sont deux grandes îles, accompagnées de la légende : *dans ces îles naissent beaucoup de bons gerfauts et faucons que les habitants n'osent jamais prendre que pour l'usage du grand khan seigneur et empereur de Catayo* (114).

147. Nous passons maintenant à l'histoire d'Alexandre, expliquée dans les légendes d'après les récits des arabes. *Moltas ciuitas magni* (Moultan), *cette ville édifia Alexandre roi de Macedonia.*

Dans les montagnes de Baldasia : *ces hommes sont allés chercher des diamants : mais comme ils ne peuvent pas parvenir sur les montagnes où se trouvent les diamants, ils jettent adroitement des morceaux de viande là où sont les pierres précieuses, et les pierres s'attachent aux morceaux de viande et les déplacent delà, les pierres attachées aux viandes finissent par échapper aux oiseaux et ainsi les recueille-t-on. Alexandre trouva que cela se fesait ainsi.*

Le roi Alexandre. — Montagnes de Caspis, dans lesquelles Alexandre vit des arbres si hauts, que leur cime touchait aux nues. Là il faillit mourir : mais satan le tira de danger par son art et à l'aide de ce même art, il renferma là les Tartres Gog Magog et c'est pour eux qu'Alexandre fit les deux images du métal ci-dessus décrites. Voici cette description : *ces trompettes sont de métal : c'est Alexandre, roi grand et puissant, qui les fit fabriquer* (115).

Alexandre enferma aussi dans ce lieu diverses espèces d'hommes, qui osent manger de la chair crue : c'est là l'espèce d'hommes avec laquelle

(113) Marco Polo (chap. 58, de la version latine I, 45) raconte tout au long les cérémonies de la combustion chez les Tangut : mais il ne connaît pas de femmes se brûlant avec les dépouilles de leur mari. Il raconte que les Tangut ont une cassie de table grosses un paumet, bien conjunte ensemble tote enpointe noblemant et hi metent le cors dedens. C'est son cascio ou le cors est. Cette cassa grossa, cette caisse, le catalan la représente dans son dessin par un vase dans lequel le corps repose, l'astroilique incantator debout y enfonce sa baguette.

(114) Marco Polo en parle (chap. 71, vers. lat. I, 60). Et quant l'en (de Bargu, Bangu) alee 40 jornée, adonc treuve-l'en le mer Osianc (Océan) et iluec il ont montagne, la o li fauchonz pelerin ont lor nid (dans les montagnes). Et en l'isle que sunt en cel mer environ naisent les jerfeaucz. le grant chan en ha tant quant il ne vuelt, et ne entendes que celz qe l'aportent de tere de cristiens as Tartarz, les portent au grant chan, mes les portent au levant ad Argon et a celz seingnors dou levant. Or, non-seulement au grand kan mais aussi à Argon et aux autres seigneurs du levant sont livrés ces gerfauts.

(115) Encore au XVIIIe siècle on ne négligeait pas ces trompettes : hic in monte collocati sunt duo tubicines aerei, dit la carte de l'atlas de Frédérik de Wit, quos verissimile est Tartaros in perpetuam vindicatae libertatis memoriam, eo loci posuisse, qua per summos montes in tutiora loca commigrarunt.

viendra l'antechrist; ils seront enfin détruits par le feu, qui descendra du ciel et les confondra.

Le grand seigneur, prince de Gog et Magog. Il viendra au temps de l'antechrist avec une nombreuse suite. Une légende explicative inscrite sur l'océan trace son origine : *Antechrist : ce personnage sera élevé à Corayn* (Corazaïn) *en Galilea et quand il aura trente ans, il commencera à prêcher à Jérusalem et contre toute vérité, il dira qu'il est le Christ fils du Dieu vivant, et on dit, qu'il réédifiera le temple.*

A côté du seigneur de Gog et Magog, dans un compartiment est représenté le Christ roi, récompensant de la palme immortelle ses fidèles : roix, peuples, évêques, moines, et la légende relative, inscrite sur l'océan, dit : *le prophète Isaïe dit dans son chapitre* 67 (verset 19) : *de ceux d'entre eux qui seront rechappés, j'en enverrai vers les nations en la mer, en Afrique et en Lydie. Ensuite de quoi, il ajoute : et vers les îles éloignées, qui n'ont point entendu parler de mon nom et qui n'ont point vu ma gloire et ils annonceront ma gloire parmi les nations* (116).

148. La grandeur du globe terrestre, les noms des constellations, Ptolémée astrologue, les caractères arabes décorant le dessin cosmographique, sont des indices que sur cette partie de l'ouvrage du cosmographe catalan rejaillit la lumière mahommédane. C'est suffisamment connu : le cosmographe dans son traité n'est qu'un écho éloigné de ce qui était répété avant lui.

On admettait dans la géographie latine l'infiltration de quelques connaissances arabes, spécialement de récits fabuleux, et le cosmographe n'a pas négligé de les introduire dans sa carte. C'était l'habitude de toutes les écoles marines, de tous les dresseurs de mappemondes. Il me semble cependant que la carte catalane décèle plus que les autres l'impression inaltérée et positive de connaissances arabes. En regardant la configuration et les formes de l'Asie, je ne vois pas qu'une carte géographique arabe dressée sur les longitudes et latitudes ait été suivie : mais une image figurative et quelques descriptions arabes donnaient la direction aux fleuves, aux rivages, aux golfes, aux péninsules et à certaines positions.

Le dessinateur ignorait la langue arabe et ne connaissait pas de lettre de son alphabet. Le pavillon de Grenade en est la preuve : le dessinateur n'a pas sû y rendre correctement le nom de Grenade الغرناطه

(116) Nous avons déjà dit que le conte de Gog et Magog est commun aux mahomédans et aux chrétiens. Les géographes et les cartes mahommédanes ne négligent pas d'en parler. *Scharifeddin al Mobareh Mastoufi* l'arbelien, mort à Mosul en 1240, dans son nazehat al coloub, raconte fort au long l'histoire de Jadjoudj et Madjoudj (Dherbelot). — Celle de la carte catalane est retrempée de la couleur chrétienne. Elle ne s'accorde pas avec l'opinion de Marco Polo. Celui-ci en parlant de Tenduc, où règnait le lignage de Prêtre Jean, pense, que ce est le leur qe nos apellon de se enostre païs Gogo et Magogo; mes il l'apellent Ung et Mungul... Ung estoient les Gog, et en Mungul demoroit les Tartars (chap. 74, vers. lat. I, 63). Le catalan ne connait de prêtre Jean qu'en Afrique. Dans l'opinion de Marco Polo les Gog Magog, Tatars Mongoux sont différents des peuples enfermés par Alexandre. A son avis les Tatars n'existaient pas alors et la réclusion avait lieu dans les montagnes du Caucase près de la porte de fer (Derbent) et le peuple s'appellait Komans : et voz di ke Alexandre hi fit fermer une tore et hi fist une forteze por coi celle jens ne poesent pasere, et fu apelle la port dou fer; et ce est le leu que le livre Alexandre conte comant il euclouse les Tartars dedens deus montagnes. Et ce ne fut pas voir qu'il fuiissent Tartarz, mes furent une jeus qui estoient appellés Comain (Chaynari du texte latin) et autres jenerasion assez : car Tartarz n'etoient a celui tens (chap. 23, vers. lat. I, 14). — L'opinion ne cessa de varier sur Gog et Magog. Au xve siècle on interpréta Gog par Iudæ. Voyez la note au chap. 168, et la note 193 du chap. 43.

et l'a au contraire défiguré horriblement. Probablement l'auteur de la carte n'était pas mieux instruit : mais il a trouvé dans l'école de ses prédécesseurs les traditions des idées arabes. Aucun pays n'était plus susceptible de se laisser influencer par les arabes que l'Espagne, même dans les connaissances géographiques.

Ces connaissances cependant devaient se fondre avec les investigations plus récentes des européens, et céder aux nouveaux renseignements apportés par la propagande de l'évangile ou par le commerce. La carte indique les points où les perquisitions de la propagande ont abouti, elle indique les chemins éclaircis par le commerce. Les communications par la Perse y sont complètement obscures. Les nouvelles arrivaient avec les épiceries par mer dans les golfes persique et arabe (mer rouge); elles relataient les différentes directions des courses de caravanes allant du nord de la caspienne par Lop en Chine; ou de marchands qui traversaient les bords de la mer caspienne, par Mavaralnahar et par Khorasan pour se rendre dans l'Inde. Peut-être les géographes espagnols possédaient des relations orales de ces renseignements : mais plus certainement, ils confrontaient les cartes italiennes qui les avaient tracées, et combinaient avec ce qu'ils avaient chez eux d'arabisant. Il s'ensuivit maintes fois une confusion résultant de malentendus, de méprises. On serait peut-être disposé à douter de ce que nous avons fait remarquer là dessus en Asie, à cause que le terrain y est moins clair : mais nous pouvons signaler de pareilles méprises dans des pays rapprochés dont la connaissance nous est plus familière, à l'abri de l'obscurité, d'où arrivaient aux Espagnols des nouvelles réitérées et soumises à la confrontation.

149. Dans la région septentrionale, l'empire de Sarra s'étendait vers l'ouest jusqu'au *flum lussom*, c'est-à-dire jusqu'au Dniepr, appelé par les mahommédans Ozou, Usom (117). La Litvanie avait déjà chassé la domination tatare loin du Dniepr, mais le cosmographe n'avait pas d'aussi récentes nouvelles. Divisant la qualification de Saraïdjezira, en Sarra et zizera, il place dans son voisinage sur le Volga *Berchimam* et planta vers l'ouest les pavillons du senyor sur *Baltachinta*, *Perum*, et *Branchicha*. Les deux premières appellations sont incompréhensibles pour moi; quant aux deux autres, elles représentent, à mon avis, Pronsk et Bransk, cette dernière située sur Dzisna, qui se perd dans le Dniepr Usom.

Bargar et *Costroma* sont sur le confluent de deux branches de Volga. En effet, Boulgar en est peu éloignée, mais Kostroma est très-éloignée vers l'ouest près de laquelle la branche ouest conduit en la remontant vers Rostov, Twer, Torjek, nommées sur la carte *Rostoar*, *Tifer*, *Torachi*. Cette dernière ville était un marché de la grande et puissante Novogrod dont le nom était inconnu au catalan, car les renseignements qui venaient de Saraï n'avançaient pas plus loin.

Kiov, cité déchue de sa grandeur et de sa prospérité, figure sous le nom arabe *Chiva*. Les chemins de son commerce sont déserts. Pour le commerce de la mer noire toutes les plaines jusque vers l'embouchure

(117) Voyez Aboulféda.

du Danube offrent peu d'intérêt, le catalan ne trouvait aucun renseignement de ce côté pour spécifier sur la carte quelques détails des pays de *Burgaria* et de *Rossia*. Tous ses renseignements arrivaient par ceux qui, traversant l'Allemagne remontaient le Danube ou l'Elbe, qui côtoyaient les rivages de la baltique. Leurs relations variées, mal rapprochées et coordonnées créèrent une complication de rivières danubiennes, qui embrouillèrent l'emplacement des villes et obstruèrent le nord d'un pêle-mêle presque inextricable. Cependant les dénominations pour la plupart ne sont pas méconnaissables, la confusion se laisse débrouiller.

150. En descendant le Danube, le *lacus Danubii* est imaginaire et on ne commence l'itinéraire qu'à *Ratisbona*. De là on va par *Tusna* (Thunna Stauf sur les bords septentrionaux du Danube), *Pasavia* (Passau), *Enbrunch* (Ens, Burg-Ens), *Vuvena* (Vienne), *Arusvar* (Ovar, Altenburg, ou plutôt sa voisine Hedervar), *Moleno* (inconnue), *Jaurim* (Javarin, Raab) et son *insula Jaurim que de magna* (la grande île de Schüt), *Canaro* (Gran, Strigon), *Buda* (Ofen, Bouda) et son île, *Rogatos* (Raczkevi de ladite île), enfin *Dinoba* (Danoch? près de Mohatsch) et *insula Sirmium* (Sabacz déplacé) terminent cet itinéraire riverain.

A droite en partant de Vienne, *Casses* (inconnu), *castrum Para* (Phara, Vorau) et le *flum Pingua* (Pinka qui tombe dans la Raab), *Vuuardine* (Varasdine au delà de la Drave), *flum Sat* (est le fleuve Sava qui coule au sud des deux villes suivantes:) *Casma* (Chasma, Tzasma, Zeschma), et *Pasga* (Posega, toutes deux dans la Slavonie); enfin *Elea* (peut-être Illoh, Vilak sur le Danube). Ici se termine ce qui est enfermé par le cours de la Save.

A droite de la Save *Bosna* (Saraïero, Bosna-Seraï), *Nicordo* (Zvornik, Kornik), *Cleina* (inconnu).

A gauche du Danube se rangent d'abord *sancto Vito* (saint Veit vis-à-vis de Vienne), *sancta Maria* (trop enfoncée au nord, sainte Marie vis-à-vis de Presbourg), *Bache* (Baks séparée par la Teisse de) *Temersvar* (qui est séparé par Marosch de) *Canada* (Ksanad). Le Catalan avait donc des relations qui avançaient jusqu'à l'embouchure de la Sava: il ignorait le cours ultérieur du Danube mais il en connaissait les bouches (118).

De *Praga*, puissante capitale de Boême on remonte l'Elbe par *Dresden*, *Missen*, *Guise* (les autres cartes portent Gurse, Wurtzen sur Mulda). *Aquis* (inconnu, Acken? près de Zerbst), *Mangobros* (Magdebourg), *Argent munde* (Tangermunde), *Stendar* (Stendal), *Lessem* (Lentzen) dernier point sur *l'Eulie* (sur l'Elbe), d'où l'on se rend sur les bords de la mer à Wismar *Usmaria* ou Ugmaria.

Avant de parcourir le littoral de la baltique nous observons que dans le pays de *Polonia* se présentent des répétitions manifestes : Cracouia,

(118) La carte Messine de 1511, copie de la fabrique catalane, présente au N du Danube quatre figures de villes accompagnées des noms de *Santovito*, *Baochi*, *Leo* et *Camadia*, ses succédant d'O en E sans aucun pavillon. Sur le Danube même, trois figures de villes sont désignées par les noms de *Zaura* (Javaria), *ciuitati Buda* et *ciuitati Bucina* avec quatre pavillons, dont deux pour Boude, tous les quatre semblables offrant un champ fascé de gueules et d'argent de six pièces, les cinq dernières adextrées d'azur (D'Avezac, carte de la collect. Barbié du Bocage). Bicina, Bitina est probablement Viddin.

Polonia, Posna, par deux fois répétés, stagno Nerïa et lacus Nerïa, Prutenia et Prussia, sont évidemment les doublures. On peut en dire autant de : Guarpe, Stadin et Stetin, scorpe. Le compositeur de la carte a tissu ces répétitions par tout où il a mal combiné plusieurs cartes qu'il confrontait et où il na pas bien compris différents renseignements qui devaient le guider. Maintenant revenons à Wismar.

Usmaria (Wismar), *Roystoch* (Rostok), *Ludismagna* (Ludershagen près de Bart dans le pays des anciens Lutices les grands), *Grisvaldia* (Gripsvald), *Guarpe* probablement un Werf, un jet, une embouchure de l'Oder dans lequel tombe la Varta : cette conjecture me semble d'autant plus probable, que la répétition de Guarpe dans Scorpe se trouve près de l'embouchure du fleuve sur lequel se rangent, comme nous le verrons, les villes situées sur les bords de l'Oder et de la Varta. *Stadin* et sa répétition *Stetin* (Stettin), *Colberg* (Colberg), *Alech* (Hela).

Ici commencent les autres : Stetin, lacus Neria de l'embouchure (de l'Oder et de la Varta) et Scarpe. Vient *Godanssc* (Gdansk, Dantzik) et l'*embouchure* de la Vistule, laquelle est complètement privée de ses villes. Ensuite *Albinga* (Elbing) et *Neria* avec son *stagno* dont la répétition précéda sous la dénomination latine *lacus* (Frisch Nerung). Suit l'insertion prématurée de *Curonia* (Curisch Haff et Courland); ensuite *Prutenia* et l'*embouchure* de Pregel, sur lequel, dans l'intérieur de la terre sont les villes vistuliennes. De ce point, pour donner la suite aux indications, il faut les prendre alternativement en avançant au nord; ensuite reculant vers le sud, *embouchure* de Niemen et *Litefania;* ensuite *Riga* et l'*embouchure* de Dzwina; à reculons suivent : *Revalia* (Revel), *Carclant paganis* (les Kareliens infidèles).

Cette revue du littoral et du cours danubien, nous conduit à la remarque, que les situations de ces deux séries se trouvent presque en contact : *Prussia* se place sur la ligne de *sancta Maria*, située vis-à-vis de Presbourg. Ce contact embrouille considérablement ce pêle-mêle des villes répétées de *Polonia*. Dans ce mélange, je pense distinguer sur les rives du fleuve fourchu qui représente l'Oder et la Varta : *Garagena* (Crossen, ou Kargov de l'autre côté un peu éloigné du fleuve), *Epoli* (Opole), *Ceane* (Cieschine, Teschen); double *Posna* (Poznan, Posen), *Asna* (Gnieczno), *Sira* (Sieradz).

Parmi les autres, situées près d'un fleuve ou dispersées en désordre, je pense débrouiller : dans *Foczim* (Osviecim), *Sudona* ou Sudoua (inconnu, Schidlov?), *Sudumera* (Sandomir); dans la double *Cracovia* (Krakov), dans la double *Polonia*, *Pollonia* (Polanictz). Enfin vient le dernier point, *ciutat de Leo* (Lvov, Lemberg, Leopolis), accompagnée de la légende : *ville de Leo : dans cette ville viennent des marchands qui arrivent du levant et se rendent en Flandre par la mer d'Allemagne.*

151. La carte catalane a donc exposé le mouvement commercial entre Vismar et Lemberg de la Russie rouge. Elle ne sait rien nommer de ce qui est à l'orient, elle y dessine les villes de la *Rossia* innommées (119); à l'occident de Vismar elle couvre de silence l'intervalle

(119) La description imprimée nomme entre Canada et China une ville *Regia Christi*? Par ma copie faite avec précipitation absolument inévitable, je ne puis dire si elle se trouve dans le fac-simile.

jusqu'à *Vuangrega* de *Frisia* (Frisie) (120); on n'y voit ni Brême ni Hambourg.

La mer baltique porte une légende comme suit : *cette mer est appelée mer de Lamanya et mer de Gotilandia et de Susia* (Suesia) : *sachez que cette mer est gelée pendant six mois de l'année, c'est à savoir de la mi-octobre à la mi-mars, tellement, que pendant cette saison on peut voyager dessus avec des chariots traînés par des bœufs, à cause du froid du nord.*

Ses îles sont les suivantes : *Oxilia* (Oesel), *Visby* (Visby de la grande Gotland), *Brundolch* (Bornholm), *Ruya* (Rugia), *Eria* (Arroe), *Fanse* (Falster), *Langland* (Langeland), *Finonia* (Fionia), *Salanda* (Zeeland).

Danemark deux fois inscrit par *Dasia* offre dans l'intérieur *Vibor* (Viborg) et sur ses rives : *Burgalensis* (Borlum), *Riva* (Ribe, Ribbeknut), *Ripis* (Ripen), *insula See* (Sylt), *aqua Ullis* (golf près de Hussum où l'on a Ulvesbyl).

La *Suessia* et la *Norvega* portent les villes suivantes : *Stocolm* (Stokholm), *Ostia, Somech*, *Ifrac* (me sont inconnues), *Dondina* (Lunden), *Skamor* (Skanor), *Scarsa* (Skara), *Mastrando* (Marstrand), *Bregis* (Bergen), *Tronde* et *Nidrosia* deux noms de Drontheim divisés en deux villes. La Norvège est accompagnée de la légende : *à questa regio de Nurvega es molt aspra e molt freda e muntanyosa, salvatgosa et plena de boschs; los habitadors dela qual mes viven de peix et de caça que de pa; avenasi sa e fort pochs, perlo gran fret; moltes feres hi ha, ço es çervos, oros blanchs e frigalts* (121).

Les îles au nord de l'Ecosse, sont les suivantes : *Chatanes* (Schetland).

Archania (Orcades) : *dans cette île d'Archania il y a six mois de jour pendant lesquels la nuit est claire, et six mois de nuit, pendant lesquels le jour est obscur.*

Illa de Scillanda (Skye près d'Ecosse); *ils parlent la langue de Norvège et sont chrétiens* (122).

Enfin une légende raconte les merveilles de l'Irlande : *En Iubernia il y a beaucoup d'îles qu'on peut croire merveilleuses, parmi lesquelles il s'en trouve une petite, où les hommes ne meurent jamais; mais quand ils*

(120) Les points nommés de la Frisie et de la Hollande sont les suivants : *Vuangrega*, Wangeroog; *Masdiepa*, Mars diep, détroit près de Texel; *Ardrohic*, Nordwyk; *Scalingue*, Scheveling; *Gravesant*; *Maxa*, embouchure de la Meuse. — Andreas Beninca inscrivit dans sa carte de 1467, presque la même nomenclature : *Dacia, isole fante* (Fanoe), *Ripis, Aguaullie, Frixia, Leuglie. Vangaroga, Ollanda, Masdiepa, Ardrohic, Scalingue, Utrecht, Grauesant, Maxa.*

(121) La carte d'André Bianco, 1436, donne cette légende en latin : *Norvegia est regnum asperima et frigidissima et montuosa, silvistris et nemoroxa, cujus incole potius de piscacione et venacione vivunt, quam de pane; ibi fere multi, albi ursi et grifalci et alia multa* (Zurla, cap. 15). Il a omis : l'avoine y vient, mais en petite quantité à cause du grand froid : le tout décèle les mêmes matériaux pour la composition des cartes, chez les italiens et les espagnols, matériaux qui se perpétuaient dans leurs dépôts géographiques.

(122) Nella settima carta (di Andrea Bianco, 1436) scorgesi la Dacia... e la costa sud-ovest della Norvegia, alla cui punta verso tal plaga v'è delineata in rosso l'*ixola ttiles*, e solto d'essa è notato : *lochus inabitabilis quan i estate nichil potes chrescere per chaloren et i gieme ppter mag frigoris chonzelatoris*... al nord della sudetta Tile, se vede altra isola, ma tronca dal margine col nome *Stilanda*; e più al nord, ancora altra, più grande, parimenti tronca, avente i due nomi *Stochfis e Novercha* (Zurla, cap. 15). Ce ne sont pas les deux noms, les deux appellations, mais une note, qu'on pêche ici le stokfisch, la merluche qui vient de Norvège : *merluche de Norvège*. — Sur la sixième carte de Bianco : presso cui (l'Irlanda) con circolo dorato v' ha isola *de berzil*; Fra Mauro, vers 1457, al NO della Ibernia colloca l'isola *del Berzil*, in figura quasi circolare, e dipinta a giallo (Zurla il mappa mondo di fra Mauro, cap. 15). Cette île n'est pas oubliée par la carte catalane, sa figure ronde y est sans épigraphe. Cette île imaginaire est soigneusement reproduite encore par les géographes du XVIe siècle. Mais la carte catalane connait une autre *Brasil* parmi les Azores.

sont assez vieux pour devoir mourir, on les porte hors de l'île (123). *Il ne s'y trouve ni serpent, ni grenouille, ni aucune araignée vénimeuse; la terre y est plutôt contraire à toute bête vénimeuse. Là aussi est un lac et une île. Bien plus, il y a des arbres qui portent des oiseaux, comme d'autres arbres portent des fruits mûrs. Il y a là une autre île, dans laquelle les femmes n'accouchent jamais : mais lorsqu'elles sont arrivées à terme, on les porte hors de l'île suivant la coutume* (124).

Nous nous sommes engagé dans une trop longue description de la carte catalane. Bien qu'elle se restreigne à la répétition des légendes et des épigraphes, elle n'est pas complète parce qu'elle n'a pas donné de portulan que la description accompagnant le fac-simile avait développé (125). Notre description s'est étendue, parce qu'elle a essayé de donner quelques explications. Incomplète, elle est insuffisante dans ses explications, parce qu'elle n'a pas historisé les connaissances de différentes parties et contrées. Cependant elle est trop longue, parce que notre but essentiel était de considérer la carte catalane comme carte géographique construite d'après la méthode compliquée des vents ou de la boussole. L'examen de cette nature se fait comprendre quand il est accompagné de la carte elle-même : sans la carte il déclare une opinion souvent vague et dubitative.

La carte de 1400, acquise 1424, et autres catalanes.

152. La carte catalane est le plus grand monument géographique que nous ayons en entier pour notre analyse. Il en existe beaucoup d'autres. Nous connaissons des fragments, des mentions, des descriptions de plusieurs : quelques-uns de ces fragments sont d'une grande utilité pour nos études, mais ces mentions, ces descriptions de cartes existantes dans de nombreux dépôts, ne sont presque d'aucune utilité, parce qu'elles parlent d'une carte qu'on ne voit pas; parce qu'ordinairement elles s'entretiennent de découvertes réelles ou fictives, de la configuration de parties figuratives, de fables, et n'examinent et n'indiquent ni les bases de la construction, ni le degré de la perfection géographique (126). Ne voyant pas ces cartes il ne nous reste qu'à désigner leur existence sans trop toucher à leur description.

De ce nombre nous allons relater la notice assez circonstanciée d'Alexandre Humboldt sur une carte de la partie occidentale du monde

(123) Contes chantés vers 1355 1367, par Fazio, il ditta mondo Irlanda et Angletera. — Cosmogr. de Munster de Fr. de Belle Forest p. 800, edit. 1575 (annote Tastu).

(124) Voici comment est désigné ce lac sur la carte manuscrite de *Gratioso Benincasa* de 1467 et de son fils *André* en 1476. Lacus Fortunatus, ubi sunt insule que dicuntur insule sancte Beate CCCLXVII. Tastu à cette occasion promit de publier la carte de *Gabriel Valsequa* de 1439 où l'on voit ce lac gros d'îles, comme une vessie pleine de pois. C'est le lac Erin, Erno sur le compte duquel il existe d'autres légendes : de hoc Erno lacu scribit Gyraldus Cambdenus, quod olimfons fuerit, sed ob incolarum nefandam cum bestiis venerem : deo irato, intatam aquarum diluviem erupsisse ut totum cum tractum cum bouibus inundatione submercit : atque inreigeste veritatem, hodieque, sereno tempore, etiam num templorum turres sub undis hic inde conspici : inscrivit Humfrid Lhuyd sur sa carte reproduite en 1569, par Ortel.

(125) Nous donnons ce portulan, collationné avec les dénominations modernes et plusieurs autres portulans anciens que nous avons eus à notre disposition, dans un article spécial, intitulé : *portulan général des cartes qui composent l'atlas*. Se trouve à la fin de l'atlas.

(126) Nous devons cependant excepter de ce qui est de notre connaissance, la savante notice de d'Avezac sur la carte de la collection Barbié du Bocage, laquelle s'engage à examiner les bases de la construction; et la notice de Humboldt sur la carte à la date 1424, que nous allons analyser.

dont la fabrique remonte jusqu'au XIVe siècle (127). Elle est conservée à Weimar dans la bibliothèque militaire. Elle est tracée sur parchemin et collée sur bois, ayant 34 pouces 6 lignes de long et 21 pouces 9 lignes de large. Elle s'étend en latitude depuis 26° 3/4 jusqu'à 62° et en longitude depuis le méridien de la Mingrelie et de Colcos, c'est-à-dire 2° à l'est du bord le plus oriental de la mer noire jusqu'au méridien qui traverse l'atlantique, 5° à l'ouest du cap Bucedor (Bójador). Comme la carte est dépourvue d'échelle graduée (continue Humboldt), j'évalue les distances d'après celle du cap Finistère au cap S. Vincent. Il n'y a d'autre titre qu'une bande droite dirigée du sud au nord et séparant l'Antillia des îles Açores (128).

On n'y reconnaît que les mots : *Contest... compa... ancon* MCCCCXXIV : tout le reste est illisible et effacé par vétusté. Je pense que *comparavit Ancon* 1424, que les débris de l'épigraphe paraissent offrir, ne signifie point la composition de la carte mais son acquisition, le dessin étant antérieur à l'année 1403. Ce chiffre de 1424 se trouve encore une fois répété sur le bord de la carte vers l'est, mais avec une encre moins ancienne : autre annotation de la date d'acquisition.

Le *rex Rossiae*, le *soldano di Babillonia*, le couvent de Sainte Catherine du mont Sinaï, les armes des républiques de Gênes et de Venise sont figurés comme ornements dans l'intérieur des terres, où d'ailleurs l'indication des villes est assez rare. Ces figures de princes assis sur leurs trônes se trouvent sur des cartes plus récentes (de Mauro, de Bianco). L'image du soldano di Babillonia, tenant un perroquet sur le bras gauche, est indiquée à l'ouest du Nil (comme elle l'est dans la carte Catalane).

Le pavillon des chevaliers de St Jean flotte sur l'île de Rhodes. En mémoire de la croisade de S. Louis, le lieu de l'embarquement (25 août 1248) se trouve indiqué à *Aquae morto*, en signalant l'endroit par un immense bras de rivière (sans doute celui d'Arles) qui sort du Rhône.

Dans l'Asie mineure, *quae nunc dicitur Turchia*, est assis le *sultan Baixit*, le grand Baïazet Ildirim. Comme ce prince régna depuis 1389 et mourut en 1403 après être tombé au pouvoir de Timour à la bataille d'Ancyre, l'image de Baïxit offre la date de la composition de la carte antérieure à l'année 1424 et à celle de 1403.

Ce qui est remarquable sur cette carte, c'est qu'on y trouve tracé le canal de communication entre le Nil et la mer rouge détruit depuis 767. La tradition de son existence se perpétua jusqu'à la fin du XIVe siècle. Nous l'avons vu tracé dans l'image du monde de 1119, dans celle de S. Denis du XIVe siècle; il est sur la carte contemporaine de Baïazet. Le canal du Nil est représenté sur la carte de Weimar, en communication

(127) Humboldt, examen de l'hist. de la géogr. du nouveau monde, t. II, p. 180-184.

(128) Cette estimation en degrés est peu satisfaisante pour nous, 21 pouces et 9 lignes répondent à 35° 15' du grand cercle, or 34 pouces et 6 lignes donneraient en longueur 55, 91 degrés du grand cercle, ou 67, 09 degrés du parallèle de Rhode. De ces 67° du long retranchant 2° du bord oriental de la mer noire, 5° à l'ouest de Boïador, et 9° 12' de différence entre Boïador et Ceuta, reste entre Ceuta et le bord oriental de la mer noire ou l'embouchure du Fas 50° 48' pour la longueur de la méditerranée, plus ou moins 45°. Mais nous ne connaissons pas l'état des lisières de la carte et à notre avis l'évaluation du degré entre Finisterre et S. Vincent : n'est pas la mesure à déterminer le degré : il était plus sûr de l'évaluer entre Venise et Rome, à coup sûr il sortirait plus fort. — La carte porte le nom d'Antilla, mais le nom d'Azores est certainement le nom de la description.

avec une rivière qui naît en Arménie et coule d'abord du nord au sud à l'est du Liban, en tournant vers l'ouest sous la parallèle de *Babylon aegypti*. Cette même rivière a un bras qui débouche dans la méditerranée près d'Alexandrette. Le Jourdain est figuré séparément avec assez de précision, tandis que la rivière anonyme qui communique avec le canal de l'Egypte, dans l'isthme de Suez, naît dans les montagnes, qui, selon la même carte, donnent naissance à une rivière (le Turak ou Boas des anciens?) qui coule au NNO vers la mer noire, et à une autre (le Tigre) qui se dirige au SE. Des cours analogues de fleuves se présentent dans les copies du xve siècle de la mappemonde de Sanuto, (ms. de Bruxelles et publ. de Bongars); en partie dans la carte catalane.

Tout le bassin de la méditerranée, de la carte contemporaine à Baïazet et comparata 1424; les côtes de la Grèce et la mer noire sont représentées avec un détail topographique très-remarquable, dit Humboldt, mais le gissement relatif ou l'orientation des côtes est très-erroné. Si l'on trace les méridiens d'après l'ouest de la péninsule ibérienne, continue Humboldt, l'est de la Sicile et l'ouest de l'Asie mineure, on trouve l'Afrique à quelques degrés au nord de l'embouchure de l'Ebre et la direction moyenne de la côte méridionale de la mer noire coïncidant non avec le parallèle d'Oporto, mais avec celui de Lorient en Bretagne. Les parties orientales sont trop au nord, comme sur les cartes marines des Génois et sur toutes les autres du moyen âge.

Dans la carte que nous analysons, de même que dans les autres, l'orientation est vicieuse, fictive; elle est celle de l'aimant, de la boussole qui ne peut pas servir à la graduation. En commençant par les méridiens et les longitudes : il faut d'abord examiner les latitudes des lieux et les parallèles détermineront le défaut et la perfection de la construction.

153. Dans la suite des cartes que nous allons indiquer, celle du musée Bourbon à Naples, occupe la première place. Elle remonte vers l'année 1410. L'original est dessiné en travers sur une peau de vélin large de 82 centimètres et longue de 110 centimètres, non compris une portion qui se prolonge sur la gauche en se rétrécissant, et qui répond au cou de l'animal. Le champ de la carte est à peu près le même que celui des deux premières feuilles de la carte catalane : c'est-à-dire qu'il représente en grand détail les rivages de la méditerranée avec ses dépendances, ceux de l'océan entre le cap Boïador et les îles Britanniques avec les Canaries et les Açores, et donne, en outre, quelques indications plus vagues au nord et au sud de ces limites. Des pavillons armoriés se déploient sur les diverses capitales, et quelques légendes explicatives se lisent sur les espaces nus : ces légendes sont en langue catalane, dont les formes se trouvent d'ailleurs empreintes dans toute la nomenclature. Cette carte doit être classée dans la catégorie des cartes hydro-géographiques à projection plate, par développement du cylindre osculateur de la sphère terrestre. C'est donc encore une carte catalane : son analyse donnera le témoignage le plus satisfaisant du progrès : je n'en doute pas (129).

(129) Extrait de la note lue à la société de géogr. 18 août 1843 par d'Avezac. — La carte est gravée par Rodini et paraîtra accompagnée d'un mémoire de Rossi, qui s'occupe à l'illustrer.

On connaissait encore de l'école catalane la carte de l'année 1413 de Mathias de Villadestes, conservée autrefois au couvent des chartreux de Val-de-Cristo près Segorbe, où Joaquin-Lorenzo Villanueva l'avait examinée mais dont on ignore le sort ultérieur (130).

On connaît deux autres de la même école catalane : une de l'année 1450 découverte en Italie dans le marquisat de Sobrello; l'autre de Gabriel Valsequa de 1454 ou 1459, exécutée à Majorque (131). La fabrique catalane était donc très-active, elle fournissait à la France, à l'Italie. On se communiquait réciproquement.

Depuis que la marine des deux péninsules augmenta le nombre de galions, de caravelles, les portulans se multipliaient à l'usage des pilotes. Les dessinateurs s'exerçant dans leur art, progressaient dans l'exactitude et la précision; composaient les cartes nautiques et donnaient aux images du monde, aux mappemondes, toute l'exactitude de cartes nautiques. Les cartes spéciales, les portulans, ou les mappemondes d'une très-grande échelle étaient nécessaires aux matelots. C'est pourquoi les mappemondes se composent de plusieurs cartes. On a des atlas de cette époque. Les petites mappemondes dessinées sur une moindre échelle pour satisfaire la curiosité et donner une idée de la totalité de l'habitable, n'étaient qu'une diminution des grandes, préalablement élaborées : aussi, pour la partie exécutée avec connaissance, c'est-à-dire pour la mer méditerranée et l'Europe extérieure, offrent-elles de justes proportions. Quant aux parties éloignées, elles ne changent pas de formes. Partout cependant la nomenclature antique diminuait ou disparaissait totalement, pour faire place à la nouvelle, les images figuratives même reçurent l'empreinte de connaissances avancées et répandues : mais l'espace y était trop étroit pour ces connaissances et ordinairement on aimait à reproduire les anciennes traditions, à inscrire les merveilles, les contes fabuleux et historiques.

Dans un manuscrit de Pomponius Mela, conservé à Rheims, son copiste de 1417 décora la grande initiale d'une image du monde (voyez n° 87 de notre atlas). C'est une jolie miniature, fourrée dans une lettre, cernée d'un O. Les dénominations des trois parties du monde, des pays, de plusieurs rivières y sont inscrites; *Paris*, *Rome*, *Jérusalem*, y sont nommés; *Constantinople* y est annoté par les initiales; plusieurs autres figures de villes restent sans épigraphes, savoir, en Afrique : Fes et Babilonia (Caïr); en Asie : Cambalech et une ville de l'Asie mineure; en Europe : probablement Barcellone, Praga, Ratisbone et Bouda.

L'image, décorant le manuscrit de la géographie de Pomponius Mela, se conforme à l'idée du géographe : or, la mer caspienne n'est qu'un golfe océanique et le Tanaïs débouche de deux bouts : le géogra-

(130) A la suite de la description de la carte du couvent Val-de-Cristo, Villanueva se souvient d'avoir vu, dans la bibliothèque du monastère de San Miguel delos reyes, fondé par Ferdinand le catholique dans la campagne de Huerta, à une demi-lieue de Valence, une autre carte plate hydrographique du xve siècle, carte fort endommagée, la date de sa rédaction est détruite par un trou. — Sebastian Minano, dans son dictionnaire géographique et statistique de l'Espagne, en allègue l'existence, sur la parole de Villanueva. — D'Avezac suppose, dans ses notes, que cette carte est la même que celle de 1311 de la collection Barbier du Bocage, dont il a donné lui-même une savante description.

(131) La première découverte en 1789, fut examinée et décrite de suite par l'abbé Borghi, en suite en 1794 par Cladera. — L'autre a été insuffisamment décrite en 1789 par Antonio Raymundo Pasqual. — Or, 56 ans se sont écoulés depuis leur première description.

phe l'a dit. Jérusalem est au centre, l'orient au sommet, l'Asie comprend la moitié du cercle, les deux quarts de l'autre moitié sont pour l'Europe et l'Afrique. Malgré ces antériorités, la figure offre les beaux traits du XIVe siècle, ainsi que ses défauts. Cela se décèle, non par l'insertion de *Cathay* et de *Anglia* parmi les dénominations antiques, ou par la multiplication de *India* (cinq fois répétée) : mais par la configuration de l'habitable et par l'inclination de la mer méditerranée de ENE à OSO à la ligne de E à O de la parallèle.

La figure ronde divisant l'habitable par un diamètre et un rayon perpendiculaire est reproduite plus d'une fois encore, comme réminiscence dans quelques ouvrages des typographies italiennes et allemandes, au XIVe siècle. On la voit encore, vers la fin de ce siècle dans les publications d'Apien et de Gemma Frisius.

PIERRE D'AILLY, 1410.

154. La figure ou la sphère de d'Ailly est très-intéressante pour l'époque dans laquelle nous entrons. PIERRE D'AILLY, né près d'Abbeville à Compiègne en 1350, d'une famille obscure, s'éleva par son mérite aux premières dignités de l'église. Reçu grand-maître du collège de Navarre en 1384, il fut ensuite chancelier de l'université, confesseur de Charles VI, évêque de Cambrai; il se distingua en 1409, au concile de Pise, deux ans après 1411, il fut nommé cardinal et légat du saint-siége en Allemagne; au concile de Constance (1414) il démontra la nécessité d'une réforme dans l'église; il s'était démis de son évêché lorsque Martin V le fit légat d'Avignon où il mourut en 1420. Il a écrit différents traités d'astrologie, de chronologie, d'astronomie et de géographie ou cosmographie qui sont accompagnés d'une figure ou planisphère (132).

Ce planisphère offre les cercles ordinaires de la sphère. Sa partie septentrionale est divisée en sept climats tous pleins de noms de pays, de monts, de villes, de fleuves, inscrits respectivement aux climats où ils se trouvent, ou au delà des climats. Il n'y a aucune trace de contours de pays, seulement la nomenclature géographique est ainsi distribuée. Or, c'est l'ombre d'une carte, simulacre d'une mappemonde soumise à des latitudes géographiques, à la méthode étrangère aux cosmographes latins, pratiquée par les arabes, comme dans la géographie de Ptolémée que d'Ailly a pu facilement connaître, parce qu'il allait souvent en Italie où cette géographie fesait beaucoup de bruit et où on se préoccupait de la faire traduire en latin (voyez n° 79 de notre atlas).

Je touche d'abord quelques épigraphes un peu obscures de ce planisphère. Au-dessus des climats on peut lire : *hic : climata usque polum, multas habitationes, insulas continent, qui non poterunt hic conuenienter designari.* Dans le sixième climat, *Lumania*, lisez Cumania ; dans le cinquième, *Silicia*, lisez Cilicia; *don* y est un fragment de Macedonia; dans le deuxième climat, *Cir. mg.* Syrtismagna; *Cir. mi.* Syrtis minor.

(132) L'ouvrage a été imprimé en 1480, suivant les apparences à Louvain chez de Westfalie. Quantité d'autres ouvrages sont en manuscrits. — Le planisphère de Pierre d'Ailly dans notre atlas est copié d'après la publication de Santarem, diminuée en proportion de 200 à 93 de l'échelle. — Cette image se trouve tout de même, bien exécutée dans l'édition sus-mentionnée. — La notice historique et littéraire sur le cardinal P. d'Ailly, par A. Dinaux, Cambray, 1824, in-8, m'est inconnue.

Au-dessous des climats : *India fere terciam partem terre habitalilis continet, usque ad meridiem se extendit.* Au delà de la ligne équinoxiale : *anticlimata usque equinoctialem, qui ultra multas habitationes continent, ut ex historiis autenticis compertum est. — mare rubrum, euius longitudo* VIX. VI. *millies passum* vient d'une variante 1606 de Pline VI, 33. — *Arim* est la coupole Arine, hindou-arabe, connue par l'étude de la science arabe (voyez chap. 22 et les prolégom.). — Le reste est clair.

Quand j'examine la dispartition de la nomenclature entre les climats sur son planisphère, je vois qu'à l'exception des climats il n'y a rien d'arabe, et je pense qu'on remarquera facilement que plusieurs situations ne s'accordent point avec la disposition ptoléméenne. Cette discordance se rencontre sur tous les points. Yrcania, inscrite excessivement au nord, Bactria redescendante au sud, la Mauritania placée sous le tropique, Gades touchant le second climat, sont des anomalies criantes et contraires à l'ordre de Ptolémée. La division en climats est donc opérée sur une autre construction de l'habitable : elle est tracée sur une mappemonde des cosmographes.

La nomenclature est ancienne, c'est-à-dire latine romaine, mais au nombre des appellations anciennes, se mêlent plusieurs modernes : Rutenia, Cumania, Francia. Dans sa longueur l'habitable est divisée en deux moitiés égales. Le méridien de division traverse évidemment et incontestablement par Palestine et Jérusalem, conformément à l'usage convenu. *Habitatio elephantum*, est une note des mappemondes. L'emplacement de Yrcania à côté de Cumania, est aussi leur mode. Enfin l'autre moitié décèle l'inclination de la méditerranée de ENE à OSO, vice caractéristique des cartes nautiques du moyen âge, qui refoulait Gades et la Mauritanie vers le tropique (133). Or, ce planisphère de d'Ailly offre une carte nautique, une mappemonde soumise à la division en climats, manifeste : qu'on s'essayait de tracer sur les mappemondes les latitudes au hasard.

155. Ces observations se présentent par l'examen direct de l'image dessinée par d'Ailly. Nous devons encore chercher des renseignements dans les ouvrages de ce prélat et nous allons rendre compte de ce que nous y avons remarqué.

Pierre d'Ailly avait écrit en premier lieu un traité *de Ymagine mundi* qui fut terminé le 12 août 1410. Il y parle du système du monde, des cercles célestes, du soleil et de son année, des quatre éléments, de la mesure du globe terrestre; il discute jusqu'à quel point la terre est habitable, indique la situation respective des sept climats, des anteclimats et des post-climats, signalant que les habitations s'étendent au delà des climats et se prolongent à l'orient au delà de l'hémisphère (cap. I — 13). Ensuite il donne une description étendue des trois parties de l'habitable, dans laquelle il fait un dénombrement des régions de l'Asie (cap. 15-32-37); des montagnes (c. 38), des promontoires (p. 39), des îles (cap. 40-48), des mers et lacs (cap. 49-54), des fleuves (c. 55-59), et distingue les vents (cap. 60). Le fond de cette description

(133) Vérifiez ce que nous observons, en confrontant la sphère de d'Ailly, avec la carte hydrographique portugaise de 1500, qui est dans notre atlas.

est tiré d'Isidor de Siville, mais amplifié par l'érudition ou les additions nouvelles et des explications modernes.

A ce traité de imagine mundi, il rattache l'*epilogus mappae mundi*. D'Ailly déclare qu'à la suite de son exposition écrite, il est convenable de dresser à la vue un tableau, une figure qu'on appelle ordinairement mappa mundi. Qu'en effet il essaya de l'exécuter, guidé par les climats astronomiques, et pour l'éclaircir, il résume dans une espèce d'épilogue ce qu'il a dit tout au long dans son traité de imagine mundi (134).

Or, cette figure, cette mappemonde, c'est celle qui nous préoccupe. Elle répond exactement à ce qu'il est dit dans les traités de imagine. Les Iperborei, Arimaspi, Rutheni, Francia, Cumania, Georgia, Esperides et différentes expressions s'y retrouvent; les séparations de climats se conforment exactement au traité de imagine mundi. Il ne reste aucun doute qu'elle a été faite à la suite des traités sus-mentionnés en 1410. Les traités n'offrent rien de contraire, mais le traité de imagine mundi redresse par son contenu l'image climatisée du dessin; il redresse les cartes des cosmographes précédents, les cartes nautiques. Toute la description géographique du traité de imagine mundi vient de la même source que la notice de la mappemonde de Sanuto. La même nature, la même suite de notions anciennes et modernes, succinctement extraites par Sanuto, rendue plus amplement par d'Ailly; des passages verbalement les mêmes, ainsi que la source de la description remonte vers le XIIIe siècle (135).

Tractatus de imagine mundi présente une érudition conforme à cette époque plus réculée. La bible, les pères de l'église, surtout Jérome et l'exaemeron d'Ambroise, jettent la lumière sur Pline, Sénèque, Solin, Martien, Orose, Isidor; Aristote commenté par Averroes; quantité d'écrivains arabes : Haly, Albategni, Alboumazar, Arzachel, Alfragan, sont mis à contribution pour expliquer les points astronomiques ou astrologiques. Tout porte à croire que c'est par l'inspiration d'Alfragan que d'Ailly soumit la carte des cosmographes à la règle des sept climats.

D'Ailly connaissait les longitudes géographiques dont se servaient les arabes (chap. 11), mais il ne s'explique nulle part sur l'emploi de cette longitude, ni dans le traité de imagine, ni dans son epilogus. Il accepte la grandeur de 700 stades du degré, conformément à la relation de l'auteur de la sphère approuvé par Ambroise; mais il ne se déclare point contre la grandeur de 56 $^2/_3$ de milles, connue par Alfragan et plusieurs autres écrivains, certainement arabes.

Il est présumable que la configuration et composition de l'image du monde donnée par d'Ailly, n'a rien de nouveau; qu'elle n'est que la reproduction plus claire de ce que nous avons pu remarquer dans la

(134) Post tractatum de ymagine mundi, ut res ipsa, velut in specula clarius appareret, nec solum oculis cordis, sed etiam corporis sensibili visione nota fieret, figuram, quae mappa mundi dici solet, cum astronomica climatum distinctione, temptavi describere. In qua, pro eius declaratione utilia quedam notavi. Que hic pro illorum delectatione, qui brevitate gaudent compendioso quodam epylogo recolligere dignum duxi. (D'Ailly).

(135) Cette identité est surtout frappante là où la notice de Sanuto parle de la division et de la nomenclature moderne; reproduite par d'Ally, chap. 24, 27, etc., de imagine mundi. — Par exemple : regnum Georgie habet ab orientem magnum montem, vocatum Albzor, ubi multe nationes habitant et vocantur, mons et patria illa Alania. Voyez ci-dessus les notes 32, 36 des chap. 120, 123.

petite image de Cecco d'Ascoli. C'est une copie de l'artificio de l'imagination de quidam cosmographi (d'Ailly, compend. cosmogr. I, 27). Elle met en évidence de quelle façon les connaissances arabes agirent sur celles des cosmographes précédents.

Nous apprenons par les discussions de d'Ailly que les cosmographes précédents appellaient Syene le centre de l'hémisphère de l'habitable, nommé Arin chez les arabes. Ce n'était pas Syene de l'Egypte, mais une autre ville, qui est la ville Arin, Arym, située près du mont Malcus sous l'équinoxiale, à égale distance de 90° des deux pôles et des deux derniers méridiens de l'habitable. D'Ailly se garde bien de douter de l'existence de la ville aussi symétriquement située : il en conclut plutôt l'erreur de ceux qui veulent expliquer un passage des psaumes en s'efforçant à placer Jérusalem au centre du monde (136). Cette remarque ne l'a pas empêché de laisser sur son image dessinée, Jérusalem sous le méridien d'Arym; il l'avait trouvée ainsi placée sur les cartes des cosmographes qu'il copiait.

Examinant toute son érudition, on voit qu'il connaissait Ptolémée : mais ce n'était ni un géographe, ni cosmographe : c'est l'astronome renommé, l'auteur d'almagesta, de quadripartita. Je n'ai pu trouver dans le traité de imagine mundi et dans tous les traités de l'année 1410, aucune trace de la géographie de Ptolémée (137).

156. Le laborieux d'Ailly, ayant terminé ses traités géographiques, composa dans la même année : tractatus de legibus et sectis contra supersticiosos astronomos, qu'il termina la veille de Noël, le 24 décembre 1410. Continuant ses travaux, il prépara un traité sur la nécessité de corriger le calendrier. Nommé en 1411 cardinal, il le dédia à Jean XXIII et l'adressa au concile : exhortatio ad consilium generale super kalendarii correctionem (138). Le concile de Trente ne se réunît qu'en 1414. En attendant, d'Ailly composa le traité de vero ciclo lunari, suivant la doctrine des arabes, et un autre tout nouvel ouvrage géographique.

Il semble que, dans cet intervalle de temps, le cardinal d'Ailly fit connaissance de la géographie de Ptolémée qui lui était inconnue antérieurement. Il apprit son existence par une interprétation latine : *secundum translatorem cosmographiæ Ptolemei* (compendii cosmogr.

(136) Meridianus vero latus Indie, descendit a tropico capricorni et secat equinoxialem circulum apud montem Malcum et regiones ei conterminas et transit per Syenem, que nunc Arym vocatur. Nam in libro cursuum planetarum, dicitur, quod duplex est Syene, una sub solstitio, alia sub equinoxiali circulo, et hec est ciuitas Arym, quam ponunt mathematici in medio habitationis sub equinoxiali; et distat equaliter ab oriente et occidente, septentrione et meridie. Unde patet falsitas cuiusdam vulgaris opinionis, ponentis Hierusalem in medio terre, juxta illud psalmi : « operatus est salutem in medio terre » qui a loquendo simpliciter non est in medio terre habitabilis ut ostendunt ea que dicta sunt : sed est quasi in medio climatum (de imagine, cap. 15). Et sub eo (equinoctiale) est Arym ciuitas, eque distans ab oriente et occidente, septentrione et meridie (de imagine, epilog.). — Ascii : et hec gens secundum Plinium in India, Orestes dicuntur et Menodes et Symari, apud quos est mons Malcus nomine (de imag. mundi, c. II). — Ces passages sont conforme à ce qu'en disait Roger Bacon (opus majus, p. 195), un siècle et demi antérieurement. (Voyez ci-dessus la note 2 du chap. 104).

(137) Entre autres citations, on lit dans son de imagine mundi (cap. 9) : Ptholomeus diuidit per 26 lineas equidistantes, per minor Britania. — Dans la géographie de Ptolémée il n'y a que 21 d'equidistantes : c'est dans son almageste, que la 27 equidistans, traverse la petite Bretagne.

(138) Il dit dans sa dédicace : nuper beatissime pater, antequam vestra apostolica sublimitas, me, servorum suorum infimum, in cardinalem sacri romani ecclesie nominaret, tractatulum de correctione kalendarii composueram.

cap. 22 infine). La traduction était accompagnée de 25 cartes géographiques (139). Il se mit de suite à étudier cette nouvelle découverte et en fit un abrégé à sa manière sous le titre de *compendium cosmographiæ*, lequel fut en effet rédigé en 1412 ou 1413, comme le démontre la suite de nos considérations.

Revenant pour ainsi dire à ses travaux, d'Ailly dit en tête de son compendium, qu'il méditait depuis longtemps de composer un traité de imagine mundi et sept autres où il se proposait de mettre en concordance différentes opinions sur les vérités mathématiques (140). En terminant en l'année 1414 ces traités, il rend grâce à Dieu, d'avoir enfin terminé les huit articles, utilement compulsés, sur ce que les sages avaient avancé (141). Ainsi il réunit tous ses traités en un corps composé de la série successive de ses élucubrations. Le compendium cosmographiæ s'y trouve, comme suppléant le premier traité de ymagine mundi, par conséquent composé plus tard, après 1410, et il forme, de même que le premier, deux traités : le *compendium cosmographiæ* en 22 chapitres et son résumé en 5 chapitres (142).

Dans son compendium cosmographicum, d'Ailly se propose de recueillir de la grande cosmographie de l'excellent Claude Ptolémée, en abrégé, les longitudes et les latitudes des lieux plus renommés de l'habitable : mais il ne se borne pas à la simple extraction et abréviation, il cherche à concilier ses anciennes connaissances avec celles de la cosmographie et à en opérer la fusion.

157. Il a extrait 353 positions (I, chap. 2-11), en leur donnant un ordre à la manière des arabes. Sous le rapport de l'importance géographique de ces lieux renommés, son choix ne se recommande pas beaucoup : la plupart sont des noms obscurs, des milieux de montagnes et de provinces. Trouvant 22 parallèles dans la cosmographie de Ptolémée, il les réduit à 12, dont sept correspondent aux sept climats et passent par le milieu de chacun de ces climats; trois, à savoir, du mont Barditi, de Raptum et Cattigara et de Besinga, se trouvent dans les anté-climats; deux traversent dans les post-climats, la Bretagne et l'île Thyle. Il distribue les lieux renommés entre ces 12 parallèles et c'est l'ordre qu'il a donné à 353 positions choisies (143). Notons que, par cette opération, il substitua aux climats arabes les parallèles

(139) D'après la table où il désigne les cartes, il paraît que l'Italie et la Grèce lui manquaient. — Le traducteur est sans doute Jacq. Angelo qui acheva sa version en 1405.

(140) De ymagine mundi et ejus descriptione tractatum unum, et de concordantia theologie et astrologie, de concordantia etiam discordantium, varieque opinantium circa mathematicam veritatem, tractatus septem, ex sapientum sententiis, dudum utiliter componere temptaui. Pro quorum tamen elucidatione atque supplemento, et specialiter primi tractatus et octaui (secundi?), inquibus plura de devisione partibus orbis terre scripta sunt : nunc, etiam hoc compendium superaddere decreuimus (comp. cosmograph. cap. 9.

(141) Huic operi finem imponentes, deo gratias agimus, quia 8 tractatus, satis utiles, ex sapientum dictis, ipso donante, collegimus : 1, de imago mundi, 2, de epilogo ejus; 3, de correctione kalendarii, 4 de vero ciclo lunari; 5 de legib et sectis contra superstitiosos astronomes, et tres ultimos (6, 7, 8), de concordia vere astronomie cum theologica et historica veritate. — Compendium cosmographie, n'est que le supplementum du traité de imagine mundi.

(142) L'édition primitive donne par erreur pour titre à ce résumé : *tractatus vicesimus nonus cosmographie compendii*. Il faut lire probablement : *vices unus nonus*.

(143) Sans compter quelques erreurs d'impression, on remarque dans la suite de la liste parallèlée des erreurs palpables qui ont échappé à l'attention de d'Ailly, par exemple medium sarmatie, medium Taprobane, etc.

grecques; qu'il soumit la description de Ptolémée à la méthode arabe et réunit les règles des deux méthodes.

Continuant de confronter et de comparer les données de Ptolémée et des arabes, d'Ailly trouve des conformités satisfaisantes. Il examine plus au long (I, 19-21) les opinions de Pline et ses 12 parallèles qui décèlent une haute connaissance géographique chez les anciens grecs (144); il y aplanit les contradictions, s'évertue à établir les concordances, soutenant toujours que l'habitable est plus spacieuse que ne le présente le quart du globe; qu'elle s'étend vers l'orient au delà, et la cité Syene-Arim, centre de l'hémisphère, ne divise pas notre habitable à moitié, par parties égales (145).

La grandeur du globe de la cosmographie de Ptolémée l'engage à reprendre cette question. En la comparant avec celle de l'auteur de la sphère et d'Alfragan (cosmogr. comp. II, 4), son esprit conciliateur ne s'inquiète point de leur différence. Dans les grandeurs de degrés de 500 stades, de 700 stades et de 56 2/3 de mille, il ne voit que la différente grandeur de stades et de milles, qui varie comme la grandeur de l'aune.

D'Ailly expose les projections de Ptolémée pour le dessin des cartes in plano (comp. cosmog. I, 17; II, 1); fait connaître celle qui trace les parallèles et les méridiens courbes (II, 1) et compare l'autre conique, avec la méthode dont il s'est servi, imitant les *quidam* des cosmographes précédents (I, 17). Il préfère garder son ancienne méthode et recommande d'y tracer les méridiens arcuales de 15 en 15 degrés; la ligne droite du méridien central passera par Arim; il recommande de noter le chiffre de la longitude le long de l'équinoxiale (I, 17, 18), (146).

(144) Ce chapitre remarquable de Pline VI (34) 39, m'a servi de base dans la reconstruction de la carte grecque au temps des césares (recherches géogr. III, 113-123).

(145) Unde apparet, quod maior est longitudo terre versus oriens, quam ponat Ptholomeus. Nam meridianum latus in die descendit a tropico capricorni et secat equinoctialem apud montem Malum et transit per Syenem qui nunc Arim dicitur. Nam duplex est Syene, una sub solstitio, de qua supra, alia sub equinoxiali, que est Arim, et hec, secundum mathematicos est in medio terre habitabilis, sub equinoxiali distans 90 gradibus ab occidente et secundum cos, totidem ab oriente, et a septentrione et meridie, et loquuntur de habitatione eis nota : sed expertum est, quod Arim non distat ab oriente 90 gradus tantum, sed magis elongatur, propter hoc quod longitudo habitabilis major est quam medietas terre et hoc usque ad orientem (comp. cosmogr. I, 19; répétition de ce qu'il dit de imag. mundi, cap. 15, et epilog.; voyez la note précédente 136). Cette assertion avait été avancée cent cinquante ans auparavant par Roger Bacon, qui, per experientiam itineris et navigationis apud Plinium et alios naturales (opus majus, p. 195), admettait une extention de l'habitable plus considérable à l'orient. La terra incognita et la carte de Ptolémée vient confirmer cette assertion, et ouvre l'autre hémisphère aux voyageurs modernes dont les itinera et les nauigations furent négligées par les cosmographes.

(146) His ita premissis, nostre habitabilis situm ac generalem descriptionem quam brevius in plano fieri potest, etiam cum annotatione septem climatum, designare proposuimus : non tamen omnino, modum, quam Ptholomeus docuit insequentes. Nam ad hanc figuram describendam et ad figurandam ciuitates famosas in suis locis per distantiam earum ab equinoxiali, que vocatur latitudo civitatis vel regionis; et per distantiam eius ab occidente in orientem, que longitudo regionis dicitur : quidam cosmographi, utuntur artificio, quo, locus ciuitatis habetur per distantiam a meridie in septentrionem et ab oriente in occidentem, et hoc artificium consistit in concursu linee recte equidistantis equinoxiali, signate in plano secundum formam linee recte a numero graduum latitudinis regionum signato in quarto coluri, ducta ab equinoxiali usque ad polum mundi : in concursu inquam cum arcu circuli magni, qui transit per polos mundi et per numerum longitudinis ciuitatum, signatum in equinoxiali circulo. Hic autem modus melior est et facilior, et sufficit considerationi locorum mundi in hujusmodi significatione sensibili. Differt autem hic modus describendi habitabilem, a modo quo Ptholomeus in sua cosmographia utitur : quia iste modus, designat parallelos per rectas lineas et meridianos per lineas arcuales, ut patet in figura subscripta : ille vero e contra... ... Considerandum quoque est quod secundum hanc figuram, describendo latitudinem secundum gradus coluri circularis, fiunt spacia climatum latiora, quam ad describendum latitudinem secundum gradus meridiani recti linei. Ideo, hec figura congruit mechanice rationi. Omnis tamen difficultas que contingit describendo habitabilem in plano, excluderetur describendo eam in sperico (comp. cosmog. I, 17).

Dans son traité de imagine mundi il négligea de s'occuper tant de méridiens que d'échelle.

D'Ailly nous avertit qu'il a dessiné une figure donnant *figuram orbis*, munie de l'échelle équinoxiale, de méridiens placés à chaque 15me degré, de parallèles tracées par le milieu des climats, par Tyle, par Barditi (compendii cosmogr. I, 18) (147). Or, la figure que nous avons devant nous, n'est pas celle-ci. Elle ne répond pas à la description, aux exigences de compendium cosmographiæ. Les Iperborei, Arimphi, Rutheni, Fransia, Cumania, Georgia, Esperides et différentes expressions de notre image, ne se trouvent nulle part dans le compendium cosmographiæ; elle est privée de Tyle, de Barditi, privée de méridiens arcuales, de 4 heures, de l'échelle de 15 degrés, et des douze parallèles. Nous n'avons pas de figure de la mappemonde, dessinée en 1413, conformément aux renseignements et positions puisés de la récente connaissance de la géographie de Ptolémée. Il serait curieux pour nous de savoir l'opinion du cardinal sur la difformité ptoléméenne de la configuration des pays et comment il la conciliait, dans son imagination, avec les mappemondes des cosmographes. Il ne s'explique pas à cet égard et garde un silence profond.

158. Après avoir achevé ses compendia cosmographiæ, d'Ailly s'adonne entièrement à l'astrologie historique, dont les trois traités forment un ensemble. Le premier, vigintiloquium de concordiæ astronomic veritatis cum theologia, divisé en viginti verba (chapitres) fut achevé à Cologne dans l'année 1414; le second, de concordia astronomicæ veritatis et narrationis historicæ, fut terminé à Bâles, le 10 mai de la même année 1414; le troisième, elucidarius astronomicæ concordiæ, cum theologia et historica veritate, suivit de près comme huitième traité utilement composé sur ce que dirent les sages, exécutés suivant le plan conçu d'avance par l'auteur (148). Au nombre de ces huit traités les compendia cosmographiæ ne se comptent pas : ils avaient été conçus et exécutés après coup comme supplément au traité de imagine mundi et achevés en 1413, avant que les trois derniers astrologiques fussent élaborés.

La même année encore, 1414, d'Ailly prépara, le 26 septembre et le 3 octobre deux apologeticæ defensiones astronomicæ veritatis. Il écrivit encore : de concordia discordantium astronomorum. C'est tout ce qu'on

(147) D'Ailly (comp. cosmogr. I. 18), donne la description de sa figure. Equinoxialis eius diuisiones, sunt gradus longitudinis regionum. Duo arcus diuidunt equinoxialem in tres partes, quarum qualibet facit 4 horas equinoctiales, et sic per similes arcus posset subdiuidi equinoxialis ita, ut quilibet 15 gradibus corresponderet una hora equinoctialis... Parallelos autem consignabimus in figura... et nota, quod sicut parallelus transiens per Tylem insulam, versus septentrionem et parallelus transiens per montem Barditi versus austrum, terminant latitudinem nostre habitabilis : ita, medietas coluri versus oriens per metropolim Sinarum... etc. Quia vero loca premissa, a quibus denominantur septem climata, famosa aliqua, quae principaliter notauerunt Alfraganus et ejus sequaces, non tenent precise medium dictorum climatum, ideo, pro maiori certitudine in hac figura, signabimus parallelos dictorum climatum sub gradibus latitudinis, qui fere tenent, dictorum climatum media (compend. cosmogr. I, 18).

(148) L'édition primitive place à la suite du compendium, huit tableaux cosmographiques, au nombre desquels se trouve aussi la mappmonde. Tous ces tableaux y compris la mappemonde, furent préparés à l'usage du traité de imagine mundi. Comme les compendia sont des suppléments de ce traité, tous les tableaux cosmographiques se trouvent bien à leur suite : à l'exception de la mappemonde. Celle qui a été faite expressément pour les compendia n'y étant pas; celle qui s'y trouve doit être renvoyée exclusivement au traité de imagine mundi.

connaît de cet homme savant qui nous fournit une immense lumière sur l'état des connaissances géographiques à son époque.

Ce qu'il révèle, présage pour la géographie une nouvelle marche, une nouvelle direction. Il y avait des *quidam*, qui rêvaient les longitudes et latitudes, le mode de projection sur le plan. Les descriptions des arabes et leurs climats inspirent leurs pensées, couvrent certaines cartes nautiques des cosmographes de l'élément mal assis et peu goûté. En attendant, de plus graves irruptions dans le domaine de la géographie commencent à clore une direction transformatrice. Elle germe dans la renaissance des lettres; elle introduit dans la composition des cartes des éléments hétérogènes, substitue d'autres bases dans leur construction, propose d'autres formes, provoque à prendre de nouvelles précautions dans l'appréciation des monuments géographiques suivants. Des monuments d'une autre nature éclosent et forment une autre suite. Désormais il faut classer les monuments en deux suites : ceux dus aux études des cosmographes et ceux qui revêtent des formes ptoléméennes, et sans l'avoir vue, on ne saurait dire à quelle suite appartient la carte.

La nouvelle création et façon, dénoncée en 1413, par l'essai de d'Ailly trouve de nombreux prosélytes et se répand bientôt par la gravure en bois ou en métal; l'ancienne reste ensevelie dans le dessin. La pratique du dessin et de la composition, dirigée par la rose des vents, ne discontinua guère de dresser les cartes nautiques. Ce furent les péninsules qui continuèrent cette composition; la péninsule pyrénéenne plus longtemps que l'Italie.

Portugais, suite des cartes 1410-1460.

159. Une nouvelle école, une nouvelle fabrique de cartes devait à son tour acquérir une réputation spéciale. La poursuite jusqu'en Afrique des infidèles, vaincus et expulsés, entraîna les Portugais dans les eaux plus éloignées de l'océan. Le goût des découvertes s'empara de leur esprit. Longtemps, une prise de possession, des colonnes plantées au nom du roi du Portugal, la colonisation quelquefois immédiate, furent, pour les navigateurs portugais, des découvertes importantes qui étaient connues antérieurement par d'autres navigateurs. Plus tard, les navigateurs coururent plus loin et firent des découvertes réelles et immenses qui leur acquirent une gloire impérissable.

Une prise de possession, l'érection d'un castel ou d'un magasin de commerce, n'avaient encore aucune consistance, aucune stabilité dans les parties océaniques. La navigation se bornait plutôt à des excursions commerciales, à la piraterie, en annotant les accidents de tempête de ceux qui s'aventuraient dans les hautes mers.

A Lisbone, vers 1150, une rue portait le nom des Magrourin, qui s'embarquèrent jadis pour explorer l'océan occidental. Tout ce qu'ils y virent n'était ni merveilleux ni incroyable. Ils n'abordaient qu'à des îles; d'abord ils virent les moutons, ensuite les insulaires, parmi lesquels se trouvait un interprète arabe. Arrêté par les insulaires, il furent, les yeux bandés, conduit et jeté sur les rivages de l'Afrique près d'Asfi. (Edrisi, IV, I, p. 27). Les arabes et les maures visitaient probablement

ces îles; à Lisbone, après leur retraite, devait rester une tradition obscure de leurs courses.

On répéta longtemps, qu'en 1370 la tempête surprit un Grec et le porta sur l'île de S. Michel, où il conçut d'abord et abandonna ensuite le projet de se coloniser (149). L'infortune de l'Anglais Robert O'Machin qui périt vers le même temps (avant 1377) sur l'île de Legname (Madère) était bien connue (150). La tempête poussa le biscaien Martin Ruiz d'Avendano (en 1377 ou 1382) sur Lanceroto, où il fut gracieusement traité par les insulaires; la tempête jeta en 1382, un autre biscaien Ferdinand comte d'Uréna, sur l'île Gomera; de même l'équipage de François Lopez fut jeté sur la grande Canarie, où, après sept années de séjour, ils furent massacrés par les indigènes (151).

Mais l'hospitalière Lanceloto fut dépeuplée par des Espagnols et autres corsaires, qui y prirent maintes fois et menèrent en esclavage les gens (152). En 1393 les vaisseaux équipés à Séville par une association formée (en 1390) sous le patronage du roi de Castille, et à la tête de laquelle se trouvait Gonzales Peraza, s'abattirent sur Lanceloto, la pillèrent et enlevèrent le chef du pays avec sa femme, et 170 de leurs sujets (153). De semblables descentes s'étendaient jusqu'à l'île de Fer (154).

Au reste, les communications avec les Canaries étaient assez suivies : au mois d'octobre 1402, les nefs espagnoles, commandées par Francisco Calvo et Fernando Ordonez, venaient traiter aux Canaries (155) : les navirs d'Espaigne ou d'ailleurs ont accoutumé venir et frecanter en ces marches (de l'Afrique) (156) : et au delà de Bugeder, jusqu'au fleuve de l'Or (157).

Si les communications dieppoises avec l'Afrique, qui offrent tant de succès et tant d'incertitudes, comme nous l'avons vu, s'étaient ralenties, de nouveaux projets paraissent s'emparer de l'esprit d'autres Normands, à la suite de quoi un de leurs barons, Jean de Bethencourt, partit de la Rochelle le 1er mai de 1402, pour venir ès parties de Canare, pour veoar et visiter tout le pais, en esperance de conquerir les illes et mestres les gens à la foy cretienne. Avec un equipage fortement diminué par sa mauvaise disposition, ayant à bord pour truchemen quelques Canariens qui se trouvèrent en France, il reprit sa route de Cadix par

(149) Cordeyro, historia insulata, V, p. 127.

(150) Robert O'Machin s'était embarqué à Bristol pour passer en France avec une jeune lady qu'il avait enlevée : une tempête les poussa à Madire; là, O'Machin perdit sa maîtresse et en mourut de chagrin quelques jours après; ses compagnons ayant repris la mer, abordèrent en Afrique, où, devenus esclaves des Maures, ils eurent pour compagnon de captivité le pilote sevillan Jean de Morales qui, plus tard, devint le guide du portugais Jean Gonçales : comme le relate (epanaphoras de varia historia portugueza, p. 278) Franciso Manuel descendant du même Gonçales suivant la relation de son compagnon Francisco Alcaforado. Le nom de Machin s'est perpétué dans Machico, ville de Madère.

(151) Joseph de Viera y Clavijo, noticias de la historia general de las islas de Canaria, III, 22, 23, 40; Glass, history of the Canary islands, 2, 6.

(152) Conqueste des Canaries (ouvrage composé par les aumôniers de Bethencours), chap. 71.

(153) Viera, noticias, III, 25, IV, 11; Glass, 1.

(154) Conqueste des Canaris, 65.

(155) Conqueste des Canaries, 9, 11, 25.

(156) Conqueste des Canaries, 34.

(157) L'en ne compte du cap de Bugedor jusquez au fleuve de l'Or, que cent et chinquante lieus francaises, et ainsi l'a monstré la carte; ce n'est singlure que pour trois jours pour naves et pour bargez (car galées qui vont terre a terre prennent plus lonc chemin), et quant pour y aler d'icy (de Canare), nous n'en tenons pas grant compte. Conquestes des Canaries, 58.

la haute mer pour venir en droiture aux Canaries et arriva à l'île Graciosa, ensuite descendit à Lancelote au mois de juillet (158).

Bethencourt et son compagnon, le chevalier Gadiffer de la Salle, trouvèrent à Lanceloto, ung viel chastel que Lancelot Maloesel avait jadiz fait faire, selon ce que l'en dit (159); ils ont trouvé le testament de 13 massacrés de l'equipage de Lopez dans la grande Canarie (160); ils ont remarqué que la carte dont ils se servaient, donnait une proportion trop grande à l'île de Palma (161); et toules isles Canariennes il ont veues et visitees, et aussi ont-il toute la costière des Mores et du destroit de Maroch en venant vers les isles; et Bethencourt dit ainsi : que se aucun noble prince de royaulme de France ou d'ailleurs vouloient entreprendre aucune grant conqueste par deça, qui seroit une chose bien fesable et bien resonnable, ilz le pouvoient faire a pou de frais, car Portugal et Espaigne et Aragon les fourniroient pour leur argent de toutez vitailles et de navire plus que nul autre pais, et auxi de pillots qui scevent les pors et les contrees (162).

Plus tard, au retour d'un voyage en France, Bethencourt voulut faire une descente à la grande Canarie, et il partit de Fortaventure avec trois navires le 6 octobre 1405 (162). Fortune vint dessur la mer, que les barges furent departies et vindrent toutz trois pres des terres sarasines bien pres du port de Bugeder (au sud du cap), et la descendit monseigneur de Bethencourt et ses gent, et furent bien huit lieus dedans le pais et prindrent hommes et femmes, qu'ilz amenerent avec eulx, et plus de trois mille chamyaulx; mais ilz ne les purent recueillir au navire, et en tuerent et jarerent, et puis s'en retournerent a la grant Canarie. Cette expédition est rappelée dans le récit de l'audience que le pape Innocent VII donna quelques mois après à Bethencourt, qui venait lui demander un évêque pour les Canaries : ainsi que j'entens, le pais de terre-ferme n'est pas loing d'yla : le pais de Guynee et le pais de Barbarie ne sont pas a plus de douze leues; encore me rescript le roy d'Espaigne que vous aves este dedens le dit pais de Guynée bien dix lieues et que vous aves tué et amené des Sarazins d'icellui pais (164).

160. Les Portugais étaient dans une guerre presque continuelle avec ces Sarrasins : mais ils ne combattaient qu'avec leurs plus proches voisins. Dans une expédition dirigée contre eux en 1415, Sebthah fut prise. Henri (né 1394) un des fils du roi Jean, s'informant de l'intérieur du pays, résolut la conquête de la Guinée. Chaque année il envoya deux ou trois navires. Ces navires côtoyant le rivage occidental de

(158) Conq. des Canar. 1-43. Les interprètes sont nommés : Alfons et femme Yezabel, ibid. 21, 30, 31, 78, 84.
(159) Conqueste des Canaries, 32, 33.
(160) Conqueste des Canar. 40.
(161) Conqueste des Canar. 66.
(162) Conqueste des Canar. 53.
(163) A Fortaventure existe la ville du nom de Betancouria : souvenir de ces expéditions normandes.
(164) Conqueste des Canaries, chap. 82, 89. — Cette relation est composée, comme nous l'avons mentionné, par les aumôniers de Bethencourt. — Tout ce que nous disons de ces investigations et découvertes océaniques, nous l'extrayons de l'excellente notice de D'Avezac (Paris, in-8°, 1845). Cette notice élucidant des questions embrouillées, est en même temps l'ouvrage de la polémique fatigante de la priorité des découvertes.

l'Afrique parvinrent à dépasser le cap Noun, qu'on croyait le dernier terme de la navigation espagnole, et arrivèrent jusqu'au cap Bojador : et tous s'arrêtaient là sans que personne osât se risquer à le doubler (165).

Jean Gonçalves Zarco et Tristan Vaz Teixeyra, résolurent de franchir cet obstacle. Mais assaillis par la tempête et les vents contraires, leur petit navire fut emporté au caprice des flots de l'océan. L'esprit troublé par la frayeur, ils ne savaient en quel parage ils se trouvaient, lorsque la bonne fortune les conduisit à une île qu'ils appelèrent Porto Santo (elle portait ce nom au moins depuis 50 ans). C'était en l'année 1419. L'année suivante 1420, don Henri les renvoya pour coloniser cette île nouvelle. Parmi leur équipage se trouvait Francisco Alcaforado et un excellent pilote castillan de Séville, Jean de Morales, comme guide. Dans leur exploration ils aperçurent une tache noire à l'horizon. C'était l'île de Legname (de la haute futaie). Le guide en donna l'information et raconta les malheureuses aventures d' O'Machin. Grande fut la joie qui suivit cette découverte. L'île reçut le nom de Madeira (de haute futaie, de bois de construction), à cause des forêts épaisses dont elle était couverte (166). On se mit de suite à la coloniser, à y planter la canne à sucre, des vignobles (167).

La marine portugaise, bien que puissante pour combattre les Sarrazins, se montre encore assez timide pour la navigation. Les Peçana de Gênes avec leur état-major génois, dirigeaient depuis cent ans l'amirauté portugaise sans pouvoir vaincre les préjugés des mariniers portugais; car les mariniers portugais de ce temps n'étaient point accoutumés à voguer en pleine mer, toute leur science nautique se bornant à un cabotage toujours en vue de terre (168). Aussi la marine portugaise ne cessait de se servir de pilotes étrangers (169).

Diego de Séville, pilote du roi de Portugal, découvrit en l'année 1427 les îles Açores (170). La reconnaissance et la colonisation de ces îles se suivirent de près et avec succès. Gonçalve Velho Cabral rencontra des Formigas en 1431; l'île Sainte Marie fut découverte en 1432; peu à

(165) Mas os navios... nam descobríram mais que até o cabo Bojador, et aly paravam todos sem algum ousar de cometer a passagem delle (Joàs de Barros, Asia, dec. I, liv. I, 11).

(166) Os herdeiros de Joam Gonçalvez tem escriptura muy particular deste descobrimento, guidait la relation de Barros (decada I, liv. I, 3). Antes e melhor que todos, Francisco Alcaforado, escudeiro do infante d. Henrique, fez de todo o successo huma relaçao, que ofer e ceo ao mesmo infante... hum de naçao castellhana, natural de Sevilha, cujo nome era Joao de Morales..... homem pratico na arte de navegar : ajoute Francisco Manuel un des descendants de Joam Gonçalves, (dans son epanaphoras de varia historia portugueza, p. 278, 311).

(167) Navigazioni di Alvise da Ca da Mosto, dans Ramusio, t. I, p. 106; Peritsol, itinera mundi, cap. 16, 17.

(168) E como os marinheiros na quelle tempo nam eram costumados a se engolfar tanto no peguo do mar, et toda sua navegaçam era per singraduras sempre a vista de terra. (Barros, dec. I, lib. I, 11).

(169) Castillans, génois, florentins, s'empressent à rendre ce service au Portugal : ils n'étaient point aussi zélés, pour seconder les Normands.

(170) Aquestas illes foran trobades per Diego de Sivilla pelot del rey de Portogall an l'ayn MCCCCXXVII. Relate la carte catalane de Gabriel de Vallsecqua datée de 1439 (D'Avezac, notice des découvertes dans l'océan atlantique, chap. 5. 31, 32), donnant à ses îles les noms tout différents de ceux qu'avait antérieurement connus l'école catalane. Ces noms antérieurs furent communiqués par l'école italienne; ceux de Vallsecqua sont certainement donnés d'après la relation portugaise de Diego, qui essaya de changer les dénominations : sa proposition n'a pas eu de succès. Les dénominations proposées sont les suivantes : ylla de Osels (S. Marie), ylla de Fruydols (S. Michel), ylla de linfierno (Torcère), Quadrila (S. Georges), illa de Sparta (Pico), plus un nom effacé. Je ne sais si j'ai bien établi ce collationnement. (D'Avezac, notice, 5, p. 32).

peu les autres furent occupées et colonisées (171). Le génie de l'infant Henri a bien compris, que par des colonisations il utilisait les découvertes et donnait une consistance à la navigation de son pays. En même temps, en 1428, il acquit des Français, conduits par Bethencour, en échange de certains domaines à Madère, les droits aux Canaries (172), auxquelles ils renonçaient, ne pouvant poursuivre leurs entreprises éloignées, à cause des malheurs de leur pays.

En attendant, le cap Bojador résistait aux caboteurs portugais. L'action était au fond peu de chose en soi; mais elle fut réputée grande, tant il fallait de hardiesse pour surmonter les frayeurs invétérées. Après douze années d'efforts inutiles, l'infant envoya en 1433 son écuyer Gil Eannes : celui-ci n'avait pas de courage. Envoyé pour la seconde fois l'année suivante (1434), il accomplit sa tâche, doubla le cap en tournoyant son récif. L'infant fit alors armer un second bâtiment dans lequel il envoya son échanson Alfonso Gonçalves Baldaya, conduit par Gil Eannes; tous deux dépassèrent cette fois le cap de cinquante lieues (173).

L'infant chargea encore Baldaya d'une nouvelle expédition : et dans ce voyage on alla à 70 et jusqu'à 120 lieues du cap, où l'on trouva une embouchure comme celle d'un grand fleuve, s'enfonçant de 8 lieues dans la terre. Poursuivant sa route jusqu'à 50 lieues plus loin encore, Baldaya arriva à une pointe formée par un rocher qui de loin ressemblait à une galère, ce qui a fait appeler désormais ce lieu le port de la Galère, o porto da Galé : c'était en l'année 1436. Cette embouchure de fleuve n'est autre que le rio do Ouro (174).

161. L'infant Henri animant la navigation de son pays, comprit la nécessité de l'instruction. Aussi établit-il, en 1415, une école nautique au village maritime de Sagres (Tarcanabal, ou villa do infante) dans l'Algarve. Il fit venir à grands frais, pour enseigner aux officiers portugais l'art de la navigation, un majorquin, maître Jacq, homme très-savant, tant dans l'art de la navigation qu'habile dans la fabrication des cartes et des instruments (175). La lumière de l'Italie y était appelée aussi. Bien méritée par des connaissances créées à la suite d'une longue pratique, elle allait apporter à la nouvelle école les idées anciennes exhumées par la renaissance des lettres.

(171) L'histoire de la découverte des Açores est traitée par deux indigènes jésuites : Gaspard Fructuoso (né en 1522 mort en 1591) saudades da terra, servirent de guide à l'autre Antonio Cordeyro (né 1640,), qui a publié en 1717 son historia insulana, das ilhas a Portugal sugeytas no oceano occidental. — Joseph Freire (sous le nom de Candido Lusitano), vie de l'infant dom Henri (traduits en français par Cournand) en donne une notice. — Martin Behaïm en 1492 annota sur son globe l'année 1431 date de la première découverte.

(172) Barros, dec. I, liv. I, 12; Viera, noticias de Canaria V, 15 : Zurara, chronica de Guiné, 66.

(173) Gomez Eannes de Zurara, chronica do descobrimento e conquista de Guiné, 8-11. Fez o iffanto armar huum barinel, no qual mandou Affonso Gonçalvez Baldaya, que era seu copiero, e assy Gil Eannes com sua barcha, mandando que tornassem la outra vez; como de feito fezerom; e passarom a allem do cabo cinquoenta legoas.

(174) Zurara, chron. de Guiné, 10. — Barros, dec. I, liv. I, 8, prétend que le nom de rio do Ouro, ne fut donné qu'en 1442 : se pourrait-il, que les Portugais n'apprissent le nom du fleuve des autres navigateurs, qu'en l'année 1442?

(175) Mandou vir da ilha de Malhorca hum mestre Jacome, homem mui docto na arte de navegar, que fazia cartas e instrumentos; o qual lhe custon muits pelo trazer a este reyno pera insinar sua sciencia aos officiaes portugueses daquelle mester (Barros, dec. I, liv. I, 16).

La fabrique de cartes ne manquait pas de préoccuper les Portugais. Ils pouvaient vérifier à l'aide de cartes espagnoles et italiennes jusqu'à quel point les cosmographes précédents étaient familiarisés avec les découvertes qui encourageaient leur esprit, et ils y recherchaient des indications instructives, qui fussent à même de guider leur marche successive ou de leur inspirer de nouveaux plans. A cet effet les mappemondes leur étaient plus utiles que les portulans de la méditerranée. Pour l'Orient éloigné et pour l'Inde les mappemondes espagnols donnaient de nombreuses indications, mais les mappemondes italiennes devaient offrir des renseiguements plus abondants, plus directs.

Quand, à la suite de la fondation de l'académie de Sagrès, les Portugais ramassèrent avec plus d'ardeur les cartes géographiques, la plupart de ce qu'ils avaient acquis était de date plus ancienne. Jacq, en arrivant de Majorque à Sagrès, apporta certainement une carte du dessin de la composition antérieure. Dans le dépôt d'Alcobaza on distinguait surtout une carte qui été exécutée vers 1400 (176). L'infant Pedro, frère aîné de Henri, voyageant par l'Angleterre et la France à la terre sainte, et retournant par l'Italie, s'arrêta à Rome et à Venise en 1428, d'où il apporta une mappemonde. Elle était d'une grande autorité chez l'infant Henri, qui la compulsait avec intérêt (177). Le fait est que, connaissant différentes cartes, il engagea les Portugais à s'adresser à la fabrique vénitienne, pour avoir une mappe plus parfaite.

Venise et Gênes pouvaient fournir plus facilement que toute autre ville de l'Italie, des cartes instructives. Leur navigation était puissante et elle abondaient en cartographie. A Gênes, en 1417, la description des cosmographes fut mise en concordance avec les marins : *haec est vera cosmographorum cum marino accordata descriptio : quottidie frivolis narrationibus injectis* 1417. La carte est grande, elle a à peu près trois pieds de Paris; ses légendes sont latines; elle cite Ptolémée, sans suivre son opinion, sans se servir de sa nomenclature (178). — A Gênes, Baclario ou Bedrazio, genovèse, *Baptista Bedrazius, ciuis Ianuae, composuit hoc, a. d.* mille ccccxxxvi (1436) *die iulii.* Sa carte a 2 pieds

(176) Elle était remarquée par l'infant don Ferdinand, à cause de la configuration de l'Afrique conforme à celle que lui ont donnée les découvertes postérieures. En 1528 don Ferdinand (né 1507, mort 1557) montra cette carte à François de Sousa Tavares. Antoin Galvam (né 1503, mort dans un hôpital 1557) l'apprit de la bouche de ce dernier et le relata dans son traiado dos descubrimentos, publié à Lisbonne en 1555 et 1731, traduit en anglais, corrigé par Hacluyt, inséré dans sa collection.

(177) Antoin Galvan relate cette acquisition dans son traité de découvertes. Ce qu'il ajoute du cap de bonne Espérance, du détroit de Magelan, n'est qu'une hallucination empruntée d'une misérable conjecture. Quant aux côtes du dragon : elles figurent à leur nom sur d'autres cartes *nidus abimalion* (voyez les nos 84, 94, de notre atlas).

(178) Cette carte se trouve dans la bibl. du grand duc de Toscane à Florence. Baldelli en a donné une description succincte : descrizione della carta di grand duca di Toscana, che conservarsi nella palatina, rappresentante un planisfero di forma ellitica, appuntata nelle due estremità longitudinali. — Elle fut à Gênes la propriété d'un particulier comme l'indiquent les armoiries : nelli angoli esteriori sonovi disegnate due armi, che una sembra quella di Genova, essendovi nello scudo dipinta una croce rossa in campo argento. L'altra arma, è un campo bianco con sbarra a scachi rossi e bianchi, sulla quale posano due oggetti, che sembrano due teste rosse. — Baldelli remarque combien la carte est différente, contraire à Ptolémée et à Marin de Tyr : par conséquent, il trouve dans l'épigraphe *haec est vera cosmographorum cum Marino accordata descriptio,* une erreur *à corregersi.* Il semble cependant que *marinus* de l'épigraphe, n'est pas Marin de Tyr, qui est introuvable dans la carte, laquelle n'allègue que Ptolémée : *marinus* y est pilote. C'est la concordance de la mappemonde (cosmographorum) avec les portulans, avec la carte hydrographique (d'un marin) : purgée de frivoles narrations, que chaque jour ajoute (voyez Zurla, dissertationi, con appendice, p. 397).

de Paris et 2½ pouces de longueur, 2 pieds de largeur (179). Ces monuments existent et attendent l'examen sérieux de leur construction.

Venise avait alors, par la composition et le dessin des cartes, une renommée, sans aucune contestation bien méritée; d'autant plus solide que la république et les particuliers ne cessaient d'explorer le monde. Antonio Zeno, après son long séjour en Friesland, de retour en 1405 à Venise, y laissa un portulan des pays et des îles de la mer glaciale, dressé par son frère Nicolo Zeno (180) (voyez n° 95 de notre atlas).

Jacq Giroldo copiait les cartes à Venise : *Jachobus de Ziroldis de Venetiis me fecit, anno* 1426 (181).

Après de longues investigations des frères Zeni, *Pierre Quirini*, en 1431, parcourant les mers septentrionales, reconnut la Finlandie; après une tournée de 25 ans, *Nicolo di Conti* retournait du fond de l'Orient rendre compte, 1449, au pape Eugène IV, de ce qu'il avait vu et examiné dans l'Inde; un autre voyageur apportait la narration des explorations des parages orientaux de l'Afrique et les conquêtes qu'un roi d'Abissinie avait faites en 1430.

Les matériaux pour construire les cartes s'accumulaient à Venise. *Pietro Lorendano* en 1444, composa un portolano et l'art de la navigation, où, après la description de la méditerranée et de l'océan il traita de la navigation, des flottes, des armées navales et de leur exercice. Alcune raxion de marineri de mi *Piero di Versi*, composées en même temps 1444, traitent la même matière. Après les notices astronomiques et météorologiques à l'usage des marins, on y trouve décrites les positions et les distances des ports en milles et lieues; le flux et le reflux de la mer, les ports d'Espagne, de Flandre, des îles britanniques; la gabelle prescrite aux galères vénitiens; à quoi est attaché le règlement de 1428, de la discipline et de l'approvisionnement de la galère du capitaine Andrea Mocenigo, et la raxion chiamada del martologio per navegar a mente (182).

André Biancho 1436.

162. Les autorités de la république, les commerçants, les marins, les particuliers, se procuraient les copies des mappemondes et des portulans, ainsi que les dessinateurs avaient beaucoup d'occupation. Parmi les copistes et les bons dessinateurs de ce temps-là, on cite André

(179) Cette carte est conservée dans la bibl. de Parme; mentionnée par Paciaudi, in sua lettera inscrita anche nel giornale di Padova, febr. 1806; par Zurla, sulla antiche mappe idro geographiche, nota ad cap. 14 et ailleurs. — Sur cette carte de 1436 de Bedrazio, post insulas fortunatas, aliae conspiciuntur insulae, rudi tamen et indocta circumscriptione redditae. Major, longum terrae tractum, forma pene rectangula representat, cui inscribitur *Antillia*. Altera, non brevi intervallo distans ejusdem pene figurae, sic annotatur : *Saravagio*. Huic proxima adiacet insula minor, falcata, cum lemmate *Tanmor*. Tandem. pone Antilliam, postrema est quadratæ quasi formæ, latere uno paululum connexo, quæ obscuro hoc nomine donatur *Roullo*. Infra vero scriptum legitur : *insulae de nouo repertae* (gentleman's magazine, 1785, febr. p. 104, apud Ghillany, der Erdglobus des Mart. Behaïm, note de la page 11).

(180) Nous reviendrons sur la carte de Zeno au chap. 207; voyez aussi Tavola di navic. dans le 3e v.

(181) Cette carte se trouve en la possession dall' ab. Morelli (Carli, lettera sulla scoperta dell' America; Zurla, sulle antiche mappe, idro-geographiche, cap. 12).

(182) Zurla, sulla antiche mappe idro-geographiche, nota ad cap. 18; comparez la note ad cap. 25. — Les règles des marins de Pierre di Versi, sont en possession dell ab. Morelli.

Biancho, dont on connaît un atlas: *Andreas Biancho de Veneciis me fecit* 1436, composé de dix cartons : le premier représente la rose des vents accompagnée de marteloïo ou instruction de son usage (voyez n° 86 de notre atlas), et voici ce qu'il en dit :

Questo fixe lo amaistramento de nauegar per la raxon de marteloio, como apar per questo londo e quadro e per la toleta, per laqual podemo sauer chose chomoze la toleta a mente e sauer andar per ogna parte de mondo senca mexura e senca sesto, choncosia che alguna persona che uora far questa raxon e lia luogo a sauer ben moltiplicar e ben partir. amaistramente del mar si e per sauer ben nauegar e fise uuol sauer la suma de marteloio per questo muodo quanto se auanca per una quarta de uento, e quanto, se alargo chosi per una quarta, e per do, e per tre, e per quarte. e se algun te domandase per queste sume, se pol far tute raxon de nauegar, concossa chenni non podema sauer la raxon chosi a ponto ma nui soachasteremo ben al a ueritade.

Ceci fixe l'instruction de la navigation par le problème de marteloïo, comme il apparait par ce cercle et carré, et par la toleta, par laquelle nous pouvons savoir aussi connaitre la toleta par-cœur, et savoir aller par toutes les parties du monde, sans échelle et sans compas: attendu que quelconque personne qui voudrait faire ce problème dans tel lieu, sache bien multiplier et bien diviser. L'instruction de la mer ci est par savoir bien naviguer et si on voulait savoir la somme de marteloïo par ce moyen, combien on avance par un quart de vent, et combien on alargue; aussi par un quart, et par deux, et par trois, et par quatre. Et si quelqu'un te demandait: par ces sommes peuvent-ils se faire tous les problèmes de la navigation ? attendu que nous ne pouvons savoir le problème exactement, mais nous nous approchons bien de la vérité.

Anchora tenoso mostrar per total muodo foxe una naue che uol andar per ponente e nonde puol andar. esi ua quarta una de soto inuer el garbin mia cento e alarga se mia uinti dal ponento, e auanca nonanto oto; e per do quarte se alarga mia trenta oto, e auanca mia nonanta do; per tre quarte se alarga mia cinquanta cinque e auanca mia otante tre; per quarto quarte se alarga mia setanta un, e auanca mia setanta un; per cinque quarte alargo mia otanta tre, e auanco mia cinquanta cinque; per sie quarte e alargo mia nonanta do, e auanco mia trenta otto; per sete quarte alargo mia nonanto do, e auanca mia uinti; per oto quarte e

Encore je tiens de montrer par quel moyen sillonne un navire qui veut aller par ponente, et ne peut aller; et çi va un quart dessous vers garbino 100 milles et s'alargue 20 milles de ponente, et avance 98; et par deuxième quart s'alargue 38 milles et avance 92 milles; par troisième quart s'alargue 55 milles et avance 85 milles; par quatrième quart s'alargue 71 milles et avance 71 milles; par cinquième quart alargue 83 milles, et avance 55 milles; par sixième quart est alargo 92 milles et avance 38 milles; par septième quart alargue 92 milles et avance 20; par huitième quart est alargo 100 milles et avance mille nul, et finalement ci est : il

alargo mia cento, e auanco mia ne suri, e pero xeloretorno. lo qual reschristo in la toleta de marteloio, chomo apar per lo suo chaxelle al essno righe.

retourne. Ce qui est tracé en la toleta de marteloïo, comme il parait par ses caselles et ses raies.

Biancho donne ces chiffres en tableaux de la manière suivante :

I. Suma de marteloio per interder :

per una qta do uento a largo

mia	20,	e auanco	98.
per 2	38,		92.
per 3	55,		83.
per 4	71,		71.
per 5	83,		55.
per 6	92,		38.
per 7	98,		20.
per 8	100,		000.

per queste raxon ssepuol imauemar e moltiplichar tanto quanto pui uolle.

II. Auancar de retorno de marteloio.

per 1 quarta, sie	51	auanco	50
per 2	26		24
per 3	18		15
per 4	14		10
per 5	12		6 1/2
per 6	11		4
per 7	10 1/5		2 1/10
per 8	8		000

per dexena de marteloio.

III. prima quarta de uento.

me alargo mia	2	auanco	9 4/5
per 2 quarte sie	3 4/5		9 1/13
per 3	5 1/12		8 3/10
per 4	7 1/10		7 1/10
per 5	8 3/10		5 1/12
per 6	9 1/5		3 4/5
per 7	9 4/5		2
per 8	10		000

Nous avons répété ce que le carton de Biancho dit au sujet de marteloïo, pour montrer que les rumbs des vents et leur loxodromie étaient connus par la pratique des marins, et entraient dans la complication de la composition laborieuse des cartes (183).

Les septs cartons suivants de l'ouvrage de Biancho, sont les cartes spéciales qui représentent toute la partie occidentale du monde, savoir l'Europe et l'Afrique; un carton, le neuvième dans l'ordre, offre une mappemonde générale; enfin le dixième, supplémentaire, offre la mappemonde graduée de Ptolémée, à projection conique et méridiens rectilignes.

La mappemonde ou l'image de l'habitable, qui forme la neuvième carte de l'atlas d'André Biancho, est dressée sur la rose de huit vents, et offre le défaut d'orientation boussolique commun à toutes les cartes

(183) C'est le *quartier de réduction* pour la résolution des problèmes de la navigation, dont l'usage avec le progrès des connaissances mathématiques et astronomiques est devenu plus varié. Voyez traité de navigation de Bezout 90-96, p. 63-69, de l'édition de de Rossel, Paris 1814, et les autres ouvrages de navigation. — *Marteloïo*, *martelogio*, mar-teloïo, toile, tissu, canevas, croisement de mer; toile, tablette marine. Tela, toile, canevas; telaïo, métier de tisserand, tisserie; de même tèlo, trait, dard, toile. Cette origine de mar-teloïo désigne et explique Biancho, quand il dessine le quartier, le carré de la *toleta*.

de l'époque (184). Son diamètre est de 9 pouces et deux lignes. L'orient, levanto, avec le paradis sont en haut. Le centre se trouve au nord de Syrie, non loin d'Antiochie, comme s'il était à Samosate. La moitié méridionale est occupée par l'Afrique, l'autre moitié se divise entre l'Asie et l'Europe : celle-là forme un quart de l'habitable, cette autre, avec le vaste océan (atlantique) compose l'autre quart. Toute l'habitable est pleine de peintures et de petites figures (voyez n° 84 de notre atlas).

L'Europe n'offre rien de trop extraordinaire ; tout y est à sa place et à l'exception de l'Italie, les épigraphes des états se suivent assez régulièrement : *Irlanda, Engelterra, rex Ispaneo e Castilie, Paris, rex Francoron, inperion Romania* (Grec); *inperiu Romanoro* (d'Allemagne); *Dacia, Norvegia, Sueda, Rosie, Rosie imperio, Rosie magno, Casterina* (Kostroma), *inperion Tartaroron; Tanaï* (Don), de tous les fleuves qui sont tracés à travers les trois parties de l'habitable, lui le seul est nommé. Sous le rapport des fleuves, une chose étrange se présente dans la configuration de l'Europe : c'est la sortie d'un même lac des fleuves: le Danube, le Rhin, l'Elbe et la Dvina, qui sont innommés comme tous les autres.

Au nord une bande portant une sorte de deux signes du zodiaque, des jumeaux et de la vierge, sépare une portion du continent, inscrit : *in ac parte est masimu frigus, quia est sub tramontana et nasitur omines siluestres.*

163. L'Asie et l'Afrique renferment plus de curiosités et de bizarreries. L'Asie septentrionale avance par une péninsule jusqu'aux dernières extrémités de l'orient. Dans cette péninsule est *Gog Magog chest Alexander gie ne roccon ecarteire*, qu'Alexandre jadis dans des rochers encarcera, *de tribus iudeoron;* des tribus de juifs, et ces tribus juives sont tantôt confondues avec Gog et Magog, tantôt deviennent l'objet d'autres contes érudits (185).

Commence la partie visitée par les Vénitiens, où l'on voit trois empires, tous les trois représentés de la même façon : chaque empereur est assisté à droite par une garde composée de trois figures, sorties des tentes, à gauche d'un ministre debout près de la capitale. Le premier,

(184) L'atlas de Biancho est conservé dans la bibliothèque de S. Marc à Venise. Sa description, accompagnée de trois cartes de l'atlas, a été donnée par Formaleoni : saggio sulla nautica de Veneziani, con una illustrazione d'alcune carte idro-grafiche antiche della biblioteca di S. Marco, Venez. 1783. — Plus tard, Placido Zurla, sulla antiche mappe idro-geografiche, 1818, cap. 13-18, s'occupa de la description; Sprengel, geogr. Entdekungen, p. 224, et Malte-Brun, géogr. cap. 20 édit. Huot, XIX, p. 528, en ont donné une courte notice, et Santarem reproduisit dans son atlas deux fragments des côtes atlantiques de l'Afrique et des îles. — Je ne puis me procurer l'ouvrage de Formaleoni pour mes études, mais j'ai réussi à me procurer les calques des cartes publiées. Mon ami Aloyse Niewiarowicz, dessinateur habile, les a exécutés au crayon, la bibliothèque de Paris ne lui ayant pas permis de se servir de l'encre. Je serais heureux si ma vue réussirait à distinguer tous les traits délicats et l'exactitude incontestable de son crayon. Je ne sais pas quelles explications a pû donner Formaleoni aux épigraphes de la carte : je les essaverais moi-même, autant que je puis déchiffrer l'écriture : sauf encore l'inhabile déchiffrement de Formaleoni, dont la légèreté transformait burlesquement maintes fois les épigraphes (D'Avezac, notice des découvertes dans l'océan atlantique, p. 34, 35). Voyez les notes précédentes, 94, 95, 121, 122.

(185) Il est probable que la prononciation arabe de Jadjoudj, suggéra l'idée d'y voir les juifs et leurs dix tribus exilées. Provincia Gog in qua fuerunt Judaei inclusi, dit en 1452 la carte émaillée de Borgia-Velletri; Judaei clausi figurent dans l'hydrographie portugaise de 1504; ils sont à côté de Gog dans la carte de Ruysch 1507; ils se trouvent sur le globe de Schoner 1521, où Gog sont les Tatars; l'histoire de ces juifs, de ces Danites de dix tribus, est inscrite dans la carte de la Tartarie publiée en 1570, par Ortel, et de laquelle nous donnons un petit échantillon dans notre atlas n° 137. Voyez la note précédente 116 du chap. 147.

inperion Catai, et son *tenplon chatai* (sépulcre situé sur le mont Altaï dans la carte de Mauro); sa capitale est *Chataio* (Cambalech). — L'autre, *ineprion de terniax* et sa capitale *Samarcante* (Samarkand) : or, c'est Zagataï. Il se distingue des autres par les tentes qui ne sont pas ouvertes et par le ministre qui paraît être un moine capuchonné, indiquant peut-être la qualité de chrétien de l'empereur, et nous sommes autorisé à accuser Formaleoni de la mauvaise leçon : terniax, étant inventé de Tarssis, Terssiaz. — Enfin, *inperion de medio id* (idem?) *eliscoc o balech*, où certainement se cache aussi une méprise dans la leçon. C'est l'empire de Medeia, du roi Balec ou Eliscoc (Ili gouldji sur Ili, Almalig). Sa capitale est *Curani* (Kour, Khara-oussou, en chinois Soui tsching fou, sur la rivière Kour ou Kouroungle sur la rivière Kaïdou gol NO. de Lop). — Ensuite vient *tenplon inperatoris Sirie* (tombeau), *hic fuit inperiu Sirie* (Saraï), qui existait encore, mais sapé par l'invasion récente de Tamerlan.

L'Asie méridionale avance aussi par une péninsule vers les extrémités orientales. Au bout de cette péninsule est situé *paradixo terestro*, d'où sortent les quatre fleuves bibliques; dans leur cours parallèle entre *ospitium macorii* (Macarii? beati, μακαρις, hospice de bienheureux); et les hommes, *omines que s* (sine) *capitelos?* qui sont sans têtes, le visage sur leur poitrine; *omines parc* (nt) *alboro se* (ri) *co?* les hommes préparant des arbres la soie? — Ces fleuves entrent dans l'Inde, où le premier se détache par le nord et se décharge (Oxus, Djihoun) dans la mer Caspienne. Les trois autres après avoir traversé les trois Indes, se séparent; l'un se dirige vers le nord et va se perdre aussi dans la mer Caspienne (Arax); l'autre (Eufrate), prolongeant son cours vers l'occident, tourne autour du centre de l'habitable et se jette (près d'Antiochie) dans la mer méditerranée; le troisième (Tigris, Dekel, Didjlat) débouche dans le golfe persique. Outre ces quatre fleuves, l'Asie est encore arrosée par le Volgâ.

Les trois Indes se suivent : *India superior continetur* IIII (54?) *regione et* XXIIII *populi; India media contenitur* XIIII *et* XII *populi; India minor;* et les villes *Udera* (Uderex', Aoude?) *cuucio osigelus? Lagade.*

Entre Djihoun et Arax, sont nommés : *Omedan* (Multan? Mimand?), *Segena* (Saganian), *Norgan* (Orgenz), *Agrica* (Djordjan), *Adotr* (Astrabad), *Toris* (Tauris), *Zilan* (Ghilan). — Entre Arax et Eufrate : *Salonia* (Soltania), *Straua* *Samachi* (Samakha du Schirvan); *porto de fero* (Derbent); *arca Noe* (du mont Ararat); *Arzero* (sur l'Eufrate, Arzan, Erzerum); enfin dans l'Asie mineure *Trabexenda* (Trebizonde); *inperio Morati* (empire Turk sous Amurat, Mourad II, 1422-1451).

Baldaco (Bagdad), l'un sur l'Eufrate, l'autre *Baldaco* un peu éloigné. Près de ce second est une étoile. Une autre étoile se trouve dessinée sur les rivages de l'Afrique orientale. Ces étoiles figurent peut-être l'étoile des trois rois-mages, qui vinrent de l'orient (de l'Afrique) et traversèrent Bagdad. Aussi sous l'étoile (de Baldaco) se trouve *batismo Ihu Xpi;* et les trois mages, dont un agenouillé, se trouvent vis-à-vis de la Sainte Vierge assise sous la porte de *Jérusalem;* au sud, déjà en Afrique, l'église de *beata Catarina de monte Sinai, Alleh* (Ailath ou Elim), *Sarsia* (Larsia? Larisse?), une montagne (Sinaï) *el cielo elata montagna*, enfin *Arabia*, tous inscrits en Afrique. En Arabie *la Mecha* (Mecca).

Entre l'Asie et l'Afrique on voit une multitude d'îles dont deux sont nommées *ixola di colonbi* et *ixola pertina* (Taprobana).

La péninsule orientale de l'Afrique (Vakvak des arabes) est occupée par *inperio Bascra*. Ensuite vient *inperiu prete Joanis*, où prend ses premières sources le fleuve (Nil), et traverse l'*inperiu Emibar* (186); puis mouille les états de *rex ethiop* et près de *Babelonia* (Fostat) tourne brusquement vers le nord : *soldanus Babelenie*, pour traverser *Chairo* et se jeter dans la mer méditerranée. Mais de son flanc occidental se forme un embranchement qui continue sa direction vers l'occident jusqu'à un lac (*Citarlis*), duquel un bras tourne vers le sud, l'autre vers le nord (Bagrada? ou Moulouïa?) pour se perdre dans la mer méditerranée ; le troisième (*Citarlis*), se jette dans l'atlantique. A droite de cette continuation du fleuve on lit : *rex de Termixen* (Tremecen de Nubie), *Tunes* (Tunis), *rex Belmarin* (beni Marini ou Mournea, dont la dynastie s'éteignit en 1385). A gauche du même fleuve on voit *rex Maroco* et une épigraphe qui semble dire : *hac parte sunt omines abent uultus en los canis*.

Les îles de l'océan atlantique sont sans dénomination; leurs noms se trouvent dans les cartes spéciales; et les noms d'*Antillia de la man satanaxio* (S. Atanasio?) et de *Scorafixa* ou *Stokafixa*, pêche du stokfisch ou de la merluche dans les mers septentrionales (187).

Du vaste océan atlantique le vent pousse vers le sud de l'Afrique un navire qui risque de toucher le bas-fond qui forme au sud de l'Afrique un golfe dans lequel sont peints deux dragons avec l'épigraphe : *nidus abimalion;* évidemment conte arabe : et le nom du nid doit avoir sa valeur. J'espérais y retrouver quelque chose directement relatif aux ملاحون navigateurs. Mais l'orientaliste versé s'y oppose, et glisse à leur place le mot de la malédiction ابوملعون père maudit. Il est cependant bien de remarquer qu'Abimalion pourrait avoir son origine dans abismo profundidat sin termino, el infierno; abismal, lo que pertenece al abismo (voyez diccionario della lengua castellana por la academia española).

L'image de l'habitable d'André Biancho appartient à ce système des images et mappemondes qu'on voit reproduites dans les cartes d'Istakhri et d'Ibn Haoukal, des anglo-saxons, du manuscrit de 1119, d'Edrisi 1154, de Sanuto 1331, de Ranulf 1360, du manuscrit de Ste-Geneviève 1364, d'Ibn al Ouardi 1349.

André Biancho vécut encore assez longtemps, puisque vingt-deux ans plus tard, il était employé comme dessinateur par le camaldolèse Mauro.

MAURO, 1459.

164. Parmi les compositeurs de cartes, le frère MAURO, camaldule du couvent de saint Michel de Murano, avait acquis une haute réputation. C'était un cosmographe instruit dans les sciences. La république l'appela en 1444, à la députation des experts pour régulariser le cours de la Brenta. On a, des années 1443 et 1449, deux cartes chorographi-

(186) Serait il Moabar de Marco Polo, transporté de l'Inde en Afrique? — De même que Bascra et isoladi di Colombi, les états indiens Bassia et Colombo nommés dans l'Inde par la carte catalane.
(187) Voyez la note 122 et notre portulan général 24.

ques, autographes, signées : *frater Maurus de Venetiis* (188). On sait, par les dépenses faites pour l'or de l'endorure et pour différentes autres couleurs, qu'en 1448 et 1449 il exécuta une mappemonde (189). Les matériaux qu'il avait à sa disposition, les cartes exactes : *piu justa carta ho possudo; nuove carte qual ne ho habuto copia, qual hano vista ad ochio;* les renseignements orales : *cussi hano opinato, io ho parlato cum persona digna de fede;* les descriptions, le mirent en état de composer de toutes nouvelles cartes, d'une toute nouvelle construction. Il a fabriqué de cette manière quantité de cartes de l'Asie mineure, de l'Arménie, de Mésopotamie, de Syrie et de beaucoup d'autres mieux détaillées et coordonnées : *io ho lassato amplissimi disegni delute queste parte, zoe, Armenia, Mesopotamia, Siria, Cappadocia, Cilicia, Pamphilia, Licia, Asia propria menor, Bitinia, Galacia, etuta le altre che si sono mejo distinte et ordinate* (Mauro in suis epigr.).

Les Portugais continuant leurs explorations maritimes, ne cessaient de rechercher les cartes géographiques. L'âge de l'infant Henri n'avait pas affaibli son ardeur et il était secondé par son neveu le roi Alfonse V. Il avait à son service des Italiens. Le génois Antoine Noli dirigeait en 1450 la découverte des îles du cap Vert. Le vénitien Aloysio de Cada Mosto en 1456, en compagnie de quelques génois, spécialement de Antoniotto Usodimare, arriva à l'embouchure de Gambia, passa le cap Rosso et atteignit rio grande (190). Cette nouvelle découverte donnait une extension à la donation que le Portugal venait d'obtenir du pape Nicolas V, par une bulle de janvier 1454, dans laquelle, gratifiant l'infant Henri des découvertes qu'on avait faites depuis 25 ans, le pape concède au Portugal toute la Guinée au-delà des caps Bajador et Nun jusqu'à un certain grand fleuve, communément réputé Nil (Sénegal), jusqu'à lequel on était parvenu (191). Cette nouvelle découverte anima l'esprit du roi Alfonse V, qui s'imagina que les côtes au-delà du cap Vert, tournées vers sirocco, allaient le conduire bientôt à l'Inde; il crut qu'on avait passé dans cette direction la ligne de Tunis et peut-être qu'on s'était avancé jusqu'à celle d'Alexandrie. Il donna des noms aux rivières, golfes, caps et ports de la nouvelle découverte, fit dresser une carte et l'envoya à Venise à son dessinateur et compositeur de la mappemonde (192).

(188) Dans les archives du monastère : Mittarelli et Costandoni, ap. Zurla, di mappa mondo di fra Mauro, num. 48.

(189) Troviano ne' libri di nostro monastero, non di rado notato il nome di fra Mauro, elespese per colori, per oro battuto, ec. per formar mappa mondi, come nel registro num. 451 delle spese di d. Nicolo economo, nel 1448 fino luglio, 1449 .... etc. Zurla, supra cit. num. 48.

(190) Aloysio de Cada Mosto et libro de la prima navigazione par oceano a le terre de Negri de la bassa Aethiopia, per commandamento del illustris signor infante don Henrich de Portugallo, Vienne, 1507, in-4°; Navigazioni di Aloyze Cada Mosto, ap. Ramusio, t. I, p. 115; Placido Zurla, di Marco Polo e degli a altri viaggiatori veneziani, dissertzioni, Venez. 1818, t. II, p. 101-186.

(191) Ulterius navigantes ad ostium cuisdam magni fluminis, Nili communiter reputati pervenerunt (Zurla, dissert. t. II, p. 111).

(192) Molte opinion e leture (dit Mauro dans une des epigraphes), se trova che in le parte meridional l'aqua non circonda questo nostro habitabile e temperado zona : ma aldando molte testimonianze in contrario et maxime queli i qual la maiesta del re de Portogallo (Alfons V) ha mandato cum lo suo caravele a zercar e veder ad occhio i qual dire aver circuito le spiaze de garbin pin de 2000 mia oltra el streto de Zibilter in tanto che a voler segnir quel camin hano pervenuto dar la proda quarta d'ostro in ver sirocho, e per suo zudizio hano passato lidromo de Tunisto, e quasi son zonti aquel de Alexandria, pertuto trovando bone spiaze, cum puoco fondo, e navegar assae bone sempre senza fortuna, e i diti hano fata nuove carte dequel navegar, e hano posto nomi nuovi, a fiumere, colfii, cavi, porti, di qual ne ho habuto copia, unde sel se vora pertradir a questi i qual hano visto ad ochio (Zurla, il mappa mondo di fra Mauro, cap. 59).

C'est le frère camaldule Mauro qui reçut la commission de dresser cette mappemonde. Le malheureux doge François Foscarini, envisageant le succès du voyage de Cada Mosto (1456), et voyant le plan et le commencement de l'ouvrage de Mauro, présumait que l'infant Henri y trouverait de nouveaux arguments pour continuer ses entreprises (193). Le roi Alfonse V n'épargnait pas des dépenses. Son or était à la disposition de Mauro qui payait les calligraphes à raison de 12 à 15 sous par jour, il devait rémunérer ses collaborateurs, peintres et dessinateurs. Mauro n'épargnait pas son travail pendant les années 1457, 1458, 1459; le dessinateur expérimenté *André Biancho*, fut appelé à la participation active de l'exécution; parmi les peintres est nommé *Francesco de Cherso*. La mappemonde fut enfin achevée et expédiée, à la demande du roi Alfonse V, par l'entremise du noble vénitien Stefano Trevisan, le 24 avril 1459 (194).

165. Dans la même année 1459, le 20 octobre, les dessins, les écrits et une copie de la mappemonde de fra Mauro furent déposés et enfermés dans une caisse, et remis à l'abbé du couvent (195). Il faut en conclure que le frère Mauro était mort.

Le cosmographe Mauro, dix ans avant sa mort, avait élaboré une mappemonde; il est probable que c'était celle qui fut enfermée dans une caisse avec les autres dessins, et y resta jusqu'à 1464 sous la garde de l'abbé Maffeo Gerardo. Mais le cosmographe, élaborant une mappemonde pour le roi Alfonse V, préparait en même temps une copie qui devait rester en sa possession et passer au monastère. Elle devait rester sur le lieu, exposée à la vue des doges et des Vénitiens (196).

(193) Mentre che il dotto camaldolese preparava colle sue fatiche, novi argomenti da confermare l'infante nella magnanima impresa, la promoveva coll' opera Luigi da Mosto; (il quale ebbe il vanto eziandio) d'essere stato il primo, che ne assicurasse la memoria cogli scritti. (Foscarini, letter. ven. ap. Zurla, sulle antiche mappe idro-geogr. cap. 22). Le doge Foscarini fut déposé et mourut 1457.

(194) Toutes ces particularités sont connues par les registres et les annotations journalières autographes de l'abbé du couvent Maffeo Gerardo; il y dit : 1457, adi 8 febrer, la majestad del re de Portogal, die aver adi sopradicto, perche dom Benedetto Miani (cellerario di monastero), me contad in horo duc. 28 i qual sono lasad qui per nome del dicto segnore per depoxito per suplire a certe spexe le qual erano de bixogno fare per compir l opera del suo mapa mondi el qual lavora fra Mauro. — 1457, 8 febrer, la majestad del signor re de Portugal die dar adi sopradicto, perche io ho dado a sier Lio Roso contadi in horo per suo nome per pagar pentori per lavorar el suo mapa mundi; et per altre spexe in summa ducati 11. — 1457, adi 21 hoctubr, che io ho dado contad a frar Mauro per pagar uno scriptor a lavorado over scripto su il map mundi zorni 17, a raxon de soldi 12 al zorno, monta lire 17, soldi 4, val a soldi 124 per duc. — 1458, adi 7 hoctubr, contad a dom Francesco de Cherso per pagar un scriptor el qual scripse al dicto mapa mundi zorni 4, a soldi 14 al zorni. — 1459, 8 zener, per uno scriptor soldi 15. — 1459, adi 17 (febrer) dicto, contad a dom Francesco de Cherso per far comprar a zuro per la dicta opera val. 1. — 1459, adi 10 marzo, per duc. 2 tolti in nui per messe per nome de sier Andrea Biancho, che lui dovea havere per suo premio del lavorier lui fece al dicto mapa mundi val in chassa soldi 4. — 1459, adi 17 marzo, la majestad del segnore re de Portogal die dare adi sopradicto per chassa che io ho dato a dom Francesco da Cherso, che frar Mauro mando a domandare per certe spexe lui disse haver facte per el mapa mundi, duc. 2. — 1459, adi 24 april, che dom Nicholo nostro (economo del monastero) me a dicto, che essendo io a capitolo a camaldoli e stato salda questa raxon a messer Stefano Trevixan per nome del dicto segnore, quando per el dicto messer Stefano li fo mandato el suo mapa mundi (Maffeo Gerardo, ap. Zurla, il mapa mundo di fra Mauro, cap. 53).

(195) 1459, 20 octubrio, memoria fazo choma le copie de mapa mondi, e de desegni, e scripture de frar Mauro ho depoxitade al monastier de missier san Zuane de la Zudecha in man del prior del dicto monastier zoe don Andrea, le qual scripture edisegni tutti, sono posti in una chassa over bancho e serradi con un luchetto la chiave del qual he qui appresso de mi. Ho habuto tuto indrieto questo deposito, adi 25 octubrio 1464. (Maffeo Gerardo, ap. Zurla, il mapa mundo di fra Mauro, cap. 51).

(196) Questa opera fatta a conteplacion de questa illustrissima signoria : dit une légende de la carte (Zurla, num 7). François Foscarini n'en a vu que le commencement; son successeur Pascal Malipieri (1457-1460) l'a pu voir achevée; ensuite Christophe Moro (1460-1471) put l'examiner étalée et suspendue à la muraille.

Cette copie étant inachevée au moment de sa mort, elle n'entra pas dans la caisse, mais on continua à y travailler et elle fut terminée en 1460, *adì 26 avosto fo chonplido questo lavor*, comme le dit l'inscription d'une de ses corniches (197). Or, cette mappemonde ne fut pas scellée dans une caisse, ou la suspendit de suite tantôt dans l'église tantôt dans une cour, pendant un laps de temps de 195 années (1460+195=1655). Enfin en 1655, le 20 décembre, elle fut placée dans la bibliothèque (198).

Le diamètre de la carte, de l'orient à l'occident surpasse de 7 lignes les six pieds de Paris; celui du sud au nord ne remplit pas les six pieds de Paris. Cette différence résulte ou de l'insuffisance de l'exécution et de l'imperfectien des instruments, ou plutôt elle est l'effet de l'action de plusieurs siècles, de l'air et du hâle du bois sur lequel est collé le vélin parchemin : car la mappemonde de l'habitable devait offrir un cercle régulier. Son centre est entre Chaldea et Babilonia sur le Tigre (Bagdad). Cependant *Hierusalem e in mezzo de la terra habitabile, secondo la latitudine de la terra habitabile, benche in ordine la longetudine la sia piu occidentale : ma perche la parta piu occidental e piu habitada per l'Europa, per ho, le in mezo anchora secondo la longetudine : non consederando el spaio della terra, ma la moltitudine di habitanti* (199). C'est l'argumentation des cosmographes, pour soutenir leur thèse.

La mappemonde de Mauro est à la fois et l'image du monde, et un volume de sa description. Il y traite la cosmographie, expose le système planétaire de Tolomée, explique le flux et le reflux, etc., ne sachant comment se prononcer sur la grandeur du globe (200). La grandeur du globe, du degré, les longitudes et les latitudes géographiques, les zones, les climats, la graduation, les projections géographiques, lui sont tous indifferents : car sa carte est aux vents.

Son habitable ronde est tournée le midi en haut, le nord en bas, à la manière des Arabes, des Siciliens, de Cecco d'Ascoli. Il renvoie l'inclusion de Gog et Magog aux fables, se rangeant à l'opinion de Saint Augustin (201). Quant au paradis, il relate les opinions de S. Augustin, de Beda et d'autres, sans discuter, et l'exclue de son image de l'habitable (202).

Le cosmographe camaldule est érudit. Il cite souvent les anciens : Jules César, Strabon, Pomponi Mela, Pline, Jule Solin, Dionyse, Tolo-

(197) Sulle antiche mappe, idro-geographiche cap. 19, Zurla relatant cette inscription prétend que le quali parole spettando al detto grandioso et dorato contorno ; auquel il serait fastueux de qualifier de lavoro son exécution, qui encadre une laborieuse exécution de la mappemonde. Au reste, quoique les peintres et les calligraphes achevassent, depuis octobre 1459 jusqu'au 26 août, ce qui manquait à la copie, cela ne dérogea en rien, a genuino lavoro di fra Mauro

(198) Une main de ce temps inscrivit dans un coin de la carte, pro memoria, ce qui suit : haec tabula geographica cum per centum nonaginta quinque annorum curricula, partim in ecclesia, partim vero in aula, quae suo nomini dicata erat, et dicebatur il mappa mondo, fuisset appensa, tandem iussu reverendissimi patris domini Francisci Gherardi dicti Errici, abbatis cuius monasterii in hac biblioteca, ab ipso instaurata, ditata et oxornata, translata et collocata fuit, anno 1655, die 20 decembris Zurla, il mappa mondo di Mauro, num. 44). Les 195 années comptant de décembre de 1655, arrêtent la première suspension de la mappemonde (le 20 décembre) vers la fin de l'année 1460. Or, on savait qu'elle n'était pas enfermée dans la caisse, et on eut le temps de l'achever, ce qui eut lieu le 24 août de 1460.

(199) Légende donnée par Zurla, dans l'ouvrage il mappa mondo di fra Mauro, num. 25.

(200) De questo circum ferenzia, trovo varie opinion, pero non e possibile verificarla, benche el se dica, che la sia 22,500, over 24,000, over piu, over manco, secondo diversa consideration, oper opinion che non molto autentica per non esser experiment ada (legenda, ap. Zurla, num. 7).

(201) Légende ap. Zurla, num. 17.

(202) ibid. num. 43.

mée, le métaure d'Aristotélès, Arian, Apolonius, etc.; et en fait d'érudition purement chrétienne : la bible, les saints pères Augustin, Basile, Chrysostome, Jerôme ; et les écrivains renommés : Beda, Raban, Thomas d'Aquin, Albertus magnus, Nicolas de Lira, etc., en général les historiographi et cosmographi. Quant aux événéments historiques, il mentionne les bibliques, quelques modernes et Alexande-le-grand, négligeant ou réprouvant tout ce qui a été dit de fabuleux sur ce dernier.

166. Mais aucun cosmographe n'y est cité sous son nom. Le cosmographe camaldule n'a pas jugé à propos de les spécifier ; il néglige de nommer les voyageurs renommés. Il ne nomme ni Louis Cada Mosto, dont il connaissait les découvertes récentes par une communication directe ; ni Marco Polo ou quelques autres des voyageurs qui lui fournirent les matériaux pour son Asie ; il ne sait pas nommer ce roi d'Abyssinie dont il connaissait les investigations et les conquêtes ; il ne dit pas comment cette nouvelle lui est arrivée, ni qui l'aurait instruit de la course indienne. Le seul, *scorse missier Piero Quirini* s'y trouve par hasard nommé près de la Finlandie, qu'il avait visitée en 1431 (203). La bonne fois du savant camaldule était surprise quand il croyait que de son temps un navire catalan s'était avancé jusqu'au nord de la Permia, qui est la province la plus septentrionale de l'habitable (204).

Le laborieux cosmographe se perd dans l'immensité de l'orient. Ou guidé par quelque invention antérieure, ou composant à sa guise les contours, surtout ceux des Indes, il n'a pu se préserver de confusion, d'embrouillement. Les notices abondantes y sont assises sur une configuration tissue à contre-sens. La portion occidentale de sa mappemonde est sans contredit élaborée plus heureusement, pour la plupart d'une toute nouvelle création, surtout pour une grande partie de l'Afrique.

Un roi d'Abassia avait conquit depuis peu (vers 1430) le pays de Diab et explora ses caps méridionaux. Dix ans auparavant, en 1420, une jonque indienne passa 2000 milles à travers la mer de l'Inde et atteignit le cap le plus méridional. Ces nouvelles ont été apportées à Venise, fra Mauro les accommoda à sa mappemonde, croyant que le pays Diab touchait à la mer obscure et ténébreuse, et admettant très-conséquemment qu'au delà du dernier cap méridional, les rivages tournaient à l'occident; il dessina sur ce point un vaisseau, la proue tournée vers l'occident, pour indiquer jusqu'où arrivèrent la jonque indienne et les explorateurs abassins (205).

(203) Zurla, num. 13.

(204) Una nave catalani carga de corami, in mio tempo scorse di qui e per des a sio manso (disagio mangio) el suo cargo (legende ap. Zurla, num. 12).

(205) Nous extrayons de Zurla (num. 38, 39), la description de cette partie de la mappemonde de fra Mauro : Al sud est dell Etiopia meridionale e dell Abassia v' è in forma di isola quasi triangolare, una vastissima regione, chiamata *Diab*, che forma l'estrema parte e punta di Africa, bagnata dal mar indiano e dall' oceano atlantico, edi essa scritto nel detto mare : *nota che questo cano de Diab e separato da Abassia, per uno canal el qual e circumdado da uno ladi e dal altro de monte altissimi el albori si grandi e spezi, che i fano quel canal oscuro, il qual ne la sua insida fa una zirolo pericoloso per modo che se nave, se ne abatesse el pericoleria.* Al principio di tal ultima parte d'Africa, presso il sudetto canale, all est, evvi la città *Mogodisso* (Magadoxo), sotto la qual giace l'isola e citta di *Megido;* al sud est è posto *Xengiber* (Zanguebar), ove a carattere d'oro e majuscolo è scritto *Diab;* indi ver sud *Soffala*, et *Macdasur;* il regno di *Chara, Barara, Maabese, Chelve;* verso poi occidente : *questa parte e chiamata Saccara, id est mana, et abonda de ogni bene, tra laltre oro assai.* — Nel meso giace, *provincia dita Lagiana,* et sonoui due laghi, da uno, de quali esce il fiume

Pour les rivages occidentaux de l'Afrique, le cosmographe camaldule avait des dates plus positives, fournies par le roi de Portugal et par la course de Cada Mosto. Mais en les accommodant à sa mappemonde, il y inséra l'opinion *zudizio del re de Portogallo,* et loin de le suivre, loin d'avancer jusqu'à la ligne méridienne d'Alexandrie ou de Tunis, il spécifie le fleuve d'or, les caps Vert et Rosso, rio grande et suppose qu'au terme de cette reconnaissance récente, se déploie le golfe éthiopique, *colfo per tuti questi chiamato colfo dal ora;* golfe familier à tous les géographes, à Ptolomée, à tous les Arabes, à la table ronde rogérienne, à la mappemonde de Sanuto, ainsi qu'à celle de fra Mauro (206). Tout ce qui suit vers le sud jusqu'à la jonque indienne est inexploré; tous ces rivages du golfe et des côtes spacieuses jusqu'au cap méridional et la mer ténébreuse, conservent la configuration convenue depuis que l'habitable fut enfermée dans le cercle de l'océan environnant.

Ne pas suivre l'opinion du roi était peu courtois; étaler ce littoral immense, prolongé du golfe éthiopique d'or jusqu'à la jonque voguant sur les flots ténébreux, était peu encourageant. La mappemonde du savant camaldule n'apportait rien de nouveau pour la navigation, qui ne fût connu de l'infant Henri et du roi Alfonse V, au moyen des cartes antérieurement fabriquées par d'autres. Cependant, on ne peut douter qu'elle a trouvé un bon accueil à Lisbone. Le cosmographe renommé confirme et les conceptions de la structure de l'habitable et la possibilité de traverser l'océan jusqu'à la mer de l'Inde; il argumente en faveur de cette opinion qui était celle de la cour, de l'infant et de navigateurs entreprenants; Pomponius Mela, Eudoxus du temps de Laturus, *personna digna de fede* de la jonque indienne, et l'autorité du cosmographe, sont ces puissants arguments : *novi argumenti. — Adoncha senza alguna dubitation, se puo affirmar, che questa parte austral, e de garbin sia navigabile e che quel mar indiano sia oceano e non stagnon:*

Icenser, che si getta nel mare, verso il nord, e che coll' altro fiume, detto *Allech* che driviasi per l'est, divide il Xenibar da Soffala et da Mogodisso. Di là del canale v' è notato : *questa region fertilissima esta conguista nuovamente per el gran re de Abassia circa el* 1450. — In una punta poi di questa stessa regione al sud è marcato : *qui comenza el mar scuro,* et in una nota vicina sopra questo paese è l'Etiopia meridionale, e sotto alcune sparse isolette sta scritto : *pocho lonzi daqueste isole foreane, comenza aparer le tenebre, le qual qui oltre questo cauo non impazano i naueganti.* Presso questa nota all' estrema punta dell Africa delinea una nave diretta verso ponente, sotto la qual osserva : *circa hi ani del signor* 1420, *una nave over zoncho de India, discorse per una traversa per el mar India a la via de le isole de hi homeni et de le done de fuora dal cauo de Diab, e tra le isole verde e le oscuritade à la via de ponente e de garbin per* 40 *zornade non trovando mai altro, che aiere e aqua, e per suo arbitrio i scorse* 2000 *mia, e declinata la fortuna, i fece suo ritorna in zorni* 70 *fina al sopraditto cauo Diab e acostandose la nave al rive per suo bisogno, i marinari vedeno uno ove de uno oselo nominato chrocho, el qual ovo era de la grandeza de una bota d'anfora e la grandeza del oselo era tanta che da uno pizo del ala altro se dice esser* 60 *passa, e con gran facillita lieva uno elefante e ogni altro grande animal e fa grand dano ali habitanti del paexe et e velocissomo nel suo volare.* Toute cette historiette de la jonque indienne, attachée à l'année 1420, était très-anciennement connue par les arabes. Mauro l'avait appris par une narration orale : « anchora io ho parlato » cum persona digna de fede che afferma aver scorso, cum una nave de India per rabia de fortuna » de traversa per zorni 40 fuora del mar d'India altro el cavo de Soffala, e dele insule verde, equi » pur al garbin e al ponente, e per lo arbitrar dei suo astrologi i qual son lor guida iscorse circa » 2000 mia » (Zurla, num. 39).

(206) Voyez ci-dessus la note 95. — On lit encore dans le golfe la légende suivante : « Queli, che » sono stadi ale rive de questo colfo, affermana esservi molte isole tra habitude e non habitade, e che » in algune de queste, habitano christiani. » Sur la pointe australe près de Fundan on lit : « io ho » piu volte aldido da molti che qui e una colona cum una man, che dimostra cum scritura que de qui » non se vadi piu avanti : maqui voglio, che Portogalesi, che navegano questo mar, dicano se le vero » quel che ho audito; perche, io non ardisco affermarlo. » (Zurla num. 55).

e cusi affermano tuti queli che navegano quel mar, e che habitano quele insule (207). Les Portugais habitués à faire les découvertes connues déjà des autres, compulsant les mappes des cosmographes antérieurs, étudiaient les assurances du cosmographe camaldule, et brûlaient d'envie d'aller au devant et de joindre cette aventureuse jonque indienne qui leur présentait sa proue, afin de conduire leur équipage friandement ravitaillé par un seul œuf du chrocho jusqu'à la destination de l'Inde.

Toute la configuration de l'Asie et de l'Afrique, de leur intérieur et en général de leur extérieur, calquée sur les conceptions des cosmographes précédents, modifiée par quelques renseignements plus ou moins heureusement adaptées, n'offre dans la mappemonde camaldule que le fruit de l'imagination, absorbé par le vague. L'unique portion où les capacités du géographe pouvaient se dérouler à nos yeux, s'étend de l'Eufrate jusqu'à la mer atlantique, y compris le littoral septentrional de l'Afrique et la plus grande partie de l'Europe.

167. Mauro accepte le système planétaire de l'astronome Ptolémée, mais il ne veut pas de Ptolémée géographe; il proteste qu'il ne veut suivre ni ses formes, ni ses mesures de la longitude ou de la latitude: il pense qu'en ne le suivant pas il ne déroge en rien: *io non credo derogar a Tolomeo, se io non seguito la sua cosmographia; unde se algun contradira a questa, perche non ho seguito Claudio Tolomeo, sine la forma, come etiam ne le sue mesure per longeza e per largeza* (208). Protestation remarquable et nécessaire au moment où la renaissance des lettres faisait à toute outrance revivre les dépouilles de ce géographe. Mauro le repousse de sa mappemonde et réprouve ses connaissances surannées, *cambiati e corropti* (209).

Pertanto, prévient le cosmographe, *dico, che io nel tempo mio ho solicitado verificar, la scriptura*, des voyageurs, des portolans, des mappemondes, des cartes exactes, des histoires, *cum persone degne de fede lequal hano veduto ad ochio quelo che qui suso fedelmente demostro* (210); *habi bona geometria e bona intelligentia de desegno* .(211). Le compas à la main, avec une assiduité extrême, il élabora, d'après les plus certains renseignements, quantité de cartes spéciales de l'Asie occidentale (212) et suivit les meilleurs cartes et portolans: *benche io habi servato ogni diligencia in meter le starce de quest mar*, c'est-à-dire de la mer mediterranée, *secondo lapiu justa carta ho possudo, nondimen queli che sono experti non faza gran caso, se io me discordo in qual cosa, peroche non e possibile metar tuto a ponto* (213). Il doutait d'avoir réussi sur ce point dans sa composition: mais il vit qu'il fallait se distinguer et se mettre en discordance avec les autres cartes nautiques de la mer méditerranée. Je pense qu'il varia avec avantage et un certain succès.

(207) Legende, ap. Zurla, num. 40.
(208) ibid. num. 4.
(209) Nota che Tolomeo mete algune provincie inquesta Asia, zoe Albania, Iberia, Bactriana, Paropamisades, Dragiana, Arachosia, Gedrosia et oltra Ganges le Sine, de qual tute non ne fazo nota, perche sono cambiati e corropti quali nomi, pera puo bastar, che ho notado altro prouincie de le qual Tolomeo non ne parla (legende ap. Zurla, num. 20).
(210) Legende, ap. Zurla, num. 4.
(211) ibid. num. 7.
(212) ibid. num. 23.
(213) ibid. num. 10.

La grande mappemonde de Mauro fut publiée en 1806 par Placido Zurla, sur une échelle trop diminuée pour nous mettre en état d'en juger sans réserve (214). Cependant nous avons recours à ce procédé comparatif dont nous nous sommes servi dans l'examen des cartes sanutine et catalane : et voici ce qui se présente à notre attention.

Je ne doutais point des proportions de la mer entière, de l'harmonie conservée entre sa largeur et sa longueur; le cosmographe qui réprouve les difformités de Ptolémée et marche sur les traces établies par ses prédécesseurs, ne pouvait pas manquer. Cependant il a repris leurs opérations et donné à la mer une longueur un peu plus étendue. La mer est sur une direction oblique, comme dans les cartes antérieures: mais l'obliquité est réduite à 6 degrés. Il est probable qu'à la suite de cette avantageuse modification de l'obliquité, le cosmographe s'est aperçu, que, bien qu'il ait mesuré avec toute diligence les tortuosités de la mer, il se trouva en discordance avec les autres. Une autre discordance très-avantageuse pour sa composition, se manifeste à l'extérieur de la mer méditerranée. Le volume de l'Espagne et de la France est considérablement augmenté, la position de Paris se rapproche de sa véritable situation. Je ne pense pas qu'on doive attribuer cette amélioration à la construction des cartes topographiques de ces pays, mais je crois qu'au moyen de remaniements réitérés de la mappemonde, on parvenait à mieux coordonner les portolans des rivages extérieurs.

Dans la partie orientale de la mer méditerranée c'est tout le contraire. Le cosmographe camaldule porta la mer noire excessivement au nord. Ce défaut se fait remarquer dans les cartes antérieures, mais il a renchéri sur tous ses modèles. Il élabora quantité de cartes topographiques de Syrie et de l'Asie mineure. Ces compositions continentales augmentaient sans aucun doute le volume de l'Asie mineure et les rivages montaient forcément vers le nord. L'analyse de l'original, de son fac-similé, ou de la diminution plus scrupuleusement exécutée que ne l'est celle de Zurla, découvrira peut-être la cause de l'empoulement de l'Asie et permettra un jour de discerner le progrès de la cartographie.

Table métallique, 1452.

168. Lorsque Charlemagne fit graver le tableau de l'habitable sur des planches d'argent, c'était du luxe, et quand Roger de Sicile l'imitait, c'était sans doute dans le but de conservation, un métal étant en état de mieux résister à la destruction qu'un dessin sur le vélin ou sur quelque espèce de peau ou de cuir. Le métal devait être aussi favorable à l'exactitude, il préservait l'ouvrage de la détérioration, de la défiguration qui se déclarait fâcheusement dans les proportions du

(214) Il mappa mondo di fra Mauro camaldolese descritto ed illustrato da d. Placido Zurla dello stess' ordine, Venezia, 1806. — La carte est reproduite dans ses autres ouvrages de 1818, dissertazioni et sulle antiche mappe. — Nous avons réduit cette mappemonde de sa publication pour notre atlas, presque à moitié, en proportion de 25 à 13 de l'échelle, ayant fidèlement conservé toutes les épigraphes inscrites dans la publication de Zurla. Pour notre carte comparative de la mer méditerranée, la diminution zurlane reste en entier. — L'ample description de la mappemonde, nous a fourni ces propres paroles de fra Mauro, dont nous nous sommes servi. — En 1804 Guillaume Fraser, anglais, copia exactement la mappemonde de Mauro, et apporta sa copie à Londres. — On en fait une pour la bibl. royale de Paris.

dessin, quand l'humidité ou quelque accident dégradait la peau. Pour la conservation, l'argent, certainement était préférable à d'autres métaux inférieurs, à cause qu'il résiste mieux à l'oxydation; mais sa valeur le condamnait à la fonte et à une toute autre destination dans des moments de nécessité. Or, on gravait sur d'autres métaux, et cette gravure demandait des ouvrages jumeaux, parce qu'il fallait l'émailler, ou en remplir le creux de couleurs. Il est probable que de semblables tableaux n'étaient pas nombreux, car les écrivains gardent le silence sur leur existence : cependant la table ronde de Roger n'était pas la dernière de ce genre; le musée Borgia, à Velletri, possède l'*orbis terrarum* gravé et émaillé sur métal, au xve siècle.

Le métal de la table géographique du musée Borgia à Velletri, est de cuivre jaune, et a deux pieds et un pouce de diamètre ; il est enduit de couleurs; à l'exception des voiles de navires et des pavillons qui sont blancs et rouges, tous les autres traits creux, les lettres, lignes et figures, sont enduits de couleur brune. Cette table avait été attachée autrefois à une muraille ou un plancher, parce qu'elle offre des trous par lesquels passaient les clous.

Sa grandeur considérable ferait présumer que les proportions de la terre et des mers sont de l'exactitude géographique : mais nous ne le savons pas, nous ne la connaissons que par la description qui se résume aux énumérations de figures et d'épigraphes : ces derniers en effet ont quelque valeur (215).

La division de la table en douze sections numérotées à leur bord, ferait croire que ce planisphère, cette habitable ronde est dressée sur les rayons de douze vents. Le sud est en haut, le nord en bas. L'habitable baignée par les eaux (océan) tout à l'entour, est divisée, comme à l'ordinaire, en trois parties : *Asia, Africa, Europa tertia pars orbis terrarum.* Il est probable que *Siria terra sancta* (où Jérusalem n'est pas nommée) constitue le centre du cercle. Pour les trois parties du monde, la part du disque n'est pas égale. L'Europe occupe presque la moitié ; l'autre est partagée entre l'Asie et l'Afrique.

Le compositeur de ce planisphère est beaucoup préoccupé de l'histoire ancienne et des événements qui lui sont plus rapprochés. Dans l'Asie mineure : *hic Graeci cum potentia unius partis mundi decem annos proeliaverunt contra Troianos et aliam partem mundi; quos per inducias destruerunt; ex quibus Troianis, multa regna et dominia facta sunt.* Aussi, dans les parties septentionales : *terra quondam illustrium mulierum*, n'étant pas oubliée, il y ajoute : la reine chevauchant à la guerre, *Pentesilea ad Troia multa bella et Grœcos debellavit.* A quelque distance il nomme une autre reine : *hoc Tamaris Scitarum regina Cirum Persarum regem, cum trecentis millibus interfecit*, et attribue la réclusion de Gog juifs aux Persans : *provincia Gog, in qua fuerunt Judei inclusi tempore Artaxercis regis Persarum. Magog : in istis duabus, sunt gentes*

(215) Le cardinal Etienne Borgia, possesseur du monument métallique, fit exécuter son dessin et sa gravure, et avant sa mort, qui arriva en novembre 1804, il communiqua la gravure à Heeren, auquel nous devons la description du monument, inséré dans les commentationes societ. Gotting. 1804, t. XVI, p. 250-284). — L'exemplaire de la gravure communiqué a dû passer aux héritiers de Heeren, parce que la bibliothèque de l'université ne le posséda point.

magni et gigantes, pleni omnium malorum morum : quos Judeos, Artaxas rex collegit de omnibus partibus Persarum (216).

Le compositeur du planisphère connaît trois monarchies antérieures à Rome : *Babylon, prima monarchia mundi.* L'autre Karthaginoise, bien que son nom n'y soit pas : *secunda monarchia, quo tempore Annibal Romanos multum suffocauit, quæ deinde per Romanos tota fuit destructa, per Scipionem,* et sur la campagne d'Annibal, il sait dire : près des Alpes : *hic montes dividunt Italiam ab Alamania et Gallia : transitus Annibalis cum* LXX *olifantis per Rodanum hic in Linduno* (Lugduno). Ensuite en Italie : *Annibal debellauit Romanos in regione Papia;* ensuite : *bellum Cannense, in quo Annibal* XLIV *millia Romanos interfecit et ex militibus habuit tria modia annulorum,* et près de *Rimini,* dans la Romanie : *hic Asdrubal cum* LXII *millibus Carthaginiensium, interfectus est.*

Près de *Constantinopoli,* on lit : *hic fuit tercia monarchia mundi, per Alexandrum acquisita,* et sur celui-ci on trouve au fond de l'Asie : *super istum montem victus est Porus rex Indorum in duello per Alexandrum;* ailleurs sont : *arbores conserti, quibus castra locavit Alexander;* l'insertion de *Albania magna,* lui rappella : *hic canes fortiores leonibus* dont fit présent à Alexandre le roi de l'Albania, enfin *Indus fluuius .... hic Alexander cum ejus militia et pedones, Darium debellauit cum* XV *millibus hominum in tribus bellis.*

Il relate peu d'événements du temps romain. *Sinopa, multa dominia submisit et Herculam* (Heracleam) *debellavit* (probablement Mithridate); *Pampedolus* (Pompeius) *insipia* (insipientia? in Sinopia?) *Asiam et Europam subjugavit.* A l'insertion de *Thessalia* il ajoute : *hic fuit magnum bellum Cesaris et Pompeii, hic Roma perdidit commune commodum.* De temps ultérieurs, il n'y a qu'en France : *hic in Alunia* (Catalannia) *anno* 440 (450) *Atila rex Hunnorum contra Romanos pugnauerat et interfecta sunt* 180 *millia ex utraque parta.*

Il est bon de remarquer que les souvenirs de Charlemagne grandissent à ses yeux. Près de *mons pireneus,* il rappelle la bataille de Ronceveau : *hic fuerunt interfecti duodecim pares Franciæ,* et au milieu de l'Espagne il dit : *infidelis Ispania christianitate submissa per Carolum magnum.*

(216. Voici ce que raconte là-dessus la cartede la Tartarie, reproduite en 1570 par Ortelius, dont nous donnons une petite figure dans notre atlas n° 137 : elle raconte toute histoire : Danorum siue Danitarum horda, 1 (prima) dejectio siue descensio aut expulsio. — Nepthalitarum horda, Nepthalitæ ab una 10 tribuum Israelis nomine Neptali dicti sunt, et post Danitas qui in castigatione aquilonari Danmarch dicti sunt ob Rachelis Balhah ius, secundo in loco Hudorum siue Iehudorum sunt positi et 476 sal. anno contra Perosam victores fuere, Euthalitas male vocant ceteri. — Arsareth (4 Esdr. cap. 13), hic 10 tribus secessere et Totarorum, siue Tartarorum loco Scythicæ substituerunt : unde Gauthae seu Gauthay a summa dei gloria asserenda ibi dicti sunt et hinc Cathay clariss. regnum. — Turchestan regio, unde cismontani 10 tribuum socii ante 900 annos sunt accersiti a Persis contra ismaelitae Mahumedis arma. — Au XVIe siècle le pape Clément VII, en 1533, reçut par l'entremise du roi de Portugal une missive de David, roi d'Abissinie (l'ambasciaria di David re dell' Ethiopia Bononiæ per Jac. Keymolen 1538 in-4°; Paul. Jovius, p. 123, 236). Les juifs crurent y voir un envoyé messianant, venant du pays de Chabor, bien heureuse terre de l'exil de dix tributs. Le contemporain Abraham Peritsol l'appelle David ben Schelomo de Juda; l'autre contemporain Ghedalia, le qualifie de rubennite (Bartoloccius, bibl. rabb. p. 42, 43; Hyde notæ ad Peritsol, p. 91). D'après la carte de la Tartarie reprodnite par Ortelius il paraitrait qu'un Israélite s'était chargé de continuer le rôle d'un envoyé de Chabor, parce que cette carte dit : Tabor seu Tybur, umbilicariane Totarorum regio, ubi licet olim libros sacros perdidissent, sunt tamen uniti sub uno rege, qui 1540 in Galliam usque ad regem Franciscum id nominis primum venit et postea a Carolo V Mantuæ igne suæ infidelitatis poenas luit : quia secrete solicitabatur christianos principes adjudaismum, de quare Carolum V allocutus erat.

Quand il qualifie Bagdad, *Baldachia sèdes caliphæ*, c'est une ancienne réminiscence, parce que depuis 1258 cette ville cessa d'être la résidence de ce chef. *Septem castra christianorum intra silvas paganonum* signale la colonisation des Allemands dans la Transilvanie. *Bordeaux*, et tout près : *Ioannes rex Franciæ hic capitur per principem Valiæ in bello;* et ailleurs en Asie : *sedes Iambec imperatoris medie, confinat cum Vngaris*, se relatent à des années 1356 et 1357. Iambek mourut dans cette dernière, il était de Sarai. La carte Catalane et André Biancho distinguent l'empire de Medeia ou de Media de celui de Sarai : on peut donc présumer que l'auteur du planisphère velletri tombe dans une confusion, en qualifiant Iambek d'empereurs de Médie.

Grecia in qua Basac (Baïazet) *debellavit christianos* MCCCLXXXXV (1395) *ex quibus multi nobiles Franciæ decapitat.* Cet affaire eut lieu près de *Nicopolis*, et le sort du vainqueur est précisé sous *Savastra* (Sebasta, titre que prenait Ancyre) *in qua Tamburlan* (Tamerlan), *devicit Bazak, ex octingentis hominum millibus, interfecit duo.* L'affaire avait lieu en 1401 et introduit l'auteur du planisphère dans le xve siècle..

Vandalia (Vendes), *Litefane* (Litvaniens), *Tarelant* (Carelant, Karelie), *Riga* et à la suite : *hic sunt confinia paganorum et christianorum, qui in Prussia adinuicem bellant*, bien que répété depuis quelques siècles sur ce point, pourrait faire croire qu'il fait allusion à la fameuse défaite des chevaliers teutoniques en 1410, et ferait déterminer en dernier lieu l'âge de l'auteur du planisphère : si d'autres passages encore ne l'avanceraient à la moitié du xve siècle.

Italia nitens, pinguis, fortis et superba : exquibus caret domino uno iustitia uana. Tout en admirant l'Italie il gémit sur son insubordination à l'empire fondé par Charlemagne. *Sedes apostolica et imperialis* (Rome qui n'est pas nommée) *per septingentos annos in orbe triumphavit.* Or, à partir de la restauration de l'empire par Charlemagne, les sept cents ans avanceraient l'âge de l'auteur et l'année 1500. Certainement rien ne nous oblige à considérer ces sept siècles de triomphe complètement écoulés : mais il est nécessaire de remarquer dans cette expression, le septième siècle très-avancé et chercher quel a pu être le motif d'une semblable exclamation, qui réunit à la fois le triomphe du siége apostolique et de l'empire.

L'église chrétienne, vivement agitée à cette époque, ouvrit à la cour de Rome des triomphes. Eugène IV proclama l'union du rite grec avec sa suprématie; Nicolas V assoupit l'existence du concile de Bâle et se hâta de régler victorieusement les concordats avec l'empereur. Frédéric III prenant les rênes de l'empire délabré, allait à Rome en 1452 célébrer le double sacre comme roi de Lombardie le 15 mars, et comme empereur le 18 mars. La plus parfaite et la plus indifférente harmonie régnait entre les deux cours, qui comptaient en commun le septième siècle (752 années) de leurs succès et triomphes. Je pense que ces événements déterminent juste l'âge de l'auteur du planisphère. Il ne dépasse pas de beaucoup cette année, car il ne connaît pas la chute de Constantinople qui arriva le 29 mai 1453; car il fait allusion aux événements du jour, il est à présumer qu'il ne l'aurait pas passé sous silence si ella avait eu lieu de son temps. L'auteur est sans aucun doute

Italien, partisan de la cour de Rome, en face des faits qui réjouirent l'Italie, déplorant la dissolution des liens de l'empire (217).

Quant aux détails géographiques, qui ne sont pas nombreux en proportion de la grandeur de la table, le planisphère ne diffère point des cartes contemporaines et quelque peu antérieures. Le nord de l'Europe: *hæc regio montana inhabilitabilis propter nimium frigus quod est ab polo arctico*, aussi *extrema Norvegiæ inhabitabilis nimio frigore* : *hic sunt ursi et falcones albi et consimilia.* L'Europe s'étend jusqu'au *Tanais fluvius per maximus* qui sort d'un lac : *in hoc lacu stundi* (les thons) *infiniti.* Bien qu'aux environs de *mare Prussiæ* (baltique) sont *Gothia magna, Vandalia, Litefani, Carelant* et *Riga*, cependant *Livonia* se trouve jetée au delà du Tanais.

A la suite de *septem castra* (de la Transylvanie) on lit : *Bozimia* (probablement Bosna de la carte catalane, Posimia de celle d'André Benincasa, située près de Posega, Bosnia, ainsi déplacée), *Rusia*, puis : *hic bitant Sitæ* (Scythæ) *seu Tartari pauperes, qui filios et filias et parentes inopia vendunt, sicut inter christianos boues in foris*, et puis : *hæc per ampla est deserta propter continua paganorum contra christianos* (incursione). C'est tout ce qui est au nord de : *palus Meotida, Capha* et *mare pontium.*

En Allemagne on lit : *Albia fluvium, Sassonia, Dresden; Gurse* (Wurzen sur Mulda), *Magobres* (Magdeburg), *Standar* (Stendal, noms connus par la carte Catalane); ensuite : *Ays* (Aix-la-Chapelle), *Colonia, Trasbourg* (Strasbourg), *Basla, Baiveria* (Bavière), *Moravia*, où on lit : *ert* (elan, sa figure y est gravée), *quando pressatur a canibus, bibit aquam per os ferventem, super eos emittit* (conte allemand, venant d'Allemagne: ert, hirsch, hart, hert, cerf); ensuite : *hic transit silva boemica quæ se extendit ad paganos* ; puis *Austra, Austria* de deux côté du Danube, sa capitale *Viana* (Vienne), *Patama* (probablement Pasavia).

De Polonia il ne reste que des débris *Po...ia*, il y a d'autres points lésés. Dans chaque autre pays de l'Europe on voit plusieurs villes nommément signalées. *Atena, singulare orbis studium*, bonne tradition très-répétée par les arabes. *Parissii* (Paris), *pare bonitati et dominio, sed et immensitate plamto et castellato* (fortifiée et castellée; plamto, à plan, pianta; ou planche, palissadée). — En Italie, où coule *Paudus oriens in imchro* (val di agrogna) on ne voit ni Naples, ni Venise, ni Florence, ni Sienne, ni Milan; en revanche on trouve : *Bononia, Saluria* (Saluzzo), *Rimini, Ancona, Marchia*, toutes dépendances de Rome triomphante pendant sept siècles. En *Apulia* on lit : *hic quiescit corpus beati Nicolai de Baro.*

L'Asie, *Asia maior*, dans sa partie septentrionale offre quelques détails. Le froid y est intense : *hic corpus ponitur, ut semper frigore conserue-*

(217) Le cardinal Borgia pensait que l'auteur était un allemand; Heeren adhéra à cette opinion, ne remarquant que des apparences faibles. Contre cette opinion cependant militent le contenu et l'orthographe du planisphère. Ils sont les mêmes que ceux de toutes les autres productions italiennes. Un Allemand ne devait pas au moins laisser Sassonia, Gurse, Magobres, Standar, Viana, sans les rectifier. Quant au graveur, ciseleur, émailleur, s'il était allemand, c'est indifférent pour nous. — Nous différons aussi de Heeren, dans quelques autres explications, possédant plus de matériaux que ne pouvait avoir ce savant historien. Nous passons sous silence la nomenclature trop connue et claire, aussi bien que certaines épigraphes et explications plus que douteuses, que nous n'avons hasardé d'examiner, faute de voir l'image du planisphère.

tur ; montes hyperborei, in quibus griffones et tigres inhabitant; ista geus (qui n'est pas nommée) *sedet ecclesia et faciunt de se sacrificium, ponendo caput prius sub quodam palo pro aues et tunc genubus adorant, donec cadat.*

Mare hyrcaneum est distinguée de la caspienne. Elle forme un golfe de l'océan. *Uxores diligentes maritos se faciunt comburi simul; hic pagani adorant ignem.*

Les villes qu'on y voit sont pour la plupart connues dans la carte catalane et ailleurs : *Rostrama*, (lisez Kostrama), *Roslaos* (Rostaor, Rostov), *Torachi* (Torjek), *Enogaria* (Volgaria, Boulgaria), *Berchlina* (Berchinam de la carte catalane), sont voisines de *Edilus fluuius maximus* (du Volga); de même *Sebur* (ville et mont Sebur de la carte catalane). — *Ases* (Alani, Osseti), *lutania (?), porte ferree.*

Au nord de la mer caspienne *Tartaria regio maxima, quam, Tartari excurrunt cum suis iumentis et bobus quamdiu aestates durant, ciuitatem ex multis tentoriis et carutis situant. a... cum instrumentis obruuntur corpora. Isicol lacus super quem corpus b. Matthei queritur, Catana* (Khotam); *Organti* (Urgenz); *de Organti usque Cathagium vadunt camelli in quatuor mensibus; deserta c — lop* (ciuitatis lop), chose connue à la carte catalane.

Ergavil (Ergimul), *Ezina, Singin* (Singui), *Iackion, Sugur*, villes de Tangut, connues par les relations de Marco Polo; les trois dernières nommées par la carte catalane. Enfin Gog, Magog et Judei.

Les Indes sont privées de détails. *India inferior, in qua Cathai ciuitas, ubi magni canis imperatoris Tartarorum sedes; ciuitas Cambalech.* tout près sont *extremi Seres, ex arboribus colligentes sericum*, non loin *locus deliciarum* (paradis).

Hic mons Caucasus, collibus usque in orientem excedit, infinitis nominibus appellatus. — ab hinc usque ad oceanum terra quaedam inhabitabilis, propter comedentes carnem humanam. — Ganges fluuius permaximus. — Indus fluuius, ubi olifantes, aurum et lapides sine numero, cum aliquis curat de aureis ornamentis.

India superior in qua est corpus beati Thomae; multa regna, sunt christiani; hic lapides, aromata infinita; hic etiam homines magna cornua habentes, longitudine quatuorpedum, ut sunt etiam serpentes tanta magnitudine, ut unum bouem comedant integrum. — Taprobane. — mare indicum in quo insulae septem millia.

Tarsis et *Tauris* conduisent vers *Tigris fluvius* et *Eufrates fluvius*, où : *mons Armenie in quo arca Noe. — Niniue* VII *dierum longitudine. — Babel in qua* LXXII *linguae inuentae. — Syria terra sancta. — transitus filiorum Israel. — mons Sinai in quo data est lex Mosae. — Arabia vel Sabea, in qua thus, balsamum, myrrha, cinamonum et aloes;* enfin quelques noms des villes et des provinces de Syrie et de l'Asie mineure.

En *Affrica* se présente en premier lieu *Egyptus*, dans lequel *Alexandria*, accompagnée de : *hic veniunt plures saraceni peregrini de partibus arenosis ad Meccham, propter Mechametum eorum prophetam.* Au sud *Heliopolis* est accompagnée de *phoenix in orbe satis pulcherrimus solitarius auis, se igne aromatico comburitur et triduo de ejus cinere recreatur*; enfin *Soam* (Assouan, Syene), proche de : *deserta Aegypti, in quo sunt multa animalia fera.* A l'Egypte paraît encore appartenir

hic sunt montes aurei (alalaki), *in quibus sunt deserta maxima et ab infinitis serpentibus habitata.*

Côtoyant par la mer méditerranée, on y voit : *Libia*, *Lari* ou *Larc* (fraction de patri-arca? Batrachus), *fons solis*, *nocte fervens et mane tepidus; Pentapolis*, *Colometa* (Tolometa), *Tripolis*, *Getulia*, *Tremisi* (Telmissa), *Septa* (Ceuta), mélange de noms anciens avec quelques modernes.

Offir prouincia est à l'occident, touche les bords de l'atlantique (connexé ensuite avec Offero, île de Fer; Peritsol, cap. 13, p. 89; cap. 21, p. 144, 134). — Une chaîne de montagnes (atlantique. carena) sépare le littoral septentrional de l'intérieur de l'Afrique : *in illis montanis*, *habitant plures principes et reges et habitant continuo in tentoriis*, *et proeliantur contra saracenos et contra iusta castra*, *et ciuitates iustas.* Par justa, traduit en latin, l'auteur du planisphère entend ce que le catalan appellait bones villes e castels, de même qu'André Benincasa, bone ciuitates et castra. Cette chaîne de montagnes est interrompue par un défilé : *transitus interram nigrorum.*

Au sud des montagnes, le planisphère abonde dans les noms des villes : *Hifuret* (Hifuret), *Teget* (Taïgas), *Tagost* (Taïdent?), *Tagaza* (Tagaze), *Fudaur*, *Ganugia* (Ganuia, Gana), *Tocoror* (Tocrur), *Tagaza*, *Organa* (218). Elles avoisinent *mare siue terra arenosa* (sahara), *in qua repit via modo maris et gentes equitant in tentoriis pergamenis*, *ne visus ventu et arena destruatur*; enfin *Nubia saracenorum.*

Deux grands fleuves traversent l'Afrique en sens divers : *Nilus fluvius permaximus* des extrémités méridionales vers le nord; l'autre sort de *mons lunae septem fratres*, se dirige vers l'occident, passe le grand lac sur lequel on lit : *mare, in illa ortus Nili ereditur*, et à l'embouchure du fleuve dans l'océan atlantique on a : *fluuius aureus hic habet* VIII *leucas latitudine* (219).

Au sud de ce fleuve (rio d'oro) : *hic regnat Musameli*, *ditissimus propter aurum quod dietim reperitur in hoc fluuio; hic incipiunt christiani Aethiopes pauperrimi apparere.* — A part : *hic mulieres irsutae ferocissimae sine maribus partum ferunt;* à part : *Abimichabal rex est saracenus Aethiopicus*, *cum populo suo habens faciem caninam et incedunt omnes nudi*, *propter solis calorem* — les susmentionnés chrétiens, rapprochent l'occident vers l'Abissinie et la Nubie où : *in Nubia, christianorum sedes presbiteri Iohannis cuius imperium ab ostio Gadis per meridiem usque ad fluvium auri.* — Tout proche : *hic dominatur*

(218) Sur ces dernières Heeren observe, qu'on a les mines de sel de Tagaza suivant Leo l'africain, p. 633, edit. elzev.; et de Aroan sur la carte de Rennel. — Comparez cette nomenclature avec celle de la carte catalane (portulan général 23). — Et voici deux passages de Peritsol, relatifs à cette énumération de noms africains : ab hoc loco (capo Cantin) ascendunt caravanæ per deserta magna ad locum alium magnæ habitationis dictae Oden אורין et ab Oden reperiunt Tagazzam טיגאזא et a Tagaza eunt ad Tanbut טאנבוט et a Tanbut ad regnum magnum Mele מילי (Musamelli), sale destituta. — Capo Cantin est principium transituum in omnia loca et negotiationes, et locus pernoctatorius omnium mercatorum Arabiæ qui ascendunt ad Tagazzan, quod in ligua eorum est terra onusta auro; et inde ad Tanbut, aut ad magnum regnum Mele, destituta sale, ut supra memoratum est : at est locus auri et argenti (Peritsol, cap. 19, p. 123, 124).

(219) Cette coordonnance du mont de la Lune et du Nil occidental, avec le dessin de Pizzigani, voyez chap. 138.

rex piger (negus d'Abissinie), enfin au sud, *pars terræ, torridæ zonæ, inhabitabilis nimio calore solis.*

Avant de reprendre les cartes nautiques, prenons en considération une petite image de l'habitable qui se trouve attachée au manuscrit de Salluste du xve siècle, conservé dans la bibliothèque de Genève (220). (Voyez n° 94 de notre atlas). Elle est réglée par la direction de douze vents. Le midi est en haut; le centre tout près de Jérusalem. L'Asie occupe la moitié du cercle; les deux autres quarts sont pour l'Europe et l'Afrique, mais le diamètre qui les sépare de l'Asie est incliné d'africus à aquilo. L'Afrique seule est chargée de la nomenclature exclusivement antique : mais il n'y a rien dans celle-ci de spécial à Salluste, l'image du manuscrit de Leipzig est plus sallustienne, comme nous l'avons remarqué. L'Afrique a en outre quelque chose de nouveau quand elle offre à ses extrémités méridionales le dragon abimalion. *Causion* (cæsariensis), *lepta* (Septa).

Les deux autres parties du monde sont décorées d'épigraphes toutes modernes : à peine peut-on en excepter les *palus meotid.* et *Tile*, de *Troia* et *Macedo*, de montagnes *Caucasus, Yperborei* et *Riphei.* Parmi les noms modernes il est singulier, qu'en *Italia*, on trouve *Venecia*, *Bono* (Bononia), *Roma*, *Neapolis*, *Tarentum*, et Gênes n'y est pas : elle se trouve représentée sur le *mare pontico*, par ses armoiries ou son pavillon près de *Cafa* et près de *Constantinopolis*, où le nom de Pera est remplacé par *Ina* (Janua, Genua). Le nom de *Texia* ou *Cexia*, près de *Suessia* (Suède), désigne Kexholm, partie de Karelie. — *Prucia*, *Si..ia* (Saxia?), *Olsa* (Olsacia), *Dnia* (Dania), *Colo* (Colonia), *Holled* (Hollande), *Fcia* (Francia), *Austa* (Austria), *Danube fl. Gmania* (Germania), *Valacia* (Valachie); le reste est clair. — Entre *Rodes* et *Chipre* on remarque une île considérable à l'épigraphe *coeta* ou *cixta*, ce qui est difficile à expliquer (Creta? plutôt Caso déplacée).

L'Asie est fâcheusement dépouillée de sa nomenclature. Dans sa configuration elle offre une forme, une analogie et même une conformité très-prononcée avec la carte catalane : *mare caspium*, les lacs argis et marga, et tous les fleuves. Les *Judei inclusi*, sont distingués de *Goge* et *Magoge*. Les épigraphes de la Syrie et de la Palestine sortirent de leurs orbites : *Damascus* se trouve au delà de l'Eufrat; *Antiochia* au delà du Tigre; *Bethania* de même; *Nabathea* prit possession de l'Egypte.

Revenons aux cartes nautiques et aux grandes mappemondes.

Suite des cartes nautiques depuis 1460. Les Benincasa.

169. Dans l'année 1459, lorsque l'incomparable cosmographe Mauro terminait ses labeurs et ses jours, le sénat de la république soignait la conservation d'une plus ancienne mappemonde suspendue dans le palais ducal. Avant d'abattre la muraille, pour la conserver, il ne fallait rien moins que la copier et recopier, comme les autres peintures de la

(220) La figure gravée dans mon atlas, n° 94, est de la grandeur de l'original dont la copie a été préparée par le dessinateur Diodati. Voyez la note 228 du chap. 170.

muraille, au milieu desquelles elle se trouvait placée et peinte (221).

Nulle part il ne manquait de copistes, de calligraphes, peintres, dessinateurs. Du vivant d'André Biancho, son atlas, ses cartes, furent en 1456 imitées ou copiées, par le génois Bartholomeo Pareto (222). La mappemonde de l'incomparable Mauro fut copiée pour le duc de Toscane (vers 1470), elle décorait le palais de Médicis à Florence. Le vénitien Pietro Delfino étudia cette carte et traduisit en latin toutes ses légendes (223).

Du temps de Mauro et de Biancho le vénitien Antonio Léonardi avec ses collaborateurs s'occupait à Venise du dessin des cartes. Il copia vers 1457 pour le cardinal Piccolomini, archevêque de Sienne, la mappemonde de Ptolémée, mais en forme ronde. Elle fut ensuite léguée et déposée comme objet très-précieux dans la sacristie de Sienne (224).

Le même Antoine Leonardi, cosmographe capable de composer les cartes, offrit à la république, en 1479, une mappemonde et une carte spéciale de l'Italie. Ces deux cartes furent consumées en 1483 par un incendie. Cependant Antonio et son collaborateur Sebastiano Leonardi les remplacèrent par d'autres, et le conseil des dix, par son décret de 1485 leur confirma la rémunération annuelle qu'ils avaient mérité (225). La république qui mettait tous ses soins à de bonnes cartes géographiques, posséda *la tavola d'Italia cosi perfetta nelle sue misure, che diversi principi ne domandavano l'esemplare;* elle fut placée, nella sale dell' anticollegio (226).

Venise était un riche dépôt pour les études des cosmographes. L'anconitain Gratioso Benincasa, en 1466, 1467, 1471, 1480, composait et exécutait ses atlas dans cette cité : *Gratiosus Benincasa anconitanus, composuit Venetiis* 1471 (227). L'anconitain Gratioso décorait les lisières de ses cartes par les latitudes géographiques à la Ptolémée.

(221) Quod in muro nove construendo ponantur et pingantur historiae depictae in veteri muro, pro ipsius historiae memoria antiquitatis conservanda; quae antequam ipse murus, in quo pictae sunt, diruatur, excipi et accopiari debeant, ut in muro novo ipsaemet instaurari et depingi possint. Et similiter reficiatur descriptio orbis, sive mappa mundus, qui in medio ipsarum picturarum extare consueverat (decretum senatus 1459, p. 235, ap. Morelli; vide Zurla, sulla antiche mappe, cap. 33).

(222) Se trouve dans la collection geogr. de la bibl. de Paris (rapport 1839).

(223) Quae olim in pictura orbis annotata, latina feceram... Quod vero petere habeam, ut quis meo nomine in domo illa permittatur, annotationes ipsas ex eo orbe, quem quondam florentini pictores ex archyetypo nostro effinxerunt describere (epistola Petri Delfino, 26 maji 1494, ex Fonte bono ad Bernard. Gadoli prior. S. Mich. de Murano, apud Zurla, di mapa mondo, num. 133).

(224) Cosmographiam Ptolemaei, quam mappam mundi appellant lintea tela depictam a clarissimo cosmographo Antonio Leonardi, presbytero veneto cum insignis Pii, informa rotunda (Pecci, storia del vescovado di Siena, p. 344). L'archevêque Piccolomini, devenu pape en 1458 prit le nom de Pie II, mourut 1464. Le leg qualifie la mappemonde de cosmog. de Ptolémée, certainement à titre d'honneur : l'autorité de Ptolémée gagnant alors le terrain géographique à pas de géants.

(225) Morelli, ap. Zurla, sulle antiche mappe, cap. 33. — Dans le décret confirmatoire de 1485 on lit : pinxit Italiam, cum tanta doctrina et rerum sciencia, et diligentia ac labore confectam et demum per ipsum dominio nostro donatam, ut alia in toto mundo indicata fuerit nec pulchrior, nec speciosior..... (et Sebastiano Leonardi) quem habuit coaductorem in labore, nec minus de praesenti habet in secunda pictura Italiae longe angustiore et speciosiore.

(226) Sansovino Venezia.

(227) Deux atlas de 1466 et de 1467, se trouvent dans la collection géographique de la bibl. de Paris (rapport de 1839). — Le troisième 1471 à Venise dans la bibl. de S. Michel de Murano : on a dit par erreur, qu'un second exemplaire de ce troisième se conserve dans la bibl. de Genève (Formaleoni, p. 26, 45; Tiraboschi, storia della letterat. ital. t. VI, p. 118; Sprengel, chap. 20, p. 229). Celui de 1471 est connu par la publication de Mitarelli. La bibliothèque de Vienne possède aussi un atlas de Benincasa. Jean Potocki en l'examinant (periple du Pont-Euxin, publié en 1796 à Vienne, réimprimé à Paris 1829, p. 352), en indique la date M.CCC.LXXX, 1380; erreur rectifiée (à la page 359) en 1480. Une semblable erreur existe dans Malte-Brun M.CCC.LXX. (pag. 527, édit. de Huot). — On a aussi confondu l'exemplaire de Venise, avec celui de Genève, qui sont différents, ce dernier étant d'André Benincasa, comme nous le voyons par notre copie n° 90 93 de l'atlas.

170. Son fils André Benincasa d'Ancone, était aussi compositeur et dessinateur de cartes et d'atlas. Un de ses atlas de cartes nautiques de la méditerranée et des côtes extérieures existe conservé à Genève, composé de cinq cartons, dont deux offrent les côtes extérieures; le troisième la partie occidentale de la méditerranée depuis Gibraltar jusqu'à Sicile; le quatrième vers l'Orient, depuis la Sardaigne jusqu'à Constantinople et Rhodes; le cinqième contient deux portions, représentant les côtes de la mer syriaque et de la mer noire. Nous possédons les calques de ces cinq cartes qui forment une seule unité (voyez n° 90-93 de notre atlas). Chacune est dressée sur une rose de seize vents, de même échelle. Nous les avons réunies pour en former une seule carte générale (n° 90), en les réduisant d'un cinquième de l'échelle. On voit, que pour composer l'unité de cette carte générale, elles s'empiètent mutuellement à cause de la répétition des parties assez considérables entre 2 et 3, entre 3 et 4, entre 4 et 5. Quoique ces parties soient assez considérables, comme on le voit par la réunion de notre petite copie, cependant partout, sans exception, les détours des rivages répétés sont minutieusement les mêmes. Le dessin d'André Benincasa est d'une exactitude remarquable (228).

La carte porte la date de l'année 1476 *Andreas Benincasa f.* (filius) *Gratiosi anconitanus composuit, an, do,* MCCCCLXXVI. Quand on l'examine on remarque une singulière conformité avec la carte catalane qui est de tout un siècle plus ancienne. Non-seulement on y voit les mêmes proportions dans les détails et dans l'ensemble; mais la disposition de l'intérieur de l'Afrique, le cours du Danube et des autres fleuves, et les légendes sont les mêmes. Nouvelle preuve que les écoles ne se distingaient point, puisant réciproquement aux mêmes sources. La pose convenue d'Antille est la même que celle de la carte de Biancho.

André Benincasa suivit l'ancienne méthode sans aucun appareil des exigences de la théorie scientifique. Ses cartes n'ont aucune échelle latitudinale. Elles sont d'une conformité extrême avec les cartes des cosmographes antérieurs, autant sous les rapports avantageux de leur composition, que des défauts vicieux. Elles résultent de la réunion de portulans partiels dans un ensemble que nous avons examiné par la graduation générale de la méditerranée des prédécesseurs. Quant à la composition de Benincasa, j'ai essayé de l'analyser en détail, examinant quelles projections développait la composition des cosmographes, dans ces différentes parties.

Cet examen (n° 92 de notre atlas) me démontre, que dans les mers plus vastes, plus ouvertes, la composition est beaucoup plus sous l'empire de la boussole ou des vents, que dans les mers plus rétrécies et comprimées, où les distances tordent le pointage des vents et courbent les parallèles de latitude. C'est ainsi que la portion de la mer méditerranée entre Gibraltar et la Sicile se laisse graduer en lignes droites sur une projection plane. La portion ultérieure jusqu'aux côtes de Syrie demande la courbure des parallèles, qui est tracée sur notre carte par le rayon

(228) Je tiens la copie de ces cinq cartes à l'intercession de mes compatriotes résidant à Genève. Le bibliothécaire Chastel s'est gracieusement prêté à leurs instances et un excellant dessinateur, Diodati, en a exécuté les calques. Ma reconnaissance est sincère pour tant d'obligeances de leur part.

de 130½ parties ou degrés à partir de la ligne équinoxiale. Enfin les parallèles de la mer noire, exigeant une courbure plus forte, résultent d'un rayon de 98½.

La boussole ramenait nécessairement ces parties hétérogènes à la situation plane : mais les distances maritimes, arrêtant le développement des rumbs des vents qui n'avaient point d'échelle croissante, opéraient vers le nord une telle divergence entre ces différentes parties, que la longitude plus septentrionale grandissait par si par là outre mesure. On le voit dans les distances continentales entre Oporto et Barcelone, entre Gênes et Venise, dans l'extension de la Krimée, dans celle de la France, dans l'enflure de la partie supérieure de l'Italie.

Mais la plus grave difficulté se présente dans la connexion des projections aussi variées. Dans cette opération les positions entre Kerkinies et Gerbi, ramènent évidemment la jonction de différentes directions des côtes de l'Afrique : l'ouverture du golfe Caps, Cabes, est par conséquent plus resserrée et Cabes enfoncée, et toute la mer entre Tripoli et Reggio se trouve retrécie dans sa largeur. Afin de mettre dans l'ensemble l'Asie et la mer noire avec l'Italie, la Grèce s'interposait avec ses innombrables tortuosités et son archipel. Labyrinthe très-fréquenté offrant cette foule de petites distances, qui, sous la direction de la boussole, devaient produire la composition de la Grèce et sa pose très-exactement. Mais placée entre Otranto, Rhodes, Constantinople et autres positions, déterminées et fixées par d'autres combinaisons, elle céda facilement aux exigences de son emplacement; ses tortuosités se laissaient plier et replier : inclinant la Morée, dressant vers le nord le golfe de Saloniki, tournant le continent par la direction des côtes entre Avelona et Lepanto, donnant en général à toute la Grèce une situation trop septentrionale relativement aux Calabres et à l'Afrique. Ces déviations ne gênaient pas les navigateurs, mais faussaient les directions de l'intérieur du continent, et laissaient le site de cette partie centrale de la méditerrannée moins parfait que les autres (229).

L'autre anconitain, Hotomanus Fredutius, en 1497, mit à exécution une grande carte de la mer méditerranée : *comes Hoctomanus Fredutius do Ancona composuit, anno* 1497 (230).

(229) Afin de faire mieux saisir la composition de la Grèce et de l'archipel dans leur fausse position, j'ai tracé le segment de la carte d'André Benincasa sur la carte des géographes d'aujourd'hui, dressée à l'échelle de l'anconitain (voyez n° 93 de l'atlas). Un coup-d'œil peut faire appercevoir très-facilement comment Constantinople, Rhode, Athènes, Smyrne, Naupacte, Candie, S. Angelo, Matapan, Caristos et plusieurs îles, par leurs triangles, tiennent solidement l'ensemble. — Cette Grèce du moyen âge, malgré tous ses défauts, était cependant préférable à celle qu'inventa et remania ensuite la renaissance des lettres d'après Ptolémée. La Grèce a donné beaucoup de peine aux géographes modernes. Les formes qu'elle recevait dans les travaux de Delisle, de D'Anville, de Barbier du Bocage, 1785-1788, comparées avec celles des cartes toutes récentes, de La Pie 1822, de Lameau 1827, et de plus nouvelles encore, qui ne s'accordent pas, décèlent ces nombreuses difficultés qu'on rencontre dans d'innombrables sinuosités de la Grèce. Nous donnons dans notre atlas, sur une petite échelle, les tracées élaborées vers la fin du siècle dernier par d'Anville et Barbier du Bocage sur les matériaux de l'antiquité et sur les renseignements de leur époque. — Pour la partie descriptive de cinq cartes de Benincasa, voyez portulan général 1-24, et à la dernière page de supplément aux chapitre 23 et 28.

(230) Conservée à Wolfenbuttel. — Jean Potocki l'a examinée et a publié le portolan de la mer noire sous le titre de périple du Pont-Euxin, Vienne 1796, in-4°; ce périple a été réimprimé avec la carte par les soins de Klaproth à Paris 1829, dans un volume du voyage dans l'Astrakhan du même auteur. Potocki y a collationné six portulans. La première édition était devenue si rare, qu'on a payé cent cinquante cinq francs un exemplaire auquel manquait la carte. Ayant en propriété et l'original et la réimpression, je donne la copie du portulan de la mer noire freducine, réduite en proportion de 100 à 33 de l'échelle, n° 83 de l'atlas. Ce portulan, tout-à-fait conforme au portulan de la carte catalane de 1377, fournit une preuve de plus, que toutes les écoles étaient identiques, et

Les portulans se multipliaient chaque jour: ceux de Louis Cada Mosto; de Pierre Loredan; l'isolario de Bembo vers 1480; l'isolario dell Egeo de Bartolomeo da li Sonetti, exécuté vers 1483; *carte di nautica* (in pecora mss.e miniate) formant une collection de 35 cartons, réunis vers 1489, et beaucoup d'autres se font admirer aujourd'hui encore à Venise (231).

A Florence Paul Toscanelli, fils de Dominique, physicus (médecin) et astronome, (né 1397), arrivé à l'âge de 77 ans, exécuta en 1474 de sa propre main *pintado da su mano*, une carte marine, *carta de marear*, de l'océan atlantique, pour le chanoine portugais Fernando Martinez, dont il adressa un exemplaire à Christophe Colomb, insistant sur la traverse très-facile par cet océan jusqu'à l'Inde et les pays des épiceries (232).

Cartes nautiques espagnoles et portugaises.

171. Passons maintenant dans la péninsule pyrénéenne. Nous y voyons d'abord, plusieurs fois mentionné : Cada Mosto, qui, de retour de ses voyages, dessina lui-même les rivages explorés : *cosi he notado in la carta de navigar, facta per me Alovise da Mosto di questo paese* (233).

On conçoit que les écoles majorquine, catalane, castillane, continuaient à préparer les cartes nautiques à l'usage des marins et des pilotes. Le Portugal, augmentant chaque jour sa marine d'exploration, devenait une fabrique abondante de cartes nautiques (234).

Le Portugal ouvrit même une école spéciale de composition de cartes, à laquelle la mer méditerranée était indifférente : cette école s'occupait plus de l'hémisphère et du globe, elle faisait ressortir un autre monde et fournissait les matériaux à de nouvelles constructions. Mais ces nombreux monuments géographiques sont encore ensevelis dans les ténèbres ; les investigations ne sont pas trop avancées, on n'a aujourd'hui que des indications vagues sur l'existences des cartes ou des cartographes.

formaient une seule famille. N'ayant pas de position de Constantinople : les positions de Sinop, de Trebizonde, de Paliastomo, de Cafa, de Soldaïa, de licostomo, déterminaient l'application de la graduation et nécessitaient la courbure des parallèles. Les degrés de longitudes sont trop forts : De façon que le portulan allonge trop la mer relativement à la largeur. Son obliquité est à peu près 12°.

(231) Zurla sulle antiche mappe idro-geographiche, cap. 25-27; 34, 42. — Petrus Lauretanus, insigni ad Ropalum de Jannuensibus victoriae clarus et Aloysius à Musto, rei nauticae saeculi XV, facile principes, compositis, ut vocant, portulanis, non solum Jonii maris et Aegei oras, sed haec littora universa, tum quae ultra gaditanum fretum excurrunt, usque ad germanicum mare usu edocti, accurate descripsere: quo auxilio, tutiorem quaque versus nautis viam praestiterunt. — En 1560 Girolamo Ruscelli, écrivait à Venise : et già da molte carte marinaresche, hauute da alcuni particolari, che hanno lungamente nauigato con esse (espositioni universali, sopra tutta la geogr. di Tolomeo, cap. 8).

(232) Alex. Humboldt, examen crit. de l'hist. de la géogr. du nouveau monde, t. I, p. 211, 227, 233. — La carta de marear que Toscanelli envio à Colon, se trouvait encore conservée en 1527, comme le dit le mscrit de la historia de las Indias lib. I, cap. 12, de Bartholomé de Las Casas, gardée dans la biblibl. de l'acad. d'hist. de Madrid, (Humb. ib. p. 248). — La lettre au chan. Martinez, à laquelle cette carte était jointe, est datée 25 juin de 1474.

(233) Zurla, sulla antiche mappe idro-geographiche, cap. 22, dissert. t. II, p. 151.

(234) L'amiral Christophe Colomb, le 25 septembre 1492, se mit à faire son point sur la carte, conjointement avec son pilote et ses marins (journal de son voyage dans Humboldt, examen de l'hist. de la géogr. du n. m. t. I, p. 242). — Amerigo Vespucci enseignait en 1502 aux pilotes l'usage de la carte marine (son 3e voyage). — Magellan demanda aux pilotes, quelle route ils pointaient sur leurs cartes (Pigafetta, p. 54). Son équipage avait donc une certaine quantité de cartes.

Les cartes de Pierre Roselli, de la fabrication majorquine de 1464 (235), nous introduisent dans ces années, pendant lesquelles (entre 1470 et 1480) se firent distinguer en Espagne les dessinateurs de cartes : un cantabre Martin Andalouze et l'andalous Alfons Sanchez de Huelba (236). En Portugal le licencié Cassadilla, aidé par les docteurs Rodrigo et Moyse, composa une nouvelle mappemonde. Lorsque le roi Jean II confiait en 1487 à Pietro de Covigliano et Alfonso de Païva, la mission d'explorer l'orient, l'infant Emmanuel leur donnait une copie de la carte de Cassadilla, pour qu'ils puissent diriger leurs courses. Cassadilla obtint ensuite l'évêché de Viseo; Rodrigue, médecin, mathématicien et cosmographe, fut attaché à la cour, conjointement avec un autre cosmographe versé Joseph (237).

Lisbone, siége des entreprises, lieu du concours des étrangers entreprenants, vit dans ses murs les deux génois : Christophe Colomb y séjourna depuis 1470 jusqu'à 1484; il y apprit à son frère Bartholomé Colomb, homme peu lettré, l'art nautique et le dessin des cartes nautiques : de telle façon que ce dernier put, par le dessin, gagner sa vie à Lisbone, et envoyé par son frère en Angleterra, il y dessina en 1488 une mappemonde pour Henri VII. Christophe lui-même s'occupait avec assiduité de la composition des cartes. Il en dressa une pour son premier voyage; pendant le cours de ses explorations il ne négligeait point de faire les peinturus de ses découvertes, *la figura de lo que el almirante habia descubierto*, dit son compagnon de voyage, le pilote Alonzo de Hojeda (238).

En Portugal se trouva une carte valencienne (catalane), exécutée vers 1496 par Jean Ortiz (239). Martin Behaïm, allemand, ayant construit à Nuremberg en 1492 son globe, retourna à Lisbone pour y dessiner les cartes jusqu'à l'année de sa mort 1506 ou 1507.

Une mappemonde hydrographique, composée par un amiral portugais et enrichie vers 1500 par des additions de nouvelles découvertes fut acquise par le duc de Lorraine René (1473-1508) (240).

(235) Une de ces cartes se trouve dans la bibliothèque de Jean Sigfried Moerl à Nüremberg, elle a été mentionnée en 1802, par Murr; l'autre dans le beau manuscrit de Cornaro, passa au musée britannique : elle contient en deux cartons toute la mer méditerranée.

(236) Voyez p. 61, de fasti novi orbis et ordinationem apostolicarum ad Indias pertinentium breviarum, cum adnotationibus, opera Cyriaci Morelli presbyteri olim in universitate Neocordubani in Tucumania professoris, Venetiis 1776, in-4°. — Le dessinateur Huelba est l'Alonzo Sanchez pilote de Huelva, qui suivant Inca Garcilasso (comment. reales, I, 3), Gomara (hist. de las Indias, 13) et Acosta (I, 19) : se vantait d'avoir été, dans l'un de ses voyages aux Canaries en 1484, poussé par les vents d'est jusqu'à Haïte, et d'avoir ensuite suggéré à Colomb l'idée de sa découverte. C'était une fable qui circulait parmi le bas peuple (Humboldt exam. de l'hist. de la géogr. du n. m. t. I, p. 226). — Colomb s'entretenait avec Toscanelli de ses projets déjà en 1474.

(237) Il Ramusio (mort 1557) vol. I, cosi dice : del 1487 alli 7 di maggio, furono spacciati tutti due (Pietro di Covigliano et Alfonso de Paiva) in Santo arren, essendovi presente sempre il re d'Emmanuel, che allora era duca, egli diedero una charta di navigarre, copiata da un mappa mondo, alfar della quale v' intervennero il licenziato Cazadiglia, che èvescovo di Viseo; et il dottore maestro Rodrigo, abitante alle Pietrenere; et il dottore maestre Moyse (Zurla, il mappa mondi di fra Mauro, num. 56).

(238) Fernando Colon, vida de don Christobal Colon, 10; Antonio Gallo genovese, de navigatione Columbi (ap. Muratori, rer. ital. script. XXIII, p. 302); Augustin. Giustiniani, collection des psaumes. — Navarette, t. III, collect. diplom. p. 539, 583, 586, 587. (Humboldt, exam. de l'hist. de la géogr. du n. m. t. I, p. 85-88).

(239) Cette carte acquise en Portugal par Perez Bayer est devenue la propriété de Cladera, qui donna sa description en 1794. — La famille d'Ortiz est castillane.

(240) Elle est dans mon atlas, et je vais l'analyser.

Il convient de ranger dans cette catégorie de la péninsule pyrénéenne, la carte de Messine de 1511, *ego j.... in la nobile citati di Me...na ano ....*XI*....jesu xpo amen* (241). C'est une peau de parchemin rognée en parallélogramme de 0m,99 de long sur 0m,56 de haut; à l'un des bouts duquel est resté adhérent un appendice de 0m,99 de long sur 0m,20 de haut, qui paraît répondre au cou de l'animal. Le cadre de la carte renferme la méditerranée avec toutes ses dépandances et une partie de l'océan atlantique, depuis le nord de l'Ecosse jusqu'au sud du rio de l'or sur la côte d'Afrique avec Madère et les Canaries, mais non les Açores. Le cylindre sur lequel s'enroulait la carte était fixé à l'extrémité orientale; l'appendice répondant au cou de l'animal, s'étend à l'extrémité occidentale de la carte. Les légendes romanes sont mêlées de formes italiennes et de formes espagnoles. Ces légendes, les peintures et les épigraphes, tant maritimes que continentales, analogues à toutes cartes nautiques du moyen âge, correspondent spécialement avec les catalanes (242). Je présume que la configuration entière se conforme à celle qui était établie dans la fabrique catalane.

A mon avis, il faut supposer que c'est une copie d'une ancienne carte catalane, antérieure d'une centaine d'années, exécutée à Messine, probablement par un dessinateur sicilien qui transfigurait et italianisait quantité d'épigraphes catalanes, qui ne savait pas rajeunir sa copie par les connaissances de son temps; savait seulement, conformément à la date de 1511 qu'il inscrivit, changer les pavillons, et remplacer les anciens de son modèle par les pavillons contemporains à son dessin de 1510-1516. La carte, si elle a été composée en l'année 1511, demandait quelque chose de plus : les monuments de deux géographes suivants décèlent ce qu'on devait attendre de l'ouvrage de l'époque.

172. Jean de la Cosa, biscaïno, d'abord pilote de Christophe Colomb, ensuite navigateur *maestro de hacer cartas*, dressa une mappemonde en 1500, comme le prouvent deux légendes, une *este cauo* (de S. Augustin de la terra firma) *se descubrio en ano de mily* CCCCXCIX (1499), *por Castilla syendo descobridor Vincenians* (Vincent Yanes de Pinzon, retourna de son expédition en septembre de 1500); l'autre dit *Juan de la Cosa la fizo enel puerto de S. mja* (s. Maria) *en ano de* 1500, (lui-même revenant de l'expédition au mois de juin 1500); et l'absence complète de découvertes postérieures (243).

(241) Carte de la collection Barbier du Bocage, à Paris, décrite et expliquée par D'Avezac, dans une note ou mémoire, lu à la société géogr. le 15 mai 1844.

(242) Analysant la carte catalane de 1375-1378, nous avons plus d'une fois annoté cette correspondance. (Voyez note 98 du chap. 139, et note 118 du chap. 150).

(243) Jean de la Cosa, biscaïen, pilote de Colomb, dans l'expédition du 25 septembre 1493, jusqu'au 11 juin 1496; fit ensuite un voyage avec Alonzo de Hojeda le 20 mai 1499, revint mi-juin 1500; après avoir achevé la carte, repartit cette même année 1500 en octobre avec Roderigo de Bastidas et ne retourna qu'en septembre de l'année 1504. Envoyé à Lisbone, il y fut emprisonné. Sorti de prison, il exécuta son premier voyage 1504-1505, ensuite son second voyage 1507, 1508; enfin il partit le 11 novembre 1509 avec Hojeda pour coloniser la terre ferme où il périt à Tarvac ou Tubarco la même année. — La mappemonde, produit magnifique et important de son travail, était en dernier lieu en possession de Walckenaer. Elle doit paraître entière dans la première livraison des monuments géographiques préparée par le savant Jomard. De grandes sections de cette carte parurent d'avance pour notre usage. Santarem publia l'Afrique, dont la petite copie de notre atlas n° 116, est réduite en proportion de 5 à 1 de l'échelle. — section du nouveau monde se trouve publiée dans l'ouvrage de la Sagra, histoire de Cuba, et dans le cinquième volume de l'examen de l'histoire de la géographie du nouveau monde de Humboldt. La grande portion de la carte publiée dans ce dernier

C'est un des plus importants monuments de la géographie, à cause de son auteur et de son contenu, élaboré avec exactitude, où l'on voit que de la Cosa n'était pas un copiste mais un compositeur; et il faut le dire un des plus habiles compositeurs et dessinateurs. Nous avons sous les yeux son Afrique et le nouveau monde, y compris une portion de l'Inde asiatique (voyez nº 111-114, 116 de l'atlas). On y voit que toute la mappemonde est dressée sur deux grandes roses de seize vents, de manière qu'elles forment deux systèmes entourés de seize roses pleines. L'Europe et l'Afrique se trouvent divisées entre ces deux systèmes.

Aussi l'Afrique est rapiécée de deux fractions de deux cartes et de ces deux systèmes, entre lesquels le dessinateur a placé une rose isolée. Les points du centre de deux grandes roses et de l'intermédiaire suivent le sud du tropique du cancer. De la Cosa jeta sur cette juxta position des roses, la ligne équinoxiale et le tropique, ayant égard à la latitude géographique. Le détroit de Gibraltar est porté à 36 degrés de latitude. A la suite de quoi, à cause de la fausse inclination de la mer méditerranée, Alexandrie et l'embouchure du Nil se trouvent aussi au 36e degré et Tunis monte jusqu'à 40 degrés. Mais ces degrés ne sont pas marqués. L'école espagnole comprit bientôt cette aberration nautique aussi invétérée et essaya d'y porter remède, comme nous voyons par les cartes suivantes de 1527 et 1529.

De la Cosa trace sur sa mappemonde le premier méridien *lin'a meridional*. Sur quelles bases serait-il fondé? je ne saurais répondre. Les îles devant le *cabo descubierto* 1499 *par Vincent Janes Pinzon par Castilla*, sont certainement figurées sur la découverte fortuite et toute fraîche de la fin du mois d'août 1500 (du Brasil) par Cabral. Mais ce n'est que plus tard que cette découverte provoqua le tracé d'un méridien différent des méridiens précédents. Le méridien de de la Cosa, pour être le méridien du vrai occident de Tolède à 28° 30′ de différence, paraît-être trop rapproché; c'est plutôt un méridien arabe des îles, à 22° de Tolède; ou un méridien de la déclinaison de l'aiguille, qui préoccupait Mercator.

C'était l'époque où la longitude géographique devint une question politique, entrait dans les discussions diplomatiques. Les cosmographes étaient appelés à concilier la méthode nautique avec la graduation recommandée par les astronomes et les philologues. La question de la situation des Molukes, discutée par les partisans des deux méthodes, engagea certainement l'école espagnole de rectifier les déviations des cartes nautiques (244). Nous remarquerons cette rectification dans les cartes de 1527 et de 1529, dont la première dessinée à Séville, est l'ouvrage d'un cosmographe du roi d'Espagne : *carta universal en que se contiene todo lo que del mundo se a descubierto hasta aora; hizo la un cosmographo de su magestad, anno* MDXXVII (1527) *en Sevilla*. L'autre est dessinée par Diego Ribero, aussi cosmographe du roi d'Espagne. Il

est coupée par morceaux, divisée en six fragments. On rencontre quelques petites variantes dans cette double publication. Nous en avons profité et nous donnons le nouveau monde et l'Inde sur la même échelle que l'Afrique, c'est-à-dire réduit de 5 à 1 de l'échelle. L'Inde y est tout-à-fait ptolémeenne; elle se prolonge jusqu'au nouveau monde, et compose le même continent. Notre échelle a été suffisante pour rendre toutes les inscriptions et la mer atlantique entière avec sa partie septentrionale; voyez nº 111-114, 116 de notre atlas, et la dernière page du portulan général, supplément aux chapitres 23 et 28.

(244) En son lieu, chap. 205, nous parlerons de cette fameuse question des Molukes.

avait sa bonne part dans la discussion au sujet des Molukes. Sa carte porte la même intitulation que la précédente, seulement son auteur y est nommé : *hizo la Diego Ribero cosmographo de su majestad, an de* 1529. Cette intitulation est continuée dans les extrémités méridionales : *la qual se divide en dos partes conformorme a lu capitulacion que hizieron los catolicos reyes de Espana y el rey don Juan de Portugal en la villa de Tordesillas :* indiquant que la carte est divisée en deux, conformément à la capitulation conclue en 1494, à Tordesillas, entre les deux rois. Dans cette division de la carte, Ribero néglige la convention de Saragosse et passe sous silence ces îles (Marianes et S. Juan de las Velas) qu'on y a nommé. Il désigne les courses des Portugais aux Molukes, mais il les enclave dans la portion espagnole, et répète les parties du méridien de contestation, ainsi que sur les deux bouts de la carte, oriental et occidental, on voit le dessin des Molukes et des Philippines, de Gilolo et d'une portion de la Chine.

Nous avons devant nous un fragment de ces deux cartes de 1527 et de 1529, contenant l'Afrique (notre atlas n° 112). L'Europe nous manque : mais ces fragments sont suffisants pour faire connaître cette réforme dans l'orientation de la mer méditerranée qu'avait opérée l'école espagnole dans la composition des cartes nautiques.

Ces fragments du mappemonde de 1527 et 1529, sont dessinés sur la même échelle, comptant leur longitude du méridien de la démarcation et sont exécutés sur le même système du canevas des vents formé en cercle de 32 rayons, qui occupe tout l'hémisphère de 180 degrés. Or, le fragment de Ribero paraît comme copie du cosmographe anonyme de 1527. Si l'on admettait quelques rectifications introduites dans le dessin postérieur de Ribero, il faudrait aussi consentir à quelques inexactitudes de sa part. Dans l'intérieur il fit évacuer les fleuves et les montagnes hypothétiques et remplit le continent par de longues légendes, qui ne sont pas inconnus au cosmographe anonyme. Tous deux sous ce rapport se conformaient à leurs prédécesseurs (245).

Mais ce qui est plus important d'observer pour nous, c'est la pose de la mer méditerranée. Sa fausse inclination y est ramenée vers la direction de sa latitude géographique. La boussole et la rose des vents des marins reçurent une violente réprobation, par laquelle les cosmographes tombaient dans l'excès, puisqu'ils firent descendre Alexandrie et l'embouchure du Nil au sud jusqu'à 28 degrés.

(245) Les deux Afriques du cosmographe 1527 et de Ribero 1529, sont tirées de la bibliothèque de Weimar et publiés par Santarem. On peut dire quelles sont identiques, copiées sur la même échelle, du même modèle. La graduation y est appliquée de la même manière, plane, à commencer pour la longitude, du méridien de démarcation à 30 degrés ouest de l'île de Fer : voyez le n° 117 de notre atlas. Le cosmographe a placé une grande boussole au 90me degré sur la ligne ; Ribero retira sa rose quelque peu vers l'est, ainsi que le premier méridien sort vers l'ouest de l'orbite du cercle des vents : ce qui n'a pas lieu dans la carte de 1527. Quelques inexactitudes de dessin donnent naissance à quelques variations partielles. Madagascar est plus avancée vers l'ouest dans la carte de Ribero, car le littoral de l'Afrique cède chez lui à la mer ainsi que la masse du continent est moindre : mais cette diminution n'est pas sensible. La plus considérable répression du littoral se manifeste dans le littoral de la mer méditerranée. Dans la suite des épigraphes, l'orthographe, les méprises et quelques omissions s'offrent plutôt que les différences réelles. Voyez la dernière page de notre portulan général, supplément aux chapitres 23 et 28. — La carte sévillienne de 1527, appartenait jadis à la bibliot. d'Ebner à Nuremberg, d'où elle est venue successivement à Gotha dans la bibl. de Becker et enfin à Weimar, dans la collection du grand duc. Elle se trouve nommée par Murr (memorabilia bibl. norimb. t. II, p. 97) et discutée par Lindenau (Zach, mon. corresp. octobre, 1810). Voyez Humboldt, l'examen de l'hist. de la géogr. du nouveau monde, t. II, p. 184-186. — On a confondu quelquefois la carte 1527 avec celle de Ribero : cependant elles se distinguent beaucoup dans le

Toutefois par ces deux cartes de 1527 et 1529, il est claire qu'on essaya de régler la position de la méditerranée, sans toucher à sa longueur et à sa configuration élaborées par les marins du moyen âge. Cet essai est fait à la fois par les géographes éditeurs publiant les cartes gravées et par les dessinateurs de l'école espagnole. Plus bas nous reviendrons sur cette question et nous reprendrons la carte de Ribero.

Au musée britannique, parmi les manuscrits additionnels, figure un atlas offrant un portulan de la méditerranée en quatre feuilles, dont la nomenclature est indiquée comme espagnole et la date approximative rapportée au commencement du XVIe siècle. Mais ce ne sont là que des renseignements trop imparfaits pour satisfaire notre curiosité (dit d'Avezac) (246).

173. Cependant il est temps de percer les tenèbres et les incertitudes qui règnent à ce sujet; là, où il y a de grandes collections, d'examiner, d'analyser géographiquement, de confronter et comparer; d'établir les différences et le progrès. On a dit, je ne sais sur quel fondement, que l'académie portugaise de Sagrès inventa les cartes planes. L'inaxactitude de cette assertion conduisit à en attribuer l'invention à l'école catalane. Ni l'une, ni l'autre n'ont mérité cet honneur, car c'était connu depuis les temps les plus reculés. La question serait donc réduite à la priorité de l'adoption de cette méthode et le mérite ressortirait de la bonne application. Les écoles de la péninsule pyrénéenne composaient leurs cartes nautiques, hydrographiques, à la méthode de la rose des vents, comme les écoles antérieures de l'Italie. Toutes ces cartes sont sans aucune graduation et là où il n'y a pas de degrée de latitude et de longitude, il n'existe pas de projection méditée et choisie. Les cosmographes constructeurs de cartes, réprouvant la graduation, ne s'accommodaient à aucune projection, bien qu'ils les connussent. L'astronomie arabe leur en donna l'idée, avant que la géographie de Ptolémée eût mis à découvert toute sorte de projections et anima la discussion à ce sujet. La construction d'une carte géographique se développe nécessairement sur une projection quelconque, et les cartes des cosmographes en avaient une : mais soutenir théoriquement d'avance, qu'elles sont sur la projection plane, est une erreur.

La projection plane nécessite le décroissement de l'échelle sur toute la ligne méridionale, et l'accroisement sur la ligne septentrionale: d'où s'ensuit une graduation rectiligne-parallèle. Aucune carte nautique de

dessin du nouveau monde, les deux années de différence en sont la cause. La première a 2 pieds et 11 pouces de hauteur, et 7 pieds et 2 pouces de longueur; l'autre, haute de 2 pieds et 9 pouces est longue 6 pieds 8 et 1/2 pouces. — M. C. Sprengel a donné une description de la carte de Ribero d'après son exemplaire qui se trouvait alors à Jena dans la bibl. de Büttner (Ueber J. Ribero's alteste Weltcharte, Weimar, im Verlag des Industre-Comptoirs 1795, in-8°). La description est accompagnée d'une section de sa carte contenant le nouveau monde, copiée par le géographe F. L. Güssefeld. Nous l'avons réduite pour notre atlas n° 115, à une très-petite échelle en proportion de 20 à 3 de l'échelle afin de donner l'idée des connaissances de cette année, des découvertes anglaises et espagnoles de Gomez, d'Ayllon et de Garay : bien que le nouveau monde ne soit pas l'objet de nos investigations. — On peut se servir (dit Murr en parlant de la carte de Ribero : hist. diplom. de M. Behaïm) pour l'intelligence de cette mappemonde, de l'ouvrage intitulé : Simonis Grynæi novus orbis regionum ac insularum, veteribus incognitarum, Basileæ, 1532, 1537, fol.

(246) Une de ces cartes nautiques dont nous avons fait le dénombrement, carte nautique de la mer méditerranée et des côtes occidentales de l'Europe, avait été publiée en 1646, à Amsterdam : faites par G. Blaeux (Blaeuv) sous le titre de *l'Europe maritime*. Nous en fairons l'analyse en son lieu, dans une note du chap 248, voyez n° 138 de l'atlas.

ces siècles ne se prêterait à cette graduation; chacune demande des courbures (247). Les rayons des vents de la rose dirigeant la combinaison des distances, développaient la construction d'un point central, ainsi que l'échelle devenait croissante en tous sens, décroissante vers le centre. La composition se forme à l'instar d'une convexité aplatie par la pression. Cependant le compositeur opérait dans toute étendue, à ses extrémités et au centre, avec la même échelle. La direction des vents cédait quelquefois aux appointations des distances : ailleurs les distances furent modifiées en faveur de la direction. Ce canévas déterminait les inclinations et les espaces, réglait l'ensemble et fixait en apparence la même échelle à la convexité terrestre aplatie sur le dessin. Aussi ce ne sont pas les lignes droites d'une projection plane qui déterminent les latitudes géographiques de ces cartes, mais les lignes courbes d'une projection arbitraire et accidentelle qui ressort de l'opération par laquelle la convexité fut aplatie par la composition et le dessin (248).

Les connaissances des mers éloignées, de l'océan, de tout le globe, forçaient enfin de se servir d'une projection quelconque, d'adapter la projection plane, cylindrique aux cartes nautiques, de comprendre la nature de cette projection, enfin de la perfectionner. Il fallait soumettre les cartes à la graduation, et, sans faire des inventions, choisir et donner la préférence à certaine projection pour toutes les autres cartes. Quelle est celle des écoles qui eut la priorité dans cette application d'une nouvelle théorie? Est-ce l'école italienne, allemande ou portugaise? de quelle façon telle ou telle autre s'est-elle acquitée de ce travail? Voilà autant de questions qui demandent des investigations sérieuses.

Avant de nous engager dans cette perquisition, je veux clore la liste des cartes et mappemondes nautiques construites au moyen de la méthode de la rose des vents, sans alliage d'une autre. Malgré le ravage du temps elles sont assez nombreuses mais peu connues. La carte hydrographique John Rotz, datée 1542, conservée au musée britannique (catalogue du musée, n° 20, c. XI; Malte Brun, XXIII, p. 631) est, je pense, de leur nombre. L'atlas de la mer rouge de don Juan de Castro est certainement dressé d'après la méthode nautique.

On connaît de nombreux portulans composés en Italie au XVIe siècle: de *Vesconte de Marolla*, 1547; di *Blaze Venloudet*, 1558; di *Bartolomeo Lives* mallorquino, in Venesia, adi 17 de junnyo, 1559 (249); de *Villaroel*, 1589; de *Mat. Meroni*, 1604 (250). Tous ces portulans sont certainement dressés d'après la méthode nautique.

L'isolario di *Benedetto Bordone* 1534, impresse in Vinegia per Nicolo d'Aristotile detto Zopino, pliant sur plusieurs points sous les formes dressées par Ptolémée, traçait toutes ses îles, et toutes ses cartes sous la rose des vents. Cet ouvrage, avant de servir à nos études, demande

(247) J'ai jeté la graduation rectiligne sur la mer méditerranée de fra Mauro parce que l'échelle en est trop petite, et que sa copie ne s'est pas soucié d'observer les détails.

(248) Si la grande échelle de la carte de fra Mauro acceptait la graduation rectiligne comme sa réduction zurlane, il faudrait convenir qu'elle se distingue et se sépare de toutes les autres, que son compositeur fra Mauro porta son attention à la boussole et appointa ses directions plus rigoureusement que les autres compositeurs.

(249) Zurla, dissert. vol. II, p. 92; charte idrogr. c. 51.

(250) Dépôt des cartes à Paris.

quelques observations préalables. Il était achevé en 1521 : « lo uescouo di Racoscia scrive a Leone summo pontifice hauer veduto (fol. LXXIII). Le pape Léon X, privilégiant le 5 juin 1521 l'éditeur, mourut le 1er décembre de la même année. Bordone en 1526, s'adressait au sénat de Venise pour préserver son ouvrage de la contrefaçon. Bordone mourut en 1531, l'édition de 1534 est donc posthume. Or, toutes ces cartes sont de l'année 1521 ou antérieures. Cet ouvrage était certainement utile et assez recherché, puisqu'il fut réimprimé : mais Bordone miniator de profession, par conséquent bon peintre, paraît être beaucoup plus versé dans la philologie et dans l'érudition que dans les connaissances géographiques. Nous profitons de ses nombreuses copies que son graveur exécuta assez grossièrement (251).

Tomaso Porcacchi da Castiglione, arretino, se montre plus instruit dans sa publication de l'isole piu famose del mondo 1572 in Venetia, appresso Simon Galignani et le graveur Girolamo Porro padovano, intaglia les figures avec beaucoup d'art.

De ma connaissance est un magnifique atlas espagnol de l'année 1573 (252). J'y regarde la marche des découvertes : les rivages qui, à partir de la terre neuve ne peuvent s'accrocher à la Floride; ceux de la Californie bien formés en péninsule, vis-à-vis de laquelle s'étend la nouvelle Guinée ; les rivages de China provincia, où au delà de Nanquin les deux golfes de mare de Mangi couvrent terra Rasicola (Korée), c'est le fruit des investigations assez récentes : mais ce que j'admire c'est la mer méditerranée et les rivages de l'occident du vieux monde, produit intact du moyen âge, dressé sur une échelle considérable, il offre dans son ensemble et ses détails cette perfection de la cartographie nautique, de laquelle étaient loin et très-loin les publications contemporaines d'Ortelius et de Mercator. Cet atlas formait mes premières idées sur la marche de la cartographie antérieure et l'examen précédent de plusieurs cartes confirma tout ce que je pus m'imaginer autrefois.

Bientôt après, en 1584, on a commencé à publier les cartes nautiques (voyez l'exemple dans notre atlas n° 138) comme on publiait les cartes continentales par la gravure sur cuivre.

CARTES CONTINENTALES, 1320-1470.

174. La cartographie continentale dans le moyen âge, ne marchait

(251) On y compte 105 figures insulaires y compris les plans de Venise et de Temistetan, et la carte de la Grèce toutes nautiques des marins. Six figures tirées de Ptolémée, à savoir : Tabrobane, Sicile, les îles Fortunées, Norvège, Bretagne et la partie occidentale de la mer méditerranée et de l'Europe : sur cette dernière la configuration ptoléméenne de l'Italie et de l'Adriatique est remaniée. Enfin *l'universale*, ou la mappemonde de Ptolémée, avec tous les compléments de l'année 1521 (voyez n° 126 de notre atlas), compléments qu'on voit dans la carte portugaise de 1501, dans celle de Sylvano 1511, sur le globe de Schoner 1520. — Voyez les notes suivantes des chap. 200 et 202.

(252) Cet atlas était la propriété de Joseph Sierakowski qui l'a apporté de l'Espagne et le destinait pour la bibliothèque de la société des amis de lettres à Varsovie. Il est dessiné sur le parchemin vélin volume grand folio composé de 18 cartons; 14 cartes spéciales de rivages visités par la navigation; 15me carte générale sans épigraphe, presque muette; les trois derniers cartons traitent du système du monde de Ptolémée, du soleil et de la lune, le dernier du calendrier. Ce calendrier indique en dernier lieu le premier janvier à A (jeudi), la lettre dominicale D; la pâque à 22 mars et toutes les fêtes mobiles de l'année, à l'année 1573, or c'est l'année de l'exécution de l'atlas. — Qu'est devenu l'atlas après la mort des son propriétaire (décédé en 1831)? Je l'ignore. J'ai pris dans le temps le calque de la mer méditerranée; la copie de la carte générale confrontée avec les cartes spéciales et de plusieurs particularités qu'offrent ces dernières. Ce n'est que depuis peu que je suis rentré en possession de mes copies et que je les ai à ma disposition.

point à pas égal avec la carthographie nautique; elle n'est pas sans mérite : mais il en reste moins de monuments. Certainement il n'en manquait pas, mais ils se sont perdus comme inutiles. Quelques peintures de la topographie fictive, ont peu de valeur pour nos investigations, et celles qui furent basées sur des données métriques des distances, composées le compas à la main, nous manquent presque complètement.

La table ronde de Roger II, 1154, qui contenait les positions nombreuses énumérées par la description d'Edrisi, s'est perdue. L'unique exemple de la carte topographique offre la Bretagne, dont la membrane remonte au XIIe siècle (n° 65 de notre atlas), et la terre sainte dans l'atlas de Sanuto 1321 (n° 77 de l'atlas). Les fidèles ont élaboré cette dernière par prédilection : elle servait plusieurs siècles aux pèlerins et elle jouissait d'un tel crédit, d'une telle autorité et suffisance, qu'elle n'a subi aucune amélioration jusqu'à l'époque de la renaissance des lettres. On la publiait alors sans aucun changement en 1482, 1486, 1513, 1520, 1535, dans des éditions de Ptolémée (253).

Le continent de l'Asie et de l'Afrique dans les mappemondes, décèle une grande indolence dans les compositions topographiques et continentales. C'étaient des pays inabordables ou peu accessibles. Mais les propres pays des cosmographes demandaient le même soin que la terre sainte, et se trouvaient à la portée des connaissances nécessaires.

Cependant ce n'est que dans le XVe siècle que nous rencontrons les monuments de leur labeur sur ce terrain. Le camaldule *Mauro*, avant 1457, élabora quantité de cartes topographiques de l'Asie mineure et de la Syrie; *Leonardi* 1479, 1485, élabora une carte topographique de l'Italie; la république de Venise possédait une carte d'Italie, modèle à copier. Je pense que ces compositions perfectionnaient les compositions antérieures.

On ne peut pas attribuer à ce perfectionnement topographique le développement progressif que la forme de l'Espagne et de la France recevaient dans les mappemondes; ce développement de leur forme opérait directement la méthode de marine : parce que la composition des cartes topographiques, subordonnée à la méthode nautique, s'encadrait dans les portulans; ne pouvant franchir ces limites du littoral, elle marchait de concert avec la cartographie nautique.

Pour concevoir une juste idée de ce que nous observons, nous n'avons d'autre exemple à reproduire que les cartes topographiques qui se trouvent dans la publication de Ptolémée, par Uebelin et Essler, à Strasbourg 1513. Elles y sont comme un supplément, taillées en bois. En son lieu, nous examinerons le contenu de ce supplément : pour le moment nous nous occuperons des seules cartes continentales des cosmographes qui offrent les topographies du vieux monde; elles sont au nombre de huit, à savoir : Espagne, îles britanniques, France, Allemagne, Sarmatie moderne, Italie, Grèce, Asie mineure (254) (voyez n° 101, 102, 123, 124 de notre atlas).

(253) En 1590 elle servit encore de modèle et de type à terra promissionis de Chrétien Adrichomius de Delft, publiée d'abord à Cologne par Arnold Mylius, ensuite à Amsterdam par Henri Hond, dans son atlas. Plusieurs fois copiée en France elle a sa place dans l'atlas de Witt.

(254) M. Vivien de Saint Martin, dans son histoire des découvertes, chap. 12, t. II, p. 487, fait

175. Ces cartes pourraient faire un ensemble : mais quelques-unes ne se laissent pas réunir à cause qu'elles ne sont pas de l'origine commune. L'Espagne et les îles britanniques ne cadrent point avec les autres. Il est juste de considérer cette Espagne (n° 124), comme carte spéciale, produit de l'école espagnole, tandis que les autres forment un ensemble, et appartiennent à une autre école. Dans cette même catégorie espagnole se range la carte des îles britanniques (n° 123), parce que les formes qu'elle offre sont les mêmes qu'avait tracées en 1375, la carte catalane. Les six autres sont du même système, de la même école, de la même mappemonde, ou d'un ensemble que nous avons restitué (n° 101, 102).

Ces cartes spéciales topographiques des cosmographes étaient tournées nord en bas; les éditeurs ont conservé cette pose par l'écriture de la carte de France, ils l'ont changée sur toutes les autres. Cette pose dit que les cartes sont d'origine antérieure. En effet, la Palestine est de 1321, les îles britanniques de 1375. L'Italie, l'Asie mineure prétendent à la même époque. Quoique ces cartes sont modernisées par les additions des épigraphes : les îles Azores, Pico, Fayal, étant de l'année 1466; Turchia magna, Bossina, ducatus Athenarum, Albania, convenables à la même époque et même à l'année 1500; cependant dans toutes ces cartes l'élément de leur construction bien antérieur, enclavé dans le littoral nautique, est indélébile. Les seules cartes de la Germanie et de la Sarmatie moderne sont un produit plus récent.

Les six forment un seul ensemble (n° 101, 102). Quatre de ces cartes sont justes de la même échelle (255). L'Asie mineure et la Sarmatie ont une autre échelle toutes deux la même (256). La réunion de cinq cartes, dont nous reproduisons l'ensemble, n'offrit aucun empêchement, aucun obstacle assez grave. Aucun ne s'est présenté pour réunir l'Italie avec la Grèce et la Dalmatie; quelques irrégularités se rencontrent entre les autres, ressortant, ou de la grossièreté de l'ouvrage, lorsque le tranchant du graveur s'abusait, ou de l'insuffisance de l'exactitude du dessin (257).

La carte de la Sarmatie seule (n° 102) souleva des obstacles moins conciliables. Toutes les cinq cartes sont développées sur la même parallèle de la méditerranée; cette dernière diffère en ce que les géographes jugèrent à propos de la réduire au plan de la parallèle plus septentrionale. Les positions longitudinales de Venise, de Belgrade, de Constantinople et toutes les autres, le manifestent ostensiblement et

observer à juste raison l'inégalité prodigieuse de la marche dans leurs progrès respectifs : de la géographie nautique et des représentations graphiques de la géographie intérieure; il explique ce fait remarquable. Ses observations sont fondées sur les monuments du XIVe siècle. Mais s'il relate quantité de cartes nautiques postérieures comme copiées des précédentes et descend jusque la carte de Freduce 1497, il est à regretter qu'il n'ait pas pris en considération les cartes continentales, éditées en 1513 à Strasbourg par Übelin et Essler et ne les ait pas regardées comme copie de plus anciennes. Il aurait vu dans le progrès, une inégalité quelque peu moins prodigieuse, et la carte continentale de l'Asie mineure publiée en 1513, avec son littoral, n'aurait pu manquer de devenir l'objet de ses savantes explications, comme elle le mérite. Elle a lutté plus que les autres contre l'installation des cartes postérieures, tombées fort au-dessous de ce degré auquel arrivèrent les cartes du XVe siècle.

(255) Dans notre copie nous les avons réduit en proportion de 100 à 21.

(256) Elle est en proportion de 29 à 7, avec la nôtre.

(257) L'asie mineure n'avait pas assez de place pour développer ses rivages occidentaux, comme la carte de la Grèce les ébauche plus amplement; contrairement trois autres cartes s'empiétent réciproquement dans les Alpes. Ces irrégularités et quelques autres de moindre importance n'étaient pas difficiles à régler.

témoignent que la position longitudinale est d'un tiers moindre que dans les cinq autres cartes. Dans notre copie nous avons rétabli le développement conforme aux autres. Cette égalité de dimension n'est pas cependant en mesure d'écarter les obstacles que présentent la Vistule, l'Oder et une partie du Danube entre la carte d'Allemagne et de Sarmatie; le Danube et le littoral de l'Euxin, avec la situation latitudinale de Constantinople entre la carte de la Grèce et de la Sarmatie. Aussi, dans nos copies, nous avons séparé cette dernière des autres, sans vouloir préjuger de la coordonnance possible (258).

176. L'ensemble établi, était dessiné et fini sur le cuivre, lorsque je commençai à réfléchir et examiner sa nature. Je remarquai de suite que les degrés des latitudes tracés à projection plane par les géographes dans la publication de 1513, étaient trop petits, que l'ensemble ne se prête pas à la graduation plane. Recherchant l'échelle de la latitude, la distance entre Constantinople et Baffo donnait le degré trop fort; celle entre Rome et Messine trop faible; enfin l'autre entre Venise et Rome, un degré moyen. En effet, la distance latitudinale entre Venise et Rome, 3° 33' étant presque sous le même méridien, offre le point le plus positif pour obtenir le produit certain et tirer des conséquences comparatives. Le degré étant établi de cette manière, les trois points: Marseille, Rome et Constantinople, parurent propres à indiquer la courbure de parallèles (259).

Voici maintenant ce qui en résulte par nos observations. En premier lieu nous voyons que la composition de notre carte continentale n'est pas de nature à se soumettre à la projection plane, mais plutôt à la projection conique ou quelque autre arbitraire, et qu'elle répond mieux à l'aplanissement de la convexité que ne le ferait la projection plane rectiligne. Ensuite nous observons, que les parallèles tracées, s'adaptent admirablement à la portion entre Bordeaux et Constantinople, et font défaut croissant vers l'est en traversant l'Asie mineure. Les cartes nautiques des cosmographes, et par conséquent continentales, soutenues dans les ornières de ces autres, composées par l'ajustement de petites portions, sans être dirigées ni par la longitude ni par la latitude, seulement par les points cardinaux et par les vents, étaient, comme nous l'avons vu plus d'une fois, susceptibles de ces déviations de parties qui contrarient la graduation satisfaisante pour tous les points.

Ce défaut fait voir l'angle du golfe syriaque d'Alexandrette, de Caramella trop ouvert, et la direction de l'Asie mineure contraire à celle des parties occidentales. Ce défaut affecte plus ou moins toutes les compositions du moyen âge.

L'application des latitudes géographiques décèle un autre défaut, remarqué dans toutes les cartes nautiques : c'est la position oblique de

(258) Tous les contours de cette Sarmatie moderne font partie de la carte publiée par Koberger, dans la chronique de Hartmann Schedel (fol. 299, 300) n° 110 de notre atlas, par conséquent sa com- à l'année 1498. Mais la carte de la chronique schedeliane, étant tout-à-fait ptoléméenne, il en position est antérieure résulterait que cette Sarmatie moderne avait été composée en guise de complément de Ptolémée comme en ont été composées les régions septentrionales skandinaves.—Cette carte de la Sarmatie moderne avait été ensuite reproduite, modifiée par l'échelle dans l'édit. lyonnaise de Ptolémée 1535, et probablement dans plusieurs autres ouvrages.

(259) Cette opération paraîtra aux mathématiciens calculateurs, grossière et trop mécanique.

la mer méditerranée. Elle paraît moins forte qu'ailleurs, parce qu'on a essayé de la rectifier, de changer la boussole par l'orientation polaire, mais elle continue à embarrasser la belle composition. Il semble que, par des rectifications partielles, on l'a atténuée, dérangeant sur plusieurs points l'ensemble de la composition nautique. Cependant, n'ayant pas à notre examen la mer méditerranée entière, il est difficile d'accuser trop la composition. L'Italie tient une bonne position et le méridien de Venise est justement tracé par la composition du cosmographe et par la publication d'Ubelin. La graduation que nous avons appliquée incline ce méridien dans le sens contraire et décèle encore un défaut dans l'ensemble de la composition.

La mer méditerranée n'étant pas entière, on ne peut former qu'une induction approximative de sa longueur. Or, elle paraît être plus longue qu'à l'ordinaire, c'est-à-dire plus longue que 41° que les cartes nautiques donnaient ordinairement. Cependant je pense qu'elle ne dépasserait pas 45°.

Les cartes nautiques donnaient à la France une dimension insuffisante. Nous avons observé qu'elle grandissait graduellement; que les portulans des rivages atlantiques approchaient leur échelle à celle des portulans de la méditerranée. La carte continentale offre sous ce rapport un accord suffisant, et l'intérieur de la France avait assez de place pour se développer.

Cependant cette dimension convenablement agrandie, ne dériva nullement de ce développement intérieur. Les opérations géographiques continentales n'imposaient point de règle aux formes des pays maritimes; elles étaient subordonnées à celles qu'avait tracées la géographie nautique.

L'ordre intérieur se formait par les itinéraires. Moins par leurs croisement et triangulation, que par la simple direction des routes. On les débrouille facilement sur notre carte continentale et plusieurs s'isolent et se décèlent à tel point qu'ils paraîssent traverser les déserts.

177. Considérant le défaut croissant vers l'est pour les latitudes de l'Asie mineure, qu'offre la graduation appliquée et la courbure des parallèles que ne demandait pas la mer méditerranée des cartes précédentes, je pris pour un autre essai de graduation : Rome, Constantinople et Trebizonde, et tirai le parallèle de 41° 0′ (260). Il dirige les autres parallèles d'une manière plus satisfaisante pour l'Asie mineure et pour la Grèce; Bafo, Alexandrette, Tenar et tous les autres lieux, se rapprochent aux degrés de leurs latitudes respectives.

Mais ces parallèles ne conviendraient par aucun moyen à la France qui se trouverait trop au nord, Paris dépassant 49° 0′ de latitude; Calais remontant jusqu'à 52° 0′. Ces parallèles ne rectifient en aucune manière l'inclination du méridien de Venise, ils l'inclinent au contraire d'avantage.

La publication d'Ubelin et Esler présente donc une composition impossible à la graduation généralement satisfaisante. Dans cette

(260) Certainement on remarquera des inexactitudes dans les parallèles de ma planche. Elles résultent de l'insuffisance de l'instrument pour tracer les grands cercles et de l'insuffisance de ma vue.

grande partie, que nous avons réuni de cinq pièces, elle est viciée essentiellement par le contact de l'Asie mineure à l'archipel. La grossièreté de la gravure en bois pouvait y contribuer : je n'osai pas y intervenir par mes conjectures. Mais pour l'ensemble et pour l'incohérence de l'Espagne, la composition a été viciée, je pense, par les éditeurs eux-mêmes, ou par ceux qui appliquèrent à la marge de chaque carte les degrés des latitudes et les climats. Peut-être qu'ils remarquèrent l'obliquité de la mer méditerranée et qu'au lieu de tirer les parallèles inclinées, ils essayèrent, par une opération partielle, de remuer les parties, firent remonter l'Espagne vers le nord, ainsi qu'elle est décorée à la marge par une échelle latitudinale appliquée beaucoup mieux que ne l'ont les autres cartes. Par ces essais partiellement opérés sortirent les échelles discordantes et incohérentes, et la composition nautique fut dérangée et viciée. A la suite de son dérangement et de l'application fautive de l'échelle latitudinale, la longueur de la mer méditerranée s'allongea, à ce qu'il paraît, à 45 degrés.

Ecartant ces considérations qui touchent l'ensemble nautique de la carte, on voit cependant par cette carte que la topographie des pays se trouvait sur une bonne assiette. Sa composition intérieure était loin de marcher à l'égal avec les compositions nautiques : cependant elle y trouvait un terrain sûr et bien déterminé pour progresser dans son développement. Tout fesait espérer un beau succès pour la cartographie. Mais un auteur ressuscité vint, comme un revenant, arracher les constructions continentales de leur assiette, jeter un désordre et une perturbation épouvantable dans la géographie, entraînant pour longtemps la cartographie dans des chemins rétrogrades et vicieux.

VI.

RENAISSANCE DE PTOLÉMÉE, DÉCOUVERTES OCÉANIQUES, 1409-1470-1550.

178. Les Grecs de l'empire byzantin, par leur horismos ou par leur coopération à la composition de cet ouvrage, traduit en arabe par un khovarezmien, agirent puissamment sur la création de la géographie arabe. La première lumière qui jaillit pour celle-ci vint de chez eux. Depuis cet événement, tout notre savoir sur l'état des connaissances géographiques dans l'empire s'éclipse presque totalement. Pendant plus de cinq siècles aucun événement géographique n'appelle les byzantins à une intervention quelconque dans la marche de la géographie.

Nous savons qu'ils fesaient le dénombrement de l'entourage de la personne sacrée de l'empereur; donnaient la description de palais, de cérémonies et d'étiquettes de la cour; composaient les descriptions des thêmes et climats de l'empire, des pays et peuples voisins; touchaient à leurs relations politiques. C'était cultiver la géographie.

Mais nous ne savons absolument rien de ce qui se passait chez eux sous le rapport de la construction des cartes. Cependant ils copiaient les manuscrits ainsi que les anciennes cartes géographiques qui s'y trouvèrent mainte fois. De quelles cartes se servaient-ils à l'usage du jour? de cartes surannées de Ptolémée, ou de celles de Kosmas, de horismos, ou de quelques autres? on l'ignore.

Si nous ignorons les connaissances de la géographie chez les byzantins, nous pourrions nous excuser par l'état stationnaire des leurs études intellectuelles, scientifiques, artistiques : mais nous aimons mieux avouer que notre ignorance vient du manque de recherches. Aussi nous passons outre sur ce vide immense pour suivre un autre événement dans la géographie, où l'intervention byzantine donna l'impulsion à toute une autre direction de l'activité géographique.

Lorsque au déclin de l'existence de leur empire, les savants allèrent séjourner ou se domicilier chez les latins, ceux-ci devinrent chaque jour plus avares de leur savoir. C'était le moment où les connaissances géographiques des byzantins devaient se dévoiler : mais alors même, elles nous échappent. Ou les byzantins étaient à tel point ignorants qu'ils n'avaient rien à communiquer, ou les latins négligèrent de les examiner. Le fait est, qu'au sujet de la géographie, les latins se contentaient de se mettre en possesion de vieux monuments géographiques que leur apportaient les byzantins, à savoir : le géographe Homer, son scholiaste Eustathe, les orphiques, Dionyse, Strabon, Ptolémée, etc.

C'est le trésor géographique que les byzantins présentèrent, à la place de leur propre connaissance, aux études des latins. C'est un grand événement dans l'histoire de la géographie, car ce trésor moisi, en opérant une corruption funeste dans la géographie nautique des cosmographes, ouvrit une mine abondante en grandes et inépuisables conséquences.

179. La géographie de Ptolémée était assez répandue dans l'empire byzantin. Elle était connue vers 1150 par les géographes de la Sicile, qui, peuplée en partie par les Grecs, avait des relations intimes avec l'empire. On eut donc pu espérer de trouver quelque géographe ou savant latin, connaissant l'existence de cette géographie, possédant son exemplaire. Il n'y aurait rien eu d'extraordinaire si on eut remarqué dans quelque monument géographique l'influence de cet ouvrage. Mais rien de tout cela; ni possession, ni influence, ni connaissance de l'ouvrage positivement avérée par quelque monument géographique, ne se décèlent nulle part, durant l'espace de plusieurs siècles. Edrisi atteste que la cour du roi Roger, vers 1150, avait un exemplaire de la géographie de Ptolémée. La bibliothèque de saint Marc à Venise, avait un code du XIIIe siècle, comme on l'a déterminé grafiquement. Son frontispice, représentant l'astronome géographe dans sa royale couronne, est accompagné d'un épigramme tetrastiche en deux langues, grecque et latine. En examinent les constructions qui environnent la figure debout de Ptolémée, on remarque le goût gothico-mauresque (Georgii Martini Raidelii, commentatio de Ptol. géogr. 1737, Norimb. p. 10-12). Or, il faudrait conclure que cette copie grecque du XIIIe siècle avait été exécutée par un latin et à l'usage des latins. Cependant plusieurs siècles se sont écoulés et la géographie de Ptolémée n'a laissée aucune trace parmi les latins.

Ptolémée, comme astronome, était bien connu par tous ceux qui étudiaient Thebit, Alfragan, et quelques autres arabes. Cependant il est plus que douteux, que l'ouvrage même de l'astronomie de Ptolémée fût à cette époque dans les mains de quelques savants latins. Mais la renommée astronomique de Ptolémée était très-solidement affermie par les arabes. Les astrologues, les marins, les cosmographes, par tradition scientifique, connaissaient son nom. Les cosmographes qui extrayaient Isidore de Séville, qui savaient que Pline était le maître dans la géographie, *Plinus maestre de mappa mundi*, savaient aussi que la ville persanne de Schiraz, s'appelait autrefois Gracia, que là fut premièrement inventée l'astronomie par le très-savant Ptolémée : *per lo gran savi Tolomeo;* ils connaissaient de même, comment le savant Ptolémée avait réparti les signes zodiacaux par les membres du corps humain, pour en tirer les pronostics. Ce savant Ptolémée était aussi profond astrologue; s'il égalait en géographie le maître Pline; s'il a jamais écrit une géographie comme Isidore, c'est ce que les cosmographes de l'école la plus avancée semblent ignorer (cartes catal. de 1378).

Cependant, à cette époque de la renaissance des lettres, il y avait chez les latins une tendance à étudier le grec dans les anciens ouvrages qui arrivaient à leur connaissance. Toutes les vieilleries grecques paraissaient merveilleusement excellentes. A mesure que l'empire byzantin déclinait et diminuait, l'étude de son idiome et de la science antique

augmentait chez les latins. L'empire sollicitait l'appui des occidentaux, sans succès, ses enfants y trouvaient un refuge et chacun d'eux était un instructeur, apportait des manuscrits recherchés dans l'empire même par des voyageurs latins. Vers la fin du XIVe siècle et du commencement de XVe, des codes de la géographie de Ptolémée étaient assez nombreux en Italie. Chrysoloras en avait, le cardinal Bembo s'en était procuré, Gemistius Pletho en apportait en arrivant en Italie, les bibliothèques de Venise, du Vatican et d'autres s'en procurèrent (261). La péninsule pyrénéenne n'a certainement pas négligé d'en acquérir.

Mais la connaissance du grec formait les belletristes, les philologues, les érudits; elle était ordinairement étrangère aux hommes de science, aux mathématiciens, aux astronomes, aux géographes. Les philologues regardant les magnifiques peintures de 27 cartes d'Agathodaïmon, émerveillés de l'exubérance des longitudes et latitudes qui fixaient aussi admirablement toutes les localités, déploraient l'ignorance des géographes qui méconnaissaient le précieux monument de l'antiquité; et quand ils se donnèrent la peine de comparer les mappemondes avec les cartes du géographe grec, vivement affligés, ils gémirent de ce que les cosmographes ignoraient la haute perfection du divin Ptolémée. Pour éclairer les ignorants il fallait tout d'abord livrer l'ouvrage grec à la langue latine.

180. A l'invitation du cardinal Bembo, le savant grec Manouel Chrysoloras (mort 1415), commença une traductien latine, dont il se désista lorsqu'il vit que le même travail était entrepris par un homme plus capable que lui de le conduire à bonne fin. *Jacq Angelo* le florintin, du vivant encore de Chrysoloras, exécuta la version vers 1405, en donnant à son volume le titre plus attrayant de cosmographie, observant que le titre grec de géographie ne répondait pas suffisamment à la valeur et au contenu de l'ouvrage. Il dédia sa version au pape Alexandre V (pape depuis le 26 juin 1409 jusqu'au 3 mai 1410, jour de sa mort) (262). Les copies

(261) Aujourd'hui la biblioth. du Vatican possède 10 codes grecs (parmi lesquels y en a 2 de la bibliothèque de Heidelberg, pillés pendant les guerres de trente ans); à Florence plusieurs, *duas esse illorum familias;* dans l'abbaye florintin un, et dans la bibl. laurentienne quatre; dans la bibliothèque de Paris il y en a au moins cinq, dont deux remontent au XIVe siècle; et ailleurs (les notices de C. F. A. Nobbe, en donnent une ample énumération).

(262) Ptolomeus quam multa diuinitus edidit, interque et orbis situm diligentissime ut cetera a mathematicis non discedens exhibuit. Hic enim alio quodammodo quam nostri latini, inter quos Plinius Secundus cosmographorum palmam ferre videtur, rem hanc tractauit. Illi enim, licet habitabilem universi orbis situm descripserint, non tamen ex eorum praeceptis plane captari potest, qua arte totius orbis pictura formari valeat ut proportio cuiusque partis ad totum universale servatur; preterea nemo ab illis doceri potest, nisi crassiori quodammodo, que seu quante inclinationes sunt ad quatuor celi plagas, eorum situm quos in pictura fingere decreveris. Nedum quippe longitudinem locorum a fixo quodam totius nostre habitalis termino ductum: que tamen rara inventio est; sed nec latitudinem ponunt. Nostrorum etiam nullus precepta tradidit habitabilem ipsum orbem in plures picture tabulas posse dividi, mensura cum toto eque servata. Eorundem etiam nemo prodit qua ratione orbis ipse noster, qui spericus est, in superficiem planam deducatur. Non quod nostros qui prestantissimi in ea traditione extiterunt viri, arguendos tantisper censeam, sed quod suis contenti luminibus, historicorum more, rem suam, summa industria et complexi et prosequuti, qui et alia quedam habent, que ab auctore hoc Ptolemeo videntur pretermissa. Ut autem que ab illo absoluta, divino quodam ingenio sunt, cum nostris etiam habeantur, in latinam ipsa curavi tranferre sermonem... Ceterum geographiam, hoc est terre descriptionem, auctor hic noster, hoc omne opus, grece nuncupat, quam appellationem, vir seculi nostri eruditissimus, Manuel constantinopolitanus... dum in latinum eloquium id transfere ad verbum licet pariter incipit, non mutauit; sed nos in cosmographiam id vertimus. Quod vocabulum, licet grecum eciam sit tamen apud latinos ita usitatum, ut jam pro nostro habeatur. Credamus que virum eum, si id quod transtulit, emendasset, omnio illud in cosmographiam mutaturum fuisse (Jacobi Angeli epist. dedicatoria).

de la traduction d'Angelo se multiplièrent et se répandirent dans tous les états de l'Europe. Pendant plus de deux générations on n'avait d'autre géographie de Ptolémée en latin que la version d'Angelus (263).

Cette première version n'était ni suffisante, ni satisfaisante. En confrontant les codes grecs et les copies latines, on remarquait tant de fautes, tant de variantes, qu'il fallait continuellement reprendre la version d'Angelo. Or, en Allemagne Nicolas Donis, bénédictin de Reichenbach, courut à la charge avec de nouvelles forces et fit une nouvelle traduction de la géographie de Ptolémée. Il dessina les cartes conformément à sa traduction, et en 1471 dédia son ouvrage au pape Paul II (mort le 28 juillet 1471). Les copies de sa traduction et de ses cartes se multipliaient et se répandaient, paraissant être préférables à la traduction de l'italien Angelo.

En attendant, la première édition de la version de Jacq Angelo parut par les soins de Benoît trevisan, et Angelo Michaele, imprimée à Vicenze en 1475 dans la typographie de Herman Levilapis, le colonien.

Dès cette année, les éditions imprimées de la géographie ou cosmographie de Ptolémée se succédaient sans relâche. Dans le courant d'un siècle il en parut 25, élaborées de différentes manières par les italiens et les allemands. Sur 40 autres qui se suivirent assez rapidement, deux seulement parurent tardivement en grec, toutes les autres étaient latines ou italiennes à l'usage du vulgaire (264). Certes, c'est l'Allemagne et l'Italie qui absorbaient pour la plus grande partie les exemplaires de ces nombreuses éditions : mais sans contredit, les autres pays, comme la France, le Portugal, l'Espagne, y avaient leur part. Les philologues, les bibliothèques, les écoles géographiques, les particuliers, cosmographes, gens de lettres, dilettanti, possédaient facilement ce trésor inépuisable, admirant l'effervescence de la renaissance des lettres.

181. Si jamais de petites circonstances produisirent de grands événements, il serait difficile d'indiquer quelque autre aussi fertile en résultats inattendus, en conséquences aussi surprenantes, prodigieuses et prolongées. Des conséquences incalculables s'en suivirent. L'étude de la géographie est détournée, et lorsque sa marche rétrograde commence à l'accabler, elle prend des dimensions gigantesque et les connaissances se dilatent dans toutes les directions: le monde, le globe, l'esprit humain, l'état social, les souches de la race humaine ébranlés dans leurs

(263) La bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles possède un magnifique code de ces copies, finitus 1481, decima quarta die mensis februarii. Mais il n'était tout-à-fait achevé, que anno dui 1485, octava die decembris, comme l'atteste l'annotation du copiste. Nous nous sommes servi plus d'une fois de ce code, à cause de quatre cartes modernes, dont on voit quelques copies dans notre atlas. — Ce manuscrit avait été sans doute copié en Italie en 1485, d'un antérieur de 1481, pour la bibliothèque de Bourgogne. La preuve de cette présomption se fait voir non seulement dans la double date de la copie et de sa conservation dans la dite bibliothèque : mais dans la carte de la France de ce magnifique code. Cette carte bien élaborée et finie sur tous les points offre une singulière lacune pour la Belgique : d'où l'on peut conclure qu'un copiste italien laissa cette portion vide, afin qu'elle fût plus exactement remplie et achevée sur le lieu par un homme du pays. — En Allemagne on a fait grand éloge de la beauté d'un code de la bibliothèque impériale de Vienne, copié en 1454 à Florence, par Jean Thessalo Santariote; de celui de la bibliothèque de S. Marc à Venise et de celui qui, qualifié de code ebnerien, appartient au comte Apponi : tous accompagnés de cartes (Heeren, commentatio de fontibus geographicorum Ptolemæi, Gottingae 1827). Il paraît que le code bruxellois ne cède en rien à ces codes, s'il n'est plus beau, plus splendide, parce qu'il est décoré de peintures, lorsque les autres sont, sine ferarum et hominum figuris.

(264) Voyez à la fin de ce vol. l'appendice n° 1, les éditions de Ptolomée.

bases changèrent de face : et partout intervint la géographie de Ptolémée ressuscitée.

L'idée d'une extension plus considérable de l'habitable vers l'Orient, germait parmi les savants depuis longtemps. Elle avait été suggérée par Pline et quelques autres naturalistes. Il n'y avait donc rien de surprenant quand un compositeur de la mappemonde se montrait disposé à l'étendre. Nous avons observé comment les découvertes continentales, nommément celles de Marco Polo, décidèrent les cosmographes de donner à l'Orient asiatique de plus grandes proportions et à élargir le cercle océanique qui entourait l'habitable. Les mappemondes du camaldule Mauro, d'André Bianco, nous en fournissent un exemple sous la forme ronde; la carte catalane et plusieurs autres sous la forme oblongue. L'Orient prenait plus de place, et ce développement des mappemondes s'exécutait sans aucun alliage de l'élément étranger. On ne pensait pas qu'on y eût fait un pas plus loin, ou quelque opération réformatrice : on s'imaginait seulement qu'on commençait à mieux explorer ce que contenaient les mappemondes précédentes, serrées par l'ignorance. Aucune distance déterminée n'a pu diviser ce nouveau développement; aucune idée de longitude géographique n'a germé dans cette extension. L'idée de 180° de la longueur de l'habitable établie du temps de Roger, se perpétua peut-être par tradition ; la vue des cartes arabes la rappelait à Cecco, à Bacon, à tous ceux qui aimaient à la nourrir, mais les dessinateurs de mappemondes ne se souciaient guère s'ils débordaient cette longueur ou non. Personne ne s'imaginait que les investigations de Marco Polo pouvaient s'étendre au delà sur un autre hémisphère. Il fallait qu'on eût tiré auparavant du néant le fameux astrologue Ptolémée, pour rendre ce service au pèlerinage de Marco Polo.

A la vue de Ptolémée, les autorités d'Orose, d'Isidore, de Solin, de Strabon, de Pline, des itinéraires, déclinèrent infiniment. L'autorité nautique des pilotes, et les mappemondes des cosmographes parurent insuffissantes, suspectes. Ptolémée réunissait le langage descriptif aux données positives, résultat évident des opérations mathématiques et des observations astronomiques. Les projections et les positions géographiques lui donnaient une supériorité et une apparence de perfection, à laquelle ne sont arrivés aucun des anciens connus, aucun des cosmographes parmi les latins. Or, il ne restait qu'à reprendre cette vieille perfection, sans condition; à renoncer à ses propres moyens, à ses propres productions, à retrouver les perlustrations modernes sur les vieilles cartes ptoléméennes, ces perlustrations modernes n'étant que la reconnaissance de l'antique connaissance du divin géographe, étendue le long de 180° (265).

Mais en confrontant les relations de Marco Polo, il devenait évident que ces perlustrations étaient allées plus loin. Kataï, Mangou, répondant à Serika et Sinia, se révélèrent au perlustrateur comme régions d'immense étendue. Serika était trop étroite pour Kataï, Sinia, allongée sur la lisière de l'habitable, le long d'un seul méridien du 180e dégré,

(265) Dans l'année 1410 le cardinal d'Ailly ne s'inquiétait guère de l'extension de l'habitable au-delà de quart du globe. Ce n'est qu'après avoir fait connaissance avec Ptolémée qu'il pensa à la nécessité d'en étendre la longueur au-delà de 180 degrés. Voycz ci-dessus chap. 158, 159.

n'offraient sur l'hémisphère de l'habitable aucune place pour Mangou et Kataï. Or, ces régions heureusement perlustrées furent inconnues aux anciens, parce qu'elles n'ont plus de place sur la carte de Ptolémée : il ne restait qu'à les ajouter en continuation à l'habitable et de se porter au delà du 180e degré sur un autre hémisphère. Les cartes du géographe astronome n'empêchaient point ce procédé ; Ptolémée n'avait pas emprisonné son habitable dans un océan environnant, son continent était disposé à s'étendre par des terres inconnues au delà de 180 degrés et laissait un champ ouvert et un immense espace, un vide pour étendre les perlustrations de Marco Polo sur l'hémisphère des antipodes : c'est là que la Chine, Mangon, Kataï, Soumatra, Zeiton, Zipangou, prirent à leur aise les assiettes inoccupées jusqu'à 250e de la longitude de l'île de Fer. Pour compléter l'atlas ptoléméen il ne restait qu'à attacher les cartes des pays inconnus aux anciens. La Skandinavie eut en effet la première cet honneur ; l'Orient reculé de Marco Polo s'y attendait à juste titre ; la carte des frères Zeni n'obtint cet honneur insigne que très-tard.

182. A cette époque de ferveur pour les découvertes de nouvelles terres, les moindres pulsations dans la géographie sont souvent de la plus haute importance. Aussi comprendrait-on mieux les grandes conséquences si l'on réussissait à déterminer avec certitude, où, quand et par qui avait été connue cette idée sur Ptolémée; qui en a donné l'impulsion, et de quelle façon on se prit pour complémenter Ptolémée, pour se servir de ses cartes à l'usage du siècle. Cette marche de choses n'a pas anticipé la version latine de sa géographie et je pense qu'elle ne s'est décélée que vers la fin du xve siècle.

Pour cette opération et la transfiguration des conceptions géographiques, il ne fallait ni génie, ni talent, ni coopération de quelque célébrité extraordinaire dans la géographie. L'ignorance et l'ineptie des savants philologues y travaillait, illustrait, interprétait admirablement le monde connu par le monde ancien, et petit à petit elle remplaça, sur les cartes ptoléméennes, les épigraphes anciennes par des modernes. La nomenclature de Ptolémée devenant la base, le guide des nouveaux géographes, n'était cependant pas dans leurs études suffisamment comprise sans la confrontation avec Strabon, Pline, Mela et autres anciens, sans l'érudition comparative de la nomenclature moderne, et la géographie moderne, rédigée par ces savants, ordinairement dans la langue latine, n'était pas suffisamment polie, illustrée, achevée, quand elle était privée des dénominations anciennes dont le plus riche magasin et le mieux coordonné se trouvait dans la géographie de Ptolémée. Cette invasion de Ptolémée dans les régions géographiques du moyen âge n'a pu se déclarer qu'à la suite de la traduction latine. Nous allons suivre le progrès de cette invasion et indiquer, au moyen des cartes qui nous sont connues, les dates du développement de sa domination.

Nicolas Donis, 1470.

Jacq Angelo mit sa traduction en cours en 1409. Elle existait depuis longtemps en manuscrit et il s'est écoulé un laps de temps assez consi-

dérable avant qu'elle fût imprimée en 1475. Elle parut sans atlas, sans aucune carte moderne ou modernisée. En même temps, Nicolas Donis, prépara, en 1470, une version nouvelle et se mit à dessiner des cartes en guise de celles d'Agathodaïmon. Il ne dit point s'il avait quelques cartes ptoléméennes latines antérieures aux siennes; il observe seulement que les cartes (grecques d'Agathodaïmon) souvent ne répondaient point au texte, n'étaient guère suffisantes, à cause qu'on n'observait dans leur dessin ni les distances, ni la grandeur des îles; il a donc entrepris de les exécuter plus scrupuleusement, ne s'écartant en aucune manière de l'intention de Ptolémée, mais en rectifiant le dessin, car il est inadmissible que Ptolémée n'eût dessiné lui-même des tables plus exactement et plus consciencieusement. En même temps il s'explique que des deux modes de projection proposés par Ptolémée, il a préféré et choisi le mode rectiligne aux méridiens inclinés. Et tous ces soins qu'il se donne avaient évidemment le but de rendre les cartes anciennes propres à l'usage moderne (266). La géographie de Ptolémée, latinisée depuis 60 ans, fut par ces soins dotée d'un atlas en latin, composé de 27 cartes. Nicolas Donis laissait copier et copiait lui-même ces cartes. Elles furent bientôt attachées à maintes codes manuscrits, même de la version d'Angelo (267).

En attendant parurent en Italie, en 1478 et probablement en 1482, deux éditions de Ptolémée, l'une à Rome, l'autre avec la date erronée de 1462, à Bologne, toutes deux accompagnées d'atlas, gravés en cuivre. Je n'ai jamais eu le bonheur de rencontrer et voir ces éditions; aussi je ne saurai dire si elles avaient leurs cartes conformes au dessin de Donis, mais je les vois postérieures à l'émission de celles de l'Alle-

(266) Cum que summo ingenio, exquisitaque doctrina Ptolomeus cosmographus pinxisset, in his aliquid nouari attempteremus fore : ut hic noster labor in multorum reprehensiones incurret. Omnes enim qui hauc nostram picturam, ab ea quam Ptolomeus edidit, paululum abhorrentem, certe nos, vel imperitie vel temeritatis arguent : nam plane nos aut ignorasse quid egerimus, aut temere ausos esse, tantum opus contaminare affirmabunt, cum aliquis ex parte illud immutatum cernent, non enim sibi persuadere poterunt, nec fas esse existimabunt ut tantum virum quantus certe is fuit, si quis alius pingendi orbis terrarum melior modus extitisset, is eum fugisset, cum is solus fuerit qui tam inter multos excellentes cosmographos qui ante se floruerunt, modum videret, quo situm terrarum omnium in tabulis primus pingeret. Quasi vero aut princeps ille poetarum Homerus a Pisistrato in ordinem redigi; aut Lucretii diuinum opus a Cicerone emendari; aut tolletane tabule ab Alfonso corrigi nequiuerint. Quare hi sane erunt, qui nihil laudabunt, nisi quod se intelligere posse confidant, quenque sperabunt animo et cogitatione complecti valere, eundem bene pingendi orbis modum, esse censebunt. Et cum obruentur crebritate linerum longitudinalium non eque distantium, raram illam et vastam Ptolomei picturam, rectis lineis distinctam se malle, quam hanc nostram multiplicem et commodam pendentibus inclinatisque lineis discretam dicent. Neque vero nos hec ideo nunc dicimus, ut quidquid in Ptolomei pictura reperiatur, quod corrigi vel emendari, aut in ordinem redigi oportuerit, cum omnia ita scienter ac prudenter vir ille pinxerit, ut nihil quod ad rationem situs terrarum in eius tabulis deese videatur : sed ut illos sue argueremus ignorantie, qui et cum nulla talium rerum scientiam aut cognitionem tencant, tameninvidia et livore quodam moti, si quid viderint ab altero editum, quod ingeniis eorum impar sit, statim ad eius vituperationem sese convertunt. At si qui erunt, qui omnino geometrie sive cosmographie expertes sint, quique ipsum Ptolomeum sepius legerint, ac picturam deinde nostram, placata mente contemplaverint, hi certe nos laude dignos, non reprehensione, ut illi, putabunt. Prospicient enim nos opus ita difficile atque arduum suscepisse et ita egregie ad exitum produxisse, ut illud mirari cogantur pressertim, cum nulla in re nos a Ptolomei intentione, licet a pictura paululum, deviasse comperient.... Ptolomeus, duplicem pingendi orbis terrarum rationem esse tradit (per rectas et curvas).... In pictura, neque distantias secerni, neque magnitudinem insularum distinguere... etc. (Nicolai Donis, eptla dedicatoria).

(267) Le code de Bruxelles de la traduction d'Angelo écrit en 1481, achevé 1485, est accompagné des cartes nouvelles copiées sur celles de Donis. — Gli archietipi vetusti (di Tolomeo), con miglioramenti a Nicolo Donis tedesco, il quale nel 1468, ne fece un presente in egual numero di 27, al duca Borso d'Este, di che sivegga il Bandini bibl. laur. ove l'autografo si conserva (Zurla, sulle antiche mappe idro-geografiche, nota ad. cap. 12). — Ses cartes publiées sont attachées aussi à un manuscrit à Norimberg (Raidel).

mand. Elles propagèrent la connaissance de l'ouvrage de Ptolémée, surtout en Italie, et familiarisèrent avec les formes et les proportions que les cartes de ce géographe donnaient à l'habitable et aux pays.

183. Nicolas Donis parvint enfin à éditer sa version et son atlas, coupé en bois et imprimé en 1482 à Ulm. Il avait le but de donner le type parfait de la figure des pays et de la terre connue aux cosmographes et aux dessinateurs de cartes. Mais dans cette édition, il nous apprend qu'il s'occupait lui-même de dresser ou copier et de corriger les cartes modernes de son temps. Il ne fait aucune observation sur la diversité des bases de la composition et de la structure des cartes contemporaines, toutes différentes de celles de Ptolémée; il nous avertit seulement que le monde étant susceptible de fréquentes mutations, quantité de lieux nommés par Ptolémée disparurent, pour la plupart par vétusté : or, par l'amour de la science et des lecteurs, sa sollicitude lui suggéra l'idée de donner les cartes nouvelles de l'Espagne et de l'Italie, c'est-à-dire portant les dénominations nouvelles, contemporaines (268)

Outre ces deux cartes nouvelles (voyez n° 104, 124 de notre atlas), nous voyons, dans son édition de Ptolémée, les deux autres : savoir de la France et de la Palestine. Il ne dit rien dans sa préface sur leur compte. La Palestine est certainement une copie des cartes antérieures, car elle est toute conforme à celle du XIVe siècle de Marino Sanuto. Quant à la France, elle est d'une composition affectée de la disproportion ptoléméenne, le plus sensiblement et trop évidemment dans sa partie méridionale (voyez n° 103 de notre atlas). Donis ne dit point s'il était l'auteur de cette défiguration, comme il s'en vante au sujet de sa carte de l'Italie : cependant nous n'avons pas de motif d'en accuser un autre que lui.

De ces deux cartes, dont il fait mention dans son épitre dédicatoire, celle d'Espagne (n° 124 de l'atlas), sans aucun doute, n'est pas de lui, elle est une simple copie de la carte continentale, chorographique, de la fabrique espagnole. Nous l'attribuons directement à l'école espagnole parce qu'elle offre une composition qui ne se rattache pas aux autres cartes chorographiques que les géographes allemands surent réunir par la juxta-position; parce que la configuration de l'Espagne qu'elle présente, est toute mauresque, si nous pouvons nous servir de cette expression, c'est-à-dire qu'elle offre une grande analogie, une conformité avec la configuration de l'Espagne des cartes arabes. Il n'y a rien de Ptolémée. On peut dire que l'intérieur chorographique arabe est encadré dans le portulan peint des marins, amplifié et rectifié sur plusieurs points de la péninsule (269).

(268) Reliquum vero illius tanti viri (Ptolemaei), ut prius erant intacta relinquimus, nisi quantum studii amor et legentium sollicitudo suggessit, ut ob mutationes temporum qui frequenter in orbe contingunt, duas nobilissimas regiones : Hispaniam videlicet et Ytaliam quorum loca ab auctoris vetustate pro maxima eorum parte, a notitia nostra deciderunt.... certa ratione iungendo nostratim poneremus. (Nic. Donis, eptla dedic.).

(269) Nous reviendrons encore sur cette composition. Cette analogie et conformité avec la configuration m'a frappée d'autant plus, que j'avais terminé mes investigations dans la géographie arabe et achevé le dessin de leur cartes avant de commencer l'examen de la géographie de la restauration des lettres, examen qui a mis sous mes yeux cette carte espagnole de la péninsule.

Nicolas Donis, en mentionnant dans son épitre dédicatoire les cartes modernes, ne s'arroge que la composition de l'Italie seule, qui lui appartient en entier (n° 104 de l'atlas). Il y conserva la configuration ptoléméenne, supprimant les noms anciens des peuples; il y inséra nommément les villes, bourgs, lacs, pointes marines, ports, montagnes, fleuves; traça entre leurs détours les plaines, les parties montagneuses et les îles adjacentes; ne dérangeant rien dans la dimension certaine, ni dans la configuration indubitable de Ptolémée (270).

Ces quatre cartes n'ont aucune graduation, aucun indice de longitude géographique, elles n'ont qu'une échelle de milles et l'indication des climats (271).

Il y a une cinquième carte nouvelle de laquelle Nicolas Donis nous entretient dans sa dédicace. Carte des régions de l'océan sarmatique, situées sous le cercle arctique, savoir : Datia, Scania, Norbegia, Gottia, Suetia, Gronelandia, les pays adhérents et les îles adjacentes. Ptolémée lui-même, ni le diligent Strabon, ni qui que ce soit des cosmographes anciens n'ont donné de description de ces régions; nous la présentons, dit Nicolas Donis, avec raison à nos lecteurs (272). Cette carte nouvelle de régions, qui n'entraient pas pour la plupart dans le cadre de l'habitable de Ptolémée, étant un supplément à son atlas, la 28me carte intégrante de l'atlas est graduée par des longitudes et latitudes et accompagnée de tous les détails des climats (voyez n° 97 de l'atlas).

Les cinq nouvelles cartes chorographiques que Nicolas Donis attacha en 1482 et 1486 à ses éditions de Ptolémée, sont donc de plusieurs différentes espèces. La Palestine remonte avec son origine au XIVe siècle. Les régions arctiques, comme partie intégrante de l'atlas ptoléméen, furent dressées avant 1471. L'Espagne est de la composition espagnole antérieure à cette année. L'Italie est inventée par Donis lui-même vers cette même année 1471. La France est défigurée (certainement par le même Donis) vers 1480. A l'exception de la Palestine, toutes les autres se trouvent copiées et enclavées dans le code de Ptolémée de la bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles, du manuscrit de l'année 1481, 1485 (273).

La savante Italie, étincellante de lumières et des beaux-esprits du siècle, accepta le masque que le docte Allemand lui adressa comme hommage. Admirant le génie tudesque, s'écriant : *rari ingenii Tudeschi,*

(270) Hanc regionem (Italiam), obmissis nationum nominibus, que hunc a Ptolomeo recitata sunt, ad nostra tempora, civitates, oppida, lacus, marinas, portus et montes, nomina etiam fluuium et eorum ortus, loca quoque montuosa et campestria, una cum insulis sibi adiacentibus, ut intueri fas est, diffusius describere censui : nichil inhiis, que ab auctori libri huius (Ptolemaei) dimensione certa, ac ratione verissima observata sunt, transgrediendo (Nic. Donis, eptla didic.).

(271) Longitudinib. et latitut. privata, tantum climata signantur (Nic. Don.).

(272) Hispaniam et Ytaliam.... ipsas etiam regiones, que in occeano sarmatico se ingerunt et sub paralello per circulum arcticum ductum occurrunt : Datiam utpote, Scaniam, Norbegiam, Gottiam, Suetiam, Gronelandiam et regiones sibi adherentes, cum insulis adiacentibus, de quibus profecto Ptolomeus ipse, aut Strabo diligens, nec aliquis cosmographus descriptionis monimenta relinquit, certa ratione, nostratim poneremus (Nic. Donis, eptla dedic.).

(273) La Palestine, l'Espagne et l'Italie sont reproduites par Essler et Ubelin dans leur Ptolémée de 1513 et 1520 ; Villanovanus en 1535, reprenant dans son édition de Ptolémée toutes les cartes d'Ubelin, méprisa celle d'Italie de Donis et ne l'a pas reproduit. — A l'exception de la Palestine qui serait la répétition de la carte de Sanuto, nous donnons dans notre atlas la copie de quatre autres, réduites à une petite échelle et nous en rendons compte. Leur dimension est petite, mais nous pensons qu'elle suffit pour donner l'idée des cartes de cette époque et de la direction qu'elles prenaient sous l'influence de la renaissance des lettres. (Voyez nos 97, 103, 104, 124 de notre atlas.)

begl' ingegni Tudeschi, bellissimo ingenio Alemano! elle se couvrit le front et prit la livrée de Ptolémée, pour continuer avec plus de succès la culture de la géographie. La renommée de Ptolémée, répandue, grandit parmi les cosmographes; son autorité dans l'astronomie déjà solidement établie, lui gagnait une plus immense dans la géographie.

Paul Toscanelli, 1474.

184. L'Italie contribua beaucoup à consolider cette autorité fatale. Nous ne saurions dire positivement, si l'Italie, par quelque invention, avait directement coopéré à son application à la pratique, mais ce qui est certain, c'est qu'en même temps l'Italie expédiait en Portugal et en Espagne le complément à la mappemonde de Ptolémée, complément qui donnait une grande extension du vieux continent sur un autre hémisphère, rapprochait les Indes de l'Europe, laissait entrevoir la possibilité de la traverse directe du Portugal ou de l'Espagne dans l'Inde, ne donnant à l'océan atlantique que l'espace d'un tiers de la circonférence du globe sous cette parallèle.

Le florentin Paolo Toscanelli (né 1397 mort 1482) arrivé à certain âge, prit du goût aux mathématiques, et ne s'occupa pas seulement de la correction des tables solaires et lunaires, par des observations gnomoniques et d'astrolabe, comme tout ce qui pouvait faciliter l'emploi des méthodes d'astronomie nautique, longuement discutées et rarement employées jusqu'alors : mais il porta aussi ses vues sur la comparaison de la géographie ancienne avec les résultats des découvertes modernes et sur l'utilité pratique que le commerce pourrait tirer par la navigation vers l'ouest au pays des épices.

Il interrogeait tous ceux qui venaient des régions les plus éloignées, et il y en avait beaucoup en Italie (274). Nicolo di Conti était alors de retour de ses courses et rendait un compte consciencieux de ce qu'il avait vu. Toscanelli médita souvent sur la route ouest et encouragea les projets de Christophe Colomb, qui avait eu recours à ses lumières.

Le roi de Portugal chargea le chanoine Martinez de questionner le vieux Toscanelli, qui expédia de Florence sa lettre datée du 25 juin 1474, à laquelle il joignit la carte de son dessin, dont il communiqua en même temps une copie à Colomb.

Sur cette carte, semblable aux cartes marines, il dessina lui-même toute l'extrémité de l'occident, depuis l'Irlande jusqu'à la fin de la Guinée vers le sud, avec toutes les îles qui se trouvent sur la route. Il plaça vis-à-vis, droit à l'ouest, le commencement des Indes avec les îles et les lieux où l'on pourrait aborder. On y voyait de combien de milles il serait bon de s'éloigner du pôle arctique vers l'équateur, et à quelle distance on arriverait aux régions des épices. De Lisbone à la fameuse cité de Quinsaï, en prenant le chemin tout droit vers l'ouest, la carte

(274) Si comme moi, dit-il dans sa lettre au chanoine Martinez, vous aviez eu occasion de fréquenter un grand nombre de personnes qui ont été dans ces pays (des épices). — Le florentin Christoforo Landino, traducteur de Pline et commentateur de Virgile, le confirme : ego autem interfui, dit-il (georgicon, édit. Landinus, Venet, 1520, p. 48), cum Florentiae illos Paulus physicus diligenter quaeque interrogaret (Humboldt, exam. de l'hist. de la géogr. du n. m. t. I, p. 212, 214).

donnait 26 espacios dont chacun à 150 milles, tandis que de l'île Antilla à Cipango il y a 10 espacios lesquels équivalent à 225 leguas (275).

Ces espaces sont sans doute de trois degrés chacun (276) : le degré serait par conséquent évalué à 50 milles. Si Toscanelli comptait (comme Colomb) le degré du grand cercle à 56 2/3 le chemin indiqué par le degré de 50 milles serait par 28° de latitude (277). D'après cette supputation les 7 1/2 lieues du degré de cette latitude donneraient 8 1/2 lieues au degré du grand cercle, suivant Toscanelli : ce seraient des lieues doubles, de lieues de mer dont on compte 17 1/2 au degré du grand cercle.

Ces espaces comptent 78 degrés entre Lisbonne et Quinsaï et supposent, d'après Toscanelli, le rapport du continent à la mer à peu près comme 4 à 1. Les autres pensaient que l'océan atlantique occupait un tiers de la circonférence (278). Christophe Colomb, ruminant son expédition, déterra les extravagances de Marin de Tyr, qui portait les dernières limites du continent connu jusqu'à 250° de longitude et ajoutant à cette étendue les 70° que les tiercistes donnaient à partir de 180° ptoléméens pour placer Quinsaï, il donnait le rapport du continent à la mer en proportion de 8 à 1, assez hardi d'accuser d'erreur Ptolémée lui-même qui s'évertuait à rectifier à l'extravagance de Marin.

De cette manière les Italiens réglaient l'autre hémisphère et propageaient leur conception en Portugal et en Espagne; Ptolémée entrait tout entier dans la mappemonde pour donner de l'ampleur à toutes les parties connues et inconnues, et pour gonfler le continent d'un excessif embonpoint.

Martin Behaïm, 1492.

185. Dans les mêmes années en Allemagne, Jean Müller könisbergeois de Frankonie, Regiomontanus, habitant quelque temps à Nüremberg (1471-1475), ne cessa de répandre l'astrolabe et le météoroscope de son invention, d'une certaine importance pour la navigation et la géographie (200). Là, à Nüremberg, se trouva aussi Martin Behaïm, fils de Martin et d'Agnès Schopper de Schoppershof, d'une famille distinguée et patricienne, dont le nom figure dans les hautes fonctions de la ville (200). Martin Behaïm avait donc une instruction convenable et

(275) Humboldt, examen de l'hist. géogr. du nouveau monde t. I, p 211, 227, 233; t. II, p. 368.

(276) Buache (mém. de l'instit. t. VI, p. 8 et 10), observe qu'André Bianco comptait un espace à 3° 33'.— Les 10 espaces entre Antilla et Cinango sont évalués à 30 degrés sur le globe de Behaïm.

(277) Colomb plus ou moins suivit ce chemin. — Humboldt (exam. de l'hist. de la géogr. du n. m. t. I, p. 237, 252), pense que *toman do el camino derecho al poniente*, partant de Lisbone signifie rigoureusement le parallèle de Lisbone.

(278) Cette opinion figure sur le globe de Behaïm et elle se consolida pour un certain temps, à la suite des découvertes du nouveau monde. Voyez Ruysch, Sylvanus, Schoner, Bordone.

(279) Le météoroscope, ou l'instrument propre à mesurer les longitudes et les latitudes par le moyen des étoiles, qu'il crut avoir inventé d'après l'idée d'un passage de Ptolémée géogr. I, 3; ainsi qu'il le dit dans une lettre au cardinal Bessarion. Cette lettre se trouve à la suite des œuvres de Werner, imprimées in-folio à Norimb. 1514, et in-4° 1537. — En 1463, Regegiomontanus dédia à Toscanelli son traité de quadratura circuli. — Mécontent des tables du roi Alfonse, Regiomontanus publia à Nuremberg ses fameuses éphémérides astronomiques, calculées d'avance pour les années 1475 à 1506, et qui ont servi sur les côtes d'Afrique, d'Amérique et de l'Inde, dans les premiers grands voyages des découvertes de Bartolomé de Diaz, de Colomb, de Vespucci et de Gama.

(280) De nombreuses conjectures et fables avaient été inventées sur Martin Behaïm. Nous ne voulons pas y toucher. Nous rapprochons les dates certaines, confrontant les cartes et nous en tirons des conséquences. — Voyez la notice sur le chevalier Martin Behaïm par de Murr, traduit de l'alle-

plusieurs années après la mort de son père (1471-1479), il s'adonnait encore au commerce de toile en Allemagne, comme il dit lui-même dans sa lettre à son oncle Léonard, datée d'Anvers 1479, 8 juin (281). Le commerce continental de toile ne fait présumer aucune instruction nautique de la part de Martin Behaïm.

En 1481 il se rendit en Portugal. Il y trouva les esprits tout préoccupés de grandes entreprises maritimes. Alfonse V l'africain régnait encore (mort en 1481). Les conquêtes récentes d'Alcazar, de Tanger, d'Arzilla, plusieurs découvertes des îles de l'océan prises en possession et colonisées, illustraient alors le Portugal. L'infant Henri ne vivait plus (mort 1463), son frère Ferdinand était mort (en 1443), mais la marine prit des proportions croissantes; l'école ou l'académie nautique qu'ils avaient fondée à Sagrès ne cessait depuis 60 ans de produire des pilotes instruits, courageux; l'instruction nautique étant en vogue, les plus puissants seigneurs affectaient à la cour d'y être initiés. L'astrolabe y était connu et on savait à quel usage il pouvait servir; on l'avait employé dans l'expédition de 1481, commandée par Jean d'Azambique.

On dressait les cartes géographiques nautiques, et l'instruction de l'académie de Sagrès recommandait les longitudes et les latitudes géographiques aux marins. De nombreux renseignements et de nombreuses cartes encombraient le dépôt du trésor royal, gardé soigneusement, pour que les connaissances acquises ne pussent transpirer à l'avantage des autres. Jean II, succédant à son père, méditait de nouvelles explorations, c'était toujours les côtes d'Afrique et le commerce avec l'Inde oriental qu'on avait en vue, pour que l'épicerie et les marchandises de l'Inde, passant par 12 mains et par 12 gains, pussent arriver directement en Portugal.

Depuis 10 ans résidait à Lisbone un génois, Christophe Colomb, de Terra Rosa (né vers 1436). Il épousa en 1471 Philippine Moniz Perestrella, fille d'un capitaine de vaisseau, employé dans son temps (en 1430) par l'infant Henri dans différentes expéditions, ensuite gouverneur de l'île Porto santo. Par cette liaison, Colomb se trouva à portée de connaître ce que le dépôt nautique contenait de précieux, au moins il eut en sa possession les cartes nautiques et les journaux de son beau-père. Par ces courses avantureuses il se familiarisa avec l'art nautique. Il visita en 1477 Thyle (Islande) et la mer au delà jusqu'à 73°; il se rendit plusieurs fois au fortin de San Gorge de la mina, construit en 1481, sur les côtes de Guinée. Nourrissant dans sa pensée l'idée de se rendre par l'ouest jusqu'à l'Inde et regardant sa sphérille qu'il avait de maître Paul (una esferilla que embio a maestro Paulo), il conclut, qu'en se dirigeant directement à l'ouest à travers l'océan atlantique, on parviendrait à connaître les nouvelles terres, et cette Inde qu'on cherchait à atteindre en doublant l'immense Afrique. Dans sa correspondance épistolaire avec Marc Paul (Toscanelli) il exposa en 1474 ses vues et ses espérances. Marc Paul pensait que les premières terres qu'on irait découvrir, seraient le Kathaï ou la Chine, et l'empire du grand

mand par H. J. Jansen (à la fin du premier voyage autour du monde par Pigafetta, Paris l'an IX); der Erdglobus der Martin Behaïm und der des Johan Schoner, Abhandlung von F. W. Ghillany, Nuremb. 1842, in 4°.

(281) Pour son commerce, il était en 1457 à Venise, de 1477 à 1479 à Malines, Anvers et Vienne.

cham (Herrera, de las Indias occidentales decas I, livre I, c. 2). Colomb comprenait cette possibilité, mais conformément aux idées des anciens, il admettait aussi la nécessité de l'existence d'un continent antipode sur l'autre hémisphère, comme contre poids. Il exposa en 1482 son projet au sénat de Gênes sa patrie, qui ne l'écouta point (Herrera, ibid. cap. 7). Il s'adressa ensuite, en 1483, au roi de Portugal Jean II. Une commission examina ses raisons. Diego de Ortiz, évêque de Ceuta, et les cosmographes Rodrigues et Joseph, désapprouvèrent ces rêveries de Colomb qui n'étaient fondées à leur avis, que sur l'ignorance de terres inconnues aux Portugais dans la partie occidentale du globe, ou sur l'extravagant projet de partir à Cipangou (Herrera, ibid. decas I, livre III, cap. I, etc.; Vasconcellos, vida del re don Juan el secondo, en Madrid 1639, lib. IV). Dans toute cette affaire, ni l'île Antilia ou Brandan, ni quèlque autre conte fabuleux ou renseignement obscur, mais les idées antiques réveillées par la renaissance des lettres, et la mappemonde de Ptolémée complémentée par les narrations de Marco Polo, de Conti et d'autres étaient les seules qui enflammaient l'ardeur de l'intrépide génois.

Frustré dans ses calculs sur ce point, Colomb envoya son frère Barthélemy Colomb en Angleterre, qui, en 1488, le 13 février, présenta au roi Henri VII une carte du globe terrestre qu'il avait dessinée lui-même, étant devenu bon géographe et connaissant la navigation (carte citée par l'éditeur anglais des voyages de Hakluyt). En attendant Christophe Colomb, depuis 1484, passait les années d'impatience en Espagne, où ses vues furent prises en considération.

186. Le Portugal se montrait très-hospitalier pour les étrangers, recherchait même les hommes instruits de différentes nations. Italiens, Flamands, Allemands entraient dans le service et participaient honorablement aux expéditions lointaines, aux études nautiques ou géographiques (282). Martin Behaïm arrivé à Lisbonne en 1481, se fit bientôt distinguer par ses connaissances mathématiques et fut particulièrement connu par Rodrigues et Joseph, aussi bien que par Moïse. L'an 1484, dit Martin Behaïm lui-même (dans une épigraphe de son globe), don Joao roi de Portugal, fit équiper deux vaisseaux qu'on appelle caravelles (commandées par *Diego Cam* et *Juan Alfons Daveiro*), munis d'hommes avec des vivres et des armes pour trois ans (283). Il fut ordonné à l'équipage de naviguer en passant les colonnes plantées par Hercule en Afrique, toujours vers le midi et vers le lieu où se lève le soleil, aussi loin qu'il leur serait possible. Étant ainsi équipés, continue Behaïm, nous sortîmes du port de la ville de Lisbone et fîmes voile vers l'île de

(282) Voici quelques étrangers plus renommés au service de Portugal : le norvégien Balarte; le génois Antoine Nolle en 1450; le vénitien Aloysio de Cada Mosto en 1456 ; le flamand Jerge d'Utra (Job de Heurter); le français Jean Baptiste; les allemands nurembergeois Martin Behaïm en 1485; et Wolf Holzschuher en 1503; le florintin Amerigo Vespucio; le vicenzin Marc Antonio Pigafetta en 1520.

(283) Behaïm n'a pas nommé Diego Cam dans l'épigraphe de son globe, mais Hartman Schedel, dans un liber chronicarum, imprimé à Nuremberg, 1493, pendant que le cosmographe se trouvait encore dans la même ville, réunit les deux noms : praefecit galeis bene instructis Johannes II, Portugaliae rex, anno 1483, patronos duos : Jacobum Canum portugalensem, et Martinum Bohemum, hominem germanum, de bona Bohemorum familia natum, qui superato circulo equinoxiali in alterum orbem excepti sunt.

Madère, et après avoir doublé les îles Fortunées et les îles sauvages de Canaries, nous trouvâmes des rois maures. Nous arrivâmes dans le pays de Gambie. Il est éloigné de 800 milles d'allemagne du Portugal. Après quoi, nous passâmes dans le pays du roi de Fourfour qui en est à 1200 milles. Plus loin encore est un pays où nous trouvâmès l'écorce de cannelle. Nous étions alors éloignés du Portugal de 2300 milles : nous revînmes chez nous, et le 19me mois, nous nous retrouvâmes de retour chez notre roi. — De l'autre côté de la pointe, proche de rio Tucumero (Targonero) et de porto Bartholo Viego, il place sur son globe le pavillon portugais accompagné de l'épigraphe : jusqu'à ce lieu-ci sont venus les vaisseaux portugais qui y ont élevé leur colonne et au bout de 19 mois ils sont arrivés de retour dans le pays.

Le roi Jean, pour avancer les connaissances des pays éloignés, prépara cette expédition et afin de préserver de danger la navigation dans les mers inconnues, recommanda à ses médecins cosmographes Rodrigues et Joseph de se concerter avec Martin Behaïm et d'inventer quelque chose, qui dirigerait les navires avec plus de certitude, surtout lorsqu'ils perdaient de vue les astres connus. Ces trois hommes versés dans les mathématiques, après de laborieuses études et après une longue délibération sur l'astrolabe dont se servaient les astronomes, appliquèrent son usage à la navigation (284).

De retour de cette expédition, Martin Behaïm épousa en 1486 Jeanne de Macedo, fille du flamand Job de Huerter de Moer Kirchen, gouverneur et possesseur des îles Fayal et Pico, colonisées (depuis 1466) par les Flamands. En même temps *Barthélemy Diaz*, conjointement avec son frère Pierre et l'infant don Joao, atteignit le cap le plus méridional de l'Afrique et le doubla en y plantant, le 18 janvier 1486, les colonnes du roi de Portugal et donnant à ce cap le nom de Turmentes; le roi Jean II changea cette dénomination en cap de Bonne-Espérance.

Jean II ne se bornait point aux investigations maritimes. Au mois de mai 1487, il fit partir à l'orient *Pierre de Cavillam* et *Alfonse de Payva*, qui se rendirent à Alexandrie, d'où le premier alla visiter l'Inde, par Suez et Aden, l'autre se rendit en Abyssinie où il mourut. Pour savoir diriger leur route ils prirent la copie d'une mappemonde, composée par Cassadilla. Les rapports de Cavillam n'étaient pas encore parvenus à Lisbone, lorsque des renseignements donnés par deux juifs sur Calcutta, vinrent de nouveau échauffer l'ardeur portugaise à une nouvelle expédition, afin de pénétrer dans les Indes.

Martin Behaïm, passant ses jours à Fayal ou à Lisbone, où il possédait toute la confiance de Jean II, se trouva à même de connaître tous ces renseignements, toutes les découvertes des Portugais. Il connut leurs cartes nautiques, qu'on qualifiait de hydrographie, leurs mappemondes copiées sans cesse pour l'usage des marins, de la cour, du conseil, des

(284) Ut minor cum errandi periculo ignotum mare navigari posset, Roderico et Josepho medicis suis, nec non Martino Bohemo, ea aetate peritissimis mathematicis, iniunxit Joannes II, ut adhibito inter se consilio, excogitarent aliquid, quo nautae cursum navium, licet in nostro nouoque pelago, tutius dirigerent, ut vel abstracti a notis sideribus, cognitisque littoribus, quam coeli ac pelagi partem tenerent, aliquo modo cognoscerent : ii post indefessum studium, longamque meditationem, astrolabium, instrumentum, quod ante astronomiae tatum inserviebat, utiliori invento ad navigandi artem, maximo navigantium commodo, transtulere : quod beneficium tota Europa Joanni debere inficiari non potest (Emmanuel Tellezius Sylvius, marchio algretensis, de rebus gestis Joannis II, Hagae comitis, 1712, p. 99).

seigneurs; cartes enrichies par le progrès des découvertes; modifiées certainement sur quelques points par des investigations et les relations apportés de différents pays.

Aucune nation, à cette époque, n'était à même de composer les cartes générales et les cartes spéciales des différents pays éloignés que les Portugais. Qui eut été en état de donner quelque idée de l'Afrique si ce n'est les seuls Portugais? qui était le plus disposé à se former de nouvelles conceptions sur l'Inde et à les élargir, si ce n'est encore les Portugais? Les géographes catalans, italiens, tout riches qu'ils étaient de leurs précédentes élaborations, puisaient dans cette nouvelle source, qui jaillissait loin du cercle de la connaissance antérieure.

Les récits de Marco Polo fournissaient toujours de plus abondants matériaux pour l'orient, aux catalans, aux italiens, aux portugais, mais dans chaque siècle ils étaient autrement compris, autrement figurés. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les cartes, catalane de 1377, sur celle de fra Mauro de 1456, enfin sur toutes celles qu'engendrèrent les efforts que l'on fit pour complémenter les connaissances de Ptolémée.

187. Martin Behaïm, riche de connaissances portugaises, se rendit en 1490 à Nüremberg, pour y revoir sa famille. On conçoit qu'il avait bien des choses à raconter aux bourgeois de sa patrie, et pouvait leur étaler des curiosités inconnues. Le magistrat, désirant conserver ses connaissances, l'engagea à construire un globe, dont l'exécution fut achevée en 1492 par Martin Behaïm et *George Holtzschuer*. Laissons expliquer l'ouvrage à Behaïm lui-même comme il l'inscrivit au bas du globe près du pôle antarctique.

A la demande et réquisition, dit-il, des sages et vénérables magistrats de la noble ville impériale de Nüremberg qui la gouvernent actuellement, nommés Gabriël Nutzel, P. Volkamer et Nicolas Groland, ce globe a été inventé et exécuté, d'après les découvertes et les indications du chevalier Martin Behaïm, très-versé dans l'art de la cosmographie et qui a navigué autour d'un tiers de la terre. Le tout pris avec beaucoup de soin dans les livres de Ptolémée, de Pline, de Strabon, et de Marco Polo et le tout rassemblé, tant terres que mers, suivant leur forme et leur situation, ainsi que cela a été ordonné par les susdits magistrats à George Holzschuer, qui a concouru à l'exécution de ce globe en 1492; lequel globe a été laissé par le susdit seigneur Martin Behaïm à la ville de Nuremberg, comme un souvenir et un hommage de sa part, avant qu'il ne retournât chez sa femme qui était dans une île éloignée de 700 milles, où il a établi sa demeure et où il se propose de terminer ses jours.

Sur la partie inférieure du globe, au-dessous de la ligne équinoxiale, il ajoute : il faut savoir que cette figure du globe représente toute la grandeur de la terre, tant en longitude qu'en latitude mesurée géométriquement d'après ce que Ptolémée dit dans son livre intitulé: cosmologia Ptolemæi, savoir : une partie, et ensuite le reste d'après le chevalier Marco Polo, qui de Venise a voyagé dans l'orient, l'an 1250, ainsi que d'après ce que le respectable docteur et chevalier Jean de Mandaville a dit, en 1322, dans un livre sur les pays inconnus à Ptolémée dans l'orient, avec toutes les îles qui y appartiennent, d'où nous viennent

les épiceries et les pierres précieuses. Mais l'illustre don Joao,, roi de Portugal, a fait visiter en 1485, par ses vaisseaux tout le reste de la partie du globe, vers le midi, que Ptolémée n'a pas connue : découverte à laquelle moi, qui ai fait ce globe, me suis trouvé. Vers le couchant est la mer appelée océan, où l'on a également navigué plus loin que ne l'indique Ptolémée et au delà des colonnes d'Hercule, jusqu'aux îles d'Açores, Fayal et Pico qui sont habitées par le noble et pieux chevalier Jobst de Huerter de Morkirchen, mon cher beau-père, qui y demeure avec les colons qu'il y a conduits de Flandres et qui les possède et les gouverne. Vers la région ténébreuse du nord, on trouve au delà des bornes indiquées par Ptolémée, l'Islande, la Norvège et la Russie, pays qui nous sont aujourd'hui connus, et vers lesquels on envoie tous les ans des vaisseaux : quoique le monde soit assez simple pour croire qu'on ne puisse pas aller ou naviguer partout de la même manière dont le globe est construit.

188. Conformément à cette exposition, le globe représente, à quelques légères modifications près, l'habitable disproportionnée de Ptolémée, couverte de noms modernes et encadrée de quatre côtés dans des compléments de connaissances modernes ignorées par Ptolémée. Au nord les parages baltiques fréquentés chaque année par des vaisseaux; au sud l'Afrique visitée par les Portugais; à l'ouest, les îles prises en possession par les Portugais; à l'est le Kataï, les îles indiennes et Zipangu suivant la relation de Marco Polo. Coyl, Loach, Moabar, Murfuli, connus par ce voyageur dans la péninsule indienne avec toutes les îles sont renvoyés au delà de l'échelle ptoléméenne et commencent à former un nouveau monde d'un autre hémisphère. Les compléments de l'est et de l'ouest sont séparés par un vide océanique, et avançant de deux côtés sur un autre hémisphère du globe, sont rapprochés à tel point qu'ils dévoilèrent, en 1470, à l'imagination ardente de Christophe Colomb, la traversée possible de l'océan. Dès l'année 1417 les Portugais furent appelés à retrouver les îles de l'océan occidental, dont on savait l'existence; leurs reconnaissances furent terminées vers 1450, depuis commença leur colonisation en 1466 et 1472, tant des îles Catherides ou Açores que des îles du Cap vert ou Fortunées ou Canaries. En même temps les Portugais traçaient sur leurs hydrographies et leurs mappemondes, le complément de l'est et assignaient l'emplacement de Zipangu sur le globe, et le degré de sa longitude géographieque. Ces connaissances furent divulguées en 1492, par Martin Behaïm aux allemands (285).

Dans la même année 1492, le 3 août, Colomb mit à la voile de Palos et découvrit l'île Lucaye appelée Guanahani, à laquelle il donna le nom de san Salvador. Le 3 mai de l'année suivante 1493, il rentra à Restelo (aujourd'hui Belem) sur le Tage; mais il en sortit bientôt, après avoir eu l'audience chez Jean II, qui le reçut gracieusement et le laissa ensuite partir sans obstacle pour l'Espagne.

(285) Voyez dans notre atlas l'hémisphère du globe de Behaïm de 1492; le complément de Ptolémée tracé sur la carte hydrographique portugaise de 1500; ce complément publié par Silvanus en 1511; et la susdite hydrographie publiée en 1512; enfin l'hémisphère de Schoener de l'année 1520.

Martin Behaïm ayant mis la dernière main à son globe terrestre, retourna en Portugal et apprit la première heureuse issue de l'expédition de Colomb. Honoré de la confiance de Jean II, il fut envoyé en 1494 en Flandres auprès de son fils naturel George. Behaïm eut le malheur d'être pris sur mer et fut conduit en Angleterre. Remis en mer il tomba de nouveau entre les mains d'un corsaire qui le mena en France. Après avoir payé sa rançon, il se hâta de retourner par Bruges et Anvers en Portugal, où le roi Jean II était mort le 25 octobre de l'année de son départ 1494. Depuis on n'entendit plus parler de Behaïm. Certainement il s'était retiré chez son beau-père et passa le reste de ses jours dans l'île de Fayal, d'où il se rendit en 1506 à Lisbone, où il mourut le 29 juillet de la même année ou de l'année suivante. Pendant les quatorze ans de sa vie qui s'écoulèrent depuis la confection de son globe, il apprit dans son âge avancé, chaque année de nouvelles découvertes, tant dans les nouvelles Indes occidentales que dans les Indes orientales, découvertes qui manquaient à son globe, et qui figuraient dans ses cartes postérieures : car dans sa retraite il les dessinait et elles furent déposées dans la trésorerie royale. Sur les cartes de son dessin on voyait les découvertes réelles et les terres, directions, détroits présumés à découvrir (286).

Sa renommée en Allemagne était grande déjà de son vivant. Elle grandit après sa mort. Bien méritée par ses connaissances, mais gagnée spécialement durant son séjour à Nuremberg en 1492, par son globe et par la mappemonde qu'il y laissa (287).

189. Le globe terrestre de Behaïm, couvert d'un vélin noirci, tient un pied et huit pouces de Paris de diamètre. Les pavillons portant les armoiries des puissances respectives, sont peintes, ainsi que les demeures et les figures des habitants de chaque pays qui sont dessinés avec beaucoup de soin. Les noms des lieux sont écrits à l'encre rouge et jaune (ou blanc jauni). Le premier méridien passe par Madère. Ni les méridiens, ni les parallèles ne sont tirés. On y voit seulement l'équateur, les deux tropiques et les deux cercles polaires arctique et antarctique (voyez n° 109 de notre atlas). Le méridien mobile de fer et

(286) Le capitaine général (Magellan) savait qu'il fallait passer par un détroit fort caché mais qu'il avait vu représenté sur une carte faite par Martin de Bohème (Behaïm), très-excellent cosmographe, que le roi de Portugal gardait dans sa trésorerie (Pigafetta, voyage, livre I, p. 40). Cette carte désignait un détroit au sud de l'Amérique, qui a dû être dessiné après le voyage fait en 1501, à la suite duquel Amerigo avait eu l'idée de le rechercher. Ce détroit supposé est dessiné sur le globe de Schoener avant sa découverte réelle.

(287) Dans le dépôt des archives de la famille de Behaïm il y a un dessin assez exact et assez proprement fait de son globe sur deux feuilles de vélin (Murr, p. 299 de la trad. franc.). En Portugal, nonobstant toutes les considérations qui l'entouraient, associé à une multitude d'illustrations nautiques et cosmographiques, c'est à peine s'il se trouve nommé par un seul écrivain portugais, Manuel Tellez de Sylva. En Allemagne, au contraire, son nom se trouvait dans toutes les bouches, préoccupait d'innombrables plumes et l'écho de sa gloire pénétra dans l'Italie et dans l'Espagne. Il s'était écoulé peu d'années depuis sa mort que déjà on débitait quantité de fables sur son compte et d'inventions absurdes, remplies d'anachronismes. On lui attribua toutes les cartes qu'on ne voyait plus; Colomb, Magellan ne pouvaient rester debout sans la concurrence de Behaïm qui avait des connaissances préalables à leurs découvertes, qui les devança lui-même avec les découvertes qu'ils ont faites. On n'a pas réfléchi qu'en débitant de semblables contes, on fesait tort à sa mémoire; qu'en lui attribuant tant de connaissances on fesait de lui un imbécile qui ne savait pas les mettre à l'évidence et à la portée de tout le monde par son globe. Le globe donnait à chaque instant une criante dénégation à tout ce qu'on imaginait, cependant on se déchaîna dans les inventions avec tant d'assurance, qu'il fallut enfin combattre l'erreur. Voyez Murr. — Voyez plus bas la note 337.

l'horizon de laiton ne furent attachés au globe qu'en 1510 le 5 novembre suivant, date qu'ils portent. Ce méridien mobile, et l'équateur du globe, portent les divisions en degrés. Si l'on prend pour premier méridien celui qui touche Grancanaria et Madère, on aura, en comptant la longitude vers l'est, le continent étendu à 260° de longitude, et la grande île Zipangut avancée jusqu'à 280°. Entre Zipangut et Madère sont les eaux innaviguées et les îles Azores, Fortunées, de capo Verde et quelques autres (288).

Behaïm, comme nous l'avons vu, dit lui-même avoir puisé dans le livre de Ptolémée; qu'il a représenté toute la grandeur de la terre, tant en longitude qu'en latitude d'après ce qu'a dit Ptolémée dans son cosmologia. Aussi nous avons observé que Ptolémée y est encadré presque inaltéré dans les nouvelles additions latérales. L'Europe, l'Afrique et la mer méditerranée renoncent sur son globe aux formes qui leur ont été données par les cosmographes du moyen âge; elles prennent les disproportions et les difformités ptoléméennes; elles sont avec toute l'Asie ancienne affublées dans la livrée de Ptolémée, garnie de tous côtés de nouvelles bordures, de nouvelles franges. Ce travestissement s'était décélé à nos investigations, vingt ans antérieurement (1492-1470) dans la transfiguration de l'Italie par Donis. Maintenant nous voyons tous les points de la géographie du moyen âge plier sous le joug que la renaissance des lettres lui impose. Il est bon d'observer que Behaïm, avec beaucoup de ses contemporains, ayant recours à la sagesse de Ptolémée, ne renonçait pas aux idées de l'habitable ronde, dont Jérusalem était le nombril. L'étendue excessive de la méditerranée secondait admirable-

(288) Doppelmayr, historische Nachricht von den Nurnberg. Mathematicis und Künstler, Nurnb. 1730, a fait représenter ce globe entier, fort en petit, quoique en général d'une manière assez fidèle, dit Murr. Ce dernier en a donné l'hémisphère occidental au méridien de Madera, retranchant la partie orientale de l'Inde en y faisant disparaître par une sécante, 50 degrés de la ligne équinoxiale. Ghillany a donné aussi un hémisphère dessiné par Heideloff, qui contient la partie donnée par Murr et l'Afrique jusqu'au cap de Bonaspei. Nous avons donc devant nous trois copies de l'hémisphère océanique, toutes les trois discordantes : chacune a ses torts manifestes. — Dans la publication de Ghillany, Wolf, dessinant l'hémisphère de Schoner a mieux réussi que Heideloff, parce qu'il était dirigé par le canevas des méridiens et des parallèles, tracés sur le globe. Le globe de Behaïm étant privé du canevas de ces lignes, Heideloff n'a pas su se l'imaginer sous la direction des échelles équatoriales et du méridien mobile. Les tropiques au moins, demandaient son attention, cependant le tropique passe au nord de Sicile par l'Italie, la Grèce etc. Je pense aussi, que la graduation de l'équinoxiale est viciée par Heideloff parce qu'elle ne répond pas à la graduation de deux autres copies, qui sont d'accord. — Il nous a paru juste et nécessaire de se conformer avec l'hémisphère océanique à la copie de Murr, de l'ajuster au dessin assez fidèle de Doppelmayr. Tout a été assez conciliable à l'exception d'un point très-important, sur lequel Murr commit une méprise fâcheuse. Il a placé Madère et les Canaries au sud du tropique. Une erreur semblable ne convient pas au constructeur du globe; les deux autres copies donnent un démenti à l'incurie de Murr : Heideloff place les Canaries sous le tropique, Madère au nord; Doppelmayr les place toute au nord comme il convient. Mais ce dernier a eu tort d'étendre l'emplacement des Azores, et de les rapprocher trop aux îles septentrionales de Zipangri. L'exécution de Doppelmayr, assez fidèle, est malheureusement affectée de négligence qui n'a pu disparaître par la diminution de l'échelle. Nous l'avons réduit dans notre copie en proportion de 200 à 127. — Le fait est que jusqu'aujourd'hui il n'en existe ni figure ni description propre à faire connaître le globe behaïmien comme le demande l'histoire de la géographie. Les descriptions publiées ne rapportent que des notices fractionnées s'occupant spécialement, quoique d'une manière toujours incomplète, de l'Afrique et de l'océan de l'autre hémisphère. Cependant il serait très-utile de bien connaître et analyser l'intérieur de l'Asie, et très-important d'avoir une bonne et complète copie de la mer méditerranée, de la Germanie, etc. — Annotons pour la copie de notre atlas que, au lieu de *burburum* Ghillany lit : *burburam* roi de genea : ensuite se trouve roi organ, jusqu'où vont chaque année les caravanes des maures de tunis; au lieu de *burbaru*, Ghillany lit : *barbarin* roi gambia galof; suit le roi mormelli chez lequel naît l'or que le roi de portugal fait venir; et le pays du roi furfur, produit le poivre qui fut trouvé en 1485 par le roi de portugal, Y a-t-il caput bone Spei? Ghillany ne le dit pas; il termine la nomenclature africaine par l'observation, que, an dem von Johan II sogenannten Vorgebirge der guten Hoffnung steht : hie wurden die Saulen des konigs von Portugal a. domini, 1458, den 18 Januar.

ment cette idée. Les connaissances nouvelles de parages atlantiques éloignaient Gibraltar du premier méridien à plus de 20 degrés, auxquels l'étendue de la méditerranée, ou 62 degrés ajoutés, placaient Jérusalem à 90 degrés de longitude, moitié de l'hémisphère (289). Ptolémée confirma le nombril et finalement il s'est installé dans tout le domaine de la mappemonde.

La carte d'Allemagne et de ses alentours, qu'en 1493 l'imprimeur de Nuremberg, *Antoin Koburger* fit élaborer, *adhibitis viris mathematicis, pingendique carte peritissimis, Michaele Wolgemut et Wilhelmo Pleydenwurff*, et qu'il fit graver sur bois pour la chronique de Hartman Schedel (fol. 299, 300), est une carte de Ptolémée couverte de noms modernes peu nombreux. Wolgemut et Pleydenwurf sont peintres, graveurs, dessinateurs : les mathématiciens auteurs ne sont pas nommés. Dans l'intérieur de la composition ils ont modifié les cours de plusieurs fleuves, en y introduisant les données des cartes continentales des cosmographes antérieurs. Il semble que la carte est développée sur la projection conique (voyez n° 110 de notre atlas) (290).

Hydrographie portugaise, 1500-1504.

190. La confrontation du globe et de la mappemonde de Behaïm avec les cartes contemporaines et antérieures, pourrait nous dévoiler tout ce qu'il apporta de Portugal et nous faire connaître jusqu'à quel point et dans quelles années Ptolémée s'empara des consciences géographiques des Portugais. Malheureusement rien n'est plus obscur que la cartographie portugaise, qui ne nous est connue que par des copies ou imitations postérieures répandues en Italie et en Allemagne. Les cartes de cette reproduction qui nous sont connues, ont été dressées huit à dix ans après la confection du globe. Ptolémée y règne. Cependant nous ne pouvons accuser Behaïm de l'avoir installé dans l'école portugaise. Ptolémée y exerça son autorité sans doute vers 1470, lorsque Colomb et Toscanelli exposaient leurs projets. En attendant, n'ayant pas des cartes portugaises plus anciennes, nous allons examiner celles qui sont quelque peu postérieures à la fabrication du globe.

Dans le courant de ces années, de nouvelles découvertes se succédant rapidement depuis le premier voyage de *Colomb*, ouvrirent de grandes mers et terres aux courses des navigateurs. En 1497, *Vasco de Gama*,

(289) D'Ailly en 1410, divisant la carte nautique en climats, eut soin de placer Jérusalem dans le centre du vieux monde. Mauro en 1459 explique les conditions de ce centre. Le globe de Behaïm l'observe en 1492. *Abraham Peritsol* en 1525 discute cette question d'après Ptolémée. Pour prouver que la Palestine est le nombril de la terre טבור הארץ il a recours aux latitudes et longitudes. Il compte les degrés 34 ou 33 de latitude de l'habitable donnée par Ptolémée; et 45 parties (90°) de la longitude, qui font moitié de 90 parties (180°) données par le même à la longitude de l'habitable (Peritsol, itinerarium mundi, edit. Thom. Hyde, Oxonii, 1691; caput 4). — Colombe nourrissait aussi dans son esprit l'idée d'un centre; c'était la coupole des arabes, et lorsqu'il remarqua dans sa navigation sur l'autre hémisphère, l'élévation de la terre vers l'équateur, il a présumé se rapprocher au paradis placé à l'autre hémisphère en guise de contre coupole.

(290) La carte de la chronique de Schedel, qui a l'honneur de porter le nom de Koburger, ne fait pas grand honneur à ses auteurs et à ses exécuteurs. Grossière au dernier point, désagréable à la vue, elle n'offre que des épigraphes peu nombreuses. Notre toute petite diminution, réduite en proportion de 200 à 27 de l'échelle porte toutes ces épigraphes : on peut les compter.—Wohlgemuth, célèbre en ce qu'il fit avancer la gravure en bois, fut instructeur de Dürrer (Doppelmayr, p. 181).

passant le cap de Bonne Espérance, toucha Mozambique, Mombaza, Melinde sur les côtes orientales de l'Afrique et parvint, le 18 mai 1498, à Calicut. L'expédition de *Pedro Alvarez Cabral* (9 mars 1500 — juillet 1501) suivit bientôt ses traces (291). Les flottes portugaises allaient chaque année avancer les connaissances de la péninsule et se proposaient d'avancer un jour dans l'immense archipel qui n'était tracé encore que d'après les ouï-dire. Par la reconnaissance de Quiloa sur les côtes de Zanguebar, en 1500, on apprit l'existence de l'île Madagaskar, où le roi puissant de Quiloa possédait plusieurs ports de l'île dont le nom était vaguement connu. Visitée bientôt par Lorenzo Almeida, elle reçut le nom de S. Laurent pour un certain temps : ce n'est qu'en 1506 que Tristan d'Acunha examina ses caps, ses ports et tout son rivage.

De l'autre côté, Colomb, reprenant son chemin, reconnaissait mieux les îles de sa découverte, et s'avançant vers le sud atteignit, le 1er août 1498, le continent du nouveau monde à l'embouchure d'Orinoco de la Terre ferme. En même temps (1497) les Vénitiens *Jean* et *Sébastien* (père et fils) *Cabot* (en 1498 Sébastien seul), visitaient sur une flotte anglaise les côtes septentrionales de ce monde.

Colomb n'était pas encore retourné de son troisième voyage quand *Alonso de Hoyeda* fut expédié et partit le 20 mai 1499 vers la Terre ferme; après une course de trois mois, il rentra le 5 septembre 1499 au port Jaquimo à Haïti et ne retourna en Espagne que mi-juin 1500, lorsque *Vincente Yanez Pinzon*, parti en décembre de l'année 1499, examinait les côtes de la Terre ferme au delà de l'équateur et retourna à la fin du mois de septembre de 1500. Le florentin *Amerigo* (Almerik)

(291) Le souvenir d'un individu du hasard se rattache aux expéditions de Gama et de Cabral : d'un juif polonais, associé à plusieurs explorateurs des plus renommés. Lorsque Vasco de Gama, à son retour en Europe, s'arrêta en décembre 1498, à la petite île Anjediva (Ankediva), le sabajo ou raja, usurpateur mauresque de Goa, traita avec Gama, par l'entremise d'un juif qui savait un peu l'italien et qu'on prit pour un espion. Le juif fut mis à la question. Vasquo de Gama suspeitando que era espiu, o mandou prender e metter a tormento : o tormento lhe fez confessar que era judeu de regno de Polonia da cidade de Posna (Goes, I, 44). Le tourment lui fit dire qu'il était de Posen de Pologne, d'où sa famille s'était rétirée en 1456, à cause de la persécution, d'abord en Palestine, ensuite à Alexandrie en Egypte. Du Caïre il partit par la mer rouge, faire ses tours dans les vastes Indes. Cette persécution, si rare en Pologne, avait eu lieu à la suite de la visite et de l'apostolat de Jean Capistran. Par son intervention en 1454, on abrogea quelques privilèges dont jouirent les juifs et on prescrivit que, pour les distinguer de la noblesse, ils porteraient de birets jaunes. Ces dispositions, avant d'être méprisées et oubliées, mécontentèrent les juifs et suscitèrent momentanément les populations contre eux. La supposition qu'il était né à Alexandrie d'Egypte (Barros, dec. I, lib. 11, t. I, p. 366-368), semblerait avoir quelque force spécieuse : mais s'il avait atteint 60 ans, au jour de la torture, il est évident qu'il a dû voir ses jours à Posen, d'où en 1456 avec sa famille, il partit dans la plus tendre jeunesse. La question lui donna soudainement envie de se ranger du parti des Portugais et d'embrasser le christianisme. Baptisé, il reçut le nom de Gaspar da Gama, en réminiscence de celui qui l'avait fait appliquer à la torture. En qualité d'interprète il est aussi appelée Gaspard da India (Goes, I, 58, p. 76; comp. Barros, dec. I, lib. V, 4, t. I, p. 410). Gama se servit de cet homme expérimenté et intelligent sur la côte orientale d'Afrique, surtout à Melinde en février 1499, et le conduisit à Lisbone. Accompagnant Cabral, avec un autre interprète arabe Gonzalo Madeira natif de Tanger, il gagna l'Inde pour la seconde fois. On le voit d'abord à l'arrivée à Calicut, et plus tard Cabral s'introduisit chez le roi de Cochim, duce judaeo qui fidem Christi induerat (Lorenzo Cretico, ap. Grynæum, p. 134). Cabral retournant de son expédition rencontra au cap Vert, les navires envoyés pour découvrir la nouvelle terre (Brasil) qu'il avait trouvée au commencement de son expédition. Amerigo Vespucci s'y trouvant s'empressa d'interroger Guasparre; homme le plus intelligent de l'équipage, d'un esprit très-attentif, sachant beaucoup de langues. Guasparre donna des renseignements sur le commerce et sur les pays plus éloignés, qu'Amerigo espérait explorer à l'aide du S. Esprit. Sur le champ il écrivit, le 4 juin 1501, de la station du cap Vert une lettre à Médicis, dans laquelle il résume et commente les relations du touriste Guasparre (lettre publiée en 1827, par Baldelli Boni, il milione di Marco Polo). Le roi Emmanuel faisait beaucoup de cas de Gaspar et aimait à se servir de lui, le nommant cavaleiro de sua casa (Damian de Goes, p. 55). — Notice extraite de l'examen de l'hist. de la géogr. du nouveau monde, d'Alexandre Humboldt, t. V, p. 40-44; 82-87. (Voyez notre portulan général).

Vespucci, attaché depuis plusieurs années à une maison de commerce en Espagne, accompagna ces deux navigateurs et dans un court espace de temps accomplit ainsi ses deux premiers voyages.

Rodrigo de Bastidas avec le pilote Juan de la Cosa (1500-1502) poussa la reconnaissance du nouveau continent dans le golfe d'Uraba jusqu'au puerto del retrete ou delos escribanos dans l'isthme de Panama, où se porta Christophe Colomb dans son quatrième et dernier voyage (11 mai 1502-7 nov. 1504). Voyage plus long que les autres, dans lequel il découvrit la côte depuis Hondouras jusqu'au puerto de Mosquitos, voyage des plus remarquables et presque inapperçu par ses contemporains. Le grand homme, après tant de vicissitudes, mourut le 20 mai 1506, honoré mais presque oublié.

Du Portugal *Gaspar Cortereal* suivit (avril 1500-8 octobre 1501) les traces de Cabot, dans l'espoir de trouver un passage aux Indes par le nord. Il reconnut les bords qui portaient le nom de terra Laboratoris, le golfe Quadrado et terra verde; avançant plus au nord il y périt. *Michel* (1502) partit à la recherche de son frère dans la baie de Hudson, et périt aussi. Les Portugais renoncèrent alors à tenter la fortune dans ces parages.

191. *Pedro Alvarez Cabral*, allant dans l'Inde, donna la nouvelle que la tempête l'avait jeté, le 24 août 1500, sur les côtes de terra crucis, non loin du porto Seguro qu'il n'a pu examiner qu'à la pointe Brazil. Une expédition fut préparée de suite vers cette partie du monde. Amerigo Vespucci, séduit par le roi de Portugal, quitta brusquement l'Espagne et accompagna l'expédition dont le commandant n'est point connu : mais à cause de son ignorance, l'équipage avait recours au savoir de Vespucci. Par l'astrolabe et le quart du cercle, Vespucci acquit une autorité bien méritée (quadrante astrolagico.... mi aquistai non piceiala gloria) (292). C'était son troisième voyage (10 mai 1501-7 sept. 1502), dans lequel on avança sur les côtes de la terre sanctæ crucis ou du Brésil jusqu'à 52° austral. Il en exécuta encore un quatrième, dont le commandant était certainement *Gonzalo Coelho* (10 mai 1503-28 juin 1504). Une tempête arrêta le succès qu'il pouvait avoir. Vespucci rêvait de trouver par l'extrémité méridionale du nouveau continent, un chemin vers l'Asie. Mais cette entreprise était destinée à un autre. Amerigo Vespucci mourut en 1512 (293).

L'empressement extraordinaire de plusieurs états et l'envie de faire des découvertes, dégénéraient en une concurrence ombrageuse. Manuel,

(292) Quant à la longitude (écrit-il le 4 juin 1501 de la station du cap Vert, où l'on rencontra Cabral retournant de son expédition à l'Inde), c'est une chose bien autrement ardue et qu'entendent peu de personnes excepté celles qui savent s'abstenir du sommeil et observer la conjonction de la lune et des planètes. C'est pour ces déterminations de longitude que j'ai sacrifié souvent le sommeil et raccourci ma vie de dix ans, sacrifice que je ne regrette pas dans l'espoir d'obtenir un renom pour des siècles, si je reviens sain et sauf de ce voyage.

(293) Ce n'est que depuis peu, que l'historiographe don Juan baptista Munoz fouilla les archives qui pouvaient fournir les documents et les matériaux à l'histoire de grandes découvertes et ce n'est que depuis 1825 que l'ouvrage de don Martin Fernandez de Navarrete, colleccion de los viages y descubrimientos, les fit connaître. Sur ces matériaux Alexandre de Humboldt élabora l'ouvrage inachevé : examen critique de l'histoire de la géographie du nouveau monde, dont cinq volumes sont publiés à Paris 1836-1839. Nous avons puisé avidemment dans ses lumières pour ce que nous avons à dire, à mentionner sur Colomb et Vespucci. De même nous devons aux investigations profondes de cet ouvrage ce que nous allons dire d'Ilacomil.

roi de Portugal, par sa lettre du 29 juillet 1501, fit part à Ferdinand d'Espagne de la découverte du Brésil par Cabral, mais il mit au secret toutes les cartes nautiques : déposées dans la marine, elles ne pouvaient sortir de ses états. Toute la publicité vulgaire était cependant réservée pour la gloriole de l'état et des navigateurs. Les relations des voyages se répandaient à foison dans de brochures et feuilles volantes. On y trouvait les aventures des voyageurs et tout ce qui pouvait émerveiller, mais on n'y voyait presque rien de précis pour fixer les positions. Les cartes furent dressées pour donner l'image des découvertes mais déblayées de tout ce qui pouvait instruire les marins sur les dangers et les directions des routes.

Vespucci usait largement de la liberté restreinte. Il rédigeait des rapports étendus pour les archives du roi Ferdinand et du roi Manuel et en extrayait de courtes relations pour les communiquer à ses amis ou aux curieux. La relation de son troisième voyage fut traduite en latin à Lisbone par Guiliano Bartolomeo del Giocondo et imprimée déjà en 1504 (à Augsbourg, chez Jean Otmar) (294). Vespucci dit qu'il a fait ces extraits et relations de ses quatre voyages à l'instigation de Marc Benvenuti florentin, pendant le séjour que celui-ci fit à Lisbone en se chargeant de le faire passer à Rénée, duc de Lorraine : ce qui en effet eut lieu en 1504. Vespucci rapiéça tout ce qu'il avait écrit pour le roi de castille Ferdinand, prépara en 1500 pour Lorenzo de Pietrofrancesco de Medici et le 4 septembre 1504 pour le gonfalonier Soderini et l'adressa au roi duc Rénée. Martin Ilacomilus fit imprimer cette composition en 1507 en Lorraine à S. Die de Vosges dans sa cosmographie, où, épris des grands exploits des quatre voyages, il propose d'appeler le nouveau monde Amérique. Son petit ouvrage se répandait avec succès ; réimprimé plusieurs fois dans différents pays, traduit en français et en allemand, il n'a trouvé aucune contradiction. Ainsi la fortune d'Amerigo, à l'insu de Vespucci, a été faite (295).

192 Martin Waltzemüller ou *Waldseemüller*, fribourgeois, étudia vers 1450 à l'université de sa ville natale. Ensuite professeur au gymnase de Saint-Die dans les Vosges il y fonda une bibliothèque avant 1507. Grécisant son nom en *Hylacomycus*, il publiait ses petits ouvrages et dressait les cartes géographiques qu'il décorait d'écussons. *Orbis terrarum regiones præcipuas dominorum insigniis notare studuimus ; in quartam terræ partem per inclytos castiliæ et lusitanie reges repertam, eorundem ipsorum insignia posuimus* (cosmogr. 1507, p. 15). Dans un ouvrage qu'il publia conjointement avec Philesius, en 1511, sont énumérées les cartes des différents pays d'Europe, dessinées par Hylaco-

(294) Publiée chez Otmar en 1504, elle fut réimprimée sans indication de l'année à Paris, chez Gilles de Gourmont, ou chez Jean Lambert ; parce que l'édition allemande de 1505, chez Mathias Hüpfuff à Strasburg, se dit troisième ; ensuite reproduite à Leipzig 1506, chez Martin Landesbergk ; en italien en 1507.

(295) L'ouvrage de Ilacomilus parut d'abord anonyme sous le titre de : cosmographiae introductio cum quibusdam geometriae et astronomiae principiis ad eam rem necessariis ; insuper quatuor Americi Vespucii navigationes. Au dernier feuillet on voit dans un encadrement les lettres G.L., N.L., M.I. (Martinus Ilacomilus) et tout autour : finitum VII kal. maij, anno supra sessiquimillesimum VII (1507), urbs Deodate, tuo elarescens nomine, praesul, qua Vogesi montis sunt juga pressit opus,.. etc., in-4°. — Edité ensuite sous le nom de l'auteur 1509, 1535, 1554, et à Venise ; traduit...

mylus (296). Avant de mourir il réduisit à une moindre échelle ces cartes modernes qui se trouvent attachées à l'édition de Ptolémée de 1513. Laurent Phrisius fit publier ces cartes réduites à la suite de sa publication de Ptolémée chez Puninger à Strasbourg 1522, comme il le dit lui-même (VIII. 2) : et ne nobis decor alterius elationem inferre videatur, has tabulas e novo à Martino Ilacomylo pie defuncto constructas et in minorem quam prius un quam fuere formam redactas esse notificamus. Huic igitur et non nobis, si bonæ sunt, pacem exopta.

Ilacomilus était intime avec Mathieu Ringman ou Philesius, natif des Vosges. Il coopéra avec lui à la traduction de la géographie de Ptolémée qui devait paraître en 1507, aux frais du duc de Lorraine Rénée II et ne fut publiée qu'en 1513, par Uebelin et Essler. Ilacomilus n'y est pas nommé (297). S'il contribua par son travail au recueil des cartes modernes c'est comme simple dessinateur. Aucune invention ne perce dans la copie de la carte de Donis ou des cartes continentales ou de celle de la Palestine. Plus tard toutes ces cartes furent par lui de novo construtæ et in minorem formam redactæ pour une publication posthume de 1522. Peut-être était il compositeur des cartes topographiques de la Suisse et de la Lorraine. Ilacomilus jouissait de la faveur du duc qui regardait ses ouvrages avec satisfaction (298).

193. Rénée II, duc de Lorraine, roi titulaire de Sicile et de Jérusalem (1473-1508), encourageant les études et l'étude de la géographie, faisant graver à ses frais les cartes modernes qui devaient accompagner Ptolémée, désirait avoir une mappemonde et s'en était procuré une portugaise qui pouvait contenir les connaissances les plus récentes. Le roi de Portugal Emmanuel (1495-1521) en avait une qui était toujours déployée sur la muraille de sa chambre : mais celle qu'avait acquise Rénée était une autre, procurée probablement en 1504 par Benvenuti conjointement avec les quatre voyages de Vespucci. Le duc fit graver ces cartes portugaises et la carte intitulée hydrographie. Au dire des éditeurs de l'hydrographie, Jean Essler et George Uebelin, elle avait d'abord été dressée par un amiral du roi Ferdinand (299). Si leur dicton

(296) Cet ouvrage porte le titre : instructio manuductionem prestans in cartam itinerariam Martini Hilacomili cum luculentiori ipsius Europae enarratione a Ringmanno Philesio vosigena conscripta, Argentorati ex offic. Johannis Gruningeri 1511. (Mylii, memorab. bibl. acad. jenensis, p. 259; Freitag analecta literaria p. 449). — Ortel mentionne vaguement deux de ses cartes seulement : universalem navigatoriam quam marinam vulgo appellant et Europam, in Germania alicubi impressas.

(297) Il se plaint en 1507 que sa cosmographie éditée anonyme plerique falso sibi passim ascribant. Cette plainte ne peut pas se rapporter à l'édition de Ptolémée.

(298) Renatus II Siciliae rex, dit la dedicace d'Hylacomylus, opusculis geographicis mirum in modum delectatus fuit : neque obliti sumus quo hilari vultu, generalem orbis descriptionem, et alia laboris nostri monumenta, sibi oblata, a nobis suscepit.

(299) Hydrographia sive charta marina, continens typum orbis universalem, juxta hydrographorum traditionem. — Charta marina, quam hydrographiam vocant, per admiralem quondam Portugaliae regis Ferdinadi, caeteros denique lustratores verissimos peragrationibus lustrata, ministerio Renati, dum vixit, nunc mortui, ducis Lotharingiae praelographationi tradita est (Essleri et Ubelini præfat.). Dans notre atlas, n° 118, nous donnons la copie de cette carte hydrographe, réduite en proportion de 50 à 21 de l'échelle. — Les mêmes éditeurs qui l'ont publiée en 1513, ont fait paraître à la fois quatre autres cartes portugaises spéciales. Deux de l'Afrique comme ils l'ont dit eux-mêmes : chartis portugalensium sumptae ; une du nouveau monde et une des Indes orientales. Ils n'ont pas qualifié eux-mêmes de portugaises ces deux dernières, mais en les confrontant avec la carte hydrographique générale, leur origine est indubitable. — Nous avons profité de cette réunion de cartes de même origine et nous avons élaboré la carte générale hydrographique, extrayant des quatre cartes spéciales tout ce qui a pu se placer sur notre échelle à savoir : celles du nouveau monde, de l'Afrique et

était vrai, l'origine de la carte remonterait au XIVe siècle, car Ferdinand régnait depuis 1367 jusqu'à 1383. Il est évident que c'est leur méprise qu'il faut tout d'abord rectifier par quelques explications.

Le frère d'Alfonse V, Ferdinand de Viseo (mort 1470), avait des possessions qui demandaient d'avoir une marine. Le roi son frère, en 1457, lui conféra toutes les îles qu'on avait découvertes jusqu'alors, avec leur haute et basse justice, sauf quelques restrictions. En 1460, l'infant Henri, céda au même Ferdinand qui était son neveu, en l'adoptant pour son fils, les îles de Jésus et la Graciosa. Le roi ratifia cette cession (Barros, decas I, lib. II, cap. I). Possesseur de tant d'îles, Ferdinand ne pouvait se passer d'une carte nautique ou hydrographique : son amiral la lui prépara et après la mort de Ferdinand, arrivée en 1470, d'autres géographes s'occupèrent de la corriger ou plutôt à l'enrichir par de nouvelles découvertes. Ce Ferdinand est l'avant dernier de ce nom dans la famille royale de Portugal. Il paraît plus naturel d'attribuer l'origine de la carte à ce prince royal qu'à l'ancien roi. Mais cette explication, toute plausible qu'elle paraîtrait, cède devant une autre considération. Le nom de Ferdinand n'est qu'une méprise des éditeurs de 1513. Le nom du roi de castille figure chez eux par méprise à la place du roi Emmanuel, et son quondam amiral est Vespucci (mort 1512), qui retouche la carte de sa main, peut-être la dessina lui-même et l'envoya de Lisbone au duc (mort 1508) avec ses quatre voyages, quatuor navigationes, dans lesquelles il relate ad Ferdinandum regem (castille) scripta (300).

La carte de l'hydrographie portugaise fut gravée sur bois du vivant du duc de Lorraine Louis Rénée qui mourut en 1508, et elle se trouve en premier lieu dans l'atlas de Ptolémée publié à Strasbourg en 1513, ensuite dans ses éditions de 1520 et de 1522. Nous allons examiner de combien d'années elle peut être antérieure. (V. n° 118 de notre atlas.)

Une note inscrite sur la mer près de Calcutta avertit que la province de Calicut est lustrata per regem portugalie. Or, cet événement de 1498 et 1500 est de fraîche date pour l'hydrographie portugaise. Elle ne nomme point Goa qui fut reconnue plus tard; elle ne sait pas comment ranger les côtes de l'embouchure de l'Inde, de la péninsule Guzarat, où Daba (Diu) ne fut occupé qu'en 1509; elle ignore les positions au delà du Gange, de Malaka, des îles, etc.

Les côtes orientales de l'Afrique reçurent leurs formes, à la suite des premières courses. Quiloa y est visitée en 1500, et la position de Madagascar est tracée, privée de ces détails qui ne furent perlustrées qu'en 1506, dès quelle fut baptisée du nom de S. Laurent. En un mot, tout ce qui est tracé et inscrit dans le vieux monde ne dépasse pas les connaissances de l'année 1501.

des Indes. On peut encore compter au nombre de cartes portugaises de cette époque, qui peuvent remplir le vide de l'hydrographie, celle de India orientalis et celle de magni chan vel Tartaria, qui se trouvent dans Ptolémée édité chez Trechsel à Lyon 1535. — Voyez la note 324.

(300) Vespucci, très-instruit dans l'art de la navigation, savait dessiner les cartes comme tant d'autres navigateurs. Burgensem antistitem (Fonsecam) huius (indicæ) nauigationis confugium, adivi (dit Anghiera). Inclusi uno cubiculo multos indices habuimus ad manus.... quas nautae chartas vocant navigatorias : quarum una a portugallensibus depicta erat, in qua, manum dicitur imposuisse Americus Vesputius florentinus, vir in hac arte peritus. Anghera. dec. II, lib. X, p. 199.

Lorsque nous collationnons l'hydrographie pour le nouveau monde avec la carte de 1500 de Jean de la Cosa, nous remarquons la même situation des îles, la même forme de l'île Cuba ; les mêmes rivages de la terra noua ou terre firme ; la même absence des découvertes postérieures de Bastidas et de Colomb, faites au fond du golfe jusqu'à Panama. Mais l'amiral portugais, rapiéçant ces découvertes espagnoles, ne savait pas donner ce rapprochement des îles à la terre ferme, qui est exactement indiqué par de la Cosa. Au nord, l'hydrographie ignore les découvertes anglaises tracées par de la Cosa : mais il connaît la perlustration de Gaspar Cortereal, qui retourna de sa course le 8 octobre 1501. Il connaît de plus l'île Riqua (Tamariqua) et la première reconnaissance de la Floride. Enfin il connaît la terre de Sainte Croix et toute la côte jusqu'à 40° austral parcourue par l'expédition portugaise de 1501, 1502, qui est le sujet du troisième voyage d'Amerigo Vespucci. L'hydrographie a donc pu arriver en Lorraine avec la relation du troisième voyage et avec les quatre voyages expédiés de Lisbone par Benvenuti au duc Rénée en 1504. Livrée de suite à la gravure, elle fut coupée sur bois avant la mort du prince, laquelle eut lieu le 10 décembre 1508 (301).

194. En examinant cette carte (voyez n° 118 de notre atlas), nous la voyons dessinée suivant l'ancienne méthode nautique, sans longitudes et sans latitudes : mais elle est passée par la ligne équinoxiale et les deux tropiques, qui sont jetés tout au long à travers les roses des vents et indiquent que l'attention du dessinateur se portait plus ou moins sur la graduation possible, sur la projection cylindrique. Aussi, il est bon de remarquer que, conformément à l'habitude de Ptolémée, la carte offre le sud en bas et le nord en haut.

Quant aux formes ptoléméennes, elles dominent dans l'intérieur de l'Asie, surtout au delà de l'Eufrate. La mer Caspienne et celle de Perse, la Scythie, le golfe de Gange et le Grand golfe, sont calqués sur les proportions graduées de Ptolémée. Dans l'intérieur de l'Afrique, toutes les montagnes, char des dieux, Bardite, Aranga, etc.; les fleuves Garama, Niger, Nil avec les sources sorties des monts de la lune, sont copiées de Ptolémée. On voit que l'hydrographe portugais, dans l'ignorance de l'intérieur, préférait l'ancien grec au lieu de suivre les traces du camaldolèse Mauro. Partout où la connaissance des pays ou des mers manquait à l'hydrographe, il adaptait les données de Ptolémée. Mais il avait le bon sens de ne pas admettre ces bévues surannées partout où il possédait des connaissances positives des marins exercés, ou récentes rapportées par des voyageurs modernes, et quand ils avaient les cartes suffisantes dressées par des cosmographes antérieurs.

(301) Il est plus que probable que gravée en 1507, elle à été de suite mise en vente. Le savant bénédictin Trittenheim (fils de Jean de Heidenberg), né 1462, mort le 16 décembre 1518, dit dans sa lettre du 12 août 1507, qu'il est trop pauvre comme abbé du couvent de S. Jacq de Würtzburg, pour acheter une mappe pulcherrime depictam qu'on veut lui vendre à Worms pour 40 florins ; que jamais on ne lui persuadera qu'une mappemonde peut valoir autant et qu'il a préféré faire un achat plus modeste : comparavi autem mihi ante paucos dies aere modico, sphaeram orbis pulchram, in quantitate parva nuper Argentinae impressam, simul et in magna dispositione globum terrae in plano expansum cum insulis et regionibus noviter ab Americo Vespucio hispano inventis in mari occidentali, ac versus méridien, ad parallelum ferme decinaum (quadragesimum) (Joh. Trithemii secundæ partis chronica insignia duo, Francof. 1601, p. 553).

Examinons maintenant le reste de la carte. Les côtes perpendiculaires de la Syrie, septentrionales de l'Afrique, de toute la mer méditerranée, extérieures de l'Europe, toutes sont conformes à la carte catalane et autres des cosmographes; toutes, à l'exception du Danemark, qui affecte la forme ptoléméenne, étant prise avec la Skandinavie de la carte spéciale de ces régions, inventée comme complément de Ptolémée. Le cours de l'Eufrate, quoique tracé sous l'impulsion de Ptolémée, cède à la direction juste des côtes de Syrie. Il faut admirer, je le répète, le bon sens des hydrographes portugais, de n'avoir pas renoncé à des connaissances positives pour se traîner à la remorque du décrépit Ptolémée. Il faut absolument convenir, que la doctrine de Behaïm ne prévalut guère et n'a pas eu de retentissement parmi les Portugais. Cette carte, postérieure à la construction du globe, le dit positivement.

Le nouveau monde est dessiné en partie d'après les découvertes espagnoles, en général d'après les propres investigations des Portugais. L'Afrique entière appartient à eux seuls. L'Inde offre un mélange bizarre de leurs premières reconnaissances depuis qu'ils y ont pris le pied à Calcutta, et des narrations de Marco Polo et d'autres, appliquées aux tracés ptoléméens et complémentaires.

Le vénitien Mauro, composant sa mappemonde, il y a 40 ans, n'ayant sur la mer de l'Inde et sur l'orient entier que des données générales et tout-à-fait vagues, inventait les détours des côtes, les directions des fleuves, les contours et les situations respectives des pays et des îles nombreuses; tout, d'après les relations abondantes de Marco Polo. Il inventa, il créa à cet effet un monde idéal, réprouvant les extravagances de Ptolémée qui s'accréditait. On peut dire la même chose de la carte catalane plus ancienne de cent vingt ans aux hydrographes qui nous préoccupent. Ptolémée n'était qu'un astrologue pour les Catalans. Les hydrographes portugais, enrichis par différents autres renseignements apportés de l'orient, distribuèrent les relations de Marco Polo sur des tracés de Ptolémée, suppléant, par l'adjonction de spacieux pays, qui manquaient à la connaissance de Ptolémée pour entourer le continent oriental par les eaux de l'océan et par l'addition des îles qu'on savait être grandes, et dont on connaissait, par des relations multiples, les noms et les situations respectives. Il est probable, comme nous l'avons observé, qu'ils étaient instruits ainsi par Toscanelli et Colomb.

Confrontant cette partie, comme elle est dressée sur la carte portugaise, avec ce qu'a dessiné Behaïm sur son globe, on voit l'identité évidente : on peut dire avec certitude, que l'ordre, l'organisation et les formes de cette partie, reproduites par les géographes postérieurs, furent enfin réglées et coordonnées en Portugal, et que Behaïm les apporta de ce dernier pays. La grandeur des îles, leur éloignement respectif et plus ou moins dispersé, étaient arbitraires, mais la suite et l'ordre convenu et déterminé jusqu'à ce que des reconnaissances et découvertes ultérieures rectifiassent l'incertitude ou l'inconnu, sont fixes et immuables sur les productions variées de Behaïm 1492, de l'hydrographie et de Ruysch 1507, de Sylvanus 1521, de Essler et Ubelin 1513, de Schoner 1520, de Bordone 1521, de Villanovano 1535. Quant aux rivages asiatiques, qui avancaient vers l'orient en face de ces îles, toutes les monstruosités de Ptolémée y furent bientôt rayées; le reste vers le nord dirigea longtemps encore les géographes.

195. La carte hydrographique demande encore quelques considérations sous le rapport de l'échelle. Elle est traversée par la ligne équinoxiale et les deux tropiques. Les éditeurs placèrent en outre sur son bord une échelle de latitude, mais très-négligemment et inexatement. La ligne équinoxiale et les tropiques déterminent mieux son échelle. C'est une carte plane, présumant une projection cylindrique, la rose tramontane ou septentrionale est placée au pôle arctique, ou sur la ligne du pôle, d'où jusqu'à l'équateur on obtient 90 degrés qui donnent les 23° aux tropiques. La latitude étant déterminée et fixée, nous avons cherché l'échelle ou le degré de longitude. Ptolémée, pour l'Inde au delà du Gange, étant le modèle copié, il est nécessaire d'admettre que Murfuli et Moabar, qui représentent sa Sinie, se trouvent à peu près à 180° des îles Fortunées ou Canaries, de l'île de Fer. Or, ce nombre de degrés se trouve sur l'hydrographie portugaise entre l'île de Fer et Murfuli, mais en degrés comptés sur la parallèle de Rhodes, c'est-à-dire 1/5 moindre du degré du grand cercle : par conséquent la carte plane est déroulée sur la parallèle de Rhodes et l'extrémité du continent avance jusqu'à 220° et 230°. Le degré de la longitude, ainsi réduit, ne donne pour la longueur de la méditerranée que 46° tout au plus, ce qui est bien loin de la longueur excessive de Ptolémée qui est de 62°. Encore faut-il remarquer que les 46° offrent un chiffre trop fort. La carte portugaise de l'Afrique, publiée par Ubelin 1513 (et reproduite dans l'atlas de Santarem), ne donne à la longueur de la méditerranée que 42°. Or le surplus de la carte générale de l'hydrographie vient de la grossièreté de l'ouvrage. Le couteau du graveur ou tailleur de bois dans son ouvrage grossier de moindre échelle a manqué à la dimension.

Mais si l'on voulait appliquer ce dégré de la parallèle de Rhodes, ou du 36me degré de la latitude, à l'ouest du méridien de Fer, on n'obtiendrait pas des résultats qui pourraient être facilement confirmés par d'autres cartes. On trouverait de l'île de Fer, qui paraît être île du méridien jusqu'au delà de Cuba, 90°, tandis que la carte de de la Cosa de 1500, ne donne qu'une distance de 75 degrés du grand cercle, et les cartes qui parurent bientôt graduées, ne comptent ordinairement que 70°. Or, il doit y en avoir autant sur la carte hydrographique, et quand on compte sur cette carte à l'ouest du méridien de Fer les degrés du grand cercle, on y retrouve juste ces 70° indiqués par les cartes graduées (302).

Cette différence de l'échelle de la longitude est et ouest, résulte de la différence de bases sur lesquelles les parties étaient développées. La portion de l'ancien monde, assise sur la parallèle de la mer méditerranée, 35° et 36°, dérive de la combinaison de petites distances, par laquelle toute cette portion se forme en projection accidentelle, affectant le moins possible l'égalité et la proportion des distances. Le reste du vieux monde emprunté de Ptolémée remplit les 180 degrés dans le même sens. C'est la composition antérieure aux grandes découvertes de nouvelles terres. — La seconde portion, celle de nouvelles découvertes, se trouve assise sur la ligne équinoxiale; ses grandes distances, produit

(302) Cependant Jean Ruysch (dans l'édition romaine de Ptolémée en 1507, graduant cette partie de la carte, n'a pas hésité de placer le milieu de Cuba à 90° ouest du méridien de Fer.

de la navigation hauturière, sont développées sur la projection plane du grand cercle. Ce n'est pas la latitude connue qui les fit grandir, mais la longitude inconnue et les espaces du développement. — A la suite de cette double projection réunie, toute l'Afrique méridionale, développée sur la projection plane du grand cercle, ne s'accorde pas avec le vieux monde. Cette projection fit dépasser les rivages de l'Afrique 10 degrés vers l'est les proportions ptoléméennes; défigurant l'Arabie et la mer rouge, où les navigateurs ne pénétraient pas encore, elle donnait à la mer rouge une longueur excessive et une inclination trop horizontalement couchée (303). Lorsque les navigateurs portugais, pénétrant dans la mer rouge, comprirent la pose de son bassin, alors pour éviter cette fausse déclivité, il devenait indispensable de laisser une extension monstrueuse à l'isthme de Suez (304).

La composition de la portion du vieux monde, laquelle, avant qu'on eût fait de grandes découvertes, avait réunie la mer méditerranée des cosmographes avec le quart de l'habitable de Ptolémée, décèle une très-importante et intéressante circonstance : c'est que les compositeurs de la réunion comprirent très-bien la longitude que la longueur de la méditerranée avait relativement à l'échelle des rivages de la carte entière et qu'elle devait conserver ses proportions : chose méconnue par les savants adeptes de Ptolémée.

Par la seconde portion, contenant les terres nouvelles, on voit que, sur de vastes mers, on a compris que la boussole et les rumbs développaient une projection plane. Les hydrographes portugais, avec tous les navigateurs qui avaient parcouru de vastes mers, portaient leur attention à la latitude géographique des lieux pour déterminer leur position relative à la ligne équinoxiale. Cependant dans l'ensemble de la mappemonde, dans la réunion de deux portions hétérogènes par hasard mal coordonnées, les latitudes du vieux monde sont méconnues.

On ne pensait pas sérieusement à graduer la carte. La ligne équinoxiale avec les tropiques sont tracées pour le nouveau monde sans égard au vieux. Le 30e degré d'Alexandrie y est plus au nord que le 56e de Gibraltar. L'obliquité de la méditerranée des cosmographes y est compromise (305). La carte du vieux monde, avant d'être graduée, demandait de grandes rectifications, une réforme, car la construction de de l'ancien monde n'était pas applicable à la projection plane, qui se déroulait sur de grands espaces, orientés par le pôle et déterminés par son élévation.

Jean Ruysch, 1507.

196. Dans la même année que la carte strasbourgeoise fut taillée en bois, parût à Rome 1507, 1508 (chez le vénitien Bernardin de Vitalibus), une édition de Ptolémée accompagnée d'une mappemonde de

(303) La même déclivité horizontale de la mer rouge, conserve l'atlas espagnol de 1375. Ses cartes spéciales lui donnent une longueur presque égale à celle de la méditerranée.

(304) Voyez la carte de l'Afrique de 1527, et de 1529 de Ribero, n° 117 de notre atlas.

(305) L'application de climats à une carte nautique par d'Ailly, décélait en 1410 cette obliquité. La graduation de la mer méditerranée de l'atlas de Sanuto 1321, de la carte catalane 1375, de celle de Mauro 1459, constatait cette inclination. Nous le voyons en 1504, fichée dans les vastes découvertes du nouveau monde. Nous la verrons rectifiée dans les cartes de 1527, 1529.

l'allemand JEAN RUYSCH, gravée sur cuivre (voyez n° 119 de notre atlas) (306).

Jean Ruysch développe, pour sa table universelle, la projection conique sur tous les 360 degrés de longitude, et jusqu'à 45° de la latitude australe : de cette façon il déroule toutes les nouvelles découvertes graduées. *Terra sancta crucis sive mundus nonus*, ne diffère en rien de ce qu'on voit dans l'hydrographie portugaise. On y lit en bas : *naute Lusitani partem hanc terre hujus observerunt et usque ad elevationem poli antarctici* 50 *graduum pervenerunt, nondum tamen ad ejus finem austrinum*. Cependant les épigraphes des côtes n'avancent que jusqu'au 40e degré, comme dans l'hydrographie. Tabula terræ novæ de cette hydrographie, reproduite en 1513, 1520, 1522, 1535, offre une singulière erreur dans l'épigraphe de *abbatia omnium sanctorum*, au lieu de bahia, baya, baie. Cette erreur figure dans les quatre voyages édités par Ilacomil. On croirait que cette erreur est inventée par l'éditeur Ilacomilus, qui probablement coopéra dans la publication de la hydrographie. Mais la carte de Ruysch, attachée à l'édition romaine de 1508 de Ptolémée, à laquelle est jointe, nova orbis descriptio de Benvenuti, présente la même erreur : or, elle a sa source dans la traduction latine de Giocondo, qu'en 1504 Benvenuti expédia de Lisbone en Lorraine et que lui-même apporta en Italie.

Au nord de ce nouveau monde Ruysch est différent de l'hydrographie portugaise. Il ignore beaucoup plus les découvertes espagnoles. De l'ouest il couvre le continent de Cuba par une bande, dont l'inscription : *huc usque naves Ferdinandi regis hispanniæ pervenerunt*, annonce l'inconnu ultérieure jusqu'à la Chine et l'Inde, où l'on espérait encore arriver directement. Il n'ose pas indiquer la place pour Sipangu (Japon), parce qu'il présume que cette île est la Spaniola; il ne connaît pas l'étendue de Cuba, qui pouvait être une portion du continant de Cataï, comme le prétendait Christophe Colomb (307).

(306) Elle a été quelque part reproduite, mais je ne me rappelle pas dans quel ouvrage; elle m'est connue, quoique je n'ai jamais vu les éditions romaines de Ptolémée. — On trouve ses fragments reproduites dans plusieurs ouvrages. L'Afrique dans celui de Santarem, de la priorité portugaise dans les découvertes; le nouveau monde, dans ceux de Ramon de la Sagra, historia de la isla de Cuba, Paris, 1842, fol. et de Humboldt, examen de l'histoire de la géographie du nouveau monde t. V. — Nous donnons cette carte toute entière réduite à 2/5 de l'échelle. Dans l'original les inscriptions sont en majuscules ou lettres capitales.

(307) Christophe Colombe était un homme extraordinaire : avantureux et studieux, intrépide et très-instruit, inaltérable dans ses adversités et d'une activité extrême, il exécuta ses projets, vit un nouvel ordre de choses et n'a jamais su se délivrer des idées étroites et de la routine du siècle. Le génie de ce grand homme n'a pu sortir des ornières tracées par la pratique, imposées par ses propres préventions. Sa piété monastique pouvait édifier, si elle ne fesait tort à l'humanité, voulant accomplir la prophétie d'Isaï (inscrite dans la carte catalane) avant la fin du monde qui se rapprochait trop : cependant il aimait cette race d'Indiens, contre laquelle il sévit lui-même et dont il voyait l'extermination, impuissant de l'empêcher. Excellent observateur, il distingua les variétés de la nature et croyant par le changement de l'air remarquer une éminence sur l'autre hémisphère du petit globe, il s'imagina de retrouver le paradis terrestre indiqué par les pères de l'église au fond de l'orient qu'il allait traverser en partant de l'ouest. Il entreprit sa première expédition pour découvrir le chemin qui faciliterait la perlustration de l'orient par l'ouest. Rencontrant les terres, il salua le vieux monde qui produit les épiceries, où règne le grand khan. Il fit jurer tout son équipage, que le rivage de Cuba est le rivage d'un continent. Son pilote Jean de la Cosa, dessinait en 1500 la forme insulaire de Cuba, et Colomb s'obstinait à chercher la prolongation de son rivage continental jusqu'à Panama et Terra firma. Il n'a jamais voulu admettre l'existence d'un nouveau monde, heureux de continuer la reconnaissance du rivage des pays des épices et du grand khan. De retour de son dernier voyage il se berçait de l'espoir que bientôt une ambassade espagnole partirait pour se rendre auprès du grand khan par le chemin de sa découverte, et qu'un piéton, parti de Madrid, saurait à pied sec parcourir le vieux monde jusqu'aux rivages qu'il avait si heureusement reconnus.

Cependant il réunit en un seul continent Cataï, ses parties septentrionales, Lop et Bergi, Groenland et la Terre-Neuve, visitée par les Portugais Cabot et Cortereal, ignorant les découvertes anglaises, détaillées dans la carte de de la Cosa. On voit que les nouvelles découvertes ne se communiquaient pas également aux cartographes; ce qu'avait appris l'un d'entre eux, ignorait l'autre, et d'après leurs connaissances insuffisantes ils hâtaient de former les hypothèses sur de bases peu solides.

La carte portugaise hydrographique n'invente sur ce point aucune hypothèse : elle y signale sur les vastes mers : regalis domus et terra laboratoris, appellations inconnues à Ruysch. (Cette indication solitaire sur le vaste océan, est reproduite par Sylvanus 1511, par Schoner 1520, etc.) Terra Corterealis, de Cortereal, est traduite en corte real, cour du roi, domus regalis.

En suivant les rivages du Cataï, on voit que Ruysch donnait aux extrémités orientales de l'Asie et du Cataï la même forme et la même situation sur l'autre hémisphère, qu'ils ont sur le globe de Behaïm, dans l'hydrographie, chez Sylvanus, Bordone, Schoner; la même position des grandes îles extraites de la relation de Polo, et il réprouve par une légende le bassin de la mer indienne fermée : *Indicum hoc pelagus quod omne cum suis sinibus unde claudi a terra Ptolemeus retulit, partem oceani esse, lusitanorum navigationes ostenderunt hoc tempore.*

Dans la configuration de trois péninsules indiennes il diffère beaucoup de Behaïm et de l'hydrographie portugaise. Son *India intra Gangem* est portugaise : mais *India extra Gangem* ne dépasse chez lui autant la ligne équinoxiale que chez les autres; quoique Malagua et Soumatra descendent beaucoup plus au sud. *Sinus magnus* de Ptolémée, est chez lui porté au delà de la ligne et réduit à une proportion très-raccourcie. Il avait donc des motifs assez puissants pour contredire Ptolémée sur tous les rivages de l'Inde et de sa mer.

Au reste, le vieux monde est de la construction de Ptolémée. Il paraît que Ruysch, dans cette construction même, admettait quelques rectifications spéciales : son Ecosse et les rivages africains de la méditerranée donnent un spécimen frappant de sa déviation du modèle grec. Mais l'ensemble de l'édifice est ptoléméen. Ses longitudes donnent à la mer méditerranée une longueur de 62 degrés. Ruysch se distingue par de conceptions qui savaient apprécier les nouvelles découvertes et les connaissances des cartographes antérieurs qu'avait engendré le moyen âge : mais il est de l'école allemande, qui entreprit de soumettre à Ptolémée toutes les compositions géographiques (308).

Ptolémée aux prises avec la méthode nautique, 1470-1550.

197. Depuis que l'invasion de Ptolémée s'était déclarée dans la géographie du moyen âge, deux modes de construction de cartes se sont trouvés face à face opposés. L'un nouveau de la renaissance des lettres,

(308) Le pôle, les quatre îles et les écueils arctiques de Ruysch sont autrement figurés par Gérard Mercator qui admet que l'occanus 19 ostiis inter has (quatuor) insulas irrumpens 4 euripos facit quibus indesinenter sub septentrionem fertur, atque ibi in viscera terræ absorbetur. Rupes quæ sub polo est ambitus circiter 33 leucarum habet. D'une de ces îles qui est vis-à-vis de Bargu, le pôle est visible d'après Marco Polo; celle qui touche au Groenland est occupée par les Pygmées qu'on appelle Screlingers; sa voisine à l'ouest optima est et saluberrima totius septentrionis.

ressuscitant la géographie décrépite greco-romaine; l'autre ayant son existence depuis plusieurs siècles, encore jeune, plein de vigueur, enrichi d'innombrables connaissances. Le premier soutenu par la crédulité des savants théoriciens et philologues; l'autre par la plus intime conscience des hydrographes et marins expérimentés. Ces modes marchent un certain temps séparément, ensuite se heurtent et s'embrouillent réciproquement, parce que dans la lutte de préférence qui s'était engagée, on voulait tirer les avantages du parti adverse, on inventait des concessions. On comprend bien que l'ancien monde était l'unique terrain de la lutte. Les plus beaux résultats de la géographie du moyen âge y sont ménacés. A la fin, après la résistance prolongée ils cèdent à la prévention irréfléchie, obstinément, entêtée.

Les marins, pilotes, hydrographes, cosmographes, ne discontinuaient point de dessiner les cartes, tant spéciales que générales, suivant leur méthode (309). Les seuls éditeurs de Ptolémée, publièrent leurs cartes en taillant en bois ou gravant sur cuivre. Ils copièrent d'abord celles d'Agathodaïmon ou de Ptolémée latinisées, et quelques-uns d'entre eux y enjoignaient les cartes modernes des cosmographes du moyen âge, cartes hydrographiques, portulans, chorographiques. S'il avaient de la besogne à rectifier les premières, ils n'avaient qu'à copier strictement et exactement les autres, car ils les détérioraient quand ils essayaient de les perfectionner. Ceux d'entre eux, qui connaissaient le mérite des cartes des cosmographes de leur époque, regrettaient qu'elles fussent privées de toutes les décorations théoriques, qu'elles n'étaient point graduées; ils étaient peinés de remarquer leur différence constante avec les formes ptoléméennes et leur désaccord : ils méditaient d'y porter remède. Les autres condamnaient ces cartes, substituant leurs propres contrefaçons de Ptolémée. Editant les cartes gravées en bois ou en cuivre, suivant leur manière de voir, ils se constituèrent juges suprêmes de la question et statuèrent de l'avenir de la géographie. De ce nombre sont les cartes de Schedel, de Munster, et des autres publiées à Venise, répandues sous différents titres, et les cartes des éditions de Ptolémée de 1482, 1486, 1507, 1508, 1511, 1513, 1520, 1535.

Nous avons déjà examiné les produits de Nicolas Donis 1482, 1486, et de Martin Behaïm 1492, 1605; nous allons suivre la marche des autres.

198. Bernard Sylvanus, d'Eboli (dans le napolitain), plus géographe que philologue, édita en 1511 la géographie de Ptolémée d'une manière toute singulière (310). Il n'a pas voulu déroger à son titre de géographie et ne l'a pas qualifié de cosmographie comme les autres : mais sous

(309) Les anconitains Benincasa et Freduce, Rosselli, Andaluze, Sanchez de Huelba, Cassadilla, les Colomb; carte messine 1511, Juan de la Cosa, biscaïen, André de Morales trianain, Diego Ribero 1529, Jacq de Vaulx dieppois, etc., etc., sans nombre. En Espagne encore vers la fin du XVIe siècle, comme je vois par l'atlas de 1573; de même ailleurs comme on voit par les publications hollandaises à partir de l'année 1584.

(310) Claudii Ptholomaei alexandrini liber geographiae, cum tabulis et universali figura et una additione locorum quae a recentioribus reperta sunt, diligenti curo emendatus et impressus, 1511, Venetiis, per Jacobum Pentium de Leucho. — Ces loci quae a recentioribus reperta sunt, c'est-à-dire, au sud l'Afrique; à l'est les relations de Marco Polo; à l'ouest, terra crucis, les îles du nouveau monde et terra Laboratoris : sont figurées sur la première carte, mappemonde de Ptolémée. A cet effet il a donné un développement de 180° de la longueur de l'habitable, de 70° tant à l'est qu'à l'ouest : ainsi qu'elle s'étend sur 320° de longueur. (Voyez n° 120 de notre atlas).

le titre de Ptolémée, il inventa un ouvrage remarquable, inutile et sans suites. Considérant, dit-il, les positions et les distances de la description de Ptolemée, j'étais étonné du peu d'accord des tables de cet exact géographe, avec les tables récentes des navigateurs; j'étais d'autant plus étonné parce que je savais que Ptolémée écrivit aussi basé sur les données des navigateurs. J'ai réuni de toutes parts les exemplaires grecs et latins. Je trouvais dans tous la plus grande variété de chiffres qui désignent les positions des lieux. L'ayant remarqué, j'examinai avec plus d'attention les paroles de Ptolémée, qui contrariaient plusieurs chiffres; je reconnus que presque toutes ces paroles répondaient à nos navigateurs et les chiffres nullement. Voyant tout ça je confrontai les paroles de Ptolémée avec les navigateurs, et corrigeai les chiffres (311).

Sylvanus, motivé par ces réflexions, convaincu de la bonne connaissance des navigateurs de son temps, enthousiaste de Ptolémée, ayant toute confiance dans son grand et incontestable savoir : ne pouvait admettre qu'il serait lui-même auteur de toutes ces aberrations et difformités, qu'on voyait sur les cartes d'Agathodaïmon, de copistes et éditeurs récents, dressées sur les tables des longitudes et latitudes. Voulant retrouver et rétablir l'idée de l'ancien géographe, dont il s'imaginait la conformité, nécessaire avec les bonnes et incontestables connaissances nautiques, il négligea les variantes nombreuses des chiffres, et sans se gêner, inventa arbitrairement et substitua les autres, autant que ces chiffres de son invention pouvaient s'adapter aux formes nautiques, sans diminuer ni déranger la longitude générale du géographe comme elle était totale de 180°, et de 62° pour la mer méditerranée (voyez n° 120 de notre atlas).

Or, ce n'est pas un Ptolémée exact et correct, mais corrigé, ingénieusement refondu et modernisé, costumé en pilote ou cosmographe moderne. La nomenclature reste intacte, mais toutes les positions se déplacent, cèdent à un autre ordre dans chaque pays, sans que la longueur de la longitude établie dans la géographie de Ptolémée soit diminuée. Tous les pays reçurent par cette opération, les formes, les proportions rapprochées aux connaissances supérieures de la géographie nautique : tous les pays du moins qui furent à la portée de ces connaissances. La vue et l'examen de ces cartes, leur confrontation avec les cartes agathodaïmoniennes ou ptoléméennes, et avec les cartes nautiques, font mieux comprendre cette transformation fantastique sur tous les points. Voir l'Albion, la Gaule, l'Italie et la mer adriatique, la mer syrienne et la Syrie, les côtes de l'Afrique septentrionales et occidentales. La pose horizontale de Kaledonia, se redresse en attitude d'Ecosse; la déclivité de Syrie devient perpendiculaire; Karthage et Tunis montent vers le nord et par leur courbe font remonter Palerme et le museau occidental de Sicile; les rivages perpendiculaires de l'atlantique,

(311). Ego cum Ptholemaeum, inter alios geographiae scriptores diligentissimum et situs et distantias locorum scripsisse conficerem, admirabar profecto, cur illius tabulae paucis ad modum in rebus, cum nostri temporis navigationibus consentirent; eoque magis admirabar quod Ptholemaeum quoque, navigationis comprimis innixum, ea quae scripserit, scripsisse arbitrabar. Cumque diversa et graeca et latina exemplaria undique conquirerim, in omnibus, maximam in numeris, quibus locorum signantur intervalla varietatem inveni. Quod cum animadvertissem, coepi diligentius ipsa Ptholemaei verba examinare. Cumque, plerisque in locis, numeri verbis ipsis repugnarent, cognovi, navigationibus, prope omnia respondere, numeros dissentire. Quae cum vidissem, Ptholemaei verba cum navigationibus ipsis conferens, numeros correxi (Bernh. Silvanus. praefatio).

s'élancent convenablement vers le nouveau monde. Partout où il possédait des données de cartes nautiques il se conforma à ce bon modèle. Cette composition singulière, baptisée du nom de Ptolémée, considérée sous un autre point de vue, offre une image des cartes nautiques tendues en bande, couvertes de la nomenclature ancienne et mises sous le cannevas de longitudes et latitudes ptoléméennes. Le monde nouveau enfermé dans une vieille cage (312).

Sylvanus rend compte de certaines opérations et ses argumentations sur chacune sont les suivants. Ptolémée dit positivement qu'à partir de la base méridionale la Bretagne n'a que deux côtés occidental et oriental, ce qui est avéré par les navigations modernes; or, toute la flexion de l'Ecosse de la rivière Vedra jusqu'au promontoire Vervedron, qui tourne le rivage oriental en un rivage méridional, est contraire à son opinion et le fruit de l'erreur des chiffres qu'il faut corriger. Examinant bien la description de la situation des peuples au nord de Ligeris, il est absolument nécessaire de reconnaître, dit-il, que Ptolémée assigne à l'embouchure de Ligeris une position de trois degrés plus méridionale que ne l'indique le nombre de sa table; et la situation des peuples au sud de ce fleuve force à faire descendre les Pyrénées, par conséquent toute l'Espagne, encore plus au midi. De sorte que toute l'Espagne et le détroit d'Hercule et la Tingitane descendent quatre degrés au sud des chiffres donnés par les tables de longitudes et de latitudes. Cela n'est pas contraire aux paroles de Ptolémée et serait sans doute son opinion, parce que les navigations récentes l'approuvent et la couleur basanée des habitants de la Betique confirme leur position plus méridionale (313). Les Pyrénées reçoivent par ce changement leur direction de l'ouest à l'est, et les rivages de la Mauritanie césarienne, leur inclination qui monte vers le nord. Cette descente de Calpe de 36° 15′ à 31° 15 de latitude, et de toute l'Espagne de quatre degrés, résulte de la graduation rectiligne de la carte nautique, viciée par l'orientation de la boussole.

Sylvanus remarque le désaccord des chiffres de plusieurs positions de la Corse avec la description de Ptolémée de leur situation (314). Il s'efforce de retrouver dans la description ptoléméenne de la Sicile, sa

(312) Raidel trouve les légendes des cartes de Sylvanus illisibles. Locorum nomina, minutiori charactere indicantur, male interdum divisa, adeo ut vix legi possint (comment. VII, 5, p. 55). Je ne sais pas pourquoi? — Les cartes de l'édition de Donis 1482, 1486, sont coupées et taillées en bois, avec grand soin et très-claires; les cartes de l'édition d'Ubelin 1512, 1520, sont aussi coupées et taillées en bois, mais grossièrement, et les lettres y sont embrouillées, difficiles à distinguer, souvent endommagées par le tranchant ou inachevées. — Les cartes de l'édition de Sylvanus 1511, sont exécutées de toute autre façon. Elles sont taillées et coupées en bois, bien mieux que celles d'Ubelin, mais leur bois est privé de toute inscription. Les inscriptions sont imprimées avec des lettres typographiques à double coup, rouges et noires, par conséquent claires et lisibles. — La carte de Lorraine de 1513, est coloriée par l'impression à plusieurs coups : les contours des montagnes et la plupart des inscriptions sont noires; les signes des villes et quelques épigraphes rouges; les arbres, les montagnes et les rivières, vert jaunâtre. De même les armoiries qui encadrent cette carte de la chorographie plus spéciale sont coloriées.

(313) Hoc licet aliorum numeris contrarium sit, nulla tamen exparte Ptholemaei verbis adversatur: immo vero hanc ipsius sententiam esse facile credimus : quia ex nauigationibus ita se se habere, compertum habemus.

(314) Corsicam insulam describentes alii Fesiram ciuitatem, Pitaui fluuii hortia et Marianum promontorium, in meridionali latere locauere, cum tamen a Ptholemaeo in occidentali esse dicantur. — Syracusanum etiam portum, Rubram ciuitatem, Alistam ciuitatem, Granianum promontorium, ac Philonii portum ad orientale latus transtulere : cum tamen in meridionali iuxta Ptholemaei verborum sententiam esse debeant.

position, déterminée par les navigations des marins (315). Il s'étonne comment on a pu défigurer l'Italie et tourner vers l'est ses rivages entre le mont Gargan et Hydrunt, lorsque Ptolémée dit positivement que l'Italie, au septentrion, à partir du fleuve Tilavempt jusqu'à Gargan et Hydrunt est baignée par l'Adriatique (316). Il justifie encore les mutations des chiffres dans les positions de l'Afrique par l'observation que la terre inconnue, d'après l'expression de Ptolémée, n'est pas au delà du golfe éthiopique, mais l'entoure (317); que la position d'Alexandrie par 31° 30′ de latitude est fausse et contraire à l'opinion de Ptolémée, parce qu'Alexandrie avec les rivages de la Libye, doit garder son climat, et la parallèle de celui-ci se trouve par conséquent par 30° 40′ de latitude, ce qui répond justement à l'expérience des navigateurs (318).

Motivé par tant de raisons, il se voit autorisé à opérer le déplacement de tous les rivages et des positions de l'intérieur des cartes de Ptolémée dans les îles britanniques, dans la Corse, dans la Sicile, et dans les autres, l'Espagne y comprise; et en commençant du fleuve Rhin, dans toute la partie septentrionale jusqu'à l'embouchure du Danube; ensuite à partir de l'embouchure de Fasis, dans toutes les côtes orientales, méridionales et océaniques jusqu'à l'hippodrôme éthiopien. L'intérieure de la Libye, le cours du Danube et tout le nord restent intacts.

Le produit de cette opération fournit pour toute la partie réformée de l'Europe et de la mer méditerranée une bigarrure de vice au trait de belles apparences de la cartographie nautique. La composition de Ptolémée avait quelque mérite par rapport aux latitudes : elles furent viciées par l'orientation de la boussole marine. Les compositions des marins excellaient dans l'ensemble par les proportions de l'étendue entière, par la largeur et la longueur convenables : elles furent viciées et ruinées de fond en comble par l'exorbitante longitude.

Afin de mettre en évidence cette opération géographique et le produit qu'elle engendra, nous extrayons une quarantaine de positions de Ptolémée et nous les collationnons avec les changements inventés et substitués par Sylvanus :

	Ptolémée.		Sylvanus.	
	longit.	latit.	longit.	latit.
pr. Tarued. Orcas.	31° 20′	60° 15′	15° 20′	61° 55′
p. Vervedrum.	31 20	59 40	16 30	61 45
Rheni ost.	28 0	54 0	25 0	53 0
Parissii.	23 30	48 30	20 15	48 20
Olisippo.	5 10	40 15	4 0	35 10

(315) Per omnia latina exemplaria septentrionalis lateris.... legitur occidentalis... quae lectio facile falsa esse deprehenditur.... neque occidentale latus appellandum est... cum meridionali recte apponatur.

(316) Quod magis admiror, est, quod littus omne quod a Gargano monte Hydruntem usque extenditur, orientali exposuerunt, cum tamen ad septentrionem vergat, quod ex nauigationibus habetur, ac ectiam ex Ptholemaei verbis comprebatur, dicentis I Italiam a septentrione praeter alia, littore adriatici sinus a Tilavempti fluuio ad Garganum montem et Hydruntem terminari.

(317) Dicit enim Ptholemaeus, terram incognitam cingere, id est complecti et coninere sinum aethiopicum, non ultra ipsum produci.

(318) Alexandriam etiam, qui ante nos tabulas descripsere, gradibus uno ac semis supra triginta ab acquinoctiali circulo distantem locaucre : parallelum vero per Alexandriam gradibus triginta cum tercia tamen... signaverunt... In omnibus enim id observari debet, ut ea loca a quibus paralleli denominationem sument ab eisdem intersecentur... Nos itaque ad ipsum eius parallelum Alexandriam omnemque maris aegyptiaci littus contraximus, quod, non modo Ptholemaei sententia consonum esse, sed nostri etiam temporis nauigationibus, omni ex parte respondere compertum habemus.

	Ptolémée.		Sylvanus.	
	longit.	latit.	longit.	latit.
Toletum.	10 0	41 0	10 0	36 30
Corduba.	9 20	38 20	8 45	34 10
Ispalis.	7 15	37 50	7 0	33 30
Gadira.	5 10	36 40	7 20	32 15
m. Calpe.	7 30	36 15	9 15	31 40
Veneris templum.	23 0	42 20	21 30	41 30
Massilia.	24 30	43 5	25 20	42 50
Genua.	30 0	42 50	30 30	43 10
Pisa.	33 30	42 35	32 40	42 40
Roma.	36 40	41 40	35 5	41 0
Regium.	39 50	38 15	39 40	37 10
Hydra.	43 0	39 5	42 30	40 20
m. Garganus.	42 20	41 0	39 40	41 20
Ancona.	36 30	43 40	36 20	43 10
Tilavempti ost.	33 0	44 50	35 15	45 30
Mediolanum.	30 40	44 15	30 50	44 45
pr. Pelori Siciliæ.	39 20	38 30	39 0	37 15
Panormus.	37 0	37 0	35 55	36 45
pr. Lilybeum.	37 0	36 0	34 55	35 50
Messana.	39 30	38 10	39 0	37 0
Lissus.	45 0	41 20	43 45	41 0
pr. Tenaria.	50 0	34 20	50 30	34 25
Thessalonica.	49 50	40 15	49 55	40 45
Byzantion.	56 0	43 5	56 20	42 55
Sacrum Danubii ost.	56 0	46 15	55 0	44 30
Rhodus.	58 20	35 50	58 20	35 50
Phasis ost.	72 30	45 0	72 20	44 50
Trapezus.	70 30	43 5	70 45	43 30
Smyrna.	58 25	38 35	56 0	38 35
Alexandria Syriæ.	69 30	36 10	69 25	36 40
Beritus.	67 30	33 40	68 30	34 5
Ptolemais.	66 50	33 0	68 0	32 55
Ascalon.	65 0	31 40	65 30	30 45
Alexandria Ægypti.	60 30	31 0	60 15	30 20
Berenice.	47 30	31 20	47 5	31 10
Tripolis.	42 0	31 40	37 30	30 15
Meninx lotophagorum.	39 40	31 20	34 50	31 20
Carthago.	34 50	32 40	31 15	34 20
Bagradæ ost.	31 0	32 40	31 0	34 45
Iol cæsarea.	17 0	33 20	17 50	30 20
Malvæ ost.	11 10	34 50	13 30	30 0
Tingis.	6 30	35 5	9 10	30 55

L'Asie en général, jusqu'à 180° de longitude, reste intacte faute de renseignements nautiques. Sylvanus savait cependant avec tout le monde que les Portugais s'étaient rendus à Calicuth et avaient fait des reconnaissances dans l'Inde. Les distances de la première navigation portaient la position de Calicuth sur le littoral de Carmania, à l'ouest de l'Indus. L'espagnol Jean de la Cosa en 1500, lui donnait cette position sans toucher au littoral de Carmania. Les Portugais, mieux avisés, appliquaient dans la composition de Ptolémée toute la péninsule de l'Inde, avec Calicuth, aux rivages de l'Inde, étendus à l'est de l'Indus,

comme on le voit par les cartes portugaises de 1504, 1507, 1508 (1513), d'Ubelin et de Ruysch. Sylvanus ne l'ignorait point, parce qu'il appréciait le savoir de son ami Jean Cotta et blâmait l'ignorance du moine Marc Beneventus, éditeurs en 1507, de Ptolémée et de la carte de Ruysch (319). Sylvanus préféra de se conformer à une conjecture conçue au hasard, et a eu l'audace (comme il le dit lui-même), d'inventer pour l'emplacement de Caliculh, contrairement aux chiffres et la description de Ptolémée, une péninsule carmanique. Mais Strabon, dit-il, et Arrien parlent d'une extension de la Carmanie vers le sud; les Portugais, excellents navigateurs, sont tout récemment parvenus jusqu'à Carmanie et y ont fait la découverte du fameux Caliculh; et Ptolémée, dans son premier livre, recommande de suivre plutôt les plus récents : or, Sylvanus en est sûr, que, si Ptolémée avait pu connaître l'invention, il lui eût donné indubitablement son assentiment (320) (n° 121 de notre atlas.)

Singulière destinée de la Carmanie, un continent presque désert, situé presque dans l'intérieur de l'Asie, métamorphosé en Inde, en une péninsule fertile et peuplée, se rapprochant à l'équateur. Cette bizarre conception eut ses conséquences. Sylvanus, s'il n'était lui seul auteur de cette création, il était suivi par quelques autres géographes (Benedetto Bordone en 1521, 1534), et cette opinion ou confusion de l'Inde avec la Carmania consolida les suppositions de l'identité de l'antique Tabrobana avec Soumatra; contribua à l'incertitude et à la confusion d'idées relativement à l'emplacement de l'Indus et du Gange; incertitude qui fatiguait longtemps la cartographie.

Toute la composition de Bernard Sylvanus pourrait être considérée comme un jeu d'esprit qui n'aboutit à rien. Cependant dans ces évolutions de la géographie, que nous examinons, nous y voyons cette agitation de l'esprit qui cherchait à amalgamer les éléments hétérogènes et discordants; nous voyons dans l'idée de Sylvanus le précurseur de ce qui va arriver et s'accomplir dans une centaine d'années, lorsque le monde encagé dans de faux méridiens, commençera à recouvrer ses formes. Substituez sur les cartes de Sylvanus, à la nomenclature ancienne, celle de son époque et vous aurez les cartes qui circulaient à foison un siècle plus tard. Cependant les cartes composées par Sylvanus sous le nom de Ptolémée, sont souvent, au premier coup d'œil, supérieures à ces autres. Elles sont admirables, d'une forme séduisante et plus proportionnée, plus harmonieuse que les constructions de ce genre de géographes postérieures. Car Sylvanus était plus hardi, il puisait à la source encore limpide des cartes nautiques et il prétendit faire de Ptolémée un géographe parfait (321).

(319) Sed primus et septimus liber, sunt Ioannis Cottae, mortui Viterbæ.

(320) Hanc (tabulam Carmaniae), temerario quodam ausu nostro, licet numeris adversetur, neque Ptholemaei etiam verbis respondeat, quam tamen veritati consonare certo scimus ita describendam, satius fore duximus.... Ii (Strabo, Arrianus Nearchi navigationem narrans et Lusitani) referunt illam Carmaniae partem quae ad austrum tendit, sic productam esse,... quod etsi Ptholemaei commentariis adversari crediderim, cum libro primo, ipse etiam dicat, recentioribus semper magis credendum fore. Id ergo temerario quodam ausu nostro egimus, cui Ptholemaeus etiam, si nos audiret, assensurum fluisse non dubitamus.

Dans sa construction de la péninsule carmanique (de l'Inde) il entre-mêla à l'antique nomenclature certain nombre de positions nouvellement visitées par les navigateurs portugais. Nous la donnons dans notre atlas n° 121, il suffit de la confronter avec la Carmanie de Ptolémée pour comprendre son déplacement et la mixture des positions.

(321) Voyez Zurla, sulle antiche mappe idro geographiche, chap. 28.

199. Jacq Essler et George Ubelin, éditant, en 1513, la géographie des anciennes traditions de Ptolémée, y joignirent comme supplément, vingt cartes nouvelles, dont il y à 10 spéciales, *particulares*, de l'Europe (y inclus celle de l'océan occidental ou de la terre neuve) : deux de l'Afrique; trois de l'Asie; quatre de la chorographie plus spéciale, *quatuor denique chorographicæ particulariores;* et une carte générale suivant les traditions des hydrographes : *hydrographia siue charta marina, continens typum orbis universalem, iuxta hydrographorum traditionem* (322). C'est une des plus intéressantes éditions, parce qu'elle nous a conservé quantité de cartes du moyen âge, de temps précédents, tant nautiques que continentales de différents pays (323).

Les vingt cartes nouvelles, *moderniorum*, se classent en différentes catégories; 1° Les quatre de la chorographie plus spéciale, savoir : la Lorraine, la province du Rhin, *provincia Rheni*, ou les environs de Strasbourg, la Suisse et la Crète, sont sans aucun doute d'une composition très-récente. — 2° Les cartes portugaises ou de la péninsule pyrénéenne, au nombre de sept, savoir : hydrographie générale, océan occidental ou terre nouvelle, deux portions de l'Afrique, les Indes orientales, l'Espagne et les îles britanniques. Leur composition n'est pas trop ancienne, parce que les cinq premières représentent les nouvelles découvertes (324); sur la carte d'Espagne, sont nommément dessinés : les Azores, Pico Fayal, îles colonisées en 1466 et reconnues depuis peu; or, cette carte est retouchée : mais elle existe telle qu'elle était en 1481, car elle se trouve dans le code de Ptolémée de cette année, conservé dans la bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles (voyez n° 125 de notre atlas); quant à la carte des îles britanniques (n° 123 de l'atlas) elle est conforme avec la figure de ces îles de la carte catalane de 1377 (325).

3° Les cartes des cosmographes antérieurs sont d'une composition plus ou moins ancienne. Elles sont au nombre de sept. De ce nombre la carte de la Palestine s'isole, sa composition remonte au XIVe et au

(322) Claudii Ptolemei viri alexandrini, mathematicae disciplinae philosophi doctissimi, geographiae opus nonissima traductione e graecorum archetypis, castigatissime pressum; caeteris ante lucubratorum multo prestantius : pro prima parte continens : 1, Cl. Ptolemaei geographiam per octo libros partitam; 2, una cum collatione dictionum graecarum e regione ad latinas certissima graduum calculatione : 3, registrationem item nouam regionum, praefecturarum, ciuitatum, fluminum, marium, lacuum, portuum, silvorum, oppidorum, villarum ac gentium ad ordinem chartarum et columnarum singula certissimo monstrans indice; 4 quam brevis et doctissima Gregorii Lilij subsequitur instructio, de graecorum numerali supputatione, in traductione graeca, res scitu aurea; 5, tabularum deinde auctoris viginti septem, ordo hic est : generale orbis iuxta descriptionem Ptholemaei, una ; Europae tabulae, decem; Aphricae tabulae, quatuor; Asiae tabulae, duodecim; est et una corporis sphaeri in plano iuxta finem 7 li. — pars secunda moderniorum lustrationum viginti tabulis, veluti supplementum quoddam antiquitatis obsoletae, suo loco, quae vel abstrusa, vel erronea videbantur resolutissime pandit : adnexo ad finem tractatu, sicuti lectu incundissimo ita et utilissimo, de variis moribus et ritibus gentium; eorundemque ac localium nominum originibus; — anno Christi opt. max. 1513, martii 12 pressus hic Ptolemaeus, Argentinae, vigilantissima castigatione, industriaque Joannis Schotti, urbis indigenae, in-folio.

(323) Les mêmes cartes se trouvent reproduites dans l'édition de 1520.

(324) L'essence de ces cinq cartes se trouve dans la copie de l'hydrographie générale ou carte marine, réduite de 50 à 21 de l'échelle (n° 118 de notre atlas). Pour l'enrichir, nous avons mis à contribution les quatre autres comme nous l'avons dit ci-dessus, dans la note 299. — De deux cartes portugaises de l'Afrique, Santarem, pour ses priorités des découvertes, n'a copié qu'une seule, cependant c'était le seul monument portugais dans sa publication, et il méritait d'être reproduit en entier.

(325) Dans notre copie la réduction de l'Espagne est en proportion de 200 (du code bruxellois) à 33, et la réduction des îles britanniques (de la publication d'Ubelin), comme 50 à 11. — La diminution de l'Espagne est trop forte pour avoir toutes les inscriptions de l'original Nous n'avons pas négligé de confronter les dénominations de nos deux modèles.

XIVe siècle, parce qu'elle est conforme avec la Palestine de Marino Sanuto. Les six autres, savoir : l'Asie mineure, la Grèce, l'Italie, la France, l'Allemagne et la carte de Sarmatie, c'est-à-dire de Pologne, de Hongrie et de Russie, sont élaborées sur les mêmes bases, se rattachent réciproquement, s'enchaînent et forment un ensemble (voyez nos 101, 102 de notre atlas), auquel ne s'adaptent ni les îles britanniques, ni l'Espagne de la catégorie précédente, ni la Skandinavie de la catégorie suivante (326).

4° La carte de la Skandinavie ou des régions septentrionales, plus d'une fois rappelée par nos observations, ne se rattache qu'à celle de la Germanie et de Sarmatie de Ptolémée, ayant été inventée comme complément à la géographie de l'auteur ressuscité (327).

5° La carte de l'Italie, dont Nicolas Donis s'était dit auteur et inventeur (no 104 de l'atlas), forme une catégorie pour elle seule, parce qu'elle est d'une création de toute autre espèce, genre nouveau de cartes modernes sous l'empire de Ptolémée (328).

200. Reproduisant cette dernière, les éditeurs Essler et Ubelin livrèrent au public dans leur collection de 20 cartes modernes, deux de l'Italie : une des cosmographes du moyen âge, l'autre de la composition récente de Donis (superposées no 104 dans notre atlas), sans dire directement à laquelle ils donnaient la préférence, laquelle ils étaient disposés d'approuver. Je pense qu'ils préféraient celle de Donis, sans oser l'approuver. Voici mes motifs et mes argumentations pour juger ainsi.

Ils disent que la seconde partie de leur édition, en son lieu, étale resolûment vingt tables de lustrations modernes, espèce de supplément

(326) Nous avons aussi copié l'ensemble de ces cartes continentales des cosmographes et nous en avons déjà examiné et analysé, rendant compte de notre opération, dans l'article précédent, chap. 174-177.

(327) Ce complément septentrional de 27 cartes de la géographie de Ptolémée, se trouve reproduit dans les éditions de 1482, 1486, 1513, 1533, etc. Il y est dessiné en projection conique. Sa copie dans le code bruxellois de l'année 1481, est développée en plane cylindrique. C'est de ce code que nous avons pris notre reproduction réduite de 50 à 13 de l'échelle (voyez no 96 de notre atlas). Nous l'avons confronté avec les cartes publiées qui offrent plus d'épigraphes. — Ce complément septentrional qui décore tant d'éditions de Ptolémée figure en 1492 sur le globe de Behaïm (voyez no 109 de notre atlas), en 1493, dans la carte d'Allemagne de la chronique de Hartman Schedel (voyez no 110 de l'atlas), en 1501, dans la carte hydrographique portugaise (no 118 de l'atlas), en 1534, dans l'isolario de Benedetto Bordone (no 129 de l'atlas). Voyez tavola di navicare di Nicolo Zeno, dans le vol. suivant de notre ouvrage.

(328) Les éditeurs de 1513, reproduisant l'Italie de Donis, n'ont pas reproduit la France qu'on voit dans les éditions donisiennes de 1482, 1486. Ces deux cartes se trouvent dans le code bruxellois de la bibliothèque de Bourgogne de l'année 1481. Ayant plus à notre disposition le code que les éditions donisiennes, nous avons copié ces cartes d'après le code; il nous semblait même préférable de se conformer au dessin du siècle qu'à la gravure en bois et de donner quelques variantes cachées dans un manuscrit, que de reproduire ce qui est publié. Le dessin du code bruxellois est d'une grande échelle. Notre copie est réduite de 5 à 1/50 de l'échelle, par conséquent elle n'a pu rendre toutes les inscriptions, qui au reste sont indifférentes à notre but, et contiennent beaucoup de fautes dans le dessin bruxellois. — En donnant la copie de ces deux cartes, nous nous sommes proposé d'étaler l'étrange configuration que la renaissance a donnée à ces deux pays (no 103, 104 de notre atlas). Sur cette copie, nous avons tracé les contours des cosmographes précédents, afin d'exhiber la différence de leurs cartes, pour comparer à vue les proportions, les dimensions et les configurations des cartes du moyen âge avec celle de la nouvelle invention. Dans cette confrontation, l'Italie des cosmographes prise de l'atlas d'Ubelin, est je pense, réduite justement à l'échelle de celle de Donis, et justement superposée par le méridien de Venise donnée aux deux toutes différentes compositions (no 104 de l'atlas). Quant à la Gaule (no 103), j'ai superposé les deux compositions, au moyen de la position unique de Lyon, pour laquelle les compositions varient entre elles d'un degré : à la suite de quoi, les superposées en ont toutes les latitudes discordantes d'un degré. Il serait peut-être mieux de se conformer dans la superposition aux mêmes latitudes, ne tenant que le méridien de Lyon et faire ainsi ressortir ses discordantes proportions.

à l'antiquité surannée, ce qui paraîtra ou confus ou erroné : *quæ vel abstrusa, vel erronea videbantur*. Or, si je comprends leur phrase, ils prévoient la réprobation des lustrations modernes, dans lesquelles il faut débrouiller l'erreur et la confusion; ils ne les désapprouvent pas, mais ils livrent les cartes des lustrations modernes pour faire jour à l'erreur et à la confusion. Ailleurs, dans le titre de la seconde partie, ils recommandent les cartes des lustrations modernes, lesquelles relatent plus régulièrement les spécialités des terres et des mers par des positions certaines, suivant les pérégrinations de notre temps; *moderniorum lustratio terræ marisque singula, positionibus certissimis, regulatius tradens, ad sæculi nostri peregrinationes*. Qu'on ne s'y méprenne pas. Cette recommandation ne se rapporte pas à toutes les vingt cartes de *moderniorum;* elle s'adresse exclusivement à des cartes portugaises, contenant les découvertes de nouvelles terres et mers, par conséquent elle rejette tout le blâme de confusion et d'erreurs sur les cartes des cosmographes. Or, comme il y a dans leur volume deux Italie, et que celle des cosmographes est du nombre des accusées et réprouvées, la carte de Nicolas Donis, conforme à l'antiquité surannée, gagne évidemment toute préférence dans l'opinion d'Essler et d'Ubelin (329).

C'est en se relatant à des cartes portugaises ou à de nouvelles découvertes que les éditeurs disent de positions nouvelles étrangères à Ptolémée; *neotericæ positiones, Ptolemaei alienæ*. Le lecteur, en les voyant, ne sera pas étonné quand il apprendra qu'on a observé de ces lieux la latitude véritable du ciel. Scruter les longitudes des régions est trop laborieux. En ce cas, la dimension variée cause les situations variées. L'indulgence serait donc obligeamment agréée sous le rapport de l'ajustement de carrés du long : que le censeur ingrat ne suppose ni l'antiquité, ni notre travail (330).

En effet, toutes les nouvelles cartes portugaises, de la chorographie spéciale, des cosmographes et de l'Italie donisienne, ne sont pas graduées

(329) Editant leur volume à Strasbourg, ils n'ont pas reproduit la France donisienne : parce qu'il était impossible de la faire valoir à Strasbourg sur le Rhin. On y savait que les cosmographes traçaient mieux le cours de ce fleuve sur leurs cartes confuses et erronées, mieux que Ptolemée ou Donis. — La même incertitude, qui tourmente ces éditeurs, domine, en 1521, Benedetto Bordone, dans son isolario. A voir là : 1, Inghilterra figurée, secondo moderni et secondo Tolomeo : differenza fra Tolomeo et moderni, per che Tolomeo del reame della Scotia la longhezza pone verso il leuar del sole, et moderni tutta questa isola uerso tramontana stendoso : ici il accorde évidemment la préférence à Ptolémée, parce qu'il donne sa figure tout entière, et dans celle des modernes il retranche l'Ecosse (fol. 11). — 2, figure des Fortunées suivant Ptolémée et ensuite celle des Canaries. Si tempi nostri molto da gl'antichi scrittori si discordando si nel numero, come anchora nel por quelle perlo vento : percio che gli antichi per ostro le pougono et di numero esser sei; conciosia essa che i marinari per nostri tempi dicono, che sono dieci et della Libia inferiore alla quale dirincontro stanno per ponente (fol. xv, xvi). — 3, Sicilia, secondo Tolomeo et secondo moderni, figures mises en regard sur la même ligne. Verso leuante dell isola posti nell' ostro Pachino et nel settentrione Peloro. Di questa parte Tolomeo et moderni sono di una medesima opinione : ma perche, questa isola ha forma di triangola, nell' angolo sono discordi, il quale angolo e da volgari posto, nella parte dell isola piu longa verso ponente, et da Tolomeo verso garbino in un luoco Eugiaro promontorio nominato (fol. xxii-xxv). — Le géographe italien à Venise, ne risque pas de dire à qui revient l'erreur. — Voyez sur notre planche, pour l'inclination de la Sicile, le juste-milieu entre les deux opinons inventé par Iacobo Castaldo qui mourut en 1557. Gastaldo restitua les formes aux Calabres et à la Pouille : mais le napolitain Pyrrhus Lygorio, mort 1583, aima mieux appliquer son pays à la torture ptoléméenne.

(330) Tabularum harum neotericae positiones, sicuti a Ptolemaei traditionibus alienæ videbantur, non miraberis cumque didiceris inhis veram coeli latitudinem observatum. Regionum quippe longitudinem scrutari, laboriosum est valde. Hinc variam causat situationem, dimensio quoque varia. Tamen sit pro grata pietati, quadrata longis aptare; ne vel illius antiquitatis, vel laboris nostri iudiceris censor ingratus (Essl. et Ubel. præfat.).

dans la publication d'Essler et Ubelin. Toutes ont une échelle, aucune trace de longitude, la seule latitude y est marquée sur des lignes latérales, assez irrégulièrement et n'ayant point de fixité. Les climats accompagnent ces indices de latitude. L'incertitude qui se manifesta dans les indications de la latitude, venait de l'insuffisante exactitude du dessin (330), mais souvent de différente opinion d'école ou de géographe, suivant qu'on se guidait par des observations modernes ou par des données de Ptolémée; et suivant la préférence qu'on donnait à certains lieux par lesquels on réglait le degré et la division de la ligne latitudinale. C'est à cause de cette différence d'opinion et de mode, que le détroit de Sicile dans le 38e degré de latitude de la carte des cosmographes, est dans le 39e suivant la carte dressée par Nicolas Donis; que Baïonne et Narbonne sur la carte d'Espagne de l'école espagnole se trouvent placées sous le 46e, presque touchant le 47e, et que sur les cartes d'autres cosmographes elles restent sous le 43e, se rapprochant au 44e degré. Mais que dire, et comment expliquer, lorsqu'on voit le 47e de latitude de Baïonne, et sur la carte de la configuration espagnole des îles britanniques, les îles Sorlingues et le bout de la Cornouaille sous le 49e, ainsi que Brest se trouve sous 47°? Certes c'est une erreur de la numération de degrés : toujours est-il évident qu'on n'avait rien de positif pour les latitudes qui se présentaient confuses. La graduation des cartes spéciales des cosmographes se laissait faire en apparence, mais isolément pour chacune à part. Et quand on voulait rapprocher ces cartes, les ajuster, enchaîner l'une à l'autre, leur graduation ne correspondait pas suffisamment et ne répondait en aucune manière à la longitude de Ptolémée. Pendant de longues années encore on n'eut pas grande confiance dans la graduation, on n'en eut aucune pour la longitude, et une trop faible pour la latitude. Elle était essayée pour une vaine parade.

Graduation, latitudes, longitudes.

201. Cependant aucune école, en connaissance de cause, n'a pu contester la convenance de longitudes et latitudes dans la construction de cartes. Des essaies furent faits à cet effet. Examinant les climats tracés dans un cercle par Pierre d'Ailly, on peut avancer que déjà, vers 1410, on essaya de jeter au hasard les parallèles de la latitude sur la carte générale. L'anconitain Gratioso Benincasa 1466-1471, ajustait l'échelle latitudinale à ses copies. Les régions skandinaves, comme complément du géographe grec, ont une graduation complète; les cartes spéciales éditées en 1482, 1486, 1515, 1535, sont garnies d'échelles latitudinales. L'orbis universalis en 1492 du globe de Behaïm se relatait aux divisions de l'équateur et du méridien mobile; les cartes générales éditées en 1508, 1511 etc., parurent complètement graduées; le globe de Schoener 1521, est croisé par les lignes longitudinales et latitudinales. Chaque jour, parmi les savants de la théorie, augmentait le nombre de ceux qui s'efforçaient de mettre en pratique la graduation.

(330) C'est ainsi que dans la catégorie des cartes des cosmographes plusieurs positions alpines dans l'ajustement des cartes spéciales sont quelque peu incohérentes; qu'on voit Belgrad vaciller de 47° tantôt en 46° tantôt en 48°; qu'on voit Constantinople de 43° transporté sous 46°.

Le canevas des lignes croisées offrait à la construction des cartes une méthode infiniment plus simple et plus facile, que la multitude des lignes de la rose qui se sectionnaient en tous sens, s'appointaient sans fin, demandaient de comptes et réductions des nombres, pouvant déjouer, tous les efforts de l'exactitude. La méthode de Ptolémée était recommandée sans cesse; ses chiffres, ses cartes indiquées comme l'unique modèle à imiter, à suivre. Les nouveaux géographes-dessinateurs s'enhardirent : ils graduaient les cartes résolûment et s'avisèrent de changer les compositions des cartes, donnant à tous les pays les formes ptolémécnnes, c'est-à-dire en adaptant la graduation de Ptolémée, ils défiguraient les cartes des cosmographes du moyen âge. Dans la première moitié du XVIe siècle cette opération s'est accomplie.

Pour arriver à la graduation des mappemondes de la composition du moyen âge, les géographes de la renaissance rencontraient les plus nombreuses difficultés; là, s'accumulaient tous les obstacles. La tâche en effet devenait impossible sans toucher à la composition, à différentes directions. Les marins, premiers auteurs de ces mappemondes, avaient de trop grandes interruptions continentales entre les rivages de leurs connaissances. Les directions déterminées par une longue expérience de l'aiguille ne se trouvaient pas en harmonie avec les directions de trop grandes distances océaniques contrairement inclinées. Voir l'hydrographie portugaise, où les tropiques et la ligne équinoxiale sont jetés à travers la carte. Ces lignes ne peuvent, par aucune manière, passer tous les pays qu'elles encerclent, et traversent quelques autres du sud ou du nord, qu'elles ne devaient pas toucher. Or, la mappemonde des hydrographes n'est pas susceptible d'accepter sans réserve la graduation de la latitude, pour laquelle on avait des observations déterminées. Il suffit d'observer l'inclination de la mer méditerranée, qui, elle seule prise isolément, se laisse admirablement graduer.

L'application de l'échelle latitudinale aux cartes spéciales (de la publication d'Ubelin 1508, 1513), prouve qu'on a compris la nécessité et le moyen de rectifier l'orientation ou la boussole des marins, de redresser le vice de l'inclination. L'intervention des latitudes ptolémécnnes indiquait le moyen de la rectification, mais insinuait les erreurs qui auraient détruit les compositions nautiques si on les eût acceptées. Les marins et les hydrographes par eux-mêmes connaissaient suffisamment les latitudes géographiques de la méditerranée, par conséquent ils comprenaient le vice de l'orientation, mais ils étaient très-indifférents pour cet écart, pourvu que leur dessin fût exact à l'usage et utile aux navigateurs; ils ne se souciaient pas trop de discordances qui entachaient leurs mappemondes. D'ailleurs, ils rencontraient un autre obstacle, plus grave (comme nous l'observerons chap. 204, 205), pour l'emplacement convenable de la méditerranée dans les mappemondes. Or, tout en connaissant l'irrégularité, ils continuaient à dessiner les cartes hydrographiques commodes à la navigation (331).

202. Je le répète, on ne peut pas admettre l'ignorance absolue de la

(331) La carte marine, qu'en 1560 Ruscelli appliqua à son édition de Ptolémée : *carta da navicare, fatta solamente per una mostra et comme per un modello*, offre le même vice.

théorie parmi les pilotes et les géographes cosmographes du moyen âge. Tel qui possédait quelques notions de l'astronomie, sans être savant de premier ordre, comprenait les exigences des longitudes et des latitudes géographiques : le fond de la question n'était pas un mystère pour lui. On écrivit tant sur l'usage de l'astrolabe, on observait le soleil et la lune, les tables de la lune furent dressées, appréciées, révisées; on levait les latitudes; les différents modes de lever les longitudes furent connus, à la fin recommandés (Pigafetta, de la navigat. p. 277-279) (332) : mais les navigateurs, les pilotes se contentaient de connaître la latitude (de leurs nouvelles découvertes), et d'ailleurs, ils étaient si orgueilleux qu'ils ne voulaient pas entendre de longitudes (Pigafetta, de la navigation, p. 274, 275).

Or, les dessinateurs de cartes n'avaient pas de longitudes géographiques. Les érudits, pour l'ancien monde, les trouvèrent en masse dans l'ouvrage de Ptolémée, et au lieu de les découvrir dans la construction des cartes nautiques, par l'induction des latitudes et des distances, ils épuisèrent toutes les billevésées de Ptolémée dans toutes les parties du monde et tranchaient les difficultés pour la mer méditerranée en substituant la longueur de 62° de leur maître à la place de celle des hydrographes (333). L'hémisphère de 180° était parfaitement rempli par le sage de l'ancienne Grèce : restait à placer les nouveautés sur un autre hémisphère entre 180° et 360°. Behaïm, 1492, indiqua leurs longitudes; Ruysch 1508, Sylvanus (1511), Schoner (1520), et les autres les déterminaient approximativement, chacun suivant son goût ou d'après le modèle qu'il avait rencontré!

Cependant, sur ce nouvel hémisphère, des contestations très-vives se sont élevées entre les Portugais et les Espagnols. La ligne de démarcation, désignée par le premier méridien des îles Fortunées devait calmer les parties. Le pape Alexandre VI (1493) fit cadeau de tout le globe des deux hémisphères infidèles, payennes, partie égale : à l'est aux Portugais, à l'ouest aux Espagnols. Mais lorsque les Portugais découvrirent la terre de Sainte-Croix ou le Bresil, et en prirent possession, de nouvelles réclamations s'élevèrent. Le même pape (1502), intervint derechef et recula le premier méridien à 30° vers l'ouest, qui fut appelé ligne de démarcation ou de répartition.

Cette partition et répartition rencontrèrent de grandes difficultés géographiques. L'omnipotence papale indiquait à cet effet le méridien des îles Fortunées, connu par la géographie de Ptolémée, où il était représenté par une enfilade d'un groupe d'îles au nombre de six. Les érudits comprirent qu'il s'agissait des Canaries, et ils acceptèrent tout

(332) Charl Amoretti, éditeur de la description du premier voyage autour du monde, par Pigafetta, présume que, parce que celui-ci ne parle pas du moyen de se servir pour les longitudes de l'éclipse solaire, il est bien claire qu'il ne le connaissait pas. Pourquoi l'aurait-il ignoré? Quant il dit, Pigafetta lui-même l'avoue, qu'il a examiné plusieurs méthodes dont on se sert pour connaître la longitude et qu'il en a trouvé trois qu'il a cru plus propres à cet objet. Or, il a connu les autres, qui lui semblaient moins propres et celui de l'éclipse solaire, qui n'était point un mystère pour les connaissances de son époque, mais à cause des difficultés qui l'obstruaient dans la pratique, il n'a pas cru propre de le recommander.

(333) La perturbation d'idées géographiques de cette époque se décèle d'une manière singulière dans l'isolario de Benoit Bordone 1521, 1534. On y voit une mappemonde, calquée sur la carte portugaise, que nous avons analysée. Seulement Bordone ou son modèle y introduisit la longueur ptolémeenne de la méditerranée. Malgré cet emprunt de Ptolémée on y voit l'inclination vicieuse de la méditerranée scrupuleusement conservée.

d'abord le milieu des îles. Les Portugais le fesaient passer par Madère, comme on voit par le globe de Behaïm 1492, par l'hydrographie 1504, par la carte de Ruysch 1507, par le globe de Schoner 1521. Passant par Madère, le méridien passait Teneriffe. Mais les Espagnols choisirent pour lui la gran-Canaria. C'est le méridien des îles Fortunées, le même qui fut ensuite qualifié d'île de Fer.

En effet, la fixation du méridien des îles Fortunées sur une des Canaries, éprouvait de contestations. Sylvanus plaçait Canaria 1° 30′ du premier méridien. Trouvant dans le texte de la géographie ptoléméenne Paris à 23° 30′ du premier méridien, il opina que c'est une erreur de copiste, qu'on ne peut l'attribuer à Ptolémée, qui plaçait Paris à 20° 15′ du premier méridien des îles Fortunées. En Espagne, Jean de la Cosa traçait le premier méridien entre san Miguel et Tercera des Azores, enclavant dans le vieux monde, les Canaries et les îles du cap Vert (334). Mais l'Espagne prit son nombril Tolède pour le premier méridien, du quel le méridien des Canaries se trouvait 17° 30′ ou 17° ou 16° 40′. Ce n'est pas Tolède qui gigottait ainsi : c'est la trépidation du méridien des îles Fortunées.

Or, le premier méridien des îles Fortunées, duquel on comptait toutes les longitudes, était indéterminé. Comment pouvait on fixer les 30 degrés ouest de la ligne de démarcation? On ne songeait point aux observations astronomiques, on comptait les distances de la navigation à partir de Madère, de Gomera, de Teneriffe, de gran Canaria ou du cap Vert. L'espagnol Diego Ribero 1529, tira cette ligne à l'ouest de l'embouchure de Maragnon. Plus tard (voyez les cartes de Mercator) elle était tracée à l'est de cet immense embouchure : différence de 5 degrés.

La ligne de répartition agitait encore les esprits et les longitudes géographiques, quand une autre question, infiniment plus difficile, se présenta aux géographes et à leurs longitudes.

Le portugais *Ferdinand Magellan*, dans son voyage dans l'Inde visitant Calcutta et Soumatra, apprit que son pays réalisait d'immenses bénéfices dans le commerce des épiceries des îles Molucques, où les Portugais commençaient à s'établir. De retour à Lisbone, il continua à étudier la géographie et la marine, et sous ce titre on lui permit d'examiner tout ce qui avait été recueilli et gardé dans la trésorerie. Cet examen lui suggéra l'idée de la possession illégale des Molucques par les Portugais, remarquant que leur position devait se trouver dans l'hémisphère espagnol. Cette idée n'était pas à lui seul, le défaut des mappemondes dessinées sur des globes l'assurait assez positivement, le gouvernement portugais gardait en effet le plus profond silence sur la découverte de ces îles (Pigaf. p. 176). Magellan, mécontent de la cour, passa en Espagne et offrit à Charles V de lui livrer, par le chemin de l'ouest, ces îles qui appartenaient de droit à l'Espagne.

Sans avoir égard à des signaux de vents, des courants de mers, la possibilité de traverser quelque part au delà du nouveau monde se présen-

(334) Voyez ci-dessus chap. 172, ce méridien de de la Cosa était éloigné de 9, 10 ou 11 degrés de celui des îles Fortunées. — Plus tard on l'a porté sur les îles du cap Vert, 5° 30′ du cap, 6° 0′ de Madère, 6° 30′ de Teneriffe. Passant les îles de cap Vert olim Gorgades sive Hesperides, il enfilait les îles de Sal, Buenavista, Mayo, San jacomo; et de celui-ci on comptait Paris 23° 30′ de longitude, bien qu'il n'était plus un méridieu des Canaries olim Fortunatae. Voyez les cartes d'Ortel et de Mercator.

tait tout naturellement à chacun et était généralement admise comme infaillible. On conjecturait et traçait des hypothèses sur trois points du nouveau monde. Avant 1506 Martin Behaïm dessinait à Lisbone ces passages et le détroit du sud (Magell. apud Pigaf. p. 40). Le globe de Jean Schöner, fabriqué en Allemagne en 1520, dans l'année du départ de Magellan (n° 125 de notre atlas), exibe les trois hypothèses. Le nouveau monde y offre deux détroits et sa cime pointe au nord dans un océan ouvert (335). Le détroit du midi était celui qui offrait le plus de chances pour les recherches. Les côtes de Floride avançaient vers l'Europe, et celles de Brasil ou de la terre de la croix, s'inclinaient rapidement vers les Indes. Amerigo Vespucci en 1501, se proposait déjà d'aller doubler la pointe du sud (336). La croyance de la nécessité du contre poids continental pour le globe inondait dans l'imagination de l'époque l'hémisphère arctique de l'océan (comme on le voit par le globe de Schöner), et surchargeait l'hémisphère antarctique de terres imaginaires : mais elle n'empêchait guère de dessiner préalablement la pointe méridionale du nouveau monde correspondant au cap de Bonne-Espérance, et le détroit qui séparait les terres antarctiques.

A l'appui de l'assertion de Magellan, que les Molucques sont sur l'hémisphère espagnole, Magellan appela Chistophe Hara, qui, ayant aux Indes des maisons de commerce, disait être assuré par les instruc-

(335) Quelques années plus tard, à la suite du voyage de Magellan, Schoner changea d'opinion : il crut que le nouveau monde jusqu'au détroit n'était que le continent continu de l'Asie. Modo vero per novissimas navigationes, factas anno 1519, per Magellanum, versus Moluccas insulas, in supremo oriente positas, eam terram (Americam), invenerunt continentem superioris Indiæ quæ pars est Asiæ. Sunt autem huius portionis, regiones Bachaluos dictae, Florida, desertum Lop, Taugut, Cathay, Mexico regio, in qua urbs per maxima in magno lacu sita Temistitan, sed apud vetustiores Quinesay erat vocata, Parias, Uraba et Cannibalium regiones; Brasiliæ regio se se extendit ad usque Melacham et quid ultra. Incolæ anthropophagi liberis eorum Thomae nomen imponunt. Adjacet huic regioni insula permaxima Zanzibar (Johan. Schoneri carlostadii, opusculum geographicum, Norimb. 1533, II, 1 et 20). Voyez n° 127 de notre atlas.

(336) Schoner indiquant sur un globe de 1520, la possibilité de trois passages suivit une hypothèse assez répandue. Elle formait de nouveaux continents, deux grandes îles. — Benoit Bordone, qui, en 1521, ignorait encore les résultats de la découverte de Magellan, dessina ces deux îles dans son isolario (n° 126 de notre aalas), de façon qu'il réunit terram laboratoris aux Florides et au Temistetan ou Mexique; et, conformément à la supposition de Vespuce, il enferma la terre de sancta cruce par un littoral tout le long du tropique en y enclavant le Pérou. Un stretto séparait le Mexique du Pérou ou les deux îles : chacune respectivement déployant ses spacieux rivages aux eaux de l'immense océan (isolaris universale, et les îles p. VI verso, XI verso). (Voyez ci-dessus la note 254). — Chaque voyage, et celui de Magellan, sont des enclumes sur lesquels l'imagination se plaisait à forger force d'inventions. Par d'innombrables conjectures, hypothèses, on embrouilla les plus simples questions. Les fantastiques mappemondes, muettes et même invisibles, introuvables, parlaient à l'oreille de l'imagination. Il devenait clair comme le jour, que le cap de Bonne Espérance, le détroit magellanique, avaient été connus avant leur découverte. Regardez cette jonque indienne de la carte de fra Mauro et vous voyez comme elle double le cap de Bonne Espérance. Sans doute les Kafres et les Hottentots doublaient ce cap et les Patagons nageaient dans le détroit, plusieurs siècles avant que l'ignorance européenne se fût décidée à les explorer. — Un Portugais, en 1528, s'imagine de trouver sur une carte ancienne le contours de ce qu'on vient de découvrir : à l'instant sur ses traces, les érudits s'évertuent à démontrer que c'était la mappemonde de fra Mauro; les Portugais n'en avaient pas d'autre en 1528. — Que n'a-t-on pas attribué à Bianco et à ce Mauro! Ordinairement, les légendes, les explications de fra Mauro disaient le contraire : mais la conjecture, l'hypothèse élevait hardiment son édifice. — La cartographie, et les découvertes portugaises surtout, sont accablées de véritables fantasmagories. On peut dire que les Portugais eux-mêmes en sont la cause. Ils ensevelirent leur ancienne cartographie et débitèrent de bonne heure de véritables cauchemars. Habitués du commencement, de faire, comme nous l'avons observé, les découvertes de ce qui était connu par les autres, et s'appropriant d'abord ce qui était de la connaissance des autres : leur conscience ensuite troublée, doutait des plus beaux succès, scrutait les plus frivoles apparences pour ombrager les plus positives découvertes. Les Allemands s'empressèrent de suite à pousser en avant un champion et rival de leur gloire dans Behaïm. Les Italiens à leur tour, non contents de partager la gloire portugaise, dégradèrent son œuvre au profit des images de leur cartographie. (Voyez la note 287). Les Portugais, réveillés aujourd'hui par tant de tiraillements, réclament de nombreuses priorités sans savoir où s'arrêter.

tions de ses facteurs de la véritable position géographique de ces îles. Le savant astrologue Roderic Faleiro, confirma et corrobora ces assurances le compas à la main, sur une carte nautique, hydrographique. Charles V était enfin convaincu que ces îles sont placées au deçà de 180° des îles Canaries, d'autant plus que la ligne de démarcation avança sa répartition jusqu'à 150° est des îles Canaries.

203. Magellan, instruit par son ami l'astronome Ruy Faleiro du lever des longitudes par la déclinaison de la lune et les occultations d'étoiles, la différence de hauteur de la lune et de Jupiter et les oppositions de la lune et de Vénus (337), partit le 10 août 1519, entra le 21 octobre 1520 dans le détroit par 52° de la latitude méridionale; le traversa et en sortit le 28 novembre. Magellan périt le 27 avril 1521 avant d'arriver aux Molucques.

Il était de la plus haute importance dans cette question, de déterminer la situation des Molucques par la longitude, et aucun des voyageurs précédents n'a donné plus de soins aux positions géographiques que Magellan et son équipage. Mais examinant la relation d'Antonio Pigafetta, on voit que la longitude géographique, moins fréquemment annotée, n'était pas aussi souvent recherchée que la latitude. Son récit ne détermine point de longitude même du détroit. Il compte la longitude de l'ouest du méridien de la répartition 30° à l'ouest de cap Vert (338). Il dit qu'on a passé la ligne équinoxiale par 122° ouest de ce méridien (288° est du méridien de Fer) et les îles Moluques sont à 161° ouest du même (191° ouest et 269° est du méridien de Fer) : or, elles sont sur l'hémisphère espagnole. Les Portugais soutenaient et prouvaient le contraire, allant toujours par le chemin de l'est. Ils accusaient les Espagnols d'erreur ou de mauvaise foi. Pour vider les incertitudes, on choisit (dit plaisamment le milanais Pierre Martyr d'Anghera, historiographe de la cour d'Espagne), vingt-quatre astronomes et pilotes tant portugais qu'espagnols, lesquels, après avoir sillogismé, conclurent qu'on ne pourrait décider la question qu'à coups de canon (épistol. 797).

Les débats des astronomes et pilotes, auxquels fait allusion d'Anghera, ont eu lieu à Saragosse (339). Peu concluants qu'ils étaient, ils prouvent que l'esprit vivement préoccupé de la théorie, succombait sous l'impuissance de l'application. En effet, on levait alors la longitude géographique au moyen de tel ou tel instrument, de tel ou tel astre, avec autant d'incertitude, qu'on la trouvait le compas à la main sur les cartes nautiques. Parce que les observations se fesaient avec des instruments très-imparfaits et particulièrement avec l'astrolabe, le météoroscope, le torquetum, la baguette et l'anneau universel, instruments qui n'étaient pas sûrs dans les résultats, ni d'un usage facile ou commode.

(337) Pigafetta transunto del trattato di navigazione, p. 219; Herrera, dec. II, lib. IV, c. 10; Barros, dec. III, lib. V, c. 10. — Ruy Faleiro composa un traité de longitudes, pour l'usage particulier de Magellan. (Voyez Humboldt, exam. de l'hist. de la géogr. du n. m. t. I, p. 301, 302).

(338) La linea de la repartitione e trenta gradi longi dal meridionale : el meridionale e tre gradi al levante longi de capo verde. (Pigaf. p. 56; preface d'Amoretti, p. 31).

(339) Voyez Herrera, historia general de los hechos de los Castellanos en las islas y tierra firma del mar oceano, t. II, decas 3, p. 178. — On y remarque de la part de l'Espagne : Sebastian Cabot, Estevan Gomez, Diego Ribero, Jean Vespucci, — Ce compromis fut signé le 22 avril 1529, et désigna les îles Marianes (Latrones) et l'île J. Juan de las Velos, pour les termes de séparation, ce qui n'a tranché aucunement la question.

Pour la longitude, on ne pouvait alors savoir l'heure précise qu'au moyen de sables dans la construction et l'usage desquels l'exactitude est impossible (340). On savait que le sable est inexact (Pigafetta, de la navigat. p. 280) et le résultat douteux des longitudes obtenues, augmentait la méfiance dans les préventions des pilotes, ainsi qu'ils ne voulaient pas entendre de longitudes, et les cartes à leur usage continuaient à rester libres de toute la gêne de longitude graduée (341).

204. Le cosmographe *Diego Ribero* prit part aux débats de Saragosse, où l'on discutait la longitude géographique (342). Sa carte de 1529 et la carte sévillane de 1527, antérieure de deux années, sont les premières cartes espagnoles qu'on connaisse qui soient traversées et croisées par les échelles, tant latitudinale que longitudinale. Ces cartes, pour la partie du nouveau monde, diffèrent suivant qu'elles étaient instruites de nouvelles découvertes : quant à ce fragment de l'ancien monde, que nous avons devant nous (n° 117 de notre atlas), elles sont identiques, également viciées par un singulier manque de discernement (343).

Certainement la construction de la méditerranée des marins du moyen âge n'y est pas défigurée: elle reste entière (voyez n° 117 de notre atlas), mais sa boussole est rectifiée. Les rivages septentrionaux de l'Afrique l'attestent. Alexandrette tient à peu près 36° de latitude, (36°, 13); Alexandrie 28° 20′ (Ribero 27° 0; 31° 11′); Tunis 35° 40′ (Rib. 34° 50′; 36° 40′); Ceuta monte jusqu'à 37° 0′ (Rib. 36° 10; 35° 36); le rivage opposé de l'Europe est sans doute porté trop au nord. La mer méditerranée des marins, placée dans une fausse graduation, que nous allons examiner, devait, par sa largeur, déborder les latitudes.

L'échelle de la graduation des deux cartes est de la projection plan équatoriale, projection cylindrique, les degrés de latitude et de longitude sur tous les parallèles et méridiens sont égaux du grand cercle On conçoit qu'une carte espagnole de l'Afrique n'est qu'une copi d'une carte portugaise. Or, confrontant les deux cartes espagnoles ave l'hydrographie portugaise (avec l'Afrique éditée en 1513 par Ubeli (n° 118 de notre atlas) nous trouvons : la méditerranée longue (46°) 4 de la parallèle de Rhode portée dans les cartes espagnoles à 42° du gra cercle (par conséquent par sa largeur elle déborde les latitudes). Les 8 de l'étendue de l'Afrique depuis le cap Vert jusqu'à Gardafni, donn par l'hydrographie portugaise (comme 63°, 30′ d'équatoriaux) s l'échelle de la parallèle de Rhode, sont comptés par les deux car espagnoles 85° du grand cercle. Moyen excellent de faire partir par chemin de l'est les Moluks à l'autre hémisphère. N'accusant pas de subterfuge les cosmographes espagnols, nous voyons dans leur com

(340) Amoretti, p....

(341) In (la carta da nauigare) necessaria cosa è ch' egli sopra tutto habbia tre principali consid rationi : atteso che prima avertira al luogo doue si troua et aquel doue hadestinato andare, et quan l'uno sia dall' altro lontano. Di poi in quanta altezza di gradi si troui e in quanta debba andare : e i ultimo di qual uento s' habbia a seruire inquesta sua nauigatione.... in mado che ciascum luogo si figurato nel' suo proprio, uero, et certo sito, cosi per rispetto de uenti, come dell' altezza. Dit d'après le parole del dottor Pietro di Medina géographe espagnole, Thomaso Porcacchi da Castiglione en 1572, dans son l'isole piu famose del mondo, p. 114. — De la longitude géographique on n'y s'occupait pas à s'enquérir.

(342) Sprengel, Gesch. der Entdek. c. 8, p. 29.

(343) Voyez ce que nous avons dit de l'indentité de ces cartes chap. 172.

sition un nouvel exemple jusqu'à quel point on était dans l'incertitude de graduer en longitude même les nouvelles découvertes positives. On ne savait déterminer si Cuba s'élancait au delà des Canaries jusqu'à 70 degrés ou jusqu'à 90 degrés ouest; fallait-il à l'étendue de l'Afrique assigner 63° 30′ ou 85° 0? Par cette dernière extension les cartes de la projection cylindrique donnaient aux vents d'est et d'ouest un appointement plus aigu, l'échelle longitudinale de l'est à l'ouest croissante vers les tropiques et les pôles, arrivait à une extension démesurée. Les pilotes qui observaient les latitudes géographiques étaient certainement en mesure de le comprendre et ils acceptaient cette dissolution des distances longitudinales.

Ce défaut de la projection cylindrique se fit sentir en premier lieu par la configuration et la position de l'Afrique, qui agit aussi fâcheusement sur la pose et l'extension de la mer rouge, comme nous l'avons observé. Mais bientôt les navigateurs éprouvèrent d'autres inconvénients aux environs et au delà des tropiques. L'étendue des rivages visités entre la Terre neuve et les Florides, n'était pas assez forte pour remplir l'espace vide de la carte. Leur perlustration, avançant de la Terre neuve, ne pouvait pas atteindre les Florides, dont ils formaient une continuité, quand on les visitait à partir des Florides. La carte de Ribero offre cette continuité des rivages visités de ces dernières. L'atlas espagnol de 1573 les laisse détachés et flottants dans les espaces de l'océan, quand on les examinait du côté de Terre neuve. Les perlustrations des rivages de l'Amérique, avancées à partir de Panama vers le midi, ne se rencontraient point avec les rivages qu'on reconnut au delà du détroit de Magellan. Une grande brêche de presque 10 degrés s'était déclarée entre cette double direction, qu'on raccommoda pour un certain temps par une énorme bosse formé des rivages de Chili (voyez Munster, n° 129 de notre atlas, et Mercator). L'expérience éprouvait que pour coordonner le monde sur la projection cylindrique, il fallait absolument régler l'échelle croissante pour les longitudes.

Aussi, afin de donner l'assiette à la mer méditerranée de la composition des marins du moyen âge dans une mappemonde de la projection cylindrique, il était nécessaire de rectifier son orientation, ou de lui donner une nouvelle boussole, et de dissoudre ses distances par l'accroissement de la longitude. Cette seconde condition était très-grave, elle aurait rendu la carte si non impossible à l'usage des marins, au moins fatigante. On ne trouve aucune carte qui l'aurait essayée. Les deux cartes espagnoles, redressant la boussole, ne se sont point avisées de toucher aux distances; elles laissent sans scrupule l'espace de 18 degrés du grand cercle au détroit de Suez : les navires n'y passaient pas, la gorge étroite des piétons était indifférente pour les navigateurs. La mer méditerranée, pour qu'elle fût utile à leur usage, restait dans les mappemondes de projection plane, comme un compartiment d'une autre nature, accroché par le détroit de Gibraltar à la grande construction de nouvelles découvertes (344).

(344) Amerigo Vespucci, dans sa lettre du 4 juin 1504 (publiée en 1827 par Baldelli Boni), dit que le cap de Bonne Espérance, qui figure sur la côte d'Ethiopie, est situé 10° au sud du tropique du capricorne, donc par 33° de latitude australe (erreur de plus d'un degré). Les compagnons de Cabral, trouvèrent que ce cap est éloigné de 62° en longitude de l'occident habité (sans doute du méridien

205. Résumant ce que nous avons examiné, nous voyons que les cartes nautiques étaient dessinées partout où la marine était animée : à Venise, à Gênes, à Majorque et en Catalogne; à Sagrès et Lisbone, en Castille, chez les Grecs et les Flamands, partout, et j'ignore sous quel point de vue se laisseraient distinguer les écoles de Venise, de Gênes, Catalane et Majorque, de Sagrès et de Lisbone, si ce n'est par l'idiome des inscriptions, par l'auteur qui les composait, ou par quelques spécialités dans les positions, dans la configuration des régions trop éloignées ou dans les indications des découvertes : car ces écoles formaient une même famille, l'une engendrait l'autre, la fille suivait la méthode de sa mère-école; elles se communiquaient mutuellement et chacune tirait des avantages du progrès de l'autre; toutes les cartes sont dressées sur les mêmes bases pendant les XIVe XVe et XVIe siècles; plus ou moins exactement dessinées et exécutées, elles offrent simultanément les mêmes formes, le même ordre. Et lorsque le mal ptoléméen commença à ravager la géographie, la contagion pénétrait partout et atteignit toutes les écoles : c'est alors que les écoles se dessinaient peut-être plus distinctement par les symptômes de leur commune maladie. Mais alors elles prirent terre et renièrent la mer. Dans chacune, ceux qui sillonnaient l'océan et les mers, restaient conformes entre eux.

Les cartes de ces écoles, considérées comme intermédiaires entre les simples portulans et les mappemondes systématiques, représentant la totalité ou une partie seulement du monde, puisqu'elles réunissaient dans un ensemble quantité de portulans, offraient toutes les qualités des portulans. Pour qu'elles puissent être utiles, elles devaient être confectionnées sur une assez grande échelle. Basées sur l'échelle des distances, elles offraient un développement assez indéterminé et souvant modifié. La méthode de la rose des vents, assujétie à la boussole et à son aiguille, leur frayait le chemin au développement cylindrique : mais elles n'étaient soumises à aucune projection : par conséquent la graduation, et encore moins le développement cylindrique ne pouvaient saisir, ni ses membres souvent disloqués, ni son ensemble.

Cependant, depuis que la projection cylindrique se déroula sous la ligne équinoxiale, les anciens portulans et toute la méditerranée devaient se raccommoder à cette projection, et, pour figurer dans les mappemondes des deux hémisphères, subir le changement de boussole et de dimension; le changement de la première lui donnait une direction et position juste, qui s'accordait avec la ligne équinoxiale; mais le changement de l'autre jetterait une perturbation dans ses bases, c'est-à-dire dans les distances, et défigurerait tous les contours, si l'on eût sérieusement raccommodé la méditerranée dans une mappemonde déroulée sur la projection cylindrique. La mer méditerranée ne pou-

des îles Fortunées), de sorte que l'on peut dire que le cap est à-peu-près dans le méridien d'Alexandrie. — L'hydrographie portugaise, à laquelle probablement Americus manum imposuit, se conforme à cette indication du méridien, lui donnant 55° de longitude; de même le sévillien et Ribero variant par le méridien de la démarcation 72° 30′ ou 73° pour le cap; 74° 30′ pour Alexandrie. — Humboldt (examen de l'hist. de la géogr. du n. m. t. V, p. 38), y voit deux erreurs et se préoccupe de les déterminer, le cap de Bonne Espérance étant 11° 24′ à l'ouest du méridien d'Alexandrie. Suffit d'observer que la graduation cylindrique, sans la croissance de latitude, n'a pu au delà du tropique déterminer les longitudes et que l'accouplement de la mer méditerranée, dressée sur d'autres bases, avec le reste du monde récemment découvert, rangea Alexandrie et le cap sous le même méridien.

vait figurer dans une mappemonde de la projection plane, avant que celle-ci n'eût engendrée les cartes réduites des longitudes et latitudes croissantes. Mais pour y arriver, la théorie devait d'abord examiner et comprendre les rumbs, préalablement prendre en considération les latitudes connues, reconnaître et admettre la croissance de l'échelle pour les distances.

206. Incertitude, indécision, désordre, accablaient les mappemondes de toutes les écoles. Ordinairement on rapiéçait les parties hétérogènes; on les laissait au contact qu'avait créé par hasard la pratique. Les éditeurs de Ptolémée expliquaient les projections, discutaient sur leur valeur et importance, s'excusaient quand ils traçaient les degrés en lignes droites. Les dessinateurs cosmographes, peut-être moins versés pour satisfaire les exigences des savants et le besoin croissant dans les nouvelles découvertes, tiraient à travers leurs mappemondes la ligne équinoxiale et les tropiques; marquaient les climats et les degrés de latitude sur les marges des cartes de leur composition. C'était faux, cela blessait plutôt la vue et la construction des cartes, décélait le double emploi de la boussole, sans opérer le redressement nécessaire.

Les géographes publicateurs, empruntant de Ptolémée la graduation de la latitude pour la méditerranée, rectifièrent sa boussole par des lignes droites, envisageant toutes les compositions antérieures de marins et de cosmographes comme basées sur la projection plane, et ne respectèrent pas longtemps les proportions de la construction nautique.

L'école de la péninsule pyrénéenne, qui aimait mieux étendre les connaissances humaines que d'étudier un géographe hors de saison, qui ne s'empressait guère d'éditer un Ptolémée; l'école de cette péninsule gravait peu, dessinait beaucoup (345), et rectifiant l'assiette du bassin de la méditerranée, observait ses proportions nautiques, conservait le précieux fruit de labeur précédent, presque abandonné par la marche générale des opérations géographiques de la renaissance.

L'école allemande, à peine ouverte, adhéra avec une ardeur laborieuse et bruyante à Ptolémée, elle prôna sa méthode, son autorité inattaquable et accepta sans réserve ses proportions de la méditerranée, méconnaissant ainsi le mérite de travaux antérieurs, elle s'empressa de résumer et de populariser les connaissances nouvelles.

L'activité de l'école italienne, embrouillée dans sa marche par la renaissance des lettres, donnant la prépondérance à Ptolémée, à sa méthode, à sa connaissance géographique, s'engagea dans un dédale d'incertitude, d'instabilité. Par des moyens variés elle retravailla tous les produits géographiques. C'est un laboratoire qui élabore d'avance de nombreux matériaux pour la réforme de la géographie.

Nicolas Zeno, 1555.

207. Parmi les essais de la graduation en latitude et longitude, qu'on retrouverait dans l'école italienne, celui de la graduation de la carte de

(345) Le cosmographe du roi d'Espagne, Ortel, depuis 1570 jusqu'à sa mort 1598, ne sait indiquer d'autres cartes publiées en Espagne que celle provenant de la mauvaise gravure de Pierre de Medine, connu par un ouvrage médiocre sur la navigation, ou il décèle assez d'ignorance. — En Portugal, Ortel ne connaît que Alvarez Secco, et Homen : ce dernier a publié un atlas.

Zeno mérite d'être distingué. Nicolas Zeno, descendant des frères navigateurs, retrouva dans les archives de sa famille la carte de son bisaïeul (346). Pour qu'elle pût entrer dans la composition d'une mappemonde, il entreprit, vers 1555, sa graduation. Il s'imagina que cette carte, bien qu'elle offrit une espèce de portulan, et qu'ordinairement on graduait les portulans par la projection plane, il s'imagina, dis-je, qu'elle offrait une composition susceptible d'accepter la graduation de la plus parfaite projection de Ptolémée, aux parallèles et méridiens courbes.

Cette opération parut au géographe témoin (Ruscelli), d'une difficulté extrême, demandant un homme profondément versé dans la science. Il fallait posséder à cet effet un savoir, connaître les mathématiques, être initié dans le mystère de Ptolémée et avoir une application assidue pour exécuter une semblable graduation. Nicolas Zeno, doué de toutes ces qualités, tirant le premier méridien par le milieu, qui divisait la carte en deux moitiés, discerna avec la plus grande attention la parallèle du milieu qu'il détermina par le 68e de latitude, dont le degré de longitude est en proportion de 3 à 8 au degré du grand cercle. Ayant établi les parallèles, il croisa ces parallèles par les méridiens inclinés proportionnellement à la diminution de degrés (347). Enfin il fit graver sur bois et publier cette carte par Marcolini en 1558. Depuis cette première publication, elle a été reproduite plus d'une fois à Venise et ailleurs (348). A la suite de cette opération heureusement achevée, Groenland avança à l'ouest jusqu'à 290° de longitude, se rapprochant de Zipangri ou Japon placé à 280° de longitude. Après cette expérience de la théorie de Ptolémée, Nicolas Zeno élabora un traité de géographie qui donnait les solutions de tous les problèmes pour créer une nouvelle géographie ou réformer celle qui existait (349).

Girolamo Ruscelli, 1561.

208. Le viterbien Girolamo Ruscelli, qui nous a donné une ample relation de la méthode et de l'opération de Nicolo Zeno, philologue instruit, fondateur de l'académie dello sdegno à Rome, correcteur dans la typographie de Valgrisi à Venise, préparant et soignant l'édition de

(346) Voyez la généalogie de Zeni à la fin du volume.

(347) Questo disegno riformato, comme si vede, s'è hanuto de Nicolo Zeno lon descendente per dritta linea. Et egli questo gentilhuomo.... ha adorno questo disegno de paralleli et meridiani, con tutti le misure che gli si convegono.... Questa tavola dunque ha il suo parallelo di mezo lontano dall equinottiali 68 gradi, come il Zeno diligentissimamente ha osservato. Onde ha quella proportione al meridiano, che hanno quasi 3 ad 8 (Girolamo Ruscelli, espositioni et introduttioni universali, nuova tavola xxxv). Nous devons faire remarquer, que la graduation de la carte que nous avons copiée n° 95 de notre atlas, est loin d'observer ces proportions qu'à voulu établir Zeno d'après les règles prescrites par Ptolémée.

(348) Touchant la première publication de la carte des frères Zeni, voyez catalogue anglais des livres de Pinelli n° 1392. Ses reproductions se suivirent à Venise, dans les éditions de Ptolémée 1561, par Ruscelli 1562, par Moletto 1574, 1599, de Ruscelli renouvellées; dans viaggio in Persia de Catherino Zeno i della scoprimento de lo isola Frislanda, Estlanda, etc., 1588; dans les dissertationi de Zurla 1808. — La carte reproduite ou commentée : Ramusio, navigationi, 1583, t. II, fol 222; Hackluyt, navigat. t. II, part. II, 121. Hieronym. Megiser, septentr. novo antiq.; Abraham Ortelius; Lucas Fox north west Fox, on Fox from north west passage, London 1635; Eggers, sur la vraie situation de l'ancienne Groenland orientale, dans les mémoires de la société économique de Copenhague, IV, p. 239-320; Buache, dans les annales des voyages, t. X; Malte Brun, géographie, éditée par Huot, livre XVIII, p. 489 et suiv.

(349) Omnia docentur in historia universali Nicolai Zeni, in qua etiam extat tota geographia fidelissima. Joseph Moletius, commentarior. ad geogr. Ptol. I, 24, p. 112, edit. 1562.

Ptolémée qui parut en italien en 1561, entreprit lui-même et commença l'exécution d'un grand ouvrage, qui avait pour but de développer toute la théorie et la science des cartes nautiques des marins, qualifiées par quelques modernes d'hydrographiques, et dont il appréciait lui-même la haute valeur. Il reçut des notes de beaucoup de marins et de particuliers, qui par leur propre expérience, par la pratique et la théorie, étaient très-versés dans cette matière et dont il y en avait beaucoup à Venise. Il demanda des renseignements aux Génois, aux Grecs, aux Flamands, aux Espagnols et aux Portugais. Il se procura des cartes marines de quelques particuliers qui avaient longuement navigué et les avaient successivement corrigées de leur propre main (350). Riche de ces conseils et de ces matériaux, il se proposait, dans sa nouvelle géographie, de faire un ample traité à sa manière, dans lequel serait entrée la théorie de toutes les choses qui s'y rattachent. Il pensait mettre quinze cartes marines, spéciales aux différentes mers, amplement détaillées avec tous les endroits, avec les informations et descriptions de leur nature et de leurs qualités, des écueils, des ports et de chaque chose à ce sujet; mais surtout très-exactes et avec la mesure des degrés (de longitude) proportionellement selon les parallèles des lieux (ou de latitude), et avec la nouvelle boussole (c'est-à-dire, redressée de sa déclination sur les points cardinaux), dans laquelle se seraient trouvées aussi beaucoup d'opérations importantes qu'on ne trouvait pas dans ceux-ci jusqu'alors. Les cartes devaient être exécutées sur une grande échelle, car, pour qu'elles pussent être destinées à l'usage de la navigation, il fallait qu'elles fussent de la plus grande dimension possible, soit pour qu'on pût exactement y discerner la direction des vents, ou y prendre ces mesures (distances) précises avec le compas et les pointer chaque fois selon les besoins. Lorsqu'il énonçait ce grand projet, il avait déjà exécuté cinq sections de mers en cinq cartes, croyant qu'on ne trouve de pareilles, et il espérait les retoucher et améliorer avant de les livrer à la gravure (351). Ce beau projet n'a pas eu de suite, il resta interrompu et inachevé par la mort de Ruscelli, arrivée en 1566.

Ruscelli avait donc conçu le projet de décorer les cartes nautiques hydrographiques par la graduation dont elles étaient privées. Quel aurait été le fruit de cette opération? Il est difficile de le conjecturer. L'homme qui savait estimer la valeur des cartes hydrographiques, leur

(350) Nel che vengo tuttavia facendo studio con l'aiuto di molti non solamente marinari, ma ancor nobili, che per pratica et per arte et scienza ne sono intendentissimi, de' quali in questa città son pur molti; oltre, che da Genovesi, da Greci, da Fiaminghi et da Spagnuoli et Portughesi, io vengo tuttavia procurando d'haver' aiuti; et già da molte carte marinaresche, havute da alcuni particolari, che hanno lungamente navigato con esse et le son venute aggiustando di volta in volta di mano lor propria (Ruscelli, espositioria et introduttioni universali, cap. VIII, della carta da navicare).

(351) Della qual' arte (idrografia), io spero nella mia nuova geografia, far un pieno trattato à mio modo, nel quale oltre alla teorico in tutte quelle cose, che le si appartengono, metterò da xv pezzi di carte da navigare particolari di diversi mari, distese copiosamente.... ma sopra tutto fatte giustissime, con le misure di gradi proportionatamente, secondo i paralleli de' luoghi, et con un' nuovo bussolo nel qual' anco sieno molte operationi importantissime, che in questi fin qui non si veggono.... Io con consultatione di persone intendenti, ho fatte far cinque pezzi di mare in cinque carte ch' io credo che fin qui ne sien poche altre tali, oltre che avanti che si facciano intagliare, per metter nel libro, potrò venirle tuttavia migliorando..... Percio que le carte vere d'adoperare si convengon far grandi quanto più si possa, sì per poter' in esse discerner' ottimaniente le vie de' venti, sì ancora per potersi col compasso prender giustamente le sue misure et puntarla di volta in volta secondo i bisogni (Ruscelli, ibid.). — I marinari l' usano quanto più grandi lor sia possibile et hanno oltre alla generale ò universal, più altre carte particolari (Ruscelli nota ad carta mar, ò da navigare n° 36).

exactitude corroborée par un long et universel usage, qui estimait l'expérience des navigateurs, aurait conservé les proportions des mers, n'évaluant pas la méditerranée à 62°, mais gardant sa dimension donnée par les cartes marines : la carte de Syrie dans son atlas vient à l'appui de ces présomptions. La nouvelle boussole, rectifiant l'orientation et fixant les latitudes, aurait déterminée la longitude sans recours à Ptolémée. Mais Ruscelli ne désapprouve pas ceux qui puisaient les longitudes dans Ptolémée, et les cartes qu'il approuve par sa publication, sont sérieusement affectées par les longitudes du géographe grec. Le contagieux mal-ptoléméen s'était déjà emparé de l'esprit humain, que rien ne pouvait sauver la géographie nautique. Partout se déclare une sujétion complète à la longitude de la méditerranée de 62° (352), et presque partout aux formes ptoléméennes (353).

Triomphe de Ptolémée, 1550.

209. Pour exécuter la graduation de plusieurs cartes qui devaient former un ensemble par leur cohésion, et même d'une seule isolément prise, non-seulement les directions et les inclinations vicieuses des parties offraient de nombreux obstacles à surmonter : mais aussi l'irrégularité des cartes, qui approchaient d'une véritable inexactitude, multipliaient la confusion d'une manière très-embarrassante. Cette inexactitude venait en premier lieu de l'imperfection des instruments à dessiner. Sur toutes les cartes, même sur celles qui sont dessinées et inscrites avec la plus minutieuse assiduité, les lignes, les cercles, les points, les distances vacillent, dirigées et appointées par une main incertaine. On ne peut attribuer ces déviations qu'à l'imperfection de la règle et du compas. La règle en bois, cambrée, rejetée par l'humidité; en métal, tournant sur un plancher insuffisamment dolé, raboteux, sur le vélin ou la peau, cédant aux inégales applications et pressions, déroutaient les efforts des plus soigneux dessinateurs. Le compas, grande et grossière machine ordinairement en fer, à l'ouverture dure, raide, sautant ou pivotant sans fin, manquait à l'échelle et aux points qu'il devait marquer (354).

(352) La mappemonde de l'atlas de Ruscelli donne ce nombre à la méditerranée; les cartes spéciales de son recueil ne purent étendre cette mer qu'à 60°.

(353) Ruscelli a donné, carta marina ò da navigare, solamente per uno essempio, non perche in effetto cos ì picciola ella fosse comoda ò buona d'adoperare; fatta solamente per una mostra et come per un modello, che valeria pochissimo ò nulla in adoperaria effetualmente nel navigare. Examinant ce modèle on voit que c'est un ouvrage postérieur au voyage de Magellan; les régions septentrionales ont une configuration tout-à-fait différente de celle qu'on donnait avant 1520; enfin elle est postérieure aux années 1539, 1541, dans lesquelles la Californie fut reconnue, comme péninsule. Malgré d'innombrables irrégularités de cette carte négligemment exécutée, elle déroule le tableau d'une singulière projection. Sa rose, placée sur l'équateur, représente le cercle de l'hémisphère, dont le rayon répond à 90 degrés. Quand on entreprend d'appliquer les longitudes et les latitudes connues par Ruscelli aux lieux déterminés par la rose, les degrés, en tous sens, du point central de la rose, tant en latitude, qu'en longitude se présentent décroissants. L'autre hémisphère est développé de deux côtés dans les additions de moins d'un cinquième du diamètre. Chacune présente la décroissances de 90 degrés de longitude de l'autre hémisphère. L'embouchure du Gange figure sur la lisière, comme s'il était à 180° de longitude.

(354) Cette imperfection du compas était écrasante encore au XVIe siècle, comme on peut le remarquer par l'avertissement donné par Ruscelli. Et sopra tutto conviene haver con esse il compasso grande et giustissimo, che nell' aprirsi, non sia duro, onde bisogni far forza et cosi venga à far salto et aprirsi più che non vogliamo, nè all' incontro sia molto lento, che nell' adoptarsi si venga à restringere da se medesimo (esposit. et introd. univ. cap. 8).

L'impossibilité de soutenir les mesures d'après l'exactitude mathématique, concentra les exigences de l'exactitude dans le coup-d'œil et la main qui fesait ressortir, boursouffler et exagérer les points, les traits et les formes saillants. L'œil et la main, conduits vers un point mal assuré, allait parfois au hasard et laissait le vague aux gradueurs.

Ces défauts affectaient plus ou moins toutes les cartes nautiques sans les déranger, sans détériorer ni atteindre cette harmonie de l'ensemble qui les unissait dans un corps; sans introduire des discordances, des incohérences qui auraient rendu ces cartes plus nuisibles qu'utiles à l'usage des pilotes et des navigateurs.

Le dérangement n'arriva que lorsque le divin Ptolémée commença à opérer la grande métamorphose de tous les pays; et sa renaissance, décélant le mode et le modèle de la graduation, souleva ces barrières infranchissables qui s'opposaient à toute graduation possible. Les géographes ne concevaient point, qu'on eût pu découvrir une graduation dans les compositions modernes, ils se préparaient à l'appliquer par la réforme de la carte, de sa boussole et de la configuration des pays. Les nouvelles découvertes furent gradués; Nicolas Zeno gradua le dessin de ses aïeux : celles-là sur l'expérience des navigateurs; celui-ci hasardeusement : mais la graduation de l'ancien terrain ne pouvait plus s'exécuter sans l'intervention de Ptolémée. Je ne sais pas s'il y eut jamais à cette époque un géographe quelconque, qui pensa à découvrir les longitudes ou les latitudes des cartes de l'ancien monde de la fabrique du moyen âge, spéciales ou générales, indépendamment de la graduation de Ptolémée. Cependant l'œuvre de la graduation complète gagnait toujours du terrain et poussait des racines profondes. Chaque carte spéciale de chaque pays fut mise à la question, et ne répondant pas, subit la destruction, réformée et affaissée dans les proportions de Ptolémée. Souvent elles passaient par des épreuves de différents philologues qui ne s'entendaient entre eux que sur un seul point, celui de soumettre chaque pays dans le cadre de longitudes et latitudes chiffrées par Ptolémée; de donner à chaque pays les contours conformes à la configuration ptoléméenne.

210. Il me semble que sous ce rapport, les écoles se sont dessinées par des dissidences et que chacune allait son train. Je ne connais pas des productions publiées des écoles de la péninsule pyrénéenne, qui avaient eu une pratique spéciale et immense que lui donnaient les découvertes et les colonies : mais leur distinction me paraît évidente dans la graduation faite par elles-mêmes de leur propre péninsule, qui ne s'accommodait point avec les graduations des autres pays effectuées par les écoles d'Italie et d'Allemagne, et cette distinction dissidente se prolongea assez longtemps (355). Les longitudes ptoléméennes s'adap-

(355) Nous avons observé cette dissension par la carte espagnole de 1481 (n° 124 de notre atlas). Elle continue de se manifester dans les atlas de Ruscelli et Moletto 1561, 1562, d'Ortelius 1570 : dans ce dernier c'est la carte de Charl Clusius. Dans les premiers, la carte d'Espagne offre pour Bayonne, lat. 44° 0', long. 13° 20'; pour Narbonne lat. 45° 0', long. 18° 30', et la carte de France donne à Bayonne, lat. 43° 40', long. 14° 30'; à Narbonne, lat. 42° 0', long. 19° 20'. Dans l'atlas d'Ortelius, Clusius (Français), place Bayonne, lat. 44° 50', long. 19° 40'; Narbonne lat. 44° 20', long. 24° 30'; et Jolivet en France, Bayonne, lat. 43° 20', long. 16° 50'; Narbonne, lat. 41° 50, long. 23° 50'. L'incohérence est palpable et continue.

décision. L'ajustement précoce des latitudes à quelques cartes des cosmographes, prouva les dispositions de la régularité et de l'ensemble. Mais ces cartes furent bientôt sacrifiées et toute idée des géographes allemands s'enferma dans Ptolémée et procéda à toutes les opérations avec assurance, méthode et servilité édifiante. Behaïm, Schedel, Ruysch, Schöner, Munster, Apian, Gemma, se succédaient, agissaient dans le même sens avec une assiduité infatigable, et réussirent à consolider la domination de Ptolémée par leurs publications populaires.

Jean Schöner, né 1477 à Karlstadt en Frankonie, *vir rerum mathematicarum excellens* (Apiani, cosmogr. II, p. 33), cultivant la science à Bamberg, commença à fabriquer les globes. A cet effet, en 1515, il publia un ouvrage (359). Il y confectionna en 1520, aux dépends de Jean Seyler, un globe du diamètre de 2,8 pieds de Paris. Appelé en 1526 à Nüremberg, comme professeur, il y transporta son globe, qui y est encore. En 1532, fabriquant un globe pour le duc de Saxe, il publia deux nouveaux renseignements sur l'utilité des globes. Il mourut en 1547, et pendant sa vie ses globes répandaient l'image modernisée de l'habitable de Ptolémée, *nova et quam ante fuit, verior Europae formatio* (360).

Sebastien Munster, né en 1489 à Ingelheim mort en 1552, à Bâle, par sa cosmographie universelle, publiée d'abord en 1544, souvent réimprimée en allemand et en latin, traduite en français 1555, en italien 1558, mit en cours la même image (voyez n° 129 de notre atlas). Son édition de Ptolémée, cinq fois imprimée, 1540, 1541, 1541, 1545, 1552, servit de modèle à la nouvelle formation, pour les autres géographes à l'étranger.

Pierre Apien ou Bienevitz, né 1459, à Leisnik en Misnie, mort en 1551, professeur de mathématiques et d'astronomie à Ingolstadt en Bavière, popularisant l'astronomie et sa pratique, par ficelle et papier mouvant, familiarisa le monde ptoléméen par sa cosmographie. Regner Gemma, *le frison*, né 1508, mort 1555, s'empara de ce petit ouvrage, y introduisit les notions géographiques et une table abondante de longitudes et latitudes géographiques de Ptolémée, pour servir à dresser les cartes, dont il fit en 1540 lui-même l'expérience à Louvain. Il multiplia sans fin les éditions commentées de cette cosmographie d'Apien, dans toutes les langues, latine, flamande, allemande, française 1544, italienne 1575, espagnole 1575; et il fabriqua les globes (361).

(359) Luculentissima quaedam terrae totius descriptio, cum multis utilissimis cosmographiae initiis, novaque et quam antefuit, verior Europae nostrae formatio, praeterea, fluviorum, montium, provinciarum, urbium et gentium quam plurimorum, vetustissima nomina recentioribus admixta vocabulis, multa etiam, quae diligens lector nova usuique futura inveniet, cum globis cosmographicis, Norimbergae 1515, in-4°.

(360) Voyez Doppelmayr, von den nürnbergischen Mathematicis, p. 45-50; Erdglobus Behaims und der des Johan Schoner, Abhandlung von F. Pl. Ghillany, Nurmb. 1842. Ce dernier a donné l'autre hémisphère du globe de 1520, que nous reproduisons n° 125 de notre atlas. Il assure que l'exécution du globe est faite avec grand soin. Le temps fit disparaître maintes épigraphes, mais d'après la description de l'hémisphère, le globe en proportion de sa grandeur, n'est pas abondant, ni dans la nomenclature, ni dans les légendes, dont certaines offrent un intérêt.

(361) Je ne connais pas de cartes élaborées par Apian et Gemma : je ne connais que leurs petites productions. Le premier présenta une mappemonde à Charles V, mais ceux qui pensent que cette mappemonde est attachée à sa petite cosmographie sont dans l'erreur : la figure impériale tête-à-tête avec Jupin ne prouve rien. Elle peut-être une figurine mal exécutée de la mappe présentée à Charles V. Voyez n° 128 de notre atlas. Pour redresser les grossières erreurs du graveur, Gemma donne un indicateur dans la série des longitudes et latitudes des lieux. Aidé par cet indicateur nous donnons l'idée quelque peu avancée de la mappemonde accompagnant sa cosmographie. Apien et Gemma copiaient d'abord le monde juste tel que Schoner l'a dessiné sur son globe; ensuite ils suivirent d'autres modèles.

A force de tant de publications, la renaissance de Ptolémée arriva à son âge de puberté et à son âge viril. Aucun géographe ne doutait plus qu'il n'y avait qu'un seul moyen d'avancer et de perfectionner la science et les cartes, c'était de rebâtir l'ancien édifice géographique en le plâtrant et badigeonnant en moderne. Dans ce but, ils commençaient par la géographie comparative, par laquelle les connaissances se trouvaient basées sur Ptolémée, la mer méditerranée placée et étendue le long de 62°. De cette façon se révelait *nova et quam ante fuit verior Europae formatio,* où les longitudes et latitudes empruntées de l'ancien monde n'avaient aucun autre fondement que la crédulité des savants, leur prévention et leur ignorance, qui s'efforçait d'éblouir leur vue par une futile décoration, infiniment nuisible et destructive.

Qu'on veuille réfléchir quel coup désastreux reçut la marche de la cartographie, combien elle fut lésée sur tous les points, dégradée, ensevelie dans une foule d'innombrables bévues. La hideuse monstruosité de Ptolémée écrasa et détruisit de fond en comble l'œuvre précédente du moyen âge, offusqua la vue des savants, tyrannisa les labeurs des géographes pendant plusieurs siècles.

VII.

RÉFORME DE LA GÉOGRAPHIE, 1550.

212. Le triomphe de Ptolémée apporta à l'esprit crédule et paralysé une sécurité peu durable. Un malaise ne tarda pas à semer l'inquiétude, préparant une lente réaction. Le bon sens reprochait souvent à la conscience fascinée et séduite, l'aveugle confiance; l'incriminait d'une crédulité puérile. Maintes fois éclairé par des vues lucides, ébahi à l'aspect de l'absurdité patente, dans sa méfiance, il se révoltait contre l'autorité tyrannique, aimant mieux marcher indépendamment, renonçant à toutes les formes acceptées, ne suivant que les règles de la théorie.

La défiguration et la réforme fatale des cartes géographiques occasionna un grand changement dans les opérations géographiques. Les cartes hydrographiques décréditées, ne trouvèrent, pendant un certain temps, que peu d'amateurs dans les hautes études (362), toute l'attention se tourna vers le continent. La géographie, de nautique qu'elle était, devint une géographie continentale. Au XVIe siècle, chaque état, chaque pays, province, canton, sur tous les points de l'Europe, avaient leurs topographes, chorographes, géomètres, géographes qui ramassaient avec la plus grande diligence les nombreuses distances, les combinaient minutieusement, composant les cartes spéciales. Ces chorographes et topographes spéciaux ne se souciaient aucunement de longitudes géographiques, ils redressaient les cartes de leurs pays, basées sur la complication des distances plus scrupuleusement déterminées. Leurs cartes étaient pour la plupart sans aucune graduation. Restait aux cosmographes à rafiner sur cet objet et à appliquer la décoration de degrés; à rapprocher, ajuster et réunir ces spécialités dans un ensemble, à les enclaver dans le cadre ptoléméen. Ces cartes spéciales, nouvellement élaborées, gagnèrent toute confiance et leur crédit mina sur d'innombrables points les formes ptoléméennes. C'était une œuvre préparatoire pour ébranler et renverser l'édifice de l'aveugle prévention. Il fallait à cet effet nombre d'années et plusieurs générations pour déblayer les décombres de la dépravation.

(362) Abraham Ortel n'a pas vu les cartes marines de Waldseemüller, ni de Laurent Frisius; cette dernière est pour sûr reproduite en 1535, par Villanovanus, ad calcem Ptolemaei tabu. totius orbis : orbis typus universalis juxta hydrographorum traditionem exactissime depicta 1522. L. F. carte misérable. L'autre de Waldseemüller est très-probablement cette hydrographie portugaise que nous avons élaboré par les cartes spéciales (n° 118 de notre atlas) et analysé. — Ortel a peut-être vu la carte marine de Nicolaï; quant à celle de Mercator elle se distinguait de toutes les autres par la projection nouvellement inventée, mais elle n'était pas moins continentale, comme nous allons le voir.

Déjà les cosmographes du moyen âge et les marins, perfectionnant leurs cartes, avaient besoin de comparer les mesures variées de différents pays : milles, lieues, stades, pas, pieds, aunes, et toute sorte de mesure de longueur. Les latitudes géographiques venant isolément à l'aide de leur construction : la connaissance de la grandeur du globe et de son degré devenait nécessaire. Les traditions, les opinions arabes, enfin les données fouillées dans les auteurs anciens, dirigeaient l'esprit des cosmographes, et malgré le désaccord confus de leurs différentes présomptions hypothétiques, n'affectaient point les cartes qui se passaient de degrés. Depuis que Ptolémée avait prescrit ses lois, toutes ces précédentes supputations avaient été reléguées de côté, ou confrontées et adaptées au chiffre de Ptolémée de l'origine obscure. Surgirent de nouvelles divergences dans les résultats de cette opération : mais elles n'eurent aucun effet sur le dessin des cartes, car en même temps leur confection subit une métamorphose, une défiguration, sans être redressée sur quelque base solide. Les essais multipliés de nouvelles cartes continentales, encombrant de jour en jour le cabinet des cosmographes, fesaient cependant sentir la nécessité de la connaissance certaine de la grandeur du degré : la confrontation des mesures ne rassurant pas suffisamment et l'opinion de Ptolémée devenant suspecte. On s'attaquait déjà à ses opinions astronomiques, à l'exactitude de ses calculs, à l'authenticité de ses observations. Le toruinen Nicolas Kopernik de Pologne (né 1473, mort 1543) (363), sapa dans leurs bases son système du monde, indiquant aux astronomes un point d'appui certain, immuable. L'astre de Ptolémée pâlit, sa renommée commençait à chancheller et on se demandait si le globe terrestre avait réellement la dimension qu'il lui assignait. Mais aucun des cosmographes ou géomètres n'était assez hardi pour sortir de son cabinet et entreprendre la vérification. Un medécin français prit le devant et jeta le brandon à la curiosité future.

213. *Jean Fernel,* qualifié d'Amienois, né à Montdidier en 1485 (364), mort 1558, plus médecin et astrologue qu'astronome, aimait les occupations astronomiques. Connaissant quelques discordances des astronomes et des géographes au sujet de la grandeur de la terre, et en les examinant, il remarqua que le seul moyen d'en sortir, était de se convaincre par sa propre expérience. Suivant l'opinion de quelques-uns le degré de 700 stades d'Eratosthènes était 87 1/2 milles italiques. Regiomontanus réduisait les 700 à 640, c'est-à-dire à 80 milles. Ptolémée ne donnait au degré que 500 stades ou 62 2/3 milles. D'autres ne comptaient que 60 milles. Campanus, Thebit, Alméon, Alfragan 56 2/3 milles. Dans une pareille incertitude, Fernel crut devoir répéter lui-même la mesure. Dans ce but il se rendit à Paris et parcourut la route vers Chantilly, suffisamment déterminée par sa direction et sa longueur. Il leva presque sous le même méridien vers le nord de la capitale, à

(363) Ses ouvrages publiés : de revolutionibus orbium coelestium, Norimbergae 1543, Basilcae 1566, Amstelodami 1617, 1640 ; de lateribus et angulis triangulorum, Wittebergae 1542.

(364) Suivant les autres à Clermont en Beauvoisis en 1497. Il publia, de proportionibus, monale sphaerium, sive astrolabii genus ; generalis horarii structura et usus, Parisiis 1526 fol. ; cosmotheoria, Paris 1528, fol.

différentes distances, plusieurs latitudes et il retrouva par ce moyen, qu'un degré du grand cercle était de 68 milles 95 pas et un quart, qui font 544 stades romains et 45 1/4 de pas. Il détermina en conséquence la circonférence entière de la terre : 24514 milles et 205 5/7 pas (365).

Cette vérification n'a pas tranché la question, ne dispersa point les incertitudes, ni assoupit la divergence d'opinion. Gerard Mercator, le coryphée des géographes de cette époque, donnait à la circonférence de la terre 5400 milles germaniques ou 21600 italiques, ainsi qu'il évaluait le degré à 12 1/5 milles d'allemagne ou 60 d'Italie. Il pensait que cette opinion moderne était d'accord avec l'ancienne de Ptolémée (366).

Les Italiens et les Allemands ne se départirent point de leurs travaux géographiques, ils continuèrent sur leur propre terrain et relatèrent les produits des découvertes d'Espagne et de Portugal. Venise, Rome et Norimberg ne cessaient point de posséder de laborieux publicateurs. Chaque pays de l'Europe, chaque province, comme nous l'avons dit, comptait de compositeurs de cartes. Ferdinand Alvar Secco, Diego Homen en Portugal, Carl Clusius pour l'Espagne, Jolivet en France, Humfred L'huyd en Angleterre, Sébastien Munster en Allemagne, Jacq Castaldo en Italie, Vincent Grodechi en Pologne, Sigismond Herberstein pour Moskou, Jean Sambouk et Wolfgang Lazius pour la Hongrie et les pays adjacents, Nicolas Geno pour la Skandinavie, et multitude d'autres illustraient l'Europe et alimentaient partout les études géographiques. Mais nulle part ces études ne firent plus de bruit et plus de progrès à cette époque que dans les Pays-Bas. L'activité fervente, prospère et fructueuse s'y centralisa et anima celle des autres pays.

Les cartes topographiques des petites mais florissantes et populeuses provinces des Pays-Bas, se multipliaient; le dessin, la gravure, l'exactitude assidue s'y développaient; les matériaux de toutes les nations y avaient des reproducteurs; toutes les méthodes y trouvaient des spéculateurs versés; Anvers, par ses publications géographiques, se mit en concurrence avec toutes les fabriques de cartes.

Mercator et Ortel, 1537-1598.

214. Souvent la Palestine était l'un des premiers objets d'exercice des géographes. Gerard Mercator, né en 1512 à Rupelmonde, s'étant établi à Louvain comme support (étudiant) de l'université, devint par

(365) Delambre, hist. de l'astr. p. 383. — Fernel, comme grand nombre de géographes et astronomes de cette époque, comptait sur le mille italique. Il détermina et compara les mesures de plusieurs autres nations. Le grain d'orge, suivant Fernel, est la petite mesure; le doigt vaut 4 grains; la palme 4 doigts, le pied 4 palmes, la condée 6 palmes; le pas simple 10 palmes; le pas géométrique 5 pieds; la perche est de 10 pieds; le stade italique de 25 pas (40 feraient un mille, *mille passus*); le mille (italique) est de 8 stades; le mille germanique de 4000 pas; le mille de Suède de 5000. Par conséquent le mille germanique était composé de 4 milles italiques. Cette proportion n'était pas acceptée par les autres. Quant à la lieue de France, Fernel avance qu'elle est plus grande que deux milles italiques. — L'astronome François Fernel, dit Huot, dans son édit. de la géogr. de Malte-Brun, XXVI, p. 46) eut l'idée singulière de partir de Paris pour Amiens en voiture, et de compter exactement le nombre de tours de roue faits pendant la route, jusqu'à ce que la hauteur du soleil fût diminuée d'un degré, et il trouva par ce moyen que la longueur du degré qu'il avait parcouru était de 57070 toises. Lacaille obtint par des moyens trigonométriques la mesure de 57074 toises. Ces deux résultats sont remarquables

(366) Hunc orbem continere in circuitu quo maxime patet, millia germanica 5400; sive italica 21600 antiquitus docuit, idem recentior asserit aetas (Abrah. Ortelii, ad orbem terr.). Par conséquent, suivant Mercator, le mille d'Allemagne avait 4 80/81 milles italiques.

sa propre impulsion, fabricant d'instruments mathématiques et graveur. Guidé par les conseils de Gemma Frisius, et commençant par ses propres études à s'adonner à la géographie, il publia en premier lieu, 1537, une carte de Palestine. Bientôt, inspiré par le désir de quelques marchands, il dressa, 1540, une carte de Flandre. Se préparant à devenir exécuteur de nombreuses cartes, il examina, dans une publication spéciale, en 1541, à Anvers, le caractère italique (de literarum quas italicas cursoriasque vocant, scribendarum ratione). Content de l'accueil qu'eut son opuscule, il fabriqua la même année un globe terrestre.

D'après le goût de l'époque, les questions théologiques et de l'église ne lui étaient point indifférents. Voyant les poursuites qu'on soulevait contre ses familiers, il partit avec ses instruments à Bruxelles, puis à Gand, et fut en 1544, au commencement de février, appréhendé par le bailli du pays de Waes, comme fugitif et suspect de (ketterie) hérésie luthérienne; il devait subir l'interrogatoire dans le château de Rupelmonde. Les certificats donnés par le recteur de l'université et par le curé, sur la bonne conduite du bien famé artiste (artifficerende van der goeder fame, van goeden en de eerlycken levene) contribuèrent à son élargissement : après quelques mois il fut rendu aux études (367).

Toujours occupé de la confection d'instruments mathématiques, qu'il fabriqua deux fois pour Charles V, pendant dix ans qu'il restait encore à Louvain, il préparait ses grandes publications. Avant de partir, il acheva en 1552 un globe céleste et publia à cette occasion deux opuscules relatifs à ses globes (de usu globi 1551, de usu annuli astronomici 1552). Ensuite il est allé s'établir à Duysbourg avec sa famille, dans laquelle il comptait trois fils ses collaborateurs, et avec plusieurs planches qu'il avait préparé pour sa carte de l'Europe.

A Duysbourg, au mois d'octobre 1554, il termina la publication de la grande carte de l'Europe, réunie de plusieurs feuilles. Pour la composer, il mit à contribution quantité de cartes spéciales nouvellement élaborées. A la mer méditerranée il y assigna une longueur moyenne de 53 degrés. Ensuite il s'adonna à la gravure des cartes de la Grande Bretagne, d'après la description d'un anglais son ami. Elles parurent en 1564. En même temps invité par le duc de Lorraine, il leva le plan de ce pays, dressa sa carte et envoya son dessin au duc.

Dans tous ses travaux topographiques ou chorographiques il s'évertua à régler les discordances et les incohérences pour composer un ensemble. En dressant sur une grande échelle son Europe, il applanit les plus nombreuses difficultés de ce genre ; pour le reste du monde il avait certainement moins d'embarras, quand il publia sa carte universelle.

(367) Quelques documents concernant cette mésavanture de notre géographe, se trouvent dans les archives de l'état ; ils m'ont été communiqués par M. Pinchard, attaché aux archives. — Le châtelain de Rupelmonde reçoit l'ordre de recevoir le prisonnier (sans date); le 10 et le 19 février 1543 (1544), la duchesse Marie demande des renseignements au curé de l'église S. Pierre près de Louvain et à l'abbé de S. Gertrude, conservateur du privilège de l'université ; le 25 févr. réponse du curé; le 8 mars Marie communique au bailli de Waes et au procureur le certificat du recteur; le 31 mai 1544 elle demande encore les lettres de Mercator, que les frères minimes à Malines recevaient autrefois. — Cette affaire provoquera, j'espère, de recherches ultérieures. — Mercator n'a pas renoncé à ses élucubrations religieuses ; en 1592 il publia harmoniam evangelicam et laissa des commentaires sur plusieurs parties de l'ancien testament.

C'est au mois d'août en 1569 que Mercator, à Duysbourg, termina de sa propre main la gravure de l'immense carte intitulée : *nova et aucta orbis terrae descriptio, ad usum navigatium emendate accomodata.* Elle est dressée d'après une toute nouvelle invention (368). Le portugais Pedro Nunez ou Nonnius (né 1492, mort 1577), avait attiré l'attention des géomètres sur les problèmes nouveaux, que lui suggéra l'usage de la boussole; il expliqua les rumbs des vaisseaux sur le globe (369). Cette explication était une belle conquête pour la science, mais la loxodromie des rumbs était observée par la pratique marine, déterminée par le quartier de réduction (marteloïo, voyez chap. 162 et n° 86 de notre atlas). Mercator, examinant la pratique, et voyant ces inconvénients qu'éprouvaient les navigateurs par les longitudes croissantes de la projection cylindrique, conçut l'idée de développer de même les latitudes croissantes, et inventa la projection à l'échelle croissante qui porte son nom, projection mercatorienne. Il ne savait pas donner raison à son invention, il répétait qu'elle manquait d'explication mathématique, mais il savait que c'était l'unique moyen de développer toute la sphère sur le plan et que son invention est très commode pour la navigation.

Les nouvautés ne sont pas recherchées à tout moment. Les marins se méfiaient des inventions des géographes de la cartographie continentale, ils regardaient avec indifférence celle de Mercator. De longues années s'écoulaient encore avant qu'elle fut prise en considération. On ne peut pas dire que le manque de calcul des distances croissantes et de leur échelle aient été la cause de ce retard : Mercator en avait indiqué le moyen et donna l'instruction suffisante dans les compartiments de sa carte (distantie locorum mesurande modus; organum directorium; usus organi), mais c'était l'aversion des marins pour les opérations de la cartographie continentale. La carte elle-même, bien que recommandée ad usum navigatium emendate accommodata, avait encore moins d'attrait pour les marins. Ils y voyaient les rivages controuvés qu'ignoraient leurs cartes nautiques; ils y remarquaient des proportions contraires à leur connaissance, et les points saillants de leurs cartes rendus imperceptibles à leur pratique. Nova hac orbis descriptio n'était de leur goût, parce qu'elle était continentale.

En effet, cette majestueuse carte était continentale comme toutes les autres de ce genre. Par cette carte; et par toutes les autres qui sont connues, on voit qu'à cette époque Mercator avait pris son parti, dont il ne se rétracta plus. Dans l'instabilité du premier méridien, il choisit d'abord celui de l'île Corvomarino; pour sa grande carte il inventa un autre, en le reculant vers l'ouest sur le point où la déclinaison de l'aiguille changeait en contraire. Ce méridien passait par les îles de Sal et Bonavista des îles du Cap vert. Son anti-méridien passait par le pôle de l'aimant (polus magnetis), dont on présumait connaître l'existence

(368) 1569 mense augusto : universi orbis descriptionem, in amplissima forma intuentium ac peregrinantium et vagatium oculis, conspectuique exhibuit, inventione nova et convenientissima, sphaeram in plano extendendo, quae sic quadraturae circuli respondet., ut nihil deesse videatur, praeterquam, quod demonstratione caret ut ex illius ore aliquoties audivi, propria manu sculpsit (Gualter Ghymnius, vita Gar. Mercat.). — Un exemplaire de cette carte se trouve dans le dépôt des cartes de la bibl. nationale à Paris : peut-être l'unique qui existe encore.

(369) Delambre, hist. de l'astron. 398-400.

d'après l'assertion de François de Dieppe. Le premier méridien et la graduation est la seule différence qui distingue cette carte : au reste elle est tout-à-fait conforme aux autres qui sortirent du laboratoire mercatorien (370).

Mercator proposait de diviser le monde en trois continents : 1°, le vieux (Europe, Asie et Afrique); 2°, le nouveau (Amérique); et 3°, l'Australie ou la Magellanie, continent indiqué à la découverte future (371). Pour composer ce monde il avait de nombreux matériaux. Il ne les désigne pas, personne cependant ne lui reproche de copier ou de s'approprier l'ouvrage d'autrui. Il discute les opinions des géographes. Comme le Nil, le Gange, sont des objets de son argumentation, comme l'amalgame de Ptolémée, de Marco Polo, avec les connaissances nouvelles, exerce son esprit, de même chaque carte qui présentait de matériaux à son édifice passe par son examen. A lui le choix et les rectifications qu'il a pu faire, ayant à cet effet quelques données positifs : mais il a dû nécessairement adhérer à différentes opinions des autres, s'assimiler les travaux des cartographes et accepter maintefois leur ouvrage sans réserve, quand il n'avait pas le moyen d'opérer quelque réforme.

Ainsi, la Flandre et la Lorraine lui appartenaient entières, parce que lui-même leva le plan de ces pays; la Grande Bretagne offre peut-être son propre produit, parce que l'anglais, son ami, livrait à sa disposition de nouveaux matériaux : mais le nouveau monde, la nouvelle Inde, n'était trouvable que dans les cartes marines; septentrionalium regionum typus (de Geno)? l'Inde orientale et la Chine furent empruntées, parce que ces cartes sont en même temps reproduites par Ortel (372). — Il serait important de savoir comment et combien Mercator avait opéré dans la partie de la perturbation cartographique du vieux monde, par qu'elle impulsion il traçait ses rivages et les proportions de la mer méditerranée. Pour résoudre cette intéressante question, il faudrait connaître toutes les productions de son époque et spécialement celles de l'Italie qui manquent à notre connaissance. Il y puisa immanquablement et peut-être il y trouva des modèles à son choix. S'il n'avait qu'à choisir, il faut avouer qu'il était loin de favoriser les proportions et les contours

(370) Europa, ad magnae Europae Gerardi Mercatoris patri imitationem, Rumoldi Mercatoris filii cura edita, servato tamen initio longitudinis ex ratione magnetis, quod pater in magna sua universali posuit (intitulation de la réduction exécutée par Rumold). Or, la grande carte d'Europe de 1554, et probablement sa seconde édition de 1572, avait une autre graduation que la grande universelle de 1569; elle avait la graduation de toutes les autres, sorties des études mercatoriennes. — Rumold réduisit la grande carte de l'Europe, et les petits-fils Gerard et Michel, extrairent de la carte générale et réduirent l'Asie, l'Afrique et l'Amérique, conservant la graduation du méridien magnetis : ainsi que, dans l'atlas posthume de Mercator, se trouvent à différente échelle et projection variée, toutes les parties de la grande carte copiées.

(371) Gerardus Mercator, geographorum nostri temporis corvphaens, in sua, nunquam satis laudanda, universali tabula, hunc orbem terrarum in tres continentes dividit (Abr. Ortel. ad orbem terrar.). — Orbem inter tres æquales continentes dividere decreverat, quarum unam Asiam, Africam et Europam constituisset; alteram Indiam occidentalem; terciam vero, etsi ad huc latentem et incognitam esse non ignorauerit, solidis tamen rationibus demonstrare se posse affirmabat, illam in sua magnitudine et pondere, ex duabus reliquis nulli cedere... posse, alioquin mundi constitutionem in suo centro non posse consistere (Gualt. Ghymniis vita Mercat.).

(372) N° 45, 48, de l'édition 1570. — Voyez chap. 26 de notre article cartes de l'Inde et de la Chine dans le IIIme vol.; et les n° 133, 136 de notre atlas. — Mercator incorporait dans son système les cartes de différents auteurs. Ortel nous en avertit : Elias Camerarius, huius brandeburgensis marchionatus exstat in Gerardi Mercatoris (1585) opere. — La carte d'Islande de Velleins reproduite par Ortel se trouve de même dans l'atlas de Mercator, dans la livraison de 1595. Les variantes de ces deux reproductions sont bonnes à examiner.

de Ptolémée, et quand il expliquait le grec, il indiquait ses positions sur le terrain de sa propre contruction (373).

215. La gloire de Mercator était faite et sa renommée allait grandir, parce qu'il ne s'arrêta point à la publication de la grande dimension. Géographorum coryphaeus, appréciait cette immense activité de la cartographie, qui engendra sur tous les points de l'Europe des matériaux précieux à ses études; il voyait l'ardeur des éditeurs et des reproducteurs de cartes volantes, qu'on copiait à foison pour l'usage vulgaire et dont on commençait à faire des recueils, un assemblage dans un volume. Son ami Ortel avançait avec une entreprise de ce genre. Mercator, de sa part, ruminait dans son cabinet d'élaborer les cartes spéciales de tous les pays et provinces du monde, pour en former un volume auquel il se proposait de donner le titre d'*Atlas*. Son œuvre avançait laborieusement et lentement. Les autres, dans une entreprise analogue, le devançaient facilement, parce qu'ils rassemblaient les publications éparses et les fesaient copier : lui, Mercator, ne discontinuait à régler le désordre, à rectifier les écarts qui se laissaient remarquer et travaillait à Duysbourg seul au sein de sa famille, aidé par ses fils et ses petits-fils.

Non loin de Duysbourg, à Anvers, la fabrique de cartes s'animait de jour en jour. De chez Jérome Cock, Jean Liefrink, Christophe Plantin, Sylvestre Gile Coppen, Gerard de Iode, les cartes volantes se répandaient partout, copiées ou de la toute nouvelle publication. L'activité de Gerard de Iode (Iudæus) de Nimègue surpassait les autres. Deux graveurs, Luc et Jean, à Deutecum, travaillaient pour lui. En 1569 il a mis en circulation le recueil d'une quarantaine de cartes pour l'Allemagne seule. Il était simple éditeur (prostat apud, excudebat), spéculateur copiste, peut-être un peu négligent, mais il devançait les autres. Jusqu'où a-t-il avancé son recueil, et combien de temps s'en est-il occupé? Je ne saurais le dire. Il est probable qu'il était arrêté dans son activité, par un recueil publié avec plus de soin et de connaissance, par le theatrum d'Ortel (374).

Abraham Oertel ou Ortelius, né à Anvers en 1327, ayant fini ses études, parcourut les Pays-Bas, une partie de l'Allemagne, les îles Britanniques et l'Italie, en amateur d'antiquités. Par ces voyages, il parvint à enrichir sa collection de médailles et d'antiquités; en même temps il put voir et réunir grand nombre de cartes géographiques. Son goût l'appela à connaître la géographie ancienne, à étudier Ptolémée et les autres géographes de l'antiquité. Par conséquent, la géographie comparée et la connaissance de la géographie moderne de son temps, s'offrirent d'urgence à ses élucubrations. La connaissance et l'amitié de

(373) Sanson annote que pour les rivages de l'Afrique il s'est servi des cartes de Livio Sanuto, et avec ces rivages il s'est conformé à Ptolémée; Mercator au contraire se conforme beaucoup plus aux cartes marines : voyez n° 139 de notre atlas.

(374) Ce que je dis du recueil de de Iode, c'est d'après cette suite de ses cartes (5-37) que la bonne fortune m'a procurée. La Pologne et la Moscovie figurent dans ce recueil, au reste c'est l'Allemagne. Beaucoup de cartes sont privées de limites de provinces. Voyez la confrontation de ce recueil avec celui d'Ortel, à la fin du n° II de l'appendice. — Il est singulier qu'Ortel ignore l'existence de cet éditeur aussi abondant : ce n'est que très-tard, à l'occasion de la carte de Gile Algoet, qu'il mentione Iudæum (de Iode) publiant à Anvers. Cependant Gerard de Iode proteste qu'il publie Hassiae typum nec ungue ante visum; il donne les deux cartes du tractus Danubii de Christ. Sopronthon, qui n'est pas indiqué dans le catalogue d'Ortel. Ortel se fâchait-il de l'activité de de Iode? — Le graveur Jean a Deutecum, grava les cartes pour de Iode, travaillait pour Ortel vers 1573.

Gerard Mercator, plus âgé que lui de 10 ans, juissant d'une haute renommée, lui fut très-utile.

Dans le courant de ses études, il composa et dessina les cartes relatives à son objet. Avant 1570 il avait déjà publié l'Egypte ancienne et moderne, en 1567 il composa et édita une grande carte de l'Asie; en 1570 une carte de l'empire romain (375).

En même temps il fesait copier et graver par François Hogenberg et par quelques autres graveurs, comme Ferdinand et Ambroise Arsenius, les cartes modernes de différents auteurs de sa collection. Cette gravure en 1570, était montée à remplir 53 feuilles : il en composa un recueil et tout incomplet qu'il était, il l'édita dans cette année 1570 sous le titre de *theatrum orbis terrarum, Antverpiæ, apud Ægidium Coppenium Diesth.*

A l'exception de l'Asie, il n'y a dans cette importante publication presque rien qui soit directement de sa composition ou de ses propres connaissances géographiques. Il mit à contribution les géographes de tous les pays, copiant leur production à son module. Quant l'auteur de la carte était nommé ou connu, il ne la touchait point, à l'exception de quelques places maritimes de la Belgique, où la mer avait changé les rivages. Quand la carte était d'un auteur inconnu, anonyme, il était quelque peu plus audacieux, ajoutait on changeait ce qu'il jugeait nécessaire (376). Dans cette collection de cartes, il endossa celle de Flandre, dressée depuis 30 ans par le coryphée des géographes Gerard Mercator. C'est sur cette carte que les parties maritimes, changées par la mer du côté de Waterfliet, furent rectifiées d'après les renseignements de Marc Laurin, seigneur de Waterfliet.

La carte d'Egypte dans son theatrum est anonyme, *extabulis in Italia impressis.* Elle ne s'accordait pas sur tous les points avec l'étude et la publication préalable d'Ortelius; or, elle subit des changements. Ces changements sont assez signifiants parce qu'ils consistent dans le changement de la graduation, et peut-être dans l'insertion de plusieurs villes et places (377). L'Asie lui appartient spécialement, elle diffère virtuellement de celle de Mercator. Quelques tables italiennes et les cartes marines coopérèrent sans doute à sa construction. Ortel y donne 18 degrés entre Antiochie et Bassora, où Mercator compte 10 degrés.

(375) Edidimus nos olim tabulam Ægypti majori forma ex antiquis et recentioribus auctoribus, veterem simul et novam ejus delineationem pro nostro modulo continentem (dit Ortel lui même en 1570, ad tab. Aeg. sui theatri n° 52). Nos quoque ejus (Asiae) descriptionem, in maiori tabula, ante tres annos edidimus (ibid. n° 3). Edidimus nos hoc anno tabulam romani imperii quum maxime efflorait, effigiem continentem (ibid. n° 35).

(376) Voici comment il s'explique : nobis animus fuit representare, quicquid in ullis geographicis aut chorographicis chartis hic inde, tam recenter, quam nuperrime, multis ab hinc annis, in lucem editis unquam habueris, vel etiamnum habeas, quod ut præstaremus hac ratione sumus opus aggressi... In tabulis, quae auctorum nomina habent, nihil est a nobis mutatum, exceptis duabus ant tribus belgicarum regionum marinis oris, quas mare postquam ab auctoribus descriptiones earum editae sunt, multum mutauit... pro nostro modulo confecimus.... In allis vero quae nullum habebant auctoris nomen, fuimus paulo audaciores, in quibus et mutavimus aliquoties pro judicio nostro quaedam et quaedam detraximus et quaedam etiam nonnunquam, prout res videbatur postulare, adiecimus.

(377) Ex tabulis in Italia impressis, Ruscelli copia aussi la même Egypte. Elle est à tel point conforme avec la carte de theatrum ortelianum, que rien ne la distingue, sauf la gravure, le manque de certains lieux et la graduation. Dans la longitude entre Alexandrie et Tenez la carte de Ruscelli compte 60° 30′, 64° 0′ la carte d'Ortelius 60° 0′, 69° 0′; dans la latitude entre Suez et Larissa, la première 30° 20′ — 32° 0′, seulement 1° 40, l'autre 29° 0′ — 32° 0′ monte cette latitude à 3 degrés.

Mercator place Nimpo de la Chine à 160°, et fait passer par le milieu du Japon le 170e degré, ainsi que Mindanao et Japon touchent à la même longitude : Ortel éloigne Japon de Mindanao de 20 degrés, place Nimpo au boût de l'hémisphère au 180e degré et étend Japon au delà du 200 et 210e degré de longitude sur l'autre hémisphère (378). Ortel essaya donc ses forces dans la composition de cartes nouvelles, mais son theatrum n'est qu'une collection, qu'un recueil de cartes de différents auteurs et mérites. Les noms des auteurs sont pour la plupart connus, parce qu'ils sont déclinés par Ortelius lui-même et ordinairement indiqués dans les intitulations des copies (379).

Cette publication, quoique incomplète, dont le choix n'était pas également recommandable, réunit dans un volume tant de cartes dispersées et offrit l'exécution si supérieure à beaucoup d'originaux qu'elle profita infiniment à Ortelius et lui gagna une haute célébrité. Les cartographes embitionnaient de voir leur nom figurer dans son recueil, s'empressaient de lui communiquer leurs compositions : Jordan, Clusius, Sambucus. La fortune d'Ortel augmenta, et en 1575, il fut honoré de la charge de cosmographe du roi d'Espagne, lorsque son ami plus âgé, Mercator, n'était que cosmographe d'un duc de Clèves (380).

216. Les éditions du théâtre d'Ortel se suivaient rapidement et Gerard Mercator était loin de mettre à exécution ses projets. Il y avait des causes à ce retard. La première consistait dans ce qu'il s'occupait de la chronologie (qu'il publia en 1568) et que la géographie ancienne n'était pas indifférente à ses études, comme elle était l'objet de prédilection pour Ortelius. Dans la même année 1578, Ortelius publia ses synonymes géographiques et Mercator édita tabulæ geographicæ Ptolémaei. L'autre cause du retard existait dans ce que Mercator ne voulait pas être un copiste, mais il s'évertuait à élaborer suivant ses facultés les cartes de chaque pays, comme il avait élaboré celles des îles Britanniques, de Flandre de la Lorraine, de l'ensemble du monde. Enfin l'insuffisance des ressources pécunières contribua au retard.

Dans la géographie ancienne tous deux eurent des succès. Les tables ptoléméennes de Mercator étaient longtemps appréciées (381). La synonymie a pu obtenir presque immédiatement un succès bien mérité. Ortelius dès son vivant l'a republiée sous le titre de thesaurus géographicus (382). Pour sa géographie ancienne il prépara entre 1584 et 1597, les cartes ex conatibus géographicis Abrahami Ortelii. Bien que leur cohérence est maintes fois en défaut, il faut cependant convenir qu'elles

(378) Voyez n° 132, 133, 136, 137 de notre atlas; portulan général chap. 32; cartes de l'Inde et de la Chine 36.

(379) Dans sa première édition déjà, Ortel a donné un catalogue des cartographes de sa connaissance. Il l'augmenta dans les éditions suivantes. Nous en donnons une ample notice, n° II de l'appendice de ce volume.

(380) Les éditions de *theatrum orbis* se succédaient rapidement. La première 1570, la seconde 1571 et la même année avec le texte flamand augmentée jusqu'à 64 cartes; celle de 1573 mont à 70; il en reparut, 1592, une autre de 108 cartes. Dans l'édit. de 1595, le nombre de cartes s'accrut à 115. Après la mort d'Ortelius, à l'édit. 1601, on en ajouta encore plusieurs. Il y a des éditions avec le texte italien, espagnol, français. — Ortelius lui-même inventa un petit epitomen, dont il y a aussi de nombreuses éditions du vivant et après sa mort : de Coignets, de Vrients, etc.

(381) Après la mort de Mercator, elles servirent en 1605, à l'édition de Hondius, ensuite 1618, à celle de Bertius, et dirigèrent plusieurs éditions de Ptolémée.

(382) En 1587, 1596, réimprimé encore 1611, à Hanau.

sont élaborées avec assiduité, on peut dire inspirées de l'intelligence mercatorienne. Pour la géographie sacrée ou historique, il admit les cartes ex conatibus Francisci Haræi. Ces cartes parurent plusieurs fois sous le titre de parergon, et de géographia sacra. La confusion d'idées cartographiques y perce trop ostensiblement, malgré la tendence de la régler (383).

En attendant la famille de Mercator continuait ses opérations géographiques. La grande carte de l'Europe, corrigée, était éditée pour la seconde fois en 1572. Arnold fils leva le plan et dessina la carte de l'archevêché de Trèves et de la basse-Hesse; après sa mort, 1536, son fils Jean termina la mesure de toute la Hesse (384). Le père Gerard déjà trop avancé en âge, pour arriver à son but et ne pas se faire attendre trop longtemps, se décida à publier consécutivement chaque partie achevée de son atlas projeté. Aidé par son fils Rumold et ses petits-fils Gerard et Michel, intruits dans les mathématiques, dans la géographie et dans la gravure, il édita en 1585 les cartes de France et d'Allemagne; en 1589, les cartes de l'Italie, et il préparait celles de l'Europe septentrionale. Mais leur publication était réservée à son fils Rumold. Le vieux père n'a pas achevé l'atlas qu'il avait tant à cœur d'exécuter. Le succès du theatrum de son ami lui fesait plaisir, il approuvait hautement cette entreprise, on disait même qu'il retardait son atlas pour ne pas faire tort aux avantages lucratifs qui consolidaient le nom d'Ortelius (385). Rien ne troubla leur confidence réciproque. Ils échangeaient leurs pensées, leurs idées; ils se communiquaient mutuellement leurs planches. A la fin la mort les a séparés. Gerard Mercator plus âgé, descendit le premier dans la tombe en 1594; Ortel le suivit quatre ans après, en 1598.

L'*atlas* du père Gerard n'a pas été terminé. Rumold fils acheva la partie de l'Europe septentrionale déjà avancée par le père et l'édita en 1595, sous le titre d'*atlantis pars altera, geographia nova totius mundi*, en dédiant cette seconde partie à Elisabeth, reine d'Angleterre. Il prévient les lecteurs que l'Europe septentrionale forme le premier tome ou la première livraison de la seconde partie de l'atlas. Et comme

(383) Parergon à Anvers chez Plantin en 1592; par le soin de Balthasar Moretus en 1624, chez le même. — La longitude de Venise y varie entre le 34° et le 37° degré; celle des Morini 22° 30′ à 25° 0′ de Narbo 24° 0′ à 23° 35′, de Baïona 19° à 18°. La longueur de la méditerranée monte à 53 degrés. Tous deux Ortel et Haræus désavouèrent la déclivité ptoléméenne de la Syrie, recommandée par Stella et autres : cela n'empêche pas cependant que les compositions de Stella (n° 107 de notre atlas) s'y trouvent de même. Pour la Grèce, Ortel se laissa prendre par Ptolémée et Sophianus; à l'imitation de ce dernier, il copia la configuration de Ptolémée.

(384) Arnoldus archieppatus treverensis et Cattimoelibecensis comitatus dimensiones diverso tempore aggressus absolvit — et le petits fils Jean, Hassiae regionem exactissime absolvit (Ghymn. vita Ger. Merc.).

(385) Tametsi (Ger. Mercator) longe ante Abrahamum Ortelium, ideas quasdam mente concepisset, de edendis aliis tabulis generalibus ac particularibus, totiusque mundi situm in minorem formam redigera animum induxisset..... ita ut nihil amplius restaret quam ut aeneis tabulis inciderentur : quandoquidem tamen prædictus Ortelius singulari amicitia ac familiaritate illi iunctus esset, distulit igitur de industria eatenus et tantis per inchoatum laborem, donec exemplaria sui orbis, theatro (1570 etc.), in copiosissimo numero, cum magno facultatum ac fortunarum suarum incremento, vendidisset, priusquam suas praedictas minores tabulas in lucem emitteret (Gualt. Ghymn. vita Mercat.). C'est ce que dit l'ami biographe de Mercator. Mercator lui-même, dans une lettre du 22 novembre 1570 félicita Ortelius de l'idée qu'il avait conçue en publiant son theatrum, car les mauvaises copies se multipliaient et répandaient d'innombrables erreurs : quam ob rem non exiguam laudem meritus es, qui optimas quasque regionum descriptiones selegisti, atque in unum veluti enchiridium redegisti; il approuve son projet de copier quelques cartes spéciales de Lazius. Cette lettre se trouve inserée dans le theatrum Ortelianum de 1592.

son père se proposait de publier la partie occidentale, c'est-à-dire la péninsule pyrénéenne dans le même cadre, il en formera un second tome ou livraison composée des cartes d'Espagne. Ensuite il entreprendra les cartes de l'Afrique, de l'Asie et de l'Amérique, suivant le plan de son père (386). Mais bientôt il se départit de son projet. Il supprima le titre de secundo vel alteræ partis, et transporta la livraison de l'Europe septentrionale au commencement; ainsi que le texte de mundi creatione, forme la première partie, et secunda pars geographiam continet, c'est-à-dire les cartes en quatre livraisons : 1°, septentrionalium Europæ terrarum (1585); 2°, Galliæ (1585); 3°, Germaniæ (1585); 4°, Italiæ et Græciæ (1589), composées de 107 cartes. L'Espagne ne s'y trouve pas (387). — Les planches de Mercator et d'Ortel furent cédées à Josse Hond et la fabrique d'atlas s'est établie à Amsterdam (388).

Par ses travaux, Gerard Mercator devint le véritable réformateur de la géographie et donna l'impulsion à des réformes et aux progrès ultérieurs. Abraham Ortelius, par son érudition et son activité, s'associa à cette œuvre et ne peut être considéré, à mon avis, que comme secondaire (389). Ortel se montre comme philologue versé qui compulse la géographie moderne pour comprendre l'antiquité et l'histoire. Mercator agit comme mathématicien et géomètre s'efforçant à organiser. Si l'une des choses caractéristiques de la science géographique moderne est l'étude du terrain et des plus petits accidents du sol : on peut dire que

(386) Sic cum Atlantem regem aedere cogitarem, ejus secundam partem, quae geographiam continet tuae majestrati dedicare volui : dit Rumold à la reine Elisabeth à cause de navigateurs Thomæ Candisshii, Francisci Draci, Martini Forbissheri aliorumque heroum qui perlustraient les parties septentrionales. – Ensuite, amico lectori; offerimus nunc secundam partem atlantis, primum novae geographiae tomum, videlicet, septentrionalium Europae terrarum descriptionem à Gerardo M're patre piae memoriae inchoatum et a me ad finem perductum. — Si deus vitam longiorem concessisset, decreverat (Gerardus pater) partes occidentales, videlicet Hispaniam cum Portugalia in minores tabularum formas quoque redigere (Gymn. vita Mercat.). Or, Rumold déclare : iam tandem bonum et diu a me optatum initium nactus, post hac,.. . secundum geographiae tomum, id est, Hispaniæ descriptionem aggredior, inde ad Africam, Americam, et si aperiatur, ut spes est, ad terciam continentem quæ Magellanica et terra australis dicitur me accingam et quod in hisce omnibus Ger. M'r pater piae memorie in choatum reliquit... ad finem perducam.

(387) Les exemplaires de l'atlas mercatorien, avec le titre de *pars altera* sont peu nombreux, à peine qu'on les rencontre. Les autres déjà ne sont pas trop communs surtout en bon ordre. Mais les bibliophiles ne s'en soucient pas : ils annotent soigneusement pour les bibliomanes les raretés frivoles payées au poids d'or et ignorent la perte des plus précieux produits de l'esprit humain. Trouve-t-on le nom de Mercator dans les ouvrages bibliographiques? Cependant le seul atlas est encore en cours; les opuscules du géographe ne se rencontrent pas; ses cartes de l'Europe de la grande dimension, deux fois éditées, sont-elles connues par une âme vivante? On l'ignore. De la carte de Flandre, de celle de orbis terræ existent encore peut-être un seul exemplaire gardé dans le dépôt national des cartes à Paris. Les cartes des iles britanniques, 1564, existent-elles encore? car celles de ces iles qui sont dans l'atlas sont réduites in minorem formam et n'étaient préparées qu'entre 1589 et 1595.

(388) On dit que Jodocus Hondius édita l'atlas de Mercator pour la première fois en 1606. Qu'ensuite dans la dixième édition, en 1628, il augmenta le nombre des cartes à 175. Je n'ai rencontré nul part d'indication suffisante sur ces éditions, mais elles n'offrent pas le produit dans sa pureté primitive. Les Hondius ajoutaient des cartes nouvelles, substituaient les anciennes par d'autres. Ainsi que l'édition de 1633, parut sous le nom de deux auteurs, de Mercator et de Hondius à la fois. — Encore Jean Jansson, dans ses atlas qui montaient jusqu'à huit volumes in-folio, s'était servi des cartes de Mercator. — Les Hondius inventèrent en 1607, l'atlas minor Mercatoris in-4°, qui fut plus utile que le trop petit epitome d'Ortelius. Avant l'apparition de cet atlas minor, en Italie 1596, Girolamo Porro à Venise reproduisait les cartes de Mercator sur une petite échelle. L'atlas minor a eu une traduction turque, voyez chap. 103, p. 157.

(389) Il y a 30 ans, en 1844 (hist. de la géogr. chap. 30), j'attribuai la réforme dans la géographie directement à Mercator, ne voyant dans Ortelius qu'un secondaire. Depuis j'ai remarqué que des savants étaient d'un autre avis. « On sait, dit le respectable Jomard (fragment sur les cartes géographiques), que l'époque moderne de la géographie remonte proprement à Abraham Ortel, c'est-à-dire à l'année 1570, date de la première édition de son livre. C'est à ce profond géographe, trop peu apprécié, que remonte la réforme de la science; les changements qu'il y a apportés, ont fait une véritable révolution. » Cette opinion m'a motivé d'entrer, autant qu'il m'est connu, dans l'historique sur ces deux personnages.

la famille de Mercator sonda ce terrain. Mais dans les sciences, souvent il ne suffit pas d'avoir un vrai mérite pour influencer et réformer. Heureusement la fortune honora Ortel dès son vivant et n'envia pas son savoir après sa mort : d'autre part, elle favorisa le mérite du modeste Mercator pendant tout un siècle. Le parergon et le theatrum reparurent plusieurs fois, jusqu'à ce que les planches fussent usées; avec leur destruction disparurent les recueils ortéliens et ses titres. Les *atlas* reparaissaient souvent; le nom de Mercator devint équivalent au titre d'atlas qu'il inventa lui-même; les géographes éditeurs s'associaient au nom de Mercator et au titre d'atlas qui se perpétua. Preuve ostensible de cette influence qu'exerçaient sur la science les efforts de Mercator. Les géographes postérieurs citaient les remarques d'Ortel sur certains points d'érudition et suivaient la méthode et les traces des cartes de Mercator, basant leurs études sur ce qu'il avait élaboré dans son atlas. Ortelius a commencé à faire revivre la curiosité, et Mercator a commencé à donner une suite à la géographie et la réduire en corps (390).

En examinant les travaux de Mercator et d'Ortel, une foule d'objets se présentaient à nos considérations. Nous n'avons touché que quelques uns et nous nous résumerons dans nos observations suivantes. Ils vivaient dans un temps, dans lequel le globe terrestre parut à découvert au regard humain. Sur toute son étendue accessible, il présenta toutes ses formes, toutes ses variations et toutes ses étendues. L'ancien monde parut au génie de Mercator, comme l'unité du triple, comme le tiers des continents du globe, dont les deux autres parties composent l'Amérique et la Magellanie ou l'Australie. De nombreux navigateurs réglaient les formes antérieurement inconnus de ces vastes continents, comme les nombreux chorographes arpentaient leurs pays, et sans égard à ce qui avait été dit précédemment, sondaient le terrain et réglaient leur coordonnance indépendamment l'un de l'autre. C'est à ces nombreux navigateurs et chorographes que la géographie doit l'obligation de la réforme. C'est l'impulsion de l'activité de l'époque et l'esprit du siècle qui opéraient cette réforme : nos deux géographes l'ont seulement avoué et accepté.

Discrédit de Ptolémée, ruines, les décombres déblayés.

217. A la suite de cette activité, la théorie scientifique pour la géographie devenait chaque jour plus indispensable. Déterminer la grandeur du globe, des mesures et leur rapport réciproque; mesurer les cantons et les pays entiers, pour connaître leur étendue et leur superficie; lever les latitudes et obtenir les longitudes. Depuis peu on avait commencé à se servir de petites horloges, appelées montres; leur mouvement durait d'abord près de 24 heures et plus longtemps, pour peu qu'on les aidait (Gemma fris. c. 18). Ces petites machines, supérieures au sable pour la détermination du temps, étaient considérées comme

(390) Disait le géographe Delisle. Il ajoute encore, Cluver a eu dessein d'en donner une méthode et mon père (Claude) est le premier qui l'ait mise par l'ordre et l'ait rendue facile. — C'est du temps de Mercator que date la géographie moderne, dit Malte-Brun (livre 23, p. 649, de l'édit. Huot).

une importante découverte pour les longitudes (391). En attendant l'observation de la longitude ne cessait de présenter tant de difficultés et d'incertitudes qu'on ne la levait presque pas et celle qu'on levait, paraissait douteuse (392). Quand on voulait décorer une carte chorographique de méridiens, on avait toujours recours à Ptolémée (393). Or, nos deux géographes flamands se voyaient privés de ces ressources, qui n'étaient encore que de pia désidéria, n'avaient rien de certain, rien de positif. Aussi Ortel trouvait bon de publier les cartes spéciales sans indication de degrés; Mercator se montrait plus rigoureux à cet égard, il donnait tout son soin à la graduation. En effet, dans l'état de la réforme et du progrès de la géographie, cette décoration devenait utile et nécessaire pour la composition des cartes générales. C'était l'indication qui enchaînait l'une à l'autre et encadrait chaque carte spéciale dans la mappemonde, laquelle tenait l'ensemble des cartes spéciales par la graduation.

Sur la graduation générale, Ptolémée n'avait plus d'empire. On s'était désabusé de sa disproportion, d'abord par la connaissance des Indes et de la Chine. Tout le prestige du géographe grec y croula et se dispersa en poussière. La moitié de l'Afrique et de l'Asie fut abîmée dans le fond de l'océan. Les érudits et les savants philologues erraient éperdus avec des mottes de terres ptoléméennes, de climat en climat, de méridien en méridien et répétaient : Ptolémée avait tort. On transportait Taprobana de Ceylan à Soumatra, de Soumatra à Java; on cherchait Cattigora sur les côtes du Pérou; Pegoletti savait que Cattigora était situé à une douzaine de degrés au nord de l'équateur et Mercator lui assigna une place dans le Sibir.

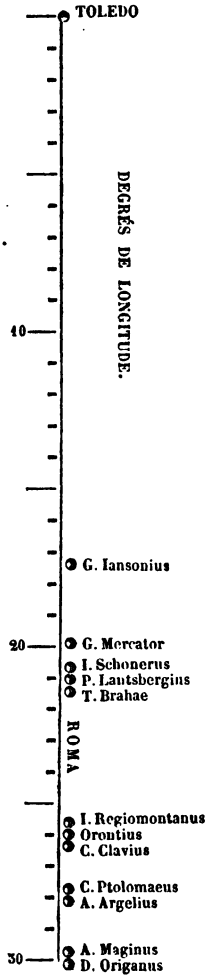
Le système de Ptolémée, brisé à l'orient, commença à crouler au couchant. L'hydrographie du moyen âge ne cessait de protester contre les disproportions du grec : en attendant, la géographie continentale livrait aux études des cosmographes les dimensions de tous les pays. Bien qu'ordinairement elles présentaient ces pays dans des proportions agrandies, cependant leur ensemble ne passait point à l'exorbitance de 62° de la longueur ptoléméenne de la méditerranée, ne pouvait suffire à cette extension monstrueuse, laissait des vides qui forçaient à réduire la longueur. En effet, elle était réduite, tantôt à 58°, tantôt à 53°. C'est dans cette dernière proportion que la méditerranée se présente sur les cartes de Mercator et d'Ortelius. C'est encore loin de la juste proportion que la méditerranée avait déjà dans la géographie en toute plénitude : mais cette réduction est de la plus haute importance, c'est la pierre de touche du progrès des études. C'est un pas prodigieux. A qui l'attribuer? Je n'ose pas en aveugle désigner Mercator comme auteur. Lui et son ami ne suivirent peut-être que l'impulsion générale de la connaissance

(391) Sono però hoggi alcuni horologii, come è quel da ruote; che non per corda se tira, ma per alcune lame d'acciale temprato, et questi sarebbon buoni (Giosepo Moletto, discorso universale, cap. del modo d'osservare la lunghezza, p. 35, édit. Ptol. 1561).

(392) Ma quantunque sia così facile il modo di pigliare la larghezza delle regioni, nondimeno non da ciò segve, che facile debba essere ancora, il modo di osservare la lunghezza, di quelle, et ciò non auniene della difficulta della regole, ma d'altre cagioni, come di solto diremo... (Gios. Meletto, ibid., p. 31-35).

(393) Giacomo Castaldo, lequel dit Ruscelli, in professione della geografia, tien' oggi il primo nome, dressa sa carte nouvelle du Piémont circonscritta con 3 gradi di lunghezza; il établit ce nombre de longitude, che tanti se ne vengono assegnati da Tolomeo nel terzo libro. A son exemple, Girolamo Ruscelli y chercha de longitudes pour ses cartes de Toscane et des marches anconitane et trevisane.

qui se déclara en faveur de la nécessité de la réduction. Un géographe obscur pouvait être aussi audacieux pour se révolter contre Ptolémée et proposer les rectifications, qu'un géographe des plus célèbres. Il serait cependant très-utile pour l'histoire de la géographie de retrouver le premier inventeur de la réduction, au moins le premier qui la mit en circulation. Il a pu le faire avec connaissance de cause, ou s'avisant, avec l'ignorance ce qu'il osa. Quant à Mercator, il savait apprécier la valeur de la diminution jusqu'à 53 degrés et il rejeta à jamais l'extravagance de Ptolémée.



Par cette réduction à 53 degrés on croyait, je n'en doute pas, se conformer à la dimension des cartes marines. Mercator évaluait le degré seulement à 60 milles italiques (394). Or ces 53 degrés, d'après l'évaluation de Fernel, ne donneraient de longueur que 46 degrés et bien moins. La latitude géographique de Tunis était incertaine et inconnue; or, elle est déterminée par les proportions que le géographe trouvait dans les cartes marines, suivant son évaluation de degré. Les 53 degrés appliqués à la méditerranée des cartes marines, nécessitaient de faire descendre Tunis vers le sud, de plier les rivages de l'Afrique, dont les contours sont conformes à ceux des cartes marines. Il y a certainement beaucoup de dérangement dans cette assimilation de l'échelle de 53 degrés à la méditerranée des cartes marines : mais il n'y a pas de doute que ces cartes décidèrent les géographes de la cartographie continentale à réduire la longueur démesurée à 53° (395).

L'étude de la géographie érudite changea de position. Depuis la renaissance des lettres, on s'imaginait qu'on la connaissait à fond en possédant son modèle antique; on s'efforçait à construire la nouvelle à son image, à travestir l'ancienne en moderne, à expliquer et éclaircir cette dernière par l'ancienne. A la suite du progrès, cette marche prit enfin une direction toute contraire. L'étude de la géographie ancienne continua avec ardeur et n'eut plus d'autre but que de comparer l'ancienne avec la moderne, afin de comprendre les descriptions des anciens, au moyen des connaissances positives. Ce but préoccuppait Ortelius : il voyait que la connaissance de la géographie moderne pouvait seule jeter la lumière sur l'étude des anciens.

(394) Voyez les notes précédentes 365, 366.

(395) En effet, depuis la renaissance des lettres la plus fâcheuse perturbation demenrait dans les longitudes. En 1644, Miguel Florentio van Langren, dans son mémoire présenté au roi d'Espagne Philippe IV, compulsant les cartes pécédentes donne un exemple comme los mas graves astronomos y geographos ponen la differentia entre Roma y Toledo : como se conoce por esta linea, que nous reproduisons ci-contre.

Le systyème de Ptolémée une fois brisé et abandonnée, ses erreurs et ses ignorances avouées, apportèrent un immense soulagement à la composition des cartes. Les investigations maritimes installèrent sur les cartes de Mercator des formes toutes différentes de celles de Ptolémée; rendirent à la mer rouge une plus juste direction en ôtant 10° de longitude à l'épaisseur de l'Afrique. Dans le vieux monde, des formes connues par les hydrographes reparaissent sans entraves à la place des difformités de Ptolémée, et commencent à réparer graduellement les ravages causés par sa renaissance.

218. Mais tous ces changements de la restauration s'opérant partiellement, ne pouvaient à la fois délivrer les cartes géographiques de toutes les vieilleries qui les avaient entachées, grâce à la renaissance. La géographie avait reçu des blessures trop profondes pour être guérie soudainement. Les plaies saignèrent et purulèrent longtemps; tout le corps géographique fut stigmatisé de nombreuses cicatrices qui demandèrent beaucoup de temps pour être effacées. L'infatigable Mercator dérouilla des traits plus frais de l'ancien monde, mais ne sachant pas lui donner tout le poli, ni ramener son intérieur, il accrédita sa complexion dégénérée. Côtoyant la méditerranée sur les cartes de Mercator, nous rencontrons sans cesse quelques fragments de Ptolémée. Dans l'intérieur de l'Europe ce grec se présente largement domicilié. Mais c'est surtout l'intérieur de l'Asie et de l'Afrique qui en est gorgé. Les montagnes et toutes les rivières s'y rangent obstinément à l'ordre de Ptolémée : et celles de l'intérieur de l'Afrique, et celles qui versaient leurs eaux dans le golfe persique ou dans la mer caspienne, et celles qui traversaient l'Asie dans toutes les directions jusqu'à l'océan, toutes sont dessinées et dirigées par Ptolémée; Indus et Gange qui traversent les Indes, Daona et Dorius qui fendent la Chine, Oechardus et Bautissus qui arrosent les Kalmouks et la Siberie, y restent avec leurs noms et leurs réminiscences (396). L'esprit des géographes, possédé par l'extravagance de Ptolémée, ne cessait de s'imaginer et d'inventer l'existence de ramages bizarres des fleuves. (Voyez n° 132, 133, 136, 137 de notre atlas). Qu'on ne me dise pas que le manque de connaissance privait les géographes de moyens de renoncer à Ptolémée dans l'intérieur de l'Asie et de l'Afrique : la carte de fra Mauro et quelques autres méprisées, et nombre de renseignements apportés de l'Asie, pouvaient les décider à renoncer à son autorité discréditée : mais le mal était profondément enraciné, l'habitude appesentit le discernement.

L'histoire est obligée d'observer, d'examiner, d'approfondir toutes ces questions que nous touchons dans notre aperçu sur la restauration de la géographie du temps de Mercator. Elle ne peut les négliger, autant

(396) A lire la lettre de Mercator, qu'il écrivit en 1580 à Richard Hakluit (Bergeron, voyages faits en Asie, traité des Tartares chap. 18, p. 114-117), comme il lui recommande le chemin en Chine, par le nord, avec quelle conviction il l'entretient de l'existence du golfe terminé par le promontoire Tabin, des embouchures des fleuves Bautissus et Oechardes, du pôle de l'aimant (voyez n° 133 de notre atlas). Il y compte beaucoup sur Aboulféda, dont on espérait d'avoir une traduction, et regrette que l'itinéraire par toutes, Asie, Afrique et septentrion de Jacq Knoien de Bois-le-Duc, lui échappa et qu'il n'avait pas le voyage entier de Plano Carpini : (ne sachant qu'un manuscrit de ce dernier se trouvait à cette époque dans la bibliothèque de S. Martin à Tournai). — Quelques vieilles cartes assez grossièrement faites, venaient aussi raffermir les opinions du grand géographe de Duysbourg.

pour apprécier le mérite de chaque géographe de l'époque, de chacun des postérieurs de l'ère nouvelle, que pour la science et le progrès de l'esprit humain. Elle doit suivre pas à pas cette lente évacution de difformités contre lesquelles luttaient laborieusement les géographes postérieurs; courageux ou timides, chacun y prenait sa part : et l'erreur, précédemment trop accréditée par un fâcheux revirement, reparaissait maintes fois dans les conjectures mal conçues chez les plus illustres géographes.

L'atlas de Mercator engendra une longue série d'atlas publiés en Hollande, par les Hondius et les Bleauw, géographes instruits qui avaient toujours à rectifier leur modèle. Chaque fois il fallait détruire quelque portion, ou de l'édifice de Ptolémée, ou de l'érudition du XVIe siècle, ou des inventions imaginaires. Mais le prestige de Ptolémée était tel, que le retour vers ses proportions et sa configuration se déclarait longtemps encore, et malgré la gloire de Mercator dans les Pays-Bas, la spéculation savante, qui ne discontinuait pas de répandre les atlas par toute l'Europe, n'avait pas de répugnance de les faire accompagner de plus absurdes déformités. On trouvera dans les atlas de Guillaume Bleauw, mort en 1666, la méditerranée à 62 degrés, quoique ses propres atlas prouvent qu'on réduisait déjà sa longueur à 50 degrés (397).

La longitude géographique était, en effet, un véritable tourment de la science. La marine a bien compris son importance, la cartographie se masquait seulement de ses apparences; inquiète, elle convoitait le produit de l'expérience; on imagina de belles théories, d'admirables propositions, et chaque fois le ciel et la nature déroutaient les experts. Le mouvement de la lune présentait de plus belles chances; les distances lunaires, indiquées en 1514, par Werner de Nüremberg, développées en 1524 par le saxon Apianus, recommandées en France par Oronce, furent approuvées par Kepler et tous les astronomes : mais cet astre, le plus visible et aussi mobile échappait longtemps au calcul qui pouvait assurer le succès.

La marine espagnole, couvrant le globe de ses voiles, s'agitait pour conquérir le secret de la verdadera longitud. Phillippe III promit une récompense de six mille ducats de la rente perpétuelle de chaque année à celui qui fixerait l'aiguille et les degrés de longitude. Le portugais Louis de Fonseca Coutiño fut le premier qui essaya de mériter cette récompense. Bientôt, en 1612, le docteur castillan Arias de Loyola, ensuite, en 1629, le portugais Juan Caravajal, se présentaient comme concurrents.

Cette dernière année 1629, le jésuite Christoval de Bruno, milanais, apporta une belle spéculation pour navigueur par tout l'orient au moyen de la variation de l'aiguille. L'année suivante 1630, Antonio Ricci genovèse verfait avec ses observations de la longitude sans regarder le ciel. En même temps l'abbé de Dissemberg, Juan Caramuel Lobcovitz, natif de Madrid, demanda cien mil ducados de contado pour ses propositions.

(397) Le savant israélite *Joseph del Medico*, crétois, publiant : fons viridariorum, lucius pars prior impressa est Amstelodami, penes Manasse ben Israël 1629 in-4°, assignait à Antiochie 76° 15' de longitude, à Kordou 9° 40, à Seville 9° 0'. Or, il suivit le conseil d'une carte qui donnait 60 degrés de longueur à la méditerranée.

Pedro de Herena, bon géomètre, n'avait pas de succès quand il voulait se rapporter avec la longitude au mouvement lunaire. Le florentin Galileo Galilei en 1631, proposa pour déterminer la longitude les astres médicéens ou les satellites de Jupiter. En 1637, le portugais Joseppe de Moro crut découvrir le secret de la déclinaison de l'aiguille pour avoir la longitude, et on lui promit de grandes récompenses si l'expérience pouvait le confirmer.

En France, Jean Baptiste Morin, en 1634, expliqua à la plus grande satisfaction des mathématiciens le mode connu d'observer le méridien de la lune avec la distance et la hauteur d'une étoile, si l'on pouvait surmonter les obstacles de la parallaxe et de la réfraction (398).

En même temps, dans les états de Philippe IV roi d'Espagne, Miguel Florencio van Langren, mathématicien et cosmographe en Flandre, suivit la même méthode lunaire pour découvrir la dicte longitude navigante qui a fatiguée tant de bons esprits, et déjà dans l'année 1621 la misma imaginacion de hallar la longitud por mar y tierra por medio de la luna tenia occupado el ingenio del dicho van Langren (399). Il s'imagina qu'il trancha le problème et que nonobstant la parallaxe et la réfraction il indique le moyen facile pour la pratique des navigateurs mêmes. El consejo de las Indias en 1632, voyant l'utilité de l'invention, opina de pourvoir van Langren de 4000 ducats de la rente annuelle pour les dépenses qu'il peut avoir en perfectionnant les instruments de son invention. Van Langren communiqua ses observations sous secret à plusieurs savants versés dans l'astronomie et les mathématiques; trouvant leur approbation il se procura des certificats les plus satisfaisants. Mais en 1644 ses inventions restaient encore sous secret, occultes, et un des savants l'encourageait : macte igitur animo Langrene, motuum lunarium tabulas conde (400).

Cette grande agitation n'avança pas beaucoup la question qui se brisait dans la pratique, par les obstacles du ciel qu'on n'a pu aplanir; par l'impossibilité de connaître l'aiguille, par l'insuffisante connaissance

(398) En France trabaxava con muchas veras el doctissimo varon Juan baptista Morin, professor mathematico del dicho rey, el qual tuvo muchos dares y tomares con los mathematicos de aqual reyno en el ano 1634 y quiso imitar loque Vernero y Oroncio avian escrito muchos anos antes, observando la luna en el meridiano con la distancia y altura de alguna estrella, sin poder salir con la que avia propuesto, por la incommodid grande que encontrava en el paralaxis de la luna, mesclada con la refraccion como tambien en la verdadera theoria y forma del movimiento de la luna, no querienda los dichos mathematicos admitir ninguno de los antiguos, ny delos modernos (dit en 1644 ce mémoire de van Langren, la verdadera longitud).

(399) Su padre assistò en las observaciones celestes del famoso astronomo Ticho Brahe, de quien recibiò sus primeras observaciones, como consta por las obras del dicho Ticho; assi mismo serviò su padre 26 anos en calidad de cosmographo en los estados de Flandres (mémoire de 1644, de van Langren, la verdadera longitud). Miguel Florencio succéda à son père dans la charge de cosmographe.

(400) Tout ce que j'ai dit de Langren et de la longitude de son époque est extrait de son mémoire : la verdadera longitud por mar y tierra demonstrada y dedicada a su magestad catholica Philippo IV, M. F. van Langren... con las censuras y parceres de algunos renombrados y famosos mathematicos deste siglo, que van puestos en orden de los fechos de sus dichas aprobaciones, 1644, dont un exemplaire imprimé et signé de la main de van Langren lui-même, se trouve dans les archives du royaume à Bruxelles. Il semble que les observations de Langren furent insérées dans lumina austriaca philippica. — Dans son mémoire il donne la forma assez bizzarrement de sa science occulte, que explicarà quando la mandare su magestad. — Ensuite suivent les approbations des doctes, données : le 5 mars 1631 à Louvain, par Eric Puteanus et Godefr. Vendelinus; le 17 janvier et 17 mars 1633, par Jean de la Faille, qui dit : landandi multorum fuere conatus sed neminem vidi qui.... vulgi pene imperitiae accommodatis satisfacere problemati tam arduo possint, quam van Langren...; le 8 mars 1633, à Cordoue par Barthomée Petit; le 4 février 1644 à Bruxelles, par le profess. Jean de Bognez, le 9 du même mois par l'ingénieur Jean Heymens Coeck, et le 10 à Anvers, par le profes. Gerard Gutiscovius qui l'engageait à calculer la lune.

du mouvement des astres et par conséquent du calcul, enfin par le manque d'instruments nécessaires, d'horloges et de pendules. Cette agitation prouve aussi, que depuis qu'on a compris l'usage pernicieux de longitudes ptoléméennes on n'avait encore aucune certaine, aucune qui serait déterminée avec certitude.

La cartographie restait donc dans son désarroi, duquel elle ne pouvait sortir par les publications des Pays-Bas. L'impulsion donnée à la propagande géographique par Ortelius et Mercator, poursuivie avec succès, n'a pas soutenu les Pays-Bas en première ligne de l'étude. L'étude se concentra successivement en France, et en terminant nos considérations sur la restauration de la cartographie, nous renoncerons volontiers à tous les pays pour porter le dernier coup-d'œil sur les déroutes de Ptolémée, presque exclusivement dans cette nouvelle école.

219. Mais avant d'exposer cette déroute retardée, je dois rappeler que la cartographie nautique s'opposait inébranlablement à toutes ces avanies de la géographie, et longtemps sans théorie avec sa méthode, elle ne fut que pratique. La géographie des savants multipliait chaque jour ses publications, et commençait à les remanier, parce qu'elles étaient trop vicieuses; la géographie de l'expérience pratique des marins n'était que dessinée toujours de même, à la même méthode, aux mêmes proportions heureusement établies.

La marine française plaça les dessinateurs de cartes nautiques à la hauteur des plus beaux produits qu'on connaisse. *Jacq de Vaulx* pour le roi en la marine, 1533; *Guillaume Levasseur* de Dieppe en 1601; *Jean Dupont* de Dieppe en 1625; *Jean Guerard* fait à Dieppe en 1631, ont laissé d'admirables cartes. Dieppe excellait dans leur exécution (401); on se servit en 1630, à Dieppe en premier lieu, de la projection croissante de Mercator pour les cartes marines. Conserver les proportions établies par la pratique, c'était l'ouvrage des dessinateurs : mais leurs cartes couraient le danger de la dégradation quand un géographe du continent s'empara d'elles pour les publier.

Ortel indique quelques cartes marines publiées avant 1570, celles de Waldseemüller, Ilacomilus (1513), de Laurent Frisius (1522), de Nicolas Nicolaï dauphinois (mort 1583); en Italie, outre les isolario, on publia aussi quelques cartes marines; Gerard Mercator, mettant en pratique sa projection croissante, composa une carte continentale qualifiée de marine ad usum navigantium. Je n'en ai vu aucune, qui ait rendu les proportions de leur modèle dessiné. Celle de Mercator, composée par lui-même, n'avait plus les proportions des cartes de la pratique marine.

J'ai vu une carte de *Du Val*, géographe ordinaire du roi, publiée à Paris vers 1661, où l'on ne remarque que l'appareil des cartes nautiques : tout y est défiguré (402). Vers le même temps, on publia à Paris, chez Antoine de Fer, un atlas nautique de la France, composé de 33

(401) Voir les fragments de ces cartes dans l'atlas de Santarem, priorité de la découverte de l'Afrique.

(402) Le théâtre des belles actions des chevaliers de l'ordre de S. Jean de Jérusalem dit de Malte, par Du Val, géographe ordinaire du roi. Gravé et mis au jour par Etienne Vouillement, graveur ordinaire de S. M., pour les cartes géographiques à Paris, en isle du palais, au coin de la rue de Harlet, à la fontaine de Jouuence, 1661.

cartes. Tous les rivages y sont torturés et assimilés à la cartographie continentale. Les savants publicateurs se croyaient autorisés non-seulement à prescrire les règles, mais à dresser une pratique trop contraire à celle qu'on avait (403).

Les publications consciencieuses des cartes de la marine parurent en Hollande, et ne discontinuèrent pas pendant plusieurs siècles. Elles étaient à l'usage des pilotes, ne déviant en rien de leur méthode jusqu'à la possibilité de la perfectionner et de perfectionner les cartes.

Cette suite d'atlas nautiques, publiées en Hollande, commence en 1584, par les efforts du pilote *Luc Jean Waghenaer*, latinisé par Aurigarius. Il est le fondateur des publications nautiques. Il élabora lui-même les cartes pour son atlas, gravées par Jean à Doetinchem, Douetecum, Douza. La navigation hollandaise, préoccupée des parages extérieurs de l'Europe, se montre d'abord indifférente pour la mer méditerranée; aussi les atlas de Waghenaer n'offrent que les côtes occidentales et septentrionales. Les cartes spéciales se suivent, à partir de la Hollande à gauche jusqu'au fretum de Gibraltar; ensuite à droite elles entrent dans la mer baltique et côtoyent tous les rivages. Les formes des côtes sont imparfaites; les positions abondent inégalement, quelque fois même sont très-insuffisantes.

A la tête de ces cartes spéciales se trouve une générale qui présente toutes ces côtes et une portion de l'Afrique et de la mer méditerranée, jusqu'à Tunis et les pointes occidentales de la Sicile. L'Islande y est ronde, les Feroer conformes à leur petitesse (on ne voit ni Estotiland, ni Frisland); les Schetland grossières, le golfe botnique (noort bodem), situé à sa place, se réunit avec la mer glaciale par un fleuve très-large ou par un très long détroit montant vers le nord. Cette carte est décorée de plusieurs écussons, dont un à trois lions placé en Norvège; deux autres à trois couronnes en Suède; en Afrique sont deux écussons, dont un vide, l'autre à trois croissants; deux plus grands que les autres, l'un à trois lis en France, l'autre richement blasoné (de Philippe II) en Espagne; enfin un petit écusson de Portugal (qui avait été réuni à l'Espagne tout récemment, en 1580). Cette carte conserve l'orientation vicieuse de la boussole (404).

(403) Je n'ai que la carte générale de toutes les côtes de France (de 32 cartes) à Paris, chez Antoine de Fer, marchand de taille-douce, enlumineur de cartes géographiques, demeurant au bout du pont-au-change, devant l'horloge du pallais à l'aage de fer. — Prenons Brest pour le sommet du triangle et pour base la distance entre Baïonne et Calais représentées par le nombre de 200 : nous trouvons les deux autres côtés en proportion suivante :

		de Brest à Calais.	de Brest à Baïonne.	
	Nos cartes modernes	125	135	+ 10
MOYEN AGE	Carte catalane	120	140	+ 20
	André Benincasa	133	143	+ 10
	La carte grossière publiée par Ubelin	120	125	+ 5
	Plus correcte publiée par Villanovan	115	143	+ 28
	G. Bleauw chez Berey	130	150	+ 20
	Ger. Mercator	140	130	— 10
	Nic. Sanson	142	114	— 28
	Carte marine, chez A. de Fer	149	112	— 37
	Ptolémée	121	107	— 14

Le triangle de ce dernier est formé par Itium, embouchure d'Aturus et Gobeon. Ces chiffres sont parlants.

(404) Speculum navigationis per mare occidentale, Lugduni batavorum, apud Christian. Plantinum 1584, fol. Je n'ai pas vu cette édition latine, mais elle contient pour sûr les mêmes cartes inscrites : *Lucas Aurigarius enchusianus inventor, Joannes a Doetinckum fecit*, qui composent

La publication de 1646 a, dans sa composition nautique, quelques lignes horizontales irrégulièrement coordonnées et trois boussoles, venant de deux roses de vents à certaine distance juxta posées : une près de Tolède, l'autre au nord de Negropont près de Skyros. La boussole près de Sardaigne est orientale de la première; les deux autres, méridionales, sont quelque peu irrégulièrement placées, représentant sirocco (ostrosirocco) et garbino (ostro garbino). Sur la ligne de la tranche de la carte sont les degrés de latitude, présumant une projection plane cylindrique. L'échelle de ces degrés donne à la longueur de la méditerranée 40° 30'. Nous avons essayé de graduer cette carte conformément à l'échelle latitudinale, et afin d'obtenir le succès nous avons trouvé qu'il fallait prendre le rayon de 150 à partir de la ligne pour tracer les parallèles (voyez n° 138 de notre atlas).

Je me suis étendu sur cette carte de misérable contrefaçon de Nicolas Berey, parce qu'elle est la seule que j'aie pu me procurer de la publication nautique de cette époque qui contient la mer méditerranée entière. Elle m'a servi dans le portulan général faute de mieux; et elle figure dans l'atlas comme pièce de conviction pour ce que j'avance au sujet de la cartographie (408).

Les atlas préparés par Bleauw circulaient par différentes éditions après sa mort, et trouvaient un concurrent actif dans les publications de *Jansen* (409). Amsterdam ne discontinuait pas encore d'être une infatigable fabrique de toutes sortes de cartes géographiques (410).

La projection réduite, tant recommandée par son inventeur Mercator, ne fut introduite dans le dessin des cartes marines qu'un demi-siècle après sa mort. Je ne sais si la fabrique hollandaise en a fait un grand usage, n'ayant pas vu toute la suite de ses publications : mais je vois qu'elle ne négligeait pas ses anciennes constructions.

La famille de *van Keulen*, Wylem Johan et ses fils Gerard Hulst et Corneli Buys van Keulen, se mit à son tour à la fabrique pendant tout un siècle. Chaque édition de Jean van Keulen était quadruple : te weten in duits, frans, engels en spaens; chacune était composée d'un recueil de cartes connues depuis longues années, augmentée d'une croissance considérable de cartes nouvelles, parmi lesquelles se trouvaient les cartes dressées sur la projection réduite et les cartes encadrées dans l'échelle de leurs latitudes ou latitudes et longitudes à la fois (411).

(408) Voyez notre avant-dernière planche. Les cartes comparatives de Mercator, Sanson, Delisle, sont de la même échelle sur la projection ptoléméenne du rayon de 115 de la ligne.

(409) Description du monde maritime ou hydrographie générale de toute la terre, enrichie des particularités de la navigation tant ancienne que moderne, Amsterdam, Jansen, 1657, folio.

(410) Le grand et nouveau miroir ou flambeau de la mer, contenant la description de toutes les côtes occidentales, traduit du flamand en français, par Yvonnet, Amsterdam, chez Pierre Goos, demeurant sur l'eau, anno 1662, fol.

(411) Parut d'abord : zeeatlas ofte water weerelt; ensuite de groote nieuwe lichtende zeefakel, toujours le nombre des cartes augmenté, les précédentes corrigées. Jan van Loon, ensuite Claas, Jansz Vooght soignaient les rectifications. — Die groote nieuwe vermeerderde zeeatlas, Johan van Keulen, Amsterdam, 1685, contient 39 cartes; zeeatlas du même 1722, en deux vol. in-folio, donne 118 cartes. Il reparut 1753, et de Corneli et Gerard en 1764. — De nieuwe groote lichtende zeefakel, het eerste deel behelzende Holland... Finland, Finmarken en Rusland (mer blanche), Ysland, Spitzbergen en Jan Maijen eiland, (Groenland), de straat Davids en Hudson, de oost kusten van Engeland en Schotland, met de onderhoorige eilanden, als ook de Orcades, Hitland en de eilanden van Fero, vergadert door wylen Claas Jansz Voogt, geometra en leermeester des wiskonst... vermeerdert en verbetert door Gerard Hulst van Keulen, te Amsterdam 1780, folio. Cette première partie est composée de 85 cartes (y comprises les Orcades de Murdoch Mackenzie et les images des montagnes littoralles). La carte générale est privée du golfe botnique. — La seconde partie, m'est inconnue.

Les nombreuses reproductions des recueils de Van Keulen, n'empêchaient pas les publications plus régulières, où la science était déjà en état d'offrir avec succès ses puissants secours. Pour éditer le Neptune français, Pierre Mortier à Amsterdam s'est adressé à Charles Pene, Cassini, H. Jaillot, Romain de Hooge, de Fer, Nolin, Placide et autres. La coopération des géographes renommés était avantageuse pour l'entreprise. Les 35 cartes du Neptune sont dressées à la projection de la latitude croissante et ne contiennent que les côtes extérieures de l'Europe. Pour la mer méditerranée, elles sont suppléées par 9 cartes de Romain de Hooghe, qui parurent à Amsterdam dans la même année 1693 (412).

En 1715, Louis Renard, libraire, éditait à l'inspiration du géographe Frederic de Witt et sous les auspices de la Grande Bretagne, un nouvel atlas à l'usage de la marine (413). Toutes les cartes de la suite des rivages et la carte générale de l'Europe (dépourvue du golfe botnique), sont dressées à l'ancienne méthode, offrant une projection plane, garnie d'une échelle latitudinale sans longitude. Le planisphère du frontispice, représentant l'ensemble des cartes, est le seul gradué. Paris y est à 20° de longitude, le coin oriental de la méditerranée 52°, le Japon 150°, fruit de nouvelles et récentes élaborations géographiques, conformes à toute la suite des cartes nautiques.

La carte du frontispice, et les autres au nombre de 26, sont accompagnées de nova orbis terrarum tabula et polus arcticus, deux cartes de Frederic Witt (produit de la géographie continentale) où la longitude de Paris est 23° ou 24°, du coin oriental de la méditerranée 69°, par le Japon traverse 180°; la mer méditerranée tient une longueur de 56 degrés. Cette carte accompagne l'atlas nautique en 1715!

Ainsi, Witt, Jaillot, de Fer, Nolin, participant aux éditions des cartes nautiques et connaissant les proportions de la cartographie marine, avaient une toute autre connaissance pour leurs propres produits. Mais le temps se rapprochait enfin où les observations astronomiques réussirent à réconcilier les deux genres de cartographie, vinrent à l'appui de la nautique et forcèrent la continentale de rentrer avec son vieux monde dans de justes bornes.

222. L'activité des Pays-Bas dans la cartographie continentale éveilla celle de France et lui donna une certaine impulsion. La fabrique française ne pouvait longtemps égaler les belles exécutions hollandaises : mais elle acquit bientôt un certain mérite dans la science.

Elle fourmilla de compositeurs de cartes spéciales de son pays : Jean Surhon, Nicolas Nicolaï, Jean de Beins, Jean Jubrien, Jean Fayan, Sollon, étaient du nombre de ceux qui dressaient partout les plans topographiques.

Les éditeurs de cartes copiaient les productions des Pays-Bas et des autres pays. N. Picart (vers 1610-1650) se servait du burin de Hugue Picart; Jean le Clerc (vers 1594, 1617), avait recours au même

(412) Le Neptune français, mis en ordre par Pene, Cassini, à Paris 1693, fol. Cartes marines, à l'usage des armées de la Grande Bretagne, gravées par Rom. de Hooghe, Amsterdam 1693, fol.

(413) Atlas de la navigation et du commerce, à Amsterdam, chez Louis Renard, marchand libraire, 1715, fol.

ou au burin supérieur de François de la Hoeye. — Jean Boisseau, enlumineur du roi pour les cartes géographiques (vers 1639, 1647), employait à l'exécution de ses cartes H. le Roi. En même temps Nicolas Berey fesait copier toute sorte de cartes. Michel van Lochom, graveur et imprimeur du roi pour les tailles-douces (vers 1645) suivait le même exemple. De nombreuses cartes volantes circulaient avec succès pour les éditeurs de mérite, cartes anonymes ou des auteurs renommés. On composait des recueils, des atlas de France (414). Dans cette concurrence empressée, deux éditeurs parurent supérieurs aux autres : Melchior Tavernier, graveur et imprimeur du roi pour les cartes géographiques et autres tailles-douces (vers 1640, 1647), et Pierre Mariette (vers 1651, 1665). Pour le premier gravait ordinairement A. B. de la Plaets; pour l'autre Jean Sommer, prussien; L'huillier et A. Peyrounin pour l'un et l'autre.

Mais dans cette foule de publicateurs, les abbevillois étaient les seuls qui ouvrirent une école de la cartographie française Nicolas Sanson (né 1600, mort 1667) avec ses fils et fils de sa sœur, Pierre Du Val (né 1618, mort 1683) qui suivit ses traces. Sanson mettait à exécution ses cartes chez lui-même par le graveur abbevillois R. Cordier (1648, 1660) et laissait éditer à Tavernier (1641, 1643) et à Mariette (1651, 1665). Ses cartes furent élaborées dans un ensemble établi par Mercator, (par Castaldo?). Il compulsait les produits de nombreux géographes, puisait dans les nouveaux mémoires et renseignements et composait par lui-même; quand il se conformait plus strictement à quelque auteur il indiquait son nom. L'Ecosse est chez lui composée d'après Thimothée Pont et Robert Gordon; Madagascar sur les mémoires de J. de Flacourt et François Cauche: la Chine d'après Neroni; les côtes septentrionales de l'Afrique sont tirées de Livio Sanuto; les autres parties sont prises de Mercator, Marmol, Blommart : il le dit lui-même dans les intitulations des cartes.

Le nombre croissant des cartes de l'école Sanson, toutes les parties du monde élaborées sur de nouveaux documents, établirent la renommée du géographe français, jetant un discrédit sur les cartes précédentes. Un Jacq l'Agniet, un G. Jollain (vers 1666) s'emparaient de planches abandonnées, y substituaient leurs noms et marchandaient encore avec elles simulant les nouveautés. Mais Sanson seul était un coryphée dans la géographie et eut pendant tout un siècle une situation solide. On le copiait en Hollande; à Paris Hubert Jaillot (vers 1681, 1705) (Cordier graveur) éditait ses cartes avec soin et très-bien exécutées.

En attendant, Pierre du Val ne cessait d'agir pour sa part (chez lui-même ou chez Mariette), Philippe de la Rue préparait aussi ses compositions (vers 1651, 1653) pour Mariette. J. B. Nolin publiait (vers 1692, 1694, 1703) celle de Tillemont et ses propres. Nicolas de Fer (vers 1695, 1717), graveurs C. Inselin, P. Starckmann, H. van Loon, se présente comme émule de l'école sansonienne. La fabrique hollan-

(414) Par exemple la géographie sacrée de Haræus et Ortel fut plusieurs fois copiée, privée des noms des auteurs. N. Picart copiait Hondius en le nommant; le Clerc passait sous silence le nom de Castaldo en reproduisant ses cartes; son atlas de France (dirigé en partie au moins par Jubrien), contenait probablement une quarantaine de cartes; un autre atlas de France, anonyme, avait une trentaine de cartes.

daise d'Amsterdam copiant ces productions, rendait hommage aux géographes français (415).

Vinrent enfin les Delisle et messieurs de l'académie royale des sciences, pour consommer la réforme de la cartographie continentale de toute la surface du globe et spécialement celle de l'ancien monde. L'ordonnance royale qui, en 1643, désignait pour la cartographie française le premier méridien de l'île de Fer, n'aurait pas avancé beaucoup les réformes si l'on n'avait pas déterminé les 30° 30′ de la longitude de Paris. L'académie ne perdait son temps et les observations astronomiques, chaque jour plus précises, préparaient les matériaux pour fixer les longitudes. Les parties accessibles à la navigation française, visitées par de nouvelles perlustrations de voyageurs et les plans topographiques levés par des géomètres et ingénieurs instruits, apportaient aux géographes français des matériaux qu'on pouvait enfin coordonner et enclaver dans les longitudes géographiques, déterminées pas les observations astronomiques.

223. Mais la marche était lente, et depuis que la réforme était déclarée, elle rencontrait les habitudes, les préventions et cette crédulité invétérée, qui, opposant une méfiance obstinée, avait peur d'adhérer franchement à la réforme et qui ne cessait de débiter de vieilles compositions comme si elles étaient une toute nouvelle invention.

Nicolas Sanson, suivant les traces de Mercator, semble s'effrayer d'accepter les 53 degrés de la longueur de la méditerranée, il lui assigne 56 degrés. Examinant les formes et les proportions qu'il donne à la Syrie, à l'Asie, aux environs de Rhode, au littoral africain et à Tunis, à la France elle-même, on peut dire qu'il penchait vers Ptolémée, (voyez n° 139 de notre atlas). Il dégradait la construction de la méditerranée de son modèle préparée par les réformateurs, pour ne s'éloigner autant de ce vieux maître.

Claude Delisle (né 1644, mort 1720) et son fils Guillaume (né 1675, mort 1726) trouvèrent, à côté de quelques autres systèmes de la réformation géographique, les proportions de l'école sansonienne, jouissant de tout le crédit de l'autorité acquise : ils les acceptèrent et débutèrent par 55° 30′ de la longueur de la méditerranée. La mer noire seulement et la Syrie reçurent chez eux des contours tout différents (voyez n° 140 de notre atlas). Les Delisle méditaient longtemps à réhabiliter le crédit de Ptolémée.

Mais leur école était destinée à passer par ce revirement varié qui substituait continuellement des formes nouvelles aux anciennes, déplaçait les positions et ébranlait les longitudes géographiques de tout le vieux monde (voyez n° 135, 140, 141 de notre atlas). A partir de Paris jusqu'à Pekin, toutes les positions de l'hémisphère se rapprochaient à l'appel irrésistible des astronomes, soulevaient aux géographes des per-

(415) Pierre Mortier, B. et I. Ottens et les autres éditaient les cartes de Sanson, de de Fer, de Nolin ; comme plus tard Jean Covens et Corneille Mortier les atlas de Delisle. — Il ne manquait pas à Amsterdam d'éditeurs de cartes et atlas : Theodor Danckerts, Nicolas Visscher, ensuite Pierre Schenk et Gerard Valck etc.; à Leyde, le libraire Pierre van der Aa donnait son propre cadre aux cartes qu'il publiait. — En Allemagne la plus fameuse fabrique de cartes fut établie avec un succès bien mérité à Nuremberg, par Jean Baptiste Homman, dont les successeurs illustrèrent l'entreprise par les noms de Jean Matthieu Hase, Tobias Meyer, ensuite Güssefeld.

turbations extrêmes et les forçaient à régler leur cartographie sur ces proportions qu'ils reniaient depuis plus de deux siècles (1470-1700).

Il est nécessaire pour l'histoire de la géographie et de sa cartographie de connaître les dates précises de toutes ses évolutions qui décidaient les opérations géographiques de cette époque; de déterminer l'année de la grande réduction de la méditerranée, d'indiquer le géographe qui dressa et exhiba la première carte refondue, et de savoir si l'on examinait en même temps la cartographie nautique (416). Ce que je sais, par une carte de de Fer, c'est qu'en 1698 la position de Paris à 20° 30′ de la longitude de l'île de Fer était une nouveauté; qu'en 1715 l'atlas marin édité par Renard, donnant sur l'hémisphère nautique les 41 degrés de longueur à la méditerranée, fichait dans le nombre de ses cartes une mappemonde de Frederik de Witt, où cette longueur est évaluée à 53° 30′; que les atlas de Delisle offrent souvent à la fois une carte de 41 degrés de longueur, une autre de 55° 30′ de la même méditerranée. Je vois enfin qu'un demi-siècle s'est écoulé avant que la juste grandeur de 41 degrés prévalut décidément. Les cartes publiées par Nolin composées par Cornelli, cosmographe de la république de Venise, par le Rouge, ingénieur géographe du roi de France, ne s'empressaient guère à renoncer aux 56 degrés de la longueur; et les vieilles cartes retouchées avaient leur débit imperturbable comme un nouveau produit le mieux confectionné.

234. Effleurons encore quelques points disloqués pour la plupart par la renaissance.

L'obliquité ptoléméenne de la Syrie, prônée par quelques compositeurs des cartes de la Palestine, approuvée par la reproduction d'Ortelius, continua pendant un certain temps de souiller les atlas.

L'inclination ptoléméenne de Sicile affectait continuellement l'école des abbevillois. Ce n'est que Delisle et d'Anville qui firent décidément disparaître cette difformité (voyez n° 139, 140, de l'atlas).

On est étonné de tant d'indécision dans la configuration de la Morée et de la Grèce entière, lorsqu'on examine les cartes de d'Anville (mort 1782), et de son appologiste Barbié du Bocage (mort 1825), et autres (voyez n° 143, 144, 145 de notre atlas). Remontant par la confrontation de leurs compositions avec les cartes antérieures, on découvre les sources d'une quantité de discordances dans les configurations ptoléméennes. Dans ces examens, on ne peut se défendre de revenir sur Ptolémée. La Grèce, l'Asie mineure, la mer noire, la Crimée, variant dans les études des plus habiles géographes, fournissent surtout de nombreuses circonstances qui avaient leur origine dans la domination de Ptolémée, établie par la renaissance des lettres.

Suivons le cours du Danube sur les cartes des abbevillois, de Duval, de Delisle, de Bonne, de Coronelli 1788, nous serons toujours accompagné de Ptolémée. Le consentement des indigènes, Madyars, Komans, Boulgars, semblait appuyer et perpétuer ses déclivités; les distances levées de siècle en siècle, ne protestaient guère, conspiraient

(416) Les mémoires de l'académie des sciences pourraient peut-être fournir des renseignements positifs à cet égard.

plutôt avec les préventions enracinées; ni Delisle, ni d'Anville, ne purent sortir assez victorieux quand ils tentèrent de le redresser et rectifier.

225. De l'édifice de Ptolémée, ruiné et déchiré, une portion, aussi crasse, aussi lourde, aussi considérable dans son ensemble, n'appesentit nulle part la géographie, que dans la Perse. Les géographes peu disposés au néoterisme, n'osaient troubler les eaux de la caspienne, ni heurter le méridien de Bagdad. Enfin des doutes sérieux sur la solidité de cette construction résistant à tant de siècles, commencèrent à gagner et à inspirer les esprits. Nulle part les cartes de Delisle ne variaient autant de face qu'en Perse aux environs du fleuve Tigris (voyez n° 141 de notre atlas). D'abord il voulut sauver la construction en y introduisant quelques rectifications, restaurations, ou en lui donnant un poli et une plus spécieuse ornementure : mais en dernier lieu, vers 1726,1727, lui arriva la connaissance de la caspienne, déterminée depuis peu par l'ordre de Pierre-le-grand et tout ce qui y restait de Ptolémée dut être évacué. D'Anville déblaya les décombres; cependant Bonne, s'égarant dans la construction nouvelle, ficelée sur les observations astronomiques discordantes, revient avec le Tigre et l'Eufrate sur les traces de Ptolémée (voyez n° 142 de notre atlas). Herisson copiait un certain temps les illusions de son maître d'étude (417).

Grâce aux montagnes de la lune et aux sources du Nil, venant de la Kafrèrie; grâce au Gir, dont les eaux s'évaporaient ou allaient être absorbées par le sable; au majestueux Niger, arrosant les régions des nègres inaccessibles. Présomptions ineptes, compromises par toute sorte d'expériences, vieillies et usées, encore grosses de conséquences.

Jusqu'à Job Ludolf (né 1624, mort 1704), les découvertes portugaises, ni les missions de la propagande chrétienne, n'étaient assez puissantes pour convaincre que Ptolémée avait tort, qu'il n'avait tissu que des rêves qu'on peut s'imaginer à tout moment, d'après les ouï-dires qui viennent de sources fangeuses et se répètent de siècle en siècle. La branche bleue reprit enfin les formes tracées sur la carte de Mauro,

(417) L'ingénieur Robert Bonne, hydrographe de la marine (né 1727, mort 1794), avait une pleine confiance dans les observations astronomiques. Elles apportaient déjà pour la géographie des bases solides. L'ingénieur concevait bien que les longitudes géographiques de Ptolémée n'étaient d'aucune valeur; il puisait les positions astronomiques des auteurs arabes (des tables de Nassir eddin, d'Aboulféda, d'Ulugbeig), et de voyageurs qui les levaient dans des pays éloignés, d'astronomes qui observaient sur différents points du monde. Il y trouva des incohérences, des inexactitudes, croyant que ses remarques garantiraient désormais les géographes des erreurs attachées à l'emploi précipité des observations. Il en donne l'exemple dans l'abbé Grenet qui écrivit que la fin de l'éclipse de lune observée à Casbin en plein jour peut y être arrivée 20′ plus tard, « et c'est à moi, dit l'ingénieur, que la Lande répond, qu'il faut que j'aye mis un zéro de trop; puis il s'écrie poliment, quelle ineptie! il y en a là une assez grande.... » Et l'ingénieur discutant ces inepties s'attrappe quand il accepte en pleine confiance les observations du père de Beze, du père Gaubil et de quelques autres qui ne les contrariaient pas, parce que la réputation, le savoir profond de l'astronome géographe Gaubil, ne laisse pas même la liberté de soupçonner une erreur de sa part. Il en a conclu, que le sud de la mer caspienne doit être déplacé et porté plus à l'est d'environ 5° 1/2 que selon les géographes modernes (Bonne, analyse des cartes, II partie, art. III, 3, p. 24-26), et il compose cette configuration étrange qui lui est propre, de la mer Caspienne et de la Crimée déclives, de la mer noire et de l'Asie mineure allongées, du Diarbekr et de Djezira éparpillés etc., etc. Bonne, confiant toujours dans l'exactitude des observations dont il s'est servi, persista à soutenir cette composition jusqu'au bout de sa glorieuse carrière. Son élève Herisson débitait après sa mort encore, en 1795, cette singulière création. — Les géographes du moyen âge avaient raison de se méfier du produit qui de leur temps était impraticable, qui poussa dans l'extravagance, Hipparche et Bonne; qui engendra les aberrations de Marin (Ptolémée); qui tout récemment (par l'observation astronomique de Niebuhr), faillit disperser l'archipel compacte entraînant Rhode presque d'un degré vers l'est.

léguant toutes les mystifications grecques et arabes à la branche blanche, avec laquelle, par de nouvelles conjectures, on commença enfin à procéder avec plus de circonspection et de discernement.

Plus d'une fois le bon sens dictait : à quoi bon courir à l'inconnu avec Niger et Gir, quand on le connaît tout près, au delà de l'Atlas où ils signalent clairement le tort de Ptolémée. Les esprits mystifiés, qui aimaient mieux s'aveugler par des espérances chimériques, renvoyaient l'existence des fleuves au delà des sables mouvants dans des régions qu'on entrevoyait à travers des mirages.

Le système, les erreurs et les hallucinations de Ptolémée introduits à l'époque de la renaissance des lettres, portant un coup fatal à la géographie : par son continent oriental exposèrent sur le vide de l'autre hémisphère un allèchement à l'envie de découvertes dans le Kataï et le Japon, et contribuèrent à la découverte du nouveau monde : offrant au regard crédule le Nil et le Niger, ne cessent d'enflammer la curiosité des victimes qui se vouent à des éventualités cruelles et ouvrent les entrailles de l'Afrique.

APPENDICES.

I.

LES ÉDITIONS DE PTOLÉMÉE.

On connaît une édition latine, datée MCCCCLXII mense junii XXIII, Bononie impressa, opera Dominici de Lapis civis bononiensis : mais l'erreur d'impression y est évidente. On ne connaît point de plus ancienne impression bolonaise que de l'année 1477; de Lapis ne s'est installé à Bologne qu'une douzaine d'années plus tard; les savants qui soignaient l'édition ne se firent connaître que dans les dernières années du XVe siècle; l'atlas gravé en cuivre, les registres de la pagination, les réclames dont est munie l'édition en question, sont d'un usage postérieur et ne paraissent qu'une dizaine ou une vingtaine d'années plus tard : il faut donc présumer le déplacement de deux XX dans la date et pour la rectifier admettre qu'elle devaît être MCCCCLXXXII mense junii III, Bononiae (1482) (Raidelii, comment. de geogr. Ptolem. cap. 6, p. 40).

Voici la suite des éditions, dont plusieurs sont de la plus haute importance pour l'étude de l'histoire de la géographie, à cause qu'elles offrent de nombreuses variétés, et contiennent des renseignements curieux et les cartes nouvelles pour examiner la marche de la géographie à cette époque.

1475. Vicentiae, chez Herman Levilapis de Cologne; versio Jacobi Angeli, sous le patronage de Benoit le trevisan, et de Angelo Michaele; par les soins Angeli, Vadii et Barnabae Picardi Vicentii.

1478. Romae, (commencée par Conrad Schweinheim, terminée par) Arnoldus (Panartz) Buckink; traduite et élaborée par Domitius Calderinus, sur le code grec Georgii Gemistii Plethonis; atlas gravé sur cuivre.

1482. (1462), Bononiae, impressit Dominicus de Lapis bononiensis; castigaverunt Hieronymus Mamfredus et Petrus Bonus; correxerunt Galeottus Martinus et Collamontanus; emendauit Philippus Beroaldus; atlas gravé sur cuivre.

1482. Ulmae, impressit Leonardus Hol; versio Nicolai Donis; atlas gravé en bois, le graveur Johan Schnitzer de Arnsheim.

1486. Ulmae, réimpression de la précédente, par Jean Reyer, aux frais du Venitien Juste de Albunis.

1490. Romae, impressit Petrus de Turre, atlas gravé sur cuivre; reproduction de celle de Calderino.

1495. Romae? . . . . . .

1507. Romae, impressit Bernhardinus venetus de Vitalibus, expensis Evangelistae Tossini brixiani bibliopolae; correxerunt, Marcus beneventanus caelestinus, et Johannes Cotta veronensis; accompagnée d'atlas.

1508. Romae, reproduction de la précédente; préface de Thomas Aucuparius (cum mentione Johannis Ruyschi; novae tabulae per Marianum monachum et Marianum alterium).

1511. Venetiis, impressit Jocobus Penzius de Leucho; elaboravit Bernardus Silvanus eboliensis, le texte et l'atlas, qui est gravé en bois. (Cette publication cependant ne peut être considérée pour une édit. de Ptolémée dont elle porte le nom, Sylvano élabora sous ce titre sa propre production).

1513. Argentorati, impressit Johan Scholtus, cura Jacobi Aeszler et Georgii Ubelini; cooperauit Philesius qui avait fourni un code grec; la version latine, accompagnée des noms propres en grec; le double atlas, de Ptolémée et moderne, gravé en bois.

1520. Argentorati, reimpressit Johannes Scotus, cura Georgii Ubelii, dans le texte les noms propres en grec sont omis; l'atlas y est de même double comme dans l'édition précédente.

1522. Argentorati, reimpressit Johannes Grieninger, curante Laurentio Frisio; cum neotericorum perlustrationibus; parce qu'il fit monter le nombre des cartes modernes jusqu'à 20; elles sont réduites sur une moindre échelle que les précédentes par Martin Ilacomil ou Waldseemüller.

1525. Basileae, impressit Johon Grieninger, communibus Johanni Kobergerii impensis; interprete Bilibaldo Pirkheymer; cum annotationibus Johannis de Regiomonte.

1533. Basileae, *græca*, impressit Hieronymus Froben, communibus Nicolai episcopi impensis; curante Erasmo Roterodamo, secundum exemplar codicis Theobaldi Feltichii medici ingolstadensis; sans atlas.

1535. Lugduni, impresserunt Melchior et Caspar Trechsel; curante Michaele Villanovano (Serveto); avec atlas double de 50 cartes. Les modernes sont les mêmes que d'Ubelin et Aeszler, la plupart sur une échelle un peu moindre; trois nouvelles y sont ajoutées.

1540. Coloniae, impressit Johannes ruremundanus; procurante Johanno Noviomago, in-8°, sine tabulis.

1540. Basileae, impressit Henric Petri; curante Sebastiano Munstero; atlas.

1541. Basileae, prior secundo repetita.

1541. Lugduni aut Viennae in Gallia; ex officine fratrum Trechseliorum; sumptibus Hugonis a Porta bibliopolae lugdunensi; c'est la reproduction de l'édition de l'année 1535.

1542. Basileae, tercia vice Munsteri.

1545. Venetiis, atlas cum tabulis novis Jacobi Castaldo. (Zurla, sulle antique mappe idrogeogr. c. 31).

1545. Basileae, quarto Munsteri reimpressa.

1546. Parisiis, *græca*, impressit Christianus Wechel.

1548. Venetiis, *italica*, imprimée par Giovanni Baptista Pedrezano; version de Pierre André Mattiole.

1552. Basileae, quinto Munsteri, cum præfatione Conradi Lycostheni rubeaquensis.

1561. Venetiis, *italica*, apud Vincentium Valgrisium, trudotta da Girolamo Ruscelli, con tavole, in-4°.

1562. Venetiis, apud Vincentium Valgrisium; ex emendatione Josephi Moletii, in-4°; atlas de la précédente italienne.

1564. Basileae, Henric Petri; cartes de Ptolémée petit format, gravées en bois accompagnant l'étition de Pomp. Mela.

1571. Basileae, Henric Petri, donnait les cartes de Ptolémée gravées en bois, à son édition xylandrine de Strabon.

1573. ou 1574, Venetiis, *italica*, apud Jordanum Ziletti; versio Ruscelli, a Johan. Malombra revista.

1578. Coloniae, typis Godofredi kempensis, Leonardus Strickius édit. tabulas Gerhardi Mercatoris.

1584. Coloniae, Agrippinae, Godofredus kempensis, ex emendatione Godefredi Mercatoris.

1596. Venetiis, Johannes Antonius Maginus, haeres S. Galignani de Karera.

1597. Coloniae, la précédente, reproduite per Petrum Keschedt.

1599. Venetiis, *italica*, apud haeredes Melchioris Sessae; versio Ruscelli, emendata per Josephum Rosaccium.

1605. Amstelodami seu Frankofurti *græco*-latina, per Jodocum Hondium et Cornelium Nicolai; elaborata (olim) per Gerardum Mercatorem, juxta exemplar Petri Montani.

1608. Bononiae, Johannis Antonii Magini recusa.

1617. Arnheimi, Joh. Ant. Magini, recusa.

1618. Amstelodami seu Frankofurti, *græco*-latina; Isaac Elzevir sumptibus Iodoci Hondii, curante Petro Bertio.

1621. Padova, *italica*, sumptibus Pauli et Francisci Galignanorum; versio Leonardi Cernoti (antérieurement publiée à Venise).

1695. Franeckerae, atlas mercatorianus.

1698. Trajecti ad Rhenum, atlas Mercatoris per Franciscum Halma et Guillelmum van de Water.

1704. Amstelodami, le même reproduit.

1715. Parisiis, variae lectiones *graecae*, in opere; bibliotheca coisliniana, olim segueriana, sive manuscriptorum accurata descriptio, studio Bernardi de Montfaucon.

1730. Amstelodami, tabulae per R. et J. Wetsteniios.

1843. Lipsiae, *graece*, Sumpt. Caroli Tauchnitz, edidit Carolus Fridericus Augustus Nobbe, 2 vol. in-16, sans cartes.

1847. Le même Nobbe et Wilberg, sont en train de la grande publication critique avec atlas.

II.

CARTOGRAPHES

CONNUS PAR ABRAHAM ORTELIUS EN 1570 ET 1592.

Ortelius, publiant son recueil, voulut indiquer loyalement ses sources. Dans ce but, au commencement de son ouvrage, il mit une liste des cartographes de son époque, antérieur à l'année 1570. Les compositions de plusieurs remontent à l'année 1528 et peut-être aux antécédentes encore. Il y a là des cartes qu'il n'a pu se procurer ni voir. Sa liste, quoique nombreuse, n'est pas assez complète. Il en a oublié beaucoup qu'il cite à d'autres occasions. Reproduisant cette liste des cartographes en 1592, il l'augmenta considérablement par le récensement de productions postérieures et toutes récentes, mais il ne négligea pas d'ajouter de plus anciennes, qui échappèrent à sa connaissance en 1570. Je les arrange par ordre de matière et de pays dont ils dressèrent les tableaux, marquant d'un astérisque ces cartes qu'Ortel a copié dans son theatrum de 1570 et de 1592.

Petits atlas. *Jean Honterus*, à Zurich, chez Christophor Froschover, 1546, et à Anvers, chez Jean Richard 1560; *Girolamo Ruscelli*, à Venise chez Vinc. Valgrise 1561; *Joseph Molettus*, ibid. 1562.

Plans de villes : *Antoin Dupinet* ou Pinetus à Lyon 1564; *Iulius Ballinus; Georg. Bruno.*

Je passe sous silence les cartes historiques.

Cartes marines du monde : *Martin Waldseemüller* ou Ilacomilus fribourgeois; *Laurentius Frisius*, 1522; *Gerard Mercator* rupelmundanus, ad usum navigantium, Duysburgi 1569. — Europe marine : *Nicolas Nicolaï* le dauphinois (mort 1583); *Iacq Homen* portugais, à Venise 1569; *Luc Aurigarius* ou *Waghenaer*, à Amsterdam, ap. Clessonium Cornelium. — Isolario : *Benott Bordone* (mort 1531), à Venise, chez Nicolo d'Aristotile detto Zopino, 1534; *Thomas Porcacchi da Castiglione*, arretino, à Venise, chez Simon Galignanis et Girolamo Porro, 1572; *Camocio*, in Venezia, 1571. — Atlas marins, oceani occidentalis : *Luc Aurigarius* ou *Waghenaer*, Lugd. batav. ap. Christ. Plantin, 1584, 1389.

Mappemondes : *Caspar Vopellius Medebach*, à Cologne; *Pierre Apier* (mort 1552) à Ingolstadt 1520; *Oronee Finé* dauphinois (mort 1555), à Paris, chez Gormont 1513; *Sébastien Cabotus*, vénitien, 1544; *Jac. Castaldo* piémontais, à Venise et à Rome; *Jean baptiste Guicciardinus*

à Anvers 1549; *Jean Dominiq Methoneus*, à Venise, ap. Mathæum Paganum; *Henri Pontanus* 1556 (1), et *Pierre de Aggere*, à Malines; *Guillaume Postellus*, à Paris; *Gemma Frison*, à Anvers; *Gerard Mercator* 1369, etc.

Europe : *Corneil Antonio*, à Frankfort-sur-le-Mein; *Caspar Vopellius Medebach*, à Nuremberg; *Jean Buccius* aenicola, à Paris chez Wechel; *Henri Zell*, à Nuremb.; *Gerard Mercator*, à Duysburg 1564, 1572.

Asie : *Jacq Castaldo*, à Venise 1568; *Abraham Ortel* 1567. — Chine : * *Ludovicus Georgius*.

Afrique : *Jacq Castaldo*, à Venise; *Livius Sanutus*, à Venise, ap. Damian. Zenarum; *Pierre Pigafetta* vicentin, à Rome.

Amérique : *Jérôme Chiauez* (inédite); *Diego Gutierus*, à Anvers, chez Jérôme Cock. — Perou : * *Didacus Mendezius*. — Florides : * *Jérome Chiauez*.

Espagne : *Pierre de Medina*, à Séville, chez Jean Gutiernus 1560; *Jacq Castaldo*, à Venise; *Thomas Geminus*, à Londres; *Vincent Corsulensis*, à Venise, chez Mathieu Pagano; * *Charles de Leclus* ou *Clusius* d'Arras (mort 1609). — Hisp. antiqua : *Henr. Coquus* gorchonius, à Salamanca, 1581. — Canton sévilien : * *Jérôme Chiauez*. — Isle de Cadix : * *George Hoefnaglius*, à Anvers.

Portugal : * *Ferdinand Alvares Zeccus* ou *Secco*, à Rome, chez Michel Tramezzi 1560. — Azores : * *Ludovicus Teisera*.

Italie : *Benott Bordone*; * *Jacq Castaldo*. — Piémont : * *Jacq Castaldo*. — Lombardie : *Bonaventure Castiglione* milanais (mort 1555). — Milanaise : * *Jean George Settala* ou Septala, à Anvers, chez Jérôme Cock. — Toscane : * *Jérôme Bellarmatus*, à Rome; *Etienne Florentinus*, à Rome 1584. — Naples : * *Pyrrhus Lygorio* (mort 1583), à Rome, chez Michel Tramezzino, 1558. — De insulis italicis *Leander Alberti*, à Venise 1568. — Sicile : * *Jacq Castaldo*. — Corse : *Augustin Giustiniani* ou Iustinianus, évêque de Nebbio (mort 1531). — Cartes topographiques : Friul : *Gregoir Amaseo* (mort 1541). Trévise : *Jean Pinadellus*. Padouane : * *Jacq Castaldo*. Veronèse : * *Benoît Brognoli*, à Venise 1564. Cremonèse. * *Antonius Campus*. Lacus benacensis : *Georgius Iodocus* 1546; *Dominicus Machaneus*. Lacus larius : * *Paulus Jovius* (mort 1552). insula Ischia : * *Julius Iasolinus*. Apulia : * *Jacq Castaldo*. Abruzzo : * *Natalis Bonifacius* sebenicensis 1587.

Grèce et Turkie : *Nicolas Sophianus*, à Rome; *Pyrrus Lygorio*, à Rome; * *Jacq Castaldus*.

Palestine : *Bonaventure Brochard*, à Paris, chez Poncet le Preux, 1533; *Gerard Mercator*, à Anvers 1537; *Jacq Ziegler* (mort 1549), à Strasb. chez Wendelin Richel, 1526; *Martin de Brion*, à Paris, chez Jérôme Gormont; *Wolfgang Wissenburg* de Bâle, à Strasb. chez Wend. Richel;

(1) Octroi du 15 janv. 1556, pour Henri Pontanus natif de Arnhem en Gueldre, à présent bourgeois de la ville de Malines pour imprimer et graver une mappe du monde en forme d'ung aigle de l'empire, borné des noms des princes, potentats, dignitez et offices concernant le dit empire, avec les villes imperiales anchiennes et modernes, colloquées selon l'ordre de l'alphabeth pour les trouver plus aysement, ensemble les blasons et armoyeres de chacune d'icelles avec figuracye de sept planetes et d'une bordure crotesques (dans les archives de l'état, conseil privé, registre n° 56).

Chrétien Soret, 1570; * *Tilemannus Stella* de Sigen, à Witteberg; *Arias Montanus*, à Anvers; *Christian Adrichomius* delphensis, Coloniæ, ap. Arnoldum Mylium, 1590.

Hongrie : *Lazarus*, secretarius cardinalis Arigoniensis, quam edidit Ingolstadi Apianus 1528; *Georgius Collimitius*, quam recognovit Johannes Spiesshammer, seu Cuspinianus schweinfurtensis franconus, mortuus 1529, edita à Petro Apiano; * *Wolfgangus Lazius* (mortuus 1565) Viennae; *Jacq Castaldus*, à Venise; * *Martin Cynthius* vel *Zinthius* noricus, à Nurimberg, 1567; *Johannes Sambucus* tyrnaviensis (mortuus 1584) Viennæ 1570 (voyez Pologne). — Transylvania : * *Joh. Sambucus*, à Vienne 1566. — Slavonia : *Wolfg. Lazius*, à Vienne, * *Augustinus Hirsvogel*, à Nurimberg, chez Jean Weygel. — Istrie : *Pierre Coppus*.

Allemagne : *Christianus Schrott* sousbekensis, à Anvers, chez Jérôme Cock; *Christophorus Pyramius*, à Bruxelles 1548; *Sébastien Munster* (mort 1552), Basiliæ, quam Tilemannus Stella emendauit et locupletauit, Wittebergæ, apud Petrum Zeitz, 1567; *Nicolas a Cusa;* — cours du Danube, *Christiani Sgrothon*; tractus Rheni, anonymi 1569, et le recueil des cartes d'Allemagne à Anvers, chez Gerard de Jode, de Nimègue 1569. — Austria : * *Wolfgangus Lazius*. — * Tirol; *Wolf. Lazius*, Viennæ, ap. Johan. Majorem. — Bavaria : * *Erhardus Reysch*, tyroliensis, Norimbergæ 1540; * *Jean Tourmayer* ou *Aventinus* (mort 1584), Landshuti 1533; * *Philippe Apien*, à Ingolstadt 1568. — Salzburg : * *Marc Secsnagel* siue Secznagel salzbourgeois. — Suabe : *David Zeltzlin*, à Ulm, 1562. — Würtemberg : * *Gabriel Gadner* ou Garner, à Anvers (1569) 1575.

— Helvétie : *Jean Stumpf*, à Zurich, chez Christophor Froschover; * *Gille Tschudi* (mort 1572), à Bâle, chez Isingrin 1560; *Adelberg Saurachcr*, à Bâle, 1584. — Berne : *Thomas Scepsius*, à Strasb. chez Bernard Tobin 1578. — Valais : * *Jean Schalbeter*. — Franche-comté : * *Ferdinand à Lannoy* (mort 1579), à Anvers, chez Jérôme Cock; *Gilles Bulion*, ibidem; *Hugo Cusini*. — Alsace, *Daniel Speckel*, à Strasburg, 1576. — Lorraine : *Gerard Mercator; Joh. Scillius*. — Frankonie : * *Sébastien Rotenhan*, à Ingolstadt 1545; *David Zeltzlin*, 1577. — topographie de Fichtelberg : *Caspar Brusch* egeranus, Ulmæ, ap. Sebast. Frank.

— *Bohème* : * *Jean Criginger*, à Prag, 1568. — Moravie. * *Paul Fabricius*, à Vienne 1570. — Silésie : * *Martin Helwig* neissin, à Neisse 1561. — Luzace et Misnie : * *Bartholomé Scultet*, à Görlitz 1569. — Thuringia : * *Jean Mellinger* ou Melenger de Hall à Weimar. — Misnie et Thuringue : *Jean Criginger*, à Praeg 1568, — topographie de Mansfeld : *Tilemannus Stella*, à Cologne chez François Hogenberg. — Brandenburg : * *Elias Camerarius; Leonard Thurneisser*. — Poméranie : * *Henricus Zellius*, * *Pierre Artonoeius*. — Saxe : * *Christian Schroten*. — Ditmars : * *Pierre Bockel*, à Anvers, chez Jean Liefink 1559. — Westfalia : * *Christian Schrot*, Calcariæ, ap. Vincent Houdaen, 1572. — Oldenburg et Frisia orientalis : *Laurent Michaelis ab Hogenkirchen*, Anvers, 1579: * *Joh. Florianus* antwerpianus, Anvers. 1579. — Munster : * *Geofroi Mascopius* ou Machop embricensis, Ember ap. Remig. Hogenberg 1558. — Hassia : *Julius Jasolinus*, à Marpurg 1575;

* *Jean Dryander*. — Fulda : *Wolfganq Regrwil* 1574. — Archieppat. Colonien. *Cornelius Adgerus*, Coloniæ, ap. Francis. Hogenberg; 1583; *Elias Hofmann*, Frankof. ad Menum 1588.

— Pays-Bas. *Gilles Bulionius*, à Anvers, chez Jean Liefink; *Jean Horn*, à Anvers; *Mathias Zinck* noricus; Gallia belgica, *Franciscus Hogenberg* à Cologne. — Gueldre et Cleve : * *Chretien Schrot*, à Anvers, chez Bernhard Putean, et chez Jérôme Cock. — Frisia occiden : * *Sibrandus Leonis* leovardiensis. — Kampen : *Georg. Stempelius* goudanus, Coloniæ 1587. — Brabant, Frise, Hollande, Zeeland : * *Jacq Daventria*, à Malines. — Flandres : * *Gerard Mercator*, 1540. — Hanonia et Luxemb : * *Jacq Surhonius*. — Luxemb : *Christian Schrot* sousbekensis; *Joh. Scillius*.

Francc. *Nicolaus Germanus* (à Cusa); *Jean Stumpf*, 1548; *Oronce Finé* briançonnais (mort 1555) à Paris, chez Gormont; *André Thevet* d'Angoulème (mort 1590); * *Jean Jolivet* à Paris, chez Oliver Truchet, 1560, 1570; *Guillaume Postel* (mort 1581), à Paris 1570, 1572. — Boulonais : * *Nicolas Nicolaï* dauphinois de Lagrave en Oysans, à Paris 1558. — Vermandois; * *Jean Surhonius*, à Anvers, chez Christophor Plantin. — Picardie : * *Jean Surhonius*, 1560. — La Maine : *Macaeus Ogerus*, Mans, 1539. — Anjou : * *Licinius Guyet*, à Paris, 1573, — Poitou : * *Petrus Rogierus*, Parisiis, ap. Franc. Desprez. — Berri : * *Jean Calameus*, à Lyon, ap. Gryphium. — Limousin : * *Gabriel Simeoni* florintin (mort 1570). — Languedoc : * *Charl Lecluse* ou Clusius d'Arras (mort 1609). — Venesin : * *Stephanus Ghebellinus*. — Bourgogne : *Stephanus Tabourotus*. — Savoie : * *Aegidius Bulionius* belga.

Iles britanniques : *Gerard Mercator* 1564; * *Humfred Lhuyd* ou Llwyd, Llhwyd, Lhoyd, denbygien (mort 1570); *Christophor Saxton*, Londini 1580.

Skandinavie : *Nicolo Geno*, à Venise, chez Vincent Valgrisi, 1561, 1562; *Olaus Magnus* suédois (mort 1568), à Venise 1563; *Corneli Antonius*, à Amsterdam; *François Monachi*, à Anvers, chez Sylvestre a Parisiis; *Levin Algoet*, à Anvers, chez Gerard Judeus (de Jode). — Danemark : *Marc Jordan*, à Kopenhage, chez Jean Vinitor 1552; *Henri Rantzow*, à Cologne, chez Franc. Hogenberg; * *Cornelius Antoni*. — Slesvig : *Marc Jordan*, à Hamburg. ap. Joachim. Leoninum. — Iuthia : *Marc Jordan*. — Islande : * *Andreas Velleius*.

Moskovie et Russie : *Antoin Wied*, à Anvers; * *Antoin Ienkinson* (mort 1584), à Londres 1562; *Sigismond Herberstein* styrien (mort 1566), à Bâles, chez Oporin 1556.

Pologne : tabula Sarmatiae, regni Poloniae et Hungariae, utriusque Valachiae, Turciae, Tartariae, Moscoviae per *Florianum*, Cracoviae 1328; * *Venceslav Grodecki*, à Bâle, chez Oporin; *Jacomo Castaldo*, gravé par Paolo Forlani, à Venise 1568; *Andreas Pograbius* de Pilzno, à Venise 1569. — Litvania : *Mathias Stubitz*, à Cologne, 1589. — Osvietzim et Zator : * *Stanislav Por*... (Porębski, Porembski), à Venise 1563. — Prusse : * *Henri Zell*, à Nuremberg; *Caspar Heuneberger* erlichensis, Regiomonti, ap. Georg. Osterger, 1576. — Livonie : *Marc Ambroise*, à Anvers; * *Jean Portantius*.

RECUEIL DE CARTES.

Gerard de Jode nouomagensis, 1569.	*Abraham Ortelius antverpiensis*, 1570.
5. Saxonia inf. Christ. Schrotten.	
6. Livonia, Ioan. Portantius.	*idem.
Moscovia, Ant. Jankinson.	46. Ant. Jenkinson, décoré par d'autres figures.
7. Polonia, (composit. différente de).	44. Venceslai Grodecki.
8. Bohemia, Joan. Griguiger.	25. (Jean. Griginger, même échelle).
9. Moravia per... (différente).	*alia, Pauli Fabricii.
Silesia per... (Mart. Heilwig).	26. Martin. Heilvig.
10. Hungaria et Transylv. Matthæus.	42. Hungar. Wolfg. Lazius.
Zinthius.	43. Transylv. Ioan. Sambucus.
11. Austria, Wolfg. Lazius.	27. Wolfg. Lazius.
12. Slavonia, August. Hirsvogel.	41. Augustinus Hirsvogel.
13. Stiria.	
Carinthia, (Wolf. Lazius).	*idem.
14. Tirol, (Wolf. Lazius).	*idem.
Carniola, (différente).	Wolf. Laz.
15. Franconia, (Seb. Rotenhan).	24. Sebast. Rotenhan, même échelle.
Salzburg, Marc Setznagel.	28. Marc Secznagel.
16. Helvetia, auctore .... (différente).	31. Aegidius Tchudius.
17. Suevia, auctore.....	*analogue de Dav. Setzlin 1572.
18. Valesia, Ioan. Schalbeter.	
Basilcæ tract. Sebast. Munster.	*idem.
19. Bavaria, (différente).	29. Ioan Aventinus.
20. Wirtenb., Georg. Garner.	30. Tubingæ edita 1558 (G. Gard.).
Palatin. bavar. Erhard Reysch.	Erhard Reysch.
21. 22, Danubius, Christ. Sgrothon.	
23. Thuringia, Ioan. Mellinger.	*idem.
Misnia, Barthol. Scultet.	*idem.
24. Hassia, genuinus nec ungue antehae visus typus.	*alia, Joh. Dryandri.
25. 26, 27 tractus Rheni, 1569.	
28. Clivia.	
Mansfeld (différente).	*alia, Til. Stellæ.
29. Münster, Godefr. Maschop.	24. Godefr. Mascop. (échelle réd.).
30. Frisia, (très-différente).	20. (Io. à Daventr.?).
31. Geldria, (différente).	15. Christ. Schrot.
32. Hollande, (échelle réduite).	19. Ioan. a Daventria.
33. Zeeland. (Io. Dav. même éch. diff.).	18. Ioan. a Daventria.
34. Brabant, (Io. Daventr.).	16. Ioan. a Daventria.
35. Flandria, (la même échelle).	17. Gerard Mercator.
36. Pays-Bas, Mathias Zinck.	14. alia.
37. Pomerania, Henr. Zellius.	*idem.
Thietmarsen. Petr. Bockel réd.).	22. Petr. Bockel.
Prussia, Henr. Zellius (réduite).	Henr. Zellius.

Par cette confrontation on voit que sur 32 feuilles numérotées (5-37) on a 44 cartes. De ce nombre 23 de mêmes auteurs ou différents, reparaissent dans le recueil d'Ortel de l'année 1570; des 21 restantes, 12 entrent dans ses éditions postérieures. Mercator approuve et recommande à Ortel la reproduction des cartes de Lazius : quelques-unes furent antérieurement reproduites pour Iode. Il est remarquable comme

l'accouplement de plusieurs cartes sur la même feuille se rencontre chez les deux éditeurs, voir les nos 20, 37, ensuite 14, 23. La position géographique des pays certainement occasionna cette concordance. Ortel substitua dans ses éditions postérieures à la Bavière de Jean Aventinus, celle de Philippe Apien, dont la carte est plus analogue à la Bavière de de Jode; il substitua au Würtemberg d'anonyme de 1558, George Gardner qui semble être le même que l'anonyme; il copia la Suabe de David Setzlin de 1572, dont la carte est très-analogue à celle de de Jode; et il n'a pas jugé à propos d'introduire dans son recueil les tractus Rheni et Danubii dont la reproduction reste à de Jode seul. A Jode seul restent Saxonia, Valesia, Clivia et plusieurs cartes d'auteurs qu'Ortel n'a pas admis dans son theatrum, à savoir : Polonia, Hungaria, Helvetia, Hessia, Pays-Bas, etc. Iode recommande les cartes de Gueldre, de Hollande et de Flandre d'une manière singulière, inscrivant au bout des feuilles : ad exemplar descriptionis quam edidit Romae Mich. Tramesini, nunc castigatior, prostat Antwerpiæ apud Gerardum de Iode in borsa noua. Les cartes de Iode ne sont pas privilégiée, celles d'Ortel sont sous la sauve-garde de privilége, pendant dix ans personne ne devait les reproduire. On se demande si cette protection et assurance de la propriété intellectuelle, venait des égards pour les auteurs copiés ou pour le copiste des auteurs?

Gerard de Jode, fils d'un mercier, Guillaume, naquit en 1515 à Nimègue. Habile graveur et excellent mathématicien, il s'établit à Anvers, où il acquit plusieurs possessions et avait sa boutique. Il publia plusieurs ouvrages pour son ami Ortel. Tous les deux entrèrent en 1547 dans la corporation de S. Luc, l'un comme graveur et marchand d'estampes, l'autre comme enlumineur de cartes. De Jode mourut le 5 février 1791, laissant treize enfants de son premier mariage, et une veuve en second. Il est chef d'une famille de graveurs qui ont illustré l'école d'Anvers. (Ces renseignements sur Iode m'ont été communiqués par mon ami Verachter, archiviste de la ville).

Probablement Mercator avait en vue les publications de Iode, quand, encourageant en 1570 son ami Ortelius à copier les cartes de Lazius : il accable de réprobation les ignorants qui s'avisent de publier les cartes, sine ordine, sine proportione, sine discretione, tam falsas et depredatas, quam genuinas et veras descriptiones in unum corpus congerunt. (Iode edidit genuinam Hassiæ).

Cependant Ortelius éprouva que le choix pour former un corps rencontrait des obstacles, quand en 1572 il sollicitait d'obtenir le privilége pour la carte de Hainaut déjà préparée d'après son choix. L'obligeance de M. Alexandre Pinchart, qui m'a communiqué plusieurs matériaux des archives de l'état, m'a fait part d'un document à cet égard très-intéressant : c'est la lettre de Philippe de Sainte Aldegonde, seigneur de Noircarmes, grand bailli de Hainaut, etc., relative aux publications d'Ortelius. Voici sa teneur :

Ceulx du conseil prive de sa mate, m'ont envoie avecq leurs lettres deux requestes que Abraham Ortellius, tailleur de figures, leur aurait presente, afin d'avoir cony! de librement povoir imprimer et vendre la quarte de Haynnau, et de faict m'en ont faict tenir une ja imprimee, afin que je leur en

donnisse mon advis, a quoy je n'ay satisfaict pour trouver ce faict de consequence, et veu meismement que les molles et formes en sont faictes et dressees. Il m'a semble a correction bien humble d'icelle que cette imprimerie de quartes du dict pais, ne se doibt permettre, pour les raisons que vre excc scait, cecy importer au pais. Mais bien d'estre servie escripre aus dictes du conseil prive, que en tous cas ils fachent debvoir, par quelle voie que ce fut, d'avoir du suppliant tant ses patrons, formes, que aultres choses aprestees pour la susdicte imprimerie, veu certes monseigneur a mon advis, qu'il n'est requis pour le service de sa dicte majeste, bien et repos du dict pays, que la dicte quarte soie mise en lumiere. Qui est monseigneur, on me recommondant humblement a la bon' grace de ve exee je prie dieu importer a cielle en prosperite la sienne sente. Du camp devant Harlem le 20 mars 1572 avant pasques.

Ce n'est qu'en 1579 qu'Ortelius prépara la carte du Hainaut qui mérita le privilége. Cette carte était celle de Surhonius montois du Hainaut.

III.

OUVRAGES D'ABRAHAM ORTELIUS

ET LES PUBLICATIONS CONTEMPORAINES A ANVERS.

Supplément au chap. 216, p. 187 ci-dessus.

D'après les indications que M. Félix Van Hulst réunit dans son intéressante notice sur Abraham Ortelius (Liége 1846), je puis rectifier et suppléer l'insuffisance de ce que j'ai dit des éditions de ce bien mérité anversois, sans épuiser cette question bibliographique.

La première édition de son *Theatrum Orbis* de 1570 contient 55 cartes; la seconde de 1571 autant ou augmentée à 64, avec le texte flamand elle contient 67 cartes; la troisième de 1573 montée à 70; la quatrième parut en 1578.... et une avec le texte français; la cinquième en 1592 compte 108 cartes (avec les cartes de parergon 134); et la sixième du vivant de l'auteur en 1595, avait 115 cartes (et 32 de parergon). L'édition posthume de 1601, chez Plantin, était encore augmentée, quod ante extremum vitæ suæ postremum recensuit.

Je n'ai jamais vu d'exemplaires accompagnés de quelque langue vulgaire, flamande, espagnole ou italienne; j'ai vu seulement un exemplaire du texte allemand : theatrum oder Schaybuch des Erdkreizes. Antverpiæ 1580, que possédait la bibl. nationale à Varsovie. L'édition était d'Anvers, où se trouvaient les planches. Une contrefaçon française est impossible et inadmissible; la seule Italie, à cette époque, était capable d'essayer une copie. Si une édition à la langue vulgaire aurait copiée les planches, elle serait une édition licite à l'étranger. Les cartes et theatrum d'Ortelius sont privilégiés pour un certain nombre d'années dans le pays où elles paraissaient; ce privilége ne pouvait étendre son effet à l'étranger, ni même dans le pays après le laps des années privilégiées (1). Longtemps encore cette liberté de publication

(1) Voici la teneur du privilége de la première édition du theatrum :

De coninckclycke maiesteyt verbiedt eenen yeghelycken in *alle dese syne erfnederlanden*, dat hem niemant en vervordere dit boeck, te wet en de tafelen, of te schriften desselfs, in tgeheele, oft in deele, in gheenderleye talen oft spraken nae te drucken; oft elders ghedruckt, *binnen syne voorseyde landen* te brengen, oft te vercoopen, *de tijt van tien iaren naest commende*. Op de verbeurte van alle de selfde naegedructe boecken, en de boven dien vijfentwintich carolus guldens voor elcken boeck. Ghelijckt breeder blijckt int original van sijnder majesteyt daerop verleent. Gegheven te Brussel in den secreten raedt int iaer ons heeren 1569 den 22 octobris, ende onderteeckent.

DE LANGHE,

Ende in den Brabantschen raedt 1569 den 21 februarij, ende onderteeckent.

DE WITTE.

Le privilége de la cinquième édition, de celle de 1592, porte comme suit :

Imp. Rudolphi, Philippi Hisp. regis, et cancellariæ brabanticæ privilegiis, sancituris est. — Ne

sans gêne continuait, sans inquiéter les entreprises. Il est assez plaisant de remarquer vers 1640 les cartes françaises de Jubrien, éditées à Amsterdam par le républicain Janson, inscrites avec privilége du roi et se vend à Paris. Il ne manque pas des copies misérables que les auteurs et les premiers éditeurs devaient désavouer. Berey copiait à Paris la carte faite à Amsterdam par Blaeuv. Tavernier, Mariette copiaient les cartes de Janson et soutenaient des relations avec Amsterdam. La France éditait beaucoup et s'adressait à cet effet à Amsterdam. Par tous ces temps là la propriété intellectuelle n'était pas encore inventée (voyez chap. 220, 222 et à la fin de l'appendice précédent).

Le theatrum rappelle les relations mutuelles qui honorent les deux géographes. La troisième édition du theatrum allait s'épuiser, lorsque, en 1585, Mercator qualifiait Ortelius de *ipse candor et humanitas, qui quiduspiam tabularum nactus fuit, mihi communicavit liberaliter tametsi in eodem mecum esset instituto* (in Galliæ tab. studioso lectori, sub fine). Ils avaient le même dessein de former l'ensemble de la géographie. La question de priorité ne les tourmentait guère, chacun avait sa tâche spéciale, d'un autre genre : Ortelius assemblait, amassait et formait un receuil; Mercator élaborait, organisait. La priorité était à lui, quant en 1569 il édita sa grande carte ad usum navigantium, de laquelle Ortelius dressa son typus orbis terrarum, qui parut en 1570, à la tête de son theatrum. Ghymnius fait présumer le magnanime retard de Mercator; je pense que cette présomption n'est pas l'affaire de conséquence. Ortelius se hâtait comme entrepreneur qui avait du succès et des moyens. Mercator, au sein de sa famille, ne pouvait pas, dans son cabinet, élaborer ses produits aussi vite. Je ne sais pas par quel motif M. Van Hulst suppose les richesses de Mercator. Quand

quis alius cuius cuiusque sit conditionis, eas tabulas, quas Abrahamus Ortelius regiae maiestatis geographus, studio suo descripserit, vel suis impensis primum in lucem ediderit, siue eas verum seorsum dederit, siue iis theatrum suum nunc auxerit aut postea adhuc addiderit, *intra decennium, à die impresionis absolutæ computandum,* typis mandare, vel simili atque eodem quo a dicto Ortelio exprimentur, vel alio charactere seu forma excudere, vel cudendas dare, seu alibi impressas adducere, vendere et distrahere, palam sive occulte ausit. Quisquis vero secus fecerit, ei statuitur atque decernitur debere non solum adimi vel auferri tabulas et libros impressos aut venum expositos, quos utique prædictus Ortelius, vel eiusdem hæredes, aut mandatum ab eo habentes, auxilio magistratus eius loci, vel etiam per se ipsi apprehendere et sibi vendicare poterunt, verum etiam irrogari mulctam quae expressa est in ipsis diplomatis dat. anno domini 1500.

Imperator quidem 76 Ratisponæ 22 octobris
subsign. RUDOLPHUS.
Ad mandatum suæ cæsar. m. proprium, Estenberger.
Philippi vero Hispan. 79 Antwerpiæ die mensis febr.
signat. SILLE.
Et cancellaria, Bruxellis die 5 martii eiusdem anni.
signat. BLYTEUEN.

Je ne sais pas si les douanes étaient chargées d'empêcher l'introduction des réimpressions étrangères, mais ce qui est évident des priviléges, que par cette mesure l'état se serait privé des amendes qu'il pouvait avoir des contrevenants vendeurs et le privilégié aurait été dépouillé des avantages du droit de confiscation que le privilége lui accordait durant un certain nombre d'années. Au reste, le privilége longtemps n'était qu'une exception : tout le monde ne le demandait pas et à ceux qui le demandaient on ne l'accordait pas toujours. — Ces priviléges continuaient jusqu'aux temps des révolutions, pour 20 ans, pour 10, pour 9, pour 5 ; on accordait à des ouvrages considérables pour 5 ans. L'introduction à la géographie de l'ingénieur Le Rouge, où il y a 91 cartes de demi-feuilles, gravées en 1748, n'était privilégiée que pour trois années. Au XVIIIe siècle parurent en France les privileges pour l'auteur et à des hoirs à perpétuité, mais à condition qu'ils ne soient retrocédés à personne et s'il plairait à l'auteur d'en faire une cession, le privilége sera réduit à dix années à compter de ce jour, etc.

le célibataire Ortelius avait des moyens à voyager, à faire des collections, d'éditer avec succès et trouvait des éditeurs, certainement rien ne lui manquait. Les émoluments du cosmographe d'un duc pour la famille d'un mécanicien d'instruments mathématiques, demandaient sans doute une rigide économie, quand le cosmographe s'excuse à son duc, que les ressources lui manquaient pour éditer et quand dans sa position difficile il faisait tout par lui-même. Le graveur Paseg ou Pascus, qui prépara le frontispice à son atlas, n'était pas graveur de lettres, les inscriptions furent gravées par le père et les fils, et le père ne cherchait point l'intervention d'Ortelius pour améliorer le matériel de ses ressources; il puisait seulement dans la collection des cartes acquises par son ami, qui pouvaient servir à ses lentes et laborieuses études, et il en lui témoignait une touchante reconnaissance. Ortelius avait son encouragement, ses conseils, et ses produits s'il lui plairait à reproduire, comme il avait reproduite la carte de Flandre.

Parergon contenant les cartes de la géographie ancienne et les cartes historiques, parut pour la première fois en 1578, attaché au theatrum. En 1592, faisant de même partie du theatrum, il comptait 26 cartes, qui en même temps forment un volume à part. Le nombre des cartes monta à 32, qui parurent plusieurs fois, 1609, 1611.... sous le titre de parergon. Les cartes historiques qui s'y trouvent entraient aussi dans *la géographie sacrée.*

Quant à la synonymie des noms, c'était d'abord Arnoud Mylius, qui, pour la première édition du theatrum, 1570, rogatus ab Abrahamo Ortelio, e schedis Ortelii in ordinem redegit *antiqua nomina*, recentioribus adiecitis. Ensuite Ortel lui-même augmenta cet index et le publia en 1573, dans son theatrum, sous le titre de *synonymia locorum.* Augmentant encore, il céda ses synonymias à Plantin, qui en donna une édition spéciale à Anvers, 1578, 4°. En 1587 Ortelius y mit la dernière main et le publia, sous le titre de *thesaurus geographicus*, in-folio; le thesaurus reparut en 1595, 1611, Hanoniæ in-4°. A la place de synonymia, transformée en thesaurus, qui allait former un ouvrage à part, Ortelius mit à la fin de son theatrum de 1592, *nomonclator ptolemaicus,* imprimé à Anvers, chez Plantin, 1591.

M. Van Hulst compare le trésor synonymique à une publication antérieure de breviarium orbis, par Zacharia Lilio, à Florence, 1493; mais ce petit dictionnaire de géographie ancienne est presque toujours dépourvu de noms modernes. Nous pouvons rappeler d'autres publications plus analogues et plus rapprochées à Ortelius. Vers 1550, le lexicographe espagnol Aelius Antonius nebrissensis, publia en langue espagnole un dictionnaire onomasticon, de noms anciens, tant de personnes, de divinités, que de lieux et différents autres objets, avec les interprétations modernes. En 1552, Jean Bellerus extraya de l'original expagnol un dictionnaire géographique de noms modernes; vulgares locorum appellationes, interprétée par les noms anciens, ce qu'il qualifia de synonymie. Le dictionnaire onomasticon entier d'André nebrissin reparut augmenté plus correct en latin, vers 1570, à Anvers, chez les héritiers de Jean Steetius. A cette époque beaucoup de savants s'exerçaient dans ce genre. Robertus Stephanus, Conradus Gesnerus, Hermannus Forretinus, aliique primi in hoc incubuere.

Andreas nebrissiensis prépara le plus ample onomasticon, qui fut encore augmenté après sa mort et édité pour la troisième fois, et pour la seconde en latin : dictionnarium proprium nominum, à Anvers, in ædibus viduæ et hæredibus Joannis Stelii, 1595, 4°, accompagné de la synonymie Joannis Bellerii.

A cette époque des études anciennes, il n'y a rien d'extraordinaire, quand Ortelius rencontre par tout une émulation savante et de la haute instruction. Par son savoir, ses capacités et son infatigable assiduité, il a su surpasser ses contemporains et gagner l'autorité respectable.

M. Van Hulst annote l'ouvrage d'Ortelius : *auraei sæculi imago, sive Germanorum veterum vita, mores, ritus et religio cum iconibus*, édité apud Philippum Gallæum 1598 4°, produit de sa vieillesse ; mais malgré la longue insouciance de sa jeunesse, il a publié quelques opuscules bien antérieurement, et personne ne s'empresse de les rappeller. La bibliothèque de Louvain, par exemple, possède son *itinerarium belg.*, publié en 1586 à Anvers, 8°.

M. Van Hulst rappelle encore un fait important pour la bibliographie géographique (que nous avons mentionné, chap. 2, t, 1, p. 7). Marc Velser, ayant trouvé en 1596 la cartes des itinéraires romains de la collection de Peutinger, prépara sa copie et l'envoya au vieil Ortelius. Celui-ci, malgré son âge trop avancé, ne recula point devant la tâche que lui imposait la confiance de Velser. La fameuse carte de Peutinger sortit des presses de Plantin, dirigées alors par son gendre Moretus, l'année même de la mort de l'illustre géographe, 1598.

La publication géographique s'animant alors à Amsterdam, produisi un petit atlas publié par Pierre Heyns, sous le titre de miroir du monde. Zacharias Heyns reproduisant ce petit recueil de petites cartes de so père, dans l'année de la mort d'Ortelius, changea le titre en : épitom du théâtre d'Abraham Ortelius, à Amsterdam, par Zacharie Heyns, l'enseigne des *Trois Vertus*, 1598, petit 4° oblong de 80 charmant cartes taillées en bois. Il n'y a presque rien d'Ortel dans ce recuei l'Europe y est marine, les cartes ont une autre origine ; mais Hey décorant son recueil du nom d'Ortelius, voulut honorer la mémoire géographe que la mort venait d'enlever.

La pierre tumulaire, érigée par Anne Ortelia à son frère Abraha, cælebs cælibi, est trottée par les pieux qui fréquentent la cathédr le d'Anvers ; les savants de l'Europe rendent hommage à l'illus re géographe, et nous ne savons pas nous rendre un compte assez pos *if* sur ce qu'il a élaboré.

Cependant, à part ses grandes et mémorables publications, il y au *ait* assez à examiner dans la nombreuse livraison des cartes qui circulai *ent* isolément. Ortelius changeait et regravait ses planches, et les cartes qui composaient les atlas circulaient comme cartes volantes, sans au un texte descriptif. Mercator laissait circuler les siennes isolément, comme le prouvent la carte de Orbis terræ 1585, conservée aux archives à Bruxelles, et celles de Italia 1589, de Walachia, Servia, Bulgaria, Romania 1590, de nova totius Græciæ descriptio 1590, de Morea 1595, conservées dans le musée britannique à Londres ; je possède sa Crète, sa Lorraine, son Alsace, en feuilles volantes. Elles entrai nt

dans la composition de l'atlas et circulaient isolément du vivant de leur auteur (2).

Dans l'appendice précédent (p. 215) j'ai mentionné quelques exemples du changement des cartes dans les theatrum d'Ortelius, et de leur remplacement par d'autres auteurs. Ces changements et la regravure des cartes furent fréquentes. L'Artois de l'édition au texte français est d'une autre gravure que de l'édition latine de 1592; l'Amérique était changée, gravée et refaite au moins trois fois, en dernier lieu elle subit les rectifications à Amsterdam, où (après 1615) on y traça le cap Horn et fretum le Maire. Ces variétés reparaissent dans les cartes volantes qu'Ortelius laissait circuler sans aucun texte. Elles paraissent ordinairement usées, ainsi que leur émission volante avait lieu après le tirage que demandaient les volumes du theatrum, et ce tirage volant suivit chaque édition, parce qu'on a des cartes volantes de la première édition. Souvent ces cartes volantes sont un peu changées, leur date raclée, les échelles de la graduation ajoutées où elles n'y étaient pas; le nombre d'épigraphes augmenta par des additions de nouvelles dans les places vides; les cartes doubles sur une feuille, y sont autrement accouplées; enfin, regravées, copiées à neuf (3).

La cartographie à Anvers, du vivant d'Ortelius, ne se bornait point aux seules reproductions de ce géographe. Ortelius lui-même cite les plus remarquables. Gérard de Jode, formant ses enfants en graveurs, continua ses entreprises : en 1577 il publia l'Italie de Castaldo; en 1579 la Frisie orientale de Laurent Michælis ab Hagenkerchen (la même, n° 45 du theatrum de 1592); en 1583 l'Autriche supérieure de Aug. Hirsvogel; entre les années 1587 et 1592 parut chez lui une nouvelle carte de Pologne avec l'effigie de Sigismond III, qualifié de heres proximus Sueciæ.

Le recueil de Gérard embrassait d'abord l'Allemagne et les pays au

(2) Les cartes de Mercator portent ordinairement son nom. Mais la plupart de celles qui se présentent comme volantes sont postérieures, publiées et republiées par Hond, Janson, Visscher. Elles portent les dates 1610, 1619, etc., jusqu'à 1670. Le musée britanique en conserve 22, on les trouve dans les atlas édités par Hondius, accompagnées de la description.

Quant aux éditions hondiennes des atlas, leur suite régulière m'est inconnue : Le premier contenant 50 cartes, parut 1606, a Judoco Hondio auctus, cum noua descriptione P. Montani dispensis Cornelii Nicolaï (catal. van Hulthem 14349). Le second, editio secunda 1607 (bibl. nation. à Varsov.); or, celui de 1690 serait le troisième. Le quatrième auctus porte la date de 1613, (musée britann.) cette date détermine aussi l'édition allemande qualifiée de quatrième (j'en ai la 2me partie). — La dixième édition est de l'année 1628, et contient 175 cartes (cat. van Hult. 14350). Celle de 1630 porte le titre d'atlas perfectus (musée britann. bibl. nation. à Varsov.). — Après cette dernière édition l'atlas de Mercator parut en 1633, Ger. Merc. et Henr. Hond. atlas bismominis à trois vol. (bibl. nat. à Varsov.). Il est aussi connu à la même date avec un texte français (cat. van Hult. 14352). Cette édition, nu eerst uyt het latyn in onse nederlandsche tale getranslateert, parut en 1634 by Jan Jassen (je l'ai). L'édition anglaise by Hexham à Amsterdam 1636, en deux vol. (musée brit.). — C'est ce que je sais positivement. Par induction je puis présumer l'existence des éditions de 1619, 1620, 1635, 1637, 1640. — La suite de l'atlas minor in-4°, est non moins nombreuse, mais je ne saurais relater de ce nombre que l'édition de 1607, qui est probablement la première; ensuite celle de 1610 à Dordrecht (musée brit.); celle de 1630 (bibl. Lovan.); celle de 1632 sumptibus Joh. Cloppenburgii (catal. van Hulth.); celle de 1634 (bibl. Lovan.) et une allemande sans date (bibl. Lovan).

(3) Ce que j'avance sur les cartes volantes d'Ortelius, est fondé sur l'examen de plus de 50 que je possède et qui se trouvaient dans un volume contenant à peu près 200 cartes pour l'Europe. Dans ce nombre de 50 les portions de France et d'Allemagne sont à moitié de ce que contiennent les dernières éditions du theatrum. — Il est quelquefois difficile de distinguer le produit directe d'Ortelius. Dans ses theatrum il y a très-peu de cartes sur lesquelles il plaçait son nom d'éditeur, ainsi qu'on ne peut s'assurer de l'origine qu'en confrontant avec celles des volumes du theatrum. Après la mort d'Ortelius, son nom ne figure que dans les copies des cartes de son parergon. Janson dans son atlas de 1638, attribue à Ortelius une carte du Marok.

delà (4). Il l'augmentait et en même temps préparait lentement les cartes pour une autre partie du recueil. Les cartes de Hainaut, de Lorraine; deux de Palestine; trois de l'Asie, copiées de Jacq Castaldo; celle de Portugal par Alvaro Secco, et celles de Naples et d'Espagne par Pirrho Ligorio, portent son nom d'éditeur; quantité d'autres parurent anonyme.

De son vivant Cornelius de Iudæis (son fils), né à Anvers, élabora une mappemonde, ou plutôt réduisit la carte de Marcator ad usum navigantium sur la projection cylindrique *hanc orbis universalem descriptionem Corn. de Judœis antverpien. pridie calend. novemb. in alma academia duacensi a.* 1589 *perfcit.* Après la mort de son père, il se mit à compléter les cartes pour en faire un atlas. China *collectore Cornelio de Iudœis;* Americæ pars borealis *a C. de Iudœis in lucem edita;* nova totius Europæ tabula *ex magnis Gerardi de Iudais p.* (patris) *desumpta* 1593; cette Europe, Asie, Afrique, Croatia, Germania inferior, *formis hæredum Ger. de Iudœis*, sont les cartes complémentaires préparées par Corneille (5).

Enfin parut l'atlas sous le titre de *speculum orbis terrarum*, dont la première partie contient 34 cartes; la seconde intitulée *Germania geographicis tabulis illustrata per Cornelium de Iudœis antverpianum*, au nombre de 49, et deux planches (gravées par Anton. Wierinx) représentent ordines imperii. A la fin de cette seconde partie on lit : *vidua et hæredes Gerardi de Iudœis, suis sumptibus hoc opus geographicum curavere imprimi apud Arnoldum Coninx, Antverpiæ, anno* 1593. Un exemplaire de ce speculum, aussi précieux pour l'histoire de la cartographie que le theatrum d'Ortelius, se trouve dans la bibliothèque de l'état à Bruxelles (catal. de Van Hulthem 14356, p. 31).

Le speculum de 83 cartes contient les cartes confectionnées depuis 25 ans, et tout nouvellement préparées. Plusieurs anciennes de la seconde partie sont remplacées par de nouvelles (encore par Gerard père : 6 Prusse, 10 Pologne, 12 Moravie, 30 Frankonie, 41 Pays-Bas, 45 Frisie occid., 46 Hollande); la recommandation de l'origine romaine disparut, remplacée par cum privilegio, surtout des cartes des Pays-Bas. Chaque carte est accompagnée d'un texte descriptif, et l'introduction mathématique traite des éléments cosmographiques et cartographiques.

Elle traite de la projection in plano, des cartes hydrographiques, quibus nautæ in quotidianis navigationibus utuntur; examine son imperfection et semble vouloir ignorer la projection mercatorienne, connue depuis 25 ans. Quand elle traite de la projection stéréographique de l'hémisphère, elle relate qu'au rapport de I. Ziegler (in

(4) La série des cartes de ce recueil, que j'ai donnée ci-dessus page 214 du II° append. doit être complétée par 1, Germania; 2, Suecia per Livinum Algoet; 3, Dania et Holsatia; 4, déplacée sous le numéro 37. — Il paraît que la 35 et 36° sont les dernières du recueil.

(5) La Chine collectore C. de Iudæis, offre l'image de celle qu'on voit n° 134 de notre atlas, seulement elle est encore privée de Corea et un peu plus rondement développée. — Les cartes de l'Asie de Castaldo, décèlent qu'Ortelius avait calqué son Asie sur celle de Castaldo, telle est son extension et analogie, seulement il opéra les changements de plusieurs positions et exposa les connaissances plus avancées des îles. (Voyez une portion de cette composition dans les n°° 132 et 137 de notre atlas). — Il est bien de remarquer comme Rumold inscrivit sur son Europe : ad magnæ Europæ Gerardi Mercatoris p. imitationem edita; et comme Corneille en fait un écho, inscrivant sur la sienne : ex magnis Gerardi de Iudaeis p. desumpta.

commentariis quos in sec. nat. hist. C. Plinii scripsit) author huius descriptionis fuit Arzahel arabs, patria toletanus. Jean Ziegler, historien et mathématicien allemand bavarois de Landaw, mort 1549, a été contemporain de Verner et de Stabius, auxquels est attribué l'invention de la projection stéréographique. L'introduction de de Iode, donnant son modèle, l'intitule : sequitur figura hemispherii Arzahelis, ensuite elle dit : ante annos aliquot prodiit ex aedibus Gerardi Mercatoris viri in cosmographia longe primi, hoc modo descriptus orbis terrarum. Elle connaissait cependant les projections examinées par Verner, quand elle dit : Ioh. Vernerus in libello de quatuor modis describendi terræ superficiem in plano, addidit tertium (ad duos Ptolemaei) sed valde irregularem. C'est aux arabistes de constater combien Arzahel participe à cette invention. — Qui était l'auteur de l'introduction du speculum? Il n'est pas dit : probablement l'étudiant de l'académie douaisienne, Corenille de Iode lui-même (6).

Lorsque le speculum de Corneille parut, Ortelius était à la cinquième édition de son theatrum, et il en vit encore une sixième. Après sa mort, Plantin, possesseur des planches, en donna, en 1601, une septième. *Theatrum orbis Abrahami Ortelii, extat in officina plantiniana* encore en 1612, dit le titre de l'édition, qui contient 197 planches et dont le parergon n'est composé que de 5 planches. L'éditeur est Moretus, et le même volume à la fin porte : *Antverpiæ ex officinæ plantiniana Balthazaris Moreti* 1624 (7). La double date du volume décèle que les reproductions du theatrum continuaient à Anvers assez long-temps, augmentant le nombre des cartes, ne renonçant guère ni à celles qui portent l'année 1594, ni aux plus anciennes qui remontent à l'année 1570.

On repète que Hondius fit acquisition à la fois des planches de Mercator et d'Ortelius. Mais ces reproductions aussi différées, semblent contredire cette assertion, et je ne rencontre aucune mention d'une édition du theatrum à Amsterdam. Il faut donc admettre que les planches d'Ortelius passèrent dans les mains de Hond bien plus tard, ou que les Plantins se réservèrent l'énorme tirage, qui le mit en état de multiplier les éditions. C'est aux bibliographes d'expliquer cette question; c'est aux bibliographes de collationner toutes les éditions, d'indiquer les changements dans le texte descriptif. L'histoire de la géographie s'en réjouira et en saura tirer des conséquences.

Dès que les planches d'Ortelius furent transportées à Amsterdam, il restait aux anversois de l'imiter, de le copier. Jean-Baptiste Vrints, graveur en bois, né 1552, mort vers 1615, se qualifia d'abord æmulus studii geographiæ d. Abrahami Ortelii, et édita je ne sais combien de cartes (8). Il publiait 1601, 1602, l'épitome du théatre d'Ortel. En

(6) Van Hulthem recommande sur Corn. de Iode, un article de Foppens, bibl. belgica, t. I, p. 209.

(7) Je tiens cette notice de l'amitié de M. Van Even, bibliothécaire, de la bibl. de l'université de Louvain, où se trouve l'exemplaire du theatrum de cette date. Le parergon de l'année 1624 est accompagné maintes fois de la table peutinger-velser, éditée par Moretus, comme nous l'avons mentionné dans la note 14 du chap. 5.

(8) Jean Baptiste était fils de Gerard Vrints et de Jeanne van Wynterbeke; il a été reçu dans la corporation de S. Luc 1575, épousa Claire van de Wouwer en 1597, qui lui mit au monde Jean Baptiste, qui en qualité de graveur, entra en 1624 dans la corporation de S. Luc, dont il fut doyen déjà 1627.—Parmi les cartes éditées par J. B. Vrints, émule d'A. Ort., se trouve celle du lac Leman, publiée en 1607, et dédiée à Jacobo Colio Orteliano.

même temps reproduisirent ces épitomes Michel Cognet, mort 1623, et Philippe Galle, qui éditait déjà en 1585 et 1594, theatri orbis terrarum enchiridion, apud Christoph. Plantinum.

Philippe, de Catherine Tolland son épouse, procréa en 1571 Theodor Galle, Galleus, Gallaeus, un des plus habiles et des plus laborieux graveurs de son temps. En 1605, mis en possession de la maison appelée *Witte Lelie*, située dans la rue des Tanneurs, il reproduisit quantité de cartes du théâtre d'Ortelius et beaucoup d'autres. Les Pays-Bas surtout demandaient ses soigneuses reproductions. Il mourut 1630 (9).

A cette époque les modèles indiqués par Ortelius allaient céder à d'autres produits. On le voit par les publications de Pierre Verbist, quoiqu'il n'indique les sources que très-rarement. Né en 1607, après la mort de sa mère, dans sa tendre jeunesse, en 1617, il fut mis par son père en possession de la maison *America* ou *Nouveau Monde*, située dans la rue des Lombards, où il allait reproduire ses petites et grandes cartes jusqu'à sa mort 1674 (10).

Il faut espérer que bientôt on prendra à cœur d'élucider l'importante époque pour la géographie, où les Pays-Bas avec l'Italie devancèrent tous les pays dans la publication des cartes géographiques.

(9) Inferioris Germaniæ nova descriptio; Joh. Bap. Vrintius, 1606, T. Gallaeus recudit : probablement après la mort de son premier éditeur. Il copiait Germaniae typus Francisci Hogenbergii; Galliam Petri Plantii. — En 1610 T. Galle fut doyen de la corpor. de S. Luc; il épousa Catherine Maerentorf, fille de Jean et de Martin Plantin, petite fille du célèbre Christophe Plantin.

(10) Pierre Verbist le jeune naquit de Pierre, mort en 1645, et de Gertrude Egbert, morte en 1617, il entra dans la corporation de S. Luc en 1642, et la même année épousa Catherine Oliviers, qui lui mit au monde, en 1647, une fille Marie, mariée ensuite au graveur Martin Bouche. — Je tiens ces détails sur les familles de mon ami Verachter, archiviste de la ville d'Anvers, qui amassa dans son riche cabinet à peu près 400 cartons d'échantillons des produits d'autant de graveurs d'Anvers, et fouillant de nombreux archives et documents, réunit des notes et renseignements très-intéressants sur chacun des graveurs.

IV.

INSCRIPTIONS DES COMPARTIMENTS

DE LA CARTE DE GERARD MERCATOR,

INTITULÉE : AD USUM NAVIGANTIUM,

ÉDITÉE EN 1569.

— L'inscription placée sous la dédicace, porte en deux colonnes :

Inspectori S.

In hac orbis descriptione tria nobis curæ fuerunt. Primum sphæræ superficiem ita in planum extendere, ut situs locorum tam secundum directionem, distantiamque veram, quam secundum longitudinem latitudinemque debitam undequaque inter se correspondeant, ac regionum figuræ in sphæra apparentes : quatenus fieri potest, seruentur : ad quod noua meridianorum ad parallelos habitudine et situ opus fuit, quæ enim a geographis hactenus æditæ sunt conscriptiones, meridianorum curuitate et ad invicem inclinationem inidoneæ sunt ad nauigationes; in extremitatibus quoque figuras situsque regionum, propter obliquam meridianorum in parallelos incidentiam adeo mire distorquent ut agnosci non possint, nec distantiarum rationes obseruari. In marinis nauclerorum tabulis gradus longitudinum per omnes parallelos usque in polum crescunt supra sphæricam rationem, nam perpetuo æquales manent gradibus æquatoris, at gradus latitudinum minime crescunt, quare ibi quoque distrahi enormiter figuras regionum necesse est, et vel longitudines ac latitudines, vel directiones distantiasque a uero aberrare, et cum magni ea causa errores committantur, ille caput est, quod trium locorum inscriptione ex uno æquinoctialis latere facta secundum triangularem aliquam dispotionem, si medius quiuis extremis iusta directione et distantia respondeat, impossibile sit extremos similiter inter se respondere, quibus consideratis gradus latitudinum versus utrumque polum paulatim auximus pro incremento parallelorum supra rationem quam habent ad æquinoctialem, quo id consequuti sumus ut quomodocunque quis duos tres pluresue locos inscribat, modo ex his 4 : differentia longitudiuis, differentia latitudinis, distantia directione, duo quælibet in unoquoque loco ad alterum collato obseruet, recte se habebunt omnia in cuiuslibet loci ad quemlibet collatione, et nullus uspiam error commissus reperietur, quem in vulgaribus nauclerorum tabulis multis modis, potissimum in maioribus latitudinibus admitti necesse est. Alterum quod intendim fuit ut terrarum situs ma-

gnitudines locorumque distantias iuxta ipsam veritatem quantum assequi licet exhiberemus, in hoc extremam diligentiam impendimus marinas Castellanorum Portogalensiumque tabulas, tum inter se, tum cum plerisque nauigationibus impressis et scriptis conferentes, ex quibus omnibus æquabiliter inter se conciliatis hinc terrarum dimensionem et situm damus, secundum ea quæ hactenus obseruata sunt et ad nostras manus peruenire potuerunt castigatissimum. — Tertium quod tractandum suscepimus fuit ostendere quæ partes orbis et quousque veteribus innotuerint quo antiquæ geographiæ limites non ignorentur, et priscis sæculis summus honos deferatur. Dicimus autem tres esse distinctas continentes, primam e cuius medio creatum multiplicatumque genus humanum in omnem undique terrarum dissiminatum est: secundum quod noua India dicitur : terciam quæ meridiano cardini subiacet. Harum posteriores duæ veteribus ignotæ penitus permanserunt, nisi forte noua India sit que apud Platonem est Atlantis. Prima tametsi tota non fuerit a Ptolomeo in tabulis assumpta omnis tamen ambitus eius oceano terminari agnitus et maxima parte a veteribus descriptus est. Et quod ad tabularem Ptolomei descriptionem attinet, ex his quæ de Gangis situ demonstrauimus in hoc opere, constat eam comprehensis insulis quas ibi diximus ab orientali parte ad Thamum usque Cathai promontorium progredi, ubi (ut Melæ placet) extremus Indiæ angulus meridionalis lateris terminus initiumque orientalis existit. A meridie hinc quidem ad Prassum Africæ promontorium et Madascar insulam, inde ad Hippodromum Aethiopiæ in medio sinu Hesperico terminatur. Septentrionalis oræ extrema post Cimbrorum promontorium est Liuonia, sed assumptis simul insulis Scandia, Albione, Hibernia, Ebudibus, Orcadibus, et Islandia, quam certum est esse Thulen ex Plin. lib. 2, cap. 75, et lib. 4, cap. 10. Solino cap. 25, et Pomp. Mela lib. 3, cap. 6. Reliquus ambitus septentrionalis a Plinio transcensis Ripheis iugis describitur et ex sinistro littore Scythici oceani Noruegiam, Suediam, et Finlandiam sub nominibus Balthia, Basilia, Scandinavia, et Eningia perlustrat lib. 4, cap. 13, sed tanquam insulas, quod isthmum qui Finnicum sinum a Granduico distingit ignoraret. Dextrum littus prosequens lib 6, cap. 13, primum post Hyperboreas gentes Lytarmem Riphei montis promontorium ponit, deinde Arimpheos plurimasque alias nationes quæ circum mare Caspicum eiusque ostia sunt, putabat enim in oceanum Scythicum erumpere, postea cap. 17 residui littoris conditionibus et populis enarratis, Tabin promontorium superat, et per conuersam in orientem estiuum littorum faciem ad Seras procedit, deniqne in Indiam reuertitur. Quod item reliquum erat Africæ a Prasso promontorio ad sinum Hespericum, Jubæ regis testimonio circumnauigatæ dicit lib. 6, cap. 29, assignatis etiam aliquot stationibus eius nauigationis qua ex India in Mauritaniam itur, et multo antea, ut est apud Herod. lib. 4, iussu Nechaonis Aegypti regis Phœnices quidam Arabico sinu egressi biennio Africam usque ad columnas Herculis circumnauigarunt. — Et postea Eudoxus quidam apud Melam cum Lathyrum regem Alexandriæ profugeret, Arabico sinu agressus Gades usque peruectus est. — Certum est igitur oceano cingi continentem nostram et a veteribus ambitum eius notum, ac pro maxima parte

descriptum esse ipsorum autoritate constat, quare manifestum est errare eos qui Portogalensium nauigationes Asiaticos longe Ptolomei descriptiones superare affirmant, cum iuxta ea quæ de Gangis et Aureæ situ adferimus, multum adhuc ab eiusdem termino distare eas constet.

— Les indications de nouvelles découvertes sont annotées dans les trois suivantes :

Anno 1493 cum iam longinquæ nauigationis studium per contentionem ferueret inter Castellanos et Portogallenses, Alexander Pontifex limitem statuit meridianum circulum 100 leucis distantem a quolibet insularum capitis Viridis et earum quas vocant Açores, qui utriusquæ partis nauigationes et conquirendi iura determinaret, occiduum orbem Castellanis, orientalem Portogallensibus determinans. Retractato autem hoc limite ab utrisque propter incidentes altercationes, anno 1524 constitutus est communis limes meridianus 370 leucis in occasum distans ab insula S Antonij Gorgadum occidentalissima.

Anno Domini 1497 primus Vasco de Gama superato 20 Novembris capite Bone spei et Africa circumnauigata Callicutium peruenit mandante Emanuele I, rege Potogalliæ 13.

Prima orbis circumnauigatio.

Ferdinandus Magellanus anno Domini 1591 20 Septembris soluens ex Hispania, sequenti anno 21 octobris ad fretum a se Magellanicum appellatum, peruenit ac primus illud penetrauit, inde Moluccas petiit, in Borascis insulis cum 8 hispanis occissus est, reliqua classis lacera et mutila orbe deinceps circumnauigato post triennium prope exactum in Hispaniam reversa est.

— Les trois inscriptions suivantes expliquent les révolutions tatares et les connaissances anciennes, la première et la troisième sont en trois colonnes :

De Presbitero Joanne Asiatico et prima dominij Tartarorum origine.

Eo tempore quo communibus copijs Antiochia Syriæ a Christianis obsessa et expugnata est, anno 1098 erat monarcha regionum orientalium Asiæ Coir Cham, quo mortuo sacerdos quidam et pastor Nestorianus arripuit dominium populi Naiman in terra Naiam, ac deinceps totius orientis imperium, uocatusquæ est (ut erat) presbiter et rex Joannes, quo defuncto imperium sibi arrogauit frater ejus Vuth, qui in Caracoran dominabatur et Cham se vocauit, id est dominum. Hic dum metuebat succrescentes multitudinem et vires Sumongalorum hoc est aquaticorum Mongolorum, qui proprie Tartari dicebantur a Tartar flumine patrio, quanquam nec regem nec civitatem haberent sed pastores tantum essent et tributum annuum penderent, voluit illos in varias regiones dispergere quo rebellandi potentiam frangeret, verum illi cognationis et mutuæ societatis iura relinquere nolentes, conspiratione facta fugerunt versus aquilonem, amplam ibi et natura munitam regionem occupantes in qua etiam negato tributo tueri se possent et

libertatem vindicare. Post paucos vero annos, cum (ut habet Gulielmus Tripolitanus) gregibus imperatoris sui Vutcham grauarentur cæteri Mongali, aut alioqui forte propter ereptum Tartarorum tributum vexarentur, faber quidam ferrarius Mongolus, nomine Chinchis iniuriæ pellendæ et libertatis asserendæ auidus Sumongalos ad defectionem sollicitat, Tartaros revocat et communicatis consilijs, omnium consensu rex creatur anno Domini 1187, mox eas regiones quæ ultra Belgian montem erant invadens, facile omnes adeptus est, quoniam ut erat prudens, recte victoria utebatur, in victos minime seviebat, sed unicuiquæ lubenter se submittenti et militia operam suam communicanti vitam, coniuges, liberos, et substantiam omnem salvum esse iubebat. Deinde montem Belgian ubi in oceanum excurrit superans agressus est regnum Tenduc sedem imperialem Vutcham, quo devicto, factus est monarcha orientis, vixit post Vutcham sex annis, in quibus multas prouincias imperio suo adiecit. Sic imperium ad Mongalos peruenit et Tartarorum dicitur, cum quod horum occasione et opera conquisitum sit, tum maxime quod communi iure et societate uiventes Mongali omnes generaliter Tartari vocarentur. Mansit autem Vutcham cum sua posteritate rex Tenduc, sed sub tributo et Tartarorum imperio. Hæc breviter collegimus ex M. Paulo Ven:, Haitano Armeno, et Gulielmo Tripolitano Dominicano Anconensi, qui anno 1275 a Gregorio 10 missus fuit ad Tartaros, quo prima dominij Tartarici origo et sedes nota esset, ac de veritate eius Presbiteri Joanne qui in Asia regnare creditus est hactenus, tum quoque diversum esse eum ab illo, qui usque hodie in Africa Prete Giam appellatur constaret.

Quod Nigir in Nilum fluat.

Nigirem fluuium cum reliquis in Libyæ paludem fluentibus inde cum Gir fluuio continuari credimus, non solum nominis affinitate ducti, uerum etiam partim quod tot tamque longe labentia flumina ab uno tandem lacu absorberi sine alia deriuatione credibile non sit, partim, et quidem maxime, quod Solinus cap. 30 et 33. Nili aquas inde produci ingenue asserat, ac latino id explicans cap. 35 ex autoritate Punicorum librorum et traditione Jubæ Mauritaniæ regis dicat Nilum originem habere ex monte inferioris Mauritaniæ qui oceano propinquat, eumquæ in Egypto exundationis incrementa sentire, quando aut copiosior nix liquescens aut imbres largiores ab hac origine et Mauritaniæ montibus defluxerint. Dicit autem bis eum per cuniculos subterraneos conspectum subterfugere, primum vbi e Nilide lacu effusus fuerit amplior mox e Cesariensi specu (ad Vsargalan opinor montem) prorumpens, deinde iterum antiquam Nigrim fluuium (qui Gir Ptol. dicitur) Africam ab Aethiopia seiungentem effundat. Tertio item absorberi et per subterranea e Nubia palude in aliud fiumen erumpere indicat Ptol. lib. 4, geogr. cap. 6. Eadem fere que Solinus habet. Plin. lib. 5 cap. 9.

De vero Gangis et Aureæ chersonesi situ.

Ea quæ longa experientia discuntur si ad perfectam ueritatis cognotionem progredi non autem falsitate obscurari debeant, sic instituenda sunt, ut castigatis quæ per manifestas rationes falsa sunt, probabilia

retineantur, donec experientiæ et ratiocinationes omnes inter se consentaneæ res ipsas in sua ueritate ob oculos ponant, talis est geographia, quam si volumus veterum inuenta temere quauis occasione transponere commutare aut invertere, non modo non perficiemus, sed pro unius erroris emendatione centum veritatis depravabimus et confusissimam tandem terrarum et nominum congeriem faciemus, in qua, regiones suis locis nec nomina suis regionibus reponantur, quale quid hodie in Indiæ descriptione sit a geographis, dum nimis absurde Gangem celebratissimum fluuium occidentaliorem faciunt Cincapura promontorio et Taprobana, qui veteribus multo fuit orientalior, atque universam deinceps Indiæ descriptionem quæ apud Ptolomeum est invertunt et confundunt nihil illi ultra dictum promontorium concedentes, quod inprimis nobis refellendum est, quo Ptolomeo sua stet autoritas et geographica veritas eruatur, quæ non minus vera nomina quam veros locorum situs postulat. Ac primum constat eam descriptionem non obiter a Ptolomeo congestam esse, sed inde usque ab Alexandro Magno multorum terra marique profectionibus, multorum obseruationibus hanc figuram accepisse, et emendatius collectam a Marino, integritatique a Ptolomeo restitutam, quare cum tot seculis tot que artificibus elaborata sit, non est possibile tam a vero recedere ut tam longi littoris transpositione fallat, neque enim enormiter poterat tantorum littoris partium, quanta sunt a Comara promontorio ad Taprobanam adiacensque ei promontorium, ac dehinc ad Gangem et Aurcam, neque tam frequentarum (ut copiosa locorum inscriptio arguit) consequentia ignorari, ut qui prior erat posterior poneretur, et Ganges longo interuallo Taprobanam sequeretur qui (ut nostri volunt) multo antecedere debeat. In directionum cursu falli poterant veteres propter nauigandi artem adhuc imperfectam, et quod neglectis fere directionibus littora soléant legi. In particularium itidem locorum transpositione errare poterant, at sane in huiusmodi quam dicimus consequentia nequaquam. Arrianus grauis autor in Periplo veritatis nobis iudex est, cui ab Indo in meridiem est Comara, unde iuxta consequentiam littorum per Colchos, Camarum, Poducam et Sopatmam peruenit in Taprobanam et adiacentem illi regionem Azaniam ubi num Malacha est nostris, et Ptolomeo Mesolus fluvius, Arriano item Mazalia regio, postea per Desarenam, Cirridas, Bargisos, Hippoprosopos demum ad Gangem fluuium et emporium pertingit. Ad hæc via regia stadiorum 20000, quæ est ab Indo ad Gangem et Palibotram apud Strabonem lib. 15 non alio loco Gangem admittit quam quo nos cum Ptolomeo posuimus. Non enim intimus recessus Bengalici sinus, quo hodie veterum Gangem transferunt, eousque elongari ab Indo potest seruatis directionibus, et earum dimensionibus, ut propositam distantiam Palibotra Gangi imposita seruet, simul perpenso quod Ganges a Palibotra orientem versus mare petat. Iam si consideramus 38 dierum iter quod Nicolaus de Conti Venetus confecit ab intimo sinu Bengalico, et Auam fluvium, ad quem peruenit, multo maiorem Guenga Bengalico, non inepte indicabimus eum ad maximum Indie fluuium celebratissimumque veteribus Gangem pervenisse quanquam alio forte ibi nomine vocatum. Auam quoque urbem eidem fluvio adiacentem credibile erit Palibotram esse, cum ob magnitudinem, ut que 15 miliarium ambitu patet, tum ob conuenientem ab ostijs distantiam, 17 enim diebus

enauigauit Nicolaus cum 6000 stadiorum ponat Strabo. Et sane cum eo loco quo nos signavimus sint fontes Guenge Bengalici, idemque quem posuimus ipsius decursus, ut Joannem de Barros testem habemus, quid absurdius dici poterat quam hunc esse veterum illum Gangem, cujus fontes constat ijsdem montibus quibus Indum ortos, et 280 mil. pass. tantum a Zaradro orientalissimo Indum augentium fluvio Plinio teste distare, tum etiam magna parte in meridiem ferri? Quare cum neque fontes Gangis, neque situs, neque longitudo ipsius veterum descriptioni conveniat, hunc esse veterum Gangem negamus, tametsi nomen eius referre videatur. Quin imo cur ipsi qui eius opinionis autores fuerunt suæ sententiæ confidenter stare videntur, cum alterum finxerint Gangem ijsdem cum Guenga ostijs se in Bengalicum sinum exonerantem ipsa nimirum distentione arguente. Adde quod oppida aliquot et Moin sive Mien regnum huic fluvio, quem nos Gangem esse defendimus, debita ad suum quoque fictitium Gangem transtulerint, quo perspicue intelligi datur verum illum et veterum Gangem alibi quam in sinu Bengalico querendum esse. Preter solidas quoque istas rationes vel figura ipsa littorum et nomina passim inscripta veritatem ostendere poterant, Comari enim promontorium et nostri cum Ptol. atque Arriano ponunt, tum cabo de Colle quid aliud sonat quam Collaicum Ptolomei aut Colchicum Arriani? quid consonantius quam Jameri et Chaberis sive Camara, Pogu vel Pegu et Paduca, Tanay et Taua, Malanga et Malaca, Cantan et Gange oppidum cum fluvio maximo qualem veteres quoque Gangem testantur? Deniquæ si hic non est Ganges ubi posuimus, quo referentur tot insulæ in sinu Gangetico a Ptolomeo positæ cum in Bengalico sinu non reperiuntur? Tenemus ergo Cantan maximum fluvium esse Gangem a veteribus celebratum, et Auream esse non quæ nunc Malaca est, sed Japan insulam, ut ex Arriano et Mela liquet, tametsi peninsulam faciat Ptolomeus, apud quem et Sabana emporium hodiernum insulæ nomen videtur obtinere. M. Paul. Ven. lib. 3, cap. 2, dicit eam convenienter antiquo nomini suo auro abundantissimam esse. Preterea insulam Burneo esse que Ptol. Bone fortunæ, Celebes, Ambon et Gilolo esse quæ Sindæ appellantur, Mindanao cum vicinis 4 maioribus Barussas vocari refellere non possumus. Nomina item quedam in recentioribus Tabulis invenio, que Mangi et Cathaium regna Ptolomeo cognita fuisse manifeste doceant, et ad sinum Magnum quem Plinius Chrysin vocat pertinere, ut sunt in Mangi regno Pagrasa, Done, Caracaran, Agonara, Tartaho, in Cathaio autem Aspicia et Brema, quibus apud Ptol. respondent Pagrasa, Daona, Lariagara, Aganagara, Cortacha, Aspitara, Bramma, ut dubium nullum est Gangem Taprobana orientaliorem esse, recteque deinceps Chrysen insulam et sinum Magnum sequi ultraque Cattigara sinarum statio postremus Ptolomaicæ descriptionis terminus orientalem nostræ continentis extremitatem possidere, et in regnum quod hodie Tenduch vocatur incidere videtur.

— Les deux relatives au pôle, sont les suivantes :

De longitudinum geographicarum et polo magnetis.

Testatur Franciscus Diepanus peritissimus nauarchus volubiles libellas, magnetis virtute infectas recta mundi polum respicere in

insulis C. Viridis, Solis, Bonauista, et Maio, cui proxime astipulantur qui in Tercera, aut S. Maria (insulæ sunt inter Açores) id fieri dicunt, pauci in earundem occidentalissima Corvi nomine id contingere opinantur. Quia vero locorum longitudinis a communi magnetis et mundi meridiano iustis de causis initium sumere oportet, plurium testimonium sequutus primum meridianum per dictas C. Viridis insulas protraxi, et quum alibi plus minusque a polo deuiante magnete polum aliquum peculiarem esse oporteat quo magnetes ex omni mundi parte despiciant, cuum hoc quo assignaui loco existere adhibita declinatione magnetis Ratisbonæ obseruata didici. Supputaui autem eius poli situm etiam respectu insulæ Corui, ut iuxta extremo primi meridiani positus extremi etiam termini, intra quos polum hunc inueniri necesse est, conspicui fierent, donec certius aliquod nauclerorum obseruatio attulerit.

In subiectam septentrionis descriptionem.

Quum in polum extendi tabula nostra non posset, latitudininis gradibus tandem in infinitum excurrentibus, et descriptionis aliquid haud quaquam negligendæ sub ipso septentrione haberemus, necessarium putauimus extrema descriptionis nostræ hic repetere et reliqua ad polum usque annectere. Figuram sumpsimus que illi parti orbis maxime congruebat, quæque situm et faciem terrarum in sphæra esset, redderet. Quod ad descriptionem attinet, eam nos accepimus ex itinerario Jacobi Cnoxen Buscoducensis, qui quidam ex rebus gestis Arturi Britanni citat, maiorem autem partem et potiora a sacerdote quodam apud regem Noruegiæ anno D. 1364 didicit. — Descenderat is quinto gradu ex illis quos Arturus ad has habitandas insulas miserat, et referebat anno 1360 Minoritam quendam Anglum Oxoniensem mathematicum in eas insulas venisse, ipsisque relictis, ad ulteriora arte magica profectum descripsisse omnia et astrolabio dimensum esse in hanc subiectam formam fere, uti ex Jacobo collegimus. — Euripos illos 4 dicebat tanto impetu ad interiorem voraginem rapi, ut naues semel ingressæ nullo vento retroagi possunt, neque vero unquam tantum ibi ventum esse ut molæ frumentariæ circumagendæ sufficiat. Simillima his habent Giraldus Cambrensis in lib. de mirabilibus Hiberniæ sic enim scribit : Non procul ab insulis (Ebudibus, Islandia etc.) ex parte boreali est maris quædam miranda vorago ad quam a remotis partibus omnes undique marini fluctus tanquam ex conducto confluunt, qui in secreta naturæ penetralia se ibi transfundentes quasi in abyssum vorantur, si vero nauem hanc forte transire contigerit, tanta rapitur et attrahitur fluctuum violentia, ut eam statim irrevocabiliter vis voracitatis absorbeat.

— Enfin les deux traitant des moyens pour déterminer les directions et les distances dans la navigation :

Brevis usus organi directorij.

Cum inscriptionibus necessarijs occupatus oceanus sufficienter directoria recipere nequeat, et terra in qua eorundem non exiguus est usus nulla, coacti fuimus hoc organum directorium addere, ut duorum

quorumlibet locorum ad invicem respectus et habitudo inde pati possit. — Debet autem prior locus, ad quem alterius respectum querimus, latitudinem notam habere, et in eadem sub primo organi meridiano situs intellegi. — Duo autem huic primo meridiano directoria applicamus, quorum superius serviet cum prior locus maiorem habet latitudinem quam secundus, inferius cum minorem, ex utriusque centro filum dependeat.

Quando igitur secundus locus longitudinis et latitudinis differentiam a priore notam habet, nota sunt directio et distantia. Directio primum si notato situ secundi loci iuxta long. et latit. differentiam filum ex centro directorij ad æquidistantiam duorum locorum extendatur, parallelæ enim lineæ quæcunque in organo eiusdem sunt directionis. Parallelos autem eadem circini extensio ex utroque loco filum directa optime indicabat. Distantia deinde per modum alia tabella contentum invenietur.

Si secundus locus directionem cum differentia alterutra longitudinis vel latitudinis notam habuerit, ad eam directionem filum extendatur, et ex priori loco circini ductu illi parallela linea fingetur quæ ubi notam differentiam compleuerit, etiam distantiam notam faciet iuxta rationem in alia tabella descriptam. — Si secundus locus directionem et distantiam a primo notas habuerit innotescent etiam differentiæ lat et long. Quæratur directio eandem ab æquatore declinationem habens quam locorum directio a meridiano in eadem a centro directionem tot gradus æquatoris mensurentur quot locorum distantia exigit; tum meridianus eos gradus terminans in æquatore quoque gradus differentiæ latitudinis a centro directionum computando terminabit. Hos s addas priori loco in minori latitudine existenti, aut demas ab eadem in maiore posito, prodidit latitudo secundi loci, ad quam e priore loco educta directio etiam longitudinis differentiam notabit, inde videlicet a æquidistantiam a proximo meridiano in æquatorem descendendo. — Plana maioraque de hoc organo in geographia nostra, deo volente, dabimus.

Distantiæ locorum mesurandæ modus.

Aliud nobis est plaga aliud directio distinctionis rerum causa. Plaga vocamus nostri loci ad alterum respectum secundum declinationem circuli maximi per utrumque locum ducti ab aliquo 4 punctorum cardinalium. Sic dicimus locum aliquem nobis esse boreozephyrium id est nordwestium quando circulus maximus a nobis per eum ductus 45 gradus in horizonte declínat a septentrionali cardine versus occidentalem. Directionem vocamus lineam ab uno loco in alium sic ductam ut cum quibusuis meridianis æquales angulos faciat, hæ perpetuo obliquae incuruatur in superficie sphæræ propter meridianorum ad se invicem inclinationem, atque inde in magnis distantiis, et potissimum circa borealiores partes distantia directionalis semper maior est distantia plagali, in mediocribus vero, et maxime uersus æquatorem sitis, non est notabilis differentia quare cum plagales distantiæ sumendæ circa æquatorem non excedunt 20 gradus maximi circuli, aut in climate Hispaniæ et Galliæ 15 gr. aut in partibus septentrionalibus Europæ et Asiæ 8 vel 10 conuenienter directionalibus distantiis pro plagalibus

sive rectis utemur, alioqui et harum inquirendarum ratio traddi potest, sed operosior nec admodum necessaria. Distantiæ ergo directionales sic inuenientur. Consideratur quo nomine appelletur linea imaginaria inter duos locos extensa, hoc est cui in tabula scriptæ lineæ si parallelæ, quod per circinum ex utroque loco in eandem lineam extenso explorabitur, deinde quæ sit differentia latitudinis eorundem locorum, quo inuenietur distantia cuiusque a proximo parallelo latitudinis in scalam graduum latitudinis transferendo, his duobus inuentis in aliquo directorio æquinoctiali imposito linea eodem angulo declinans ab æquinoctiali, quo linea imaginaria propositorum locorum a meridiano alterutrius et a centro directorii computatis tot gradibus æquatoris quot erant in differentia latitudinis, ab extremo graduum ad proximum meridianum distentus circinus deorsum feratur altero pede semper eundem meridianum occupante, reliquo uero eundem æquidistanter comitante donec in inuentam declinationis lineam incidat, ibi tum iste figatur; ille qui meridiano inhærebat extendatur in centrum directorii, sic distentus circinus utroque pede æquatori applicatur, ac tum gradus intercepti indicabunt directionalem propositorum locorum distantiam, multiplicando numerum graduum per 15 si germanica miliaria quærantur, per 60 si italica, per 20 si gallica aut hispanica communia. Hæc distantiæ inquirendæ ratio per se quidem semper infalibilis est, sed in iis directionibus quæ maxime ad parallelum latitudinis inclinantur incertior est circini applicatio propter nimis obliquam directionalium linearum incidentiam in parallelos, ideoque in his alter hic modus erit exactior. — Sumetur circino differentia latitudinis assumptorum locorum, et obseruando quod gradus ibidem circinus intercipiat, sic distentus ex uno loco versus alterum toties reuoluatur quoties intercapedo locorum suscipere potest, si quid residuum est distantiæ, quod ad integram circini extensionem non perueniat id contractior circinus excipiet et in medios gradus differentiæ latitudinis traducetur, notatisque ibi interceptis gradibus colligentur omnium reuolutionum gradus cum residuo in unam sumam, qua ut mox diximus multiplicata, proueniunt miliaria distantiæ quæsitæ.

TABLETTES GÉNÉALOGIQUES.

GÉNÉALOGIE DE ZENO.

- **Maria Zeno** en 1205 podesta à Constantinople.
  - Pietro
    - Marco
      - Andrea
        - Rainero
          - Pietro Dracone . . . .
    - Reniero doge 1252, mort 1268.

- *Nicolo* da S. Cantian, en Frisland vers 1380, mort vers 1400.
  - Giovanni
    - Antonio della giuata.
      - Fantin, en 1453 prisonnier à la prise de Constantinople.
      - Giovanni.
  - Tomaso, dont la postérité fut éteinte en 1756.

- *Antonio* da S. Fantin retourne de Frisland vers 1410.
  - Dracone.
    - *Catarino*, ambassadeur en Perse épousa :
      - Pietro, mort à Damask.
        - Franco.
        - Carlo.
        - Gian Battista
        - Vicenze
        - Catarino
          - *Nicolo* vers 1550
            - Catarino. . . . Antonio, vivant en 1818.

- Jean IV, Komnène, kaloïoannes, empereur de Trebizonde 1446-1458, épousa une fille d'Alexandre, roi d'Ibérie.
  - Alexis V.
    - Violante. . . .
    - Valenza, mariée à Nicolo Crespo, duc d'archipell.
      - Firenza mariée à Cornaro.
        - Catarine reine de Chypre, morte 1510. mariée à Jacopo mort 1473.
          - Jacopo mort 1475.
    - Francisco . . .
      - Jacomo Crespo, duc de Naxe.
  - Despina Catarina, mariée à Usum Hassan, roi de Perse, mort en 1478.
    - Jacob roi, mort en 1485.
      - Alvantes, mort 1501.
      - Moratsham.
    - Martha, mariée à scheik Heider Arduelles, mort 1490.
      - Ismaël, sofi de Perse 1499, mort 1524.
        - ses descendants règnent.
    - Eliel.
    - Eziel.

- Carlo, il grande da S. Chrisostomo, épousa Elisabeth Justiniana.
  - Bichinione.
  - Pietro.
  - Jacopo. . .
    - Andréa.
    - Marco, sa postérité éteinte 1653.
    - Marino.
    - Jacopo.

GÉNÉALOGIE DE MERCATOR.

- Hubert Mercator épousa Emerentiana.
  - *Gerard Mercator*, mécanicien, graveur, géographe, géometre, né à Rupelmonde, le 5 mai 1512, mort le 2 décembre 1594, épousa Barbe Schelleken 1536, morte 1586.
    - *Arnoldus*, né 1537, mort 1587, géomètre, mécanicien.
      - *Iohannes*, géomètre
      - *Gerhard*, graveur.
      - *Michael*, graveur.
      - et 6 autres.
    - *Bartholomée*, né 1540, mort 1568.
      - 4 filles.
    - *Rumold*, géographe, graveur.
    - Emerence, mariée à Jean Molan.
    - Dorothée, mariée 1°. à Alard Six d'Anvers; 2° à Tilman de Neufville de Wesel.
      - du 1er mariage deux filles.
    - Catherine, mariée à Théodore Verhaer.

GÉNÉALOGIE DE HOND, JANSSON.

- Olivier Hond épousa Pétronille Havertuyn.
  - *Josse Hond*, Judocus Hondius, géographe-éditeur, né à Wackene 1563, mort 16 février 1612.
    - Henri l'aîné, graveur de portraits, né 1573, mort en 1610.
    - *Henri* le jeune, né à Londres 1580, mort 1644, géographe-éditeur.
      - Fille, mariée à Jean Jansson de Waesberge, impr. à Amsterdam.
      - Fille, mar. à Gilles Jansson de Waesberge, libraire à Leipsig.
      - Fille, mariée à Théodore Jausson van Almeloveen, médecin.
    - Fille, mar. à *Jean Jansson*, éditeur.

GÉNÉALOGIE DE SANSON, VAUGONDY.

- *Nicolas Sanson*, né à Abbeville en 1600, mort 1667.
  - *Nicolas*, né 1626, périt en 1648.
  - *Adrien*, mort 1718.
  - *Guillaume*, mort 1703.
  - Fille, mariée à Robert Vaugondy.
    - *Gilles-Robert de Vaugondy*, né en 1688, mort 1766.
      - *Robert de Vaugondy*, né 1723, mort 1786.
- Fille, mariée à Duval.
  - *Pierre Duval*, né à Abbeville 1618, mort 1683.

GÉNÉALOGIE DE DELISLE.

- *Claude Delisle*, né à Vaucouleurs en Lorraine 1644, mort 1720.
  - *Guillaume Delisle*, né à Paris 1675, mort 1726.
    - Fille, mariée à *Philippe Buache*, né 1700, mort 1773.
  - *Joseph Nicolas*, né 1688, visite Petersbourg 1727, mort 1768.
  - Simon Claude, né 1675, mort 1726, historien.
  - Louis la Croyere, mort en 1742 dans son voyage au détroit de Bering, à Avatcha de Kamschatka.

INDEX ALPHABÉTIQUE

DES NOMS ET DES MATIÈRES CONTENUS DANS LES DEUX VOLUMES.

Les numéros renvoient aux chapitres. — Dans la suite des chiffres les dixaines et les centaines ne sont pas répétées.

Abassia 166. Abbas ibn saïd 13. Abdalla al bekri 46. Abdalgany 46. **Abdal** rahman al koraïschi 103. Abdal razzah 102. Abdolmios 14. Abdour-**raschid** bakoui 102. Abimalion 163. Abissinia 166. Abo 53. Aboul abbas **ahmed** dimeschki 103. Abou abdallah mohamed 21, 46. Aboubekr-ahmed **alkhatib** 26. —al-hazemy 46. —ben iousouf 243. —mohammed 46. Abou-**dalf** musir 20. —djafar khorazmi 14, 5, 9, 22. —fazel 103. —Ishak istakhri 23. —**hafs** omar ibn al ouardi 93. —hamid garnati 46.

Aboul-abbas ahmed 21, 93. —cassem alvakedi 103. —cassem mahmoud za-**makschari** 46. —cassem obeidallah khordadbeh 21. —faradj kodama 21. —**féda** 14, 5, 31, 2, 9, 40. 66, 7, 95-101, 226, 35, 43, 5, 6, 54, 60, —hadjadj **iousouf** 103. —hassan ali aldaracothny 46. — hassan ben ali al saïd 103. —**hassan** marakaschi 83-226, 44, 5, 54 (v. table de long.) —hassan saïd al **djordjany** 103. — madj ismael al mausseli 46.

Abou-mansour manhoub al djavaliki 46. —nasr ali ibn macoula 46. —nasr **mohammed** djihani 21. —navas 103. —obeid ibn Haoukal 103. —osman **amrou** djahiri 21. —saïdhamed alsirafii 103. —saad abdalkerim 46. —rihan **al birouni** 22, 37-44, 88, 96, 8, 9, 100, 243 (v. cartes de l'Inde et table de **long.**) —zeid 22. Abraham bar Haïia 244, 5, (voyez table de long.). Abré-**viateurs** 94, 101 Abyssinia 166.

Acunha 190. Adam de Brême 47 (v. Slavia). Adelis 5, 6, 52. Adfari 103. **Adrichomius** 174. Aessler, v. Essler. Æthicus 255. Afon 106. Afrique 165-8, 89 (v. portulan). Afrodision 4. D'Agnet 222. Agathodaïmon 1, 14, 179, 82, 232. Agrippa 1, 229. Ahmed ben iahia abbeladheki al schaer 103. Ahmed **benkhalaf** 233. Aiguille aimentée 106, 9, 35, 218, 55, 6. D'Ailly 154-8, 256, 7. **Aimant**, son pôle 261, 2, (v. aiguille). Aïthanarid 4.

Alabdery 92. Aladfari 103. Alathar 246. Alberdjendi 103. Albateni 13, 4, 22, 104, 239. Albi carte 255. Albuquerque 103. Alcafordo 160 Alcobaza 161. **Aldeheby** 101. Alexandre-le-grand 147, 63, 8, 228; —pape 180, 202, 62. **Alexandrie** 16, 239. Alfakhal khalathi 70. Alfakhr 70. Alfons-de-castille 104, 255; —de portug. 107, 64. Alfragan 104, 55, 7. Alfred 8. Algoet 215. Alhe-**ravy** 65. Al hesaïn no boufari 103. Alkomi 241-3. Alikoschgi 102. Ali **alherani** 65. Ali al scharfi 103. Ali ben aladir 65, 96. Ali ibn isa 13, 24. **Alkabit** 104. Almageste 13, 4. Almagrourim 159, 236. Al makrizi 103. **Almalig** 143. Almamoun 12, 3, 234, 5. Almeida 190. Al scharfi 103. Al **schirazi** 93. Alsifakezi 103. Al sobki 93.

Amari 54, 65. Amazones 168, 265. Amerigo vespuzzi 190-3, 202. Amoretti 202. Amyn ahmed razy 103. Anaximandre 217. Andalouze 171. Angelo 180, 257. Angleterre, carte membrane 105. Anglo-sax. carte 8-10. Annotations

arabes 240-5, 60. Antilia 253. Antipodes 50, 265 Ansgaire 8, 47. d'Anville 224, 5. Apian 211, 8, 57. Arabes, écrivains 20-4, 46, 65, 82, 92-4, 101-103, v. annot.; consulté 210, 23, 31, 40. Arca noe 9, 11. Argyre 9, 50. Arin, arine 22, 38, 45, 90, 104, 55, 7, 236, 7, 57. Aristagoras 227. Aristarche 4, 228. Arras, carte 108. Arsacius 4. Arzakhel 45, 78, 83, 8, 104, 260, (v. table de long.) Astrolabes 13, 24, 53, 243, 5. Astronomie 13, 239, 40. Athanarid 4. Athelard 53. Atlas 215, 6. Atval 37, 96 (v. table de long.). Auguste 229. Aurigar v. Waghenaer. Aurivillius 94. d'Avezac 107, 53. Ayeen ak beri 24, 103. Aziz 96. Azores 160, 261, 2.

Babmondou 82, 132. Baclario 161. Bacouel 108. Bagdad 13, 24, 237-9, 50, 52, 60. Baïazet 152, 68. Bakoui 70, 102 (v. table de long.). Balbus 229. Baldac 163, 42. Baldaya 160. Balkh 103. Baltique 150, 83. Barbari, barbarico 118, 20, 255. Barbié du Bocage 224. Bastides 190. Baten 104. Bateni v. al-Bathouta, v. ibn.

Bedrazio 161. Behaïm 185-9, 202, 57. Beins 222. Bekri 46. Bellarmatus 210. Bembo 170, 9, 80. Benjamin de tudèle 105, 266 (v. examen géogr.). Benincasa 169, 70, 250, 6. Benoît 180; polonais 110. Benvenuti 191, 3, 6. Berdjendi 103. Berey 220, 2. s. Bertin 51. Bertius 226. Bethencourt 159. Betalmios 14. Beto 228. Biancho, Bianco 137, 160, 2-4. Bibliothèque de Bourgogne 112. Biot 35. Birouni, v. abourihan.

Blaeuv 218, 20, 58, 62. Blantasius 4. Bleaux, v. blaeuv. Boïador 107, 59, 60. Boisseau 222. Bonati 104. Bongars 111. Bonne 225, 59. Bonne espérance 186, 204. Bordone 173, 200. Borgia 168, 256. Bouchet 261. Boudhiadeva 37. Bouides 66. Boussole 106, 9, 204, 8, 55, 6. Bouthinkh 266. Bruno 218. Büsching 97, Butiflis 145. Byzantins 178, 9.

Cabot 190. Cabral 160, 90, 1. Cadamosto 164, 70, 1. Calendrier 66, 127, 131, 56. Calvo 159. Cam 186. Cambalech 146. Camerarius 214. Campa 210. Campanus 53. Canaries 107, 59-61. Canonici 111, 9, 26. Cap vert 164. Caravaïal 218. Carmoly 14, 29, 36. Carpini 110.

Cartes géogr. arabes 14-20, 5-45, 67-92, 94-100, 241-4; anconitaine 152; catalane 107, 29-34, 7-51 (v. portulan); comparées arabes et latines 135, 6; continentales 174-7, 257, 8; espagnole 173, 258, 63; génoise à Florence 161; itinéraire édrisienne 63, 64 (v. analyse des sect., cartes de l'Inde, carte sicil.); hydrographiques, marines, nautiques; de la navigation, 108, 9, 25-8, 33-5, 61, 69-73, 219-21, 58, 63 (voyez portulan); messine 139, 50, 71; métallique 168; musée bourbon 153; portugaise 190-7; sicilienne 47-64, 246-54; voyez les autres sous les noms de leurs auteurs.

Casadilla 171, 86. Caspienne mer 20, 107, 16, 7, 33, 225. Cassini 220, 37. Castaldo 200, 10, 7, 60, 3. Castorius 4. Castro 173. Catalans 129. Cecco 106, 255. Cepoy 110. Ceylan 144, 266. Chabert 143. Charl-le-sage 129. Charlemagne 7, 255. Chastel 170. Chazelles 237. Cherso 164. Chine 12, 20, 103, 223 (v. cartes de l'Inde). Chryse 9, 50. Chrysolarus 179, 80. Chaumeau 261. Chionades 66. Ciacorus 4. Clément pape 107. Climat 18-21, 38-9, 60, 1, 72, 7, 84, 154, 7, 8, 220, 30, 5, 41, 4, 56. Clusius 213. Cnide 228. Coelho 191. Colomb 171, 84-6, 8, 90, 6, 257. Colombo 163, 45. Compilateurs 94-101. Conti 161, 84. Constantinople 36, 60, 247, 58, 60. Contractus 53. Corbulo 230, 259. Cordier 222. Coronelli 223, 4. Cortereal 190, 3, 6. Cosa de la 258. Cosmas 2, 232. Cosmographes 109, 10, 31, 2, 5, 57, 8, 80. Coudées 13. Coupole 22, 38, 90, v. arin. Covens 222. Covigliano 171, 86. Crates 128. Cynchris 4; voyez K.

Dacia 183. D'Agniet 222. Daïbol 246, 56. D'Ailly 154-8, 256, 7. Daïra 54. Damask 24. Dandolo 127. Danemark, Danmarscha 113, 6, 51 (v. Slavia, exam. des sections). Dankerts 222. Dantzik 130, 50. D'Anville 224-6. Daoud benaketi 82. Daveira 186. D'Avezac 107, 53, 9, 71.

De Castro 173. Declinaison de l'aiguille 135, 52. Découvertes 107, 8, 59, 60, 71, 86, 90, 1, 203. Degré 13, 22, 60, 2, 102, 31, 55, 7, 213, 7, 28, 30, 33-5. De Fer 219, 28, 3. Deguignes 94, 101. Deheby 101. De la Cosa 172. Delambre 13, 24, 184, 240. De la Plaets 222. De la Sale 159. De la Sagra 172. Delfino 169. Delisle 223-5. Demetr. alexandrid 102, 97. Deslane 97. Descriptio 2, 105, 32. Détroit 202.

Djab 166. Diaz 186. Dicearche 228. Dicuil 1, 7, 52. Diego de séville 160. Dieppois 107, 59, 219. Dimeschki 93. Diognetus 228. Dionys charac. 226. Distances 38 (v. exam. des sect.). Djafar abou maschar 22. Djafar ben thaleb aladfari 103. Djamboudvipa 22. Djamkout 18, 22, 38. Djelali 103. Djihan nouma 103. Dhar 37. Dherbelot 37, 60, 103. Dniepr 149 (v. anal. des sect.; portulan). Doetecum 215, 62. D'Ohsson 82. Donis 180, 99, 257. Doomsdaïbook 53. Doppelmayr 189. Douza 219. Dupont 219. Duval 219.

Eannes 160. Eclipses 22, 53, 238. École d'Alexandrie 228; allemande 211, 57; d'Athènes 229; ionienne 227; italienne 258; romaine 229. Ecosse 105, 265. Edelvald 4. Edrisi 30, 56-64, 96, 121, 2, 46-54, 64, 6 (v. anal. des sect.; cartes de l'Inde). Edward 105. Egypte 16, 33, 40, 69, 113. Eichhorn 97. Eleazar ben nathan de mayence 47. Elius gallus 229. Emon de werum 105. Emmanouel 191, 193. Ephore 228. Eresford carte 105, 265, Eratosthènes 226, 8. Espagne 159, 44. Essler 174-7, 193, 9, 200. Ethicus 1, 6, 255. Eudoxe 166, 228. Eufrat 114, 42, 225. Explorations 20-3, 65, 92, 107, 10, 59-61.

Faleiro 203. Fayan 222. Fer île 237, 62. Ferer 107, 29, 38. Ferdinand amiral 193. Fernel 213. Feroer v. Frisland. Figurines v. images. Filo 228. Fleuve d'or 159, 60. Fonseca 218, Fortunatæ ins. 137, 253. Foscarini 164. Fostat 35. France 183, 265 (v. portul.). Français 107. François de dieppe 262. Frederik 104, 255. Freducio 170, 256 (v. portulan.). Frisland 108, 61, 265 (v. tavola di Zeni). Frisius laurent 212 v. gemma.

Gadiffer 159. Galileus 218. s. Galle carte 6. Gama 103, 90. Gangdiz 266. Gaspar da Gama 190 (v. portul.). Gautier de Metz 106. Gemisthius 179. Gemma 211, 4. Génois 107, 61. Géographie de ptol. 14, 253. Géographe de sicile 64, 246-54. Gerard de crémone 45, 104, 255, 60 (v. table de long.). Gerbert 53. Ghaznevides 37. Ghyllany 189. Ghiocondo 191. Gioïa 109. Giraud rarry 105. Giroldo 161. Gissur 105. Globe 13, 104, 87-9, 228. Gnomon 228, 9, 38. Gog et Magog 9, 11, 20, 43, 94, 144, 7, 163, 5, 8, 93. Golfe persique 42, 4, 99, 243, 50. Gondar 66. Gordon 222. Gosselin 226. Gough 105, 264. Graduation 124, 33, 70, 6, 95, 201-8, 56. Grævius 97. Grandguillaume 108. Grandeur du degré 61, 213, 28, 30, 3, 4. Groddeck 264. Grèce 170, 224. Graphique arabe 39-46. Grœnland 183, 96, 207 (v. tavola di Zeni). Guerard 219. Guessefeld 222. Gui de ravenne 2-6. Guillaume, abbé 53; —le-conquérant 53; —de Tripoli 108. Gutiscovius 218.

Habitable 18, 38, 227-9, 36. 54. Hadji ahmed 103. Hadji khalfa 94, 103, 31. Hafiz 21. Haldingham 105, 265 (v. portul.). Halifax 104. Hamdallah al mastoufi 93. Hamed ibn ali 24. Hamersveldt 262. Hara 202. Haraïr 73, 96, 8. Harding 105, 265 (v. portul.) Hase 222. Hassan ben ali al komi 241. Hassan mollabit 96. Hecatée 227. Heeren 168. Helmold 105. Henri chanoine cartogr. 105; islandais 105; d'angleterre 171, 85; de portugal 160, 1, 84. Haraoui 103. Herbelot v. d'. Herena 218. Herisson 225. Herodot 237. Heures 3, 231, 6, 7, 54. Hipparche 228. Higgden 108. Hobaïz 13. Hogenberg 215. Holdevalde 4. Hollande 219. Holtzschuer 187. Homen 213, Homer 227, 32. Honaïn 13. Hondius 216. Honorius 1, 53. Hooge 220. Horismos 4, 16, 9 v. rasm. Horloges 217. Hormesta 8. Houlagou 70. Hoyeda 190. Hudson 97, Huelba 171, Huen 266, Huerter de moerkerke 181, 6. Humboldt 152, 72, 91. Hydrographes 190-5, 263. Hyggden, hykeden 108. Hvlaïs 4.

Iacob de paris 105, v. J. Iahia ibn abou mansour 13. Iakout 17, 65, 96, 102. Iamakota v. Y. Iambek 143, 68. Iamblich 4, 5. Iava île 144. Ianson 216, 20, 62. Iapon v. J. Iava 266 (v. cartes de l'Inde).

Ibn abdullah al zafra 16. —al Athir 46, 94. —al Ouardi 94. —Ayas 103. —Bathoutha 92. —Djobaïr 65. —Foschlan 20. —Haoukal 23, 96. —Iounis 25-35 (v. table de long.). —Kesouf 13. —Ketir, kotaïr 20, 4 (v. table de long.). —Mokassem 21. —Noctha 46. —Reschid abdallah alnouschery 92. —Saïd 75-7, 78-81, 6, 91, 6, 8, 108, 243, 6, 54 (v. cartes de l'Inde; table de long.). —Sprot 20, 36. —Schahib 103.

Ibrahim hongrois 103. Ieboud abenzer 256. Ilacomilus 191, 2, 212. Iles britanniques 105, 34, 265. Ilkhan 70-2.

Images du monde 48-51, 94, 106-8, 54, 232, 55; suivant les mss des biblioth. d'Albi 255; d'Arras 108; de Bourgogne à Bruxelles 51; de Copenh. islandaise 106; de Gand (Lambert) 51; de Genève 168; de Leipzig 49; de Mons en Hainaut 106; nationale à Paris 106; de Rheims 153; de S. Bertin et S. Omer 49, 51; S. Denis ou Ste Geneviève à Paris 108; de Strasbourg 49; de Turin 50, 263; de Vienne Autriche 108; voyez les noms des auteurs et mappemondes.

Inductions 74, 260. Inde et Indiens 12, 22, 37, 8, 43, 76, 145, 86, 94, 8, 255 (v. cartes de l'Inde). Iode 215 (v. appendices 3, 5). Iordan 4. Inselin 222. Investigations arabes 12, 20-2. Irland 6, v. îles brit. Irminion 7. Isaak abensidhasan 104. Ishak ben honaïn 13. Isidor charac. 229. Isidor sévill. 2, 120, 31, 79. Islandais 105, 6 (v. tavola di Zeni). Issicol 168. Istakhri 13. Italiens 107, 9, 83. Itinéraires 5, 21, 229, 32; de Bagdad à Mekke 30; à Jerusalem 105. Iudæi v. Juifs.

Jacq de Metz 161; —majorq. 129. Jaillot 220, 2. Japon 180, 4, 5, 8, 96, 257, 69. Jaubert 56 (v. anal. des sections). Jean halifax 104; de portug. 185, 8. Jérôme 1, 266. Jerusalem 1, 18, 48, 108, 55, 65, 8, 255; plan 105. Jomard 58, 63, 246, 64. Jolivet 213. Jollain 222. Jonques 109, 41, 66, 202. Jubrien 222. Juifs 14, 20, 36, 104, 5, 63, 8, 71, 85. Jules césar 229.

Kaaba 18, 108. Kaboul 143. Kærius 262. Kaf 45, 94, 133. Kaïr 239, 60. Kanka 38. Kankador 38, 236, 41. Kanoun v. Abouriban. Karmania 198. Kaschgari 103. Kataï 146, 81, 4, 5, 8. Katib tschelebi 21, 94, 103. Katkedaz 38, 236, 41. Kattigara 217, 53 (v. cartes de l'Inde). Kazimirski 45. Kazvini 93, 102. Kepler 218. Keulen van 226. Khaled ibn abdalmalik 13, 24. Kharthi 132. Khasdaï 20, 36. Khovarezm lac 260. Khovarezmi 14, 5, 9, 22, Kias 74, 96, 98. Kiatan 12. Kiov 149. Koberger 175, 89, 200. Kodama 21, 4. Kodbeddin v. Massoudi. Kœler 97. Komi 241-3. Kopernik 212. Kordadbeh 21, 4. Koschgi 102. Kotroba 246, 52. Kouschiar 45, 66.

Lakedemounia 118, 20, 2. La mina 107, 85. Lancerotto 107, 59. Langren van 218, 59. Langton 104. Lanka 22, 236. Latitude 201, 10, 49, 50; levée 37, 44, 83, 8, 200, 28, 9, 58. Laturus 166. Lazius 213. Lhuyd 213. Leclerc 222. Leith ben kahlan 103. Leonardi 169. 73. Leroi 222. Lerouge 223. Letronne 53. Levasseur 219. Levilapis 180. Leyde 25, 6. Libanius 4, 5. Liginius 4. Ligorio 210. Liprando 128. Lives 173. Lobab 96. Lobcovitz 218. Lochom 222. Lollian 4, 5. Longitudes 5, 79, 81. 90, 191, 200, 1-8, 10, 7, 8, 22, 3, 51, 2, 4, 6, 9, 61, 3; chez les arabes 238, 239; stadiales 229, 33, 5, 7. Lop 143. Lopez 159. Loredano 161, 70. Louschira 82. Loyola 216. Ludolf 225. Lullius 104. Lvov 150.

Macguckin de slane 97. Madère 159, 60. Madini 24. Mages 143. Magellan 202, 3, 7, 58. Magog v. Gog. Magrourim 159, 236. Mahmoud gaznev 37; —al zamakschari 103. Majorque 106, 7, 39, 61. Malcus 104, 8. Malem cana 103. Malocello 107. Manes 66. Mannert 126.

Mappemondes 132, 255; anglo-saxone 8, 9; de Biancho 162, 3; de Castaldo

260, 3 (v. append.); de Charlemagne 7, 255: catalane 129-34, 7-51 (v. port.); de de la Cosa 172 (v. portul.). du dominicain 105; d'Edrisi v. sicil.; espagnole 172, 263; de Haldingham 105, 265; du chanoine Henri 105; de Mauro 164-7; de Mercator 214, 62; métallique 168; portugaise 190-5; de Ribero 172; de Roger v. sicil.; de Ruysch 196; de S. Gall 6; de Sanuto 113-86; sicilienne 54-54, 246-54; de Sylvanus 198.

Maraga 70, 238, 9. Marcellus 4, 5. Marchands 110. Marche de la cartogr. 78, 9, 135, 6. Marco, v. Polo. Marcomir 4. Marcus 4; Beneventin 104. Mariette 222. Marin de Tyr 11, 78, 184, 231, 3. Marolla 173. Marpesias 4, 5. Marteloïo 161, 2. Martinez 184, 256. Maschar 18, 22, 66. Massoudi 13, 7, 22, 234, 5. Mastoufi 93. Maurienne 30. Mauro 109, 38, 64-7, 73, 94, 164-169, 266 (v. cartes de l'Inde; portul.). Maximinus, Maximus 4, 5.

Medeia 143, 63. Medhiadesa 37. Medico 218. Medine 30, 245. Méditerranée 17, 62, 124, 33, 4, 223, 47, 8, 55, 6, 8, 9, 60. Mekke 18, 239, 45, 6. Mela 226. Melisian 4. Mer de l'Inde 22, 103; —rouge 114; v. caspienne, golfe pers., méditer. Mercator 103, 213-8, 260-3. Méridien 202, 14, 28, 31, 6, 7; de l'aimant 261, 2; des Azores, corvo 261; des îles du cap vert 261; des Fortunées, de Fer 17, 18, 40, 222, 61; indien 22; occidental et oriental 236, 7, 41; de marcation, partition 202; de Venise 256. Merou 22. Mesures 13, 102, 213, 230, 3; du degré 13, 228, 34. Metateurs 229. Méthode arabe 79, 80. Metius 229. Meula ali koschgi 103. Meyer 222. Michaëlis 97. Milles 13, 60-2, 131, 155, 7, 213, 30, 3-5, 47, 5. Mina 107, 85. Mirza schah rok 102, Modjireddin kalimi 103.

Mohammed al scharfi 103; —ben ali al sifakesi 246, 54; —ben ali sipahi zadeh 103; —ben schadan 103; —bilouni 92, 101; —djaber al bateni 13, 4, 22, 104, 392; —ibn reschid 92; —ibn djozaï alkalbi 92; —kelebi 92, 101; —kharizmi 14, 5, 9, 22.

Mohyeddin 92. Mohyth 103, Moïse 171. Moluques 172, 202. Mongoles 94, 110. Monde homerique 226, 7, 32, v. images, mappemondes. Mone 49, 51. Morales 160. Mordtmann 25. Moria 226. Morin 218. Morini 50, 1. Mortier 220, 222. Moro 218. Mosul 239. Mousa ibn schaker 13. Moustafa ben abdallah 103. Munoz 191. Munster 211. Muratori 97. Murr 185, 9, 256. Muslim horrany 20.

Narbona 58. Nassireddin tousi 70-1, 8, 94, 6 (v. table de long.). Navaretto 191. Navigation 103, 6, 7. Naboufari al mesri 103. Neptune français 220. Neroni 222. Nestor 47. Nicolaï 212, 22. Nicolas, pape 164. Niger 215. Nigidius 229. Nil 9, 14, 163, 8, 225, 62; dans la mer rouge 52, 152; gana 138, 260. Niskhat 15, 42. Nocera 82. Nogmeddin kazvini 70. Noli 164. Nolin 220, 8. Nombril 2, 18, 227. Normands 47, 53, 4. Norvège 103, 51, 60 (v. tavola di Zeni). Noudjera 82. Novaïri 93.

Observations astr. 13, 22, 200, 18, 30. Observatoires 228. Océan 18, 38, 45, 227, 62. Occident 237 v. méridien. Oeuf 94, 138, 227. Olympe 227, 36. Omar ben bahr el hafedh et pilote 103. O machin 159, 60. Omfalon 2, 18, 227. Orbis 52, 229 v. mappemonde. Ordonez 159. Organum directorii 262 (v. appendice). Oria 107. Orient 45, 236, 41. Orientation 152, 72, 258. Oronce 218. Orose 1, 8, 56. Ortelius 215, 6, 60, 1, 3, 4 (v. appendice). Orthographie 39, 46, 77, 240. (v. anal. des sect.). Ortiz 171, 85. Other 8. Oudjein 22, 236. Ouloug beg 102, 254. Ouranos 236.

Païolâ, palola 138. Païva 171, 86. Palestine 9, 10, 40, 99, 113, 73, 83, 99, 224, 66. Panchea 236. Papius 226. Paradis 163, 5, 257. Parallela 229. Parasange 13, 60, 1, 131, 230, 3. Pareto 107, 69. Paris 247. Passus 230, 3, Pazini 50, 265. Pedro inf. 161. Pentesileus 4, 5, 168. Peraza 159. Peripatetitiens 228. Peritsol 168. 89. Perles 143. Perse, Persan 60-9, 96, 8, 100, 220 (v. table de longit.). Petakhia 105 (v. anal. des sections). Petronius 229. Peyrounin 222. Pezzagno 107. Philesius 191. Philippe-d'Esp. 218. Phrisius v. Laur. et Gemma. Picart 222. Pierre-le-grand 225. Pigafetta 202. Pinzon

GÉOGRAPHIE DU MOYEN AGE.

BRUXELLES. — TYP. DE J.-H. DEHOU,
RUE DE LA GRANDE ÎLE, 6.

GÉOGRAPHIE

DU MOYEN AGE,

ÉTUDIÉE PAR

JOACHIM LELEWEL.

ACCOMPAGNÉE D'ATLAS.

Sæpe pater dixit, studium, quid inutile tentas?
Ovid. trist. IV, 10.

TOMES III ET IV.

BRUXELLES,
CHEZ Ve ET J. PILLIET, LIBRAIRES, SUCCrs DE P.-J. VOGLET,
RUE DE LA MONTAGNE, 29.

1852

CE VOLUME CONTIENT

I.

Slavia du dixième et du douxième siècle.

II.

Analyse de plusieurs sections des VIe et VIIe climats de la description d'Edrisi, 1154.

III.

Cartes de l'Inde et de la Chine, dressées d'après les relations des arabes et les investigations du moyen âge.

IV.

Tavola di navicare di Nicolo et Antonio Zeni, et les cartes des régions septentrionales à l'époque de sa publication, 1588.

V.

Examen géographique des courses et de la description de Benjamin de Tudèle, 1160-1173.

SLAVIA

DU DIXIÈME ET DU DOUZIÈME SIÈCLE.

Eousque latitudo slavicæ linguæ succrescit,
ut pene careat æstimatione.
HELMOLD, lib. I, cap. 1, 2.

ORDRE DES MATIÈRES.

—

1, 2, Aperçu général sur la marche des événements; 3, sources historiques.

Khozars, Varegs, — 4, *Joseph ben Gorion*, sa genèse; *Khasdaï*, Khozars. 5, enfants de Dodanim, Varegs, Rouss, Rourik. 6, enfants Dodanim Slaves.

Vinules, Sorabes, Moraves. — 7, dénominations; 8, nomenclature du *géographe bavarois*, des peuples frontières. 9, Bohêmes; 10, Moraves, 11, nomenclature des peuples entre Nisa et Rhin.

Chrobates, Serbes. — 12, Doulebes; 13, Boïki, destruction des Avars. 14, division de la Kroatie et de la Serbie. 15, nomenclature bavaroise des juxta-résidents; zoupanies des Kroates; 16, zoupanies des Serbes; Slaves en Grèce. — 17. *Massoudi*, peuples slaves et non-slaves; 18, les rois et Velinana.

Lekhites. — 19, état social des Slaves, condition des baptisés. 20, Slavie intérieure : partie orientale; 21, agitation intestine des Lekhites; 22, condition du peuple slav-roussien. 23, Lekhites, Polaniens; 24, guerre civile, le peuple succombe. 25, Pomorans, Pologne faible. 26, Vinules succombent. 27, autocratie russe.

Serbes. — 28, monarchie!

—

(Voyez la carte de la Slavonie du xme siècle et les deux autres : la carte politique de l'Europe de 1144, et celle qui explique la description d'Edrisi; elles se trouvent dans notre atlas de la géographie du moyen âge).

SLAVIA

DU DIXIÈME ET DU DOUZIÈME SIÈCLE.

1. Les Slaves, délivrés par la chute des Huns, des invasions qualifiés de migrations de peuples, n'ayant plus à subir que le joug des Avares (depuis 563), qu'ils brisaient petit à petit, et agités probablement dans leur intérieur, se firent connaître à leurs voisins par le débordement de leur race; par ces violences qui dévastaient un certain temps l'empire byzantin, par ces bandes nomades qui circulaient avec leurs troupeaux dans les provinces dépeuplées, par ces populations laborieuses qui inondèrent l'ancienne Germanie, pour cultiver la terre sauvage évacuée par la race germanique, qui aima mieux alors la chasse des hommes que celle du gibier.

Ce mouvement n'avait aucun caractère de conquête. C'étaient des essaims de populations mobiles qui allaient s'établir, qui n'avaient aucun désir de former des états, mais cherchaient l'existence pour vivre en commun. Les uns apportaient leur nom national qui les prédisposait à une organisation plus compacte, dans laquelle germait une formation future; les autres, n'ayant aucun nom spécial, composés souvent du concours de gens de différentes populations, ne se qualifiaient que du nom générique de Slaves ou de Vendes, Vinides (1).

(1) Combien la culture d'Allemagne doit aux Vendes Slaves, résume un scrutateur allemand : So fand der Apostel Bonifacius als er Thüringen im J. 724 besuchte, die Wenden schon in dem grade empfanglich, dass er auss ihnen Vorzüglich die Anbauer der frankischen Wüsten wæhlte. In ganzen Schaaren zogen die Wenden dahin, wohin sie der fromme Bischof rief. Mit ausrodung der Wælder, verbanden sie die kunst des Ackerbaues. Aus Thracien hatten sie den Rocken angefürt; Flachsbau und Bienenzucht gediehen unter ihrer Pflege. Die thüringischen Pferde deren Veredlung mit morgenlændischen Rassen sich die Wenden vorzüglich angelegen sein liessen, galten für die schœnsten, schnellsten und kraftigsten. Die Wenden waren es, welche die Salzquellen an der Saale zu bearbeiten anfingen; sie waren also die ersten Salzwirker, wie sie die einzigen, Müller und Gærtner, Hirten und Zimmerleute, Schlosser und Goldschmiede waren. Auf den Gütern der Kloster und Geistlichen, wohin sie versetst worden verlohren sie auch ihren Freiheit nicht wie unter den übermüthigen Franken. Sie waren lidi (Leute), die ihre mansos tributales (Zinsaeker) besassen, ein agrarium (Ackerzins) zahlten, und angarias cum carra (Landführer) zur Frohne thaten. Si hiessen casati (Kossati) wen sie eigene Haüser besassen, sonst gasindi oder non casati. So lebten die Wenden unter der Franken, Thüringen und Sachsen (Sprengel, Einfluss den die Wendische nation an dieAnbau des Deutschlands gehabt habe, in Kruse's, deutsche Alterthümer oder Archiv. Halle, 1826, p. 1-14).

Cette expension de la souche slave, la mit en collision avec des éléments variés, qui de leur part l'inquiétaient tout à l'entour. Khozars, Pietschings, Komans de l'orient, menaçaient et fatiguaient d'invasions. Les Boulgars, établis sur le Danube, et les prétentions de la domination de l'empire grec, déchiraient ses parties méridionales, où les Kroates et les Serbes prenaient une consistence plus déterminée. De l'occident, les Franks, ensuite les Saxons, imposaient le joug sur une vaste étendue, autant sur les populations appelées pour la culture des terres, que sur celles dont les possessions se trouvèrent exposées à leur glaive. La propagande chrétienne de sujétion avançait d'un côté jusqu'aux frontières Boulgares, de l'autre pénétrait jusqu'aux rives de l'Oder.

Afin de repousser l'ennemi formidable, les peuplades slaves se fédéraient momentanément et maintes fois les chefs de fédérations essayaient d'étendre leur domination et d'organiser l'état, quelquefois plus dociles d'accepter le protectorat de l'ennemi, que disposés à soutenir l'indépendance nationale. Samo (623-658) arrêtait longtemps les tentatives des Franks. Après sa mort continuait une résistance confuse. Les Karintiens furent les premiers soumis à la Bavière (772), conservant le souvenir et les monuments des élections de leurs chefs. Les voisins Kroates au sud-est, se soutenaient avec plus de succès, vacillant entre l'influence grecque ou latine. Mais au nord, les possessions slaves se trouvaient plus exposées à toutes les avanies. Les Franks et les Saxons pénétraient par la Turingie dans la Bohême et dans le Sourb, imposant leur autorité à ces deux contrées, aussi bien qu'à celle des Vinules, au delà de l'Elbe jusqu'à la Baltique.

Depuis la mort de Samo, parmi les Sourbs, on ne remarque que des alliances très-éphémères entre les populations pour résister à l'aggression. En Bohême, plusieurs peuples commençaient à former un état, qui s'associa à la grande Moravie, érigée depuis 830 en une puissance qui s'éleva avec éclat sur une vaste étendue.

Lorsque les barbares s'établirent dans les provinces et y formèrent les royaumes, ils ne prétendaient pas d'être aussi indépendants comme ils étaient dans leurs forêts. Possédant les terres qui ne leur appartenaient point, ils s'imaginaient qu'ils en étaient redevables et qu'ils étaient sujets de l'empire, autorisés d'administrer leurs possessions. La hiérarchie romaine nourrissait cette idée et le prestige de l'empire dirigeait les consciences des enfants du nord. Les Slaves, en s'établissant dans l'Illyrie, la Pannonie et le Noric, tenaient d'autant plus à cette pensée, que les Serbes et les Kroates s'établirent par le consentement des empereurs, que dans le Noric l'affluence de la population Slave n'avait d'autre but que la culture du sol. Ainsi, l'indépendance des premiers ne

répugnait point de payer tribut et servir l'empire de leur possession. La liberté des autres consistait dans les franchises de s'administrer dans leurs communes par eux-mêmes, afin de mieux remplir les redevances. De part et d'autre, les Grecs et les Latins prêchaient l'évangile, et les évêchés fondés parmi les convertis, consolidaient ce prestige de l'empire, qui contribua à faiblir l'amour de l'indépendance. Aussi, quand la Moravie s'éleva en une puissance, les rois ne voulant pas être tributaires, soutenant leur indépendance, ne contestaient point le droit de l'empire sur la Pannonie.

Cependant, l'existence d'un état aussi prépondérant inquiétait les Allemands. La Moravie pouvait encore délivrer quelques cantons slaves du joug des Allemands; elle ôtait la possibilité d'étendre leur domination. Il fallait donc, à tout prix, détruire la grande Moravie, et à cet effet, en 886, furent appelés les Magyars, Madiars, Hongrois, qui campaient depuis quelque temps aux environs de la mer noire. La chute de la Moravie était une grande catastrophe pour la Slavonie. Grande quantité de population se retirait vers les montagnes et au delà des montagnes. Une race étrangère de Madiars, qualifiés de Tourk, s'interposa entre les indigènes, interceptant leurs antiques relations; la Bohême redevint pour toujours soumise à l'Allemagne et bientôt Otton recevait les hommages de sujétion de toutes les possessions moraves, des deux Moravies supérieures et de la Chrobatie.

2. Entre le Danube et la Baltique, où l'empire romain n'avait pas des frontières, le droit des provinces ne pouvait guère valoir. Les traditions seulement et l'érudition savante, rappelaient aux Allemands qu'à l'époque de leurs rapines dans l'empire ils avaient abandonné volontairement leur sol. Ils eurent la soif de recouvrer les pays occupés, habités et cultivés depuis qu'ils l'eurent entièrement évacué, par pure race slave. A ce titre ils pénétraient parmi les populations plus faibles ou plus pacifiques, imposaient leur autorité de markgraves et installaient de colons allemands. Depuis que les Saxons réunirent sur la même tête les couronnes de l'empire et d'Allemagne, le baptême inculquait dans l'esprit slave l'idée de l'unité romaine de l'empire et de l'église : la violence allait accomplir le reste, exterminant les populations obstinées. Nulle part il n'y avait plus de résistence que chez les Vendes ou Vinules, qui possédaient les rivages de la Baltique. Les Obotrites, Abdredes s'y distinguaient spécialement par les moyens qu'il avaient d'étendre leur hégémonie sur les peuplades limitrophes; les quatre peuples de Veletabes ou Viltzes (les grands), réunis intimément par une fédération qui porta le nom de Louts, Loutitzes; les Pomoraniens

(les maritimes) et les insulaires Rougs. La position maritime fit prospérer leur état, surtout des Rougs et des Pomoraniens. Le commerce et la piraterie des Slaves, Normands, Livs, Ests, se croisaient sur la Baltique et animaient les relations entre ces peuples. C'étaient spécialement les Normands, qualifiés de Varegs sur les eaux baltiques, qui infestaient les rivages, montaient les fleuves, emportaient le butin, et se colonisaient quand il était possible. Les populations qui bordaient le golfe oriental, les Slaves surtout, appelaient maintes fois le secours et l'intervention des Varegs, comme sauve-garde de leur sécurité. Ceux-ci rendaient ce service avec empressement et un d'eux, Rourik (en 857 et 862), s'installa à cet effet chez les Slaves de Novogorod et fit connaître le nom des Varegs-Rouss, Ross. Un de ses lieutenants, Dir, prit possession de Kiov (en 861).

Les Varegs-Rouss trouvèrent cette partie de la slavonie orientale très-variée. Des populations qui vivaient de la chasse, des peuples cultivateurs et des villes considérables organisées en républiques commerçantes. De suite ils participèrent au mouvement de ces dernières et pénétrèrent jusqu'à Byzant et au fond de l'Asie. Des caravanes arabes, khozares, boulgares se rencontraient et se croisaient avec des trains de voitures rouss-slaves, et la monnaie koufique de cette époque, enfouie en abondance tout autour de la Baltique et du golfe finnique, décèle la participation de toutes les races qui s'y touchaient l'un à l'autre, et indique les chemins de ces mouvements du commerce (2).

En même temps, au centre de la Slavonie, se formait un état qui allait recevoir le nom de Pologne.

3. Toutes les nations annotaient laconiquement, dans leurs annales, multitude d'événements qui se succédaient sur tous les points et résultaient de leurs collisions et de leurs relations réciproques avec les Slaves. Le Normand, Skand, Dan, Islandais; le Germain, Frank, Longbard, Sax, Bavarois; le Breton, Gaulois, Italien; le Grec byzantin; l'Arabe, Andalous, Mizr, Fars, Sogd, de Bagdad et du Sind;

(2) La monnaie koufique, les dinars des khalifs et des Sammanides, venait par Boulgar et se répandait par Smolensk et Novogorod tout autour de la Baltique : elle se retrouve dans les pays de Iam (Finnois), Kareliens, Tchouds (Estoniens), Livs, Kors (Kourland), Prussiens, Pomoraniens, Obotrites (Meklembourg), Schlesvig, Iouthland, Skânie, Suède méridionale (à foison aux environs de Stokholm) dans toutes les îles de la mer. Voyez l'excellant ouvrage de Paul Savelev : topografia kladov svostoschnimi monetami w Rossii pri baltitzkich stranach (en russe), topographie des enfouissements de la monnaie orientale du VIIIe au XIe siècle, en Russie et autour de la Baltique, Petersb. 1846. C'est le premier volume de l'ouvrage que le savant auteur va continuer sous le titre de la numismatique mouhammédane sous le rapport de l'histoire russe : mouhammedanskaïa numismatika w otnoschenii k rousskoï istorii.

le juif errant; l'indigène slave lui-même traçait les traditions et les vicissitudes de la souche. Le Slave visitait Kordouba, Rome, Byzance et les rives de la Caspienne. Les empereurs d'orient et d'occident connaissaient l'idiome des slaves et s'entretenaient avec eux. Sept langues, dans sept climats du monde entier, parlaient et traitaient les affaires des Slaves[1], et la Slavonie, cette ruche-mère de tant d'essaims, n'est pas assez connue, son intérieur, comme l'œuvre des abeilles, est tout-à-fait ignoré. Cependant, c'est à la suite de grandes commotions dans ses entrailles, qu'elle vomit tant de populations; c'est à la suite de la fermentation intellectuelle, sociale, ou de l'intérêt matériel que sa race inonda tant de pays. Un seul byzantin, Constantin porphyrogenète, retraçait avec plus de circonstances quelques traits historiques développés avec plus d'enchaînement; un arabe Massoudi narrait en même temps l'histoire des révolutions qui agitaient cette race; cette histoire pouvait sans aucun doute porter la lumière à notre ignorance, mais l'ouvrage n'est pas encore retrouvé.

Le centre de la Slavonie reste, et restera peut-être pour toujours un impénétrable mystère : mais tout son circuit possède, surtout pour la situation géographique, d'abondants matériaux, ainsi qu'on se trouve continuellement dans ces petites communes, villages et hameaux dont les noms se sont perpétués jusqu'à nos jours, défigurés par la prononciation des étrangers.

De nombreuses chroniques et annales signalent une multitude de localités; les conciles et les actes publiques; les diplômes authentiques ou faux, et ces derniers très-instruits dans la situation des contrées dont ils traitaient, fournissent d'innombrables renseignements. Les explorations marines de Wulfstan et d'Other, contribuèrent à cette description générale qui se trouve dans la version anglo-saxonne d'Orose, faite et augmentée par les soins d'Alfred (mort 901).

En même temps (vers 890), une note statistique, qu'on qualifie de géographie de Bavière, a pu donner beaucoup plus de détails en énumérant les cantons slaves. Ensuite Ditmar de Mersebourg (mort 1018), Adam de Brême (1076), Helmold de Bozov (1170), expliquaient les positions des peuples Vinuls et Slaves des embouchures de l'Elbe et de l'Oder jusqu'au Danube.

L'Illyrie et les parties danubiennes, soumises ordinairement à la suprématie de l'empire, étaient parfaitement connues à Byzant et par l'empereur Constantin porphyrogenète (mort 959), qui se plaisait d'en donner une intéressante description. — Chez les arabes, les explorations d'Abdullah Seid Ghazi (780-800), de Mouslim ben Abi Mouslim horrany (840-846), les relations commerciales et les ouvrages grecs

fournirent à Kodbeddin Massoudi (947) d'abondants matériaux pour traiter particulièrement les affaires slaves, dont il reste une courte esquisse.

L'existence des peuples du centre n'est pas tout-à-fait ignorée de ces écrivains, mais c'était la part des indigènes d'en être plus instruits et d'en parler avec plus de connaissance. Le moine petscherski de Kiiov, Nestor (1116) se distingue spécialement à cet effet, et il est le seul de cette époque qui porte la lumière capable de suivre les notions acquises par les arabes sur les peuples du nord.

L'abondance des sources, le mystère de l'origine des peuples, entraînèrent une foule d'écrivains dans ces recherches pénibles, qui, avec de succès variés, donnaient des résultats les plus satisfaisants, ainsi que les sources ci-dessus indiquées sont suffisamment expliquées et les possessions des Slaves minutieusement déterminées (3). Personne ne s'attend à voir, dans notre mémoire, la répétition du fruit de ces recherches; Edrisi ne le demande pas. Or, nous nous abstenons de reproduire trop ce que les autres en ont dit, mais nous désirons avoir notre part, et continuant l'examen de la Slavonie antérieure à Edrisi, de la Slavonie du xme siècle, nous nous attachons spécialement à Joseph ben Gorion, au géographe de Bavière et à Massoudi.

Khozars, Varegs.

4. Joseph ben Gorion, יוסיפון lingua judaica, יוסיפוס in lingua græca, גוסיפוש in lingua romana (pag. 28), et son ouvrage intitulé : histoire des Juifs, sont des énigmes. Lui-même se dit sacerdoce, contemporain de la prise de Jérusalem, qu'il défendait, et de son roi Agrippa; il a connu Nicolas de Damas. Ainsi il serait contemporain de Joseph Flavien. Fiction assez difficile de réconcilier sur ces indications. Son ouvrage était de bonne heure connu chez les arabes, qui qualifiaient Ioussouf ben Gorion de chef et historiographe renommé entre les docteurs (4). On conjecture donc qu'il vivait au ixe siècle (5).

A la tête de son histoire se trouve une genèse biblique, faisant le

(3) L'ouvrage le plus riche en indications sur ce qui a été dit sur la Slavonie, élaboré sur une vaste échelle et plein des plus heureuses explications, est l'ouvrage de Paul Joseph Safarik (Schafarjik) slowanské starozitnosti (les antiquités slaves) à Prag., 1836, in-8° (traduit en polonais par Jérôme Napoléon Bonkowski, Posen, 1841). Nous suivons partout sa lumière et ses bons conseils, si quelque motif assez puissant ne nous force à le contrarier.

(4) L'ouvrage de ben Gorion est traduit en arabe par son co-religionnaire Zakharia ben Saïd allemeni al israili (Dherbelot).

(5) Contemporain de Joseph Halevi qui écrivait en 887, et du médecin Zidkjah mort 888. Voyez ce qu'en dit le savant Carmoly, dans israelitische Annalen, ein Centralblatt, herausg. von Jost, Frankf. am Mein, 1839, p. 149, 150.

dénombrement des peuples japhétiques de l'Europe et du septentrion aux environs du Volga. Les manuscrits de l'histoire entière sont très-variés, on a des abrégés, on a des textes très-amples qui sont privés de la dite genèse (6). La genèse paraît donc être une espèce d'interpolation, d'autant plus qu'elle rapporte quelques événements postérieurs. Toujours elle porte des teintes d'une haute antiquité, il est assez évident qu'elle est très-ancienne, du XIe siècle au plus tard, donnant un dénombrement des peuples avec certaine connaissance. Elle se montre bien instruite sur tous les peuples dont la position nous est mieux connue, et devient moins claire et incertaine, quand elle traite les peuples sur lesquels nous ne possédons pas des connaissances suffisantes. Cette incertitude vient quelquefois, on ne peut en douter, de la dépravation des noms, mais il est non moins certain qu'elle nous donne les noms dont nous ignorons l'existence par d'autres sources.

Joseph explique la dispersion de la postérité de Japheth, d'après les langues et les générations de la manière suivante :

Les fils de *Gomer* (d'*Aschkhenaz*, les Franks, étant évidemment considérés comme Germains, Teutons) sont Frankus, qui habitent le pays Frantza sur le fleuve Seine; ceux de *Rifath*, sont Bretonim, dans le pays Bretania près du fleuve Lira (Loire). Seine et Lira se perdent dans l'océan ou la grande mer (7).

Les descendants de *Thogarma* sont au nombre de dix. Khasdaï ibn Sprot, vésir andalous (958), d'après la narration du roi des Khozars, compte le même nombre : mais de la dixaine cinq seulement sont d'accord avec ceux de Joseph; l'autre moitié différente.

כוזר Khozar, בולגר Boulgar, אנגורי Ongori, (Hongrois, Madiars), בוז בזיל Bouz ou Bozil (probablement غز גוז Goz, ou bien Οὖζ μετὰ τῶν

(6) L'édition hébraïque de Mantoue serait la plus ancienne, antérieure à l'année 1480, (elle est privée de genèse). La première (avec la genèse mais trouquée) est hébraïque de Constantinople 1490, éditée par Abraham Conath. L'autre hébraïque (pleine) éditée 1510, par Thaum Aben Iekhaïa. — Ensuite réimprimée (accuratior) à Venise 1544, à Cracovie 1595; accompagnée de versions latines à Oxford 1706, par Jean Garnier, et à Gotha 1707 par Breithaupt. — Cette histoire a été traduite en allemand, en anglais, en langage rabbinique d'Allemagne. Sébastien Munster en a fait un abrégé qui parut à Worms 1529, ensuite à Bâle 1541, 1559. Un abrégé arabe se trouve imprimé à la suite des bibles polyglottes de le Jay et de Walton. — Les manuscrits sont très-nombreux; un des plus amples qui se trouve dans la bibl. nationale à Paris, est précédé d'une longue introduction donnant de renseignements sur l'origine de l'ouvrage qui est intimément lié avec la fameuse histoire d'Alexandre le macédonien, laquelle disposait la conscience historique du moyen âge.

(7) La paraphrasis chaldaica de Joseph recteur de l'académie syriaque vers 374), assigne l'Asie et la Perse à Aschkhenaz et Rifath; et Barbaria à Togarma qui suit chap. I, éditée par David Wilkins, Amstelaedami 1715, in-4°. — Suivant les autres, Togarma désigne l'Arménie ou la Georgie. (Voyez nos lettres sur Benjamin de Tudèle p. 51). — Mais le père Gomer est expliqué Germania par la dite paraphrase khaldaïque; Frank par ben Gorion; et son fils Aschkenaz est Nemetz dit en Espagne, le vesir Khasdaï.

Χαζάρων ὁμονοήσαντες καὶ ἑπονομαζόμενους Μαζαρ, les Ouzes de Madiars, (Const. porphy. de adm. imp. 37), enfin זבוך סאויר Zaboukh, Savour (probablement صوان סאון Savan de Bartas, chez Edrisi VI, 7, p. 404, ou Savour, ville Boulghar, suivant Ibn Haoukal).

Les cinq autres, suivant Joseph sont טורקי Tourki, פצינך Patzinakh (Badjinak, Pietschings), אליקנוס Alikanus, רנבונא ou רגבינא Ragbina ou Ranbona, טילמץ Tilmatz, dont les trois sont assez étranges, échappent à toute conjecture. De cette série de noms, un seul reparaît dans l'histoire de ben Gorion, lorsqu'elle relate les conquêtes de Cyrus dans les parties septentrionales, où il conquit toute la terre אלחן Alkhan et אלסאר Alsar et les montagnes des ténèbres (p. 27). Les Tilmatz répondent à Βοροτάλματ Vorotalmat ou simplement Ταλμάτ, horde des Patzinakits (Const. porphyr. de adm. imp. 37). — De parmi les cinq nommés par Khasdaï, אויר Avar indique sans doute les Avars; תרצא Thartza coïncide assez bien avec le royaume de Tarse, dont les habitants sont appelés Jogours (Hayton, chap. 2; carte catal. etc.). Quant aux autres תירוש Thirus, אונין Aounin, Onin et זאנור Zanor, on peut, je pense, admettre, que les juifs de ce temps-là savaient nommer les camps et les hordes qui se distinguaient momentanément dans les limites des Khozars (8).

Le texte de Joseph ajoute que toutes ces tributs dressèrent leurs tentes autour du fleuve היתל Ethel, Ithil, qui est אטלאך Atelakh. Seulement les Ongres, les Boulgars et les Patzinakhs sont allés camper autour du Danube. Les Patzinakhs n'avancèrent vers l'embouchure du Danube qu'en 893; Khasdaï ne le connaît point : il est donc incontestable, que leur établissement et leur nom fut introduit plus tard dans le texte de Joseph.

Khasdaï fait dire au roi des Khozars qu'il était voisin des Grecs et des Russes. Les habitants des pays תנת Thanat (du fleuve Tanaïs, Don), et באסה Bassa (Ἀβασγια Const. porphyr. de adm. imp. 42, Abassia), jusqu'à la mer de Constantinople (noire), lui payent le tribut et treize peuples vers l'occident jusqu'au grand fleuve יוזג Iouzag (Ozou, Dniepr), et ceux qui demeurent dans des villes sans murailles et occupent le désert (entre Dniepr et Danube, les Patzinaks, Const. porphyr. de adm. imp. 37) jusqu'aux limites de הונגריאים Hongrim (Madiars qui détruirent la puissance morave), lui sont tributaires. Possesseur de l'embouchure de Iouzag, il accorde aux Russes le passage (édit. de Carmoly, p. 56). Le roi des Khozars rappelle une très-ancienne conquête (antérieure à 740) de la contrée ארדיל Ardil et du pays רודלאן Roudelan

(8) Carmoly, itinéraires de la terre sainte, p. 94, 95.

(p. 51). La première désigne sans doute le canton ارثان ارتى ارثا Artsan, Artin, Artsa des arabes d'Erss, qui arrêteront notre attention dans son lieu. Quant à Roudclan, j'ignore ce qu'on en pourrait dire.

Les fils de *Javan* sont Ionin, qui habitent la Macedoine; ceux de *Madaï* sont אזרלום Azralous, qui habitent le pays de בורסן Borasan. Ils suivent les Grecs et sont suivis des Italiens; on serait donc peut-être autorisé de corriger les noms en אנדלום Andalous, qui habitent le pays בורטן Bortan برتات Bortat (pyrénéen) : mais Borsan tire sur Borschan, Bordjan, pays des Boulgars danubiens suivant les arabes.

Les fils de *Thoubal* habitent en Toskana, autour du fleuve בישאה Pissah (بيش Bisch, Pise sur Arno); et ceux de *Mesech* habitent en שני Seni (Sienne) (9).

Les descendants de *Thiras* sont רוסיש Rousisch (Rouss-Varegs), בושני Bosni (ويسو Wes, voisins de la Novogorod la grande) (10), אנגליסי Anglisi (Anglo-saxons) qui habitent près de la grande mer. Les Rousichs déployèrent leurs tentes autour du fleuve בירא Bira (בולגא Volga, Ithil), qui se jette dans la mer Gorgan (Djordjan, caspienne).

Suivent maintenant les fils de Iavan Makedonia (11).

Les fils d'*Elisah* (dont le frère est Alam) sont les Alemania, qui habitent les monts ou villes Joub et Septimo (Juvavum, Saltzbourg et Levaces de Ptolémée dans le Norique au nord). D'eux sont sortis les Lombardi, qui habitent au delà des fleuves Jub et Septimo et ils subjuguèrent Italiah et habitent jusqu'aujourd'hui autour des fleuves Poo et Lesino. Poo verse ses eaux dans la mer... בונדקיאה Bondekiah (بندقة Venise). Borgania habitent autour du grand fleuve Rodani. D'eux sont sortis ברדיא Bardia (probablement (ברזיא Brizia, Vrises, Frises), qui habitent autour du fleuve Renus, qui se jette dans la mer.

Tharsis sont ceux qui vivaient avec les Makedoniens. Mais lorsque les ismaélites s'emparèrent de la terre de Tarsous (Cilicie), ils se retirèrent dans les terres de Javan et continuèrent la guerre avec les ismaélites de Tarsous.

Les fils de *Chittim* sont Romim, qui élevèrent leurs places fortes sur les plaines de Khampania, autour du fleuve Tiberio.

(9) Aben Esra in psal. cxx, incolas Meschechi Toskanos appellat. — La paraphrase khaldaïque de Joseph assigna la Médie à Madaï, et à Thubal, Meshech et Thiras : la Bythinie, la Moesie et la Thrace. — Plus tard on allait avec Thubal en Espagne; avec Meshech qui livrait de bons esclaves par les Moschi caucasiens à Moskou de Russie.

(10) Voyez sur ces Wes, Frœhn, Ibn Foszlans und anderer araber Berichte, p. 204-233.

(11) L'antique paraphrase khaldaïque de Joseph, annote double série de ces fils. Filii vero Makedonis : Alsu et Tarsus, Italion et Dardania; verbis aliis : filii vero Javonis : Elisha, Alam, Titsas, Achuavia et Dardania, Ridon et Chamen et Antiochus.

5. Les enfants de Dodanim sont דניש׳ Danischi (Danois), qui habitent les villes situées dans des golfes ou péninsules de l'océan dans les pays de דינא Dena, מכבא Mekhba (probablement סכנא Skhona, Skania) et ברדנא Bardena, au milieu de la grande mer. Ils s'engagèrent par serment à ne pas servir les Romains, firent des sacrifices dans les lames de l'océan, et ne purent point : car la domination romaine pénétra jusqu'aux dernières îles de la mer et jusqu'aux flots de leurs détroits.

C'est un événement de l'année 947, dans lequel Otton le grand s'était emparé du Schlesvig et de Jutland jusqu'au golfe d'Ottesund, ainsi appelé d'Otton, qui, vainqueur, lança son javelot dans le golfe en signe de souveraineté.

Les Danois avaient acquis depuis un certain temps une grande renommée. Les géographes ravennates répétaient que Dania velocissimos profert homines : (nam inter ceteras), hoc sua, (licet infiunt), laudantur problemata : laudabatur Parthus in arcu, dum non noverat Gothos; sed o? ubi est Danus? Quae Dania modo Normanorum dicitur patria (anonym. raven. IV, 13), à quoi, vers 1119, Gui de Pise (mscrit de Bruxelles p. 53) ajoute : seu Vuarangorum dicitur patria, et fich dans le texte des ravennates que le Danois ne devient guère ce qu' dit dans son problème. Ce passage explique que Bardena de la genè josippine désigne les Vuarangs (12).

Dans les annales d'Ademar (qui écrivait vers 990), un interpol teur (vers 1140) insérant une légende de S. Adalbert (ad lib. III cap. 31, edit. Pertz, t. IV, p. 129) dit : sanctus denique Adelbert us

(12) Au commencement du précédent mémoire chap. 2, note 3, p. 4, 5), je signalais l'existence de la description de Gui de Ravenne dans un manuscrit de 1119 de la bibl. de Bourgogne à Bruxelles. Depuis, le savant C. P. Bock entreprit un examen approfondi du code, et en 1850, sous la forme de lettres adressées à son ami L. Bethman, il publia ses observations sur ce manuscrit intulé *Liber Guidonis*. Le manuscrit est un fatras d'extraits géographiques, chronologiques, historiques, parmi lesquels se trouve un poëme en rhythme vulgaire qui célèbre un fait d'armes des Pisans accompagnés de Génois contre les Sarrasins en 1088. M. Bock, avec une profonde connaissance de l'époque et une sagacité extrême prouve que ce recueil d'extraits est en entier l'œuvre d'un Pisan Gui, dont il dévoile l'existence et la position. Les preuves sont incontestables, les argumentations irréfutables; nous adhérons volontiers, même à presque toutes les assertions et conjectures de M. Bock, à l'exception de ce plan prémédité empreint dans le choix et la réunion de tant de pièces et fragments hétérogènes. Ce plan se manifeste fortuitement par la prédisposition du pisan rapièceur, qui aurait quelque peu digéré les morceaux agglomérés s'il avait conçu une idée politique. Toujours est-il que dans cet assemblage de monuments historiques, l'Italie du ravennate (d'après Castorius), se trouve mieux que dans l'anonyme connu. M. Bock refuse le baptême de Gui au ravennate, lui aussi, il doit rester anonyme. Au prime abord cette question parait être futile : mais elle touche l'existence de la description de l'Italie que les savants du XVIe siècle ont vu sous le nom bien connu de Gui, copié au XIe siècle par l'anonyme, exploité au XIIe par un pisan homonyme. Le pisan restera, je pense, rapièceur copiste, et Gui de Ravenne source d'où l'ont puisé les scripteurs postérieurs. L'étude de notre ami Schayes va immanquablement débrouiller les incertitudes confuses et disperser les obscurités.

convertit ad fidem Christi, quatuor provincias, scilicet, Pollianam, Sclavoniam, Waredoniam, Cracoviam. Quas postquam fundavit infide abiit in provincia Pincenatorum (Pietschings, Prusses). Cette Waredonia signale les Varegs Rouss qui dominaient sur la Slavonie orientale.

A Byzante les Fargani, Vargani (Const. porphyrog. de cerimon. aulæ II, p. 152), Βαραγγοι Varangi (Anna Komn. ap. Stritt. IV, 448), furent connus comme avantureux, coureurs et merecnaires.

Les Rouss qui s'établirent en Slavonie, étaient qualifiés de Varegs à cause qu'ils venaient de parmi les Varegs, et les Varegs furent appelés par les Rouss-slaves comme auxiliaires jusqu'à l'année 1018 (Nestor chron.). Le nom de Rouss, Russes, se perpétua parmi les Slaves, celui de Varegs sortit de l'usage.

Les arabes, bien informés sur ce qui se passait chez les Slaves, connaissaient les Varegs. En 1030, Abou Rihan le birounien, écrivant dans l'Inde, donnant dans son ouvrage la description de la mer baltique, l'appelait Vareng. Il y dit : la mer qui baigne à l'occident les pays depuis Tandja et Andalous, s'appelle la mer environnante. Les anciens اليونانيون Iounanioun (grecs) l'appelaient okeanos. Il n'y a personne qui oserait prendre son large, on tient ses rivages. De ces pays elle s'étend vers le nord le long des régions de صقالبة Saklaba. Au nord de Saklaba sort de cette mer un canal (un golfe) qui se rapproche jusqu'au voisinage de Boulgar pays moslemine. On l'appelle اورانك Vareng. Mais c'est un peuple qui habite ses rivages : ensuite l'océan se tourne vers l'est (Yakout, mort 1229, mscrit ap. Frähn, Ibn Fozl. p. 182; confer. Aboulf. versionis Reiske p. 152). Ce peuple est d'une haute taille et guerrier (ajoute Schirazi, vers 1300).

Les historiens russes-slaves, qui succédaient à Nestor, répétaient le nom de Varegs comme ancienne réminiscence historique; chez les arabes ce nom ne discontinuait point à être vivant et n'a pu vieillir. Habitués à se répéter l'un l'autre d'un écho interminable, ils rappellaient les Varegs et leur mer. Yakout 1229, Nassir eddin 1276, Schirazi 1300, Hamdullah Mestoufi kazvini, Schems eddin dimeschki, Aboulféda 1321, Ibn al Ouardi 1349, Bakoui 1397, le commentateur de Nassir eddin scherif djordjani, Ibn Schabib harrani, Schems eddin dimeschki 1586, Moustafa ben Abdallah 1648, et quantité d'autres avaient l'affaire géographique avec les Varegs éphémères. Seulement le nom minaudait et changeait de tintement, que les écrits des auteurs et copistes firent résonner : Vzng, Vrng, Vareng, Uzane, Aureng, Avreng, Varaïk, Varenk, Varang. Moustafa tourk, appelé aussi katib tschelebi ou hadji khalfa, trouvant ce nom dans les ouvrages astrono-

miques et géographiques, expliquait que c'était le nom de la mer allemande ou baltique et que les Varegs étaient les Suédois (13).

Déjà Louis le Débonnaire, recevant les envoyés des Rhos, qui arrivaient par Byzant à sa cour, diligentissime investigans, comperit, eos gentis esse Suecorum (Prudent. trecensis, annal. bertinian. ad a. 839). Les recherches de l'origine russe s'appuyèrent sur cette première investigation et trouvèrent en Suède, près de Birka, un canton Ros-lagen, conclurent que c'était le berceau et que les Rous, Ros Varegs, venaient de Suède.

Mais l'appellation de Varegs pouvait être générique pour les pirates de la mer baltique, elle convient aux Danois, ils étaient ainsi qualifiés, de même que les Rhos et on connaît chez ces Danois des chefs qui portent le nom de Rorik, Rurik, Rourik.

Charles le grand donna à Hrerek ou Rourik, frère de Gormon, roi des Danois, la Frisie en possession : il est qualifié de dux Frisonum, et, fidèle à l'empire, il périt en 810 par une irruption de Normands. Un de ses neveux, fils de Halfdan, portait aussi le nom de Rorik, lequel baptisé avec son frère Heriold en 826, obtinrent en possession magnam partem Frisonum Rustringen. Expulsé en 841 par l'empereur Lothar, il s'empara en 850 de Dorestadt et il fut in fidem receptus par le même Lothar. Appelé en 852 pour rétablir le suédois Amound à Birka, il visita de suite fines Slavorum (Remberti vita Ansgarii, cap. 19). Plus tard, 859, Rurik à la tête des Varegs Rouss, rançonna les Slaves et les populations limitrophes (Nestor, manusc. de Königsb.). Ensuite, en 862, invité par ces peuples, il s'installa à Ladoga et conjointement avec Sineus et Trouvor, communique au pays l'appellation de Russie. Rurik se montre encore en 863 par un pillage de Frisland, de Dorestadt, et des environs du Rhin jusqu'à Cologne (Hincmar...). Enfin il reparaît chez les Slaves en 864, se constituant en knez, prince, il y établit partout ses lieutenants. Après sa mort, arrivée dans la Novogorod en 879, le nom de Rorik ne se rencontre plus dans les fastes de l'occident. Par cette coïncidence des dates, l'identité de Rurik danois, avec celui de Novogorod paraît être évidente (14). C'est ainsi que Rousisch, compagnons d'armes et de piraterie, établirent leurs tentes, comme le dit la genèse josippine, autour du fleuve Beira (Volga).

6. La genèse de ben Gorion, continuant encore l'énumération des enfants de Dodanim, compte dans leur nombre : קראוטי Kravati

(13) Voyez sur tout ceci Frœhn, Ibn Foszlans und anderer Araber Berichte über die Russen, Petersb. 1823, in-4°.

(14) Ueber die Herkunft des alten russischen Fürstengeschlechtes aus Jütland, von Prof. F. Kruse in Dorpat, dans les mémoires de la société des antiquaires du nord, Copenhague, 1840, p. 321-353.

(Kroates), סלקיי Salaki (סלבקי Slavaki), ליצפים Letzfim, (ליצכים Letzkhi), לוומים Livomim, כרכאר Kharkhar (כרבאר Khrabar, Chroates), ביזרמין Khezramin, (ביורמין Baïormin, Bavière), בומים Bomin (Bohême). Ils établirent leurs places fortes autour de golfes, depuis les limites des Boulgars jusqu'à la mer Bondekiah, d'où ils s'étendent jusqu'aux extrémités qui atteignent la grande mer : ils s'appellent סקלבי Sklaba. Les autres disent, qu'ils sont les descendants de Khanaan, mais il est mieux de les considérer pour la postérité de Dodanim.

Il est claire, que la genèse prend pour les Slaves, ces sept peuples de Dodanim. Les leçons des copistes ou des éditeurs les rendent presque inintelligibles. Je pense cependant que les Kroates, les Chrobates de Krakovie, la Bohême, se débrouillent très-positivement. Le Saloki, nom générique des Slaves, avec la terminaison de *ak*, désigne spécialement les Slavaks du sud des Karpats. Baïormin, à l'époque où le duché de Bavière avait autant de populations slaves que theutones, indique les Karintiens et autres Vendes qui sont qualifiés de Bavarois, comme habitants du duché de Bavière. Par un nom territorial les Tschekh sont Bohêmes et les Vendes-Karintiens sont Bavars.

Les noms seuls de Letzfim et Livonim offrent une difficulté très-obscure. Il serait probable, que les éditeurs avaient en vue les Litvaniens et les Livoniens, mais une telle production de leur leçon ne nous autorise pas de suivre leur opinion. Des conjectures qui se présentent, la leçon de Livonim donnerait לחמים Lahhmim, Lakhmim, les Lekhs, Lechites, et paraîtrait peut-être moins probable que l'explication de Livomim par Liv, Livoniens, qui, bien que d'une autre race, pouvaient être affiliés à Dodanim par la genèse, à cause des golfes sur lesquels ils étaient connus par les Normands et le commerce.

Quant à Letzfim ou Letzkhim : les Loutitzes des rivages baltiques, les Loutzaniens de Bohême, les Loutzaniens de Volinie et plusieurs autres peuples de noms analogues, pourraient prétendre à la sollicitude de la genèse. Les exploits de guerre ont illustré les Loutitzes Veletabes; le commerce fit connaître spécialement les Lontschaniens, Loutschaniens, Λενζανηνοι, Λενζενινοι (Const. porphyr. de adm. imp. 9, 57, Nestor...) qui habitaient autour du fleuve Stir, alliés des Kiioviens, et voisins des Dregovitsches, Ultins et Patzinaks. En descendant les fleuves (Stir, Pripets, Dniepr) ils visitaient les marchés de Kiiov et leur ville Loutzk τὲ Λουτζα, existe jusqu'à nos jours (15). Je pense que

(15) Schafarjik (antiquités slaves II, 28, 5) contre l'opinion généralement acceptée et contre les indications historiques sur la situation des Loutschaniens, s'efforce à les retrouver dans les Loutschaniens de la ville de Vielikie Louki. Mais il nous est impossible d'avancer aussi loin la domination des Patzinaks qui touchait les Loutschaniens; la communication riveraine de Loutzk volinien avec

ces derniers sont les Letzfim, Letzkhi étant plus rapprochés des peuples du midi qui paraissent préoccuper la genèse joséphine, et on peut dire avec certitude que le commerce intéressait beaucoup plus l'israélite que toute autre nomenclature.

Loutzk se trouvait sur le passage de communication de l'occident avec l'orient septentrional. La narration épistolaire de Khasdaï nous en fournit des indices assez positifs. On sait qu'entre les empereurs byzantins et les khalifs de Kordoue les relations assez fréquentes ne discontinuaient point. Khasdaï espérait donc de faire passer son envoyé au roi des Khozars par Byzant. Empêché par les hostilités qui rendaient la communication dangereuse (p. 39), il savait qu'il aurait pu se frayer un chemin de Jérusalem par l'Arménie et le Kaukase jusqu'aux Khozars (p. 40) : mais il apprit qu'une autre route était praticable. Les khalifs de Kordoue, n'oubliant point les autres puissances chrétiennes, soutenaient des relations avec Henri l'oiseleur, roi d'Allemagne. Ces relations étant pacifiques, les annales en ont fait à peine quelque mention (. . . . .); Otton-le-grand suivit l'exemple de son père, et en 955, Jean, abbé de Gorce, fut envoyé à Kordoue, où il a eu à aplanir quelques obstacles pour sa présentation au khalif Abder Rahman (vita Joh. gorzien. ap. Pertz, t. IV. p. 337) (16). Il parait qu'en même temps arrivait un envoyé de la part du roi de גבלים שהם אלצקלאב gebalim qui sont Tzklab (p. 37), accompagné de deux israélites Mar Saoul et Mar Jousef, qui se chargèrent de faire passer la lettre de Khasdaï au roi des Khozars (p. 40) (17). En effet, par leur soin un autre israélite, Iakob bar Eleazar du pays de נמץ Nemetz (Allemand, Aschkenaz chez les juifs, Nemetz chez les Slaves, qui communiquèrent cette qualification (de muet) aux Khozars et aux Arabes), accomplit la remise de la lettre au roi des Khozars (p. 47). Ce roi des Tzklabs était

Kiiov, nous paraît aussi beaucoup plus facile que celle des grands Louki du nord, dont les habitants devaient d'abord traîner leurs marchandises par terre avant de les faire descendre le long du Dnipr. Les grands Louki, assez obscurs dans les fastes de la Russie, n'arrivèrent jamais à l'importance de Loutzk volinien.

(16) La monnaie commune, de convention, bilingue, de Heschham 976-1005, et de Henri II 1002-1024, atteste que les bonnes relations continuaient, d'une manière très-intime. Une pièce de cette monnaie avait été exhumée à Trschebougne près de Plotzk en Pologne, et elle prouve que la monnaie à moitié andalouze passait par l'Allemagne pour se coucher dans les terres slaves. J'ai donné sa figure dans ma numism. du moyen âge tab. VII, 2. La figure y est bonne mais l'explication de l'épigraphe koufique et l'attribution à Henri l'oiseleur, sont réprouvés par le savant orientaliste et profond numismate Fræhn. Il y trouva الامام هشام / امير المومنين / المويد بالله / عامر alimam Heschham emir almoumenin almouaïd billah; à la fin le nom posthume du vezir Amir, qui périt en 1004. De l'autre côté HINRICVS, et une croix.

(17) Other embassies arrived.... one from the king of the Slavonians, called Ducu, dit, je ne sais sur quel témoignage Murphy, history of the mahomtan empire in Spain, p. 101, cité par Carmoly, note 61, p. 99, des itinéraires de la terre sainte.

limitrophe des frontières d'Aschkenaz גבל peut-être roi des montagnards جبلى L'un et l'autre revient à un chef des Chrobates habitants aux pieds des Karpates, à la grande ou blanche Chrobatie Βελοχρωβατοι ἤγουν ἀσπροι χρωβάτοι ἔχοντες τὸν ἴδιον ἄρχοντα (voïevoda), laquelle avec son prince se trouvait sous la domination d'Otton-le-grand roi des Franks et Saxes (Const. porphyrog. de adm. imp. 30, 32, 33). Par ces Gebalim et Loutzkhim on passait d'Aschkenaz au pays des Khozars (18).

Vinvles, Sorabes, Morava.

7. Les indigènes de ces vastes espaces, qui s'étendent autour du Dniepr, de la Vistule et du Danube, sont, à différentes époques, connus sous différents noms génériques. Sans rappeler ceux de Gètes ou Dakes qui tombèrent en désuétude (Theophylact. 46; Photius myriobibl. 65), on les qualifiait de Vendes, Vinides, Venedes. Tout porte à croire que ce nom leur était donné par les Germains, sans qu'il fut en usage chez les indigènes mêmes. Chez eux paraissent les appellations de Serbs, de Chrobs assez répandues, mais la plus en usage et générale était celle de Slaves, Slavini, Sloveni, (19).

Toutes les nations répétaient ce nom, le rendant ordinairement plus dur par leur prononciation : Stlabi, Sklabi, ensuite adouci par quelque autre en Asklabi, Isklabi. Tout le monde désignait par ce nom les indigènes de vastes espaces : mais les écrivains de l'empire brisé, distinguaient deux divisions distinctes de leur race et séparaient les Antes des autres Slaves (Jordan. de orig. Getar. 5; Procope, de bello goth. III, 14). Ces Antes touchaient la mer noire entre Dniestr et Dniepr et ils s'étendaient vers le nord autour du Dniepr. Un certain temps plus puissants que les autres, ils formaient une puissance détruite par les Ostrogothes (Jord. de orig. Goth. 48). Plus tard les populations Slaves-antes évacuèrent le littoral de la mer et le nom

(18) Je touchais plusieurs fois les lettres de Khasdaï (cartes et géogr. du moyen âge, chap. 20, 36; dans l'ouvrage de Carmoly, itinéraires de la terre sainte, note 54, p. 82-45); et la genèse de ben Gorion (en 1845, dans la première lettre de l'exam. géogr. de Benj. de Tudèle p. 44, 45; en 1845 dans Polska s'rednich wiekow, t. I, p. 478-480), essayant l'explication dont le succès restait douteux : j'ai cru donc qu'il fallait revenir encore, compléter ou rectifier les précédentes et retracter les erreurs. Aussi, après un nouvel examen, je propose quelques autres explications, et je dis que Loukioun, que j'ai fait sortir dans ma publication polonaise (du 9me chap. p. 63, 64, de ben Gorion), est Lucania de l'Italie.

(19) Dobrovski et Schafarjik s'efforcent de retrouver le nom des Serbs dans Σποροι de Prokope. Je pense qu'il n'y a pas lieu de contrarier leur opinion, parce que cette appellation est très-fortuite, sans appui. Prokope l'infirme quand il dit que c'est l'antiquité, les anciens (et non pas les Slaves eux-mêmes), qui appellaient ainsi les Antes et les Slaves : Σπόρους γαρ τὸ παλαιὸν ἄμφοτέρους ἐκάλουν et il en fait un mot grec (de bello goth. III, 14).

des Antes s'est éclipsé : mais on ne cessait de remarquer la bipartition de la souche. En effet, elle se déclare dans l'idiome slavon par certaines modulations de la prononciation qui change les voyelles, rend quelques consonnes sifflantes ou nasales, modifie quelques désinences, introduit certaines consonnes intruses (*d*, *l*,) et varie dans une des particules inséparables (*wy*, *jiz*). Peut être, qu'anciennement cette différence était plus tranchée, plus déterminée entre les deux portions de la race qui partageaient ses vastes possessions : mais depuis que, *nomina per varias familias et loca mutuarunt* (licet nunc, dit Jordanes en 552, de orig. Getar. 5) différents amalgames se sont formés partout, une *colluvies gentium* s'est opérée et engendra des modifications mitoyennes, qui empêchent de discerner l'origine et provenance, contrarient les témoignages historiques. Conformité de culte, même organisation sociale, disposition générale à fraterniser, coopéraient à la fusion de cette double nuance de l'idiome qui distinguaient les populations. Les noms de rivières, cantons, villes et villages, de peuples et peuplades, se reproduisent sans fin identiques, on les retrouve continuellement pêle-mêle, comme un écho qui se répète à l'infini dans toutes les espaces de leur terre : quelquefois, cependant, ces appellations se groupent et par leur choix et leur forme; décèlent l'ancienne existence sur tel ou tel lieu, de telle ou telle prédomination de l'une des deux variétés de l'idiome. Ces deux variétés sont aujourd'hui représentées, d'un côté par le dialecte polonais et bohême (Slaves), de l'autre côté par le dialecte serbe, russien, russe (Antes).

Si donc on trouve les dénominations de Serbes ou Kroates, Kharvates, désigner les pays et les nombreuses populations, on ne peut en conclure qu'elles sont de la même lignée : ces dénominations valent à peu près autant que celles de Slaves ou Vendes. Encore faut-il observer que l'appellation de Serbes est plus générale. La langue des Sorabes, Luzaces, Bohêmes, est serbe; les Serbes sortent de la Chrobatie; les sicveri (orientaux) sont Serbes. La qualification de Chrobates ne se qu'à une distinction spéciale. Si l'on rencontre les peuples du même nom, on ne peut pas non plus les considérer comme identiques d'autant moins que ces peuples sont en grande partie appelés d'après leur possessions : marécageuse (Łużicy), littorale (Pomorcy, Primorcy, Morlané), riveraine (Berezańe, Brzezanie), plaine (Doleńcy), montagneuse (Horiti, zagora, Chlumcy, zachlum), boiseuse (Borańe, Drevane, Drevlanie, Krivicze), des lacs (Ozerici, Jeżercy), des prairies (Łuczane, Łączańe, Łęczanie), des champs (Polańe, Opole), des pays frontières (Krajińcy, Ukrajińcy), des pays-bas (Nizeni, Nize, Nizicy).

Les pays des environs de l'Elbe jusqu'à l'Oder sont pleins de

dénominations de ce genre. Les Vinules ou Vendes, qui s'appellaient Slaves entre eux dans leurs possessions inférieures, se distinguaient par Sourb, Sorab, Serb, dans leurs possessions supérieures et montant vers le sud, n'avaient que le nom de Slaves de la spécialité incertaine. Les Vinules et les autres Slaves prirent partout les noms de leur gite ou des rivières, ainsi que parmi leurs peuplades on remarque à peine quelque dénomination vraiment nationale d'Obotrites, Stodorans, Doulebes, Veletabes, etc.

On connaît leur emplacement par les documents et les annales, par la description anglo-saxonne, par celle d'Adam de Brème et de Helmold qui suivit Adam, et reproduisit sa description à rebours. Le géographe bavarois (vers 900), paraît le plus inintelligible, énumérant une soixantaine de peuples et comptant le nombre des villes de chacun. Il nous conduit dans des petits recoins de leurs possessions, évidemment assez bien informé, mais il défigure les noms et rend plusieurs méconnaissables. En suivant son énumération, nous saurons parcourir et examiner toute la Slavonie occidentale (20). (Voyez dans notre atlas la carte de la Slavonie du xe siècle).

8. *Descriptio ciuitatum et regionum ad septentrionalem plagam Danubii. — Isti sunt qui propinquiores resident finibus Danaorum, quo vocant Nortabtrezi, ubi regio, in qua sunt ciuitates* LIII *per duces suos partite;* and be northan him (eald Seaxum), dit en même temps la relation anglo-saxonne, is Apdrede; end by eastan him (Dene) syadon Afdrede; and Afdrede by suthan (sae) (Alfredi hormesta...) — Abotriti (annal. fuld. sub a. 709, 795, 944, etc; Ademari annal. franc ub a. 798, 799 808); Apotriti (Ditm. I, p. 326, III, p. 345, IV, p. 351; nal. Quedlimb....); Abroditi (chronogr. Saxo s. a. 982, 975); odriti (annal. fuld. s. a. 804, 819, 858; Adami hist. ecclés. (64), II. ; Helm. I, 2, etc). Ils avaient leur possessions autour de Miklinburg, gnopolis (Adam et Helm. passim). Nation endurcie, infatigable et ssante, ainsi que maintefois elle occupait la ville Werle (Helm. I. c.) triti et Wari vocantur (Ditm. VIII, 4). Les Obotrites s'appellaient

) Ce précieux fragment géographique se trouve dans la bibl. de Münich en Bavière, et fut assez souvent D'abord par Buat, hist. anc. des peuples de l'Europe, Paris 1772, XI, 10, 5, 149; ensuite par Jean Potocki, frag. hist. et géogr. XXXIV, t. II, p. 281. — D'une autre par Dobrovski, Archiv fur oester. Gesch. Wien, 1827, n° 27-93; par Hormaïer, Hertzog ld, Munch. 1831 p. 24; Raumer, regeata hist. Brand. Berlin, 1836, p. 101; par Boczek, cod. lmutz. 1836, p. 67, et par d'autres. — Une nouvelle copie, plus correcte de J. A. Schmetzler, écaire à Munich, est publiée par Schafarjik, qui dit, que Dobrovski essaya de l'expliquer, Lelewel avec plus de succès, mais il a négligé la partie la plus difficile. Je veux rendre compte succès et de mon insuccès.

aussi Reregi (Adam, hist. eccles. II, 20, III, 21; annal. Saxo s. a. 952) d'une ville Reric ruinée en 808 (21).

Sont limitrophes, d'un côté Wairi ou Wagiri avec leur ville Starigrad (Aldenburg), de laquelle on voyait l'île slave Fembre ou Vemere; et Polabingi (riverains de l'Elbe, Elba) avec leur ville Racisburg. Ils sont le plus avancés vers l'occident et touchent la Nordalbingie saxonne, de laquelle ils sont séparés à partir de l'Elbe par la rivière Mescenreisa (Beyze) par les forêts Deluunder jusqu'à la rivière Deluunda (Steckenitz nommée aussi Delvenau), ensuite tourne par les forêts de Travenna, (jusqu'à Oldeslohe), en montant Travenna jusqu'au lac Kolse (Gollies, duquel Travenna se décharge), enfin (tournant le lac Plone) par la rivière Zwentina jusqu'à la mer (près de Kiel) (Adam br. hist. ecclés. (62) II, 9, 10, (138) III, 22; de situ Danie 226; Helm. I, 3, 10). — De l'autre côté des Obotrites, au sud, sont Smeldingi, Lini et Varnavi (Ad. et Hel. ll. cc.).

Vuilci in qua ciuitates xcv, *et regiones* iii. Ces quatre pays sont bien connus et leurs limites déterminées. La rivière Pena les divise, ainsi que Kicini et Circipani, sont au nord et Dolenci et Redari au sud. — Circipani (Adam, I, 10, III, 21, 24; Helm. I, 2, 21; 6, 1, etc.; annal. Saxo s. a. 952), Zcirizspani (annal. s. gall. maj. s. a. 955), Scyripenses (annal. corbei. s. a. 1114), mentionnés dans les diplômes Zerezepani en 963, Zircipani en 973, Zerezpani en 975. Situés citra Panim, circa Panim, à travers, au delà de la rivière Pene (Czerez-pani), tenaient les parties maritimes. — Kyzini, Kycini, Kissini (Helm), Chizzini (Adam brem.; annal. Saxo s. a. 952), touchaient à la mer, s'étendant par les frontières de Varnaves et Obotrites. — Tholenz en 946, Tolensane en 965, 975 dans les diplômes, sont appelés Tholosontes (Ad. br. I, 10, III, 24), Tholenzi (Helm. I, 2, 21) dans les annalistes, habitaient le long de Pené (Tollensee, rivière Dolenz) tout le pays plat (Dolenci) jusqu'à l'embouchure de la rivière Ukra. — Riedere (dans les diplômes de 965, 973, 975), Riadzi, Redezi (dans ceux de 936. 937), Redezi (Witikind en 930, 968), Redari, Rederari, Riederun (Ditm. IV, p. 38[illegible]), Retheri (Ad. brem. hist. eccl. (66) II, 12, 13), Riaduri, Redarii (Helm. passim), possédaient une ville Rethra, fameux sanctuaire des peuples (Ditm. VI, 17; Helm, I, 21).

Ces quatre peuples s'appelaient sua locutione Welatabi, Weletabi (Einh. vita Caroli m. 12, annal. s. a. 789; Adami de situ Dan. 226;

(21) Nonobstant toutes les déductions de l'origine du nom d'Abotrites, je pense que nous ne sommes pas autorisés à les appeller Bodrices comme l'a fait Schafarjik (antiq. slaves X, 44, 7), parce que la reproduction constante et unanime de tous les écrivains commence leur nom par *a* ou *o*, il faut respecter cette voyelle : l'*o*, est voyelle-consonne du slave, qui a sa valeur.

annal. s. galen. maj. s. a. 995; Ademari, ann. franc. s. a. 789), Vuelitabi (Noskerus Labeo, paraphr. in Marc. cap. 75), Wlatabi (chronogr. Saxo, s. a. 995 997). Mais les Franks et les Saxons, francica lingua et consuétudine appellaient ces peuples Wilti, Wilz (Einh. II, cc; Witich. inter Meibom. scrip. germ. t. I, p. 647; Adami hist. eccl. II, 9; Ademari annal. Franc. s. a. 789, 808, 822); Wilti, Wilten (Alfredi, hormesta; Ditm. IV, 12; annal. nazar. s. a. 789), Wilzzi (annal. fuld. s. a. 789), Wilci (Adem. s. a. 759). Ces deux appellations passèrent de l'histoire dans le domaine des contes populaires, comme de grandeur, d'épouvante et de monstruosité. Ces Veletabes, Wiltzes se donnaient à eux-mêmes une troisième appellation, de Louti, Loutitzi, qui parut plus tard, par laquelle ils étaient le plus souvent mentionnés par les étrangers. Elle désignait pour sûr leur union politique, leur fédération. Lutizi (Bruno vita s. Adalb. 26), Luitici (Ditm. IV, 9, VI, 17, 19, VII, 11, 47), Luizici (id. VI, 16), Leutici (Adami hist. eccl. (66) II, 12, (140) III, 24, de situ Daniæ 220), Lutitii (Helm. I, 21), Lithewizi (chron moissiac. s. a. 1179). Les quatre peuples de Weletabes, Wilces, Lutices étaient Slaves et leur idiome slave (Bruno vita s. Adalb. 26; Seifr. vita s. Otton, etc.); les noms propres des localités et des personnes, chez eux, sont slaves; ceux des divinités et du culte slaves; les épigraphes qui chargent les débris de pierres inscrites et de figurines, imagines mirifice insculptæ, pour la plupart offrent les dénominations slaves : mais ces dernières décèlent un singulier mélange de l'idiome et du culte lettes (surtout de Samogitiens). L'origine et l'existence des Veletabes énigmatique, par d'autres circonstances, deviennent plus mystérieuses encore par cette réunion d'idiome et du culte (22).

Un autre sanctuaire des Slaves vinules s'élevait à Arkon, Arkuni Vinlandi (knytlinga saga 101), in insula (péninsule) arconensis quæ Withowa dicitur (Saxo gram. I, 14); presqu'île de l'île quam Rani vel Runi possèdent (Ad. brem. hist. eccl. (226) IV, 45), Ruani (Witik, III, 658), Rivani annal. Saxo s. a. 955, p. 298), Rani qui et Rugiani (Helm. I, 2, 12; 6, 3; 15, 3; 36, 3). Regio quae a teutonicis Ruiana, a sclavis Rana dicitur (Wibald. ad a. 1149, ap. Martens Durand, II, 309);

(22) C'est en vain que de savants allemands prirent tant de soin à infirmer l'authenticité de ces monuments, dont le nombre est déjà très-imposant. Voyez Thunmann, ueber die gottesdienstlichen Altherthumer der Obotriten; Masch und Wogen, Beitraege zur erlaeuterung der obotrit. Alterthumer, Schwerin, 1774; Jean Potocki, voyage de basse Saxe, Hamburg, 1795; Hagenow. Beschreibung der auf der geherzogl. Bibl. zu Neustrelitz befindlichen Runensteine, Griefswald 1826; Arendt, grherzogl. stretitzisches Georgium nord slavischer Gottheiten, Minden 1820. — Welet, wolot, géant; wilcy, wilki, les loups; wilzen, welsi, walse, volsung, ensuite wilkinaland le roi wilkinus, des contes teutons; établissement des Wiltzes et slaves en Frise, près d'Utrecht, etc., furent déjà des sujets traités par les érudits; Schafarjik discute assez longuement ces questions ardues dans ses antiquités slaves X, 40.

Ræing, Rc, dont les habitants sont Rængjar (knytl, saga 120, 123, etc.). — Mais revenons au géographe bavarois.

Linaa est populus qui ha[illegible] ciuitates VII. Linones (Einh. vita Car. s. a. 808, annal. fuld. s. a. 808, 811, 858; Ademar s. a. 808), Lingones, Linguones (Adami hist. eccl. II, 9, III, 22, Helm. I, 2, 38), dans quelques manuscrits d'Einhard [illegible]. — En 795, Witzan roi des Obotrites, avançant au delà de l'Elbe contre les Franks, s'arrêta dans les pays de Liuni (annal. fuld. s. a. 795). Suivant toutes les apparences c'était dans le Lüneburg, où le canton de Lune et la rivière Luhe sont connus. Mais il faut distinguer ces Luni et ne pas les confondre avec les Lini. Seize ans plus tard, 811, Charl-le-grand passait l'Elbe pour entrer dans le pays des Linones. Ces Linones avec les Warnaves étaient ultra les Obotrites (Adam et Helm. II, cc.). Les Warnaves portaient leur nom de la rivière Varna qui coule vers Rostok et leur nom ne s'est pas effacé des cartes géographiques. Leurs voisins Lini avaient leur place entre Elde et Stekenitz : mais leur pagus, gau, Linnagga, gau qui portait leur nom, avait une plus considérable extension (Ottonis dipl. a. 946).

Prope illis resident quos vocant Bethenici, ailleurs nous trouvons : misit Karolus exercitum ultra Albiam ad illos Slavos qui nominantur Linai et Bethenzr, Bechelenzi, Bethelclereri (chron. moissiac. s. a. 811, edit. Petz, t. I, 309) : ce sont les Bethenici, qui disparaissent ensuite. — On connait plus tard les mercenaires, satellites dicti slavonice Vethenici Cukesburgienses (Burgwächter) (Ditmar, V, 6). Il est probable que la peuplade Bethenici portait ce nom de witeniec, de gardien, à cause qu'elle tenait garde-frontière sur l'Elbe, où se trouve Wittenberge vis-à-vis de l'embouchure de Veht.

Et Smeldingon, de l'autre côté des Liniens autour d'Elde (annal. fuld. s. a. 808, 809; Ademar, s. a. 808; chron. moiss. s. a. 809). Smolin près d'Elde rappelle leur ancienne existence.

Et Morizani qui habent ciuitates XI, sont voisins de Linagga. Ailleurs Marizzi, More, Murz (dipl. 1170, ap. Lunig, t. II, Anhang p. 152), s[illegible] tenaient près du lac Muritz.

Juxta illos (Morizanos) *sunt qui vocantur Hebfeldi qui hebent ciuitat*[illegible] VIII. Cependant c'est un très-vaste pays. Haefeldan est au sud de Win[illegible] das, et près de la mer, où sont Wylte the man Aefeldan haet, and [illegible] eastan him is Winedaland (Alfredi hormesta.). Le fleuve Havela [illegible] donnait son nom Hevellum, Heveldum, et le peuple était appelé de pays Heveldi. Le peuple lui-même qui habitait les rivages du fleuve nommait Stodor et de son nom on appellait le pays Stoderania, Zto[illegible] rania quam vulgo Heveldun dicunt (Ditm. I, 6, IV, 20; chron. quedl [illegible] et chronogr. Saxo, s. a. 997; Adami hist. eccl. II, 9; Helm, I. 2[illegible]

38, 1), de gente Luticense ex provincia Stedor (Cosm. prag. p. 36). Ainsi, Wiltzi-Lutici sont Heveldan, et Stoderanis de Heveldun Lutices. Studerhejm reste aujourd'hui comme réminiscence de leurs anciennes possessions. In pago Heveldùn, ciuitas Brandunburg (dipl. a. 949, fundat. eppat. Brand. ap. Eccard. p. 129; ap. Lunig Anhang, t. II, p. 3).

Juxta illos (Heveldos) *est regio, quæ vocatur Surbi, in qua regione plures sunt* (aliae), *quæ habent ciuitates* [illegible] Surpe (Alfr. horm. 10), Srbi, Urbi (Fredeg. 68), Surbi, Syrbi, Sorabi (Adenar. s. a. 782, 822; annal. fuld. s. a. 789, 806: Adam. brem. et Helm. II. cc.), région à l'est de Sala (Żołava), très-étendue vers l'Oder, L'anglo-saxon apprit qu'au nord de Dalemintzes, northan Dalomensam sindon Surpe, en effet les indigènes de la Luzace (Łužice) s'appellent jusqu'aujourd'hui Serb, Serbio, et leur idiome serski, serbski. Mais l'importance de plusieurs peuples qui possédaient les parties orientales, motiva les étrangers de les exclure de la généralité sorabe, ainsi que même les Nicici, Susili, et Daleminci sont souvent séparément indiqués.

Sorawe touchait les frontières de Bohême avancées vers l'occident, et en montant Sala on traversait Orla et Gera gau; Vedu ou Veita spacieux et Tucherini; ensuite Nedelice ou Neletice, Nudice, Serimund et quantité d'autres petits gaus : Plisni et sa ville Plissur (Altenbourg); Seuntira et sa ville Breznisa (Priesnitz an der Eyla); Koledizi, Colidizi (Kôlza); Zitici et sa ville Zurbici (Zörbig).

A l'est, deux pagi, gaue Chutici, se touchaient, bien que les Dalemínces séparent leur territoire aux environs de la réunion de Kaminici avec Mulda la blache (Ditm I, 3).

Chutici, Gutici orientales ou méridionales. Wisseburg (sur Mulda) et Lostata, ad Gutici orientalem pertinet, ac fluviis Caminitz (Kemniz), Albique distinguitur (Ditm. III, 9) : ils couvraient le nord montagneux de Bohême. Les rivages de l'Elbe et au delà, tenaient les Niseni (Ditm. IV, 4) (Nossen, Dresden), Nisenen ultra Albean (dipl. Ottonis 948, et 968, ap. Lunig, t. II, Anhang p. 96, 97).

Chutici (occidentales, Skudici), où se trouvent, castellum Medebure (Melbis, interpretatur autem hoc, mel prohibe, Ditm. II, 23), Zwenkow in regione Sckeudiz (Zwenkan), Scudici (Schkeuditz), indiquent autour de Leipzig l'existance du gau Chutici, qui portait probablement et le nom de Skudici, dont les frontières sont hérissées par les qualifications de petits gaues qui se croisent l'un et l'autre dans les indications des diplômes (23).

(23) L'archevêque s'était réservé dans Chutici : Scudici (Schkeuditz), Cotug ( ), Worzin (Wurtzen), Bigni (Bichen, Puechen), Ilburg (Eilenburg), Dibni (Dubcu), Puc (Boech, Pouch), Luibanici (Loebenitz), et Gezerisca (Gerschitz, Gorschlitz) Ditmar, III, 11.—Wurcin, Bichin, Pohus, Gerischo,

Les rivages de l'Elbe de deux côtés, font partie de deux gaues : de gau Nitaze ou Belgor, où près de Belgor se trouvait burgward Trescowo (Troskau, Dröskau) (Ditm. VI, 38, VII, 44; dipl.....) et de gau Nesici, Nizizi dum Milda intrat in Albin, sursum ultra provinciam Nisici (fundat. eppat. Misn. 968, p. Lunig, t. II, Anh. p. 97; Ditm. VIII, 10), ou Mezumroka, où l'on trouve Pretokina (Prettin, ou Pretsch), Clotnie (Klöden), Gohtzizi (Gotzitz près de Comberg), Wissirobi (Iserbeck?) et les deux burgwards Plozike (Plossig) et Suseletzi (Zülsdorf) (dipl. Ottonis, 996, ap. Eccard. hist. généal. Sax. p. 144).

Ces gaues de la basse-terre (niza) se croisent avec les possessions de Scititzi et Susli. Celles de Scitici, Citizi, à l'est de l'Elbe et au delà d'Elster noire (Trebitz, Domuiz, Olsnik, Domuki, Olsint). Les possessions de Siusli sont beaucoup plus considérables. Sclavi qui vocantur Siusli, Siusili (annal. fuld. s. a. 869, 874, 899); Winedaland the man hael Syssele; (Alfr. hormesta); pagus, terra, urbs, Susili, Suselitz. Une forêt les séparait de Plisni (Ditm. III, 1, VIII, 10); civitas Ilburg (Eilenburg), Holm (Golmenz) in pago Susali, et burgward Suseletzi (Zülsdorf) regarde les rivages d'Elster noire (dipl. 961, ap. Leuberum de stapula, n° 1599, et Lunig, deutsch. Archiv, continuat. p. 344).

Juxta illos (Surbos) *sunt quos vocant Talaminzi, qui habent ciuitates* XIII. Demelchion (chron. moissiac. s. a. 805); Dolmatae, Dolmatii (annal. fuld. s. a. 856, 880); Dalomensam (Alfr. horm...); Dalmantia (Witik. s. a. 927, 930, p. 215, 217 Leibnitzii); nom prêté par les étrangers: teutonice Delemenzi, slavonice Glomaci, (Ditm. I, 3), Dalmize sive Zlomekia (dipl. 981), Glumici (annal. saxo, p. 238). Zlomici, et fons Glomazi (Lommatsch) (Ditm. I, 3). Leur ville importante Gana (Jahna) (Witik. p. 215, Leibn.); Strela, Boruz, Cirin, Misni (Meissen); Cori[illegible] (Gohren), Mochowe (Mochau), Mogelini (Mugeln). Hæc provincia ab Albi[illegible] usque in Caminizi fluvium porrecta est (Ditm. I, 3, IV, 4, V, 6, 22, VII, 11)[illegible]

9. *Beheimare, in qua sunt ciuitates* XV, (Böhmer) habitants du pa[illegible] Bohemia : Beehaimi (Einh. annal. s. a. 791), Boemi, Behem[illegible] Boemanni, Baemanni, Bohemenses : natio Sclavorum, se qualifia[illegible]

Lubaniz, dit le dipl. d'Otton III, en 995 in continuat. spicil. eccles. Lunigii, p. 835. — Et dans [illegible] donation à l'église de S. Maurice, il est dit : in regionibus et urbibus ita nominatis Neletici, in [illegible] est ciuitas quæ Guncanston (Giebichenstein près de Hall) nuncupatur; altera regio Neletici (il [illegible] a deux), ubi est Vurcine (Wurtzen in pago Chutici) ciuitas; Quieszici, in qua inest ciuitas Il[illegible] (Eilenburg in pago Susali); Siusile in qua est ciuitas Holm (Golmenz); Zitici, quae habet ciuit[illegible] Zurbici (Zorbig in pago Colidiki); Nudzici ubi inest : Vitin (Wettin) ciuitas, et ciuitas Libubu[illegible] (Locbechin, Lebguin, Locbejun) vocata, et Zputinesburg (Rotenburg sur Saale?). Loponoh (Lepen[illegible] Locbnitz?) ciuitas et Trebonisi (Trebitz) et ciuitas quæ dicitur Brandunburg (Bernaburg?) dona[illegible] atque tradidimus omnem decimam. dipl. Ottonis 961, apud Lunig. deutsches Archiv, contin[illegible] p. 344.

ainsi elle-même dans la langue latine, elle est composée de plusieurs peuples. — A l'ouest se sont assis et construirent leurs siettes (villages, selo, sedlo, sioło) les Sedlitschans, provincia Sedlic, Sedlicenses (dipl. 1160, 1168, 1174. ap. Lunig), Zedlicane, Zedelec; per totam Bohemiam etiam Zedlicih (dipl. 1088), comme s'ils fesaient une portion à part. En effet, ils étaient au delà des montagnes vers les sources d'Elster et terra Sclavorum, s'étendaient jusqu'à Bamberg (dipl. 846, 889) (24). — Lucsane, Luczane, qui nunc (1125) a modernis vocitantur sateenses. — Lemuzi usque ad mediam sylvam qua Bohemia limitatur (cosm. p. 169), on pense que ce sont les forêts du nord (miriquida, Ditm. VI, 8) et que la tradition d'un château, Lemus, indique leur situation dans les environs de Lovositz : Un diplôme morave connait aussi Lemusi (Dobneri monum. IV, 259), et les forêts Mure, Alemure sont mentionnées sur les frontières de Moravie (Cosm. II, et Lunig. contin. t. I, p. 230; donatio civ. Schinesg. ap Muratori, antiq. Ital. t. V, p. 831). — Lutomerici (dipl. 993), provincia Liutomericensis, Liutomiritz, conserve son nom. — Psovane ad aquilonem, castellum Psov, provincia Slavonum, qua Pssov antiquitus nuncupabatur, nunc a modernis ex civitate noviter constructa Mielnic (Mielnik) vocitatur (Christiani leg. de S. Ludmila), autour de la rivière Pszowka. — Decanane, Dasena, Daciane, castellum Dacin, provincia Decinensis (dipl. 1128, 1235, 1341). Les traditions du peuple aux environs de l'Elbe conservent encore leur réminiscence.

— Chorvati, Horithi : ad aquilonem hii sunt termini (episcopatus pragensis) Psovane, Chorvati et altera Chorvati, de deux côtés des montagnes (Riesengebürge). Ils étaient assez distincts dans ces siècles, parce que hormesta d'Alfred indique spécialement leur position : and be eastan Dalamensan sindon Horithi. Il parait qu'ils portaient un autre nom, parce que la bulle papale du monastère de S. George de Prag, nomme à leur place Mocropsi et alia Mocropsi. D'après la tradition ces Chrovates, Charvates arrivèrent conduits par Czech du pays où dominait la langue serbe (Dalemili versus). La réminiscence de l'existence de la population chorvate se conserve dans l'intérieur par les dénominations de quelques localités.

— Dudlebi, (établis vers 580) formaient une province du diocèse de

(24) In terra Sclavorum, qui sedent inter Moinum et Radantiam fluvios, qui vocantur Moin winidi et Ratanz winidi (dipl. Ludov. 846); Moin winida et Radanz winida (dipl. Aruolfi, 889); tradidit cuidam thuringo in finibus Parathanorum (paradomtor.) ad id temporis crudelium paganorum (vita s. Emmer. ap. bolland. t. VI, p. 496). — Ut paganismus Sclavorum inibi (in diocœsi bamberg.) destrueretur (synod. frankof. 1007); erat plebs huius episcopii (wuerzburg.) utpote ex maxima parte sclavonica (synod. bamberg. 1058, ap. Harzheim, III, 126). Totam illam terram pene sylvam esse, Sclavos ibi habitare (Arnold. epp. halberst ad Henr. epp. wuerzburg. ap. Ludewig, scr. bamb. I, 1116).

Praga. Autrefois plagam ad australem contra Theutonicos orientales has urbes habuit terminales : Chynov, Dudlebi, Notoliczi usque ad mediam sylvam. Dudlabenses de Dudeleb sont un certain temps mentionnés (dipl. 1088, 1165, 1175); aujourd'hui il n'en reste qu'un village Daudlebi près du Budweys, entre Nottelitz et Cheynow. — Ces peuples, avaient chacun leurs chefs; comme les Leutschaniens, de même Libitz, Vitorazi ou civitas Wiztrachi (Weitra, Weitrach) (Ruodolfi fuld. ann. a. 827, ap. Pertz, t. I, p. 370), Pschov et plusieurs autres avaient leurs princes. Pour tous ceux-ci, les indications certaines se trouvent dans quelques diplômes, dans quelques mentions d'annales et de légendes, spécialement dans l'historien Cosmas de Prag, qui écrivit son ouvrage vers 1125; la nomenclature locale s'est effacée sur le lieu même plus que quelque part de l'immense Slavonie.

— En 805, parut terra Sclavorum qui vocantur Beheimi (Einhardi annal.; contin. annal. lauriss.; chron. quedlimb. ap. Pertz, t. I, 182, t. III, p. 41) vocabantur Cinu (Cihu) (annales tiliani, 16. p. 223), Cichu Windones (chron. moissiac. p. 307). Ils étaient conduits par Lecho. Cichu est évidemment le nom de la peuplade Czech, Tschekh qui transpira à l'étranger. L'expédition franke s'arrêta à Kamburg (Komornibradek dans le pays de Loutschans) et dévasta tout le pays jusqu'au delà de l'Elbe, parce que les chefs diversarum gentium s'étaient réunis pour combattre. Le nom de Czech, paraît être spécial à ceux qui possédaient Praga, et la prépondérance qu'ils prirent ensuite, communiqua la qualification de Tschekhs à toutes les populations du pays de Bohême. Que la poésie ancienne dans le dialecte tschekhique (w srbskim iaziku, suivant Dalemil) et dans le dialecte russien (de la légende de s. Vencesl. et de Nestor) appelle Tschekhs les indigènes de Bohême, il n'y a rien d'extraordinaire, c'est la conséquence de l'idiome slave. Chez quelques écrivains byzantins ils sont Κεχίοι, Κιέχοι (Chalcond.), Τζέχοι (Cinnam. p. 47).

Marharii habent ciuitates XI; and aest suth (Syssyle), ofer sum me dael (très loin, dit hormesta d'Alfred, sont) Marvaro. Quoique Moravia était bien connue par son nom (Einh. annal. s. a. 822; bulla Eug. II, 826), cela n'empêchait point les écrivains de défigurer l'appellation de ses habitants : Morahi (Adam. brem. hist. eccl. (66) II, 13), Marahenses, (annal fuld. s. a. 871, 872), Morawi, Marauani (contin. sedus annal. fuld. s. a. 893, 897), Marabi (ibid. a. 899), Morami (Ademar, s. a. 822), Mararenses (Ditm. VII, 42, 44, 54), Marierum (id. VI 60), Rama hanenses (chron. Saxo, s. a. 860) etc. Ils étaient appelés de la rivière Morava qui tombe du nord dans le Danube.

10. *Vulgarii regio est inmensa et populus multus habens ciuitates* v, *eo, quod multitudo magna ex eis sit et non sit eis opus ciuitates habere.* Notre statisticien bavarois pense-t-il des Boulgares ou des indigènes Slaves qui étaient sous leur dépendance? Il semblerait qu'il réserve les villes aux Boulgares moins nombreux et qu'il indique la multitude seule à laquelle il ne savait donner de nom, comme il sait nommer la Moravie qui, avec ses 30 villes était sous la même dépendance.

Est populus quem vocant Merehanos, ipsi habent ciuitates xxx; et ce peuple était de la dépendance des Boulgares. Il le distingue de la multitude qui habitait le pays, regio Vulgarii. Ce peuple est autre que celui de Marharii qu'il a déjà indiqué. Il y avait plusieurs Moravie qui prirent leur nom de la rivière Morava. Celle de populus Merehanus qui habet 30 ciuitates, la petite Moravie inférieure boulgaro-serbe, située autour de Morava qui se perd du sud dans le Danube; elle avait son évêque au concile de 879 (Assemani, kalend. III, 138), mentionnée par Constantin porphyrogenète, sans épithète de petite (de cerim. aulae, II, 48). Pomoravie comme l'appelle vers 1208, s. Sava dans la biographie de son père (manuscrit . . . .) mentionnée souvent dans les fastes serbes et byzantins. — La grande Moravie ἡ μεγάλη Μωραβία (Const. porph. de adm. imp. 13), superior Moravia (manuscrit cyrillique chez Assemani, VI, 235) était située autour de Morava qui se jette dans le Danube, du nord. Son nom s'était étendu du temps de la puissance de Sventoploug, au sud des Karpates (où était l'évêché de Nitra) et sur toute la Pannonie (du diocèse de Sirmium), ainsi qu'il y avait deux Moravies supérieures. La version latine d'Assemani du manuscrit cyrillique n'est pas exacte et ne rend pas le duel de vischnii Moravie (proloh du manuscrit du XIIIe siècle, chez Kalaïdowitsch, dans son Jean exarche p. 10), archiebiskop wischnuiu Moravu (Joh. exarche, 90). De ces deux Moravies supérieures, l'une était la Moravie propre, supra, au delà du Danube pour un saltzbourgeois (anon. de convers. Carant. ap. Kopitar, 74); l'autre qualifiée de Μοραβος τῆς παννονίας (vita S. Clementis, ed. Pampereus, p. 105; catal. archiep. pannon. ap. Assemani, III, 142), καὶ κατοικοῦσι μὲν οἱ Τούρκοι πέραθεν του Δανούβεως ποταμοῦ εἰς τὲν τῆς Μοραβίας γῆν (Const. porphyr. de adm. imp. 42) (voyez dans notre atlas la carte de la Slavonie du xe siècle) (25).

Iste sunt regiones que terminant in finibus nostris. Ainsi termine le géographe bavarois sa course frontière dans la description des pays au nord du Danube. Nous l'avons suivi sans souci. La direction qu'il donna à sa perlustration nous a conduit sans dévier, elle inspira une

(25) Schafarjik, antiquités slaves, III, 50, 3; IX, 42, t.

telle confiance dans notre guide que nous avons cru comprendre, qu ne nous entretient que de populations slaves, qu'il marche régulièr ment, observe l'iuxtaposition des peuples et qu'il est bien averti da le dénombrement des régions et des villes. Ce n'est cependant q la cinquième partie de sa description, les quatre suivantes traitent d peuples qui résident iuxta istorum fines. Le bavarois, dans cette long nomenclature, observe-t-il l'ordre? est-il bien averti? s'enferme-t exclusivement dans les populations slaves? pour s'en assurer, de grav incertitudes se présentent, la lumière s'éteint et nous ne pouvo plus avancer sans quelques observations préalables.

Isti sunt qui iuxta istorum, fines resident. Ceux qu'il va énumér sont iuxta frontières de ceux dont il a passé la revue. Sont-ils iu fines, par derrières à l'est? ou tout à côté vers le sud où la race sla abonde? Il commence :

Osterabtrezi in qua ciuitates plus quam c *sunt.* Ce sont les Obotri danubiens connus chez les Franks : Abodriti qui vulgo Praedenece vocantur et contermini Bulgaris Daciam Danubio adiacentem incolu (Einhard s. a. 825). Ils étaient séparés de la Moravie inférieure par l Timociani, établis autour de la rivière Timok; par les Guduscar Goduscani, Cucievienses, dont les possessions montaient du Danu vers les hauteurs de la rivière Ipek (tous les deux mentionnés p Einhard); enfin par les Braniceviens. Les ruines de leur ville Branicev Bransin (ancienne Viminatium) regardent Kostolatz au confluent Mlava avec le Danube (encore en 1459, comes Cucieviensis et Branic vensis dans un diplôme). Ce sont les Praedenecentini, branche d Obotrites d'au delà du Danube, des Obotrites orientales, Oster-Abtre

Le dernier point d'appui que nous indique le bavarois. — A par de ce point, il nous conduit par des pays perdus, ce n'est qu'à la fin sa description qu'une lumière vacillante commence à perçer pour n avertir, qu'il se trouve aux environs de l'Oder et de Sprée. Or, nc guide per plagam Danubii septentrionalem, s'engage par derrière de course frontière, pour revenir sur ses pas vers la mer Baltique. Et p tout, chemin faisant, il connait le nombre des villes, l'immensité possessions. Dans les 13 régions frontières il compte 309 villes; d les 25 qui sont iuxta, 3966; dans les dernières 22, seulement 292 vi l. Pour mieux saisir cette étrange différence de connu et d'inconnu ex bitant, nous rangeons en table ci-jointe en regard, toute la statisti de notre bavarois.

DESCRIPTIO CIUITATUM ET REGIONUM AD SEPTENTRIONALEM PLAGAM DANUBII.

In finibus nostris

I. Nortabtrezi, 53.
Vuilci, 115.
Linaa, 7.
Bethenici.
Smeldingon.
Morizoni, 11.
Hehfeldi, 8.
Surbi, 50.
Talaminzi, 14.
Beheimare, 15.
Marharii, 11.
Vulgarii regio, 5.
Merehani, 30.

iuxta istorum fines resident.

II. Osterabtrezi, 100.
Miloxi, 67.
Phesnuzi, 70.
Thadesi, 200.
Glopeani, 400.
Zuireani, 325.
Busani, 231.
Sitici.
Stadici, 516.
Sebbirozi, 90.
Unlizi, 318.
Neriuni, 78.
Attarozi, 148.
Eptaradici, 263.
Vuillerozi, 180.
Zabrozi, 212.
Znetalici, 74.
Aturezani, 104.
Chozirozi, 250.
Lendizi, 98.
Thafnezi, 257.
Zeriuani.

Prissani, 70.
Velunzani, 70.
Bruzi.

III. Enisa ad Rhenum.
Vuizunbeire.
Caziri, 100.
Ruzzi.
Forsderen.
Liudi.
Frésiti.
Sarauici.
Lucolane.
Ungare.
Vuislane.
Sleenzane, 15.
Lunsizi, 30.
Dadosesani, 20.
Milzane, 30.
Besunzane, 2.
Vizane, 10.
Fraganco, 40.
Lupiglaa, 30.
Opolini, 20.
Golensizi, 5.

Examinant cette liste, j'observe qu'il donnait ce nombre extraordinaire des villes avec conviction qu'il en était bien informé, parce qu'il termine cette énumération en remarquant : que partout il y avait plus de villes qu'ailleurs, *plus et undique quam de Enisa ad Rhenum.* Je vois que ce undique regarde ces régions iuxta posées, qui se distinguent de celles des frontières et de celles qui sont de Enisa ad Rhenum ; enfin je pense que ces régions aussi remplies de villes forment un ensemble à part.

Quelque part que nous voudrions nous tourner avec cette multitude de villes, leur nombre paraîtrait fantastique si l'on voulait les prendre à la lettre pour des villes. Pour sauver la bonne foi du bavarois, je présume que ces ciuitates et urbes, ne sont que des communes, villages et hameaux. Les Slaves comptaient certainement les villages de leurs cantons, relataient le nombre exact ou exagéré : le bavarois, par ces informations, pouvait être surpris dans les parties moins connues et ce nombre de villes ne dit rien de positif pour l'étendue du pays ; et ce nombre trouve à droite et à gauche assez de terres slaves pour disposer dans un certain ordre tous ces peuples, dès que leur situation serait éventée.

Les monuments historiques des Franks et des Allemands de cette époque paraissent ignorer l'état intérieur autant de la Slavonie au delà de la Vistule, au nord du Danube, que de la Slavonie méridionale, au sud du Danube, où toute leur connaissance se réduit à mentionner les Kroates et les Sorabes, qui magnam partem Dalmatiæ obtinent. Pour un Bavarois qui cherchait des renseignements sur les peuples slaves, ceux des Kroates et des Serbes étaient plus intéressants et je m'imagine, que isti iuxta résidentes de sa description, indiquent les cantons ou zoupanies des Kroates et Serbes. L'intitulation, ou plutôt l'introduction avertit qu'il va décrire les régions ad septentrionalem plagam Danubii, cependant en touchant la Vulgarie et les Marehans il a passé au sud du Danube. L'introduction regarde donc le commencement de la description et ne l'empêche pas d'examiner les parties méridionales : il prévient en effet qu'il se propose d'énumérer les iuxta résidens des Vulgars et Marehans qui sont au sud du Danube. Je me réserve d'en donner l'explication dans son lieu, et je vais terminer avec le géographe bavarois la revue de la partie Vinule septentrionale.

11. Le géographe bavarois, après avoir terminé l'énumération des peuples iuxta-posées (au sud), se transporte brusquement dans les parties Vinules, où tout d'abord il signale deux peuples au grand nombre de villes.

Prissiani ciuitates LXX. Brisane, Brizane (Helm. I, 38, 89, etc.) (Prignitzmark).

Velunzani ciuitates LXX. Vilini (Adami br. hist. eccl. (64) I, 9; Helm. I, 2, 5), sur la rivière Welso et peut-être par l'Oder jusqu'à Wolin, Julin sur mer.

Bruzi, (Bresow, Brisow), dans le canton des Ukranes (Uckermark), Uchri (Witik. III, p. 658), Urkani (chron. saxo, s. a. 935), Wokronin (annal. hildes.), Veroni, Verani (chron. quedl.; annal. Saxo), Vuveri (dipl. 949).

Plus est (ciuitatum) *undique, quam de Enisa* (de e Nisa) *ad Rhenum*, Nice (Ditm. VI, 16) pagus Nicciti (dipl. 965, ap. Lunig. contin. p. 347), commence iuxta Sprewam et enveloppe la rivière Nisse, Nisa, Enisa. — Dans le spacieux pays de Heveldun une rivière Dosse communiqua son nom aux Dosses, Dosseri (dipl. 946), Dassia (dipl. 949), Doxani (Adami, br. hist. eccl. (64) II, 9; Helm. I, 2, 5; annal. Saxo), elle décharge ses eaux dans le fleuve Havel. A l'est, une autre rivière passe de Rinsberg dans la même direction, se perd dans Havel près de Rinnov et porte le nom de Rin, Rien, Rhin. C'est donc entre ces deux rivières qu'on doit espérer de retrouver les peuples suivants.

Sud-ouest entre Havel et Elbe, on avait des cantons Ligritze, Liezizi (dipl. 937, 946); Zemzizi, Zemcici (dipl. 946, 949), Zamzici (dipl. 1161); et le plus considérable Morezini iuxta Magdeburg (Ditm. VI, 24), disputés entre les diocèses de Brandebourg et Magdebourg. Le nom de ces derniers engendra d'innombrables variantes : Morstan, Moraciani, Moroszani, Mortzani, Mostefan, Mrocini, Morescini, Mrozini, Mrozani, etc. (Eccard, hist. généal. p. 49, 129, 136; Meibom, p. 741; Lunig, teutsches Reichsarch. contin. p. t. II, 3, 4, 345; Sagittar, antiq. magdeb. 45).

Hayeldun, qui avait les Sorabes limitrophes, comprenait au sud Cervisti avec la ville Zirbisti (Zerbst, Ditm. VI, 24); Ploni, Bloni (autour de la rivière Plunen), Zpriawani, Sprewa ex utraque fluminis parte quod dicitur Sprawa (dipl. 965, ap. Bekmann, Kurm. Brand. t. I, p. 118; fundatio eppat. ap. Eccard, p. 129; Lunig, t. II, p. 3). — Par ces parties de Sprewa s'étendait marca Zaucha, Zucha jusque dans le territoire de Luzitzi, pagus Zitrici se trouvait dedans (dipl. 979, ap. Eccard p. 141, 142). Plusieurs localités du nom Zaucha attestent que marca Zaucha s'étendait jusqu'au gau Nisc. Venaient ensuite Selpuli, Zara. C'est par ces dénominations que cette région se fit connaître au milieu du xme siècle; le géographe bavarois rapporte sa nomenclature antérieure.

Le bavarois comparant le nombre des villes de peuplades situées entre Nisa et Rhin, avec la quantité immense dans les possessions des

peuples qu'il avait énuméré, fait présumer qu'à la suite il n'indiquera que les peuplades enclavées par ces deux rivières. En effet, la plupart de la dernière vingtaine de sa description, sont évidemment là; mais il a plu au bavarois d'interrompre sa tournée par quelques excursions à l'est.

Vuizunbeire, inconnu. Un de Weissenburg? Witbritzen?

Caziri, *ciuitates* c. Cotzyn, Kethür près de Brandeburg; Ketzin sur Havel, Kotzin près d'Ada (26).

Ruzzi.

Forsderen, Forsta sur Nisa, et Pforten.

Liudi, Ledeleben sur Spree, Linde slavica, Wendisch Linda près de Ioutribog.

Fresiti, Wreitzen sur Oder, et la rivière Wrietzen qui s'y perd dans l'Oder.

Serauici, Zara (Ditm. VI, 24), aujourd'hui Sorau. Provincia Sarowe avait une extension assez considérable vers 1301 entre Slubbe et Bober jusqu'au confluent de Queis. — Slubba donna le nom aux Selpuli et à leur ville Sulpize (dipl. 948, 968, ap. Lunig, p. 96, 97; Ditm. II, 9, IV, 9, VI, 24). — Plus au nord encore sont Leubusi (Adam. hist. eccl. II, 9; Helm. I, 2, 5). Les Allemands y édifièrent ou plutôt agrandirent une ville de leur nom : Lebus (Ditm. I, 9), Luibusua, Libusua (id. VI, 39, 48).

Lucolane, aux environs de Lukau et Luckenwald.

Ungare, sur la rivière Unker qui se perd dans celle de Saar.

Vuislane, be eastan Meroaro lande is Wisleland, and be eastan thaem sind Datia, tha the in waeron Gottan (Alfr. horm.). C'est la Slavonie orientale indiquée par son ancien nom de Daks. Les Gottes y séjournaient et :

Dhonne Hreada here	heardum sweordum
ymb Wistla wudu	wergan sceoldon
ealdre edhel-stol	Actlan leodum.

par ce temps là, l'armée à dure épée de Reid (goths), dans les forêts de la Vistule, s'empressait de défendre l'antique trône de l'état contre le peuple (Hunum) d'Attila, chante le poëte anglo-saxon (Price, p. 281, ap. Schafarj. VII, 37, 4). Dans le chef-lieu de Vislane, Vislitza sur Nida, régnait Vischislav ou Vischevit Βουσεβουντζες (Constant. porphyrog. de adm. imp. 33); idolâtre, il persiflait les chrétiens et leur jouait de mau-

(26) C'est du nom de Caziri qu'on pourrait bien tirer l'origine des mots : kietzer, pêcheur; kietz, hutte de pêcheur; kietz, colonie de pêcheurs, qui sont spéciales à l'idiome allemand de Brandebourg.

vais tours. L'apôtre Méthode depêcha, en 884, une missive et lui dit : baptise-toi mon fils, de bonne volonté dans ton pays, car si tu ne le ferais pas, tu serais baptisé dans un pays étranger, et tu te souviendrais de moi. C'est ce qui est arrivé (27). En même temps Sventopolk de Moravie fesait une expédition contre les pagans.

Sleenzane ciuitates xv. Nemetzi (Nimtsch en Silésie) posita in pago Silensi, vocabulo hoc a quodam monte nimis excelso (Tschobota, Tschopfenberg), olim sibi indito (Ditm. VII, 44), Cilensi (idem VI, 38). Les Zlasanes étaient voisins des Mokropses, Hrovates-tschekh.

Lunsizi, ciuitates xxx, (Surpe dans hormesta d'Alfred); se qualifiant eux-mêmes de Łužice (Loujitze) et de Serb, Serbio. Lunsinzani (Regino, s. a. 963, t. I, p. 626), Lusiki (Witik. a. 963), Lusici, Lusizi, Lucisi, Luzici (dans les diplômes); Lusizi (Ditm. II, 9, et chron. Saxo s. a. 1081, p. 243), Luzici (Ditm. VI, 16, 24, VII, 11), Liudizi (id. V, 10, annal. Saxo, s. a. 1002,) etc. — in pago Luzici Dobraluh (Ditm. VI, 16), Ciani (Zinniz), (id. VII, 11); Mroscina ( ), Erothisti ( ), Liubsi (Lipten), Zlupisti (Laubus), Gostewisti (Kottbus) (dipl. 1004, ap. Escard. hist. généal. p. 151) etc., pays spacieux qui contient plusieurs gaues. C'est la partie intérieure de la Luzace.

Dadosesani, ciuitates xx, Diedesesi, Diadesesi (Ditm. IV, 28, VII, 13), Diedesi (id. VI, 30) Dedosene (limit. app. prag. ap Cosm. p. 18). De Milzani on y entrait par Ilva (Halbau) pour arriver à Krosno. — Entre les Diedesi et Silensi se trouvaient Boborani et Drebowani ou Trebowane (limites eppatus prag. ap. Cosm. p. 18; bulla Greg. papæ, monast. S. Greg. in Praga). De ces derniers aucun vestige ne se trouve sur le lieu. Ce nom cependant qu'ils portaient n'est pas rare ailleurs. — Les Boboranes avaient leurs possessions autour du fleuve qui Bober dicitur slavonice, castor latine (Ditm. VI, 19).

Milzane, ciuitates xxx, (la haute Luzace) leur ville Budissin (Ditm. V, 6, VI, 11, 24, VIII, 1). Milza (donatio ciu. Schinezghe ap. Muratori, antiq. Ital. t. V. p. 831) Milzeni (Ditm. I, 9), Milcini (id. IV. 28), Milzieni (id. V, 10, VI, 11, 36 etc); Mizlavia, Milzavia (Adebold s. a. 1002, 1003), Milkiani, Milzania (chron. Saxo 1004), plus tard Milsa pagus, Milesko, Miltse.

Besunzane, ciuitates II. Dans l'année 1015, Oudalrik duc de Bohême, parvint avec son contingent jusqu'à la ville Businc et ne put opérer sa jonction avec l'armée impériale qui ravageait le pays au delà

(27) Poganesk knęz' silen welmi siedę w Wislech, rogaszę sę christianom i pakosti dicjaszę. Poslawze k'nemu (Methodius) recze dobro ti sę by krestiti synu, wolejo swojcja na swojej zemli; da me plenen, nodmi kreszczen bodeszi na czuzej zemli i pomenęszi mę. Jeze i byst (vita s. Method. dans le moskvitianin, t. III, p. 430 journal édité à Moskou par l'historien Polevoj).

de l'Oder, limitrophe de Diedesisi (Ditm. VII, 11, 13), or, Buntzlau répond à Businc.

Verizane, ciuitates x, sur Sprée Fehra près Peitz, Were, non loin de Lubben.

Fraganeo, ciuitates XL. Rien d'analogue. Serait-il possible de présumer que Fragan suggéra l'idée aux Allemands de donner le nom de Frank-furt à une ville odérane? (ou Dragan près de Wittenberg?)

Lupiglaa, ciuitates XXX. La rivière Lupa se perd dans celle de Nissa.

Opolini, ciuitates XX. Si l'on me dit qu'ils portent et indiquent le nom d'Opole de Silésie je ne puis guère contredire : mais l'ordre que le bavarois observe empêche à mon avis de sortir si loin du cercle étroit dans lequel il tourne. (Selpuli?).

Golensizi, ciuitates v. Golsen et la rivière Golza qui se jette dans Sprée.

La description du géographe bavarois est ainsi terminée (28). Elle compte parmi les pays frontiers ceux des Boulgares et de la petite Moravie; or, elle est antérieure à la date de l'établissement définitif des Madiars (897-907) dans la Moravie supérieure méridionale ou dans l'ancienne Pannonie. Les Allemands ravageaient les populations Sorabes très-profondément, les évêques et les markgraves y exerçaient déjà leur autorité, aussi la description se montre très-bien renseignée : mais plus loin vers la Vistule, au delà de ce fleuve il n'y a que Vislane, ensuite un vide. Si même on voulait s'y établir avec les 3966 cités des peuples iuxta résidents on n'en profiterait pas beaucoup, on n'avancerait pas la question.

Chrobates, Serbes.

12. La petite horde avare, composée (vers 530) de 20,000 combattants, entrant dans la Slavonie évacuée d'autres étrangers, trouva les populations slaves secouées, inquiètes et fluctuantes. L'inquiétude indécise augmenta lorsque la horde grandissant, commença à étendre

(28) A la fin de la description, dans le manuscrit, sont encore inscrites en petit caractère deux notes. On pourrait douter si elles appartiennent au géographe même. *Sueui non sunt nati sed seminati :* jeu de mots, de semino, parce qu'ils sont très-nombreux. — La seconde note : *Beire non dicuntur Bauarii, sed Boioarii a Boia fluvio,* sachant que le nom vulgaire de Bavarois, Beire était rendu en latin par Bavarii ou Boioarii, elle reprouve le premier et recommende le second comme provenant du fleuve Boia. Peut-être c'est aussi un jeu de mots, et que fluvius couvre la valeur de boia, collier du carcan. — Le savant Schafarjik admettant que Beire sont les Boulgars et Wizn-Beire les Boulgars blancs, donne une toute autre explication à cette note finale. Suivant son opinion la note bavaroise dit, qu'on ne doit pas les Beire (Boulgares) qualifier de Bauarii (Bavarois) mais Boïoarii de la rivière Boia, qui est la rivière Buy qui se jette dans Viatka, et cette dernière dans Volga. — Une petite rivière Boïte se jette dans Piaue près de Piaue di Cadore non loin de Bavière

ses vexations. Chaque hiver elle fesait faire des tournées pour extorquer le tribut des peuples soumis. Les populations slaves se virent (depuis 560 et 578) exposées à servir en qualité d'alliées ou de sujettes, dans toutes les rapines et expéditions avares, ou forcées de les entreprendre d'après leur ordre par elles-mêmes, (Menandri excepta; script. byzant). La domination avare, contrariée par la résistence des peuples qui défendaient leur indépendence, sévit contre les vaincus. Les Doulèbes, de ce nombre, subirent un joug oppressif et humiliant. Chaque Avare violentait impunément et quand il lui plaisait, attelait à son char les femmes et les filles doulèbes. (Nestor 11, Schlötz. II, 121). Les populations en désespoir s'émurent et émigraient.

Les Doulèbes avaient dans leur voisinage les Boujans (Bužane), appellés ainsi de la rivière Boug. Eux-mêmes occupant un pays spacieux autour du fleuve Stir, où s'élevait leur ville Loutzk, (Dlugos, p. 49) habitaient aussi les deux rives du Boug (žiwiachu po Bugu) (Nestor, II, 112) et leur possession s'étendait probablement jusqu'à Vistule et San. Leur nom disparut de ces espaces, cédant aux autres cultivateurs connus ensuite sous le nom de Volyniens, (ninie živut Voliniane, Nestor, II, 121), et de Chrobates. Les Doulèbes eux-mêmes reparurent en Bohême déjà occupée par d'autres slaves, où ils s'établirent dans les parties méridionales et construirent leurs villages à l'est de Moldava, dont une grande quantité reçu les appellations qu'avaient les villages abandonnés. (Cet événement a pu arriver vers l'année 580) (29).

Ce que j'ai dit de l'établissement des Doulèbes paraîtra une hypothèse pour ceux qui font remonter le peuplement de Bohême à de temps plus anciens : mais leur assertion serait non moins hypothétique s'ils voulaient fermer la porte de Bohême trop de bonne heure pour les autres. La colonisation s'accomplit consécutivement. La colonisation par de

(29) La Bohême est pleine de noms identiques avec ceux de Pologne. Sous ce rapport cependant quelque chose de spéciale se déclare pour les Doulèbes : A l'est de Moldawa, au sud de Sazava, à l'entour de Tabor se trouvent : Biela, Borowsk, Chlum, Czieskow, Dobrawitz, Domanin, Hostin, Jareschau, Krasna-hora, Lomnitz, Lukau, Lukawetz, Prtschitz, Ratkow, Retschitz, Rositsch, Samosty, Sedletz, Seltschan, Woïslawitz. De même entre Boug et Vistule dans le palatinat de Lublin et la terre de Khelm on a : Biala, Borow, Chelm, Czyszkov, Domanitze, Dombrowica, Hostinno, Jaroszin, Krasno-brod et staw, Lomazy, Lukow, Lukowek, Parczew, Retkow, Rączałe, Rososz, Zamosc', Siedlce, Siedliszcze, Woïslawice, et beaucoup d'autres. A l'ouest de Moldava, rien de semblable ne se présente plus. — La même portion Doulebe, fournit en Bohême les noms de Stiepanow (Stepan' sur Horin), Dobrawitz (s. Horin), Slawin (Slawuta s. Horin), Radinow (Ratno), Rositsch et Rossetsch (Roziszcze s. Stir), Radomisl (en Volynie et s. San); San, Sudomirzitz (Sadomirz, Sandomirz), Przemyslav, Brod (Brody), Zrutsch (Zbrucz), Kamenitz, Bukowsko, Zbraslaw, Suchdol, Zablot, Simkow, Duklek, Bechin, et autres qu'on trouve vers les Karpates en Pologne, Russie rouge.

petits trains de cultivateurs innommés, connus par leur appellation générique de Vendes, s'opérait lentement; pour une colonisation nationale il faut un événement; elle ne distille pas goutte à goutte, ordinairement elle se consomme à la fois. La Bohême peuplée par ces deux sortes de colonisations, contient plusieurs assiettes nationales dont celle des Doulèbes est une de plus prononcées. Pour elle il fallait un événement, l'histoire en présente un, il n'y a pas lieu d'inventer un autre. Elle dit que les Doulèbes subirent l'oppression dans leur ancienne patrie et ne dit point qu'ils y fussent exterminés. L'apparition successive des Doulèbes est trop compacte pour n'être pas la conséquence ou d'une double existence, ou d'un déplacement par quelque événement. Cette dernière solution me parait très-certaine. Le gros de la nation reparut en Bohême accompagné probablement de Chrobates qui voulurent partager son sort. La nation se déplaça en entier, à peine voit-on quelque fraction séparée. Doudleipa se fait remarquer en Pannonie (anon. deconv. Carant.; dipl. 891), et en 906, les Doulèbes se trouvaient dans l'armée russe (sofijski wrem. izdan. Stroïeva, 20; Schlötzer, II, p. 252).

Il est probable que d'autres populations fuyant la tyrannie des vainqueurs, se retiraient avec moins de succès vers l'occident, quand on y voit leurs noms nationaux éparpillés, sans pouvoir se concentrer. Car si l'on a tant d'apparence et presque certitude que les Doulèbes se retiraient devant les Avares, il faut absolument convenir que plusieurs autres peuples moins importants suivirent leur exemple et quand on voit le nom des Stodors et de Sousls, Susles, à droite et à gauche heurter les frontières occidentales, au nord et au sud des Doulèbes, on peut je pense admettre, que les Stodors et Sousls sortirent à la suite des mêmes vicissitudes des mêmes régions.

Les Stodors s'arrêtèrent dans le plie de Havela (30), et les Sousls sur l'Elbe. Mais l'écho de leur malheur retentit dans les vallées de la Karintie montagneuse. Aux environs de la rivière Stir, qui donna le nom à la Stirie, se trouve in parte Slavornm au pied de la montagne Priel, un canton der Stoder (Vorder und Hinter Stoder bey Windisch Garsten); ailleurs, près de la montagne de Triglau (Triglav, triade), au sud des sources de la Save, une vallée de Stoder. — Au sud de Gratz on a un Sausel, les vestiges indélébiles des Sousls (dipl. Falzburgensia 970, 1045); sur Yps, qui traversait les possessions des Vinules du terroir Slavinia, on construisit castellum où locus vocatur Zuisila

(30) On y voit : Ratenov, Ezeri, Plotz, Retzov, Steppin, Lippe, et dans la Polisie Volynienne sont connu : Ratno, Ezero, Ploski, Raïszcze et Rastov, Stepan', Lipovo.

(dipl. 979). — Les compagnons des peuples brisés et dispersés, les Chrobates, avaient aussi leur pagus Crauvati (dipl. 954, 978, entre Leubach et Knittelfeld). Ils venaient d'au delà des Karpates, grossir les populations laborieuses.

13. Les vainqueurs, poursuivant maintefois la retraite des peuples, essayèrent de pénétrer plus loin jusqu'à la mer. Le succès qu'ils pouvaient obtenir n'était ni durable, ni constant. Ils appelaient cependant les plus paisibles à s'associer à leur brigandage (591). (Simokata V, 3, Theoph.). Après la défaite et la retraite des peuples, la résistance des autres ne discontinua point. Les Chrobates, qui habitaient la grande Chrobatie, la Chrobatie blanche, de l'autre côté les Serbes qui venaient de la grande Serbie ou la Serbie blanche, venaient au-devant pour arrêter l'ennemi, pour le détruire. Les plaines des Doulèbes ne cessaient point d'être le champ de bataille et de combat (*boïki*, *bojki*), où les armes à la main les nations allaient décider de leur sort : ainsi que le champ de combat *bójki*, situé à l'est de Chrobatie et au nord des Tourks (Madiars) devenant patrie commune des peuples qui se répandaient à l'ouest et au sud, et gagnant de la renommée, fut connu chez les étrangers par son nom slave βοϊκι, τοπος βοϊκι *pole boïki* : ce sont les Slaves eux-mêmes qui le qualifiaient ainsi, παρ αὐτοῖς βοϊκι τοπον ἐπονομαζόμενον (Constant. porphyrog. de adm. imp. 32) (31).

De la Chrobatie blanche et des monts Karpates sortit vers 630 μία δὲ ἔνεκα une tribut, en se dirigeant vers la Dalmatie, dont les ruines étaient possédées par les Avares. Après de longs combats les Avares y furent détruits, le reste assujéti. La colonie des Chrobates, Kroates prospéra et grandit (Const. porphyr. de adm. imp. 30).

Quelques années plus tard (634-636) une portion des Serbes Σερβλοι originaires de la Serbie blanche, qui habitaient le champ boïki, se proposa de chercher un établissement dans l'empire. On leur permit d'occuper les vastes provinces à l'est et au sud de la Dalmatie,

(31) Je pense que c'est la plus simple explication qu'on puisse donner au lieu de boïki. Quel est le Slave qui ne comprendrait pas *boj* combat, guerre, *bojek* vaillant, *bojar* guerrier, *bojka* lutte, combat. — On donnait le nom bojki à l'épée de combat, comme on voit par un passage de l'historien Mathée évêque de Krakov. — Dans le boïki de Constantin porphyrogènete on a cru de reconnaître la Bohême, mais Schafarjik a raison de rejeter cette explication. Dans les montagnes des Karpates existe une population de montagnards qui porte le nom de Boïki, il suppose leur vaste étendue dans les temps anciens dans une région à laquelle ils donnèrent le nom. Supposition difficile, il serait, je pense, plus simple d'admettre, que cette petite population apporta ce nom du champ de bataille où elle s'était distinguée, en se retirant dans les montagnes. — Avec tous ceux-ci, que le savant Schafarjik me pardonne, Ditzike et Vistule n'ont rien de commun.

dépeuplées et désertes à la suite des ravages des Avares. Les Serbes s'y multiplièrent et se trouvant en voisinage avec les Boulgares, se virent forcés de disputer les terres, rarement encore cultivées par de laborieux Slaves dans la Moravie inférieure (Const. porphyr. de adm. imp. 32).

En attendant, les guerres avec les Avares continuaient dans la Slavonie. Ils étaient exterminés dans les possessions Kroates et Serbes; au delà des Karpates ils ne pouvaient plus rien entreprendre contre les indigènes organisés : leur domination cependant bien que restreinte dans la Pannonie et dans une portion de la Karintie, ne cessait point d'être formidable, d'opprimer et d'inquiéter les voisins indépendants, contre lesquels ils armaient leurs frères soumis. Dans les combats ils poussaient ces derniers en avant, en les qualifiant par dérision de bis-appuie (béfulci), parce que les Slaves, en première ligne, ne pouvaient pas reculer, ayant par derrière les Avares, et en cas de la dernière nécessité avaient leur secours. Les enfants Avares, procréés de femmes et filles Slaves, furent enfin révoltés de ces procédés et voyant les exploits de Samon (jusqu'à 658), prirent les armes (Fredegar 48). Après tant de guerres prolongées depuis deux siècles, les Avares furent à la fin vaincus et presque exterminés en 799. Une poignée de leur population confinée au confluant nord de Morava avec le Danube, s'éteignit lentement comme la flamme d'une lampe e disparut : périt comme des Obres, dont il n'y a ni génération n descendant, répétait le proverbe Slave (Nestor 10).

14. La destruction des Avares poursuivie avec tant de succès, ouvri la Slavonie méridionale à l'aggression des Franks. Ils occupèrec (vers 791) les deux Pannonies, l'Istrie, la Libournie et la Dalmat (Kroate) (Einh. vita Karoli, ap Pertz. t. I, p. 451), pénétrèrent jusqu l'embouchure de Sava où Sirmium reçut le nom de Frankochoric (Nicet. choniat. ad a. 1123, 1153, p. 10), et proche de celui-ci Budali fut appelé Frankavilla (Ansbert. ad a. 1189; ensuite Nagyolas Madielos). Les Kroates subirent ce nouveau joug. Leur soulèveme sous Ludewit (818-822) n'avait pas de succès. Les Franks fesaie main basse sur les vaincus, égorgeaient leurs enfants et les jettaie aux chiens. Un autre soulèvement sous Porin, avait plus de succ (vers 830). Les Kroates divisés en deux portions amies (Chorbat savia ou siscia et dalmatica), organisèrent un état flottant entre l'i fluence de l'église grecque ou latine. (Einh.; Const. porphyr.; vi Hludov.; annal. fuld.; Fredegar 72; vita s. Eusicii, ap. Bouqu t. III, 429).

Les Boulgares profitaient des embarras des Franks et s'emparaient (827, 829) des pays aux environs de Frankochorion (Einh...)

En même temps, un autre rempart s'élevait contre l'aggression franko-allemande, dans la grande Moravie (836-898). Rempart un certain temps formidable, qui, malgré sa chute, arrête le progrès allemand.

Pendant ces secousses prolongées, les Kroates et les Serbes, quoiqu'ils se sont baptisés, soutenaient des relations avec leur mère-patrie non-baptisée, avec la Chrobatie et la Serbie, qu'ils qualifiaient de grandes ou blanches. La situation de la première, souvent mentionnée, est bien connue : elle s'étendait au nord des Karpates et longeait les parties montagneuses vers l'Elbe. La seconde est moins déterminée. Ce n'est que par l'organe des Serbes eux-mêmes, qu'on savait qu'elle était τῆς Τουρκίας ἐκαιθεν au delà des Madiars, par conséquent au nord et aux environs du Dniestr, ὁμοίως καὶ ἡ μεγάλη Χρωβατία, où est aussi la grande Chrobatie (Const. de adm. imp. 32). Cette Serbie donc s'accroche à la grande Chrobatie, elle forme quelque chose de homogène avec-elle; elle compose sa partie orientale. On ne peut considérer la qualification de la grande Serbie qu'une appellation générique d'une souche qui se distinguait par horvate et serbe (32). Nonobstant cette distinction, dans la Kroatie et la Serbie dalmates, toutes sortes de Slaves allaient s'établir. Ceux des pays Boulgares, Timokans, Koutschans trouvaient un refuge chez eux (Einh. s. a. 818; Const. porp. 32, ad a. 934); les Serbes se retiraient en différentes occasions dans les possessions des Kroates (sous Zacharias entre 924-934); des environs de la rivière vistulane Διτζικη Ditzike (lisez Nitzike, Nidzitza) du pays non baptisé (de la grande Chrobatie), arriva (885) une tribu ἡ γενεα une génération du fils τοῦ υὸυ τοῦ Βουσεβούτζη de Vischevit (chef de Vislitza), s'établir sur le fleuve Zakhloum, et le fils baptisé Michael régnait dans le canton Zakhloum (Const. porphyr. de adm. imp. 33; légende de S. Méthode, dans moskvitianin, t. III, p. 430). Par cette fluctuation prolongée, les deux pays et leurs zoupanies augmentaient en population; ils pouvaient faire sortir des armées, entreprendre des expéditions maritimes, peupler de leur souche variée, les villes latines, où l'on distinguait les Dalmates et

(32) C'est la grande Skouf, Skoufia (Skythi) des Grecs suivant Nestor (chap. 7, 17). — C'est à tort qu'on a voulu interpréter la Serbie blanche par la Sorabie de l'Elbe : cette dernière n'est au delà des Tourks, mais au delà des Chrobates. Si dans le langage de Constantin la Serbie blanche est limitrophe à la France, c'est que l'archonte des Chrobates était sujet du roi de France, et la Serbie blanche indépendante. — Au reste, remarque très bien Schafarjik, que Constantin parle constamment de Chrobates et Serbes non baptisés, et de boïki non baptisé, quand il ne pouvait pas ignorer que la Bohême et les Sorabes de l'Elbe furent chrétiens depuis longtemps.

les Slaves (Edrisi V, 3). Dans la Serbie se formaient des nuances d'idiomes de différents cantons; elles sont beaucoup plus prononcées dans la Kroatie : entre les Morlakhs, Horvates et presque Serbes vers le sud.

Leurs pays étaient divisés en cantons qui s'appelaient joupan, zoupa, zoupy, zoupanie, et le chef de chacune żupan, zoupan. Chez les Kroates on accepta le titre avare de ban, pour un chef à part d'une province plus considérable. Mais ces joupanies, par une espèce de fédération, formaient une unité qui avait souvent un joupan général, grand joupan. Parmi toutes ces petites provinces on ne voit pas d'autres dissensions, que celles qui décidaient de la dignité d'un joupan, elles se prolongeaient lorsque l'intérêt dynastique s'en mêlait, favorisé par la marche de la civilisation et par la suprématie étrangère.

La division en zoupanies n'était pas constante, elle changeait mainte fois, avait de sous-divisions, et il n'en manque pas d'obscures qui n'ont jamais figuré dans l'histoire. Si donc nous acceptons que le géographe bavarois, dans le dénombrement des peuples juxta résidants, annotait les cantons des Serbes et Kroates : nous ne devons pas espérer de trouver leur conformité avec la division postérieure comme elle est connue.

15. Nous avons interrompu la revue de sa description au commencement des peuples qui juxta fines résident et dont les premiers sont *Qsterabtrezi, in qua ciuitates plus quam* c *sunt*, et nous avons vu leur position de deux côtés du Danube, c'est-à-dire des Obotrites orientaux ou Predenecentins, Branitzoviens. (Voyez dans notre atlas la carte de la Slavonie du xe siècle).

Miloxi, in qua ciuitates LXVII. Quand je vois au nord du Danube Moliza, au sud près de la rivière Mlava, Milesovitsch; à l'ouest de Morava Milatovtze; près de Sabatsch, Milovilo : je n'hésite pas d'admettre, que les Miloxi habitaient presque le même territoire que les Branitzoviens. Sans vouloir infirmer cette explication, je ferai remarquer qu'on trouve dans les ancienne cartes (de succes. de Homman) à l'est de Fokia. s. saba de Milosevo, et dans cette contrée existent Millinovo, Millovistch, dénominations qui ne se répètent pas en Serbie.

Pheznuzi, habent ciuitates LXX. Πεσέντα, tirant le nom de Vezenta montagne au nord de Jaïtza (Kroatia).

Thadesi, plus quam CC *urbes habent.* La rivière Zermagna chez les Romains s'appelait Tedanius; l'autre, Chercha, était nommée Titius, (Kroatia).

Glopeani, in qua ciuitates CCCC, *aut eo amplius.* Χλεβίανα Cloania (dipl. 892), Livno dans Hertzegovine (Kroatia).

Zuireani, habent ciuitates CCCXXV, Zara, Jadera (Kroatie).

Busani, habent ciuitates CCXXXI. χωρίον Βόσωνα, qui grandit ensuite sous le nom de Bosnie.

Sitici, regio immensa, populis et urbibus munitissimis. La Kroatie formait d'abord deux états, dont un au nord avait Siscia, Sissek pour capitale : on pourrait donc présumer que regio Sitici, plaine de cités, désigne cette portion. Mais une autre interprétation se présente par les zoupanies connues dans l'autre Kroatie. — Elles étaient au nombre de quatorze, dont les trois premières formaient un banat, à savoir : Γοντζηκὰ, sur les rivières Gatsk et Gaschtitz; Λίτζα Likha, Lika; Κρίβασα, Corbaustuci (dipl. 1078), Corbavia; Νίνα, autour de la rivière Tedanius, Zermagna; Σίδραγα, Sidraga terra (dipl. 1050, 1069, 1072, 1185) circuit de Belogradon; Τνήνα, Knin sur Kerka; Νόνα, Aenona, Nin, de la péninsule; Βρεβέρα, Berberistici, Breberstiti (dipl. 1069, 1078), Bribir sur Bribirstitza; Παραθαλασσία, Primorie entre Kerka et Cettignia; Πεσεντα, Vezenta; Πλέβα, Plieva, Pliva sur Pliva; Ἴμοτα, Imota sur le lac imotski; χλεβίανα, Livno; enfin Τζέντζηνα, Cetinensis comes (dipl. 1066, 1076, 1078) autour de la rivière Tilurus, Cettina. Cette dernière zoupanie répond aussi aux cités de la région Sitici. — Mais tant de cités remparées, accompagnées de 516 villes voisines, me font courir dans les régions plus spacieuses vers la rivière Sitnitza : position mémorable dans les fastes serbes. Elle tamise ses eaux (dit son nom) à travers les cailloux, et se jette dans l'Iber où était la clef de la Serbie du côté de l'empire. Près de Mitrovitz on voit les ruines de Zvetschan, Sphentzanium, petit bourg bien fortifié, et plus haut Liplana conserve les restes de l'ancienne Lipenium, tous deux placés à l'entrée de la Serbie, près d'une chaîne de montagnes. La capitale de la Serbie n'était pas trop éloignée de cette situation.

Stadici, in qua ciuitates DXVI, *populusque infinitus.* Par ce peuple infini, et indéfini, je passe vers le nord, pour descendre successivement vers le sud.

Sebbirozi, habent ciuitates XC, divisit provincias et regiones regni... secundum cursum aquarum,... aquas vero quae fluunt in magnum flumen Donavi (inter Sava et Drin) vocauit Sumbra (Diocleas, ap. Pejacsev. app. p. 24), Semberia.

Unlizi, populus multus, ciuitates CCCXVIII. Rivière Unna et la ville Unatsch (Kroatia).

Nertuni habent ciuitates LXXVIII. Fleuve Orontius ou Naro dans l'antiquité, Neretva, Narenta, près duquel au pied des montagnes la ville

Naresii, Neret formait une Zoupanie de la Podgoria (pied-mont) (Diocl. ap. Luc. p. 293). Mais les fameux Pagani étaient aussi appelés Ἀρεντάνοι, Narentes, de leur fleuve Naretva, Narenta.

Attorozi habent CXLVIII, *populus ferocissimus*. La férocité des Narentans-paganiens était assez accréditée, parce qu'ils ne voulaient se faire baptiser. De leur zoupanie Mokron sortaient les flottes qui protégeaient les îles (ostrovy) qui étaient en leur possession, et semaient l'épouvante par la mer adriatique. Dans cette zoupanie près du Mokron maritime au sud se trouve Ὄστρωκ, Ostrog (dipl. 1078, 1108), Zaostrog, Zaostroze.

Eptaradici habent ciuitates CCLXII, Ῥαστώτζα, Raztok, zoupanie de Narentan?

Vuillerozi habent ciuitates CLXXX, Βερούλλια, Vroulia martime, au nord de Mokron dans sa zoupanie.

Zabroci habent ciuitates CCXII, la grande île Βράτζης Brazza, en possession des Narentes?

Znetalici habent ciuitates LXIIII. La partie méridionale de Serbie, appelée Dioklea ou Doukla, enclavait dans son intérieur un canton situé aux environs de la rivière Zetta, dont le nom Zenta, Zeta, Zentana, se communique à Dioklée entière.

Aturezani habent ciuitates CIIII κάστρον τὸ Ῥαούσιον, Raguse, appartenait encore à l'empire; Ῥίσενα, Resinum, Risan dans la baie de Katera, se trouvait déjà en possession des Serbes, dans la zoupanie de Terbouniates.

Chozirozi habent ciuitates CCL. Δεκάτερα, Cattaro, Kotor de la zoupanie Zente ou Dioklea.

Lendizi habent ciuitates XCIII. Λόντο, Lunta, Lunça, Linda, Lonto, de la zoupanie Diokleane.

Thafnezi habent ciuitates CCLVII. Δεσνὴκ, Tessen, Teszan, Deschan, entre Ussora et Bosna? — On a aussi Δεστενίκον capitale de Serbie, qu'on suppose Trsztenit d'aujourd'hui; peut-être Detschiani sur la rivière du même nom qui se jette dans Drin blanc.

Zeriuani, quod tantum est regnum, ut ex eo cuncte gentes Sclauorum exorte sint, et originem, sicut affirmant, ducant. La description du bavarois, quand elle indique un pays spacieux par son nom général, n'entre plus dans les détails de son intérieur : par contre, quand elle énumérait les détails, elle n'avait pas l'occasion de mentionner le nom général. Or, dans l'énumération des peuples iuxta résidents, le nom général des Kroates est pour sûr passé sous silence. Mais le géographe, en détaillant les petits cantons de Luzitzi, n'a pas négligé de spécifier leur nom, avec la réserve d'un certain nombre de villes. La même spécification paraît avoir lieu pour la Serbie dans cet empire de Zeriuani, Serviani,

Servians, Serbiens, Serbes, qui est si grand que suivant l'affirmation (des Serviani eux-mêmes), tous les Sclaves sortirent de leur pays et en tirent leur origine. Les Serbes se disant venir de cette commune patrie, dite Serbie blanche et conservant son nom, pouvaient être considérés par le bavarois à l'inverse pour la souche de la race. Mais il ne donne pas de nombre de villes, le pays des Serviani chez lui est sans limites, indéfinissable, patrie commune; or, toute la Slavonie orientale, qui lui sert de transition dans les parties vinules, où sa description va recommencer l'énumération interrompue des peuples in finibus nostris, par les Prissani, Brizani à l'embouchure de Havel : comme nous avons examiné (33).

16. Pour expliquer la nomenclature du géographe bavarois, nous avons eu recours à la relation de Constantin porphyrogenète; elle seule nous fournit l'ensemble qui dessine l'état des Kroates et Serbes. Constantin raconte que de son temps la Serbie avait été impitoyablement dévastée par les Boulgares, qui conduirent les populations captifs et les établirent chez eux. Ce n'est qu'après quelques années, 934, que Tscheslav a pu penser à la restauration de l'état. Les fugitifs rentraient dans leur pays et Tscheslav restituait l'ordre et l'ancienne division. Cette dévastation n'a touchée que très-peu le littoral, où se distinguaient quatre régions serbes.

Les Narentans Ἀρεντάνοι, paganiens, παγανοὶ δὲ καλοῦνται, formaient une république à part, divisée en trois zoupanies, dont celle de Δαλὲν (antique Delminium), vallée Dlmno, Doumno, Douvno, est intérieure; les deux autres maritimes : Ῥαστώτζα (l'étang Raztok), avec la ville Λαβίνετζα. Labena(dipl. 1103); et Μοκρον (Makarska), contenant Ostrok et Verullia. Les paganiens possédaient de très-belles îles au nombre de quatre : Bratzo; Kourkoura ou Kike; Fara; et Meleta ou Malozeata (Const. porphyrog. de adm. imp. 30, 36).

(33) Schafarjik distinguait aussi dans les Zerivani les Serviens, mais d'une toute autre façon : il s'efforce de déterminer leur assiette positive en Litvanie. — Quant aux autres peuples du bavarois, son explication est radicalement différente de la mienne. Il les divise en slavons et non-slavons. Phesnuzi sont Petzenchi; Bruzzi, Pruses; Wizunbeiri, Boulgars-blans (voyez la note 28); Caziri, Khozares; Forsderen et Liudi, de la race finoise. — Avec la liste des autres reconnus slaves, il parcourt toutes les espaces entre Sala et Volga pour confronter leurs noms avec les dénominations géographiques qui se repètent d'un bout à l'autre et quelquefois il opte parmi ces indications pour fixer un peuple du bavarois. Ainsi pour leur habitation Glopeani trouvent les Kolps dans le gouvernement de Novgorod; Zwirani un lac Swir en Litvanie; Sittici, Zitomir; Stadici la Podolie, Sebbirozi un lac Sebira dans le gouvernement de Petersbourg; Willerozi, une rivière Bulera en Kourland, Zabrozi, le za-porohy des kozaks; Attarozi les Turocz, Turia, Turzisk etc., de la Polisie; Thafnezi, une rivière Tanev en Pologne; Neriuane, Narev en Mazovie; Busani, Boug et les Boujans; Lucolane, Lukoml dans la Russie blanche; Velunzonie, Vielun' en Pologne; etc. etc., et Verizane, Fraganeo, sont Heverenofelda, Fergunna, position trop allemande. — Peut-être je me trompe dans mes explications compacte : mais ce que Schafarjik propose, n'est pas trop rassurant.

La principauté des Zakhloumes ἡ ἀρχοντία τῶν Ζαχλούμων s'étendait au delà de Narenta jusqu'à Raguse, divisée en dix-neuf zoupanies. Sur une montagne s'élevaient deux villes Bona et Chlum, et les habitants avec le pays furent appelés Zachlum (au delà de Chlum). La partie maritime était nommée Kraïna (région, plaine); intérieur podgoria (pied-mont) dans laquelle se trouvait les villes Neret et Rama. Depuis que Michel, fils de Wischevit s'était établi, Zakhloum n'était pas toujours dans une bonne intelligence avec la Serbie (34).

Une autre principauté Terbounia ou Trabounia, Τερβουνία, Τραβουνία, Treuvunia (dipl. 1195-1230, 1234, etc.), (Trebigne sur Tribinschitza divisée en neuf zoupanies, portait aussi le nom de Καναλὴ à cause que la lisière maritime était ainsi appelée (35).

Enfin Διόκλεια, se prolongeait de Dekatera (Cattaro), par Antibari Helkynion, Elisso, jusqu'à Dyrachion. La ville Dioklea (Doukla) situé sur le confluent de Moratcha avec Zetta; cette dernière a communiqu son nom à la province (36).

C'est au delà de ces quatre provinces que la Serbie dévastée s'éta de nouveau organisée. Elle avait peu de villes habitées, κάστρα οἰκούμε τὸ Δεστινίκον, τὸ Τζερναβουσκὲν, τὸ Μεγυρέτους τὸ Δρεσνελὴμ, τὸ Δεσνὴκ το Σαλεμ dans toute espace depuis Drin noire jusqu'à Sava. Ses frontières heu taient Ibar; Sitnitza n'était pas dans sa possession; au nord sur le frontières de Kroatie se distinguait χωρίον Βόσωνα contenant les vil le τὸ Κάτερα, και τὸ Δεσνηά (Const. porph. 32) (37). Le pays se peuplai e se dépeuplait par une population mobile et alimentait l'élément d sa grandeur future, secondé par sa race mobile de pâtres, qui promenaient leurs troupeaux jusqu'à Thessalonique, dont le thema reçut le nom de Serblia.

La Morava inférieure, bien que sujette aux Boulgares, avait son chef qui recevait les ordres de Byzanze, comme les chefs des Chrobates,

(34) Constantin (chap. 33), compte au nombre des villes habitées : Bona, Chlum, Stagnon, Mokriskik, Iosle, Galumaenik et Dobriskik. — Le diokleate (ap. Luc. édit. 1666, p. 293), nomme les zoupanies suivantes : dans *Podgoria*, zupania : Onogoste, Moratia, Comerniza, Piua, Gerico, Netamiai, Guisemo, Debreca, Neret et Ramma; dans *Cherenania* (kraïna) : juppaniæ : Stantania, Papava, Vabsco, Lucca, Vellica, Gorimita (Velicagor, Imita, ap Peiacsev, p. 96), Vecenike (Vecserigorie), Dubrava et Debre.

(35) Constantin (chap. 34), compte entre les villes habitées : Terbunia, Hormos, Rhisena, Lukabate et Zetlebe. — Le diokleate (ap Luc. p. 293) nomme jupaniæ : Libomir, Vetanica, Rudina, Cruceviza, Urmo, Ressena, Draceviza, Canali, Gernoviza.

(36) Constantin (chap. 35), nomme les grandes villes seulement chez les Diokleates : Gradetan ou Grade, Lonto et Dokla. — Le diokleate (ap. Luc. p. 293), compte : Zentae regio.... et zupaniæ : Lusca, Padlugiae, Gorska, Cupelnich, Obliquit, Propratna, Cremeniza, Budua cum Cuceva et Grapali.

(37) Dans la Serbie intérieure, se firent connaître de bonne heurs : Budinil, Desaevallum (Tieschitza), Galis (sur la montagne Galitschi près Tschatsch); Longomiros, Lugomir; Semberia, Senabria Subria; banatus Machoviensis, Macsua provincia Matschva.

s, Zakhloums, Kanales, Trabouns et Dikleas (Const. porphyrog. em. aulæ, II, 48). Les pays ultra-montains ne cessaient d'attirer ves, qui se plaisaient à séjourner et à s'établir dans les zagories. édoine depuis trois siècles était pleine de leurs populations. Les βίται, Δρουγουβίται, Δρογουβίται, Durgoutæ, établis sur la rivière itza en Thrace, demeuraient dans les hauteurs de la Macédoine mir au pied du mont Justendjil, connus depuis 669, 877). — me temps se faisaient connaître : Βαιουνήται (Baïna, Vaïna près dovitz); — Σαγουδατοι, habitants les plaines de Thessalonik; — οι, établis sur les rivages de la mer (près de Rondino); — ι, Βελζητιαι, assez puissants quelque part dans l'intérieur. — A ces peuples, dans la zagoria de Rilo et Rodope, s'assirent Σμολενοι 1200, jusqu'à Melenik). — Toute cette partie de l'empire fut e aux Slaves, les vallées de Pologos, Pelagonie dépourvues d'ha-, servaient de pâturage à leur troupeaux (voyez les écrivains ins).

au sud, autour du golfe Volo (Pagaseus sinus) cultivaient le ter-ελεγεζήται. Dans la Morée, Μιληγγοὶ καὶ Ἐζερίται inquiétaient quel-s (vers 850, 940) cette presqu'île (Const. porph. de adm. 50). — ms nationaux acquirent de la renommée parmi les populations , qui, diminuant ou grossissant d'après les circonstances, inon-l'empire. Ces noms allaient s'éteindre, la race continua plus mps à dégénérer par la fusion avec les indigènes grecs.

Je vais terminer la revue de la Slavonie du xme siècle, par en d'un fragment qui nous reste de la relation arabe de Massoudi. arabes se formaient l'idée de l'existence de la Slavonie par vestigations faites à cet effet et par des communications directes. géographes déterminaient sa position et l'étendue. Ibn Ketir le ien (vers 930), désignant les pays de chaque climat, place la ie dans le VIIme, d'où elle s'étend au delà de ce climat vers le nord 9, p. 39 de l'édit. de Golius). Massoudi compte l'étendue de la ie, 3500 parasanges en longueur et 420 parasanges en largeur Deguigne, notices et extraits, t. I, p. 54). Ibn Haoukal (vers 977) seulement 2 mois de chemin à la Slavonie, du midi au nord et de l'ouest (p. 6). Tous y enclavent la Russie et ne la séparent point, Abou Ishak l'istakhrien, parce qu'il ne désigne spécialement la e dans le dénombrement général des régions, ni dans son aperçu al des distances (p. 1-4); tous ne distinguent aucune région entale à la Slavonie, qui s'étend jusqu'à l'océan, comme ils distin-ailleurs les Roums, les Franks, les Espagnols (Massoudi, p. 27,

Abou Ishak p. 1-4). En effet nous verrons que différentes provinces d'Allemagne, et l'Allemagne entière, est enfermée dans la Slavonie, par ces relations des arabes.

Massoudi (mort en 957) est un des anciens écrivains arabes qui s'est préoccupé avec intérêt des Slaves et de leurs affaires. Il est probable qu'il est le seul qui prit le soin de réunir les relations à ce sujet. Les autres après lui se négligeaient ou répétaient subrepticement ce qu'il a dit. L'istakhrien Abou Ishak et le bagdadien Ibn Haoukal ne nous apprennent rien.

Les ouvrages de Massoudi ne sont pas publiés, ce qu'il y a sur les Slaves, n'est connu que par deux extraits d'un ouvrage plus considérable, extraits, dont un moins complet se trouve dans une note du résumé de l'ouvrage de Massoudi, fait par de Guignes (p. 27); l'autre, plus complet est inséré dans la compilation de relations arabes, composée par D'Ohsson, sous le titre de voyage (fictif) d'Abou el Cassim, ou des peuples du Caucase et des pays au nord de la mer noire (chap. 5, p. 85).

Le plus nombreux des peuples Sklabes, dit Massoudi, est celui qui s'appelle لوذاعيه لوذاعانه Louza'ïet, Louza'na, Loudzana, Loudhana. Il va trafiquer jusqu'en Andalous, à Constantinople et chez les Khozars. Ce sont les Loutzaniens de Loutzk sur Stir. Ils avaient des relations avec Constantinople par Kiiov, et l'embassade des Slaves, en 955, au khalif de Kordoue, et le nom de Nemetz (Aschkenaz) connu en Espagne, confirment l'existence antérieure de relations slaves avec l'Espagne. Les Loutzaniens pouvaient y prendre leur part, ou bien l'écrivain arabe se plaît à concentrer et emboîter dans Loutzk ce qui était commun aux autres populations.

Les autres nations sklabes sont اصطبوبه اصطبرانه Istabouana ou Istabrana, dont le roi actuel s'appelle صقلايج صقلانج Saklaïdji ou Saklandji. La lecture Istabrana est préférable et sans doute plus certaine, car elle nous donne le nom des Obotrites, Abotrites (Einhardi annal. s. a. 818, 822, 824) : *orientalium Sclavorum, id est Abotritorum*, qu'on appelait Oster-abtrezi (géogr. bavar.) Ist-abrana, Est-abrata. Ils avaient leurs possessions au nord du Danube. Cette explication d'Estabrana est corroborée par les noms de leurs voisins, relatés par Massoudi.

Ces voisins sont de l'autre côté du Danube, au sud du fleuve. En premier lieu برانجابين Brandjabin. Ce sont les Praedecentini de latins, Branitzoviens, Bransins, assis aux environs de Mlava, comme nous l'avons vu. — Ensuite خشانين Khaschanin, Guduscani de

Latins, Koutschani. — Enfin les سربين Serbin, plus éloignés Serbiens. Les Serbin sont très-redoutables; cependant ils relèvent d'un empire voisin (byzantin). Chez les Serbin, lorsque le roi meurt, plusieurs de ses sujets se brûlent avec son corps et l'on fait aussi périr ses chevaux dans les flammes. — Les Serbiens s'étant établi sur les terres de l'empire romain, se reconnaissaient, à l'instar des autres peuples dépendants de l'empire.

Les Kroates, situés à l'occident, sont nommés par Massoudi خرواتين Kharvatin, קראווטי de ben Gorion, Κροατιοι, Κραβαται, Χρωβατοι, Χορβατοι des Grecs. — Plus loin sont les مراوة Morava.

Quelque part se trouvent les منالى منابن Menali ou Menabin, dont le roi s'appelle زنتبير Zentobir (De Guignes les appelle Menani et leur roi Rantbir). — Peut-être c'est une notice inconnue pour les autres histoires : mais voici ce qui pourrait être applicable à l'interprétation des noms arabisés. Blastemir régnant heureusement en Serbie, et mariant (vers 840) sa fille à Kraïnan fils de Bela, zoupan trebuonien, lui conféra le titre d'archon. Ce titre passa à Falimir, fils de Kraïnan, et à Tzutzemir, fils de Falimir. Le nom de Τζουτζημερος ne diffère pas trop de Zentobir, Tzen tomir, et comme les Trebouniens furent appelés Kanale : ils sont les Menale de l'arabe.

Massoudi connait les دولابة Douleba (Doulaïah chez De Guignes), dont le roi s'appelle وانج صلاوة Vandj Slava (Thala chez De Guignes). Les Doulèbes, nous l'avons vu, s'établirent en Bohême : *plagam adaustralem* (dioecesis pragensis), *contra Teutonicos orientales has urbes habuit terminales : Chynov, Dudlebi, Notolici, usque ad mediam sylvam* (dipl. ap. Cosm. prag. p. 54). Les possessions des Doudlèbes, Doulèbes s'étendaient sur les frontières de Bavière (dipl. 1088, 1175, apud Schafarjik, VIII, 40, 2). Or, les Doulèbes composaient le nouvel état des Tschekhs (Bohême), dont le duc (916-929) était Vatslav, Venceslav, Vandj-slava. Massoudi en est bien informé.

Nous nous sommes prévenu, qu'à cette cette époque les Arabes ne distinguaient pas les Allemands des Slaves. Or, Massoudi compte au nombre des nations slaves, celle des Allemands aussi. Il dit que les plus beaux des Slaves, les plus nombreux et les plus formidables sont les ترك Tourks. Chacun y voit, qu'il parle des Madiars, Hongrois, appelés Tourks par les byzantins. De même comme ces Tourks étrangers, il amalgame aux Slaves les étrangers Allemands. Les Slaves appellent dans leur idiome un Allemand, Niemetz, et en général tous les Allemands Niemtzi. Cette appellation passa aux étrangers khozars, juifs, arabes : aussi Massoudi nous avertit que les plus braves et les

meilleurs cavaliers de tous les Sklabes sont les نامجين Namdjin, dont le roi s'appelle غرانه Grana, nom substitué dans la langue arabe à celui de Henri. Ce roi est donc Henri l'oiseleur (919-936). (De Guignes lisait Nabdgin ou Namdgin et leur roi Ara).

Du nombre des étrangers comptés aux Slaves, sont les صاصين Sassin. Les Saxons, appelés Sassi chez les Slaves, prédominieant en Allemagne du temps de Henri l'oiseleur de la maison de Saxe : les byzantins qualifiaient son successeur Otto, roi de Saxe, équivalant à celui d'Allemagne.

18. Qui est le roi ملك الاوابج Avandj, qui a beaucoup de villes, qui fait la guerre aux Romains, aux Franks, aux Nogbardes (Lombardes) et aux autres peuples, qui sont tantôt vaincus, tantôt vainqueurs? L'appellation d'Avandj est la même que de Venceslav, Vandjslava, seulement privée de la terminaison. Cependant, il est impossible de présumer dans ce roi guerrier la répétition du roi des Doulèbes Tschekhs, pieux chantre des psaumes dans l'église, éloigné des Nogbardes. C'est un tout différent, un chef de Kroates ou Narentans paganiens, à portée de faire la guerre aux Romains, Franks et Lombards.

Un autre puissant roi ملك الدتر Dir se retrouve facilement. Dir vareg, de la suite des Rouss, s'installa à Kiiov vers 866, comme libérateur de cette cité du joug des khozars. Il se fit connaître à Constantinople, et s'était baptisé; par le commerce il était non moins connu chez les Arabes. Le rouss Oleg, en 882, l'avait assassiné par trahison et régna à Kiiov, (jusqu'à 912), ensuite Igor (945) et Sviatoslav (972). Les Arabes, suivant leurs habitudes, qualifiaient de Dir, ceux qui succédaient et régnaient à Kiiov. Si le nom de Kiiov ou de Rouss ne l'accompagne point : c'est que nous ne possédons que de très-faibles fractions de la narration de Massoudi, qui n'a pas ignoré l'existence des Rouss.

De Guignes assure que Massoudi fit encore (dans le chap. 29), mention d'un pays slave qu'il appelle Noukbard ou Noukirad, Noukard ou Noukorod (p. 6, et 27) (Novogorod), dont la capitale était Arnkis qui est traversée par un très-grand fleuve Dgiaïnan. Ce passage a échappé à l'attention D'Ohsson, ou plutôt négligé, il n'en fait aucune mention (38).

Tous les Sklabes, au rapport des personnes les mieux instruites de leur origine, descendent de مارى Mari, fils de Japhet (probablement مادى Madaï de la genèse, X, 2), et c'est à lui qu'ils font eux-mêmes remonter leur généalogie. — Cette assertion est co-

(38) Le savant Frahn, relatant ce passage (Ibn Foszlan, p. 47), regrette : ich bedaure, dass d nomina propria, nicht mit arabischer Schrift ausgedrückt sind : vielleicht liessen sie sich ausmitteln.

trariée par les relations des autres arabes: Yakout, en 1413, savait que Seklab descendait de Sabthi, fils de Kassoukhim, fils de Younan, fils de Japhet, qu'ils forment plusieurs tribus qui se font la guerre et qu'ils sont chrétiens iacobites, d'autres nestoriens, quelques-uns n'ont aucune religion, d'autres adorent le feu (VII, 5). Le géographe Kazvini, mort 1236, se rapporte à l'opinion d'Ibn el Kouli, et assure que Roum, Seklab, Ermen (Germain), et Frendj, étaient les quatre fils de Litta, fils de Kelouchim, qui était fils de Jafet. Schems eddin dimeschki, en 1586, reprend cette descendance, rectifiant que Litta fut fils de Jounan (Javan), qui était le fils de Jafet : mais il rappelle en même temps que les autres firent descendre les Sklabes de Madaï fils de Japhet. Si les Slaves croyaient eux-mêmes descendre de Mari ou Madaï, ce sont les Slaves chrétiens, baptisés, auxquels on a lu la genèse de l'ancien testament. La descendance de Mari n'a d'autre valeur, que la qualification de Dadan ou Khanaan qu'on leur donnait. Il est probable cependant que Mari trouva une position géographique dans la table de l'astronome Ibn Iounis, qui lui assigna 59° 40′ de longitude et 59° 36′ de latitude.

Les Rouss et Sklabs sont divisés en beaucoup de nations qui ont chacune leur roi et qui se font souvent la guerre. La principale nation se nomme ولينانا Velinana; on peut la considérer comme la souche des Sklabs. Jadis elle les dominait tous, et son roi nommé ماجك Madjek (chez De Guignes Mahak), recevait l'hommage des autres princes sklabes : mais la désunion survint et affaiblit la puissance de ces peuples en leur donnant à chacun un souverain particulier. Massoudi y ajoute, que c'est un sujet trop long pour être entamé, qu'il l'a traité avec étendue dans ses autres ouvrages (Massoudi, mouroudj. chap. 32). Or, il se dit être instruit sur ce qui s'était passé en Slavonie, et il en a raconté beaucoup de circonstances.

Voici un fait d'une haute importance pour l'histoire slave et probablement non moins pour l'histoire de leurs voisins. Cependant Madjek et Velinanas échappent à toutes les conjectures de nos connaissances actuelles. La nation prédominante Velinana, serait sans fondement relatée aux Volyniens ou à quelque peuplade de nom analogue, car aucune n'a jamais pris, autant qu'elles sont connues, tant d'ascendant.

Les conjectures basées sur les événement connus dans l'histoire, ne laissent pas mieux établir l'époque de la domination de Madjek. L'histoire offre deux puissances qui s'étaient formées momentanément dans la Slavonie. Celle des Moraves sous Sviatopolk (mort en 894), dissoute par les dissentions de ses successeurs; l'autre plus ancienne

sous le chef Samo (mort en 658). Celle des Moraves ne convient pas à la relation de Massoudi, parce qu'il a nommé lui-même les Moraves particulièrement, sans rappeler leur puissance momentanée. Celle de Samo aurait plus de chances à satisfaire la relation de Massoudi. Elle durait 35 ans, plus longtemps que l'autre, et Samo était qualifié roi ou chef des Vinules, et ce nom est analogue à Velinana. En torturant un peu l'appellation arabe de Madjek au moyen des habitudes slaves, on parvient à y retrouver le nom de Samo entier. L'habitude slave rendait les noms des chefs en forme de diminutif : Bolko, Prjemko, Leschek, Vlodek, Vanko ou Vatzek, Mieschko ou Mieschek, ainsi Samko ou Samek, et l'arabe, par la transposition, en a fait Madjek. Probabilité très-douteuse. Massoudi se serait-il préoccupé des temps aussi reculés?

L'intérieur de la Slavonie, laboratoire qui déversait tant de peuples, ne cessait point de s'agiter. Depuis la retraite des Doulèbes, Chrobates, Serbes, il a dû s'y opérer immanquablement de grandes transformations. Les traditions populaires nourrirent des réminiscences d'un empire slave (Matth. chron. pol. lib. I), dont l'existence réelle sous un Madjek a pu être connue aux arabes, qu'ignore l'histoire écrite en Europe. L'activité commerciale des Loudzana et l'établissement des Volyniens seraient des conséquences de grandes commotions. Quelques légendes défigurant l'histoire postérieure, font croire que la qualification de Mesko, Mieschek, Madjek, est générique de chef d'état, antérieure aux Mieschek, Mietziszislav de Pologne. Bluettes sorties des tenèbres qui s'évanouissent aux regards attentifs. Il est à regretter que la narration de Massoudi, de la dissidence qui affaiblit la puissance slave, est perdue ou reste ignorée : elle donnerait certainement une lumière sur l'état de la Slavonie de cette époque, ferait au moins connaître l'opinion des Arabes au sujet de cette dissention.

Nous avons moins à regretter ce que Massoudi relatait dans ses autres ouvrages sur un philosophe qui vivait anciennement (Zamolxis ou Dikenes) parmi les Sklabes et qui par ses artifices et ses adroites impostures, avait sû captiver les cœurs et gouverner les esprits de tous ces peuples, auquel enfin on attribue la construction d'un temple et de l'idole resplendissante de pierreries précieuses. Massoudi donne la description de trois de ces magnifiques temples (Arkon, Retra...) (moroudje, chap. 62) La relation entachée de la fantaisie orientale, nous éloignerait trop de notre but géographique.

LEKHITES.

19. Malaise, inquiétude morale, appât de gain, espérance d'une meilleure situation, prédisposent les populations, sont-elles pasteurs u agricoles, à devenir plus mobiles, à se déplacer, dépayser. Très souvent cependant les calamités et les grandes catastrophes d'information, décident à s'expatrier. Toutes ces causes agirent sur la race slave, quand elle se dispersait dans toutes les directions jusqu'au Rhin, jusqu'aux dernières extrémités de la Grèçe, s'aventurant par l'Asie mineure. Le grand débordement, grandissant et déclinant, s'était accompli dans le courant d'un siècle (550-650), mais la mobilité extraordinaire ne cessait de remuer les peuples par l'instabilité de forme et les vicissitudes qui forçaient à l'émigration, qui occasionnaient de transplantations à la suite des guerres; cette mutabilité de situation se prolongait plusieurs siècles, jusqu'au xe et xie. L'immense perturbation fatiguait les vastes espaces inégalement. Dans certaines parties plus avancées dans le monde étranger, l'élément slave allait s'assoupir et s'éteindre; ailleurs il se manifestait dans toute sa vigueur, et partout il était destiné à des réformes variées, à la suite de climat, de changement dans l'existence, de la fusion des idées, de la civilisation avancée : parce qu'ils étaient barbares ces Slaves, ils allaient se civiliser. Partout changeait la condition de l'homme, et l'ordre social se trouva en souffrance pour prendre des directions très-variées.

Les Slaves dans leur patrie, au delà du Danube, étaient libres. Les prisonniers de guerre chez eux (braniec, brańce) n'étaient pas esclaves, ils pouvaient se racheter ou naturaliser. Les captifs ou les populations enlevées et enmenées par les excursions (jeniec, jeńce), trouvaient de suite l'établissement civique (culture de terre) et la naturalisation. Dans leur régime populaire, les Slaves, tous égaux, discutaient les affaires prospères ou adverses, agissaient ensuite sans égard à la décision arrêtée. Sobres, de mœurs rigides, ils ne prétendaient ni richesses, ni bonne chère, labourant les terres pour se suffire; endurants dans les fatigues, ils aimaient le repos; pour leur sécurité ils choisissaient des gîtes moins accessibles. Adorant le Dieu unique, créateur et tout-puissant, sacrifiaient, tiraient des augures, véneraient les rivières et quelques esprits (Procop. de bello goth. III, 14; Mauricii strateg. XI, 5; Leonis tactica, XVIII, 100-107).

Cet état de leur société, conséquence de leur croyance et de leur culte, s'était perpétué de siècle en siècle, inquiété par d'autres, sans inquiéter les autres. L'étranger en passant secouait l'intérieur, et l'élément vital de la race reprenait sa vigueur. On peut, je pense, présumer,

que l'âge de grandes commotions, l'a trouvé tel qu'il était dès son origine : peu modifié. L'histoire fournit par intervalle, par-ci par-là l'apparition de l'autorité d'un pontife, d'un chef, d'une puissance, l'apparence enfin de prétention dynastique, et de suite tout retombe dans la dissolution populaire, insaisissable pour l'unité de l'action, pour la vue éblouie par les mirages historiques; dissolution qui ne se laisse refaire qu'après d'immenses agitations et par une opération de six siècles (550-1105).

Le baptême (867-886) disposa les peuples dispersés par la Grèce, de renoncer à leur habitude et de se conformer à la soumission des Grecs (Leonis tactica, 101). Après la chute de la puissance de la Boulgarie, gonflée par l'établissement forcée de tant de captifs, les Slaves baptisés allaient paisiblement (1016) peupler la Grèce sous le nom de Boulgares, étendre le nom de la grande Boulgarie jusqu'au défilé de Thermopyles (Benj. de Tudèle chap. 4); dociles, dressés à toutes les éventualités, à effacer leur nationalité. Les seuls Kroates et Serbes conservaient la vitalité de la race. La prise en possession de villes maritimes, les relations avec l'Italie et l'empire, n'affaiblirent leur génie, décidant cependant de nombreuses modifications. Les Kroates mieux établis, acceptèrent (1091) le régime dynastique de la Hongrie, conservant leur existence à part. Chez les Serbes, ceux qui parvenaient à la position de vlastelin (possesseur de domaines), agitaient la nation par leurs dissentions, le peuple ne perdait pas encore autant qu'ailleurs.

Le baptême a pu sauver l'âme des convertis : mais que dire du sort terrestre! En Allemagne, en Karintie, Frankonie, Saxe et chez les Sorabes et Vinules, les Allemands répétaient encore : *liberi, sicut Sclavi solent esse* (dipl. 1116, 1136, ap. Ludevig, script bamb.), mais les populations laborieuses des slaves passaient graduellement en Leibeigene. Un sort plus dur, plus sauvage attendait encore ceux qui défendaient leurs autels et leur indépendance. — Chez les Bohêmes, la civilisation matérielle faisant ses progrès, augmentant les richesses et les distinctions, inventa la prise de corps et la vente des débiteurs insolvables au profit des créanciers (vita s. Adalb. per. Joh. canap. 12, per Brun. 11); on vendait les captifs (Cosm. prag...). Un trafic, contraire aux principes slaves, souilla momentanément les Pomoraniens mêmes (Helm. II, 5). Ce sont les symptômes qui touchaient isolément les individus ou aggravaient la situation trop spéciale : mais le progrès du temps découvre par toute la Slavonie l'état du peuple dégradé d'une manière effrayante.

20. Lorsque les Kroates s'étaient divisé en deux états, ils soutenaient

leur amitié par des missives réciproques Const. porphyr. de adm. imp. 30). A partir des Slaves qui bâtirent Novogorod, des deux côtés du Dniepr habitaient les Polotschans, aux environs de Polota et de Polotzk qu'ils bâtirent; les Krivitsches, Κριβηταίνοι, dont la ville s'appelait Smolensk, Μιλινισκα; les Dregovitsches, Δουγουβιτοι, qui habitaient entre Dvina et Pripet; les Radimitsches et Viatitsches; ensuite les Derevlans, Δερβλενινοι, dont la ville était Iskorost; les Loutzans Λενζανενοι de la ville Loutzk, Λουτζα; les Volynans Οὐλτινοι; les Polanes, Polaniens, qui bâtirent Kiiov, Κιοάβα; les Sieviers et Σερβιοι; les Ulitsches et Tivertzes, Τεβερβίανοι (Tyrigètes) qui occupaient les rivages du Dniestr (Tyras, Tourla) et les autres Slaves; tous ces slaves vivaient en paix (živiachu w mirie, παχτιῶται, Const. porphyrog. de adm. imp. 9, 37; Nestor, po spisku Łavrentia p. 3, 7). Leurs villes grandirent par le commerce : Novogorod, S.nolensk, Loutzk, Kiiov, Tschernigov, Τζερνιγώγα, Vyschogrod, Βουσεγραδε, et vivaient en paix. Le régime populaire, l'intérêt commun animaient leur fraternité. Il faudrait croire qu'aux environs de la Vistule jusqu'aux Pomorans, les peuples avec leur régime populaire, nourrisaient les dispositions pacifiques; que dans la grande Chrobatie, la délimitation d'idiomes variés s'accomplit en paix. En effet, ni l'histoire, ni tradition quelconque ne mentionnent de dissentions continues de peuple à peuple. Les populations s'alliaient, se fédéraient contre leur ennemi, se séparaient et se divisaient en paix, sauf quelques exceptions extraordinaires. Ce n'est que par l'ambition ou l'animosité des chefs, lorsque le pouvoir restait concentré dans un chef, que se déclarait l'esprit de dissention, d'invasion, de domination. De cette façon un peuple se vit momentanément soumi à un chef voisin : mais nous ne pouvons pas inventer de conquêtes d'un peuple par un peuple : pour en avoir des exemples, il fallait changer l'esprit et la croyance par la civilisation.

Charlemagne transplantait les populations, les rois Boulgars l'imitaient; Boleslav, le grand roi de Pologne, Brjetislav duc de Bohême, colonisaient les captifs. Ces événements dépaysaient les populations, sans changer leur condition sociale, au moins d'après l'ancien principe, ne fesaient que déplacer leur civisme. La fortune favorisait les positions civiques des individus. Quand nous voyons les Serbes émigrer, nous pouvons être sûr que c'étaient les vlastelins, proceres, d'une position plus éminente; le peuple, vulgus, fut plus exposé à être dépaysé. On peut dire qu'au sein de chaque peuple la fortune créait une classe plus éminente, ouverte, accessible à chacun; le peuple n'enviait pas la jouissance de faveurs civiques qui lui étaient moins accessibles, il se contentait de la participation commune dans toutes les affaires publiques,

les chefs agitaient également les deux classes; on ne saurait remarquer distinctement de collisions intérieures entre les classes civiques, si elles ne se seraient dessinées dans les réminiscences des fastes vistulans.

21 Les traditions répètent; les événements connus qui se déroulent en dernier lieu, et la position postérieure préparée par la marche séculaire, confirment que la condition civique s'était divisée en deux classes, que les populations étaient agitées plutôt par la prépondérance de l'une d'elles que par l'ascendant de quelque individu. Lutte civique, qui se prolongea de génération en génération sans déranger l'état social. Le peuple, kmet, kmiecie, vulgus, tenait à la possession de petites portions indivisibles qui dépendaient du domaine, gardait l'égalité de condition. La classe plus avantureuse des lekhs, lech, lechites, s'emparait de possessions spacieuses, de domaines, de terres divisibles, qu'elle qualifiait de libres, vola. Plus d'une fois, *diu agitati, non sine proelio et periculo*, les deux classes marchaient ordinairement d'accord, cultivaient et administraient leur patrie en bonne harmonie. Il n'était pas sans exemple que *l'administratio reipublicæ humilibus et incertis cessit personis, nulla prorsus vel vulgi vel procerum suggillante invidia*. On avait des exemples qu'un originarius, fils d'un captif ou d'un prisonnier de guerre s'élevait aux plus hautes dignités. Plus souvent la république restait *rege orbata, sine rege claudicans*. Le peuple prenant l'ascendant établissait son souverain conseil, kmet, kmiet, et disposait de la république. Les lekhs aimaient mieux avoir un chef, un Leschek, et de *principes succedaneos*, sous lesquels brillait maintes fois, *immensitas imperii* (39). La fortune balançant le succès : les séditions éclataient de part et d'autre et c'était probablement à la suite de ces commotions que se déclarait la scission des tribus lechites sous la conduite de Radim et Viatko, qui s'assirent sur Soj et Oka; qu'un Lekh conduisit les Chrobates en Bohême.

22. Le sort du peuple des Viatisches et Radimitsches n'était pas avantageux. Exposés aux invasions, ils participaient très-faiblement au trafic et partageaient la destinée des voisins. L'activité slave s'était concentrée dans de grandes villes marchandes où grandirent les richesses et l'opulence. Là discutait l'esprit populaire, exténuant la vitalité des campagnes épuisées par les courses des chefs rousses, de knez, descendants de Rourik, de boiars. L'élément byzantin s'associant à celui de

(39) J'emprunte les expressions de Matthée aux armes de choleva évêque de Krakovie, 116[illegible], le seul des historiens qui, dans sa bizarre narration, donne la clef à expliquer; ce qui est [illegible] vers 1150 par l'historien Gallus.

varegs, couvrit de son linceuil l'organisation vivante. La législation s'empressa de distinguer les hommes libres, svobodniie, des asservis. Bientôt les apanages déchirent tous ces Slaves qui reçurent le nom de Russes et de Russie, le souffle byzantin glace le génie slave, la trame du peuple se pelotonne sur un triste avenir.

23. En attendant, sur les plaines de la Vistule, la prépondérance des lekhs se déclarait à tel point, qu'on y distinguait quatre peuples par leurs noms. Les Mazoviens, Mazovschanie; Luticzi, Lucic (Gall. II, 38), Licicaviki ou Licicaniki (ap. Witik. III, 66), Łęczicanie; Polanie, (Bolani, Pulani), et Pomoranie; tous les quatre se sont appelés Lekhites (siedosza na Vislię i prozwaszasia Liachowe, Nestor, po tarv. spisku p. 3). — Mais les lekhs s'agitaient dans la Chrobatie orientale en s'emparant de ses villes (Premisl, Tscherviensk, Czerwiensk, Russie rouge); ils étaient sans doute assez puissants dans toute la Chrobatie, d'où ils conduisirent les Chrovates en Bohême, et ils figurent dans une éminente position chez les Tschekhs. Ils ne prétendaient point asservir le peuple, cette conception ne s'insinuait point à leurs idées qu'à la suite de la civilisation qui dardait ses rayons de l'occident. Il semble qu'en Bohême ils réussirent à scinder la classe kmetone, d'en former les kmetons supérieurs, qui firent cause commune, et le peuple passa dans une condition analogue à celle du peuple en Allemagne.

Dans les peuples lekhites et chez les Chrobates les affaires n'allaient pas du même train. Il semble que les lekhites réussirent d'établir et de prolonger le régime d'une dynastie sur les Polaniens et leurs associés Kouiaviens : de Leschek et Popiel (750-860). La tradition flétrit cette dynastie de nom de popel, cendre, elle qualifia de ce nom les autres princes de cette époque (Vischevit ou Vislav de Vislitza est un de popels), elle répétait : *sub cinere maxima viget virtus scintillarum* et savait qu'une révolte renversa le régime cendreux, élevant au trône un kmeton polanien (rusticus, agricola) Ziemovit fils de Piast, dont la postérité régna, modérant l'intérêt et la condition des deux classes, soutenue par les lekhs. Ils cherchaient d'étendre la domination, et les faits d'armes consolidaient le droit dynastique des Piasts. Les Lentschitzaniens et les Maxoviens s'unirent plus facilement, mais les Pomorans, chez lesquels l'élément populaire avait le dessus, se séparaient de l'union plus d'une fois.

Rien ne fait présumer qu'il y ait eu quelque collision de la domination des Piasts avec la Moravie, à laquelle Vislitza depuis 884, et la Chrobatie paraissent appartenir. Au moins est-il certain, qu'après la

chute de la Moravie, 898, la grande Chrobatie, exposée aux incursions des Pietschings, des Madiars et des Allemands, se soumit à Otton le grand (Const. porph. de adm. imp. 30, 31). Methodius y fesait son apostolat, les chrétiens de Moravie s'y retiraient après sa chute, Krakov était le chef-lieu de cette Chrobatie. Lorsque l'évêché de Praga fut fondé en 966, tout ce qui se trouvait dans la dépendance d'Otton ou de la Chrobatie devait composer le diocèse. On comptait à lui la Chrobatie jusqu'au fleuve Stir et le pays ultramontain jusqu'au Danube, où la province Vag paraît aussi s'appeller Ruhia, en commémoration des Rougs, dont les débris se laissaient distinguer un certain temps dans cette partie de la grande Moravie (40).

Meschko, Mietschislav, roi des lekhites, *cuius potestatis erant Slavi qui dicuntur Licicaviki* (Witik. III, 66), régnant sur les trois peuples lechites, par ses possessions à l'occident, au delà de Bober, rencontra les Allemands, qui s'étaient emparés de Luzices. Vaincu, 963, lui-même se soumit à l'empire : *imperatori fidelis, tributum usque in Vurta fluvium solvens* (Ditm. II, 19). Il se fit baptiser et par la qualité de *marchionis, comitis, ducis,* raffermit sa domination. Après sa mort, 992, Boleslav, ne voulant pas souffrir les prétentions aux apanages : *noverca et fratribus expulsis, excecatisque familiaribus suis Odilieno atque Pribuvoio, vulpina calliditate, regnum traxit in unum* (Ditm. IV, 37) (41). Par ces temps là Boleslav II duc de Bohême, se félicitait

(40) La législation bavaroise des années 876-880 et 906, dit : Sclavi qui de Rugis vel de Bohemanis mercandi causa exeunt, etc. (Ant. Fel. Oefelii, monum, boica 28, II, 103; Aventini, annal. bojor. IV, p. 288; Goldasti, rer. bioc. script. p. 698, 718). — Termini autem ejus (sedis praegensis) occidentem versus hi sunt : Lugast quae tendit ad medium fluminis Chub (Eger), Zelza et Liusena, et Dasena, Liutomerici, Lemuci, usque ad mediam sylvam qua Boemia limitatur. Diende ad aquilonem hi sunt termini : Psowane, Chrowati, et altera Chrowati, Zlasane, Trebowane, Boborane, Dedosese, usque ad mediam sylvam qua Milcianorum ocurrunt termini. Inde ad orientem hos fluvios habet terminos : Buo (Bug) scilicet et Ztir, cum Krakova ciuitate, provinciaque cui Wag nomen est, cum omnibus regionibus ad prædictam urbem pertinentibus quæ Krakova est. Inde Ungarorum limitibus additis usque ad montes quibus nomen est Tritri, dilatata procedit. Deinede in ea parte quae meridiem respicit, addita regione Moravia usque ad flumen cui nomen est Wag, et ad mediam sylvam cui nomen est Mure, et eiusdem montis eadem parochia tendit qua Bawaria limitatur (ap. Cosm. prag... ap. Lunig teutsche Reichs arch. contin I, p. 230). Le diplôme est fabriqué entre 1037 et 1052 (Othlo, vita s. Wolfkangi eppi ratisp. 29) confirmé en 1086.

(41) Un de familiaribus, Dagon, s'est retiré avec la reine noverca Oda et ses fils, à Rome, où ils firent cession de leur état à S. Pierre. Cette cession indique les limites de la domination de père Mieczislav : Dagon iudex et Ote senatrix, et filii eorum Misca et Lampertus (devenu moins), (leguntur) sancto Petro contulisse unam civitatem Schinesghe (Gnezno), cum omnibus suis pertinentiis intra hos affines : sicut incipit a primo latere, Longum mare (Pomorania), fine Pruzza, usque in locum qui dicitur Russe; et fines Russe extendente usque in Cracoa, et usque ad flumen Odere recte in locum Alemure (sylva Mure); et ab ipsa Alemura, usque in terram Milzæ; et fine Milzae, recte in terra Odere usque in prædictam ciuitatem Schinesghe (donatio Joh. XV, anno circit. 993. ap. Muratori antiq. Italiæ medii æri, t. V, p. 834; confer. Ditm. IV, 28). — Milzieni, Pomorani, Prussi, Russi, Krakov ou Chrobatia sont exclus, sont limitrophes.

qu'il a pu occuper Krakov et rétablir les limites du diocèse jusqu'au Stir : mais à peine a-t-il fermé ses paupières, 999, Boleslav le grand s'empara de Krakov, de toute la Chrobatie, de la Moravie et de cantons de Silésie (42). Il accepta dans son alliance et sous sa domination les Pomoraniens (Gallus I, 6; Math. II, 13; Geoguph. inter script. siles. sommersb. II, p. 25) *confœderatus cum Ottone, omnem Slaviam quae est ultra Odoram tributis subiecit* (Helmold, I, 15); *pax continua fuit*, car tout à l'ouest de l'Oder était cédé à Otton, et pacifié par la coopération de Boleslav; les Lutizi furent la part de l'empereur (Bruno, vita S. Adalb. 26).

Au mois de mars de l'année 1000, Otton III visita en souverain le corps de l'apôtre Adalbert à Gnezpe, organisa la hierarchie épiscopale dans les états de Boleslav, la Chrobatie allait désormais former un diocèce à part (Ditm. IV, 28). Emerveillé du faste de la cour et de la cordialité de Boleslav, il déclara qu'il serait indigne de qualifier de duc un monarque aussi grand, et pendant un festin, *accipiens imperiale diadema capitis sui, capiti Boleslavi in amicicia fœdus imposuit*, reconnut sa royauté et se désista de sa souveraineté (Gallus, I, 6; Matth. II, 11; Ditm. V, 6; etc). Après sa mort 1002, une longue guerre s'était engagée avec l'Allemagne. Boleslav ayant ses adhérents en Bohême, s'était emparé momentanément de ce pays; par le traité de Boudischin, 1018, il acquit les Milziens, les Louzices, les Loubousches au delà de l'Oder (Ditm. IV, 24, VI, 48, VII, 36; annal. Saxo, p. 460). Il visita kiiov où il avait aussi ses adhérents : mais il se contenta du butin et de la soumission tributaire (Ditm. VIII, 16; annal. quedl. s. a. 1019; Nestor, t. I. p. 125; Gallus, I, 7). A la fin, il se fit solennellement couronner de sa propre autorité en 1025, et bientôt sur le lit de mort, il présageait les séditions et les grandes commotions.

24. Boleslav le grand désigna pour successeur son fils Meschko, Mieczislav II, né d'une simple slavone, et à Otto-Bezbraïm, son premier né d'une princesse de Hongrie, il destina la Ruhie Vag comme apanage, *in Ruhhiam* (Russiam) *provinciam pepulit* (Wippo, édit. 1731, Pistorii, t. III, p. 470, 477). L'usurpation momentanée d'Otton-Bezbraïm, qui périt 1032; le retour de Mieczislav II, à condition des

(42) Une légende du XIIIe siècle détermine les limites des conquêtes du sud, ou de la province Vag Rouhia : termini Polonorum ad littus Danubii, ad ciuitatem Strigouiensem terminabantur; dein magriensem (in Agriensem) ciuitatem ibant; dein in fluuium qui Cepla nun cupatur, usque ad castrum Galis (Halitsch), ibique inter Ungaros, Ruthenos et Polonos finem dabant (chron. polon. mixta ungar. vita S. Steph. 7, mspti p. 354). A partir d'Agria, Erlau, elles touchaient, Teisse, Cissa, et longeaient en montant les rivières Bodrog et Toplia, Cepla, jusqu'à sa source et les montagnes.

apanages à son frère cousin Théodoric qui périt 1033, et à son neveu Roman, fils d'Otton-Bezbraïm, qui rentra dans la possession de Ruhie Vag (pour la transmettre aux Hongrois : Emericus dux Ruizorum); le divorce de la reine Rixa, n'étaient que les préludes de la conflagration (Gallus 1, I, 8; annal. hildesh. s. a. 1028, 1030, 1031, Wippo vita Henr. salici, p. 470; monach. brunwiller. vita Ezonis 3; Boguf. ap Sommersb. t. II, p. 26; etc) (43).

Ultinam ignem seditionis accendentes deum et hominem vereantur (Gallus, I, 16) : mais ils n'auraient pu l'enflammer, s'il n'y avait pas de causes, et ces causes irritaient trop longtemps le civisme populaire et national. La reine Rixa allemande, qui gouvernait (1034-1036) s'enfuit; le jeune Kazimir se retira. *Sedicionantur cives* (kmetons), *dissipatione dissipatur terra* (Matth. II, 15); *adversus episcopos et sacerdotes dei, sedicionem inceperunt, eorumque, quosdam gladio, quasi dignius, peremerunt, quosdam vero, quasi morte dignos viliori, lapidibus obruerunt; christianitas bene inchoata et roborata, flebiliter disperiit* (Gallus, I, 19; annal. hildesh. s. a. 1034). Ensuite, *contra nobiles* (lechitas), *liberati* (kmetones), *se ipsos in dominium extulerunt, aliis in servitio versa vice detentis, aliis peremptis* (Gallus, I, 19). L'invasion bohême aggrava le malheur; elle commit d'effroyables destructions; la province, surtout des Polaniens, changea en désert sans habitants; ailleurs on s'organisait en désordre, *vindicariæ potestates, principes abortivi*. La Mazovie seule constitua une unité sous le chef de son dignitaire Maslav, homme du peuple, *sordido famulitii genere, avo originario*; elle offrit un refuge au peuple. Après plusieurs années reparut Kazimir pacificateur, *non sine proelio*. L'accommodement civique fut terminé par une sanglante victoire 1042, et la chute de Maslav secouru par les Pomoraniens (Gallus, I, 20; Matth. II, 15). L'accommodement n'était point à la pleine satisfaction du peuple.

Boleslav II le hardi, tout jeune encore, releva la renommée et la puissance de ses états. Il réglait les affaires de la Hongrie (44), de la Russie, sans négliger l'intérieur de ses états où fermentait une nouvelle explosion. Le peuple ne pensait plus à son antique croyance, il voulait reconquérir son droit, *antiquum mos*, sous la sauve-garde de l'évangile et de son baptême. La nouvelle doctrine et la nouvelle

(43) Ce que je dis de Vag Ruhia je le dois à l'heureuse explication d'Auguste Bielovski dans son ouvrage : Introduction critique : wstęp kriticzny do dzieiow Polskich, Lwów, 1851; ouvrage plein de justes et ingénieuses observations.

(44) L'apologiste de Boleslav, déversant sa haine contre les lekhites, s'écrie : et licet esset tacendum, tamen, ne veritas gestorum obnubilaretur Magarones, hoc est Ungari, totam suam potentiam, a Polonis habebant et extrahebant et robore eorum semper pugnarunt (legenda scti Steph. sub fine).

discipline ne cessaient de le contrarier et de l'humilier, elle soulevait dans le mariage *impedimentum conditionis* : le peuple apprit qu'il peut être considéré comme esclave. Il conspira et se souleva, s'emparant de places munies, il se fortifia : *factio servorum in dominos conspirata, firmant municipia, dominos, non solum arcent reversuros* (e Russia), *sed et reversis bellum infligunt.* Les insurgés épousaient les filles lekhites qui donnaient volontières leur consentement : *filias dominorum ad sua vota inflectunt, quæ ultro consenserunt* (Matth. II, 17, 19). Vladislav Herman, frère du roi, prit alors en mariage une fille de peuple (ancillam), une kmetone qui lui mit au monde le premier né Zbigniev. Boleslav le hardi accourut de son expédition et prenant le parti du peuple, répétant : *plebe remota quid rex erit! in suos bellum ab hostibus transtulit* (Matth. II, 19). Il sévit contre quelques-uns des seigneurs : *convocato totius regni concilio, præcipuos et maiores capitis abscissione damnauit* (vita seti Stanislai, 13) : mais il n'a pu arrêter les excès, quand le peuple en colère déshonorait les liens conjugales des lekhites, quand *populus vix expugnatus*, fut exposé à la vengeance, *pro singulari temeritate, singularibus perdidere suppliciis* (Matth. II, 19). Boleslav voyant que le peuple, *vix expugnatus*, ne pouvait plus résister, *cum nullus rusticorum fugitioo obediret, patribus invisus* (1079), *Ungariam secedit* (Gallus, I, 29; Matth. II, 19).

Malgré la victoire et le châtiment particulièrement infligé, l'agitation continuait longtemps, énervant lentement la vitalité populaire. Vladislav Herman, élevé au trône de son frère par les lekhites, a dû répudier sa femme et renier son premier né. Mesko fils de Boleslav, rappelé, périt empoisonné (1089). *Tota Polonia lugebat* (eum), *sicut mater unici mortui filii : rustici, pastores, artifices, operatores, pueri et puellæ, servi et ancillæ.* (Gal. I, 29). Reparut cependant sur la scène politique (1095), le bien aimé Zbigniev: le tout puissant palatin Sieciekh, *ignobiles nobilibus præponebat* (Gal. II, 4, 16). L'indolant Vladislav Herman et le misérable Zbigniev témoignaient une singulière prédilection pour la Mazovie et la Kouiavie qui donnaient tant de force à Maslav. Une sombre agitation préparait un triste dénouement. La puissante cité Krouschvitza (1096) succomba presque rasée; les postes avancées des Pomoraniens, chez lesquels la question populaire se concentrait en dernier lieu, cédaient et les plus formidables positions maritimes (1103-1121) tombaient dans les mains des lekhites.

25. Les Pomoraniens, comptés au nombre des peuples lekhites, bien que de la même nationalité que leurs frères Polaniens, formaient

une spécialité à part, autant par leur situation, que par la direction qu'avait prise chez eux la marche de la civilisation et des relations extérieures. Éloignés de la sanglante propagande du christianisme, séparés de la Pologne par d'immenses forêts vierges, à peine étaient-ils liés par quelques pactes convenus qui les obligeaient de payer un subside, d'assister à quelques expéditions et de la part de la Pologne, on ne sait pas s'ils eurent de secours obligés.

Par leur position maritime, ils se trouvaient cependant exposés aux irruptions étrangères. Le danois Harald blaatand, secondé par le suédois Stirbiorn, vers 980, prirent une position forte dans une île de l'embouchure d'Oder. Ils l'appellèrent Hymsburg, Jomsburg (Jomswikinga saga, 23; knytlinga, 1; Svain Aagesen, ap. Langebek, I, p. 51; Saxo, X, p. 182), position très-commode pour la piraterie et pour les expéditions maritimes des wikings. L'organisation que lui a donné (vers 988), Palnatoke (mort vers 990), n'était pas de longue durée : sous son successeur Siguald, la force des wikings fut brisée. Jomsburg rentra sous l'autorité directe de Danemark. Knout le grand l'a confié (en 1030) à son fils Sven, qui l'abandonna allant (1034) en Norvège, (Knout mourut 1036). Les Pomoraniens recouvrant cette possession en firent une grande et commerçante ville Iulin ou Wolin. Si les danois depuis Magnus (mort 1048), jusqu'à Nicolas (1107), cherchaient à regagner leur station, ce n'est pas qu'ils se seraient emparés de la cité, mais qu'ils reprenaient une position qui pouvait inquiéter les Pomorans (45).

Quand Otto III, dans l'année 1000, érigeait un évêché, *in partibus infidelium*, à Kolberg, c'était un acte diplomatique, par lequel il reconnut la souveraineté de Boleslav sur ce pays. En effet, l'autorité de Boleslav et des rois de Pologne n'était point désavouée par les Pomorans : mais ils restaient fidèles à leur culte national et à leurs institutions. Dans leurs sanctuaires restaient debout les idoles, *sculptoria arte incredibili pulchritudine cælata* (vita Ottonis bamb...). Dans la cité Iulin flamboyait *olla Vulcani* (znitsch); *est sane maxima omnium quas Europa claudit ciuitatum; urbs mercibus omnium septentrionalium nationum locuples; quam incolunt Slavi cum aliis gentibus græcis* (de Novogrod), *et barbaris* (Nordmannis, Estonibus, Prussis), *nam advenæ Saxones parem cohabitandi legem acceperunt, si tamen christianitatis titulum, ibi morantes, non publicaverint*, (Adami brem. hist. eccles. cap. (66) 12).

(45) Die Züge der Danen nach wenden, von N.-M. Petersen, übersetzt von C. Birckinck Holmfeld, dans les mémoires des antiquaires du nord, 1840, p. 209 et suivantes.

La prospérité des Pomorans grandit par mer et par terre. On ignore comment, par des forêts inaccessibles, ils prirent de fortes positions tout le long de Notetz; profitant des guerres civiles, ils se barrèrent de l'Oder jusqu'à la Vistule, contrariant l'esprit lekhite. Du temps de Zbigniev et de Boleslav III, les Polonais ne possédaient au delà de Notetz qu'un seul Zantok *regni custodia et clavis* (Gallus, II, 17). Les castella Velun (Gall. II, 48), Czarnkov (II, 44), Ustie (II, 47), Naklo (I, 3; III, 1, 26), couvraient les frontières des Pomorans; le plus formidable Naklo gardait un oppidum (Gall. I, 3). Sur le bord de la Vistule ils avaient oppidum Wysegrad, *castellum illud in angulo situm fluviorum, Mazovienses per Wyslam fluvium navigio veniebant* (Gall. III, 28). De l'autre côté des frontières Medzyrzecz castrum, ayant des oppidans était en possession des Pomorans (Gall. II, 14).

Les Polonais ayant pénétré dans l'intérieur rencontraient partout des places munies : *septem castellis acquisitis* (Gall. III, 4), *tria castella cepit* (18), *aliud castrum* (26); *castrum* Bytom (II, 31). Pour y arriver il fallait se frayer le chemin par des coupes (46).

Le chef-lieu des Pomorans était Bialygrod : *ad urbem regiam et egregiam Albam nomine pervenisset... civitas* (Gall. II, 22), *in medio terræ, civitas... Alba... urbs quæ quasi centrum, terræ medium reputatur* (II, 39), située sur Persanta, à l'embouchure de laquelle, *urbs*, *civitas*, Cholberg, Kolobrjega, non-seulement gardée par un *castrum mari proximum*, mais munie du côté de la mer et de la terre; entourée de *suburbia; urbs opulenta divitiis, munitaque proxidiis; divitia suburbii, maritimæ divitiæ, opes equorcas* (Gall. II, 28). Cité émule de celle de Iulin, fut prise en 1107. Iulin ne fesait pas tant de résistance, *Ulinum civitas dei summi, a christianis capta est* (relatent à l'année 1099, les annotations du manuscrit de Santko, p. 15, a; la date paraît-être anticipée). Les Pomoraniens défendaient leur sol pied à pied. Enfin Boleslav III, profitant de l'hiver rigoureux (1121), traversa la rivière Rega et les marais gelés et s'empara de la cité Stettin, considérée pour la capitale et réputée imprenable (Sefridi, vita Ottonis bamb).

Un pacte détermina une dépendance plus intime des Pomoraniens. Ils devaient payer 300 marcs d'argent annuellement, armer de chaque dixième chaumière un contingent et devaient, sous leurs propres

(46) Per desertum Cholberg veniunt (Gall. II, 28); nemus quod (1124), transibamus nulli ante mortalium pervium erat, nisi quod superioribus annis (1107) dux Poloniæ, sectis, signatisque arboribus viam exercitus exciderat (Sefr. vita Ottonis bamb.).

princes, gouverneurs et castellans, compter sur *auxilia Polonorum* (Sefridi, vita Ott. bamb. II, 29). Otton, évêque de Bamberg (1124), alla convertir et baptiser, il visita Piritz, Kamin, Julin, Stettin avec succès (Sefr. vita Ott. II, 13, 23, 25; Helm. I, 40, 10), institua à sa place un évêque pour lequel un évêché était fondé jusqu'à Leba, par laquelle il était séparé du diocèse de Krouschvitza, qui s'étendait sur la Pomeranie orientale de Dantzik, baptisée depuis longtemps (Sefr. vita Ott. II, 40; Dregeri, cod. dipl. pom. t. I, 1, 2; Lunig, t. II. Anhang p. 4).

La soumission et le baptême des Pomoraniens énerva l'esprit populaire. L'agitation s'était enfin fatiguée et épuisée chez les Polaniens; les collisions entre les ziemianie, terrigenæ, prenaient une autre direction : mais la séparation sociale parmi les indigènes ne pouvait s'accomplir aussitôt. La possession des terres et la condition civique ne les distinguaient que trop, mais les liens de famille les rapprochaient encore. La doctrine de l'inceste : *mulieres ingenuæ servili prostitutæ incestui* (Matth. II, 21), ne pouvait prendre d'assez profondes racines. Quand même elle opérait la triste séparation en castes, il fallait plusieurs générations pour désapparenter les *terrigenæ kmetones*, de ceux de *bene nati et possessionati lechitæ*, qui se qualifiaient de z lachcic, slechcic, slachla, schlachta, comme issus et descendants des lekhs. Les slaves russiens appelaient toujours la nation par leur nom. Dans l'intérieur, l'état qu'ils formaient n'avait pas de nom, il formait un état slave de plusieurs peuples. Les Allemands et à la suite la cour de Rome, l'appelaient Polonia et toutes les provinces réunies aux Polaniens, acceptaient ce nom. La Pologne seule dans les vastes espaces au nord des karpates, après tant de secousses a su établir un état indépendant, animé par l'élément indigène qui se concentrait dans les descendants des lechites; mais son existence chancelait encore *quoniam habuit regem, non autem ducibus gubernatur; servit et ipsa* par l'humiliant traité de Kargov 1157, *sub tributo imperatoriæ maiestatis* (Helm. I, 1, 9, 1[illegible]); champion de l'église et de l'empire, disposée à fournir *pecuniam et milites in auxilium romanæ ecclesiæ* (Gall. III, 2), se transformant au préjudice du peuple, elle n'était plus capable d'intervenir dans les affaires des Vinules et de sauver leur existence (47).

26. Les Vinules restaient encore debout, souvent tributaires, quel-

(47) Sur le sort ultérieur du peuple voyez mes considérations sur l'état politique de l'ancienne Pologne et sur l'histoire de son peuple, qui se trouvent dans mon histoire de Pologne, publiée à Lille, 1844.

›is forcés au christianisme, ils étaient presque indépendants, ıient leur culte national et leur organisation. On a pu remar- quelques divisions parmi les chefs des Obotrites, mais partout ırs bonne harmonie, par laquelle prospérait l'union des puissants abes Lutices. Tout d'un coup, vers 1050, de part les Kizins et ıanes éclatent des plaintes contre la domination oppressive des Redares Dolences. Les séditions sont suivies d'une guerre achar- les Zrezpanes restent vainqueurs. Les Redares, humiliés et ıués appellent l'assistance des Obotrites, des Danois, des Alle- ls et écrasent les Zrezpaniens, énervant leur propre vitalité. n. I, 21). Véritable suicide de la nation. La sainteté du lieu encore intacte, mais les Redares et les Lutices ne reparaissent avec leurs drapeaux, leur existence est à peine mentionnée l'à la ruine totale.

ıvarice insatiable des Allemands (dit Helmold), empêchait tou- l'établissement du christianisme. Mais l'infatiguable propagande alant les convictions, faiblit les Vinules. Lorsque Boleslav III t à l'embouchure de l'Oder (1121), les Lutices et les Rougs se ent sous la protection de cet apôtre de l'évangile. Otton de berg (1125) prêcha chez les Lutices, (vita Ottonis...). Peut-être suite le sanctuaire redarien fut silencieusement démoli : les ɜs restaient payens. L'empire inquiet, réclama (1135) les rede- es, tributum, de la possession qui s'est soumise d'elle-même › frising. VII, 19). La croix était implantée dans le centre, et gros nuages de croisade présageaient de terribles orages. Le nier essai (1147), n'avait pas de succès (Helm. I, 62; Saxo n. XIV, p. 253). Mais les Allemands et les Danois jurèrent la ruction des Vinules; les chefs couronnés et mitrés, les évêques geaient les expéditions successives. Les Vinules se préparaient à ster, à soutenir les derniers combats, sans alliés, sans secours.

hez les Vagires, les Allemands réussirent (1151-1155) à se for- r et démolir, *non sine metu*, le sanctuaire de Prove (droit, juge rême) *et recesserunt Slavi qui habitabant in oppidis, et venerunt ones et habitaverunt illic. Defecerunt que Slavi paulatim in terra : nit ergo opus dei in Wagirensi terra*, (Helm. I, 83). Albert rs (1152-1162) soumit les Brizans et les Stoderans, dépeuplant ɜs pays : *ad ultimum deficientibus sensim Slavis, misit Traiectum d loca Rheno contigua; insuper, ad eos qui patiebantur vim maris, landos, Seelandos et Flandros et adducit ex eis populum magnum is, et habitare eos fecit in urbibus et oppidis Slavorum* : ainsi que ltme aux évêchés de Brandeburg et Havelberg, dont ils étaient

privés, augmenta immensement (Helm. I, 88). Le roitelet Pribislav sauva son peuple : il en fit cadeau au même markgrave (fragm. chron. brand. ap. Mader, p. 264).

La terre des Obotrites était assez dévastée, lorsque (1164), à l'aide de Dieu, le pieux Henri-le-lion allait consommer l'œuvre : *terra Obotritorum et finitimæ regiones, novissimo hoc bello in solitudinem redactæ. Si quæ Slavorum extremæ remanserant reliquiæ, tantæ inedia confecti sunt, ut congregatim ad Pomeranos sive ad Danos confugere congerentur, quos illi, nihil miserantes, Polonis, Sorabis atque Bohemis vendiderunt.* De cette façon sur le continent : *omne robur Slavorum consumpsisset usque ad finem* (Helm. II, 5). Cependant les Danois avaient de longs démêlés avec les petits chefs des villes maritimes, Rostok, Bart, Volgast. Leur héros, l'évêque Absalon, plus humain que les Allemands, ne voulait point exterminer le peuple qu'il appelait à la foi. Les insulaires, après une résistance prolongée, consentirent en 1168 à la destruction de leurs idoles et se soumirent aux Danois (Helm. II, 12). Le génie slave expira par une longue et douloureuse agonie; malgré la déconfiture des forces vitales, il n'a succombé qu'après une résistance opiniâtre et désespérée.

La Pologne n'a rien fait pour sauver de la destruction les frères qui se jettaient sous sa protection : après tant de permutations qui l'ont agitées, elle était faible. Le baptême n'a pu cependant préserver la race slave de l'aggression civilisatrice. A peine le baptême mit au silence les fêtes populaires aux environs des embouchures de l'Oder les princes chrétiens se disputaient le territoire. Les ducs de Poméranie partageaient les dépouilles, exposés eux-mêmes aux attaques des Danois (1170-1185). Ils fesaient partie de la Pologne par les pactes de soumission et on ne voit pas d'auxiliaires polonais, quand ils furent forcés à se soumettre aux étrangers.

27. Le génie slave allait périr, étouffé, accablé, écrasé : mais il dégénérait pas encore dans le sentiment de ses enfants. Ce n'est q dans les domaines des Rouriks-rouss que des symptômes de dégénérescence commençaient à se déclarer. Encore n'était-ce pas dans les cités républicaines qui l'ont concentré dans leurs soviet, dans le bruyantes vietza : mais c'était parmi leurs enfants déversés dans colonies ultra-sylvaines, zaleskie, que la dénaturalisation de l'es avait lieu. Encore là (à Vladimir sur Klazma, à Souzdal et ailleu cette génération slave dépaysée, cédant à l'impulsion innée de sa ra agitait un certain temps son esprit populaire : mais bientôt le linc byzantin refroidit son âme, pervertit son sentiment en aveugle se

teur, et l'autocratie s'y forma jurant l'anéantissement des libertés : et la sainte Kiiov fut, 1169, sa première victime. Le glaive matricide éguisa ensuite ses limbes pour porter la mort et exterminer successivement partout l'antique vitalité. Plus d'une fois brisé, il se relevait pour continuer ses ravages. Égorgeant le peuple et ses institutions concentrées dans des cités, il rencontra les lekhites. La vitalité de ces derniers devait se développer spécialement dans les apanages des Piasts : mais elle inspirait et gagnait les apanages limitrophes des Rouriks. La sauvage autocratie ultra-sylvaine n'a pu franchir les ruines et les décombres de Kiiov, lorsque l'esprit de Pologne circulait à travers les déserts jusqu'au Dniepr : pour lui il n'y avait pas des limites. La Pologne au nord des Karpates, unique état pur-slave dans sa faiblesse matérielle, n'avait pas des frontières.

Serbie.

28. Au sud des Karpates existait encore un autre état slave qui gardait la pureté de sa souche : c'était la Serbie dans les parties ultra-danubiennes. Elle aussi n'avait pas des limites. L'âme encore crue, imbibée de quelques pratiques byzantines, fatiguée de l'indolante et méprisable suprématie, étouffant ses commotions intestines, parut à l'extérieur vivace et agile. A la suite des dernières collisions intestines, vers 1120, vint sur la scène politique la famile de Bela Ourosch, qui prit un ascendant au point qu'elle put relever et diriger avec éclat l'esprit indépendant, concentrer et régler l'intérieur, former un état indivisible. Une seule portion de la Serbie, nommée Bosna, ducatus, banatus, resta moins unie, disposée à former un pays à part (Çinnam, ad. a. 1154).

Étienne Nemania (descendant de Bela Urosius), zoupan de Raska, était peut-être encore confirmé par l'empereur, 1165, dans la charge de la grande zoupanie. Mais il était déjà depuis plusieurs années, (1159), élevé par les Serbes eux-mêmes à cette dignité suprême : il lui fallait seulement combattre les partis de ses frères aînées pour consolider son autorité. Ensuite il entreprit de recouvrer les usurpations de l'empire et d'étendre les frontières.

Son fils Sava, saint évêque de Serbie, relate dans la biographie de son père (en 1208), que le domaine paternel fut agrandi par l'acquisition de la terre maritime (primorskiie zemlie) Zetu, avec toutes les villes et depuis Rabna jusqu'aux deux Pilota (Poulati). C'est la partie septentrionale de la zoupanie diokleate. Nemania l'a délivré du pouvoir de ses frères (poiibszuiu nekoïda et nasiliia svoïeie iemu diedini). Ensuite par l'acquisition faite sur les Grecs des terres : Patkovo, Khvostno et tout le

Podrimiie (tout le pays de Drin noir près de Skutari et Zadrim), Kostr'c, Dr'z'kovinu (Drinato?), Sitnitzu (de la rivière Sitnitza), Lab (Laabia sur une rivière qui se perd dans la Morava orientale), Liplian (Lipenium), Gl'botschicu (partie montagneuse de Gliubotin dagh), Rieke (Sahorika ou Soukha rieka), Ousckou (Ouskoup, Scopi, qu'il ruina en 1192); et le Pomoravie (le pays de basse Morava), Zagr'latu (Gherlitza et Groschlitza près de Krahouïevatsch), Lievtsche (de la rivière Levazna qui se jette dans la Morava), Belitziu (mscrit. ap. Schafarj. 30, note 49, p. 614; 32, p. 662).

Les excursions de Nemania avançaient certainement plus loin, visitaient les environs de Timok, descendaient Vardar, mais les acquisitions plus étendues furent réservées pour ses successeurs. D'après la relation qu'a donné son fils sur les acquisitions positives, on voit qu'il avait assez à recouvrer dans le pays de Drin, partie méridionale de la zoupanie diokleate, où l'empire s'était saisie de plusieurs positions que les Serbes possédaient antérieurement; qu'à l'exception de la zoupanie diokleate, Nemania n'avait aucun embarras de la part de zoupanies maritimes; qu'il s'est emparé de tous les pays le long de la basse Morava, de ceux qui sont enjambés par Ibar et Morava orientale, enfin du canton de Ouskoup en Macédoine. Ainsi commence la puissance de la dynastie rasse, raske, de Ourosch Nemania à illustrer la Serbie. Une monarchie dans son genre prend sa naissance. Le grand roi Dragoslav (1237) prit le nom d'Ourosch d'après l'exemple de ses aïeux : Ourosch-le-grand.

Ce n'est qu'avec la plus grande réserve que je hasarde l'explication de quelques assertions arabes, par ce nom d'Ourosch. Arzakhel en Espagne vers 1170, connait une capitale d'un roi Erath; la position qu'il lui assigne par les longitude et latitude géographiques répond à la position de la Serbie, où le nom d'Ourosch (Erath) était honorifique de la dynastie dont les dynantes résidaient maintes fois à Rasa.

Ibn Saïd, 1276, relate une capitale عراز Araz d'un des rois slaves du pays occidental; ce roi s'est rendu maître de tous les pays des Slaves, des Allemands, des Hankars (Hongrois) et des Baschkirds. La position d'un semblable roi se trouve très-bien en Serbie, Ourosch-le-grand avait peu de démêlés avec la Hongrie, mais il en avait et il combattait les Allemands, quand il secourut la Hongrie contre les Bohêmes. Au reste, les combats se relatent à des Ourosch, les prédécesseurs qui avaient des démêlés avec les Slaves (Kroates) et les Baschkirs (Tatars Mongoux. — Ibn Saïd ajoute que la capitale Araz est célèbre, assez bien fortifiée, au milieu d'un grand lac salé, en sorte qu'on ne peut pas y passer que par une seule chaussée artificielle; enfin qu'elle est située

r l'océan, très au nord d'après la latitude géographique de 53° 50′, 'il lui assigne. Une semblable situation ne convient ni à la résidence ısa, ni à la Serbie en général.

Il faut cependant remarquer qu'un lac baignant les murs d'une ville ait été inventé à la curiosité des géographes pour lesquels la Serbie ıtait longtemps inconnue. La carte du xve siècle, reproduite par elin 1513, 1520, ensuite par Villanovano 1535, appelle ce lac Svergno, situé au nord de Sitnitza, comme un lac sans issue. Castaldo prit qu'une rivière sort du lac, se dirige à l'est et perd ses eaux ns Ibar, et que la ville prénommée est située au milieu de ce grand . Mercator, Hond, Janson, Bleauw, Witt, et tous ceux qui les ›iaient, ne négligeaient le lac Suercegno, Suersegno dans sa proporn et situation, avec sa ville aquatique Sitaïza, Sitinza, Sitniza et la ière qui s'échappait vers le fleuve Ibar. Hommann inscrivit le nom la rivière Sitnitza. On croyait donc à l'existence de ce lac au milieu xviiie siècle et Matthias Seutter à Augsbourg précisait avec soin ses mes et sa position qui tombe aux environs de Usitza et Posega. La ›yance à l'existence d'une ville sur un lac dans la Serbie était assez :réditée, malgré l'école française qui l'avait réniée depuis Sanson; cette croyance remonte vers le moyen âge, comme si elle dérivait ıraz capitale du roi Erath?

Le lac salé peut se réduire facilement à un fossé de la place forte : ais l'océan? et la latitude? Sa position maritime sur l'océan est ès-contestée par celle du lac salé : mais la latitude géographique et climat? Serait-on autorisé de présumer une méprise d'Ibn Saïd qu'il ırait inventé la latitude نج ن de la latitude مج ن qui désignerait climat arabe des Ourosch?

J'ai fini l'examen de la Slavonie des xe et xiie siècles : il peut rvir d'introduction à la description sicilienne d'Edrisi, dans laquelle ı a beaucoup sur la Slavie du xiiie siècle.

ANALYSE

DE PLUSIEURS SECTIONS

DES VIe ET VIIe CLIMATS

DE LA DESCRIPTION

D'EDRISI.

Βράγχος τὸ φθέγγεσθαι ἱρητύει.
GNOM. XV, 17.

(Voyez : 1, les triangulations, n° 40, 42, de l'atlas; 2, tabula itineraria e codice asseliniano n° 41 en deux planches de l'atlas ; 3, trois cartes explicatives, qui se trouvent dans l'atlas.)

ORDRE DES MATIÈRES.

—

Introduction, 1-4, version de Jaubert, noms propres ; 5-8, carte itinéraire. — *Angleterre;* 9-10, ses positions. — *France;* 11-12, sa triangulation. — *Allemagne;* 13, capitale, 14-15, provinces, pays de Louvain ; 16, Saxe, 17, Frise et Bavière. — *Karintia, Dalmatia, Djetoulia ;* 18-19, étendue de Karintie ; 20-22, Danube à l'est de Belgrad ; 23-24, Slavonie ; 25-26, Dalmatie ; 27-28, Djetoulia. — *Berdjan, Romania;* 29-31, les environs de Berisklava, 32, de Kalimalaïa, 33-36, du Danube vers son embouchure, 37-39, triangulation de la Romaine. — *Macedoine;* 40-42, positions et routes, 43-44, canal de Constantinople, 45-47, pays de la description edrisienne. — *Hongrie;* 48-49, ses positions. — *Boemia;* 50-51, son étendue, 52-54, ses positions, 55, son existence. — *Polonia ;* 56-58, connue à l'étranger, 59, son étendue et ses positions. — *Russie* méridionale ; 63-66, ses positions. — *Skandinavie* nord ; 67, Danemark, 68-70, positions autour de la baltique. — *Russie* septentrionale ; 71-72, inconnue. — *Rous* tourk, *Nibaria;* 73-76, trois hordes ; 77, positions des Ibaria et fleuve Rousia. — *Komani;* 78, établissement des Komans, 79-80, étendue ; 81, péninsule ; 82-83, mer Manitasch, 84, Petakhia chez eux, 85, Kaptschak et idiome. — *Bartas;* 86, leur renommée. — *Commerce;* 87-93, commerce, culture sociale spécialement en Pologne et en Russie méridionale, antérieures à l'époque d'Edrisi.

ANALYSE DE LA DESCRIPTION D'EDRISI.

1. Le savant Amédée Jaubert, invité par la commission centrale de la société géographique, entreprit la version française de la géographie d'Edrisi, complète en ce sens, que rien d'essentiel n'y serait omis (de la préface, p. 10). Grâce à ce plan, nous avons la géographie d'Edrisi entière dans l'impression. A mon avis, cependant, il est à regretter que le traducteur s'est décidé d'omettre quelques passages étrangères à la géographie. Lorsque l'auteur a jugé à propos de les insérer dans sa description, leur publication était convenable et pouvait être utile pour ceux qui s'occupent d'autres recherches et même pour les scrutateurs de la géographie, s'ils voulaient porter leur vue sur Edrisi extravagant.

La version était une tâche ardue, non à cause de la langue arabe dont les obscurités ont été victorieusement surmontées par le traducteur versé, mais à cause des noms propres et des chiffres. Des milliers de noms et des distances se présentaient continuellement dans trois manuscrits et dans l'ancienne version latine, qu'il fallait collationner. Le traducteur le signale, observant qu'un tel ouvrage, composé dans les ténèbres du XIIe siècle, ne nous est parvenu qu'infirme, mutilé et transcrit par d'ignorants copistes en caractères d'écriture, où le déplacement de points diacritiques suffit pour dénaturer le sens des mots, pour défigurer et rendre méconnaissables les noms propres. Il avait donc l'unique soin, non de restaurer le texte, mais de le dégrossir à l'aide de plusieurs textes qu'il avait à sa disposition et il a annoté scrupuleusement les variantes qui se sont présentées à sa vue, il a inscrit avec effusion, près de chaque nom propre, le nom en caractère arabe, tant invariablement répété que varié dans sa répétition. Ce soin est inappréciable pour les investigateurs. Nous pensons que le traducteur n'a pas donné le même soin aux distances, aussi susceptibles d'erreurs, chez les copistes.

Nous pensons que les ténèbres du XIIe siècle n'avaient aucune influence sur l'exactitude des copistes, qui devaient respecter et conserver ce que l'ouvrage leur présentait, pour nous laisser juger

l'auteur; et tout porte à croire que les copies, difficiles à la lecture à cause de l'écriture, sont assez studieuses et exactes. Elles ne sont pas entières, parce qu'elles suppriment des passages, elles abrègent maintefois le texte, mais sans vouloir travestir, rectifier, elles rendaient ce qu'elles avaient devant leur plume, avec cette lumière que l'obscurité du XIIe siècle accordait également à l'auteur et à ses copistes. Il y a dans chacune des copies des erreurs évidentes, mais à voir le peu de variantes données par le traducteur dans les noms propres et dans le sens du texte, il est certain que les copistes n'étaient pas tout-à-fait ignorants, qu'ils comprenaient ce qu'ils copiaient, les copies étant très-conformes, et il nous ont transmis la production des ténèbres du XIIe siècle, mutilée mais très-peu défigurée. Dans les distances le traducteur a noté encore moins des variations, ainsi qu'on serait obligé de les considérer intactes, comme provenant d'Edrisi lui-même. Toutefois nonobstant les erreurs, la simple lecture des chiffres se présente souvent incertaine. Elle est pénible pour les longitudes et les latitudes géographiques, surtout dans 3 et 8 ح ج pour les itinéraires dans 6, 80 et 100 ف ق ف

2. Ces considérations ne diminuent en rien les peines qu'avait le savant traducteur en débrouillant la lecture du nombre aussi considérable des noms de tous les pays. Dans l'écriture arabe négligée, coulante, hâtive, un point éloigné, omis ou enlevé et dévoré par le temps, change le nom ou le laisse indéterminé. Sa fixation devient impossible ou hypothétique. Le traducteur a déterminé la valeur des lettres pour la prononciation des noms, mais cette prononciation dépend des voyelles qui l'ont motivé de lire ربنه Rabna ou Ribna; لونس Lovanos ou Louns, (p. 363, 364, 365); لبان لوبان également Louban.

Le manuscrit d'Asselin est accompagné de soixante neuf tableaux ou cartes géographiques. Le traducteur n'a donné que trois de ces cartes comme spécimen. Sa version va être enrichie encore d'un tableau offrant l'assemblage de soixante huit cartes manuscrites, son savant confrère Jomard s'étant chargé de le dresser. C'est grand dommage que la version soit privée de ces cartes : leur réduction par l'assemblage à une trop petite échelle, ne pouvant pas contenir toutes les inscriptions. Le traducteur, en confrontant les trois manuscrits et l'ancienne édition, recourut rarement à ces tableaux pour les collationner avec le texte. Cependant Edrisi, dans sa description, renvoit assez souvent le lecteur à ces cartes qui font partie intégrante

de l'ouvrage et dans la copie une source abondante de variantes qui méritaient d'être examinées par un savant exercé dans la lecture de l'écriture arabe. Edrisi lui-même avait composé ces cartes pour que le lecteur put d'un coup-d'œil et sans peine acquérir la connaissance des voies et des peuples, et ces cartes sont suivies par sa description. Elles contiennent, en outre, quantité de noms qui ne se trouvent point dans le texte. Le texte, par exemple, mentionne trois villes de Norvège, six places fortes du pays de Nibaria, sans les nommer; ces noms de villes et de places fortes sont inscrites sur les cartes. La carte, autant que je puis débrouiller, mentionne Boulogne en France qu'on chercherait en vain dans le texte.

Pour nous, ignorant la langue arabe, il est bien de réfléchir sur ces bizarreries, qui résultent de la prononciation des noms par les arabes et sur leur écriture en leur caractère. Sans se soucier trop de la prononciation variée persane, turke, arabe, maureske, il nous est absolument nécessaire d'observer les lettres arabes desquelles sort l'orthographe pour rendre ou désigner le son de la voix étrangère. Sous ce rapport l'orthographe arabe décèle souvent une inconstance pénible. On y rencontre continuellement le changement des voyelles et l'abondance des lettres intruses; changement de consonnes et leur transposition; substitution de sons rauques, gutturaux, sifflants ou d'aspiration; article ou consonnes aspirantes préposées; tronquation de syllabes entières ou l'insertion fragmentaire : tout cela défigure continuellement les noms au dernier point. Rhotakisme, lamisme, elifisme, sinisme, nunisme, betisme, mettent à l'épreuve l'attention de ceux qui s'efforcent à discerner et déterminer ces noms pervertis. Qu'on me pardonne toutes ces expressions pour la plupart inusitées, si elles sont impropres, elles n'exagèrent les embarras des scrutateurs, surtout dans les régions plus éloignées, moins fréquentées des arabes, dont les idiomes étaient moins familiers aux arabes.

3. Eux-mêmes connaissaient l'infirmité de leur idiome et de leur écriture pour rendre les mots étrangers. Deux siècles plus tard, Aboulféda rend compte des soins qu'il se donnait à cause de la syllabisation. Il inscrivait les lettres en usage dans les noms et ajoutait les d'habthong, c'est-à-dire les notes orthographiques pour signaler avec quelles voyelles elles devaient être prononcées. Puisqu'il y a des noms barbares que personne ne saurait prononcer sans avoir les consonnes nettement écrites, accompagnées des voyelles, il observe, que dans les noms vulgairement connus, souvent le peuple substitue ou change les fathah et dhamma avec kesrah; les *a*, *u*, à la place de *e*,

oute on supprime les consonnes. Tabriz, Toster, Barin, Tadmor, ans la prononciation vulgaire sont Tauriz, Schoster, Ba'rin, Todmor. Cette inconstance de la prononciation décide Aboulféda par la syllabisation (versio Reiske, p. 182, 183).

Suivant les Arabes, Venise, Adrianople, Genève, sont : *Benadikia*, *Adernoboli* ou *Drinoboli*, *Djinibra;* Chalon, Evreux, Langres, Troyes, Paris, *Djalous*, *Abraous*, *Lanka*, *Arovs*, *Abariz* ou *Abarisch;* Arras, fleuve Araxes, *Raiz* ou *elraïz*, *Raz;* Orléans, *Olianos*, qui se prononce aussi *Orlianos;* Provence est *Brabansia;* Krakov, Gniezno, *Krakal*, *Djenazja;* Volcan, *borkan*. Ils peuvent prononcer et écrire Abydos par *Abidah*, mais ils aiment mieux l'appeler *Andus :* parce que les Arabes aiment à mettre un *noun* à la place de *p* ou *b*, ils écrivent : *Boemia* ou *Noemia*, par un *b* ou un *n*, indifféremment (Edrisi, p. 371). Le nom de la mer noire, Pontus, doit être écrit *Nitasch*, par un *noun* kesraté, *je, tha,* noté d'un autre *kesra* et *schin* de trois points. C'est de cette manière qu'on l'écrivit dans les temps anciens (Abulf. versio Reiskii, p. 151).

Le changement et la transmutation des consonnes est une question plus grave que l'inconstance des notes orthographiques et des voyelles. L'arabe, écrivant indistinctement Noemia, Nebsa, Nischa, Nabdhos, Nabrova, Tebsava, Tondjah, ou Boemia, Bensa, Bischa, Bandhos, Betrova, Betsava, Nondjah, échange *b, n, t.* Les copistes sont presque autorisés à cette inconstance qui ne dépend que des points diacritiques, il n'y a même rien d'improbable, si les copies nombreuses sont d'accord sur quelque faux changement, que cette variation sort de la plume d'Edrisi lui-même, et de l'usage, vu qu'il fait observer assez souvent que quantité de noms s'écrivent par différentes lettres : نواميه بواميه Boemia, Noemia, ابريز ابريش Paris, المانس مانص le Mans, شكله صقله Skela, سيكله صيكله Sikla, تبزوة تبصوة Tebsava, ترقونه طرقونه Tarrakona. La permutation de *caph* en *fé* donne souvent indistinctement قران فران فزان Karran, Farran, au lieu de Fezzan de l'Afrique قوقايا قوفايا Kokaïa ou Kofaïa; القيتق الفيتق le mont Caucase, Kaïtah ou Faïtah; le même mont Caucase قبخ فتخ Kabokh ou Feth. Cette dernière dénomination signifierait mont de victoire, mais l'arabe protesterait qu'il ne veut rendre par Feth que le nom du Caucase.

C'est l'usage et le bon plaisir qui ne blesse pas l'écrivain et le lecteur arabe. Ces diversités innombrables, dépendent d'un point diacritique. Négliger les points de la lettre, *b, t, i, n*, c'est la laisser

sans valeur; négliger le point de *kh*, *dj*, c'est laisser un *h*; négliger sur *z*, c'est le changer en *r*. Comptons maintenant les erreurs, l'incurie des copistes, le caractère négligeant où l'on ne distingue pas avec certitude un *lam* peu élevé; un *mem* d'un *fé*, un *fé* d'un *b*, un *kaf* d'un *noun*; où l'on ne débrouille à la fin des noms les *ré*, *fé*, *dal*, *mem*, *be*, *ie*, *kaf*, *lam*, ou un *zaïn* privé de point, et vous comprendrez les peines qu'avait le traducteur en fixant la leçon et les variations des noms propres. C'est dommage, et nous ne cessons de regretter, qu'il n'a pas consulté et examiné de même les cartes géographiques, qui n'arrêtaient son attention que rarement.

4. Depuis la publication des extraits maigres de la géographie d'Edrisi en arabe, à Rome 1592, et à Paris 1619, qui n'offraient qu'une nomenclature sèche, privée des renseignements que donne la connaissance du texte de l'ouvrage entier, les nombreuses localités provoquèrent les études et les illustrations de Bochart, d'Anville, Reiske, Conde, Casiri, Hartman, Walkenaer. Elles me sont inconnues et il m'était impossible d'en faire connaissance. Le traducteur les avait sous ses yeux et s'en servit dans ses explications (préface p. 8); il dit qu'il est redevable à Willam Platt l'indication des lieux de l'Angleterre (p. 425), il recommande de nombreuses concordances de noms des lieux de la Romanie grecque, ce qui était l'objet d'un examen très approfondi de son confrère Hase (p. 286). Cependant il proteste qu'il n'avait guère de prétention à l'illustration complète (préf. p. 13). Cette illustration, bien qu'avancée, demandait des investigations spéciales et trop laborieuses pour chaque région.

Amédée Jaubert a rendu un service éminent en étudiant son objet à tel point et en mettant au jour, à chaque page, de nombreuses explications. Il a laissé cependant grand nombre qu'il ne savait pas désigner; il a hasardé une quantité considérable, qui ne saurait résister à la réflexion sérieuse. L'homonymie apparente est très-souvent insuffisante à décider l'explication : il faut prendre garde à la situation relative, à l'existence réelle à l'époque d'Edrisi; confronter les distances avant de se déterminer à identifier la ressemblance des noms. Aussi je pense que l'explication de Montir par Modor est trop hasardée, car Montir est sur les confins de Pologne, et Modor est au centre de la Hongrie. Comment avec Zamiou se référer à Zamość qui ne fut fondé et construit que quatre siècles plus tard? Comment Edrisi nommerait-il Schithov Kiiov de Pologne, l'orsqu'il appelle Kiiov russien Kav?

C'est aux investigateurs postérieurs d'éclaircir par ci par là cette confusion que l'oubli et les méprises rendaient inévitables dans cette

multitude de noms barbares et défigurés, continuellement répétés. C'est par inadvertance qu'on trouve Rabna ou Ribna, une fois expliquée par Raab, une autre fois par Ribnitz (p. 379, 384); Wurza ou Warze et Niuzbourg ou Nieubourg, deux villes de Saxe, distantes de 25 milles, expliquées par Odense et Nieborg de Danemark (p. 371, 381, 427). En premier lieu le traducteur dit : Cali Cala, aujourd'hui Erzeroum; quelques pages après, Cali Cala est placée sans explication à côté d'Erzen qui est illustré par Erzeroum, et lorsque de Bidliz on compte 75 milles, cet Erzen comme Erzeroum est éloigné de quatre journées de Meïafarekin (p. 320, 326, 327). Cependant sur la route de Bidliz à Meïafarekin, Erzeroum ne se trouve pas, mais la ville d'Armenie Arzan, qui est évidemment cet Erzen d'Edrisi. Mais nous retrouvons encore un Erzeroum dans Arsia, située dans la province de Djaldia (p. 301). Je n'entreprends pas d'essayer à débrouiller cette confusion qui est en dehors de mon but (1).

Admirant le beau travail du savant traducteur et puisant dans ses lumières, si je me permets d'indiquer ces quelques écarts, c'est pour atténuer les miens. Je pris le courage de chercher le jour où le traducteur laissa une obscurité confuse, et je sais que dans mes hypothèses, dans mes élucubrations dirigées par des ressources insuffisantes, je ne manquerai pas de tomber dans les erreurs inévitables. Je serais heureux si elles mériteraient d'être surprises et corrigées par des investigateurs versés.

5. Dans le premier volume, nous avons fait connaître la carte itinéraire de l'ouvrage d'Edrisi, le nombre de ses sections, leur grandeur et la grandeur de la carte entière; sa dimension, le manque d'échelle, le but de leur dessin, ses couleurs, sa peinture. Nous allons ici exploiter ses dix sections de deux climats, déchiffrer leurs légendes et épigraphes: par conséquent nous devons avant tout examiner son écriture et rendre compte de l'exécution de notre copie.

L'écriture de la carte itinéraire offre beaucoup plus d'insuffisance que le dessin. Rapide, négligée, elle fatigue la lecture et jette dans l'incertitude. Les points diacritiques très-souvent omis, sur la lettre *hé* finale toujours, évidemment que le frottement et le temps firent disparaître un nombre

(1) Certainement Erzeroum est un Erzan romain Arzan-ar-Roum. Mais il y avait d'autres Arzan, Arzan arménien, et Arzaudjan, tous assez rapprochés que les géographes arabes distinguaient. Quant à Cali Cala, déjà Aboulféda discute sur sa position et son origine, et nommait une montagne Cali Cala. Reiske énonçait son opinion pour Theodosiopolis. Il ne manquait pas d'investigateurs qui retrouvaient Cali Cala dans Erzeroum. Golius, dans les notes à l'Alfragan, combattait cette opinion. La discussion d'Aboulféda roule dans le Djezira; la description d'Edrisi fait ses tours dans l'Arménie. (Voyez les climats d'Ibn Ketir dans l'atlas, et d'Alkomi, t. I.)

assez considérable, mais pour sûr bonne quantité n'était jamais marqué et ceux qui sont marqués sont jetés ordinairement trop en avant, trop éloignés et dispersés. Il est bon d'observer que le point de *zé* se trouve quelque fois à sa place, quelque fois est mis au-dessous, en bas. Quant aux *fé* et *kaf* ils sont ordinairement distingués par un seul point dessous et dessus : ainsi que *kaf* n'est marqué que d'un seul point en haut ڤ et le *fé*, suivant l'écriture arabe africaine, distingué par un point mis dessous, en bas. ف Cependant on trouve de très-rares exceptions où *kaf* est chargé de deux points (2).

Il serait superflu d'insister trop sur les erreurs qui sont à observer sur chaque section. Le nom du Rhin est inscrit sur le Mein et le nom de Mein, Mourin est placé sur le Rhin ; Verdun, Garmisia, Barmon, deux fois répétés ; Sikla, Besanzin, Molsa, sans épigraphes ; on peut supposer quelque déplacement de noms comme de Frankfort. On remarque les noms privés de terminaison, fracturés par l'omission de syllabes et de lettres, dépouillées de leur commencement, de leurs initiales : Ankborda seulement au lieu de Frankborda. Nonobstant les difficultés, les incertitudes et les fautes, c'est la récolte abondante de variantes quelquefois utiles pour rapprocher et rectifier l'orthographe varié.

Quantité de positions nommées dans le texte, ne se trouvent pas indiquées dans la carte itinéraire : mais il y a des positions nommées qui sont passées sous silence dans le texte. Nous l'avons déjà observé que Russie, Norwège, France, Romanie nous en donnent des exemples. Au bout du compte le débrouillement de la lecture est excessivement fatigante pour les plus versés dans l'écriture arabe, et en plusieurs occasions capable d'épuiser leurs conjectures.

J'avais cependant la témérité de reproduire dans mon atlas ces dix sections réduites à un tiers de l'échelle, ensemble et lisibles, tout ignorant que je suis de l'arabe. J'ai confronté à plusieurs reprises tous les noms, toutes les inscriptions de la carte itinéraire avec le texte de la version et partout je les trouvais conformes, au moins rapprochés par quelque apparence, je conservais la leçon du texte, insérant sur mes planches en caractère lisible, arabe et latin.

Remarquant une différence patente, je devais la respecter, la conserver et l'inscrire sur ma planche en double caractère comme ma lecture me la donnait. Lorsque je pensais que c'était une erreur, tout en reproduisant l'épigraphe arabe de la carte, j'ajoutais le nom latin suivant le

(2) Il semble que les textes des manuscrits consultés par Jaubert, employaient dans leur écriture la lettre *fé* de l'alphabet africain, parce que, à l'occasion de Foglia, Fathoua (Padoue), Fanonsa (venosa), Jaubert observe que les copistes des deux manuscrits ont employé la lettre *fé* surmonté d'un point et non le *fé* de l'alphabet arabe africain (p. 247, 269).

texte. Quand il m'a été impossible de débrouiller la valeur des lettres, je copiais les traits de ces inscriptions aussi illisiblement que je les voyais. Ce que j'ai ajouté, est ordinairement mis entre parenthèse. Cette opération produisit certainement nombre d'erreurs : je prie qu'on me corrige, et j'engage les savants à donner aux gens du monde le fac simile des 69 sections.

6. La table itinéraire, composée de 70 (68) sections, est une partie intégrante de la description; elle avait son existence avant la description. Edrisi l'avait sous les yeux, souvent il renvoit le lecteur à la regarder. Elle indique les positions relatives des points et la direction des itinéraires et des distances. Quand la direction de la distance du texte ne s'accorde pas avec celle de la carte, lui est contraire, reste à juger laquelle est réelle. C'est ainsi que le texte dit, de Paris à Louns vers l'occident (p. 364), de Tours à Nifars vers l'occident (p. 357), de Montdugon à Bourges vers le sud (p. 242) : la carte itinéraire trace tout le contraire, et c'est juste.

Le texte détermine chaque distance par le nombre des milles; la carte ne donne aucune échelle pour la confirmer ou contrarier; elle n'a pas d'echelle.

Il n'y a donc de question d'échelle, et en matière de distance règne une grande incertitude : dans le texte même, Edrisi ne nous donne aucun éclaircissement de mesure variée. Dans les prolégomènes seulement il indique le rapport des milles aux parasanges. La parasange compte trois milles. Dans toute la description il se sert ordinairement de milles, souvent de journées de marche, quelquefois de stations, les parasanges sont presque oubliées. Il les néglige dans sa description, car toutes les mesures connues étaient changés en milles déterminés (prolég. p. 21), les parasanges étant une mesure déterminée, furent donc très-facilement absorbées par les milles, d'autant plus qu'elles ne convenaient point aux Italiens et aux Siciliens. Malheureusement les milles n'étaient pas toujours égaux, leur longueur variait et Edrisi n'y faisait aucune attention. Il n'en était pas de même avec les autres mesures connues comme avec les parasanges : la réduction de ces autres en milles présentait des difficultés et des incertitudes. Malgré l'assurance que toutes les mesures furent comptées en milles déterminés, Edrisi laisse une multitude de journées indéterminées; je dis indéterminées, parce que bien qu'ordinairement il compte une journée à 25 ou 30 milles, assez souvent cependant ces journées sont plus longues et montent à 40 milles et plus; et trop souvent elles sont plus courtes, surtout dans les intervalles où les points sont trop rapprochés.

Nous avons observé ailleurs que l'esprit humain agrandit ce qu'il veut faire plus ostensible, plus détaillé; que les cartes géographiques de tout temps étaient affectées de cette disposition, de cette inévitable nécessité. Aujourd'hui même, nonobstant tout le raffinement de l'exactitude scrupuleuse, comment marquer sur une carte générale, une ville, un faubourg, sans dépasser leur enceinte; comment tracer distinctement les fleuves sans déborder leur largeur, surtout lorsque la carte est dressée sur une petite échelle? Anciennement on était moins scrupuleux sous ce rapport, plus enclin à tracer les détails démesurés, souvent on ne cherchait point à les réduire à leur juste proportion, à les restreindre dans leur étendue réelle. Ce défaut affectait les cartes, malgré leur progrès scientifique. Toutes les parties plus animées, plus habitées, plus fréquentées, plus connues, figuraient gonflées et élargies. Les distances apportées par de nombreuses relations contribuaient beaucoup à cette défiguration.

7. Les distances provenaient rarement de chemins mesurés. Elles étaient rapportées par des voyageurs et des marchands. Dans les pays peu peuplés ils étaient lancés à franchir de grandes distances d'un bond, et tout ce qu'ils voyaient se présentait rapproché. Dans les pays plus cultivés, ils s'arrêtaient à chaque instant, ils ont des affaires à régler, leurs journées se passent dans des haltes et repaîtrages : mais ce sont des journées de distances. Tout se dilate à leur vue; étourdis de leurs distractions, ils rapportent de bonne foi des chiffres doubles, triples, décuples. La cour du roi Roger, en confrontant ces données, les a trouvées d'un singulier accord, partout où le mouvement local, le trafic rapproché, agitaient les populations. La connaissance des longitudes et latitudes de la table ronde, pourrait nous dire si les géographes siciliens savaient se prémunir contre les conséquences de cette désharmonie des itinéraires; mais ce qui est sûr, c'est qu'Edrisi relate fidèlement toutes les données gonflées ou exténuées. Ainsi nous voyons dans sa description les distances aux environs de Belgrade, dans la Romanie, dans la Crimée, énormes, excessives. On dirait que les milles y étaient moindres. La différence des milles contribua sans doute plus d'une fois à élever les chiffres des distances, mais au fond, sur tous ces points animés, c'est le trafic, c'est la marche lente des marchands qui les empoulaient. Par la proportion des mesures itinéraires relatées par Edrisi, on peut juger de la culture du pays, de la civilisation matérielle, du mouvement local et du commerce.

Ces considérations me paraissaient nécessaires pour bien apprécier les mesures d'Edrisi, pour ne pas voir trop souvent d'erreur dans le

texte où il n'y en a pas; pour ne pas exiger une stricte application, le compas dans la main, à des distances réelles: pour ne pas les négliger à cause de leur inégalité, de leur apparente inaptitude; enfin pour ne pas s'effrayer des monstruosités que la triangulation composerait. Cette triangulation mérite d'être essayée. Souvent elle paraît d'abord impossible, souvent elle est livrée à l'arbitraire, quand les itinéraires se croisent seulement sans former des triangles, ou quand les chiffres s'y opposent par leur incohérence, leur mauvaise lecture, ou par les erreurs qu'on ne saurait rectifier. Cependant ces distances sont sorties de la triangulation qui composa la table rogérienne : or elles sont aptes à cette opération et elles donnent des produits satisfaisants. Quand même la triangulation devient impossible, son examen donne des renseignements avantageux aux recherches de la position.

8. Edrisi, dans sa description, ne perd pas de vue les états, les dominations; mais son attention est essentiellement renfermée dans les régions et les populations qui les occupent. Telle n'a plus d'indépendance, elle est soumise par un étranger, à peine qu'il en reste le nom; une autre est déchirée entre plusieurs états, mais c'est toujours la population qui est l'objet de sa description. Il est donc possible de déterminer l'étendue et les frontières des régions, et il devient tout impossible d'énumérer les états sur sa parole et de tracer leurs frontières. Quand il néglige de le dire, restent la région ou sa portion (3).

La carte ne connait pas de tracement de frontières. Le vague plane dans ses épigraphes des régions, qui sont déchirées et dispersées sur plusieurs sections, il faut ramasser ces tranches séparées pour en faire une totalité. De même la description revient plusieurs fois sur ces régions, elle énumère ses villes principales, elle compte ses dépendances, elle nomme les pays limitrophes, elle signale l'étendue par-ci, par-là, en suivant les routes des marchands et elle laisse maintes fois du doute, du vague. Les itinéraires dirigent la description. Elle passe à la fois en revue toutes les voies de la section et des régions que celle-ci contient; souvent elle déborde sur les routes de la section suivante, sans dire dans quelle région elle a fait cette irruption. Il y a des régions à peine mentionnées (Bilkan, Beltim) ensuite oubliées. La multitude de détails accable et embrouille la plume d'Edrisi.

(3) Les cartes explicatives de la description d'Edrisi ne sont pas politiques, ne présentent que des limites de provinces, de régions, de certaines populations; les limites politiques des états étaient différentes. Pour mettre à l'évidence cette distinction, j'ajoute dans mon atlas une petite carte politique sur laquelle on voit les frontières des états juste dans les années d'Edrisi. Elle a été préparée il y a vingt trois ans avec les autres pour un atlas historique. Qu'on me pardonne qu'elle est en polonais, extraite d'un atlas polonais.

Ces réflexions sont le résultat de l'analyse de dix sections des VIe et VIIe climats. Je pense qu'elles sont applicables à toutes les autres, à l'ouvrage entier. Chaque point se disperse, s'empêtre, s'enchaîne avec les autres. Je voulus me borner à la région de Pologne, de Russie, de Bohême; mais bientôt j'ai vu que pour y entrer il fallait sortir d'Allemagne pour courir au fond de la Romanie, suivant les traces des commerçants de cette époque, qu'il était nécessaire de s'enfoncer dans la Hongrie. Et comme plusieurs sections des climats VI et VII paraissent moins illustrées par le traducteur, je me suis décidé à donner le résultat de ce que j'ai pu remarquer, concernant les régions danubiennes et la Romanie; l'Angleterre et la France ne sont élaborées que parce qu'elles prennnet une place considérable des sections dont je donne la copie. Il suffirait à cet effet de former une nomenclature comparative de points expliqués et de signaler leur position par les cartes gravées. Mais l'exposition de nos régions, trop confuse dans Edrisi, demande absolument une analyse assez compliquée et il en fallait rendre compte verbal plus ou moins explicite. Sous ce rapport je serai plus circonstancié dans le développement des régions qui font l'objet principal de mes investigations, et plus succinct dans les autres qui ne sont que secondaires, où je ne prétends guère à dire quelque chose de nouveau, ou d'aplanir toutes les difficultés, d'expliquer les obscurités, de vider les questions; je les effleurerai pour provoquer les autres plus versés, plus heureux.

ANGLETERRE.

9. Willam Platt donna au traducteur d'Edrisi l'indication des lieux de l'Angleterre. Il y a donc peu de motifs à nous arrêter sur ce point qui figure dans nos sections. Cependant nous avons le plaisir de contrarier, de contester plusieurs indications, ne pouvant en aucune manière admettre dans la description d'Edrisi de si exorbitantes transpositions, qui résulteraient des indications données. Deux cents ans plus tard, l'atlas catalan donnait les noms anglais sur sa carte; noms presque méconnaissables à cause de leur prononciation et de leur tortueux orthographe. Ceux d'Edrisi sont au premier coup-d'œil évidemment anglais, quoique rendus en caractère arabe. Ils sont bien relatés et viennent de bons renseignements. L'Angleterre, à cette époque, avait son doomsdaibook, sa statistique, ses cartes spéciales. Rome, qui prélevait le denier de Saint-Pierre, et les Normands de Sicile possédèrent facilement, par l'entremise des Normands d'Angleterre, une bonne connaissance de cette île. Dans la répétition officielle d'Edrisi, il ne se glisse que peu de méprises.

Nous commençons par le point le mieux établi, par le nord.

افرديك Afardik et درهالمه Durhalma, sont Berwik et Durham. Nous sommes d'accord. 80 milles d'Afardik اغريبس Aghrimes sur mer, est Grimesby, et 100 (lisant 80 serait trop) d'Aghrimes dans l'intérieur du pays نقوله ou نقولس Nikole, Nikolas (la carte itinéraire porte Bikola), Linkoln.

Le fleuve traverse cette dernière ville par le milieu, se dirige ensuite vers Aghrimes, et décharge ses eaux dans la mer au midi d'Aghrimes. L'eau qui coule de Linkoln se perd dans la rivière Witham, qui a son embouchure au sud de Grimesby près de Boston. Edrisi l'a appelée بشكه Beschka. En désignant son embouchure 140 milles d'Afardik, il le nomme de Beska place forte, bâtie sur ses bords, à 12 milles de la mer, ce qui répond à Boston.

ف 80 milles par mer d'Aghrimes. برغيق Barghik, ville distante de 10 milles de la mer. Le texte et la carte itinéraire donnent cette leçon; je pense cependant qu'en suivant les pas d'Edrisi, personne ne s'opposera à la leçon de نرغيق Narghlik, admettant la mutation ordinaire de *noun* en *bé*. Cette leçon répond à Norwich.

De Narghik à جرتمده Djartmouda, qui est à l'entrée d'un golfe de forme circulaire vers le nord, le texte compte ص 90 milles par mer; en sorte que la distance de Djartmouda à Aghrimes par mer est de 150 milles. Cette somme de deux distances exige une certaine rectification, car si d'Aghrimes à Narghik il y avait 80 milles, pour la distance de Narghik à Djartmouda il ne resterait que ع 70. Je ne me déconcerte point par cette erreur ni par l'exorbitance que donne la soustraction, et je vois que Djartmoud est Yarmout (4).

10. Au sud de Djartmoud, à 40 milles, est l'embouchure de رطانده رطايده Rothaïda ou Rhotanda (ro-Thand) Tamise. Ce fleuve est considérable et rapide, il prend sa source près du centre de l'île, coule près de غركفرذ Gharkafordh à 50 milles de sa source, passe au midi de cette ville, se dirige durant l'espace de 40 milles à لوندرس Londres, puis va se perdre dans la mer. A mon avis, pour retrouver Gharkaford, il faut se détourner de la Tamise par la rivière Lea, vers Hereford ou Hartford, Heortford.

(4) En lisant d'Aghrimes à Barghik ق 100 au lieu de ف 80, on aura de Barghik à Djartmouda ل 50; et si l'on voulait supposer toute la distance قي 110 au lieu de قن 150 on n'aurait de Barghik à Djartmouda que ى 40. Les variantes fixeront peut-être ces chiffres : mais la version française se montre trop sobre pour cette sorte de variantes. Yarmout est nommé Artmua dans les épigraphes de l'atlas catalan. Voyez notre portulan général.

De Djartmouda 60 milles, de Londres 40 et de l'embouchure de Rotanda 20, on arrive à دبرس Dobres, Douvres. De Dobres à هستينكس Hastings 70 milles. De Hastings à شرهام Schorham 60 milles. De Schorcham à هيونه Haïouna 60 milles (lisez هتونه) Hampton, Hamtun, Suth-Hampton.

Du côté de l'orient (de l'occident) de Haïouna se jette la rivière غونستر Ghounester. Elle prend sa source dans les montagnes qui s'étendent au centre de l'île. Ghounester, Winchester, est une ville située dans l'intérieur des terres à 80 milles de Haïouna et à 40 milles de سلابورس Salaboures, Salisboury, en se dirigeant du côté de l'occident. Je pense que c'est clair.

De la ville et du cap Haïouna à غرهم Gharham, Wareham, 25 milles.

Ici, à la fin de notre course, nous allons succomber avec Edrisi, sans savoir comment se tirer de ses propres filets. Il dit qu'au nombre des villes d'Angleterre, situées à l'extrémité occidentale et dans la partie la plus étroite de cette île, il faut compter سنسهنار Sansahnar, à 12 milles de la mer. Elle est jolie, florissante, et située sur le bord d'une grande rivière qui vient du côté du nord, et qui se jette dans la mer à l'orient de la ville. De là à Gharham, Wareham, en suivant le rivage, 60 milles, et au cap le plus occidental de l'île oriental (près de Djartmouda) 380 milles; au dernier cap de l'île (presqu'île) dite قورنواليه Kornvalia, Landsend de la Cornouaille 300 milles. Cette partie, la plus étroite, la plus mince, ressemble à un bec d'oiseau. De Sansahnar à Salaberis, Salisboury, dans les terres du côté du nord, 60 milles, et Salaberis est située sur la rive orientale de la rivière qui se jette dans la mer près de Sahsenar, Sansahnar. C'est tout ce que le texte dit de la situation de Sansahnar.

La carte itinéraire lui donne quelque démenti. Salaberis y est à l'occident du fleuve; outre ce démenti, la rivière Avon qui coule près de Salisbury, tombe dans la mer à l'orient de Wareham, et entre Salisbury et Wareham il y a si peu de distance, qu'il faut désespérer d'y trouver une ville florissante répondant à Sansahnar. La distance nord de Salisbury, relativement à Sansahnar, est donc fortement inclinée et indique une position plus septentrionale que celle de Sansahnar. Or, Sansahnar étant placée dans la partie mince du bec, est occidentale à Salisbury, et n'a aucune relation avec la rivière qui baigne les murs de Salisbury. Ces considérations décèlent une confusion dans la relation d'Edrisi. Il est cependant clair et incontestable que la ville florissante de Sansahnar était à l'occident de Wareham, vers les frontières de la Cornouaille, dans la péninsule qui s'étend vers l'occident en forme de

bec d'oiseau. Dorchester pouvait avoir dans ces temps reculés une station maritime, qui, dans le langage des commerçants, donnait le nom à la ville même, qui est appelée Sansahnar par Edrisi.

Nous n'avons ancun motif pour nous occuper de Hirlanda, Irlande, de Reslanda, Thule ou Islande et Frisland; de la mignone Skosia, Ecosse; elles étaient désertes, inhabitées, dit Edrisi (5).

France.

11. Les illustrations des lieux de la France, données par le traducteur, sont toutes irrécusables. Il a laissé cependant quelques points dans l'incertitude ou abandonnés; je pense qu'on peut parvenir à les déterminer.

Dans ce but j'ai essayé la triangulation des distances de la France (voyez n° 40 de l'atlas). Quatre faisceaux de triangles se sont formés assez facilement. Un belge, l'autre pyrénéen, le troisième normand, le quatrième du centre s'étendant depuis Orléans jusqu'aux Alpes. Les deux premiers sans difficultés et raisonnablement, les deux autres affectés de contrainte, de données inconciliables, et dans le faisceau central d'une absurdité inadmissible. En écartant cette dernière et empêtrant tant bien que mal par différentes combinaisons le faisceau normand, il restait à réunir ces quatre faisceaux et à obtenir de leur réunion pour toute la France un réseau général, attaché à la triangulation de l'Allemagne. De nombreux essais m'ont convaincu que cette réunion était impossible, si l'on ne retouchait pas le nœud normand pour le rattacher à des proportions réelles.

Il est probable que ces nombreuses distances sont comptées en milles de différentes grandeurs, petits et grands, doubles ou même quadruples des petits. Les deux journées et 12 milles de Komminge pa Toulouse à Morlais répondent à 80 milles, et les 6 milles de Narbonne à St-Gilles répondent à une journée de Narbonne à Arles. Les 30 et 40 milles d'Avranche au Mans et à Seez, répondent à 70 et 80 d[illegible]

(5) Les explications proposées par Willam Platt, discordantes avec celles que nous avons donné[illegible], sont les suivantes : Aghrimes *Lynn regis*, Baska fleuve *Esk*, Barghik *Ipswich*, Djartmouda *Nor[illegible]muth*, Gharkaford *Wellingford*, Haiouna *Corse castle*, Sansahnar *Chichester*. Edrisi pouvait s'é[illegible]rer avec sa relation sur Sansahnar, mais il serait contre toute vérité s'il se serait égaré jusq[illegible] Chichester. — Edrisi à l'occasion de l'île Schaslanda (Antilia) se proposait de parler plus au long de l'Irlande mais il a oublié d'y revenir. Bakoui sait qu'Irlande est une grande ile où demeurent [illegible] madjous, elle a 1000 milles de tour (VI, 5). Dans le même climat il connait l'île بردميل Bard[illegible]il (Brazmil, Brazil), où l'on trouve de l'ambre; les habitants vont dans une ile voisine tirer leur nourriture de l'écorce d'un arbre qu'on nomme maouta ou mauha. Il y a une montagne élevée, sur laquelle est une statue qui annonce qu'il ne faut pas aller plus loin sur la mer (VI, 6). Voyez cartes des géographes, chap. 151, note 122; prolégomènes chap.

t-Malo à Seez et à Angers. Les 855 de petits milles ou lieues, ıesurant le circuit du sac breton, long de 80 milles bien grands. Ces onsidérations font présumer l'existence de milles inégaux. De 'oulouse au Puy 230?... Quels sont ces milles, lieues ou stades aussi ıignons?

Mais comment discerner les différences des milles? comprendre et éterminer la proportion de leur grandeur? Nous répétons bien de ›is, que la description d'Edrisi ne donne aucune notice positive pour ;ablir une proportion quelconque, et elle ne fait même aucune distinc-on. La triangulation sicilienne d'Edrisi avait été composée sans dis-nction de la grandeur des milles, et nous avons remarqué ailleurs que ·ès-longtemps dans la composition des cartes, la géographie se servait e ces distances, comme si elles étaient toujours de la même grandeur e milles.

Des erreurs par omission, par la prise d'une lettre chiffrale pour une utre, contribuent certainement à l'incohérance de plusieurs points. e suppose des omissions fréquentes dans les grandes distances, dont es nombres des milles sont insuffisants, parce qu'après la forma-ion de tous les réseaux de la triangulation, quantité de ces distances ont en défaut, à cause qu'elles ne sont pas assez longues, et sont ré-ablies lorsqu'on les complète par dixaines ou centaines. C'est ainsi que es م 40 milles du Mans à Paris montent à قم 140 (120); les س 60 le Bayeux à Maliz à قس 160 (150); les ق 100 de Tours à Nevers ı قن 150; les ع 70 de Nevers à Angers à زك 220. Il est bon d'é-:endre les ص 90 milles de la longueur du sac breton à قص 190.

Le choix entre les doubles distances de Seez à St-Malo ou Avranche étant nécessaire, l'admission de ق 100 entre St-Malo et Angers au lieu de ق 80, n'est qu'un changement de lecture au reste insignifiant pour la composition. Une rectification ou correction plus essentielle existe dans les distances de يه 15 milles de Bayeux à Evreux, et dans مه ل 30 ou 45 milles de Bayeux à Rouen. La première de 15 milles, placerait Evreux sous la porte de Bayeux; l'autre, de 45 milles, est contrariée par les 90 milles de Dieppe par Tonque, à l'embouchure d'Esterham ou Orne, qui perd ses eaux près de Bayeux. En effet, l'insuffisancede ces deux distances empêcherait la jonction de quatre parties de la triangulation. Ces deux distances sont donc erronées ou offrent des chiffres inexactement débrouillés. Nous proposons à chacune le même chiffre de قه 105 milles, ce qui rapproche la distance de Dieppe à l'embouchure d'Orne, et conserve dans l'écriture la ressemblance des lettres chiffrales, des chiffres contestés.

12. La distance de 80 milles de Nevers à Bourges n'est pas en ligne directe, parce qu'elle est la somme de deux distances, de 40 de Nevers à Auxères, et de 40 d'Auxères à Bourges, qui forment un angle. Dans la composition de la triangulation centrale, il y a plus de peine avec les distances de Nevers à Limoges, à Mont-Luçon et à Clermont. Dans quel sens qu'on les tourne, on obtient une combinaison inadmissible. On dirait que la combinaison d'autres triangles, qui place Auxonne sur la ligne d'Orléans à Nevers, est un obstacle. Elle contribue beaucoup à l'insuccès de leur coordonation. Mais si même on parvenait à reculer la position d'Auxères à son emplacement vers le nord, la composition des distances données de Nevers à Limoges et à Clermont ne serait plus satisfaisante. C'est qu'il y a peut-être une erreur, ou, ce qui est plus probable, le concours de milles inégaux. Ceux vers Clermont sont petits, et les autres vers Limoges sont trop grands, surtout les س 60 donnés directement de Nevers à Limoges, demandent une extension de ص 90 ou même de قير 117 en partant par Mont-Luçon.

Dans toute la composition de la triangulation, Nevers est un singulier point central, point de départ, qui rayonne par douze différentes directions. Malheureusement la moitié est en question, à cause des omissions, des chiffres inhérents, ou à cause des diversités des milles. Les rayons dont il sagit sont de grandes distances.

Dans la triangulation belge on voit aussi l'insuffisance de quelques distances. De Gand à Bruges, de Tournay à St-Omer; l'une et l'autre de يه 15 milles sont à rectifier en نه 55. D'Atringos à St-Omer les كه 25 demandent une lecture de له 35.

On dirait que la triangularisation des distances édrisiennes pour la France est une peine perdue, qu'on n'en retire aucun fruit, parce qu'on arrive à l'explication de toutes les localités par le simple récit de la description, comme l'a prouvé l'heureux résultat du savant traducteur. Je ne contesterai pas cette observation juste sous ce rapport. Je ne dirai pas que la triangulation confirme l'explication de plusieurs points : que قشتال Kastel est réellement Châteauroux; مالص Maliz, Meaux, à condition que la distance de Chartres soit en grands milles; que la triangulation ramène ostensiblement برغش Bargosch sur Bazas ou Baxas, Vesula et برمانى Barmani, sur Bernay, Bernacum; que la triangulation répugne d'accepter le double قمراى Kamraï, dont 70 milles de Louvain mènent juste dans la position de Cambrai, qui est l'occident du Rhin, quoiqu'il ne se trouvepas sur ses rivages. En effet, à Edrisi ne donne qu'une seule fois les conditions de cette ville, qu'elle est grande et contient de vastes et beaux édifices, et s'il a ajouté cette vague

remarque qu'elle est à l'occident du Rhin, il l'a probablement ajouté dans le but de rectifier l'erreur de la carte itinéraire, qui déplace Kamraï à l'orient du Rhin, loin de ses rivages.

Toutes ces petites explications ne compenseraient pas ces combinaisons laborieuses des distances, si l'on n'en retirait pas quelques autres avantages qui dévoilent la marche des connaissances géographiques, si l'on ne les confrontait pas avec les cartes postérieures et ne savait pas se convaincre jusqu'à quel point ces distances hétérogènes, sans appréciation, mal coordonnées, dirigeaient la composition des cartes postérieures, surtout en Italie, comme nous l'avons remarqué dans le mémoire précédent.

Reste à retrouver l'emplacement de بلغير ou بلقير de Balkir ou Balghir sur mer et بسنيس Besnis dans le mont Jura, et voici ce que je remarque. Balghir se place près d'Olone sur Talmond, Tailemont, qui a un havre et la haute mer. Cette ville est située sur les rivages de la Guinardière, disent les anciennes cartes, et signalent de Guières aux environs. C'est donc de cette dénomination que la station du commerce avait son nom : dans la Guinard, dans la Guiere, bal Ghir. Mais aussi il est très-probable que les barges d'Olone, marquées dans le Neptune français près de Sable d'Olone, engendrèrent le nom de Balghir : les appellations obscures gagnent quelquefois l'usage vulgaire. Toujours est-il certain que Balghir répond à la station d'Olone. — Quant à Besnis, comme la direction des distances n'est pas indiquée, si on les tourne à l'ouest, on trouve entre Dijon et Macon, à des distances proportionnées, Bussy ou Bussy-bourg et Visnan-bourg. L'un ou l'autre répond à Besnis.

ALLEMAGNE.

13. Lorsque j'ai lu dans Edrisi que بنص Nebsa ou Bensa était la capitale d'Allemagne, tout de suite Bamberg s'était présenté à ma vue, et il devint le point de départ de toutes mes recherches ultérieures.

L'Allemagne n'avait pas de capitale ni de résidence. Aix-la-Chapelle était déjà déchue de sa priorité, métropole comme Cologne, Mayence, au moment des élections et des couronnements. La maison de Suabe succéda à peine à la maison de Franconie, et sous le règne de celle-ci, Bamberg, centre de la Franconie, devenait une ville principale, une ville de prédilection. Une tradition du goût national fesait monter la fondation de cette ville à la sœur de Henri l'oiseleur, Baba, inventée à cet effet pour donner un lustre à Bamberg, et l'origine de son nom Baba, Babenberg, Papeberga, Bamberg.

Cependant Bamberg, du temps des Karlovingiens, était déjà la résidence d'un comté, qui fut supprimé et réuni à la couronne entre 903

et 907. C'est au plus tard en 1007 qu'Henri II, de la maison de Saxe, y fonda un évêché immédiat du Saint-Siége. Sous la maison de Franconie la ville et l'évêché acquirent une importance extraordinaire. Plusieurs des ducs principaux s'étant emparés du droit de prétaxation, ou de la recommandation du candidat aux élections, devenus ensuite électeurs de l'empire, voulant donner la splendeur au nouvel évêché, se chargèrent des hautes fonctions héréditaires de cette principauté ecclésiastique, les faisant remplir par leurs lieutenants, comme ils fonctionnaient par eux-mêmes, en qualité de grands officiers du royaume, ainsi que la cour épiscopale de Bamberg représentait en miniature la cour royale impériale. Aucun autre évêché d'Allemagne n'était honoré de cette façon. Les ducs prétaxateurs soumirent certaines villes en vasselage à l'évêque. Le duc de Bavière comme grand-sénéchal, la ville d'Amberg le duc de Saxe comme grand-maréchal, les villes de Wittemberg et de Mühlberg, le markgraf de Brandebourg, comme grand-chambellan prenant son investiture, promettait toujours de rechercher les fiefs pour rendre l'hommage dûe à l'église de Bamberg, et il les cherche d'un bo[illegible] à l'autre de l'Allemagne, quoiqu'il n'y a plus d'électeurs. De cette façon l'Allemagne relevant de l'évêché, Bamberg acquit le droit de se qualifier de capitale. Du temps d'Edrisi, plusieurs fois, en 1122, 1135, 11[illegible] 150 et 1167, la diète se tenait à Bamberg. Mais ce qui est plus remarquable, c'est que le commerce y croisait ses chemins, et ce qui le prouve à la dernière évidence, ce sont les itinéraires indiqués par Edrisi, qui traversaient ببص Babas, Babenberg.

La capitale Bensa, Babenberg, placée au centre, rayonnait comme aucune autre ville d'Allemagne, de six chemins dans toutes les directions, et ces chemins démontrent tout de suite plusieurs emplacements sans réplique. La triangulation débrouille le reste comme nous l'avons tissu, sans toucher à quelque chiffre.

14. Les provinces qui obéissent au roi des Allemands sont au nombre de quinze (p. 360)

سصونيه Sasonia, Saxe.

بلونيه Bolonia, Pologne.

برانيه lisez بواميه Boemia (6).

(6) Le traducteur suppose dans *Berania* la Poméranie : mais l'erreur y est évidente. Si l'on voulait y voir la Poméranie, on ne l'aurait pas au nombre des provinces de Bohême ; cependant, deux pages plus bas (p. 371), Edrisi parle *de la province Boemia, qui appartient à l'Allemagne*, et ne connaît aucune Berania. La Poméranie fesait alors partie intégrante de la Pologne, et n'accéda à l'empire qu'en 1180. Edrisi compte au nombre des provinces dépendantes de l'Allemagne, la Pologne. Les Allemands le lui ont dit ainsi : lui-même il n'insiste pas pour la seconde fois avec cette assertion.

قلنطاريه Kalantaria, partout ailleurs قرنطاريه Karantaria, Karinthie (7).

ككلايه Akoulia, pays d'Aquilée.

ابرنصيه Abernesia, lisez comme il est partout ailleurs بنادقيه Benadikia, Venise.

دسقانه Doskana, Toscane.

افرنسيه Afransia, Frankonie.

بير بابير بافير Baïr, Babir, Bafir, Bavière.

صوابه Souaba, Suabe.

لهرنكه لترنكه Lohrinka, Lotarinka, Lorraine.

لوبان لوابانس لوبانيه Louban, Lovanos, Loubania, pays de Louvain.

بربان Braban, Brabant.

هينو Haino, Hainaut.

برعونيه Bourgounia, Bourgogne allemande.

Il faut y ajouter افريزيه Afrisia, la Frisie, qu'Edrisi compte au nombre des treize provinces du roi de France, quoique dans sa narration il la regarde comme partie d'Allemagne. Les méprises de cette espèce sont familières à Edrisi. Il sépare encore une Allemagne المانيه dans l'Allemagne (p. 357, 366, 373), en y comprenant certainement la Frankonie avec la Suabe.

Nous ne nous occuperons point de la Bourgogne allemande, du pays d'Aquilée; très-peu de plusieurs autres provinces, où le traducteur a levé les obscurités : nous demanderons seulement s'il ne convient pas mieux de reconnaître dans اغينث اغيستا Aghintz ou Aghista (p. 239, 244, 245, 362), au lieu de Aix en Suisse, Aosta, Augusta prætoria en Savoie? Il serait aussi difficile, à notre avis, d'admettre l'explication de Chkela par Bruxelles.

La Flandre appartenait au roi des Français. Elle comprend Tornaï, Brouges, Sant-Mir, Kamraï, Atringos (Courtray), Sankola sur la mer (8), et la ville principale Kand. Toutes ces villes sont reconnaissables tant

(7) Forme de prononciation connue dans les chroniques. Voyez la carte anglo-saxonne dans notre atlas, n° 26. De même dans hormesta d'Alfred on a : an othre haelfe Donua thaere ea isthaet land Carendre ; ensuite au sud le mont qui s'appelle Alpis, près duquel Baegthwara (Bavière), land Gemaere and Swefa (Suabe), and thonre be eastan Carendran lande begeondan thaem westenne is Pulgara land : à l'est est Carinthie et au delà des déserts Boulgarie.

(8) La table itinéraire, à la place de Sankola, porte صقلة par erreur et par omission n'a pas donné d'épigraphe à Sikla en Frisie.

par leurs noms que par les distances. La Flandre touche à la Frisie si on enferme dans les limites de cette dernière, la Zeeland et la Hollande.

Dans l'énumération des villes, la province de Hainaut est oubliée. Cependant entre Kamraï, la ville de مويز مويص مويش Mouïz, Mouis, Mouisch, Mons, y est renommée; le Hainaut est enclavé dans la Flandre.

Encore le Brabant qui n'est pas détaillé, semblerait composer une dépendance de la Flandre, si on voulait accepter la leçon لنوس Lovanos (Louvain), donnée (p. 366) par le traducteur. Mais c'est la ville de France ou de Flandre Louns (Laon), (p. 364, 365). De Louns à Kamraï, en se dirigeant vers l'orient, 60 milles (p. 365); de Kamraï à Louns (et non Lovanos), dont il a déjà été question vers l'occident, dit Edrisi, 60 milles (p. 366). Ces passages sont identiques, et Lovanos à la page 366, est probablement une erreur typographique. — Aussi lorsque je lis qu'Atringos est au-dessus de Kand et au-dessous de Liége (p. 366), je suis tenté de présumer que ce Liége, qui est privé de son nom en arabe, est Louns ou Lille. — Quant au Brabant, nous le renvoyons au pays de Louvain.

La Bourgogne allemande monte jusqu'à Berdun (Verdun), où commence la Lorraine, dans laquelle il n'y a que trois villes nommées : Mas (Metz), لياجه لياج Liadja (Liége) et Kamraï sur la rive occidentale du Rhin. Au reste, Lorraine est une province peu considérable, (p. 363) (9).

15. Tout à côté de Lorraine s'étend une autre province plus considérable, dont les limites poussent dans plusieurs autres circumvoisines. C'est le pays de لوبانس لوبانيه لوبان لبان ليان Lobanos, Loubania, Louban, Liban, Lian (p. 357, 366, 368, 373). La Flandre est bornée par le pays de Louban (p. 365), et ce pays Lian est limité du côté du midi par l'Allemagne, et entouré vers l'occident, par la Lorraine et par la Bourgogne allemande; il confine vers le nord (de la Souabe) avec la Souabe et la Bavière, et vers l'orient avec la Saxe et une portion de la Frise (p. 366). On remarque au nombre des principales villes de ce vaste pays : Bâle, Spire, Worms, Maïanse, Frankford, Mesla (Kassel), Cologne, Utrecht, Hardbourd (Erfurt) et Bensa (Bamberg) (p. 367). Or, c'est l'antique France rhénane, austrasiane, Louvain était un

(9) Komraï est Cambraï. De Liége à Komraï en se dirigeant vers le nord-est 70 milles dit Edrisi, et il nous autorise par centaines d'exemples de prendre cette direction à la renverse. — Komraï est situé sur la rive occidentale du Rhin. La carte itinéraire inscrit ce nom sur le Main, et autorise de transporter Oudenard et Cambrai, vers l'occident, et la rive serait celle de l'Escaut.

certain temps une ville principale de cette France, sa capitale. La tradition en a conservé le souvenir, et le langage vulgaire donnait son nom à tout un pays. Le langage public, ni officiel, ni des écrivains ou des chroniques, autant que je sache, n'a jamais compris sur cette échelle le pays de Louvain. Les récits des marchands, commerçants, voyageurs, l'ont apporté à Edrisi et aux Siciliens, donnant à ce pays une extension extraordinaire; du haut Rhin jusqu'à son embouchure, et vers l'orient jusqu'au fond de la Saxe, englobant toute la Franconie, spécialement oubliée par notre géographe. Tous les récits s'accordaient à lui donner cette extension, qui empiète sur les provinces du centre d'Allemagne.

Le vague de ce langage populaire se déclare en y comptant Bâle, qui est une ville de la Bourgogne allemande ou sa dépendance, étant plutôt de Souaba. Aussi Spire, considérée tantôt pour une ville de Bourgogne, tantôt pour celle de Souaba. De même Worms est une dépendance d'Allemagne (p. 362, 367, 369). Cette extension extraordinaire du pays de Louvain, dans la bouche des commerçants qui connaissaient une existence spéciale de Souaba, de Frankonia, fondée sur la réminiscence de possession des Franks-rhénans, certainement était en même temps nourri par quelque autre motif commercial ou industriel, qui touchait de près l'intérêt, et portait leur vue sur Louvain, partout où les élargissaient ses frontières. Louvain, à cette époque, était déjà une ville éminemment industrielle. Ses produits se répandaient au loin; si elle n'avait pas de ses propres établissements partout, les commerçants y rencontraient des dépôts de son industrie. Je présume que c'est là la cause de sa colossale renommée. Si la qualification du pays de Louvain ne se décèle pas par d'autres monuments historiques, l'activité commerciale et industrielle ne pouvait y disparaître au dernier point. C'est aux historiens de Louvain de la retrouver.

La Souaba a peu d'étendue. Ses principales villes sont : Ulm, Augsbourg, Bâle, Spire, Akrizav et Eskindja. Cette dernière اسكنجه سكنجه est une grande ville, située dans le voisinage du mont Djour (Alpes), sur une éminence qui fait partie d'où le Danube prend sa source. Entre cette source du Danube et Eskindja, on compte 12 milles. D'Eskindja dans la direction nord-est à Ulm, on compte 60 milles et 100 milles à Bâle ; 35 seulement à Akrizav (p. 246, 369). Les distances d'Eskindja, 60 à Ulm et 100 à Bâle, sont confirmées par deux passages, où la distance entre Ulm et Bâle est portée à 170 milles (p. 246) ou 160 (p. 367). La Souaba touche à Karantaria (Karintie) (10). Akrisar est réellement

(10) Et non Tarantaise, comme suppose le traducteur.

la ville la plus importante de Karintie, et Eskindja fait partie de cette province voisine (p. 249, 369). Askindja est cependant associée avec les Grizons (p. 239).

Comment réconcilier tant de discordances sur cette grande ville? Donau-Eschingen se présente consonnant avec Eskindja, éloigné une couple de lieues d'Ulm. Etait-il grand, sur une éminence? Il faudrait cependant trouver un espace pour longer le Danube 60 milles. La distance de Bâle ق 100 milles, peut être réduite à ف 80, à و 6 milles. Geyssingen s'y présente rapproché à Bâle et plus éloigné d'Ulm, et il peut proportionnellement compter 12 milles à la source du Danube et 60 à Ulm. Mais Geyssingen était-il jamais grand, sur une éminence? (11) Tous deux appartenaient au comté de Fürstemberg, dont l'existence restait assez longtemps obscure.

16. C'est un singulier pays que l'Allemagne; indéterminé, il s'abîme dans sa prétendue capitale. Il y a un roi des Allemands, auquel obéissent quinze provinces, parmi lesquelles l'Allemagne ne se trouve pas. Ces provinces composent l'Allemagne ou sont ses dépendances. Mais l'Allemagne est au sud du pays de Louvain (p. 366); elle est entourée au nord par la Frise, au couchant par le pays de Louvain, à l'orient par la Saxe et au nord (la Frise), par l'Océan (p. 373). Bensa (Bamberg) en est la capitale. Masela ماصلة (Kassel) placée au centre d'Allemagne, à cette dernière, de Mayence, en se dirigeant vers l'orient, il y a 70 milles (12); de Cologne autant, et de Bensa 45. De Masela à Harbourg, ville de frontière de la Saxe, vers l'orient 60 milles. Masela est donc évidemment Kassel, centre de tout ce pays, qui s'étend jusqu'à l'océan, Encore Worms est une dépendance d'Allemagne qui s'étend au couchant de la Souaba (p. 236, 367). L'Allemagne n'a pas d'autre spécification. Son nom est attaché à la Franconie. Englobée par le langage populaire dans le pays de Louvain, elle se divisait en provinces situées à l'orient du Rhin jusqu'à l'océan, qui composaient ses dépendances.

(11) Il y a un autre Geyssingen à trois milles d'Ulm, appartenant à cette citée. — Esching[illegible]gen, latine Danubii locio, vulgo Doneschingen.

(12) Dans le nombre des curiosités que nous relate Bakoui sur les villes des Franks, nous t[illegible] trouvons : مفابخة *Mafabakha* (on pourrait lire *Mafandja*), grande ville des Franks dont une p[illegible]artie habitée, l'autre ensemencée, auprès d'un fleuve qu'on nomme *Afn* ou *Zin*. Il y a beaucoup de plantes aromatiques, poivre, gingembre, girofle; il y a des drachmes frappées à Samarkand par Nasr eddin al asuani. — Il faut lire le fleuve ماين et رين *Rhin* et *Main*, et la ville مغانجة *Magandja*, Maïance, où circulait la monnaie sammanide? et l'on y vendait l'épice[illegible]ce en abondance. — Ibn Saïd relate qu'une ville d'Allemagne, remarquable par les savants et les philosophes dont elle est le rendez-vous, s'appelle نفصين Nafsin, Bafsin : c'est le nom de Bensa, Bensis, Bamberg.

La Saxe, du temps d'Edrisi, n'était plus ce pays où Charlemagne détruisit l'existence nationale des Saxons. Cette antique Saxe, dans le récit d'Edrisi, s'est éclipsée sous le nom d'Allemagne et de Frise. Celle d'Edrisi prit son assiette nouvelle sur le territoire Slave, où elle cherchait longtemps à déterminer ses frontières. Les habitants de Saxe étaient les indigènes Slaves et toute sorte d'Allemands. Déjà cent ans auparavant, lorsque Boleslav-le-grand, en 1014, *indomitos Saxones edomuit*, dompta les indomptables Saxons : *in flumine Sale in medio terræ orum, meta ferrea fines Poloniæ terminavit* (Gallus, 1,6, p. 36), fixa une borne de fer comme frontière de Pologne dans la rivière de Sala au centre de leurs terres. La Saxe se centralisa autour de Sala, rivière de la grande Serbie. Aussi les villes de Saxe nommées par Edrisi, sont toutes des environs de Sala.

هربر هردبرد Harbour ou Hardbourd.

دولبره ذولبركه ذلبيركه Dulbourh, Dhulbourga ou Dhilbourga, comme l'écrit la carte itinéraire.

نيزبرك نيرزبركه نيوبرك Nizbourg, Nirezbourgh, Niubourg.

هاله حاله Hala.

ورزه Vurza, Varze.

قزلازه قزلاصه Kazlaza, Kazlasa.

مشسله ماشله مشله Maschesala, Maschla, Masla (clim. VI, 3, p. 375, 377, 381, VII, 3, p. 427). Cette dernière ville est aussi considérée pour une ville de Boeme (VI, 2, p. 371) (13).

De toutes les villes prénommées de la Saxe, Hala seule se conforme à la Halle de Saxe. Si l'on suivait les consonnances les plus rapprochées on se porterait avec Niresberg à Mersebourg, avec Harbour à Harburg, situé vis-à-vis de Hamburg; on trouverait Delbourg entre Ems et Lippe en Vestfalie saxonne, ou Dusbourg sur le Roer. Mais les distances s'y opposent.

Hardbourd est évidemment Erfurt, éloigné de 70 milles de Kassel et 60 de Bamberg. Au XVIe siècle, sur les cartes publiées en Italie, Erfurt est appelé Erdfurd.

Niubourg est au nord de Hala à 40 milles et il faut écrire et lire ميذبرك ou نيدبرك Maïdebourg ou Naïdebourg, comme on appelait cette ville archiépiscopale et principale de Saxe dans la langue

(13) Le traducteur trouve la seule Hala dans Halle, de Saxe. Le reste suivant son interprétation se disperse et se fixe à l'extérieur. Masla dans Breslau de Silésie, Varze dans Odensée de l'île de Fionie; Nizbourg, nommé Nirezbourg, dans Norimberg de Frankonie, et nommé Niubourg dans Nieborg de Danemark en Fionie (p. 375, 381, 427, etc.). Qu'on me pardonne quand je contrarie ces illustrations.

vulgaire, almano-slave. Les cartes publiées en Italie au XVIe siècle, l'appelaient Maïdenburg.

Dans la direction de l'occident, à 60 milles de Magdeburg, est situé Dulbourg ou Dlibourg. Je pense que cette dernière lecture est la plus exacte, elle nous apporte Quedlimburg, privé de la première syllabe : à cette époque fameux couvent de religieuses.

Niubourg (Naïdebourg) et Hala sont également éloignées de Krakal (Krakovie) 100 milles. Ces milles sont différents des autres, on pourrait les doubler

La situation de Masla, Maschesala, est indiquée par différentes distances. Eloignée 80 milles de Hala, 130 de Krakov, 150 de Bassau et Biths, ou des environs de Gran et de Neutra. Ces distances se dirigent vers le centre de la Boeme, vers sa capitale Prague (VI, 3, p. 377, 381). Le nom de Prague est inconnu à Edrisi et Masla est signalée comme grande et puissante ville de Bohême. Nous y reviendrons ci-après.

Entre Harbourd, Niuzbourg et Masla se trouve Kazlaza, 100 mille au sud de Niuzbourg, 60 à l'orient de Harbourd, et 100 à l'occident de Masla (saxo-boeme) (p.381). Ces indications nous ramènent vers les bord de la Sala, où, à cette époque, Saalfeld, Saalafeld, dot d'une abbaie était renommée et avait de l'importance.

Ce qui est vers le nord de Magdebourg est ténébreux. Suivant Edris il n'y a que 25 milles de Niuzbourg (Magdeburg) à Vourza sur le fleu du même nom, et autant de Vourza à l'océan ténébreux (p. 381, 42 Les distances aussi petites n'indiqueraient rien si l'on ne les pren pas pour de grands milles d'Allemagne. Le nom de la rivière se rel à Veser, Visurgis : la table itinéraire semble le confirmer, car elle tr vers l'occident de la gorge du Danemark un fleuve anonyme qui ser l'Elbe, et en second lieu un autre sur lequel est nommé Vourza. Vou fleuve étant Visurgis, Vourza fleuve se trouverait dans Ferden, Werd Verdia, Vreda ville épiscopale depuis 785, à 25 milles d'Allemagne Magdebourg et moins de l'embouchure de Veser.

17. Le long de l'océan s'étend la Frise, depuis Saxe jusqu'à Utrech Ses villes principales sont :

شكله صقله سيكله صيكله Schkela, Skela, Sikla.

سورانس شوارص Schwars, Swarans.

لاكرلنجه اكرلجنه اكرولنجه Alkaroulindja, Akarouldjina, Akar lindja.

برنه Berna (p. 373, 374, 365).

De Berna à Vourza, ville de Saxe, ق 100 milles, et Berna est située à ق 80 milles à l'orient de l'embouchure du Rhin. Certes il n'y a pas lieu de contester que Berna est Bremen, et les 100 milles à Vourza peuvent être réduits à و 6.

Akaroulindja, la Karoulindja (prononcez Krolindja, Grolindgea), située près de la mer, est éloignée de Brême 7 milles (immences d'Allemagne, peut-être ير 17), et de Cologne 100, est évidemment Groningen.

Schwars est une ville agréablement située au bas d'une montagne, avec des eaux courantes; éloignée de Erbourd 60 milles vers le nord, et 70 de Sikla. Ce serait une hypothèse que d'y voir Schverin, dans ce temps-là érigé en évêché pour les nouveaux baptisés Obotrites Slaves. Mais nous avons sur Veser, Schwarns, dont la leçon ressort de l'épigraphe de la table itinéraire (14).

Edrisi dit : de Gand à Skela ou Schkela, ville dépendante de la Frise et dont nous reparlerons, en se dirigeant vers l'orient, on compte 80 milles (p. 365) (15). Suivant sa promesse, Edrisi revient sur cette ville de la Frise, en examinant la Frise elle-même où elle est nommée Sikla, Sikela (p. 373) (16). C'est la même ville sans aucun doute.

Sikla ou Skela est une importante ville, située dans une plaine, dans un territoire agréable, possédant beaucoup d'habitations contigues, des bazars et du commerce : c'est le centre de la Frise; aussi, ses communications sont rayonnantes de tous les côtés : 80 milles à Gand, 80 à Utrecht, 70 à Gröningen, 80 à Schavarns, 70 à Quedlimbourg; parmi toutes ces villes au centre. Ces distances porteraient sa position vers les environs de Cologne, vers le courant de la rivière Siegen. Mais dans cette partie, il n'y avait à cette époque là rien qui conviendrait à une ville importante; en effet, la partie est trop extra-frontière et trop éloignée du centre de Frisie. Il faudrait reculer avec les distances d'Utrecht et de Gröningen pour rentrer dans la Frise. Tekelenburg, Cleves, Gueldre, Schylse localité dans le Ravenstein, Schoeleburg sur Hase, offrent des cliquetis qui ne peuvent pas satisfaire l'importance de l'époque. Pourrait-on se rabattre sur Aix-la-Chapelle (Skela, capella)? Je l'ignore.

La Bavière بير بافير بابير Baïr, Bafir, Babir (p. 246, 368, 370), pays et province, est restreinte à une petite dimension. Ses principales villes sont :

(14) Je ne puis pas adhérer à son explication par Schwarzbourg ou quelque autre aussi obscure.
(15) Le traducteur y voit Bruxelles.
(16) En ce cas le traducteur la détermine par Celle ou Zelle de la basse Saxe.

رينش برك رنج برك Reinschbourg ou Rendjbourg.

تبصوه تبزوه بتصو Tebsava, Tebzava, Batsau.

ايزرقرطه Eizerkartha, Izerkarta.

غرميسه غرمسيه غرمشيه غرمايشه Gharmaïsa, Gharmasia, Gharmaschia, Gharmaïscha (p. 370). Elle est contestée à Bavière et renvoyée à la Karintie (p. 371, 375).

La première est évidemment Ratisbonne, Regensbourg. Quant aux autres il faut les chercher (17).

Tebsava ou Batsau, à voir les distances et la description est indubitablement Passau sur le Danube.

Izerkarta 60 milles de Passau, rappelle la rivière Iser, qui traverse la Bavière et sur laquelle il y avait plusieurs résidences ducales. Une des plus considérables à cette époque était Landshut, qualifiée de ce nom suivant l'opinion populaire à la suite du château fort, considéré comme gardien (hut, hüten) du pays (Land). Ce château avec la ville gardait de même la rivière Iser et son passage, d'où vient Iserwart, Isergarde, Izerkarta.

Quant à Garmasia, ville d'Allemagne ou de Karintie, elle est située entre Bamberg et Vienne; Bamberg, éloigné 70 milles vers le nord-ouest, Biana ou Vienne, 60 ou 40 milles vers l'orient. Sur cette direction, presque à moitié chemin de Bamberg à Vienne, on trouve au nord du Danube en Bavière un petit bourg Garhaïm, et sur le bord du Danube, à l'embouchure de la rivière Klon, en Autriche, une petite ville avec un château, plus rapprochée à Vienne, nommée Greim ou Grein. Probablement c'est la Garmisia. Krems est trop rapprochée à Vienne, pour pouvoir convenir à la situation indiquée.

KARINTIA, DALMATIA, DJETOULIA (SERBIA).

18. L'usage populaire, remontant par habitude aux traditions anciennes, ne donnait aucun égard aux frontières d'Allemagne, que le duché de Bavière fesait étendre sur ce point; il absorba toute la Bavière meridionale par la dénomination de Karintie. Cet usage populaire prédomine tous les récits et les renseignements que les marchands apportaient aux géographes de Sicile, sur les régions formant les dépendances d'Allemagne et sur les pays ultérieurs. Bohême, Karintie et les autres

(17) Le traducteur n'a pas remarqué l'identité de Tebsava avec Batsau et l'a expliqué une fois à tort par Leipzig, une autre fois par Passau, ce qui est juste. Il a voulu trouver Stuttgard de Souabe dans la bavaroise Eizerkarta, je ne sais par quel motif.

qui vont nous occuper, sont déterminés comme le comprenait le vulgaire. Mais souvent ces idées vulgaires ne sont pas suffisamment déterminées, se tordent dans des biais qui étendent les limites et déplacent les villes de pays en pays.

Nous allons à la reconnaissance de leurs chancellants récits et nous entreprenons un long pèlerinage, avançant jusqu'à l'embouchure du Danube et jusqu'à l'Hellespont. Trois routes seulement attachent à l'Allemagne ces régions immences, variées et jusqu'aujourd'hui mystérieuses à bien d'égards. De ces trois routes, une perce directement dans la Karintie; l'autre parcourt les frontières de la Karintie et de la Bohême, la troisième traverse la Bohême. Nous nous proposons de sortir par les deux premières qui conduisent en Karintie ou en Slavonie; à la fin nous rejoindrons l'Allemagne par celle qui traverse la Bohême.

La Karintie, Karantania, appelée par Edrisi ordinairement Karantara قرنطارة (p. 246, 357, 368, 369, 373), ses variantes : قرانطارة قرنطاريه قلنطريا est un pays et à la fois une province peu considérable; situé entre e Danube et la Drave, il touche à la Souaba (p. 246). Comme province duché de Karintie), elle est peu considérable, sa ville la plus remarquaole est اكريزاو Akrizav, à l'extrémité du mont Djouz, 51 milles d'Ulm t 35 d'Eskindja, en se dirigeant vers le nord-ouest. Eskindja est dans e voisinage du mont Djouz et fait partie de la Karantara (p. 369). ainsi que la Karintie s'étendrait jusqu'aux sources du Danube : mais 'est une erreur, aussi bien que la distance de 35 milles.

Comme pays, la Karintie est bornée à l'occident par le pays d'Aquilée, u midi par les états des Vénitiens, à l'orient par la Onkaria et au nord ar la Boeme (p. 372). Un vaste pays qui a ses subdivisions. Au nombre le ses villes principales on compte :

بذوارة بذراورا Bedhvrra, Bedhravara.
بوزانه Bouzana.
نيطرم Neitherm.
شبرونه Schebrouna.
قلغرادون بلغرابه Kalgradoun, Belgraba.
سينولا سينولاوس Sinola, Sinolavs.
بورة بوزة Bouza, Boura.
بيلور Bilvar.
استركونه Estergouna, Ostrikouna.
تيتلوس Titlus.

افرنك بيله افربك بيله Afrank-bila, Afrabakbila.

ابرنبته ابرندس Abranbata, Abrandes.

غرمسيه Gharmasia.

لكريزاو Akrizav.

اقوليه Akoulia; بلام Balam.

فرزيزلكه افرزيزاك Frizizak, Afrizizak. Ces trois dernières villes sont limitrophes de la Karintie (p. 372, 375, 376, 378).

Mais il faut retrancher de ce nombre Neitherm, Ostrigouna et Schebrouna, villes de la Bohême; Titlus, ville de la Hongrie; aussi plusieurs de la Slavonie, située au delà de la Drave, qui est seulement enclavée dans la région de Karantara et ne forme que sa subdivision; enfin Germisia, ville d'Allemagne et de Bavière (18).

Nous allons maintenant à la reconnaissance de tous ces lieux, sans pouvoir dire jusqu'à quel point nous sortirons de la confusion.

19. Lorsque nous voyons sur la carte itinéraire Ostrihoun (Gra[illegible]) sur les bords du Danube, supérieur à Biana (Vienne); Agra placé [illegible]u nord de Neutra; Titul au midi du Danube, énormément éloigné [illegible]e Belgrad, nous pouvons dire que les positions sont extrêmement dép[illegible]a-cées. Le texte de la description ne nous apporte pas de remède, ét[illegible]nt ordinairement d'accord avec la carte. Réfléchissant sur les distanc[illegible]s, il est nécessaire de présumer différentes espèces de milles, de sorte [illegible]ue la triangulation avec tous ces déplacements est possible, mais rapp[illegible]ro-chée à la réalité, devient presque impossible. Cette discordance et [illegible]et embrouillement résultent des nombreux récits rapportés par des m[illegible]ar-chands. Ils étaient d'accord, mais l'interprète dont on se servit, ne pût bien comprendre leurs narrations, les coordonner et trier : les géographes n'étaient pas plus heureux dans leurs combinaisons. Cependant il y a des points certains qui peuvent guider la recherche, expliquer l'erreur, et les investigateurs plus approfondis, avec des matériaux dont nous sommes privés, ne manqueront pas d'achever l'explication.

(18) Le traducteur à très-heureusement distingué plusieurs de ces villes, mais je ne puis consentir à illustrer Bedhwara par Petervaradein, Schebrouna par Sopronу, Bouzana par Beschka, Bithe par Peths; Akoulia par Wukowar, Sinolav par Schluin, Kalam par Agram et Balam par Bellovar, lorsque le traducteur lui-même retrouve ce dernier dans Bilvar : à toutes ces attributions s'opposent les positions et les distances. — Continuons notre protestation sur ce point, duquel nous déborderons un peu vers l'orient. Banssin ne s'explique pas par Pantzova; ni Kalgradoun (qui n'est que Belgradoun) par Galgotzium; ni Rabna par Raab; ni Kavorz par Karlovitz; ou Kavorzova par Kovar.

De ce nombre assez considérable de villes énumérées, il y en a peu qui appartiennent à la Karintie, située entre la Drave et le Danube, au pays qui ne porte d'autre nom que celui de Karantara.

Nous avons déjà nommé Akrizav (Gratz), placé au pied du mont Djouz : ce n'est qu'à la fin que nous arriverons dans nos investigations à Frizizak, situé dans son voisinage.

Nous pensons que Bouza est Petz (cinq), Quinquecclesiæ, Fünfkirchen, Pietkosciol, cinq églises. Nous le signalons seulement pour le moment, sa situation sera fixée, comme celle de plusieurs autres, par des combinaisons ultérieures.

Belgraba est une ville remarquable par la beauté de ses édifices, est entourée de fortes murailles et pourvue de bazars. Elle est commerçante, industrieuse et fréquentée. Ses champs bien ensemencés produisent du blé et des légumes en abondance. On ne peut pas se méprendre sur cette ville. L'unique de ce nom à laquelle elle peut être référée est Belgrad, Bialygrod, Albaregia, Alba regalis, Stulweissemburg, Szekesfeyerwar; ancienne capitale et résidence des rois de Hongrie. Elle est éloignée d'Ostrikouna (Gran) 30 milles, de Bouzana 35 (p. 376), et son emplacement est fixé.

Bouzana, ville de moyenne grandeur, sur le bord du Danube, est sur ce point la dernière dépendance de Karintie. C'est Boudzin, Bouda, Ofen.

De Bouzana à Bedhvara ou Bedhrava sur le même fleuve, on compte 60 milles. Le Danube coule au midi à partir de la ville Bouzana, puis à l'orient vers Bedhvara, puis se dirige vers le nord. La distance de 60 milles défend d'enfermer ces détours du Danube dans un trop étroit espace, c'est l'indication du cours entier du Danube. Il va vers l'orient jusqu'à Bouzana, se tourne vers midi jusqu'à Bedwara où il revient à sa direction vers l'orient, enfin (depuis Rossocastro) il monte vers le nord. Le nom de Voukovar est le seul peut-être, dans ce repli méridional du Danube, qui se rapproche à l'euphonie de Bedhvara, Bedhrava. Il est dit que la Drave se jette dans le Danube entre Bouzana et Bedhvara (p. 376), aussi confond-elle ses eaux avec le Danube non loin de Voukovar; le Danube venant de Boudzin, la reçoit entre ces deux villes avant d'atteindre Voukovar.

20. En suivant le cours du Danube de Bedhvara à Titlous, on compte 75 milles. Titlous, située sur la rive septentrionale du fleuve, est une ville extrêmement riche et peuplée. C'est une ville de la Hongrie, limitrophe de l'Esklavonie. Si ce n'est sa grandeur, au moins son emplacement et son nom se sont conservés jusqu'aujourd'hui. Cette ville n'appartenait plus à la Karintie, et nous nous trouvons dans sa portion qui

porte le nom de اسقلونيه Sklavonia, dont Titlous est limitrophe, et nous nous rapprochons à un coin de terre limitrophe à plusieurs régions. Il offre dans la description d'Edrisi des difficultés extrêmement graves qu'on ne peut résoudre à la fois. C'est un dédale à peine extricable. Il est étonnant comment Edrisi, sa carte, et certainement la table ronde rogérienne, ont pu y laisser tant d'obscurité et se noyer dans une telle confusion.

Ce coin était à cette époque très-fréquenté et animé. Les croisées y passaient en masse; les marchands s'y rendaient nombreux; une foule de relations avait été sans doute apportée à l'investigation du roi Roger : mais on n'a pas sû les coordonner. Il semble qu'en les confrontant, on a compris l'accord de différents récits, qui passaient et s'arrêtaient sur différents points. Les uns, des narrateurs, s'arrêtaient à Belgrad, à Gradiska, à Ribnitza et leur récit fut à cet égard d'accord; les autres s'arrêtaient dans des localités intermédiaires, à Branitzova, à Kavortzova, et leur relation conforme, donna un autre accord. Tous étaient d'accord sous le rapport de tout petits milles, qui éloignaient ces places à des distances excessives. On n'a pas conçu qu'il fallait faire fusion de deux narrations : en les acceptant, on enchaîna seulement leurs renseignements par juxta position. D'abord ceux sur Bansin et Kavors, ensuite ceux sur Belgrad, Gradiska et Ribnitza. Les distances déjà énormes par leur nature, se doublaient par cette opération, et pour les adapter à la longitude géographique, les géographes de la table ronde étaient nécessairement forcés à procéder à une réduction considérable que nous ne connaissons pas, mais nous la retrouvons dans les indications de journées de chemin. Au prime abord, nous allons commencer par un point connu de Belgrad, Alba græca, Griechisch weissenburg, Nandor alba.

21. De Titlous, en descendant le Danube, on arrive à Belgradoun. C'est une ville florissante et très-peuplée où l'on voit de vastes églises. De là à اغريدسقا ou افريدسقا Afrideska ou Agridiska (Gradiska, l'ancien Cuppæ, à l'embouchure d'Ipek, Bek, Pincus), ville sur le bord de ce fleuve, également importante et peuplée, par terre 75 milles et par la rivière 2 journées ou 1 journée. D'Agradiska à Rabna ou Ribna (Ribnitz), 2 fortes journées, équivalant à ce qu'on dit à 100 milles ou seulement 1 et demi-journée. Et de Belgrad à Ribna par terre 150 milles. Agradiska est située dans une plaine cultivée, riche, fertile en grains et bien arrosée, elle est commerçante. Mais cette plaine est formée par des montagnes qui s'étendent le long du Danube, c'est à leur sommet que cette ville florissante est bâtie : on la compte au nombre

des dépendances de Makedonia (p. 291, 379), c'est-à-dire à l'empire grec.

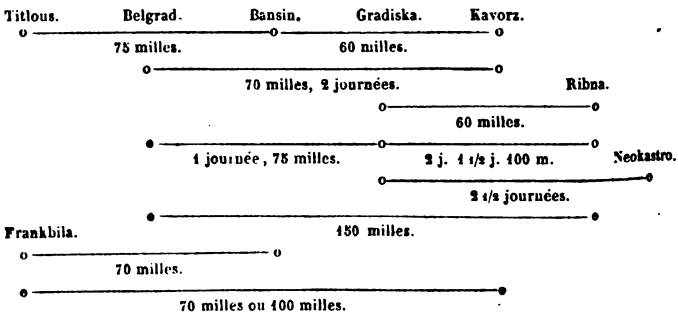
Ces trois villes florissantes n'étaient pas les seules à cette époque qui couvraient les rives méridionales du Danube. Il y en avait une qui surpassait leur importance. Branitzova, Bouranitzova, Brandiz (ancien Viminacium), située près de l'embouchure de la Mlava au Danube, vis-à-vis de Kostolatz, qui existe encore à l'orient de l'embouchure, regardant les ruines de l'ancien Brandiz, ville d'une ancienne peuplade slave Branitzevtzi, Branitschevtzi, que les latins appelaient Praedecenti, Praedevecenti, Praedenescenti. Les croisées du XIe et XIIe siècle, traversaient cette ville pour se rendre de Belgrad à Nissa. Possédée par les Boulgares, avec la chute de leur royaume en 1018, elle entra sous la domination des empereurs grecs. Nommée par les écrivains byzantins, Theophylacte en 1081, Anne Komnène en 1114, Kinname et autres, forcée qu'il fallait la fortifier et garder des attaques, elle était prise et reprise par des voisins. Reconquise par les Grecs, elle fut, en 1154, attaquée par les Hongrois qui s'en emparèrent en 1183, et la restituèrent en 1186, quoique les Boulgares la comptaient dans la même année 1186, au nombre de leurs dominations. Cependant l'empereur Frédérik II, allant en Palestine, y trouva un lieutenant grec. Lorsque les frontières des Boulgars reculaient devant les Serbiens, Branitzova, comme capitale d'un canton, d'un palatinat, entra dans les mains des Serbiens. Il est probable que vers 1189, Nemanja, chef ou roi des Serbes, l'occupa avec quantité d'autres places au delà de la Morava. Le lieutenant de l'empire grec cessa d'y fonctionner, les Serbiens possédaient le canton et sa capitale encore en 1275, puis les Hongrois. L'importance commença à décliner, et sous la domination turque, la ville tomba en ruine : une portion seulement prolonge son humble existence sous le nom de Kostolatz (Schafarjik, Slovien. Staros. II, 3, § 30, p. 612, 613).

Vers l'orient, au canton de Bransin, touchait un autre aussi très-renommé à la même époque, avec sa capitale Koutshevo. Les Koutschans, Koutschevans, appelés par les latins Guduscani, Goduscani, lui donnèrent l'origine. Dans le XIIe et XIIIe siècle, les fastes de la Hongrie et de la Serbie en font une mention fréquente. Les Grecs, les Hongrois, les Boulgares, à la fin les Serbiens se mettaient en possession de ce canton. En dernier lieu il est mentionné en 1459, un comes Cucieviensis et Branicevensis. La rivière Pek ou Bek, Ipek, traversait ce canton pour se jeter dans le Danube près de Gradiska. Aujourd'hui il n'en reste qu'un souvenir dans la montagne appelée Koutschaï, et dans un hameau nommé Koutschaïna (Schafarjik, p. 613, 614). On y voit les

villages de ce canton, Krousevitsch et Krivatscha. Je pense que nous trouvons ces deux cantons avec leurs capitales, appelées par Edrisi Bansin et Kavortzova. Ces deux villes sont situées sur le Danube sur ses rives méridionales; elles sont populeuses, riches et considérées comme les mieux habitées du pays des Hongrois (p. 377).

22. De Titlous à Bansin on compte, en se dirigeant vers l'orient 75 milles (p. 378). Bansin بتصبن تنصين بنصين située sur la rive méridionale du Danube (19), ville célèbre, comptée au nombre des plus anciennes résidences (des autorités, d'un lieutenant); commerçante, industrieuse, habitée par de savants Grecs, علما اغريقيون ... entourée de cultures et d'habitations, où le prix des grains est constamment modéré, à cause de leur abondance. De Bansin à Kavorz ou Kavortzova قاوزر قاوز قاورزوا ville importante sur le Danube, vers l'orient 60 milles (p. 377), et de Belgrad à Kavorz 70 milles ou 2 fortes journées; par le fleuve la distance est moindre (p. 379). Titlous est donc à l'occident de Kavorz, aussi le fleuve Tessia se jette dans le Danube, à l'occident de Kavorz et de Bansin (p. 380) (20).

De ces données de deux relations juxtaposées par Edrisi, les distances s'enclavent de cette manière :



Les journées y sont comptées par 35 milles, 50, 66 et 75 milles. En comparant les journées, on a de Ribna à Kavorz une ou une demi-journée; de Kavorz à Gradiska, une journée; de Gradiska par Bansin à Belgrad, une journée, cette dernière double. Chacune comptée à 25 ou 30 milles, il en restera de Belgrad à Titlous une 40ne de milles.

(19) Car ce n'est pas Arinia, mais Bansin qui est situé sur la rive méridionale.

(20) La traduction dit entre Kavorz et Bansin, la carte itinéraire le confirme : il faut compter ce au nombre d'erreurs.

atre ou trois et demi-journées entre Belgrad et Ribna, font lles; or, une journée est réellement montée à 35 milles. Cette ıtation explique les bords du Danube, où se jettent Sava, , Mlava, Pek; elle détermine les situations de Bansin, de ova. On ne peut pas arriver à un résultat sérieux et positif, en mant dans la consonnance des noms, rapprochant à des localités eurement renommées, dont l'existence, du temps d'Edrisi, serait se. Bansin, résidence de savants Graïkioun (Grecs), est sans doute Branzin, où résidait un lieutenant de l'empereur grec, et e de trouver ou d'inventer pour Bansin une autre position. ation de la situation de Kavorz, est une conséquence de celle-ci. les qui nous ont arrêté si longtemps, ne sont pas de Karintie ou ronie, elles sont plutôt villes de la Hongrie, momentanément ées par les Hongrois. Il me fallait cependant y pénétrer et déter- leur position, car de ce point nous allons faire des courses dans ie de Karintie qui porte le nom de Slavonie, ensuite nous ferons s excursions.

Mais avant de m'engager dans l'explication de la Slavonie, prévenir mes lecteurs que la triangulation n° 42 de mon atlas, cartes explicatives, offrent une grave inexactitude et de fausses étations qu'il faut rectifier et corriger. A peine écrivais-je la ue, qu'il ne suffit point de confronter les consonnances des noms nes pour expliquer les anciens, que je me trouvais privé de ren- nents antérieurs pour distinguer les positions indiquées par dans la Slavonie. Réduit aux indications modernes, je trouvais bila d'Edrisi dans le seul Vragolevitsch de Serbie, le seul lieu es consonnes correspondaient suffisamment avec Afrankbila. t de cette découverte, je claquais victoire; triangulation tor- , explications controuvées furent inventées avec le succès qu'en- une imagination étourdie. C'est trop tard enfin que Frankavilla sente à mon attention, pour expliquer et indiquer la position ankbila. Il est donc nécessaire de reprendre l'explication sitions de la Slavonie et avant tout de coordonner sa triangu- et la rendre plus conforme à la description d'Edrisi. Par pération, nous arrivons, comme le prouve la figure ci-contre, rocher Frisisak à la distance de 100 milles de Rendjbourg, à le la composition antérieure, n° 42 de mon atlas, n'a pu parvenir. e de cette triangulation, appuyés sur les positions danubiennes ous avons fixées, nous allons examiner la Slavonie.

TRIANGULATION DE DISTANCES ENTRE LES POSITIONS DE LA SLAVONIE.

La Sklavonie اسقلونيه précédemment sous la domination du roi de Hongrie, a été conquise en majeure partie à l'époque où nous écrivons, dit Edrisi, par les Vénitiens (p. 378). Cette conquête n'était pas durable. L'occupation de quantité de villes, n'était que le fait d'armes, des chances de la guerre. Chacun comprend que l'expression d'Edrisi est momentanée et indéterminée. La qualification de la Slavonie conquise par les Vénitiens est dans un sens large, embrasse la Kroatie, la Dalmatie et la Servie, où les Vénitiens faisaient des progrès et ne touchaient point la Sklavonie elle-même, entre Save et Drave, où les Vénitiens ne s'aventurèrent guère. Les rois de Hongrie prirent possession de vastes régions au midi de la Sava vers 1091, et les ont conservées.

Bilvar (Bellovar) est une ville du nombre de celles qui sont voisines des Vénitiens. A 5 journées de distance vers l'orient est Bouza; ce qui confirme notre assertion que Bouza est Petz. De Bouza (Petz) à Sinola, 3 journées. La direction de cette dernière distance est certainement vers l'occident, car Sinolav est une ville de Slavonie, difficile à fixer.

Sinola, Sinolavs est une ville considérable et jolie, située au midi de la rivière (Drave comme la carte itinéraire l'indique); possède des bazars et offre toute espèce de ressources. Il existe dans les montagne qui l'environnent des mines de fer, et ce métal y est d'une incomp rable bonté, soit sous le rapport du tranchant, ou sous celui de maléabilité (p. 372). Cette ville est qualifiée d'orientale (p. 377); est orientale relativement à la Karintie proprement dite (relativer à Marça-Vindica), à trois journées ouest de Voukovar; il faut

chercher Sinolavs dans la partie occidentale, où, dans la chaîne des montagnes, on trouve ça et là des gisements de différents métaux, et particulièrement de fer; ils sont aujourd'hui peu exploités. On y trouve Saladnak, Selidnik des cartes anciennes, Slatina des modernes, et plusieurs noms analogues.

De ce point de Sinolav, deux chemins nous dirigent par la Slavonie. De Sinolav à Akoulia, il y a 70 milles, à Afrankbila 80, et d'Afrankbila en se dirigeant vers le sud-ouest à Akoulia 70 milles (p. 377, 378). Frankbila est située au midi de Titlous, car la route à cette ville allait de Titlous vers le sud. Frankbila est éloignée de Bansin 70 milles, également autant de Kavorz; mais comme Kavorz se trouve plus à l'orient, on comptait de Kavorz à Frankbila 100 milles (p. 377, 378). Toutes ces directions s'appointent sur Frankavilla dans Francochorion, ancien Sirmium, Mitrovicz d'aujourd'hui (21). Frankabila est considérable, ses habitants boivent de l'eau de puits et de fontaine, jouissent d'abondantes sources. Mais ce qui est plus important à notifier, c'est que pour la plupart ils mênent une vie nomade على اهلها الغالب البداوة (p. 377). Cette remarque opportune pour les citadins de Frankbila s'étend aux habitants des campagnes de nombreux pays, et explique bien des choses.

24. De Frankbila (Mitrovitsch) vers le sud-ouest à Akoulia 70 milles. Autant il y a d'Akoulia à Kalam ou Balam; 50 seulement vers l'occident de Balam à Frizizak et de Afrizizak 100 jusqu'à Ratisbonne, ville de Bavière. Cette série de villes est limitrophe de la Karintie (p. 378); elle forme une chaîne correspondant à ses frontières occidentales. Koulia, possédant de vastes dépendances, assise sur le penchant d'une montagne, également éloignée de Sinolav, Frankbila et Balam, est fortifiée contre les attaques des Vénitiens (p. 378). Balam ou Kalam, grande et belle ville, entourée d'eaux courantes et de vastes dépendances, est située sur les bords de la Drava (p. 375). Frizizak enfin, sur le chemin qui conduit vers Ratisbonne, est sans aucune contestation Freisak, ville dépendante jadis de l'archevêché de Saltzbourg, située

(21) Je trouve dans Schafarjik (starozit. slav. V, 33, note 18, p. 667), qu'on distingue Frankavilla de Frankochorion. Ce dernier mentionné dans les années 1123, 1154, par Nicetas choniates (ed. Ven. p. 10), indiquerait Sirmium. L'autre mentionné dans l'année 1189, par Ansbert, serait l'ancien Budaliæ ou Pudalia appelé dans les temps modernes Nagy-Olasz, Naygallas, Nangelos; Madielos, dont la situation est presque sous les murs de Sirmium, Mitrovitsch. Je pense, que cette distinction a été faite par précaution de ne pas confondre les noms différents en apparence et que Afrankbila d'Edrisi rend cette distinction inutile. Franka villa n'est pas Pudalia, Madielos, mais Sirmium Mitrovitsch, située dans Frankochorion, dans une contrée franke, dans laquelle vers l'année 790, les Franks occupèrent Sirmium qui est leur ville, Franka villa, Afrankbila.

dans le voisinage d'Agradiska, Gratz. Kalam ou Balam était aux environs de Waradein, pour sûr Pettau, Poetovio. Quant à Koulia, je propose Louka-Bania, Bania-louka, Vlamme-louka, Vania-louka (22); mais je ne défendrais point mon assertion si l'on trouverait quelque chose de mieux. Cette série de villes passe par le milieu de la spacieuse Karintie, et cependant Edrisi dit qu'elles sont frontières. On le lui a dit ainsi, parce que ces villes se rangent sur la frontière de Windisch-mark, (Windisch-Gratz, —Landsberg, —Feistritz ou Bistrschitz, etc.), Marcavendica entre Save et Drave.

De la ville des Nomades Frankbila, à Abrandes ou Branbata, on compte 50 milles. Les apparences phonétiques portent ma vue sur la ville Nerenta, et je pense que c'est juste, quoique la distance paraît être insuffisante. La population de cette ville est sédentaire, possédant des bazars, et la ville est située dans un bas-fond, juste au pied d'une montagne (p. 377), comme c'est effectivement avec la ville Narenta. De Branbata à Bania 75 milles. Bania est une petite ville bien fortifiée sur les bords de la rivière Lina لينه qui a son embouchure (dans le Danube) entre Kavorz et Belgrad (p. 378, 379). Cette rivière Lin, nommée par son propre nom, se jette dans la grande rivière nommée Drin, qui elle même se perd dans la Save; cette dernière tombe dans le Danube sous les mnrs de Belgrad. Bania est une dénomination générique d'un grand nombre de places. Tout près de la ville Preboï, sur les cartes modernes, on trouve sur la rivière Lin une localité assez obscure, Bana, qui a pu avoir plus d'importance dans les temps anciens. En effet, de ce point de Bania (Bana) à Belgrad vers le nord 5 journées, et à Kavorz 100 milles (p. 379).

De Bania à Albana, ville florissante, 90 milles, et d'Albana à Rabn (Ribnitza) 129 milles (p. 379). Ces distances facilitent à déterminer la position d'Ablana, Blana, Bellina, située non loin de l'embouchur de Drin, vers l'occident.

De Blana, en se dirigeant vers le sud à Ghano غانو ville prise ruinée par les Vénitiens, située sur les bords d'une grande rivière, 4 journées par terre et à 2 journées par eau; de Nissova 4 journée (p. 379). Je ne puis constater par les événements connus dans le chroniques, si les Vénitiens, qui conquirent à cette époque la meille partie de l'Esklavonie, pénétrèrent jusqu'aux rives et au delà de Drina; je ne sais pas non plus si Ghano, une fois ruinée, s'était depuis relevée de sa destruction; mais ce qui est certain, c'est qu'aux environs

(22) Il semble que la carte qui se trouve dans l'édition de Ptolémée de 1513, l'appelle *Metys regalis*.

de Possega on se trouve à égale distance de Bellina et de Nissa, et que c'est là que devait être Ghano ruiné; je vois enfin dans l'ensemble entier, que ce réseau de distances, que nous avons composé pour la Slavonie, répond à toutes les conditions de la description d'Edrisi, retrace l'étendue que la voix vulgaire donnait au pays, et détermine la situation des villes, dont les noms se sont conservés ou subirent les changements qui effacèrent les anciens, en substituant d'autres noms aujourd'hui connus (23).

25. On voit que sous le nom de Karantara, de Karintie sont décrits les pays au sud du Danube; que la Karantara renferme tous ces pays, où au sud du Danube, s'était établi la race Slave, pour cultiver la terre dans les parties occidentales, pour les cultiver et profiter des pâturages dans les parties orientales. La partie occidentale est la Karintie proprement dite, d'abord incorporée dans la Bavière, ensuite détachée comme duché. La partie orientale décèle une certaine subdivision. La Moravie panonienne porte le nom général de Karintie, ensuite la Sklavonie, qui s'étend au sud de Drava : elle contient la Kroatie et la Serbie dans les limites qu'elles avaient anciennement, du temps de Constant. Porphyrogenète; leurs frontières orientales passent à l'ouest d'Ibar et de Morava, et jusqu'aux embouchures de Sava et Drava. (Voyez Slavie du xe siècle et comparez les cartes de notre atlas). Le langage vulgaire tenait à cette ancienne délimitation. Edrisi connaît et distingue les Kroates et les Serbes, mais il néglige de distinguer leurs possessions; elles sont comprises sous le nom de Sklavonie. Mais les géographes de Sicile, suivant l'ancienne habitude romaine, distinguaient les rivages des possessions Kroato-Serbes, par le nom de Dalmatie, ainsi que dans la description d'Edrisi figure encore un pays spécial, Dalmasia, où les conquêtes des Vénitiens faisaient des progrès. Dans ce pays il connaît la segregation

(23) Le traducteur proposait de voir dans Akoulia, Wukowav; dans Afrizizak, Verotze; dans Ablana, Albana; et dans Ghano, Novi. — Je ne sais pas à quel Novi pense le traducteur. On sait que les Vénitiens possédaient Novi situé dans la Kroatie au fond du golfe adriatique. Dans l'intérieur il y a plusieurs Novi. — Les anciennes cartes (Ptolémée édit. 1513), donnent dans l'intérieur des terres en Serbie, Novi, placé à côté de Montenovo, entre les sources d'Ibar et Drin, non loin du mont Noir. En compulsant les cartes postérieures je trouve le nom de Novi remplacé par Houi et transporté à l'occident de Drin (Ptol. de Ruscelli, 1561), ou bien en lui conservant le même emplacement on l'appellait China (Græcia Jac. Castaldo in theatro ortel. 1750). Cette dernière appellation répond, on ne peut pas mieux à Ghano. Mais Montenovo par toute la suite des cartes : de Mercator, Hond, Iansen, Bleauw, Witt, Coronelli, Delisle, Vaugondy, est régulièrement placé en Serbie ou en Bosmie, au sud ouest de Novi bazar, ainsi que Novi, China, ne serait point à égale distance de Nissa et Bellina, et ce Novi proche de Montenovo paraît y prendre le nom de Lodinovi. Au reste tout y est confus, obscure, à rechercher historiquement. Les Vénitiens en guerre avec les Hongrois, ont-ils pénétré dans la Serbie? je ne puis plus m'engager à résoudre cette question.

de la Kroatie, il indique ses limites sans mentionner que du reste les Serbiens étaient possesseurs. Ce pays étant une portion de la Slavonie, nous allons le parcourir par un examen rapide.

Edrisi parle des conquêtes des Vénitiens et de leurs possessions, mais ni sa carte itinéraire, ni son texte n'ont indiqué la position de la cité elle-même. Il dit que de قمالغه Kamalga (Comacchio), il y a 44 milles à فاتوا Fatoua (Padoua), ajoutant que cette ville (continentale) est de tous côtés entourée par la mer. Ensuite, de Fatoua il y a 23 milles à اطريله Atrila (Trevise), et 18 milles d'Atrilla à بونص Bonsa (Mourano, ainsi appelé par son porto Bouso); vient ensuite كرادس Gradis (Grado, vis-à-vis d'Aquilée), 30 milles de Bonsa; et اصطاجانكو Astidjanko (Starazano) à 5 milles de Gradis, place forte, bâtie sur les bords d'une rivière dont le volume des eaux est considérable, bien que sa source soit peu éloignée (Timavo fons et portus). Cette ville importante, habitée par des militaires, des marchands et des fabricants, où l'on équipe des flottes pour des expéditions guerrières, est l'entrepôt principal du pays de انكلايه Ankoulaïa (d'Aquilée) (V, 2, p. 247, 248). Ainsi il a tourné Venise sans la nommer. On peut présumer que son texte, dans ce passage, est dépouillé de la description de Venise, de laquelle il ne reste que la mer qui entoure Padoue de tous côtés. Cette présomption devient à mon avis une certitude, lorsqu'on rencontre à la fin de ce passage une lacune, qui se retrouve dans l'abrégé de la description d'Edrisi et dans le manuscrit asselin.

Jaubert s'est borné à donner la transcription de cette lacune d'après la version latine, p. 222, 223, sans aucun examen (p. 248). Cette lacune cependant contient une description de l'Istrie, dont les rivages sont détaillés par la carte itinéraire. Voici ce qu'elle dit. *De regionibus autem mediterraneis Aquileiæ sunt Verona quæ et Verana dicitur* بويله *et* طامطوس (Bufalo et Tamtos, Taïamento, Tagliamento). *Urbs Verona magna est distatque* à طامطوس *statione brevi* (de même que de Bufalo) : *et iam ab urbe eadem* (Verona) *ad urbem* بويله (Bufalo) IX m. p. *et ab hac ad Ammelam sive Angelam, cujus incolæ sunt de gente francorum,* III m. p. *ab Ammela ad* قنديله (Kandila) *francorum,* III m. p. *et ab hac ad Veronam seu Veranam,* II m. p. Ce sont les établissements francks, entre Verone et Boubalo. Il est remarquable comme Edrisi distingue ces Franks des indigènes Italiens ou Slaves. Verone et Boubalo ne se trouvent pas dans les cartes modernes ni anciennes, et je n'ose pas hasarder l'explication par quelque appellation analogique des petites localités; on y trouve cependant les villafranca, castelfranca, qui existent jusqu'aujourd'hui, comme souvenir des anciens établissements.

Verum de maritimis regionibus est d'Istria (Capo d'Istria) *quæ distat* طامطوس (Taïamento) *urbe Aquileiae* XXXIII m. p. A la place d'Istria, la carte porte صليرس Saliros (S. Hilario?) — *Ab hac, ad urbem Moglo quæ et Umago dicitur* IX m. p. La carte porte اوماغو (Umago, Humago). *Pariter ab urbe Verona mediterranea ad urbem Vmago maritimam, cujus incolæ sunt franci,* XVIII m. p. *Ab hac ad urbem Gentebona, quæ rencens est et ad francos pertinet.* Il faut lire جنطنوبه Djentenoba (Citta nova) : *et a Gentenabo* (Citta nova) *ad Parengio, quæ etiam Parenzo vocatur,* XII m. p. La carte porte inexactement برنرفا (Parenzo). *Et ab hac ad Ruigo,* dans la carte ريغنو Rigno, ou ربيغنو Robigno (Rovigno) *quæ ad frankosquoque spectat,* XV m. p. *Ab hac ad urbem Polam,* بولة XII m. p. *Ab hac ad Molodiam,* la carte porte مولودنيه Molodnia (Medolina) XVI m. p. *Ab hac ad Albon* (Albona, omis dans la carte) XI m. p. *Ab hac ad Flamona* المه Alma de la carte (Fianona) VI m. p. *A Flamona ad Vrana* الاورنه et Avrana (Vrana) *quæ ultima est inter regiones Aquileiæ maritimas*, IV m. p. (Edrisi, p. 248 de la version de Jaubert).

26. D'el Avrana ou لوبارا Lobara (de la p. 285, V. 4.) à بقوى Boukari (Buccari), 10 milles. C'est la première dépendance de la خراسيه Khroasia, qu'on appelle aussi دلماسية Dalmasia.

De là à كوبرة Koubara قابرة Kabra (de la p. 261) (Fabra, Pribour), ville considérable, sur le penchant d'une montagne, 16 milles.

De là à صُنّة Sounna, سانه Sana (de la p. 288, V. 4.) (Segna, Zeng), jolie ville, dont les habitants sont Slaves, et possèdent beaucoup de navires, 30 milles.

De là à قستيلسقة Kastilaska, petite ville, dont la population slave ne possède que peu de navires, 15 milles.

De là à مصقلة Maskala مصقله وآسيه Maskala weasia (Maluicin, Malvesin des anciennes cartes, Smoliana plus correctement des modernes), appartenant aux Dalmates, 20 milles.

De là à ارنص Arnes (Vroniak au sud d'Iablanatz), ville de moyenne grandeur appartenant aux Dalmates et possédant quantité de navires, 15 milles.

De là à صاطو صاطوا Sato ou Satva (Zusan au sud de Carlopago), appartenant aux Dalmates, qui y possèdent des navires dont ils se servent pour des expéditions militaires, 20 milles. (V. 3. p. 266, 267).

Vient ici سنطوبولص Santoboulos (p. 261), qui indique les scopuli, scopulis, à l'entrée du golfe de Novograd.

De Sato à نونه Nouna, qu'on nomme aussi نينص Ninos (Nina, Nona), ville considérable et naturellement très-forte, 20 milles.

De là à جادرة Djadra (Zara), ville étendue et vaste, dont les habitants sont Dalmates. La mer baigne les murs de la ville, (il paraît que c'est Zara la nouvelle).

De Zara à دغراطة Dograta (Dratschevatsch, vis-à-vis de Novigrad), ville dont la population est mélangée de Dalmates et de Slaves, 30 milles.

De là à ساناجى Sanadji (Sebennik), ville considérable, rendez-vous des marchands qui y font des expéditions par mer et par terre, 20 milles.

De là à اورغورى Ourgouri, qu'on appelle aussi لرعارو Lourgaro, (l'ancien Prætorium, vieux Trau près de Rogoznitza), ville remarquable par ses agréments et par ses fortifications, peuplée de Dalmates qui se livrent au commerce et entreprennent des voyages lointains, ainsi que des expéditions militaires, 50 milles.

De là à ترغرس Targoris, برغوروز Borgorouz (lisez Targorouz, qu'on nomme aussi ترغرى Targori (Tragurium, Trau), lieu dont les habitants, d'origine dalmate, sont constructeurs de navires, guerriers ou marchands, 6 milles.

De là à اسبالطو Asbalato (Spalatro), ville florissante, vaste, commerçante, possédant des vaisseaux de guerre, 12 milles.

De là à سغنو Sigano, leçon fautive, la carte et un autre passage du texte (V, 4, p. 287) portent ستغنو Stagno (Stagno dans la gorge de Sabioncello), ville peuplée de Slaves, qui sont pour la plupart navigateurs, 25 milles.

De là à رغورسه رغورش Ragorsa, qu'on nomme رغوسة Ragousa, dont les habitants sont Dalmates et possèdent des navires de guerre, 30 milles. C'est ici que se termine la Khroasia (V. 3, p. 267, 268).

De Ragousa à قاطرو Kattaro ou قاذرو Kadharo (Cattaro), ville florissante et peuplée de Dalmates guerriers et voyageurs, qui possèdent certain nombre de navires, 20 milles.

De là à انتبارو Antibaro (Antivari), lieu habité par des Slaves, 30 milles.

De là à دلوجية Deloudja (Dulcigno), ville importante de l'Esklavonie peuplée d'habitants de Ladhikioun (à cause de la ressemblance du nom d'Oleinium), 70 milles (distance excessive) (V. 3, p. 268).

Vient ici Leso à l'embouchure de Strina (Drin), et de Deloudja à ادراست Adrast (Durazzo) des Franks, 80 milles.

Dans la description de la chaîne de montagnes qui traverse la Dalmatie, Edrisi indique quelques villes de l'intérieur. La chaîne du mont لسو Leso s'étend dans la direction de دراست Drast (Dourazzo) jusqu'à 40 milles de Djadra (Zara). Elle est située à 15 milles de Dourazzo. De la ville de Leso à Deldjinia la maritime on compte 30 milles, et de Deldjinia à la montagne 12 milles; elle se prolonge jusqu'auprès l'Antibari, Kataro et Ragous; elle se rapproche à 3 milles de Kataro. Vis-à-vis de la ville de Kadara et au delà de la montagne, à une distance de 15 milles, est قاميو Kamio, ville florissante située sur un embranchement et entourée de montagnes qui affectent la forme d'un كيف *kief*, en sorte qu'on ne peut y parvenir que d'un seul côté (V, 4, p. 287). C'est قامنوا Kamanova (de la p. 261, V, 3), située dans le canton Zeta (de Montenegro, Tscharnogora, Tschernitza), où l'on a la haute et la basse Komani sur la rivière Kinitza ou Sibnitza, qui se perd dans Moraka (24).

La chaîne se dirige ensuite vers Stagno et là il s'en détache un pic très-élevé; puis vers Sbalato (Spalatro), situé à 6 milles de la montagne derrière laquelle sont deux villes, savoir نجاو Nidjaou (Klissa, ancien Anderitum) et كيترة Kitra, كيرة Kira (à la p. 261) (Koupritz situé non loin de la montagne Kourtal); la première 12 milles de Spalato, et à une journée de la seconde. L'une et l'autre sont environnées de montagnes d'un difficile accès.

La chaîne se prolonge après vers Targouri (Trau) et vers سينجاجى Sindjadji, Sinadji, ville bâtie sur un contre-fort de montagnes (Sing ou Sign? proche de la rivière Cettigna) (25). Puis vers Djadera (Zara), située dans une plaine à 1 journée des montagnes; puis vers Nouna la maritime (Nona), située à 12 milles : puis vers Sana (Segna) sur le penchant d'un coteau. Là ces montagnes atteignent par une ligne droite les environs de Lobara (Lovrano), lieu situé sur une agréable colline (V, 4, p. 288).

Nous allons maintenant entrer dans une province tout-à-fait spéciale à la description d'Edrisi, appelée Djetoulia, qu'on ne peut pas mieux interpréter que par Serbia.

(24) Edrisi (p. 287) dit que l'embranchement le plus voisin d'Adrinople et de la ville de فانيا Kania (p. 261, 281), (c'est-à dire entre ces deux villes placées à deux bouts), se dirige vers les bords de la mer de Peloponèse (mer occidentale de la Grèce), et se termine à 80 milles d'Astibos, Thèbes. — On ne peut pas confondre Kania avec Kamio. C'est une autre position. Kina se trouve en Albanie, au sud du mont Galitska : sur ce point deux chaînes se dirigent vers le sud. La carte itinéraire n'offre rien qui expliquerait la difficulté relative à Kania, bien qu'elle donne plusieurs noms qui ne se trouvent point dans le texte.—Jaubert, p. 261, lit Bouterla, c'est Taberla comme ailleurs.

(25) Je risque cette supposition malgré l'identité des noms avec Sebenico.

17. La جثوليه Gethoulia, Djetoulia, s'étend vers l'orient. Les villes incipales de cette région, sont les suivantes :

نيسو Nissou, Nissova.

اترو اتروا اتروبى اترونى Atrova, Atroubi, Atrouni.

بندى بيدنو نيدنو Bendi, Bidenou, Nidenou.

بنوى Banva.

نيشه بيشه بيسه Nischa, Bischa, Bisa.

اقريدسقا Akridiska.

اغريوس اغرنزينوس Aghrioz, Aghranzinos.

مسينوس Mesinos.

اترالسه Atralsa.

استبونى استوبونى Stobouni, Estoboni.

منت قسترو بنت قسترو بست قستروا Montekastro, Bontekastro, Bestkastrova.

نوقسترو Neokastro.

بولياخسقس بلياجسقس بلياجسقمس Bouliakhiskos, Bouliadjiskos, Bouliadjiskomos (p. 291, 382, 383).

La route qui traverse la Djetulie, dans la direction sud, inclinée quelque peu vers l'est, conduit dans la Romanie. De Ribna (Ribnitza) 50 milles ou 1 journée jusqu'à Nissou ou Nissova, ville remarquable par son étendue, par l'abondance et le bas prix des provisions, telles que la viande, le poisson, le laitage et les fruits. Elle est située sur les bords de la مورافا Morafa, ou plutôt elle est dans le voisinage de cette rivière qui descend des montagnes de سزبية Serbia, nommées incorrectement سرينة Serina. Sur la rivière près de laquelle est située Nissa, on a construit un grand pont destiné aux allants et aux venants (p. 291, 383).

De Nissa à Trova ou Troubi vers l'orient, 40 milles ou 1 journée. La description nous assure une fois, qu'elle est située sur une montagne, d'où découle un cours d'eau qui se dirige vers la Morava; une autre fois elle dit que cette ville est bâtie sur les bords d'une petite rivière provenant des montagnes de Serbie, coulant à l'orient d'Atrova, se jettant ensuite dans la Morava (p. 291, 383). Or, pour déterminer son emplacement il faut suivre la route ordinaire en remontant la rivière Nisova, qui se dirige vers la Morava, et avançant jusque vers Zaribrad. Ici, le nom d'Atrova, Trouva se retrouve, et vient de Turres, ad turres, de l'antique itinéraire romaine (table pentinger. segm. 7). C'est la ville

Turris, qu'en 546 Justinien voulut confier aux Slaves, à condition de préserver sur ce point l'empire des irruptions des Huns-Boulgares (Procop. de bell. goth. III, 14). Sur les bords de cette rivière (Nisova), on voit des moulins à farine, des vignobles et des jardins.

De Trouva à Atralsa 40 milles ou 1 journée. Tralsa est un lieu bien peuplé et situé dans une plaine fertile (p. 291, 383). Sur la route par laquelle nous avonçons, l'ancienne Sardica avait été appelée chez les Slaves Sredetz, nom transformé par les Grecs en Triaditza (Leo diacon., Skylitzes, Zonaras, Theofylakt.; Anne Kommene). Les croisés l'appelaient Straliz, Stralizia (Ansbert, With. tyrias), de même Edrisi Tralsa, Atralsa (Schafarj. II, 3, § 30, p. 619). Aujourd'hui Sophia.

D'Atralsa à Estoboni 1 journée. Stobouni est une jolie ville ou village. Cette place était sans doute où est aujourd'hui Iktiman, Ischliman, au pied du defilé par lequel on entre en Romanie. Le defilé passé, le chemin se divise : à gauche il longe les chaînes des montagnes Balkan par Tscharnagora (Montagne noire), située sur la rive de Troutscha vers Kaloper pour arriver à Kabrova, placé au delà des montagnes, sur leurs penchants septentrionaux. C'est dans cette direction que se trouvait, à 6 journées de Stobouni, Akartous, Kartous ou Karnous, Kranous, ville située sur une haute montagne : ce qui vient au défilé Schimka ou Schipka qui s'ouvre vers les sources de Iatros. Les six journées de chemin, poussent Akarnous sur ce défilé : mais il est plus que probable qu'Akarnous s'élevait plus près sur un défilé où d'Anville indiqua l'ancien ad montem Haemi (Cornus (Sgroton), Corinus (Mercator), sur Stramich qui tombe dans Mariza près de Filippop.) : ce passage ouvre le chemin vers les sources d'Osma. La ville Akarnous n'appartient plus à la Djetoulie.

28. Revenant sur nos pas, nous nous transportons vers l'embouchure de la Morava, pour longer le Danube. Morafa confond ses eaux avec le Danube auprès d'Akradiska. D'Akradiska (Gradiska) à Ribna (Ribnitza, 2 journées ou une et demie; et d'Agradisca à Neokastro 2 journées et demie. Neokastro est dans une contrée fertile, les vivres y sont à bon marché, les vignobles et les vergers nombreux; le Danube baigne ses murs du côté du midi (p. 385). Les distances données assignent l'emplacement de ce château neuf sur le territoire d'Orsova.

De Neokastro 1 journée et demie, près du fleuve Bideni, ancienne Bononia; dans le moyen âge B'din, Bydinum (Theophyl.), Bidini (Kedren); B'dyn dans une lettre du roi Asan; appelé B'din par l'archevêque Daniel (Schafarj. II, 3, § 30, p. 619); Widdin. Et (de Bideni) même distance vers l'orient sur le fleuve, jusqu'à Best kastrova, jolie

ville de laquelle, à la même distance vers l'orient, Deristra ou Odestra, ville qui est déjà au delà de la frontière de Djetoulie (p. 386) (26).

Entre ces deux dernières villes se perd dans le Danube la rivière مسينوس Mesinos (Osma), à laquelle réunit ses eaux la rivière qui sort d'une montagne, dans le voisinage de laquelle est la ville Bouliadjimiskos ou Bouliadjiskos ou Bouliakhiskos (p. 387). En remontant Osma vers les montagnes, on trouve aujourd'hui Koulodjeritza ou Kalogeritza, dont le nom est analogue, où il ne manque pas de rivières qui se réunissent avec la Osma, Osmen, Osmus (27).

La ville d'Osma, Ozma, ancienne Melta, est nommée par Edrisi Messinos, Mesinos, comme située sur une montagne; grande et ancienne ville commerçante, où l'on fait beaucoup d'affaires et où l'on trouve d'abondantes ressources (p. 384, 488).

De Mesinos il y a 40 milles à Aghranzinos ou Anghrio (Gavardin sur Voda ou Plevena, Utus, Vid), de laquelle 2 journées ou 70 milles à Bontekastro (p. 388) ou Bestkastro.

Bischa ou Bisa, aujourd'hui Betz sur Iskraï ou Isker, ancien Oescus, est au centre des autres. Le texte d'Edrisi donne 5 milles nord-ouest de Bideni, 5 milles de Messinos, 4 milles vers le sud d'Akarnus (p. 384). Nous tâcherons bientôt d'apprécier ces distances entassant sur un point tant de villes! (Bods de Sgroton, Bilz de Mercator, etc.).

De Bischa à Banva 6 journées dans la direction nord-est et d'Atrova au même Banva dans la même direction nord-est 90 milles (p. 384). Si nous voudrions avancer avec ces distances de 6 journées 150 milles, et 90 milles dans la direction indiquée, nous nous transporterions au delà des limites de Djetoulia, au delà du Danube et nous ne réussirons jamais à appointer ces deux distances sur un point; il est donc indispensable d'admettre que dans ces données gît une erreur; que la direction de Bischa à Banva, n'est pas nord-est, mais plutôt nord-ouest, et qu'il faut par quelque raison réduire les distances trop énormes. En partant d'Atrova et de Bisch dans les directions opposées, à des distances proportionnées, on arrive à une ville ancienne située sur la rivière appelée Skisul, Ognit, Igoustoul, connue du temps d'Edrisi sous le nom de Boïa, Boïon (dans Kedren en 1015), qui existe aujourd'hui sous le nom de

(26) Le souvenir de Best-Kastrova, se conserve peut-être dans Peslikoï, Peslikov, village situé sur le Danube, non loin de l'embouchure de Iskra, ouest. Quant à Odestra, nous y reviendrons plus tard.

(27) La phonesis de Bouliakhiskos ou Bouliadjiskos-djimishos, me paraît aussi grecque que je présume ce nom composé de βουλη conseil, βουλιος conseillers βουλια lieu du conseil; κιστη cassette ou θυσκη vase, coupe; δισκος disque, assiette; θυμικος colereux.

Poïmia. Cependant je ne saurais dire si elle est bâtie sur une éminence, comme Banva, ville peu considérable, sur une montagne.

Edrisi nous avertit que Ribnitza, Nissa, par conséquent tout ce qui est à l'est de Morava, sont les dépendances de Makedonia (p. 379); cependant il étend la Djetoulie ou le pays des nomades au delà de la rivière Osma. Toutes ces dépendances sont contiguës, suivant son expression, à la Germanie, Djermanie. Cette Djermanie englobe la Romanie et la partie orientale de la Boulgarie, dont le nom est inconnu à la description d'Edrisi. Quant à Makedonia, elle s'étend vers le sud, elle n'a pas trouvé dans la description de séparation spéciale, mais les chemins qui la traversent y sont spécifiées; nous nous proposons de les parcourir.

BERDJAN, ROMANIA.

29. Le traducteur d'Edrisi, tout satisfait des explications communiquées par son confrère Hase, pour la Grèce, la Macédoine et les parages de la Romanie (p. 286), n'a pas touché ces points de Djetoulie que nous avons fixés; ensuite arrivé à la relation édrisienne de la reconstruction d'Aghirmini par l'empereur Heraklius, il donne le texte arabe du passage de la relation, qui lui paraît extrêmement obscure, ainsi que tout ce qui suit jusqu'à la fin de la section (p. 387), et de ce point il n'ose hasarder presque aucune explication aux positions de l'intérieur de la Boulgarie et de la Romanie. En effet, il fallait bien réfléchir et analyser les difficultés très-variées, avant de pouvoir discerner les renseignements donnés par Edrisi. Je dis qu'Edrisi nous donne des renseignements sur ces régions là, car, bien que sa description demande des illustrations approfondies, elle doit de sa part fournir des renseignements instructifs pour l'époque, et nulle part elle n'est plus abondante sous ce rapport, que pour la partie qui nous occupe et spécialement pour la Romanie.

Nous avons pu remarquer que les localités de toutes ces régions danubiennes portent de noms différents, prononcés et écrits ou orthographiés d'une manière très-variée. Le globe terrestre n'a peut-être nulle part autant de diversité inconstante et indéterminée. Il y a des villes, des rivières qui portent des noms de différents idiomes, de différentes époques, de l'usage varié : par dixaines et par vingtaines. Les indigènes grécisés, plus tard latinisés par les Romains, disparurent pour toujours lorsque leurs pays devastés, se peuplèrent par d'autres souches. Slavonisés avec toute la Grèce, bientôt magyarisés, valakhisés, ils changèrent de face. La race slave surtout sèma avec profusion ses dénominations, des rives du Danube jusqu'au Tenar. Les dénominations slaves déblayèrent celles des Grecs, Romains, Byzantins, ou s'associè-

rent avec elles pour multiplier la confusion. Intervinrent les commerçants italiens, les belliqueux Francs, qui, conjointement avec les byzantins, modifiaient les dénominations, imposaient les leurs. Les Arabes, les Tatars, les Turks travestirent une multitude dans leurs langages. Enfin les géographes modernes, de ce chaos, reproduisant ces dénominations tant de fois transformées : allemands, français, italiens, russes, chacun suivant son orthographe inconstant, qui s'embrouilla avec l'orthographe slave, turk ou magyare, sans savoir réduire tant de diversités à une règle clairement déterminée et fixe.

Pour épurer l'embrouillement, il faut étudier l'histoire et les cartes géographiques de différentes époques. Car il est claire qu'on ne peut pas sans condition suivre le description d'Edrisi conformément à la connaissance et l'état actuel : mais qu'il est nécessaire de se rapporter à l'époque dans laquelle il rédigeait sa description, chercher des lumières dans les temps antérieurs plutôt que postérieurs. Pour fixer cependant les explications et les renseignements retrouvés, il faut s'appuyer sur les cartes modernes censées d'être exactes et capables de reproduire le terrain des pays comme il est.

Nous n'avons pas négligé de consulter à cet effet toutes les cartes qui s'égaraient par quelque circonstance dans notre retraite. Les cartes de l'atlas catalan de 1377; d'Essler et d'Ubelin (attachées à l'atlas de Ptolémée de 1513); italiennes de l'année 1561 (attachées à l'atlas de Ptolémée de Ruscelli et de Moletius); celles de Christian Sgrothonus (du recueil de Jode 1569); de Wolfgang Lazius, d'Augustin Hirsvogel, de Jacq Castaldus (dans l'atlas d'Abraham Ortelius 1570); de Mercator, de Hondius, de Janson, de Blaeuw, de Wit, de Guillaume Delisle (dans leurs atlas); de Coronelli, Vaugondy, Le Rouge, Bonne, Herisson, d'Anville, Reichard; de Schütz viennois reprodnite par Weiland à Weimar; de Danielov à Vienne 1813; de La Pie 1822 (grande carte); de Lameau 1827, — présentaient et rappelaient la marche et le progrès de la géographie dans cette partie du continent européen moins accessible aux géomètres. Les cartes anciennes, presque jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, répondaient mieux à la désharmonie des distances d'Edrisi. C'était la conséquence inévitable de conceptions basées encore sur ces itinéraires, dont les notions furent réunies en premier lieu en Sicile pour l'usage d'Edrisi. Ces cartes cependant ne pouvaient satisfaire, et leur imperfection devait céder à des investigations et à la connaissance moderne. L'incertitude accable souvent ces investigations récentes. Les cartes modernes, dressées par des ingénieurs habiles, sont suffisamment d'accord sur le littoral, mais dans l'intérieur du continent elles s'égarent en discordances très-sensibles. Le cours des fleuves et des rivières, l'éten-

due discordante des montagnes, déplacent les positions, changent les distances et les directions des itinéraires. La Boulgarie et la Romanie sont encore le plus affectées de cette incertitude. Pour dresser notre carte explicative des pays danubiens (pl. 15 de notre atlas), nous avons pris pour modèle la carte de Lameau.

30. Il y a là, dans ces cartes récentes, de nombreux points contestés. Un des plus remarquables est celui de la position de Perislavia, ville dans son temps renommée. Preslav, appelé par les Grecs byzantins Presthlava, Presthlavon, Persthlava, Peristhlava, Parasthlava (Constantin porphyrogen. Léon le diacre, Kedren, Zonaras et autres); par l'annaliste russien Nestor, Pereiaslavietz; dans le diplôme de 1186 du roi Asan, Praslav; par Edrisi Berisklaba, était la résidence des premiers rois de Boulgarie jusqu'à 971. Sa position se retrouve-t-elle dans le Provat qui existe encore, ou dans les ruines de l'antique Marcianopolis? Les ruines et Provat existent; cependant on les confond, regardant Provat comme l'antique Marcianopolis. Certaines cartes rapprochent les ruines à Provat; les autres les placent très-éloignées, à une distance très-considérable. Les investigateurs d'Allemagne et de Russie s'accordent de les distinguer; les géographes français (La Pie, Lameau), s'obstinent à les confondre, et à placer Provat sur les décombres de Marcianopolis. En effet, Provat, situé non loin de Preslav, est assez ancien, lorsqu'en 1186, il faisait partie de l'apanage du prince Pierre, qui possédait aussi Preslav (géogr. akropolit.). Les byzantins qualifiaient Preslav de grand, et Kedren avec Zonaras signalent positivement l'existence du petit Preslav, qui disparut comme le grand (Schafarj. II, 3, § 30, p. 618). Edrisi distingue aussi les deux Berisklaba. برسكلابه Berisklaba et ميغالى برسكلابه Mighali Berisklaba (p. 382), Μεγαλὴ περισθλαβα, il les distingue dans son texte et sur sa carte itinéraire. On a dit que la situation de la petite Perislava est inconnue; la situation de la grande, relatée à Provat ou à Marcianopolis, autant que je sache, n'est qu'une pure conjecture. Aucun écrivain du temps de l'existence des deux Pereslavas, n'a fourni d'indications positives sur leurs positions; le seul Edrisi vient nous donner quelques explications, et si nous ne savons tout de suite tirer tous les avantages possibles de ces renseignements, nous pouvons dire avec certitude, qu'ils sont en partie contraires aux conjectures discordantes.

Mais le désaccord des conjectures se manifeste encore sous un autre aspect sur les cartes récentes. Les portulans des navigateurs indiquaient les embouchures des petites et des grandes rivières. La tâche de les faire remonter à leurs sources, d'accourcir ou de prolonger leurs

cours, appartenait à la connaissance des géographes. Dans le XVIe siècle on savait qu'une rivière mouillait les murs de Varna et on s'imagina que Provat est situé sur le fleuve Panizus, qui tombe dans la mer plus au sud. Dans le XVIIIe siècle, on y multiplia les embouchures et on déplaça les localités. Provat et Devina avec leur rivière et leur lac, se trouvèrent au nord de Varna. Les murs de Varna étaient baignés au sud par le fleuve Varna, sur lequel on avait Marcianopolis, et plus haut Provadtschik (ou petit Provat). Ce fleuve recevait deux rivières, dont une Dafné, coulant près d'Eskistamboul; Schoumla se trouvait entre ces rivières. Plus au sud coulait le fleuve Kamtschik ou Panysus. Il semble que cette partie, depuis Delisle et d'Anville, est mieux connue aujourd'hui, puisqu'on s'accorde qu'au nord de Varna n'existe aucune rivière assez considérable. Varna (Cruni) est baignée au sud par la rivière de Provat (Zyras), qui, renforcée par quelques autres affluences, traverse les deux lacs Devna; sur ses bords sont situés Devena et Provat. Au midi, deux Kamché; grande et petite, ou blanche et noire (Potamos et Panysos) se réunissent pour porter les eaux de Kamché ou Panysos dans la mer; Eski Stamboul se trouve sur la grande Kamché (Vrana de Delisle). Suivant d'Anville, Marcianopolis est située sur la grande Kamché (Vrana), et la petite porte le nom de Panysos (Fiza de Delisle). Ainsi, comme le géographe de Ravenne dit qu'au milieu de Marcianopolis passe le fleuve appelé Potamia : *per quam Marcianopolim medio transit fluvius qui dicitur Potamia* (IV, 6, p. 57). La station de Panysos, sur la rivière de Panysos (Kamché petite), fut éloignée de 12 milles romains au sud (table pentigerienne). Le mont Balkan s'interpose entre ce Kamché et Karnobat, qui coulent parallèlement. Le terrain est donc assez assuré pour comprendre les renseignements d'Edrisi. Je dis assez, parce que La Pie et Lameau, dans les détails surtout du fleuve Kamché, ne sont pas d'accord, et les branches de Kamché sont chez eux différemment hérissées. Celles de Lameau sont plus conformes à la connaissance de d'Anville.

31. Berisklava (petite), comme le dit Edrisi, est une ville sur les bords d'une rivière et près d'un marais (p. 386). Cette indication fixe la petite Berisklava à l'embouchure d'une petite rivière, qui se perd dans le petit lac Devna au sud d'Aladin, où est aujourd'hui le village Emerel. Je pense qu'on s'efforcera en vain de proposer une autre position. C'est vis-à-vis de Varna. Les deux lacs séparent Varna de Berisklava.

Edrisi s'étant arrêté sur ce point, donne la route par terre de Bidhlos à Konstantinople. Bidhlos بذلس si la lecture est incontestable, serait Baldjik ou Baltelouk d'aujourd'hui (ancien Cruni). Bidhlos est

nommé deux fois (p. 385, 388), dans l'itinéraire maritime. Pour la troisième fois, cet itinéraire maritime nomme à sa place Barnas برنس (Varna) (p. 394). La carte itinéraire ne connaît que Barnas. Barnas et Bidhlos sont à la même hauteur, 50 milles au nord d'Emineh.

Par la route par terre, de Bidhlos on se rend d'abord à بثر Bouthra (p. 386). Cette jolie ville n'existe plus, ou bien a changé de nom. C'est un nom boulgar ou slave, car en 1083, suivant Anne Kommène, une ville boulgare Vetren, dont la position est inconnue, se trouvait non loin du Danube (Schafarjik, p. 619) (28). En avançant de Bidhlos 30 milles dans l'intérieur, dans la direction vers le Danube, nous nous trouvons aux environs de Hadji Oglou Bazardjik. Il est probable que Boutra s'y trouvait, la route tournoyant quelque peu.

De Boutra à برقنتو Berkanto, on a la même distance de 30 milles ou une journée. Entre ces deux villes coule une ririère, se dirigeant vers le midi, traverse سكلافه Sklafa (petite Berisklava), puis se jette dans la mer (p. 386). Je crois que ce passage confirme l'emplacement que nous avons indiqué à la petite Berisklava. Berkanto est située sur le penchant d'une agréable colline. La carte itinéraire d'Edrisi déplace les points diacritiques, et ferait croire que le nom de Berkanto n'est pas assez solidement établi. Elle semble écrire Kerkanto; il est probable qu'il doit être écrit برفنتو Barafanto, Baravanto. Quelle que soit la lecture véritable, je pense que cette ville est Berkamis du géographe ravennate (IV, 7, p. 58), et la lecture Berkanto suffit pour remarquer l'analogie et l'identité de ce nom avec Prauadi, Paravadi, Pravati, Pravata, Pravat, ville ancienne, située sur la rivière Paravat, qui jette ses eaux dans le même petit lac Devna, dans lequel se perd la rivière qui traverse Slava ou petite Beriskava.

De Berkanto à ميغالى برسكلافه Mighali Berisklava, ville de grandeur moyenne, dans le voisinage de laquelle est une petite rivière, 1 journée (p. 386). Or, la grande Preslava ne touchait point les bords de la rivière Provat, ni d'aucune rivière considérable, elle n'était que dans le voisinage d'un courant. Elle se trouvait à une journée ou 25 à 30 milles éloignée des rives de Provat aux environs de Tschalikavak, quelque part entre les deux Kamchés, non loin du courant de l'une d'elles, non loin des ruines de Markianopolis, dont l'emplacement et les ruines sont sur la rivière considérable de Potamos Kamtche.

32. Afin d'avancer de Mighali Berisklava vers Constantinople, il fallait franchir la montagne Balkan. Il semble qu'à cet effet on traversait

(28) On connait aussi à l'ouest de Silistrie, Vetcrnize.

le défilé nommé Bogazi ou Marousch bogazi, l'ancien Sidera, qui conduit de Tschalikavak droit à Karnabat (29). Par ce défilé on arrivait de la grande Berisklava dans 1 journée à مبرسينوس Mebersinous ou مرسنى Mersni, comme le dit la carte itinéraire, ville ancienne et célèbre, dans un pays bien cultivé (30), car de Mebersni la direction de la route s'incline vers l'orient pour atteindre dans une demi-journée اغرمينى Agharmini اغرمنى Aghirmini Gharmati, aujourd'hui Karnabat, rétablie par Heraklius II, repeuplée et florissante, entourée de cultures (p. 386, 387).

En descendant du mont Balkan nous nous trouvons dans la Romanie, pays plein de culture et florissant, rempli à chaque pas d'antiques souvenirs. Il n'y a rien d'étonnant si les relations des environs de Karnabat nomment des localités qualifiées de villes anciennes, célèbres.

Edrisi s'arrête sur son itinéraire constantinopolitain à Gharmati; il n'avance plus par terre à la capitale; il tourne vers l'occident et à 1 journée il entre dans استيوس Estios (p. 387). Je pense qu'aujourd'hui c'est Islandji ou Selimno, Slivno des Slaves, d'où ستيموس Estimos par le défilé Tschimka ou Tschipka, Schipka, où prend ses sources Iantrus ou Iatrus, on traverse le Balkan pour se rendre à جسقمس Bouliadjiskomos, où prend ses sources la rivière Osma et que nous retrouvons dans Kalodjeritza, en 3 journées. Le texte d'Edrisi dit que ces 3 journées sont en se dirigeant vers le sud : méprise évidente que ne peut pas embarrasser; c'est le tour trop fréquent de l'idiome arabe qui veut dire dans la direction du sud (vers le nord). La direction est plutôt vers l'occident : mais Estios est au sud de Balkan et Bouliadjiskomos au nord.

Dans une journée (certainement de 75 milles) en se dirigeant vers l'orient (sud-est), il vient de Bouliadjiskomos à قاليملايا Kalimala existant encore sous le nom de Cialimalif, Schalimatif, Tschalima Kalimalaïa est une ville florissante, où l'on trouve beaucoup de gra et beaucoup de gibier. Le seigneur de Konstantinople va souvent ch ser dans ses environs, qui sont montagneux et très-boisés (p. 387).

(29) Il y a cinq défilés par Balkan très-rapprochés. Le premier presque sur le bord de la m près d'Emineh, fut appelé par les Slaves et les Boulgares Beregava (de rivage, riverain), (Schafa II, 3, 5, 29, p. 574). L'autre Tschengel ou Nadir, Nadir Derbent, ancien Sabalen ou Sondis, q conduit de Provat à Aïdos. Le troisième Bogaze ou Marousch bogaze, ancien Sidera (porte de fer qui conduit de Schoumla par Tschalikavak à Karnabat. Le quatrième qui n'a pas de nom, ouvre passage de Kotlou ou Kazan à Karnabat. Le cinquième appelé Demir kapu, (en turk porte de fe pour se rendre de Kotlou ou Kazan à Selimno, Islandji, Slivno.

(30) C'est la ville de Bersin, connue par les combats des Boulgars en 797, 813, (Stritter, m pop. II, 534, 536).

De Kalimalaïa nous passons à 12 milles vers l'orient par ماذنيوس Madhanios, jolie ville pour se rendre à Betrova, éloignée vers le sud 50 milles (p. 387).

Plusieurs fois nommée, la ville considérable, commerçante, industrieuse بتروى Betrova نبروى Nebrova (p. 382, 384, 385, 387), appelée Burtizon par le géographe de Ravenne (IV, 6, p. 57), se trouve dans l'itinéraire de la table pentingérienne sous le nom de Burtiha, entre Hadrianople et Bergala ou Pyrgos, Arkadiopolis à 18 milles de ce dernier et le double du premier. Or, c'est Eski Baba ou Baba la vieille d'aujourd'hui. Burtiho, Burtizon, Betrova, Nebrova, (Burtudizus des cartes de Mercator), par une dégénération continuelle de son nom produisit le nom de Baba, ville très-ancienne, (vieille eski, Sicibaba de la carte de Jacq Castaldo). De Nebrova une route directe conduit à Kostantinie.

33. De cette excursion vers la grande capitale, revenant au delà du Balkan, nous sommes obligé de remarquer que la carte itinéraire d'Edrisi, reproduisant le nom de deux Berisklava, les place dans le sens inverse de l'emplacement que nous leur avons assigné. La petite Berisklava y est située près des sources de la rivière qui passe entre Boutra et Berkanto. Si l'on voulait, conformément à cette indication, sans égard aux marais, à un étang, à un lac rechercher la situation de la petite Berisklava au fond de la terre : je ne m'y opposerais pas.

Comme la carte itinéraire nomme deux Berisklava dans les sections 4 et 5 du VIe climat, de même dans les mêmes sections elle répète par deux fois Rekran ou Reknova, Odestra ou Vestrinos, Barmanou ou Barmos. Nous verrons que cette dernière répétition est réellement une répétition de la même ville. Quant aux autres, nous ne trouvons pas de motifs en faveur de vaines répétitions. Au contraire, à notre avis tout porte à croire qu'elles signalent l'existence de villes homonymes, toutes différentes.

Pour résoudre cette double apparition, nous nous mettrons en route très-fréquentée par des commerçants, qui conduit de la Djetoulie de Mesinos (Osma), à des véritables dépôts de marchandises. Cette route a dû laisser des traces indélébiles : cependant avant d'atteindre les stations déterminées, nous sommes obligé d'errer plusieurs jours dans un pays spacieux, fertile en inconstance de fortune, en indications variées de positions, en incertitudes qu'offrent les cartes des géographes discordants, en nombreuses nomenclatures, tantôt slaves, tantôt turks, copiées par des géographes d'une manière indéterminée.

Nous partons donc de Messinous (Osma) d'où à ذنيبلى Dhinoboli دنبلى Denbeli, bourg situé dans une plaine, 1 journée. C'est Nikopolis

sur Iastros, Nikoup, Nikopi. Cette station est préservée de toute contestation, puisque on ne trouverait d'autre nom terminé en polis que la seule Nikopolis. Mais de Dhinoboli, faut-il se tourner tout de suite vers le Danube ou traverser l'intérieur de la Boulgarie? c'est ce que nous ne saurions résoudre assez positivement.

De Dhinoboli à قراتمنيال Karatamenial ou قريميال Krimial, dans une plaine, près d'une colline, vers l'orient, 1 journée. Si l'on se dirigerait vers le Danube ce serait Trimanium (de la table peuting. et du ravennate VI, 7, p. 58), aujourd'hui Rouschtschouk sur le Danube. Si l'on voulait passer directement vers l'orient par l'intérieur de la Boulgarie, on y rencontre une foule de noms commençant par Kara, pour la plupart turks. Leur origine turke, postérieure, ne convient pas à l'époque d'Edrisi, à moins que quelques-uns de ces noms ne seraient d'une autre origine seulement turkisés. A l'est de Razgrad (appellation slave), nous remarquons, Krinaudje, Karakargoïe, sans savoir à quoi s'en tenir. Cependant eu égard à la station suivante, éloignée des bords du Danube, nous aimons mieux rester avec Karatamenial aux environs de Krinaudje, que de s'aventurer par Rouschtschouk.

De Karatamenial à الماس Elmas, ville bien peuplée, vers l'orient une demi-journée; cette ville avait de vastes dépendances. En descendant sur la rive du Danube on ne trouve rien de satisfaisant pour une ville aussi considérable, si l'on ne voulait pas s'y arrêter dans une appellation obscure de Mechemalis. Avançant par l'intérieur de la Boulgarie, pour Elmas se présente Palmas, Palmatis, Palmatæ, Palmata, ville assez considérable des itinéraires romaines, 14 milles de Durostoro et 45 de Marcianopolis (tabula pentig; Procop. de ædific. IV, 7). Elmas, Palmatis répond à Baltakioï ou Baltakidi des cartes modernes (31).

34. De Elmas à ركنوى Reknova (ou زكترى Zakatra p. 382, 39), près d'une montagne, une demi-journée. Admettant la lecture de Reknova, à laquelle est analogue celle de la carte itinéraire ركون Rekran, on pourrait présumer, si l'on voulait suivre le Danube, que cette situation existe dans Trakan, situé presque sous les murs de Silistrie, parce qu'il n'y a pas d'autre nom assez analogue. Suivant la direction intérieure de Palmatis ou de Elmas, on s'empètre de nouveau dans les Kara, offrant une simple transposition des consonnes dans Garoane, Karanova, Karaulik, Karana. Cette dernière est trop retirée de la direction indiquée au chemin que nous suivons.

(31) D'Anville assigne à Palmatis une situation quelque peu plus méridionale.

De Rekran à زوشوقسترو Rossokastro, ville importante, dans une plaine vers l'orient, une demi-journée. C'est trop évident Rassova, et c'est la première station fixée et déterminée sur les rives du Danube, qui nous préserve de s'égarer.

De Rossokastra à ميغلى ثرمة Mighali therme, petite ville, ceinte de murs, une demi-journée ou 15 milles. Le nom grec μεγαλη θερμαι, proclame la renommée des grands bains de cette petite ville. Ce nom pouvait être remplacé postérieurement par un autre analogue, depuis que les bains disparurent. Aussi je présume que les megaletherme se retrouvent aujourd'hui près de Rassova, dans le nom slave de la Tschernavoda (eau noire), située sur le point du Danube d'où, dans les siècles reculés s'échappait un bras du fleuve qui, courant vers la mer et versant ses eaux dans le Pont, formait une embouchure méridionale du Danube. Ce bras se dessine à présent par des lacs, étangs et marais jusqu'à la mer; un courant d'eau noire, Tschernavoda, fend la terre dans un sens contraire et se perd dans le Danube.

Des Grands bains à لينوقسترو لنوقسترو Linokastro, place forte, commerçante et centre de communication pour les voyageurs vers l'orient, une demi-journée. La qualification de Lino est encore sonnante du grec; faisant probablement allusion ou à ce que cette place était bien munie : λατνος, construit de pierres; ou à la position aquatique : ληνος, canal, retraite de l'eau d'un fleuve, marais, étang (32). Doïan a pu remplacer cette place forte. La lecture de انوقسترو Neokastro (p. 397), au lieu de Linokastro est fautive.

De Linokastro à Ghorlou, joli pays très-fréquenté par les marchands qui y apportent divers objets de commerce, vers l'orient une journée. La lecture inconstante et variée de ce nom est difficile à déterminer : غرلو Ghorlou, غرلى Ghorli, غولونى Gholouni (p. 382, 388, 397), غلون Gholoun (tabulæ itiner.). Si les dernières sont plus justes, on pourrait fixer ce dépôt de marchandises par la position romaine Dinogellia (suivant la carte de Reichard), aujourd'hui Ilnitza, où le Danube se tourne pour la dernière fois vers ses embouchures (33).

De Ghouloun à باسقه Baska, ou بسترس Bastres (p. 382), une demi-journée.

De Baska à اقلى Akli ou اقليبه Akliba (p. 392), une demi-journée. Akla est située dans une plaine fertile et cultivée; ses dépendances sont considérables et bien arrosées; il y a de l'industrie et les ouvriers

(32) λενον filet, λενευς mugil, poisson de mer, d'eau douce.

(33) Sur ce point la carte de 1513, de l'atlas d'Essler et d'Ubelin, place Chenlia, mais de l'autre côté du Danube.

y sont très-habiles surtout en fait de fabrication d'ouvrages en fer. Au nord sont des hautes montagnes au delà desquelles coule le Danube. Nonobstant cette dernière circonstance de la description, il n'y a de doute, à mon avis, qu'Akla, est Kilia, Eskikilia, Kilia ancienne, au sud du Danube et les montagnes sont au dela du Danube. Akli, Akliba est très-rapprochée de la mer, sur ses bords même, parce qu'on y arrive d'Armonkastro (par mer) dans une journée de navigation (p. 392).

D'Akli à استلى فنوس استليفنوس Stlifanos 1 journée. Stlifanos est une ville considérable et elle était plus importante encore avant l'époque actuelle. La carte itinéraire place cette ville de l'autre côté du Danube au nord, mais l'indication des routes qui conduisent de cette ville aux pays circum-voisins, exige absolument son emplacement au sud. C'est peut-être l'ancienne Salsovia (tab. peuting.; géogr. ravenn. IV, 5, p. 56). Mais Stlifanos στεφανος est un nom grec. A la pointe occidentale du lac Halmyris ou Marasch Rassein se trouve Zebili, Sebel, Stebil; signale probablement la position de Stlifanos. Stebil est une de formes slaves pour le nom d'Étienne, Stephanos.

35. Voici maintenant le chemin aux pays circum-voisins, pays qualifiés de برجان Berdjan. Stlifanos est à l'orient de اكسونبلى Aksounboli ou انكسوبلى Aniksoboli, distante à 1 journée. On a près du Danube le nom analogue dans Ignitza (34).

D'Aniksoboli à اغاثوبلى Agathoboli vers l'orient 1 journée. Agathoboli était donc située non loin de Stlifanos vers le sud.

D'Agathoboli à قرقسيه Kirkisia 1 journée. Nous voyons à une petite distance de Hirsova, Karakla.

De Kirkisia à دسينه Desina, دلسينه Delsina vers l'orient 1 journée. Desina, à 4 journées de Berisklava la petite, comme nous l'avons vu, est fixée avec toute certitude par Devtschinou, bourg située avec Devtscha ou Devtschinki sur une petite rivière Devtscha qui se perd dans le Danube au delà de Tscherna voda (eau noire). Certainement c'était un établissement Boulgare portant l'appellation slave de vierge, et de virginale ou de petites vierges (35). Desina est non loin de l'embouchure du Danube : c'est-à-dire, tout près de ce bras de l'embouchure la plus méridionale, qui autrefois sortait du Danube entre Rassova et Tscherna voda. Desina est en effet à tel point non loin de l'embouchure, quelle est éloignée de la mer 40 milles seulement. Ces 40 milles sont les 2 journées de Desina à Armonkastro (Karli).

(34) On a dans ces pays Axiopolis, mais placée sur le Danube plus haut, elle est trop éloignée.
(35) La capitale de la grande Moravie portait le nom de Dieva, vierge.

On voit que Berdjan à cette époque était très-commerçant, ne ressemblait guère ni à l'antiqne Scythie moesienne, ni au Sendjak moderne de Silistrie. Berdjan s'étendait jusqu'à Reknova, qui se trouvait sur la route de Messinos (Osma). Nous avons recherché les traces de cette route, et je pense que les traces de sa direction jusqu'à Rossokastro sont préférables par l'intérieur de la Boulgarie que sur les bords du Danube. Aussi en tenant la direction intérieure on comprend mieux l'indication d'Edrisi, qu'il y a de Rossokastro à Bestrinos 15 milles, et de Zakanra (Reknova) une journée (20 milles) (p. 397).

Bestrinos بسترينس dans l'écriture de la carte itinéraire, peut être la وسترينس Vestrinos ou دسترينس Destrinos. Cette dernière lecture est préférable à toutes les autres, puisque c'est Durostorus des Romains, Durostol des Boulgares, Drista des indigènes, aujourd'hui Silistria des Turks.

Cependant nous avons déjà nommé une ville de la description édrisienne, dont les rues sont larges, les bazars nombreux et les ressources abondantes, appelée Deristra, située sur le Danube à 4 1/2 journées de Viddin vers l'orient (p. 386). Cette درسترة Deristra est séparément indiquée par la carte itinéraire, ainsi qu'on peut lire son nom ودستر Odestra (VI, 4). Toujours c'est le même nom. D'après la distance donnée de Viddin 4 1/2 journées, et les indications que la description édrisienne nous fournit, Odestra était non loin de l'embouchure d'Osmus et de Nikopolis ad Iastrum, ainsi qu'on ne peut, par aucune manière avancer plus loin que jusqu'à Schistova près d'Osma, ou Zisto (de la carte de Delisle) près d'Iantra. A l'époque d'Edrisi, les Boulgares avaient dans cette position une ville considérable Koriska. Cette ville ne devait pas échapper à la connaissance d'Edrisi, elle a pu donner occasion à cette apparente répétition double du nom de Deristra. Au reste Odestra vient de ad Iastrum ou ad Istrum. Je pense que nous sommes suffisamment autorisés à suivre les distances du texte et l'indication de la carte itinéraire, afin de distinguer dans le texte si même Edrisi y a commis une confusion : Deristr (Odestra, Koriskos) Zisto (ou Nicopolis ad Istrum); de Deristra (Vestrinos), Dorostol, Silistra.

36. Si le même cas a lieu avec Reknova, il est plus difficile à décider. La carte itinéraire donne deux noms presque identiques, l'un à côté de l'autre رکرن Rekran et رکنوی Reknova autant qu'on peut les débrouiller. Le premier est inscrit sur le chemin d'Osma, entre Elmas et Rossokastro (VI, 4), et il se trouve dans le texte orthographié par زکترى Zakatra زکنرى Zakanra رکنوو Reknova (p. 382, 388, 397),

par conséquent le texte confond Reknova avec Rekran, accuse la carte itinéraire de répétition inutile du même lieu, et admet l'indentité de Rekran avec Reknova. Cependant, en faveur de la séparation de ces deux noms, on peut se récrier sur la multitude des qualifications commençant par Kara, et sur la méprise dans la description d'Edrisi, qui n'a pas remarqué la distinction existant entre Rekran et Reknova, ainsi que par inadvertance il a écrit Reknova ou Zakanra au lieu de Rekran. En disjoignant ces deux noms, Rekran répondrait à Kranova d'aujourd'hui et Reknova plus éloigné du Danube à Karabova.

Examinant la carte itinéraire d'Edrisi, on remarque une route qui n'est pas mentionnée dans la description. Elle vient de Berisklava à Desina. Cette route, certainement de 4 journées, avait trois stations, dont deux sont nommées, une est privée de nom. La première est dans Reknova (Karabova), de laquelle nous avons parlé. L'autre à mi-chemin دغادرثه Daghadartha, tomberait sur Dok d'aujourd'hui, appelé autrement Satsch ou Dokour-Aghadji, ou Dokosatsch. Le nom de la deuxième station, omis par le dessinateur de la carte itinéraire, était peut-être طمطانه Tamtana, placée déjà sur un embranchement de la route de Desina à Bidhlos et Barnas (p. 382) (36).

Enfin nous avons achevé nos courses dans la Djermanie, dont Berdjan est une portion; nous avons terminé nos investigations routières au nord du Balkan, dans cette partie qui porte le nom de Boulgarie. Il nous reste à jeter un coup-d'œil sur une autre partie méridionale, située au delà du Balkan, appelée Romanie. Nous y avons fait déjà une irruption, s'emparant de plusieurs positions déterminées, et nous avons avancé jusqu'à Kalimalaïa et Nebrova. Je pense qu'en fixant leurs situations, de grandes obscurités sont déjà dispersées. Le reste sera compris par la triangulation (n° 42 de l'atlas et sa carte explicative), que je réussis à composer des données relatées par Edrisi. Je dois cependant rendre compte de ma composition, ce qui me donnera le moyen de m'expliquer sur certaines difficultés.

37. Après la triangulation des distances d'Allemagne, je m'essayais plusieurs fois de régler une triangulation pour les pays danubiens. Longtemps tous mes efforts se brisaient contre le déplacement de plusieurs points de la Hongrie, surtout de Bassan, Neitren, Bansin, Kavorn. Avec ce déplacement ne se présente aucune issue, même conforme à la conception d'Edrisi. Il était à présumer, ce qui est évident, que les distances discordantes se contrariaient réciproquement, et l'inégalité

(36) Peut-être Tachum de la carte de 1813, dans l'atlas d'Essler et d'Ubelin.

des milles, dont je ne puis comprendre la proportion, y mettaient un obstacle invincible. Cependant les distances devaient se prêter à une combinaison quelconque, plus raisonnable, si le déplacement serait rectifié. A la fin après de nombreux essais, je suis parvenu à construire l'édifice tant bien que mal, sans toucher à des mesures, observant scrupuleusement les chiffres dont l'étendue diminuait par la longueur des milles inconnus. Je ne propose, en faveur de quelques modifications, que de lire la distance entre Agra à Arinia ق 100, à la place de ف 80. Le déplacement de Neitra et Bassan ne se laisse rectifier sans appréciation douteuse ou impossible de la grandeur des milles. Le choix de distances variées, entre Belgradoun et Ribna, offrit un point d'appui à l'organisation des distances de la Slavonie.

La triangulation pour la Djetoulie, de la Makedonia et de tout le pays jusqu'à Berdjan et l'embouchure du Danube, est impraticable, car dans tout cet espace la description d'Edrisi n'offre que des itinéraires qui se suivent, s'embranchent et ne se croisent guère; à peine qu'on y trouve un couple de triangles isolés.

La Romanie enfin, réunie par de nombreuses avenues avec les pays circumvoisins, se présente riche en itinéraires, distances et triangles, mais pleine d'écueils et de précipices, qui pénètrent jusque dans une partie de Djetoulie. Cependant il n'est pas impossible de les surmonter et de les franchir.

D'abord il faut observer les erreurs aussi faciles pour l'écriture que pour la lecture, et je le répète, qu'il faut s'étonner qu'il y en a si peu : il y en a cependant. En premier lieu, je compte au nombre des erreurs toutes les distances de 4, 5 ou 6 milles. Lorsque je trouve en Italie de semblables distances rapprochées, je conçois qu'elles sont données pour telles par Edrisi même, parce qu'il y poursuit les détails minutieux; mais quand, dans un pays plus éloigné, dans la foule de grandes et de courtes distances, exagérées en longueur, je rencontre les 4, 5 et 6 milles, je doute de leur existence inaltérable, et l'erreur se confirme lorsqu'elles n'entrent pas dans le cadre des autres, lorsque, par leur incohérence, ils empêchent la composition des nœuds des itinéraires. Dans le cas des erreurs trop évidentes, je pense qu'au lieu de و six milles il faut lire ف 80; qu'à la place de ه quatre milles, il est nécessaire d'écrire ن 50; et les ه cinq milles seront très-bien remplacés par م 40. C'est le procédé que je suivis pour rectifier ces erreurs, et le résultat est satisfaisant.

L'orsqu'on voit de Philippopoli à Arkadiopoli 100 milles, de Karvi à Constantinople 160 milles, et de Philoppopoli à Constantinople م 40

seulement, on n'aura pas tort, je pense, de supposer que la centaine est omise dans cette dernière distance, que de Philippopoli à Constantinople, on comptait ثم 140 milles. Je me suis servi de cette rectification dans la triangulation. L'orsqu'on lit que de Sorlova à Zagoria il y a 160 milles, et de Zagoria à Salonik 140, on remarquera l'erreur dans ce second chiffre. Il devait y être 240, ou bien qu'au lieu de Saloniki il y avait Saloni; dans ce cas les 140 conviendraient. On peut présumer d'autres erreurs, mais comme elles ne nous ont pas gêné, nous n'oserons les accuser.

38. Il y a des chiffres qui ne se laissent pas combiner avec les autres trop grands ou trop petits. Les premiers sont probablement une exagération, les seconds résultent d'une autre espèce de milles plus grands. Dans la première catégorie, je mettrai la distance de 90 milles d'Atrova à Banva, 70 milles de Bestkastro à Aghramzin. Le littoral détaillé en milles, est affecté de l'exagération sans fin. Les itinéraires déterminés assez souvent en journées, surtout lorsqu'elles doublent, triplent et quadruplent les journées, offrent des exagérations difficiles dans l'intérieur de la Macédoine.

Les 25 milles sont un chiffre privilégié pour la moindre distance du littoral. Observez les distances entre Emineh et Agathoboli, entre Saloniki et Saint-George. Philippi est à 8 milles de la mer. Cette donné[illegible] exacte et scrupuleuse, s'échappe des exagérations; en attendant, Edri[illegible] dit que de Philippi à Kalah (Cavalle) il y a une journée ou 25 mille[illegible]

Un fait remarquable fait présumer l'existence réelle de la second[illegible] catégorie, c'est-à-dire de l'existence des milles plus grands que ce[illegible] qui sont généralement comptés. Edrisi dit que de Nebrova à Constant[illegible]nople on a 28 ou 30 milles. La répétition de ces chiffres préserve de l[illegible] porter à faux. Mais autre part, Edrisi dit que de Nebrova à Ablough[illegible] (Philopatium) on compte 50 milles, et d'Abloughis à Constantino[illegible] 25, en tout 75 milles, en supposant un chemin dont la ligne directe [illegible] Nebrova à Constantinople serait 60 milles. La proportion de ces mil[illegible] ordinaires 75 et 60 avec les milles 30 et 28, donnés spécialeme[illegible] cette distance, semble dévoiler l'existence de grands milles comp[illegible] de 2 1/2 milles ordinaires.

Dans la même catégorie se rangent les 12 milles trois fois reprod[illegible] entre Roussio, Kobsila, Rodosto et Constantinople. Ces milles sont [illegible] fois plus grands que les ordinaires. Il fallait négliger ces chiffres [illegible] bien les doubler ou tripler pour les raccommoder aux autres. En [illegible]grie on parviendrait à rétablir la position de Neitrem en doublan[illegible] distances d'Agra et de Bedhvarn.

Les 100 milles de Kalliboli à Saint-George, applicables dans la direction droite, désignent certainement les détours du littoral. La distance de 90 milles de Nebrova à Karvi, un peu courte pour s'appliquer aux autres, offre peu d'embarras, parce que dans cette nombreuse complication, cette distance ne monte réellement qu'à 100 milles.

A l'exception de l'Italie, aucune région, dans la description d'Edrisi, n'a autant de détails et de ressources pour dresser le réseau des itinéraires, pour composer la triangulation des distances, que la Romanie. Pour ce pays il y a quantité de renseignements, car la description des montagnes, des fleuves, du littoral, de la position, vient souvent éclaircir et confirmer la complication des mesures. Nous avons désigné tous les points où il nous fallait rectifier leur chiffre ou apprécier leur valeur. Toute la masse reste intacte; nous nous sommes servi de ces mesures comme elles sont énumérées dans le texte.

Une opération cependant était immanquable dans l'appréciation de la valeur, pour changer les journées en milles. L'inconstance d'Edrisi dans ce calcul est manifeste, quand il compte 2 journées de Bontekastro à Aghramzin 70 milles, et les 3 journées de Bouliadjiskomos à Nebrova de même 70 milles. Pour nous, il n'était pas licite de manier continuellement avec cette inconstance dans notre triangulation. Nous nous sommes efforcé de compter toujours 25 milles la journée. Le minimum 20, le maximum 30, comme il est entre Roussio et Sorlova. Nous n'avons dérogé à cette règle que quand Edrisi nous y autorisait en donnant lui-même l'équivalant de la journée en milles, plus fort qu'à l'ordinaire. Dans ce cas le choix était à nous.

39. Une autre opération géographique, la réduction des distances, pouvait nous conduire dans l'arbitraire; aussi l'avons-nous évité, en prenant toutes les mesures telles qu'elles sont données. Nous avons déjà dit que des temps anciens, Marin de Tyr, Ptolémée, les arabes antérieurs et postérieurs à Edrisi diminuaient les distances d'un cinquième, afin de les dégager des déviations des voyageurs et de les employer en ligne directe. La moindre distance est susceptible à cette réduction, les grandes beaucoup plus. Il est à présumer que les géographes de Sicile n'ont pas négligé cette réduction dans les grands intervalles, dont les mesures se trouvent dans la description d'Edrisi.

L'itinéraire littoral de la Romanie, donné en détail, n'est pas soumis à cette réduction. Cependant de Rodosto à Constantinople, la somme des distances des stations monte à 110 milles; cette distance est évaluée par Edrisi de 12 milles de la grande mesure au moins? mais ces 12 milles donneraient لو 36 des milles ordinaires et ne répon-

draient guère à la méthode géographique usitée. Les 110 milles diminués d'un cinquième, donnent صح 98 ou rondement ص 90 milles. Cette dernière réduction géographique seule a pu répondre à notre construction. L'exactitude du chiffre de 12 milles nous est suspecte, parce qu'il faudrait les multiplier par 8 pour avoir la nonantaine. Peut-être au lieu de يب 12 il y avait لو 36. Ces trente-six multipliés par 2 1/2 donnent les nonante désirés. Peut-être les يب 12 dérivent tout simplement de la copie erronée de ص 90. Par la même opération, nous avons réduit en distance directe le littoral entre Ablonghis et Sizeboli, ses 150 milles nous ont donné en ligne directe 120 milles.

Nous avons seulement opéré sur ces deux points pour établir les distances droites. La dernière nécessité de la réduction se présenta dans la distance de Zagoria à Sorlova. Elle est donnée 160 milles, réduite d'un cinquième elle est 120 milles. L'autre, plus considérable, de Zagoria à Saloniki, si elle est 240 milles au lieu de 140, réduite d'un cinquième à 200 milles, s'accommode à notre construction. Enfin, de toutes les autres nombreuses distances, seulement les deux rectifiées entre Emineh et Kalimalaïa demandent d'être réduites.

Terminant mes explications, je puis observer qu'on pourrait éviter ces dernières réductions en donnant une extension plus considérable au Berdjan, à quoi sont susceptibles les distances et les itinéraires, si l'on donnait depuis Sizoboli et Emineh une inclination vers l'est, et si l'on augmenterait la valeur des journées de chemin.

On remarquera certainement que ma triangulation se rapporte à des cartes récentes. Je dois donc faire observer que mon intention n'était pas de rétablir la carte d'Edrisi, mais d'analyser et d'éclaircir par ce moyen sa description.

La triangulation confectionnée et la carte dressée sur la connaissance moderne du terrain, réunies ensemble, offrent le résultat de mes recherches. Mais les connaissances récentes du terrain ne sont pas d'accord, comme nous l'avons remarqué. Cette discordance est grave et très-embarrassante pour les chemins à travers la Macédoine. Ma carte, accompagnée de la triangulation, est dessinée d'après Lameau et reproduit les cours et les directions des fleuves suivant les renseignements qu'il a réuni. L'autre plus générale, sur la moindre échelle, se conforme plus aux connaissances antérieures, détaillées dans l'atlas de La Pie-

MAKEDONIA.

40. Partant de Douraza on passe par Teberla (Bouterla de la p. 261) (Elbessan), et on arrive à Okhrida. D'Okhrida à gauche, on arrive a

Borghoura, aujourd'hui village Boulgare et Kelliga boulgar, à l'est de Magarovo sur la rivière de Kandrisi. De là on monte jusqu'à Skonia ou Skobia; c'est Skopia ou Uskup. Ensuite on traverse le fleuve Vardar pour se rendre à Kortos.

Uskup est situé sur Vardar. C'est donc pour entrer à Skobia qu'il faut traverser le fleuve. D'Uskup on passe le fleuve Psigna pour arriver à Kortos, aujourd'hui Karatova ou Stoutzaïtza, située sur Braunista. — Lameau place Karatova au nord des montagnes de ce nom sur la rivière Strouma, au sud de Giustendjil, ce qui n'est pas d'accord avec la description et les renseignements d'Edrisi.

De Kortos la route se fourche. A gauche elle tourne au pied des montagnes de Serbia. Je ne saurais pas donner l'explication de cette route, mais à mon avis il est impossible de la faire monter jusqu'à Vrania pour arriver par Stobouni à Triadiza. Elle passait sans aucun doute par Giustendjil et Doubnitza. Elle touchait le canton montagneux Mademites, lorsqu'elle traversait Formendos, situé sur le sommet d'une montagne, ensuite au delà de Justiniana ou Giustendjil elle avait sa station dans Malsouda. Avançant par Verbonik et Doubnitza ou Duonitza ou Bouzaïtza jusqu'à Samakov, où la dernière station Bermania se place à la distance de Stobouni (Iktiman), quelque part près d'une crevasse de la montagne. Le nom de Bermania répond à berzmania, birziminum, brezimenuem de la langue albanaise, qui désigne en albanais, un lieu voisin des précipices. — Que de monuments à découvrir dans ces endroits solitaires! s'écria justement Malte-Brun (36).

La carte itinéraire (V, 4) offre quelques noms de Macédoine qu'on ne trouve pas dans le texte. Non loin de Formendos elle inscrit ابلانجور Ablandjor: c'est, je pense, Bylazora, aujourd'hui Strazin. Plus au sud, à côté de Skobia, se trouve اينيو ou ايليو Ilio ou Aïanio. A l'ouest de Scopia existait Vellii (où est aujourd'hui Kalkandere). Mais on pourrait renvoyer Ilio au delà des montagnes à l'ancien Gabuleum, aujourdh'ui Ghilan ou Morava. — Entre Okrhida et Toutili, au sud de Boulgar, on débrouille قاوسر ou قاوير Kavotir ou Kavartir, et au sud d'Okhrida et de la rivière (Likostomi) près d'Astibes (Thèbes), قتنه Katina, Kanina.

La route de Kortos à droite se dirige par des villes connues jusqu'à Khrisoboli la maritime, par Strina ou Stranissa, aujourd'hui Stromia ou Ostroumia, Stroumnitza sur le fleuve Stroumitza ou Radovit; puis par Raghoria, aujourd'hui Doïran, ancien Assoros, parce que Raghoria est une des plus anciennes de la Romanie, elle est au pied des montagnes

(37) Malte-Brun, géogr. éditée par Huot, livre 118, p. 740, 747.

d'où partent quatre rivières pour se jeter au nord dans le Vardar (38); puis la route passe à Seres, puis à Rabna, aujourd'hui Drama; enfin atteint Khrisoboli, grande ville située sur les bords du détroit de Constantinople (p. 289, 290).

Partant d'Ochrida à droite, on arrive à Toutili, aujourd'hui Monastir ou Bitolia; après à Aberlis, Berlis, aujourd'hui Florina; puis à Ostrobon, Ostrovo; puis à Boudiana, aujourd'hui Vodina, Vodena; ensuite à Salonik, Thessalonika, Saloniki.

Salonik est située sur le détroit de Constantinople (p. 290). De Salonik à Rendina, Rentina des byzantins, aujourd'hui Rendino ou Vastra (39).

De Rentina on vient enfin à اخرسوبلى Akhrisoboli la maritime, grande ville située sur les bords du détroit de Constantinople, agréable, remarquable par la beauté de ses marchés et par l'importance de son commerce; auprès de ses murs coule une rivière connue sous le nom de مرمارن Marmari.

De Khrisoboli à اخرستوبلس Khristobelis on compte 25 milles (40).

41. Arrêtons-nous un moment dans ce canton arrosé par Marmari, car notre géographe nous donne des renseignements précieux sur cette portion de l'empire byzantin, laquelle, à ce que je vois par quantité de cartes, est obscure. Des portulans italiens fournissent peut-être des données explicites. Je ne les ai pas à ma disposition, mais les cartes de Mercator et des postérieurs me préviennent qu'on n'en a pas tiré l'avantage désiré, et le canton nommé littoral de la Macédoine, restait pour la connaissance des géographes modernes plongé dans les ténèbres. La comparaison des cartes, et, en leur absence, du littoral connu peuvent convaincre qu'un désordre y était à débrouiller. Je ne me propose pas d'y faire paraître toute la lumière, je veux comprendre ce qu'Edrisi relate, et, à cet effet, je commence par la comparaison des cartes. Nous y suivons le littoral, et ce qui est dans l'intérieur du pays nous le mettons entre parenthèse.

(38) La version française d'Edrisi dit : au nord de cette ville, coulent quatre rivières.

(39) Sandino par erreur dans la carte de Castaldo; ensuite reproduite par plusieurs autres.

(40) Sur plusieurs points de mon explication, je ne suis pas d'accord avec Jaubert, car com[illegible]mé Je n'ai pas jugé à propos de voir Bermania dans Vrania : de même, je n'accepte le rapprochem[illegible]ent des Boulghar, Rhagoria, Toutili, à Pologos, Ropelia, Tourboli, ni la confusion de la rivière Mar[illegible]mari avec Maritza; ni de Christopolis avec Chrysopolis. — Le traducteur y dit : « évidemment il y [illegible] ici quelque confusion » : non, dans le texte d'Edrisi il n'y a aucune.

Atlas catalan de 1378.	*André Benincasa* 1467 (41).	*Carte publiée en* 1513 (42).
Golfo di contessa	g. de contessa	g. de contessa
Carcala	nicalidi	
	radino	
		Langistrum (Seres)
Lastromola	Lastromola	embouch. de Strumon (Philippi)
Crisopolli	Grixopoli	Grisopol
Locrero	Lesteropoli	Lesteropol
Christopolli	Castopoli	Christopol
	Langistro	Langistro
	g. aurilli	
	g. de Asperosa	Asperosa
	Asperosa	

Ce sont les indications directes des portulans que nous avons devant nous. Insuffisantes mais intactes, qui ne subirent aucune défiguration ni altération. L'acceptation des cartes Ptoléméennes embrouilla les connaissances des portulans ou les fit négliger et oublier. Le piémontais Jacq Castaldo, entre autres, dressa une carte de la Grèce ou de la Turkie européenne; pour le littoral il ne s'écarta pas des portulans, mais bientôt Gerard Mercator, voulant les étudier, mit le comble à la confusion, qu'on ne s'est avisé de ramener à l'ordre. Cartes de

Castaldo (43).	*Mercator* (44).	*Intermédiaires* (45).	*Modernes* (46).
Sandino	Sandino		Rondino
(Philippi)	(Philippi)		
(Carcala)	(Agastidi)		
		Christopoli et ruines d'Emboli (47).	ruines d'Eione
		(Ceres ou Marmara)	(Orsova)
embouchure.	emb. d'un bras de Strimon	emb. de Marmara ou Veratasar.	emb. de Strouma ou Radovitz.
Contessa	Contessa	Contessa	ruines d'Amphipolis et Contessa
		(Seres ou Marmara)	(Seres)
		(Tricala)	(Ienitsavi)

(41) La carte nautique publiée en 1648, sous le titre de l'Europe maritime par G. Blaeuw, chez Berey, à Paris, est conforme avec Benincasa, sans les variantes et les erreurs : voyez notre portulan générale, 16, à la fin de l'atlas.

(42) Dans l'édition de Ptolémée, d'Essler et d'Ubelin, à Strasbourg.

(43) Reproduit en 1570, par Ortelius.

(44) Mercator était suivi et copié par Hond, Janson, Blaeuw; et il est suivi sur ce point par les cartes de la Grèce moderne, anonyme publiée à Paris, chez Pierre Mariette; et par celle de Philippe de la Rue, publiée en 1631, chez le même.

(45) Witt, Delisle, Vaugondy, Homman et ses successeurs etc., dérangent l'ancien ordre chacun à son tour : il y a donc chez eux assez de discordance.

(46) La Pie et Lameau sont assez conformes sur ce point : on a plus de détails dans le premier.

(47) Christopoli suivant Delisle.

	Arethusa emb. de l'autre bras du Strimon.		
	(Amphipolis)	Rofani	Orfano
Cavala	Cavalla	Cavalla	Cavalla, ancienne Neapolis
(Iramocastro)	(Iramocastro)		
embouchure	emb. de Carisso		
Langistro	Langistro		(Anghista)
		(Philippi)	(Philippi)
		(Drama)	(Drama)
			(Prahousta)
	Neapolis	La Cavalla (48)	La Cavalla
Gisopoli (49).	Grisopoli		
Lesteropoli	Sevastopoli		
Christopoli	Cristopoli		
(Lesterocori)			
(Macedonia)			
(Boru)		(Cumultza ou Gumulzina)	
(Comergena)			
(Rusio)		(Rousio)	
	Castropoli	embouchure	
			Sarpente
	Saramont		cap Asperosa
	(Rusio)		Sarizahan.
	(Nicopolis)		(Rousio)
	(Topyros)		(Tschanglaïk)
embouchure	emb. de fiume de Marmara.	emb. de Mestro.	emb. de Nestos
Langista		(Nicopolis)	(Nicopolis)
Gaurili	Abdera		ruines d'Abdera.
Asperosa	Asperosa	Asperosa (50)	

Sans s'arrêter sur la répétition et la transposition de rivage en rivage d'Angista, de Philippi, de Seres et Marmara et d'autres, on se demande d'où vient cette foule de polis? Neapoli, Grisopoli, Lesteropoli Savastopoli, Christopoli, Castropoli, entassés entre Cavalla et Sarpento où il n'y a pas de place. Ces noms grecs sont de l'empire byzantin, antérieurs à l'invasion des Latins. Du temps de Mercator, ils n'avaient plus de distance. Les géographes retrouvant ces noms dans les portulans des marins, dans Edrisi, fesaient des conjectures et souvent ne savaient pas indiquer leur emplacement.

42. A une journée ou 25 milles de Rondino, Edrisi nous mène à l'embouchure de la rivière Marmara, aujourd'hui appelée Stroumitza,

(48) De Vaugondy.

(49) Gisopoli au lieu de Grisopoli, erreur depuis répétée. — Ruscelli et Moletius, dans leurs éditions de Ptolémée 1561, 1562, laissent en confusion Grisopolis, Philippe et Neapolis cranides comme identiques.

(50) J. Laurenberg (dans l'atlas de Witt 1671), donne une toute autre suite de lieux et de noms du golfe Strymonicus di Contessa. Embouchure sud de Strimena, Stagira, Eion, Aretusa, autre embouchure nord (venant d'Amphipolis, baignant Strimena); rivière Ganga, Çavala, rivière Zygcatus, Neopolis, Pastus, fleuve Nessus, Abdera.

Karason, Radovitz, dans l'antiquité Pontus, qui entre près du bourg marmara dans le lac Kerkine ou Takinos, qualifié aussi Marmara, et sortant de ce lac, se jette dans la mer au midi des ruines d'Amphipolis. C'est ici tout à côté des décombres de cette antique ville, qu'était debout Akhrisoboli la maritime Χρυσοπολις, Grisopoli, ville d'or, à laquelle les Latins donnèrent le nom de Contessa, laquelle, déplacée par différents désastres, conserve son nom dans Orfano.

De Chrysoboli à Rhana (Drama) dans l'intérieur de la terre, il y a une journée (p. 289), et de Chrysoboli à Akhristoboli, Χριστοπολις, 25 milles (p. 297). Sa situation est indiquée par la description tout près de Prahousta (51). Edrisi dit que vis-à-vis de Christopoli et dans son voisinage est une montagne (Ponnhardagh, ancien Pangeus) (52), au delà de laquelle est un pays connu sous le nom de فليبس Filibes (Philippi), où il y a beaucoup d'industrie et de commerce, soit d'exportation, soit d'importation. Ce pays, couvert de vignes et de plantations de toute espèce, est situé sur une éminence à 8 milles de la mer. (Distance ainsi donnée entre les ruines de Philippi et la Cavale nouvelle d'aujourd'hui).

Entre Christopolis et Philippi coule une rivière connue sous le nom de مغروبتمى Magrobotami Μακροποθαμος rivière la grande. De la rivière en question à Christopolis on compte 12 milles (p. 297). Cette petite rivière, qualifiée de grande, qui traverse les plaines de Philippi, prend ses sources près de Prahousta et baigne ses murs, mais elle se jette dans le fleuve Anghista, juste 12 milles de Prahousta, prenant la proportion de la grandeur de 8 milles qui séparent Filibes de la mer. Les 25 milles de la même grandeur conduisent de Prahousta, Christopolis, aux ruines de Contessa, Chrysopolis.

De Filibes à Kalah ville maritime, fort jolie, 25 milles (p. 297). Ce Kalah n'est point Cavala d'aujourd'hui, mais Eski Cavala, vieille Cavalla, située près de Telfere, à l'est de Prahousta (53).

De Kalah à سنت جرجو Sant Djordji, ville importante, avec de magnifiques bazars, de larges rues, de belles maisons, peuplée, riche et commerçante, 25 milles (p. 297). Cette distance placerait cette ville importante à la place de Saritschouban ou Serizaham, non loin de l'embouchure de Mesto ou Nestos, vis-à-vis de Thasos (54).

(51) Prahousta offre sans aucun doute une appellation slave, boulgaro-slave. *Pra*, antérieur d'aieux, de siècles; *host*, *gost*, logement, gîte, hospitalière.

(52) Delisle place ici mont Malaca, où il y a des mines d'argent.

(53) Voyez la carte de La Pie. — Il paraît donc que le nom de Cavala existe sur ce point. Castaldo et Mercator l'ont déplacé vers l'ouest.

(54) A l'époque d'Edrisi il y avait grande quantité de places du nom de S. George, qui disparurent et ne se retrouvent plus dans les cartes postérieures. Il est probable que l'appellation de S. George

De Saint George la maritime, en se dirigeant vers l'intérieur des terres, on rencontre à deux journées روسيو Rousio, ville sur le penchant d'une haute montagne, vis-à-vis et à une journée de تابوس Tabos sur le rivage (p. 292). Rousio est située sur le rivage de Mesto (Nestos); sur le rivage du même fleuve est Traglaïk nommé Topyrus sur les cartes plus anciennes et de Mercator; c'est Tabos de la description d'Edrisi. — Tel a été l'état de l'empire byzantin à cette époque sur ce point de la Macédoine. Dans le courant des siècles le sort du pays changeait sur tous les points. A l'embouchure de Marmara florissaient consécutivement, Enniohodoï, Amphipolis, Chrysopolis, Contessa; aujourd'hui les villageois de Ienikevi contemplent les décombres de la fortune inconstante des siècles écoulés.

43. Prévoyant quelques objections qu'on pourrait soulever contre la description d'Edrisi, de sa propre narration, à notre avis très-lucide, nous devons, afin de les écarter, faire comprendre la description de la principale rivière de la Romanie, qu'il appelle اخليو Akhliou, اخليون Akhlioun, et examiner une des plus singulières bizarreries géographiques : car Edrisi, donnant une intéressante relation sur le pays de Filbes et de Magrobotami, fournit en même temps, sur une région bien connue, une des plus absurdes idées qu'on puisse se créer. Pour la faire connaître, nous donnons son image qui occupe la 4e section du vme climat dans sa carte itinéraire. (Voyez p. 140).

Pour la bien comprendre, il ne faut pas perdre de vue l'extension du canal ou détroit de Constantinople. Sa longueur de la mer Nitasch (Pontus) montait à 320 milles : c'est à dire 60 milles jusqu'à Constantinople, et à partir de Constantinople jusqu'à l'embouchure de اندة Abidah dans la mer de Syrie, 250 milles (p. 301, 302). Mais ce canal ou détroit, ou plutôt sa dénomination, s'étend, comme nous l'avons pu remarquer, jusqu'à Salonik. Vis-à-vis de Salonik, la ville de Grisopoli est située sur les bords du détroit de Constantinople (p. 289); Salonik de même est située sur le détroit de Constantinople (p. 290). Tout le parage méridional de la Romanie et de Macédoine était baigné par les eaux du détroit d'Abydos ou de Constantinople. Ce n'est pas assez Armiroun (dans la Thessalie), est aussi sur le détroit de Constantinop (p. 291, 292), seulement elle n'est pas dans les étreintes du canal q la table itinéraire prolonge scrupuleusement depuis Constantino jusqu'à Salonik, vis-à-vis de laquelle est inscrite Abidah. Armiroun

en question s'est défigurée, qu'elle figure sur la carte de Castaldo sous le nom de Gaurili, e se forma Saint Rgeoug, par la transposition, d'où vient Sa-ritschouh

en dehors de cette gorge, parce qu'elle est à l'entrée du détroit (p. 296). En résumant l'idée d'Edrisi sur la parole de sa description, on douterait peut-être de l'avoir bien saisie, si l'image de la table itinéraire ne venait ostensiblement confirmer l'indolente conception, calquée sur la qualification donnée à une portion de la mer par les marins et les voyageurs.

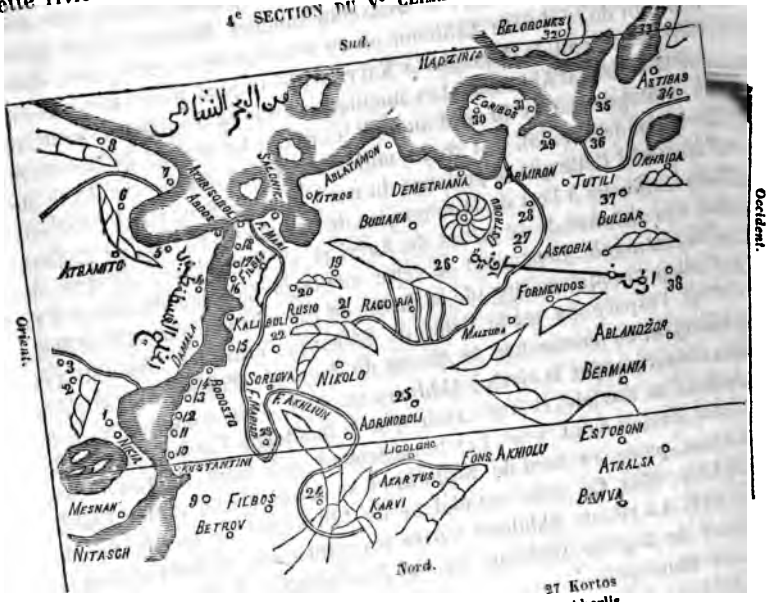
La rivière Akhlioun prend ses sources dans les montagnes de اللقودمونيه el Lakoudemounia (appellation dérivant du mont Lakmon, séparant Epire de Macédoine et dominant au nord le mont Parnasse). Akhlioun prend son origine là où ces montagnes s'embranchent, venant du midi de Larissa et de l'est de Zagoria. Ligolgho (Rodoïl), ville considérable et importante, se trouve au sommet d'une montagne située non loin de la rivière Akhlioun (et de ses sources) (p. 293, 283). Cette rivière descend de Ligolgho à Karvi, ville au pied d'une montagne et sur la rivière d'Akhlioun. Les montagnes du nord dominent la ville, et la montagne qui va du nord au midi (et réunit les chaînes de Zagoria et de Lakoudemounia), est à 20 milles de Karvi (là est le défilé de Stobouni). Celle qui se prolonge du nord au midi (là où elle touche une autre branche à l'est de la montagne de Doubnitza, au delà de Rodoïl), est à la distance de 40 milles de Karvi et قكه 125 (lisez قفه 185) de Constantinople. Cependant de cette montagne de Lakoudemounia à la montagne la plus voisine (de la chaîne de Zagoria) on compte 30 milles. (C'est l'espace où est le défilé de Stobouni, entre les monts Rilo et Tourdjan, où commence la chaîne de Zagoria). D'ici les deux chaînes sont séparées par la rivière Akhlioun (p. 294). Pour comprendre cette séparation fluviale, il faut savoir que la montagne Lakoudemounia se croise évidemment avec l'embranchement qui vient de Lesso vers l'orient, passe au nord de Kastoria et se termine à 30 milles d'Adrinople (p. 286). Ce point est éloigné de 120 milles de Constantinople (p. 294). La rivière Akhlioun sépare les montagnes; au nord s'étend la chaîne de Zagoria (Balkan); au sud les chaînes de Lakoudemounia et Lesso (Rhodope).

Akhlioun coule non loin de Ligolgho (Rodoïl), près de Karvi (ancienne Bessapara, aux environs de Tatarbazardjik, ou peut-être Birva) et du nord au midi passe dans le voisinage de Filiboboli et baigne Adrinoboli. Elle passe à 12 milles de Filiboboli (p. 294, 383). Ces 12 milles sont probablement la distance de Karvi à Filiboboli.

Une autre branche de la rivière Akhlioun vient de Sorlova (Tschorlou, ancien Turulus); elle passe de Sorlova vers Arkadioboli (p. 295, 384), ainsi qu'on la traverse pour aller à Adrinoboli (p. 292). Les deux branches réunies ensemble prennent le nom de مارسو Mariso (Maritza),

car sur cette rivière Marisa est située Kobsila (Ypsala) (p. 292); puis elle se jette dans le canal d'Abydos (p. 384). Elle va directement, ajoute Edrisi, vers Akhrisoboli la maritime, se jette auprès de la ville d'Akhrisoboli la maritime, où elle prend ou porte le nom de ماري Mari, et le texte, dans la répétition, amplifie cette appellation par مارماري Marmari (p. 295, 384). C'est à dire Maritza, qui va droit à la mer sur laquelle est situé Chrysopoli, et se jette dans la mer par les rivages étendues à l'est de Chrysopoli. Nous avons réuni les passages dispersés et nous les avons rangé un à un suivant les déviations de cette rivière fantastique.

4e SECTION DU Ve CLIMAT.



1 el Abra
2 Falirdana (leçon arbitr.)
3 Libadhia
4 Azla
5 Nefkia (Befkia)
6 Amtelin
7 Djoundjou (innommée)
8 Schorent et m. Zermi
9 Rodostro répétition déplacée
10 Rio
11 Bathoura
12 Rodosto répétition mal placée
13 Selimria
14 Iraklia
15 Nabdos (Bandos)
16 Djordji (s. George)
17 Kalah
18 Akhristoboli
19 (Seres innommée)
20 Rabna
21 (innommée)
22 Kobsila
23 Arkadioboli
24 Saloni
25 (innommée)
26 Astranisa
27 Kortos
28 Aberlis
29 (Karisto innommée)
30 Fasimont
31 Aghinis
32 Asohkala
33 Natanko et golf al Sabaghin
34 Fatina
35 Bedesia ou Hadesia (Bendesia)
36 (Athina innomée)
37 Larissa sur Likostomi
38 Aïanio ou Aïaliou

44. Heureusement la table itinéraire vient confirmer ces étranges conceptions d'Edrisi, que nous avons débrouillé, consultant les cartes postérieures et modernes. On voit qu'il y a un véritable tourment pour comprendre cette relation et sa version française. Ce près de Khrisoboli, signifie dans le même canal sur lequel est situé Khrisoboli. Les appellations du détroit de Constantinople ou d'Abydos, des courants de rivières et des détroits qualifiés de Marmari, sont devenues génériques. On a Marmari sous les murs de Grizoboli, à l'embouchure de Maritza, dans le détroit d'Abydos ou Gallipoli, et sur toute la mer Marmara (Propontide) jusqu'à Constantinople.

Quelques renseignements peu exactes, corroborés ou influencés par la croyance dans Ptolémée, ont suggéré aux géographes l'idée de placer Tschorlou sur une rivière qui verse ses eaux dans la mer Marmara. La rivière appelée par Ptolémée Arzos, reçut chez eux le nom de la ville en question : mais ils ne purent s'accorder sur le point de son embouchure. Castaldo l'assigne à Chiurlich, à l'ouest de Selimbria, près de Congerbo; plusieurs autres cartes italiennes font perdre leur Chorelich dans la mer entre Heraclée et Rodosto; Mercator l'introduit dans la mer près de Selymbria; Delisle place la même rivière, nommée Chivourli ou Tourzoul, à l'ouest de Rodosto, près de Cora; Sanson et Vaugondy rapprochent leur Tschourlou à Selyvria; D'Anville place Turullus sur la rivière qui se perd près de Heraclea; La Pie lui donne le nom Tschourlou et la fait entrer dans la mer près de Rodosto; Lameau donna enfin congé à cet embouchure inconstante, ce qui est conforme à la relation d'Edrisi.

Le nom d'Akhlioun est donc donné aux deux rivières des anciens, à Contadesdus et Agrianes d'un côté, et à une partie de Hebrus de l'autre côté. C'est une appellation singulière, qui n'a aucune analogie avec les noms qui sont propres à ces rivières. Des appellations toutes spéciales, inconnues, extraordinaires, toutes inattendues, se présentent fréquemment dans la description d'Edrisi, surtout pour les rivières. Elles sont souvent une conséquence de l'écriture du caractère arabe; il y en a d'autres qui dérivent du langage populaire des indigènes et des commerçants. Leur origine est nécessairement latine ou grecque, quelquefois dérivant des idiomes des indigènes : jamais de l'arabe, qui n'a pas pénétré dans les régions de notre analyse. Quant à l'appellation extraordinaire d'Akhioloun, le mot est sans doute grec et l'énigme n'est pas difficile à résoudre. Dans la description d'Edrisi, l'ancienne Anchiale est nommée Akhiolou. Or, le nom du fleuve Akhliou, Akhiolou est le même Αγγίαλος le maritime en grec, Marmara en latin, Maritza en vulgaire du latin.

45. Le pays entre le Danube et la mer, vers l'embouchure du fleuve nommé Berdjan, plus tard appelé du slavon Dobroudje, offre une singulière illusion étymologique. Dans le langage des marins, bord, bordage, jouent un rôle très-varié. De bord a pu chez eux se former Bordjan, pays maritime, littoral, qui borde la mer, plein d'abords, où se concentrait un mouvement commercial très-considérable, où nombre de navires abordaient continuellement. On peut déduire de même le nom de Berdjan du Slavon, ce qui reviendrait au même, à la même signification de pays littoral. Bereg en slavon est le bord, la rive. Le défilé d'Emineh portait le nom de Beregava, parce qu'il touchait le bord de la mer. Aussi le pays de Berdjan bordant, bordain en slavon, serait Beregan, Berezan, Berejan, Brejan. — Mais cette apparence illusoire s'évanouit quand on voit dans l'appellation de برجان Berdjan, nommé également برشان Borschan, un nom de la tradition ancienne et obscure qui se perpétua chez les arabes. Borschan ou Bordjan figure toujours chez les géographes arabes. Nommé d'abord en 833 dans le rasm du khovarezmien, ensuite en 950 par Ibn Ketir, en 1008 par Ibn Ionnis, en 1030 par Abou Rihan, vers 1250 par le géographe persan, en 1274 par Ibn Saïd, en 1331 par Aboulféda, en 1397 par le Bakouin et par les autres. Son extension est très-considérable, il couvre l'occident et le nord du Roum byzantin, ainsi qu'au sud il traversait le vr^e climat et au nord le viime et au delà. Il a une capitale du même nom, dont la position est fixée par les géographes en longitude et latitude géographiques à l'occident de Constantinople. Aboulféda savait que l'existence de ce pays ne durait pas toujours, qu'il était conquit par les Allemands : cependant le Bakouin relate que les Bordjaniens ressemblent aux Franks et combattent les Slaves leurs voisins. Toutes ces répétitions ne sont que la reproduction d'un nom traditionnel, dont l'origine se perd dans l'ignorance, et qui a fourni l'appellation arabe à un coin très-restreint de l'empire byzantin, aux géographes de Sicile, ou plutôt à Edrisi lui-même, qui l'a tiré des écrivains de sa langue. Cependant, mieux instruit que tous les autres mahommédans sur l'état des pays byzantins et danubiens, ne trouvant plus de Berdjan, n'imposa ce nom qu'à un canton de l'empire à l'embouchure du Danube. L'emplacement assigné au vaste Borschan du ixe siècle, répond à la position des Boulghars danubiens qui y étaient déjà établis : on pourrait donc supposer que Berdjan n'est rien que la défiguration de Bourgar (55). Mais les écrivains arabes semblent to-

(55) Borgan, hos credit d'Herbelot, p. 128, 211, 217, 556, majores Burgundionum esse. Sed [illegible] Bulgari (dit Reiske), aut Bargari : sic enim olim dicebantur. Le sire de Villerval, dans ses voy[illegible] (apud du Cangium ad Joinville), nominat la Bourgérie ubi Cangius addit esse Bulgariam. — L' [illegible]

distinguer leur Berdjan de Boulghar (56). Au IXe siècle la domina- Avares était encore formidable. Ebranlée par des soulèvements res des Slaves, elle succomba sous le glaive Allemand lorsque détruisit leur camp. Cet événement ne devait point rester rabes, et probablement ce sont les Avares qui portent n de Borschan, Berdjan. Les Slaves appelaient les Obrjiniens; les Arabes, instruits par leurs relations om d'Obrzin, Obrzan, Borschan.

alification de جرمانيه Djermanie, Germania, paraît plus naire et vraiment étrange. Qui a pu porter ce nom et l'imposer ne partie de l'empire grec jusqu'aux portes de la capitale? qui aurait pu faire croire aux Siciliens et à un écrivain de Sicile, tout arabe qu'il était, que l'empereur grec de Byzance avait sa Germanie? Certes, cette Djermanie n'est pas des Germains allemands, et je ne conçois guère qu'on penserait d'extraire ce nom de quelques établissements des Germains Goths. Cette appellation ne dérive d'aucune érudition. On a certains géographes italiens, comme Mauro, qui semblent enclaver tout le Danube dans l'Allemagne. Mais les Italiens appellent les Allemands Tedesco, Allemano, et leur érudition ne se permettrait point de caser l'antique Germania sur les rivages de la mer noire. Mauro place les Gothes qui vinrent s'établir en Italie à l'embouchure du Dniepr, quand Djermania d'Edrisi est le Berdjan et la Romania jusqu'à Constantinople. Il faut donc chercher une autre issue avec cette appellation étrange. Si on lirait جرحانيه Djerhania? Cette leçon, je pense, n'offenserait point l'épigraphe de la carte itinéraire, elle donnerait l'appellation slave de tzarania, tscharania, pays césarien, tzarien, royal, impérial, où réside le tzar, l'empereur. Le peuple a pu donner ce nom au saint empire, et spécialement à la Romanie, comme il donnait le nom de Tzarogrod, de la ville du tzar, à la capitale Constantinople.

Nous avons observé l'importance de la remarque d'Edrisi, que les

Kadalan de 1577, inscrivit au sud du Danube Bulgaria et au nord Burgaria. — Schafarjik dans ses antiquités slaves III, 29, 4, fournit plus d'exemples d'identité de Borgian et des Boulgars par la transition de consonnances. Fraehn, Ibn Fozlan, p. 236, 237.

(56) Le roi des Boulgars, dit Massoudi (chap. 15), et les autres le répètent : à la tête de cinquante mille hommes, fit une invasion dans l'empire romain et poussa ses ravages jusqu'au pays de Bordjan, de France, etc. — Les Boulgars, voisins de Kiov, sont-ils ceux du Volga ou du Danube; on discute (Fraehn, Ibn Fozlan, p. 154, 246). — Bakoui explique admirablement la double situation des Boulgars? *Berdjas* dit-il, est très au nord où le jour n'est que de 4 heures, ils sont madjous, et font la guerre aux Seklabs; ils ressemblent à bien d'égards aux Franks, ont de l'intelligence pour les arts et construisent des vaisseaux (VII, 2). C'est l'espèce méditerranée assise sur Volga : et les autres, *Boulgar*, ville sur la mer Nitasch, environnée des Tourks. Il y a deux mois de chemin à Kostantinich; ils font la guerre à Kostantinich; la longueur du jour y est de 20 heures (VII, 2). Relations arabes.

habitants d'Afrankbila (de Frankavilla), étaient nomades, peu sédentaires (p. 377). L'empire grec était plein de hordes errantes, cherchant des pâturages avec leurs troupeaux sur les montagnes ou dans les plaines. Boulgars, Valaks, Serbiens et différentes peuplades slaves rodaient pacifiquement, avec sécurité, dans la Romanie et jusqu'au fond de la Grèce, avec leurs moutons et leur bétail, de façon qu'ils tournoyaient au delà du Danube. Ils aimaient mieux s'enfoncer dans les pays cultivés et peuplés, où il avait assez de pâturages, parce que dans ces pays il leur était plus facile de se procurer des vêtements et de modestes commodités de la vie. Le thème de Thessalonik ne discontinuait point d'être qualifié par les byzantins eux-même de thème Serbe. Les montagnes au nord de Justiniana, sont Serbes. Les Serbiens surtout grandissaient alors en force, se fesaient remarquer plus distinctement par leur disposition mobile. Leur propre pays entre la Drave et la Morava, où résidait toute leur force vitale, paraît, d'après la description d'Edrisi, sans villes, comme un désert. L'histoire civile et ecclésiastique y connaît quantité de villes et paroisses : mais elles semblent être ignorées par les relations commerciales. Cependant, de ce pays, les populations se répandaient et ménagaient les possessions byzantines aux environs de la Morava, d'où les frontières de l'empire devaient reculer à tout jamais, perdant jusqu'au simulacre d'autorité. Cette population Serbe, Serve, qualifiée par excellence de nomades, obtint le nom érudit des africains getules, qui était chez les latins identique avec la qualification de nomades, numides : il ne restait à Edrisi que de le répéter et d'appeler les Serbiens : Getules, Djetouli. Je pense que cette explication est incontestable et qu'on ne voudrait pas faire dériver les Serbiens Getoules de la dénomination des anciens Getes.

47. Il est vraiment curieux d'observer dans la narration d'Edrisi, comment on distinguait dans les villes littorales de l'Adriatique, les populations kroates, slaves, dalmates. Elles devaient se distinguer par quelque extérieur. Ce mélange de populations rend les frontières des pays incertaines. Dans le golfe d'Istrie, les îles sont kroates et le pays contigue est Kroatie : mais on l'appelle aussi Dalmatie. La Kroatie se termine avec Raguse; cependant, en commençant de Souna (Signia), dans les villes maritimes, partout la population dalmate est prédominante encore.

Les relations apportées aux géographes de Sicile, prennent leur source, ou de l'usage invétéré du vulgaire, ou de la vue de la population qui prévalait les autres en nombre ou en activité; déplaçaient singulièrement les frontières des pays et des états connus par l'histoire.

Les Serbiens, à cette époque, formaient un état indépendant, puissant, grandissant. Leur domination s'étendait depuis Gradiska, au sud de la Save, jusqu'à l'Adriatique; ils possédaient tout jusqu'au delà de Lesso; à l'est les possessions ne dépassaient pas encore Ibar et Morava : ce n'est que quelques années plus tard, vers 1180, qu'ils avancèrent leurs frontières dans l'empire grec, occupèrent Nisa et les cantons voisins. Cependant la description d'Edrisi ne connaît pas de Djetoules Serbes dans le pays traversé par le grand fleuve Drin, elle l'emplit par la population des Sklavons, et elle peuple de Djetoules la moitié de la Boulgarie jusqu'au delà d'Osma. C'est parce que les commerçants voyaient une multitude de pasteurs nomades des Djetoules Serbiens, errer dans l'empire aux environs d'Iskraï, de Voda, d'Osma, qui offusquaient les indigènes Grecs, Boulgares, Valaks (57).

Par-ci par-là Edrisi fait sentir cette différence des limites et glisse des renseignements sur les possessions des états. Il ne nomme ni les Boulgars, ni les Valaks, parce qu'ils étaient trop soumis à la tcharania, à l'empire, et n'avaient aucun terrain d'indépendance. Il sait que Ribna, Nissa et les autres ville à l'est de la Morava, n'appartenaient point à la domination des Serbiens, qu'elles fesaient partie de la Makedonia, parce qu'elles restaient encore sous la domination des tzars ou des empereurs de Constantinople, de la Romanie. Les noms de Romania et de Makedonia n'ont aucune limite déterminée. Les Grecs sont les Graïkhioun. Le littoral oriental de la Djermania ou de la Romanie est aussi le littoral oriental de la Makedonia, traversé par les montagnes Lakoudemounia.

De même Edrisi fait connaître, qu'il sait très-bien que la Sklavonie, dans laquelle les Vénitiens avançaient profondément leurs irruptions, appartenait aux Hongrois. Il sait que la plus grande partie de la Karintie et des pays qualifiés Boemia, Noemia, composaient l'état de Hongrie. Mais il parle de la Hongrie, Onkaria, comme d'un pays séparé de la Karintie, qualifiant cette dernière de dépendance de l'état des Hongrois. Cette distinction des pays du domaine des Hongrois demande des considérations spéciales, pour la Karintie, pour la Hongrie et pour la Bohême. Nous avons déjà traité la question karintienne, restent celles de Hongrie et de Bohême. En revenant à cet effet sur nos pas vers le Danube, entrons d'abord dans Onkaria.

(57) Pour mieux comprendre cette observation et cette différence des frontières des états avec les frontières des pays édrisiens, je joins à mon atlas une carte historique de l'année 1144, par conséquent de l'époque du roi Roger. Qu'on nous pardonne qu'elle est en polonais. Elle était préparée il y a vingt ans pour une publication polonaise qui ne paraîtra plus. Si les cartes de l'atlas offrent quelques inexactitudes, le texte de mon ouvrage indique, explique et corrige en dernier lieu.

HONGRIE.

48. On range, dit Edrisi, au nombre des dépendances de la Hongrie, les villes suivantes :

منتير Montir, Montiour ou منبو Manbou.

شنت Schent.

بغص Baghs.

جرتغرابه حرنغرابه Herngraba ou Djertgraba.

قاورز قاورزوا Kavorz ou Kavorzova.

قلغرادون Kalgradoun, plutôt بلغرادون Belgradoun.

اقريدسقا Akridiska, Agradiska.

تنسينو تنسيبو Tensinou ou Tensibou.

زانله Zanla (VI, 3, p. 375, 377, 379, 380).

تيتلوس Titlous est aussi une ville de Hongrie (p. 378), comme nous l'avons dit, et ce nombre se grossit encore par ارينيه Arinia, comme nous allons le voir.

La ville de Baghs est certainement Baks d'aujourd'hui, située non loin des rives du Danube, vis-à-vis de Voukovar, parce que la Hongrie d'Edrisi, du côté de l'ouest, touche le Danube.

Nous avons fixé les positions des villes de Belgradoun (Belgrad), Banssin (Brandiz), Akridiska (Gradiska), Kavorz (Koutschaï) sur les rives méridionales du grand fleuve; c'était pour nous d'importance, parce que Banssin et Kavorz sont les points de départ pour les distances qui déterminent la position des villes restantes de la Hongrie.

On compte 160 milles de Kavorz directement à Agra : en se dirigeant d'Agra vers le sud et en inclinant cette direction vers l'orient il y a ف 80 milles (plutôt ق 100); d'Agra jusqu'à une petite ville Arinia, et d'Arinia à Banssin 60 milles (p. 377). Par ces distances nous sommes conduits et arrêtés à Arad, d'où sort un embranchement de Marosch appelé Aranka, pour se jeter par un autre lit dans la Teisse.

Deux passages dans Edrisi donnent la description du courant de la Teisse. Nous les mettrons en regard, pour les mieux confronter.

à la p. 379, 380.	*à la p.* 390.
La majeure partie de la Hongrie est arrosée par le بتنت Boutent et par la تيسا Tissa. Ces rivières prennent l'une et l'autre leurs sources dans les montagnes de كرد	Les rivières principales de la Pologne بلونيه (de la Hongrie sortant des frontières de la Pologne), sont la بتنت Butent et la تسيه Tessia. Elles prennent leurs sour-

Kard qui séparent la Hongrie de la Pologne بلونيه et du pays des ماجوس Madjous; elles coulent vers le couchant. Parvenues à 8 journées de distances de leurs sources, elles ne forment plus qu'un seul cours d'eau qui se dirige vers le midi et finit par se jeter dans le Danube entre Kavorz et Banssin.

ces dans les montagnes (de Kard), qui séparent la Pologne de la Russie (Hongrie) du nord au sud. Elles coulent vers l'occident; puis se réunissent et ne forment plus qu'un seul cours d'eau, qui se jette dans le Danube à l'occident de Kavorz.

La différence et les méprises des deux relations ne nous paraissent pas élever quelque embarras ou incertitude. Comme l'embouchure entre Banssin et Kavorz est une méprise dans la première, aussi la position des montagnes entre la Russie et la Pologne dans la seconde, est une confusion d'idées. Peut-être l'arabe a voulu dire que les montagnes séparent la Pologne et la Russie (madjous) de la Hongrie. En attendant, comme la Russie placée avec la Pologne au delà des montagnes, se présente séparée, de même Banssin, situé avec Kavorz au delà de l'embouchure, sont séparés. Ces méprises sont analogues. Dans la seconde relation, ces fleuves hongrois sont en Pologne. La vue de la carte itinéraire a pu donner occasion à cette méprise, en rejettant les fleuves, leurs sources et les montagnes de Kard au delà des montagnes Balavat (Karpates), dans les espaces où se suivent les villes de Pologne.

Les Kard sont évidemment les chaînes des Karpates, qui pénètrent vers le sud dans la Transylvanie. Le nom de Boutent pourrait être appuyé et justifié par quelques appellations consonnantes de localité ou de rivière de la partie orientale de la Hongrie; mais il est mieux d'observer que ce nom de Boutent n'est rien autre que le nom réel de la Teisse, appelée Tibiscus. De cette appellation latine, par la transposition des lettres, ou plutôt par la transposition des points diacritiques, s'est formé Bitisk, Boutent. Ainsi, quand il est dit que la Teisse tombe dans Boutent, c'est une branche de Tissa qui perd ses eux dans Tibiscus.

49. De Kavorz à Schent, lieu situé sur la rive occidentale du fleuve (Butent), 4 journées (p. 380). Il n'y a que Zent qui peut répondre à cette condition.

De Schent à Djertgraba ou Herengraba, ville considérable et commerçante, par eau 3 journées. En montant la Boutent nous devons absolument nous arrêter à Ksongrad, et, changeant la ponctuation arabe, rétablir le nom de la ville en خزنغرابه ou حزنغرابه Elle est presque

à l'embouchure de Koros dans la Teisse, Or, par cette rivière, aussi par eau, à 5 journées ou 120 milles (sur le Koros), se trouve Tensinova, ville agréable, offrant d'abondantes ressources et située au midi de la rivière Tissia (Koros). A l'époque d'Edrisi, Waradin ou Warasdin sur le Koros était déjà considérable. Ce Koros est qualifié de Tissia, mais d'où vient le nom de Tensibou Tensinou ? je ne le devine pas.

Il est possible de se rendre de Kzongrad à Zanla en 5 journées, savoir : de Kzongrad à l'embouchure de la Teisse une forte journée. Cette embouchure est celle d'un bras de Koros, embranché du côté du nord. Puis en remontant la Boutent à Zanla 4 journées. Cette ville est florissante, peuplée et située sur les bords dans la partie septentrionale de Boutent (Teisse). Zanla est donc Zatmar. De là à Tensinon (Warasdin), en se dirigeant vers le sud, 4 fortes journées, en traversant des contrées cultivées et fertiles, situées entre les deux rivières, la Boutent et la Tissia (Tibiscus et Koros).

De Zanla (Zatmar) à Montir ou Mombou, grande ville sur les frontières de Pologne, en se dirigeant vers l'occident, 5 journées (p. 380, 375). Voici un point en apparence difficile. Toute la difficulté réside dans l'incertitude du nom de la ville. La variante trop forte de son appellation prévient que nous ne le possédons pas dans sa pureté. L'écriture de la carte itinéraire présente encore une variante فهو excessivement discordante avec les deux autres. Elle donnerait فهبو فخبر Fouhbon, Foukhbar, et répondrait à Voukovar, seule ville avancée sur ce point, capable de remplir les conditions de frontières aux pieds de Kard, située entre les rivières Tissa, Bodrog et Tsepla, dans un coin reculé de la Hongrie, que nous allons bientôt reconnaître en particulier, en parcourant la Bohême,

BOEMIA.

50. Il est connu que les appellations de Bavaria et de Boemia, Bohemia, tirent leur origine commune du nom du Gaulois Boï. Edrisi nomme l'un Baïr, Bafir ou Babir (p. 246, 357, 368, 370), l'autre بوامية Noamia, qu'on écrit aussi, dit-il, par *b*, بوامية Boemia, province très-vaste, très-peuplée, très-fertile (p. 371).

Les peuplades Slaves s'étaient établies dans la Bohême; Lemouzes, Loutitsches, Sedlitzans, Psovans, Mokropsi, Datzanes, Doudlebes, qualifiées, comme la masse des autres, des noms génériques de Vendes, Kroates, Chrabates ou Serbes. Avec le temps, le nom de Tschekh prévalut entre elles et depuis l'introduction du christianisme, toutes se qualifiaient de Tschekh. La dénomination des Tschekhs, d'abord res-

treinte, prenait de temps en temps des dimensions extraordinaires, favorisée par la propagande de l'évangile. Le duc Boleslav II, en 999, déclara sur son lit de mort, qu'il conquit les pays au delà de l'Oder, jusqu'aux frontières des Russes, avec les villes Vrotslav et Krakov (Cosmas prag. hoc anno). Malgré cette étendue de son domaine, il dépendait de l'empire, comme membre du royaume d'Allemagne.

Après la mort de Boleslav II, prévalut chez les Tschekhs le parti polonais, qui songeait à l'indépendance, à l'existence indépendante d'Allemagne. Le roi de Pologne, Boleslav-le-grand, s'empara de Krakov, de Vrotslav et de toutes les conquêtes éphémères des Tschekhs, et semblait devenir l'arbitre de leur sort, s'établissant momentanément, en 1002, dans leur capitale comme souverain. A la suite de cette extension de l'état de la Pologne, Boleslav-le-grand se trouva voisin et limitrophe des Hongrois, fixant ses frontières au delà des monts Karpates, sur les rives du Danube (chron. polon. mixta ungar. cap. 12).

Les ducs régnants en Bohême, ne manquèrent pas de tirer une vengeance épouvantable de la Pologne dès que l'occasion favorable s'en présenta. Sans songer à reconquérir les pertes, ils ravagèrent en 1038 la Pologne, et y mirent tout à feu et à sang, s'emparant des captifs, d'un butin immense et du corps de St-Adalbert, qui fut solennellement transporté de Gnezne à Praga (Cosm. prag. II, p. 2017; anonym inter script. Menken. t. III, cap. 35; chronogr. Saxo, s.a. 1034, édit. Leibnitz. in access. historicar. t. I, p. 244; annal. Saxo, s. a. 1039, in corp. historicor. Eckhardi t. I, p. 471).

Cette translation des dépouilles mortelles de l'apôtre, suggéra certainement une singulière invention, à cause que l'apôtre Adalbert était évêque de Praga. On a dit que l'empereur Otto, ami de l'évêque, avait fondé l'évêché de Praga avant de mourir, et lui assigna un immense diocèse par le diplôme de l'année 973, fabriqué à cet effet. Ce diplôme aurait été inventé à l'époque de la susdite translation, sans aucun doute, parce qu'il est connu par Othlo, qui, entre 1037 et 1052, écrivait la vie de Saint Wolfkang, évêque de Ratisbonne, et dans sa relation fait sonner les expressions du diplôme même (cap. 29, t. IV, p. 538, édit. Pertz) (58).

Ce privilége, contraire aux événements historiques, fut bientôt considérée comme authentique. Il a été déposé en 1086 à l'empereur Henri IV, qui l'a confirmé, et l'historien Kosmas de Praga, en 1125, l'inséra tout entier dans sa chronique (lib. II, p. 42; in Lunigii, teutschen Reichs Archiv, Continuat. t. I, p. 230).

(58) Parochia extitit, episcopatum (Otto), efficit : cumque peragendi concambii tempus venisset, tanta favit alacritate, ut ipse privilegium componeret.

Ce privilége contient pour la géographie deux parties. Dans la première, il fait un dénombrement des districts ou paroisses, ou des peuplades de la Bohême elle-même et de ses possessions, qui, par l'irruption récente de 1038, restaient encore en possession des Tschekhs, aux environs de l'Oder. Dans la seconde partie, le diplôme désigne l'étendue de la province de Krakov, à laquelle l'église de Bohême acquit un certain droit par son apostolat antérieur et par l'occupation de la Moravie. Parce que le clergé bohême y prêchait l'évangile, l'évêque Adalbert, d'après la tradition, ne négligeait point les ouailles de ce pays éloigné. Depuis la chute de la grande Moravie et la déprédation des Hongrois, l'archevêché de Moravie et l'évêché de Neutra disparurent, et les premières étincelles du christianisme pouvaient s'éteindre, si le nombre modique des convertis, privés de leur pasteur, n'avaient cherché l'intervention des évêques limitrophes. Ils s'adressaient aux évêques de Juvavum ou Salzburg, de Passau et de Praga. Chacun y avait sa part, ses prétentions. Aux environs des Karpates le clergé de Bohême était le plus actif et ne discontinuait pas de servir les fidèles.

51. Le diplôme, en déterminant l'étendue du diocèse de Bohême, après avoir détaillé son intérieur, continue : *inde, ad orientem hos fluvios habet terminos : Bug scilicet et Ztir, cum Cracoua civitate, provinciaque cui Wag nomen est, cum omnibus ad prædictam urbem pertinentibus, quæ Craeova est; inde, Ungarorum limitibus additis usque ad montes qnibus nomen Tritri, dilatata procedit; deinde, in ea parte quæ meridiem respicit addita regione Moravia, usque ad fluvium cui nomen est Wag et ad mediam silvam cui nomen est Mure et ejusdem montis eadem parochia tendit, qua Bavaria limitatur* (Cosm. et Lunig. ll. cc). Or, à l'extérieur de Bohême, son diocèse s'étendait des deux côtés des Karpates; au midi sur la province Wag, et au nord sur celle de Krakov jusqu'aux deux rivières de Volynie, Boug et Stir. C'est aussi l'étendue de la conquête éphémère du duc Boleslav II.

Cette invention, attachée à la mémoire de Saint Adalbert, donna origine à un autre conte qui se transforma en tradition. On a cru que Saint Adalbert intervint dans les contestations qu'avait la Pologne avec Saint Etienne, roi de Hongrie, et qu'il détermina les frontières de ces deux pays, en leur indiquant le mont Tatour, les montagnes Tatri, pour limite commune (anon. inter script. ver. hungar. t. I, p. 37). Les Hongrois et les Polonais d'accord, observaient religieusement cette décision du saint évêque. Leur traité, en 1191, se relatait à la disposition des saints, c'est-à-dire du bienheureux roi Etienne et du très-saint

patron de la Pologne Adalbert (foedus a. 1191, apud Vincent. Kadlub. cap. 18, p. 797). Les Hongrois ont gagné par cette croyance mutuelle, étant en possession de la province de Wag, et les écrivains, énumérant les conquêtes de Boleslav-le-grand, disaient qu'il avait conquis une portion de la Hongrie (Gall. I, 6 ; Matth. II, 13).

L'étendue de cette conquête, faite entre 999 et 1000 sur les Tschekhs (et non pas sur les Hongrois), est déterminée géographiquement par une légende ou chronique écrite vers 1240, comme suit : *nam termini Polonorum ad littus Danubii ad civitatem Strigoniensem terminabantur ; dein, Magriensem* (lisez in Agriensem) *civitatem ibant ; dein in fluvium qui Cepla nuncupatur usque ad castrum Galis ; ibique inter Ungaros, Ruthenos et Polonos finem dabant* (vita S. Steph. vel cronica ungaror. mixta polonor. cap. 7, p. 354 du mscr). Or, ce sont les limites de la province Wag qui passaient près de Strigonium ou Gran, touchaient et enclavaient le canton de la ville Magria, c'est-à-dire Agra; ensuite montaient les rivières Teisse, Bodrog, jusqu'à Cepla ou Toplia, où elles se perdaient dans les Karapates, au delà desquelles le district de Galis ou Halitsch regardait le contact des frontières de trois états. Là Boleslav-le-hardi, roi de Pologne, faisant ses grandes chasses aux environs de Galis, surveillait à la fois les affaires de la Hongrie et de la Russie (chron. pol. mixta ungar).

La province de Wag portait encore une autre appellation, celle de Ruhia, Ruzzia, Rusia, Rugia, qui lui était donnée dans la grande Moravie, à cause de quelques débris des anciens Rugs ou Ruhs qu'on y distinguait (telon. bavar. de a. 876, 906, ap. Oefel. monum. boica , 28, II, 103; Aventin. annal. boior. IV, p. 188; Goldast. rer. boic. script. p. 698, 718). La population slave, slavake y était différente de celle de Pologne, formait une province à part, limitrophe de la Hongrie. Otton Bezbraïm, fils d'une princesse hongroise, éloigné de la succession du trône de Boleslav-le-grand son père, fut en 1025 relegué *in Ruhhiam provinciam, in Russiam* (Wippo, vita. com. salici, p. 470, 477, édit. Pisterii, 1731, t. III). Il paraît que la province était destinée à la Hongrie, parce que son frère, cousin Emerik, fils du roi Etienne, portait le titre *ducis Ruizorum* (annal. hildesh. ap. Pertz, III. 98). Après la mort d'Emerik (1031) et de Bezbraïm Otto (1032), le fils de ce dernier Roman prit possession de la province et de la principauté Russia comme apanage (Wippo, p. 378; Bogufal. inter. ser. siles. Sommersb. t. II, 26). Après sa mort, la province Wag, Ruhia, entra en possession des Hongrois, sans contestations connues, et les montagnes Tritri, Tatri et les Karpates séparaient la Pologne de la Hongrie.

La possession de la province de Wag par la Hongrie, n'était pas de

longue durée; cependant une tradition se conserve dans le peuple jusqu'aujourd'hui. Surtout aux environs d'Orava ou Arva, qui perd ses eaux dans le Wag, la population la répète. La possession antérieure des Tschekhs était plus courte, mais elle héritait de la grande Moravie; son influence, par l'activité ecclésiastique, continuait d'être plus durable; l'idiome bohême jusq'aujourd'hui y est l'idiome liturgique: les livres de prières bohêmes et la poésie bohême y sont généralement répandus et recherchés avec prédilection. Allez-y sonder les pensées de la population et vous apprendrez jusqu'à quel point elle sympathise avec les Tschekhs, comment elle compte sur l'avenir des Tschekhs, qui sera le sien.

J'espère que cette longue déduction ne paraîtra guère déplaçée, quand nous nous proposons d'expliquer la description de la Bohême d'Edrisi.

52. Il compte au nombre des villes de Bohême, les suivantes :

جيكلبكه جيكل بركه جيكل برك Djikelbourka, Djikelbourgo, Djikelbourg.

شبرونه Schbrouna.

نيابه ابيه دبيانه Biana, Abia, Dbiana.

باصو ماصو Bassau, Massau.

بطس نطس بيص Biths, Neiths, Bis.

اقره اقراقطه Agra, Agrakta.

مسله مشله ماشله مشسله Mesla, Maschela, Maschesala, (qu'il compte aussi à la Saxe).

استركونه Estergona, Ostrikouna, Ostrigoun.

سينولاوش Sinolavs (VI, 2, p. 371; 3, p. 375). Schebrouna, Ostrikoun et Sinolavs, sont aussi mises au nombre des villes de Karintie. La dernière avec raison, ce n'est que par méprise qu'elle s'est égarée dans ce nombre, sa position orientale est déterminée très au midi et même en dehors de la Kroatie, dans la Slavonie. Quant à Schebrouna, c'est tout le contraire : ce n'est que par erreur; elle est donnée pour la ville de Karintie parce qu'elle n'est pas au sud mais au nord du Danube. Djikelbourga a donné peut-être occasion à cet erreur si elle-même ferait partie de Karintie, dont nous observerons la probabilité. Dans cette énumération des villes de Bohême il ne pouvait pas manquer d'erreurs de ce genre, qui sont assez familières à la description d'Edrisi, comme nous l'avons signalé, indiquant les causes. Au nombre de ces erreurs il faut encore ranger l'oubli de نيطرم Neitrem, qu'Edrisi veut enclaver dans la Karintie, contrairement à toute sa relation.

Biana, Vienne et Ostrikoun, sont situées sur le Danube au sud. Biana est à 60 ou 40 milles à l'orient de la ville de Bavière Garmaïscha (p. 370, 371); et de Biana à Ostrikoun, vers le sud, on compte 50 milles. De toutes les villes de Bohême, Ostrikoun est la plus vaste et la plus populeuse; elle est la capitale et le chef-lieu du gouvernement (p. 371).

Gran, Strigonium en latin, Esztergon chez les Hongrois et Ostrihom chez les Slaves, est considéré pour la capitale (59). C'est près de cette ville que les rois Boleslav-le-grand et Étienne ont eu une entrevue (cron. hung. mixta pol. cap...); c'est la frontière de la Bohême, éloignée 30 milles d'une autre capitale Belgraba (Alba regia).

D'Ostrihom, à 30 milles vers le nord, sont situées deux villes : Schebrouna et Djikelbourga. De Bouza à ces deux villes aussi vers le nord, on compte ج 3 journées, et de Biana, encore vers le nord, à Schebrouna il y a 40 ج milles. Ces deux villes au nord de Bouza, d'Ostrihom et de Vienne, sont donc au nord du Danube, à la distance l'une de l'autre de 60 milles. Schebrouna est une ville remarquable, dont les dépendances sont cultivées et fertiles, les marchés fréquentés, les maisons hautes et les agréments renommés. Elle est située dans une belle plaine à 20 milles du fleuve (p. 371, 373). Ce fleuve innommé ne peut pas être le Danube, parce que Biana, située sur le fleuve Danube, est éloignée 40 milles : c'est donc un autre fleuve plus rapproché.

53. Les distances données de Biana et d'Ostrikoun, dirigent vers le nord sur Brün ou Berna en Moravie et je pense qu'elles sont assez puissantes pour y fixer la position de Schebrouna. Cet emplacement de Schebrouna étant déterminé, il devient presque impossible d'indiquer à Djikelbourga la situation en Moravie, et même au nord du Danube. Il me semble très-présumable que Djikelbourga n'est autre chose que Salzbourg de Karintie. Il est vrai qu'à cette présomption la distance de 80 milles s'oppose, car elle ne suffirait pas pour celle d'Ostrihom à Salzbourg. Cependant il faut observer que presque toutes les mesures, milles ou journées, se présentent d'une grandeur excessive partout, depuis la Bavière jusqu'à l'embouchure de la Drava. Aussi les journées de Bouza, que nous avons fixée sur Petz ou Cin-qéglises, sont excessives et demandent 150 milles : chaque journée double de 50 milles. Mais quant à ces dernières distances de 3 journées, on pourrait présumer que l'exorbitance des journées prend peut-être son origine dans l'incertitude de la lecture des chiffres : car, si on lirait au lieu de ج 3 journées, ح 8 journées, on n'aurait à compter que de

(59) L'appellation est purement slave : ostri-hom, sommet fortifié, ou monticule pointue.

petites journées, des journées ordinaires de 20 milles, pour avoir de Bouza à Schebrouna et à Djikelbourga les 160 milles nécessaires.

Schebrouna (Brün, situé presque au confluent de deux rivières) est éloigné 40 milles du Danube et 20 milles d'un autre fleuve de la Bohême. Ce fleuve, auquel Edrisi relate la situation de la ville, doit se trouver désigné par sa description. En effet, ailleurs Edrisi raconte que deux rivières prennent leur source dans la Bohême, et après avoir coulé vers le sud-ouest, vont se jeter dans le Danube. Elles descendent des montagnes بلوات Balavat, qui séparent la Bohême de la Pologne. Après avoir coulé séparément, elles se réunissent et versent, comme nous l'indiquons, leurs eaux dans le Danube. Les villes d'Agra et de Biths sont bâties sur leurs bords (p. 376). Réellement la rivière Arva, Orava, Oravitza, descend de la montagne karpatienne, nommée Ialovek, Balavat (يلوات Ialavat), qui sépare la Pologne de la province bohême Vag. Elle coule, de même que la rivière Vag, vers le sud-ouest et se réunit à cette dernière qui porte ses eaux dans le Danube. Cette rivière, ce fleuve important, donnant son nom de Vag à toute la province, se rapproche à 20 milles de Brün.

C'est juste. Mais la conception d'Edrisi est évidemment confuse s'il range Biths et Agra sur les bords de ce fleuve. Il est contrarié par la carte itinéraire dont il donne la description. Elle place ces villes avec Neitrem entre les rivières venant de Balavat (Karpates), vers le Danube, par conséquent dans l'intérieur d'une mésopotamie. Il y a en effet plusieurs rivières : Neitra, Gran, Ipola qui coulent dans la même direction que le fleuve Vag; c'est entre ces rivières qu'il faut chercher la situation de plusieurs villes. Mais la confusion d'Edrisi va plus loin et ne s'accorde guère avec la carte itinéraire; car ces villes nommées sont assez éloignées de Vag et trop dispersées dans la mésopotamie pour se trouver ensemble entre les rivières de la direction sud-ouest. Il est probable qu'il nous serait impossible de sortir de toutes ces divagations, si les noms de Neitrem et d'Agra ne nous rassuraient que l'un est Nitria, Neutra, l'autre Erlau, en latin Agria, chez les Slaves, Iager, et chez les Hongrois Eger.

54. Neitrem, suivant Edrisi, est à 40 milles au sud d'Agra (p. 376), quoique ces deux villes sont presque à la même hauteur : Nitria à l'occident, quelque peu plus septentrional. De Neitrem à Bouzana et à Bedhvara, également 70 milles en se dirigeant vers le nord ou nord-est (p. 378). C'est tout le contraire. Bouzana (Boudzin, Bouda) sur le Danube, à 35 milles de Belgraba (Alba regalis), est au sud-est de Neitrem; et Bedhvara (Voukovar), placée sur le Danube, à double distance, de même au sud-est.

Sur le Danube se trouve Bassan ou Massan, à 80 milles vers le sud-ouest d'Agra (p. 377); 80 milles vers le sud-est de Schebrouna et 40 vers l'orient d'Ostrihom (p. 372) qui est à 80 milles au sud de Schebrouna. Prenons ici partout le sud pour le nord, et l'orient pour l'occident, et nous nous trouverons avec Bassan à Presbourg, chez les Slaves Presporek et chez les Hongrois Poson, situés sur le Danube. Je ne vois pas d'autre issue à tant de farfouillement.

Quant à Biths, la question est encore plus obscure. Biths est située à 40 milles vers le sud-est de Neitra, sur le même fleuve qu'Agra (p. 376, 377). Il en résulterait que Biths est dans le même canton qu'Agra, rapprochée aux mêmes rivières qui se perdent dans le Danube, placée presque à la même distance de Neitren comme Agra. On pourrait proposer une multitude d'hypothèses pour cette position, parce qu'il ne manque pas sur tous les points de la Hongrie, des noms analogues à Biths. Mais aucun de ces Biths ne répondrait aux deux conditions relatives à Neitra et Agra. La petite rivière Agria, qui se jette dans Teisse, n'offre aucune place pour une autre ville; il faut absolument écarter cette condition du même fleuve pour Agra et Biths.

Agra et Biths se trouvent tous deux (de même que Neitra) dans un pays où les rivières coulent dans la même direction, et les villes de ce pays se trouvent sur les mêmes, c'est-à-dire entre les mêmes rivières. Ainsi, je pense qu'à 40 milles sud-est de Neitra, nous nous trouvons très-bien avec Biths, sur les bords du Danube, dans Voczen, Vazia Waitzen et insula Vizze, non loin à l'est de l'embouchure d'Ipola. La rivière Zagyva roule ses eaux vers le midi, à égale distance d'Agra et de Biths. Ainsi Biths comme Agra se trouve sur les frontières de Bohême.

Tout cela est la Bohême, la province Vag, dépendance et possession hongroise, dont Ostrihom est la capitale; séparée de la Hongrie par Teisse, Bodrog et Toplia, frontière avancée vers la ville Ungwar (Montir, Manbou), qui, dans le point d'Onkaria culminant au nord, touche la limite scabreuse de la Pologne et de la Russie. Pologne, Russie, Hongrie, Bohême s'appointent entre les villes frontières Ungwar et Galis.

De Bassan (Poson), voisine d'Ostrihom, et de Biths voisine de Neitrem, également vers le nord, à 5 journées ou 150 milles, se trouve Masela, Maschela, Maschesala, ville agréable, entourée de vastes et fertiles dépendances et ceinte de fortes murailles (p. 377, 378). Elle est rapprochée à la Saxe, à l'Allemagne, considérée même pour une ville de Sasonia, éloignée de Halla 80 milles, et de Kazlaza (Saalfeld) 100 milles (p. 375, 381). Ces distances nous poussent forcément dans le centre de Bohême proprement dite.

55. Dans la description éparpillée des tableaux coupés par sections, Edrisi reprend sans cesse ses courses interrompues, pour continuer ou achever ce qu'il avait commencé; il se répète et s'égare dans ce dédale de routes, au point d'oublier les provinces et les places les plus importantes. C'est ainsi qu'il parle des îles de mer, des possessions, des conquêtes des Vénitiens, qu'il travarse en observations les localités de leur lagune, et la ville capitale elle-même, Venise, se dérobe à sa diction. Il serait probable qu'en parlant de la Bohême, content du chef-lieu d'une des provinces, il a passé sous silence sa capitale Praga. Cependant, les quatre distances opposées s'appointant, nous ont enfoncé dans le centre de la Bohême proprement dite, qui relevait de la Saxe ou du royaume d'Allemagne, et nous enferment dans une ville bohême-saxe, ceinte de fortes murailles. Nous sommes donc forcés d'assigner à Masla l'emplacement dans la Bohême, et à cet effet, à mon avis, aucune ville ne répond mieux que la capitale Praga. Pourquoi son nom est-il remplacé par un autre, par celui de Masla ? je ne saurais le dire, je ne sais former aucune hypothèse géographique pour l'expliquer, mais je n'y vois rien qui conviendrait à Masla, que la seule Praga. Cette capitale était forte et commerçante, avait des marchés, de grandes foires; en allemand *jahrmark, messe, messel.* Peut-être que les marchands, qui donnaient des renseignements, étaient habitués de nommer Praga par ses *messe* (60).

Edrisi, en parlant de Bohême, s'était écrié avec une certaine indignation : tout ce pays appartient à l'Allemand. C'est lui qui perçoit les impôts, qui veille à la sûreté publique, qui gouverne à sa volonté, duquel émanent les ordres suprêmes, qui nomme et dépose les agents de son autorité, sans que personne ose s'y opposer ni enfreindre ses lois (p. 371). A l'instant même il s'occupe d'Ostrihom, chef-lieu de la Bohême qui était le siége du gouvernement des Hongrois Magyars. Il y aurait donc en apparence de doutes, qu'il avait l'intention de signaler la sujétion des Magyars à l'Allemagne. Serait-il possible pour nous d'y consentir?

On sait que depuis cent ans la Hongrie s'était émancipée de l'influence directe de l'Allemagne, qui lui a d'abord imposé le christianisme de l'empire. *Anno* 1053 *romana respublica subejctionem regni hungariæ perdidit* (Wibert, vita scti Leonis, II, 4). Depuis, la Pologne sous Boleslav-le-hardi, veillait à l'indépendance de la Hongrie. Le

(60) On a dans la haute Silésie un village Massel, Maslova, situé à 4 milles de Breslav. On y trouve dans son terrain sablonneux quantité de dépouilles humaines et des antiquités, de menues reliques qui s'y rattachent. Pas de doute que ce lieu avait quelque importance du temps anti-chrétien ; mais aucune de temps postérieurs connus par l'histoire, ni commerce, ni murailles, ni quelque qualité que ce soit qui répondrait à Masela édrisienne.

pape Grégoire VII, en 1074, fulmine le roi Salomon : *tu a regia virtute et moribus longe discedens jus et honorem a rege teutonico in beneficium sicut audivimus suscepisti* (epitr. II, 13). Salomon fut en effet dépouillé du trône par Boleslav-le-hardi, occupé ensuite par des rois indépendants. L'écrivain de la légende hongroise, traçant l'apologie de Boleslav-le-hardi (assassin d'un évêque), et plein de colère contre la noblesse remuante de Pologne, termine sa narration par l'aveu suivant : *et licet esset tenendum, tamen, ne veritas gestorum obnubilaretur, Magarones hoc est Ungari totam suam potentiam* (leur indépendance), *à Polonis habebant et extrahebant et robore eorum semper pugnarent* (chron. ungar. mixta polon. cap. II).

Edrisi donne la description de deux Bohêmes, de celle qui formait une province de la domination Magyare, dont le chef-lieu était Ostrihoun (de la province Vag ou Ruhia), et de l'autre proprement dite (Tschekhie), intimement liée avec la Saxe, c'est-à-dire avec l'Allemagne dont il connaissait la ville Masla, ceinte de fortes murailles. C'est de cette autre que les marchands et les voyageurs pouvaient relater à Edrisi de quelle façon l'Allemand y dispose de tout. Lui, dans sa diction embrouillée ne les a pas distingué et semble dire des Hongrois, lorsqu'il parle de la Bohême proprement dite, où était située la ville fortifiée Masla ou la capitale Praga. De Masla à Krakov, ville de Pologne, il y a 130 milles (p. 381).

POLONIA.

56. Un écrivain de cette époque (1110-1140), ecclésiastique en Pologne, appelé Gallus, certainement arrivé de France, considérant *quod regio Polonorum ab itineribus peregrinorum est remota et nisi transeuntibus in Russiam pro mercimonio, paucis nota :* entreprend de donner sa description, croyant qu'une courte description ne sera pas réprouvée : *si breviter inde disseratur, nulli videatur absurdum.*

Cette description est en effet extrêmement laconique. Il y dit que la Pologne compose la partie septentrionale de la Slavonie; touche à l'orient la Russie, au midi la Hongrie, du sud-ouest la Moravie, de l'occident la Saxe et le Danemark; au nord, trois peuples, des pays barbares et sauvages la séparent de la mer; les Seleuciens (Lutices), les Poméraniens et les Prussiens. Il ajoute qu'au delà de la mer, d'autres pays barbares possèdent les golfes et autres sinuosités, où enfin sont les îles inhabitées, couvertes de neiges et de glaces perpétuelles.

Il divise toute la Slavonie en trois zônes : septentrionale (Pologne), qui s'étend dès Sarmaticos ou Getes (Prussiens) jusqu'à la Dace (Dane-

mark) et la Saxe; l'autre depuis la Trace (Romanie), traverse la Hongrie, où les Huns Hongrois l'occupent, puis par la Karintie, et se termine sur la Bavière; méridionale (la troisième) touche la méditerranée (Adriatique), commençant de l'Epire, passe par la Dalmatie, la Kroatie et l'Istrie jusqu'à la fin de la mer Adriatique, où sont Venise et Aquilée, et l'Italie la clore.

Enfin cette région peu connue, visitée seulement par la traverse des marchands, quoique silveuse, est suffisamment pourvue d'or et d'argent, de pain et de viande, de poisson et de miel, et supérieure aux autres, ce qu'étant entourée de sus-mentionnés peuples chrétiens ou payens, et par tous ces peuples conjointement ou séparément, bien de fois attaquée, elle n'a été subjuguée par aucun. Pays, patria, où l'air est salubre, le sol fertile, les forêts mieilleuses, les eaux poissonneuses, les guerriers belliqueux, les paysans laborieux, les chevaux durables, les bœufs labourables, les vaches laiteuses, les brebis laineuses (Gallus, chron. Polon. proem. p. 14-17).

Voici à quoi se réduit toute la tirade de Gallus. Il dit que la Pologne n'était connue à cette époque que de peu de gens qui la traversaient; mais il y a quelque chose à redire contre cette assertion. Admise par le baptême à la société des états chrétiens, elle se faisait connaître, lorsqu'en 992 les princes expulsés avec leur mère, allaient offrir au pape le pays qu'ils ne possédaient plus (Murator. antip. Ital. medii ævi, t. V, p. 831); lorsque les émissaires de Boleslav-le-grand circulaient en Lorraine, en Italie, fomentant le marquis d'Ivrea au pied des Alpes et le pape à Rome contre l'empereur roi d'Allemagne (Ditmar, VI, 56, et passim); lorsque le même Boleslav-le-grand en 1018, forçait l'empire à conclure la paix honteuse à Bautzen et se fit donner un contingent à l'Allemagne contre ses ennemis (Ditm. VIII, 1, 16, p. 861; annal. quedlimb. sub. a. 1029, t. III, p. 84, édit. Pertz); lorsque Boleslav-le-hardi, secondé par Grégoire VII, assura l'indépendance de la Hongrie (epist. Greg. VII pape, 11, 13, 63, 70; chron. Ungaror. mixta Polonor), et les moines de St-Gilles en Provence, recevaient de Vladislav Herman en 1084, les statuettes d'or fabriquées en Pologne (Gall. 1, 30, p. 121).

Comment un pays néophyte pouvait-il être aussi peu connu? Quantité considérable d'apôtres, multitude d'ecclésiastiques inondaient la Pologne; voir les suites des évêques pour la plupart Italiens ou Français, les légats des papes; l'écrivain Gallus lui-même a vu en 1105 l'évêque de Beauvais venant en cette qualité (Gallus, II, 21, p. 188); lui-même a vu un autre Gallus, constructeur de places fortes (Gall. II, 39, p. 214).

L'empereur Otton III visita dans l'année 1000 la cour de Boleslav-le-grand, accompagné d'une foule de seigneurs (Ditm. IV, 20; Gall. I,

6, p. 38-43). Plusieurs reines en Pologne étaient allemandes, dont une passa ses dernières années, jusqu'en 1023, à S. Gall en Suisse (annal. quedlimb. t. III, p. 88, édit. de Pertz); l'autre, fameuse par son règne et ses donations, morte en 1068 à Brunviller, aux environs du Rhin (vita Ezonis et Richezae cap. 3, etc; annal. brumvillar. t. II, p. 100, édit. Pertzi; Lacomblet Urkunden, p. 184, 186, 189, 192, 244, 457). Des seigneurs allemands mécontents, trouvaient un abri en Pologne, des ambassadeurs et envoyés de l'empereur Henri II y allaient traiter; les irruptions des Polonais pénétraient dans le cœur de la Saxe, et la renommée porta leur nom jusque vers Aix-la-Chapelle et la Lorraine (interpolator Ademari, ad III, 31, t. IV, p. 130, édit. Pertz). Dans toute cette étendue de l'empire, à Korvei, Merzebourg, Quedlimbourg, Hildesheim, Fulda, des événements arrivés en Pologne étaient insérés dans des cartulaires le jour même que la nouvelle arrivait; des nécrologues qu'on y soutenait dans les couvents, la Pologne apprend ses faits d'armes de l'époque. Elle était assez connue, du moins en Allemagne et en Italie. Il faut cependant convenir, que noyée dans la qualification générale des Slaves, elle est rarement nommée dans de maigres monuments géographiques. Ses événements sont rapportés par de courtes notices, et comme ces siècles ne s'adonnaient guère aux descriptions des pays, elle est négligée plus qu'aucun pays.

57. Des Allemands qui s'entretenaient de l'histoire de la Pologne, Adam de Brême (hist. eccles.), notifia sa position, et Helmold de Bozov en 1173, reproduisant les paroles de son prédécesseur, déplore la disposition des Polonais à la rapine (chron. Slav. I. 1, § 9, 10). Vers le même temps, Benjamin de Tudèle, dans son voyage fictif entre 1160 et 1173 ne l'a pas nommé. Il connaît le pays de ביהם Bohême appelé פראפה Praga, qui est le commencement de אשקלבוניא l'Esklavonie, que les juifs qui y habitaient appelaient כנען Kanaan, à cause que les habitants vendaient leurs fils et leurs filles à toutes les nations, de même que ceux de רוסיא Russie, qui est un grand royaume, s'étendant depuis la porte de Prague jusqu'à la porte de פין Pin ou Fin, cette grande ville (citée, état), qui est à l'extrémité du royaume. C'est jusque là que s'étend le royaume de Russie (p. 246 de l'édit. de Baratier). La Russie s'étendait donc depuis la porte ou les frontières de Bohême (Praga), jusqu'aux portes ou frontières des Finnois, de la race finnoise. En effet, nous l'avons vu: la Bohême s'étendant avec sa province Vag, au sud des Karpates, touchait aux environs des sources de Cepla, à la province russienne où était Galis et Przemisl, rapproché aux sources du Dniester, comme nous le verrons.

Il ne faut pas s'étonner que Benjamin et ses co-religionnaires savaient du commerce des esclaves. Lorsque les Bohêmes vendaient les prisonniers qu'ils emmenaient de Pologne, lorsqu'en 1160, les Pomoraniens vendaient aux Polonais, aux Sorabes et aux Bohêmes les malheureux Obotrites qui cherchaient chez eux un refuge, fuyant le joug allemand (Helm. II, 5), c'était un véritable trafic des enfants slavons. Les juifs, regardant l'unité de la race, ne pouvaient dire autrement, et ne pas négliger d'en tirer leur profit. La mère de Boleslav-bouche-torse, la reine Judith, morte en 1085, racheta, autant que ses moyens le lui permettaient, grand nombre de chrétiens de la servitude juive (Gall. II, 1, p. 131), puisque les juifs profitaient de ce trafic, et rien ne les empêchait encore d'en tirer tous les avantages.

La même année qui termine la narration du voyage de Benjamin 1173, un autre juif, Petakhia de Ratisbonne, se mit en route vers l'orient. Il vint en premier lieu à פראג בוהמיא Prag de Bohemia, d'où (dit le narrateur de son voyage Iouda Khasid) וּמִפְּרַאג נָסַע לְפוֹלוֹנְיָא il va en וּמִפּוֹלוֹנְיָא לְקִיוֹב שֶׁבְּרוּסְיָאי il va en Pologne, et de la Pologne à Kiiov (sibbub h'olam, publié par Carmoly, p. 9).

Les juifs et les Allemands, voyageant à leur aise dans toute la Pologne, s'y casaient avec sécurité, mais les avenues furent difficiles par les armes des Allemands.

En 1109, inspiré par Zbigniev, l'empereur Henri V entreprit une expédition en Pologne. Il remua toutes les armées de l'Allemagne. Les Bohêmes étaient leur guide (Gall. III, 3, p. 257) et le conduirent en Silésie vers Glogov; ensuite il pénétra jusqu'à Vrotslav, d'où s'évadant de son camp de chiens (Hundsfeld), il retourna par la Bohême dans ses foyers (Gall. III, 2-15).

Cinquante ans après, en 1157, non sans difficulté, avançait vers l'Oder avec sa puissante armée, Frédéric Barberousse. On savait par tradition, que les armées de l'empire passaient jadis ce fleuve, mais le souvenir s'en était perdu. En effet, Frédéric pénétra dans le diocèse de Poznan et à la grande allégresse de ses guerriers, recula à pas précipités (Frederici eptla ad Wibald. abbat. in momum. vet. Mart. et Duvandi, t. II, p. 393; Radevici vita Frider. I, 1-5). Ces expéditions furtivement terminées, ne pouvaient suffisamment faire connaître la Pologne aux étrangers, leur séjour paisible était plus à même de donner les renseignements nécessaires à Roger roi de Sicile et à ses géographes.

58. Edrisi revient deux fois sur la Pologne (p. 380, 389). La Pologne, dit-il, est un pays remarquable par le nombre des savants qu'il ren-

ferme. Beaucoup de روم Romains (61), amateurs des sciences, y sont venus de toutes parts. Ce pays est florissant et peuplé, ceint de tous côtés par des montagnes, qui le séparent de la بواميه Bohême, de la سصونيه Sassonia et de la روس Roussie. L'une de ces villes les plus importantes est قراقل Krakal (Krakov), remarquable par le nombre de ses édifices et de ses marchés, de ses vignobles et de ses jardins (p. 980). — Pologne, pays de la science et des savants Roums, est fertile, sillonné de cours d'eau, couvert de villes et de villages. La vigne et l'olivier y croissent, ainsi que toute espèce d'arbres à fruits. Ses villes principales sont toutes belles, florissantes et célèbres, particulièrement en ce qu'elles sont habitées par des hommes versés dans la connaissance des sciences et de la religion roum, et par des ouvriers habiles autant qu'intelligents. Krakal, Djenazia et les autres villes sont remplies d'habitations contigues, présentent beaucoup de ressources et se ressemblent singulièrement entre elles, sous le rapport de l'étendue et de l'aspect; les objets qu'on y fabrique sont à peu près tous de même nature. Cette contrée est séparée de la Saxe, de la Bohême et de la Russie, par des montagnes qui l'environnent de toutes parts (p. 389).

Il ne manquait pas d'instruction à la Pologne de cette époque reculée. Cent ans auparavant, vers 1030, Kazimir fut placé par Mieczislav II et Rixa ses parents, dans un couvent pour y recevoir l'instruction (Gallus, I, 21, p. 98), avant d'aller continuer ses études à Liége, d'où il sortit en homme lettré ou savant, *homo litteratus* (Gall. I, 19, p. 92). Le clergé était appelé à soutenir les écoles. Un autre prince royal, Zbigniev, adulte, fréquenta l'école à Krakov, *in Cracovia literis datus fuit*, ensuite sa marâtre l'envoya dans un couvent de Saxe (Gall. II, 4, p. 139), où il se forme en bon rhétoricien, *ut literatus rhetorice coloravit* (Gall. II, 16, p. 163). Des étrangers lettrés venaient s'y établir : Mirzva, anglo-saxon, vers 1025, apportant les historiens de son pays (Dlugoss. clenod. msctpi. p. 5; Paprocki gniazdo enoty, p. 506, herby rycerstwa, p. 462); Gallus arrivait pour écrire l'histoire des événements dont il était témoin. A la cour on aimait la lecture. A cet effet, on rédigeait en latin les événements du jour, pour les translater oralement en langue vulgaire (Gall. III, p. 243), et au nombre du clergé de la cour, nous voyons l'écrivain Gallus que nous avons mentionné, dont l'ouvrage

(61) Je ne comprends pas pourquoi le savant traducteur s'est décidé de rendre les Roums روم par Grecs. Pourquoi ne s'est-il rappelé comment Edrisi qualifia quelques pages précédentes les savants résidants à Banssin, qui sont اغريقيون (p. 377), Graïkioun, Grecs. Or, les Roums en Pologne sont les latins. Ils y sont venus de toutes parts, de l'Italie, de France, d'Allemagne. Pour ceux-ci nous avons l'explication, mais pour les Grecs aucune.

historique, décoré de la verbosité poétique, enduit de la couleur apologétique, est un des plus remarquables entre autres contemporains. Otton, ensuite évêque de Bamberg, apprit la langue vulgaire pour diriger une école à Krakov (Sefridi vita Scti Ottonis, cap. 7).

A Amalfi, dans les domaines du roi Roger, on avait fait avec grand fracas la découverte des digestes romains : en quelques années, leur copie se trouva en Pologne et empoula l'érudition extraordinaire de l'historien Matthée, évêque de Krakov (voyez sa chronique, liv. II et III). Ce sont quelques exemples, que les études du siècle furent cultivées en Pologne et que les Italiens pouvaient informer la curiosité du roi Roger et d'Edrisi.

La Pologne, bien que pleine de forêts, possède des villes renommées, bien bâties, commerçantes, industrieuses, où les arts et les métiers sont cultivés avec plein succès. Nous nous entretiendrons plus bas sur cette industrie et spécialement sur le commerce. Quant à la culture du pays et aux produits des jardins, il y a peu de motifs de s'y arrêter longtemps. Edrisi parle de la culture de vignes et d'oliviers. En effet, dans le pays nouvellement baptisé on s'efforçait à planter les vignes. Le clergé encourageait ces efforts pour qu'il ne manquait à l'autel du vin pur cultivé sur le lieu même. Otton de Bamberg, ayant converti les Poméraniens, planta les vignes sur les bords de la Baltique (Siefr. vita scti Otton). En Pologne, jusqu'au xve siècle, on rencontre des mentions de vin fabriqué des vendanges du pays, vin très-acidulé, qualifié dans les documents de vin aigre. Il est bon de remarquer cependant, que vignes et vignobles sont si familières à la description d'Edrisi et reparaîssent si souvent dans différents pays, à tel point au nord, qu'il est difficile de se rendre compte de ce qu'il s'imaginait par leur prétendue culture. Quelque tiges de raisin remarquées dans un jardin par des voyageurs, suffirent peut-être à convaincre la curiosité des géographes de la cour de Roger, sur la culture du vin. Quant à l'olivier, dans de jardins de Pologne, une observation analogue pouvait assez facilement égarer l'imagination des Siciliens, qui, avant tout, accablaient chaque voyageur de questions comparatives avec ce qu'ils connaissaient et possédaient dans leur propre pays. Au reste, il suffit de remarquer que les informations qu'Edrisi avait des produits de la Pologne, viennent de jardins visités par des étrangers, et la relation de Gallus voit les campagnes, la culture et l'abondance du pays entier qu'il avait sous ses yeux.

59. Tous les deux, Gallus et Edrisi, s'accordent que la Pologne est entourée par la Saxe, la Bohême et la Russie; Gallus spécifie encore la

Hongrie et le Danemark; Edrisi sait aussi que la Hongrie atteint les frontières de Pologne et sa carte itinéraire étend la Pologne jusqu'au Danemark. Gallus, ses contemporains d'Allemagne et les historiens postérieurs de Pologne, nous expliquent ce voisinage immédiat de la Pologne avec le Danemark. Après la sujétion de la Pomeranie, Boleslav-bouche-torse, vers l'an 1121, prit possession de tout le littoral des Lutices, qui s'éclipsèrent à tout jamais; il se mit à la fois en possession de l'île de Roughia (Sefridi vita scti Ott. 40; Otto fresing. VII, 19; Dregeri, cod. pomer. t. I, 1, 2, Lunig, t. II, Anhang, p. 4). Par mer et par terre il devenait voisin des Danois, car ces derniers occupaient sur le continent le royaume des Obotrites. Les géographes du siècle, informés de cette extension, traçaient les limites de la Pologne sur les frontière du Danemark, et le nom de Pomorania, englobé dans ces limites, leur était inconnu.

On chercherait en vain des Prussiens, des Pomoraniens dans Edrisi (61); ceci n'offre aucune difficulté : la Pomoranie formait une dépendance de la Pologne; mais sur ce point d'autres circontances fâcheuses pour notre curiosité se présentent. Regardant la carte itinéraire (clim. VII, sec. 3, 4), on remarque une connaissance de la Baltique peu commune pour cette époque, mais en même temps une cruelle confusion. La Suède n'est pas placée à côté de la Norvège, mais vis-à-vis, sur le continent, ayant à la suite, vers l'orient, la Finland et la Livonie, formant tout au sud de la mer un parage continu sans golfes. La Suède tient la place des Prussiens, sépare la Pologne de la mer, située elle-même sur les bras du fleuve Katlou, ou Katerlou qui sort de la Pologne, et, divisée, rend ses eaux à la mer par deux branches très-éloignées.

Un fleuve semblable, sorti de la Pologne, répond à la Vistule. Le nom de قطلو Katlou ou قطرلو Katerlou pouvait se former très-facilement de فصلو فطلو Fisslou, Visla, ou de فطزلو Fitzlou, Vistula, et il n'y a pas de doute que ce fleuve est réellement la Vistule : seulement la Suède est déplacée et ses rivières confondues avec la Vistule. Nous y reviendrons dans son lieu.

Les villes de la Pologne de cette époque sont connues par les événements historiques et par différentes chartes. Les événements de plusieurs années, sont racontés par le témoin occulaire Gallus, souvent avec de minutieux détails. De sa narration résulte que la Pologne était

(62) Le traducteur, dans une variante de la p. 368, برانيه *Berania*, voulut reconnaître le nom de Pomérania : mais une simple réflexion, que dans l'énumération des provinces sur cette page 368, la Bohême manquerait, peut convaincre, que ce n'est qu'une variante erronée de بوامية *Boemia*. Dans la même énumération, *Karantaria* offre une variante erronée dans *Kalantaria*

formée de plusieurs régions distinctes, dont la division tirait son origine de différentes relations qui rapprochaient anciennement plusieurs peuples. Les pays des Polaniens formaient le noyau de l'état, y compris les pays de Sieradz, de Lentschitza, Lucia, et de Kouiavia. Les autres régions composaient des provinces à part. Mazovie, administrée par un gouverneur ou duc; Krakovie avec toutes les terres appuyées sur les Karpates, constituait une province à part; Vrotslav, érigée en province, tout le long de l'Oder, administrée par un duc; enfin la nouvelle acquisition de Pomeranie, à laquelle il fallait bientôt donner des gouverneurs-ducs. En outre, quelques territoires séparés, divisés en castellanies, comme la Luzace et Lubousch.

60. Quoique le pays des Polaniens était le noyau de l'état, les deux principales capitales furent cependant choisies dans une province extérieure, plus considérable que la Pologne, autant par son étendue, que par sa population. Les deux capitales furent Krakov et Sandomir, *duæ sedes regni principales* (Gall. II, 8, 16, 21, p. 151, 167, 178). Chaque province avait aussi une capitale spéciale, un chef-lieu : Vrotzlav pour la province odérane (II, 8, p. 151; III, 10, 15, p. 271, 280); Plotzk pour Mazovie (II, 21, p. 177); Belgrad ou Alba, *urbs regia et egregia, quasi centrum terræ reputatur* chez les Pomoraniens (II, 22, 39, p. 179, 215). Mais bientôt, à la suite de la réunion de la Pomoranie avec la Pologne, elle céda sa prééminence à deux autres : à Schtschetsine ou Stettin, et à Gdansk ou Dantzik. En Pologne, le pays Polanien avait pour chef-lieu Gniezno *Gnezdno sedes* (II, 38, p. 212); l'autre Krouschvitza, déchue de sa puissance (II, 4, 5, p. 144, 146); Loutzitz (Lucic), ou Lèntschitz, *sedes* (II, 38, p. 212), et sans aucun doute Sieradz, était du nombre des chef-lieux de la province.

Edrisi retouche quatre fois le dénombrement des villes de Pologne. D'abord il en compte cinq (p. 375), puis détermine la position de trois par leurs distances (p. 381); pour la troisième fois il en nomme six (p. 389), enfin, parcourant les itinéraires, il y ajoute quelques autres (p. 389, 390). Il en résulte qu'il compte, au nombre des villes de Pologne, les suivantes :

قراقل Krakal,
بنقلايه انقلايه Benklaïa ou Anklaïa,
سرداوه Serdava,
شيتو Schitov,
سرملى Sermeli,
عليسيه Galisia,
جنازية Djenazia,
نغراده Negrada,
زاميو Zamiou,
سوباره Soubara,

Enfin برموس برمونسه برموى برمونيه برمونى Barmos, Barmonsa, Bermova, Barmounia, Barmouni, (ces trois dernières sont encore mentionnées (VI, 6, p. 397).

La division politique des états n'entrait point dans le plan des géographes de Sicile : cependant Edrisi savait, que les villes principales de la Pologne étaient Krakov et Gnezno, Krakal et Djenazia, distantes de 80 à 100 milles l'une de l'autre, vers l'orient (VI, 3, 4, p. 371, 389) (63).

Krakov est à 100 mille de Masla, à 100 milles également de Hala et de Nieuzbourg (Magdebourg) (p. 381). Ces deux distances de 100 milles méritent évidemment d'être au moins doublées; en même temps elles nous préparent à ne pas retrouver des villes intermédiaires entre Hala et Krakov, abîmées dans ces distances. Aussi nous ne remarquons dans la description d'Edrisi, aucune ville de la province étendue le long de l'Oder, ni Breslau même, ou son chef-lieu Vrotzlav, ni Glogov, ni Opolé, ni rien qu'on rencontre dans la direction de Krakov à Hala et Magdebourg. Les relations des commerçants y ont passé outre. Ces relations apportaient maintes fois de petits détails, des noms moins célèbres et abandonnaient de plus considérables à l'oubli.

Serdava ou Seradava, est évidement Seraz, Seradz, sur la route de Krakov à Gnezno.

Negrada offre le nom de Novogrod, inconnu à la Pologne. La Pomoranie seule fournit ce nom dans une ville de peu d'importance, mais située près de deux autres qui furent renommées par leur commerce continental et maritime. Il est bon de remarquer que Negrada a pu se former très-facilement de Belgrada, qui désignerait la capitale pomoranienne de Belgrad, Albaurbs egregia.

Schitou est une des villes remarquables de la Pomoranie, et il est probable qu'il faut lire dans Edrisi شيتن Schitin ou ستيتن Stsitin, Schtschetzin, Stettin.

61. Zamiou. Sans admettre le changement ou plutôt la suppression et la disparition de quelques lettres ou syllabes, il est impossible de donner une explication à ce nom. Cependant cette ville devait être assez considérable, puisqu'elle se présente avant les autres. On trouve peut-être ailleurs sa variante, au lieu de Zamiou, nommée زامير Zamir, qui confirmerait que c'est le nom tronqué et contracté de Sa-*ndo*-mir.

(63) Nous sommes d'accord sur ces points avec le savant traducteur : mais nous ne pouvons admettre ses autres explications. *Zamiou*, n'est pas Zamosc, qu'on a fondé dans le XVIe siècle ; *Schithou*, n'est pas Kiiov, car il est ailleurs nommé Kev ; *Benklata*, ne répond pas à Doukla, ni *Soubara*, à Sievier. Quant à *Galisia*, d'accord, c'est Halitsch, Galicia.

Benklaïa et ses variantes Anklaïa (plutôt Ab-klaïa), est à 60 milles de Gnezno et à 100 milles de Sermeli (p. 381, 389). Sans hésiter, je vois dans Nklaïa, Bklaïa, Pklaïa, la capitale de Mazovie Plotzk (64). Toutes les lettres, toutes les consonnes répondent et les distances de Gnezno et de Premisl à Plotzk sont d'accord et me confirment.

Sermeli est non-seulement réunie par la distance avec Bklaïa (Plotzk), mais rattachée par des distances à d'autres localités, et sa situation est bien déterminée parce qu'il est dit, qu'elle est la ville de la province سوبارة Soubara (p. 381) et située sur le Dniestr ذنيست dans la partie septentrionale du cours de ce fleuve, qui coule vers l'orient (p. 390). Or, dans le canton de Sambor, le Dniestr, sorti de ses sources, prend la direction de l'orient. Quelques lieues au nord de ce fleuve est la ville de la province Presmil, Prjemisl, située sur la rivière San, et c'est la ville nommée Sermeli, dans la description d'Edrisi.

De Sermeli (Prjemisl), la route de 12 jours conduit à Zaka, Zana ou Zala (il y a tant de variantes), ville située sur le Dniestr, près de son embouchure, puisque ce fleuve des environs de Sermeli court 12 jours jusqu'à Zana (VI, 4, p. 389, 390).

Zana ou Zala, avec le Dniestr s'avance dans le pays où la montagne Kard (Karpate) tournant sa chaîne vers le sud, donne le commencement au fleuve Tissa et sépare la Hongrie de la Pologne (p. 380, 389).

La carte itinéraire place Zaka loin de l'embouchure du Dniestr : mais sa discordance sur ce point avec notre induction, n'a aucune valeur, parce qu'elle sème les villes de toutes ces régions, que nous allons parcourir, dans un désordre qui ne s'accorde guère avec la description. Douze journées suffisent pour le cours entier du Dniestr; l'emplacement de la ville Zaka est près de son embouchure. Enfin de trois variantes qu'offre le nom de la ville, la seule Zaka peut trouver un appui et certaine confirmation par la relation ancienne de Constantin porphyrogenète, qui nomme parmi les villes, que possédaient les Patzinaks, dans les ruines vers l'embouchure du Dniestr, la ville de Σακα ou Σακα-Καρτα (de admin. imp. 37).

La carte itinéraire place non loin de Zaka, au sud de Dniestr, la ville de سكلاسى Seklasi (VI, 5). C'est la ville de سكلاهى Seklahi du texte (p. 397), qui ne donne aucun autre renseignement de sa position. La ressemblance extrême de ce nom avec la ville de Moldavie Szegalaz,

(64) Sur la porte de bronze, fabriquée en 1154, et suspendue dans la tzerkiev de sainte Sophie à Novogorod la grande, l'évêque de Plotzk Alexandre y est représenté nommé et intitulé episcopus de *Blucich* (Frid. Adelung, korsunische, Thüren, Berlin, 1825). Dans la confirmation d'un couvent en 1155, du pape Adrien IV, Plotzk est appelé *Plozica*. Plus tard les Italiens, sur leurs cartes géographiques écrivaient ce nom *Plotcho* (Plotko), ou *Plocenza* du latin, plocensis.

située au sud du Dniestr, sur le Kouialnik, suffit à mon avis pour déterminer l'emplacement de Seklaḥi. Tout ce pays, sous la domination de Petzeneh, abandonné par les indigènes Slaves Tivertz ou Tirivetz, était un désert presque inhabité pendant 150 années. Depuis que la horde de Petzeneh était détruite et que la Polovtzi se tenaient à l'écart de ce pays, il commençait à se repeupler. L'histoire connaît déjà la ville Berlad dans ce pays et sait que tout, jusqu'aux embouchures du Dniestr et du Danube, était sous la domination du duché de Halitsch.

Galisia, nommée dans le texte (p. 389, 390, 397), est placée sur la carte itinéraire au nord du Dniestr, plus rapprochée à son embouchure. Cependant, malgré ce déplacement, il est évident que c'est Galis, Halitsch, capitale du duché.

62. Par la description des montagnes Kard et du fleuve Dniestr, Edrisi prouve que les Italiens savaient par des relations de voyageurs, que le nom de Pologne s'étend jusqu'à la mer noire. Ils savaient en outre, que de Zaka à Bermova, il y avait 180 milles, de Bermova à Galisia 200; ils remarquaient que les deux pays, de Zaka et de Bermova appartenaient à la Russie; ils avisent qu'il faut mettre au nombre des villes de la Russie, les villes de Sermeli, Zaka, Barmounia et Galisia (p. 389, 390). En effet, dans le dénombrement des villes de Russie, ils nomment : Zaka, Barmonsa et Galisia (VI, 5, p. 397), réservant Sermeli pour la Pologne (p. 375, 381). Plus tard cependant, Edrisi mentionne, que Sermeli est appelée طويه Touia par les Grecs, observant que même cette ville appartient à la Russie (VII, 4, p. 433) (65).

Cette incertitude, dans ce qui appartient à la Pologne ou à la Russie, rapportée par les commerçants, annonce une opinion vulgaire, populaire, qui est de la plus haute valeur pour l'histoire et tient à une quantité de données historiques antérieures et postérieures.

Sitôt que Boleslav-le-grand, en 1018, mit en fuite Jaroslav, il fut salué par tous les indigènes et honoré de leur hommage; sitôt qu'il entra à Kiiov, il donna congé aux contingents d'Allemagne, de la Hongrie, des Petzenegs, préférant compter sur la fidélité des indigènes (Ditm. VIII, 16). Il avait donc dans ces pays de nombreux partisans, comme il en avait en Bohême.

Depuis ce temps là s'ouvrit une lutte entre les Lekhites et les Russes (d'origine Varègue) dans toute cette étendue des terres, jusqu'au delà du Dniepr. Elles restaient sans nom, sans dénomination arrêtée. Les

(65) Les grecs ont-ils interprété le nom de Prjemisl par leur δοαζω, δοιαζω, delibero? ou par δαιος prudens, peritus?

étrangers les appelaient Roussia; sur le lieu même, elles étaient distinguées de la Russie et les chroniques russiennes sont pleines de cette distinction. Halitsch spécialement est excepté de la Roussie (lietopis kiievska, sous l'année 1045, ap. Karamzin, p. 48, 49; sofiiski vremian. p. 219). Le nom de Roussia, apporté par la race princière de Rourik, ne se naturalisa pas, ni s'enracina sitôt sur le lieu même, comme on se l'imaginait à l'extérieur, chez les étrangers. Le nom de Roussia était spécialement attribué à cette partie où l'on voyait la résidence de la race des Rousses. On accorda de plus bonne heure la qualification de Roussia aux environs de Kiiov. Comme la province de Halitsch, de même celle de Novogrod la grande et même les colonies qui allaient s'établir vers Klazma et Volga, ne portaient point le nom de Roussia (voyez A. Feodotov, dans le journal : ruskii istoritscheski sobornik, Moskva 1838, t. I.). Mais au loin les étrangers qualifiaient tout de Roussie et par un contraste singulier, les Polonais appelaient Rous, les cantons de Prjemisl, de Halitsch, de Volyn, quand l'annaliste de Kiiov, Nestor (contemporain d'Edrisi), nomme ces cantons lekhites (polonais). En effet, quand le roi Roger, en Sicile, scrutait l'état de ces pays, il a pu apprendre que Trembovla, Halitsch, Prjemisl dans la terre de Sambor avaient des ducs spéciaux de la race russe, mais que la nationalité lekhite y fesait des progrès et les métamorphosaient en Pologne.

Roussia, *méridionale.*

63. Le nom de Russie, Roussia, jouissait d'une grande renommée. Depuis un siècle il est connu aux Byzantins, aux Boulgars, aux Mahommédans, sur les bords de la caspienne et aux environs du Kaukase. Aussi Edrisi est informé, que Roussia est limitrophe de Hongrie et de Djetoulia (Serbie); qu'elle chassa de leurs pays respectifs, les Bartas, les Boulgars et le Khozares (en 1016); elle s'est emparée de leurs possessions, en sorte, qu'aux yeux des autres peuples il ne reste d'eux sur la terre absolument rien que leur nom (VI, 6, p. 404). Or, la Russie est une vaste contrée qui s'étend beaucoup, soit en longueur, soit en largeur (VII, 4, p. 443); où les villes sont peu nombreuses et les habitants éparses, en sorte que pour aller d'un pays à l'autre il faut parcourir d'immenses distances à travers des lieux inhabités. Les Russes sont en guerre et en dispute continuelles, soit entre eux, soit avec leurs voisins (VI, 4, p. 390). La Russie s'étendait depuis les portes de Bohême jusqu'aux portes des Finois (Benjamin de Tudèle, p. 245, 246). Dans description d'Edrisi elle revient continuellement sous sa plume; sur

carte itinéraire, elle n'a trouvé que très-peu d'espace pour ses grandes distances, et ses villes y sont pêle-mêle placées en désordre. On peut présumer qu'Edrisi connaissait plus de distances et négligea de les indiquer, en sorte que sa description est maintes fois insuffisante à débrouiller le désordre de la carte.

Une seule fois il fit le dénombrement des villes de l'immense Russie. Il en compte 18, comme appartenant à la 5e section du VIe climat (p. 397), ce qui n'est pas exact comme on le voit, tant par l'immensité du pays, que par différents passages de sa description. Les villes de la Russie sont les suivantes :

لونسه Lonsa (Loubetsch).

زانه زاقه زاله Zana, Zaka, Zala.

سكلاسى سكلاهى Seklasi, Seklahi (Szegalah).

غليسيه Galisia (Halitscha).

شنوبلى Sinoboli, possédée par les Komans.

برموى برمونيه برمونى برموس برمونسه Bermova, Barmounia, Barmouni, Barmos, Barmonsa (Smolensk).

ارمن Armen, (زاميو Zamiou de Pologne).

براسانسه نراسانسه Barasansa, Narasansa, (Peresopnitza).

لوجغه Loudjaga (Loutzk).

ساسكه Saska, اوسيه Avsia.

كياو كاو Kiiev, Kav, (Kiiev, Kiiov).

برزوله Berizoula.

برزلاو Berizlav (Periaslav).

قانو Kano (Kaniov), تيور Tiver (Tourov, Tivrov).

السكى Aleska (Olesche, Alaki).

سكنى ميل سكنى Sekni, Seknimil, (Kalamila en Krimée).

مولسه مولس Moules, Molsa (Cherson).

Les communications entre ces villes étaient sans doute bien organisées, de sorte que les commerçants connaissaient et savaient relater les distances et les itinéraires. (Voyez la petite carte à la page 177.)

64. Barmon, Barmos, Barmonsa, est une belle ville, bâtie sur les bords de دنابرس Dnabros, très-éloignée des autres, car pour déterminer sa position il n'y a que de très-grandes distances, et il y en a plusieurs (VI, 5, p. 398; 4, p. 389, 398). De Barm, en descendant le

Dniepr à Kiiov . . . . . 6 journées
à Sinoboli située sur le Dniepr 6
à Galisia près de Dniestr. . . . . 200 milles
à Zaka (à l'embouch. du Dniestr). 180

Or, c'est Smolensk, appelé par les Grecs Μιλινισκὴ (Const. porphyr. de admin. imp. 9). D'où vient ce nom singulier de Barm donné à Smolensk? les monuments historiques, autant que je sache, ne le diront pas de sitôt. L'étymologie de la langue slave peut fournir différentes explications. Barm, Barmon, villes des portes *bram;* lieu où l'on fait passer le fleuve par le bac, passe-bac, *porom, pram, prom;* lieu au fond de forêts d'arbres résineux (bór) *borma;* lieu ouvert dans les forêts par la hache, coup, *poromb, porom,* etc., etc. (66).

Les Grecs de Byzance savaient que les bacs descendaient par le Dniepr de Miliniska, de Lioutza, de Tzernigoga et Vouschgrada et arrivaient à Kiiov, où tout le monde s'assemblait dans de σαμβατας (sovietas); ταῦτα οὖν ἅπαντα διὰ τοῦ ποταμοῦ κατάρχονται Δαναπρεως καὶ ἐπισυναγονται ἐπὶ καστρον το Κιοάβα, τό ἐπονομαζόμενον σαμβατος (Constant. porphyr. de adm. imp. 9). Le concours de la multitude *sov' viet,* donnait le nom aux places où elle s'assemblait pour trafiquer en samvata, sovieta.

Edrisi ne connaît de Tzernigoga, il mentionne la ville لوبسة Lobsa Loubsa, Loubetsch, située sur le Dniepr, où les knez (princes), à cette époque, avaient leur station et tenaient leurs conciliabules.

Κιοάβα, Kiiov, Kiiev, aussi sur le Dniepr, cité encore splendide, concours des peuples et du commerce. Visitée par les seuls Lakhes (Polonais), objet d'envie pour les princes de la race rousse à cause de sa suprématie; considérée comme mère, métropole des toutes les autres villes possédées par les princes rousses, cité sainte.

De Kiiov à Berizoula, ville au nord du fleuve Dniepr, 50 milles. Ces milles sont d'une petitesse extrême. Les Grecs savaient que les marchands, arrivés à Kiiov par le Dniepr, abandonnaient leurs bacs et transportaient les marchandises à βιτετζέβη, où ils avaient leurs bateaux légers (vitz, vitzina) pour descendre les cataractes (porohy). Vitetzev, vitz, vitzina, vitzitza (vitka, vicinka, et autres diminutifs), vitzitschev ou préparative de vitzi, était donc sur les rives du Dniepr. Berizoula devait être voisine, ville du bord, berezna, brjejna, du petit

(66) Barmon, Barmos, offre une singulière homonymie avec Biarmie sur laquelle on a donné tant de lumière : cependant la position déterminée ne pourrait jamais atteindre la Biarmie. Dans tout ce qu'on a dit de Biarmie, ne se trouverait-il pas quelque chose à réclamer pour Smolensk? — Les Krivitsch qui bâtirent Smolensk, prirent leur nom de leur situation boiseuse ; n'appelaient-ils pas leur chef-lieu d'un terrain essarté, d'une coupe?—Au reste, Smolensk, lieu de la résine, de la poix, séjour de ceux qui fabriquent ou vendent de la poix, tire son origine de smola, résine, poix.

bord brjezoula (vis-à-vis de Rjischev), d'où s'embranchaient les chemins par le fleuve vers la mer, et par le continent, vers l'occident.

De Berizoula à Avsia, petite ville bien peuplée, par terre, 2 journées. De Avsia à Barasansa par terre, 2 journées.

Le nom de Avsia m'est incompréhensible. Je ne trouve rien d'analogue aux environs de Zitomir, vers lequel elle est dirigée par les distances. Barasansa (Barasabsa) est sans aucun doute Peresopnitza, aujourd'hui village, à l'époque d'Edrisi ville assez importante, connue dans les fastes de ce pays.

De Barasansa à Loudjaga, vers le nord, 2 journées. Il y a moins de Peresopnitra à Loutzk dans la direction nord-ouest. Ville des Loutzaniens, appelée par les Byzantins Λενζανῆνοι, Λενζενίνοι et leur ville Λουτζα (τελιουτζα) communiquait par (Stir, Pripetzet) Dniepr avec Kiiov (Const. porphyr. de adm. imp. 9, 37) (67); ville renommée chez les arabes لوذاعيه Loudza'aïa (Massoud, ap. d'Ohsson...). D'où, en se dirigeant vers l'occident, 3 faibles journées, Armen. Il n'en faut pas autant pour arriver à Vladimir, et il y a peu pour aboutir jusqu'à Sandomir, Zamiou ou Zamir. Peut-être au lieu de 3 on pourrait lire 8 journées, mais ce serait presque le double de ce qu'il en faut. L'itinéraire que nous suivons, est de la route, par laquelle on allait de l'occident d'Allemagne, par Krakov à Kiiov. Dans l'incertitude des frontières qui divisaient les Polonais de la Russie, ceux qui traversaient la Pologne pour se rendre en Russie, pensaient facilement, qu'entrant à Sandomir, ils touchaient le sol de l'immense Russie.

65. Revenant à Kiiov, nous y apprenons que de Berizoula on comptait une journée sur le Dniepr pour arriver à Berizlava. A vrai dire, ce n'était pas la ville même Periaslav, éloignée du Dniepr, mais sa station riveraine, où elle avait des dépôts et le point d'expédition. De cette station, une journée et demie par le même fleuve, est située la ville de Kano, Kaniov, de laquelle à Aleska, située sur l'embouchure du Dniepr, quatre journées (p. 398). Aleska, Olesche est bien connue durant plusieurs siècles comme passage du Dniepr toujours pratiqué. Ce passage est nommé Σελινα par les byzantins (Const. porph. de adm.

(67) Schafarjik, dans son érudit et profond ouvrage (starojitn. slav. II, 2, § 28, p. 533) manifeste une autre opinion sur Lentzaniens des byzantins : il pense le retrouver dans Velikie Louki, ou grandes Louki. Mais on ignore l'existence de cette ville à cette époque, elle ne se fait connaître que très tard et toujours peu marquante; elle est éloignée du Dniepr, et il y a plus de difficulté à franchir la distance par terre et par eau de Veliki Louki à Kiiov, que le détour fluvial de Loutzk à Kiiov. Les Tschernigogiens de même deviaient par le fleuve Dziena, pour entrer dans le courant du Dniepr. Aussi les Loutzaniens de Loutzk descendaient par Stir, Pripetz, avant d'arriver au Dniepr. Cette navigation est plus facile que la traverse de Veliki Louki à Kiiov. — Aussi je ne sais pas pourquoi Liontza de Constantin est expliquée par Loubetsch.

imp. 9), et dans les temps modernes, avait était gardé par des Tatars sous le nom de Tavan. Aleska était située vis-à-vis de l'embouchure de Ingouletz Συνγουλ et de la petite rivière Tehinka, qui donnait le nom au passage tatare, aussi bien que la ville Tavan, située au-dessus.

La descente difficile par les cataractes du Dniepr, avait été connue aux byzantins. Edrisi n'en était point informé; il sait cependant qu'on allait par le fleuve en 6 jours et demi de Berizoula à Aleska (p. 398): lorsque les voyageurs traversaient de Kiiov au passage (d'Aleska) par le continent 6 journées (Petakhia p. 4). De Barasansa (Peresopnitza) par le continent à Molsa 5 journées. Molsa est aussi située à l'embouchure du Dniepr (p. 398), vis-à-vis d'Aleska, tout près de Ingouletz, où commenec le λιμην de l'embouchure du Dniepr.

Le littoral de la mer noire, compté à la Russie, est indiqué de la manière suivante :

Akliba ou Akli (Kilia), située à une mille seulement de l'embouchure du Dniestr (p. 395). Ce mille unique 1, résulte certainement du chiffre ل 30. Puis à قرتة قريه Karta, Krata ou Karia, 50 milles. Κρακνακατα des byzantins (Const. porph. de adm. imp. 37). A Moules ou Molsa 50 milles. Là est l'embouchure de دنابرس Dnabros. Puis Seknimil (Calamila des portulans italiens). Puis à كرسونه Kersona (Cherson), un peu moins de 1 journée de navigation, c'est-à-dire 80 milles (p. 395). Tout ce passage était désert. Dans les parties rapprochées, les Chersonites avaient des salines. Entre le Dniepr et le Danube, toute cette côte d'or χρυσος αἰγιαλος est devastée. On y voyait les ruines des villes anciennes. Sur les décombres des églises, brillaient les croix, manifestant leur origine romaine et le christianisme. (Const. de adm. imp. 37, 42).

Les Petzeneh tenaient un siècle et demi le littoral et connaissaient les noms de ces ruines. Ces noms, au nombre de six, sont conservés par Constantin porphyrogenète (68). Comme le premier offre la qualification de Blanche Ἄσπρος, qui répond à Bialigrod (citée blanche, Moncastro, Akerman) : il est évident que leur énumération est sans ordre. Toug, Krakna, Salma, Saka, Ghiaïou, privées de la terminaison petzeneh *kataï*, pouvaient se conserver dans de temps postérieurs, ce qui nous autorise à rapprocher aux dénominations édrisiennes, nommément à Saka

(68) Ἴστέον ὅτι ἐνδεν τοῦ Δανάπρεως ποταμοῦ πρὸς τὸ ἀποβλεπτον μέρος τὴν Βουλγαρίαν εἰς τὰ περάματα τοῦ αὐτοῦ ποταμοῦ εἰσὶν ἐρημόκαστρα. Καστρον πρῶτον τὸ ὀνομασθὲν παρὰ τῶν Πατζιναχιτῶν Ἄσπρον, διὰ τὸ τοὺς λίθους αὐτοῦ φαίνεσθαι καταλεύλους. Καστρον δεύτερον. τὸ Τουγγᾶται. Καστρον τρίτον, τὸ Κρακνακάται, Καστρον τέταζτον τὸ Σαλμακάται. Καστρον πέμπτον τὸ Σακακάται. Καστρον ἑκτον Γιάιουκάται, de admin. imper. 37.

et à Karta (Krakna). Après la destruction de la horde des Petscheneh, les Komans, retirés vers le Dniepr, ouvrirent un champ libre au rétablissement des populations, d'abord slaves, ensuite valakhes. Aussi du temps d'Edrisi sont connus : Berlad, où naquit Jean Berladin, fils de Roscislav II duc de Prjemisl ; Seklahi, Zaka, Karta, Molsa, Olesche, toutes dans les possessions des Slaves de la Russie.

66. Au nombre des villes de la Russie, sans que leur position serait indiquée par quelque distance, nous trouvons Tiver et Saska. — Il serait probable, que Tiver est Tourov, ville de la Polisie, à cette époque renommée, épiscopale. Il n'y a rien d'improbable cependant, que c'est Tivrov, située sur le Boug, Boh, ville moins importante mais connue à cause qu'elle se trouvait sur la route de Barasansa à Molsa (69).

Nous ne trouvons aucun nom correspondant à ساسكه Saska; Nassir-eddin, en 1261, connaît une ville peu éloignée de كويابه Kouiaba, Kiiov, appelée سقسن Saksin, et lui donne une position occidentale éloignée d'un demi-degré ou d'une douzaine de milles de Kiiov (70). — Ce rapprochement peut être contesté, à cause que suivant les écrivains latins Rubriquis et Vincent de Beauvais, un peuple Saxi ou Sacxi résista virilement à l'invasion des Tartars et sauva son indépendance, tandis que les orientaux comptent les سقسن Saksin au nombre des subjugués (71). La position de ces Saksin est assignée par Bakoui, qui

(69) Le traducteur se transporte avec Tiver sur Tver. Je pense que l'ensemble de nos explications démontre l'impossibilité de se porter si loin dans les pays où Edrisi avouait l'ignorance des dénomination des villes.

(70) Par quelque erreur ou inadvertance, il a placé la Russie sur la mer kaspienne. Oulougbeg l'a copié sans rectification ; voici de quel façon :

Balandjar.	longit.	85°	20′	latit.	46°	30′
Babelabvab (Derbent).	—	85	0	—	43	0
Kouiaba	—	87	0	—	43	0
Saksin.	—	86	30	—	43	0

δυο πινακες ὁ μεν Νασσιρ Ἐδδίνος ὁ δὲ Οὐλουγ μπεε ἐπιμελεία Δημητριου Ἀλεξανδριδου 1807 editae per fratr. Zozimades, ad calcem Abulfedæ, Viennæ 1817, in-8°, p. 14, 16 ; 46, 48.

(71) Voici ce que dit le savant D'Avezac (p. 576, 577). Quant aux Saxi ou Sacxi, l'homonymie est si complète qu'il semble difficile de ne les point identifier avec les Sacsyn des auteurs orientaux, peuple voisin des Khazars et des grands Boulghârs, et probablement d'origine finnoise comme eux. D'Ohsson, hist. des Mongols, t. I, p. 346, 446, t. II, p. 15, 113; Abou el faragi, hist. compend. dynastiar. p. 282, 306; Charmoy, relation de Mas'oudy, etc., dans les mémoires de Petersb. sciences polit. t. II, p. 344, 355, 358, 359; Baquoy, dans les notices et extraits des mss. de la bibl. du roi, t. II, p. 536; Fraehn, Ibn Foschl. Berichte, p. 39; Aboulfeda, édit. arabe de Reinaud et Slane, p. 205. — Mais une grande difficulté milite contre la légitimité de cette concordance, en ce que les Sacsyn sont désignés par les historiens, comme ayant été assujétis par les Mongols; il faudrait dès lors supposer, qu'une partie au moins de ce peuple était parvenue à sauver son indépendance. — Vincent de Beauvais (XXX, 87, f. 146, de l'hist. orient. de Reineck) répète, peut être d'après une autre source : plurimis itaque terris in servitutem eorum (Tatarorum) redactis, quaedam viriliter restiterunt eis; videlicet.... et gens Saxorum : quandam enim eorum ciuitatem, Tartari obsederunt, sed eis praevalere non potuerunt.

copia en 1413 les longitudes et latitudes de Nassireddin, dans le territoire des Khozars : سقسين Saksin, grande ville du pays des Khozars, la plupart musulmans; il y a un fleuve qui gèle (Bakoui VI, 27). Ce fleuve qui gèle est indiqué dans le Don par Schemseddin Dimeschki, compilateur dans l'année 1386. Entre Itil et Kourr, il connaît un fleuve des Seklab et Rous, qui vient des montagnes de سقسين Saksin et de الكلابيه Kelabia, lequel reçoit les eaux des autres fleuves venant des بلاد شرداق pays Sourdak et gèle mieux en hiver qu'Itil (p. 57 apud Fraehn, Ibn Foschl. Berichte, p. 39). Est-ce la description du Don ou du Terek ? on ne sait pas : en attendant il faut avouer que Saska des Siciliens reste dans l'obscurité.

Edrisi connaît encore une ville de la Russie, située près des sources du دنيست Dniestr, qu'il nomme مرتورى Martori, éloignée 4 journées de Sermeli (Prjemisl) en se dirigeant ver le sud (VII, 4, p. 433). La carte itinéraire confirme et ne laisse ancun doute, qu'Edrisi rattache Martori et Sermeli (Prjemisl) au fleuve Dniestr (72). Edrisi ajoute que Sermeli porte en grec le nom de Touia ainsi que Martori (VII, 4, p. 433). Or, Martori portant aussi le nom de Touia, on pourrait présumer qu'au lieu de طويه il serait mieux de lire طريه Tiria, et que les grecs appelaient Martori et Prjemisl, à cause de leur situation, Tiria, Tiras, du nom de fleuve Tyrus, Dniestr. En ce cas il faudrait chercher Martori près du Dniestr, non pas à ses sources où Sermeli a déjà pris sa place (Edrisi, VI, 4. p. 390), mais à 4 journées des sources, où (au nord de Kamienietz Podolski), sur la rivière Smotritsch, eziste une ville Smotritsch, Martori.

Mais Edrisi affirme positivement que Martori est au nord de Sermeli, il le place dane le VIIme climat et rapproche aux villes septentrionales de la baltique; il trace le cours de Pripetz comme s'il le détournait vers l'ouest, pour le faire entrer dans le Dniestr tout près de Sermeli. Il faut donc chercher Martori dans les parties marécageuses de Pripetz. Les quatre journées de Prjemisl au nord, conduisent vers la Polisie et le Pripetz. Divisez les points réunis sur *te* et marquez par un d'eux le *risch*, vous transformerez le nom de la ville en مزنورى Maznori, Mozir. Les quatre journées de Prjemisl à Mozir paraîtront insuffisantes: mais elles sont juste de la grandeur de cinq qui séparent Barasansa de Molsa. Près de Mozir il n'y a pas de sources d'aucune rivière, mais ce sources dérivent de la confusion de celles qui accompagnent Sermeli. Mozir est sur la route qui conduit de Prjemisl et Halitsch,

(72) Cependant le traducteur Jaubert n'hésite pas à expliquer Dniest par Dzisna et suppose que la qualification grecque de Touia pourrait désigner Toula.

Barmon ou Smolensk, il est à peu près à moitié chemin, donc à 100 milles de Halitsch et Prjemisl, et ces 100 milles font juste les 4 journées.

Edrisi se montre avec de meilleures dispositions pour parler de la Russie septentrionale. En effet il en parle, mais sa narration est tellement enlassée dans le voisinage, que pour la suivre avec quelque succès, nous ferons bien en commençant par l'examen de la mer Baltique.

SKANDINAVIA, *nord.*

67. La mer Baltique est appelée البحر الغربى الشمالى mer occidentale septentrionale. Le premier coup-d'œil sur le carte et le premier aperçu de la description, riche en noms propres, où l'on remarque Saktouna (Sigtoun), Kalmar avec la Sfada (Svède), Finmark, Tebest, (Tavastia) etc., (VII, 4, p. 431, 432), décèle qu'on avait en Sicile des renseignements peu communs sur la Baltique. Les Normands Skandinaves les ont communiqués aux Normands de Sicile. Dans la relation d'Edrisi, il n'y a rien sur les Prussiens, sur les Kourons, rien de déterminé sur les Livons ou sur l'embouchure de Dvina, où allaient s'établir les Allemands; on a peu, presque rien du littoral méridional : mais le sinueux littoral au nord, possédé par les Normands, est visité avec soin.

En commençant par la péninsule دارمرشة Darmarscha (p. 427), ذرمشه Dharmascha, جزيره دنمرشه Danmarscha, Danemark, on la voit figurée de la façon comme elle était figurée sur les cartes anglo-saxonnes. Ronde, réunie avec le continent par un col étroit, éloigné 60 milles de l'embouchure de ورزه Varze (Vezer).

Entrant par ce col, par cette gorge (introitus), on a à 25 milles une ville florissante, nommée السيله Sila, ou Silia (île Sylt).

De là 50 milles à طرديره Tordira (Tonder, Tounder), port abrité contre tous les vents.

De là 100 milles à خووة Khav, Khof, port également sûr (Kiöb, Ringkiöbing).

De là 200 milles à وادى لسقادة Vendilskada. C'est la pointe de Skagen (windel, windsel, bande, langue de terre), qualifié encore de port.

De là 200 milles à هرش هنت Horschhont, ville peu considérable (Horsens près d'Aarhus).

De là 80 milles à لندوينه Landvina, fort qui cherche en vain sa position aux environs de Kolding, dans le détroit entre la péninsule et

l'île Fionie, Founen, Fyn, dans un passage étroit, où les terres rapprochées sont séparées par un flot Fennæ (vina).

De là 100 milles à شيسبولى Sisaboli ou شيسلوى Sisloï, Sislova (Slesvih sur la Slye) (73).

De ce dernier lieu à l'extrémité de la péninsule, 12 milles. — La circonférence totale de la péninsule est de 750 milles (p. 427, 428).

La نرباغه Norbega, نربزه Norbeza, est une île très-considérable, mais en majeure partie déserte. Cette île a deux caps, dont l'un occidental, touche à la péninsule دارمزجه Darmardja (Dannemark) et fait face au port nommé Vendleskada, situé à une demi-journée de navigation, et l'autre touche à la grande côte de Finmark (p. 429). La carte itinéraire nomme trois villes de Norvège : برق ني Berk-Ni, Berkena (Bergen); غينو Ghinou (Quins, baie, vallée et hauteur de Quins fiord, Quiens daal, Quiens heet); la troisième ville est ششونه Schaschouna, et nous devons nous contenter de remarquer ses traces dans Schaerswik (VII, 4).

La Norvège est accostée de plusieurs îles innommées. Elles sont pour la pluspart désertes. Il y en a cependant deux dans l'océan ténébreux, qui sont habitées et qui portent le nom des îles امراينس المجوس Amraines-madjous. La plus occidentale est peuplée d'hommes seulement; l'autre n'est habitée que par des femmes (VII, 4, p. 433). Suivant la carte itinéraire جزيرة الرجال l'île des hommes est l'île جزيرة امزنيوس الرجال مجوس Amazonius, des hommes infidèles. L'autre est جزيرة البنك l'île al banak, ou l'île d'entrevue et de commerce des Amazonios, qui, chaque printemps, allaient cohabiter avec les femmes tout un mois. — Cette fable antique est placée sur les îles Aland (74).

(73) Bakoui (en 1413) nomme dans le VIe climat une grande ville شلشويق Scheleschvik, située sur la mer océan, où il y a peu de chrétiens; ils mangent du poisson et ils admettent la répudiation (VI, 28).

(74) Je pense qu'à l'île de Norvège on peut rapporter ce que Ibn Saïd relate de l'île ou presqu'île slave برعاذما برعارما Bergadhma ou Bergarma. On sait que les arabes ne distinguaient pas toujours les pays à l'occident de la Slavonie qui s'étendait jusqu'à l'océan. Or, l'île Bergar Norgar, Norige, longue 700 milles, large 300, habitée vers le sud par une race d'hommes (ne slaves) avec la tête attachée tout-à-fait aux épaules, qui demeurent ordinairement dans les tro de grands arbres, a pour capitale Bergarma (Bergen) dont les الباعار Baghars (Bargars, Nor giens) ont pris le nom : on les suppose en effet (les Norvégiens) originaires de cette ville. — Si n explication n'est pas acceptable, il est au moins certain qu'il ne s'agit pas ici de Boulgars, mais Bargars, qui habitaient l'île et la ville capitale; issus de la ville, eux-mêmes et l'île sont appelés le nom de la capitale. — Bakouï parle des Amazones comme suit : مدينة النسا la ville (des femmes), d'une île habitée par des femmes; elles ont des esclaves qui passent la nuit avec mais lorsqu'elles accouchent d'un enfant mâle, elles le tuent (VI, 33).

Jusqu'à ce point nous avons suivi avec un certain succès, je pense, la description d'Edrisi; la suivante ne nous offrira pas autant de satisfaction, elle résiste en grande partie à tous nos efforts.

68. Nous avons dit, que par une étrange aberration, Edrisi pensait que Svada (Suède) et Finmark sont situés au sud de la mer, sur le continent de Pologne et de Prusse. Egaré par cette idée, il ne sait pas distinguer les distances par mer ou par terre, et s'embrouille dans des contradictions; ainsi toutes nos ressources pour sortir quelque peu de ce dédale se réduisent aux noms propres et à quelques distances isolément prises. Sa description est comme suit :

A partir de la gorge de Danmarscha, en suivant la côte jusqu'a جرته Djarta ou جزته Djesta ou جونه Djouna, ville maritime bien peuplée avec marchés florissants, on compte 200 milles.

De là à لندشودن Landschouden, ville considérable et florissante 200 milles.

De cette ville à l'embouchure de la قطلو Katlou, sur les bords de laquelle est bâtie une jolie ville, nommée سقطون Saktoun, 190 milles.

De cette ville à قلمار Kalmar, en se dirigeant vers l'occident (la carte itinéraire indique à l'orient), 200 milles.

De Djerta la maritime à la ville زوادة Zouada ou زفادة Zfada, en se dirigeant vers l'orient, on compte 100 milles. Cette ville, qui est considérable et peuplée, donne son nom à toute une contrée, remarquable par son peu de population et par la rigueur de son climat.

De Zouada à البه Elba, en se dirigeant vers l'orient, 100 milles.

Et de là, en suivant la même direction, à فيميه Fimia ou فلميه Felmia, ville située à 100 milles de la mer, 100 milles.

Elba est vis-à-vis de Landschouden, en se dirigeant vers le nord et vers l'océan ténébreux.

De l'embouchure de Katlou, rivière dont le nom se prononce aussi قطرلو Katerlou, à قلمار Kalmar, on compte 200 milles.

Katerlou est également le nom d'une ville, bâtie sur les bords de cette rivière qui est très-grande, et qui, après avoir coulé de l'ouest à l'est, se jette dans l'océan ténébreux par deux embouchures, distantes l'une de l'autre de 300 milles. De Kalmar à la seconde des embouchures, on compte 80 milles

Le Finmark فينمارك contient beaucoup de villages, d'habitations et de troupeaux : mais on n'y remarque pas d'autres villes que ابرزة Abreza et Calmax, qui sont l'une et l'autre assez grandes, mais mal

peuplées et misérables. Le roi de Finmark possède des lieux habités dans la Norvège (VII, 3, p. 428, 429; 4, p. 431).

1, Tourov. 2, Mosir. 3, Smotritsch. 4, Tivrov.

Cette description nous conduit, du premier coup-d'œil, de Djarta vers l'est par deux directions, qui par conséquent se fourchent quelque peu : une par Landschouden à Saktoun (peu éloignée de la mer); l'autre par Zvada, Elba, Fimia, jusqu'aux rivages de la mer : chacune contient 400 milles. Landschouden et Elba les divisent par moitié ; or, Elba est vis-à-vis de Landschouden ; il serait difficile de décider au sud ou au nord, et il est plus difficile encore de trouver un pays dont la situation répondrait à une semblable dispartition des positions.

Il est probable que par le déplacement et par la confusion de la Suède avec le littoral de la Vistule, parmi les villes nommées, les unes sont de la Suède, les autres du littoral méridional. En supposant la lecture de جرتة ou جونة Djarta ou Djouna on pouvait très-facilement

trouver جدنه Djidana, Gidanie, Gdańsk, Dantzik, confirmer par conséquent l'analogie de ألبة Elba avec Elbing : mais il paraîtrait que Svada ou Fimia, intercalées sur cette direction, s'y opposent.

69. Katlou, nous l'avons admis, est un nom dégénéré de Vistule. Mais cette Vistule Katlou, serait donc à une autre embouchure, éloignée de 300 milles.

De l'embouchure de Katlou (Vistule) à 80 milles (par mer) se trouve Kalmar, par laquelle nous entrons en Suède. De Kalmar on compte 200 milles à Saktoun, située sur l'autre embouchure de Katlou. Cette distance nous conduit à Sigtouna ou Birka, citée encore puissante, immense, gigantesque et double (75). Ville de la plus haute antiquité, bâtie sur les bords du lac Mäler. Odin y éleva un temple, *juxta morem asarum* (Snorro Sturles, t. I, p. 6; Wallin, p. 192, 199; Langebek, p. 446). Elle devint la résidence des rois. En 831, S. Ansgaire y prêcha l'évangile, et institua l'évêque Simon pour la répandre; le culte chrétien cependant n'a pris de racines solides que vers l'an 1000, par les soins de l'évêque Sigurd.

Avec la décadence de l'ancienne Sigtoune, disparut son nom de Birka. La nouvelle, au XIIe siècle, s'étendit de l'autre côté du lac : elle grandit et diminua la grandeur de l'ancienne, laquelle, avec le temps, fut réduite à un village qu'on nomme För-Forn-Fornu-Sigtuna, antérieure ou ancienne Sigtouna.

Au commencement du XIe siècle, l'ancienne Sigtouna ou Birka fut ruinée par Olaf-le-gros, unde siö-konung ou rois-marins de Norvège. Mais en 1035 et 1045, les rois de Suède y résidaient encore, ainsi que du temps d'Edrisi existaient à la fois deux grandes villes Sigtouna, la nouvelle gardée par une place forte Almarstäck. La nouvelle devenant plus puissante, voyait dans son port, inaccessible aux pirates, les navires de toutes les nations du nord; elle avait ses flottes, comptait 18,000 bourgeois opulents; ses édifices s'élevaient avec orgueil, comme l'attestent les ruines gigantesques dans l'espace de plusieurs lieues.

(75) Sur elle on a un ouvrage excessivement rare de George Wallin, rédigé en six mémoires académiques depuis 1729 jusqu'à 1732. Ses titres sont les suivants : I, urbs antiqua ruit multos dominata per annos, hoc est, Sitguna stan et cadens, aetas prima, Upsaliae 1729; II, aetas secunda 1729; III, antiquae Svionum protopoleos Sigtunae, aetas tertia 1830; IV, aetatis tertiae continuatio, 1730; V, urbs antiq. etc. aetas quarta et ultima 1732; VI, aetatis quartæ pars ultima 1732. Ces mémoires sont reproduits dans la collection non moins rare des œuvres académiques de Wallin, p. 187-456. — Langebek; script. rer. danicar. medii ævi, t. I, p. 445, 446, a inséré dans les notes les plus remarquables observations de Wallin. — Wallin et Rasmusen (de orien. commer. p. 48), relatent le passage d'Edrisi sur la version latine : insula Bicerko (Landschuden dans Rasmus.) et ab hac urbe ad ostium fluminis Catolo (Gothaelv dans Rasmus. Katlou), cui adjacet urbs Siktuna, etc. M. C. Minutoli, topogr. Übersicht der Münzen, p. 9, par méprise attribue leur citation à Aboulféda.

Sous le règne de Knout Erikson, le 14 juillet 1187, les pirates de différentes nations, pénétrant dans l'intérieur du pays, s'emparèrent d'abord d'Almarstäck, ensuite surprirent la citée même, la saccagèrent et emportèrent un butin immense. Après cette catastrophe, Sigtouna fut rebâtie, mais négligée et successivement abandonnée; elle déclina et ne compte que de huttes au milieu d'immenses ruines. Ici se décharge une embouchure de Katlou (du lac Meler où est Telga). De cette embouchure à Kalmar il y a 200 milles et de Kalmar à l'autre embouchure de Katlou (Vistule) 80 milles, ainsi entre les deux embouchures de Katlou se trouvent 300 milles.

A 190 milles de Saktoun est situé Landschouden, composé de deux noms dans lesquels on distingue Lounden (Lund ou Land), et Schonen (schouden), de la Skanie.

De Landschouden à Djouna (Dantzik) 200 milles, et de Djouna à Zvada (Suède) 100 milles. La ville Zvada, qui donne le nom au pays, est tout-à-fait fictive. C'est la Svede et de Zvada (Suède) 100 milles vers l'orient, se trouve Elba (Elblong), Elbing. Elblong était une position depuis longtemps fréquentée. Deux cent cinquante ans avant Edrisi, Wulstan, anglo-saxon, visitant les embouchures de la Vistule occidentale, Weichselmüde, orientale Ilfing, indiqua la situation d'Ilfing (Elbing) ou Trusa, sur un lac de ce nom (lac Drausen). Elba est vis-à-vis de Landschouden, parce qu'elle est de l'autre côté de la mer.

De Elba (Elblong) à Fimia (Fellin) vers l'orient 100 milles. La carte itinéraire rend son nom très-distictement Felmia. Je pense que c'est la position qui est nommée dans une autre section (VII, 4, p. 432) Felmous. Il est vrai que dans la carte itinéraire (VII, 3, 4), Felmia et Felmous sont inscrites comme deux positions différentes, et le texte d'Edrisi ne nous prévient pas de l'identité : mais cette identité décèlent le nom, et l'indication de la position. Edrisi dirige continuellement vers l'orient, il dit que la ville Felmia est à 100 milles de la mer, sans donner sa description (VII, 3, p. 429), après il répète que le fort Felmous est situé à une certaine distance du rivage, c'est-à-dire 100 milles, qui l'éloignent de Bernova maritime, et il y donne la description de Felmous (VII, 4, p. 432), qui manquait à la première mention de cette position. Les 100 milles sont insuffisants pour la distance entre Elblong et Fellin, mai ils marchent dans la direction indiquée.

La description d'Edrisi, confondant les deux côtés opposés de Baltique, confond aussi Suède avec Finmark, quand il dit que le roi Finmark possédait Kalmars et une portion de la Norvège. Cette con sion soulève pour nous une incertitude quand nous voulons débroui là position d'Abreza, ville de Finmark, Arboga ou Abroga, ville anti

de Suède porte un nom analogue. Mais si l'on suit l'écriture de la carte itinéraire, Abreza porterait le nom de ابورة Aboura ou Abouza, qui répondrait à la ville Tourkou, appelée par les Suédois et les indigènes Finnois, Abo ou Aboë, située sur la rivière Aüro, Auroïaki.

70. A Finmark confine la Tavastie. Edrisi le connaît. Il dit que طبست Tebest est un pays où l'on trouve beaucoup de bourgs et villages, mais très-peu de villes. De ce nombre, il nomme la ville داغوادة Dagvada, considérable et très-peuplée, située sur les bords de la mer. Ne trouvant rien d'analogue qui pourrait expliquer et déterminer la position de Dagvada, Dagoada, il faut accepter la relation d'Edrisi à la lettre. Expliquer Dagvada par l'île Dago, serait accuser notre auteur d'une nouvelle confusion : à moins qu'on se convaincrait qu'à cette époque l'île Dago avait été en possession des Tavastiens et fesait partie de Tebest. Dagvada est éloigné des îles des Amazones à 1 et ½ journée (p. 433).

A croire aux chiffres de la description, Dagoada et Tebest furent très-éloignés de Estlanda et plus rapprochés à l'embouchure de Katlou : car de cette dernière la distance de Dagvada est portée seulement à 100 milles, et de Dagvada à Anho, ville de Estlanda, elle monte à 200 milles (p. 431, 432)).

Estlanda استلاندة est cependant Estonie, de laquelle Edrisi avait des relations assez abondantes, un peu fantastiques, qui donnaient une peinture des villes dans de riantes couleurs.

Anho انهو ville de Estlanda, remarquable par la beauté de ses édifices et par son état florissant, 200 milles éloignée de Dagoada. Cette distance ne nous dit rien, mais les autres plus déterminées s'appointent aux environs de Revel, qui portait des noms variables : Lindanissa, Dani pillis, Danilin, qui n'ont aucune analogie avec Anho. Cependant les distances de 6 journées vers l'orient à Kalovri, et de 50 milles en cotoyant jusqu'à l'embouchure de Bernova et à la ville du même nom, fixent Anho dans le territoire de Revel.

Kalovri قلورى lieu de l'Estland, fortifié, peu important, dont les habitants se livrent aux travaux de l'agriculture avec peu d'avantage, mais élèvent de nombreux troupeaux. C'est Kexholm, Kekkisari, Korelenborg, Karelogrod, Korelskojgrod sur Ladoga, villes des Kareliens.

Bernova برنوا près de l'embouchure de Bernov برنو Parnava (p. 432).

D'ici commencent des contes toujours plus extravagants et plus fabu-

leux. De Bernova (Parnava) à فلموس Felmons (Viliende, Fellin) situé à une certaine distance du rivage, 100 milles. Ce fort est abandonné durant l'hiver. Dans cette saison les habitants se refugient dans des cavernes éloignées de la mer, où ils allument du feu qu'ils ne cessent d'entretenir, tant que dure la rigueur du froid. Quand l'été revient et que les brouillards épais et les pluies cessent de règner sur la côte, ils reviennent à leurs demeures. C'est la ville Felmia déjà nommée (p. 429), distante 100 milles d'Elba (Elblong).

De Felmous à مدسونه Madsouna, ville considérable et très-peuplée, dont les habitants sont madjous, c'est-à-dire infidèles et ignicoles, 300 milles (Mesothen en Kourlande, aujourd'hui Mittau). Je pense qu'il n'y a pas d'erreur quand on lira la distance de ش 300 milles par س60.

De là à صونن Sounon, dépendance des Madjous, sur la côte 70 milles. Au nombre des lieux de cette contrée les plus éloignés de la mer il faut ranger قابى Kabi, ville qui est distante de 6 journées et 4 journées de Kalovri. Sounon est une position maritime ; comme Edrisi parle en continuité de la distance de 6 journées de la mer Kobi, on en peut conclure que la distance de 6 journées est de Sounon. Présumant la position de Sounon à l'embouchure de Hasau en Kourlande, on aura pour Kobi une ville assez importante, dans son temps Kebela (des cartes d'Ortel), Kobola, à l'est de la gorge du lac Peypous (où les cartes moins détaillées aiment mieux inscrire Salatski). Je préfère cette situation à celle de Copio de Savolax. (On a un Kobel tout près de Pskov, c'est une petite localité, Smitniegorod Cobel; de l'autre côté de la rivière on a Kambi). Et de Kalovri 7 journées, vers le midi, جنتيار Djintiar (Ingria, et Ischora sur Ischora) ville considérable sur le sommet d'une montagne inaccessible, où les habitants se défendent contre les attaques des magiciens de Russie. Cette ville n'est sous la domination d'aucun roi (VII, 4, p. 432, 433). Toutes ces villes et pays n'appartiennent pas à la Roussia.

Roussia, *septentrionale.*

71. La Russie septentrionale est une vaste contrée, qui s'étend beaucoup, soit en longueur, soit en largeur (VII, 4, p. 433), environnée de montagnes; les lieux habités y sont rares et personne, dit Edrisi, n'a pu nous indiquer les noms avec certitude. (Les trois villes sont marquées dans la carte itinéraire (VII, 5), mais anonymes, sans qu'aucun nom y soit inscrit). L'extrémité occidentale de l'océan ténébreux touche à la partie septentrionale de la Russie et s'étend du côté du nord, puis se détourne vers l'occident. Là il n'existe aucun lieu susceptible d'être

traversé par les navigateurs (VII, 5, p. 434). Un grand nombre de cours d'eaux découlent des montagnes et vont se perdre dans le lac طرمى Termi, lac très-considérable, au millieu duquel est une haute montagne, peuplée de chèvres sauvages et d'autres animaux nommés ferber ou berber (castor) (76). La longueur de l'est à l'ouest est de 300 milles et la largeur de 100 milles (VI, 6, p. 405). De la ville Boulgar, située sur Ithil, à la frontière orientale de cette Russie, il y a 10 stations (p. 403). Les auteurs postérieurs ne négligaient point de s'entretenir de ce lac avec quelques différence. Ibn Saïd, 1276, détermine par longuitude et latitude la position de قلعة مانعة château fort de l'île qui se trouve sur le lac طوما Touma, qui est long 630 milles de l'ouest à l'est, et large à peu près 300 milles. Au millieu de ce lac il y a l'île de babr (castor) de presque 150 milles en long et 70 en large. Un château fort est bâti sur une montagne de cette île et on y garde les trésors du sultan des régions des الطومانين Toumaniens. Al-Bihaki parlait de nombreuses rivières qui se déchargent dans ce lac (Abulf., texte arabi p. 223).

Nous ne nous efforcerons pas de rechercher les sources de tous ces contes, ni ce qui a pu donner l'origine au lac Termi, ou Touma ; si c'est Peipons, Ladoga, Onega, ou les marais de la Polisie; nous remarquerons seulement, qu'Edrisi se plaint du manque de connaissance, avoue son ignorance sur toute la Russie septentrionale. En effet, il n'y a rien d'étonnant s'il n'a connu l'existence de formidables colonies slavo-russes, transsylvaniennes, zaleskie, qui n'étaient éloignées que dix stations de Boulgar; mais il est surprenant que ceux qui lui ont fourni des renseignements sur la mer Baltique, ne l'ont pas instruit de l'existence de Novogrod. Ces renseignements cependant venaient directement de la mer Baltique, où Novogrod soutenait des communications avec les Normands, développait son commerce là, où les Normands-skandinaves et les Pomoraniens donnaient l'hospitalité à ses marchands : *gens græcorum in Iulino* (Adami; brem. hist. eccles. II, 12). Le souvenir des courses des Varègs, Russes, et de leurs passages par la Novogrod, n'était pas encore oublié.

72. Cependant les Arabes, par leur chemin ordinaire, que les rela-

(76) Jaubert traduisit فبر ou ببر tigre, à cause que le tigre est appelé berber par les Persans. Mais si l'arabe empruntait du persan, il empruntait aussi d'autres idiomes pour désigner les objets étrangers. Dans le climat de Roussia le tigre n'existe pas. Dans ce climat les Slaves connaissent le bober, bobr, en allemand Biber, en français bièvre, du grec et latin castor. L'idiome arabe n'a pas de nom pour le castor, dit Fraehn (Ibn Foezl. Berichte, p. 87), il se sert ou de l'appellation tatare *kousdous* ou de celle des slaves *bobr*. — Aboulféda relate une singulière description de cet animal, il ressemble, dit-il, au lion par sa force et au guépard par sa taille, aussi dit-on, est il généré par ces deux espèces d'animaux.

tions commerciales soutenaient encore, avaient des notions plus détaillées sur ces parties septentrionales, comme on le voit par quelques mentions subreptices. Ainsi Ibn Saïd raconte que le prince de la ville مشقه Maschqa, était Slave et qu'il possédait un royaume étendu et une armée nombreuse, (ap. Abulf.) et d'apres la longitude et la latitude qu'il donne de sa position, elle est pour sûre dans l'intérieur des terres Slaves. Bakoui ajoute que Maschaqa, ou Maschafa, est une grande ville du pays des Slaves (le pays), sur le bord de la mer, entre des lieux que les armées ne peuvent traverser. Il y a beaucoup des vivres, du miel, de la viande, des poissons; on se sert d'hommes au lieu de chevaux. Il faut l'agrément du roi pour s'y marier; ce prince est absolu pour ses sujets (VII, 6). — Moskva, Moskou, fondée en 1147, était déjà une ville considérable du temps d'Ibn Saïd, mais il n'est pas croyable qu'elle aurait donné alors son nom au prince et au pays, n'étant pas encore résidence. Les Tatars et les Arabes orthographiaient son nom par مسكو مسكوا مسكاو Maskva, Quel est donc cet empire Slave Maschqa?

La même incertitude offre عراز Araz, qu'Ibn Saïd place près de l'Océan : nous l'avons cherchée en Servie:

La même présente سوسيط Sousith, forteresse dans le pays des Sklab, où il y a une fontaine salée dont on tire le sel, et une source de miel (Bakoui VII, 4). Toutes ces relations arabes, au lieu de fournir quelques renseignements, demandent des explications hasardeuses.

On se trouve mieux avec ويسوا ولسو Vaïsoua ou Valsou, pays situé au delà des Boulgars, distant de 3 mois de chemin. C'est là que les Boulgars font un échange muet. Les peuples Vaïsou n'entrent pas dans le pays des Boulgas, parce qu'en été ils y périraient (Bakoui VII, 8). Ces Vaisou sont les Vess, voisins de Novogorod.

De même on n'a pas d'embarras avec يورا Ioura يهرة Iahra, pays des Tourks, musulmans, chrétiens, juifs, mages, payens, 40 journées de marche, près de la mer des ténèbres. Ils ne sèment plus, mais ils ont beaucoup de forêts, vivent de poisson et de chasse; on dit que les Boulgars y portent des sabres. Ces peuples vont vers la mer des ténèbres pêcher de très-gros poissons, qui sont chassés par d'autres encore plus gros. (Bakoui, VI, 23, VII, 10). Les Ioura habitent à l'est de Perm

Ves et Ioura ne sont pas de la race Slave. Ils ne sont pas nommés par Edrisi, il semble qu'ils lui sont inconnus. Mais il connaît quelques autres peut-être par des relations directes avec les Komans, mais plus certainement il les a trouvés dans les géographes arabes, au moins ce qu'il dit des Rouss, qui ne sont pas Rouss-slaves, est puisé dans les ouvrages arabes.

ROUS-*tourk*, NIBARIA.

73. Le fleuve Athil, Ithil, venant de la Russie (inconnue) et passant par les pays des Boulgars, décharge ses eaux dans la mer de Khozar ou Dilem (Caspienne). La source de ce fleuve est vers l'orient, dans une contrée déserte et fétide, d'où il coule vers l'occident et vers les Boulgars, se détourne ensuite vers l'orient, traverse la Russie, la Boulgarie et le pays de Bartas, parvient enfin à la Khozarie, où il se jette dans la mer. On dit qu'il se divise en plus de soixante et dix bras, formant ensemble le fleuve qui coule en Khozarie (VI, 6. p. 403). Le fleuve Sakir dérive du fleuve Ithil et se dirige séparément vers le Pont (p. 400).

De Boulgar à la frontière de Roussie, 10 stations; et du même Boulgar à Kokianah, environ 20 stations.

Kokiana كوكيانه est une dépendance du pays de Boulgar, habité par des Tourks, connu sous le nom de روسا Roussa. Ces Rousas sont divisés en trois hordes, dont l'une se nomme براوس Beravs. Son roi réside à Kokiana. La seconde horde se nomme صلاويه Slavia, et son roi demeure à صلاوه Slava, ville sur le sommet d'une montagne. La troisième est ارثانيه Arthania ou Arsania, ou الثراني al Trania, jolie ville bâtie sur une montagne escarpée entre Slava et Kokianah, c'est-à-dire, à 4 journées de la première et de la seconde de ces villes. Les marchands musulmans parviennent à Kokianah : quant à Arthania (d'après le rapport d'Ibn Haoukal), aucun étranger n'y peut pénétrer, car les habitants mettraient infailliblement à mort quiconque oserait s'introduire dans leur pays. On en tire des peaux de berber (castor) noirs, de renards et du plomb. Ce sont les marchands de Kokianah qui se livrent à ce commerce. Les Rouss (Tourks) brûlent leurs morts et ne les enterrent pas. Quelques-uns se rasent la barbe, d'autres la réunissent et la tressent à la manière des Arabes du Douab. Leur habillement est court et de l'espèce de ceux qu'on nomme kourtak : tandis que celui des Khozars, des Boulgars et des Badjinaks est le kourtak complet, tissu de soie, de coton, de lin ou de laine (VI, 6, p. 401, 402). Et il y a deux espèces de Rouss. Les uns sont ceux, dont nous traitons dans la présente section (les Tourks); les autres ceux qui habitent dans le voisinage de la Hongrie et de la Djetoulie (p. 404). Les Badjinaks sont en guerre avec les Rouss, quoiqu'ils ont les mêmes mœurs et suivent les mêmes coutumes que les Rouss. Ils brûlent leurs morts, quelques-uns se rasent, d'autres se tressent la barbe; leur vêtement consiste en manteaux courts (tout comme Rouss), et leur langue diffère tant de la langue rousse, que de celle que parlent les Basdjirt (Basch-

kirs) (VII, p. 437). C'est tout ce qu'Edrisi relate de cette espèce des Rouss-Tourks. En les plaçant sur une distance de 8 journées sur les confins des Boulgars, il leur assigne un domicile rapproché à Ithil et les sépare des Rouss de Kiiov par de spacieuses possessions des Komans. Edrisi proteste que rien n'a été admis dans sa discription qui ne serait pas attesté à l'unanimité par des voyageurs. Bien de fois il met en doute sa déclaration, et cette fois-ci ce doute change en certitude : qu'il ne relate pas ce que des rapports oraux lui ont apportés, mais il fait copier ce qu'ont dit ses devanciers, et lui-même indique l'auteur copié dans Ibn Haoukal. La copie, quant aux paroles, est fidèle, mais rendue dans un autre sens et interprétée d'une manière toute différente. Avant de l'examiner, nous allons résumer l'histoire de la marche des investigations savantes, pour découvrir les sources de la connaissance de trois souches de Rouss.

74. En 1800 William Ouseley publia à Londres une géographie arabe, lui donnant pour auteur Ibn Haoukal. On y a remarqué les trois souches des Rouss. Ewers (kritische verarbeitungen zur Geschichte der Russen, p. 78, sq.) se mit en campagne d'en profiter et inventer ses vues. En 1023, Frähn, guidé par sa parfaite connaissance de l'idiome oriental, analysa les textes, confrontant les passages d'Ibn al Ouardi et d'Edrisi. Le passage de ce dernier lui était connu par l'intermédiaire de Schemseddin de Damaschk, géographe, grand érudit, mort en 1506, attestant qu'Edrisi distinguait quatre sortes de Slaves.

En attendant, du fond du dépôt de Leyde, Ibn Haoukal souleva des réclamations. On s'était persuadé que la géographie, publiée par Ouseley, était quelque peu plus ancienne : Ces présomptions furent avérées quarante ans plus tard. La publication d'Ouseley offre une géographie d'Abou Ishak, Persan d'Istakhar, vivant vers 950. Le texte arabe de cet auteur, lithographié en 1839 par Möller, fut traduit en Allemand par Mordtmann à Hambourg, 1845. Préalablement cependant Frähn réussit à donner à la fin de ses investigations les passages en question, aussi bien d'Istakhri que d'Ibn al Ouardi. — En même temps, 1836-1840, paraissait la description d'Edrisi, et on pouvait se convaincre qu'Edrisi n'a jamais dit ce que lui imputait Schemseddin dimeschki.

Or, dans l'état actuel des connaissances, on sait que la première source de la narration de différentes souches ou hordes de Rouss se trouve dans Abou Ishak d'Istakhar. Dans le chapitre où il traite de la mer Khozar, il dit que sur les bords d'Ithil et dans les contreés peu éloignées, habitaient : Khozar, Bartas et Rouss. Des Rouss, dit-il, il y a trois أصناف sortes : dont une est rapprochée à

Boulgar, son roi réside à كوثابه كويابه كوثابه) كوبابه Kouthaba, Kousaba, Kouiaba), ville plus grande que Boulgar. La seconde, la plus considérable, s'appelle صلاويه Salavia (dont le roi demeure à Slava). La troisième population porte le nom de الارثانية Arthania, Ersania et son roi réside à ارثانة اربا (ارثانه) Ersana, Arta (ارثا Ersa). Les marchands parviennent jusqu'à Kouthaba; aucun d'eux ne va à Arba (Ersa), car les habitants mettent les étrangers à mort et les noyent. Par conséquent personne ne peut dire ce qui se passe là, car il n'y a pas de communications. De Arba (Ersa) on tire des peaux de zibeline noire et du plomb. Les Rouss brûlent leurs morts avec le mobilier, pour le salut de leurs âmes. Leur habillement est court. Arba (Ersa) est située entre le pays des Khozars et des grands Boulgars, qui confinent au Roum, au nord de ceux-ci. Ces Boulgars sont nombreux et à tel point puissants, qu'ils imposent le tribut aux provinces limitrophes du Roum. Les Boulgars intérieurs sont chrétiens (Istakhri, version de Mordtmann, p. 106; comparez Frähn, Ibn Foszl. Berichte, p. 264: le passage d'Ibn Haoukal, ibid. p. 257, 258; code persan de la bibl. de Gotha, ibid. p. 265, 266; etc.). Abou Ishak Istakhri ajoute que de l'embouchure d'Ithil à Boulgar, il y a deux mois de chemin par les déserts; et 20 journées en descendant le fleuve. De Boulgar aux premières frontières de Roum (Russie), 10 stations; et de Boulgar à Kouthaba, 20 stations; et à Basdjird, 26 stations (p. 107).

Qui sont ces Rouss, d'après cette relation primitive? Quels sont leurs rois aussi distingués? où sont leurs résidences? — On était d'accord que Koutaba est Kouiaba, Kiiov. Outania et Arba, reconnues pour Avtania et Arta, Ersania et Ersa, décélaient palpablement les Ersans, souche de Mordva. Mais Slavia, Slava et non Sklaba, qu'indique-t-elle? offre-t-elle les Slaves, les Lithuaniens ou quelques autres?

75. Koutaba ou Kouiaba est éloignée 20 stations de Boulgar. Istakhri indique souvent des distances par mirhaba, stations. De station en station il circule dans le Mavaralnahar; il compte 10 stations de Balkh à Bamian, etc. Les stations de cette mesure, au nombre de 20, pourraient à peine répondre à un tiers des distances entre Boulgar et Kiiov. Mais Istakhri dit aussi qu'on évaluait toute la longueur de l'habitable à 400 stations, équivalentes par conséquent à 180 degrés, à chaque degré 2,22 stations. Une vingtaine de semblables stations ne suffissent pas à la distance de Boulgar à Kiiov, mais pourraient la représenter en dernière nécessité.

Abou Ishak témoignant beaucoup d'amitié à Ibn Haoukal, favorisait ses études géographiques. Ibn Haoukal réprouvant hautement l'habi-

tude des emprunts littéraires, a dû spécialment estimer l'ouvrage d'Abou Ishak, parce qu'il l'exploita et le copia dans son traité, composé vers 977. Le passage de trois espèces de Rouss y est introduit mot à mot de l'ouvrage d'Abou Ishak. La lecture de Kouthaba (Kouiaba), de Slavia et d'Artania y est confirmée par les copies plus répandues et plus connues que celles de l'ouvrage de son prédécesseur.

Edrisi, en 1154, puisa dans les écrits plus connus d'Ibn Haoukal : mais il acommode ses paroles à quelque autre relation, leur donne une interprétation toute différente de nos érudits modernes, et distingue les Rouss autrement que ses prédécesseurs.

En 921, Ibn Foszlan a vu de ses propres yeux les Rouss venant dans le pays des Khozars. Ces Rouss certainement n'étaient pas Slaves, mais Skandinaves Varègs.

En 947 Masoudi semble méconnaître les Rouss, traitant plus soigneusement que personne les affaires des Slaves.

Vers 950 et 977, Abou Ishak et Ibn Haoukal connaissent les Sklabons et les trois espèces de Rouss, et ne les confondent point avec les Slaves. D'accord Ersania est de la souche de Mordva : or, Koutaba n'est pas slave (77).

Moukadessi (le jerosolimitain Schemseddin Abou Abdallah Mohammed, mort 1052), rapporte qu'ils (les Rouss) habitent une île (péninsule) malsaine, où ils sont à l'abri de toute attaque. Leur population est d'environ cent mille âmes. Ils n'ont ni maisons, ni troupeaux. Les Sklabes font des incursions dans leur pays (à l'abri de toute attaque?) et les pillent (apud Iakout). — Or, ces Rouss ne sont pas Slaves, ne possèdent rien dans la Slavonie, habitants maritimes des îles, sont Rouss Varègs.

(77) *Mordva* est un ancien peuple, autrefois plus important. Jordanes, 552, les appelle *Merdens*. Constantin porphyrogenète, vers 945, sait que le pays de Μορδία était éloigné 10 journées des Petschenegs. Nestor 1110, avertit l'emplacement de *Mordva* sur le fleuve Oka. Ils firent face en 1228 et 1232 au grand duc de Russie George Vschevolodovitsch, et succombèrent en 1236 sous l'invasion des Mongoux. Les *Mokscha* étaient forcés de suivre les vainqueurs. Plan Carpin 1245, connait la défaite de *Morduins*. Rubriquis 1253, connait le sort de *Moxel* situé au delà du Don. Ad aquilonem sunt silvæ maximae, quas habitant duo genera hominum *Moxel* (Moxes) scilicet qui sunt sine lege, puri pagani. ... Post istos sunt alii, qui dicuntur *Merdas* (Merclas) quos latini vocant *Merdinis* (Merdues, Mardes) et sunt saraceni. Post istos est Etilla fluvius (Ruysbr. p. 251, 252). Marco Polo avait encore nommé *Mordui* et Josef Barbaro *Moxia* et *Moxii*.— Aucun des latins n'a connu les *Ersae*. Les investigations faites en Russie sur le lieu (de Rytschkov, Pallas, Lepechin, Georgi) trouvent à la fois Mokscha et Ersa (Erse, Iersian, au pluriel Ersad, Erdsad) qui se distinguaient par l'habillement des femmes et quelques coutumes. Les Ersa demeurent sur Piana. Plusieurs de leurs villages se trouvent sur Mokscha et dans la partie supérieure de Soura où demeurent les Mokscha. Le long de Volga, de Sok, de Tscheremschan et aux environs des parties kazaniennes et orenbourgiennes, leur colonisation offre un mélange (Fraehn, Ibn Foszl. Berichte, p. 163-168). Arsames au sud de Nijnis novogrod et Mokschan au nord de Pensa, sont certainement les restes de leurs chef-lieux. — Par cette explication de Ersania, il n'y a pas de place pour Kouthaba ou Kokiana.

76. Enfin la qualification de Rouss s'est solidement établie dans la Slavonie; les renseignements relatés par Edrisi connaissent une immense Russie, pays Slave, et c'est de ces Rouss-slaves qu'Edrisi distingue les trois populations d'autres Rouss-tourks. Et il y a deux espèces de Rouss, les uns dans le voisinage de la Hongrie, les autres, dont la langue diffère tant de la langue rousse, que de celle que parlent les Basdjird (Edrisi, VII, 7, p. 437). Les trois populations ou hordes de ces Rouss sont : Arthani, Slava et Bervars, qui ont pour chef-lieu Kokiana (Koutaba, Kouiaba). A quelques détails inconnus à ses prédécesseurs, il applique les distances en stations, énumérées par Abou Ishak et Ibn Haoukal.

Iakout, en 1229, à la place de stations, substitua à la distance de Kouiaba à Boulgar les 20 journées : c'était doubler cette distance favorablement à l'interprétation de Kouiaba par Kiiov.

Ibn al Ouardi en 1349, relate les trois طوايف hordes de Rouss, conformément à ce qu'il a trouvé dans les anciens; seulement les appellations se défigurent : De ces trois populations, l'une s'appelle كركيان Kerkian, avec sa ville كركيانه Kerkiana; l'autre اطلاوة Atlava, avec sa ville طلو Talau (طلوا Talva); la troisième ارنى Arani (ارتى Arti), et la ville du même nom (Hyland, Ausg. part. XVIII, p. 150; Frähn, Ibn Foszl. Berichte, p. 142).

Le changement ou la défiguration la plus grave des appellations, est plutôt l'ouvrage des auteurs que de simples copistes. Les manuscrits d'Abou Ishak et d'Ibn Haoukal offrent كونايه كوتايه Kounaïa, Koutaba et même كويايه Kouïaba; ceux d'Edrisi كوكيانه Kokiana ; ceux d'Ibn al Ouardi كركيانه Kerkiana; enfin Dimeschki nomme كراكرتيه Kerakertia.

Voici ce que dit Schems eddin dimeschki dans sa très-érudite cosmographie (p. 133 verso) : Edrisi, dit-il, rapporte, que de son temps il y avait quatre genres اجناس الصقالبه de Saklaba, nommément: صلاوية Slavia, براصية Berasia (Bervars), كراكرتيه Karakertia (Kokiana) et ارثانيه Ersania. Tous portent les noms de leurs pays, à l'exception de Ersania. Ceux-ci dévorent les étrangers qui y pénètrent, et à l'instar des animaux sauvages, ils habitent les forêts et les roseaux de rivage de la mer environnante (Frähn. Ibn Foszl. Berichte p. 143) Tissu de niaiserie de l'invention du cosmographe, qui a surpris plus d'une fois la confiance du savant Frähn.

77. Suivant les conceptions qu'Edrisi développe, au delà de la ville boulgare تابون Taboun, qui est forte, située sur le sommet d'une

montagne et entourée de champs fertiles et d'habitations (78), au delà de cette ville, sont les monts قوقايا Kokaïa, au delà desquels on ne trouve ni habitations, ni être animés, à cause de la rigueur du froid (VII, 6, p. 436). Ces montagnes s'étendent depuis la mer ténébreuse jusqu'aux extremités du monde habité; elles atteignent et dépassent les pays de Iadjoudj et Madjoudj à l'extrême orient, puis se prolongent du côté du midi jusqu'à Nitasch et la mer ténébreuse, connue sous le nom de poix résine; elles sont inaccessibles, à cause de l'excès du froid et de la permanence des neiges sur leurs sommets. Les vallées sont habitées par le peuple dit نباريه Nibaria, qui possède six places fortes et qui sait tellement bien se défendre dans leurs retraites, qu'ils y sont inexpugnables. Ils ont pour coutume constante de ne point se séparer de leurs armes et sont extrêmement belliqueux. Nous en reparlerons, ajoute Edrisi, dans la description du septième climat (VI, 5, p. 396). Mais il a oublié de s'acquitter de son engagement et il n'en dit rien du tout dans le septième climat. La carte itinéraire, n'ayant pas négligé de marquer la position du pays de Nibaria; fournit les noms de six places fortes, où je crois débrouiller :

تحرقومكه Taharkoumouka (Temnikov),
يوسره Iavosora ou Iousara (Insara),
يرونه Iarovna (Saransk),
لوكه Lovaka, ou Louka (Loukoïan),
سراده Sarada (Ardatov),
انعاده Anaada ou Abaada.

Toutes ces places fortes sont placées entre les branches d'un fleuve qui vient des monts Kokaïa et porte le nom de la ville située sur ses bords روسيه Rousia (tabl. itin. VII, 5, 6). Dans la description il est dit là dessus, que les six grandes rivières, dont les sources sont dans les montagnes Kokaïa, mêlent leurs eaux à celles du fleuve Rousia (VI, 5, p. 396); et la ville Rousia, ennemie de Matrakha, qui se trouve sur la mer Nitasch, est située sur les bords d'une grande rivière provenant du mont Kokaïa (VI, 6. p. 400).

Dans un autre passage, Edrisi rapporte qu'à 70 milles de Trebizonde vers l'orient, est l'embouchure de روسيو Rousio, qui prend sa source dans les montagnes القبق Kabk, coule au nord (du nord) du pays ارض اللانيه des Alanes. Il n'existe sur ses rives aucune ville célèbre,

(78) Le mscrit d'Asselin, porte هامونى Hamouni, et la version latine Baboua.

mais quantité de villages bien peuplés et de cultures Ce fleuve se dirige ensuite vers le couchant, puis se jette dans la mer, auprès du lieu ci-dessus indiqué, à savoir, Rousio, à 70 milles de Trebizonde. Il est navigable pour les petites embarcations et sert au transport des marchandises de peu de poids, et à celui des objets d'approvisionnement d'une habitation à une autre (VI, 6, p. 399). Vis-à-vis de Trebizonde est la mer روسيه Rousia, éloignée à 5 journées de distance (VI, 5, p. 394). C'est la distance de 70 milles de l'embouchure de Rousio (79).

Cette notice indique, que la mer Rousia est la mer Zabach ou Azof; le fleuve Rouss, Rusia ou Rousio est le Don, et son embouchure est déterminée près de Matrakha, où la mer Zabach entre dans le Pont. Cette embouchure n'offre aucune difficulté. Très-longtemps le Bosphor, le détroit de Kertsch, étaient considerés comme embouchure du Tanaïs, du Don : la mer Zabach ou Azof n'était qu'un lac qui se formait à l'embouchure, lac impraticable pour les grands navires (80). Quant au pays de Nibaria, son emplacement est forcément renvoyé vers le haut du Don à côté de Tambov (Taboun), aux environs de

(79) Fraehn (Ibn Foszl. Berichte, p. 39), accepte la distinction des fleuves روسيه Rousia ou روس Rouss et روسيو Rousio, qu'on remarque dans la description d'Edrisi, motivé par différentes désinaisons. Il pense que le dernier Rousio est Fas, Fasis, que les indigènes appellent Rouhin ou Rioni. Si l'on voulait admettre l'assertion d'Edrisi, on n'a pas besoin d'aller si loin, on trouve près de Trebizonde un fleuve du nom plus analogue Risso, Rizo, Russo. Ce fleuve induit peut-être les géographes siciliens et Edrisi en erreur et confusion, que nous examinerons bientôt. — Le traducteur Jaubert s'évertue de sa part de distinguer les deux fleuves Rouss, à quoi il avait raison, surtout à cause qu'Edrisi lui-même conçut cette idée. Jaubert pense que le mont Kabk, lequel donne ici l'origine au fleuve (p. 399), est le véritable Kaukase, et Kakaïa est imaginaire des frimes du nord. La version certainement est scrupuleusement exacte et rend bien l'aberration d'Edrisi : mais cette explication de Kabk n'éclaircit l'embrouillement de la description de celui-ci. L'origine kaukasienne d'un fleuve Rouss est controuvée. — Ce sont les obscurités que répand la description edrisienne; d'un autre genre sont celles qu'a fourni en 1586, l'érudition du très-savant Schems eddin dimeschki, sur une certaine rivière Seklab et Rous qui coule entre Ithil et Kour (voyez ci dessus chap 66). — Il y a encore dans la description quelques distances assez curieuses entre Trebizond et l'embouchure de Rousio. Par exemple : de Matrakha à l'île Saranba une journée; de Saranba vers le sud on compte 40 milles à l'île Gardia et de Gardia à Trebizond 3 journées de navigation (c'est 40 milles et 7 journées, font la traverse de 8 journées ou de 70 milles). Mais de Gardia à l'île Azela il y a 20 journées vers l'orient et Azela est située à mi-chemin entre Trebizonde et Matrakha, et il est nécessaire de la toucher quand on se rend de l'une à l'autre de ces villes (p. 396). Or, de Trebizonde à Matrakha on avait au moins 40 journées de traverse. Cette traverse n'est pas directement par la haute mer : mais en côtoyant les rivages d'Abassie et d'Imiretie, où sont à chercher les prénommées îles ou presque îles. — La largeur du Pont 300 ou 400 milles (VI, 6, p. 405), signale la partie large, rapprochée de Constantinople.

(80) Ad orientem, est civitas, que dicitur Matrica, ubi cadit fluvius Tanais in mare Ponti, per orificium habens latitudinem XII miliarium. Ille enim fluvius, ante quam ingrediatur mare Ponti, facit quoddam mare, versus aquilonem, habens in latitudine et longitudine septingenta miliaria; nusquam habens profunditatem ultra sex passus : unde, magna assasa non ingrediuntur illud, sed mercatores de Constantinopolim applicantes ad praedictam civitatem Matricam, mittunt barcas suas usque ad flumen Tanaim, ut emant pisces siccatas, sturiones scilicet et hosas boebatas et alios pisces infinite multitudinis (Rubriquis en 1255, p. 215, de l'édit. de Michel et Wright. — De même p. 250.

Voronej, vers Orel, Toula, Rostov, où les prétendues Kokaïa coloriaient l'ignorance par ses cimes blanches. Au reste, cherchant dans toute l'immensité de la Russie les six places fortes nibariennes, on ne retrouve de noms quelque peu analogues, à la fois réunis ensemble, que sur les confins de la goubernie de Penza. Ces noms s'éloignent quelque peu du Don, mais ils indiquent les places qui couvraient le pays nibarien des incursions des Boulgars. L'écriture arabe, flexible aux changements imprévues, livre نباريه Nibaria à des conjectures. Ajoutez un point diacritique et vous y trouvez بنازيه Benazia, Penazia, Penza. Plus heureux que moi, peut-être un jour retrouvera un emplacement plus convenable pour cette curieuse Nibaria.

Komania.

au dire d'Edrisi et de Petakhia.

78. Les Kangly, Kangars, Πετζινάκοι, Πατζιναχοι, Πατζιναχῖται, Petinei, [illegible] i, Pincinati, Pincinnaturi, بجناك Badjinak, Pietschinghi, partisans [illegible] s et satellites de Boleslav-le-grand, dominaient cent cinquante ans sur [illegible] r les stèpes de la mer noire. Konstantin porphyrogenète nomma leurs [illegible] s hordes et indiqua leur emplacement depuis le Danube, jusqu'au delà [illegible] là du Dniepr vers le Don. Elles possédaient à elles seules des espaces ra[illegible] a-vagées, remplies de décombres. Il n'y avait que de hordes sans villes [illegible] s, sans établissements fixes. La domination de cette nature, mettait de[illegible] les obstacles à la communication continentale. Les Russes, pour se rendre [illegible] re à la mer, descendaient le Dniepr, forcés mainte fois de combattre le[illegible] les mauvaises dispositions des hordes. Vers l'année 1050, les hordes de [illegible] des Komans vinrent combattre leurs confrères Pietschings et détruisirent [illegible] ent leur domination. Depuis cette époque le nom de Pietsching ou de Ba[illegible] ad-jinak n'était connu que dans leur camp antique, dans leur gite pri[illegible] mi-tif, dans le voisinage des Boulgars et des Baschkirs, au delà de Volg[illegible] ga, éloigné de l'Europe. Sur les stèpes de la mer noire, à leur pla[illegible] ace gagnèrent la renommée les Komans, Koumans, Polovtsi, Plauci, Par[illegible] rti, ainsi variablement qualifiés.

Les Polovtsi établis sur les stèpes du Dniepr, faisaient de fréquen[illegible] ntes excursions en Pologne. Sur trois ou quatre points éloignés ils exécutai[illegible] ent le passage nocturne par la Vistule, et, pillant, emportaient le butin d[illegible] ans leur camp (Gallus, II, 19, p, 74). Boleslav-le-hardi cherchait les Polovtses jusque dans leurs stèpes, *pene transpartanis* (Matth. II, 19). Sous le règne de Vladislav Herman, en 1190, il renouvelèrent leur incursion. Le jeune Boleslav-bouche-torse, à peine ceint cheval[illegible] ier, détruisit leur irruption et jeta une telle épouvante qu'ils n'osèrent se

montrer, jusqu'à la mort de Boleslav 1139 (Gall. II, 17, p. 175; Matth. II, 29). Après on les revit en Pologne à la suite des Russes, quand ils étaient leurs alliés (Vinc. Kadlubconides, 24, p. 549). Ils étaient ennemis des Russes et secouraient les knezs (princes) dans leurs querelles, ce qui était de mauvais augure pour Kiiov.

Les Komans, appelés Polovtsi et Parti, gagnèrent une certaine célébrité et personne n'a porté son observation sur l'état de leur établissement. Un seul, Edrisi, autant que je sache, en a dit plus que les autres. Sa description a donné l'impulsion à plusieurs historiens modernes, d'avancer que les Polovtsi étaient plus fixés à la glèbe que les autres hordes et qu'ils ne s'adonnaient autant au brigandage : mais leurs possessions restaient indéterminées.

Quand on entreprend de chercher des renseignements dans la description d'Edrisi, afin de les determiner, deux difficultés ses présentent : l'une c'est la manque de positions indicatrices et le vide de la localité, l'autre, la confusion et l'erreur dans lesquelles s'abîmèrent Edrisi et les géographes de Sicile, en coordonnant les relations qu'on leur avait fourni.

Les Komans possédaient les terres successivement inondées par des hordes qui orninairement ne laissaient aucun nom, aucune trace de leur séjour après leur disparition. A peine quelques fleuves considérables conservaient leur appellation : la terre sur tous les points restait anonyme. Les hordes précédentes n'ont fixé aucun nom au sol abandonné. Pourrait-on donc espérer que quelques dénominations komanes se seraient conservées et perpétuées sous la domination postérieure des Mongoux ?

79. Edrisi sait que دنابرس Danabros prend ses sources au nord du lac Termi (ou Touma); au delà de ce lac (VI, 6, p. 405, voyez la carte itinéraire) (81). De l'autre côte du lac, c'est-à-dire de celui du midi (82), le fleuve Dnabros prend sa source au milieu de prairies et de forêts, et là il porte le nom de بلتس Beltes (VII, 5, p. 434) (83). La carte itinéraire ne connaît pas des sources au sud, elle trace le cours du Dnabros, indiquant les sources rapprochées aux monts Kokaïa, accompagnées de l'épigraphe فيابيع نهر دنابرس les yeux du fleuve

(81) Jaubert traduisit le texte : fleuve provenant du lac Termi : la carte s'oppose à cette interprétation.

(82) Le traducteur dit : de l'autre côté, c'est à-dire, vers le midi : la carte itinéraire contrarie cette version.

(83) On peut inventer quantité d'hypothèses sur le nom de *Beltes*, rivière plus considérable, plus grande *bolschaia;* venant du côté de la *baltique,* ou de la Polisie, Podlasie, *poliska;* sortant ou passant par des marais boueux, *(boue bloto),* elle-même boueuse, *bolotna, blotna.*

Dnabros, et le conduit autour du lac Termi, courbé vers le sud-est (VII, 5, VI, 5).

Edrisi rapporte que la Russie avait plusieurs villes sur ler rives du Dniepr: Barmos (Smolensk), Kiiov, Berizoula, Berislav (Periaslav), Kano (Kaniov); il sait que Zaka, près de l'embouchure du Dniestr et du Dnabros, Molsa et Aleska, étaient en la possession de la Russie; toutes ces villes n'appartenaient point aux Komans (84). Dans l'année 1173, Petakhia va directement de Kiiov, 6 journées par le continent jusqu'au passage du Dniepr, par les terres russiennes sans rencontrer un Koman (Tour du monde de Petakh. par Carmoly, Paris 1831, p. 8, 9). C'est la distance donnée par Edrisi, de Kiiov à Aleska. En attendant, Edrisi en examinant le cours et les sources du Dnabros, tracés sur la carte itinéraire rogérienne, remarque tout au nord, sur ses rives rapprochées au lac Termi, deux villes florissantes des Komans, appelées سنوبلى Sinoboli et مونيشقه Mounischka, et il décide que la majeure partie du lac du côté de l'orient, dépend de la Komanie (VII, 5, p. 434). L'histoire ne connaît aucune Komanie aussi enfoncée dans le nord de la Russie, le lac Termi n'a aucune existence; or, toute cette exposition des géographes de Sicile s'évanouit, manifeste une méprise, une erreur qui demande une toute autre explication.

La diction d'Edrisi fournit le moyen de rectifier le malentendu. Il avait dit que de Barmonsa, qui est une belle ville, bâtie sur les bords du Dnabros, à Sinoboli, grande ville, bâtie sur la rive occidentale du Danube (Dnabros), on compte 6 journées (VI, 5. p. 397, 434) (85). Sinoboli, ville russe (p. 397), située sur le Dniepr et dépendante de la Komanie (p. 434), avait par conséquent son emplacement quelque part au midi, dans une position peu éloignée de Kiiov. On ne saurait indiquer aucun autre emplacement plus probable, que tout de suite au delà de Berislav ou Periaslav. A la suite, en descendant, une autre ville Mounischka sur le bord occidental du même fleuve.

De Kiiov à ناى Naï, ville de Komanie, 6 journées (VI, 5, p. 598).

De Naï à قيره Kirah ou Firah, vers l'orient, 25 milles.

De Kirah à ناروس Narous, vers l'orient, 50 milles.

84) Sekuimil, encore en Krimée, appartenait aux Rouss. En outre ils conservaient certainement leur établissement vareg, sur les langues de Tender, ancien Dromos Achilleos près du golfe Segaltschouk. Les Grecs appelaient ces Varegs Dromites (Simon logotheta, ap. Stritter, II, 958, 967); le golfe Segaltschouk, sur la carte de 1318, se nomme *Varangolimena*, de même sur la carte catalane de 1377; ensuite cette appellation continuait à se faire connaître au sud de la pointe Rosico en Krimée, où l'on voit sur la carte de 1497, de Fredutio, *Varangida*; de même sur une carte de 1514 (Schafarjik, slav. starojitn. II, 2, § 27, p. 506, note 66); les cartes du XVIIe siècle continuaient encore d'indiquer dans la Tauride un bourg *Varangito* près du promontoire Rosofar, Rosico ou Eskiforos.

(85) L'erreur de l'appellation du Danube au lieu du Dnabros est trop évidente.

De Narous à صلاو Slava, ville des Rouss-tourks (rapprochée à Volga) 135 milles (VI, 6, p. 401). Il est évident que c'est la direction de la route commerciale de Kiiov. Dans cette direction, le nom de la ville de Kharkov seul sonne, comme s'il conserverait la dénomination de Kirah. En ce cas Naï serait Bielogrod russe, possédée par les Komans, qui tracèrent jusqu'à ce point là leurs limites.

80. Mais dans la Komanie intérieure existaient encore deux villes, savoir : طرويا Troïa, et اقليبه Akliba, l'une et l'autre florissantes et comparables entre elles sous le rapport des ressources et de l'apparence; l'une de l'autre éloignée de 8 journées. Akliba était la dernière dépendance, (vers le nord-est) des Komans, à l'époque d'Edrisi.

De Troïa à صلان Silan, en se dirigeant vers le sud, à travers des plaines désertes, ou du moins peu habitées, on compte 100 milles (VII 6, p. 435). Si l'on admettait que Silan reste dans le nom de la ville Ielansk, située sur le Don, les frontières septentrionales de la Komanie se dessineraient suffisamment (86).

Dans cette partie septentrionale de la Komanie, on voit (sur la carte itinéraire) le lac غنون Ganoun, dont les eaux sont gélées à leur surface en tout temps, excepté durant un petit nombre de jours d'été. Ce lac reçoit les eaux de huit rivières, dont une, la شروى Scherva, n'est susceptible d'être traversée qu'en été, à cause de l'extrême rigueur du froid de ses eaux, et elle nourrit dans son sein beaucoup de poissons, dont on extrait une grande quantité de colle.

Dans les forêts environnantes on trouve le berber (castor) (p. 435). La rivière Scherva répond bien à Choper. Quant au lac Ganoun, il est l'œuvre de l'imagination, qui n'a point d'existence, aussi bien que la montagne طوط Tout, de laquelle coulent les rivières vers le dit lac (carte itin. VII, 6).

Narous est une ville commerçante quoique petite : mais vers le sud-est, à 108 milles, se trouvait نوشى Nouschi, plus considérable, environnée de cultures, arrossée par une rivière et située à 100 milles ou 4 journées de قينيو Kiniov, ville considérable, au pied d'une haute mon-montagne, placée vers le nord-est. De Nouschi à la قهانيه البيض Komanie blanche, vers le sud 50 milles (VI, 6, p. 401). — Assigner l'emplacement à toutes ces villes, suivant les distances données, n'est pas difficile, parce que dégagé de toute contrainte, il peut prendre de positions commodes sur les stèpes déblayées de l'appellation quel-

(86) Cependant il serait impossible d'avancer avec Troïa jusqu'à Troïtsk, comme le traducteur le veut : impossible de livrer cette ville dans la possession des Komans.

conque. Mais pour comprendre et expliquer le reste, retrouver les positions des places suivantes, s'élève dans la confusion et dans la déviation des géographes de Sicile des obstacles difficiles à surmonter.

Nous avons remarqué une mention faite à l'improviste de la mer Rousia, appelée anciennement مانيطش Manitasch, Maeotis, plus tard Ozak ou Azof, enfin Zabach (87). Elle était vis-à-vis de Trebizond (p. 394). Cependant la carte itinéraire ne lui assigne aucune place, et Edrisi ne la fait connaître par aucun renseignement spécial, par aucun détail. En entendant, examinant sur la carte منتهى بهرنيطش l'enfoncement oriental du Nitasch, le dernier coin du Pont, on y voit sur les côtes entre Matrakha et Trebizond une suite de noms appertenants aux pays étendus entre les mers Zabach et Kaspienne, entre les fleuves Don, Volga et les montagnes Kaukase : comme si ces pays et leurs peuples avaient besoin d'avoir des représentants spéciaux sur ces côtes, qu'on ne saurait confirmer ni constater par aucune donnée historique. Or, il est nécessaire de convenir qu'ils y sont mal placés, qu'ils nous présentent un embrouillement d'idées des géographes de Sicile, et qu'il faut absolument les replacer aux positions qu'ils avaient réellement.

81. De l'embouchure du Dniepr, Edrisi passe plus de 80 milles peu cultivés, jusqu'à كرسونه Kersona. De ce point il côtoye la péninsule, et connaît une suite de localités entassées sur un court espace, auquel il assigne de longues distances.

De Kersona à جاليطه Djalita (Jalta) (88) dans le pays des Komans, 30 milles;

A غرزونى Garzouni (Goriam de Benincasa, Gorezus (89), (Urzuf d'aujourd'hui), ville florissante sur le bord de la mer, 12 milles;

A برطابتى Bertabiti (Pagropol, Nagropoli, Pangropoli, Partnik d'aujourd'hui), ville petite, mais bien peuplée, où l'on construit des navires, 10 milles;

A لباضه Lebadha, Lebata (Lambat), jolie ville, 8 milles;

(87) Iam de mari Nitasch et adjacenta ei palude Manitasch, quae hodie ol Ozaki appellatur ab ol Ozak urbe, in ejus litore septentrionali sita (Abulf. latina Reiskii versio, in Büschings Magazin, t. IV, p. 148-150). Tan fluvius .. effunditur in illam partem Nitasch, quae hodie mare Azak appellatur ab Azak quod est emporium (id. ibid. p. 173). Ton in mare azokense, quod in libris antiquis mare Manitasch appellatur (id. ibid., t. V, p. 365). — Reiske par méprise dit dans une note (t. IV, p. 148, ol Ozak, nostri Otschakov dicunt, car il sait partout ailleurs qu'Ozak est Azof. — Du temps d'Edrisi cette appellation n'existait pas encore, mais celle de Manitasch lui était bien connue par l'ouvrage de Ptolémée.

(88) Laïa, Lota, Loïa, Laïra, de différents portulans ; Lagyra de Ptolémée. — Voyez Jean Potocki, périple du Pont-Euxin, chap. 2, p. 363, de l'édit. de Klaproth, et le portulan général de notre atlas

(89) Fortifié du temps de Justinien (Procop. de edificiis, III, 7). — Voyez J. Potocki, péripl p. 363, 464.

A شالوسطه Schalousta (Lasta, Lusta, Lustia, Lastra, Alouchta) (89), ville importante, près de la mer, 10 milles.

A شلطاطيه Scholtatia, Soldadia, (Soldaïa, Soudāk), près de la mer, 20 milles.

A بوتر Bouter, Βουρατ des Byzantins) (91), 20 milles; et de Bouter à l'embouchure du fleuve روسيه Rousia, 20 milles (VI, 5, p. 395). Toutes ces places, comme la première, sans aucun doute, étaient de la possession des Komans, dépendance de la Komaine; elles prouvent à quel point le commerce avait été animé dans cette partie de la mer. Bientôt les républiques italiennes convoitèrent la possession de ces lieux et y trouvèrent un nombre de populations, d'idiomes différents.

Près de cette embouchure, à 20 milles, se trouve la ville مطرجه Matrakha, qu'on appelle aussi et qu'on écrit ميريقا Matrika, située sur les bords d'une grande rivière nommée سقير Sakir, qui dérive du fleuve Ithil (Volga). C'est une ville très-ancienne, on ignore le nom de son fondateur; elle est grande, très-peuplée et très-florissante. Il y a des bazars et des foires, où l'on vient de toute la contrée environnante, comme aussi des pays les plus éloignés. Ses dépendances vastes, entourées de cultures et de vignobles; les villages sont nombreux. Ses princes, connus sous la dénomination de اولوابّاس Olou Abbas (grand Abas) et renommées par leur force, leur courage et leur ardeur guerrière, se sont rendus très-redoutables à leurs voisins (VI, 5, p. 395; 6, p. 400). On voit par ce passage, que cette ville, appelée Ταματαρχα par les Byzantins (Constant. porphyr. de adm. imp. 42), Tmoutarakan, par les Russes, qui l'ont visitée et possédée, fut depuis peu perdue pour eux et entra sous la domination des voisins Abases (92).

Non loin de Matrakha, à l'autre côté de l'embouchure de Rousia, entre Matrakha et Bouter (aux environs de Kertsch), se trouve une ville روشيه Rouschia, Rousia, dont les habitants sont en guerre continuelle avec ceux de Matrakha (VI, 6, p. 400, et tab. itinér. VII, 6). D'où l'on pourrait conclure que les Varèg-rouss, ayant perdu la possession de Tmoutarahan, soutenaient encore, vis-à-vis de cette cité, un poste militaire.

(90) Fortifié par Justinien (Procop. de edificiis III, 7).

(91) Il est probable que Caffa remplaça Bouter. C'est la seule position que je ne puis déterminer par aucune situation indiquée sur quelque carte du moyen âge ou moderne. De toutes les cartes modernes celle de Dezauche 1788, m'a servi le mieux.

(92) Tmoutarakan est entré sous la domination des Russes 965, il échut en partage à Mscislav fils de Vladimir-le-grand. Après sa mort 1034, plusieurs princes s'emparèrent successivement de la ville. Le dernier d'entre eux fut Roscislav Izaslavitsch, cousin des ducs de Prjemisl. Vers 1011, Tmoutarakan fut perdu pour les princes russes, les Abases y dominaient.

82. De Matrakha à مطلوقة Matlouka, qui porte aussi le nom de قمانية البيضا Komania la blanche, ville considérable et peuplée, une journée de navigation ou 100 milles (p. 400) (93). Or, pour arriver à la Komania blanche, il faut passer la mer, et de cette Komania blanche on traverse par terre 50 milles au nord, pour atteindre Nouschi (p. 401). Il est donc indispensable de chercher la Komanie blanche, sur les bords septentrionaux de la mer Azov, qui s'étendait entre Matrakha et Nouschi. Les cartes du moyen âge, de Vesconte 1318, et toutes les suivantes, indiquent constamment l'emplacement de cette Komania, sous le nom de Comania, Chumania, au nord de la mer d'Azov et à peu près aux environs du lac nommé par les Russes Mołotschnoï-ozero, c'est-à-dire (lacus, lacteus, lactearius, lactans, aquæ lactariæ), lac au lait ou du lait, qualification qui répond à la dénomination de la blanche (Klaproth, voyage au Caucase, chap. 5, t. I, p. 102). Les cartes postérieures, italiennes et autres, du XVIe siècle, et les cartes de Mercator continuaient à signaler la ville de Comania dans cette position et quelque fois une autre du même nom, que nous allons voir tantôt. Or, la position de la Komanie blanche est fixée d'une manière possitive, et elle dirige avec certitude la détermination d'autres lieux.

Cinquante milles de la Komanie blanche il y a une autre Komanie, ville qui porte le nom de قمانية السودا Komania la noire; on lui donne ce nom de noir, parce que son territoire montueux et boisé, est traversé par une rivière dont les eaux, avant d'arriver à la mer, sont noires comme la fumée. C'est un fait connu et incontestable (p. 400)(94).

Une montagne escarpée sépare la Komanie noire de كيرة Kira, qui n'est éloignée qu'à 25 milles. Mais de Kira à la ville de خزاريه Khazaria, 25 milles. La ville Khazaria est considérable, bien arrosée sur le bord d'une rivière et d'où dérive le nom de Khozars (p. 400).

Je pense qu'on ne réprouvera pas, si nous nous portons avec Khozaria sur Sarkel, possession des Khozars, située sur le Don. Ils l'appelaient Sarkel, ce qui signifiait dans leur idiome, auberge la blanche, demeure blanche de l'hospitalité : Παρὰ αὐτοῖς τὸ Σαρκελ ἄσπρον ὀσπιτιον. Elle était construite entre 830 et 840. Pour la bâtir, à la demande des Khozars, l'empereur Théophile envoya de Byzant l'architecte Petrone, dit Kamateros (le laborieux) (C. porph. de a. imp. 42). Elle était assez

(93) Dans le tourk chez Nogaï Quaratschaï Quomouq et le Tourk de Tobolk, pierre à feu est : Otlouk-atlouk-utlyq-tasch اوتلق تاش

(94) La carte de Pierre Vesconte et quelques autres du XVIe siècle doublent le nom de Comania, ainsi Komania la noire y a sa part. Mais je cherchais en vain quelque vestige de son épitèthe de noire. Près de Zacharievskaïa deux petites rivières noires, qualifiées de noires Kara-touch et Karatysch, perdent leurs eaux dans la Berdi, mais sont encore trop rapprochées à Molotschnaïa.

éloignée de l'embouchure du Don, car cette embouchure restait en possession des Alains, qui pouvaient intercepter les communications des Khozars avec la mer et l'embouchure (id. ibid. cap. II). Les Russes l'appelèrent Bialoviéja, tour la blanche. Elle appartenait toujours aux Khozars. Les Petschenegs ni les Komans ne l'ont jamais occupée (95).

Partant de l'embouchure de Rousia (Bospor) à أشكشيه Askisia, place forte du pays des Alains, on compte 150 milles (Eskoï, Jeskoï, sur la Eia, Ieia); d'où on a 20 milles à أشكالة Askala, ville peu considérable mais bien peuplée du même pays des Alains, située à peu près de 6 milles de la mer (p. 399).

83. Pour retrouver la position d'Askala, il ne faut que remonter à peu près 6 milles le Don, six milles de son embouchure dans la mer Rousia, nous nous engagerons entre ses deux bras, dont un est le fleuve Don, l'autre s'appelle Oksaï ou Aksaï. Il s'échappe de la droite du Don à 30 verstes au dessous du confluent de ce fleuve et de Sieviernoï Donietz (le petit Don septentrional); il coule d'abord au nord puis à l'ouest et finit par se réunir au Don à dix verstes au dessous de Tscherkask, à dix verstes au dessus du fort S. Dimitri rostovski. Il y a sur ce bras à 15 verstes de Tscherkask un gros bourg Oksaïskaï stanitza ou station d'Oxaï (Klaproth, voyage au Caucase, chap. 3, p. 51). Or, cette station est 6 milles de la mer d'Azov, parce que du fort S. Dimitri, il y a encore une douzaine de verstes jusqu'à l'embouchure. C'est Aschkala, Askala d'Edrisi. Les Allans la possédaient avec l'embouchure du Don à tout temps, à l'époque des Pietschings ils pouvaient interrompre les communications entre Sarkel et Kherson, plaçant sur la route des embuscades, surprenant les traversants : καὶ ὁδοὺς ἐνεδρεύων, καὶ ἀφυλάκτιος αὐτοῖς (des Khozars) ἐπτιεθέμενος ἐν τῳ διέρχεσθαι πρὸς τε τὸ Σαρκελ καὶ τα κλήματα καὶ τὴν χερσῶνα (C. porp. de a. imp. 11). De même les Allans tenaient cette position à l'époque des Komans, et le Don, sous le nom de Rousia, traverse le pays des Allans, dirigeant son cours vers le couchant entre quantité de villages bien peuplés et entre des cultures : n'était navigable que pour de petites embarcations : déchargeant ses eaux dans la mer de Rousia 6 milles dessous Askala; ensuite dans celle de Nitasch, à 70 milles vis-à-vis de Trebizond (VI, 6, p. 399). Ni les Pietschings, ni les Komans ne possédaient le canton de sa bouche, il était toujours aux Allans.

D'Askala en suivant le littoral 20 milles à استبريه Istiberia, située au bord de la mer, florissante et peuplée. Ses marchés sont fréquentés,

(95) Jean Potocki, voyage dans les stèpes d'Astrakhan, I, 17; Karamzin, t. I, 51, 90, V, 133; Klaproth, tableau de l'Asie p. 272; le même dans le nouveau journal asiatique, II, 413; Fraehn, Magazin für die Litterat. d. Ausl. 1836, N. 79; Schafarjik, staroj. slav. II, 2, § 27, p. 494.

ses rues larges, ses maisons solidement bâties, ses habitants pour la plupart commerçants et riches (p. 399, 400). Magnifique description, avec laquelle s'étant engagé dans les sinuosités du Don, nous n'avons pas d'espérance de se fixer quelque part dans les stèpes planes et désertes. En suivant le littoral du Don et puis du fleuve Mantisch, nous arrivons au lac ou à la mer de Manitsch, le Manitasch, qui est aussi le nom de la mer d'Azof ou Maeotis, Manitasch. C'est sur les bords de cette mer oblongue que devait se trouver Istiberia, Stiberia, de laquelle une route conduisant à اللانيه Allania, ville d'où les Allans ont pris leur nom, et tellement ancienne, qu'on ignore le nom de son fondateur; distante de Istiberia 24 milles et de Khozaria (Sarkel) 45 milles (p. 400).

Quantité d'orientaux parlent de la ville Allania : cependant leurs relations ne suffisent pour déterminer son emplacement. Elle est au delà du défilé. Le défilé allan باب اللان baballan est évidemment le défilé Dariel, appelé par les Arméniens Tourn Alanats, ou porte des Alains. Masoudi vers l'an 947, a donné sa description; Edrisi en 1154, la compte au nombre de nombreux défilés; Albouféda en 1331, le distingue des autres comme le plus grand des passages. La ville Allania devait donc se trouver au nord, à l'issue du défilé, sur les plaines de Terek. Les Allans qui s'appelaient eux-mêmes Os, As, ont obtenu le nom des Allans de la ville Allan, très-ancienne, qui devait être assez connue, parce que le nom d'Allans est connu dans l'antiquité (96).

Au bout du compte je pense avoir prouvé et suffisamment établi, que sur la carte itinéraire des géographes de Sicile, tout le littoral de Nitasch, entre Trebizonde et Matrakha, formant un recoin de la mer, منتهى d'une mer, un lieu (remotus, recessus, dissitus) retiré, relegué (VI, 6), est tissu de relations mal entendues, mal comprises, et représente pour la plupart le Manitasch, la mer de Zabach. Les géographes semblent n'avoir rien pour la portion littorale entre Matrakha et Trebizond, et s'ils en ont eu quelque chose, ils ont tout divisé en îles. Quelques, capes, pointes, presqu'îles, sur leur carte se sont formées en îles Saranba, Andiseran, Gardia, Azela (97), et la description déroule les

(96) Edrisi (p. 329, 330) compte onze defilés fortifiés dans le Kaoukase par leurs noms, mais en désordre. La carte itinéraire (V, 6), n'indique que huit babs, et n'a pas inscrit tous les noms. La ville d'Allan s'y trouve au sud de bab, du défilé.

(97) La confrontation des noms de ces îles avec les noms connus à différentes époques sur ce parage, n'offre de résultats satisfaisants. *Sarauba* (vis-à-vis de Kherson) répondrait à Coreto du moyen âge, à peu près Anapa; *Andisera* à l'embouchure de la rivière l'Audio et la ville continentale; à 1/2 journée *Siousa*, à Zikkia; vient ensuite *Gardia*, promontoire Giro, enfin *Azela* à mi-chemin de Trebizonde n'a pas de moindre analogie. Un certain temps près de Sevastopol figuraient les Apsilos. — Quand à *Anbala* et la fameuse *Nouneschka*, il paraît qu'il faut les chercher dans les eaux de Manitasch.

positions komanes, khozares et alanes. L'examen de leur description assure que les komans, possédant de vastes terres cultivées, ne touchaient point à la direction occidentale du Don. Si leurs possessions étaient avancées jusqu'au Don, c'est plus au nord où ils avaient pour voisins les Rouss-tourks et les Bartas.

84. Petakhia, dans sa langue hébraïque, appelle les Komans קדר Kedar. Il a vu ces Kedariens, demeurant sous des tentes dans des plaines cultivées qui exhalent une odeur agréable. Ils ont la vue perçante et de beaux yeux, non seulement ils aperçoivent des objets éloignés d'une journée de marche, mais encore ils les reconnaissent. Ils sont excellents archers, au point qu'ils percent de leurs flèches les oiseaux en vol.

Ils ne mangent point du sel ni du pain, mais du riz et du millet cuits dans du lait, ainsi que du beurre et du fromage. Quant à la viande, ils la découpent en morceaux, la placent sous leurs selles, puis font galoper leurs chevaux jusqu'à les mettre en sueur, et, ainsi échauffée, ils la mangent avidemment. Ils laissent aux femmes déplorer jour et nuit leurs mères et leurs pères morts, et elles continuent ces honneurs funèbres jusqu'à ce que quelqu'un des fils ou des filles ou des proches parents soit atteint de la mort. Ceux qui restent, pleurent ceux qui les premiers sont sortis de la vie. Les mères enseignent des élégies à leurs filles et la nuit elles gémissent et se lamentent. Les chiens y mêlent leurs aboiements et leurs hurlements. Les Kedariens n'ont pas des rois mais des princes et des familles nobles.

Ils n'ont point des navires : ils cousent ensemble une dizaine de peaux de cheval étendus et passent une corde tout autour du bord. Ils se placent au milieu avec leurs chariots et leurs effets, attachant la corde à la queue (de peaux) de plusieurs chevaux et traversent ainsi le fleuve (Dniepr).

On ne peut voyager dans ce pays, qu'à la suite d'un guide. Et voici comment le Kedarien se lie par serment : il se pique le doigt avec une aiguille, et donne son sang à sucer à celui qu'il doit conduire, pensant ainsi introduire en quelque sorte son sang et sa chaire dans le corps de l'étranger. Ils ont encore une autre manière de se lier par serment : on remplit de lait un vase d'airain, en forme de figure humaine, le guide et le voyageur y boivent ensemble et jamais ils ne violent la foi ainsi jurée. Dans le pays de Kedar, Petakhia n'a pas trouvé de véritables juifs, seulement des hérétiques qui n'avaient jamais entendu dire ce que c'est que le talmoud (98).

(98) Les juifs, ou plutôt mosaïsans sans talmoud, sont les Karaïtes, qui se servent jusqu'aujourd'hui de la langue tourk-komane.

Petakhia traversa le pays de Kedar dans toute sa largeur en seize jours (y comptant le repos, ainsi qu'il restait dans le pays 16 jours). A une journée de marche (du passage du Dniepr) dans le pays de Kedar, la mer s'avance dans les terres (c'est la mer Zabach, Azov ou Rousia), et sépare ce pays de la Khazarie. Il y a (sur la route traversée, côtoyant cette mer), d'un côté une mer (un lac) qui répand au loin une odeur fétide (Gniłoïe more), et de l'autre côté il y a une seconde qui n'a point d'exhalaison méphitique. Ces deux mers (lacs) sont à la distance d'une journée de marche. Si quelqu'un essaye de traverser la mer putride, il meurt sur-le-champ et beaucoup sont même frappés de mort, quand le vent souffle seulement de cette mer vers l'autre. C'est pourquoi l'on ne hasarde aucune traversée sur celle-ci, que lorsque le vent souffle du côté opposé à la première. Pour traverser le pays (du passage du Dniepr, jusqu'à l'extrémité qui touche la Khazarie) Petakhia employa 8 jours. A l'extrémité de la Khazarie coulent dix-sept rivières, qui finissent par se réunir en une seule (c'est le Don ou Rousia qui se forme de six fleuves au dire d'Edrisi). C'est ici que se rassemblent tous ceux qui veulent partir sur des vaisseaux pour les régions lointaines. De la כוזריא Khozaria, Petakhia se rendit dans le pays de Thogarma (Georgie) (Petakh. Tour du monde, publié par Carmoly, p. 8-15).

85. A peu près cent ans plus tard, après la destruction de la horde Komane par les Mongoux, en 1245, parcourant ces stèpes, les deux franciscains Jean Piano di Carpini, Italien, et Benoît, Polonais, en qualité d'ambassadeur à la grande horde de la part du pape, et bientôt en 1253, le Flamand Guillaume Ruysbroeck, comme ambassadeur du roi de France, ont vu les restes des Komans, et en font mention. Ruysbroeck, frappé de la quantité de monuments tumulaires disséminés sur une immense étendue du pays, construits à différentes époques, par différentes hordes, s'imagina qu'ils étaient tous élevés par des Komans. Cependant il a vu l'enterrement d'un mort, sur la tombe duquel les Komans suspendirent seize peaux de chevaux, par quatre de chaque côté des quatre points cardinaux, et ils placèrent sur cette tombe leur boisson et leur viande. Il apprit qu'un Koman malade s'enfermait avec son serviteur dans sa tente et ne laissait y entrer personne. Plus riches, ils s'entouraient de gardes, pour empêcher à qui que ce soit de se rapprocher à la demeure, parce qu'on craignait, qu'on n'apporte l'esprit malin ou un mauvais vent, qui nuirait au malade. Ils qualifient de prêtre leurs enchanteurs (Ruysb. édit. Francisci Michel et Thoma Wright, de la société géogr. de Paris, 1839, p. 237. 238).

Edrisi, au nombre des hordes de l'intérieur de l'Asie, nomme

celle de خفشاخ Khafschakh (VI, 9, p. 416). Personne ne présumemerait de corrélation de ce nom avec les Komans, s'il n'était devenu depuis d'une grande renommée. Ruysbroeck sait, qu'on a de *Comani qui dicuntur Capthac* (p. 243) et que tout le pays *inhabitabatur a Commanis Capthac et etiam ultra a Tanaïs usque Etiliam* (p. 246); *habitabant Commani Capchac, antequam Tartari occuparent eas* (p. 253). Les orientaux parlent beaucoup à cette époque de قبچاق Kabtschak, Kibtschak (Aboul el Faragi, hist. comp. dynast. orient. p. 97, 377, 378, 465, 467; Abu Arabellah, hist. de Tamerl. p. 76, 77, 80-84), et le pays obtint la dénomination de *decht kiptschak*, ou stèpes de Kaptschak (Aboulaghazi bahadourcan, hist. généal. des Tatars, p. 41, 85-89). D'où on a conclu que les Komans portaient le nom de Kaptschak.

Les Petschenegs, appelés par les byzantins Patzinatzi Kangar, et par les orientaux Badjinak Kangli, parlaient la même langue que les Komans πρόσεισι Κομάνοις ὡς ὁμογγοττοις (Anna Komn. alexias VIII, p. 232). C'étaient donc deux hordes de la même souche. Kanghar ou Kangli, venant vers 894 du fond de l'Asie, des rives de Iaïk, et entrant en Europe, prirent le nom de Petzings (Const. porphyr. de adm. imp. 11). Leur noyau resta dans leur patrie primitive, au delà de Iaïk, *incipit terra Kangitarum* (Plano Carpini VIII, 1, § 15, p. 749; Bened. Polon. 5, p. 277) et leur parenté avec les Komans était avérée : *quidam Comani qui dicuntur Cangle; Cangle quædam parentela Commanorum* (Ruysbr. p. 265, 274) (99).

(99) L'idiome koman-tourk, peut être connu suffisamment, parce qu'on a de lui un monument littéraire, parce qu'il répandit sa semence, et il est probable qu'il n'est pas tout à fait éteint. Du temps de l'indépendance des Komans, les Italiens l'étudiaient, l'intérêt du commerce demandait sa connaissance. On connaît les éléments de cet idiome et un petit vocabulaire composé de plus de 2500 mots, arrangé sans doute à l'usage des marchands (le choix des mots du vocabulaire y est à leur avantage), rédigés en 1303. Ces éléments et vocabulaire furent la propriété de Petrarcha, lequel, à sa mort, 1374, en fit don à la république de Venise. En 1824 le bibliothécaire Salvi communiqua leur copie à Klaproth, lequel les publia en 1828 (mémoires relatifs à l'Asie, t. III, p. 122-256). Il examina soigneusement le vocabulaire, indiquant l'analogie des mots avec les autres dialectes tourks. Un nombre considérable sont retrouvés dans les dialectes sibériens : mais un nombre plus considérable se retrouve dans le dialecte constantinopolitain. Cette singulière coïncidence s'explique. Forcés de leurs camps par les Mongoux, multitude innombrable de Komans se retira dans la Gazarie et se dispersa aux environs de la mer Noire. Une portion se retira en Hongrie où, établie, elle renonça à son idiome. La masse de la population séjournant dans la Bulgarie et la Romanie, rencontra les Tourks-ottomans et influença la formation du dialecte qui est devenu dialecte de la capitale, dès que les Ottomans se sont emparés de Constantinople. L'influence de l'idiome koman se décèle dans les langues d'autres souches. Les dialectes slaves, russien, polonais, ont pris du koman : *touman*, tourbillon de poussière; *kari*, noir; *madat*, pleine; *balaban* (faucon) fier-à-bras; *balta*, hache de guerre etc., (réciproquement le koman du slave : *izba*, chambre, *konon*, légal, etc., de l'italien etc.). Enfin on peut présumer que les mozaïsans karaïtes venus de la Romanie, parlent jusqu'aujourd'hui le koman. — J'essayais de chercher dans le vocabulaire l'explication des noms rapportés dans la description d'Edrisi. Ce vocabulaire, sobre en *n*, *m*, n'offrit de grandes chances à mes perquisitions. Il serait trop fort de proposer un changement de la lecture à cet effet, de lire au lieu de Narous

Les noms de Kangl et Kiptschah sont connus jusqu'aujourd'hui parmi les hordes Nogaï, pour les distinguer (Klaproth, voyage du Caucase, 5, p. 100).

Depuis que les Mongoux étendirent l'appellation des Kiptschaks qui leur étaient voisins sur un immense pays, les Komans devinrent Kaptschaks, bien qu'avant personne ne les connaissait sous ce nom et eux-mêmes ne se le donnaient point, étant seulement de la même souche avec les hordes de Kafschah et de Kangli, dont une partie donna l'origine aux Pietschings. Les possessions des Komans et de leur nom, quand ils étaient indépendants en Europe, s'étendaient au levant jusqu'au Don et Volga atteignant du couchant aux Russes. Après leur chûte leur nom s'étendit immensément, fut imposé (par les commerçants de l'Europe) à différentes autres hordes apparentées et disséminées sur la surface des stèpes Kaptschak. Jean Plano de Carpini et le frère Benoît Polonais, voyaient partout les Komans, jusqu'à Iaïk, et ils appellent Comania, tout le pays depuis Gazarie jusqu'à Iaïk (Carpini hist. Mongol. p. 747-749: Benoît Polon. 4, 5, p. 776, 777) (100).

يلروص Iarous, au moyen de quoi ce nom donnerait يلروق Iarouk, Irig, lumière. Je trouve Cun كون jour; cun tusin, orient, Kan قان sang, peut-être d'un de ces mots vient قينيو Kiniev. Je trouve Chirac (Kirak) كرج chaux, peut-être elle a créé le nom de كيرة Kira. Je trouve karisurmen, je défends, karis (قرس) défendez, c'est l'origine peut-être de قيرة Kira comme fortifié.—Tolamac, sanctifié, est peut-être مطلوقة Matlouka, autre nom de اق قمانية Akkomania de la Komanie blanche. — Pourrait-on jamais de (سنيك بله) sninbila, *tecum*, et de moninchibi (monin kibi) *talis*, extraire les noms de Sinoboli et de Mounischka (menin, *meus*, munegi, *istius*). Avec plus de succès nous traversons bespor Bourlik (burgil, *torque*, bargil *vade*) où dominait Olu abas (اولو oulou, *magnus*) le grand Abas, parce qu'au delà, quand nous séparons la qualification komane de sarr سهر ville, des prétendues îles, nous nous trouvons confirmé dans notre emplacement de Sar-Anba sur le point d'Anapa, et de Andi-sera, Audi ville sur la rivière de l'Audio.

(100) De la narration de Benoît polonais, on ne connaît que le texte du code colbertin n° 2477, de la bibliot. de Paris. Il n'y avait rien à corriger en l'éditant: tout y est supportable, style et orthographe. Le savant éditeur d'Avezac s'est donné trop de peine en entreprenant de le rectifier. Une de ses rectifications est la conséquence d'une méprise. La narration de Benoît avait : à Bati principe, post duas hebdomadas, ingressi sunt Comaniam (cap. 4, p. 76). L'éditeur y trouve une erreur et corrige : *egressi sunt de Comania*. Cependant Benoit continue à chevaucher par la Comanie jusqu'à Iaïk, cap. 5, p. 477). Il faut donc absolument restituer : ingressi sunt Comaniam (interiorem, ulteriorem). D'Avezac, dans sa savante et profonde notice sur les anciens voyages, admirable sous tous les rapports, dit p. 481 : les trois missionnaires, conduits aux frais de Boleslav, arrivèrent ensuite à Cracovie chez Conrad duc de Lenczy, et (p. 482), il désaprouve avec raison l'assertion de Mathias de Miechov, qui substitua Boleslav le pudique à Conrad contre le témoignage du voyageur. Cependant notre judicieux savant ne s'est pas tiré de ce point obscur quand il dit (p. 482) : qu'il en résulte, que Conrad et son fils Lesko étaient alors à Cracovie avec la duchesse Grimislava. Conrad n'avait aucun fils du nom de Lesko. Si la vieille Grimislava était encore en vie, il y avait trois duchesses qui pouvaient porter le titre de duchesse de Krakovie, la mère Grimislava, puis la belle fille Kunigonde, femme de Boleslav le pudique, et Agasie, femme de Conrad, qui était en possession de Krakovie. Sous le rapport de ce personnage le point est obscur. Si l'on admet, suivant le dire de Mathias de Miechov, que Grimislava se trouvait alors à Krakovie, le fils de Conrad serait Kazimir ou Ziemovit, depuis duc de Mazovie.

BARTAS.

86. Suivant les contes sur les guerres d'Alexandre-le-grand, relatés et répétés par Iosef Gorionide, le roi de Macédoine soumit les susmentionnés Bartas. Après la conquête de אבסיא Absia, il alla contre ברטיאה Bartiah et la conquit. Après, ayant renversé Olynth, il alla dans les terres de Kanaan (des Slaves) et il les a soumi. Il alla dans la terre מאוטין Meotin (près de l'embouchure du Don) et l'occupa. Dans cette terre, la faim fit des ravages parmi les Macédoniens; grande quantité moururent, ils dévoraient leurs chevaux, et les cavaliers, privés de leurs montures, murmuraient hautement. D'ici il se portait de pays en pays jusqu'à la terre de לוקיום Loukioum (Lucanie), d'où il passa à Akrakantus en Sicile (Iosip ben Gorion, cap. 9, p. 64). C'est l'expédition septentrionale d'Alexandre.

Le nom de Bartiah, Bourtas, Bartas, (Partes), n'était pas ignoré des écrivains arabes, avait même une certaine célébrité. Istakhri, Ibn Haoukal, Masoudi, Edirsi, s'empressent de l'inscrire; il est connu dans les fastes de Russie. Istakhri indique leur position géographique. Ils habitent, dit-il, dispersés dans des maisons de bois et forment deux hordes, dont l'une habite sur les frontières de Goz; elle ne compte que 2000 âmes et personne ne peut les dompter; ils relèvent des Boulgars. L'autre, assise sur les plaines d'Ithil, voisine des Khozars, touche aux Badjinaks qui sont voisins des Romains. Leur langue ressemble à celle des Boulgars et des Khozars; ils sont mahommédans (versio Mordtmann, p. 105, 106). Le fleuve Atel, rapproché au pays des Rouss, tourne vers l'est, et, sorti du pays des Boulgars, traverse les Bertas, et son embouchure principale est dans le pays des Khozars. De l'embouchure aux Bertas, il y a 20 journées; de ce point les Bertas l'occupent dans l'espace de 13 journées. De l'embouchure d'Atel on compte un mois jusqu'aux Badjinaks (de la mer noire) et des frontières des Bertas aux mêmes Badjinaks 20 stations (Istakhr. p. 104, 106, 107). Ibn Haoukal répète cette relation d'Istakhri n'y ajoutant rien de nouveau (ap. Carm. revue orientale, t. III, p. 260, 262; itinér. de la terre sainte p. 18, 20).

Masoudi connaît une rivière Bourtas, qui se jette dans le fleuve des Khozars (dans Ithil), par laquelle les barques des Boulgars et des Khozars descendent et remontent sans cesse. (C'est un bras du Volga). Les populations tourks y sont fixées. Les Bourtas sont un peuple tourk qui demeure sur les bords de cette rivière, à laquelle il a donné son nom (ap. Carmoly, revue orient. p. 266, itinér. de la ter. s. p. 28). Dans l'année 921 les Rouss-Varègs, après leur défaite aux environs de la caspienne, subirent un nouveau désastre en passant le pays des Bourtas.

Edrisi (VI, 6, p. 403), quant aux distances, reproduit exactement ce qu'Ibn Haoukal répétait autre fois. Les 20 et les 15 journées par Ithil ne sont pas reprochables : mais un mois et 20 stations pour atteindre les Badjinaks, sont dirigés par Edrisi dans un pays perdu : il n'y avait plus de Badjinaks sur la mer noire, ils furent remplacés par les Komans: cependant Edrisi par cette répétition copiste, commune aux écrivains arabes, déclare les Badjinaks voisins des Rouss même au VIIe climat (p. 457). Si donc on voulait détourner ces distances d'un mois et de 20 stations vers les Badjinaks de l'est, Badjinaks intérieurs, il faudrait les refaire, les régler sur une autre proportion. — Mais à la suite de sa répétition, Edrisi ajoute que les villes des برطاس Bartas, sont au nombre de deux برطاس صوان Bartas et Savan, et qu'ils parlent une langue qui diffère de celle des Khozars et des Rouss (VI, 6, p. 404). Sa carte itinéraire (VI, 6) place ces deux villes également le long d'Ithil; or, toutes les deux sont de la horde occidentale assise sur Ithil; de l'autre aussi inexpugnable suivant Istakhri, assise sur les frontières de Goz, il n'y a plus de question. En effet, Edrisi remarque que les Rouss (slaves) qui habitent dans le voisinage de la Hongrie, subjuguèrent les Rouss (tourk), les Bartas, les Bulgars et les Khozars, les ont chassés de leurs pays, se sont emparés de leurs possessions, en sorte qu'aux yeux des autres peuples il ne reste d'eux sur la terre absolument rien que leur nom.

En effet, ces noms continuent à figurer dans les répétitions, et, dépaysés qu'ils furent par les conquêtes russes, ils figurent décélant l'existence des hordes après leur défaite. Même les Bourtas ne disparurent sitôt, et sont comptés au nombre des peuples conquis par les Mongoux : *Brutachi qui sunt judœi* (Plano Carpini, VII, 3). Bakoui (en 1413), ne les a point oublié dans sa compilation : بركاس Barkas (lisez برطاس du pays des Khozars le long du fleuve Athel; ses habitants sont musulmans, ont une langue qui diffère des autres. Il y a chez eux de beaux renards, des ouabr rouges (VI, 7) (100).

(101) Ensuite il annote le pays بلاد بجباك Bahbak (lisez بجناك Badjinak), race de Tourks qui demeurent près du pays des Seklabs. Ces peuples ont une longue barbe, ne payent de tribut à personne et vivent avec leurs femmes comme des animaux (VI, 8). Ensuite se rengent chez lui à la long. 65° 0′, et à la latit. 12° 0′ le pays de Bodja qui sont Tourk du VIe climat (VI, 9), et il faut les retrouver en Afrique comme les long. et latit. l'indiquent. — Paul Savelev (dans sa topographie des fouilles de la monnaie arabe en Russie, p. 64 66), motivé par plusieurs localités qui portent le nom de Burtas entre Kazari, Volga et la rivière Mokscha, et remarquant que les arabes ignoraient les Mokschans sous leur propre nom, veut conclure que les Bartas sont les Mokschans. Il est probable que les localités Burtas sont des réminiscences du séjour des Bartas à l'ouest du Volga, Istakhri autorise de le croire, car il indique les possessions des Bartas assez étendues, mais il les étend aussi à l'est du fleuve jusqu'aux Goxs : et le principal siége de Bartas était sur Volga entre les

En effet, ces petites hordes de Bartas avaient quelque retentissement qui perçait à travers les Komans, Polovtzi, et motivait peut-être plusieurs écrivains latins de donner aux Polovtzi le nom de Partes.

Ce retentissement était plus remarquable en orient, et c'est à cause des peaux de renards noirs et rouges, qui, sortant des pays des Bartas, portaient l'appellation de bourtasiah, bourtasit. Les rouges n'étaient pas d'une grande valeur, mais les noirs étaient préférés aux hermelines, aux zibelines, et à toute sorte de fourrure. On les payait énormément : recherchés par les émirs arabes et persans, afin de couvrir l'habillement, les bonnets, les robes, ainsi qu'il est difficile de voir un émir qui n'aurait d'habillement doublé de renard bourtasien. (Masoudi, ap. Carmoly, itinér. de la terre sainte, p. 28).

COMMERCE, ÉTAT SOCIAL.

87. Examinant les relations d'Edrisi, dans le but de déterminer les itinéraires, les emplacements des localités, les limites des pays, nous avons rencontré à chaque pas des notices sur le commerce. Ces relations venaient en effet de commercants, de marchands qui observaient spécialement les objets de leur vocation. Certes, nous ne pouvons pas espérer d'y trouver l'énumération de toutes les marchandises, mais ce qu'on annota de leurs narrations peut former l'idée de l'état commercial de différents pays et des changements dans le négoce, qui décidaient de la prospérité et de l'existence des états. Nos considérations sur Edrisi se bornaient aux VIe et VIIe climats; aussi l'examen du commerce s'attache presque exclusivement à la Russie et à la Pologne.

Chaque pays avait son industrie, car si les étoffes demandaient des fabricants, les fourrures ne pouvaient entrer dans le commerce sans une préparation industrielle. La première est supérieure et par excellence. Nous pensons que nous ne tombons pas dans l'erreur, quand nous avançons qu'elle doit être spécialement réservée à l'empire byzantin, le seul pays dont les produits de l'industrie et des arts se répandaient très-loin de tous côtés. Les latins fournissaient des objets plus communs, à l'usage plus ordinaire, et ces objets ne se répandaient pas autant, pas aussi loin. Les fruits de la terre étaient consommés sur le lieu, ou

Khozars et les Boulgars. Les Mokschans étaient-ils là et au delà du fleuve ? — Peut-être les arabes n'ignoraient pas le nom de Mokscha; on pourrait le retrouver dans leur Maschaqa. Au reste, les Bartas furent détruits comme les autres hordes. — Klaproth (tableau du Caucase, p. 92, et Asia polyglotta, p. 126), distingue les Brutachi de Plano Carpini, présumant que c'est une peuplade du Kaukase.

dans le voisinage, car bien que tout le pays du nord n'était pas surchargé de population, les pays les plus peuplés avaient en abondance de quoi vivre chez eux. Les métiers seulement avaient l'avantage de fournir aux peuples plus éloignés, les vêtements, l'habillement et quelques commodités plus communes. L'industrie de l'orient avait pour elle un terrain spacieux en Asie même, cependant ses produits pénétraient vers l'occident et se mêlaient aux byzantins. Le trafic local et limitrophe consistait en céréales, bétail, commestibles, vêtements, ustensiles, vases, esclaves (102). Et le grand commerce, le négoce étendu, était du luxe, ses marchandises consistaient en objets précieux, de haute valeur.

Ce luxe siégeait dans les églises, dans les cours, et celles des rois de Pologne, des deux Boleslav et de Miecislav II, surpassaient toutes les autres : *incredibile, ineffabile.* Il y a peu, la Pologne lavée de l'eau baptismale, encombra les sanctuaires de richesses, comme on peut le voir par le fameux pillage de Gnezne par les Bohêmes. Les cloches de bronze, croix, tables coulées d'or et d'argent, les apparats (Cosm. sub. a 1034, edit. Menken, t. II, p. 2017). Ces objets de luxe des églises étaient pour la plupart fondus et fabriqués en Pologne. Lorsque, en 1085, Vladislav Herman envoyait sa pieuse missive à S. Gilles en Provence, il fit battre un calice d'or, et fit fondre une statue de l'enfant en or; il y ajouta les apparats de l'église d'or et d'argent (brodés) : *nec mora puerilis ymago, cum calice de auro purissimo fabricatur, aurum argentum, pallia, sacræ vestes præperatur* (Gallus, I, 30); *admodum pueri imaginem fabricata* (id. ibid.).

La pénitence de Boleslav III bouche-torse (1117-1120), enrichit l'église de S. Adelbert à Gnezne. Il décora l'église et ses autels; il fit fabriquer une chasse pour les reliques, pour le chef du saint, dont les perles et les pierres précieuses n'étaient de moindre valeur que l'or pur de 80 marcs : *per ecclesiam et in altaribus ornamenta præsentavit..., in illo feretro auri parissimi* 80 *marcæ continentur, exceptis perlis. gemmisque præciosis, quæ minoris quam aurum præcii non videntur* (Gal. III, 25). L'église fut décorée par une porte de bronze représentant dans 18 tableaux l'histoire du saint, encadrés dans des chassis d'une

(102) Ἀγοράζουσι ἐξ αὐτῶν βόας καὶ ἵππους, καὶ πρόβατα, les Kiioviiens de Petzenehs (Const. porph. de adm. imp. 2); de même auprès des Komans. Les Khozars achetaient des Russes, le miel et la cire (Ibn Haoukal). Le sel entrait en Pologne de Halitsch : conferimus etiam eidem claustro, singulis annis, tredecim planstratas salis integraliter sicut de Russia ducuntur, de teloneo in Sandomiria recipiendas (donation de 1176, 10 août à Souleiov par Kazimir le juste édité en 1845, à Varsovie, n° IV, p. 12). Les environs de Krakov avaient leur sel (dipl. (1105) 1120, in tinecia Szczygielscii; bulla 1136, in dipl. mag. pol. Raczynscii). — Sur l'achat des esclaves nous nous expliquons ailleurs : la traite était inconnue, le nord n'était pas à tel point de civilisation.

riche composition. Les deux battants longs de 9 1/2 pieds de Paris, sont chaque d'une seule fonte (103).

Il est probable que pour confectionner de semblables objets, on fesait venir mainte fois des artisans étrangers, surtout allemands, car l'Allemagne à cette époque était renommée pour ses fonderies; le produit des fonderies allemandes allaient en Italie (104). Ces fonderies exécutaient des ouvrages gigantesques : cloches, statues, portes d'églises. Mais pour la fabrication des battants de Gnèzne, les artistes allemands pour sûr n'y coopéraient guère : car la Pologne avait en même temps une porte de leur ouvrage, dans le style et le gout byzantino-allemand, généralement pratiqué en Allemagne, et les battants de Gnèzne sont d'un tout autre genre.

Alexandre, évêque de Plotzk (vers 1154), fit venir les fondeurs Riquin et Waïsmuth de Magdebourg, qui lui fabriquèrent une porte de bronze en 24 tableaux de l'histoire du Christ, encadrés sur deux battants de bois (105). En même temps Otto, évêque de Bamberg, connaisseur de l'art de son pays, détruisit (en 1124 et 1125) les idoles des Pomoraniens *sculptoria arte incredibili pulcritudine celata.*

88. A côté du luxe et de l'opulence siége ordinairement, sinon la misère au moins la pauvreté. En Pologne, à cette époque, agricole, sans industrie, il n'y avait pas de misère, d'indigence, mais la pauvreté, la modicité; une fortune médiocre mais suffisante, raillait le luxe opulent qu'on qualifiait de richesse.

Les marchands et les voyageurs qui connaissaient différentes parties du monde, furent d'accord que la Pologne est un pays de lait et de miel; ils y virent les rues des villes formées par des maisons contigues; les terres cultivées, des jardins, des arbres fruitiers : la nourriture des habitants ne demandait rien de l'étranger. Cependant les poissons étrangers arrivaient de différents pays : *maritima divitia, opes equoreas* des Pomoraniens; l'huile de poisson des Komans, poisson de Volga de la Khozarie (106). Sans doute on aimait à assaisonner les plats avec des épices : poivre χερσονιτῶν τον μισθὸν... πεπερίν καὶ ἑτερα (Const.

(103) Voyez la figure et la description dans mon ouvrage polonais : la Pologne du moyen âge, t. IV, p. 296-329, publié à Posen 1851.

(104) Quidquid in auri argenti cupri et ferri, lignorum, lapidumve subtilitate solers laudet Germania, dit le moine Theophil. — O Germania gloriosa! tu vasa et aurichalco ad nos subinde mittis, chante un des anciens poètes Fiorillo, Gesch. der zeichnende Künste in Deutschland, II, p. 81).

(105) La figure et la description de cette porte étaient publiées par Frederik Adelung : die korsunische Thüren in Kathedralkirche zur heil. Sophien in Nowgorod, Berlin, 1823, in-4°. — Cette port était donnée comme cadeau à la sainte Sophie par un duc de litvanie, et transportée à Novogrod vers 1590. Voyez dans ma Pologne du moyen âge, t. IV, p. 269 295.

(106) Nouneschka d'Edrisi, VI, 6, p. 404, 405.

porp. de adm. imp. 6), gingembre, oranges, (conf. Edrisi VI, 6, p. 405). Le vin nécesaire à la célébration des messes. Suivant toutes les apparences, on était plus porté à l'aprovisionnement d'une excellente boisson, qu'à l'amélioration de la cuisine, parce qu'on voit de bonne heure un échanson parmi les dignitaires de la couronne, et la fonction du dignitaire de la table ne s'étendait guère à la cuisine, seulement à la couverture de table. (Le dignitaire de la cuisine ne parut qu'au xve siècle). En effet, quand la boisson dans les festins coulait en abondance, les couvertures des tables brillaient de luxe et de magnificence.

Lorsque Gallus, un des chapelains de la cour de Boleslav III, rappelle que du temps de Boleslav-le-grand *vasa et supellectilia*, *nulla lignea habebatur* (I, 6, p. 41), il est évident que de son temps la table royale était chargée de vases et d'ustensiles de bois, et ceux du temps de Boleslav-le-grand, n'étaient que d'or ou d'argent, de métal ou de corne (107). Boleslav III, célébrant huit jours le festin de sa noce, distribuait seulement ceux qui étaient en or ou en argent (Gall. II, 23, p. 181).

La couverture de la table exigeait différentes marchandises qui déployaient un luxe recherché pour éblouir la vue; demandait des tapis et des tissus (108). De même les siéges, les planchers, les murs, l'entrée, le vestibule et la cour brillaient de toutes sortes de couleurs, d'or et d'argent (109). Les chevaux harnachés, rayonnaient d'or et d'argent (110), et le cavalier ne négligeait point sa propre personne; les rangs des guerriers éblouissaient par la couleur de différents régiments (111).

Du temps de Boleslav-le-grand, personne n'osait se présenter à la cour habillé simplement en toile de lin ou de laine; personne n'y allait dans sa simple pelisse : chacun était surchargé d'habillement; la pelisse ou la fourrure avaient de précieuses couvertures, brodées en or (112). Les hommes, chargés de la chaîne d'or sur le cou, marchaient dans les habits royaux, car le roi distribuait chaque jour des

(107) Ces vases étaient : cypha, cuppæ, lanceæ, scultellæ, cornua mensæ.

(108) Gallus (I, 6) fit une spécification de pallia extensa, nappes; cortinæ, porte assiettes; tapeciae [illegible] et strata, courte-pointes et housses; mantilia et manuteria, serviettes et essuie-mains.

(109) Baldekini de samnitis, diversisque præclosis sericis ornamentis, comme on a décoré près de [illegible] Gnèxne le chemin du pèlerinage nu-pieds de l'empereur Otto III, (miracula scti Adalb. cap. 9, édit. Pertz, t. IV, p. 615). Les étoffes de Bagdad, Baldak, et de soie. — Boleslav II, tributa in tapet[illegible] strata prospectabat (Gall. I, 26, p. 105). Les rois tenaient leurs conseils, donnaient les audiences devant leur maison sous des tentes.

(110) Frementium equorum auro et argento fulgentia frena (Joh. canap. vita seti Adalb. cap. [illegible] 7, edit. Pertz, t. IV, p. 586).

(111) Acies, diversitas indumentorum discolor variavit (Gall. I, 6, p. 39).

(112) Milites et feminæ curiales, pro lineis vestibus et laneis utebantur.... nec pelles sine palli[illegible] et aurifrisio portabatur (Gall. I, 6, p. 39). Pallium, n'est pas un menteau mais une espèce d'étoffe; pallia font partie des apparats de l'église; les pelisses, pelles palliis coopertæ; pallia sont étendues sur les tables, pallia extensa; pallia répondent aux lineis et laneis vestibus.

soubes et des zoupans (113). Les dames de la cour, couronnées d'or, ayant à leur cou des colliers et des boucles enfilés; des bracelets à leurs bras; vêtues de robes brodées en or, décorées d'agraphes, de boutons, de pierres précieuses, se trouvaient à tel point surchargées qu'on les soutenait, pour qu'elles puissent se tenir debout (114). On ne peut pas considérer cette relation pour une trop forte exagération, pour ce siècle d'or. L'ecclésiastique près de l'autel, se tournait avec peine, accablé de la pesanteur de l'apparat; le guerrier se remuait lourdement sous son armure et sous sa chaîne; les dames se courbaient sous le poids des pierreries et des métaux qui décoraient leurs membres et leur coiffure. Luxe effréné, incroyable et ineffable pour les autres cours. La reine Rixa (en 1036) fuyait de Pologne, ennuyée et dégoûtée de l'intolérable faste de la cour et de la barbare étiquette des Slaves (115).

Ce luxe, avec le temps, déchut de sa hauteur. Le chapelain de la cour de Boleslav III voyait comme *milites et fœminæ curiales lineis vestibus vel laneis utebantur et pelles* (I, 6, p. 39); il a vu comme le roi, aux festins de huit jours de sa noce, distribuait de son vestiaire, à la manière antique, les zoupans et les soubes couverts de soierie et décorés de broderies en or : *renones et pelles palliis coopertas et aurifrisiis delimbatas* (II, 23, p. 181). Ce luxe déclina à la cour, non pas qu'il y eut moins de matières dans la circulation pour le satisfaire, mais parce qu'il n'y avait plus de ressources à disposer de ce qui se divisait et se dispersait parmi les hommes qui avaient leurs jardins et leurs châteaux; il perdit son éclat, parce qu'au lieu de décorer et couvrir la grossièreté d'une toile ou d'une pelisse, il entra dans leur confection et améliora celle-ci en lui donnant un certain lustre. Il y avait encore d'autres circonstances qui changaient la nature du luxe, que nous voulons exposer.

Les métiers de Pologne ne pouvaient point fournir tout ce que demandait ce luxe. Il fallait acheter chez d'autres à l'étranger, et payer argent

(113) Torques aureas immensi ponderis (Gall. I, 12, 16, p. 64, 82); indumentis regalibus adornat (id. I, 13, p 70); qui vestes (zoupany) mutabatis cottidie (I, 16, p. 82) : ceux de la veille étaient probablement reportés dans le vestiaire.

(114) Mulieres vero curiales coronibus aureis, monilibus, murenulis, brachialibus, aurifrisiis et gemmis ita onustæ procedebant, quod, ni sustentarentur ab aliis, pondus metalli sustinere non valebant (Gall. I, 13, p. 64, 65). Vos matronæ, quæ coronas gestabatis aureas et quæ vestes habebatis totas aurifriseas (I, 16, p. 82). — A voir l'habillement moins clinquant de la dame Strjezislava, modeste mère de saint Adalbert, couchée sur sa chaise-longue dans un compartiment de la porte de l'église à Gnèzne. — Il y a peu de temps, en 1844, on a trouvé dans la grande Pologne près d'Obrjitzko, quantité de boutons, d'agraphes, d'annelets, de boucles et d'autres pendants, d'un ouvrage très-fin, enfouis vers 980, dont on voit les figures dans la description de Jules Friedlander : Fund von Obrzitzko, Berlin, 1844, in-4°. On retrouvait déjà de semblables en Poméranie. C'est probablement l'ouvrage byzantin, connu aussi en orient. Ce qu'on a retrouvé jusqu'aujourd'hui est tout en argent.

(115) Dictu incredibile, ac ineffabile (Ditm. IV, 28); utpote fastu ejus intolerabiles, simul et barbaros slavorum pertæsa ritus (vita Esonis, cap. 3, inter script. brunsv. Leibnitzii, t. I, p. 326).

comptant bien d'objets des fabriques étrangères. Non loin de Krakovie et de Biton, près de Zwierszov ou Sieverz, la Pologne possédait des mines d'argent (116). On ne peut pas présumer qu'elles aient données une suffisante quantité de métal pour payer tout. Les ressources à cette fin existaient dans les cérales, dans l'abondance des produits du travail et dans l'exportation limitrophe. Le sol était fertile et cultivé, les villes florissantes remplies d'ouvriers aussi habiles qu'intelligents (Edrisi, VI, 4, p. 389).

89. L'or et l'argent qui donnait tout l'éclat au luxe des églises et de la cour, étaient un objet de commerce, une marchandise, nécessaire en partie pour le vaste négoce, quand il était acquis par échange et transporté en lingots; il n'avait pas de valeur pour le petit trafic. Les Prussiens n'y attachaient aucune importance, ils ne demandaient que des tissus en laine (117). Les insulaires Roughiens ne voulaient point admettre du numéraire, ils se contentaient de la valeur des toiles (118). La Pologne était plus accessible à la circulation de la monnaie, et moyennant ses ressources, elle achetait des masses d'or. On avait du temps de Boleslav-le-grand, *superfluitatem pecuniæ, aurum commune;* c'est avec le temps que son éclat s'affaiblit devant la luisante paleur de l'argent (119). C'était la conséquence de ce changement dans le commerce, où l'or et l'argent, principale marchandise, céda la place aux marchandises d'industrie, conséquence de ce progrès qui dispersait le restant des métaux précieux dans des mains nombreuses, dans toutes les parties du pays.

Pour l'habillement, les garnitures de la parure, les étoffes, les orfèvreries venaient longtemps presque exclusivement de la Grèce, de Byzance, de Kherson (120). Là étaient les manufactures des étoffes de soie, *serici;* de velours, *sammeta*, de pourpre, βλαττια, en général des étoffes de différente couleur, *pallia;* là on brodait en or, *aurifrisia;* là on fabriquait tapis, rideaux, pavillons, ceintures, πρανδια, bracelets,

(116) Villa ante Biton (dans la haute Silisie) quæ Zuersov dicitur cum rusticis argenti fossoribus bulla Innoc. papæ 1136, in cod. maj. pol. Raczyn. n° 4).

(117) Pruzi aurum et argentum pro minimo ducunt... pro laneis indumentis efferunt præciosos martures (Helm. I, 1, 5).

(118) Apud Ranos non habetur moneta, nec est in comparandis rebus consuetudo numerarum, sed quicquid in foro mercari volueris, panno lineo comparabis. Aurum et argentum, quod forte per rapines et captiones hominum, vel undecunquæ adepti sunt, aut uxorum cultibus impendunt, aut in ærarium dei sui conferunt (Helm. I, 38, 7).

(119) Pecunia, dans la relation de Gallus, désigne non seulement la monnaie courante, mais en même temps des lingots d'or et d'argent.

(120) Χερσονιτῶν τον μισθον... οἷον βλάττία, πρανδια, χαρέρια, σήμεντα... δερματια ἀλληθινὰ παρδικα (Const. porph. de adm. imp. 6). Cela passait du temps de Constantin par les possessions des Petscheneghs; après leur destruction, passait de Kherson directement dans les terres des Russiens. A la suite de ce commerce, les Russes, qualifièrent d'ouvrage kersonnien, tous les monuments et objets artistement élaborés.

χαρερια, *brachiales*, et multitude de parures de ce genre σήμεντα, qui s'attachaient à différentes parties du corps, à tous les bords d'habillement, franges, annelets, boucles, boutons, agraphes. A cette époque, les fabrications exécutées en Perse, en Asie, à l'imitation des Grecs, ou par les Grecs eux-mêmes, restaient encore sur le lieu, n'arrivaient pas à une telle quantité aux rivages du Volga et du Don comme postérieurement, ne se mettaient pas encore en concurrence avec les manufactures byzantines. Les soieries baldakines, et les tissus de coton de l'orient eurent plus de fortune plus tard. Des environs du Don et du Volga arrivaient plutôt les poissons, et, ce qui était plus important, l'or et la fourrure.

Byzance a pu transmettre de l'Afrique les peaux de léopards et quelques dépouilles des animaux du sud; mais les fourrures de martres, de belettes, de zibelines, de renards rouges et noirs, bourtasses, le castor, sortaient des environs du Volga et du Don, *pelles præciosas* (Gall. I, 6, p. 36), dont l'aspect et l'odeur furent du goût de l'occident (Helm. I, 1). Ces fourrures arrivaient par de grands chemins, et se dispersaient par des chemins particuliers. Par ce dernier moyen, les Prussiens pouvaient, de leurs forêts marécageux, fournir certaine quantité au monde chrétien : *pelles abundant, peregrinis offerunt, tam præciosos martures* (Helm. I, 1, 8). Sur le grand chemin se trouvaient les Kiioviens et chez eux le gros du commerce.

90. Dans chaque siècle il ne manquait pas de mouvement commercial dans ces immences distances du nord; il était lent, traînant, mais il rapprochait les peuples éloignés. L'invasion du mahométanisme et les perlustrations des Arabes l'ont animé sans doute; mais c'est par l'activité de la dynastie sammanide (890-1004) et par le concours de ces événements, qui déplaçaient les situations de la race Slave, qu'il prit une extension considérable, et, grandissant, coopéra à la permutation de l'état social et politique de plusieurs pays et nations. Sur les rives du Volga, les marchands des côtes de la Baltique se rencontraient avec les marchands des côtes de la mer rouge et du golfe persique. Les peuples du nord, prenant l'or et l'argent des mahommédans, donnaient en échange ces précieuses fourrures, qui émerveillaient les climats plus échauffés. D'un autre côté, ces précieuses fourrures, de même que l'or et l'argent, acquis par le trafic, furent échangés avec les occidentaux, pour le vêtement ordinaire, pour de petites commodités de la vie, qui manquaient au peuple du nord. La Slavonie du Dniepr, où les Varèg-Rouss se sont casernés, par sa situation forma bientôt un entrepôt, et devint l'intermédiaire de toutes les opérations du négoce occidental. L'esprit mercantile s'empara des peuples, les villes et les cités grandi-

rent rapidement en population, en métiers, en trafic, en extension; à côté des chaumières, pleines de nombreuses familles, les architectes grecs élevaient des édifices en pierre, d'épaisses murailles et fortifications, des basiliques, des cerkievs, décorées de mozaïque la plus recherchée. Les marchandises étrangères traversaient continuellement, s'arrêtaient sur les marchés et encombraient les dépôts; les marchandises principales consistaient en sacs de fourrures, en or et en objets de luxe La soif de gain animait tout le monde, mais pour jouir de la surabondance, il n'y avait aucune inclination. La grossièreté rustique, regardant les monceaux d'or accaparés, n'avait aucune disposition au luxe, ne l'inventa point, et, guidée par l'avarice mercantile, ramassait pour garder (121).

On savait que la Russie était riche, surtout sa métropole Kiiov. En 1018, le 15 août, Boleslav-le-grand entra dans cette capitale, *caput et arx regni*, Kiiov. A l'instar de Byzance, elle avait sa porte d'or, *civitatem magnam et opulentam ingrediens, evaginato gladio, in aurea porta percutiens* (Gall. I, 7, p. 44, 46). Dans cette immense cité on comptait 400 églises, cerkievs, huit marchés σαμβατας; une population innombrable, car l'affluence dans la ville et vers ses environs était énorme; des indigènes, des esclaves qui y trouvaient leur refuge, des étrangers et spécialement des Danaens ou Grecs (des juifs), et de dangereux voisins Petschenehs. L'incendie avait endommagée l'année précédente la principale basilique, la cerkiev de sainte Sophie : elle fut déjà restaurée. La cité entourée d'une muraille, capable de se défendre, après une courte résistence fut prise. On y montra à Boleslav une quantité ineffable de précieux métaux, *ineffabilis pecunia ostenditur*, le trésor ducal, avec lequel le duc ne savait que faire. C'est ce que disent les publicistes de l'époque, ce qu'ils annotaient avant que Boleslav eut le temps de se reconnaître dans sa nouvelle acquisition (Ditm. IX, 16) (122).

Boleslav-le-grand prit conseil, s'il devait garder avec une poignée de guerriers une cité aussi vaste et populeuse, *urbem, ditissimam, regnumque ruthenorum potentissimum*. Dans ses états il n'y avait aucune comparable. Il se décida à confier son administration à un Russe et de l'abandonner : *decem mensibus inde pecuniam in Poloniam transmit-*

(121) Du temps de Boleslav-le-grand, dans la puissante et opulente Kiiov, au moment de sa plus haute splendeur : Rutenorum rex, simplicitate gentis illius, s'amusait de la pêche ordinaire de poisson. — Avec le temps, Kiiov déclina et succomba et on ne connaît aucun luxe des ducs russiens. Le luxe se tournait vers les églises et les édifices.

(122) In magna hac civitate, quæ istius regni caput est et plus quam quadringenta habentur ecclesiæ et mercatus octo; populi autem ignota manus : quæ sicut omnis hæc provincia, fugitivorum robore servorum, huc undique affluentium et maxime ex velocibus Danais, multumquo vocentibus Petinegis hactenus consistebat, et alias vincebat. — Boleslav entra dans Kiiov le 15 août, le contingent allemand, domum remittebat en septembre au plus tôt. Ces Allemands pouvaient donc au mois d'octobre retourner en Allemagne et raconter comme Henricus miles inclytus ex nostris (allamanis),

tendo, le onzième, *cum thezauro residno Poloniam remeabat* (Gall. I, 7, p. 47). *Ex eo tempore Russia Poloniæ vestigalis diu fuit* (ibid. p. 51) (123). Cet événement favorisa le fastueux luxe des six dernières années de Boleslav-le-grand, ensuite les années du règne de son fils Mietschislav II, *fastus intolerabiles et barbaros ritus* qui devenaient insupportables à la reine Rixa allemande (vita Ezonis, cap. 3).

Pendant l'assaut de Kiiov, *magna urbs incendio minoratur* (Ditm. IX, 10). Cet incendie ne diminua pas son existence; sa prospérité continua; la cité fut rebâtie : *metropolis Chive, æmula sceptris Constantinopolitani, clarissimum decus Græciæ*, de Russie, du rit grec (Adami brem. hist. eccles (66) II, 13). La Russie est toujours riche et opulente parce qu'elle a à sa disposition nombre de sacs de fourrures et de lingots d'or. Elle n'avait point de monnaie, elle jettait celle de byzance ou koufique dans les creusets pour avoir des lingots d'or et d'argent. En 1041, le roi Kazimir épousa *Russia nobilem magnis diuitiis uxorem* (Gall. I, 20, p. 92). Boleslav-le-hardi ou libéral contemplait *tributa Rutenorum, aliorumque vectigalium in tapetis strata* (I, 26, p. 105); pour un baiser de paix et la secousse de sa barbe, le duc, knez, *computatis largi Boleslai passibus equi, de stacione ad locum conventionis, totidem marcas aureas posuit* (I, 23, p. 101). C'était peu de chose pour le duc de Russie de jeter l'or avec cette profusion, car il ne connaissait ni le charme d'une bonne chère exquise, ni l'attrait du luxe. Cependant le trésor commença à s'épuiser par de fréquentes visites. Le duc porta plainte au pape Grégoire VII, lequel dans sa lettre de 1075, apostrophant Boleslav, exige et sollicite la restitution, *pecuniæ quam regi Russorum abstulit* (epist. II, 73) (124).

91. Le trésor du knez se dispersa et se vida; en attendant l'or disparaissait du commerce et cédait la place aux lingots d'argent; ce qui restait d'or se disséminait plus facilement dans les mains particulières; le commerce des autres villes commençait en même temps à se placer au niveau de Kiiov et se détournait de sa direction vers cette cité.

oppetiit dans un combat, et ils narraient toutes ces choses inimaginables qu'ils ont vus et qu'ils apprirent de ineffabili pecunia qu'on avait montré à Boleslav. En même temps arrivait ad imperatorem dilectus Boleslavi abbas, cum muneribus, conditionnant un nouveau contingent impérial, en cas de demande, ut suum amplius auxilium acquireret. — Tout ceci est noté par l'évêque de Merseburg Ditmar, presque à l'instant même, sur son lit de mort, car il mourut le 1 décembre. Boleslav-le-grand séjournait encore à Kiiov. Dans cette nouvelle il n'y a rien d'exagéré. Les villes de Russie devenaient un refuge de la liberté, foyer de franchises et du lucre, grandissaient comme par enchantement.

(123) *Diu*, par conséquent dans l'année 1110, dans laquelle écrivait Gallus; du temps de Vladislav Herman et de Boleslav la Russie n'était plus tributaire.

(124) Inter omnia servanda vobis est caritas, quam, quod inviti dicimus, in pecunia quam Russorum regi abstulistis violasse videmini. Quapropter, condolentes vobis multum vos rogamus et admonemus, ut pro amore dei et sancti Petri, quidquid sibi a vobis et vestris ablatum est, restitui facietis.

Cependant Kiiov continuait encore de rester le centre du mouvement commercial, qui croisait en tout sens et traversait cette cité.

La navigation sur le Volga était utile aux peuples reculés vers les déserts nord-est; celle du Don, commode à tous ceux qui bordaient ce fleuve; les petits bâtiments de son embouchure apportaient des transports aux grandes constructions de Matrakha ou de Bertabiti, pour être expédiés par la mer noire. Mais le cours du Dniepr, renforcé par de nombreux bras navigables, roulant ses eaux par les pays inspirés du génie mercantile, favorisait mieux la cité Kiiov par les communications riveraines. Il fesait descendre les marchandises de la Slavonie septentrionale, des Pomoraniens, des Normands-skandinaves, des Anglo-saxons, marchandises qui venaient de la mer baltique et traversaient Novogorod et Smolensk. Tout descendait vers Kiiov pour être expédié aux bâtiments de la mer noire, d'où les marchandises de Byzance et de Kherson remontaient par le même chemin vers Kiiov, pour être déposées jusqu'à ce qu'elles aient pu se disperser dans toutes les directions. Plusieurs villes des rives du Dniepr pouvaient tirer un semblable avantage; la fortune préféra Kiiov, elle était seule qui en profita parce que les grandes communications continentales se croisaient avec la riveraine le plus commodément dans ses environs.

La Pologne, dans sa position, était privée de semblables avantages. Ses principaux fleuves roulaient les eaux dans un sens contraire; elle ne possédait pas directement le littoral de la Baltique. La Hongrie était plus rapprochée aux objets de luxe et du commerce byzantin, le Danube y était à donner une direction au négoce; ses rives méridionales et ses embouchures furent animées. La Pologne, entourée de ce grand mouvement, sans être appelée à la participation, servait de passage et tenait un rang inférieur. Ce passage se frayait cependant différentes routes commerciales par son territoire. De Magdebourg et Halla (par Posen) à Gnèzne; de Magdebourg et Halla (par Breslav) à Krakovie. Dans l'intérieur du pays elles se croisaient, et de Gnèzne et de Krakovie elles s'étendaient très-loin. De Gnèzne par Sandomir, à Prjemisl, Sambor, à Halitsch, d'où l'on descendait avec le Dniestr jusqu'à la mer noire. De Krakovie par Sandomir jusqu'à Kiiov. Cette dernière était le chemin du grand commerce et son principal passage qui animait Loutzk et Peresopnitza. De ces routes nous avons les distances que les marchands, vers 1154, rapportaient aux géographes de Sicile et à Edrisi.

Sur les immenses plaines de la Slavonie russienne, l'esprit mercantile détermina aussi les distances pour les marchands. De Kiiov on passait le continent avec sécurité jusqu'à l'embouchure du Dniepr, et on remontait vers Smolensk. Barmon ou Smolensk est évidemment un point très-

important pour le commerce du nord, d'où rayonnaient les communications continentales dans toutes les directions. De l'est par les pays de Mordva et Mourom, se communiquaient les Boulgars; du nord, Novogorod et les Kareliens. Vers l'ouest deux chemins avançaient jusqu'à la mer Baltique : un par Kabi à Anho (Revel); l'autre en longeant Dvina vers Madsouna et Sounon (125). Vers le sud, par Mozir et Loutzk vers Halitsch et Prjemisl, s'embranchant de Loutzk et de Peresopnitza, par Tiver, le long du Boh vers les embouchures du Dniepr et du Dniestr; croisant le grand chemin le plus fréquenté, qui venait de Krakov par Sandomir à Kiiov; d'où ce chemin avançait par les plaines des Komans jusqu'au Volga. Ainsi les communications continentales se croisaient à Kiiov avec les communications riveraines; elles facilitaient ce concours des quatre plages du monde dans un point central. Les géographes de Sicile ne l'ignoraient point : quoique la description d'Edrisi n'est pas assez claire, elle est assez explicite pour indiquer les positions connues; elle confirme l'existence de toutes ces avenues qui formaient la grandeur et la prospérité de Kiiov. Elle en a profité : mais il ne dépendait d'elle, quand l'aurore des autres commença, à éteindre la lumière de son astre.

92. Les enfants d'Israël partageaient avec ferveur l'activité commerciale, surtout ceux d'Allemagne, qui inondaient le sol hospitalier de la Slavonie. Ils retrouvaient leurs confrères au fond de l'Asie et soutenaient infatigablement leurs communications lointaines. Ils étaient nombreux dans les villes des Boulgars et Khozars, sur les bords du Volga; les Khakans des Khozars jusqu'à la chute de leur empire (990 et 1016) suivirent la doctrine de Moïse. Les juifs d'Allemagne y avaient par conséquent un point d'appui. Toute la route jusqu'à Kiiov se peupla d'Israélites. Ils n'avaient pas besoin de s'arrêter en Pologne, où ils étaient encore peu nombreux; ils la passaient pour se rendre au plus tôt dans le point central de Kiiov, où ils trouvaient tout le profit. Les indigènes étaient contents de leur coopération, jusqu'à l'époque où se déroulèrent les circonstances inattendues, que l'œil le plus exercé ne sait prévoir.

Le commerce transitoire, concentré à Kiiov, commença à se diviser et à tourner par différents chemins. Les routes multipliées à droite et à gauche, pouvaient déjà agir sur cette division : mais de plus grandes diversions à cet égard commençaient à se développer de deux côtés de la

(125) Les renseignements d'Edrisi offrent ici une lacune, une interruption. Elle est remplie non seulement par la situation des lieux sus-mentionnés, mais avec évidence incontestable par les trouvailles de monnaies koufiques. La monnaie koufique allait ensuite s'accumuler dans les îles de la Baltique, aux environs de Sigtouna, sur les rivages des Pomoraniens et dans leur voisinage, près d'Elba (Elblong), vis-à-vis Landschouden (Skanie), et chez les Vinules. — Voyez la carte de Savelov et ce qu'il en dit p. 135-201, et comparez avec la figure ci-dessus p. 178, au chap. 68.

direction kiiovienne. D'un côté les colonies russiennes, établies au delà des forêts, zaleskie, facilitaient et animaient les communications des bords du Volga par la Novogorod vers la mer Baltique, où commençait à percer la concurrence allemande. De l'autre côté, les Italiens fréquentaient plus souvent Constantinople et commençaient à animer les communications de l'embouchure du Don. Par d'autres circonstances encore le mouvement commercial se trouvait dérangé et gravement compromis.

Les conquêtes ne le favorisent pas toujours. L'extermination des Boulgars, Bartas, Khozars par les Russes, dépouilla les marchés russiens des avantages qu'ils tiraient des hordes et peuples dont il ne restait que le nom. La dévastation du pays des Vinules et la soumission des Pomoraniens portaient une semblable atteinte aux marchés du nord. La chute des Sammanides, le débordement des hordes tourkes du fond de l'Asie dans les possessions mahommédanes, déchirait ou anéantissait les communications établies. La monnaie arabe, depuis 1012, disparut de la circulation dans la Slavonie; peu après, vers 1050, la monnaie allemande et anglo-saxonne cessa d'inonder ces pays, ensuite l'or disparut du commerce, on ne saurait assez expliquer ce déchet. Tous les éléments du transit se détournaient des marchés russiens, et aucune ville marchande ne se ressentait plus de ce dérangement que l'opulente Kiiov.

Les juifs étaient entraînés dans ce délabrement de fortune, mais meilleurs spéculateurs que les autres, ils savaient se tirer d'affaire : les indigènes, gênés, s'en irritaient et accusaient les opérations juives comme cause du malaise. Les esprits s'envénimaient; à chaque émeute, le peuple égorgeait les juifs; pour les sauver du massacre, Vladimir monomane, ordonna aux juifs d'évacuer Kiiov (1114) : le peuple bénit le knez qui le délivrait de ce fléau : mais le malaise ne cessa de travailler et de préparer le triste dénouement (126). Le peuple n'ayant plus de prévention, devenait plus inquiet, plus mutin dans les affaires de l'intérieur. Sa prospérité disparut : agité par les passions, Kiiov était malheureuse et la politique hideuse de Souzdal éguisait l'épée meurtrier. En 1167, le fils dégénéré de la Russie, André-aimant-dieu (bogolubski) la livra au pillage. Cette cité sainte, respectée par les siens et par les étrangers qui la visitaient, fut victime de l'engeance dénaturée. Cinquante ans après, en 1204, les Komans Polovtzi, enhardis par le forfait souzdalien, saccagèrent et dépeuplèrent Kiiov. Le prestige de la cité-mère faiblit, sa gloire déclina ; Kiiov ne se releva plus. Souzdal se réjouit; Riga et Loubeka

(126) Il est difficile de décider où ces juifs de Kiiov s'étaient retirés. Mon ami Carmoly ne veut pas consentir à leur refuge en Pologne, parce qu'il voit nombre d'indices, que longtemps encore les israélites étaient peu nombreux en Pologne, où ils n'avaient pas beaucoup à gagner. Il pense, tant nombreuse qu'était la population juive à Kiiov, qu'elle était flottante, et, forcée d'évacuer Kiiov, elle retourna d'où elle était venue, en Allemagne et en orient, les orientaux étant les plus nombreux.

s'élevaient, Novogorod grandissait et Gênes avec les Vénitiens allaient faire des établissements de leurs comptoirs sur les côtes de la mer noire.

93. Du temps de Boleslav III, l'âge d'or était passé depuis un siècle; d'autres relations, une autre position sociale s'étaient formées par la marche, par le progrès de la civilisation. C'est surtout depuis la guerre intestine, depuis la guerre sociale de 1080, que l'état de choses se déroula tout différent de celui qu'on glorifiait à l'époque de Boleslav-le-grand.

L'ancienne coutume et l'ancien ordre cédèrent au nouveau. Les objets de luxe et de l'opulence se sont dispersés en parcelles et cessèrent de constituer ce luxe; ils décoraient et couvraient d'une manière plus commune. Lorsque Boleslav III distribuait les vêtements festivaux, il y avait des particuliers qui en étaient investi à leurs propres frais et pouvaient les distribuer de leur part. Boleslav-le-grand séjourna dans différentes communes et tenait des tables publiques lui-même ou par ses commis, pour engager le peuple à s'y établir (127). Boleslav III n'était plus à même de l'imiter, car cette ancienne coutume compensait les villes et les cités pleines de rues à construction continue. Si les premiers Boleslav pouvaient entreprendre d'innombrables incursions et expéditions dans des pays éloignés, Boleslav III et ses successeurs ne pouvaient plus s'engager trop, ni en Russie, ni en Hongrie, ni en Bohême; parce qu'il leur était plus difficile de sortir de leur propre pays et de pénétrer dans les états voisins. En Pologne et chez les voisins, le pays devenant plein, offrait plus d'entraves, et de nombreuses occupations, multipliées sur le lieu, retenait chacun dans ses foyers.

Les constructions de tant de bâtiments, entassés ensemble, les murs et les fondations des églises et des couvents, occupaient quantité de monde; les habitants, rapprochés et concentrés, développaient l'activité des métiers et des fabriques, qui surpasse beaucoup l'activité précédente. Partout le trafic, l'achat et la vente, varia et prenait un surcrois; de petites nécessités de la vie se multipliaient partout. Les cours des seigneurs, tant séculiers qu'ecclésiastiques, recherchaient ce que jadis formait exclusivement le luxe royal. La monnaie et le numéraire devenait à chacun plus nécessaire, et sa fabrication locale augmenta beaucoup. Tout cela avait lieu, l'ensemble des événements le démontre.

Du temps de Mietschislav on construisit à la hâte quelques églises et chapelles en bois. Les cathédrales de St-Pierre à Posen, de la Trinité à Gnèzne, le couvent sur la montagne de Sainte-Croix, furent construits

(127) Boleslav-le-grand, in civitatibus et castris frequentius habitabat (I, 12, p. 63), et omni die privato, quadraginta mensas principales, exceptis minoribus erigi faciebat (I, 14, p. 71), de suis familiaribus, singulos singulis civitatibus vel castellis deputabat, quod loco sui, castellanis et civitatibus (id est, civibus et civitatensibus) convivia celebrarent (I, 15, p. 73).

en pierre, par Boleslav-le-grand; à Krakovie, l'église de St-Venceslav, commencée (1102) par Vladislav Herman, fut achevée par Boleslav III, en 1139. Chaque évêque s'efforçait à fonder une église; le pécunier Pierre Danois en fonda un grand nombre (128). Arrivaient les destructions qui déblayaient l'ancien ordre, pour faire place au nouveau. Les villes, plus inclinées au nouveau, prenaient une croissanse remarquable; celles qui tenaient plus obstinément à l'ancien, succombaient et s'épuisaient. C'est la raison de la destruction de la florissante et puissante Krouschvitza, de la chûte de Bialigrod et d'Ioulin.

La culture des terres subit aussi des changements. L'augmentation de la population sédentaire dans les villes, était pour cette culture avantageuse. Le cultivateur devenait plus assidu, plus attaché à la glèbe, moins mobile; sur plusieurs points il perdait l'inclination à la permutation de domicile, et la culture en jachère l'emportait sur celle en friche. Les grands propriétaires prenaient plus de soin de retenir dans leurs domaines la population laborieuse. Le peuple cultivateur, les kmetons, gagnaient matériellement, mais son civisme y trouvait la mort. Il prit la nouvelle coutume en aversion et ne participait pas à l'instruction latine étrangère. Le progrès du nouvel ordre, de la civilisation, fut immense et rapide, il changeait les relations sociales, ainsi que dans un intervalle peu éloigné, on savait que le temps de Boleslav III, était tout différent de celui de Boleslav-le-grand. Avant l'introduction du christianisme, *hospitalitas gentilium,* rapprochait les conditions sociales : *neque rustico suo dux invitatus, conscendere dedignatur : nondum enim princeps tanto fastu superbie tumescebat* (Gallus, 1, 2, p. 24). — Du temps des deux premiers Boleslav, *quamvis multis cuneis magnatum constipatus*, *rusticum quasi proprium filium admonebat* (I, 7, p. 55); *aurum eo tempore commune* (I, 6, p. 39); *rex fama vivit*, *ditatus pauper obivit* (I, 26, p. 108); et le roi répétait : *sine plebe quid rex erit.* — Du temps de Boleslav III l'opulence royale se montra *octodies* avant et après sa nôce, ou quand il remplit sa pénitence (II, 23, III', 25); *et sapiens et nobilis vir inportabilia exercebat*, *dum ignobiles nobilibus præponebat* (II, 4, 16, p. 139, 160).

(Voyez les derniers chapitres du mémoire précédent, Slavia du XIIe siècle; ensuite considérations sur l'état politique de l'ancienne Pologne et sur l'histoire de son peuple, dans l'histoire de Pologne, publiée à Lille, 1844).

(128) En 1064, gneznensis ecclesia consecratur (annal. monach. in cod. gnezn. santconis, p. 328; dzirzv. p. 101) (décorée 1127, par une porte); 1065, monasterium mogilneuse (Dlugos. p. 258); 1124, ecclesia in Czerviensk fundata; 1138, coenobium trinitatis sancti Benedicti, à Sochatschev était une récente fondation; 1139 l'église de S. Venceslav achevée; 1140, claustrum in Andrzeiov edificatur; 1145 ecclesia kathedralis plocensis consecrata (1145 porte de l'église); 1154 in Zagoszcz fundata; 1155 abbacia de Czervinsk; 1161 in Lanczic consecrata; 1164, claustrum in Lubens edificatur; 1176, claustrum Suleiov edificatur; 1185 claustrum Coprivnitza edificatur, etc., etc.

CARTES

DE L'INDE ET DE LA CHINE,

DRESSÉES

D'APRÈS LES RELATIONS DES ARABES

ET LES INVESTIGATIONS DU MOYEN AGE.

Intactis opulentior
Thesauris Arabum. . . — tamen
Curtæ nescio quid semper abest rei.
HORAT. ode XXIV.

CARTES

DE L'INDE ET DE LA CHINE.

1. Après avoir dressé une carte de l'Inde pour la relation du birounien; après avoir construit une autre pour débrouiller les descriptions confuses d'Edrisi, j'aurais dû, semble-t-il, à la suite de ces essais, rendre un compte détaillé et étendu de mes opérations. Mais ma tâche est déjà trop lourde pour m'engager encore dans de longues considérations, je serai donc succinct, je me résumerai dans des généralités essentielles, ne touchant à tous les détails, n'arrêtant, que pour surmonter les obstacles ou les incertitudes. De toutes les observations qui ont été faites jusqu'aujourd'hui, je ne connais que l'opinion de Klaproth sur l'emplacement de Khanfou ou Gampou et les explications de M. Reynaud qui accompagnent la version de la relation des voyages faits par les Arabes dans l'Inde et à la Chine, et sa version de la description de l'Inde par Abou Rihan. La lumière de ses explications me guide, elle a pu cependant m'échapper par les intervalles de temps où j'ai été privé de ces précieux opuscules.

Certainement, des temps les plus reculés, des relations ont existé entre les occidentaux de l'Asie et les Indiens et Chinois; continentales et maritimes, animées ou ralenties, ne discontinuaient jamais : dans aucun siècle, les Arabes n'ont ignoré l'existence des pays de l'Inde, des îles et de la Chine.

Toutes sortes de communications devinrent plus fréquentes, plus suivies du temps des khalifs; des explorations furent faites, des descriptions et des relations sur les pays éloignés furent redigées.

Le marchand Soleyman, après plusieurs voyages en Chine, racontait, en 851, sa longue traversée par sept mers. Plus tard, 907, Abouzeid ou Jezid, prépara une autre narration. Sortis de bahr Fares, ils traversaient par la mer دلاروى Delaravi لاروى Larevi (près des côtes de la région Lar). Passant Koulam du Malaï كولم ملى Koulam Melli, Malabar et Quiloa), ils entraient dans la mer de Herkend (ou Kend). L'île

Serindib est sur cette mer. On remarque dans l'île la montagne al Rohoun sur laquelle on voit l'empreinte du pied d'Adam. Au delà commence la quatrième mer appelée Schelahet. Une île الرامى el Rami ou Rammy était baignée à la fois par les deux mers; elle est partagée entre plusieurs rois. Parmi les îles de sa dépendance est l'île النيان al Neyan (ou Binam).

2. Soleyman parle ensuite des îles nommées لنج بالوس Lendjebalous (لنخ يالوس Lenkhialous); il fait mention de deux îles qui étaient séparées des précédentes par une mer qu'il appelle انداماں Andamán (ابراماں Abraman de la mauvaise leçon de Massoudi). Ce nom de la mer vient du nom des îles mêmes d'Andaman, et les îles Lendjialous, sont Langkevi.

C'est vers cette île que les navires se dirigeaient et vers le lieu nommé Kalahbar où se trouve l'empire de مهراج Midradj résidant dans l'île Zabedj.

De Koulam Meli, qui est un mois de Maskate à Kalahbar, il y a un mois de navigation. De Koulam les navigateurs se rendent dans un lieu nommé بتومه Betoumah (beit Touma, Saint-Thomas, près de Meliapour), et de Betoumah en 10 journées on arrivait à كدرنج Kedrendj (Godaveri, Coringa). Après dix autres journées les navires atteignaient le pays Senef et la sixième mer Senef où se trouve l'île Zabedj, de laquelle il y a un mois à Sin, et moins, quand le vent est favorable.

De Senef les bâtiments se rendaient en dix journées dans une île ou presqu'île nommée Senderfoulat, d'où ils mettaient à la voile par la mer Sandji vers Sin et arrivaient à Khanfou, au bout d'un mois. Sur ce mois sept journées sont employées à franchir les portes de la Chine, montagnes baignées par la mer. Entre Senef et Sin, il n'y a que Mabet (Habet) séparé de Sin par des montagnes.

Admettant que Kedrendj soit aux environs de Koringa et de l'embouchure de Godaveri; que Senef soit aux environs de Martaban; que Senderfoulat, par conséquent, se trouve aux environs de Sinkapore au bout de la péninsule Malaï : on se demande où commence, où se termine la mer Senef? baigne-t-elle la péninsule Malaï de deux côtés ou seulement d'un côté à l'ouest ou à l'est? où sont ces frontières de Sin au-delà de Mabed? sont-ce des frontières politiques de l'époque ou convenues et acceptées par des voyageurs et géographes? Questions à résoudre dans le vide des espaces.

Ce qui est évident, c'est que Sin ne commençait guère à l'embouchure du Gange, mais qu'il était séparé par Senef, par Djaba, par les rois Mabed qui comptent un grand nombre de villes, dont les possessions s'étendent jusqu'au pays des Moudjah blancs; au-delà de Mabed, il n'y avait que les montagnes qui les séparaient de la Chine.

L'empire de la dynastie Thang tenait à cette époque presque les mêmes frontières du sud qu'aujourd'hui. Ngan nan ou An nam (Tonquin) était en sa possession ou passait dans les possessions des rois voisins Nantschao. C'était au-delà des montagnes qui séparaient Sin de مابد Mabed (هابد Habet, مابر Mabar, mauvaise leçon, Kambod).

Vingt-cinq ans après Soleyman, en 876, Ibn vahab, arrivant à Khanfou, se rendait dans la capitale de Thang en qualité d'ambassadeur du khalif. La capitale d'alors portait le nom de Tschhan ngan. Les nestoriens de Syrie qui y furent établis l'appelaient Khomdan. Ce nom passa aux Arabes qui qualifièrent du même nom le fleuve jaune. Bientôt Tschhan ngan, avec la chute de la dynastie de Thang, cessa d'être capitale et changea de nom plusieurs fois (King tschao, Ngan si, Singan).

3. C'est presque dans la même année, 943 : le khalif expédiait une ambassade en Chine délabrée; Mas'oudi retournait de son voyage au Sind et au Hind et Ibn Haoukal, portant avec lui les descriptions géographiques de Khordadbeh, de Kodama et les renseignements d'Ibn Ishak, se dirigeait vers le Sind afin d'y faire une perlustration pour son compte.

Mas'oudi connaissait la relation de Soleyman et d'autres voyageurs et il a pu vérifier et compléter sur le lieu dans le Hind, ce que Soleyman relate sur l'intérieur de Hindoustan.

Sous la dynastie de Brahman, dit-il, le Hind formait un état, dont la capitale était appelée الحوزة Houza ou au centre. Mais cet état s'est divisé à la fin, en 607, par des dissensions intestines, en plusieurs royaumes. Mas'oudi apprit qu'au nord était située Kaschmir, tout cerné de montagnes. Ensuite Bourouh ou Kanoudj, un des plus puissants royaumes qui résista à Moultan, aux musulmans et au balhara.

La résidence de balhara, qui est le roi des rois, était à Mankir (Monghir), autrement nommé الحوزة الكبرى Haouza la grande, éloignée de 80 parasanges de la mer (1). Ses domaines s'étendaient vers le sud et l'ouest, où ils touchaient aux possessions musulmanes dans le Sind.

Au nombre des autres royaumes de l'Inde, on compte les suivants : جيرز Djiorz Djiozr (dans le Coromandel), à côté duquel est Thafec طابن Taban, طافن Tafen, طاقان طاقن Takan, (la meilleure leçon est Takan, Dekan). رهمى Rohmy; وهمن Ouahman, était contigu aux balhara, Takan et Djiorz, et touchait à la mer.

Dans l'intérieur de la péninsule, Soleyman connaît كاشب Kaschib, Kaschibin, que le manuscrit de Mas'oudi rend par الكامن Alkamen, qui paraît toucher au royaume de القرنج Kirendj ou Firendj.

Le dernier roi du continent indien est مابد هاتد Hated ou Mabed.

(1) C'est ainsi que disent les extraits de de Guignes (p. 9). Reinaud trouve que Kanodj, suivant Mas'oudi, fut considéré comme Haouza. — Abou Ishak istakhri fait de Balhara le nom de la capitale. Les villes portant ce nom se trouvent dans l'Inde, mais istakhri parle de Kanodj.

L'Inde (du midi) est un vaste pays, entouré de mers, il confine au royaume de Zanedj, Zabedj, Ranah. Celui-ci est gouverné par un roi qui porte le titre de mih radj (maha-raïa, le grand roi). Il possède les îles situées entre l'Inde et la Chine. Le roi Komar est en guerre avec le mih radj.

4. Les conquêtes de Mahmoud de Gazna, ouvrirent l'intérieur du Hind à des perlustrations plus approfondies. L'astronome birounien Abou Rihan, après un long séjour dans ce pays, à la suite d'études sérieuses du sanskrit et de longues investigations, rédigea, en 1031, une description du Sind et du Hind. Les ouvrages de cette époque n'offrent probablement aucun autre produit aussi clair et correct pour la géographie descriptive. Huit siècles se sont écoulés et les noms des lieux se retrouvent presque tous aux distances indiquées tout vivants. Dresser une carte d'après la description d'Abou Rihan, est une tâche facile, (planche XVI de notre atlas), aussi il n'y a pas lieu pour moi d'en rendre compte, ce qui demanderait une répétition de la description elle-même, rendue lucide par la version française (2).

(2) Pour prouver ce que j'avance, je vais repasser quelques routes indiquées par Abou Rihan, en ajoutant entre parentheses les noms des cartes modernes.

A partir de Kanodj (Kanodj) :		Borschaver (Peyschaver, Peshawar),	14
Dyamou,	parasanges. 10	Dinbour (Odynahpoor),	15
Gaty (Gartolee sur le Gange),	10	Kaboul (Kaboul),	12
Ahar (Ahar sur le Gange),	10	Ghasna (Gazna),	17
Myrat (Myrut, Merut s. Callee Nuddee),	10	*Un autre chemin de Kanodj :*	
Paniput (Paniput au-delà de Jumna),	10	Schirscharhah (Sirsanah ou Sirsawa, près de Seharumpoor),	50
Koutayl (Khythul),	10	Pindjor (Pindjor), en face de Tanaser (Tounessour),	18
Sanam (Soonam),	10	Dahmala, capitale de Djalandhar (Julindour, Jalendher),	18
Adathor,	9	Baladara,	16
Hadjannyr,	6	Lidda (Latta, au-delà de Ravi),	13
Maydahoukour, capitale de Lahor, sur la rive d'Iradha (Ravi),	8	Radjakiry (Radjour, Rajawur),	8
rivière Djandrahah (Chunab),	12	Cachemir (Kashemir),	20
rivière Djylum (Ihylum), qui coule à l'occident de Beyut (Veyut),	8		
Ouayhend (Vaihend), à l'occid. de l'Indus,	20		

Ces deux dernières distances compromettent gravement la nomenclature. Mais la montagne à pic Kelardjeh, située au nord de Radjakiry, n'est distante de Kaschmir que de 2 parasanges, et à 3 parasanges de Radjakiry se trouve une autre place forte Radjady. La carte des ingénieurs anglais de Bombay et de Bengal, dressée et publiée en 1842 par John Walker, désigne à l'occident de Rajawar : castle of Kambar, Radjahdihan singlis, qui répond à Radjadi. Les deux distances en question sont probablement lésées. — La carte des ingénieurs indique plusieurs pics rapprochés de Kaschmir, mais aucun ne semble répondre aux conditions de la sus-mentionnée Kelardjeh.

Il faut considérer les deux journées de distance de Kaschmir à la montagne, non pas de la frontière, mais de la capitale Addaschtan ; en ce cas, la montagne Kelardjeh serait la section la plus élevée de Panjal, Pendjal, couvrant Kaschmir de l'ouest, sous le nom de Pir Pendjal et s'élevant jusqu'à 13,500 pieds. Dans son bout méridional s'ouvre le défilé par lequel de Radjakiri on entrait dans Kaschmir. Le premier village après la descente était Beberhan (entrance to Kashmir by the Bimburraad, sur la rivière Huripur, qui s'y embranche en Ramy et Rembeara). Ce village est à égale distance de Sind (Kaschmirien) et de Djilum qui descend des montagnes Hazmakout (Fut Panjal où sont les sources de Jylum ou Veshau) et traverse tout le Kaschmir. De ce village au pont construit au confluent de Kosary (qui passe par Kotyhar) et Nahry (Lidur) 8 parasanges. (Le pont et les ruines d'un autre pont sont assez éloignés du confluent, on les voit près des ruines de Lidu Après avoir quitté les montagnes et avoir coulé l'espace de deux journées, le Djilum traver Addaschtan (Sirinagur), capitale du Kaschmir. A 4 parasanges de là, il entre dans un étang (la Wular qui est d'une parasange. Sorti de l'étang, il traverse la ville Ouschkar (Baramula), qui est ville Baramoula, et atteint le défilé où se trouve la ville Douar el morsad, située sur les deux côt de la rivière (Bunihar et Scheukhur, Sikh forts) (voyez planche XVI de notre atlas).

Je pense à retrouver Mandari (par 15° 0″ de latit.), Djatraour, Radjaury, Djandara, Bhaïlesan, da Mundogour (par 15° 0′ de latit.), Djittore, Radjigour, Djendari, Bhilsah. Je ne trouve rien pour la grande ville Doudahy et pour plusieurs autres. Quelques autres rapprochements de la nomenclature d'Abou Rihan, avec celle de cartes récentes vont faire ressortir dans l'examen que nous allons entreprendre, des difficultés dans le texte.

J'observerai seulement quelques difficultés ou des incertitudes embarrassantes, qui ne sont pas nombreuses.

Lorsque nous trouvons que Tanasser est placé à environ 80 parasanges de Kanodj et à-peu-près 50 de Mahoura, je pense que nous sommes autorisés d'y voir une erreur typographique et de prendre ces chiffres l'un à la place de l'autre. En effet, ajoutant la distance de Kanodj à Mahoura qui est de 28 parasanges, aux 50, ou aux environs 80 de Mahoura à Tanasser (Kourouschetra).

A partir de Kanodj jusqu'à Prayaga, Abou Rihan donne en détail cinq distances (12, 8, 8, 8, 12) qui font 48 parasanges, et il dit ailleurs que de Mahoura (qui est vis-à-vis de Prayaga) à Kanodj on compte 28 parasanges. Différence trop forte. On serait tenté d'opérer une certaine réduction dans le chiffre détaillé afin de le ramener à la somme de 28. En effet, si les trois premiers, jusqu'à Hadjamava (lisez Djadjamava), Aphapouri, et Karhah, répondent aux distances jusqu'à Jaujemow, Futtehpour et Kurrah sont trop forts : à cause qu'il ne reste jusqu'Allahabad que 8 parasanges de la même mesure, or, à Barhamschal (Alumchun) il y a 3 et jusqu'à Prayaga (Allahabad) 5, ce qui réduit la somme totale à 36. Ensuite de ce nombre 36, ôtons un cinquième pour les biais de la route, c'est-à-dire 7, on obtiendra pour la direction directe 29 paras. de Kanodj à Prayaga, nombre assez conforme à 28 de Kanodj à Mahoura.

5. Mais de ce point se présente une autre incompatibilité des distances, beaucoup plus grave et qui retomberait sur Abou Rihan s'il n'y avait pas d'issues pour en sortir. Il aurait dit que les distances entre Mahourah et Kanodj, entre Mahoura et Bazanah sont égales, c'est-à-dire de 28 parasanges. Je ne sais pas si les cartes modernes indiquent la position de Bazanah : mais les autres distances signalées par le birounien poussent forcément la position de Bazanah appelé aussi Naraïan, vers Onearah, Ouniara et même vers Agimere, ce qui tient Bazanah éloigné de Mahoura au moins de 50 parasanges. Il y a donc une erreur à rectifier, observant qu'il y a autant de Kanodj (et non pas de Mahoura) à Bazanah que de Mahoura à Kanodj.

Je ne m'arrête pas sur les distances du Sind, où dans tous les géographes arabes on rencontre une différence assez marquante de mesures; je ferai seulement observer que la distance de Dhar à la rivière Nimiah, 7 parasanges n'appartiennent pas à cette dernière. Nimiah est incontestablement la rivière Mhye dans toute autre direction. Pour la distance indiquée il faut absolument à Nimiah substituer le nom de Narmada (3). Au-delà en avançant 18 et 25 parasanges on arrive par Mahratdessa à كونكه كنكن Konkan ou Kounaka, dont la capitale Talah la maritime est quelque part au nord de Konkan (Tullah au sud de Bombaï). Au nord est لاران Laran ou لاردیش Lardessa (Lar), à l'est دانك Danaka (Dekan) (4).

(3) Une semblable méprise, je pense, est admissible, quand on remarque dans le texte édité d'Abou Rihan, une autre trop palpable. Ce texte place Sendan au nord de Soubara. Cette méprise est avérée par les latitudes géographiques du recueil d'Aboulféda. La latitude de Sofara, Soubara y est 19° 35; de Sendan 19° 50', mais il y est dit de suite qu'ailleurs Abou Rihan plaçait Sendan par 19° 6' de latitude.

(4) Sans m'arrêter longtemps sur ce point de Gouzerat et de Lar, j'observe qu'à partir de Kambaye

Des distances exorbitantes se présentent entre Bahroudj et Sindan, 50 parasanges, qu'on pourrait lire 10 parasanges. Entre Dhar et Nama (Namavar sur Narmada, vis-à-vis de Hindia), trois fois 20 paras. égaleraient la longueur du cours de Nerboudda. Pour substituer au chiffre exorbitant de ك 20, n'y aurait-il pas د 4? (5). Le chemin passe par Albospour (Ellitschpour) jusqu'à Matdakar (Maddapoour sur Godaveri.

6. Quand Abou Rihan sort de Kanodj vers le sud, il ne suit pas la rive occidentale du Gange, mais il parcourt évidemment les régions occidentales. Il se trouve tout d'abord dans le royaume Djadjahouty (qui est appelé Kallindjer dans la carte de Klaproth pour l'histoire de Chine de l'année 1000), dont la capitale est nommée Kadjouraha (Kotrah? sur Betwa). Abou Rihan passe ensuite à Dhal (Talinga), dont la capitale est Bitoura (Beder).

On compte de là, dit-il, 20 parasanges au royaume كنكرة Kannakara, dont la position indéterminée est quelque peu indiquée lorsque viennent ensuite Oupsour (Visapour) et Banouas (Pounah) qui se trouve sur les bords de la mer.

D'après ses investigations, Abou Rihan avait dressé une carte dans laquelle se trouvaient à côté du Hind, les îles et le Sin, et il a laissé des longitudes et latitudes, de plusieurs localités de cette immense étendue de pays. Il avait levé la hauteur du pôle de plusieurs lieux du Hind et sut lui donner une position déterminée. Quant aux parties océaniques et de la Chine, les renseignements insuffisants furent fourrés dans des idées ptoloméennes. Le littoral de l'Afrique prolongé vers l'est à l'infini, se trouvait au sud de l'Inde, peu éloigné de ses rivages, et les îles de Djaba ou Zabadj, possession de mihradj, et celle de Kamroun se trouvaient rapprochées du mystérieux Vakvak, près duquel s'ouvrait une issue aux sept mers dans l'océan qui environne l'habitable, un espace assez étroit se formait entre les rivages et fesait descendre les échelles de la Chine vers le sud jusque dans le premier climat par 14° et 13° de latitude (Voyez n° 43 de notre atlas).

7. Edrisi en Sicile n'a pas connu les descriptions du birounien, mais il en connaissait plusieurs autres qui reproduisaient ces conceptions ptoléméennes; et possédant la géographie de Ptolémée elle-même, il prit à tâche de la corriger d'après des renseignements qui ne se contredisaient point et s'accordaient incontestablement.

Nous avons sa carte et la description de cette carte. Quelques noms de plus ou de moins ajoutés ou omis, forment cette différence entre la carte et la description, qui fournit des matériaux pour suppléer ce qui manque à l'une ou à l'autre, afin de remplir les lacunes ou de rectifier réciproquement les erreurs. Malgré toutes ces additions que la description peut fournir, la carte n'est pas assez pleine, elle reste privée d'une

Asaoul (est Saowle), جناول Djenaoul (lisez ختاول Koutaoul est Koudwaoul), Doulka (est Toulloukwarr sur Nerboudha) conservent leurs noms jusqu'aujourd'hui (le mont Oundaran, Vindius, ne commence qu'à Toulloukwarr). Soubara, Sofara (Sourate), Sindan (Soudjoun), Seimour ou Djimour (Jooneer, Djunire), Banvas (Punah), Talah, n'en ont pas plus perdu les leurs.

(5) Dans cet intervalle Kondouhou se retrouve probablement dans Choondoopoora, Tschaundoupoura.

quantité de nomenclatures de positions, qui prouvent qu'Edrisi avait à sa disposition des matériaux beaucoup plus amples, que pour la sienne il n'a fait que des extraits fracturés.

Le premier coup-d'œil jeté sur la carte décèle qu'on regarde une bizarrerie géographique, le plus léger examen découvre que c'est une monstruosité dont on a peu d'exemples. Kandahar est à l'orient du Moultan; Lahor et Nahrvara sont sur le Gange; la péninsule Malaï est une île touchant aux échelles presque les plus éloignées de la Chine. Sa carte figura ainsi et le texte de la description l'affirme positivement (6).

Je donne la copie de la carte (n° 45 de notre atlas). Elle se compose de 8 sections du Ier et IIe climat, de chaque climat quatre, 7 à 10, contenant Sind, Hind, Sin et les îles. J'y ai marqué les distances, inscrivant quelques noms de plus qu'on trouve dans le texte de la description (7).

Cet extrême gâchis géographique prit sa naissance de rapiècements incohérents des fragments de différentes descriptions affublés dans l'image ptoléméenne. Koulam melli y remplace Simylla; fleuve Mesolous, mont Kaukase, Katigora, Asfiria, Sinia, y sont à leurs places. Ptolémée décoré d'épigraphes arabes est tacheté d'une multitude d'îles et cours d'eaux que l'imagination arabe s'était créés.

8. Pour débrouiller ce pêle-mêle, il fallait tout d'abord s'emparer de positions certaines et incontestables. De Kandahar, de Moultan, de Kanodj; de Kaleri, Mansoura, Biroun, Daïbol, Nahrvara, de Kanbaïet, Soubara, Sendan, Seimour, Barouh, etc., de Serindib et de quantité d'autres dont les positions sont fixées et connues. Nous pouvons compter dans ce nombre Ianasser (Tanasser), مادیار Madïar (Mahoura, Ma-

(6) On a dans l'Inde un Kandahar non loin du golfe Kambaïe; un dans le Dekan et probablement plusieurs autres : mais Edrisi parle uniquement du Kandahar occidental situé non loin de Hindmend, et l'incorpore à l'Hindoustan aussi bien que Kaboul.

(7) Dans la 7e section se trouve tout le Mekran partie du Sind. Je ne suis pas arrivé à fixer ses positions; je me borne à en collationner les itinéraires tracés par Abou Ishak et Edrisi, d'après les traductions de Mordtmann et Jaubert. En journées :

de Tiz à Kis	5	de Taïz à Kir	5	de Bedaha à Tiz	12	de Nedha à Taïz	10
à Firiun	2	à Firabouz	2	de Mansoura		de Mansoura	
Darek	3	Darek	3	à Bedaha	5	à Nedha	6
Rasek	3	Rasek	3	à Turan	15	à Touberan	15
Faha mahuie	3	Fahlafahra	2	à Balis	10	à Candaïl	10
Aszgafa	2	Asfaka	2	à Kabul	8		
Bend	1	Bend	1	à Kandahar	8		
Bah, Nah	1	Kasribend	1	de Dibol à Birur	3	de Dibal à Biroun	3
Kund uf	1	Kira	4	à Mansura	3	à Mansoura	3
de Sirdjan				Kalleri	1	Kaleri	1
à Fardin	2	Ferdan		Enneri, Atri	2	Atri	2
Mahan	1	Mehiak		Rud	4	Dour	4
de Valasdjerd		de Valasdjerd Kerman,		Basmend	3	Besmek, Semend	3
à Surika	1	à Suri		Multan	2	Moultan	
Maserkan	1	Masourdjan		Kandahar	10	Tuberan	10
Djirakan . paras.	1			de Mansura		de Mansoura	
Kesnian	1			à Babend	1	à Bania	3
Darin	1			Famihol		Mamehel	6
Tarom	1			Kambaia	4	Kanbaïet	5
de Kisnakh à Armatil	6	de Ermaïl		Suriana	4	Soubara	5
à Kabili	2	à Kanbeli	2	Sindan	5	Sendan	5
Dibol	4	Dibal	4	Szaimur	5	Seimour	5
Mendjaheri	2	Menhaberi	2	de Szaimur à Serindib 15 journées, dit Abou Ishak et n'avance point avec les itinér. dans le Hind.			
de Dibal à Tis, 4 journées, dit Abou Ishak.							

thoura) (8), Malva (Dhar), Mourides (Mirout), Atrasa (Hatras), Tata (Toda), Dada (Dotteah). Les autres vont se découvrir par les distances ou par quelques autres considérations.

Toutes ces distances sont évaluées en journées. Pour former le Hindoustan elles se laissent appointer et pousser en toute direction (n° 44 de notre atlas). Les seules distances : celles de Kanbaïet par Aubkin à Daïbol, et celle de Nahrvara à Kandahar sont trop insuffisantes. Cette dernière est du reste une erreur, au lieu de ٥ 5, il faut lire ط 9. La plupart des distances du Sind, sont au contraire d'une mesure excessivement petite. De Daïbol à Moultan le long de Mahran, on a 20 journées où il n'y a au compas que 10; de Kambaïet à Seimour il y a 14 ou 17 journées, où par d'autres distances on compte à peine 4 journées. Cette anomalie contradictoire comme ailleurs contribua à la bizarrerie de la conception d'Edrisi. Les premières 20 journées s'expliquent par des biais de fleuve; les autres difficilement par des stations fréquentes et courtes, Abou Rihan compte de Kambaïet à Sindan 3 journées et 50 milles; Istakhri 9 journées.

9. La construction de la carte itinéraire d'Edrisi n'a pas d'échelle, les distances y sont réglées à coup de main. Si l'on voulait les coordonner à l'aide d'un compas, on n'obtiendrait aucune explication : ce serait élaborer l'idée vicieuse que le géographe s'était formée; l'idée qu'il inventa en se servant des relations de voyageurs qui examinaient les formes toutes différentes de la localité. Or, afin d'obtenir quelque explication, il nous faut décomposer l'idée vicieuse et dresser une toute autre composition, d'après les relations que le géographe avait conservées, une composition qui se rapprocherait des formes des pays et rivages visitées par les voyageurs. Une triangulation tissue dans ce sens ramènera nécessairement les positions indiquées par des voyageurs à leur véritable emplacement.

Mais il y a peu d'éléments pour une triangulation réelle dans les distances énumérées à travers l'Inde et la Chine par Edrisi; elles n'offrent que de longues chaînes qui se croisent quelquefois. Pour coordonner leur croisement dans le Hindoustan, je me suis servi des latitudes géographiques indiquées par Abou Rihan : et il n'y avait pas de difficulté à les combiner avec les distances qui se pliaient d'accord.

Les distances du circuit de la péninsule Hind, à partir de Seymour jusqu'à l'embouchure du Gange, se montrent ou lésées ou mal cueillies ou mal coordonnées à la suite de ce gâchis qu'offrent la carte et le texte sur tout ce rivage.

(8) Dans l'énumération des villes du Hind, outre Madiar, Edrisi nomme ميدرو qui pourrait aussi passer pour Mathoura, d'autant plus qu'elle est rangée entre Kaschmir inférieur (ou intérieur Monghir) et Karmaut : mais elle est privée de distances, sa situation est inconnue et Mathoura reste parfaitement bien occupée par Madiar. — Dans l'énumération des villes, le texte donne encore le nom de نيجد Nidjeh, c'est peut-être Nuddea, située entre Mourdjedabad et Kalkoutta. — La carte fournit aussi le nom d'une ville ملى اهند Melli al Hind ou خلى الهند Khouli al Hind, et le place non loin et dans la position septentrionale de Kaschmir intérieur ou inférieur (de Monghir).

Le texte dit qu'en face de Koulam Mely se trouve l'île ملى Mely grande, produisant le poivre. La carte lui donne le nom de مند Mend qui n'est éloignée, au dire du texte, que de 6 milles de Kanbaïet. Le texte reprenant pour la seconde fois l'île en question, la trouve vis-à-vis de la ville maritime de Barouh à deux journées de Sindan et sous le nom de ملن Moulan, elle produit le poivre. La carte est d'accord et lui donne le nom de Meli. Or l'île presque unique pour la production du poivre voyage par mer jusqu'aux ports de Barouh et de Kanbaïet, lorsqu'elle n'est éloignée des îles Balank et Serindib que de 2 journées. Et Barouh (voyez la carte,) a déserté sa place pour se ranger dans le Manibar vis-à-vis de l'île au poivre, voisine de Balank ou Balabek.

Les côtes occidentales du Hind sont fâcheusement désordonnées : cependant les positions dérangées étant connues, se laissent coordonner par leur suite. Sindapour, à moitié chemin de Barouh à Banah, répond à Koundapour d'aujourd'hui.

10. Quant à des positions ultérieures jusqu'au Gange, il serait probablement bien d'observer leur suite, mais les distances y sont corrompues. بانه Banah (Bounmad d'aujourd'hui), situé vis-à-vis de l'île Balank ou Balabek (îlot Valediva) (9). Vient ensuite فندرينه Fanderina ou Kanderina (Travankor) bâtie à l'embouchure d'une rivière qui sort du Manibar (rivière Kaveri qui vient de Malabar). Puis جربتان Djerbatan (Drouradjapatan). Enfin سنجى Sandji et كيكسار Keikasar situés près de la montagne الامرى al Omri qui monte vers le nord et forme un grand rescif, où Mesolus ptoléméen se décharge, seraient sur les côtes des embouchures de Kistna (Mesolus) et de Godaveri, et des monts Oroudi, où au-delà, vis-à-vis de Vizagapatam, existe un récif appelé Neptune; rocks of Conar or Santapilly.

Viennent ensuite كلكايان Kalkaïan qui se range à Cicacola ou Chicocol; puis لولو Loulou ou Loulova et كنجه Kandjeh ou Gandjeh, qui trouvent leur place à Ganjan; enfin سهندار Semindar île et ville continentale à l'embouchure d'un fleuve qui vient de Karamaut des environs du Kaschmir extérieur (Hougly du Gange), d'où, de Semindar par Kaschmir intérieur (Monghir) on se rend à Kanodj duquel dépend ledit Semindar. Il figure sous le nom de Mandarem dans les cartes anciennes

(9) A la suite de l'île Balank sont nommées : تروا قلج Tervaklidj et مسنح Mosnah. Pour sûr elles sont voisines des îlotes qui se rangent dans la baie des perles, Mansou-diva est Mosnah. — La carte de sa part offre quelques îles à l'occident de la péninsule Hind. كسنكهاد Kisnekmad est probablement Okamoundel à l'entrée du golfe Kutsch. Les trois îles النارجيل al Nardjil, placées à l'ouest de Serindib et au nord des Roïbahat, et القطربه الغربى al Kotroba l'occidentale 112° ou plutôt 92° de longitude et 20° de latitude, sont des énigmes pour moi.

de Hond, Blaeuw, Sanson, Witt; Manderaw d'Arraco-Smith, situé à l'ouest de Chandernagor. C'est en nous conformant à cette explication, que nous avons formé le littoral de la péninsule du Hind.

Avec Semindar, les distances littorales sont interrompues. Elles reprennent leur suite de l'île et de la ville Aourschin, de laquelle 3 journées à Loukin (Loukipour à l'orient du Magna de Gange), de là 4 journées à طريغورغن Tarigourgan; ensuite 6 journées à قطيغورا Katigora; puis 3 journées à سنف Senf où se déclare une nouvelle interruption des distances. Ces distances conduisent jusqu'à Merghi et Tanasserim où l'on désignait la position de Senf et de Κατιγορα de Ptolémée.

11. Il y a beaucoup plus d'embarras avec le reste de la composition : c'est-à-dire avec les îles et la Sinie.

Quand on confronte la carte avec le texte on remarque que c'est surtout dans le dénombrement des îles qu'il y a ou plus ou moins sur la carte de nombreuses positions restant sans épigraphes. Dans cette partie de la carte, nous avons eu le plaisir d'insérer une quantité de noms que nous a fourni le texte, et des considérations très-simples nous ont, je pense, préservé de l'erreur.

L'île Rami éloignée de 3 (lisez 8) journées de Ceylan, est très-grande; sa longueur est, à ce qu'on dit, de 700 parasanges; elle produit le camphre. De l'autre côté, il y a 5 à 6 journées de Lankhialious à l'île كله Keleh. Celle-ci est très-grande, son roi se nomme Djaba (mihradj); elle produit d'excellent camphre. En regardant la carte il faut comprendre que ces deux extraits parlent de la même île qui portait le camphre. La carte le veut ainsi. D'ailleurs nous savons qu'à Rami était situé Fanfour (Camper) et qu'au sud de cette île se trouve Kalah (Ibn Saïd, Aboulféda, etc.). C'est Sarira d'Abou Rihan, la plus grande des îles Zabedj. Aboulféda la distingue de Djaba sans nécessité (10). Le roi djaba possédait en outre les îles Djaba, Selahet, Heridj et Maït, et toutes étaient Djaba.

L'île Malaï est grande; elle s'étend de l'occident à l'orient, son roi demeure dans une ville nommée Melik djezr (Malaï djezr). La carte retrace sa figure oblongue. Un autre passage de la description porte que l'île de قمر Komor est éloignée de 7 journées des îles Roïbahat. Elle est longue; son roi demeure dans la ville de Malaï; les habitants disent qu'elle s'étend en longueur de 4 journées vers l'est; elle commence auprès des îles Roïbahat et se termine en face des îles de la Chine du côté du nord. Or Komor est Malaï et Malaï est Komor; c'est évident : la carte le dit explicitement en inscrivant sur les deux bouts de la longue île, d'un côté près de la ville de Malaï جزيرة القمر ومن جزيرة ملاى et au-delà de la ville Komar, sur les نفيه extrémités orientales, que c'est l'île Komar qui est Malaï. Le roi Komor qui souvent est en guerre

(10) Toute cette île est inventée de la portion du milieu de Soumatra élancée vers l'est. Kamper est Fanfour à l'occident des autres positions; Ramoramo, Rami; vient ensuite Iambi, Lamri (appelé Lameri, par Marco Polo); enfin Kelek trouvait la position la plus méridionale et la plus orientale, là où le rivage tourne plus rapidement au sud vers Palembank.

avec mihradj de Djaba était komor de Malaï. C'est Sendirfoulat des premiers navigateurs.

Le texte signale en outre l'île قمار Komar à 3 milles d'intervalle de Senf et la carte l'indique toute petite. Il y a, dans cette île Komar, un roi qui se nomme رنيد ranid, de la famille سمر semer. Mais ce roi, aussi bien qu son île Komar, paraissent avoir quelque intimité et une certaine identité avec le roi رسد resed, plutôt زنبد zenbid (ranid), roi de Sendifoulat. Faut-il accuser Edrisi de l'inadvertance, ou admettre l'existence de deux îles Komor, Komar; de deux îles Sendifoulat; de deux rois ranid ou zenbid? Au bout du compte ce roi Komar est ce petit jeune étourdi de la relation soleimanienne, qui désirait avoir la tête de Mahradj sur son plat. Maradj de Djaba par 10 journées de chemin lui rendit visite en montant une rivière sur laquelle la résidence de Komar était située.

12. On a observé que les positions qualifiées d'îles peuvent être des péninsules, pointes, langues de terre, à cause que l'idiome arabe ne distingue point l'île de la péninsule. Aussi voit-on de nombreuses positions riveraines qui sont accompagnées d'îles homonymes : Sendan, Soubara, Melli, Aourschin, Semindar, Senf, marchent en compagnie de leurs homonymes. La grande île Malaï-Komor, en effet, n'est autre chose qu'une grande péninsule Malaï. Décrite et représentée comme île, séparée du continent, plus rapprochée des rivages imaginaires de Sofala, dont elle n'est éloignée que d'une journée, que du continent de l'Inde ou de la Chine dont on ignore l'éloignement. Cependant les navigateurs ne passaient pas son isthme Krah, ils cotoyaient tout au long de l'immense Malaï pour apprendre que c'était une جزيرة péninsule. Malaï se rattachait par un bout au continent. Edrisi ne l'indique point. C'est cependant indispensable de savoir pour débrouiller ses relations (11).

Par le détachement de la péninsule Malaï une rupture des distances riveraines a dû se déclarer. La carte d'Edrisi offre deux ruptures : une au-delà de Semindar, l'autre à partir de Senf. Mais cette dernière est remplie par une distance marine de l'île de Senef au continent, distance de 3 journées seulement. On conçoit, en outre, que la lacune a pu être

(11) La relation d'un Ibn Fathima, qui se dit voyageur et venant de l'île Komr Malaï, fixe la position édrisienne de cette île. L'île de Komr est longue et large; on lui attribue 4 mois de long et 20 journées de large. Elle commence à l'orient de Seyounah. On cite parmi ses villes Leirane qui est au pouvoir des musulmans, aussi bien que Makdaschou, Leyrane se trouve sur les bords de la mer par 102° 0 de longitude, et 0 32′ de lat. A 5 degrés au-delà (à l'est) est sous la même latitude, la ville de Malaï (107° 0′ de long. 0 32′ de lat.) où réside un des rois de l'île. L'île se prolonge à l'est : Komorie, qui fut jadis la capitale de la plus grande partie de l'île, se trouve sous le 154° 0′ de long. et le 3° 0′ de lat. sud. Un canal sépare cette île des rivages de Sofala. A l'orient de la ville Seyounah, située sous 99° de long. et 2° 31′ de latit. sud, commence la montagne Almolattham. (battue par les vents du nord) qui s'étend à 260 milles le long de la côte. La montagne de Komr (de l'autre côté du canal) se prolonge dans la même direction. La race nègre finit au midi sous le 100° 0′ de long. et le 16° 0′ de latit. sud. Là s'élève la montagne Alnedam (du repentir de ceux des navigateurs qui s'y engagent), elle s'étend jusque sous le 117° 30′ de long. Sur le versant de cette montagne, du côté du nord 109° 0′ de long. et 12° 0 de lat. sud, est la ville Daghouthah la plus reculée des villes de Sofala; c'est la saillie la plus avancée du continent de ce côté. Ainsi le canal se dirige par le sud-est et se termine à la montagne du repentir, large en cet endroit d'environ 200 milles. C'est ce qu'a relaté, l'ayant vu de ses propres yeux, Ibn Fathima, probablement postérieur à Edrisi. En 1274 Ibn Saïd répétait sa narration, en toute confiance (Reinaud, introd. à la géogr. d'Aboulf. p. 317, 318). (Voyez n° 19 de notre atlas).

comblée par la composition de la carte et que le géographe a pu inventer une distance géographique en chiffre d'échelle.

Dans cette partie de la carte d'Edrisi, il y a trois espèces de distances: l'une des distances continentales d'itinéraires; l'autre, des distances nautiques relatées par des navigateurs; enfin, la troisième espèce des distances géographiques nécessaires à la construction de la carte, résultant de la réduction des précédentes, ou de la composition de la carte, qu'à la suite le compas levait sur l'échelle et dont il déterminait le chiffre. Edrisi distingue quelquefois les deux premières espèces : il ne distingue pas cette dernière, cependant la plupart de distances sont de cette nature géographique, et il est indispensable de les accepter comme telles et de s'y conformer en les appointant à la direction que leur ont donné les géographes de l'époque, par l'inclinaison à la renverse de la péninsule Malaï et par la descente jusqu'au premier climat du principal port de la Chine. Puisque l'interruption des distances riveraines a pû être comblée par le compositeur de la carte, il faut donc par d'autres conjectures déterminer l'endroit sur lequel les Arabes ont perforé l'isthme Malaï Krah. A cet effet, je prends en considération Kattigora, Loukin et Senf.

13. Nous avons suivi les rivages du Hind jusqu'à Kattigora et Senf, qui nous ont menés jusqu'aux environs de Tanasserim, Senf, Kattigora, Tarigourgan. Edrisi compte à la Chine Kattigora situé à l'embouchure d'une rivière, c'est une dépendance de la Chine; Senf est une île chinoise : ces positions ne font pas partie de la Chine, mais sont du nombre de ses dépendances; elles font partie du Hind, beaucoup plus spacieux que la Chine, séparés par les montagnes. Hind s'étendait jusque-là, y compris Zabedj, Moudja, Mobed (dit Soleyman). Or, Loukin لوقين (Loukipour), à l'embouchure d'une rivière qui vient de Karamaut ou Kazamaut, se trouve sur les côtes de l'Hindoustan, et on compte de Loukin jusqu'à Senf 13 journées de distance. C'est ce qui se passe dans le second climat (II, 9, p. 185, 188, 190).

Dans le second climat (I, 9, p. 84), le texte d'Edrisi relate que de Senf à Loukin il n'y a que trois journées, et que ce Loukin est la première échelle de la Chine, d'où l'on se rend à Khanfou. Cet apparent désaccord est levé par sa carte. Ce Loukin n'est pas celui des côtes hindoustaniennes, mais لوقيقد لوفيقن Loukikin, Loukiked (Loui-tscheou) situé au-delà de Kattigora et de Senf.

La carte donnant une solution irréfutable pour le double Loukin ou Loukikin, se met cependant en désaccord avec le texte quand elle priv Loukin du second climat du fleuve qui vient de Karamaut, et plac Loukikin sous le premier climat près de l'embouchure d'un fleuve do le texte n'a fait aucune mention. La première échelle de la Chine n'e plus une dépendance, mais une partie intégrante de l'empire.

Du temps d'Edrisi dominait la dynastie de Soung. Ses frontièr touchaient au sud le royaume de Kaotschi, et ne dépassaient point l limites de la Chine propre, déjà fixées. Edrisi pouvait avoir quelqu relations orales, toutes récentes, mais transcrivant les passages de prédécesseurs, de Soleiman, de Kordadbeh et d'autres, et mêlant

unes avec les autres, il rapportait plutôt les connaissances bien antérieures et probablement des premiers navigateurs, du siècle même de la dynastie de Thang : du moins, comme il confond les opinions de Ptolémée avec celles des Arabes, de même il ne distingue point les anciens des postérieurs : cependant, dans ces régions éloignées, les positions changeaient de nom et d'importance. Loui-tscheou (Loukikin) figure avec son existenee et son importance sur les cartes de Klaproth pour les temps de la dynastie Soung.

14. Kattigora est un nom ptoléméen. Sur quel point en orient l'a retrouvé Edrisi? à l'ouest ou à l'est de Malaï? L'ingénieur Bonne, en indiquant les positions de Ptolémée, place Kattigora, même sur la carte moderne, au sud de Cochinchin, sur les rivages de Djampa. Klaproth, par des combinaisons érudites, dans ses cartes historiques, lui indique une position proche de l'embouchure de Maïkong ou Kamboïa. Je ne sais si c'était l'opinion d'Edrisi, mais si l'on accepte la première échelle chinoise Loukikin, à Loui-tscheou, on n'aura rien à objecter contre cette position de la dépendance chinoise. Edrisi évalue à six journées son éloignement de Loukikin, à moitié chemin se trouvait Senf; or, Senf, d'après Edrisi, serait sur les côtes de Cochinchine, où se trouve le port Xouandry.

Edrisi dit qu'à trois milles de Senf résidait, dans une île, le roi Komar ranid. Tout près au nord de Xouandri, on voit deux îles Kambir di mar et da terra; non loin, vers le sud, se trouve la baie de Komarin. Je ne prétends pas chercher dans cette coïncidence des noms, de confirmation pour la position de Senf : l'île du roi Komar ranid est assez douteuse elle-même : mais je ferai observer qu'on ne trouverait point de semblable analogie dans les parages où les premiers navigateurs paraissent avoir touché au Senf.

Ce qui est indubitable, c'est que la première échelle de la Chine Loukin, Loukikin, n'étant pas une dépendance, mais située dans la Chine même, fut éloignée de Khanfou de 20 journées de marche par terre; par une grossière erreur, le texte donne la même distance, 4 journées par mer. Qu'elle était au-delà de Tarigourgan, de Kattigora et de Senf, qu'étant éloignée de Senf de 3 journées (et même si l'on voulait de 8), elle entraîne Senf d'Edrisi sur les côtes de Cochinchine, à l'est de Malaka. Enfin, que l'île Malaï touchait au continent par son isthme péninsulaire sur la position du ptoléméen Kattigora.

La situation de Senf, fixée ainsi, facilite à l'infini la dispersion des distances qui rayonnent de ce point par toutes les directions. Celle de 4 journées, qui se dirige par le continent, conduit à كاشغرا Kaschgora, qui est Ketschou ou Keskho du Tonquin, qui était, du temps d'Edrisi, capitale du royaume Kaotscha, d'où plusieurs chemins se répandent dans l'intérieur des régions du nord.

15. Les distances de Sinia sont tout à fait isolées. Elles forment un réseau distinct et séparé. Partant de Sinia, elles se dirigent vers le nord-ouest, avançant très profondément dans le pays, sans se communiquer avec aucune autre distance sortant de l'Hindoustan ; car on ne peut pas considérer pour une distance géographique les deux mois de

marche pour arriver de Khanfou à Badja, capitale de بغبوغ Bagboug (ou فغفور Fagfour).

Sinia est située à l'extrémité orientale de la Chine. C'est ce que la vingt-sixième carte de Ptolémée indique. Ce n'est pas la capitale, seulement la résidence d'un vassal. Aucune ville ne l'égale et elle se trouve dans une plaine marécageuse. Ne serait-elle donc Hang, Quinsay, qui, dans des temps très-reculés, portait le nom de Tsian, proche de Kanfou (Gampou)?

La capitale de la dynastie de Soung était Pian (Kaïfong), située sur le fleuve Khamdan. Mais Edrisi donne une telle distance de Sinia ou de l'extrémité de la Chine à la capitale باجه Badja, qu'il est impossible de s'arrêter à Pian et de ne pas avancer jusqu'à Khamdan ou l'ancienne capitale des Thangs, visitée par les premiers navigateurs. Le nom de Badja dérive cependant de Pian, appelé Pian tschéou avant qu'il devînt capitale; il est écrit پنجو Pandjou par Nassir Eddin et ses copistes, et il faut convenir que cette capitale a été de bonne heure connue chez les Arabes; vers 958 Ibn Ketir la plaçait sous le nom de Melik al Sin ou la royale de Sin, dans le premier climat; de même en 1005, l'astronome égyptien Ibn Iounis déterminait l'emplacement de Melik al Sin, par la longitude géographique 164° 40′ et la latitude 18° 0′, lesquelles résultent de 6 journées de distance entre la royale et Khanfou.

Quant aux autres positions littorales, qui sont certainement du nombre de douze échelles, leur emplacement flotte entre une succession régulièrement suivie ou dérangée كيوبله كوابله Kouanla ou Kivanla et قابظوا قايظوا Kaïtova ou Kabatova, supposant qu'elles précèdent Khanfou, seraient l'île Haï-lin et Kouangtoung (Canton). Si l'on voulait admettre un plus grand désordre dans les positions littorales, Kouanla trouverait Uou-lei vis-à-vis de Fornose. Si l'on avait confiance dans l'ordre de la carte, il faudrait renvoyer ces deux échelles au-delà de Khanfou (12).

16. Ma composition édrisienne a été construite lorsque j'entrepris d'en faire la confrontation avec les grandes cartes de Klaproth, de la Chine et du Japon, de l'Asie centrale en quatre feuilles, et avec plusieurs spéciales d'autres auteurs, d'Assem, de Himalaya, etc. Cette confrontation m'a déterminé la leçon de plusieurs épigraphes qui ne se trouvent pas dans le texte édrisien; elle confirma la situation de plusieurs positions par des noms analogues.

A partir de Tarigourgan (Arakan) et de Kaschgar (Keshko), les distances 4 au lieu de 7 et 8 s'appointent sur Asfira (Cospur, Khaspour). D'où par اطراغن Atragan appelé par la carte احلراغن Ahlaragan (qui offre اجلراغن Adjalragan, un mot assez tibétain Djal ou Dziang la rzédzong!) : on se rend à Atraga où s'appointe la route venant de

(12) La leçon de Kivanla et de plusieurs autres noms de localités inconnues est arbitraire. La carte qui enrichit la nomenclature édrisienne force à des conjectures hasardeuses. Son dessinateur a même méconnus plusieurs dénominations; à la place de Khandfou et Khanjou il a substitué des appellations postiches qu'on ne saurait qualifier de variantes : Khanfou n'a plus besoin de semblables.

Loukin par Kakela sur une branche de Bahanek (Brahmapoutra). Kakela est sur le chemin de Loukin à Khashmir, sur lequel aucune rivière ne se retourne vers Bahanek. On y trouve Coïlle à certaine distance ouest de Bogmuitty, Bognauti. Cette rivière a peut-être engendré par confusion l'appellation de la rivière qui baigne Asfira.

Bien que Bouthinkh بثينخ sur شرماخ Schermakh (Batang sur Britschou, Mourous oussou, Kin-scha-kiang), ait conservé son nom, cependant je ne puis tirer rien de satisfaisant pour le Tibet, où les principales positions Oudj, Bervan, la capitale même Tibet, sont attachées à un lac de 40 parasanges, alluvion de nombreuses rivières, appelé Bervan, et éloigné de 5 journées seulement de Bouthinkh (13). Bouthinkh est le point par lequel on entrait du Tibet en Chine; or, c'est sur cette route que se trouve Ihoutischer (Ya, Ya-stcheoufou) d'Abou Rihan.

Dans le pays de Tibet se placent les postes avancés des Chinois سياوخا ساوخا Siaoukha ou Saoukha (Sok-dzoung, سوكجو Sokdjou du Persan) et قاشا Kascha (canton Khaschi, خاجو Khadjou du Persan). Ce dernier éloigné de 8 journées de بشهيار Beschiar (Betschouan ing, Pe-tchuen-pou sur la lisière de la muraille chinoise près de Sining), place forte érigée sur la frontière chinoise contre les Turks Bagargars. Ces Turks avaient dressés leurs tentes près du lac كوارث Kovareth (Koukou noor). Au sud se trouvait طخا Tokha (canton des anciens, Touk et Toukan des cartes historiques de Klaproth), et tout près دارخون Darkhoun (mont Amui ou darghia), dernière dépendance de Chin sur ce point (Edr. III, 9).

17. Les montagnes Karamaut (Hazmakout d'Abou Rihan, Djamautri du Himalaya) s'inclinent vers le sud et laissent le nord à l'appellation de Karen (Kharanggoui tak, à partir du défilé Karakoroum) et pour Sin, la carte inscrivit plusieurs noms de montagnes : الزدنخ Zedanikh (Drioddzouk tsien toungra, touche Hoang ho au nord de Tibet); اللنبرحة Lonibarhat (Lonibar couvre du nord la langue du Tibet qui pousse vers l'est dans la Chine); حانفبرون Henfibrun (ou Djenfi tzun? montagne de Neige Sine-phei-schan s'élève tout près de Tschangtou). Cette dernière fixe la position d'Askiria ou Asfiria (Tschangtou?) d'où on se rendait par خيغون Khaïgoun (ou Djïgon, Tschinkiang) à Kaschgara (Kethso).

De Kaschgara s'ouvre encore un chemin qui se dirige vers بورا Boura (Bhanmo, Panmo, Bhamno) en tout temps lieu de traverse de l'Inde inférieure dans la Chine par Mola, près de Santa, Tsanta sivan fu szu,

(13) Il paraît qu'un compositeur de cartes au XVIe siècle, a puisé dans l'ouvrage d'Edrisi pour fabriquer certaines positions de l'Hindoustan : quand il place Lahor et Delli près d'un grand fleuve (Khandjes d'Edrisi, chez lui Mandoua); quand il range Cabol, Tacan (Touka), Mezu (Bura), Ausun (Asnaoud), Cangigu (Kanodj), Aruagu (Atraga), Calbaca (Kakela), Scoruita (Karamant), près du fleuve Gange ou Canton. Cette composition, sous le titre de India orientalis, est reproduite par Ortel (109e carte de l'édition 1492). Mercator l'a accepté en bloc, la modifiant très légèrement.

Mola zanda santa. Les montagnes de Kattigora قصدقن Kasa-kan, comme la nomme l'épigraphe de la carte (du Casi cassay canton d'Ava), restent à l'occident. Vers le nord, à 4 journées par terre, 2 journées par eau, se trouve طوخا Toukha ou طفخا Tafkha, suivant l'épigraphe de la carte (à l'ouest on voit non loin la montagne de Takkah, Thikitaon, Tukutkha; le pays d'Assam porte aussi le nom de Taekha). Boura et Toukha, situés tous deux sur كلهى Kalhy (Iravadi des Birmans, Kiang nga, Takin tscha, Pinlang, Yarou tzangbo tsin des Chinois, Sri lohit des Assames, passe au nord-est d'Assam par un défilé Singghian-Khial (14).

Enfin, quoiqu'on ne puisse pas prétendre retrouver les noms chinois sous l'enveloppe arabe, nous remarquons cependant que par ce triangle, qui se forme des distances de Sin, plusieurs noms rencontrent leurs consonnantes : شذخر Schedhkhour (Setschou); طوغا Taouga (Tengan), سولا Sola (Tschelilou appelé Tou, Tou-tscheou dans les cartes de Klaproth). Au lieu de Askhara, Aschtakhou, Aschtakhak qu'offrent les manuscrits de Paris, la version latine propose une leçon préférable Asahda et Asanho اسنحو (Siking).

C'est tout ce que nous avons pu remarquer dans l'intérieur de l'Asie centrale.

18. De toutes les positions littorales, Khanfou et Djanfou seules sont déterminées par distances. Entre ces deux échelles, il y avait 3 journées, Djanfou est donc Hoaïngan à l'embouchure de Khamdan.

De Senf et de son île contiguë Komar, il y a 10 journées à Sendifoulat, et de cette île 4 encore à Khanfou. La position de Sendifoulat est toute différente de celle de Sendirfoulat, indiquée par les premiers navigateurs. Cette position édrisienne conduit vers l'île Formosa. Peut-être que son nom chinois Manti (Maïd) n'était pas inconnu aux Arabes, à qui il fallait, à partir de Malaï à travers les îles et les rochers (qui sont nombreux en pleine mer), un mois entier avant d'atteindre Khanfou : mais Edrisi confond les relations de différentes époques et change les appellations.

De Senf à Malaï, il y a à travers les îles 12 journées. Ces journées sont spécifiées de la manière suivante. De Sent 4 à l'île سامل Schamel (Kondor), qui est une station chinoise; puis 4 (par erreur, au lieu de 7, nécessaires pour évaluer les 12) à l'île عاشورا Aaschoura (Aor); enfin 1 journée jusqu'à Malaï (cap Romania).

Les navigateurs disaient qu'à partir de Malaï, il fallait passer, à travers les îles et les rochers, un mois entier pour arriver à Khanfou. Les géographes ont pris au sérieux, et géographiquement à la lettre, cette relation. Abou Rihan et ses successeurs, ainsi que le géographe persan, comptaient entre Keleh et Khanfou 30 degrés de distance. Ce sont les 30 journées dans lesquelles se trouve cette traversée d'un mois. Edrisi

(14) Peut-être ce Khial, cache le nom de Kalhy et la position de Toukha sur les confins du Tibet. — Je dois remarquer qu'à l'explication des positions qui se présente à mes examens, maintes fois les distances ne répondent pas suffisamment. Je pense que plusieurs de ces distances sont engendrées par la composition de la carte, déterminées ensuite sur l'échelle au compas. Il est aussi remarquable d'observer en Chine et au Tibet, un singulier concours de chiffres douteux, 3, 4, 6, 7, 8, susceptibles de double sens et de la leçon dubitative.

l'a spécifié par 12, 10 et 4 journées (en somme 26) par Senf et Sendifoulat à travers les îles de la mer Senf.

19. L'île du camphre, qui avait à l'occident Fanfour (Kamper), au midi Keleh, longue du nord au sud, la grande Sarira (Djaba), la plus grande des Zabadj, fut fixée par Abou Rihan et le persan à 6 et 8 degrés (ou journées), à l'est de Serindib. Sa partie septentrionale de même à l'est à 6 degrés de longitude relative, et 9° de latitude nord; enfin la partie méridionale Keleh, de 8 degrés de longitude différentielle et 3 degrés de latitude nord. Edrisi relate cette position, quand il dit que de Serindib à Keleh il y a 3 (lisez 8) journées.

On a 10 journées de Serindib à لنكياليوس Lankialious (Lankevi), qu'on nomme aussi لنجاليوس Landjalious (Langkava), et de Lankialous Kelch, 5 ou 6 journées. Ces six journées sont spécifiées par deux journées à l'île جالوس Djalous (Djara), ensuite par deux journées à بينان Binan ou بينمان Binoman. Cette dernière est à 3 (lisez 8 journées) (de la distance géographique en degrés) de Serindib, et avec sa grande ville est située au sud de Rami (Keleh). Or, Binoman est éloignée de Lankialious autant que Keleh, c'est-à-dire de 6 journées. L'une des deux distances de 2 journées est lésée et c'est la seconde, au lieu de ب elle doit être د 4, ou و 6. C'est une des îles adjacentes à Soumatra : Bangkalis, ou Linga, ou Bangha.

Le mihradj possède la grande Rami (Soumatra) et les îles du voisinage qui ne sont éloignées l'une de l'autre que d'environ 2 parasanges. Ce sont سلاهط Selahet (Salanga, Sembilang, Djounk seylon), qui donne son nom à la mer Selahet (15); هريج Heridj (un îlot Djardjak, Djiradja situé entre Malaï et l'île Pinang, donnant son nom à cette dernière), جابه Djaba et مايط Maït ou هابط Habet (Bintang?).

A gauche de Maït (au nord), à 1 journée se trouve تنومه Tenouma (Natouna), éloignée de 5 journées de l'île قهار Komar (probablement c'est قمر Komor, dont le roi fesait la guerre au mihradj de Djaba; si c'était Komar ranid, la distance serait censée de 10 journées) (16).

Les possessions de mihradj Djaba sont sur les rivages de la mer Senf, et l'île ايام Aïam ou انام Anam (Anamba) se trouve à l'entrée de cette mer : elle s'ouvre à l'est de Malaï jusqu'à la mer de Sin et sa partie méridionale porte le nom de دارلازوى دارلاروى دارلادرى

(15) Selat en Malaye est détroit. Les Malaïs appellent la mer aux environs de Singapour, Selat, c'est-à-dire détroit. Il est probable que l'île Selahet est l'île du détroit et la mer Selahet n'est rien que le détroit Malaï, dont les Arabes étendaient la dénomination à la mer entière par laquelle ils se rapprochaient pour entrer dans Selat ou détroit.

(16) Je pense que l'ouvrage de l'amiral tourk Sidi-Ali, qui sous le titre de Mohyth, traite en 1554, de la navigation dans les mers de l'Inde, n'offre rien de contraire aux indications que je viens de donner, au contraire, il les confirme. Les navires arrivés vers Achem de Soumatra, montent la mer pour se rapprocher des rivages de la péninsule et ils aiment mieux la côtoyer que la tourner le long de Soumatra. (Reinaud, introd. à la géogr. d'Aboulf. p. 434-454).

Darlazoui, Darlaroui, Darladeri (mer au sud de Borneo), sur laquelle la situation des îles est indiquée moins positivement.

20. On a observé les pointes et les langues de terre se métamorphosant en îles; de même une île, abordée sur plusieurs points, a pu se crevasser en plusieurs îles dans les descriptions arabes. A l'île Rami, à l'île Kelch il ne manquait pas beaucoup de se fendre en deux îles différentes. Ces îles sont en effet des sections de Soumatra et nous allons voir que ces sections ne forment pas encore le total de Soumatra qui produit du camphre, d'excellent camphre, du camphre supérieur à tout autre.

D'Anam (Auamba), qui est à l'entrée de la mer Senf, il y a par 4 journées à l'île سومه Souma ou سبرمه Soborma et à l'île موجه Modja, éloignées de 2 journées l'une de l'autre. Quand on veut disposer de ces distances on se trouve dans une perplexité fâcheuse. Cependant nous sommes forcés d'entrer encore dans l'île Soumatra, divisée en plusieurs états et disséquée en plusieurs îles par la narration des Arabes.

Souma ou Soborma, Schoborna, est entourée d'un grand nombre d'îles, petites mais peuplées. Son roi se nomme قامرون Kamroun. Il existe dans quelques-unes de ces îles un peuple nommé فنجت Foundjet. Les montagnes de Souma produisent du camphre supérieur à celui de tous les autres pays (de Soumatra). C'est donc la partie méridionale de Soumatra jusqu'à la baie Samoungka, possédée par le roi Kamroun (Samang et Kavar, cantons du sud), qui en même temps tient sous son obéissance les îles فموصا Famousa (Pana itan ou du Prince?) et لاسما Lasma.

A l'extrémité de cette mer (Darlazoni), qui est basse sur les rivages, du côté de la Chine (c'est-à-dire de l'est), se trouve l'île مايد Maïd (Java), éloignée de Souma de 4 journées. Elle contient un grand nombre de villes, formant l'une des possessions de mihradj-djaba. Les Chinois y ont une station. Leurs navires venant des îles chinoises (Lieoukieou? Formosa? Kondor), (ces îles sont نمنج Namandj, سبارة Sabara), s'y rassemblent et c'est de cette île Maïd (Java), qu'ils se dirigent pour se rendre ailleurs (par Sound à Keleh (Galle) de Ceylon, dans l'Inde et autres lieux). A 3 faibles journées de Maïd en tirant vers l'est, on a l'île سنجى Sandji (Celebes). Au-delà sont encore les îles هعوس de brigands.

De cette île (Sandji) on peut se rendre aux îles سيلا Sila ou Saïla (la mer Soulou entre Borneo, Celebes et Mindanao et l'archipel de 162 îles Soulou), lesquelles sont en grand nombre et se rapprochent les unes des autres. Il y existe une ville انكوة Ankouah (îlote Nanka, ou du groupe de Tavi-tavi, Nankaan).

Moudja (K'lematan, Borneo) obéit aux rois qui sont de couleur blanche. Cette île touche aux lieux où le soleil se lève. De Moudja à celle سحاب sahab, des nuages, il y a 4 journées et plus.

Nous devons faire remarquer que la carte d'Edrisi s'oppose à notre interprétation. Elle place Maïd, possession du roi Djaba, tout près du

rivage de la Chine, et le texte dit que les états du roi Kamroun (qui sont enclavés dans les possessions de mihradj Djaba) touchent la Chine. Le rapprochement de la Chine en est la cause (17).

Cette opinion prévalut très longtemps parmi les géographes. Il est probable que le géographe persan ne rapprochait plus le Vakvak à la Chine : mais il ne savait pas élever la Chine à sa hauteur. Cependant à cette époque on a compris cette erreur. La position de Khambaleh par 46° de latitude étant admise, Khanfon et toute la Chine remontent et se portent vers le cinquième climat, ainsi que le milieu de Sin, est donné 30° de latitude par l'astronome marokain Aboulhassan en 1230; la Chine s'étend, par plusieurs climats, de 14° jusqu'à 46° de latitude, et Khanfon se trouvant entre les 4e et 5e climats, est placé par 38° 55′ de latitude suivant Aboulféda; Abou al akoul fixait une autre échelle Khansa par 23° 30′ de latitude (164° 0′ de longitude). Au XIVe siècle, il n'y avait que des ignorants, comme Ibn Ouardi, qui redressaient les images et les figurines réprouvées par la géographie.

C'est tout ce que nous voulions dire des cartes mahomédanes ; maintenant nous allons examiner les cartes chrétiennes.

21. Avant l'incomparable perlustration de Polo, la nomenclature géographique de l'intérieur de l'Asie était trop maigre; après sa perlustration, elle devint trop abondante et sans point d'appui pour les géographes. La connaissance de cette perlustration s'était répandue bientôt et les cartes postérieures décèlent les efforts des cartographes pour composer une image de la grande perlustration. Les cartes catalane, de Mauro, de Behaïm, traçaient le continent oriental d'après son impulsion, renseignées par quelques nouvelles investigations. Pour apprécier ces compositions géographiques, il faut avant tout comprendre la narration de Polo. Tâche difficile, heureusement avancée par de multiples observations qui sont assez connues par des publications populaires.

A l'exception de Sprengel (chap. 28, et de son interprète Malte Brun, XX), je ne connais point d'érudits ouvrages qui se sont évertués à expliquer la description de Polo, et par des indications incomplètes de publications vulgaires, je ne sais pas si l'on est arrivé à l'explication de tous les points. Sprengel observe qu'il reste pour la Chine tant d'obscurité dans la narration de Polo, que des missionnaires comme Gaubil et Magalhaens, sur le lieu même, ne purent donner d'explication. C'est donc de l'audace à vouloir l'éclairer. Cependant la carte catalane et toutes les suivantes, jusqu'à l'âge des missionnaires et des premières découvertes portugaises, demandent avant tout l'examen de la narration

(17) Je pense que la situation du roi Kamroun à Soumatra, est suffisamment établie. Cependant, si l'on voulait réduire sa puissance on pourrait lui assigner une île analogue à son titre, dans les îles Kariman et Karimata. Si l'on voulait, au contraire, en faire un puissant voisin de la Chine, il faudrait le transporter dans les îles Philippines; dans l'île Samar (Souma) voisine de Kamarines (Kamroun), partie méridionale de Luzon (Lasma) où l'on retrouve même le peuple Finguian (Foundjet) : le seul camphre y manque. Comme le roi Kamroun est voisin de Vakvak, il prétendrait peut-être prendre possession des îles komorines; il y retrouverait, près des rivages de Mozambique et Zanguebar, les îles Fourno (Famousa) et Latham (Lasma). C'est un jeu de consonnance qui ne se prête pas dans la question embrouillée de Moudja et Maïd. Le vague de la narration de Soleiman n'empêche pas de retrouver Moudja dans Borneo; dans cette position les Moujahs peuvent être appelés voisins des Mobed qui sont séparés de la Chine par une chaîne de montagnes. Mais la station chinoise Maïd paraît être Mobed du continent. C'est difficile pour les distances qu'indique Edrisi; l'identité apparente y est démentie.

de Polo, pour comprendre ces métamorphoses et transfigurations variées par lesquelles passait le continent oriental dans la cartographie.

22. L'ouvrage de Polo n'étant pas la description de l'Asie entière, contient le récit de la perlustration faite par toute l'Asie, d'un bout à l'autre, circulant à droite et à gauche, loin de pénétrer ses espaces démesurés. Ce qu'il dit des expéditions mercantiles de sa famille (chap. 1-19, version latine I, 1-10) forme une introduction; ce qu'il raconte de guerres, ce sont des épisodes de sa diction, qui revient toujours à la description des pays. Il traverse d'abord (voyez planche XVII de notre atlas) la petite Arménie jusqu'à Iasdi (Yezd) et Formosa, Carmosa (Ormuz, c. 20-37; I, 11-24); ensuite il suit l'itinéraire de Cormos, à travers la haute Asie, jusqu'au bout de Tenduch et aux portes de Kataï, biaisant quelque peu et déviant par deux excursions, l'une de Khorassan dans l'Inde, l'autre du Tangout vers les régions septentrionales (c. 37-82; I, 24, II, 8). Après avoir examiné Kambalou, capitale du Kataï, il trace son propre itinéraire de Kambalou jusqu'à Tibet; il s'y arrête pour donner une description de quelques pays, situés au sud et revient sur ses pas à Kataï (c. 82-131; II, 9-51). Ces itinéraires sont soutenus par des distances en journées de chemin ou milles. La description ultérieure de la Chine indique ordinairement de nombreuses distances de positions rapprochées, mais la marche irrégulière de ses réminiscences ne leur a donné aucun nœud, a laissé de fâcheuses interruptions et lacunes, et si l'on suivait à la lettre les directions indiquées par ponente, sirocco, levante et autres vents de la boussole, on disperserait les positions les plus rapprochées dans des distances démesurées.

Polo s'occupe d'abord de la description de Kataï (c. 132-137; II, 51-52); ensuite il entre dans les provinces de Mangi, où il pénètre jusqu'à Nangui (Nankin) (c. 138-145; II, 53-58), d'où il jette ses regards dans l'intérieur de la Chine et indique vaguement quelques positions plus importantes (c. 139-151; II, 59-64). Lui-même il a passé trois années à Nankin et il le quitte pour décrire les particularités de la province de Quinsaï (c. 152-154; II, 65, 67); ensuite de celle de Foukin (c. 155-157; II, 68-71). Or, il n'a donné que la description de Kataï et de trois provinces de Mangi, le reste de la Chine est un espace presque vide.

Dans la province de Foukin, arrivé à Zaïton, Polo s'embarque pour aller dans l'Inde, qui devait terminer sa narration, d'après la promesse qu'il avait faite (c. 49: 136), lorsque son récit fesait une irruption vers le Gange. Par cette expédition maritime il exécute une revue des îles, ne s'arrêtant lui-même qu'à Java (c. 158-173, III 1-20). Cependant la description de la grande Inde et de la petite ou de Rasmacoran (du Mecran) (c. 174-189; III, 21-38) ne termine guère son récit : il le prolonge pour s'entretenir de l'Abissinie, des îles africaines, et des rivages commerçants de l'Arabie (c. 190-197); III, 39, 49); enfin de la Tartarie (Kaptschak) et du septentrion jusqu'à la Russie (c. 216-227; III, 30-64). Tout le monde aujourd'hui comprend ainsi les relations de Polo, mais les cartographes anciens donnaient d'autres interprétations, chacun à sa guise, ils s'efforçaient d'en faire l'Asie pleine, ne laissant aucun espace par les déserts mêmes qu'il fallait traverser des mois entiers, ni pour les régions que Polo n'avait ni visitées ni mentionnées.

23. Je vais suivre Marco Polo à partir de Lop et je l'abandonnerai dès qu'il entrera dans l'Indoustan, ou plutôt dès qu'il mettra à voiles, parce que sa perlustration des îles se trouve dans mon portulan. Je me bornerai à la nomenclature et aux distances, sans vouloir défendre les positions arbitrairement indiquées, mais je ne manquerai point d'affirmer mes allégations par des remarques positionnaires, quand elles se présenteront pour guider la route parcourue.

Marco Polo de Lop se rend par le désert (Gobi) à Sacchion (Schatscheou), provinces situées sur les confins occidentales de Tangut d'où, après avoir fait une excursion vers Camul (Hamil) et Ghingitala (Almalig, Iligouldja), il retourne dans le Tangut par une autre de ses provinces Sictin, Suctam, Suctang, Suctur, Succur (Soutschou). Ensuite il se rend à Campition (Camexu, Kamtschik, Kan, Kantscheou), où il passe toute une année.

Une nouvelle excursion le conduit à 60 journées vers le nord. Il traverse la province de Tangut appelé Egina, Ezina, (Schitschona situé sur la rivière Edzine, Etschine), pour se rendre à Caracorum. De retour, il part de Campition et se dirige par Ergimul, Ergigul (Liang), province de Tangut, voisine de Fingui, Tingi, Cingui, Singui (Sining), et par une autre province du Tangut, appelée Grigaïa, Egigaïa, longeant la muraille qu'il passe sous silence et le fleuve Hoang, (touchant au monument Tschagan, Egigaïa?) jusqu'à la grande ville Calatia (un bras de Hoang, porte le nom de Galooton Kalotou). Enfin il quitte Tangut pour entrer dans le Tenduch du prêtre Jean.

Tenduch s'étend au nord de la Chine et du Kataï et ses villes se suivent dans la direction de l'est : la grande ville Tenduch (Thian-te de la carte 1125, 1226, des tableaux historiques de l'Asie de Klaproth); ensuite on atteint en 7 journées Sindatus, Sindacui; en 3 journées, Ciagamor, Ciangamor, Singamor (on a Tschangoun Khamar près de Tota, mais cette localité se trouve trop rapprochée de Tenduch); enfin en 3 journées Ciandu (la carte 1368 de Klaproth des tableaux historiques de l'Asie, place Chang-tou sur Chang-tou ou Schampira au nord de Pekin près du lac Dolon; les 13 journées de Tenduch peuvent y atteindre. J'indique sur ma carte deux supputations sur les quatre positions de Tenduch). Ciandu possédait un palais de plaisance d'une récente construction. La montagne Ydifu fait partie de la chaîne de In, de In-schan.

24. A Taïdu, Cambalu (Pekin), Marco Polo reçoit une mission au Tibet et nous allons suivre son itinéraire de 4 mois. Partant directement vers le couchant, à 10 milles, il passe le fleuve Pulizangin, (le pont Loukeou Khiao sur Yang ou Sangkan), ensuite, à 30 milles, la ville Giogui, Gin, Gingui, Quingui (. . . .); puis, à 10 journées, Taïanfu (Taïyuen-fou; puis à 7 journées Païnfu, Pianfu (Pinyang); à 2 journées un château Caïcui (Kie, Ky-tscheou); d'où à 20 milles passe le fleuve Caramoran (nom mongoux de Hoang, Hwang, du fleuve jaune).

A partir de ce point l'itinéraire devient embarrassé, presque sans guide : à 3 journées se présente Cacianfu (Fou sur Lo, au sud de Kantsiouen), à 8 journées se trouve Guingui, Cingui, Guenghian, Quengian (Kinyang), un fou et capitale de la province du même nom, dont les frontières à 3 journées touchent la province Cuncur (la rivière Tao, porte le nom

Coco oussou et Courcorson, d'après la carte de James Wyld). Etant entré dans cette province, Polo traverse 20 journées et arrive à une contrée de la province achalech Mangi ou des confins du Mangi. Cette contrée, cet achalech n'a que deux journées d'étendue. Elle s'étend du versant oriental de Lonibar vers le sud, rasant cette langue du Sifan ou Tibet qui se prolonge dans l'intérieur de la Chine. Delà à 20 journées, Polo se trouve dans une grande ville de la province Anchota, qui est aussi aux extrémités occidentales du Mangi. La grande ville porte le nom de Sardanfu, Sindafu, Sindinfu, Sindifu (Tchang-tou-fou). Un fleuve la traverse; éloigné de la mer où il se perd de 80 à 100 milles, appelé Quingia-fu, Quian, Kyam (Kiang). Par Tschangtou Polo passe la rivière Mahou, qui verse ses eaux dans Kiang; croyant qu'il passe le grand fleuve Kiang même; de ce point en 5 journ. (par Batang) il entre dans le Tibet.

25. Des nombreuses positions de l'immense Tibet, des villes, lacs, châteaux, fleuves, montagnes, Polo ne donne aucune particularité. Il a traversé 20 journées par un pays ruiné, avant d'arriver au centre préservé de la destruction. Il quitte le Tibet sans dire de quel côté et sans faire connaître de combien de journées il s'est éloigné de ses frontières; il parle de Ciandu, Caindu, Gaindu, province qui est vers ponent. Ce ponent n'est pas au couchant du Tibet, mais de la Chine et du groupe des provinces qu'il entreprend de passer en revue, qu'il va en partie parcourir lui-même : Qui s'aviserait de suivre ce ponent à partir du bout occidental du Tibet, arriverait facilement jusqu'au centre de l'Europe, sous les murs de Paris ou de Rome. Aussi cherchons et trouvons-nous le ponent de Caindu, au sud d'Assam, en fixant nos regards sur la plaine spacieuse de Kunduyung (voyez la carte de l'Inde au-delà du Gange de Juste Perthes), plaine limitrophe de la Chine, située à l'occident. Elle semble conserver le nom de Caindu, (Bisa en était probablement la capitale); et c'est en descendant de cette plaine que nous recommençons à compter les journées de Polo.

A 10 journées, sur les limites de Caïndu, Polo passe un fleuve qui court vers l'océan; son nom est Brius, Brunis ou Ligays (Iravaddi, près de Bhamo; Kaungtoon, Kountoung et Kountoun, dernières limites de Caindu). De l'autre côté de ce fleuve, Polo trouve la province Caracham, Caragian, Caraian, Karman (Karaïayn limitrophe de la Chine). Cette province contient sept régions; sa capitale est Iacin (Ava), il s'y trouve un lac de cent milles de longueur (lac Sandagando au nord d'Ava : en vain en chercherait-on un autre). En avançant 10 journées vers l'occident, on rencontre la province et sa capitale Karacham (Arakan) et, à 5 journées de ce point, toujours vers l'occident, la province Ardandan, Cardanda, Zardandan (Djatagom). Il paraît que cette dernière est assez voisine de Bengala, parce que Polo parle immédiatement d'une expédition que les rois coalisés de Bengala et de Mien (Pegou) firent contre Vociam, ville de Caraïan.

En descendant de Caraïan vers le midi, on entre dans la province Anniz (Siam)? située par 15 journées sur les confins de l'Inde; et en partant de cette province, à 15 journées on trouve Mien (Pegou). Il y a là au bout de l'Inde encore une province très-méridionale que le grand kan mongoux n'a pas conquise.

A l'est est une province soumise, appelée Caigu, Changi, Cangigu, Gagigu, Gangiga, Emuginga, Talugigla, Galugigla, Galigula (telles sont les variantes, choisissez!) (Junzalaen près du fleuve Huluthaluen, au nord de Martaban), elle fait peu d'affaires à cause de son éloignement de la mer (les provinces précédentes devaient donc être plus rapprochées à la mer).

Encore au levant est la province Amu, Camu (Kema-lataïn) et on compte de Camu, 15 journées à Galigula, 20 à Bengala, et 8 à Toloman (Tali). De cette dernière province qui est orientale (relativement à l'Inde, à Karaïan, etc.), on entre dans une autre orientale, appelée Cingui, Guingui, Cagui, Cugui, par laquelle, longeant 12 journées un fleuve (Kinscha Kiang), on arrive à Sinugul, Fungul, Sinulglu, Funigul (Soutscheou), ville considérable, d'où, par le même fleuve (Mahou) on revient à Sindifu (Tsching-tou), ville jusqu'à laquelle Polo, en partant de Cambula et Gingui, avait parcouru 70 journées de route (les journées spécifiées de Guingui jusqu'à Sindifu, montent en somme jusqu'à 73 journées).

26. Ce long voyage de 4 mois, (autant pour se rendre au lieu de la destination et plus pour retourner,) étant terminé, la relation de Polo fait un recensement des villes du Kataï, dont la plus grande partie paraît avoir changé de nom. Elle indique à 4 journées au sud de Guingui, qui est éloigné de 40 milles de Cambalu, la position d'une ville considérable Tacanfam, Cacansu (Hokien); ensuite les deux villes Cinglu, Cianglu, Ciunglu (Kolan) et Siangli, Cinamgli, Ciangli (Yulin?) éloignées de 5 journées l'une de l'autre; leur terrain est traversé par un fleuve (Caramoran?). Vient ensuite Singui, Singuimatu (Lintschin, Lintein) dont les habitants divisèrent la rivière de manière qu'un bras se dirige vers le levant (canal vers Mangi), l'autre, occiental, vers Kataï et vers Cambalu (rivière Yuntiang) (18). A 3 journées au nord est située Tadinfu, Godifu, Sindifu, Condifu (Tsching-fing?), cité puissante qui est chef de 15 villes. De Singui 8 journées vers le sud à Lingui (Lou), ensuite 3 journées à Pingui (Pi) qui est situé à l'entrée de Mangi, Manzi.

En entrant dans Mangi, on passe le fleuve Caramoran, lequel a une cité deçà et une delà : ce est en contre le una à l'autre. La una a nom Coigangui (Hoïaïngan) et l'autre a nom Quanzu, Cagui, Caigni (Tsinho hien), que le une est grant cité et la autre est pitete et desormes quant l'on passe ceste flum, adonc entre en la grant province de Mangi. La grande province est composée de 9 provinces. Dans cette première, une à une journée de Coigang, par Panchin (Pao in hicou), par Caïn (Kaoïeou), par Tingui, Congui (Taï) distante de 3 journées de l'océan; enfin, par Langui, Yangui, (Yangtscheou) qui a 27 villes sous sa dépendance, on arrive à la capitale de la province Manghin, Naïnghin, Nanghin (Nanking). Polo demeura 3 années à Yangui suivant le texte vulgaire, ou à Nanghi, comme le dit la version latine. Les textes vulgaire et latin appellent cette première province du Mangi indifféremment Nanghi et Manghi.

(18) Singui-matu se retrouve dans la relation d'Oderich : Sunzomaco, Sumacoto, Suzupato et dans le résumé de Glaz, Sucumat; dans Mandeville on a : Sugarmago, Sugiomago.

27. Le narrateur profite de cette pause de ses pèlerinages, et entreprend de fournir quelques indications sur l'intérieur du spacieux Mangi (c. 146-151). Cette partie de son ouvrage est la plus obscure. Le texte vulgaire et la version latine sont en désharmonie; les variantes y sont fâcheuses. Tout ce qu'on peut discerner avec certitude, c'est que sa narration revient encore une fois à Guenghian, d'où à 3 ou 4 journées se trouve Cinghianfu, Singianfu (Singan), où les nestoriens avaient plusieurs églises, (c'est leur Khomdan).

Cette position certaine n'a aucun rapport avec les autres, si ce n'est par la remarque que, pour se rendre à Taygui, Qucui, Caïgui (Kieu, Kiang), il faut passer le fleuve. Caïgu est une pitete cite et a ceste cite se recuile grandisme quantité des blés et se porte jusqua Cambalu a la cort deou grant kan por eive, ne entendes por mer, mes per flus et por lac. Il est donc évident que cette petite ville se trouve sur le rivage méridional du Quian, et il est présumable qu'elle précède le lac (Poyang), situé sur la frontière du grenier de l'empire (de la grande province de Houkouang).

De même Singui est placé sur le Quian, à 15 milles d'Angui (cap. 147), (la version latine supprime ce nom et laisse croire que les 15 milles se rapportent à Saïanfu). Cette ville Singui, ne est mie trop grant mes ele est de grant naïves et de grant mercandies, de milliers de navires stationnent sur ses rivages. Le fleuve est large, passe par un lac (Poyang), ayant plus de 100 journées de cours; elle traverse 16 provinces et 200 villes, ses eaux sont conduites vers la capitale, ainsi qu'en suivant ses eaux on peut se rendre à Singui (comme de Caïgui) jusqu'à Cambalu, à la cort du grant kan. Il paraît aussi qu'avec d'autres positions, la narration de Polo rôde encore près du Quian.

Voici une autre cité (province) Singui, Tingui, Sugui, cité immense de 40 milles de circuit, dont la population pourrait conquérir et couvrir le monde, qui a 1,600 ou 6,000 ponts dominant les galées, et dont les montagnes produisent la rhubarbe et le gingembre. C'est donc encore une cité riveraine, le gingembre la porterait vers le sud, la rhubarbe vers le nord. Et sachiez qe le nom de ceste cité qui est apellé Sugui, vaut a dir en franzois, la terre et un autre cité que est pres de ci, est apelles le ciel, et cesti non ont elles par lo grant nobilité. Polo promit de s'entretenir de la cité du ciel et s'il ne l'a pas oublié, il faut la distinguer dans Siangan, Ciangan (cap. 151, p. 167) cité mont grant et rige, passée sous silence dans la version latine (II, 64). — Honan, considérée comme centre de la terre, pourrait prétendre à cette insigne épithète de terre, mais dans toute cette province rien ne répond à la grandeur et à la position de Singui, Sugui. Elles ne passent qu'à l'une des 200 villes mouillées par le Kiang (Voutscheou?); et la ville du ciel, Ciangan probablement, n'est pas trop éloignée (Tengan? une montagne Thian-mu et un hian, Thianmen, au nord et au sud de Tengan, paraissent porter le nom de célestes). A une journée de la cité terrestre est Vngui, Vugui (Hoang tscheou), et il y a, en outre, Unghi, Unghim, Vguin (Nganking?).

Enfin on trouve encore au centre de la Chine, Cynfam, Cianfu, Sianfu, Saïanfu, Sagianfu (Siang yang fou?) chef-lieu de 12 villes qui, repoussant trois années les attaques des Mongoux, fut à la fin prise à l'aide de la machine construite par les Polo.

28. Dans la province de Quinsay, se trouvent la grande capitale Quinsaï (Hang-tscheou); le port Gampu, Ganfu (Kanpou). A 1 journée de Quinsaï, Tampingui, Tapinzu (. . .); à 3 journées Ungui (Ning po?); à 3 journées Chengui, Gengui, Ghingui (Kinhoa), à 4 journées, Ciansian, Ciancian, Ciangiam (Koangsin, Kouang sin) traversé par une rivière située sus un mont (rivière et canal Kouang, au nord granit hills, à l'est Poutsching mounts et pass); à 3 journées encore, Cingui, Cagui (Tschou tscheou).

Enfin, à partir de Cugui royaume de Quinsay, s'étend de 6 à 7 journées le royaume Fuchin (Foukian); à moitié de sa longüeur se trouve une grande ville Quelifu, Quenlifu (Ting tscheou fou près des montagnes Taïouling); à 15 milles ou 3 journées est une fabrique de sucre à Unquen (Youn tschoun sur Nanganan); à 15 milles de ce lieu est Fugui (Foutscheou), capitale du royaume Concha, Chonka (Kiang-tsche de la carte 1290 de Klaproth, tableaux histor. de l'Asie), située sur une large rivière (Min). Une fabrique de porcelaine existe à Timigui (Tong mou koeu, dans les montagnes Sia hialing, près de Fun shuey kuon pass); à 5 journées de Fugui se trouve l'échelle de Zaïton (Thsiuan tscheou, Tseou toung, or Chinchew et Harb).

Qui voudrait examiner ce quanquan chinois serait certainement fatigué. J'avoue que ma fatigue est à son comble. Peut-être plusieurs positions qui m'ont donné tant de peines infructueuses, ont été depuis longtemps déterminées par d'autres. Je l'ignore, et j'étais forcé d'analyser la narration de Polo pour pouvoir observer les compositions postérieures.

La revue de la situation des îles se trouve dans le portulan; les positions de l'Inde ne demandent plus d'examen; le reste explique la petite carte de notre atlas et plusieurs passages du texte ou des notes de l'ouvrage (19).

29. Marco Polo n'était pas le seul qui voyageait et fesait ses affaires au fond de l'Asie. D'autres, en grand nombre, suivaient ses chemins en toute direction, et plusieurs de ces voyageurs, rendaient compte de ce qu'ils avaient observés. Oderich de Portenau (mort 1331), retrouvait dans son apostolat les positions indiquées par Polo. Sa relation était copiée et résumée en 1340 par Henri Glaz. En même temps, l'aventureux Jean Mandeville, depuis 1327 voyageur, composait sa narration et la terminait en 1356. Ils firent route par l'Inde jusqu'aux Mangi et Kataï. François Balducci Pegoletti, en 1335, prit un autre chemin vers la Chine; le franciscain Paschalis, en 1338, le suivit et le journal de leur route fut connu. Ils passaient à travers l'immense continent, prenant une direction plus au nord par Almalik et Kamoul.

La relation de ces derniers touchait des positions ignorées de Polo; celle des autres suppléait ses connaissances par quelques nouvelles observations, augmentait la variété de la prononciation et de l'orthographe des noms, et engendrait l'incertitude par de maladroites répétitions. Mandeville, ne s'éloignant en rien de la relation d'Oderich, entreprit de

(19) Voyez plusieurs notes des chap. 143-147 cartes des géographes du moyen âge; examen géogr. de Benj. de Tudele, etc.

la décorer de toutes sortes de contes et fables populaires pour en faire une lecture divertissante, et le monde de cette époque goûtait ces merveilles fantastiques et peu croyables.

La possession du prêtre Jean, Tendouch, se changea, dans la relation de Mandeville en îles et provinces de Bacchus. Il y nomme le fleuve Thebe (de sa naissance), les villes Nyse et Suse (de ses tournées par le monde); une province Milstorac, du dissipateur de la mollesse (à μελλος mollis et στορευς strator); et les îles Taprobana, Bragman et Pentaxoire, de cinq chœurs de son culte (πενταχορος ou πενταχωρος de cinq contrées.

Les compositeurs des cartes étaient souvent embarrassés pour discerner ces bijoux populaires de ce qui était essentiel; il leur était difficile de renoncer au paradis, aux mages visitant le Christ, aux pygmées, à l'histoire d'Alexandre-le-Grand, à l'ante-Christ. La carte catalane de 1377 offre un beau spectacle sous ce rapport : mais en même temps elle offre, comme nous l'avons observé, quantité de renseignements inconnus aux précédents voyageurs. Tana disparut dans les possessions du roi de Delly. Il semble que le nombre de 13 puissants royaumes s'était réduit à un nombre très-inférieur. Les enfants charnels d'une mère qui calmait leurs dissentions, ne vivaient plus et leur postérité ne rappelait plus ni Var, ni Coïl: un roi de Colunbo paraît posséder Elly et tout le sud de la péninsule. Le roi Etienne (de Moabar), garde le Koromandel et le tombeau de S. Thomas. La carte catalane possède des renseignements au delà de Bengala, jusqu'au finis Indiæ et Katayo, jusqu'au Zayton, où la narration de Polo laissait une lacune vide pour tout le rivage (20).

30. Nous avons remarqué plus d'une fois, dans la composition du catalan, un désordre et des doublures de positions. Au premier coup-d'œil son Catayo (Chine), décèle le desordre. La question relative à la répétition des noms qui se ressemblent tant l'un à l'autre, exigeait donc la plus sérieuse attention dans le collationnement avec la nomenclature de Polo. Le résultat que je réussis à obtenir pour le portulan et pour la carte explicative a dispersé pour moi toutes les apparences de répétitions et débrouilla quelques nouveaux renseignements.

Pour Tenduch, les quatre positions visitées par Polo, sont au grand complet et il semble que Zazaber (Dourban?) est encore une cinquième position de Tenduch. Pour Tangut elles sont incomplètes : mais Camuell, Cigicalaf (Gingitala) et Carachora ne sont pas oubliés, bien que ce dernier soit inscrit entre Emelech, Lop et Elbeit (Eleut), dans un pêle-mêle de positions placées en désordre.

Les connaissances acquises pour Marco Polo furent mongou-chinoises. C'est par leur organe qu'il les avait acquise et communiquées à l'Europe. Les voyageurs suivants purent facilement les retrouver et vérifier un certain temps, jusqu'à la dislocation de l'empire du grand kan. Cet empire une fois en ruine, les routes centrales cessèrent d'être praticables, toute l'attention des commerçants se porta vers l'Inde et ses épiceries. On cessa de pénétrer jusqu'en Chine. Le nouveau langage hindou, s'installant dans la géographie, allait se rencontrer avec les

(20) Voyez : cartes des géogr. du moyen âge, chap. 143, 144, 145; le portulan géneral 30, 31, 32.

connaissances du Vénitien, dont le langage devenait inintelligible. Les renseignements que le catalan étala sur sa carte, offrent ce passage des investigations de l'organe mongou-chinois à celui de l'hindou.

31. Le camaldolèse Mauro avait des renseignements plus nombreux encore que le catalan, plus récents et plus hindoux. Il était érudit. En rejettant les monstrueuses proportions de Ptolémée, il tacheta sa carte moderne des noms de Citia et Sitia de mont Imaus, des provinces Sace, Serica, monts Hyperboraei et Riphaei : mais il étudia la narration de Polo. Examinant cette suite de noms qu'il a extraits de cette narration, il faut avouer qu'il la comprit à peu d'exception près, quand il règle les régions maritimes de la Chine et de l'Inde jusqu'à Mahabar, Tana et Guzirat. Seulement les provinces intermédiaires entre Chine et Bengala, sont singulièrement déplacées. Ghindu (Caïndu), Caraian, Charazan, (Carachan), sont portées vers levante; Mihen, (Mien), vers tramontana, et Amui vers le sud. Gelbacha (Galigula) reste au milieu, mais Siachene (Iacin) est porté vers ponente.

Dans l'intérieur central de l'Asie, règne chez lui un désordre. On marche cependant sur les traces de Polo, par Cremaïn (Kerman et lago Zera), Thym'chian (Tunacaïn, Kouhestan), Hera, Tharse, Balch, Jerchan, et vers ponente? Gothan (Kothan) au nord de Samarcand, à l'ouest d'Otrar, Otrar au nord d'Insicol (Issikol); enfin, on arrive à Lop, Tangut, Tenduch.

De nouveaux renseignements, et les plus remarquables, s'étalent dans l'Inde. Au nord de Guzirat par le désert au delà de l'Indus, on passe Soltanfur (Sultanpour au delà de Lahore), ensuite Thate (Toda) et Deli. Autre part, au delà de Chalecut, Melibar et Mahabar, on voit plusieurs places de Bisnagar et Talenga. Bisenegal (Bisnagar ou Narsinga), Turmili (Trinomalli), Peligondi (Bellunconda), Ordirgiri (Gourlangerri).— Au delà de Bengala, paraissent Pegu, Ava, Mognan (Ayangama au nord de Siam) et les îles Divi-amoal, Sumatra.

Pour réunir ces nouveaux renseignements avec les précédents, et surtout avec les données de Polo, il fallait bien comprendre les situations des positions qui se présentaient maintes fois sous différentes dénominations, étant réellement les mêmes. Les compositeurs des cartes, souvent ne savaient pas discerner l'identité entre les dénominations trop variées. Aussi Marco plaçant sur sa carte Pegu, Ava, Sumatra, et de nouveau à part, Mien, Caraïan, Iava maior, doublait les mêmes positions. (Baluch et Balch probablement sont le même Balkh). Rapprochant et mettant en contact les situations très-éloignées, il inventait des combinaisons fabuleuses. Il détourna le fleuve Amu (Djihon), vers l'est et, l'indentifiant avec la rivière Polisanchin, il en fit un fleuve qui mouille les murs de la cité maritime Cambalech. Par Bengala, c'est l'Indus qui verse ses eaux dans l'océan. Le fleuve de nouvelle connaissance, le Mandus peguan, s'interpose entre cet Indus et le Gange, et ce dernier s'échappe dans un golfe au delà de Zampa. (Prévenance encourageant l'explication prochaine de Ptolémée (21).

(21) La disposition de ces grands fleuves dans la mappemonde de Mauro, explique la position de Calicut à l'ouest de l'Indus dans la carte de De la Cosa, et l'invention de la péninsule Inde-Carmania par Bernardo Sylvano.

32. Par les deux exemples du catalan et de Mauro, on voit que la narration de Marco Polo était sujette à différentes interprétations qui servaient de modèle aux cartographes de la renaissance. Mais ces cartographes étaient plus érudits que leurs prédécesseurs, ils avaient toute confiance dans leur savoir, parce qu'ils avaient exhumé l'antique science des sages de la Grèce; blâmant l'ignorance de leurs prédécesseurs, ils puisaient à cette source pour produire des interprétations de leur propre création.

Ils comprirent que les investigations de Polo dépassaient les limites de la connaissance antique, fermée par le méridien de 180° de longitude du calcul de Ptolémée. Par conséquent, Cataï et Mangi sortirent de leur orbite pour se placer dans un autre hémisphère du globe. Zipangu, avança par 240 à 250 degrés de longitude. C'était pardonnable quand on réfléchit sur les matériaux qu'ils avaient à leur disposition.

Deux inconnus s'étaient présentés à leur examen. L'un ostensible à la vue, à la face hideuse, plein d'une science caduque, d'une sagesse éteinte; l'autre sans physionomie visible, fruit de l'expérience, se fesait entendre dans un langage presque inintelligible. Des renseignements que donnaient ces deux inconnus ils essayèrent de tracer les vastes espaces qu'il fallait de nouveau explorer. Le renvoi des séjours de Polo sur un autre hémisphère est donc une conséquence très justifiable à laquelle la narration de Polo n'offrit aucune contradiction, et le tableau de Ptolémée en frayait le développement démesuré.

Mais il est difficile d'expliquer comment ces érudits de la renaissance réussirent à interpréter la narration de Polo, jusqu'à procréer deux Moabar, deux Seylon, deux sépulcres de S. Thomas, deux Indes, dont une est transférée au-delà de Sinia et Kattigara du divin Ptolémée. La narration de Polo, ayant fait irruption dans l'Inde où elle mentionne Dilavar (Delli) et Quesimur (Kaschmir), prévient de son plan : je ne y voit entrer or a cestui point, dit-elle (en Yndie), por ce que au retorner de nostre voie, vos conteron, toutes les couses d'Yndie por orde (chap. 49). Or, discedamus hinc (ex India), quia in reditu nostræ viæ, computabimus omnia facta Indiæ per ordinem (I, 36). Or, revenant de sa voie et de son séjour en Chine, Polo, conformément à sa promesse, avant de rentrer à Ormuz et en Perse, compte par ordre à partir de Moabar et de S. Thomas, treize grandismes roi aumes de l'Yndie gregnor (chap. 188, 192; II, 35, 43), tous situés entre Bengala et la mer persane, et se touchant l'un à l'autre. Leur situation était parfaitement connue par de nombreux voyageurs, comme on le voit par la carte de Mauro de 1460. Mais les érudits de la renaissance jugeant autrement, déchirèrent la continuité de l'Inde par des espaces figurées sur l'avant-dernière carte de Ptolémée. Telle Inde de leur invention parut dans les mappemonde du globe de Behaïm 1492; de l'hydrographie portugaise 1504; dans les cartes de Ruysch 1507, de Schoner 1520, de Bordone 1520, de Thomas Aucuparius 1521, et de quantités d'autres.

33. Erreur utile, parce qu'elle donnait l'impulsion aux découvertes du côté de l'ouest et les animait en fascinant l'attention antérieurement mieux avisée. Mais ce stimulant ne pouvait pas durer ni abuser longtemps la conscience humaine. Les découvertes de l'est lui apportaient

chaque année de nouveaux démentis, qui lui préparèrent le sort des îles nébuleuses. Les Portugais passèrent la revue de tous les rivages de l'Inde et tracèrent bientôt leur forme avec exactitude. Ils arrivèrent en 1518 à Kanton en Chine. La reconnaissance de ce pays n'allait pas bien vite, les exploits d'un Antoin Faria y Suza 1540, ne firent que la ralentir : mais la création de la renaissance n'avait plus de fond dans la géographie et s'abîma dans les profondeurs de l'océan et dans les ténèbres de l'ignorance présomptueuse.

Les Portugais, avec leur idiome et l'accent de leur prononciation, indiquaient les villes chinoises qu'ils visitaient successivement, mais ils y cherchaient en vain le baragouinage du vénitien : ils ne retrouvaient, ni Zaïton, ni Quinsaï. Ils ne purent reconnaître Quinsaï sur le lieu même, cette belle espérance pleine de prestige pour Colomb qui échoua de la retrouver à Temistetan au Mexique. Les investigateurs portugais expliquèrent leur insuccès, en supposant que les villes indiquées par Polo n'existaient plus. La civitas antiqua (Cambalou innommé) de Mandeville fut portée sur Quinsaï, laquelle en qualité d'antiqua, a dû être ou submergée ou détruite par quelque autre accident. Multi urbem Quinsay bello diruptam, vel alia gravi calamitate destructam esse putant, disent les cartes de Hond, repète le dantzikois Philippe Cluver (V, 6) et autres.

34. Les découvertes portugaises ont frappé de mort les deux inconnus qui exerçaient la curiosité des compositeurs de cartes. La larve difforme de l'un fut brisée et mise à néant; l'autre fut réduit au mutisme. Cependant les découvertes récentes ne pouvaient contenter les érudits; les renseignements sur l'intérieur de l'Inde et de la Chine demandaient quelques explications des deux inconnus et les compositeurs de cartes essayèrent encore leur fortune, en conciliant et réglant toutes les connaissances antiques, du bas-âge et récentes. Ils tournaient et retournaient les fleuves et les montagnes de l'intérieur pour les coordonner dans le sens ptoléméen; ils mirent à contribution toute la nomenclature de Polo et de ses successeurs, ainsi que différentes images du moyen âge; il paraît même qu'ils puisèrent dans quelques notices arabes (d'Edrisi) et ils amalgamèrent le tout avec les relations récentes; des compositions très-variées furent inventées, mais chacune avait le défaut de l'ignorance complète du terrain qu'on voulait remplir par une nomenclature très hétérogène (21).

Les villes de Trapobana, ou Malaï (de la carte catalane) parurent au Japon encore inexploré; le fleuve du Kanton fut qualifié d'olim Ganges (porté préalablement sur ce point par Mauro), parce qu'on croyait que son embouchure était par 145° de longitude, comme les embouchures du Gange de Ptolémée; le branchage du Gange et de l'Indus fut emprunté de Ptolémée; il fallait former son grand golfe, de mare Sin,

(21) Pour faciliter l'examen de ce que nous allons dire et de ce que nous avons dit dans notre portulan, nous avons donné plusieurs tableaux géographiques du XVIe siècle dans notre atlas : deux sous le titre Asia aquilonaris de la Tartarie et de la Chine, reproduites l'une par Ortel, l'autre par Mercator; l'Abbozzo de Zurla d'une carte vénitienne; ensuite deux de l'Inde, l'une de l'Asia d'Ortel (n° 2), l'autre de son India orientalis (n° 100), suivie par Mercator; puis la Chine de l'atlas de Hond (produit de la composition sino-portugaise), enfin, une double carte de Hindostan de Delisle.

pour les embouchures des fleuves ptoléméens tombant dans le sinus magnus; il fallait régulièrement faire passer les montagnes sous la parallèle de 36° de latitude pour ne pas contrarier Ptolémée. Un grand lac, vomissant de grands fleuves devenait partout indispensable au nord de Malaï, pour représenter le lac de 100 milles de la narration du vénitien; des lacs plus ou moins nombreux, des fleuves prenaient de différentes directions inventées, on ne sait sur quel fondement et par quelle impulsion. Leur singulier ramage et tissu variaient les compositions. Delly cherchait une place sur Nerboudda. On ne sait par quelle inspiration arabe (edrisienne?) Moultan, Lahor, Kandahar marchaient d'accord vers le golfe gangétique.

35. Les relations de Polo n'ayant plus d'assiette certaine parmi les nouveautés portugaises et les vieilleries ptoléméennes, furent pour la plupart expédiées en masse à tramontana du Tibet et de la muraille chinoise. Quinsay, Zayton, Caraïan, Cambalu, avec leurs cortèges, composèrent un Catay qui ne trouva de place, ni dans la nouvelle Espagne, ni en Chine. Des doubles à double place accablèrent les compositions : Xandu et Xandu, Caindu et Caindu (Mercator), Mien et Pegu (partout), Cambalu et Pekin (abbozzo zurl.) etc. Ces répétitions portaient aussi des variantes des nombreuses copies de la narration de Polo.

Les variantes avaient leur origine dans l'orthographe et dans la mauvaise leçon des noms. L'échange continuel des *i* et *y* ne fait pas grand tort, mais les opérations orthographiques avec les *c* et *g* ont des conséquences fâcheuses. L'insconstance de la valeur de ces deux lettres, dont une valait tantôt *k* tantôt *tz* ou *s;* l'autre, le *g* dur ou mol ou *ji* les mit à la merci des copistes de différentes nations. L'italien, pour désigner le *k*, écrivait *ch;* un autre essayait de le rendre par *q*, par *gh*. Pour rendre une autre valeur de *c*, *ç*, certains copistes pensaient mieux écrire à leur guise *s* ou *x*, ou remplaçaient un *s* par *c*, *ç*. De même *g* par *k*, servit au jeu de l'orthographe. L'italien le fesait accompagner de *h* ou *u; gh, gu,* pour désigner sa valeur dure, par conséquent les *u*, les *h*, se remplaçaient chez les copistes, et les *q, ch*, prenaient la place de *gh, gu :* et quand le *g*, restant seul, devait répondre à la valeur de *dj* ou *ji;* un tel le changeait en *z*, un autre le remplaçait par *d* ou *s*. *Guin, ghin, quin, chin, çin, sin, zin*, s'échangent, rapprochant jusqu'à l'identité des noms tout différents, ou créant d'un seul et même nom plusieurs noms différents. Les méprises de leçon contribuèrent immensément à cet embrouillement, quand on se méprenait dans la leçon ou de *n, u;* ou de *c*, *t*, prenant l'un pour l'autre; quand on ne distinguait pas le *C* majuscule du *G;* quand on ne remarquait point l'élision de *n* par abreviation; quand on transposait les lettres ou élimait les syllabes. Enfin, les voyageurs postérieurs à Polo en reproduisant par leur propres prononciation et orthographe les mêmes noms, secondèrent puissamment la multiplication de noms et de positions, lorsqu'ils étaient consultés et mal compris.

36. Toutes les compositions du XVIe siècle offrent pour la Chine et l'intérieur de l'Inde et de l'Asie centrale ce fatras confus et inextricable. Parmi les cartes republiées par Ortel (1570-1592) on a cinq n^os (1, 3,

100, 101, 102, de l'édit. 1592), où l'on voit la Chine, seule ou conjointement avec l'Inde ou la Tartarie. On y distingue deux différentes compositions pour l'Inde et cinq pour la Chine (nos 132, 133, 137 de notre atlas), auxquelles on peut ajouter une sixième : celle d'un manuscrit de Venise (abbozzo zurl.) (n° 131 de notre atlas) et une septième : celle qui est empruntée par Mercator et qui se distingue encore (n° 136 de notre atlas). Dans ce nombre on débrouille, outre la série toute nouvelle de positions maritimes (n° 101), deux systèmes pour les rivages de la Chine, où sont intercalées quelques nouvelles positions, et les positions antiques de Ptolémée, parmi celles de Polo. L'un de ces deux systèmes semble réclamer la priorité, parce que le Japon y est garni plutôt de positions hypothétiques (édrisiennes) que de ses propres positions. Il est dans le orbis terrarum d'Ortel (n° 1), dans son India orientalis (n° 102) et dans la composition empruntée par Marcator (nos 133, 136 de notre atlas). Ce système se conforme mieux à la narration de Polo que l'autre, déroulé dans les cartes ortéliennes de l'Asie et de la Tartarie (nos 3, 100), (nos 132, 137 de notre atlas), où le Japon est délivré de positions hypothétiques et décèle des investigations avancées; or, la création de ce système et la composition de ces cartes ont eu lieu entre 1545 et 1570. Quant aux régions intermédiaires entre la Chine et l'Inde, toutes les cartes ortéliennes se conforment mieux avec la relation de Polo que celle de Mercator (22).

Des deux compositions de l'Inde, l'une se trouve dans l'Asie ortélienne (n° 3), (n° 132 de notre atlas); l'autre dans l'India orientalis (n° 102), (n° 133 de notre atlas); Mercator approuva cette dernière, Hond aima mieux suivre la première. Mais bientôt un itinéraire de Sourate, par Brampour, Dely, Lahor, jusqu'à Kaboul, força à changer ou rectifier l'intérieur. On voit cette rectification dans les cartes de Hond, de Sanson, de Blaeuw, de Witt, de Duval 1682. Delisle se modelait encore sur le calque de ses prédécesseurs (voyez sa double composition n° 135 de notre atlas) et fut copié par Homman, Seuter, Lotter, Mathieu Hase 1744, Tobie Mayer 1748. Enfin les cartes de Bonne, de d'Anville indiquent la direction réelle du Gange.

La Chine depuis des siècles, pour l'Europe énigme insaisissable, dans le crépuscule de l'aube du levant, devenu un nouvel énigme par la relation de Polo, commença enfin à prendre sa consistance dans la cartographie européenne par les découvertes portugaises. Vers le milieu du XVIe siècle, Louis Georgio (1570) composa, d'après les matériaux portugais, une carte de la Chine qui servit plus d'un siècle de type aux géographes et sur lequel ils purent élaborer leurs amplifications en dégageant le premier modèle de quelques noms surannés et de contes controuvés qui le décoraient d'abord. Ce type, ainsi modifié et enrichi de connaissances chaque jour mieux acquises, se trouve dans les atlas de Hond (n° 134 de notre atlas), Blaeuw, Sanson (avant 1654), Witt (1670), Duval (1682). Il paraît que, pour la composition primitive, une carte chinoise servit de modèle (23).

(22) Pour qu'on puisse suivre nos observations, nous avons donné dans notre atlas six figures à l'examen des curieux : 1° abbozzo Zurlana d'une carte de Venise ; 2° Inde de l'Asie ortélienne ; 3° Inde de India orientalis ortélienne et de Mercator ; 4° Chine de Mercator ; 5° Chine de la Tartarie ortélienne ; 6° Chine de l'atlas de Hond. — Voyez le portulan général, 32.

(23) Cette carte, dont on connaissait l'imperfection à cause qu'on continuait les investigations diffi

37. Mais le perfectionnement de la carte de la Chine devait avancer par les études faites sur les lieux. Des cartes et des atlas furent préparés sur les matériaux antérieurement inconnus, sur les cartes chinoises mieux examinées et sur les investigations et les renseignements des missionnaires. De ceux qui furent déposés vers 1590 à Rome, Matheo Neroni, aidé par Michel Ruggieri, exécutait un atlas; en même temps Martinius (mort 1651) mettait au jour 16 cartes de l'empire chinois et Bouyn l'élaborait à sa manière. Sanson, en 1656, commença à populariser la carte de Neroni par sa publication réduite. Cette carte avança infiniment la connaissance de la position de la Chine sur le globe terrestre; elle élucida son intérieur, ses divisions et même sa nomenclature : mais elle présentait un grand défaut en ce qu'elle n'avait pas tout à fait rompu avec les cartes précédentes et en ce qu'elle avait inventé, à leur exemple, des réseaux de fleuves que les renseignements du lieu ne pouvaient confirmer. Cette carte décèle un soin tout particulier des compositeurs dans l'indication des rochers et des montagnes (négligés par d'Anville).

La Chine, cependant, était sur le point d'obtenir la plus haute position dans la géographie, à laquelle, à cette époque, aucune portion du globe terrestre de cette étendue n'a pu atteindre. L'empereur de Chine Kanghi, appela les jésuites à dresser une carte de l'empire et de ses dépendances. Bouvet, Regis, Jartoux, Fridelli, Cardoso, Bonjours, de Tartre, Maïlla, Henderes, levaient pendant huit années (1708-1716), les plans de ces vastes régions et (en 1716-1718), sous la direction de Jartoux, ils élaborèrent les cartes spéciales et une carte générale. Le fruit de cet immense travail parut en 1737 dans l'atlas de du Halde, dressé par d'Anville, et ses réductions par Jean Mathias Hase et par Tobias Meyer (1739, 1742, 1748), chez les héritiers de Homman, répandaient le succès heureusement obtenu. A cette époque, l'Europe même était loin encore d'offrir à la géographie un tel ensemble et un plan aussi achevé que la carte de la Chine.

ciles, était sujette aux remaniements à chaque nouvelle publication. Louis Georgio donnait les latitudes: à Kanton 23° 30'; à Liampo 31° 30'; à Nankin 35° 0; à Pekin 48° 0', et au delà de la muraille il inscrivait de l'ouest à l'est la nomenclature de nombreuses stations d'un double itinéraire. C'était trop fatigant pour ses successeurs. — La carte de Hond (que nous donnons n° 134 dans notre atlas), donnant congé à cet itinéraire, inscrivit à sa place plusieurs noms de Polo, rapprocha de la muraille, Lop, Peim, et donna une autre latitude : à Kanton 23° 0', à Liampo 30° 0'; à Nankin 35° 0'; à Pekin 45° 0'; élimina les quatre positions précédentes : Tencheo, Cincheo, Richeo et Liamto, ajouta la Corée et Xuntim par 47° 0' de latit. — La carte de Blaeuw diffère par les latitudes de Kanton 23° 30'; Liampo 29° 0'; Nankin 34° 30'; Pekin 48° 30', place Xuntin Samton par 43° 30'; reprenant les quatre positions éliminées, elle les place au delà de la muraille et de la Corée, et donnant congé à la nomenclature de Polo, retient tout près de la muraille Lop avec tout son cortège. — La carte publiée par Sanson dégage le tissu des rivières, donne aux rivages un contour moins raide et fait descendre les latitudes de Kanton à 22° 0', de Liampo à 26° 30'; de Nankin à 32° 40'; de Pekin à 42° 0'. — Ce remaniement s'exécutait sur un type qui, dès son origine, décèle une disposition susceptible de tous les redressements nécessaires; c'est ce qui me fit supposer qu'une grossière carte chinoise avait pu lui servir de modèle. Mes présomptions à cet égard ont été raffermies par la vue d'une carte chinoise, que je possède, fabriquée récemment à Pekin pour le vulgaire : tant la conformation des parties y est conforme à la composition dressée sur les matérieaux portugais. Les parties que le chinois laisse empoulées pour ses nombreuses inscriptions; les fleuves grosièrement tournés et leur ramage bouffi pour former les îles continentales; la raideur des rivages; la Corée couvrant et pressant le front allongé de la Chine jusqu'au Japon, assimilent singulièrement le type européen aux traits chinois. L'insuffisance de l'exactitude et les vices des anciennes cartes chinoises, offrit certainement une figure plus défectueuse que celle qui se présente dans la composition chinoise actuelle.

בנימן

בר יונה טודילה

—

EXAMEN GÉOGRAPHIQUE

DES COURSES ET DE LA DESCRIPTION

DE

BENJAMIN DE TUDÈLE,

1160-1173.

—

Plusieurs lettres
adressées à M. Carmoly.

AVANT-PROPOS.

Une tradition, relatée vers la fin du XVIe siècle par Abraham Zakout, astronome et historiographe du roi de Portugal (juchasin, fol. 131, de l'édition de Cracovie), fixe le voyage de BENJAMIN DE TUDÈLE fils de *Iona*, entre les années 1160 et 1173. Cette tradition fut répétée par le premier éditeur du voyage en 1543; par Gedalia, fils de Joseph Jacchia (in schalschelet hakobhala) 1587; par David Gantz (tsemat David, fol. 39) 1592. En effet, la relation du voyage ne contient rien de postérieur à l'année 1173; elle soutient les événements et les positions de cette époque, et confirme par elle-même qu'elle a été rédigée vers 1173, qui est aussi l'année de la mort de Benjamin.

Il y avait à cette époque beaucoup de voyageurs, mais peu d'entre eux donnaient une description de leurs courses. Celle de Benjamin acquit de très-bonne heure une certaine vogue parmi ses co-religionnaires; elle fut assez répandue; quelquefois contrefaçonnée par d'autres et défigurée, comme cela eut lieu dans une relation de Gerson, en 1630. Les doutes qu'on a soulevés sur la réalité du voyage de Benjamin, qui, peut-être, n'a pas bougé de sa chambre, tombent devant l'intérêt qu'offre sa narration rédigée sous la forme d'un voyage.

Plusieurs éditions s'étaient succédées : la première en 1543, à Constantinople, chez les Soncini; ensuite en 1556, à Ferrare, chez Abraham Oschke; en 1583, à Fribourg en Brisgovie, chez Hetzfroni, lorsque parut, en 1575, à Anvers, une version latine de Benoît Arias Montanus, reproduite en 1636, à Helmstadt. Cette version livra l'ouvrage aux études des chrétiens ignorant l'hébreu ou versés dans cette langue.

Les explications, les éditions accompagnées de notes ou sans notes, se multiplièrent dans le courant du XVIIe siècle : surtout en Hollande et en Allemagne. L'édition de Bâle précéda celles de Leyde, qui parurent en 1633, au nombre de trois, accompagnées d'une nouvelle version latine et de commentaires de Constantin L'Empereur, qui fut ensuite commentée par d'autres. La version hollandaise de Bara, 1666 et 1698, donna origine aux versions allemandes 1691, 1711, et française 1729. Le voyage devint la proie de différentes opinions et son texte la pâture de commentateurs : Montanus, Constantin L'Empereur, Buxtorf, Renaudot, Richard Simon, Bergeron, Wagenseil, Eisenmenger, Schutt, Hottinger, Kircher, de la Rocque, Spanheim, Gaspar Barthius, Reinesius apprécièrent l'ouvrage chacun à sa guise. On comptait déjà 14 éditions, dont

ottoman, publiées en 1822, à Paris, chez Picquet, par Lapie, d'après les matériaux de Guillemot et Tromelin; et en 1827, à Paris, par Lameau et Dufour. J'espère que vous ne désapprouverez pas le choix de ces cartes, dressées par d'habiles officiers et ingénieurs et que vous y verrez un appareil qui doit faire frémir l'imposteur.

Il est à peu près admis par Baratier que Benjamin confond Salouski avec Saloniki. J'adhère à cette confusion et je prends un compas dans la main pour le faire promener sur les cartes. De *Thèbes* il y a, suivant Benjamin, une journée à אגירפון *Egripont*, Negropont : voilà une échelle de journée. A trois journées de *Corinthe* se trouve, suivant sa relation, *Thèbes :* mon compas fait trois pas et l'échelle est constatée : c'est juste (1).

Maintenant d'*Egripont* à *Salouski*, je compte les journées données par Benjamin : il y a par mer et par terre 10 journées. Je marche avec mon compas de Negropont par la Thessalie et par mer jusqu'à Saloniki et j'y trouve juste ces dix journées. Quant à la distance générale je ne puis donc réprouver cette fois la relation de Benjamin : il ne reste qu'à apprécier les lieux indiquées dans sa relation, tenant toujours l'inappréciable compas à la mains.

Il faut observer, que depuis l'invasion des barbares dans l'empire d'Orient, dans le courant des siècles, la nomenclature géographique a subi d'innombrables changements. Comparez Janjah, avec l'antique Thessalie, comparez Morée avec l'ancienne Péloponèse, chaque partie de la Grèce d'aujourd'hui avec l'ancienne et vous serez convaincu qu'il s'est accomplie une véritable métamorphose dans cette partie du globe. Les dénominations de l'origine slave fourmillent avant tout et il y a tant d'italiques, de romanes, etc. De temps à autre, il ne manquait pas de dénominations éphémères. Lorsque aux environs du mont Olympe, dominaient les Slaves, les Valaches, les Bulgares, les Serviens, enfin les Franks et les Turks, chaque fois différentes localités changeaient de nom dans le vulgaire.

Après avoir prédisposé votre attention à des dénominations toutes inattendues, j'avance avec mon compas. En partant de Negropont à une journée, יבושטריסה *Jabousterisa* répond à Proschina, (sur d'autres cartes Proscina, Frescina). Ce nom est tout à fait slave, désignant, sans changer de prononciation, poudre, une toute petite parcelle de poudre; et on appelle une toute petite chose, un tout petit objet proschina, prouschina, prószyna.—On a dans les possessions slaves de Prosua, Proschna, Prochnitza et analogues, dont la dérivation de la valeur peut varier. De même de Jabousterisa, ôtez léjod euphonique et vous avez un nom purement slave, Bystritza (rapide, pénétrante) donné aux rivières, aux

(1) Cette échelle continentale n'est pas en défaut pour les distances précédentes, pas plus que l'échelle de journées par mer. D'Otranto à קרופוס *Krofous*, Corfou 2 j.; à לבט *Lebat*, Leukate, Ducato, santa Maura, 2 j.; à אבילון *Achilon*, fl. Achelous, Aspropotanus, 2 j.; à נטוליקון *Natolikon*, Actolikon, Anatolikon, 1/2 j.; à פטרה *Patra*, Patras, Patrae, 1 j.; à לפנטו *Lepanto*, Naupktos, Lepanto 1/2 j.; à קורש *Kors*, au pied du mont Parnasse, Krissa, 1 1/2 j.; à קורינטו *Korinto*, Korinth, 3 j.; à טיבש *Tibes*, Thèbe 3 journées.

bourgs et villages, aux hommes (2). D'ici une journée à רוביניקה *Robenika*, et mon compas s'arrête tout près de Tornitza (Martitsa, Thronium); ensuite une journée à שינון פ׳טמו *Sinon potmo*, avec lequel j'arrive à Boudounitza ou Modounitza. Je ne vous entretiendrez pas de la terminaison slave *itza*, *ika*, ni de Robenica qui pourrait dériver du slave couper, tailler, où l'on se battait, où l'on a abattu les arbres, les bois (3); ni de Boudounitza, Boudnitza, Boudzin, Bouda, bouda, hutte, échoppe, noms de villes et villages infiniment nombreux dans les possessions slaves. En m'arrêtant ici je dois avouer que je marchais avec mon compas à trop petites journées. Je puis et je devais avancer plus loin, pour ne pas perdre les distances : mais la relation suivante de Benjamin me force de ralentir mes pas (3).

Ici commence la בלכיא *Balakhia*, *Valakhia*, dit Benjamin et cela révolterait toutes ces conceptions étroites qui se borneraient à la Valachie d'aujourd'hui. Mais si l'on demande l'histoire, on apprendra qu'il y avait une Valachie sur le Niestr, une Valakhie dans l'intérieur de la Hongrie, une Valakhie en Macédoine, en Romanie, en Thessalie, et c'est la *Grande Valakhie*. Fouillez les écrivains byzantins et vous y trouverez que les Valaches, en descendant de Zagora (nom slave des montagnes, d'au delà des montagnes) se répandirent aussi bien dans l'intérieur de la Grèce, comme vers le Danube; que leurs bandes vagabondes, leurs hordes errantes étaient connues en Macédoine, en Thessalie, avant qu'elles ne le fussent au nord de Hemus, Gora, Zagora; que par conséquent on appelait le pays aux environs de Zeitoun *Grande Valakhie*. Or, en partant de Boudounitza, on entrait du temps de Benjamin dans la grande Valakhie.

A deux journées גרדיגי *Gradigi*, ville ruinée. Vous me direz, à quoi bon chercher une ville ruinée? elle n'existe plus, encore portant une dénomination slave : Gradigi, comme Gradiska, Grodziska, Bellgrad, Nov-grad, Veli-grad, Vyscho-grad, et mille appellations analogues. N'importe, je grimpe les montagnes où je passe le défilé de Thermo pyle, je pénètre dans la Thessalie et cherchant des ruines, je rencontre sur les cartes tout près de Zeitoun, au pied de l'antique Othrys aujourd'hui Goura (montagne en slave), un petit village Gardaki et je suppose, non sans raison, que c'est Gradigi de Benjamin. Avant d'aller plus loin, je vous ferai remarquer qu'on trouve sur la carte des indices du séjour

(2) Proscina est l'ancienne Larymna. Ρύμη, impulsion, impétuosité; ῥύμιγξ torrents, ont pu donner origine à la Bystritza slavone. Dans la suite les interprétations possibles paraîtront plus ostensibles.

(3) Il y a quelque analogie entre Rubenika et l'antique nom du mont et du cap Knemis (κνημος, arduus, saltuosus) qui bordent Thronium. Κνῆμι, j'incise, je creuse, je racle, je fends; traduit par Rubenika.

(4) Voici encore pour le compte de l'étymologie. Boudounitza, Vodonitza, pourrait dériver du slave voda, eau; Vod'nitza, aquatique, ce qui répondrait à potmos ποταμος. — M. Reinaud présume que Sinon-potmo indique la rivière Sperchios, et propose le changement des lettres de Sinon. Je ne combattrai pas l'attribution de ce nom à Sperchios, mais j'opposerai à la proposition de changement trop forcé, la remarque que Sinon-potmo paraît être tout à fait grec, qualification de circonstance : rivière de désolation, de dévastation, de ravage, σινος ποταμος, traversant le pays ravagé par les courses slaves, boulgars, valakhes; ou bien rivière extérieure, ξενος, ξεινος ποταμος, frontière de la Grèce, au delà de laquelle commence la Valakhie.

Edrisi (clim. VI, sect. 4, p. 383, 384), en suivant le cours de Maritza, dit qu'elle passe à Adrinople, puis à Sorlova, puis à Arkadioboli, puis se jette dans le canal d'Abydos أبدة auprès de la ville Akhrisoboli la maritime, où elle porte le nom de Marmara. Il est évident que dans sa relation, Edrisi indique à la fois le cours de deux rivières, de Maritza et de Erkéné, qui se réunissent au midi d'Adrinople; l'une a sa source près de Ligolgo, l'autre près de Sorlova. Il manifeste en même temps une espèce de confusion de Maritza avec Marmara qui est le fleuve Rodovitsch (Strimon) sur lequel est situé Seres (Metressi). Akhrisoboli ou Chrysopoli est loin de Maritza, étant à l'embouchre de Marmara. Nous discuterons ailleurs ces questions et positions. Pour le moment il nous suffit d'alléguer que les embouchures de Maritza et de Marmara, et la ville Chrysopolis et même Saloniki et Armiro, sont toutes sur les bords du canal de Constantinople, nommé de même canal d'Abydos. Toute cette mer, depuis Saloniki jusqu'a Gallipoli et Abydos s'appelle, au témoignage d'Edrisi : *canal d'Abydos* ou de Constantinople (Edrisi, VI, 4, p. 383, 384, 290, 291, 292). Les navigateurs la qualifiaient ainsi. Il est donc évident que le nom d'Abydos était connu à l'époque de Benjamin, à l'embouchure de Maritza, quatre journées de Drama. Benjamin, passant par terre, arrivé au bord de la mer, s'est servi du nom de golfe pour qualifier sa station maritime. De l'embouchure de Maritza on peut se rendre très-facilement à Constantinople en cinq journées.

Enfin nous sommes à Constantinople avec notre Benjamin. Nous y voyons avec lui les marchands de l'Orient, du Nord et de l'Occident. Ceux du nord sont : Canaan, les Slaves en général, puis ceux des pays Russiens, de la Hongrie, enfin de פסינקי *Pasianke* et de בוריא *Bouria.* La Russie est plus orientale que la Hongrie; Pasianke, Fasianke serait aussi plus orientale que Bouria, selon l'ordre dans lequel Benjamin décrit ici les peuples, commençant par l'orient et finissant par l'occident, disent ses commentateurs. En admettant cet ordre on est peu conséquent, à mon avis, si l'on pense à retrouver les deux dernières populations dans les anciennes Liburnie et Pannonie, et on s'embrouille si on a recours à Joseph ben Gorion pour constater une semblable assertion.

A propos de ben Gorion, dont vous avez établi l'époque, vraiment il ne sert que de prête-nom à cette histoire judaïque qui est connue sous son nom. Le premier chapitre ou l'introduction n'est que trop suffisante pour prouver par l'énumération des peuples descendant de Noé, que la rédaction de l'ouvrage est du XIIe siècle. Cette énumération est curieuse : mais les explications données jusqu'aujourd'hui, ne sont pas toutes satisfaisantes, surtout celles de Thogorma et de Dodanim. Sous ce dernier, ne pourrait-on pas, au lieu de Mekhba et Bardena, מכבא et ברדנא lire et distinguer la Skanie et les Varègues? nom donné aux Normands Skandinaviens de la Baltique. Ce nom de Varègues était connu à l'occident, même depuis un temps assez reculé, puisque je trouve que Guido de Ravenne, écrivain de la fin du IXe siècle, les a nommés. Son ouvrage inédit se trouve dans une copie de 1119, entre les manuscrits de la bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles.

Le prétendu ben Gorion aime mieux qualifier les Slaves Dodanim, que Khanaan. Il en fait un dénombrement. Si l'on peut admettre qu'en

les énumérant sous les noms de Letsphim et Livonim il a voulu comprendre les Litvaniens et les Livoniens, il serait impossible dans Khazaramin de soulever la Bessarabie, ce nom étant d'un siècle trop postérieur : j'aimerais mieux y voir une répétition de Khazars ou mieux supposer une défiguration de nom inextricable. Bezamin, Bohème ou Pozamin, Poznan, Posen; comme Charchar, Kharkar, Krakar, Krakow; Salaki ne serait-il pas mieux Polaki, Polonais, au lieu de Valakhi comme on a supposé.

Quant à Thogarma, ben Gorion dit positivement que les seuls Ongar, Bulgar et Parsinaks, établirent leurs tentes sur le Danube, tous les autres sont sur la Volga. Je désirerais donc de retrouver des emplacements convenables dans ces régions-là pour Alikanus (al Ikanus), Ragbina, Buz, Zabukh et Tilmats, sans descendre au Danube; de les trouver dans ces régions où l'on connaît les Khozars et les Tourks près du fleuve Itel ou Atelach (Wolga) (11).

Les פרצינך פצינך Patzinakh, Partzinakh, appelés par les Polonais Pietchinghi, sont les بجناك Badjnaks d'Edrisi et Phasianke de Benjamin, la Bourie, serait la Boulgarie, Boulgria, Bougria, Bouria, établis toutes deux sur le Danube.

Ces Pietchinghi n'offrent que les débris des anciennes hordes puissantes sur les steppes de la mer Noire. Elles avaient été détruites vers 1050, par les Komans ou Polovtzes : les débris se retrouvent en partie au delà du Don, signalés par Edrisi sous le nom de Badjnaks; en partie ils se sont réfugiés vers les frontières de la Boulgarie et de la Hongrie, où ils se fondirent avec les populations locales.

Pethakhia, passant en 1175 de Kiov vers la Tauride, n'a vu dans ce qu'il appelle Kédar, que les Polovtzi, Komans, habitants très-paisibles à cette époque, vivant sous leurs tentes et cultivant le pays. Il n'a vu là, ni Patzinak, ni Khozars. Ceux-ci ont été déroutés encore vers 1016, quelques hordes de Khazars existaient aussi au delà du Don et dans la Tauride, à laquelle elles ont donné le nom de Ghazarie. C'est pourquoi Pethakhia dit que la mer s'avance dans les terres et sépare Kédar de la Khazarie. C'est l'isthme qui reçut postérieurement le nom de Perekop. La Khazarie de Pethakhia n'est que la Tauride. S'il dit qu'à son extrémité coulent dix-sept rivières qui finissent par se réunir : il perd de vue l'espace de la mer Zabach qui sépare la Khazarie de l'embouchure véritable du Don, et il répète sur cette réunion de nombreuses rivières un conte attaché au Don ou Tanais. J'ai ajouté l'épithète de véritable à l'embouchure du Don près d'Azof, ancien Tana, parce que le détroit de Jenikale, qui sépare la Krimée de l'Asie, était aussi considéré comme embouchure du Tanais : c'est l'extrémité de la Khazarie. Les eaux du Tanais roulent, dit-on, par la mer Zabach jusqu'à cette embouchure. De même on distingue sur les eaux de la mer Noire le courant de plusieurs fleuves. Les eaux du Danube se font remarquer jusqu'à Constantinople : aussi quelques écrivains, à différentes époques, considéraient le détroit de Constantinople comme l'embouchure du Danube.

(11) Khasdaï énumérant ces enfants de Thogarma, substitue Avar, Aumin et Savour, à la place de Ikanus, Ragbina et Zabuch.

Pardonnez-moi cette petite excursion qui traverse le passage de Petakhia de la Khazarie à Thogorma : parce que je ne voulais pas perdre de vue votre savante publication de son voyage, que vous allez reproduire.

Je reviens encore à Benjamin, ou plutôt à ses commentateurs qui l'accusent d'imposture, de fourberie, et qui, avec leur colère et leur maladresse, font rire quelquefois le bon sens. Voici la preuve.

Benjamin ayant parlé de la Bohême qu'il a qualifiée de pays de פראג *Praga,* remarque que la Russie est un grand royaume, qui s'étend depuis la porte de Praga jusqu'à la porte de פין *Pin* ou *Fin*, cette grande ville qui est à l'extrémité du royaume. Les commentateurs se cassaient la tête afin de retrouver cette porte d'une grande ville à l'extrémité de la Russie et ils l'ont cherchée, où? dans Pinga ou Pinko, dans Pinsk en Litvanie, dans Saint-Nicolas sur la Dvina; ils l'ont reconnue dans Pin, Pape Nicolas par abréviation. Sommes-nous avec tous ces commentateurs près de la porte d'une grande ville? sommes-nous à l'extrémité de la Russie? n'avons-nous pas le droit de crier contre l'imposture qui voudrait nous faire voir à l'autre extrémité de la Russie ou Pinsk ou un pape Nicolas en abrégé! (12).

La ville de Praga, dans le langage de Benjamin, est le pays de Bohême; la porte de Praga, ce sont les frontières de Bohême, par conséquent la porte de la grande ville, de la cité de Fin, ce sont les frontières du pays de Fin, de Finois, Finlandais, Finland, Finmark, situé à l'extrémité de la Russie. Au reste, sans toucher à la porte du génie de langues orientales, tournez quelques pages de Benjamin et vous trouverez les portes de provinces persanes.

Voici les réflexions, que je me proposais de soumettre à votre jugement. Approuvez-les, ou désapprouvez-les, et veuillez conserver dans vos amitiés inaltérables. *Votre dévoué.*

(12) Sprengel (Gesch. der géogr. Entdekungen p. 277, 278) au sujet de la ville de Fin lève toute difficulté, mit einer kleinen Buchstaben veraenderung, et la change en כיוו Chive ou Kiiov capitale située au centre des pays russiens. — S. Nicolas (couvent), et Pingo situés aux environs d'Archangelsk, ont été découverts par les anglais en 1553, et figurent sur toutes les cartes.

ASIE.

—

DEUXIÈME LETTRE.

Bruxelles, 8 août 1847.

En demandant mon avis sur quelques points obscurs de Benjamin de Tudèle, vous m'avez provoqué tout d'abord à reprendre de nouveau la lecture de son ouvrage. Ma foi, je ne sais pas m'expliquer, quelle furie s'est emparée de plusieurs de ses commentateurs qui, tout en puisant de son ouvrage des renseignements importants pour cette époque reculée, s'acharnaient à ternir sa mémoire et la sincérité de ses témoignages. Ma lecture, au contraire, me faisait croire que je voyageais avec lui, que sa compagnie me frayait le chemin à travers les obstacles déversés dans l'espace; qu'il m'indiquait à regarder ce qu'il avait vu; qu'il me présentait les personnes de sa connaissance. Il est vrai que tout y est d'une extraordinaire insuffisance, souvent présenté dans un vague ou une confusion presque inextricables, mais appuyé sur une certaine connaissance qui exige des recherches. On a dit que le pèlerinage n'était qu'une forme de sa narration. C'est indubitable. Mais quoiqu'il n'indique ni jour, ni mois de ses traverses, ni direction des distances et des routes : on se voit avec lui dans un voyage réel, quand il déclare avoir vu quelque objet, ou quelque personne. S'il a voyagé et vu bien des choses, certainement il n'a pas visité, ni les rechabites, ni le pays de Tzin, ni la mer Nikfat, ni l'intérieur des montagnes Hafton. Il s'arrête obscurément pour nous, dans certains lieux, pour entrer dans la description des environs et du reste du monde, pour rapporter quelque relation véritable ou fabuleuse, afin de donner un recensement et la situation des enfants d'Israël de sa connaissance. C'était son but essentiel. Partout où l'on peut constater sa présence on ne saurait lui reprocher l'exagération dans le nombre. Sur sa route en Europe : 1,500 à Palerme; 2,000 à Thèbes; 2,500 à Constantinople, sont les plus hauts chiffres; ailleurs il donne des chiffres inférieurs : quelques cents ou dizaines, en tout 12,763. Il est à regretter qu'il n'ait donné aucun renseignement sur ceux de l'Espagne, son pays natal, ni sur ceux de Hongrie, de Pologne, d'Allemagne, où il n'alla pas. Ce qu'il relate des populations en Asie, est certainement fondé, en partie seulement, sur des relations positives, en partie sur des ouï dire. Le nombre le plus considérable à Hamdan et à Samarkand, monte dans chacune de ces

villes ou de leurs cantons, à 50,000 : chiffre assez rond. Il y en a autant à Khebar et beaucoup plus de rechabites.

Vous savez retrouver les princes, les savants de la connaissance de Benjamin qui dominaient par leur sagesse les enfants dispersés, et vous avez plus d'une fois suivi votre voyageur de station à station jusqu'à Haleb et au delà de Tigre. C'est dans cette description ultérieure que vous me signalez quelques difficultés géographiques, sur lesquelles vous êtes curieux d'avoir mon avis.

Comme indicateur de ces points obscurs vous me recommandez toujours par préférence, le commentaire de Baratier. Cet enfant précoce, qui, avant d'aboutir à l'âge de l'adolescence, par son savoir, par ses connaissances prématurées avança beaucoup plus que ses prédécesseurs l'explication du voyage de Benjamin, répète mainte fois : ce nom m'est inconnu; nous imitons volontiers cet aveu, quand les renseignements ou les connaissances nous feront défaut. Mais souvent le docte adolescent de onze ans, entraîné par l'opinion de l'époque, qui guidait sa conscience, s'emporte, vocifère contre l'inventeur, le menteur; mal avisé il condamne le juif errant. Partant avec Benjamin de Haleb, tout d'abord, à nos premières stations, de Balitz, Kalah gaber, et Rakka, nous sommes accablés de ces injustes déclamations. Avec Balitz il se porte sur Bira; il a pu cependant trouver sur les cartes de Sanson et d'autres de son temps Bales sur l'Eufrate. Les cartes de Sanson désignent Kalahgaber, sous le nom de Dauser; celles de Delisle inscrivirent l'appellation de Giabar. Le docte adolescent ne trouvant pas de nom analogue sur la place, annote en passant (note 15, du chap. VIII, page 128) que l'appellation de Kalahgaber répond à Krach de Montreal, et examinant ensuite la route de Tadmor jusqu'à Bagdad (note 1 du chap. XII, p. 136 et suiv.), persifle le voltigeur assez ingénieusement, mais avec peu de prudence. Je ne veux pas entrer en polémique avec le jeune homme de mérite, je veux simplement vous exposer ce que j'ai remarqué.

Balitz ou *Fethora* באליץ פתורה (בילש *Balis* chez le copiste Gerson) est Bales d'aujourd'hui et بالس des écrivains arabes. Nommé par Edrisi (III, 7, p. 335) peu d'années avant Benjamin, il se trouve déterminé en longitude et latitude géographiques, par Kias, ouvrage du XIIIe siècle, cité par Aboulféda.

L'auteur de Kias détermine de même la position de קלעגבר וסלע מדברה *Kalahgaber* ou *Selah midbara*, de Kelat djebar قلعة جعبر; voici ce qu'en dit Aboulféda : Kalatdjabar, ou le fort de Djabar s'appelait anciennement Daousariah, du nom de Daouser, employé de Noman ben Mondjari, roi de Hira, qui le fit construire quand il administraît les frontières de la Syrie. Ensuite il s'empara du fort Saboheddin Djabar le kaschirien et le posséda jusqu'à sa vieillesse qui le priva de la lumière. Depuis ce temps, le fort changea de nom. Les deux fils du dit Djabar, dont le brigandage causait des inquiétudes, furent dépossédés par le seldjouk Melik schah (vers 1060). Enfin, ce fort abandonné, tomba en ruine. Il est dans le Djezira (diar Bekr) sur les rives septentrionales de l'Eufrat, sur un rocher inaccessible, entre Bales et Rakka. Benjamin

a pu par conséquent connaître le nom de Djeber. Avant lui, Edrisi n'en avait parlé que sous le nom de Daouser. Pour se rendre d'Aleppe à Rakka, dit-il, il y a deux chemins, dont un passe par Khoschab, Bales, دوسر Daouser à Rakka (IV, 5, p. 136). C'est le chemin suivi par notre voyageur.

Sur la gauche du voyageur s'étend le désert de Khaschab ou Semava (Edrisi, IV, p. 335). C'est sur les plaines de ce désert que fut mesuré le degré du temps de Mamoun, 833 : entre Tadmor et Vasit, comme le dit Ibn Iounis (en 1007), et spécialement entre Tadmor, (qui est entre Irak et Syrie) et Rakka, comme l'explique Massoudi (en 957), où l'on observa le soleil dans le désert de *Sandjar*, dépendant de diar Rabia (notices et extraits, t. I, p. 49, 52). La mesure avait été exécutée, répète Aboulféda (en 1331), sur la plaine de Sandjar (Reiskii versio, p. 136). Or, Rakka est à l'entrée de la terre de *Sandjar*, dit positivement Benjamin, et sépare le pays de *Sandjar* du royaume des Turks (chap. VIII, p. 128), qui dominaient dans le Djezira.

Deux journées de Rakka est חרין *Haran*, et 2 journées de ces anciens Carres, l'endroit où est la source de אלכבור *Alkhabor* ou Chaboras, d'où l'on arrive en 2 journées à נציבין *Nitzibin*. Cet endroit est *Ras-el-aïn* راس العين qui est une ville considérable, dit Edrisi. On y voit près de trois cents sources, environnées de grillages en fer, pour qu'on ne puisse y tomber. Ces eaux forment la source du خابور *Khabour*, rivière qui va se jeter dans l'Eufrate auprès de Kirkesia (IV, 6, p. 150). Il y a, ajoute-t-il, de Harran à Ras-el-aïn, 3 journées, et de Ras-el-aïn à Nissibin, 3 journées (p. 155).

Je ne saurais vous dire, d'où Benjamin a pu tirer l'assertion bizarre, que Khabor, après avoir traversée le pays des Mèdes, tombe dans la montagne de Gozan. Certainement elle n'est pas le produit de ses propres explorations, mais plutôt d'une érudition mal conçue et maladroitement appliquée. La montagne Gozan est un produit biblique : du temps de David, on disait que Khabor était un fleuve du pays de Gosan; Madaï vient d'un autre point de l'érudition, où au nombre des terres de l'exil, Habor, Gozan et Madaï se trouvent dans les mêmes versets. Le ravennate du IXe ou Xe siècle dit avoir lu dans l'ouvrage du philosophe-cosmographe romain, du VIe siècle, nommé Castorius, que Media minor et Gozar (Gozan) dicitur, per quam plurima transeunt flumina, inter caeteros Nabor (Chabor) (anonym. ravenn. II, 10, p. 29, 30). Singulière consonnance!

Nous passons sans obstacle par *Guezir ben Omar*, par *Almotzal*, à travers les ruines de *Ninive*, où l'obscure *Arbal*, à 1 parasange de Ninive, embrouille notre itinéraire. Baratier a signalé à cet effet trois Arbal, dont une grande ville, Arbelles, est à 17 parasanges de Mosoul, au midi, située effectivement sur la route de Mosoul à Rehobot. Nous ne savons pas où est cette grande ville dans les déserts, ni d'où Baratier aurait appris son existence. J'ai examiné les cartes publiées dans les Pays-Bas, et celles de Sanson, de Duval, De la Rue, Delisle et quantité de postérieures, d'Arrowsmith, et d'autres. J'ai fouillé dans les descriptions de Djezira qui me sont connues, sans pouvoir rencontrer aucun vestige de cette ville. Il est aussi douteux, à mon avis, si Arbal,

distante 1 parasange de Ninive, serait sur le chemin de Rehobot. Benjamin la nomme accidentellement, l'indiquant comme proche des ruines. La fameuse Arbelle n'est pas trop éloignée. Ensuite il retourne à la description de Ninive, d'où il compte 3 journées à *Rehobot.*

Je ne m'arrête pas sur les distances qu'il donne ordinairement insuffisantes. Il n'exagère pas. Il compte de Rohobot à *Karkemis* 1 journée; de Karkemis à *Poumbeditha* 2 journées seulement. S'il copiait les descriptions des arabes, il a pu être surpris plus d'une fois par des chiffres incertains ou erronés. Quoique moins, les chiffres du caractère hebreu présentent les mêmes surprises.

Harda הרדה distante de 5 journées de Poumbeditha, est sans doute الحضر Alhathr, Hatra. *Okbara* עוקברה عكبرا située sur l'Eufrate, déjà dans l'Irak, 2 journées de Hathra. Ces villes peu considérables méritaient d'être signalées par le voyageur, si elles possédaient une population israélite l'une de 15000 l'autre de 10000. C'est la première fois que la description du voyageur offre des sommes aussi élevées.

D'Okbara, en descendant l'Eufrat, nous entrons dans *Bagdad.* Je vous abandonne la confrontation de la description avec celle des écrivains arabes : en attendant je prendrai en considération quelques pays de la terre, où le chef de la captivité donne la permission d'établir des rabbins et des chantres (Benj. chap. XII, p. 149, 150).

La Djezira se divisait en trois diars (habitations) : Rabiah, Modhar et une portion de Bekri. Un contemporain de Benjamin, Ali ben Aladir le djezirien (mort en 1233), dit dans son lobab : que la Djezira comprenait quantité de villes et toute la province de Diar-bekr (Aboulf. Reiskii, p. 237). Or, il distingue le Diarbekr de Djezira, dans laquelle il était inclus. Aussi Benjamin sépare Diarbekr de Mésopotamie dans son énumération des terres où le chef de captivité installait les rabbins. Les cartes modernes négligent d'inscrire le Diarbekr comme province. Les cartes des XVI et XVIIe siècles, tout au contraire, donnaient le nom de Diarbekr à toute la Mésopotamie et elles passent sous silence l'appellation de Djezira.

La terre קוט *Kout*, dont les populations habitent le mont Ararat, n'est autre chose qu'Imiret, et le pays jusqu'à l'embouchure du Fas dans la mer noire; Imiret appellé Koutaïs, qu'on écrivait anciennement Cotiana. La chaîne de montagnes venant du pic d'Ararat s'y prolonge vers le nord, pour se rapprocher par différentes branches du Kaukase, du pays de אלניה *Alania* (des Os ou Ossetes), pays environné de montagnes qui n'ont d'autre issue que par *les portes de fer* שערי ברזל باب الابواب qu'y a fait Alexandre, où est la nation appelée *Alains.* C'est par cette porte qu'on se rendait anciennement chez les Khozars, dont le khan suivait la loi de Moïse.

De plus, continue Benjamin, dans les synagogues du pays de *Sikharia* סיכריא jusqu'aux montagnes d'*Assona* אסנה As-sona, toutes les synagogues reçoivent, du chef de la captivité, la permission d'avoir des rabbins. Regardez la carte du Kaukase de Klaproth, vous y voyez au nord de Kout (Imiret), à l'ouest du defilé de Dariel, une immense chaîne de montagnes Brouts sabdseli ou *Sekara*, où le fleuve Terek et quantité d'autres rivières qui coulent vers le nord et vers le sud, prennent leurs

sources. Massoudi, en 957, avance qu'il y avait dans le Kaukase 300 différents idiomes; Ibn Haoukal s'étant rendu en 977 dans divers villages de cette chaîne, s'est convaincu de la vérité de cette assertion; Alhassan ben Ahmed le mollabite, l'azzizien en 980, dit que cette montagne porte le nom de *djebal al soni* جبل الالسن *djebal-as-soni* (mont d'idiomes), à cause de cette énorme quantité de peuples et de langues (Edrisi, V, 6, p. 330; Abulf. Reiskii, p. 179). Al-soni, As-soni, prononciation connue.

Le texte de la première édition de Benjamin donne encore après Sikaria le nom du pays התורגמים *Hathorgamim,* Thogarma, nom biblique des Georgiens, qui sont nommés de suite par leurs propres dénominations.

Etaient comprises encore dans le ressort du chef de la captivité les synagogues du pays de גרגנין *Ghergheniens*, jusqu'aux fleuve גיחון *Ghihoun*, ce sont les הגרגשין *Ghergheséens.* Pour rétablir cette phrase embrouillée, il n'y a qu'à déplacer et échanger les deux noms de peuples. Ghergheséens sont les Thogarmim Georgiens, et Ghergheniens les Djordjans de l'autre côté de la mer kaspienne rapprochée à Djihoun. Et tout relevait du chef, jusqu'aux שעדי המדינות portes (limites, frontières) des provinces et aux contrées du טובות *Toboth* ou Tibet et jusqu'au הנדו *Hind.*

Ayant heureusement achevé le petit tour du monde, nous nous rejoignons à Bagdad, où, dans cette résidence du chef de la captivité, il n'y a que 1000 de ses fidèles, tandis que tout près, à 2 journées, une grande ville, *Resen* ou *Ghehiagan,* en possède 5000, et à 1 journée de là *Babel,* 2000, et à 5 milles de là, *Hela,* 10000, et peu éloignée *Koufa,* 7000 (chap. XIII). Ce pays de Babylonie fut peuplé à la suite des discordes et de la dispersion des séjournants dans le pays d'Ararat. Petahhia ne fait monter toute cette population qu'à 6000 (p. 34) et les journées de chemin de Petahhia sont différentes des autres, parce qu'il compte 1 1/2 de Bagdad au tombeau d'Ezechiel (p. 42); 2 de Bagdad à Babylone (p. 70).

Babel, aussi peuplé, n'est cependant qu'un village qui remplace une ville importante, dit le contemporain Edrisi, dont les édifices royaux ont subi les effets des révolutions du temps, mais il en subsiste des vestiges encore debout, qui attestent que c'était dans les temps anciens une ville immense (IV, 6, p. 161). Le palais ruiné de Naboukadnezar occupe un terrain de 30 milles; la synagogue est éloignée du palais de 20 milles : tandis qu'entre *Hilla* et Babel, il n'y a que 5 milles. Ces milles sont évidemment très-différents. Un semblable désordre dans la différence des milles obscurcit les descriptions d'Edrisi et des autres écrivains arabes. Peut-être trouverez-vous un jour une variante raisonnable, qui donnera au palais, au lieu de מ 30, seulement ד 4 milles, et à la place de כ 20 d'éloignement de la synagogue, ב 2 milles. Ces variantes feraient disparaître la discordance des milles.

Je vous laisse étudier la carte des situations spéciales pour les environs du tombeau d'Ezechiel : je ferai seulement remarquer qu'on ne peut, en aucune manière, se porter avec la rivière כבר *Khober,* sur quelque fleuve ou rivière de nom identique, ordinairement éloigné (Petahh.

note 54). C'est le nom d'une petite rivière, d'un canal ou d'un ruisseau qui mouille le sol sépulcral et mêle ses eaux avec Maarsares, ancien bras de l'Eufrat. Peut-être c'est le Romyma de la carte d'Arrowsmith, qui est en même temps un embranchement de l'autre bras de l'Eufrat.

Benjamin poursuit sa description positive ou sa course par *Neardea* jusqu'à *Elnabar* ou *Poumbeditha*, comme s'il allait retourner. Ce pas rétrograde mérite d'être observé : il paraîtrait que Benjamin termina ses courses vers l'orient et rétrograda pour se rendre en Egypte.

De Poumbeditha il a déjà parlé ci-dessus p. 133, dit Baratier, (note, 27, p. 167), mais ce récit est différent : les deux principales contradictions qui sautent aux yeux sont : 1° que là il appelle אליובר *Aljubar*, ici אלנבר *Élnabar*, et 2° ci-dessus il place 2000 juifs, ici 3000 ; on aurait bien dispensé notre savant voyageur de faire de telles répétitions jointes à des contradictions. A mon avis, elles ne méritent pas tant de courroux. Benjamin ne suivit pas uniquement les narrations orales des arabes, mais il puisa plus d'une fois dans leurs ouvrages. S'il n'y trouvait point de nom de Poumbeditha, il y trouvait ايبار انبار نبار l'autre nom donne également Jubar, Anbar, Nabar, et même Ambar, comme il est presque accepté dans nos cartes récentes. Nous ne sommes que trop habitués à ces dédiacritisisations arabes.

Mais vous saurez mieux désarmer l'humeur de notre savant commentateur, quand vous arriverez à établir l'origine de cette contradiction dans la dépravation du texte par le copiste, à quoi vous possédez une indication certaine.

Benjamin sort de la savante Poumbeditha et s'engage par imagination dans les déserts de *Seba*, ayant au nord le pays de *Sinear*, au sud l'heureux *Yemen*, qui touche aux Indes (à leurs mers). Après 21 journées de marche, il se trouve au milieu des sables et des déserts, dans le pays fort vaste des רכבי *rechabites*, où il y a 40 villes, 200 villages ; des villes de 15 milles de longueur et d'autant de largeur ; des palais, des vergers ; une population guerrière de 450,000 âmes, sans compter les pillards arabes : le tout dans le désert sablonneux et aride. Il rattache cet empire à la ville arabe כיבר *Khaïbar* خيبر peu considérable, à la place forte تيما *Taïma* תימא et peut-être à الثنية *Thania* תנאים *Tannaïs*, qui se trouve sur la route de Jamama à la Mekke (Edrisi, II, 6, p. 155); enfin *Tilimas* est comparé à Salma par Baratier (diss. VI, 9). Certainement le conte concernant les rechabites, n'est pas de son invention. Iosip ben Gorion (II, 9) l'avait relaté antérieurement. Benjamin désigne l'Arabie comme domicile des rechabites. Petahhia qui le suivit, le fait habiter dans le pays de Gog et Magog au delà des montagnes ténébreuses (p. 76), conformément à l'opinion de Iosip ben Gorion. On voit que deux opinions divisaient les croyants : l'une plaçait les rechabites dans le désert des mystérieux Themoudites, les autres dans les ténèbres des Tibetains, descendant, suivant les Arabes, de Toba d'Yemen, voisins de Gog et Magog, objet de la prédilection arabe. Je présume quelque analogie dans cette coïncidence de contes mystérieux, qui aurait pu agir dès l'origine sur différentes opinions.

Mais nous nous engageons trop légèrement dans ces régions fantastiques et chimériques, sans savoir comment en sortir. Benjamin nous

conduit à la rivière *Vira*, où se baignent environ 30,000 israélites; puis en 7 journées dans la ville נאסט *Nast, Naset*, où il compte 10,000 israélites. Naset est évidemment une erreur d'impression ; il faut lire ואסט *Vaset*, d'où en 5 journées on arrive à *Basra*.

Vous dites (note à Petahhia, p. 62) que dans le pays de Havizah, vis-à-vis de Korna et près de la rivière de Senné, on voit encore aujourd'hui un vieux bâtiment qui passe pour être le tombeau du prophète Esdras. Cette rivière Senné des cartes anciennes, porte, sur les cartes récentes le nom de Kerkhah. Benjamin l'appelle נהר סמרא סמורה *nahr Somra, Samoura*. Jehuda Kharizi explique ces différences en ajoutant que ce lieu s'appellait en hébreu Ahava ou Nahr-ahava (fleuve Hauweza). En examinant la suite de nombreuses cartes de différentes époques, on peut remarquer qu'on lui donnait d'autres noms encore : Simiée, Syennée, Sahna, Senné, Tiritri, Tiripari, Zeymare, Hawera, Sous, Schouz, Schousch, Karouza, enfin Karha, Kerah, Kerhia, Kerkhah. D'où proviennent tant de noms? les uns d'erreurs, les autres (Sahna ou Senne) de la confusion, les autres encore de l'appellation locale ou d'une ville. Quant à Samoura ou Zeymare, pour retrouver l'origine de ce nom, Baratier a eu recours à une ville assez considérable de Laurestan, nommée Semira ou Semiran, éloignée de 15 milles d'Isbahan. Ce nom se fait connaître sur ce point avec plus de certitude dans la chaîne de la montagne سميرة Samira, qui se déroule au sud d'Isbahan (Edrisi, III, 7, p. 336). Mais le fleuve Kerkhah ne vient pas de là. Il sort en plusieurs branches des monts Elevend, non loin de Hamdan; roule ses eaux près de Sous et Havez, traverse ce canton et tombe dans le Tigre non loin de Korne, où le nom Seimare est aussi fréquent que l'appellation de Kerkhah. Les marécages de Samarga, situés au sud de Tib, touchent Kerkhah; la rivière qui baigne Seimarra, située au nord de Tib, se jette dans Kerkhah. Il faut chercher ces renseignements sur les cartes toutes récentes.

Les dernières explorations ont changé l'intérieur de l'immense Iran, elles ont trouvé un bien différent ordre de ses viscères, et c'est à tel point qu'il est dangereux quelquefois de consulter sans réserve les cartes précédentes et plus anciennes. Si j'ai recours à la carte d'Arrowsmith, c'est que je n'en ai pas de plus détaillée. Elle est bonne pour comprendre le cours du fleuve Kouran vers lequel nous nous approchons.

Vous savez que du temps de Benjamin et de Petahhia, les arabes, depuis plus de deux siècles déjà, répétaient, qu'à l'époque de la conquête, après la prise de Touster en 641, Abou Mousa el Akhari trouva le cercueil de Daniel au fond de la rivière Zab (Touster), et que l'ayant transporté par le canal à Sous, il le fit submerger sous les eaux du fleuve (Kerkhah). La narration la plus ancienne diffère dans les circonstances de la submersion, assigne Irak comme le lieu de la trouvaille, Ischtakhri en 950, Ibn Haoukal en 977 (versio Ouseley, p. 76), Edrisi, en 1154 (III, 6, versio Jauberti, p. 382), sont unanimes dans leurs relations. Jusqu'aujourd'hui on n'a pas élevé de doutes : on croit que le corps de Daniel repose submergé à Sous, où une construction moderne de peu d'apparence représente le tombeau du prophète.

Touster, où pendant un certain temps le cercueil de Daniel resta exposé, est situé sur une éminence près du fleuve Touster. Les ruines en attestent l'ancienne magnificence; celles du château sont surtout

remarquables. Sous est aussi en ruine. Ses ruines occupent un espace immense, qui ne comprend pas moins de 12 milles de longueur et n'offrent aucun vestige de quelque place forte ou château (Hammer, mémoire sur la Perse, dans le recueil de voy. t. II, p. 333-339).

Le fleuve qui coule près de Touster porte des noms très-variés : Touster, Abischouster, Didjele (Tigris), Didjeleischouster, Ahvaz, Didjele ahvaz (Abulf. p. ov, oa, versionis Reiskii, p. 171); Karoum et parfois chez les écrivains les noms de ses affluents : Mouschrikan, Mesirkan, Abizal, Dizfoul, Zable, etc. (L'antiquité l'appelait Choaspes, Euleus, Pasitigris).

Voyons maintenant ce que nous disent Benjamin et Petahhia. Suivant le premier, du tombeau d'Esdras il y a 4 milles (distance qui ne peut servir à rien) à *Khouzestan*, qui est *Elam*, cette grande ville; mais elle n'est pas toute habitée, car elle est déserte et ruinée en partie. A son extrémité, au milieu de ses ruines, est שושן *Schouschan* ou Soussan, château, autrefois palais d'Assuerus; il y a encore là un grand et bel édifice dont l'origine remonte aux temps anciens. Le *Tigre* traverse la ville, et c'est là que se trouve le tombeau de Daniel (xv, p. 172, 173). De même Petahhia place le tombeau au dessus du fleuve *Tigre* חדקל (p. 64-67).

En admettant que Khousistan qui est Elam, qualifié de la ville ruinée, désigne une province ruinée, il serait évident à mon avis, que le château Sousan, situé sur le Tigre à l'extrémité des ruines, est le même qu'on voit aujourd'hui dans ses restes importants sur une colline située entre les ruines de Touster. Or, tous les deux, Benjamin et Petahhia, parlent de l'antique emplacement du tombeau, antérieur à l'invasion des arabes.

Touster est situé à l'est du Tigre. Nos deux narrateurs nous disent que dans des dissidences qui s'élevèrent entre les habitants israélites, on s'arracha le cercueil et qu'on le plaça de l'autre côté du fleuve. Ce propos répond à la translation du cercueil à Sous, effectuée par Abou Mousa; et il pourrait s'expliquer par la confusion d'idées qui enleva de Touster avec le cercueil à la fois et le nom du Tigre et le château d'Ahasferus en les transportant à Sous sur les rives de Kerkhah.

Mais que dire de pieux voyageurs qui assurent avoir vu le cercueil submergé, suspendu au dessus du pont? L'un assure que c'est Sanigarschah, roi régnant alors qui ordonna de le suspendre et de bâtir une synagogue en l'air; l'autre vit le cercueil et doutant de sa piété, ou ne voulant la mettre à l'évidence, n'osa passer sous le pont. (Benj. xv, p. 174-175; Petahh. p. 64-67).

Faudrait-il donc, afin de défendre les assertions de nos voyageurs, supposer qu'à un certain temps, on ne sait quand, le cercueil aurait été de nouveau retiré des eaux et serait resté à Sous, qui prospérant sur ses antiques ruines à l'est, aurait souffert une pénurie à l'ouest de Kerkhah; qu'un arrangement, appaisant les dissensions au sujet du cercueil, aurait soulagé la misère d'outre-riverains, jusqu'au moment où Sanigarschah intervint avec ses chaînes de suspension? C'est dur, c'est difficile. Tout ce qu'on pourrait dire, c'est : qu'abusés eux-mêmes, ils abusaient les autres en donnant une forme de témoignage occulaire à ce qu'ils n'avaient jamais vu. Il y avait encore d'autres contes arabes au sujet

du tombeau de Daniel, comme on le voit, par ce qu'en 1555, relate le persan Ahmed de Tous (Hammer, mémoire sur la Perse, t. II, du recueil de voyages, p. 335, 336). Il s'agit toujours de la submersion.

Pardonnez, mon ami, si je fouille le sol où votre lumière entreprend de débrouiller le chaos. Je ne l'ai fait que dans l'espoir de fixer ma plante géographique sur les décombres de Sous ou de Touster. Le terrain y est scabreux : je vais courir les déserts salés.

La domination du roi de *Perse* (Sanigarschah סניגרשאה) s'étend depuis l'embouchure de Samara ou Somra (Kherkah), jusqu'à סמרכנת *Samarkand;* jusqu'à la province גיסביר ניסביר ניסבין *Gisbor, Nisbor, Nisbon* (*Nisabor*), tout le long du fleuve גוזן *Cozan.* Ce nom bliblique est attaché cette fois-ci au fleuve Atrok (au delà duquel est le désert Gazos). Il n'y a pas de motif pour attribuer ce nom à Oxus, parce que Benjamin l'a déjà signalé par son propre nom de Djihoun, et Nischabour est trop éloigné d'Oxus pour s'étendre tout le long de ce fleuve.

Dans une autre direction, la longueur de l'empire persan s'étend de l'occident sur *Madaï,* au centre il enferme les montagnes de חפתון *Hafton;* à l'orient il embrasse les provinces de טובות *Tobot* تبت

D'Elam et de son château Sousan (Toster), il y a 3 journées à רובדבר *Roubadbar,* où l'on a 20,000 israélites; de là 2 journées à la rivière נהרנאנת *Vanth;* de celle-ci 4 journées au pays de מולחאת *Molhat,* où réside le vieillard de אלכשישין *alkhaschischin,* des assasins. J'avoue que je ne sais point quel parti prendre au sujet de la populeuse *Roubadbar.* De Toster à Roudbar au Dilem, vers lequel on a voulu diriger l'itinéraire mentionné, on n'arrivait pas en trois journées. Essayant cependant cette traverse, nous remarquons qu'Aboulféda observe qu'il y a plusieurs Roudbar, parmi lesquels un village du canton de Hamdan (Reiskii, p. 330). Mais un village ne convient pas à une population de 20,000 israëlites. Il est bien de remarquer que la relation de notre voyageur, depuis sa visite au pays des rachabites, trouve partout des populations israélites surabondantes : ce qui est suspect.

Prenant une autre direction à 3 journées vers nord-est de Toster on trouve sur la carte d'Arrowsmith, à l'est de Kaschan, *Rudabad,* qui pouvait servir de station et de lieu de conscription des israëlites du canton de Kaschan. Ensuite vient à 2 journées la rivière Vanth, qui arrose un point du désert entre Yezd et Tubus; la carte offre plusieurs eaux du désert. Ce désert s'étend à 4 journées de large, il est appelé pays de Molhat, ارض لملح c'est-à-dire salé (الملح sel en arabe). Au bout de ce pays, sur de hautes montagnes, demeurent les ismaélites khaschischin et de leurs quatre assemblées on compte 4 journées jusqu'à עאריה *'Aria,* هراة Herat et les montagnes *Hafton,* desquelles, vers l'occident, s'étend la Médie (chap. xv, p. 177, 178), Eldad le danite appelait la ville ה"רא Hara et la montagne תהום Theom, l'abîme (chap. 3, p. 34, verso de votre édition) (13).

(13) Les assasins établirent leur domination dans les montagnes à partir de Ghilan jusqu'à Herat. Leurs chefs résidaient ordinairement à Roudbar dans le Taberistan et à Almout dans le Ghilan. Les déserts étaient limitrophes surtout de Khouestan Ils étaient appelés ismaliens, batheniens, molhedoun (ceux qui ont renoncé au moslemisme), et algebal (des montagnes). Les assassins furent détruits par Houlagon en 1265.

Enfin je me retourne dans mes explorations encore plus vers le midi. J'ai cherché la situation de Roubadbar d'après les distances données par Benjamin : mais ces distances doivent céder aux indications positives de Marco Polo, lequel, contrariant les distances, va confirmer les relations antérieures et nos explications. Cent ans après Benjamin, Polo visita ce pays et traversa le chemin de molhat. D'après ses renseignements les deux journées de Sousan à Roubadbar sont une erreur; les autres distances ne sont pas suffisantes, mais les allégations de Benjamin sont pleinement confirmées.

Marco Polo sait qu'en partant de Iasdie (Yezd) on chevauche 7 journées jusqu'à Creman (Kerman) (chap. 34, I, 21). De Creman il chevaucha 7 autres journées à travers les villes jusqu'à une montagne, de laquelle, après deux journées de marche descendante, il entra dans une grande ville Camadu (Khomda ou Hemedan) située dans une plaine qui s'appelle Reorbales, Reobarle, Reobarbe, Rebales (chap. 35, 36, I, 22, 23). A l'extrémité de cette plaine, qui s'étend 5 journées vers le midi, on se trouve dans une autre plaine Formosa, où, sur les bords de l'océan, est situé Carmos (Hormouz de Mogistan) (chap. 37, I, 24).

Il dit encore, que de son temps, la grandeur de Camadu avait été dégradée par les incursions fréquentes des Tartares; que les habitants sont des sorciers, qui changent des jours clairs en des nuits sombres, qu'une fois surpris lui-même par un semblable sortilège, il n'échappa au danger de l'obscurité qu'en se réfugiant dans un château appellé Toloformis ou Conosalmi (chap. 36, I, 33) (14).

Ajoutons à cette narration que, selon la tradition des juifs, le tombeau de la belle Ester et du sage Mardochée se trouve dans ce Hamedan ou Khomda, ruiné aujourd'hui (Malte-Brun cxx, t. VIII, p. 386), appelé par Marco Polo Camadu du pays de Reobarbe (Roudbar d'Edrisi), et le chiffre de 20,000 Israélites fixés à Roubadbar sera suffisamment expliqué.

De Roubadbar (Camadu), à 2 journées (comptons 20) se trouve la rivière Vanth; c'est la rivière Debala de la vallée Bast qui traverse Yezd.

A partir de Kerman, Marco Polo chevauche 7 journées par un chemin très-mauvais, et arrive à Gobian, Cobian (Kubbis, Khebis) d'où il continue par la province Thunacaïm (de Kouhistan où est Toun et Kaïn) le long de 8 journées jusqu'à la montagne Melete où se trouvent le vieux de la montagne et les assassins; ensuite il voyage 7 journées encore avant d'arriver à Sapurgam (Schibergan) qui est à l'ouest de Balk (chap. 44, I, 30). Or, il a traversé le pays salé, molhat, et donne à la montagne Hafton le nom du pays molhat en la qualifiant Melete.

De ces montagnes (Hafton), à travers la Médie on arrive en 10 journées à *Hamdan* (Ekbatana). Delà 4 journées à דברזתאן *Dabreztan* طبرستان Taberistan, où sont les israélites sur le bord de Gozan

(14) Cependant les géographes arabes ne font pas grand cas de la grandeur de Camadu. Istakhri, désignant le désert Roudbar au nord de la chaîne de Kofs, signale Koumin situé non loin de Djiroft et de Hormouz (p. 78). Edrisi sur la route de Valasgherd nomme Kounein, ville de moyenne grandeur, très-bien bâtie et très-agréable, éloignée 4 journées de Hormouz (III, 7, p. 428, sans rappeler son désert Roudbar.

(Atrok, fleuve qui termine le Taberistan : est inter Gorgan et Chawarezim, in ultimo termino Thabarestanae, dit Aboulféda, versionis Reiskii, p. 334).

De Tabristan à אסבהאן *Isbahan* il y a 7 journées. C'est une capitale de 12 milles de circuit; on y compte environ 15,000 israélites. Isbahan, à cette époque-là, se composait de deux villes, dont une nommée اليهوديه el Iehoudia, l'autre Schehriana, situées à la distance de 2 milles l'une de l'autre. La première est plus grande que l'autre (Edrisi, IV, 6, p. 167). Elle porte le nom de Iehoudia, à cause qu'elle est peuplée d'israélites : il n'y a donc rien d'extraordinaire, si leur nombre montait à 15,000 : ils devaient être au nombre de 50,000 à Hamdan et Herat et les arabes semblent l'ignorer.

De Isbahan, on se rend à Samarkand en 15 journées, passant par שיפאז *Schifaz*, qui est une province persane éloignée 4 journées seulement d'Isbahan. Ces quatre journées parcourues par cette direction dans le désert salé, ne pouvaient faire découvrir aucune province, aucun canton. Je me suis avancé d'avantage jusqu'aux montagnes. En les fouillant de même que leurs alentours, à droite et à gauche, aucune trace ne s'est montrée, aucun écho ne m'a répondu. Les routes y sont incertaines, dangereuses. Sur celle qui conduit de Kerman vers Nisabor, le fort سبورد Sebvard ruiné, avait été délaissé par crainte des voleurs (Edrisi, III, 7, p. 436). La route d'Isbahan à Korin vers Nischabour, est dangereuse et peu fréquentée à cause des voleurs (Edrisi, p. 439). Au delà de Nischabour, je vois, comme dépendance سقراس Askaras (Edrisi, IV, 7, p. 185, 186), qui pourrait fournir le nom de Schifaz. Je vous signale ce nom, parce que sa lecture peut changer kaf en fe : cas analogue à la lecture de Aljubar ou Alnabar.

Sur la route de Herat à Sedjestan, dit Edrisi en 1154, il y avait à 3 journées de Herat dans son territoire اسقران *Askaran* (IV, 7, p. 183), ou اسفران *Asfaran* (III, 7, p. 448). Cette ville a ses dépendances comme si elle était chef-lieu d'un district.

Le géographe persan du XIIIe siècle place sur ce point *Asfezar*. En même temps, Ali ben Aladir le djezirien, mort 1233, dit dans son lobab qu'entre Herat et Sedjestan sont quatre villes voisines, toutes du nom de اسفزار *Asfezar*, éloignées entre elles tout au plus d'une journée. Aboulféda, 1331, en a conclu qu'elles formaient un korah, un canton de Herat (versio Reiskii, p. 344). Delisle, qui consultait les écrits arabes et avait des renseignements sur la Perse, communiqués par l'ambassade européenne à Teheran, en fait une province à part *Esferain*, mais les cartes modernes semblent négliger ou méconnaître l'existence de ce nom, à moins qu'elles ne le désignent par le nom Sekher. S'il vous plaisait d'y reconnaître Schifaz de Benjamin, je vous recommanderai ce groupe de villes cantonales, consonnantes, pouvant représenter une province.

L'édifice construit avec des matériaux fragiles, sur des bases peu solides, croule au premier souffle; aussi ce que j'avance sur l'analogie de Schifaz et Asfazar peut s'abîmer à la voix du texte de la première

édition de Benjamin. Cependant je continue hardiment. Ce texte dit (ce qui manque dans la traduction de Baratier), que de Schifaz les 7 journées conduisent d'abord à גינה *Ghina*, situé sur le fleuve Gozan, et que de là il n'y a que 4 journées à Samarkand. A 1 journée au nord de Nischabour se trouve خان روان *Khan*-rovan ou zovan (Edrisi, IV, 7, p. 182, 184, 186), il n'est pas sur le fleuve (Atrok), mais aussi rapproché au nord de Nischabour; il est dans ces parties montagneuses où sont les sources du fleuve; il est dans cette province qui s'étend le long du fleuve Gozan. Ces conditions rapprochent et identifient l'analogie de Khan avec Ghina. Mais le fondement de la narration de Benjamin est si peu solide, qu'on joue au hasard en voulant pénétrer ses mystères.

Dans l'hypothèse que nous avons lancée, la distance de 4 journées de Ghina jusqu'à Samarkand, ni celle de 7, ni cette autre de 4, ni en somme celle de 15 n'est pas de nature à faire d'obstacles. Le triple pour les chameaux volants, ne suffirait pas. Ces distances, comme celle de Samarkand à Tibet, qui est évaluée à 4 journées, sont le résultat de la leçon erronée des chiffres. Ces chiffres déterminent par détours, d'Isbahan à Tibet, 19 journées, tandis que de Tibet à Nischabour, Benjamin en donne 28 en ligne directe (chap. XVIII, p. 191).

Vous dites, dans votre savante introduction à l'ouvrage d'Eliah de Ferrare (p. 326), que l'opinion du talmoud et des arabes n'était pas tout-à-fait d'accord quand à l'emplacement des dix tributs conduits par le roi d'Assyrie à Halah, à Habor, à Hara et à nehar Gozan ou montagne Gozan, aussi bien que dans celle de la Médie (II, rois, XVII, 6, XVIII, II; I chron. V, 27). La différence consiste en ce que les traditions du talmoud enfermaient toute la population des tributs dans la Médie seule et une partie d'Adherbidjan : tandis que les arabes disloquent une partie dans le Khorassan, à Herat et à Balk. Qu'elle opinion Benjamin a-t-il suivi? il ne s'explique pas. Il semble cependant qu'il s'inclinait davantage à celle des arabes, parce qu'il relate que les Israélites du pays de Nisbor et de la montagne de cette province (mont Tourok), prétendaient descendre de quatre tributs : par conséquent le fleuve (Atrok) qui baigne les montagnes, est appelée Gozan, répondant à l'exil de la bible dans le nahar Gozan. Les traditions talmoudiques paraissent mériter plus de confiance que les assertions postérieures des arabes; mais la dispersion ultérieure des enfants d'Israël, qui ne rentrèrent pas dans la terre sainte, a dû donner origine à d'autres traditions au nombre desquelles est celle qu'avait recueillie Benjamin chez les Nischabouriens avec toutes les conséquences qui se présentent dans sa narration.

Je ne connais pas le motif qui fit décider Rawlinson à placer Hafton dans la chaîne de Zagros et à retrouver Amaria dans Ali-ilahis holvanien. Je ne réfuterai pas les déductions contraires de Baratier, je n'analyserai pas non plus ses heureux aperçus, ni sa remarque que Benjamin est ici bien meilleur géographe que son interprète latin (dissert. VI, 11-45). Mais je vois que toute la narration de Benjamin roule sur ce qu'il a appris des Nischabouriens et se rattache à ce point; que les distances de pays éloignés sont altérées et réduites à des

proportions phthisiques : mais tout ce qui se rattache à Nischabour est justement resserré ; à Nischabour et ses montagnes septentrionales Tourok, dont la chaîne, qui se prolonge vers le sud, sous le nom de Hafton, se dirige (innommée sur les cartes modernes) vers Herat (15). Les israélites habitent ces montagnes jusqu'au royaume de Perse, touchent aux frontières de la Médie et sont tributaires (chap. XV, p. 178). Les montagnes de Nisbor (Tourok), sont sur le fleuve Gozan et les guerriers israélites montagnards, alliés avec les infidèles Tourks كفار الترك (كفار وهوجنس kaferi ou infidèles) (16), font la guerre aux *Kousch*, aux Persans du Farsistan, traversant le désert (salé, molhat). Les Persans, arrivant aux montagnes de Nisbor, se trouvaient auprès des fontaines qui sont le long de Gozan (XVIII, p. 191, 196). Toute cette description est d'accord avec ce que Eldad le danite avançait trois siècles antérieurement. Il savait que les montagnards des montagnes d'abîme ne supportaient aucunement la domination de goïm (chap. 3, de votre édition, p. 34, 3 verso).

C'est là, dans ces contrées que David el Roï d'Omaria en 1135, souleva les israélites contre le roi (Sanigar-schah). La ville d'où il naquit n'est éloignée qu'une journée du mont Hafton (XV, p. 178). Les montagnards se soulevèrent. Leur chef Roï, surpris par le roi, est mis en prison dans la ville de דבסתאן *Dabestan*, sur le grand fleuve Gozan. Roï reparaît de sa prison devant le roi (la scène se passe près de Dabestan, sur le fleuve Gozan) : à la vue du roi il traverse le fleuve et dans ce même jour il fait le chemin de dix journées jusqu'à Amaria, située à 1 journée de Hafton.

Observons maintenant : le fleuve Gozan étant Atrok, Dabestan est évidemment دهستان *Dahestan*, canton entre les deux fleuves qui dépend de Abeskoun, situé dans le Tabaristan, sur les bords de la kaspienne. Dahistan est une ville ou plutôt un village (Edrisi, V, 7, p. 334) chef-lieu d'un district et porte le nom de Achor ou Ashor, (non loin de la mer kaspienne au confluent de Sumbor avec Atrok,) sur les derniers confins de Tabaristan où commence le Khovarezm. (Abulf., vers. Reiskii, p. 334).

A dix journées de là on peut se rapprocher du mont Hafton, en coupant le chemin qui conduit de Nischabour à Merv-schahdjan. Sur ce chemin, à 33 milles de Nischabour et à 54 de Merv, se trouve الحمرا *el Hamra* (Edrisi, IV, 7, p. 186), d'où, par une forte journée on parvient à atteindre le versant est de Hafton. Cette place ne se trouve plus sur les cartes modernes. On y remarque plus loin que Nischabour, un peu à droite, Mili-omari : mais cet emplacement ne se coordonne pas dans les distances d'Amara. Vous m'objecterez que l'orthographe de עמאריה ne répond pas à l'orthographe de حمرا.

(15) Les cartes modernes ne nous fournissent aucune dénomination pour cette chaîne. Il est probable que Hafton est le nom d'une montagne particulière de la chaîne. Sur quelques cartes toutes récentes on remarque un nom assez analogue à Hafton dans un bourg ou localité appelée Huftanseaub, située sur le versant est entre Herat et Nisabour.

(16) C'est ainsi dans Aboulféda Vlaki kaferi, Kaptschakenses kaferi. — Le Tourk est qualifié de Kafer pour le distinguer des fidèles mahomédans Thogarmim de l'Asie mineure.

C'est vrai, mais le mal n'est pas si grand. (Ali-ilahis n'y ressemble plus). Tout ce que dit Benjamin de David Roï, n'est pas copié de quelque ouvrage orthographié, mais vient de relations orales qu'il n'a su régulièrement orthographier. Peut-être que vous trouverez quelque chose de mieux, en attendant, considérant les explications qu'offrent à la narration de Benjamin les emplacements assignés, vous direz, je l'espère : si non è vero, è ben trovato. Et s'il vous arrivait de reprendre et réfuter quelques-unes de mes assertions, veuillez vous rappeler qu'elles ne cherchaient qu'à confirmer votre propre opinion, que vous avez habilement émise en 1838, dans votre première édition de la relation d'Eldad le danite : ce souvenir vous dira qu'au fond de la question, nous sommes d'accord.

Avant de se retirer de ces montagnes agitées, je vous demande, que veut un prêtre ou sacrificateur des idoles, dans ce que Benjamin dit : que les Persans campés près des fontaines de Gozan, s'informaient touchant les כומרין *Comarins* enfants de גוץ *Gotz*, d'entre les kofr al *Torks ?* où, dans les comarins, Constantin l'Empereur voyait simplement les idolâtres (Baratier, nota 7, ad Benj. XVIII, p. 196, 197). Ne s'agit-il pas ici plutôt de Komans? Les Persans s'informaient de قمان Komans (peuples tourks) enfants de غز Gozzes (nation tourke), qui sont d'entre les infidèles Tourks (qui sont de la race tourke). L'orthographe s'y oppose de nouveau. En ce cas je vous recommande une horde de la race tourke appelée كيمار *Kimar*, comme elle est plus tard nommée, en 1413, par le compilateur Yakout ou Bakouï (notices et extraits, VI, 22). En effet, Baratier lui-même dit : ajoutez qu'il y a effectivement là des peuples de ce nom (note 7, p. 197).

Enfin, fatigué des ces explorations continentales, je vais retourner avec Benjamin à Khousistan, d'où par les eaux du limpide Choaspes j'aurai le plaisir de vous rejoindre, afin de vous féliciter tout d'abord de ce que vous avez eu la complaisance de purger l'île de *Kis* de ce fatras de lettres, qui surchargeaient sa tête, obstruaient son intérieur, tourmentaient plusieurs siècles l'esprit des érudits. J'espère que votre île est délivrée du brigand, qui, du temps d'Edrisi, inquiétait les voyageurs, gênait la pêche des perles, et qu'ainsi vous regardez *Katifa* en toute sécurité. Mais avant d'aller nous plonger, comme les deux pêcheurs katifiens, laissez boire, je vous en prie, aux huîtres l'eau de la pluie, et, recevant l'échange de paroles d'une amitié sincère, permettez-moi de me reposer.

AFRIQUE, EUROPE.

—

TROISIÈME LETTRE.

Bruxelles, 30 août 1847.

Amédée Jaubert, dans sa traduction d'Edrisi, dit en poursuivant la version de la description de l'Égypte : notre texte contient ici une anecdote fabuleuse et sans intérêt, que nous nous abstenons de traduire (p. 320). Il a laissé quantité de semblables lacunes dans le gros ouvrage de géographie arabe, en donnant son texte plein, mais incomplet. Heureusement Benjamin n'est pas aussi purgé par ses interprètes : nous l'avons en entier, véridique ou relatant des fables chimériques. On ne s'est pas abstenu de traduire dans sa description de l'Égypte, l'anecdote fabuleuse du capitaine Soteros, qui cassa le miroir de la tour alexandrine; mais on peut s'abstenir de toutes exclamations contre lui, quand on réfléchit qu'à cette époque le peuple romain comptait parmi ses illustrations antiques le comte Brutus, et se gloriflait de son fameux capitaine Annibal : et il ne manquait pas de savants annalistes qui l'affirmaient tout de même.

Le pèlerin Benjamin n'était pas géographe et ne pensait pas écrire une géographie ou une description du monde, complète et bien rangée. Il entreprit cependant de donner à la lecture de ses co-religionnaires une notice générale sur le monde de leur dispersion. Dans ce qu'il a parcouru lui-même, il a pu donner de petites distances et des circonstances vérifiables. Je présume qu'il courut jusqu'au tombeau d'Ezechiel, d'où il rebroussa chemin par l'Egypte. C'est de ces derniers points, qu'il s'avise de faire un aperçu du reste du monde, ramassant à tort et à travers différentes relations sur la Perse, sur l'Inde, sur le noir Kousch ou l'Afrique; répétant les relations orales ou écrites, isolées, incohérentes. Gare de supposer son invention, il reproduit bonnement les choses comme il les a apprises. La relation concernant le tombeau de Daniêl pourrait seule être accusée d'invention, mais simultanément relatée par Petahhia, toute récente qu'elle paraisse, elle vient évidemment d'une autre source que de la cervelle de quelque voyageur. Ne serait-il pas possible que la turbulence de quelque population israélite, mécontentant le conquérant Seldjouk rendait dangereux le pèlerinage au tombeau de Daniel, à la suite de quoi on débita de fables, émerveillant les pèlerins qui les répétaient avec empressement? ce que Benjamin dit des

rechabites, du tombeau de Daniel, des Nisbouriens, ce sont des contes de ses co-religionnaires, placés confusément dans l'Arabie et la Perse. Ce qu'il dit de l'Inde ce sont des contes arabes; enfin, ce qu'il avance de l'Afrique est le produit des commerçants.

Il est incontestable que Benjamin puisait à beaucoup de sources arabes. En qualité d'Espagnol, certainement il pouvait connaître la langue arabe: mais sa continuelle arabisation, si je puis me servir de cette expression, prouve le mieux à mon avis, qu'il a réellement parcouru l'orient et s'est soulé d'arabisme, enfin qu'il raconte souvent sous la dictée de l'idiome arabe. Lorsque quantité de noms de localités orientales sont signalées dans la forme arabe, cela n'est pas extraordinaire, mais cette forme se retrouve aussi dans des noms purement hébreux, dans les appellations de ses co-religionnaires; les mots arabes sont reproduits dans kofer al Tourk, alhouta, etc., comme on les répète en orient. Il ne se sépare de l'idiome arabe, que lorsque les arabes lui manquent. En Sicile, à Palerme, il retrouve encore les arabes et les mots: de perle, al-marga, de bain, al-behira. Dix années plus tard, en 1185, l'espagnol Aboul Hossein Mohammed ibn Djobaïr examinait la cour de Palerme, composée à moitié de mahommédans avec lesquels Benjamin a dû s'entretenir. Il y apprit que le premier dignitaire de la couronne, qu'il appelle lui-même gouverneur ou vice-roi, portait à la cour le titre arabe *al-hezeina* (chap. XX, 111) trésorier : titre connu aujourd'hui à la cour du sultan à Constantinople et donné aux fonctionnaires de la trésorerie : hazna-agazi, gardien du trésor, hazna-krabaïasi, vicaire du gardien, hazna-dar-baschi, trésorier en chef; titre connu dans l'empire russe : kaznatschei, receveur du fisc dans un district, le fisc étant qualifié du mot arabe خزن *kazń*.

On a fait déjà des hypothèses sur ce que Benjamin dit de l'Inde. Je ne veux pas trop les contrarier. Je ferai seulement remarquer, qu'évidemment notre pèlerin y avait en vue de tracer une esquisse de deux cultes : des adorateurs du soleil et des adorateurs du feu. A cet effet il a choisi deux exemples peu connus, ou peut-être inconnus à la géographie positive, extraits probablement de quelque obscur ouvrage arabe traitant des merveilles, tissues fantastiquement pour une lecture amusante. Pour donner à ces exemples une plus spécieuse apparence de réalité, il a choisi quelques noms de positions géographiques auxquelles il assigne les distances qui augmentent la confusion des noms défigurés. Voici comme on pourrait les expliquer, nonobstant les profondes observations des commentateurs précédents.

De Kalif, 7 journées à לאולם *hOulam*, qui est avec son poivre Koulam dit île. Ensuite 22 journées aux îles כנרג *Khinrag*, dont les habitants sont les דוגבים *Dogbims* : ces appellations sont engendrées de مهراج جابه mihradj djaba. A partir de ces îles, 40 journées jusqu'à *Tzin*, au delà à l'extrémite de l'orient, la mer *nikpha*, coagulée, ou sont les griphons.

C'est de Tzin qu'on compte 3 journées par terre et 15 journées par mer à גינגלה *Ghingala*, d'où 7 journées par mer à *Koulan*. Ghingala est donc sur le continent : serait-ce Galigula de Marco Polo, situé quelque

part entre Ava et Siam? Toutefois les nombres des distances offrent une fâcheuse désharmonie. Si l'on était disposé à corriger le texte, on substituerait à ג 3 journées נ 50, de même à ז 7 journées נ 50, et les amateurs d'opérations de ce genre pourraient, je pense, être satisfaits.

Vous savez que Hind et Kousch, sont des généralités nuageant le lumineux orient et l'ardent sud. Aussi Benjamin place Kousch en Perse, en Arabie, dans les Indes et dans toute l'étendue de l'Afrique méridionale; il fait placer Hind sur toutes les mers, jusqu'au Farsistan, l'Arabie et l'Afrique : en effet, ces mers portent le nom de la mer Hind chez les arabes : mais à la suite de semblables généralisations, le récit de Benjamin est confus, ses idées confuses : et il les embrouille encore par ses réminiscences bibliques, n'ayant aucun rapport avec les lieux et les circonstances.

Il sait qu'en 12 journées on se rend de Koulam à זביד *Zabid* زبيد ville de Yemen. Elle est grande, dit Edrisi, très-peuplée, très-opulente. Il y a un grand concours d'étrangers et de marchands de Hedjaz, de Habesch, de l'Egypte qui y arrivent de Djedda. On exporte diverses espèces d'aromates de Hind et diverses marchandises de Sin et autres (I, 6, p. 49).

De Zabid (on traverse la mer rouge ou le golfe de la mer de Hind, la mer Hind encore) en 8 journées pour arriver (directement ou par Djidda) à בעדן *Ba'dan* بجيه Bedja, Bodja, Badja, Badjan des arabes. Benjamin y ajoute plusieurs explications. D'abord, c'est suivant lui, cette partie de Hind qui est en terre ferme : cela se comprend que c'est cette partie de la mer Hind, qui forme un golfe en terre ferme. Ensuite il ajoute entre paranthèses : c'est עדאן *'Adan* qui est à טלאשר *Telassar,* renseignement biblique confus et déplacé : cet 'Aden et Telassar étant du pays d'Aram, Syrie du temps du roi David.

B'adan, Badja, est un pays montagneux, dit très-bien Benjamin; un vrai désert entre Habesch, Nubie et Saïd, qui sert de passage et de réunion pour les marchands. Le principal bourg à cet effet est dans la vallée de el Alaki, où se fait le commerce entre les habitants de la haute Egypte et ceux de Badja. Dans ses montagnes sont les mines d'or. Un autre bourg est à 8 journées au nord, Aïdhab, situé vis-à-vis de Djidda qui est le port de la Mekke, et lieu ou reposent les restes mortels d'Eve, mère de la race humaine. Par Aïdab traversent les pèlerins qui vont visiter la Mekke. Edrisi expose tout au long cette situation commerciale et de passage (I, 5, II, 5; Abulf. Reiskii, p. 196, 197). Plus tard dans le pays de Badja acquit de la renommée Souakem (Abulf. p. 147).

Les israélites domiciliés à Badan, vont en Perse, en Egypte, et descendent dans le pays de המעטום *Hommatom* appelé ליביא *Loubia.* Cette appellation érudite de l'antiquité grecque désigne l'Afrikia des arabes. Ces israélites se rendaient donc à Tounis, où, à 1 forte journée, se trouvait حمامات *Hamamat*, séparé de Tounis par la péninsule Bascheh, pointée vis-à-vis de la Sicile par le cap Bon (Edrisi, III, 2, p. 270; Abulf. p. 205). Les cartes du moyen âge appellent : Mameta, Mahometa, Hammameta (Sanson), Hamamet, et ce nom s'est conservé jusqu'aujourd'hui. Voilà les courses que font les israélites de Bedja.

Pour se rendre de Badan, d'Alalaki à אסואן *Assouan*, il faut

traverser le désert שבא *Seba*, ensuite longer le פישון *Fison*, Nil; la traverse dure 20 journées. On peut se former une idée de cette traverse, par différents passages d'Edrisi, et comment on longeait le Nil depuis les cataractes (I, 4, p. 35). Quand on allait directement, on arrivait d'Alaki à Assouan en 12 journées (Abulf. p. 196). N'importe, si le nom de Seba convient au désert, tel nom lui est donné par ceux qui nous renseignent.

D'Assouan à הולון *Holvan* il y a 12 journées; de Holvan à Kous 13 journées, dit le texte de Benjamin. Erreur évidente d'un chiffre. Au lieu de יב 12 il serait mieux כב 22. Il y a d'Assouan 25 journées à Fostat. Holvan est un bourg à l'orient du Nil, à 2 parasanges de Fostat (Abulf. p. 190). De ce point partaient les karavanes dans le magreb.

Ces karavanes traversent en 50 journées le désert de צהרא *Tzahara*, pour se rendre à זוילא *Zouila*, Zavila. C'est juste. A cette distance dans le pays de Fezzan (qu'on nommait aussi Ferran, Karran, Kazzan) se trouve زويلة Zavila, en tout temps connue des arabes (Edrisi, III, 3, p. 289; Abulf. p. 212). — D'ici les karavanes allaient dans le Soudan, où est غانة Gana. Zavila n'est pas encore dans la terre de גאנה *Gana*, elle est dans le désert de صحارا Sahara, אל צהרא *al Tzahara*, qu'il faut traverser, Gana étant au delà de ce désert. Benjamin pense que Zavila est חוילה *Havila* de la bible.

Il est clair, qu'étant en Egypte, il a rencontré les israélites de Bedja, les marchands venant du fond de Magreb, mais en relatant ce qu'ils lui ont dit, il s'embrouille et enveloppe leurs renseignements dans ses explications bibliques. Ainsi biblisant, il donne une excessive extension à חבש *Habesch*, parce qu'il pense que c'est Kousch; Havila et Kousch étant Soudan où est Gana, il en résulte que Habesch s'étend du côté de l'occident (chap. xx, xxi).

Kous قوص ville considérable, insalubre, mais commerçante, la plus considérable après Fostat, avait à 3 journées de distance un port de mer Koseïr (Edrisi, II, 4, p. 127; Abulf. p. 195). Ceux qui entraient en Egypte par ce port, pouvaient consciencieusement rapporter à Benjamin que Kous se trouvait au commencement de l'Egypte et lui apprendre qu'elle comptait 30,000 juifs (cap. XX, p. 223).

A ה 5 journées de קוץ *Koutz*, Kous, est פיום *Fioum*, autrefois פיתום *Fitoum*. Puisque Benjamin ajoute qu'on y voit encore les restes des anciens édifices bâtis par nos pères, il n'y a donc pas de raison à chercher quelque autre Fioum ou Fitoum, que la grande ville bien connue Faïoum, mais il faut étendre sa distance de Kous : au lieu de ה 5 journées, lire ח 8 journées, de grandes journées, forcées, telles que les trois entre Kous et Koseïr. De Fioum à *Misr* il y a 4 (petites) journées (xxxi, p. 223).

Nous voilà dans cette grande et multiple capitale, pleine de grands souvenirs de toute époque et de différents peuples, d'antiques ruines et de constructions modernes. Vous y êtes comme chez vous; vous m'indiquez tout ce que Benjamin avait vu et examiné. Enfin vous me conduisez dans le pays de גושן *Gosen*, où Benjamin trouve une grande ville, qu'il appelle בולסיר סלבים *Bolsir-salbis*. Sans doute elle n'est

autre que Gyzeh, mais pourquoi lui donne-t-il un nom que nous ne retrouvons pas ailleurs? Aussi la distance de Misr monte dans son texte à ח 8 parasanges; réduite à ה 5 elle serait encore exorbitante, puisque la distance réelle excède à peine une parasange; en partant même de Boulak, il serait difficile de compter ב 2 parasanges. Les distances suivantes offrent aussi plusieurs difficultés sous le rapport de l'insuffisance ou de la surabondance. Je ne saurais proposer de remède pour toutes.

De Gosen, Gyzeh, en une demi-journée on arrive à עיזקאל עין אל שמס *Izkal aïn al schams*, c'est juste. عين شمس Aïn schams, source du soleil, est ainsi appelée de l'ancienne Ἡλιόπολις Heliopolis des Grecs, dont les ruines se font voir près de Mataryeh, de façon que Benjamin, avec les autres, a pu s'imaginer de remarquer, parmi les édifices bâtis par les israélites, des édifices de *Rameses* et qualifier la ville de ce nom. Les tours de briques sont appelées éguille de Faraon par les arabes (Abulf. p. 199). Quant à Izkal, j'observerai qu'Ibn al Ouardi parle d'une grande ville قليوب Kalioub, située à l'occident d'Ain Schems. Elle comptait 1700 jardins, et il n'en reste que peu et son nom célèbre. Peut-être cette Kal voisine, parvenue à un haut degré de puissance et de grandeur عزقل a-t-elle fourni à Benjamin l'appellation de Izkal.

Une (petite) journée de là אלבוביאיג *al Aboubieg* aura sans doute ainsi défiguré le nom de البلبيس al Belbeis, Felbes des koptes, nommée *vicus judeorum*, entourée de ruines. Défiguration résultant de la prononciation orale.

A une demi-journée de là מנדיפתא *Man Zifta*. Séparez le pléonasme arabe من de زفته et vous trouverez *Zifta* sur la branche damiattine du Nil, d'où من de زفته Zifta, on traversait, dit le texte de Benjamin, la distance de 4 parasanges pour arriver à Ramira.

C'est insuffisant. Corrigez les ד 4 parasanges par ח 8 et רמירה *Ramira* par דמירה Damira et vous aurez دميرة *Damira*, fabrique d'étoffes appelées schoroubes, éloignée de 10 milles de Damiat (Edrisi, III, 3, p. 320, 321, 325). Nous sommes d'accord que ce point est bien fixé.

De Damira, il y a ה 5 journées à למהלה *Lmahala*, éloignée de ב 2 journées d'Alexadrie (XXII, p. 232). Il y a en Egypte une centaine de محلة Mahalats (d'habitations), dit Aboulféda (p. 201). Aucune de celles de la basse Egypte n'a besoin de 5 journées pour arriver de Damira; plusieurs de ces Mahalats se trouvent à la distance de 2 journées d'Alexandrie. Du temps d'Aboulféda, la plus renommée était Mahalat dakla, aujourd'hui c'est Mahalat al kebir, située presque sous les murs de Damira. Dans cette abondance d'habitations égyptiennes, je pense que Mahalat Meleh, située sur le bras du Nil de Rosette, en suivant le chemin vers Alexandrie, est préférable à toutes les autres. Mais en ce cas il faut absolument corriger les 5 journées du texte en ח 8 parasanges. A la suite sont les 2 (petites) journées jusqu'à Alexandrie.

Alexandrie, rendez-vous des marchands de toutes les nations. Il est difficile de les distinguer tous dans la foule. Les uns viennent des pays chrétiens de l'occident, d'autres des pays moslemines de l'orient; il en arrive des péninsules apenine et pyrénéenne et du fond de l'Europe. Ceux de la péninsule apenine sont Toskans, Lombards, Génois, Pisans, Pouilles; ceux de la péninsule pyrénéenne, de Valence בלינסייא *Balensia* بلنسيه de Malaga מלכי *Malkhi* مالقه encore sous la domination des ismaélites; Aragon, Navarais, Espagnoles אספניא *Esfania*. Le nom de أسبانيه Asbania se bornait alors au sud de la montagne de Sierra et de Kastille (Edrisi, IV, 1, p. 13). Kordou était déjà en possession des chrétiens de l'occident, mais en supposant le texte inalteré, il serait difficile de voir dans קרטויה *Kartoïah* قرطبه la *Kortouba*. Kartoïah pourrait-elle convenir à Crotone ou Cortone, قطرونة Kotrona, قطروني Kotroni, ville de Kalabre, dont les constructions sont anciennes, l'étendue vaste et la population considérable (Edrisi, IV, 3, p. 118); ou à قرطس Kretes, à l'île de Crete, Kredin? je n'oserai le décider. Choisissez selon votre humeur, si rien ne se présente de mieux. Kartoïah, aussi bien que רקופיה *Roukoufia* sont à chercher, suivant toutes les probabilités, dans les péninsules. Dans Rakoufia on a voulu retrouver Raguse, en ce cas Kartoïah donnerait les Kroates? Mais non : Kartoïah est Cartaïenia, Cartagène d'Espagne.

Dans la liste des pays de l'intérieur de l'Europe d'où venaient les marchands, se distinguent : Rousia, Allemagna, puis שושנאה *Sosannah*, sans aucun doute سصونيه Sosania, Saxe. Ensuite Danemark et גלאץ *Gelatz* qui répond à Holsat, figurant de bonne heure sur les cartes du moyen âge. Ensuite Flandre et חיטר *Hiter* que je ne connais pas. On supposait y distiuguer Artois ou Hainaut. Si l'arabisant Benjamin consultait les ouvrages arabes, il a pu de هينو Haïno, faire هيتر *Hiter* : mais il est plus probable qu'il écrivit d'après les relations orales.

Vient ensuite la France : פראנייא *Frania*, île de France, Poitou, Angou (Anjou), Bourgonia, Probintzia, qui se distinguent suffisamment. Restent : מריאנה *Mediana*, indubitablement France moyenne, centrale, Media, Mediana, appellation karlovingienne encore ineffacée, et לרמניא *Larmania*, qui pourrait donner le nom de Romania (de l'Italie), d'Armaniac et de Normandie; j'adhère à cette dernière explication.

De ceux qui venaient des possessions ismaélites ou de l'orient, les seuls de אלערוה *al 'Arva* ne s'expliquent pas suffisamment; cependant placés tout à côté d'Andalouse ils décèlent le nom de la dernière possession moslemine en Portugal, appelée al Garbe, Algarve.

Benjamin qui va bientôt terminer ses courses, avant de quitter l'Egypte pour ne pas assister à la chute fatale, déjà trop rapprochée de la domination de Fatemides, appelle notre attention sur le littoral et la course au mont Sinaï. Il compte 4 embouchures du Nil. D'abord

le Nil se divise en deux branches principales, dont une va à Roscheid, l'autre à Damiat. Toutes les deux se divisent par des embranchements, parmi lesquels celui de אשמון *Asmon* est indiqué par Aboulféda (p. 161) comme versant ses eaux dans le lac tanitique. La quatrième embouchure, qui manque dans le texte de Benjamin, pourrait être ou alexandrine dans le lac maréotide, ou orientale dans le lac tanitique.

Il compte d'Alexandrie à Damiat 2 énormes journées. On en comptait alors 3, dont une à Roscheid, valait 60 milles, les deux autres jusqu'à Damiat plus longues (Edrisi, III, 4, p. 315, 327). — Le lac tanitique contient plusieurs îles industrieuses, dans lesquelles on remarque beaucoup de ruines; Benjamin indique très-bien à 1 et 1/2 journée de Damiat, טונים *Tounis* ou חנס *Hanes*, île sur les confins de l'Egypte. C'est تنيس Tennis (Edrisi, p. 317, 320; Benj. XXIII, p. 239).

De Damiat, autrefois Kaftor, il y a une (grande) journée et demie à סונבאט *Sounbat*, dont les habitants cultivent le lin, se livrent au commerce et sont fort riches (Edrisi, III, 4, p. 317; Benj. XXIII, p. 239). De Sounbat سنباط il y a 4 journées à la station de אילאם *Elam*, Aïlam, dans le désert, sur le chemin conduisant au mont Sinaï. Je remarque dans différentes cartes plusieurs Elim sur les rivages de la mer rouge; je pense que c'est une de celles-ci, par laquelle on arrivait en 2 journées à רפידים *Refidim*, village situé au sud, presque au pied du mont Sinaï, appelé par les arabes جبل طور djebel Tour (Edrisi, III, 5, p. 332; Aboulféda, p. 177). Benjamin connait au pied d'une montagne un bourg תרסיני *Thor Sinaï*, ce bourg existe toujours sur les rivages de la mer.

Pardonnez-moi si je me suis étendu à l'infini dans l'analyse de l'itinéraire suivi par le tudélien en Egypte. Probablement que cet itinéraire avait déjà été expliqué par d'autres élucubrations qui ne me sont pas connues. Baratier, que vous m'avez donné pour guider mon observation avait dit : tous ces noms de villes me sont inconnus : or, je les ai cherchés, n'ayant que peu de ressources. Je pense cependant que ces indications, qui se sont présentées assez facilement, sont conformes à ce qui a été dit ailleurs, qu'elles seront constatées dans vos études. Le respectable Makrizi, avec lequel vous vous entretenez souvent, ne les démentira pas. Son démenti m'affligerait beaucoup.

Maintenant nous allons partir de l'antique possession des Faraons pour la Sicile. Sicile, puissante encore et florissante, où tous les points sont ouverts et faciles à traverser. Arrivés à Messine, nous regardons לוניד l'*Ionid*, la ionide, la mer ionienne, dont le détroit sépare la Sicile de la Kalabre. Palerme, Catane, Syracuse ou Scalagraeca, Mazara, Trapani, פטלריאה *Petalriah* ou Petralia, sont des villes connues.

Ensuite sur le continent Roma et Louka (XXIII, p. 242) (17), d'où

(17) Puisque nous repassons la péninsule Italique, je toucherai à deux position de Benjamin, dont l'une est passée sous silence par Baratier; l'autre examinée par un peut-être. A partir de Benevent vers Ascoli, est *Malchi*, sans aucun doute Melfi, dans Basilicata sur la frontière de la Pouille. — Dans

par Morena, par les passages d'Itania et la ville de Berden ou Bredin, on entre en Allemagne (XXIV, p. 242, 243).

Vous savez que j'ai essayé un jour de contrarier l'explication de Constantin l'Empereur, en s'efforçant de pénétrer en Allemagne par Meran, aux environs d'Udine. Secondant cette idée, vous avez suivi la route de l'empereur Lothaire II et vous m'indiquez Bredin, ville où cet empereur mourut en 1137. Cette ville n'existe plus, on croit que c'est Bettenau, dans l'Innital du Tirol, non loin de Meran, tout près des sources du Lech. La ville a pu gagner de la célébrité, un certain temps, par la mort de l'auguste personnage; entre Meran et la ville il ne manque pas de passages, dans un pays montagneux se trouve cette indication ingénieuse, mais de ma part j'avoue que j'adhère plutôt à l'explication d'abord contestée. Pas d'autre issue : מוראיינה *Moraena*, Moraïna ou Moriana est Maurienne; אטניא *Itania* est le petit passage saint Bernard, qualifié Itania de *Tignes*, village qui se trouve à droite. Enfin la ville de ברדין *Berdin* indique le grand passage du mont saint Bernard avec son hospice qui, dans les peintures des cartes du moyen âge, figure comme une ville. Benjamin n'y est pas allé; il qualifie de ville ce qu'on lui disait de l'hospice. Ici commence l'Aschkenaz, Allemagne (18).

Cologne en est la capitale et il y a 15 journées jusqu'à la ville de קשנבורג *Kassenbourg*, qui est aux frontières d'Aschkenaz. A mon avis pas d'autre point pour cette ville de frontière que *Kuttenberg*, Koutna-gora en Bohême, lieu renommé par ses mines d'argent, dont la ville était une des plus considérables et réellement frontière, la Silésie ne faisant pas encore partie de l'Allemagne.

Quant à quelques autres villes d'Aschkenaz, qui voilent leur front, riant de nos incertitudes, je n'ai en général qu'à adhérer à ce qui a été avancé par d'autres. Le texte de Benjamin offre des noms défigurés, ce qui est trop ordinaire dans les ouvrages géographiques. Benjamin était espagnol, se trouvant en Italie, il se procurait des renseignement auprès des Italiens. Les noms se défiguraient sous sa plume, comme ils se défiguraient sous la plume de l'africain Edrisi. Celui-là écrivit le nom de Worms de Wormacie, قرميزة Kormiza, celui-ci גרמיסה Garmisa. Chez l'un Ratisbone est رينش برك Rinschbourg, chez l'autre רשנבורג Raschenbourg. L'un et l'autre écrivaient اسقلونيه אשקלבוניא Esklavonia, le nom de slavonie voilé par l'élif emphatique. Souvent pour les noms qui n'ont pas de position indiquée, il ne reste que des hypothèses hasardées, ou l'impossible.

Mikilas de Bar, il n'y a rien à changer : c'est Nicolas Mikolaï chez les Russes, les Polonais, etc. En 1087, le corps de S. Nicolas fut transporté de Myra (Asie Mineure) à Bari et placé dans la cathédrale. La renommée de ces reliques attirait les pèlerins des pays les plus éloignés (Ughelli Italia sacra, t. VIII, col. 592). L'abbé de Thingor, Nicolas fils de Saemundr (mort 1159), de retour de son pèlerinage de la terre sainte, narrait en 1154, aux Islandais ses compatriotes, *Nicholaus i Bar, par hvilir hann*, Nicolas de Bar, qui y repose (ap. Werlauff, symbola ad geogr. ex monumentis islandicis, p. 26, 48, 49). L'orbe terrestre du musée borgien à Velletri, gravé et émaillé en 1452, nommant Apulia, dit expressément, au lieu de Bar : *hic quiescit corpus beati Nicolai de Bar* (voyez explicatio planiglobii musei borg. Velit. auctore Heeren, commentationes goetting. 1804, t. XVI, p. 268).

(18) C'est le passage généralement pratiqué par Frackar (Frankais), Flemingiar, Valir (Vallons), Englar, Saxar, Nordmenn (Skandinaves), dit en 1154, l'Islandais Nicolas fils de Saemundr, abbé de Thingor. Mais en descendant de Biarnads Spitals (Berdin), il ne s'arrêta en Italie qu'à Thraelathorp (Restopolis, Estrouble) : (ap. Werlauff, symbola ad geogr. ex monum. island. p. 18, 40).

Benjamin offre deux groupes de villes d'Aschkenaz qu'il a énumérées. Dans le premier se trouvent les villes situées aux environs de la Moselle et du Rhin. Ce sont les suivantes : קולוניא *Kolonia*, Cologne; קופלינש *Kouflens*, Konflens, Confluensia, Coblentz, אנדרנכה *Andernakha*, Andernach; קונה *Kona* ou קובה *Koba*, ce qui est mieux, Caub, Caup, Cub; קרטניא *Krotnia* ou קוטניא *Kotnia*. La première leçon donnerait Kreutznach, l'autre Hattenheim ou Hattene vis-à-vis d'Ingelheim; בינגה *Binga*, Bingen; גרמיסה *Garmisa*, Worms (XXIV, p. 243).

L'autre groupe est composé des villes dispersées par tout l'Aschkenaz. Constantin l'Empereur en a donné l'explication. A mon avis, il faut l'accepter et retrouver ce qu'il a désigné. Il n'avait pas de nom de משטראן *Mastran*, qui est certainement Mastrakh, Mastricht, sur la Meuse. Suivent encore deux villes rhénanes, l'une, דוידסבורק *Douidsbourg*, Duisburg, dont l'origine est basée sur Teutoburg; l'autre, אשטרנבורק *Astranbourg*, rectifiez Astrazbourg et vous trouvez le nom correct de Strasbourg. Ensuite nommées : מנדרך *Mandrahh* ou מנדטרך *Mandtrahh*, Mantern.

פסינגש *Fesinges*, Freisingen; בנבורק *Banbourg*, Bamberg; צר *Tzor* Zurich; ensuite רשנבורג *Raschenbourg*, ortographiée Reginaburg, Rexinaburg, Regensburg, Ratisbone où Petahhia se préparait à son voyage, ville située aux frontières de l'empire (XXIV, p. 245), de même que Kassenbourg ou Kuttenberg, à la porte de Prague, située en avant dans le pays de Bohême, qui est le commencement de l'Esklavonie, que les juifs, qui y habitent, appellent pays de Khanaan.

Tout porte à croire que Benjamin s'était procuré ses renseignements sur l'Allemagne auprès des marchands ou voyageurs qui venaient des environs de la Moselle. Ces mêmes marchands lui ont narré du pays de *Tzofarad*, qu'ils avaient visité. Il s'étend depuis אלסודו *al Sodo*, le chemin de 6 journées jusqu'à Paris. Or, les mosellans passaient par *Sedan* pour se rendre dans la capitale.

A peine sommes-nous à bout de nos courses, et nous avons à combattre des réclamations. C'est Mayance en premier lieu qui se présente avec ses prétentions. Mais il est impossible de la débrouiller dans la foule de noms dictés par les mosellans. Benjamin ne l'a pas nommée. Sa négligence en est-elle la cause? ou la malveillance des mosellans? en effet ils étaient en dissidence avec les mayançois, dissidence commerciale, industrielle, de synagogue? n'importe, Mayance n'y est pas. Venise non plus; l'Angleterre pas plus; Vienne et Joudenbourg sont oubliés ou inconnus. Mais ce qui est pis encore, Kordouba et Sefarad sont évidemment négligés par l'auteur lui-même qui venait de là. Et la Pologne, ce paradis des enfants d'israël est aussi passée sous silence : elle ne réclame pas, parce qu'elle comprend que Benjamin de Tudèle, en donnant la description des routes qu'il a parcourues, ajoute parfois à grands traits quelques contes ou notices sur les pays non visités, sans avoir aucun plan arrêté de donner en géographe la description du monde.

Vous m'avez dit plus d'une fois qu'on pourrait former toute une bibliothèque de ce qu'on a écrit sur Benjamin. Les Gantz, les Grégoire

et une foule d'autres l'ont commenté; les Gersons, des géographes du XVIIe siècle et nombre d'auteurs se sont servis des renseignements de notre pèlerin. Or, ne sachant que très-peu de ce qui a été expliqué dans Benjamin, je répète sans doute, à mon insu, dans les lettres que je vous adresse, beaucoup de choses qui ont déjà été dites par d'autres. Vous-même en vous jetant avec tant de bonheur dans cette arène d'investigations, vous donnez un nouveau jour à ces obscurités que la maladresse de multiples perquisitions avait augmentés, et malgré moi, je répète vos idées sur plusieurs points de mon exposition. Pour vous communiquer mon avis géographique, je n'ai pu, en suivant l'ensemble de la description du pèlerin, éviter des répétitions. Vous me comprenez j'espère et m'excuserez.

Achevant enfin cette rapide revue épistolaire, j'aime à vous réitérer mes félicitations sur le succès de vos travaux et à recommander à votre amitié votre tout dévoué.

PALESTINA
Baalbek
Beirut
Saida
Sur
Ptolemais Akko
Tiberias
Nazareth
Caesarea
Iafa
Neapolis
Gaza
Ascalon
Jericho
Hebron
Bethlehem
Pella
Philadelphia
Medaba
SAMARIA
GAD
RUBEN
AMMON
SIMEON
EDOM
Idumaea
Rabbathmoab
Areopolis
Kerak
Arad
Aroer
Itinerarium Beniamini Tudelensis 1170.
peregrinatio Samuelis bar Simsonis 1210.
iter Ishaki Helo aragonensis 1334.
K. Bruxell. januar 1881

PALESTINE.

—

QUATRIÈME LETTRE.

Bruxelles, le 10 août 1846.

Vous avez voulu soumettre à mon géographique examen la carte de la Palestine qui va accompagner votre savant ouvrage; en même temps vous me communiquez les matériaux qui la composent et vos profondes élucubrations qui dissipent les obscurités et les incertitudes. Je dois donc vous rendre compte de ce que j'ai remarqué.

Les matériaux sont extraits des narrations de pèlerins de différentes époques qui, pour la plupart, étaient sur les lieux. Benjamin de Tudèle, 1163; Petahhia de Ratisbone, 1173; Samuel bar Simson de France, 1210; Jakob de Paris, 1258; Ishak Khelo de Laresa d'Aragon, 1334; Eliah de Ferrare, 1438; Gerson fils de Moseh Ascher de Skarmela, 1561; Ouri de Biel (Biala Pologne) 1564. Huit descriptions de la Palestine, dont les deux dernières contiennent une liste abondante de tombeaux, les autres de précieux renseignements; mais de tous ces pèlerins aucun n'a réuni de dates certaines pour la construction d'une carte géographique. Deux seulement d'entre eux se dirigent par des itinéraires : Khelo, qui indique plusieurs routes ordinairement fréquentées, sans s'occuper de leurs distances ou de leurs directions; et le plus ancien, Benjamin, qui détermine les distances, s'inquiétant le moins de leur direction.

Il ne restait donc qu'à confronter les descriptions de ces pèlerins avec une bonne carte de la Palestine, bien élaborée par de nombreuses études. A cet effet, vous avez choisi la carte de Ritter. Choix admirable. Cette carte est inappréciable et abondante en indications modernes. Cependant elle ne peut suffire aux exigences du cimetière de la Galilée inférieure, où, faute de direction et de distances, l'emplacement de quelques tombeaux ne peut être désigné qu'hypothétiquement et au hasard. La magnifique carte de Ritter n'a pas assez circonstancié le moyen âge, par conséquent elle n'est pas en état d'expliquer tout ce que nous relate Benjamin, qui s'est servi plus d'une fois de dénominations en usage parmi les croisés. Le temps me manque pour me procurer les sources de cette époque qui seraient à même de corroborer ce que Benjamin avance. Sur les chemins pour nous mieux connus, son itinéraire est d'une exactitude remarquable; or, sur les routes moins

connues, il convient de suivre à la lettre ses allégations, ses renseignements et ses écarts. Sur les points où son itinéraire s'embrouille, la faute souvent n'est pas à lui : la corruption du texte en est très-probablement la cause.

Partant d'Antiochie, Benjamin suit le chemin du littoral jusqu'à Césarée, d'où il se dirige vers Samarie. A une demi-journée de Césarée שיזריה *Sézarié,* conformément à la prononciation des croisés, il trouve קקון *Kakon* ou קעילה *Kehila,* Kaïla. La carte de Ritter nous offre juste Kakon. De ce point, il n'y a qu'une autre demi-journée à Samaria. Cependant le texte nomme à une-demi journée *Sargorg Louz,* éloigné d'une journée entière de Samaria (VIII, p. 76, 77). Je présume que sur ce point le texte est interrompu. Une journée, Sargorg Louz et deux teinturiers ne sont pas à leur place. Cette présomption grandit et se confirme lorsqu'on confronte ce passage avec la corruption de l'autre, où Segores Loud avec 1 journée et 1/2 et d'autres circonstances aggravantes (X, p. 105), reparaissent bien misérablement.

De Samarie Benjamin compte les distances en parasanges, qui ne sont que les lieues des croisés, dont 25 à peu près répondent à un degré. Au commencement de son ouvrage il a donné ce nom oriental aux lieues en désignant les distances entre les villes en France. A 4 parasanges de Sichem il se trouve au *monte Gilboë.* Benjamin se conforme trop souvent à une étrange version de la bible pour qu'il soit nécessaire de remarquer qu'il ne s'agit pas ici de la montagne véritable de Gilboa (éloignée de 8 parasanges de Sichem), mais de quelques hauteurs arides du mont Efraïm, au delà de Libna, qualifiée quelquefois de Gibba. De ces hauteurs arides, Benjamin trouve 5 parasanges jusqu'à *Aïalon* ou Yala située sur la plaine *Val de luna.* A 1 parasange il passe מוריה גראן דוד *Moria gran David,* qui est la grande ville *Gaboan,* d'où il y à 3 parasanges jusqu'à *Jérusalem.*

Notre compas observant l'échelle qu'il a trouvée jusqu'à Jérusalem, en partant de ce point nous conduit d'abord à *Bethléem,* ensuite à *Hebron,* d'où se tournant vers *Beth djebra* et sans s'arrêter à la 5me parasange il se trouve à Zanva ou Zanoah, appelée par Benjamin *Sounem,* et qui portait aussi le nom de טורן דו לוש גבלרייש *Toron de los gabral larisch* ou *Toron de los cavalleris.* De ce point à 3 parasanges il est à *S. Samuel de Silo,* qui n'est éloigné de Jérusalem que de 2 parasanges et 3 de פשיפוה *Fasifoua* ou mont מוריה *Moria,* qui est *Gibeat.* Je ne sais ce qu'on a dit de ce point embrouillé dans la description de Benjamin, mais les distances ramènent à *Moria grand David* et indiquent que c'est *Moria fasifua.* S'il l'a bien qualifié de Gabaon la première fois, cette fois-ci il s'égare quand il veut le distinguer par Gibeah qui est éloigné de plus d'une parasange vers l'est.

Ecartant les noms bibliques de Sounem, de Gabaon, de Gibeah, restent à fixer les positions des appellations latines du langage des croisés : de la tour des chevaliers; de la place morte grand David; de la place morte pacifiée ou autrement qualifiée, de pacis fuga, par exemple. Nous suivons les distances sans savoir confirmer l'emplacement par quelque date du siècle des croisades. Dans le XVIIe siècle vers 1650, le géographe Philippe de la Rue le parisien, qui avait hardiment abordé la réforme de la monstrueuse Palestine de ses prédécesseurs, aussi bien que ses

copistes ou imitateurs, comme Nicolas de Fer, en 1707; le jeune Baratier 1732, et autres, sans avoir égard aux distances, suivirent les qualifications bibliques : Chez eux Sounem d'Issakhar est Toron de los Gabraleris; Gabaon, Garaan dauid; Gaboa de Saul reste pour Pasifuah. Peut-être eurent-ils raison. Votre carte offre ces deux opinions probablement pour vos recherches ultérieures (19).

De Moria pasifuah à 3 parasanges est בית נבי *Beth Nobi*, Beith Nuba, d'où nous passons par רמש *Rames* ou Ramleh, *Jafon*, *Jafne* ou Eblin, d'où il y a 2 parasanges à פלמים אשדוד *Palmis Asdod*. Ce point de la description est curieux et tout ce qui suit. Les deux parasanges ne nous emmènent pas de Jafna jusqu'à Azot; elles nous arrêtent à plus d'une parasange sur le chemin. Or, un vieil itinéraire romain (dit Baratier), confirme cette position en comptant de Jafna 20 milles à Palmis et de Palmis 12 milles à Azot. De Palmis il y a 2 parasanges à *Askalon la nouvelle*, éloignée de *l'ancienne* de 4 parasanges. S'il faut en croire la traduction, Benjamin parlerait comme s'il venait dans des temps très-rapprochés d'Esdras le sacrificateur, qui, à la place de *Benibra* édifia Askalon la nouvelle, plus rapprochée d'Azot, ainsi que l'ancienne, plus éloignée, tomba en ruine. Il semble cependant qu'il faut croire tout le contraire : considérer celle qui est à 4 parasanges de Jafna pour l'ancienne ruinée, laquelle en effet est détruite; et celle qui existe à 8 parasanges de Jafna et continue de former une grande ville, pour la nouvelle. C'est ainsi que sont inscrites sur la carte les deux Askalons et je pense que la version du texte peut débrouiller cette confusion et rectifier la relation du pèlerin.

Ici, dans ce qui suit, il y a une lacune dans le texte : je n'en doute pas. Nous nous y trouvons d'un coup déplacés et d'un seul bond transportés à 30 parasanges d'Askalon à Iezreel. Cette lacune est d'autant plus remarquable, qu'elle correspond avec la corruption d'un autre endroit du texte, signalé ci-dessus (VIII, p. 77). En premier lieu שרגורג לוז *Sargorg Louz* (St-Georges de Lidda) se trouve nommé sur le chemin de Césarée à une parasange de Samaria. En second lieu (X, p. 105), sur le chemin d'Askalon, sans qu'aucune distance soit indiquée. סגורש לוד *Segoures Loud* se trouve à une et demi parasange de Iezreel.

De *Iezreel* les distances de l'itinéraire recommencent de mieux conduire à travers la Galilée inférieure. Il faut cependant se tenir en garde pour ne pas s'égarer. D'abord de Iezreel à זרזין *Zarzin* ou שיפוריה *Sifourieh*, les ג 3 parasanges sont à corriger en ו 6. Ensuite viennent les 5 parasanges à *Tiberias*, d'où en 2 journées on arrivait à טימין *Timin*, Timmin, Timnatha, qui est éloignée 1 journée de *Giskala*. Ces distances fixent la position de Timin.

De Giskala à Kades-nefthali, on passe par מרון *Meron* et par Alma. Mais il faut corriger les ו 6 parasanges de Giskala en ג 3 (petites).

(19) Je pense qu'on peut se demander à juste titre : s'il faudrait prendre au sérieux toutes ces interprétations bibliques que donne le voyageur, suffisamment familiarisé avec les appellations de son époque; ou plutôt ne convient-il pas de les considérer comme des rêveries jetées quelquefois au hasard même dans la Palestine. Aden et Telassar transportés en Afrique, le nom de Togorma (qui est l'appellation de Georgie) appliqué aux Tourks sedjouks, ne sont-ils pas des qualifications capricieuses? De même Sunem, Gilboa, Gibeah, Gabaon, contrariant les distances positives, ne sont que des prête-noms improprement empruntés, qui embrouillent et détournent l'attention, en insinuant de fausses indications.

De même ו 6 autres de Meron à Alma en ג 3. De עלמה *Alma* à *Kades*, il y a une demi journée. Benjamin suscite un imbroglio par sa mauvaise réminiscence. Il dit que Meron s'appelait autrefois מירון *Meiron*, où sont les grottes de Hillel et de Schammaï : il semble ainsi confondre Meron avec Meiron. Iakob, voyageant en 1258 (p. 184) semble adopter la même confusion. Nonobstant cette obscurité, l'itinéraire de Benjamin reste utile pour la construction de la carte et indique la situation de Timmin et de Alma. Cette dernière situation est encore coordonnée par la suite routière donnée par Khelo, qui place 'Alma entre Delata et Kades (p. 263).

Les indications de distances ont encore servi à l'emplacement hypothétique de plusieurs lieux. *Heres* est entre Havarta et Silo à 2 lieues de Sichem, dans les montagnes d'Efraïm (p. 186, 212, n° 99 et 100). Or, Havarta étant à deux lieues de Sichem, Heres est nécessairement à la hauteur de Havarta déclinant un peu au sud.

Ras ben amis est à une demi-parasange de Tabaria (p. 385), il est évident que c'est de l'ouest, certainement un peu au nord quand on passe par ce lieu pour entrer dans l'intérieur de la Galice. — De Tabaria le pèlerin Samouel fait l'excursion d'une journée à *Hanouim* en retournant par Arbel (p. 130) : or, Hanouim est encore plus loin vers l'ouest, s'élevant vers le nord.

Aïn el zeitoun est à un terme sabbatique de Tzafeth; on y passe pour se rendre au sud à Arbel (Akhbar, Kadoumia) (p. 185, 381, 427) : or, Aïn el zeitoum est sud-est de Tzafeth. *Amouka* est à 2 parasanges de Faraam (p. 394, n° 53) et à 2 lieues de Tzafeth (p. 394, n° 57) : elle est vers le nord parce qu'elle est toujours rapprochée de Dalata, de Fareh.

Pour les emplacements hypothétiques, l'itinéraire de Samouel bar Simson donne encore quelques indications. Il place *Kisma* sur le chemin de Tzefad à Giskala (p. 133). En partant de Tabarieh, avant d'arriver à Hanania, il trouve kefar *Houkok* ou *Iakouk* (p. 131). Iakouk reçoit donc sa situation lorsqu'il est établi que הננה הנן Hanania, Hanan est le כפר ענן kefar 'Anan (p. 131, 184, 151, n° 74). Samouel partant d'Anan passe le village *Loud* avant d'arriver à Tzefad, d'où il se dirige par *Bar'am*, Amouka et par *Nebarta*, retournant à Tzefad (p. 131, 132). Dans une autre tournée, de Delata il entre à Bar'am, pour se rendre de là à Kades (p. 135, 136).

Iakob est moins explicite dans ses excursions et y jette parfois du désordre. Cependant, en descendant d'Alma vers le sud, il donne une suite de noms qui se succèdent évidemment sans interruption : Alma, Delata, Nebarta (Tzefath?) Aïn-el zeitoun, *Akhbar*, Iakouk, Hittin, Arbel, Tiberias. Cette suite coordonne les renseignements que nous avons réunis.

Gerson et Ouri de Biel, dans leurs énumérations de tombeaux, copiant ce que les pèlerins en ont relaté, n'observent point de suites itinéraires, mais sauf quelque distraction, ils groupent les places plus rapprochées de la Galilée inférieure. Leurs relations ne sont donc pas aussi utiles que les autres pour l'emplacement des lieux. *Kadoumia* seule est inscrite au hasard dans la carte sur la foi de leur indication : la place pour cette insertion est assez serrée. Quant à plusieurs lieux

entre Tiberias et Albon, l'espace est trop vaste et vide pour profiter à l'aventure de leurs renseignements.

Vos connaissances sauront perfectionner ce premier essai d'une carte destinée exclusivement aux pieux pèlerinages des enfants d'Israël; en attendant la lumière jaillit à beaux traits et chaque lecteur judicieux vous sera sincèrement obligé.

TAVOLA DI NAVICARE

DI

NICOLO ET ANTONIO ZENI

ET LES CARTES

DES RÉGIONS SEPTENTRIONALES

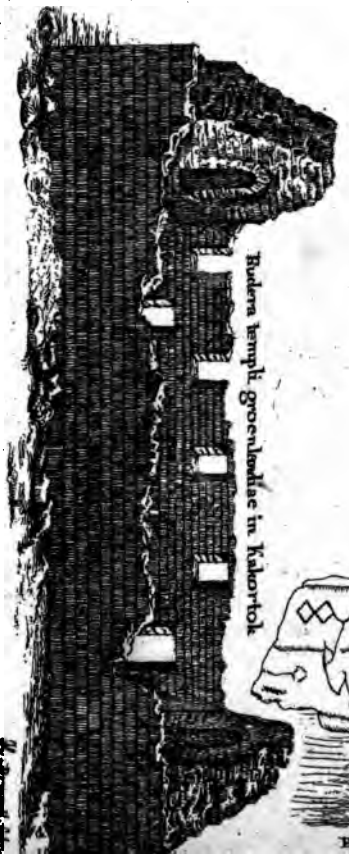
A L'ÉPOQUE DE SA PUBLICATION

EN 1558.

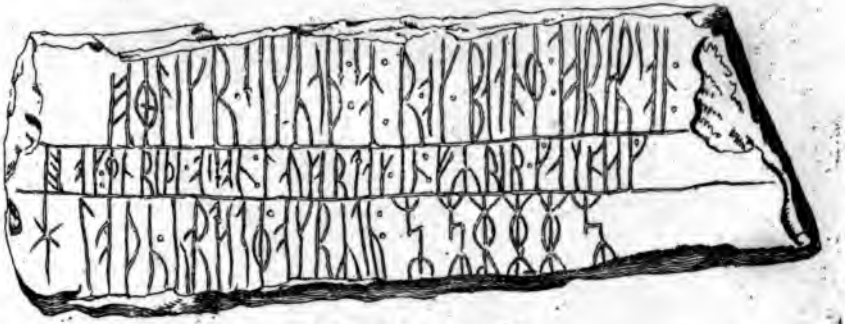
ORDRE DES MATIÈRES.

—

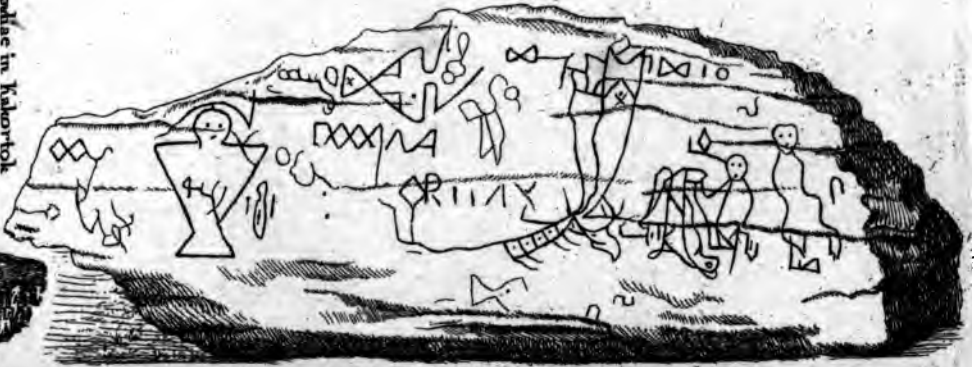
1, Possessions des Skandinaves, 2, découvertes, 3, destruction du Groenland ; 4, Zeni, les cartes, 5, carte de Zeno, Scocia ; 6, Dania ; 7, îles de la Baltique; 8, Suède et Norvège de Zeno, 9, Suède, 10, Norvège de la carte complémentaire ; 11, cartes de l'Islande, 12, côtes occidentales et septentrionales, 13, îles et côtes orientales et méridionales ; 14, Groenland de Zeno, 15, du complément collationné ; 16, couvent de S. Thomas ; 17, Schetland; 18, Foeroe, Frisland, 19, ses localités ; 20, Estotiland, 21, Drogeo, Icaria, 22, leur emplacement ; 23, Jean de Kolno, Cabot, Cortereal; 24, Labrador commence à figurer, carte de Zeno publiée, 25, celle de regionum septentrionalium descriptio ; recherches.



Rudera templi groenlandiae in Kakortok



Inscriptio lapidis insulae Kingiktorsoak 1135.



Rupes (assoneti) prope Þorfinsbuda in Hóp Vinlandiae 1008 caelata.

REGIONES ET ORA
per Islandos Groenlandosq
saec. X-XIV lustratae
Svalbardi
Canada
Vinlandia
Hop

TAVOLA DI ZENI.

—

CE QUE LES ZENI TROUVÈRENT DE CONNU.

1. Les cartes des parages septentrionaux, celle des Zeni et celle du complément de Ptolémée, sont assez connues par les fréquentes publications qu'on en a faites. On a discuté beaucoup sur celle des Zeni. Traitée de pure fantaisie ou d'imposture, elle eut ses défenseurs et ses explicateurs. Je ne sais pas si l'autre attira autant l'attention des investigateurs. Reproduisant ces deux cartes dans mon atlas et plusieurs autres configurations de ces froides régions, je pense d'en donner quelques explications; mais avant de m'occuper des cartes elles-mêmes, il me faut résumer les événements antérieurs au voyage des Vénitiens (1).

Les populations des pays septentrionaux sortant de dessous les neiges, et de leur fumée, se fesaient connaître aux latins par des irruptions et des brigandages. Elles se répandaient au delà des mers, établissant des colonies en Irlande, en Bretagne, sur le continent, dans les îles habitées et inhabitées. Leur piraterie et leurs courses aventureuses furent suivies de découvertes de pays inconnus au reste du monde baptisé.

Une des plus anciennes découvertes inhabitées était : les petites îles *Feroer, Fœroer, Foeroe,* où un navigateur audacieux arriva par hasard vers l'an 861. Cet archipel aussi avancé dans les mers, semblait annoncer d'autres terres dont l'existence était confirmée par le vol de corbeaux. En effet, l'Islande fut découverte en 863, par Gardar, danois d'origine suédoise, domicilié en Sélande. Douze ans plus tard, 875, le norvégien Ingolfr s'établit le premier sur cette grande île, pleine de volcans et de feu, couverte de laves et de neiges, arrosée par des eaux chaudes et bouillantes, l'île des glaces, *Islandia.* La nouvelle colonie augmenta bientôt en population, n'ayant à combattre que le climat et les ours blancs; prospérant par son activité, elle étendit bientôt la connaissance des pays plus éloignés.

(1) Voyez ce que nous avons dit dans notre traité de la cartographie du moyen âge sur Zeno (chap. 161, 197) et sur la carte complémentaire (chap. 180, 192). — Différentes configurations des régions glaciales se trouvent dans notre atlas sur les cartes : anglo-saxonne du xe siècle, de plusieurs images rondes, d'Edrisi 1154, de Sanuto 1320, catalane 1377, Mauro 1459, du globe de Behaïm 1492, norimbergeoise 1493, de l'hydrographie portugaise 1501, etc. Leur explication est donnée pour la plupart dans le traité de la cartographie qui l'accompagne. Ce petit mémoire sur Zeno peut suppléer nos explications précédentes. — Ce que nous disons des événements antérieurs au voyage de Zeni est en partie extrait de la géographie de Malte-Brun (livre XVIII et LXXV de l'édit. de Huot), ensuite augmenté par de nouvelles explications de Rafn, traduites en italien par le savant suédois Jacq Gra"berg de Hemsoe, qui a rendu de grands services à la géographie : memoria sulla scoperta dell' America nel secolo dezimo dettata in lingua danese da Carlo Christiano Rafn, Pisa 1839; enfin complété par tout ce que contient la grande publication : antiquitates Americanæ, sive scriptores septentrionales rerum ante columbianarum in America, edidit societas regia antiquariorum septentrionalium, Hafniæ, tipis offic. Schultzianæ 1837, 4° maj.

Son navigateur Erik rauda (le rouge) fils de Thorvald, ayant heureusement en 982 doublé une pointe verdoyante de la mer glaciale, s'établit en 986 au delà et donna naissance à la colonie de *Groenland* (terre verte). Il s'établit dans le Brattahlid, et son compagnon Heriulfr, fils de Bardo et parent d'Ingolfr, dans une autre baie un peu au sud. On y fonda deux villes Garda et Brattahlid. Il n'est pas dit si les islandais y trouvèrent quelques indigènes, mais postérieurement ils avaient dans leur voisinage des Kalalits (Esquimaux), répandus sur les côtes orientales du spacieux Groenland.

Pour se rendre au Groenland, les islandais évitaient une côte entourée de glaces, vue par un de leurs navigateurs, Gunbiorn, et ils doublaient la pointe verdoyante de Hvarf, faisant ensuite voile au nord-ouest où se trouvait la colonie. En partant de Bergen en Norvège pour aller à cette pointe de Hvarf on naviguait droit à l'ouest en vue des îles Schetland et Fœroer.

Les Normands s'emparèrent des îles *Schetland, Ietland* ou *Hialtland*, vers l'année 964. Ils chassèrent et exterminèrent les anciens habitants nommés Peti et Papa (2).

La province la plus septentrionale de l'Ecosse, nommée *Caithenes*, formait avec les *Orcades* un état à part, qui résista aux attaques des Normands et ne fut englobé dans l'Ecosse qu'en 1195.

Les *Hebudes* furent conquises par les Normands en 895 et restèrent sous la dépendance de la Norvège jusqu'en 1266.

Les communications entre ces îles plus rapprochées étaient animées, mais avec les colonies plus éloignées, difficiles et moins suivies. On fonda des évêchés en Islande et au Groenland, à cause de leur éloignement. Des années se passaient sans communication, sans que des nouvelles arrivassent à la mère patrie (3). Les découvertes encore plus éloignées ne se conservaient que dans les souvenirs de tradition, tombaient dans l'oubli et des navigateurs hardis, après un laps considérable de temps, allaient à la recherche des pays autrefois connus.

2. En 985, Biarne, fils de Heriulf Bardoen, cherchant son père au Groenland, fut poussé par un vent du nord fort loin au sud-ouest et aperçut un pays plat tout couvert de bois et revint par le nord-est au Groenland. Son récit enflamma Leifr hinn heppin (le fortuné), fils d'Erik le rouge. Tous les deux équipèrent ensemble un vaisseau et se dirigèrent vers la côte précédemment remarquée. Ils donnent le nom de *Helleland* à une île couverte de rochers; et celui de Markland à une terre basse sablonneuse, couverte de bois. Deux jours après, ils rencontrèrent une nouvelle côte, au nord de laquelle s'étendait une île;

(2) Ces noms se sont perpétués dans les appellations de plusieurs localités insulaires de Schetland, d'Orkneis, d'Hébrides et même d'Islande. — Il paraît même que les islandais donnaient à toute l'Ecosse le nom de Pettoland. — Je ne sais si l'on a remarqué une singulière analogie de noms de deux tributs canadiennes aux environs de la rivière Saguenaï, de Pikouagamis et de Papinachois. — Les papas (quelques moines irlandais) qui séjournaient en Islande, se retirèrent lorsque les Norvégiens commencèrent à s'y établir.

(3) Les voyages pour aller et revenir duraient quelquefois cinq ans, dit Malte-Brun. En 1383 un bâtiment apporta en Norvége la première nouvelle de la mort de l'évêque de Groenland, décédé depuis six ans. — Cet exemple ne prouve pas que le voyage durait cinq ans, mais que depuis six ans on n'avait pas eu de nouvelles de Groenland, et que ce bâtiment norvégien faisait ses affaires pendant cinq ans avant de retourner dans son pays.

ensuite ils remontèrent une rivière, dont les bords sont couverts de buissons qui portaient des fruits très-agréables; la température de l'air paraissait douce aux Groenlandais, le sol semblait fertile et la rivière abondait en poissons, surtout en beaux saumons. Parvenu à un lac d'où la rivière sortait, les voyageurs résolurent d'y passer l'hiver et ils y construisirent des huttes de Leifr, leifsbudhir. Dans le jour le plus court, ils virent le soleil rester neuf heures sur l'horizon : ce qui fait supposer que cette contrée devrait être à peu près par 41° 25′ de latitude. Un allemand Tyrker, qui était du voyage, y trouva des raisins sauvages; il en expliqua l'usage aux navigateurs skandinaves, qui en prirent occasion de nommer le pays *Vinland*, ou pays de vin. (Les environs du fleuve Taunton).

Une expédition sous la conduite de Thorvaldr, autre fils d'Erik le rouge, s'établit en 1002 à Leifsbudhir, afin d'explorer les beaux pays des environs. Le troisième été, 1004, les Normands côtoyèrent une langue de terre qu'ils appellèrent kialarnes (cap de la coquille); ensuite avançant leur reconnaissance au delà d'une baie, prirent terre près d'un cap et virent arriver dans des bâteaux de cuir quelques indigènes de petite taille, qu'ils nommèrent Skroelings, c'est-à-dire nains (4). Les ayant massacrés ils se virent attaqués par toute la tribu qu'ils avaient si gratuitement offensée. Celle-ci fut forcée à la retraite : mais Thorvaldr mortellement blessé succomba, et le cap où il fut enseveli reçut le nom de Krossanes (de la croix) (Gurnet point au sud de Boston).

Un troisième fils d'Erik le rouge, Thorstein, alla à Vinland accompagné de sa femme Gudridha, fille de Thorbiarn : mais il mourut avant d'être arrivé au large.

La veuve Gudridha alla se marier à Thorfinnr karlsefni (à devenir supérieur) fils de Thordar. Pendant les festins de la nôce, célébrée à Brattahlid, on s'entretint de Vinland et on arrêta une expédition, à laquelle s'assosièrent le père Thorbiorn, et Freidisa fille naturelle d'Erik le rouge, avec son mari Thorvadr. Cette expédition longea en 1007 Vestribygd jusqu'à Biarney (Disco), d'où tournant vers autan, toucha Helluland où l'on vit une grande quantité de loups, et à deux journées au sud parurent les forêts de Markland remplies d'animaux. A partir de Markland on côtoya dans la direction SO les rivages à droite, jusqu'à Kialarnes (Nauset et cap Cod). Ensuite on observa des rivages sauvages, arides, qui reçurent le nom de Furdhustrandir. Au delà s'ouvrait un golfe. Les deux Ecossais Hake et Hakia mis à terre, apportèrent le troisième jour des grappes de raisin. Après on rencontra une masse énorme de canards (Egg) et un violent courant de mer; une île y fut appelée Straumey et le golfe Straums fiord. Au delà l'expédition s'arrêta dans le but d'examiner le continent. Mais l'islandais Thórhallr Gamlason de Austfirdhir se sépara avec son navire de ses compagnons, et près de Kialarnes, emporté par un furieux vent de l'est vers les rivages de l'Irlande, il fut saisi et réduit en esclavage par quelques marchands.

(4) La petite race d'hommes nains n'existe plus dans l'Amérique : mais au fond du continent, tout le long du Missisipi on retrouve des masses de leurs squelettes et de nombreuses fortifications qui témoignent d'extraordinaires capacités de cette population.

L'expédition s'établit près d'un fleuve qui formait un lac à son embouchure. On appela le pays Hop et le lac Hopsvatn (Mont haup bay des fleuves Pocasset, Cohannet, Taunton); on y bâtit des huttes d'hiver. Un matin parurent en grand nombre des sauvages, mais ils partirent en paix. Au commencement de l'année 1008 ils arrivèrent plus nombreux et avaient ouvert pacifiquement un trafic d'échange, lorsque par hasard un taureau, échappé du camp normand, jeta l'épouvante parmi eux : ils s'enfuirent (5). Mais à l'entrée de l'hiver ils arrivent en ennemi. Un combat s'engage, une espèce de fronde gigantesque des Skrœlings, répand une terreur panique dans les rangs Normands : le courage seul de Freidisa empêcha la déroute; la vue d'une femme courageuse arrêta inopinément les Skrœlings dans leur poursuite. Pour ne pas s'exposer à de semblables algarades, on se décida à la retraite et l'équipage alla passer l'hiver dans l'île Straumsey (Capawock), avec le nouveau né Snorro que Gadridha venait de mettre au monde à Hop et dont la descendance illustra l'Islande (6).

Thorfinnr karlsefni retournant à Groenland, longea le continent de la gauche, continuellement couvert d'épaisses forêts, s'empara à Markland de cinq garçons skrœlings, et entra la quatrième année au port d'Eriks fiord. Les garçons skrœlings instruits en langue norde et baptisés, racontaient les particularités de leur pays.

L'année suivante, 1011, parurent, venant de Norvège, les deux islandais d'Austfirdhir, les frères Helge et Finnboge. Freidisa les engagea d'aller en Vinland. L'orgueil de cette femme ayant excité des querelles, les islandais furent assassinés et l'expédition ne réussit point.

Aucun témoignage positif, aucun fait n'indiquent que ces navigateurs aient fondé des établissements stables. Cette race de pirates, fatiguée de ses exploits et de la renommée, cherchait la paix et la sécurité pour son trafic. S'éloignant du bruit du vieux monde, elle se dispersait au delà des mers où elle trouvait les terres très variées ouvertes au premier occupant. Elle y préferait le sol plus ingrat mais inhabité où elle n'avait à combattre que le climat, et fuyait les beaux pays où elle rencontrait les indigènes qui pouvaient

(5) Les Normands ont perpétué cette scène par une description contemporaine et de suite sur le lieu même par un tableau qu'ils ont taillé sur un roc d'Assone tà l'embouchure de Smiths creek dans le Taunton. Ce tableau grossier, encore assez préservé de la destruction, présente, conformément à la description, la figure du chef Thorfinnr et de son nouveau né Snorro distingué par un S; sous une figure indéterminée, le chiffre CXXXI (131), nombre d'équipage et NAM. ORFINS, possessions d'Orfins. En avant, le bouclier blanc qu'il avait suspendu en signe de paix, et le taureau qui court vers les Skroelings dont on voix deux figures au delà de quelques traits confus représentants probablement les objets d'échange. — Sur plusieurs rochers des environs on remarque de nombreuses entailles des Normands mais endommagées ou inachevées. Plusieurs pierres qui étaient chargées de leur ouvrage dans le Rhode island, sont complétement détruites.

(6) Thorfinnr karlsefni descendait par la ligne masculine en dixième génération de Sigurd ring père du poëte Eegnar lodbrog et grand père du roi de Suède Biorn jernsida; et par son aïeule il se trouvait dans la douzième génération descendant de Halfdan huitben roi d'Upland; enfin par la ligne masculine il était le 24me descendant de Sigge Fridulfson qui, sous le nom d'Odin, arriva en Skandinavie 380. — Thorfinnr depuis 1015 s'établit en Islande où dans la terre acquise de Glaumboc, la veuve Gudridha fonda une église. Halfrida fille de son fils Snorro était mère du savant évêque Thorlakr Runolfson, né en 1085, qui dota l'Islande d'un code canonique en 1123. Les évêques Biorn et Brand étaient de la quatrième génération de Thorfinnr; dans la neuvième, vers l'année 1300, le juge Hauk, auteur de plusieurs sagas et spécialement de hauks-bok ou annales d'Island. Le prof. Finn Magnussen et le sculpteur Bertel Thorvaldsen, né en 1770, sont du nombre de la descendance de karlsefni.

l'inquiéter. Aussi Vinland et tout le parage des environs n'étaient que visités et des accidents imprévus rappellaient leur existence.

En 1121, un évêque, Erik, se rendit du Groenland au Vinland dans l'intention de convertir au christianisme ses compatriotes encore payens qui y séjournaient. Quelques inscriptions runiques sur de roches, rappellent ces anciennes excursions des enfants du nord.

En 1347 une expédition allait de Groenland à Markland comme dans un pays connu (7).

Mais on avait des relations sur des pays plus éloignés que Vinland. C'est encore un chef islandais de Reikianes, Are Marsson qui, en 983, découvrit le pays Hvitramannaland; ainsi que sa connaissance n'était pas ignorée à la fois, ni à Limerick, ni dans les Orkades. Are Marsson trouva à Hvitramannaland des habitants d'origine irlandaise, qui le prirent en affection et l'empêchèrent de s'en retourner.

Biörn breidhvikingakappi (lutteur à grande échelle), fils d'Asbrand, célèbre par ses exploits dans la mer Baltique et en Suède, à la suite d'aventures amoureuses en Islande, prenant la résolution de s'expatrier, partit en 999 de Hraunhöfn-Sniofellsnes ; poussé par un bon vent NO, il aborda une terre où, retenu par les indigènes, il s'éleva bientôt au rang de chef du pays et y vécut pendant près de 30 ans. Par ce temps l'islandais Gudhleifr Gudhlaugson (8) revenant en 1027 de Dublin, où il fesait des affaires de commerce, se vit emporté par des vents contraires et jeté sur les rivages de ce pays. Les indigènes s'emparent de lui, indécis s'ils le mettraient à mort ou le réduiraient en esclavage : il lui semblait qu'ils parlaient l'irlandais. Heureusement leur chef Biorn arrive, il s'entretient avec le captif, le délivre et le charge de porter une bague à son ancienne amante Thurida et une épée à son fils Kiartan qu'il avait d'elle, dissuadant à ses compatriotes de visiter ce pays, où il allait déposer bientôt dans la tombe ses cheveux blanchis. Gudhleifr remplit les commissions l'année suivante 1028. — C'est encore Hvitramannaland, ou Irland it mikla (Albania).

Le manque d'établissements et la rareté des expéditions changeaient les abords de voyageurs en découvertes; ainsi les deux ecclésiastiques islandais les frères Brandr et Thorvaldr fils de Helge, crurent faire une nouvelle découverte quand ils abordèrent en 1285 à une terre située à l'ouest d'Irlande.

3. Des relations plus suivies s'étaient établies vers le nord du Groenland. On y allait chaque année à la chasse et à la pêche, chaque Groenlandais à l'aise avait un canot à cet effet. Les habitants d'Eysturbygd, du bout méridional de Groenland, avaient des stations le long des rivages occidentales de Vestribygd et de Nordhr setur qui

(7) Voici une position postérieure qui se rattache à la situation de Markland. En descendant par le fleuve Saint-Laurent, nous voyons à droite une contrée bien boisée, bien arrosée, mais assiégée de brumes maritimes, qui seuls en dénaturent la température. C'est le *Gaspé* ou la *Gaspésie*, patrie ancienne d'une tribu indienne, remarquable par ses mœurs policées et par le culte qu'elle rendait au soleil. Les Gaspésiens distinguaient les aires de vent, connaissaient quelques étoiles et traçaient des cartes assez justes de leur pays. Une partie de cette tribu adorait la croix avant l'arrivée des missionnaires au XVIIe siècle et conservaient une tradition curieuse sur un homme vénérable, qui, en leur apportant ce signe sacré, les avait délivrés du fléau d'une épidémie (nouvelle relation de la Gaspésie par le père Leclercq, Paris 1692, — Malte-Brun, LXXVI, p. 165, édit. Huot).

(8) Frère de Thorfinnr duquel descendait l'historien Snorro Sturleson.

avançaient jusqu'à 72° 55′ de latitude, où, dans l'île Kingiktorsoak, on a trouvé une inscription runique qui dit : Erling Signalson, et Biorn Hordeson, et Endride Addon, le samedi avant gangday (25 avril) élevèrent cet amas de pierres et nettoyèrent cette place en l'année 1135. Si l'on se donnait la peine d'y nettoyer le terrain, on avait soin de se servir de cette partie réculée (9).

Cependant on avançait plus au nord encore, et en 1266 l'évêque de Gardar envoya quelques prêtres explorer les parties les plus réculées. Ils partirent de la dernière station Kroksfiordhar heidhi et bientôt ils furent entraînés par un vent du sud dans un golfe où ils distinguaient des îles, des rivages, des traces de l'existence d'indigènes et partout glaces, ours et phoques. Le jour de S. Jacques, ils observèrent la hauteur du soleil et toute leur narration se rapporte aux détroits de Lankaster et Wellington, découverts par 75° de latitude par Parry et Ross.

Les côtes orientales du Groenland, hérissées de glaçons moins abordables, n'étaient pas tout-à-fait négligées. On les évitait à cause des dangers : mais la curiosité des marins et des apôtres brava maintefois les périls. Les rivages découverts en 1194 au nord de l'Island reçurent le nom de Svalbarde (Scoresby Liverpool coast).

Le Groenland grandit et prospéra plusieurs siècles : mais sa sécurité devenait incertaine. Inquiété par les irruptions des Skrœlings (Esquimaux, Kalalits), il n'a pu résister suffisamment, commençait à subir des pertes. Il lui fallut d'abord abandonner 90 établissements et quatre églises qu'on avait dans le vaste Vesterbygd. Ensuite on évacua un canton de la frontière d'Austerbygd, et l'église Stensnes, autrefois cathédrale de l'évêché. Les Skrœlings prirent possession de toute cette contrée. Pour les chasser, une expédition avait été faite, vers la fin du XIVe siècle, mais ils s'étaient retirés momentanément et l'expédition retourna, n'apportant que moutons, bétail et gibier, dont elle put s'emparer et charger ses navires. Ivar Bardsen à partir de l'année 1340, administrateur pendant de longues années de l'évêché de Gardar, assistait à cette infructueuse campagne (10).

Ravagé par d'autres calamités, d'abord affaibli, ensuite dépeuplé par la grande peste du XIVe siècle, le Groenland se rangea en 1386 sous la protection de la reine de Skandinavie Marguerite, et du Danemark. C'était presque à la veille de sa destruction. Encore en 1418 les Groenlandais payaient à Rome leur dîme et le denier de saint Pierre, et dans la même année vint, on ne sait d'où, une flotte de pirates attaquer la colonie déjà débile : tout fut détruit par le fer et le feu;

(9) Voici les mots de l'idiome de la pierre : Elligr. Siguaþsson : r : ok. Bianne. Tortarson. — ok Enriþi. Odsson : laukartak. infyrir gakndag — hlodu vartate okrudu : 1135.

(10) Ivar Bardsen lui-même nous avertit de cette expédition, dans sa description du Groenland. Inter Osterbygd et Vesterbygd 12 milliaria maritima interjacent, quod totum litoris spatium ab incolis vacuum est. Et protinus in Vesterbygd, stat magnum templum dictum Stensnes quod aliquanto tempore cathedrale sedesque episcopalis fuit. Nunc Skrellingi totum tractum occidentalem tenent; est tamen illic affatim, equorum, caprarum, boum, ovium, quæ omnia animalia fera sunt. nulli homines, neque christiani, neque pagani. Ivar Bardsen Groenlandus, qui Gardorum, sedis episcopalis Groenlandie procurator multos per annos fuit, nobis retulit, unum fuisse ex iis qui a praetore delecti erant, ut in tractum occidentalem profecti, Skrelingos inde expellerent. Quo cum venissent, nullum hominem, neque christianum, neque paganum invenerunt, tantum modo fera pecora et oves deprehenderunt, ex quibus, quantum naves ferre poterant in has deportato domum redirent (Groenl. descr. in antiquit. americ. edita, p. 318).

les indigènes Kalalits firent main basse sur ce qui restait encore. Depuis ce temps-là on ne connut plus d'établissement européen dans ce parage (11). Il fallut de nouvelles découvertes et des investigations pénibles pour retrouver les vestiges de la destruction. Aujourd'hui, entre les caps Farevel et de la Désolation, on voit les restes de sept églises et de beaucoup d'édifices de l'ancien Eysterbygd. Plus au nord, un peu moins; au delà, les pierres remuées par les bras d'une population vigoureuse, et chez les indigènes Kalalits aucun souvenir de l'antique existence.

On présume, non sans raison, que le pirate destructeur était Zichmni ou Zicno, chez lequel séjournèrent pendant de longues années les vénitiens Zeni.

4. Nicolo Zeno, dans ses investigations de la mer septentrionale, en 1380, fut poussé par une tempête vers l'île Frisland où régnait Zichmni, chef de pirates, qualifié de roi. Il se mit en familiarité avec lui et s'attacha à sa fortune, appellant en 1391 de Venise son frère Antonio pour l'accompagner. Pendant de longues années, tous deux virent et apprirent beaucoup. Nicolo, plus actif, dressa une carte ou portulan des pays et des îles qu'il visita lui-même ou dont il apprit l'existence, et en rédigea une relation. Antonio vivait dix ans encore après la mort de son frère et restait en Frisland. Avant de quitter ce monde, il envoya, en 1405, le portulan et la relation de Nicolo à son troisième frère Carlo, à Venise.

Un de leurs descendants, vers 1555, se donna la peine de copier le portulan et de le graduer. Marcolini le publia en 1558. Réduit sur une moindre échelle ce portulan reparut chez Valgrisi en 1561, 1562, 1574, attaché aux éditions de Ptolémée. De suite, en 1588, on commença à discuter sur ce que le portulan de Zeno offrait d'inconnu à d'autres cartes et d'introuvable en apparence pour les navigateurs, à savoir, sur Frisland, Estotiland, Droceo, etc. (12) (voyez n° 95 de notre atlas).

A l'époque de la graduation de Zeno, vers 1550, on connaissait deux différentes cartes des régions septentrionales. La première, en qualité de complément à l'atlas de Ptolémée, connue depuis soixante-dix ou quatre-vingts ans (n° 96); l'autre (Schonlandia nuova), attachée au système de Ptolémée, offrant des connaissances plus avancées vers le septentrion (n° 98), servit de base à d'autres compositions de cette époque. Chacune offre une différente configuration des régions septentrionales. Suède, Norvège, Groenland, Island varient dans leurs formes, qui ne ressemblent point aux formes données par le portulan de Zeno, et sont différemment coordonnées. L'une et l'autre méconnaissent également les Frisland, Estland, Droceo et autres îles que Zeno étala dans son portulan. Or, chacune des deux cartes est composée sur d'autres maté-

(11) Quoique dans la série des évêques du Groenland ou n'en nomme pas au delà de l'année 1406, il paraît pourtant que le pape Eugène IV en avait désigné encore en 1433. On a même trouvé une lettre de Nicolas V à un évêque groenlandais datée de l'année 1448 (Graah, p. 5 et 7; voyez Humboldt, examen de l'hist. de la géogr. du n. m. t. II, p. 104). Ces évêques pouvaient être privés de leur diocèse, du nombre de ces autres in partibus infidelium.

(12) Viaggi da Persia di Catherino Zeno et dello scoprimento de laisla Frislanda, Estlanda, etc. Venise, 1588.

riaux, sur d'autres renseignements et conceptions étrangères à Zeno, aucune n'a puisé à son portulan.

Cette observation me paraît importante, autant pour apprécier le mérite de Zeno, que pour discerner les sources des cartes postérieures. C'est ainsi qu'on peut avancer avec certitude, que la carte septentrionaliorum regionum, copiée dans le theatrum d'Ortel et introduite dans les compositions de Mercator, est une combinaison, une fusion de celle de Schonlandiæ novæ, avec celle de Zeno (13).

5. Chacune de ces trois différentes compositions a ses vices autant dans les formes de pays que dans l'ensemble et les positions respectives des parties.

C'est dans la composition de Zeno que ces vices sont le moins choquants. Vouloir la graduer serait vouloir l'impossible. Il suffit de remarquer la parallèle du 60e degré, également pour les bouts de Groenland et de Scocia et pour Pergeu en Norvège. Nicolo Zeno était peut-être un bon dessinateur; si on lui attribue la composition des formes, bon configurateur de plusieurs sections de sa carte : mais je pense plutôt qu'il avait les portulans de ces sections (préparés par des pilotes islandais, danois ou norvégiens) dont il disposait la situation relative à coups de main sans échelle, sans égards suffisants aux distances de la navigation hauturière. Quant aux petits détails de son séjour et de sa résidence, il les exagérait monstrueusement, donnant des proportions vagues, inégalement exorbitantes, désordonnées, qui firent reculer et déplacer les pointes de l'Ecosse. C'est une image sans échelle, qui réunit les grandes parties bien connues par les autres, les petites de l'imagination gigantesque du dessinateur et quelques points relatés par des ouï dire marqués à l'aveugle (14).

Le bout septentrional de SCOCIA est accompagné de quatre îles (Orcneis) et de quatre épigraphes.

Contanio (Conlanit de Ruscelli), est Kaithenes, Catnes écossais.

Io Papia, réellement l'île Papa, Papalvestr.

Ara, Ro sur le bord septentrional de l'Écosse.

Teu, Tew, situé en Écosse sur la petite rivière Toungo, au dessus de Tougeca (15).

(13) Nous avons reproduit dans notre atlas le portulan de Zeno; ensuite la carte complémentaire de Ptolémée dont nous ignorons l'auteur, elle se manifeste à notre connaissance depuis 1470 jusqu'à 1530 dans toutes les publications, exclusivement seule. Enfin nous donnons (n° 98) un petit specimen de la troisième, de Schonlandia nuova, attachée au système de Ptolémée, extraite de l'atlas de Ruscelli et Moletto, chez Valgrisi 1561, 1562. Son auteur nous est inconnu. Sa composition précéda nécessairement de beaucoup d'années les publications de Valgrisi, parce que à cette époque, sa manière est suivie et perfectionnée par d'autres cartographes. Je vois ses formes dans les compositions de Castaldo mort 1557, et dans la composition reproduite par Mercator et Ortel. J'ignore le nom de l'auteur de cette dernière qui élabora la fusion de Zeni tiré de l'oublie vers 1555, 1557. — La Schonlandia nuova paraît grossièrement sous une figure plus oblongue en 1555 dans l'ouvrage d'Olaus Magnus mort 1586. Il semble que ses contours étaient alors généralement acceptés. Ienkinson s'accommodait à ses contours; de même Portantius avec sa Livonie. — Les cartes de Corneli Antoni, de Monachi, d'Algoet, me sont inconnues.

(14) Excluant l'Ecosse mal assise, la graduation devient moins impossible. Les degrés de la graduation de Zeno trop petits, répondent, le 60 à 55, le 62 à 56, le 64 à 58, le 67 à 60, le 69 à 63. Dans cette évaluation, l'Islande fait défaut, mais la pointe de Groenland, juste à l'ouest de Bergen, reste presque sous la même parallèle, ce que les compositeurs des cartes du XVIe siècle ne savaient pas observer.

(15) La carte complémentaire contient toute la figure ptoléméenne de *Scotia* et des îles adjacentes : substituant aux Hebrides les noms modernes de cette façon : à Ricina de Ptolémée, *Levist,* Levis; à Malleos, *Veisl,* Eust; à Ebuda, *Birie,* Barrakyloum; à l'autre Ebuda, *Eg,* Egg; à Engaritana, *Y,* Yla;

DANIA.

6. En montant vers le nord, le littoral ouest de Dania, se rangent les îles suivantes :

Fuy, Foehr, Vour.
Amere, Amrom, Ameron.
Salt, Sylt.
Ruin (Ruit de Ruscelli), Romeo, Rem.
Manu, Man, Manoe.
Fame (Fanu de Rusc.), Fanoe, Panu.
Uthoe, îlot et pointe de la péninsule, Dodebergh, Doode-burg.
Munit, Numet et île ou langue de terre, landt van Numet, étendue jusqu'à *Bomienbergen*, Bovensberg (16).

Pour le reste les épigraphes manquent, mais de l'autre côté de la péninsule Dania, on distingue les îles : Lello, Anholt, Funen, Zeeland, Langeland, Laaland; les petites îles qui entourent Funen, à savoir : Hielm, Wedderoe, Samsoe, Ebelo, Alsen, Arr (17), Tussing; près de Zeeland Heselo, toutes à leurs places quoique innommées, mais coordonnées dans un sens raisonnable et harmonieux pour l'œil.

Les cartes postérieures, tant celle qui est complémentaire de Ptolémée, que celle de Schonlandia nuova, sont très-inférieures à la configuration de Dania tracée par Zeno, parce qu'elles reproduisent le malitorn de Ptolémée. La carte complémentaire le remplit des épigraphes suivantes :

Hanburg, Hambourg.
Otfacia, Holsace.
Socer (Stade? Stader sand, à l'embouchure de l'Elbe).
Thicumer, Ditmarsia.
Frigie littus, rivages de Strandefresen.
Rupis, Rypen.
Burgbra hodie littus, Bovenburg et au delà Harbourg, qualifié île sur les cartes de Delisle. La remarque, hodie littus, fait croire qu'à cette époque s'était opéré sur ce point quelque changement sur le littoral.
Calinge.
Hert, cap Hanwit ou Hertberg.
Sundesusel, cap Hertzhals ou Robsnout, Robbeknuyt de Wensyssel. — Sur toute cette côte il n'y a d'îles que les Saxones et Alociæ de Ptolémée.
Scane, Skagen.
Uiberg (Niberg), Viborg.
Arus, Aarhus.
Candinga, Colding.
Oberto, Apenrade.
promont. Also, île d'Alsen.

à Epidia, *Berra*, Barre ou Rona; à Monaïna, *Duray*, Turrie. Entre l'Ecosse et l'Irlande : à Edri, *Adreos*, Arran; à Mona, *Mona*, Man. Le manuscrit de Bruxelles place les 30 *Orcades* en pleine mer les éditions leur assignent strictement la place ptoléméenienne, donnant les noms à Dumna *Farai*, à Ocitis, *Herlant*. Au dessus des Orcades sur le rivage de Norvegia est *Thyle* sur laquelle nous reviendrons.

(16) Cornelius Antoni avait bonne confiance dans la carte de Zeno, car il lui emprunte toute cette série des îles pour sa carte du Danemark. Voyez sa reproduction par Ortel.

(17) Nommée Eria ou Cria dans les cartes du moyen âge.

Sirsebor, Sunderburg.
Selesia, Sley, Slye ou Slesvig.
Igenefiord, Ekelforde, Ekernforde.
Plona, Ploen en Holsace.
Chors, Horsdorf, près de Lubek.
Trauen, Travemünde.
Lubich, Lubeka.

Sur le littoral méridional, vers l'est, on voit *Rostoch* (Rostok), *Stenin* (Stettin), *Heil* (Hela), *Dantzig* et les embouchures des fleuves *Calusus*, *Spre* (Pena?), *Viadus* (Odra), *Illusta* (Vistula), *Chronon*, ensuite *primum Prusie litus*.

LES ILES.

7. Les îles de la carte complémentaire sont assez nombreuses et quelquefois difficiles à distinguer.

Tred, Lesu, Lessow ou Loessoe, ainsi nommée à cause de Trend, Trendel, sable qui se trouve au nord.

Anaol et *Anhol*, deux fois nommée Anholt.

Idnagor, probablement Hasele; Samsoe reste innommée.

Feonia (Teonia), Funen, Fyn, Fionia, sur laquelle *Nuban* (Nyburg), *Sunbors* (Svenborg), *Aspres* (Assens), *Fidelfar* (Middelfart), *Bergas* (Bowens ou Bogones), *Aronia* (Hurina, vis-à-vis de l'îlot Romps) (18).

Scandia (Seeland), sur laquelle on remarque les places suivantes : *Falsingar* (Elsingoer), *Cobenamenia*, *Cobenauia* (Copenhagen, Kiobenhaven), *Tonga* ou *Metonga*, lisez couga, Kuyl, Keug, Kogge, Keugboght), *Anfig* (inconnu), *Floglofia* (dans le domaine Steffens on voit quantité de localités terminés en lof), *Anberg Nauti*, dans l'édition seulement *nardi*, dérive de Uardianberg (Varding borg), *Nestued* (Nestved), *Rorsur*, korsur (Casseur, Corsoe), *Rolesing*, kolesing (Callumborg), *Holdoch*, beldoch de l'édition (Holbek), *Rastil* (Roskild).

Als, Alsen.

Femeren, Femeren, Vemern.

Rura, Rugia.

Lalant, Langeland.

Lalant, Laaland.

Falster, deux fois, Falster.

Menb, Möen.

Sicholm, Saltholm.

Bornholen, Bornholm.

Berholen Oelanth, Oeland et sa ville Borgholm.

Oxilia, Oesel, vis-à-vis de *primus Prussie sinus*. Ensuite une île sans nom (Dago) vis-à-vis de *primus Livonie sinus*. La *Liuonia* s'étend droit au nord avec cinq épigraphes : *Rigri* (Riga), *Migardia*, *Nugardia*, (Morgedro ou Nargho île vis-à-vis de Revel, à l'est de cette île les sables, Middel grond et Nieuwe grond); *Nirona Uirona* (ressemble au nom de la province Wiria, mais c'est île Wrango), *Flantena* (ressemble au nom

(18) Aronia, Oronia, Oreonia, mal indiqué dans le manuscrit de Bruxelles est mieux placé dans les éditions.

du canton Alentakia), *Roderin* (montagne Rodenberg, appelée par les Russes Krasna gorka, la belle; vis-à-vis vers l'est, l'île Retusari, sur laquelle est bâti Cronstadt).

Gottia (Gottland), dont je puis retrouver la seule *Wisbe* dans les cartes modernes, les autres *Segur, Erig, fl. Miseg, Terefer, Alegerech, fl. Seu, Vulta, fl. porta* ou *porti, Rumefalk, Voleber,* ne reparaissent pas dans les cartes ordinaires, ni dans celles des atlas marins, de l'ancienne publication hollandaise. *Cober* est un écueil situé au nord de Gotland.

SUÈDE ET NORVÈGE.

8. Pour la Suède la carte de Zeno ne donne que les noms de *Svecia* et *Gocia;* pour la *Norvegia* dix-huit appellations du littoral. Les contours qu'il a donnés au Danemark nous engagent à avoir égard à ceux de la Suède et de la Norvège. En effet, le plus léger examen saura convaincre que leurs détours ne sont pas tracés au hasard. C'est en examinant ces détours, je pense, que :

Geranes est l'île Hitteroe. Mais les noms qui se suivent en montant vers le nord, sont introuvables pour moi : *Tland, Raceveit, Esceset* (ou Escesct), *Gasendel* (19).

Scute et *Scutenes,* île de ce nom Skutenes, ainsi nommée l'île Carmen, de sa pointe méridionale Schutenes. — D'ici sur la carte de Zeno se perd une distance assez considérable, jusqu'à :

Pergen, Bergen.
Stefont, plutôt Stesont, Steensund, Steersund.
Stat, Norre udden af Stad, Statland, et simplement Stadt.
Biue ou *Bruc,* Breed-sund.
Score, Stor-dal (Roemes dal).
Stopel, Stoppel.
Drulen, Titteren.
Tronde, Drontheim.
Engal, Engelvaer.
Langares, Langenes, sur l'île Langoen.
Trons, Trones sur l'île Hindoen. D'ici la carte marque *mare et terre incognite*, signalant cette croyance assez répandue qui admettait une réunion continentale du Groenland avec la Norvège. Cette croyance est fermement acceptée par la carte complémentaire de Ptolémée (20).

9. Cette carte complémentaire, quant à la figure du Danemark, inférieure à la carte de Zeno, est même très-inférieure sous le rapport de la figure de Suède et de Norvège. Elle forme un triangle et ressemble à une feuille de trèfle dont la tige sort de *Philappelanth* ou *Pilappelant,*

(19) On retrouve jusqu'à de villages, tels que *Gasendel* ou Giesdal, dit Malte-Brun, sans indiquer l'emplacement de ce village que les cartes ordinaires ne donnent pas. Il ne faut pas oublier que la carte de Zeno est de la nature des portulans qui ne s'occupent que du littoral, lequel sur ce point ne me présente rien de satisfaisant. Tlant peut être Haaland, ou les Lunde près de Syre; Raceveit la petite île Rott; Esceset Stavanger, Gasendel Gestdal à l'est de Stavanger (Gansendael de Mercat.).

(20) De la même époque, que la carte supplémentaire, est la mappemonde de Mauro 1460. Elle ne connaît pas de Groenland. Au dessus de *Norvegia,* Mauro place *Island,* pays de Salten, ensuite *Scand,* péninsule Skonland où est Ofoden, vis-à-vis de l'île Hindoen. Enfin *cavo de Rossia.* A côté de Norvège on y voit une grande île *Ixlandia,* c'est l'Island; puis *Stillanda,* Schetland; enfin au nord *Giasa,* Gisoen au sud de Bergen.

et est inscrit de *Gottia orientalis*, à quoi l'édition ajoute *Finlappelant*. Cette feuille de trèfle abonde en épigraphes, les voici :

Vermelant, Vermeland.

Emlant, Upland, et sa ville.

Arosia, Oregrund.

En descendant vers le sud, les deux fleuves : *Trediena* et *Fierdena*, ont quelque analogie avec les noms de deux cantons Altundria et Fiedrundria.

Agaria, Aker.

Schokalna ou *Scokalna*, Stokholm.

Suivent les embouchures de deux rivières, qui sortent du lac *Scokoï*, une d'entre elles porte le nom de *Sera* ou *Sela* (Am).

Le lac *Scokoï* est le lac Weter placé dans l'intérieur de *Gottia meridionalis*, reçoit plusieurs rivières, dont une est nommée *fl. Alvena*, elle est entre :

Alous, Ols-hammer? et

Nascola, Askersund? vient ensuite

Scening, Skeninge ou Schenninge. Au sud

Sucricobirg ou *Suericobing*.

Sur les bords de la mer *Calmar*, Calmar.

Aosia, Ahus.

Dans la *Scania et Dacia*, nous trouvons :

fl. Tursca, Helge-an.

Istrade, Ystad ou Usteda.

Falsterde, Falsterbo.

Sianock, pointe Skaner, Schoner oste, ancien Falsterbo.

Lunda, Lund.

Elceborgeir, Ellebogen (Mal moe).

Eria, Raa, Raboo.

Elsiborg, Helsingborg.

Ensuite commence *Gallandia* pleine de rivières :

fl. Forsca, Renne; *fl. Anga* Nissa-an.

Cimutis ou *Amutis*, Halmstad?

Orat, les îles nord et sud Hertö.

fl. Forst, *fl. Auga*, Astran (il semble une double répétion de mêmes noms).

fl. Trodia, Wiska.

fl. Sumorsan, Monsterson (Gota elf, Gothalbe).

Lodesia, ancienne appellation de Gotheburg.

Bahus, Bohus.

fl. Sustar ou *Sunstar*.

Asco, Askum.

10. Ensuite l'embouchure du fleuve *Iona* qui vient du lac *Iona* ou *Serese* ou *Serefe*. Ce lac est celui de Wener, placé dans la *Suetia que et Gottia ocidentalis*. Ce lac reçoit plusieurs rivières dont une vient de

Ussalia, Upsal; l'autre de

Lincopia, Linkoping; et au sud du fleuve Iona, est placé

Farensis ou *Faronis*, Skara?

Une grande confusion vient enfin embrouiller quantité de noms

défigurés ou étrangers à l'usage ordinaire, comme sont les noms des lacs et de presque toutes les rivières. Le fleuve Iona qui devait représenter le Gota elf, dénote le Glommen de Norvège.

Ici commence la spacieuse *Norwegia*, *Norbegia*, le long du fleuve *Iona* (Glommen), qui s'étend

litus Tumebor, à partir de Tune sur Hommen, jusqu'au Tonsberg, Tunsberg, et Tunsheim.

Camorensis ou *Damorengis*, Drammen, à l'embouchure de Drammen au nord de Tunsberg.

fl. Opteni, Louven Lougen, Lögr, qui vient des environs d'Opdal.

fl. Mita ou *Nicta* (Nitta), Nid, qui se décharge près d'Arendal.

Repuris, Reperwyk, mouillage.

Lufte et *promont. Lufte mons* (lisez Luste), sont Lister, Lusterland ou Listerland (qui couvre l'île Hitteroe, Geranes, d'où commence le portulan de Zeno).

Stauargetentis, Stavanger, stavangerensis, fleuve qui vient se jeter dans la mer, vis-à-vis d'une île plus considérable nommée *Thyle* et qui sort d'un lac nommé *lacus Penarum*. L'île au nom antique fourni par Ptolémée est Skute (agrandie dans le portulan de Zeno) et le fleuve est la rivière Longen elf, qui tombe dans Bukenfiord, sortant près de Vennio de Roisdals vatne des eaux du lac Penarum, qui est entre Roildal et Vennio (Penio).

Bergensis, Bergen, bergensis.

fl. Buri, *fl. Archeus*, sont les seuls qui se présentent dans tout l'espace jusqu'à Drontheim. Le premier serait le fleuve Roemsdaal, ainsi appelé de Breesond ou Beeresond, entre lesquels il se décharge dans la mer; l'autre serait Golan qui débouche près d'Urkedal, d'où dérive son nom Archius?

Nodrosia, Nidrosia ou Drontheim.

Les deux îles vis-à-vis de Nodrosia *Ferensis* et *Feinas*, sont probablement à diviser. La première est Froyen située vis-à-vis de Drontheim, l'autre, égarée peut-être si loin des côtes du Danemark, Fanoe.

Se suivent sur le parage sinueux : *fl. Nitis* (Namsen), *promont. Optena mons.* (Ottenos Mercatori), *prom. Nustre* (ou Uustre, Vestenfiord), *fl. Sethi* (Stech), *prom. Selecros* ou *Selceros* (Salten, Saltensfiord), *fl. Trogue*, *fl. Termœ* (Malangar près de Tromsoe), *Tion*, *fl. Enog*, ces trois dernières positions forment le canton d'*Engronelant* (dont le nom n'existe pas dans l'édition d'Ubelin et Essler), au delà duquel est un autre nommé *Ventelant*.

Vis-à-vis sont placées les îles *Holcelant* et *Margarester;* cette dernière est certainement Mageroe, au nord de Norvège.

Le géographe constructeur de la carte complémentaire s'imagine qu'un golfe étroit sépare la Norvège du Groenland. Le Groenland, sous la forme ovale, se développe comme un fruit au-dessus de la feuille dont nous avons examiné les épigraphes abondantes. Zeno savait au contraire que Groenland, très-éloigné à l'ouest, était séparé de Norvège par de vastes mers et par l'île Islande (21). Aussi, avant de nous entretenir du Groenland, nous allons examiner cette grande île.

(21) Puisque nous avons reproduit dans notre atlas (n° 98) la Schonlandia nuova, ou la carte posté-

ISLANDIA.

11. L'*Islande*, dessinée par Zeno dans une pose un peu inclinée, figure perpendiculairement sur la carte complémentaire. L'arretino Thomasso Porcacchi da Castiglione, en 1572, reproduisit la figure de Zeno, enrichie de plusieurs insertions introduites avec une certaine connaissance de positions (22). Le géographe qui opéra la fusion de la carte de Zeno avec la carte des régions septentrionales ou de Schonlandia nuova rectifia par ses connaissances quelques points de la composition de Zeno, comme on peut le voir en observant les reproductions de sa carte, vers 1570 par Ortel et Mercator. Mais les cartes nautiques bataves publiées en 1585, 1589, 1599, par Luc Jans Waghenaer (Aurigarius), donnaient à l'Islande une forme toute ronde ou ennéagonale chargée de la nomenclature de seize noms étranges, la plupart ignorés par toutes les autres connaissances (23). A cette époque cependant, parut une carte spéciale d'André Velleius, reproduite de même vers 1570 par Ortel et Mercator. Elle servit de base pour les compositions postérieures; rectifiée elle reparut chez Blaeuw et dans différentes autres fabriques de cartes ainsi que dans les études de Sanson. Les cartes marines publiées

rieure à la carte complémentaire au Ptolémée : nous allons faire une revue de ses épigraphes, qui au fond n'offrent pas de difficultés, sauf quatre positions à observer. —*Tavastia*, Tavastie; *Nov. castr.* Nyskantz ou Nie; *Viburg*, Viburg; *Abo*, Abo; *Custo* (transposé) Kasto, dont les ruines existent au sud d'Abo; *Korsholm*, Korsnas ou Cornis; *Chimen*, Kimi, Kemi; *Gefle*, Gaefle; *Upsalia*, Upsal; *Suderkopia*, Suderkoeping, au sud; *Steckholm*, Stokholm, au nord (transposition); *Cannar*, Calmar; *Malmogia*, Malmoe; *Helsenburg*, Helsinborg; *Kongelle*, Kongel au sud, *Salzburg*, Elsborg ou Gottenburg au nord (transposition); *Asloia*, Obslo ou Christiania; *Stafanger*, Stavanger; *prom. Scane*, Scutenes; *sta Brigitta* .... ; *Bergis*, Bergen; *Byrsen*, Beersend; *Mendelhus*, Meilhuys ou Melhus; *Nas*, Naes au nord, *Nidrosia*, Drontheim au sud (transposition); *Skongen*, prom. Schonien; *Brynnia*, Bronoe; *Rodboo*, Rodoe; *Salten*, Salten; *Rollen*, Rollen; *Rodhelle*, Rodhelle; *Vnagh*, Kynnes? *Hanoniz*, Onmegang? *Matkur*, Matkorf; *Vnarhus*, Wardhuus. — Les îles : *Stappen*, Stappen près de Mageroe; *Rodesholim*, Rindo et Holmoe; *Sanyian*, Senyen; *Vastral*, Wesrol; *Londina*, Lundland; *Varo*, Varoe. — *Oseu*, Uns, *Hetland*, Mainland, *Farensis*, Faire, ces trois de Schetland. — *Alocie* etc. de Ptolémée. *Nerpia*, Biorko ou Herpen ou Querken etc. — Le type de cette carte servit longtemps de modèle aux géographes dans leurs compositions. La première carte de Suède et de Norvège, supérieurement élaborée, est sans doute celle d'André Bureus, suédois, du commencement du XVIIe siècle, vers 1620.

(22) L'isolo piu famose del mondo descritte da Thomaso Porcacchi da Castiglione arretino e intagliate da Girolamo Porro padovano, in Venetia, appresso Simon Galignani et Girolamo Porro 1572, petit folio, p. 77, 78. Les positions ajoutées à celles de Zeno sont les suivantes : mons sanctus ou abatia Hegeial, le lac Borghem, cripto orticus, mons crucis, mons Helafiel au centre de l'île, Vestrabord tout à fait au sud; le nom de Cenesol est doublé, Aisel, négligé. — Porcacchi lui-même n'est pas un ignorant, il cherchait de bonnes informations et semble suivre un écrivain le mieux renseigné à Venise. A part sa discussion sur Thile, Tule', il reconnait l'insuffisance de ses connaissances : ne diro quel poco chen ho trouato, certificando ogniuno che legge, ch 'io piu ne tratterei, se piu ne sapessi. L'Isola Islanda è dunque posta fra P. et T. di la dalle Orcadi nel grande oceano agghiaciato, cento uenti miglia oltra il circolo artico : et di lunghezza dicono ch' è fra l'A. e'l B : intorno a seicento miglia : ben che io trouo alcuni, che con molto gran disuario non uogliono, ch' ella sia lunga piu che cento uenti miglia uerso T : et di circuito dicono che non passa 280. E' isola montuosa, et con moltifiumi. — Ora dell' Islanda si scriuono molte marauiglie : fra le quali dicono esseruì una balza, che chiamano Hegleberg, che da questa escono perpetui fuochi et pensano, che sia una prigione d'anime immonde. Dicono, che ui si trouano anchora spiriti, i quali... Quest' isola non produce grano, uino, ne olio : ma in cambio di uino usano ceruogia et dal grasso de' pesci fanno olio per abbruciare. Ha intorno alcuni scogli : ma di tanto uil pregio, che non son nominati dagli auttori.

(23) La moitié appartient à la partie septentrionale de l'île et se laisse comprendre un peu. Le point le plus déterminé est *Langenes*, à partir de ce point vers l'ouest, *Roemhoek* répond à Oudeman des cartes bataves postérieures; *Seuerosrt* change en Swansweyck, ensuite en Sutungswick, déjà de l'autre côté du golfe Pistils (golfes Lons et Thiful); *i. Grinse* et vis-à-vis d'elle-même *Grinsa* (Grim); *Rouhoeck*, figure dans les cartes postérieures dans Roohoeck et change ensuite en Roodehoeck (Raudarhofn); *Windal* (district de Vadle); *Haddestrant* (des golfes Eya et Hiedins); *Scage* (golf Skagar et Skagastrand); *Bere strant* (au fond du golfe Houtray, Baer, dans le district de Strand). Sur tout ce parage les Bataves avaient probablement leur pêche. En tournant vers le sud, vient *i. Sleto*, ensuite *Srenich*, *Robens*, *Midal* (Medalland), *Side* (Sida près de Kirkioubae), vis-à-vis, l'île *Wibeni* (ainsi nommée Westmanna). A l'est sont *Bergvosl* et *Oosterhoeck*, formant les angles de cette Island ennéagonale.

par van Keulen élaboraient toutes les sinuosité des rivages. Assujettie à l'arpentage des ingénieurs, terminée en 1734, elle avait toutes ses formes sinueuses et hérissées suffisamment déterminées, reproduites par différents fabricants de cartes et spécialement par les héritiers de Homman. Il lui manquait cependant une position fixée par des observations astronomiques. Il paraît par la carte publiée par Horrebow qu'elles étaient levées par les Anglais. Mais les observations mieux connues par la pratique géographique sont dues aux français Borda, Pingré et Verdun de la Crenne, qui les ont levées en 1778. De nombreuses descriptions, nous ne mentionnerons que celle du voyage en Island fait par ordre du roi de Danemark, publiée en 1802, parce que nous y avons eu à notre disposition une carte très-détaillée (24).

12. Notre atlas a réuni les trois petites figures de l'Island : celle de Zeno, celle de la carte complémentaire et celle de la carte reproduite par Mercator et Ortel, qui opéra la fusion des connaissances de Zeno avec la Schonlandia nuova. Nous allons collationner ces trois, consultant les cartes précitées, pour expliquer la situation de leurs positions : comme nous les avons tracées dans notre atlas, et que nous résumons en commençant par Skalhold et se portant de suite à Anafiord pour faire le tour de l'île (25).

Scalodin, *Scaloldin* (de Porcacchi), *Scalhodin* (de la repr. de O. et M.) Skalholt résidence de l'évêque.

Anaford, *Anafiord* (repr. de O. et M.) Hanefiord baie sur lequel était situé Hanar.

Tuchos, *Tirchos* (de la carte complém.), *Tulios* (de Porcacchi et de la repr. d'O. et M.), ne se retrouve pas dans aucune carte postérieure, ni dans celle de la division républicaine du Xe siècle, composée par Biörn Geumloegson, géographe d'Islande, Finn Magnusen et plusieurs autres savants d'Islande.

Iovel ou *Iouci*, de la leçon de Ruscelli et de Porcacchi; *Iokel* et *Snaueliokel*, de la reprod. d'O. et M. Snebels-hokel of Iokuls-berg, Snabels hokel ou Sneffiaeldness.

Iouci, de O. et M. est une répétition du précédant, dérivant de la différente leçon des épigraphes de la carte de Zeno.

Votrabor, *Westrabord* (de O. M.), rivages du district Bardestrand, faisant partie de Westlendinga fiordung, ou Westland, quartier occidental.

Witsare mons (O. M.), écueil dans la mer vis-à-vis de

Ifafiord (O. M.), Isafiord et canton de ce nom.

(24) L'exécution de cette carte est assez plaisante. Elle indique nombre considérable de positions sans épigraphes : ce défaut est commun, par un singulier hasard à la publication des cartes antérieures : mais ce qui est plus curieux et spécial à la carte du voyage par ordre de sa majesté, que vous n'y trouvez, ni mont Hecla, ni Skalholt, ni Holum, ni ..... la carte n'a pris en considération, que de nombreux glaciers, les noms d'innombrables petits fiords (qu'elle qualifie de golfes) et d'insignifiantes petites positions.

(25) Le nom d'*Island*, pays de glaces, n'est pas nouveau dans cette partie du monde. La carte anglo-saxone du xe siècle, le donne à une partie de Norvège, qu'elle représente entière comme île. Cette appellation d'une partie de la Norvége confirme la carte de Mauro 1460. L'île même d'Island est signalée en 1154 dans la carte rogerienne par Edrisi; cette île porte le nom de Ixeland dans la carte de Mauro.

prom. Rag (O. M.), cap Nord; à son ouest Rakbaay entre Rakhal et cap Nord, indiquent les cartes maritimes des van Keulen (26).

Klesol (du complément) ne se trouve nulle part. Peut être (Rlesol) Rells bool, au fond du golf Hounan.

Nicolo Zeno ignore l'existence de cette portion de l'Islande qui s'étend entre Votrabor et Honos.

fl. Honos, Hanos (du compl.), rivière de Hounavals, qui tombe dans Vatsdals ou rivière de la vallée Vats, nommée aussi Hounan; elle donne son nom au golfe Houna.

Cenesol, Fuesol (du complem.), Tindasfoll?

abatia Hegeial, mons sanctus (de la carte de Porcacchi), couvent de Reinestadr, Remestad.

Canesol (de Porcac. certainement n'est qu'une répétition).

Cackerfier (O M), golfe de Skagar, Skagafiord dans lequel se perd, par deux bras, le fleuve Vestra ou Horats formant une île ou le delta Krip.

Olensis, Holensis (de Porc.), *Hollesis* (du compl.), *Holen* (placé au fond de l'île dans la reprod. de O et M), Holi ou Halar, résidence de l'évêque, episcopi holensis.

Hauis, Hauos (de Porc.) (Hanesco des anciennes cartes bataves), île Heis ou Huisley, à l'embouchure de plusieurs rivières dans le golfe Eya, vis-à-vis de Modrouval.

Macre (du complém.), Mokrufeld de la carte de Velleius, à l'est de la rivière qui perd ses eaux dans le golfe Eya. La carte des explorations royales d'accord, donne sur ce point Moedrafell, au sud du couvent Mounkeaa, appelé Munketuere par Velleins, et Mankapuera dans les anciennes cartes bataves.

Noder, Nadar (du compl.), Moder, Modurvaller, Modruveller, Modrouval couvent (au nord du couvent Mounkeaa). Porcacchi fait de Noder un grand district et le place à l'est.

Du lac *Borghem*, duquel un fleuve s'enfourche vers le nord et par ses deux embouchures forme une grande île. Ce lac est Kalfborga ou Vatnbregge, qui communique avec le fleuve de la vallée Reike, lequel avec un autre très-rapproché, étreint une presqu'île élancée entre les golfes de Skalfanda et d'Eya, où Modrouval se trouve à l'ouest.

Mane, ou *Manedos* (mais il faut séparer Dos), Minotu de la carte de Blaeuw; Myvatr de la carte des explorations royales; non loin de Myvatn, du lac My ou des mouches, inscrit Mynotn dans la carte de Velleius. — Porcacchi de Mane fait une leçon de *Marie* et place à son côté ouest *cripto orticus*, un eclos probablement de quelque culture remarquable, au sud *mons crucis*, près de Dos. Cette montagne de la croix est indiquée *Cruisberg*, dans une position incertaine dans la carte reproduite par Ortel et Mercator.

Os de la carte complémentaire est certainement Dos de Zeno, qu'elle répète elle-même.

(26) Island dressée par les père et fils van Keulen, se trouve répétée plusieurs fois dans l'atlas maritime de 1780, de nieuwe groote lichtende Zee-fakkel, eerste deel, publiée par Gerard Hulst, van Keulen, à Amsterdam. Le mieux élaboré par le père Wylem Johan van Keulen et gravé par A. Trysz 1745, offre dans la nomenclature littorale, quantité de noms inconnus sur les autres cartes, ces noms furent en usage chez les marins des Pays-Bas, ignorés par les autres.

Dos (Os et Dos du complément), *Dos* comme grand district chez Porcacchi, Aas sur le fleuve d'Oxafirdi, ou Axar, ou Sand.

13. En face de ce rivage septentrional on distingue vers le nord plusieurs îles.

Grimse (de O. M.), Grim, lancée dans la mer, les autres tout près du rivage.

Tscip (O. M.), Flat, Platey.

Donbart, Denboot (de O. M.) Lounden, Lundey, ou peut-être le rivage même.

Mimant ou *Munant* ou *Minant* (de Porc.), les îles Meinaar, ou peut-être l'île Moisen lancée dans la mer. Mimant seule de la carte de Zeno doit être considérée comme une île réelle : les autres sont plutôt formées par des courants supposés des fleuves. La carte reproduite par Ortel et Mercator le confirme; le lac renommé Lagar, où fut situé le couvent Skrida ou Skirda, donna origine à cette supposition. La revue des cartes modernes explique ces îles par les noms des fleuves et des golfes du rivage oriental, très-faiblement connus par les cartes de Blaeuw et Velleius. Les appellations de ces îles sont passées sous silence dans le complément de Ptolémée.

pr. Langnes (de O. M.), Langenes.

Bres, embouchure des fleuves Brou ou Brou isekul et Lagar, sur le lac de ce dernier Bersa-stadr situé au nord du couvent Skrida.

Tala, lalas (de Porc.), Dala Tangoe.

Watlinckfier (de O. M.), Veltanes situé entre les deux positions suivantes, transposées dans les épigraphes de Zeno.

Iscant au sud, est au nord golfe Eski, Eskafiord.

Brous au nord-est au sud golfe Berou, Berouſiord et Berounes.

prom. de poorte (de O. M.) est le port du golfe de Berou ou Berouſiord.

Trons, Trans (de Porc.) ne se trouve pas.

Bergen (situé dans l'intérieur de la reprod. d'Ort. et Merc.) Borgar.

Waluisch (de O. M.) île de la baleine, est l'île de poisson Tvisker.

Aisel, Harsol (du compl.) Oroeso.

Ualen, Uelonit (du compl.), *Vallen* (O.M.) place du district Ranaa Valla.

Helgfial (de O. M.), nom connu ailleurs ne se trouve pas sur le point indiqué. C'est sans doute (*Helafiel*, montagne embrasée et ardente, placée au centre de l'île par la carte de Porcacchi (volcan Hekla).

Les six positions suivantes de Zeno, y compris Skalhold, sont passées sous silence, de même que la côte orientale dans la carte complémentaire à l'atlas de Ptolémée.

Westmone (O. M.) île de Westman. La même portait le nom de

Grislada, Grislanda, (O. M.) d'où la carte reproduite par Ortel et Mercator inventa deux îles différentes, sachant peut-être qu'au nord de Grislanda (Westman) se trouve une autre Voomula, à laquelle elle attribua le nom de Westmone.

Westrabord de Porcacchi, sont les rivages vis-à-vis de Grislada ou Westmone, les environs de Thorlaks ou Porlaks haffen des cartes bataves. Cette dénomination n'est réinscrite nulle part.

Sleloth, slelocth (de Porc.), Selvoge ensuite Sildvog des cartes marines bataves, Siglavuk du district de Ranaa près des sables de Rangaar.

Flogascer, Fuglaster, Gueirfurglaster, île d'oiseau
Ochos, Aas ?
Ostrabord (O. M.) côte orientale.
Rok, Roeck, île (O. M.), île ou sables de Rangaar à l'embouchure de Rang dont un bras est oriental, l'autre occidental.
Wespeno (O. M.) du couchant.
prom. Hekelfort (O. M.) indique évidemment Reikianes.
Foglaster (O. M.) île, le dernier îlot des écueils des oiseaux nommés vogelschaaren, Geie fuelasker, Geye puglasker, Gueir fougla. Suit Anafiord et Skalhol, d'où nous avons commencé notre tour de l'Islande.

GROENLAND.

14. Jusqu'à ce moment nous avons marché sur un terrain connu, qui explique ce que Nicolo Zeno voulut signaler, et nous fait comprendre ses connaissances; ce terrain était vivant, plein du langage constant, ininterrompu. Les explications qu'il nous a données sont, je pense, de nature à inspirer confiance dans ce que Zeno relate. Un semblable terrain nous manque pour examiner le Groenland. Ce pays après lui disparut bientôt, échappant pour longtemps aux investigations des marins. Retrouvé par Forbischer, Davis, en 1586, 1607, Mank, 1619, Bylot et Baffin en 1622, jusqu'aujourd'hui, sur sa côte orientale insuffisamment examinée, offrirait un terrain muet, mort, si les indigènes n'avaient indiqué dans son temps, quantité de positions par leurs noms anciens et n'avaient conservé es souvenir des anciens établissements. Mais cette vie qui animait les indigènes échappe aux scrutateurs de la carte contemporaine de Zeno. Les descriptions islandaises qui sont connues, indiquent les fiords, la situation et les possessions des églises, les îles, les lacs, les provinces et les districts, les couvents et les domaines; elles indiquent aussi leur position topographique et fournissent leur nomenclature; à peine y trouve-t-on une rivière ou un promontoire. Aucune carte dressée pour servir à ces descriptions ne s'est conservée (27). Zeno, au contraire, donne une carte, un portulan peint, qui indique les rivières et les promontoires, trace leur position riveraine. Les groenlandais et les islandais devaient avoir des cartes semblables, mais aucune ne s'est conservée. Pour expliquer les positions indiquées par les

(27) On a trois notices ou descriptions du Groenland, toutes les trois reproduites dans les antiquitates americanæ, Hafniæ 1837, pp. 284-318. L'une fait un compte des églises; l'autre contient une abondante nomenclature de fiords; la troisième, la plus étendue, dont l'auteur est Ivar Bardson, rédigée vers la fin du XIVe siècle, traite une description d'Oestribygd seul. Les deux autres sont indubitablement plus anciennes, que cette dernière, parce qu'elles traitent avec le même intérêt Vestrabygd et Seta, tandis que ces parages sont indifférents pour Ivar, à cause qu'ils n'étaient plus fréquentés comme jadis. — Je ne sais pas si les savants Skandinaves ont réussi de déterminer toutes les positions qu'indiquent ces trois notices. Une bonne connaissance de ruines et du terrain, pourrait diriger dans ce qu'elles offrent d'incertain et d'obscur. Elles diffèrent entre elles dans plusieurs occasions; il est clair que certains fiords et positions portaient plusieurs noms; aussi les cantons adjacentes à ces fiords sont qualifiés de même, fiord. — On a retrouvé les ruines de Gardar, Brattahlid, Vogar, Foss, et autres. J'ignore si la carte d'Oestribygd est déjà dressée; la toute récente de Graah ne désigne pas assez clairement ces ruines reconnus. A l'aide de ces ruines l'illustration d'Oestribygd devient très-positive; celle de Vestribygd est dans un vague que les distances littoras des journées ne peuvent applanir pour indiquer les positions de trois églises nommées par une autre notice.

chorographies, se présentent à la fois et les situations du pays et les ruines, les débris encore palpitants de la description. Pour comprendre le portulan il n'y a que les rivages inanimés de la découverte assez récente.

Nicolo Zeno passa de longues années sous le climat de Groenland; dans ses courses, il aborda l'Islande et toucha on ne sait à quel point du Groenland même; il a vu ce pays de ses propres yeux et les marins lui communiquèrent les renseignements de toute leur connaissance.

Deux siècles environ, on ne savait mieux faire que copier le dessin de Zeno; ensuite on ne cessait de soulever des doutes : conséquences inévitable de l'ignorance qui se prolongeait trop. Enfin le progrès des explorations nouvelles, déterminèrent la figure du pays et rétablirent les formes connues antérieurement, il y a cinq siècles, par le vénitien Zeno. Si l'on est satisfait de ses contours, de l'embouchure de l'Elbe jusqu'au delà de Drontheim, on est plus frappé de la conformité de son Groenland avec le Groenland déterminé par les explorations récentes. Certes, ce n'est pas un hasard aveugle qui aurait pu créer une semblable conformité, mais une bonne connaissance des Skandinaves, des Normands. On peut suivre de promontoire en promontoire, de rivière ou baie en rivière ou baie, la côte occidentale plus accessible, mieux connue, et y retrouver ces courbures et sinuosités qu'indique le portulan de Zeno. Le même succès offre la côte orientale moins accessible et jusqu'aujourd'hui imparfaitement parcourue.

15. A part de ce que Zeno fournit, il y a cinq cents ans, aux géographes de Venise, une autre description du Groenland s'est postérieurement trouvée dans les mains des géographes, comme on le voit par la carte complémentaire à la géographie de Ptolémée. Cette description contenait un portulan écrit mais privé du portulan dessiné. Le compositeur de la carte complémentaire ne l'a pas bien compris, il traça sur sa carte une figure bombée, fausse et déplacée. Dans la suite des promontoires et des rivières, sur seize positions, onze répondent à la suite indiquée par Zeno, cinq autres, dont deux aux noms variés, sont déplacés (28).

Nous les collationnons en ajoutant l'indication de leur position par les noms de la carte moderne; signalant aussi quelques positions des descriptions islandaises, qui semblent reparaître dans le portulan de Zeno.

(Les trois descriptions ou notices islandaises sur le Groenland, se trouvent à la fin de notre article).

(28) J'insiste sur cette différence d'emplacement et de forme du Groenland, qui distingue les cartes de Zeno et du complément. Les reproductions nombreuses de la carte complémentaire, conservent cette fausse différence, à l'exception de l'hydrographie portugaise de 1504, qui varie par la configuration du Groenland excessivement prolongée, ce qui la rapproche plutôt de l'idée de Zeno.

Zeno (29)	*carte complémentaire* (30).	*noms modernes.*
pr. Neum.		cap Seddon.
pr. Vlia, Nlia, Na.	Na.	cap Svartehuk (31).
pr. Sadi.	Sadi.	cap Blackhuk ou cap Cranstown (32).
fl. Diuer.	(Aver).	dans la baie Iacob.
fl. Peder, Feder.		dans la baie Sud-est (33).
	fl. Fleste.	
	pr. Mirdum.	
pr. Hit.	Hic.	cap Chidley.
fl. Fiste, Eleste.	(Fleste).	fleuve Baal (34).
	fl. Aver.	
pr. Diauer.	Cauer.	cap Comfort.
fl. Han.	Han.	Bearsund.
pr. Hoen.		cap Christian.
fl. Nice.		Frideriksfiord.
pr. Af.	Af (35).	cap Desolation.
fl. Aver (36).	fl. Spichbod.	Tessermiut (Ketilsfiord plein de rivières).
pr. Tin, Trin (37).		cap Farewel.
fl. Han.		
pr. Munder.	Mundi.	cap Discord.
fl. Lande.	Sade.	Eriksfiord.
pr. Ghi, Giu (38).	Ji.	Rams hoogde.
pr. Hian.	(Hien).	Heriolfsnes.
fl. Nuf.		côte inconnue.
pr. Chan, Chon.		cap Galesland.
fl. Boïer.	Boïer (39).	Scoresby sund.
	pr. Hien.	
pr. Thoï, Thor.	Ther.	cap Parry.
cenob. s. Thomas.		golfe au delà de l'île Bonteko.

Je pense que dans cette suite de noms on en remarque quelques-uns analogues avec la suite de noms des descriptions islandaises, dont la position est suffisamment déterminée.

(29) Les noms doubles viennent de la leçon variée de Ruscelli et de Zurla.
(30) Les noms entre parenthèse sont les positions rétablies à leur ordre.
(31) Les Islandais appelaient les dernières stations de Nordhr-seta : Aedanes et Eysunes, on les voit dans Neum et Na.
(32) En se tournant vers le détroit Waygat qui sépare l'île Disco d'Oumenaksland dans la spacieuse baie Iacob. C'est le spacieux parage Biarne, chez les islandais, Biarne-seta de North-seta, Sadi.
(33) Davis donnait aux rivières de cette baie les noms de Fisce et Boss.
(34) Ou bien Lysufiord des islandais, aujourd'hui Isertok, dans le district Sukkertop, au nord de Baals river.
(35) Haf-grims-fiord. — Mercator, collationnant les découvertes de Davis avec la carte de Zeno, explique aussi le cap Désolation, par Af; mais il avance avec pr. Hoen jusqu'au cap Chidley et suppose que pr. Hit est le cap Sanderson ou Hope.
(36) Harjolfsnes sed Hvarfsgnipa proxime versus occidentem, ibi fluxus maris (vertex) est Hafhverf dictus, dit une ancienne notice in per vetusto libello.
(37) Huit serkr des islandais? Trin pourrait être un mot italien : trina, crépine du continent.
(38) Gunnbiarnarsker, les îles qu'on évitait?
(39) Dans Obygdhir des islandais.

16. Zeno a donné dans sa description de grandes proportions et quelque peu fantastiques à ce couvent de Saint Thomas. Des moines de Norvège, de Suède et d'autres pays, mais principalement d'Islande, se rendent à ce monastère. On y trouve toujours en été et en hiver, un grand nombre de petits navires, venant de *Trondon* (Drontheim), des îles voisines et du cap qui est au-dessus de la Norvège, chargés de toutes sortes d'objets d'agrément ou d'utilités, destinés pour les moines. C'est un commerce suivi. Ces moines donnent de peaux d'animaux et de poissons, et reçoivent en échange du bois pour le chauffage et des ustensiles de bois très-ingénieusement sculptés, avec différents grains et du drap pour se vêtir. Ils sont très-respectés par les indigènes.

Un volcan et une source d'eau bouillante font merveille dans leurs constructions, dans leurs jardins, dans l'échauffage et dans tout le ménage du monastère (40).

C'est l'unique établissement relaté avec une singulière prédilection par Zeno, inconnu par les fastes du nord, qui appellent cette contrée Svalbarde, visitée au moins en 1194. Le compositeur de la carte des régions septentrionales (copiée par Ortel et Mercator), en réunissant les données de Zeno avec Schonlandia nuova, assez instruit pour tracer une meilleure composition d'Islande, savait qu'entre le promontoire Thor et le fleuve Boïer, non loin du couvent à l'ouest, existait un autre établissement, une ville considérable, qu'il appelle *Alba*.

Zeno n'indique parmi les principaux endroits du point le plus habité, ni Gardar, ni Brattahlid; il n'a devant lui que le portulan général, qui n'a point tracé les petites sinuosités des rivages d'Austerbygd : mais il a formulé le corps entier de la grande péninsule, comme il est enfin déterminé par les investigations récentes. Ce portulan lui était fourni par des pirates du roi Zichmni.

Les terres et les mers entre Norvège et Groenland lui sont inconnues. Il doute de la réunion du Groenland avec le continent de l'Europe, il connaît cependant cette opinion, qui paraît être généralement acceptée chez les Islandais. Ils rattachaient le Groenland à Biarmaland et Gardarik, et plusieurs d'entre eux présumaient que les rivages ultérieurs de Vinland et de Huitramannaland se prolongeaient jusqu'à leur jonction avec les rivages de l'Afrique (41).

(40) On ne connaît aujourd'hui dans le Groenland occidental que les sources thermales de l'île Onartok (Egede, tagebuch, p. 64, et Giesecke, dans brewster's encyclop. X, p. 489). Leur température n'est que de 40° centigrades. Plus au nord, entre les 69° et 76° de latitude, le Groenland occidental est presque entièrement basaltique, mais aussi dépourvu d'eaux thermales que toute la Scandinavie. — On dirait que le couvent, décrit si minutieusement par les frères Zeni, a servi de prototype aux grands établissements de chauffage exécutés dans la petite ville de Chaudes-aigues, dans le département du Cantal. Aux bains de Toeplitz en Bohême, le jardinage commence aussi à profiter de l'influence des eaux souterraines qui ont 40° à 47° de chaleur (voyez, Humboldt, examen de l'hist. de la géogr. du n. m. t. II, p. 125-127).

(41) A borea Noreg (Norvège) est Finmark : in de flectitur litus versus euroaquilonem, ac deinde ad orientem, priusquam tangatur Biarmalands quæ Gardakonung (Russiæ, ubi sunt Holmgard, Palliteskia, Smalenskia) est tributaria. A Biarmalandi extenduntur terræ ad deserta, borealem plagam versus, usque ad Groenland terminos. Ulterius quam Groenlandi, meridiem versus est Helluland, deinde Markland, inde non longum iter ad Vinland, quam nonnulli homines ab Affrica exporrigi opinantur (Orbis terrar in fine XIII sæculi descrip. in capsula 736 servata. — item Werlauff symbola etc.).

SCHETLAND.

17. Nous allons-nous porter maintenant d'île en île, qui sont nombreuses dans la carte de Zeno. Dispersées par toutes les mers, elles remplissent le vide par leur enflure, car le premier coup-d'œil prévient que leur grandeur est disproportionnée. Les Orcades n'intéressaient point le navigateur vénitien, à peine les a-t-il indiquées par quelques îlots. Mais les îles Schetland, Hialtland, Hitland, Ietland, dont il inscrivit le nom *Itland*, reçurent une position respectueuse, et la grande Maïnland, appellée *Estlant*, n'a pas perdu sa figure. En confrontant les situations des îles qui l'entourent et les noms des localités avec ce que relatent les cartes modernes, on peut établir l'explication suivante :

Ploch (Ploth), île Fetlar.

Lonibies ou *Lombies*, péninsule Lunna, du canton Lunes-ting de Maïnland; vis-à-vis de la péninsule, au nord un îlot Lunnaholm, au sud Luninghead de Lunesting (42).

Bristuna, Brassasund, entre Maïnland et l'île Brassa.

Scaluogi, Skalloway, ville occidentale de Maïnland, à la hauteur de Brassasund; marquée par Zeno, au centre d'Estland.

S. Magnus, baie de St-Magne. Cette baie se trouve réellement à l'occident de l'île Maïnland.

Sumbercouit (Sumber hovt), le point le plus méridional de Maïnland; Swenburg ou Sumburg head ou Symburger hoft, tête de Sumburg.

A partir de ce point et côtoyant vers le nord-ouest de Maïnland, règne une grande obscurité; à peine de faibles analogies de noms se présentent, à mon avis plus satisfaisantes dans les appellations de firth et voe, de petites baies et rades, que dans les appellations des villes dont les signes chargent l'Estland de Zeno.

Eledere serait le nom des îles situées à l'occident de Maïnland : Colsay, S. Ravens (Ninian), Havery, House, Burra, Tondra (ces trois les plus considérables), Green, Papa, Oxna, Chaness, Longa, Heldazoo. Aucune ne répond au nom de Eledere, si ce n'est quelque peu la dernière, située entre Skalloway et Skelde ness de Sands ting.

Elesford ou *Oloford*, suivant l'emplacement de l'épigraphe, répondrait à Valey sund de l'île Valey à l'ouest de Skelde ness; et par son appellation à la ville Ylesbourg.

Onlefort, rade d'Onsifirt.

Incafort (Hamna voe de l'île Papa, où l'on mouille; Youvefiord offrent certaines cartes).

Sonverat, Sandwik de Nord Maven, au nord de S. Magnus baie.

Incafort (Hamna voe, de Nord Maven, mouillage en sortant de la baie).

Sanderat ou *Sandevie* (suivant la leçon de Ruscelli), Sand voe, mouillage de Nord Maven près de la pointe septentrionale de Maïnland (ou Sandowit, Sandwliot, ville de l'île Yell).

(42) De deux côtés de ce canton péninsulaire, se trouvent deux îlots Linga, un SE, près de Whalsey, l'autre NO, sur la côte de Maïnland; en avançant vers NO, on voit dans Yell-sund, l'îlot Lamba. — Différentes cartes défigurent ces noms et en font confusion. Nous avons consulté en dernier lieu la carte marine de Hitland, de Murdoch Makenzie, copiée à Amsterdam en 1764, par Jean van Keulen.

Podalida, île Faire, Feril, Fayerhill, au sud de Maïnland.
Neome, île Foula, Foelo, Fulo, à l'ouest de Maïnland (43).

FOEROE.

18. A l'ouest de Schetland, nord-ouest de l'Ecosse, à mi-chemin de Norvège au Groenland, par conséquent dans la vaste mer au sud de l'Islande, est une immense île, *Frisland*, distante de vingt journées de navigation du cap méridional de Engroenland; domaine et résidence du roi-pirate Zichmni. Sur cette vaste mer, il n'y a pas d'autres îles que l'archipel des petits îlots Foeroe. Or, Frisland avec son entourage, sont les Foeroe, Fereysland, Frees-land, Frisland. Mais si l'archipel des Schetland a pris sur la carte un emplacement démesuré, Frisland, avec ses proportions extraordinairement exorbitantes, allourdit monstrueusement la carte du Vénitien (44).

C'était la résidence de Zichmni. Zeno y passa plus de vingt ans; on peut donc croire qu'il connaissait les moindres situations de l'archipel, ses promontoires, ses détroits, ses pointes, ses écueils, ses villes, ses villages. En voyant l'exorbitance de l'île, on peut présumer qu'il a voulu l'agrandir, afin de donner un ample développement à tous les détails à sa connaissance. En effet, les détails ne manquent pas: 38 épigraphes demandent leur explication. Mais au lieu de trouver une gradation douce d'une vingtaine d'îles et îlots de l'archipel Foeroe, nous voyons l'immense Frisland, entouré d'un nombre considérable d'îles, toutes petites, dont sept ou huit seulement offrent quelque importance.

On suppose que la carte dessinée vers 1390, ayant été extraite des archives de la famille, cent cinquante ans plus tard, était lésée sur ce point, que les divisions des îles intérieures de l'archipel disparurent et formèrent cette immensité de Frisland, qu'avaient publié Zeno postérieur et Marcolini en 1558. C'est très-probable.

Les Foeroe se composent d'un groupe d'îles très-rapprochées, divisées et frangées par les sund et les fiords, détroits et petits golfes, très-étroits, ressemblant plutôt à des canaux et gorges, à des fissures, que le vénitien n'a peut-être pas voulu indiquer; il n'indique que deux golfes qui sont en effet les deux sunds plus larges que les autres.

Les vestiges de la supposition ou de la juxtaposition de ces fiords et sund, disparurent de la carte de Zeno ou ne furent jamais tracés

(43) Les appellations étranges de Neome et Podalida ne trouvent aucun vestige dans les dénominations locales et ne s'adaptent pas aux idiomes germaniques. On pourrait donc supposer qu'elles sont une interprétation des noms en usage. *Neo, nevo*, en italien, est une tâche, une mouche sur la peau, sur quelque partie du corps Aussi en hollandais *vuil*, sale, mal-propre, plein d'ordure; en allemand, *Fahl*, fauve, *Fehl*, faute, font présumer dans Foulo une signification analogue (vlek, vlak, plek, Fleck, flecken). — En italien: *pedule*, semelle; *pedata*, trace, vestige, suivre les traces; *pedoto pedetto*, pilote guide (singulier piéton de la marine). En hollandais *voeren*, voiturer par eau ou par terre; *'t voeren*, chariage; *voerman, Fuhrman*, charretier en allemand; *Führer*, conducteur; *Fuhre*, charriage; *fahren*, aller en voiture ou en bâteau, *Fahre*, bac; *fahrbar, vaarbar*, navigable; *Fahrt, vaart*, navigation, vogue, échelle; *Fahr hall, Fahr-heil*, salut de passage. — L'idiome nord créa peut-être par d'autres racines les appellations de Fair et Fulo: mais le vénitien a pu caramboler sur les autres pour inventer ses interprétations, comme nous le présumons.

(44) Le nom de Fresland, Frisland paraît-être connu en Italie plus de deux siècles avant Zeno. Edrisi en 1154, entre Skosia et Islanda, au nord de Skosia, plaçait une île *Reslanda*, qui n'est certainement quelque autre que Fresland, Foeroer. — De même l'image du monde qui accompagne le polychronicon du moine Ranulf de Hyggeden, mort 1360, nomme au sud de Tile (Toula), *Wrislad*, qui est évidemment Frisland située entre Dacia (Danemark) et Islanda.

par le dessinateur; il faudrait diviser Frisland au moins en cinq îles, restituant et redressant les gorges, les sund et fiord qui séparent les îles. D'abord de Sudero colfo au golfe de Godmec, tracez le Suderoe-sund ou Suriafiórur le plus large. Ensuite de colfo nordero d'au delà de Bondendea, tirez un autre qui serait West manna sund et Skopinafiórur. Divisez cette section par une ouverture vers sudero colfo qui séparerait Sanestol de Banar et Bondendea et représenterait Vâafiórur. Enfin la portion septentrionale restante, exigerait encore une division par un long passage depuis Cabaria jusqu'à Doffais et Godmec : ce passage représenterait le sund le plus étroit (uj Sundinun) qui sépare Osteroe de Stromoe.

19. Nous allons parcourir maintenant les 38 épigraphes, pour les confronter avec les appellations modernes autant qu'elles sont connues (45). A partir du sud :

Monaco, Munkurin, le moine, rocher au sud de l'archipel.

Porlanda, Holmarin, îlot à l'entrée de Sumba, ville de Suderoe.

Sorand, Suroj, Suthrey, Sudro, Suderoe, Suydroe, île considérable, méridionale de l'archipel. — *Spirige* ou *Spurige*, Porkieri, Porchyre; *Aneses*, pointe méridionale Mavanès; *Ocibor*, óravujik?; *c. Cunala*, lisez Cuuala, Kwala, répondant à Kwalba, Kvalbja aji, baie de l'ouest de Kvalbiafiórur; *Venaï*, pointe la plus occidentale Willernes, sont les positions de Suderoe.

Sudero-colfo, Surjafiórur, Suderoe sund, sépare cette île de

Sanestol (ou Sane-scol), Sandoj, Sandey, Sandoe, qui a entre autres deux villes Sand et Skala-vujk.

Ledeuo, lisez l'Edeuo (l'Hedeuo) île, et vous trouvez un îlot Trödl-hoddi ou Trollo haven, séparé de Sandoe par un Hödda-sund, sund de tête.

Ilofe île, petite île, serait Koltir.

c. Deria, Drãa-sund qui sépare deux îlots de Vaagoe. — *Banar*, inconnue.

Bondendera porti, lisez Bou de Udera, Bó sur un fiorur, ville de l'île Vaojdj, Wage, Waargoe, Vaagoe.

colfo Nordero, baigne les côtes de Vaagoe.

Avant d'entrer dans Stromoe et Osteroe faisons une revue des petites îles, qui s'avancent au nord; à l'est il y en a six et elles s'appellent Norderoe, Northr eyjar îles du nord.

Pigiu, la plus orientale Fugloj, Piglu, Fulo, Fugloe. — *Irbini* ou *Ibini*, sa pointe Bispurin, Bispen.

Vadin, île Viojdj, Windeœre, Videroe et sa ville Viaraje.

(45) Nous avons consulté une carte danoise (Kort over Færoerne), d'une demi feuille assez détaillée. Les noms y sont en dialecte foeroe (navnene ere i den færoiske dialect); dont quelques-uns sont accompagnés de noms entre parenthèse dans la langue ancienne du nord (de indklamreed ere gamle nordiske). — Ces noms diffèrent des noms acceptés par les publications géographiques; l'orthographe et la prononciation sont la cause des différences. Et quelle est l'orthographe de Zeno, quelle est sa prononciation? — Observons que la prononciation douce de *d*, de *r*, les fit à peine sentir ou disparaitre; les nombreuses voyelles ou diphthongues : *â, ä, ó, ö, é, è, ù*, sont une source abondante pour toutes sortes de variations; le *g*, le *j*, le *oe*, le *j* ont quelque fois la même valeur suivant l'orthographe et la prononciation. — Nous avons aussi collationné toutes les positions avec la carte maritime de ces îles, de l'atlas hollandais de Gerhard Hulst van Keulen, de nieuwe groote lichtende Zee fakkel, eerste deel, Amsterdam, 1780.

Duilo, Deble ou Ditele, ville de l'île *Forcati* ou *Forali*, Boroj, Bordoe, qui est la plus considérable de Norderoe, Northreyjar.

Rane, lisez Kane? île Kunoj, avec sa ville Kuni.

Longostlos, lisez Longosclos, Blankskala, ville au sud de l'île Kadlsoj, Calsoo. — *Dolfor*, présume Dol-fiord, sund près de Mikla-däl, située au nord de Kadlsoj.

Streme près d'une petite île. Comme ce nom de la carte de Zeno répond à l'appellation de la grande île Stremoe, je supposais que ce Streme appartient à la ville marquée sur la grande île, et que

Godmec est l'épigraphe de la petite île qui est Nölsoj, Mulso, Nolsoe. Ma supposition se confirme sans réplique : la côte ouest de Nolsoe, qui regarde la côte de Stroemoe en face de Thorshaven s'appelle Kjödunnès (Godmec, Godinec,); Quidenes, nom de la pointe méridionale d'Ostroe, qui se dirige vers Nolsoe. Or :

Streme, est Stremoj, Straumsey, Stromoe, et spécialement sa ville, toujours une des plus considérables, Thorshöfn.

Reste à diviser quelques appellations que nous n'avons pas encore examinées, entre les îles Streme et Osteroe. Heureusement les indications ne manquent pas.

Doffais, lisez Doftais, offre Toftir, ville méridionale de Estroj, Austroj, Oestroe, Osteroe, et l'étang Toftvatn, eau de Toft, qui débouche à l'est et au nord dans la mer, formant de Toftir une espèce d'île attachée au sud de l'île Ostroe.

Frisland, ville (probablement résidence de Zichmni) serait donc située tout à côté au nord, (où sont Glifrar, Lambha, Söhnundafer) dans l'île de Oestroe. Les explications positives me manquent pour *Rouea* (Larvujk?), *Rifu* (Rutewik?), *Campa*, *Alanco* (Lambha?); mais :

Andeford est Andafer situé au nord-est d'Ostroe. Pour

Aqua anonyme, il ne manque pas d'eau.

c. Vidil, lisez Kvidil, représenterait Kadlurin, pointe septentrionale d'Ostroe.

Spagia, Svujnajir, encore de l'île Ostroe, laquelle comme principale et résidence est plus spécifiée que les autres.

Cabaria, inconnue.

c. Bouet répond à la pointe Mujlingur, la plus septentrionale de Stromoe. Je pense que l'explication que nous avons pu donner aux positions de la grande île Frislanda, suffit pour se convaincre qu'elle est composée du groupe de Foeroe (46).

ESTOTILAND, DROGEO.

20. Une barque de pêcheurs de Frisland, jetée par une tempête très-loin à l'ouest, atterrit à une île nommée *Estotiland*, dont les habitants conduisirent les frislandais dans une ville bien bâtie et peuplée, où de-

(46) Buache (mem. sur l'île de Frisland, Paris 1787, dans l'hist. de l'acad. des sciences pour 1784), fut le premier peut-être, qui, d'après la position expliqua Frisland par l'archipel Foeroe. Eggers (mem. sur l'ancienne Groenland, couronné en 1792 par la société économique de Copenhague), s'est plus attaché (dit Malte-Brun, XVIII, p. 492, édit. de Huot), à démontrer l'identité des noms tels que Monaco ou le Moine, rocher au sud de cet archipel; Sorand ou Sorrey, pour Sudereyan, l'île la plus méridionale; Sudero golfo, encore aujourd'hui appelée détroit de Suderoe; Andeford ou Andefiord, baie des canards et d'autres ressemblances moins évidentes.

meurait le souverain. Un interprète qui parlait latin et qui avait également été jeté par hasard sur cette côte, se fit comprendre des naufragés et leur intima l'ordre de rester dans l'île. Ils apprirent la langue du pays. L'un deux, ayant pénétré dans l'intérieur, s'assura que l'île, moins étendue que l'Islande, était beaucoup plus fertile, qu'elle abondait en toutes sortes de denrées et que le centre était occupé par une haute montagne, d'où sortaient quatre rivières. Les habitants exerçaient divers arts et métiers; ils avaient des caractères d'écriture qui leur étaient particuliers. Dans la bibliothèque du roi se trouvaient des livres latins qu'ils n'entendaient point. Le commerce avec l'Engroenland leur fournissait du soufre, de la poix et des fourrures. Ces insulaires semaient du blé, buvaient de la bière, demeuraient dans des maisons de pierre et naviguaient, quoique sans le secours de la boussole.

Le voilà! à l'ouest, très-loin à l'ouest, les habitants d'une île éminemment civilisés qui faisaient un commerce avec le Groenland, situé au nord de leur île. Ils avaient une bibliothèque dans laquelle les ouvrages latins leur étaient incompréhensibles : mais cette bibliothèque était composée d'ouvrages de leur propre idiome, qui avait sa propre écriture. L'île porte un nom skandinave, normand, cast-outland, en anglais signifierait : terre extérieure d'est. Mais l'idiome des habitants était incompréhensible aux Normands de Frisland et ils n'ont remarqué aucune affinité avec leur langue, quoique ils l'apprirent. La possibilité d'une population d'insulaires s'explique cependant par ces relations que les Groenlandais soutenaient depuis deux siècles avec Vinland et plus encore avec Markland et les environs de l'embouchure du fleuve Saint-Laurent et de Gaspe. Une population d'indigènes d'Anticosti ou de l'île Cap Breton, qui est Estotiland, pays situé à l'est du continent, a pu, dans le courant de deux siècles, s'instruire par l'impulsion des Islandais et Groenlandais et conserver quelques volumes latins, apportés par l'évêque Erik en 1121, par les fils de Helge 1285, ou par quelque autre apôtre de l'évangile. Les Frislandais apprirent que l'île s'appellait Estotiland.

21. Le roi d'Estotiland, voyant que les Frislandais se servaient de boussole, les engagea dans une expédition maritime vers un pays situé au sud, et nommé *Drogeo* ou *Droceo*. Le malheur les fit tomber entre les mains d'une nation d'anthropophages; un seul frislandais, épargné à cause de son habileté dans la pêche, devint un sujet de guerre entre les chefs de ces sauvages; chacun voulut posséder un esclave aussi utile; transféré d'un maître à l'autre, il fut à même de connaître toute cette contrée. Il assura que c'était un pays fort étendu et comme un nouveau monde. Les habitants, ignorants et grossiers, ne savaient pas même se couvrir avec les peaux des bêtes qu'ils tuaient à la chasse. Armés d'un arc et d'une lance de bois, ils se livraient des combats continuels. Le vainqueur dévorait le vaincu. Plus loin, au sud-ouest, des peuples un peu plus civilisés, connaissaient l'usage des métaux précieux, bâtissaient des villes et des temples, offraient cependant des sacrifices humains à leurs affreuses idoles.

Drogeo était donc un continent connu aux insulaires estotilandais, où ils allaient combattre les habitants sauvages. En supposant que

l'île Estotiland est une de l'embouchure de Saint-Laurent, il n'y a pas d'hypothèse pour Drogeo : c'est la Nouvelle Ecosse, l'Acadia, la Nouvelle Angleterre, etc. (47).

Après de longues années l'aventureux frislandais retourna dans son pays au Foeroe; il le trouva assujetti au roi Zichmni qui s'était emparé en son absence de l'autorité et exerçait son métier de piraterie certainement de longues années. Le récit du frislandais stimula l'entreprenant chef à visiter ces terres occidentales aussi éloignées. Il équipa une expédition qui découvrit une île nommée *Icaria* et fut ensuite poussé vers les parages d'Engroenland.

22. Il n'y a d'autre île dans ces espaces que les îles situées à l'embouchure du fleuve Saint-Laurent, et Terre-Neuve se présente en premier lieu pour l'expédition de ceux qui furent ensuite poussés vers les parages du Groenland. Au lieu de trouver la résidence du roi d'Estotiland, ils touchèrent le point d'une autre île. Elle ne pouvait être spacieuse s'ils comprirent par eux-mêmes que c'était une île; si elle était grande et spacieuse ils purent l'apprendre des indigènes, mais plutôt cherchant une île, ils qualifièrent d'île le point de terre qu'ils atteignirent. Nous ignorons par qui cette île fut nommée et de quelle portée elle parut à l'équipage et au chef Zichmni, attendu que la suite de la relation de Zeno n'a pu être retrouvée. Sa carte semble nous assurer que la chose est restée à ce point et n'a pas avancé. Estotiland, Drogeo, Icaria étaient des pays connus par des oui-dires d'un pêcheur et des marins, dont l'expédition prit une fâcheuse issue. Zeno les a placés sur sa carte dans la direction occidentale, au hasard, sans se soucier des distances (48).

Zichmni s'empara de l'archipel Foeroer avant l'arrivée de Zeno, antérieurement à 1380, d'où il exerça son métier de longues années, un demi-siècle si on lui attribue la destruction du Groenland après 1418. Dans cette hypothèse on pourrait admettre, qu'ensuite il a dépisté Estotiland, qui avait ses relations avec le Groenland, et l'ayant trouvé affaibli par les mêmes calamités qui affaiblirent le Groenland, il détruisit l'Estotiland de fond en comble. On peut attribuer tout à un pirate passé sous silence dans les fastes du nord, et qui serait resté inconnu à la renommée de l'histoire si les frères Zeni ne l'avaient éventé fortuitement (49).

RECHERCHES.

23. Peut-être la destruction du Groenland fut à l'instant même connue en Norvège et en Danemark. Mais l'interruption de toute

(47) Si Estotiland n'était pas qualifiée d'île par l'exploration de ceux qui y passaient des années, on serait tenté de retrouver Estotiland dans la Gaspésie civilisée sur le continent. Mais un cas semblable de la civilisation normande a pu se déclarer dans son temps dans une population insulaire voisine.

(48) Les cartes marines bataves nommaient les îles Sanomanta, Fortuins, Arnoride, Pinguins, assez éloignées dans les mers à l'est de Labrador et de la Terre neuve, qui pouvaient admirablement convenir à l'Icaria et la bien représenter. Les cartes récentes donnent le démenti à leur existence, mais elles donnent assez de petites îles, Belle-île, Ficot, Ronge, des oiseaux, Bacalao, très-rapprochées au rivage de Terre-neuve : et la péninsule Avalon pourrait passer pour Icaria.

(49) Un comte Sinclair, possesseur des Orcades vers la fin du XIVe siècle, n'a rien de commun avec le possesseur de Foeroe; Forster (découvertes faites au Nord, II, 3, sect. 13), a tort de les confondre. La carte de Zeno ne connaît pas d'Orcades qui seraient en possession de Zichmni.

communication depuis cinquante ans devait remplir la mère-patrie d'anxiétés sur le sort de sa fille, le silence de la mort appelait au moins à retrouver son gîte glacé. Dans ce but le roi de Danemark, Christiern II, fit équiper en 1476 un navire norvégien et le confia au pilote polonais Jean Scolnus, z Kolna, de Kolno (50), lequel, en se dirigeant vers l'ouest, reconnut les côtes septentrionales du spacieux continent, et du détroit qu'elles fesaient avec une terre étendue au nord. On ne sait pas s'il a baptisé sa découverte par quelque appellation : mais ce n'était ni Groenland, ni Vinland, mais le Labrador et le détroit Anian (Hudson) qu'il parcourut. La nouvelle de cette découverte s'était répandue dans le monde; elle fut bientôt connue en Espagne et en Portugal.

L'Islande avait son commerce avec l'Angleterre. Les navires de Bristol se rendaient aussi souvent dans son Thorlaks-hafn, comme dans le port de Lisbonne, d'où Christophe Colomb, avant de découvrir le nouveau monde, fesait de nombreuses courses dans les mers connues. L'an 1477, au mois de février, je n'aviguais, dit-il, dans son traité des cinq zônes habitables (cinco zonas), (à une île) plus de cent lieues au delà de Tile (Frisland, Feroe); dont la partie méridionale (de l'Islande) est éloignée de l'équateur de 75 degrés et non de 63, comme le prétendent quelques géographes, et Tile (Frisland, Foeroe) n'est pas placé en dedans de la ligne (sur la ligne) qui enclave (encluie) l'occident de Ptolémée. Les Anglais, principalement ceux de Bristol, vont avec leurs marchandises à cette île (Islande), qui est aussi grande que l'Angleterre. Lorsque je m'y trouvais, la mer n'était pas gélée, quoique les marées y fussent si fortes qu'elles y montaient à 26 brasses et descendaient autant. Il est aussi vrai que le Tile dont parle Ptolémée, se trouve là où il la place et se nomme aujourd'hui Frislande (Feroe). Ce voyage de Colomb n'avait d'autre but que de se convaincre que la parallèle de Tile n'était pas une ligne qui clôturait le monde habitable, comme le prétendaient Ptolémée et quelques géographes (51).

D'autres navigateurs allèrent à la reconnaissance des terres de l'ouest, dont l'existence était confirmée par des marins qui aimaient à rappeler les courses antérieures. Vingt ans après l'expédition de Jean de Kolno, 1476, Jean et Sébastien Cabot, en 1497, sur une flotte anglaise allaient à la reconnaissance de ces terres.

Pour trouver le passage aux Indes par le nord de l'autre hémisphère, Gaspar Cortereal, navigateur portugais, en 1500, se rendit à Terre Neuve (Estotiland, Icaria), examina le fleuve Saint-Laurent (Markland),

(50) Les marins polonais de Kolno furent au service de la république de Dantzik. Jean de cette famille passa comme pilote en Norvège. Kolno, leur lieu natal, est un petit bourg de Mazovie sur les frontières de Prusse. — Dans maintes publications nouvelles, italiennes, allemandes, danoises mêmes, le nom de Scolnus se trouve défiguré jusqu'à le méconnaitre.

(51) Colomb parle d'une seule Tile-Frislande, et passe la grande île (Islande) innommée. — A mon avis, c'est aussi clair que la date de sa course aventureuse. Je ne sais pourquoi la mettre en doute comme on le fait. Cette course ne fut pas de longue durée; s'il a pu aller (muchas veces) plusieurs fois de Lisbonne en Guinée, il a eu le temps, en 1477, par une seule course, de se convaincre que Frisland-Tile n'était pas l'enclavure de l'habitable. — Son pilote Jean De la Cosa, dessinant sa carte en 1500, donne à Islande le nom de isla Tille, place au nord de l'Ecosse ysla de Estelanda (Schetland), et pousse sur l'océan septentrional vers l'ouest la grande Frislanda décorée du pavillon d'Ecosse; ignorant la figure et le nom de Groenland.

et côtoya le continent (Helleland), qu'il appella *Terra de Labrador*, c'est-à-dire terre de laboureur, des agriculteurs, jusqu'au détroit (visité par Jean de Kolno), auquel il imposa le nom d'*Anian* (aujourd'hui Hudson). Il retourna en Portugal pour annoncer la découverte du passage, qui semblait ouvrir une route nouvelle aux Indes : mais dans un second voyage, il périt ou disparut. L'un de ses frères, Michel, étant allé à sa recherche, éprouva le même sort. Le trosième frère voulut se sacrifier à la gloire nationale et à la piété fraternelle, lorsque le roi de Portugal, par une défense formelle, rendit son dévouement inutile (52).

24. Labrador, Terra Laboratoris, commença à figurer dans les cartes depuis 1500, comme une île qualifiée par les géographes allemands de terra Cortereali; accompagnée maintefois de traces d'un continent inconnu, elle se trouvait isolée seule, dans un vaste océan. De cette façon on la voit dans l'hydrographie portugaise de 1504, dans le Ptolémée de Sylvanus 1511, sur le globe de Schöner 1520. Mais en même temps il ne manquait pas de géographes hardis qui réunirent la terre Lauoradore à Temistetan (au Mexiq), comme on le voit en 1521 dans l'isolario de Bordone. Cette réunion fut constatée par les découvertes qui ne cessaient de se succéder, tout le long du Mexique jusqu'au Labrador (voyez la carte de De la Cosa 1500). Mais au delà, vers le nord, depuis le malheur des Cortereal on ne connait pas un seul marin assez hardi pour s'engager jusqu'à Forbischer et Davis.

En attendant, d'innombrables hypothèses et inventions accablaient et tourmentaient le nord de l'Amérique et tout le climat glacial. La carte de Zeno contribua beaucoup à ces aberrations. Elle était graduée vers 1555, et jusqu'à ce moment enfouie dans les archives de la famille, elle fut rendue publique 1558.

Je ne sais si quelque monument géographique existe qui prouverait on ferait présumer sa connaissance antérieure dans les compositions cartographiques. Mauro Bianco, De la Cosa ne la connaissaient pas; la carte complémentaire à Ptolémée non plus; ni les nombreux cartographes qui la copiaient, ni le compositeur de la Schonlandia

(52) Tierra de Labrado En esta tierra pues rislas audan y viuen Bretones, que conforman mucho con su tierra; y estan en una mesma altura y temple. Tambien au idi alla ombres de Norvega con el pilote Joan Scolno, Eingleses con Sebastian Gaboto : disait en 1553, l'espagnol Gomara (p. 20, historia de las Indias en Saragoca, fol.). — La terre du Labeur et d'Estotilandia. Ceste dernière partie de la terre indienne fut la première découverte 1390 (par les pêcheurs frislandais et secondement à Jean Scolne Polonais, qui navigeant outre la Norvège, Groenland et Islande l'an 1477, quatre-vingt-six ans après ceste première navigation entre ceste mer septentrionale qui est mise directement sous le cercle arctique et vient abordes a ces terres d'Estotilande. Apres luy l'on n'y a guerres navigé durant le cours de quelques années a cause de l'aspre froidure et de continuelles tempestes qui en détournent les mariniers : dit vers 1600, le lovanien Cornelius Wytfliet (descriptionis ptolemaicae augmentum, Lovanii, 1599, p. 188; version française histoire des Indes, à Donay, 1604, 1605, p. 25). De même Pontanus; George Horn (Ulyssea, Lugd. batav. 1673). — Les notices des voyages des Cortereal, se trouvent dans Ant. Galvano, discoveries of the World unts the year 1555 in the earl of Oxfords collection, t. II, p. 375; Jobst Ruchamers, Sammlung van Reisen, Nurnberg, 1508, Abschn. 126; Purchas, pilgrims, Londre 1625, t. IV, p. 809. — Voyez à ce sujet Fleurieu, voyage de Marchand, introd. p. iii; Sprengel, 33, p. 413, 414; Malte-Brun, livre XXIII, p. 621, 622, édit. de Huot; enfin ce qu'à dit : Alexandre Humboldt (Kritische Untersuchungen der geogr. Kenntnisse von der neun Welt, aus dem franzos übersetzt v. Jul. L. Ideler, t. I. p. 395), à l'occasion de ce que j'avais resuscité la mémoire du pilote polonais Jean de Kolno dans ma publication polonaise en 1814, traduite en allemand par Karl Neu, en 1836.

nuova, ni Schoner, ni Apianus, ni Munster, ni Gemma Frisius, instructeurs dans la géographie (53).

25. Dès que la carte de Zeno parut, elle fit beaucoup de bruit, elle décèla aux cartographes d'autres formes, de positions, appellations, pays, dont ils ignoraient l'existence. Frisland, Icaria, Estotiland, Droceo parurent comme une lumière éteinte qu'il fallut rallumer. Un cartographe s'empressa d'introduire toutes les anciennes connaissances de Zeno dans sa composition de la carte des régions septentrionales, *septentrionalium regionum descriptio* : Ortelius l'a copié en 1570 et Mercator l'accepta sans réserve.

Ce compositeur, connaissant bien la position des îles Schetland et Foeroe n'a pu concevoir que ces lernières se seraient métamorphosées en une région insulaire; or, il recula vers l'ouest de Foeroe, les îles Neome, Podalida, Frisland, Icaria, Estotiland, Drogeo, ne préjugeant rien de leur existence; seulement il a cru réduire le grand continent Drogeo en une île médiocre (54) et étendre l'île Estotiland en un continent qui n'est autre que terra Laboratoris, Labrador de la découverte récente. Le compositeur de la carte savait retoucher Estland et Island de la carte de Zeno, et laissa intact le Groenland, dont il n'a pu avoir de meilleurs renseignements.

L'imagination des géographes postérieurs donnant des attitudes fantastiques aux régions arctiques, sévit longtemps sur Groenland en le transfigurant, tantôt en un feston qui réunit le nouveau monde avec l'ancien, tantôt en un archipel, jusqu'à ce que de nouvelles découvertes restituassent son existence, dans toutes la forme et l'étendue que lui assignait la carte de Zeno.

Il n'en était pas ainsi avec Frisland, devenu pays de mystère, insaisissable. On allait à sa recherche, comme on recherchait les Antilles, Cattigara, les détroits crayonnés d'avance, comme on s'était efforcé à retrouver le Niger et les sources du Nil dans les proportions et la position que leur assigna Ptolémée. Ailleurs, à la place de l'objet cherché on a rencontré quelque autre chose : mais Frisland déplacée échappait aux navigateurs, elle se submergea comme l'Atlantide platonique : il n'en resta ni vestige, ni le moindre atome; seulement la tache assez difficile de la réduire à l'échelle de Foeroe. Bien qu'elle fût encore connue du temps de Colomb et son pilote De la Cosa lui assigna la même position que la carte de Zeno : on remonta avec la date de la submersion d'une île de cette position : insula haec anno 1456 fuit totaliter combustà, dit en 1507 la carte de l'Allemand Jean Ruysch. Les cartes marines bataves répétèrent longtemps : 't versonken land van Bus, is heedendaags al brandinge 1/4 myl lang met hol water. Dit is veele iaren een groot eyland geweest en was genaamt Freesland, en besloeg wel 100 myl int rond, waar op verschyde dorpen lagen.

(53) So findet sich, dit Sprengel (Gesch. der geogr. Entdek. 20, p. 226), auf der siebenten Charte, de Bianco, welche die Nordischen Reiche Island, und das von Zeno in diese Gegend gefabelte Frisland vorstellt, die Insel Stockfisch. Cela fairait croire que Bianco copia la carte de Zeno : mais il suffit de voir la mappemonde de Bianco pour se convaincre qu'elle ignore l'existence des Zeni.

(54) Enjoignant l'explication : Dus Cirnes Gallis.

TROIS NOTICES DES ISLANDAIS

SUR GROENLAND.

I. Tot sunt Gronlandiæ templa : in Herjolvsneso, quod longissime in orientem vergit, templum est in Herjolvs fjördo (*Aros*); alterum Vatsdali in Ketilsfjördo; tertium Vikæ (*monasterii?*) quoque in Ketilsfjördo, quartum Vogis in Siglufjördo; quintum sub Höfdio (*Foss*) in OEstfjördo, sextum templum cathedrale Gardis in Einarsfjördo; septimum ad Hardsteinabergum; octavum Brattahlidæ quoque in Eiriksfjördo; nonum sub Solarfjallis, in Isafjördo et decimum; undecimum in Hvalseyarfjördo (*Hvalsoer*); duodecimum Gardanesi in Midfjördo. — Hæc punt in prov. occidentali : unum Sandnesi in Lysufjördo; alterum Hopi Agnafjördo; tercium Anavikæ in Rangafjördo.

II. Grœnlandia libanotum spectat, maxime australe est Herjolvsnesum sed Hvarfsgnipa proxime versus occidentem (eo pervenit Eirekus rufus. longissime, atque se tum putavit intimum Eiriksfjördi recessum superasse), ibi fluxus maris (currens v. vertex) est Hafhverf dictus, ad orientale terræ litus, deinde Spalsundum, deinde Drangeya, deinde Sölvadalus, qui ex tractibus habitatis orientalissimus est, tum Tovafjördus, tum Melrakkanesum, tum templum Herjolvsfjördi (*Aros*), tum Helliseya et Helliseyarfjördus, tum Ketilsfjördus (ubi) duo templa (*Vatsdal et Vika*), tum Hrakbjarnareya, Lundeya, Syllenda ex Eireksfjördo, tum Alptafjördus, Siglufjördus, (ubi) templum (*Vogi*), Rafnsfjördus; tum Slettufjördus procedit ex Rafnsfjördo, Hornafjördus, Ofundinnfjördus, ubi sedes est eppalis (*Garda*); tum templum Eireksfjördi (*Brattahlid*), ex illo procedit OEstkarsfjördus (ubi) templum (*Solarfiall?*), Hafgrimsfjördus, Hvalseyarfjördus (*templum Hvalsoer*)..... f.... f.... (*templum Dyurenes*)... f... ex Dyrneso, tum Isafjördus; inde procedit Utibliksfjördus (isthmi); tum Strandafjördus, tum Midfjördi proxime habitati sunt, deinde unus dicitur Kollufjördus, alter Dyrafjördus, tum Thorvalds fjördus, Steinsfjördus (*templum Stensnes*), Berghthorsfjördus, deinde viris, humerim agitantibus, sex dierum remigatio est in Vestbygdam (tum ibi sinus recensentur); deinde ex Vestbygdæ terminis ad Lysufjördum sex dierum remigatio est, inde sex dierum remigatio ad Karlsbudas, tum trium dierum remigatio ad Bjarneyam, duodecim dierum remigatio circa Bjarneyam, Eysunesum, Aedanesum a borea. Sic numeratum est centum nonaginta villas esse in OEstbygda, nonaginta in Vestbygda.

III. Ivari Bardi filii, *Groenlandiae, descriptio,* p. 302-318.

Sic dicunt viri periti, qui in Groenlandia nati sunt et nuperrime ex Groenlandia advenerunt, ex boreali parte Stadi Norvegiæ septem dierum nauigationem esse, recta versus occidentem ad Hornum, in orientali Islandiæ litore situm.

Ab Snefelsneso Islandiæ qua brevissimus in Groenlandium trajectus est, duorum dierum et duarum noctium spatio navigandum est recto cursu versus occidentem, ibique Gunnbjörnis scopulos invenies, inter Grönlandiam et

Islandiam medio situ interjacentes. Hic cursus antiquus frequentabatur, nunc verro glacies ex recessu oceani euroaquilonari delata scopulos ante memoratas, tam prope attigit, ut nemo sine vitæ discrimine antiquum cursum tenere possit.

Ab Langaneso quod in Islandia maxime septentrionem versus juxta Hornum situm est, duorum dierum et duarum noctium navigatio est ad *Svalbardum* in *Havsbotnis*.

Qui Bergis recto cursu in Groenlandiam navigare, neque ad Islandiam appellere volunt, his recta versus occidentem navigandum est donec venerint e regione Reykenesi australis Islandiæ promontorii, ita ut duodecim milliaria maritima ab australi parte hujus promontorii absint, atque ita cursu, ut modo dictum. occidentem versus continuato ad altam Grönlandiae terram quæ *Hvarvum* dicitur pervenient. Pridie quam ante dictum Hvarvum conspexeris, alium excelsum montem qui *Hvidserkus* appellatus conspexisse debes. Sed sub ante dictis duob montibus Hvarvum et Hvidserkus, promontorium jacet, *Herjulvsnesum* dictum, cui adjacet portus nomine *Sandus* Norvegis ac mercatoribus communis.

Si quis ab Islandia navigat, ab Snefelsneso, qui 12 milliaribus maritimis longius versus occidentem in Islandia jacet quam antedictum Reykenesum cursum dirigere debet et recta versus occidentem navigare uno die et una nocte, sed postea in libanotum cursum dirigere, ut glaciem scopulis *Gunnbjörnis* adhærentem evitet, deindeque uno die et una nocte recta versus iapygem; sic recto cursu ad altum terram Grönlandiæ, *Hvarvum*, sub qua antedictum *Herjulfsnesum* et *Sandhavnia* sita sunt, perveniet.

Tractus habitatus Grönlandie maxime in orientem vergens, Herjulfsneso proximus ab oriente est *Skagefiordus* dictus, qui locus magnopere frequentatus est.

Longo ab Skagefiordo spatio versus orientem sinus est nullis coloniis frequentatus, dictus *Berefjordus* in cujus sinus ostio longæ syrtes intransversum patent, ut nulla majora navigia, nisi maximis æstibus, ingredi possint; maximo vero æstu incidente, immensa cetorum multitudo in sinum incurrit: eodem Berefjordo copia piscium nunquam deest. Est in eodem sinu publica cetorum captura, tamen cum venia eppi, nam sinus templo cathedrali proprius est. In hoc sinu ingens est vorago, cetorum dicta, inquam ceti recedente æstu incurrunt.

Longius versus orientem ab antedicto Berefjordo alius sinus est dictus *Ollumlengri* (omnium-longissimus) qui ab angusto aditu in vastius spatium diffusus, tantum in longitudinem patet, ut finem ejus nemo noverit. Hic nullo æstu agitatus, parvis insulis scatet, magna avium et ovorum abundantia utrinque planities campestris, quæ quantum progrediare viridi gramine vestita est.

Longius versus orientem ad molem usque glacialem portus est, dictus *Finnsbudæ*, ita dictus, quod jam ætate Olavi sancti navis aliqua eo loco naufragium fecit qua navi vectum sancti Olavi ministrum, cum nonnullis aliis mari periisse vulgata adhunc in Grönlandia fama refert, superstites vero mortuos sepelivisse et super horum sepulcris cruces magnas lapineas erexisse, quæ hodieque ibi stant. (Fuga probabiliter Finni parvi famuli regis Roereki ab Olavo 1017 excœcati in Islandia deportati).

Longius orientem versus proficiscenti ad molem glacialem obvia est magna insula, dicta *Korsöa*, ubi publica est alborum ursorum captura, permissu tamen eppi, quod ea insula peculium est ædis cathedralis. Longius versus orientem nihil praeter glaciem et nivem terra marive.

Ut ad rem, de coloniis Grönlandiæ redeamus, jam supra provinciarum Grönlandiæ mentionem facientes indicavimus, *Skagefjordum*, ab orientali latere Herjulvsnesi situm, ex habitatis tractibus orienti esse proximum.

Ab occidentali latere Herjulvsnesi est *Ketilsfjord* totus coloniis refertus. Sinum ingredienti a dextra ingens ostium situm est in quod magni fluvii se exonerant. Prope ab hoc ostio templum est, *Arosi*, sacræ crucis consecratum, quod templum ab exteriori parte omnia ad Herjulfsnesum usque possidet, insulas, scopulos, marisque ejactamenta, ab interiori parte omnia ad sinum usque Petri.

Ad sinum *Petri* (*Peiters vig*) tractus habitatus est *Vatsdalus*, prope quem amplus lacus, piscibus abundans, latus duo milliaria maritima. Templum Petri totum tractum Vatsdalensem possedit.

Haud procul ab hoc tractu ingens *monasterium* situm est a canonicis regularibus habitatum, *S. Olavo et S. Augustino* consecratum. Monasterium a parte interiori omnia ad finem sinus, omniaque exterius ab opposito latere possidet.

Proximus Ketilsfjordo, est *Rafnsfjord* (Ranipnesf. Rampnesf. Rampef. Rumpeyarf.), in cujus interiori recessu *cœnobium* sororum ordinis sti Benedicti situm est. Quod coenobium a parte interiori omnia possidet ad finem usque sinus, a parte exteriore ab templo usque *Vogensi* quod scto regi Olavo sacrum est. Templum Vogense omnem terram ab exteriori sinus parte possidet. In sinu interiori, multæ sunt parvæ insulæ, quarum omnium partem dimidiam cænobium, alteram dimidiam templum cathedrale possidet. Hæ parvæ insulæ calida aqua abundant quæ hycme adeo fervent, ut nemini prope accedere fas sit; æstatæ temperatæ sunt, ut lavacri usum præstent, multique sanitati restituantur et eæ morbis convalescant.

Proximus huic situs est *Einarsfjord*, inter quem et antedictum Rafnsfjordum, magna jacet villa principalis, quæ regi est; ei villæ nomen *Foss*. Hic splendidum templum (Hofdio), stat, scto Nicolao sacrum, cui rex sacerdotes præficit. Jacet ibi in vicinia ingens lacus, piscibus abundans, qui cum æstu marino et imbre restagnavit, aqua refluente et decrescente magna piscium copia in arena remanet.

Einarsfjordum ad sinistrum ingredientibus brachium maris est *Thorvaldsvig;* adhuc magis introrsum ad idem sinus latus promontorium jacet, dictum *Klining;* inde magis introrsum brachium se inserit, dictum *Grauevig* intra quam aliquanto spatio magna villa est, dicta *Daler* (vallis), templi cathedrale possessio. Sinum ingredienti petentique templum cathedrale (Garda), in intimo sinus recessu situm a dextra est ingens sylva, ædi cathedrali propria, in qua sylva omnia templi cathedralis pecora pascuntur. Templum cathedrale totum Einarsfjordum possidet, item ingentem illam insulam que Einarsfjordum præjacet, dictam *Rensöe* (rangiferorum), quod tempore autumnali multi eo maclides concurrant; ibidem venatio communis; neque tamen nisi permittente eppo. In eadam insula sunt saxa sectilia omnium quæ Groenlandia fert præstantissima, tam sequaci materia, ut inde ollæ et canthari conficiantur, tamque durabili natura, ut injuriam ignis contemnant; ex uno tali saxo canthari, decem vel duodecim doliorum capaces conficiuntur. Longius versus occidentem insula continentem præjacet dicta *Langöe* (longa), in qua octo grandia prædia rusticana sunt. Templum cathedrale totum insulam possidet, exceptis decimis quæ templi Hvalsöensis sunt.

Proximus Einarsfjordo est *Hvalsöerfjord* (sin. insulæ ceti), in quo templum est hvalsöefjordense, quod totum hoc sinum, totumque qui proxime adjacet *Kambstadefiord* possidet. In hoc sinu magnum jacet prædium regium dictum *Thjodhildestad* (sica nomine uxoris Erici rufi vocatum).

Huic proximus est *Eriksfjord*, in cujus ostio iusula quædam sita est, dicta *Eriksöe*, cujus pars dimidiæ templo cathedrali, altera dimidia templo Dyurnesensi subjacet. Cætuum sacrorum qui in Grönlandia sunt, templi *Dyurenes* (promont. animalium) frequentissimus est, quod templum ab sinistro latere Eriksfiordum ingredienti situm est. Templo Dyurnesensi, omnia *Mittfjord* (medius sin.) ex Eriksfjordo recta in japygem infunditur. Longius inde in Eriksfjordo situm est templum *Solefjellds*, cui totus Mittfjord subjectus est.